

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

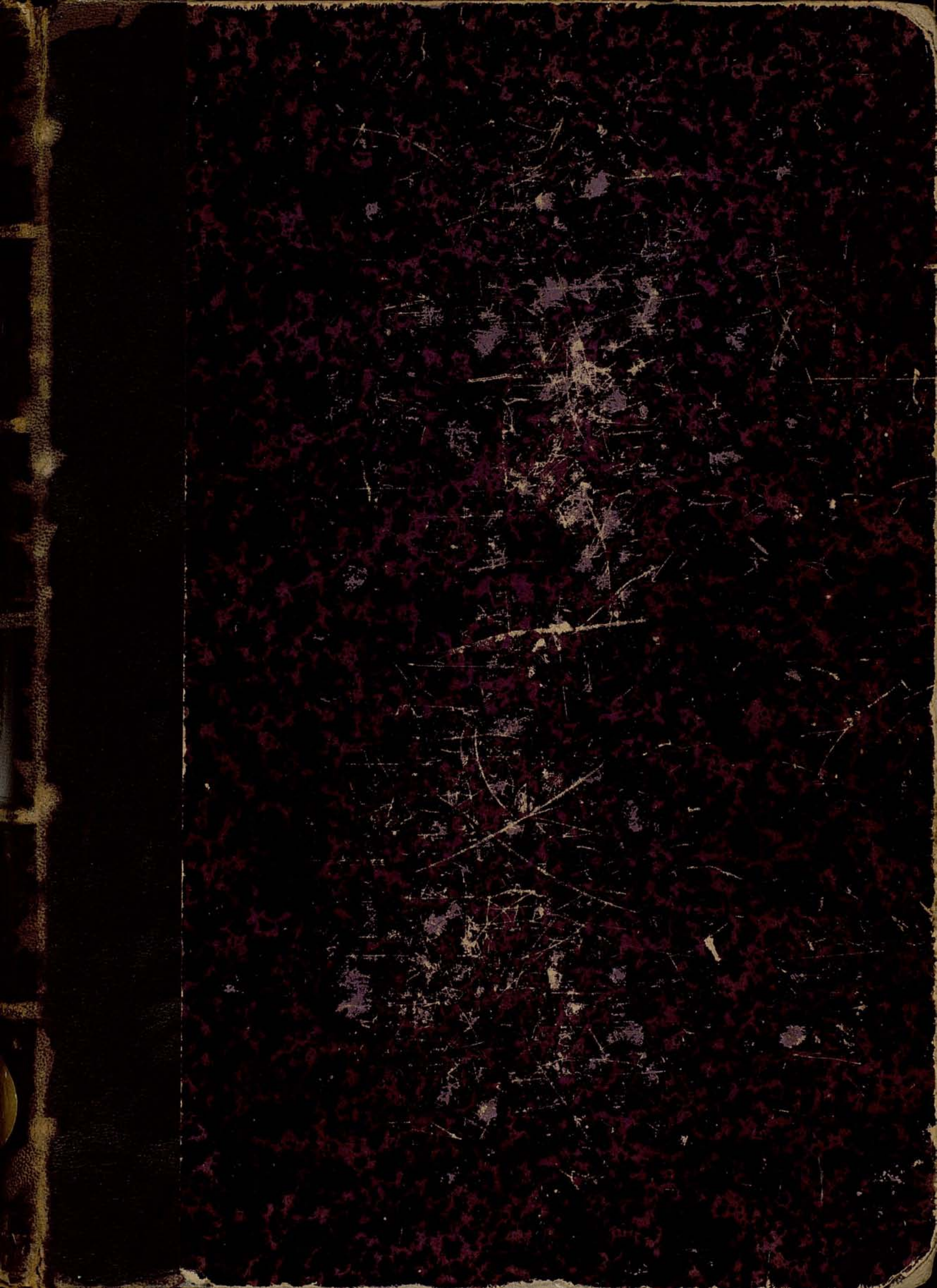
La Revue mauve, 1^{re} année, Bruxelles, 1894 (n°1-FH).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la Bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>





PROPOS DE NOUVEL AN



DERNIÈREMENT, un ami de la *Revue Mauve* — un ami de la première heure — après force compliments, trop flatteurs pour que je les reproduise ici, me disait « Permettez-moi une critique. Vous êtes, dans cette maison, trop bénisseurs. Vous ne cessez de saluer à la ronde et vous voyez que cette aménité ne vous est guère profitable. Ceux-ci dédaignent de détourner vers vous la tête. Ceux-là vous répondent par une grossièreté, tels de petits enfants malpropres qui jettent de la boue aux passants..... Alors, pourquoi tant de clémence et tant de sourires?

— C'est vrai. Attaques grossières, racontars hostiles, chuchotés aux petits coins de certains salons, guerre ouverte, guerre d'embûche, nous connaissons tout cela, et vous voyez que nous en sommes peu troublés. Oh! que nous serions plus inquiets, si nous ne rencontrions que des visages bienveillants et des sourires congratulatoires. Ne serait-ce point la preuve que nous sommes négli-

geables ? Mais voyez s'émoouvoir les petites chapelles, voyez s'agiter les longs cheveux des petits pontifes. Ce nous est une vraie joie de les regarder et de les écouter.....

— Soit. Mais pourquoi (je tiens à mon idée) ne jamais montrer les dents ? Ne jamais mordre, à votre tour?...

— Parce que je ne crois pas que ce soit utile, et qu'au surplus mes collaborateurs et moi n'y trouverions pas d'agrément. Rendre les méchants pires ? Inquiéter et ennuyer les bons par le tapage des polémiques ? Et puis, quoi ? Révéler au public, qui a le bonheur d'ignorer leur existence éphémère, ces pauvres petites revues, contre lesquelles vous nous conseillez de partir en guerre ! Je sais bien que, de ces champignons vénéreux qui déshonorent la littérature belge, il serait grand temps de se débarrasser. Mais cette besogne n'est pas dans notre programme. L'indifférence du public est ici la meilleure sauvegarde. Pourtant ils ne cessent pas d'aboyer, les petits roquets ! Et si nous voulions nous fâcher ! Tenez, hier encore, une de nos collaboratrices était sottement attaquée par un de ces jeunes pontifes, qui, sous leurs longs cheveux d'esthètes, cachent des cerveaux d'épiciers. Son crime ? Elle avait exigé que son nom fut rayé de la liste des écrivains qui, dans une revue publiée, je crois, à Bruxelles, s'exercent, avec un mérite inégal, mais avec un égal sans-façon à l'égard de la langue française, à des essais de littérature et d'art. Notre amie refusait de donner l'appui de son nom à cette publication, où elle trouvait en même temps violées les lois de la morale et celles de la syntaxe..... Si nous avons été malmenés, vous le devinez : « feuille de sacristie », « revue pour dames pieuses », que sais-je encore ? Ces aménités ne sont pas pour nous déplaire. Je sais des dévotes, voire des sacristains, qui sont meilleurs juges en littérature que les lecteurs de certains recueils pornographiques que je ne veux pas nommer.

Donc, j'estime qu'il vaut mieux sourire dédaigneusement derrière nos voiles mauves que prendre au sérieux les colères de ces petits nigauds mécontents et envieux.....

— Mais ils continueront leurs attaques !

— Et après?... Quand ils seront enroués, les roquets se tairont. Peut-être pensiez-vous que, dans une publication littéraire et artistique, il est nécessaire d'avoir des idées sur la littérature et sur l'art, et que la forme n'est que le véhicule de la pensée. Mon ami, que vous êtes vieux jeu ! Un titre troublant, une cascade de mots inintelligibles, qui se heurtent confusément, une virtuosité puérile à jongler avec des vocables baroques et vides, cela contente les sous-intellectuels, cela leur suffit ; ils se redressent, fiers de leur doigté et disent : « L'art pour l'art. L'art au-dessus de la morale. » Et les voilà qui planent ! Les voyez-vous planer ? Mon Dieu, qu'ils sont amusants ! Mais combien ils seraient plus sages s'ils avaient du calicot ou pesaient du café,

Leur ignorance est insondable, a écrit Edmond Picard... Et j'ai noté, sur eux, cette phrase de Barrès, que dernièrement rappelait ici un de nos collaborateurs : « Ils sont l'inévitable déchet dans l'effort que fait une société pour créer une élite. » Barrès raconte qu'un de ses amis de Nancy, grand fabricant de poteries, lui disait : « Avant de réussir un pot parfait, combien devons-nous en sacrifier, en briser de mal venus. » Ce sont des pots mal venus. Rien de plus.

Mais mon interlocuteur ne semblait pas convaincu et hochait la tête. Je crus devoir insister.

— Croyez-moi, au lieu de nous dépenser en d'inutiles querelles, cherchons à faire mieux, toujours mieux. C'est la seule habileté. Nous avons ici, vous le savez, formé de grands projets. Appliquons-nous à les réaliser.

Dédaignons les malentendus niais, traîtreusement exploités. Oui ! certes, nous sommes des catholiques et nous ne craignons pas de le proclamer très haut. Mais, en fondant la *Revue Mauve*, nous n'avons pas eu le dessein de créer un instrument de propagande religieuse ou politique. Si nous nous étions proposé cet objet, parbleu ! nous le dirions au nez et à la barbe des demi-intellectuels et des demi-esthètes. Non ! c'est autre chose que nous avons voulu faire.

Nous avons pensé qu'il y a, dans notre Belgique, beaucoup de bons esprits, cultivés et délicats, qui gardent le souci de l'art et de la littérature belges, et qui ne s'en détournent aujourd'hui et ne paraissent s'en désintéresser que parce qu'ils éprouvent un dégoût profond pour les petites coteries querelleuses et puérides. Ces hommes qui pensent comme nous que la littérature et l'art ne valent que parce qu'ils exaltent le meilleur de notre âme, nous nous efforçons de les rallier, de les grouper, de créer entre eux le lien constant d'un commerce intellectuel.

En même temps, nous serons heureux d'accueillir et d'encourager tous les jeunes talents qui viendront à nous, s'ils s'inspirent de ces hautes et saines idées, hors desquelles il n'est, dans tous les domaines, que supercherie et vaine virtuosité. A tous ceux, à toutes celles — et leur nombre s'accroît chaque jour — qui répondent à notre appel, nous secondent dans notre tâche, je veux en ce commencement d'année, en mon nom et au nom de mes collaborateurs, dire : Merci !

Leur concours nous est un sûr garant de succès. Et puis, noblesse oblige, n'est-il pas vrai ? Notre comité de patronage ne vaut-il pas les meilleurs parchemins ?

Appuyés sur l'élite intellectuelle du pays, nous regardons vers l'avenir avec confiance. — Nous accomplirons notre dessein, nous ferons notre œuvre, — sans prendre garde aux roquets qui aboient, aux gamins qui grimacent, aux envieux qui blémissent, aux pontifes qui rabâchent, nous marcherons, la tête haute, dans le bon chemin que nous avons choisi.

MAVIL.



LE PRINCE DE METTERNICH

ET NAPOLEÓN I^{ER}

On sait avec quelle méprisante malveillance M. de Metternich fut traité par les historiens pendant près d'un demi-siècle. Il est donc naturel que le public, lui aussi, ne sache parler que de ses défauts et ignore tout de ses qualités. Dans ces derniers temps, on a essayé, de différents côtés, de corriger l'idée qu'on se fait en général du chancelier autrichien et de démontrer que c'était un homme d'une importance bien supérieure à ce que toute la génération du libéralisme doctrinaire a bien voulu croire.

Le fait que, récemment, des écrivains comme M. de Mazade et M. Ottocar Lorenz ont comparé le rôle politique de M. de Metternich à celui de M. de Bismarck est déjà digne de remarque. Cette comparaison est loin de constituer par elle-même une réhabilitation de l'homme d'État autrichien, mais elle le fait, du moins, sortir de la vulgarité.

Sans doute, la personnalité un peu raide et sèche de M. de Metternich ne saura jamais captiver l'imagination populaire autant que celle du « chancelier de fer ». Mais le « cocher de l'Europe » de jadis a, malgré tout, droit à un jugement plus juste.

Les limites que j'ai données à mon travail excluent l'aide de la politique que M. de Metternich a faite à l'intérieur. Mon but est d'esquisser cet art politique souple et adroit avec lequel ce diplomate a su conquérir à l'Autriche humiliée en 1809 le rôle dominant en Europe.

*
**

Il est indiscutable que certains personnages historiques perdent souvent aux yeux de la postérité beaucoup de l'importance que leurs contemporains leur avaient attribuée, remarque qu'on peut faire, surtout immédiatement après la disparition de ces mêmes personnages. Le monde, alors délivré du poids de leur supériorité, se complait à s'attribuer les bienfaits qui ne sont en réalité que les effets posthumes des actions de ces grands hommes disparus. Ce n'est que plus tard qu'un jugement plus juste et plus objectif se fait jour.

Rien de plus naturel d'ailleurs que l'un des hommes d'Etat les plus marquants de la première moitié de notre siècle, le prince Clément-Lothaire de Metternich, n'ait été estimé après sa chute que bien au-dessous de sa valeur réelle, et qu'on le rendit même responsable de toutes les misères et de tout le mal qui avaient en réalité une toute autre origine. Outre les intrigues personnelles, M. de Metternich avait succombé à ce mouvement libéral et populaire dont il avait eu pour but l'étouffement absolu, et les idées qu'il s'était efforcé de combattre, pendant près d'un demi-siècle, de toute la force de sa conviction et toute la puissance de son prestige personnel, venaient de triompher dans la période qui suivit sa disgrâce.

Mais depuis que le libéralisme a vu s'effondrer son règne absolu et despotique, ce chancelier d'ancien régime commence à être apprécié d'une manière plus juste et plus équitable. Si pourtant le prix que l'histoire accorde à ses mérites n'est pas proportionné au rôle exceptionnel qu'il joua à son apogée, il faut chercher la raison de cette anomalie dans le caractère même de sa personnalité. Les hommes d'Etat qui, soit par le cours des événements, soit par leurs dispositions naturelles, ont été amenés à comprendre leur mission politique et à la borner à la conservation des choses existantes et à l'abstention de toute entreprise aventureuse, perdent dans le jugement de la postérité beaucoup plus de leur grandeur que ces favoris de la fortune à qui le sort permet de donner au développement de leur nation l'impulsion décisive et de favoriser l'épanouissement de ses forces. Les uns semblent plutôt avoir retardé un progrès naturel que d'avoir conservé les biens acquis ; les autres jouissent de la fortune de leur pays, à laquelle ils ont su contribuer, comme si cette fortune n'était due qu'à leur mérite personnel.

Mon but n'est pas de donner une description complète de la politique du chancelier autrichien. J'essaierai plutôt de faire ressortir les points les plus saillants et les plus caractéristiques du commencement de sa carrière. C'est la période dans laquelle M. de Metternich, à son début, envoyé et ministre plénipotentiaire près la Cour de Saxe, sut parvenir au poste de ministre des affaires étrangères, et comme tel acquérir une position prédominante dans la diplomatie européenne.

Peu d'époques nous montrent des changements aussi fréquents et aussi dramatiques que l'histoire de ce quart de siècle qui se déroule depuis le commencement de la grande Révolution jusqu'à la fin du règne de Napoléon. Ce n'est qu'à force d'imagination que nous parvenons à nous faire une idée juste de tous ces bouleversements prodigieux, des déplacements continuels des frontières, de ces ébranlements formidables de l'équilibre politique et de l'avènement vraiment miraculeux d'hommes sortis du peuple aux trônes de l'Europe et à nous représenter ensuite à l'état ancien et légitime. La tempête furieuse qui menaçait d'ébranler l'entière configuration politique de la vieille Europe apaisée, tout semble peu à peu rentrer dans ses limites naturelles, et comme résultat le plus remarquable de tous ces événements et de toutes ces catastrophes, nous voyons survivre le principe du libéralisme, qui allait exercer une influence décisive sur le développement de tous les États européens pendant notre siècle.

Les hommes formés dans les temps où des ordres d'idées contradictoires se heurtent et se combattent avec une telle force, comme dans la période dont nous venons de faire mention, se distinguent généralement par une physionomie très prononcée et très caractéristique. La marche rapide des événements ne permet pas de se montrer hésitant et indécis, il faut alors savoir choisir et accuser son rôle avec énergie et le remplir sans restriction.

La jeunesse de M. de Metternich est contemporaine de la Révolution. L'impression qu'il en reçut a sans nul doute influencé d'une manière décisive le développement de ses idées politiques et a été cause de sa méprisante aversion pour toute aspiration démocratique.

Taine, dans *les Origines de la France contemporaine*, déduit l'utilité d'une classe première et dominant surtout par la faculté de celle-ci de donner à l'État des hommes

particulièrement capables de diriger les affaires publiques. « Car le savoir, nous dit Taine, dont l'homme d'Etat a besoin n'est point cette érudition qu'on acquiert aux bibliothèques et par l'étude solitaire, ce qu'il doit connaître, ce sont des hommes vivants, bien plus des agglomérations d'hommes, des Etats, des gouvernements, des partis, des administrations, chez soi et à l'étranger, en exercice et sur place. Pour y parvenir, il n'y a qu'un moyen, c'est de les voir soi-même et par ses yeux, à la fois de haut et en détail, par la fréquentation des chefs de service, des hommes éminents et spéciaux, en qui se concentrent les informations et les vues de tout un groupe.... Ainsi élevé, un homme, même ordinaire, vaut la peine d'être consulté. S'il est supérieur et si on l'emploie, il peut avant trente ans être homme d'Etat, acquérir la capacité complète, devenir le ministre dirigeant, le pilote unique, seul capable... de trouver la passe entre les récifs ou de donner juste à temps le coup de barre qui sauvera le navire. Tel est le service auquel la haute classe est appropriée; il n'y a que ce haras spécial pour fournir une recrue régulière de chevaux de race et, de temps en temps, le coureur admirable qui, dans la lice européenne, gagnera le prix sur tous ses rivaux. »

Si le célèbre historien a raison, la famille de M. de Metternich appartenant à la plus haute noblesse, la carrière diplomatique de son père, son éducation et ses dispositions naturelles semblent le prédestiner à jouer un rôle politique, et il nous en coûte de le croire sincère quand il prétend, dans ses mémoires, que ce ne fut que malgré lui qu'il se voua aux affaires d'Etat.

M. de Metternich fait précéder la description de sa carrière diplomatique d'un exposé de ses théories politiques dont le caractère dogmatique prouve qu'elles étaient destinées à faire école. Bien que nous puissions douter que le jeune diplomate fût déjà pénétré, au début de sa carrière, de ces idées qui semblent plutôt être le fruit d'une longue et rare expérience en questions publiques, la donnée de ces théories ne manque pas de nous offrir un intérêt particulier.

Le premier devoir de l'Etat moderne consiste, nous dit Metternich, à subordonner ses intérêts particuliers aux intérêts qui lui sont communs avec d'autres Etats. « Les axiomes de la science politique dérivent de la connaissance des véritables intérêts politiques de de tous les Etats, c'est sur ses intérêts généraux que repose la garantie de leur existence. » Le fait que les intérêts particuliers d'un Etat soient en contradiction avec les intérêts généraux « et qu'on néglige ou méconnaît ces derniers pour travailler exclusivement à suivre les premiers, » doit être regardé « comme une exception, comme une maladie dont le développement ou la prompte guérison décide en dernier ressort de la destinée de cet Etat, c'est-à-dire de sa chute prochaine ou de sa renaissance. » La conduite d'un Etat vis-à-vis d'un autre doit donc reposer en général sur la réciprocité, qui n'est autre chose que l'application de la sentence biblique : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. » C'est le principe de la solidarité et de l'équilibre qui, selon M. de Metternich, distingue avant tout les Etats modernes du monde ancien, dans lequel « la politique se renfermait dans l'isolement et pratiquait l'égoïsme le plus absolu sans autre frein que la prudence humaine ». Tout au contraire, c'est « le rétablissement des rapports internationaux sur la base de la réciprocité, sous la garantie de la reconnaissance des droits acquis et du respect de la foi jurée » qui constitue de nos jours l'essence de la politique.

Quiconque voudrait reprocher au chancelier autrichien de ne pas avoir toujours pris pour base de ses propres actions les principes exposés ci-dessus, doit prendre en considération que ce sont là les doctrines d'un homme d'Etat philosophe et non le programme d'un jeune politique. Si M. de Metternich commence le récit de sa carrière par l'exposé de ces thèses, il a pour but de nous faire croire que les mêmes idées, sur lesquelles il fondait sa politique dans la seconde moitié de son règne, l'avaient déjà amené au début

de sa carrière. Il suivait en cela involontairement les tendances de l'esprit de son temps et tâchait de motiver sa politique par des principes généraux, politique à laquelle on avait reproché, non sans raison, le manque de prévoyance et de laquelle on avait dit que l'immobilité en était tout le système.

*
* *

En 1801, M. de Metternich, alors âgé de vingt-huit ans, commença sa carrière diplomatique comme ministre plénipotentiaire à la Cour de Dresde, Cour qui était encore tout à fait hors du mouvement général, et que lui-même caractérise en disant que « la Révolution en était déjà au consulat de Bonaparte lorsqu'à la Cour de Saxe les dames portaient encore des paniers. »

Il fut appelé deux ans plus tard à remplacer le comte Stadion au poste d'ambassadeur à Berlin. Là il trouva de vieilles connaissances. Car il s'était rencontré avec le roi Frédéric-Guillaume III lors de son séjour à Coblenz, et c'est avec la reine Louise, alors princesse de Mecklembourg, qu'il avait, en 1792, ouvert le bal du prince Esterhazy donné en l'honneur du couronnement de l'empereur François I^{er}, à Francfort. La reine lui apparut à Berlin, selon son expression « entourée d'une véritable auréole de beauté et de majesté. »

Mais malgré ses excellentes relations personnelles avec la Cour, il eut toute la peine imaginable à accomplir sa mission politique, c'est-à-dire à opérer un rapprochement entre la Prusse et l'Autriche. Le manque d'énergie de la part du Roi et le parti francophile, soutenu par le ministre des affaires étrangères, le comte de Haugwitz, rendaient toute tentative de cette sorte extrêmement difficile.

La guerre de la troisième coalition éclate au mois de septembre 1805. Le czar Alexandre I^{er} réussit, enfin, le 3 novembre, avec l'aide de M. de Metternich, à décider la Prusse à entrer dans la coalition. M. de Haugwitz reçoit l'ordre d'imposer un ultimatum à Napoléon qui est sur le point de partir pour la Moravie. Après maintes hésitations, il se décide enfin à se mettre en route, mais ne se rencontre avec l'empereur des Français qu'à Brünn, où il s'efforce de donner à sa mission un caractère de pure courtoisie et félicite Napoléon de sa nouvelle victoire remportée près d'Austerlitz sur les Autrichiens. Tous les efforts de M. de Metternich restaient donc sans résultat, la guerre était décidée et l'Autriche perdait, par la paix de Presbourg, onze mille quarante lieues carrées et trois millions d'habitants.

Le mauvais succès de la guerre eut pour conséquence un changement dans la direction des affaires étrangères et plusieurs déplacements dans le corps diplomatique. Le portefeuille du ministère des affaires étrangères fut confié à M. de Stadion, et M. de Metternich, désigné d'abord pour remplacer celui-ci à Saint-Pétersbourg, fut, suivant le désir formel de Napoléon, nommé ambassadeur à Paris.

C'est un tableau plein de contrastes vifs et saisissants : M. de Metternich, déjà tout imbu, malgré sa jeunesse, des préjugés de ses ancêtres, aristocrate jusqu'à la moelle des os, ayant pour premier principe politique la légitimité, à la Cour de cet empereur parvenu, cet homme tout neuf, qui ne pouvait s'appuyer que sur son génie et une volonté qui venait de triompher de l'Europe entière. Cette Cour, datant de cinq ans à peine, avec sa physiologie factice et artificielle, devait faire une impression bien étrange sur le diplomate autrichien, élevé, lui, dans les traditions de sa famille seigneuriale et habitué à la fière étiquette de la cour de Vienne. Certes, ce n'est qu'en souriant que notre jeune ambassadeur saluait ces ducs et ces princes d'hier, hésitant hautainement à leur donner leurs titres pompeux. Combien ne devait-il pas se moquer de cette quarantaine de méchants cerfs que l'empereur avait fait venir du Hanovre et du reste de l'Allemagne pour rendre possible la grande chasse dans la forêt de Fontainebleau !

Mais malgré tout, et bien qu'il se soit scandalisé de « la prétention déplacée et sentant le parvenu » avec laquelle l'Empereur le reçut à Saint-Cloud, le chapeau sur la tête, bien qu'il prétende que « sa figure courte et carrée, une tenue négligée et néanmoins une recherche marquée à se rendre imposant » achevèrent, dès la première entrevue, d'affaiblir en lui le sentiment de grandeur « que l'on attachait naturellement à l'idée de l'homme qui faisait trembler le monde, » M. de Metternich pas plus que les autres, ne put se soustraire à la fascination de ce puissant génie. C'est un fait qui se lit entre les lignes des mémoires du chancelier lui-même et que sa politique des années suivantes rend tout à fait évident.

Le séjour de Paris lui permettait d'ailleurs d'étudier de près l'individualité de son futur adversaire. Et ce n'est pas sans raison qu'il croyait que Napoléon n'avait pas eu une bonne inspiration en le faisant appeler à des fonctions qui le mettaient à même « d'apprécier ses grandes qualités, mais aussi d'apprendre à connaître ses défauts, défauts qui finirent par l'entraîner à sa perte et par délivrer l'Europe du joug sous lequel elle avait gémi. »

Il eut l'occasion de constater comment Napoléon préparait avec soin l'effet de ses victoires sur les Parisiens, comment il faisait précéder la nouvelle d'une bataille glorieuse de bruits de défaite savamment lancés, comment tandis que les membres du gouvernement eux-mêmes faisaient semblant d'être tourmentés par les plus vives appréhensions « tout à coup » le canon des Invalides tonnait en l'honneur des victoires dont ils étaient déjà instruits.

Pourtant, durant son premier séjour à Paris, le jeune ambassadeur restait encore sans influence importante sur la politique. Il était, tout au contraire, condamné à une passivité absolue, tandis que les armements de la France et de l'Autriche, au commencement de l'année 1809, faisaient craindre d'un moment à l'autre l'ouverture des hostilités. Ce n'est que par le départ imprévu de Napoléon, dans la nuit du 13 au 14 avril, et lorsque ses papiers furent mis à sa disposition par le comte de Champagny, qu'il apprit que la guerre avait éclaté. Mais nous le trouvons déjà, vers la fin de la campagne, à la suite de l'empereur François, et c'est aux côtés de son souverain qu'il assiste, des hauteurs de Wolkersdorf, au combat formidable et décisif auquel l'histoire a donné le nom de bataille de Wagram. Lorsque le 6 juillet, à une heure de l'après-midi, le comte de Colloredo, un des aides de camp de l'archiduc Charles, vint annoncer à l'Empereur que Son Altesse Impériale avait pris toutes les mesures nécessaires en vue de la retraite, celui-ci, sans perdre contenance, se tourna du côté de M. de Metternich en disant : « Nous aurons beaucoup à faire pour réparer le mal. » Et qui pourrait nier que François et son grand conseiller aient su réparer beaucoup de mal en considérant l'histoire des cinq années suivantes et en comparant l'état de l'Autriche humiliée d'alors, avec le rôle qu'elle joua au congrès de Vienne?

Par la paix de Schönbrunn, « la plus grande des époques », comme Frédéric de Gentz l'appelait encore avec emphase au mois de février 1809, avait trouvé sa fin si fatale pour l'Autriche; la promesse faite dans la proclamation de l'archiduc Charles d'affranchir l'Europe des chaînes étrangères, ne s'était pas réalisée. L'Autriche perdait près de deux mille lieues carrées et plus de trois millions d'habitants, ses revenus diminuaient de onze millions de florins. L'enthousiasme national qui avait enflammé la population avant la guerre, et sur lequel M. de Stadion avait fondé sa politique, avait fait place au découragement et à l'abattement général, et le pays n'éprouvait que le désir d'être délivré du poids de l'invasion ennemie. Dans cette époque triste et désolée, l'Empereur confia à M. de Metternich, d'abord la direction des affaires étrangères, pour le nommer définitivement ministre le 14 octobre 1809, jour de la conclusion de la paix. La tâche qui lui incombait devait paraître difficile et bien ingrate au premier coup d'œil. Les finances délabrées, l'armée affaiblie et par-dessus tout la profonde dépression morale de la population ne permettaient pas au Gouvernement de continuer une politique hostile à Napoléon.

M. de Metternich, dans ses mémoires, ne résiste pas à la tentation de donner à sa conduite envers Napoléon un caractère homogène et de mettre en rapport logique ses succès ultérieurs avec les mesures prises par lui dès le commencement. Il s'abuse lui-même en croyant et en voulant nous persuader que ses aspirations politiques ne visaient qu'à la chute de Napoléon et que celle-ci n'a été uniquement que la résultante de sa politique clairvoyante. Il tombe, par un orgueil peut-être pardonnable, dans les travers de ces historiens qui, exagérant la sagacité et les mérites de leurs héros favoris, appellent leur succès le dernier grain d'un chapelet d'actes logiques et prémédités et veulent leur imprimer ainsi la marque de la généralité. « Car le pressentiment de ce qui viendra », a dit un célèbre écrivain allemand, « fait le bonheur, mais aussi le tourment des hommes de génie. »

Donc, bien que M. de Metternich veuille nous prouver que l'écroulement du jeune empire fut pour lui chose décidée dès son accès aux fonctions de ministre, et que tous ses efforts ne tendaient qu'à l'anéantissement de la gloire napoléonienne, il est facile de démontrer précisément le contraire. Lors de la paix de Schönbrunn, on ne pouvait guère prédire avec certitude la chute de Napoléon, et M. de Metternich cherchait en effet tout d'abord à opérer un rapprochement entre l'Autriche et la France. « En sa personne, » a dit M. Vandal dans son livre sur Napoléon et Alexandre I^{er}, « c'était la politique de l'accord avec la France qui prenait officiellement possession du pouvoir. »

Guidé par le désir de donner un héritier à son empire, Napoléon s'était décidé à répudier Joséphine, restée stérile. Mais il espérait aussi, en épousant une princesse d'une famille régnante, augmenter son prestige personnel et donner un caractère plus légitime à son jeune trône. Il avait pensé tout d'abord à une grande duchesse russe, comptant ainsi se rapprocher d'Alexandre qui montrait, malgré Tilsit et Erfurt, un certain mécontentement à cause des stipulations de la paix de Schönbrunn concernant la Pologne. Coulaïncourt avait reçu, vers la fin de l'année 1809, l'ordre formel de demander pour son souverain la main de la grande-duchesse Anne, sœur du Tzar. Mais déjà, à la même époque, et encore avant le refus de celui-ci, la cour de Paris penchait pour l'alliance avec une princesse autrichienne.

C'est Joséphine elle-même, retirée depuis son divorce dans la solitude de la Malmaison, qui fait venir la comtesse de Metternich et lui dit en présence de la reine Hortense et du prince Eugène : « J'ai un projet dont la réussite seule me fait espérer que le sacrifice que je viens de faire ne sera pas en pure perte, c'est que l'Empereur épouse votre archiduchesse. Je lui en ai parlé hier, et il m'a dit que son choix n'est pas encore fixé; mais je crois qu'il le serait, s'il était sûr d'être accepté chez vous. »

En même temps M. de Narbonne trouve, à Vienne, occasion de parler en cercle intime à M. de Metternich, de l'espérance que la paix conclue par les deux empires soit cimentée par une alliance de famille, et dans l'audience que l'empereur François lui accorde, il peut se convaincre que l'idée du mariage de Napoléon avec la princesse Marie-Louise rencontre en Autriche toutes les sympathies. M. de Metternich lui-même favorisait ce projet d'union de toutes ses forces. Dans un entretien qu'il eut vers la fin du mois de novembre, avec M. de Laborde, il dit, en parlant de la possibilité d'une union entre les deux familles : « Cette idée est de moi, je n'ai point sondé les intentions de l'Empereur à cet égard, mais outre que je suis quasi certain qu'elles seraient favorables, un tel événement aurait tellement l'approbation de tout ce qui a quelque fortune, quelque nom, quelque existence dans ce pays, que je ne le mets point en doute, et que je le regarderais comme un véritable bonheur pour nous et une gloire pour le temps de mon ministère. » M. de Metternich parle, dans ses mémoires, avec une réserve un peu affectée du second mariage de Napoléon. D'après lui, ce serait ce dernier qui aurait pris l'initiative; à Vienne on s'en

serait rapporté à la décision de l'archiduchesse qui, de son côté, aurait déclaré ne vouloir s'en tenir qu'à son devoir et aux intérêts de l'État.

Il nous raconte qu'à un bal masqué au palais de l'archichancelier Cambacérès, Napoléon, en domino, s'était approché de la comtesse de Metternich et lui avait demandé si, selon elle, l'archiduchesse Marie-Louise accepterait sa main, et si l'empereur François y donnerait son consentement. La comtesse, reconnaissant l'Empereur, répondit évasivement, d'après le récit de M. de Metternich, et « indiqua le prince de Schwarzenberg comme l'intermédiaire qui devait le mettre en rapport avec la cour impériale. » La demande formelle, faite en effet peu de temps après, fut acceptée. Le maréchal Berthier vint à Vienne demander officiellement la main de la princesse. L'archiduc Charles, chargé de la procuration de Napoléon, le représenta à l'autel, et la jeune impératrice fut confiée à la reine de Naples qui était venue à sa rencontre jusqu'à Braunau. Et c'est ainsi que fut conclu ce mariage, dont le prince de Schwarzenberg allait dire dès le commencement de 1813 : « Le mariage ! la politique l'a fait, la politique peut le défaire. »

Vingt ans à peine s'étaient écoulés depuis qu'une princesse autrichienne avait subi le sort le plus affreux dans cette même ville de Paris, où de nouveau une archiduchesse de la maison des Habsbourg allait monter sur le trône.

Si l'on envisage les conséquences ultérieures de ce mariage qui n'allait avoir qu'un effet tout passager sur la marche des événements et qui ne devait pas prendre une influence décisive sur le dénouement de cette grande tragédie politique, on comprendra facilement que M. de Metternich aimât plus tard à se donner dans cette affaire un rôle absolument passif, tandis qu'à l'époque même du mariage, il était d'un tout autre avis. Dans une lettre adressée à M^{me} de Metternich et datant de ce temps, il parle d'une façon tout à fait enthousiaste du projet de mariage et raconte « qu'il serait difficile de se faire une idée... de l'extrême popularité de la chose » et que s'il était le sauveur de monde, il ne pourrait recevoir ni plus de félicitations, ni plus de véritables hommages sur la part que l'on était sûr qu'il y avait prise.

La suite naturelle de cette union de famille était un changement dans la politique de Napoléon ; car son alliance avec la maison des Habsbourg devait forcément troubler ses rapports avec Alexandre. Voilà la cause pour laquelle Cambacérès avait toujours penché pour un mariage avec une grande-duchesse russe. « Je suis moralement sûr, disait-il, qu'avant deux ans nous aurons la guerre avec celui des deux souverains dont l'Empereur n'aura pas épousé la fille. La guerre avec l'Autriche ne me cause pas d'inquiétude, et je tremble à la pensée d'une guerre avec la Russie : les conséquences en sont incalculables. Je sais que l'Empereur connaît le chemin de Vienne, je ne suis pas aussi assuré qu'il trouve celui de Saint-Pétersbourg. » L'archi-chancelier avait raison.

La tâche qui incombait maintenant à M. de Metternich était de sonder et d'examiner la direction précise que donnerait Napoléon à sa politique après avoir épousé l'archiduchesse. Il avait reçu à cet effet la permission de l'empereur François de se rendre lui-même à Paris. On lui fit là un excellent accueil. La société retrouvait en lui l'homme du monde brillant et recherché ; l'Empereur, de son côté, ne se contentait pas de le traiter en représentant d'un pays ami et cherchait à l'attirer dans son intimité, à le charmer par une amabilité exceptionnelle et à le gagner complètement à sa propre cause. En même temps, les fêtes en l'honneur de la nouvelle Impératrice allaient grand train, toute la France était dans la joie, car, elle aussi, fatiguée et épuisée par tant de guerres, voyait dans l'alliance avec l'Autriche un gage de paix.

Le séjour de M. de Metternich à Paris, qui ne devait durer que quelques semaines, se prolongea jusqu'en automne 1810. Les rapports entre les cours de Paris et de Saint-Pétersbourg devenaient de plus en plus tendus, et c'est alors que Napoléon avait dit à

M. de Metternich qu'il aurait la guerre avec la Russie « pour des raisons auxquelles la volonté humaine est étrangère, parce qu'elles dérivent de la nature même des choses. »

M. de Metternich inaugure à cette époque sa politique faite de prudence et d'adresse qui lui permettait, tout en restant aux yeux du monde allié de la France, de maintenir la Prusse en bonne humeur et de ne pas même se brouiller avec la Russie. Lorsqu'il revint au mois d'octobre à Vienne où son père dirigeait en son absence le ministère des affaires étrangères, il déclina, il est vrai, l'offre d'alliance de la part du Tzar, mais la neutralité armée projetée en cas de guerre devait lui donner la possibilité de se décider au moment opportun pour le parti victorieux.

Au fond, M. de Metternich, quoi qu'il en dise plus tard, croyait encore alors à la bonne étoile de Napoléon. Tout en encourageant le roi de Prusse à la patience, en lui indiquant « les moyens de salut que le temps et les événements ne manqueraient pas de lui fournir » et en l'assurant de la fidèle amitié de l'empereur François, il se réservait, pour le cas de victoire de la cause napoléonienne, les avantages que l'Autriche en pourrait tirer. Les conséquences de la victoire de Napoléon pouvaient aller jusqu'au démembrement du royaume prussien. Dans un rapport fait à l'empereur François, à cette époque, il fait allusion à la possibilité de reprendre la Silésie dans le cas où le morcellement de la Prusse s'accomplissait comme une suite inévitable de la prochaine guerre.

Loin de nous de pactiser avec la doctrine immorale et révoltante qui ne connaît en politique qu'une seule fidélité : la fidélité à sa propre cause. Mais, suivant l'exemple de tous les grands hommes d'Etat qui cherchaient toujours à parer à toute éventualité, M. de Metternich ne voulait pas mettre toutes ses chances sur une seule carte dans la grande partie qui allait se jouer. Le triste état des finances, les forces militaires encore insuffisantes de l'Autriche forçaient à agir avec prudence. Acquérir la plus grande somme d'influence avec le minimum des moyens devait être son premier objectif.

(A suivre.)

ADALBERT DE LANNA.





SUITES D'UN CARNAVAL

(HISTOIRE VRAIE)

I

Le Corso était rempli de bruit, de soleil et de fleurs. Toutes les maisons, palais ou bicoques avaient leurs fenêtres et leurs balcons garnis de draperies ou de guirlandes bariolées. Les écriteaux qui portaient en grosses lettres « loggia d'affittaris » disparaissaient peu à peu, à mesure que ces mêmes loges s'emplissaient de jolies femmes en toilettes, d'enfants costumés. Balcons, fenêtres, portes converties en estrades, partout où pouvait se tenir un être humain, tout devenait prétexte à un petit commerce local très disputé en ce moment qui ouvrait les fêtes du carnaval populaire.

On entraî: dans les jours, fameux autrefois, du carnaval romain, que l'occupation piémontaise a amoindri et changé au point de lui ôter la brillante physionomie qui fit sa célébrité.

Mais la brèche de la Porta Pia n'était pas faite et Rome se croyait très heureuse sous la paternelle administration Papale. On s'amusait tout son saoul sans craindre police ni gendarme.

Bien peu se doutaient pourtant que ce carnaval était le dernier vrai carnaval romain et on se livrait à la joie sans autre souci que celui de gaiement passer ce temps de folie.

Dès midi, la foule grossissait au Corso, le principal théâtre de la fête, et bientôt arrivaient les marchands portant de longues perches toutes garnies de bouquets qu'ils pouvaient vendre ainsi plus facilement aux occupants des balcons. Des femmes se frayaient un passage, d'immenses corbeilles pleines de fleurs à vendre, attachées à leurs ceintures; d'autres offraient des confetti ou des *galanteries*, petites boîtes pleines de bonbons qu'on envoie aux favorisés et tout ce monde se bousculait gaiement, présentant à grands cris sa marchandise, échangeant des *lazzi* ou des confetti avec cette vivacité bruyante et turbulente des foules romaines.

Les loges commençaient à s'emplier. Quelques-unes, ornées à profusion de bouquets, excitaient la curiosité populaire qui s'accumulait en bas, criant ses réflexions et ses plaisanteries avec le sans-gêne du peuple de Rome. Mais déjà les voitures arrivaient nombreuses au Corso; c'était le signal de la bataille des fleurs.

Dans toute l'immense rue, il ne restait plus guère qu'un balcon vide. En le voyant recouvert d'une belle draperie de velours rouge à crêpe d'or et orné d'une arcade faite de gros bouquets, les badauds s'arrêtaient, se demandant si quelque Princesse de sang royal allait venir s'amuser de ces jeux, mais ils ne s'étonnèrent plus quand, vers trois heures, deux femmes parurent dans le cadre fleuri.

« La Vittoria Frasini et la Sertori! » se dit-on sur les trottoirs, et l'on savait, en citant ses deux noms illustres de Rome, que celles qu'on appelait ainsi avec la familiarité du langage italien étaient dignes du balcon drapé et de la guirlande en fleurs.

Derrière les deux jeunes femmes, une troisième qui les suivait resta un instant dans l'ombre de la porte fenêtre puis s'en fut jeter sa corpulente personne dans un fauteuil de l'appartement : ses compagnes n'y prirent garde; la comtesse Mastretti, la tante de Vittoria Frasini, et sa duègne, prenaient fort à son aise son rôle de surveillante.

Il est vrai que ce rôle était facile, Vittoria Frasini ressemblait si peu aux autres jeunes filles! Cela venait sans doute de ce que, orpheline dès l'enfance, elle avait souffert de la solitude.

Vittoria continuait dignement la noble lignée des Frasini, illustre par la beauté de ses femmes. Son type pur de race romaine avait ces lignes irréprochables mais un peu rigides du vieux sang de la Rome antique. Ses grands yeux noirs, fendus en amande, adoucis de longs cils, s'ombrageaient de sourcils un peu épais qui donnaient à sa physiologie une expression d'énergie et de volonté augmentée par la froideur hautaine de toute sa personne.

Sa tête, droite, portée fièrement sur un cou mince, couronnait un corps à la fois élancé et robuste d'un modelé superbe. Peut-être lui eût-on donné plus de vingt ans à la voir déjà si femme; et sa cousine, la duchesse Sertori, avait l'air bien plus jeune fille que Vittoria.

Cette blonde et menue Américaine, dont les millions redoraient la noble et antique famille Sertori, offrait le plus parfait contraste avec la jeune Romaine.

Autant Vittoria était grave et silencieuse, autant la duchesse Sertori aimait le plaisir, la gaieté, le mouvement. Son visage, aux traits fins et délicats des beautés américaines, s'illuminait de grands yeux bleus rieurs. On sentait, dans cette petite femme très vive, une activité fiévreuse pour tous les amusements, comme aussi peut-être une étourderie bonne enfant qui empêchait de prendre au sérieux la grande dame qu'elle voulait être.

Cousine très proche de Vittoria par son mariage, la duchesse s'était fêlée de la calme jeune fille et se piquait d'animer cette statue. Vittoria se laissait faire; elle cachait un cœur aimant sous des dehors sévères, mais elle s'attachait profondément lorsqu'elle se croyait payée de retour, et c'est ainsi que les deux femmes, si dissemblables, étaient devenues amies, amies vraiment de la plus solide amitié.

Vittoria ayant perdu sa mère très jeune, avait été élevée d'une manière étrange par son père, un savant original, occupé sans cesse de recherches paperassières ou de collections de médailles et de livres. Il avait appelé, pour l'aider, sa sœur, veuve elle-même du comte Mastretti lequel était mort ruiné par une folle existence, mais la bonne dame dont les épreuves dépassaient les forces intellectuelles, en petite quantité chez elle, ne pensait guère servir qu'au rôle effacé de gardienne et de duègne. Et Vittoria, entre ces deux incapables qui l'adoraient, avait poussé, solitaire et silencieuse, loin des autres enfants de son âge qui auraient troublé les études du père et les sommeils de la tante.

Une éducation bizarre avait été le résultat de cette enfance anormale. Vittoria ignorait les choses les plus élémentaires de la vie et possédait la science d'un élève de l'école des Chartes. Elle pouvait déchiffrer les vieux grimoires du prince Frasini, mais eût été embarrassée de dire comment se faisait une omelette.

Aussi la jeune fille passait-elle pour excentrique. On la connaissait mal et on la craignait.

N'était sa beauté, sa fortune, on ne lui eût pas pardonné l'air glacé qu'elle apportait dans le monde, ce regard vague et distrait qui indiquait le vol de sa pensée au loin, dédaigneuse de se rabaisser aux papotages du salon.

Cependant il n'y avait, entre le monde et elle, que le malentendu de son éducation. Vittoria était une rêveuse et une sentimentale et celle qu'on croyait de marbre se trouvait être une sensitive et une passionnée, encore endormie dans les limbes de sa jeune ignorance.

Sans la duchesse Sertori, Vittoria ne serait jamais allée dans le monde. A peine son voile de première communion enlevé, les demandes en mariage commençaient à pleuvoir, les marieurs et les marieuses assiégeaient la maison et, devant cette course à la fortune, puisqu'on ne la connaissait pas elle-même, la jeune fille s'était sentie profondément blessée. Dans son imagination romanesque, elle avait rêvé le mariage d'amour, un peu à la manière d'une héroïne des romans de chevalerie, et voici que les hommes se montraient à elle, cupides et brutaux, uniquement ardents au culte de sa bourse ! Elle les détestait maintenant, ces êtres d'argent, et en demeurait à jamais froissée. Aussi eût-elle préféré vivre dans le palais Frasini entre son père et ses études, et ne cédait qu'avec peine à sa turbulente cousine quand elle voulait la faire partager ses fêtes mondaines. Elle y paraissait un peu à la façon d'un sphynx et terrorisait les jeunes gens par son silence et son grand air glacial.

Mais si elle dansait peu, elle n'en était pas moins le point de mire de tous les époux, et si maintenant ils pouvaient lui faire des déclarations en toute sincérité, elle n'en restait pas moins incrédule ; l'impression première restait qu'ils étaient tous des chercheurs de dot.

Ce jour-là, Edith Sertori avait eu mille peines à décider Vittoria à venir au Corso. Edith désirait vivement marier sa belle cousine, mais sans succès jusqu'ici. Elle était la confidente des amoureux évincés, des amoureux timides, des amoureux prudents et avisés et, en ce moment, protégeait l'un de ces derniers. Car il était très avisé, ce comte Minotelli, un Piémontais de bonne famille, dont le parler enveloppant avait tout à fait séduit la petite duchesse. Elle croyait sincèrement faire acte de bonne parente en cherchant de tout son pouvoir à aider ce nouveau venu dans le plan de campagne destiné à conquérir la fière héritière des Frasini.

Déjà, en quelques rencontres mondaines, il avait semblé aux deux conjurés que Vittoria se montrait plus affable que d'ordinaire et Minotelli, tout aussitôt, se crut en droit d'espérer le succès complet.

La duchesse lui avait promis de venir au Corso avec Vittoria et il s'était chargé de lui louer un balcon. Il avait voulu se montrer tout à fait galant et magnifique et voilà pourquoi la loggia destinée aux belles cousines brillait par ses crépines d'or, par son arcade de bouquets, par les papillotages de ses confetti.

Edith, dès qu'elle fut sur le balcon, commença à s'exclamer en regardant autour d'elle. Vraiment il y avait là une profusion de fleurs, de *galanteries*, de confetti tout à fait généreuse.

Pendant que Vittoria regardait dans la rue, elle comptait les bouquets et bousculait les monceaux de confetti et de bonbons.

— Mais vois-donc, Vittoria, s'écriait-elle, comme c'est joli ! Nous avons certainement le plus beau balcon du Corso ! Est-il assez gentil !

— Qui... Il ? demanda la jeune fille en se retournant.

— Mais le comte Minotelli, répondit la duchesse en lançant au hasard une poignée de confetti pour se donner une contenance.

— Ah ! c'est Minotelli qui a loué cette loge ?

— Mais oui, tu comprends.... il vient si souvent dîner chez moi.... il a voulu me rendre un peu mes politesses.... il a fait cela très gentiment, du reste....

— Tu aurais dû me prévenir, dit Vittoria dont le teint mat s'était coloré. Tu comprends bien que, en venant ici, j'ai l'air d'encourager une recherche que je tiens nettement à arrêter tout de suite....

— Oh ! Vittoria, s'écria Edith, sur un ton si désolé que la jeune fille se mit à rire de bon cœur.

Un bouquet lancé d'en bas interrompit la conversation.

On était en pleine bataille. Des fusées de confetti, des bombes de fleurs remplissaient l'air au-dessus de la foule houleuse à travers laquelle marchaient lentement les équipages. Ceux-ci se suivaient à la file, entremêlés de chars, de groupes de haute fantaisie. Quelques-uns étaient remplis de masques aux costumes élégants et soignés, parfois même très riches et très typiques, d'autres semblaient des corbeilles pleines de moutards comme autant de nichées de jeunes chats. Et la bataille continuait, ininterrompue, en un immense bourdonnement de rires, d'appels, de voix joyeuses, traversée de projectiles bizarres, et de tous ces combattants montait un magnétisme de plaisir qui en faisait une troupe énorme d'enfants et de gamins.

La duchesse prenait une part active au combat et son balcon devenait le point de mire des plus fortes escarmouches.

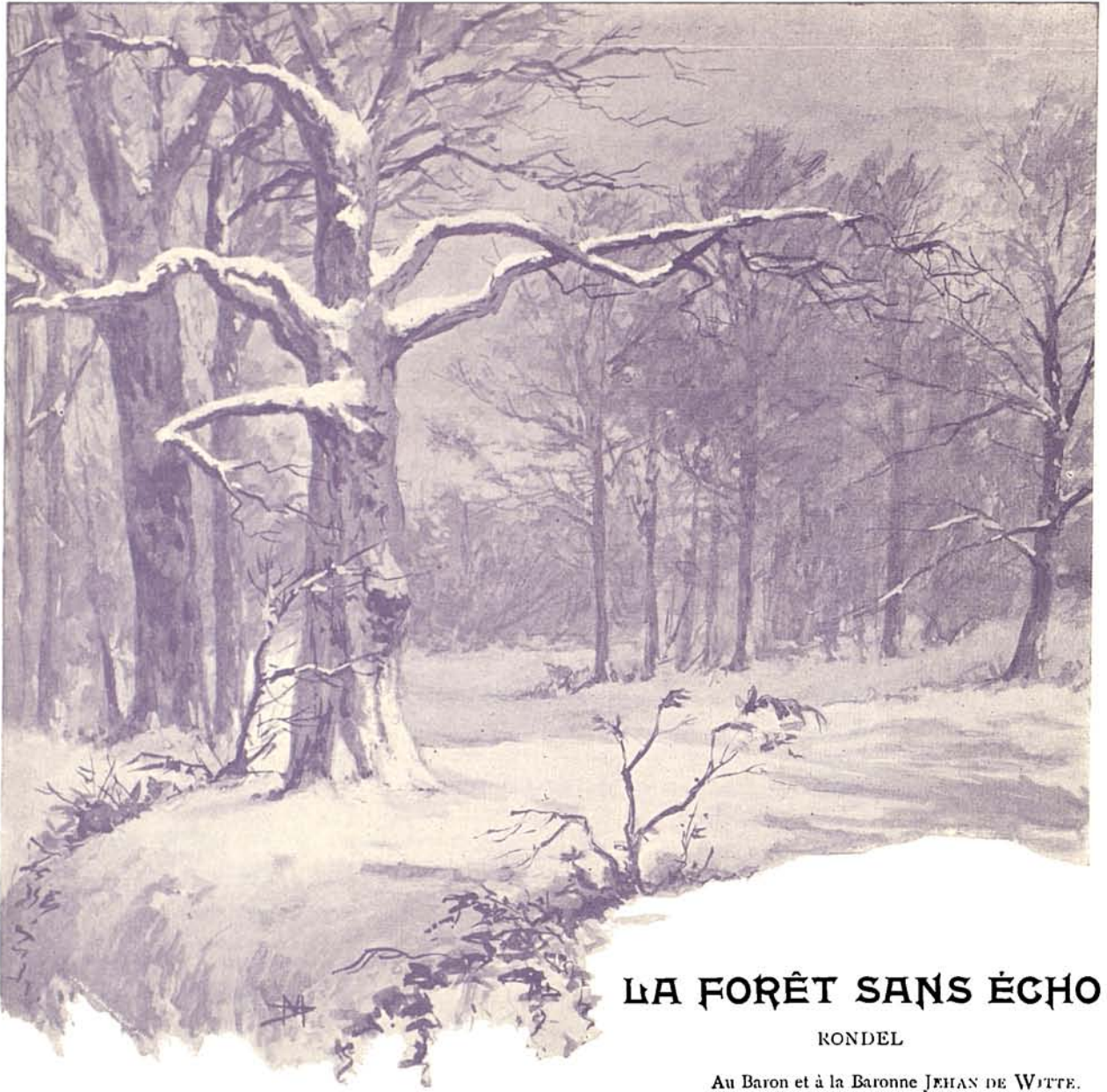
Elle s'amusait de tout son cœur, riant aux bons coups, ne se fâchant pas d'un bouquet qui venait s'aplatir sur son nez ou des confetti qui neigeaient sur sa robe, et Vittoria, d'abord indifférente, finit par se mêler aussi à la fête et y prendre plaisir comme sa cousine.

Elles étaient toutes deux si occupées qu'elles n'aperçurent pas un break arriver, remarquable, cependant, au milieu des autres voitures, par la tenue élégante et correcte de tout l'équipage. Les chevaux, portant aux oreilles de grosses touffes de violettes, piaffaient, impatients de la lenteur du pas imposé, retenus avec peine par un cocher en capote de drap gris à côté duquel était assis, très raide, un valet de pied.

MAVIL

(*A suivre.*)





LA FORÊT SANS ÉCHO

RONDEL

Au Baron et à la Baronne JEHAN DE WITTE.

*La douleur d'un cor solitaire
Pleurait au loin par la forêt;
Sur l'étang morne, s'échancrait
La lune, comme un cimetière.*

*Dieu sait pour quel triste secret,
Dans le silence et le mystère,
La douleur du cor solitaire
Pleurait au loin par la forêt.*

*Et quand ce cœur las de se taire
Criait, malgré lui, son regret,
Peut-être ai-je eu, moi seul sur terre,
Le peu de pitié qu'implorait
La douleur du cor solitaire.*

Le Mick, août 1898.

Gaston DELLA FAILLE DE LEVERGHIEM.

RÊVE DE DÉCEMBRE

UN soir, que j'étais lasse des mièvreries humaines, je fus, comme la nature aux derniers jours d'automne, prise d'un irrésistible besoin de solitude. Je condamnai ma porte, et, silencieusement assise au coin d'un feu clair, à la lueur de ma lampe, je pris distraitement le livre du passé, et je sortis des ambiances vulgaires....

Nous le possédons tous, ce témoin de jadis ! Comment est le vôtre ? Je ne sais : le mien est en peau de chagrin, couleur gris cendre ; un signet, à chaque page, évite de chercher tel ou tel souvenir : un signet, dans mon livre, n'est autre qu'une larme tombée à la page où l'on aime, à la page où l'on chante ; comme à celle où l'on rit, comme à celle où l'on pleure !

Je retrouvai une fleur séchée, folie de jeunesse, mais bientôt flétrie, promptement oubliée .. Et je les ai revus, ces beaux jours de l'enfance, où l'avenir pour moi était plein de joies et d'illusions !... Mais, pourquoi te soulever, voile mystérieux qui cache tant de souffrances et de larmes ?... Pourquoi ? Je veux revivre encore avec ceux que j'aime et que j'ai tant chéris !

Cependant que de mon livre je tournais les feuillets, j'ai senti près de moi les ombres évoquées. Je les ai vues passer, et tendrement m'offrir dans leurs fluides vapeurs, le parfum d'au-delà !..... Les heures fuyaient, rapides comme les ombres : je tombai à genoux, et je priai !

Bientôt, attirée par les bruits extérieurs, j'allai vers ma fenêtre : je ne vis tout d'abord qu'une myriade d'étoiles poursuivant leur course autour de l'astre troublant des nuits, et je continuai ma méditation en contemplant le ciel.

Des flâneurs attardés hâtaient le pas ; d'autres, en fredonnant, regagnaient le logis ; de jeunes insoucians, la folie dans les yeux, et la chanson aux lèvres, passaient en

égrenant des refrains niais. J'entends l'un d'eux : « Que fait-il donc là ? Quelque vagabond qui rêve à la belle étoile ! » J'abaissai mon regard, et vis un bel adolescent qui semblait dormir sur la dalle glacée du trottoir. Mon cœur se serra ; je courus au pauvre abandonné et l'attirai vers moi.

D'abord surpris, il me sourit doucement, puis se laissa emmener : je réchauffai ses petites mains glacées, et voulut lui parler !

Mais jamais regard si profond ni si doux n'avait frappé le mien. L'un près de l'autre, nous restâmes perdus dans une muette extase... J'aurais voulu baiser ses beaux yeux de velours ; caresser les boucles de sa chevelure soyeuse ; mais il était si beau, et son regard si tendre, qu'il me tenait captive. Enfin, je l'entendis : « Alors, tu m'aimes, puisque tu m'as recueilli ? » Jamais voix plus harmonieuse n'avait frappé mon oreille ! une sorte de mystère enveloppait ces mots, candides comme l'enfant, simples comme son regard. — Oh ! oui, je t'aime, car tu souffres, lui dis-je ? quel est ton nom ?

— Appelle moi *enfant*, tu seras mon *ami*.

— Eh ! bien, enfant, depuis quand donc es-tu abandonné ? — Depuis longtemps déjà. — Mais quelle est ta famille ? — Ma famille est nombreuse : peu de ses membres m'aiment encore, et beaucoup m'ont délaissé ! — On allait à l'école, sans doute ? — J'étais à l'école ; mais l'on m'en a chassé : les enfants, qui m'aimaient, me méprisent maintenant. Je n'ai plus pour asile que l'Eglise : m'y laissera-t-on toujours ?... Pendant qu'il me parlait, un nuage de tristesse couvrit son beau front ; il baissa la tête et pleura.

— Ne pleure pas, enfant chéri : je te promets, moi, de t'aimer : je serai ta famille ; mon cœur sera le tien ; car, moi aussi, je souffre, et j'aurai du bonheur à prier avec toi ; souvent, nous dirons ensemble : « Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font ! veux-tu ? — Et l'enfant, souriant à travers ses larmes, me dit tout bas : « Cette prière, je l'ai déjà faite !... Avec toi, je rentrerai à l'école, n'est-ce pas ? avec toi, j'irai partout ? avec toi, amie, les méchants ne me poursuivront plus ? — Oui, je te le promets, tu seras mon enfant. Je sentis alors une douce caresse, il murmura : « Moi aussi, je t'aime ; car je m'appelle... son nom se perdit dans un baiser...

Un frisson me saisit ; il avait disparu ! Ma lampe ne jetait plus qu'une lueur vacillante, uu tison mourait dans l'âtre, un joyeux carillon arrivait jusqu'à moi !.. Minuit sonnait.. C'était Noël !

* *





UN SECRET D'ÉTAT (1)

La vérité sur Louis XVII

LA PRISON

AVIDES de bruit jusqu'au scandale, certains hommes brûlent ce qu'ils ont adoré, pour s'entourer de fumée, à défaut d'encens. Quels qu'en soient les motifs, confiance fanfaronne, mécontentement, rancune, un personnage passant pour fort accrédité laisse subitement échapper quelques phrases, quelques mots qui, à travers leur énigme, permettent de saisir un secret dont la révélation compromettrait, peut-être, la sûreté de l'État. Aussitôt la rumeur publique se fait l'écho de bruits les plus bizarres, car c'est un puissant alambic que la populace ; quelques paroles saisies sont immédiatement distillées ; avide de succès, de réclame et d'argent la presse joue auprès d'elle le rôle de bouilleur. Aussi quelles proportions gigantesques et fantastiques prennent souvent des bruits reposant sur de vagues suppositions, pour s'envoler ensuite dans les régions chimériques de l'utopie.

Pourtant il y a des secrets qui, naissant près des monarques, ne viennent à s'ébruiter qu'après de longues années. Les générations présentes sont disparues et souvent les descendants des complices évitent, pour l'éclat du blason, des scandales qui vont se perdant dans la nuit de l'oubli.

C'est l'historique de l'un de ces secrets d'État, que nous allons essayer de faire ainsi que de certains faits que nous exposerons. Car c'est un long et sombre drame que ce secret, dont l'histoire sanglante se dresse épouvantable avec les noms d'une impératrice, de plusieurs princes royaux, de deux héritiers du trône, de généraux, de tous ceux qui voulurent aider la Vérité à sortir de son puits.

L'histoire muette semble oublieuse ou ignorante devant certains épisodes historiques

(1) La survivance de Louis XVII est une des énigmes qui ont le plus vivement passionné les historiens contemporains. Sur ce mystère, on a beaucoup écrit, beaucoup parlé, et peu prouvé. — Nous n'entendons pas prendre parti dans la querelle. — Mais l'auteur de l'étude, dont nous commençons aujourd'hui la publication, apporte à ce débat, resté sans conclusion, des documents dont il garantit l'authenticité et qui, pensons-nous, intéresseront nos lecteurs. (N. D. L. R.)

que nous allons raconter ; elle nous fera souvent défaut quand on voudra vérifier les faits qui vont suivre et dont nous assurons l'authenticité. Malgré que les Henri Martin, les Beauchène, les Michelet aient essayé de dévoiler les trames de cette horrible tragédie, tous les autres, guidés par des sentiments personnels ou politiques, restent muets, quelques-uns, tout en aidant à pousser la pierre tombale qui devait ensevelir à tout jamais une des plus nobles causes, stimulaient la foule toujours cruelle à vociférer : A bas les conspirateurs !

Les choses ne sont pas comme elles sont, mais comme on les voit ; essayer de persuader son semblable, c'est porter atteinte à ses sentiments, c'est outrager le culte de ses opinions, c'est injurier cette intime religion du for intérieur. Aussi, notre but n'est pas de convaincre, mais d'instruire ; nous dédaignons toute question politique pour laisser l'histoire découler de la vérité, si longtemps retenue prisonnière dans ce secret qui fut l'effroi du trône de France pendant plus d'un demi-siècle.

* * *

Quelles sont les nations aujourd'hui constituées dont les annales n'ont pas à enregistrer de longues et sanglantes révolutions, ravivées dans le sang de nouvelles victimes. La liste des martyrs est nombreuse, celle des innocents est innombrable.

Ces drames historiques ont certainement des attrait particuliers, l'on a souvent sous les yeux les effets dans toute leur horrible réalité, sans toutefois pouvoir définir les causes. Celles-ci, souvent variées, se cachent parfois dans les plus insaisissables secrets et il faut quelquefois remonter à une origine très ancienne pour découvrir les premiers germes de sédition.

Quand Liebnitz fut chargé, en 1680, par Ernest-Auguste, de faire l'historique de la maison de Brunswick, il n'a pas craint, pour la définition qu'exigeait son œuvre, de remonter à l'origine des choses, et ne voyons-nous pas souvent dans l'histoire des événements germer pendant des siècles avant d'éclorre.

Le Roi-Soleil et Louis le Bien-Aimé venaient de régner. Le grand siècle avait affranchi les esprits et la France n'attendait plus que le moment propice pour se soulever contre ses anciennes institutions.

Le mari morganatique de Madame Scarron et l'amant de la comtesse de Pompadour, avaient tressé la couronne du martyr à leur successeur Louis, seizième du nom.

Peut-on trouver dans l'histoire le récit d'une plus grande infortune ? L'Angleterre se souilla par l'exécution de Charles I^{er}, mais elle sut faire oublier son crime après la mort du Protecteur, en remplaçant sur le trône le légitime successeur ; la France, tout en accomplissant le même crime, poussa au paroxysme sa fureur sanguinaire : après le Roi, sa famille.

Quelles accusations n'a-t-il pas fallu pour accomplir légitimement ces crimes ! Les seuls survivants de cette tragédie furent la Dauphine, qui a été échangée contre les prisonniers qui étaient en Autriche, et le Dauphin, devenu, après l'exécution de son père, Louis XVII, qui fut sauvé du Temple par un ingénieux stratagème (n'en déplaise à MM. les historiens) et qui mourut à Delft, à l'âge de soixante ans. Aujourd'hui on peut lire encore sur la pierre tumulaire qui recouvre ses cendres l'inscription suivante :

ICI REPOSE
 Louis XVII, roi de France et de Navarre,
 (Charles-Louis, duc de Normandie)
 Né à Versailles, le 27 mars 1785.
 Décédé à Delft, le 10 août 1845.

Le 13 août 1792, la famille royale fut enfermée au Temple, les portes de l'ancienne demeure des Templiers ne se rouvrirent que pour sa marche à l'échafaud. Cette prison, connue plus communément sous le nom « d'enclos du Temple », était composée de bâtiments adossés les uns aux autres. Elle fut construite par l'Ordre des Templiers pour leur servir de monastère, quand ceux-ci, après avoir été spoliés par Philippe le Bel, furent définitivement chassés par Bertrand de Goth, plus connu sous le nom de Clément V, qui supprima cet ordre. Cette demeure passa ensuite aux mains des chevaliers de Malte qui en firent la maison provinciale du Grand Prieuré de France. Quelques-uns de ces vieux bâtiments restaient encore debout au commencement de la seconde moitié du dernier siècle. Vers 1770, on reconstruisit ou répara ceux qui tombaient en ruines, on en acquit d'autres, et on étendit ainsi l'enclos.

La masse la plus considérable était formée par le palais du Grand Prieur. Il avait façade principale sur la rue du Temple. Par cette façade, ainsi que par deux portes pratiquées sur d'autres côtés, on entra dans une cour assez vaste, au milieu de laquelle s'élevait l'imposant édifice dit Tour du Temple, à deux cents pas environ du palais ; il datait de 1222. Sa forme était carrée. Aux quatre angles, quatre tourelles. Ses deux faces latérales se dressaient sur des jardins. A l'une d'elles était adossée une construction additionnelle, plus petite, carrée également et flanquée de deux tourelles à poivrière. On l'appelait la petite tour. La carcasse principale de ces bâtiments était en pierres de taille, avec des murs épais de sept à neuf pieds.

La Commune imposa cette prison à la famille royale. L'Assemblée législative avait d'abord proposé le palais du Luxembourg, puis l'hôtel de la Chancellerie situé place Vendôme.

Le local destiné au Roi devait être la grande tour, mais l'intérieur de cette construction se trouvait dans un état de délabrement tel, que Louis XVI et les siens furent obligés provisoirement d'habiter la petite tour. Le 30 septembre suivant, le Roi y fut transféré et le 26 octobre, la Reine, ses enfants et M^{me} Elisabeth. Dans cette tour se sont accomplis les mystères que nous allons décrire plus loin. Le fidèle Cléry nous en donne la description suivante : Elle avait environ 150 pieds de hauteur, elle formait quatre étages voûtés et soutenus au milieu par un gros pilier, depuis le bas jusqu'à la flèche. L'intérieur était d'environ 30 pieds carrés.

Le second et le troisième étages, destinés à la famille royale, étant, comme les autres, d'une seule pièce, furent divisés en quatre chambres par des cloisons de planches ; le premier étage servait de corps-de-garde. Le Roi fut logé au second.

La première pièce de son appartement était une antichambre. En face de la porte d'entrée était la chambre du Roi, dans laquelle on plaça un lit pour Monsieur le Dauphin. Chacune de ces chambres était éclairée par une croisée, mais on avait mis en dehors de gros barreaux de fer et des abat-jour ; les embrasures des fenêtres avaient 9 pieds de profondeur.



La grande tour communiquait par chaque étage à quatre tourelles placées sur les angles.

Dans une de ces tourelles était l'escalier qui allait jusqu'aux créneaux ; on y avait placé des guichets de distance en distance au nombre de sept. De cet escalier on entrait dans chaque étage en franchissant deux portes : la première était en bois de chêne fort épais et garnie de clous, la seconde en fer.

Une autre tourelle donnait dans la chambre du Roi et y formait un cabinet. On avait ménagé une garde-robe dans la troisième. La quatrième renfermait le bois de chauffage ; on y déposait aussi pendant le jour les lits de sangles sur lesquels les soldats de garde auprès de Sa Majesté passaient la nuit.

Les quatre pièces de l'appartement du Roi avaient un faux plafond en toile. Les cloisons étaient couvertes d'un papier peint. Une commode, un petit bureau, quatre chaises de paille, une table, une glace sur la cheminée et un lit de damas seul, c'était tout l'ameublement,

La Reine logeait au troisième étage : la distribution de son appartement était à peu près la même. La chambre à coucher de la Reine et de Madame Royale était au dessus de celle du Roi. La tourelle leur servait de cabinet. La pièce d'entrée servait d'anti-chambre : les gardiens s'y tenaient le jour et y passaient la nuit.

Le quatrième étage n'était point occupé : une galerie régnait dans l'intérieur des créneaux et servait quelquefois de promenade. On avait placé des jalousies entre les créneaux pour empêcher la famille royale de voir et d'être vue.

Le 26 octobre, jour où la Reine fut transférée dans la grande tour, le Conseil du Temple avait pris la résolution de retirer le Dauphin à sa mère, et fait approuver, le jour même, par le Conseil général de la Commune, l'arrêté suivant, qui reçut aussitôt son exécution :

« Considérant que le fils de Louis Capet est dans l'âge où il doit être sous la direction des hommes (il avait huit ans), le Conseil arrête qu'à l'instant il sera retiré des mains des femmes, pour être remis et rester entre celles de son père les jours et les nuits, excepté qu'après le dîner (le dîner était servi par Cléry, à 2 heures), il montera dans le logement de ses mère et tante, durant le moment où son père se repose, et en descendra sur les 4 à 5 heures du soir ; le tout sous la surveillance de l'un des commissaires de service.

« Fait au Temple, le 26 octobre 1792.

Signé : « MASSÉ, JEROSME, ROCHÉ, COCHISIS. »

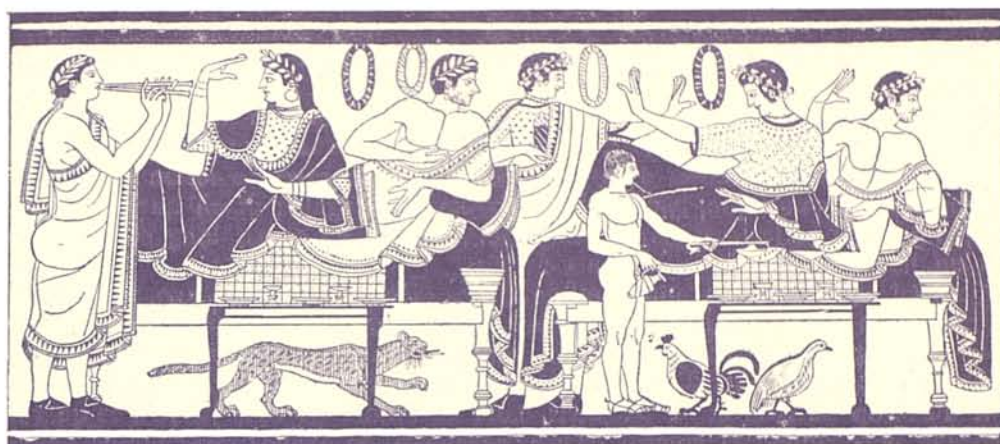
« Ce règlement reste en vigueur jusqu'au 11 décembre 1792. »

Ce jour-là, vers onze heures du matin, pendant que le Roi était occupé à donner une leçon de lecture à son fils, deux municipaux vinrent lui réclamer l'enfant pour le conduire à sa mère. Ils refusèrent de lui donner aucune explication. Le Roi n'attendit pas longtemps pour connaître le motif de cet enlèvement.

A une heure, Chambon, maire de Paris, fit son entrée. Il était accompagné de Chauvette, procureur de la Commune, de Coulombeau, secrétaire-greffier et de Santerre, commandant de la garde nationale, entouré de ses aides de camp. Le maire apprit au Roi qu'il venait le chercher pour le conduire devant ses juges, en vertu d'un décret dont le secrétaire de la Commune lui donna lecture. Ce décret portait : « Louis Capet sera traduit à la barre de la Convention nationale. »

(A suivre.)

WILFRED.



L. Libonis.

NOTES SUR BAYREUTH

On m'envoie, à la suite des quelques mots qui ont paru sur Wagner, dans cette revue, des lettres que j'ai écrites à Bayreuth l'an dernier et qui sont un renseignement.

Bayreuth, août 1897.

I

LA dernière partie de mon voyage fut fort ennuyeuse, car si l'Italie traversée toujours en plein air, au soleil et au vent, fut la plus belle chose qu'oncques je vis, hélas; comme l'âme devient triste après avoir passé les Alpes, où tout change, devient gris, amorphe et insignifiant. Quelle sensation d'exil ! Se savoir à six jours de Vérone, à cinq de Trente, où recommence, la beauté et la vie. Si je ne me retenais, je partirais tantôt pour les Alpes, pour le pays des vrais beaux tableaux. A Munich, devant les maîtres allemands, j'ai été étonné de l'intensité matérielle de leur coloris, j'ai été touché, parfois ces âmes naïves ont des maladresses que la patience et la micrographie de l'exécution magnifie.

Et ces choses attendrissent : mais cette peinture alerte, intelligente, noble, savante, sereine, aiguë, la voilà loin. Dürer et Altdorfer sont de grands maîtres, et certes, à Munich il y a des choses d'eux qui retiennent et fascinent... Mais leur art est... laid ? Il est vivant, mais laid. Une fois au-dessus des Alpes, personne plus ne comprend la forme, dont l'expression la plus divine se trouve à Paestum, où est le grand temple grec de Neptune...

II

Me voilà donc à Bayreuth. Je ne serais pas plus content si j'étais à la Mecque. J'ai déjà été au théâtre, il y a trop à dire, je ne pourrais encore m'exprimer clairement. Je viens en droite ligne de Paestum, et c'est suffisamment remarquable, que les extrêmes de mon voyage soient l'un et l'autre des symboles et des ellipses de tendances antagonistes et d'inimitié avouée. Surtout tu sais quelle importance énorme j'attache à l'influence de Wagner sur notre culture et une visite à Bayreuth ne fait qu'augmenter l'impression que

l'on a, de se trouver à un détour de route, à un carrefour ou toute erreur de chemin peut devenir fatale.

Je me promène dans le Hofgarten, avec un gros bouquin sous le bras, je lis un ancêtre de Wagner, Frédéric Richter, je ne sais pas si on a beaucoup remarqué l'analogie de ces deux esprits, les tentatives désespérées de sortir du rayon d'action propre à leur art, le côté violemment romantique, leur maîtrise extrême et inégale ; et en quelque sorte Richter (Jean-Paul) a préparé le lecteur wagnérien. Comme lui il en savait long sur l'âme moderne.

Voici un héros du livre que je lisais :

« Roquairol est un enfant, une victime de ce siècle. De même que les jeunes gens les plus éminents de notre époque, il fut entouré, bientôt et bien abondamment de toutes les roses de la joie (ce qui les rend semblables aux habitants des îles merveilleuses où croissent les essences : ils perdent l'odorat et emploient alors les roses en guise de coussins sybarites, ils boivent du sirop de rose et se baignent dans de l'huile de rose jusqu'à ce qu'à la fin rien ne les attirent plus sinon les épines). Ainsi beaucoup de jeunes gens furent nourris dès le principe et bien au delà du besoin, de tous les fruits de l'expérience, de sorte qu'ils n'en voulurent plus que des extraits épais comme du miel, puis les cidres piquants, enfin ils ne voulurent plus que des eaux fermentées et brûlantes. S'ils possèdent encore comme Roquairol une imagination à faire ressembler leur vie à une plage de naphte où chaque pas crée du feu, alors la flamme ne fait que grandir quand on lui jette la science et la combustion devient encore plus énorme.

Pauvre Charles Roquairol ! Tu fis encore plus ! Tu n'as pas seulement anticipé des vérités, mais aussi des sentiments ! dans les poèmes tu as traversé plus vite et plus tôt que dans la vie tous les sublimes instants de l'humanité, et avant de les connaître comme homme, tu les as d'abord connus comme acteur et comme dramaturge ! d'abord ensoleillés par l'imagination, ensuite dans les brumes de la réalité ! Et c'est ainsi que quand ils parurent vivants dans sa poitrine, il put consciemment s'en emparer, les régir, les étouffer et bien les conserver dans les chambres réfrigérantes pour ses souvenirs futurs.

Son amour malheureux pour Linda qui peut-être l'aurait endurci plus tard, ouvrit trop tôt toutes les veines de son cœur et baigna celui-ci dans son propre sang tiède. Il se jeta dans de bonnes et mauvaises distractions et dans la mêlée du libertinage ; après cela il portait tout ce qu'il bénissait et tout ce qu'il regrettait sur papier et chaque nouvelle production le creusait davantage comme quand le soleil projette des mondes, et que les énormes alvéoles lui restent.... Son cœur ne pouvait se passer des saintes choses du sentiment, mais elles étaient une nouvelle manière de rechercher la jouissance, (*man soll nicht geniessen Wollen Nietzsche*) parfois un tonifiant ; et précisément c'est de ce chemin que partent les plus basses erreurs. De même que dans les drames les choses d'une angélique pureté et les choses sales se coudoient, ainsi sa vie ; comme dans le pays de Surinam il nourrissait les porcs avec des ananas ; comme les vieux géants des légendes il avait des ailes et se terminait en serpent.

Prends garde, pauvre âme de femme qui se fera prendre en un si immense filet tendu entre ciel et terre. Heureuse encore si elle parvient à ne pas être empoisonnée si elle peut s'en tirer avec ses ailes d'abeille souillées ; mais cette imagination toute puissante, ce fleuve d'amour, cette douceur et cette force, ce sang-froid vainqueur entourera la Psyché si elle ne peut s'enfuir au premier aspect ! Je voudrais vous garder, femme de ces aigles qui crispent leurs serres et il y en a tant dans nos ciels, aujourd'hui. Ils croient vous aimer, vous aiment-ils ? ils sont comme les grands fleuves tièdes aux bords et froids au fond. A demi rêveur, à demi libertin, il parcourut de plus en plus vite entre l'éther et la boue jusqu'à ce qu'enfin il les confondit.... »

Ne trouves-tu pas beaucoup d'analogie entre le style et les images de ces deux maîtres. Tu t'amuseras beaucoup à lire ce livre après que je t'aurai raconté des choses d'ici, et tu verras en Roquairol le Wagnérien tout préparé.

III

Vurgey m'écrit de ne pas être injuste envers Wagner, en ne le prenant que pour un musicien. Peladan me dit que les anges avaient besoin d'une partition et que Wagner devaient terminer son œuvre à la dernière page de *Parsifal*. Démétrio Helbig a l'oreille blasée pour toute autre musique, et ne conçoit pas la vie sans les drames de Bayreuth. Je songe que

Wagner est le plus romantique des romantiques, leur dernière expression et leur apothéose, *quia absurdum*.

Il y a une très grande différence entre l'orchestre et la scène, il y a de très bons artistes sur la scène, mais la décoration, les « trucs » le jeu des acteurs, tout tend à produire l'illusion matérielle la plus grande possible, leurs voix sont lourdes, la plupart du temps, et je dirai que leur jeu n'est beau qu'à travers un autre genre de compréhension que celui purement décoratif, parce qu'il est lourd et laid souvent et n'est là que pour « signifier » selon l'esprit germanique qui ne comprend pas la forme, pour signifier, dis-je, l'émotion produite. Un œil qui commençait à faire son éducation méridionale se sent péniblement impressionné par cela.

L'orchestre, au contraire, est la merveille des merveilles, c'est *un* instrument souple, uni, docile et sensible, vibrant dans la main du chef d'orchestre d'une façon incroyable, chaque son produit du bonheur, quel dommage que cet orchestre ne donne pas des concerts où nous pourrions entendre Bach ou la 9^e symphonie, par exemple, après Bayreuth, hélas ! il se disperse pour ne se retrouver ici que longtemps après, pour une autre époque de représentations. Il paraît qu'à Munich il y en aura un excellent, quand nous repasserons pour retourner en Italie, nous entendrons de belles choses.

Il faut songer que le décor trop précis du théâtre moderne, et le costume archéologiquement exact, etc., etc., restreint et précise la fantaisie du spectateur, et est plutôt un obstacle du lyrisme de la partition.

C'est une erreur de Wagner d'avoir voulu faire *se rencontrer* plusieurs arts pour produire un effet plus violent.

Après Paestum et la Vision antique, certes rien d'heureux ne pouvait plus surpasser mon émoi d'alors, mais nous parlerons de ces deux nœuds de civilisation, deux moments uniques de culture avec toutes leurs différences, la sercine splendeur au bord de la mer éternelle et les convulsions poignante de l'âme moderne où saigne la plaie d'Amfortas!...

IV

... Parsifal, l'Esotérisme de Wagner, Hagen et Siegfried scientifiquement expliqués Il y a des énergumènes qui disent Pythagore, Jésus et Wagner. Puis il y a les francs-juges venus de Paris en voyage d'exploration; j'ai entendu cette phrase-ci dite en français de France pendant que toutes les dames gloussaient et approuvaient : Si Wagner avait voulu faire de la musique comme tout le monde, il en aurait fait mieux que personne. Enfin il y a — hélas ! l'insolence et la tyrannie des habitants de Wahnfried, qui oublient leurs rôles de bedeaux, et surtout du Siegfried qui terrorise les marchands, décide du choix des photographies d'acteurs qu'on vendra, défend que telle ou telle œuvre adverse soit en magasin, et conduit la vie tapageuse des banquiers et des petits princes à la mode. Sale voisinage, te dis-je, il faut être vraiment désireux d'entendre de la bonne musique pour rester ici... et quand on sort du théâtre, est-ce bien toujours de la — bonne musique — qu'on a entendue, certainement de la forte musique.

La plupart des louanges que j'entends adresser ici au maître semble plutôt quérir un compliment à — la belle âme — de celui qui fit la louange. Les belles femmes qui ont une « belle âme » sont wagnériennes, les laides femmes qui ont une « belle âme » préfèrent Reclus et Denis. Oui, sale voisinage à Bayreuth, beaucoup de Turcarets mâles et femelles, des enthousiastes qui ressemblent aux spectateurs de la fresque de Uylenspiegel, car nul ne voudrait passer pour insensible aux choses d'art. C'est le déchet de toute réalisation. Le maître n'est plus présent, le wagnérisme est devenu un parti puissant, une coterie à la mode. Peut-être vois-je de trop près ici le clergé wagnérien, le mercantilisme nécessaire des revues et des chapelles. Mon repos a été empoisonné par ces gens et par ces choses. A chaque pas qu'on fait à Bayreuth, on trouve un sot qui te ramène prestement dans le tourbillon de stupidité qui giroie ici.

Comment se fait-il que, malgré cela, l'atmosphère de la salle soit si bonne ? Tous ces malheureux ne sont plus capables que d'une chose : *sentir* de la musique. Et leurs nerfs demandent de la musique de plus en plus forte, comme de l'opium ou comme de l'absinthe, ils sont désarmés quand ils sont seuls, nul d'entre eux n'est capable de dire un mot sensé quand on parle d'un livre ou d'un tableau. Ce sont des jouisseurs incapables de contention qui sont hypnotisés par la scène et par l'orchestre. *Les sous guident leur rêve*. Belle chose, mais gare l'abus ! Les voilà maintenant toute la journée tristes et seuls,

ils attendent l'ouverture du théâtre pour recevoir leur dose de volupté pimentée et après ils sont heureux dès que les mots ou les sons leur rappellent quoi que ce soit de leur... vice? ...Aussi quelles stupidités n'entend-on pas, qui ne sont que des essais désespérés de rompre le silence qui étreint ces malheureux. Avec cela y a-t-il ici des musiciens? P.eu. Des peintres, des littérateurs des snobs ; des « femmes artistes », genre spécialement détestable.

V

Aujourd'hui, réunion chez X^{'''}, wagnérien et théosophe. Rien de plus fade, de plus irrespectueux, de plus anti-artistique. — Heureux les pauvres d'esprit, surtout quand on leur donne raison, dit Zarathustra, car ils deviennent prestement venimeux à la moindre tentative de... fuite de ma part. Ne pouvons-nous pas nous défendre? — Ne peut-on pas s'en aller? Et une envie folle me prend de mugir des choses extravagantes et de scandaliser la potasse pâle des dames et le gâtisme silencieux des cavaliers bien corrects.

VI

De Nietzsche :

« L'art de Wagner intéresse toujours par quelque chose : maintenant c'est de l'impression, et maintenant c'est le cerveau qui prend du repos. C'est pour cette possession simultanée de tout notre être que nous lui sommes reconnaissants... On finit par louer ses lacunes et ses défauts, parce qu'ils nous fructifient. »

« Wagner n'a pas grande confiance dans la musique, il emploie des impressions voisines pour lui donner de la grandeur. Il donne d'abord des philtres à ses auditeurs et puis leur fait croire que c'est sa musique qui les a enchantés. »

Beaucoup « comprennent » l'art de Wagner parce qu'il a employé les moyens les plus grossiers et les plus subtils... cependant ils sont liés à une certaine « éducation musicale, esthétique : *indifférence morale*. »

Indifférence morale ! Pour l'effet, Wagner aurait essayé n'importe quoi, car il est le plus insupportable *comédien* qui existât : nous pleurons à Parsifal... c'est bien cela qu'il voulait — Maintenant mille âmes d'élite remettent sur le tapis la question de Rome, qui semblait décidément liquidée, — parce que *Parsifal* orne cette ruine de tant de beauté, et parce que l'enchanteur (Klingsor, non Wagner) a suscité l'enchantement d'un palais où tendent tous nos désirs, là où nous étoufferons si nous l'écoutons, si nous le suivons. *Le suivre ?* Hé non, il n'est déjà plus là... à peine se rappelle-t-il d'avoir employé ce moyen : il cherche déjà autre chose... pour exciter et donner à nos nerfs le spasme suprême et factice.

Nietzsche a été trompé par Wagner qui, à cette époque, concevait l'homme dans la lutte titanique de Siegfried — Prométhée contre les Dieux. — Hé ! Wagner aurait bien continué cet *effet* là autant qu'un autre, mais la matière épuisée, son génie demandait de l'activité et ainsi nous avons chez lui des contrastes et les contradictions à rendre fou un homme qui voudrait concilier toutes ces choses et qui les prendrait comme Wagner a toujours exigé qu'on les prit.

Heureusement que les Wagnériens se contentent de râler leur bonheur en faisant des yeux blancs ! — Puis de temps en temps ils écrivent un article de revue sur les rapports entre la chasteté, Schopenhauer et le Christianisme. — Celui qui n'y comprend rien doit bien se garder de chercher à comprendre, ce serait encore pis !

Tout cela est connu, archi-connu à Bayreuth, je t'envoie seulement *mes mesures de prudence*.

VII

Je t'envoie des images,—et des musiques—tu verras, il y a des choses incomparablement puissantes et belles. Tu me sais assez fidèle à mon amour pour ton maître et tu sais aussi par mes autres lettres et par ce que je t'ai écrit sur l'Italie, pour savoir quelles appréhensions j'ai apportées à Bayreuth...

Je ne veux pas avoir l'aspect d'un juge infallible et trancher brusquement... Parfois les sourds entendraient les éclats du génie du grand maître, et parfois les tigres pourraient s'attendrir.

Oui, il a des moments d'une douceur tellement ineffable qu'on sent le cœur se

fondre, et l'âme s'éteindre et mourir de tendresse. Puis tout d'un coup on s'éveille interloqué, furieux, *dupé* ! Comment, il se moquait de nous ? Mais non, il est grave, il manie l'encensoir et joint les mains, et ouvre les portes du Ciel et de l'Enfer. — Ah ! quel admirable connaisseur de l'âme humaine ! de l'âme héroïque ! Quels grands moments passent dans ses œuvres, et jamais plus on ne peut les oublier !

La douleur d'Amfortas, qui n'attend pas, après avoir entendu une seule fois la plainte déchirante, l'occasion d'encore entendre cela ! d'encore pleurer lui-même. — O les douces larmes, l'ineffable souffrance, le charme aigu des nerfs tendus à se briser... je m'étonne que le théâtre de Bayreuth chôme, car c'est la maison de volupté la plus belle, satisfaisant tout l'être, sans le rassasier jamais. Nous titubons comme des ivrognes en sortant. Il y a des gens qui s'embrassent en se revoyant pendant les entractes.

Oh ! le grand artiste, le grand enchanteur, le grand sorcier, le grand coupable Wagner.
Vive Paestum et le sang froid et le sang chaud d'Italie !

GEORGES-MARIE BALTUS.





L'ANNÉE défunte s'est bien douloureusement achevée pour tous ceux qui, en ces temps de banalités et de mesquineries, aiment encore la poésie et le rêve. Après avoir vu mourir Stéphane Mallarmé, elle a pu, par un ciel gris et terne de décembre, assister aux funérailles de Georges Rodenbach. Celui dont les cœurs émus et sensitifs déplorent la perte repose maintenant au Père-Lachaise. La pierre s'est fermée, les derniers mots des discours se sont éteints, l'hiver est venu et la neige va recouvrir la tombe de son blanc linceul de lys.

On a beau dire : « Les maîtres sont morts, vivent les maîtres ! » Le départ d'un poète a quelque chose de particulièrement triste. C'est un jardin de rêves qui se meurt, une source à jamais tarie, un oiseau dont on n'entendra plus la voix. Sans doute, nous nous intéressons à la vie des grands hommes d'Etat, des savants, des philanthropes, mais c'est d'une façon passagère, troublée par les mille rumeurs de ce monde, tandis que nous sommes en communion constante avec l'âme des écrivains chers. Ce sont eux qui nous font passer nos heures les plus hautes et les plus nobles, qui nous entretiennent de nos désirs et de nos espérances, qui nous aident à supporter les bassesses du snobisme contemporain. Nous possédons tous quelques livres de dilection, dont les pages sont les amies, les conseillères de nos joies comme de nos douleurs. La lecture de tel poème nous rendra plus de courage dans une circonstance pénible que tout un traité de morale. C'est même là une des preuves de la supériorité de la poésie sur les autres genres littéraires. Il y a, disait M. Charles Morice, plus de splendeur de vérité en quelques beaux vers qu'en tant et tant de volumes de prose.

Parmi ces poètes d'élite dont on relit souvent les œuvres, Georges Rodenbach était un des plus délicats, des plus subtils. En lui, on aimait non seulement l'écrivain, mais l'homme de cœur qui transparissait dans ses strophes musicales. Sans doute, ses poèmes

ne s'adressent qu'à une catégorie assez restreinte de sensitifs, émus par la profonde vie des choses, et pouvant dire avec Sully-Prudhomme que des liens douloureux et frères lient leur âme à la nature. Ou bien on raffole de Georges Rodenbach, ou bien on ne peut en supporter la lecture. Mais, du moment qu'on s'est laissé prendre au charme enchanteur de ses vers, on y revient, séduit par leurs sonorités vagues, par les horizons de rêve qu'ils entr'ouvrent, on ne se lasse pas de les relire, de les admirer encore.

Georges Rodenbach, par la grave fierté de sa physionomie, par le mélancolique orgueil qui pénètre tous ses ouvrages, se rattache à la pure lignée des de Vigny et des Villiers de l'Isle Adam. Comme eux, il avait le respect de sa dignité de poète. Il ne se mêlait pas à la vie un peu « bohème » que mènent, à Paris, bon nombre des meilleurs écrivains. Son attitude hautaine l'avait isolé de la bataille littéraire et il travaillait seul, en silence, à son œuvre de songe et de souvenir. Certes, l'image de sa Bruges aimée devait le poursuivre au milieu du tumulte de la grande cité parisienne, lui, le chantre délicat des vieilles villes flamandes, de leurs béguinages, de leurs femmes en mante, de leurs canaux où nagent des cygnes, de leurs cloches et de leurs carillons. C'était, selon la juste expression d'un critique français, un poète envoûté par une ville. La nostalgie de Bruges exerçait dans son œuvre une véritable hallucination.

Aussi, bien des personnes auront été sans doute fort étonnées en apprenant, par les journaux, que Robenbach était né à Tournai. Mais toute son enfance, toute sa jeunesse se passèrent à Bruges. Il y sourit ses premières joies, il y pleura ses premiers deuils. Peut-être y laissa-t-il sa naïve pureté, la foi de ses belles années, et vibre-t-il encore un peu de sa vie dans l'éternel chant des choses? N'a-t-il pas dit, dans le *Miroir du ciel natal*, sa dernière œuvre, hélas :

Quelque chose de moi, dans les villes du Nord,
Quelque chose survit, de plus fort que la mort.

A la fin de ses jours d'étude et de recueillement, la poésie, cette immortelle sirène, ce grand ange au front d'airain dont parle Baudelaire, le saisit comme tant d'autres, lui, bel enfant ému et candide, et le destina à brûler désormais sur son autel. Rêves, souvenirs, amours, il tendra aux autres hommes le sang pur de son cœur, il se livrera tout entier en pâture à la foudre.

A Paris, d'abord, puis à Bruxelles, dans le petit cercle de la *Jeune Belgique*, il vécut ses premières années de lettres, publiant les *Tristesses*, recueil de piécettes assez factices, où deux poèmes seulement : *Les Absentes*, *le Coffret*, pénétrés du souvenir mélancolique des deux anges blonds, ses sœurs, parties dans la mort, font présager le grand poète futur. Puis, changeant brusquement de genre, comme il arrive presque toujours aux débutants, il s'inspira des choses mondaines, des étés passés au bord de la mer, de tout le gai marivaudage des villégiatures et des salons, et écrivit, coup sur coup, pour ainsi dire, la *Mer élégante* et *l'Hiver mondain*.

Ces deux livres sont composés de poésies infiniment harmonieuses, pleines d'un



claudysme délicat et subtil, mièvre même, mais où se dévoilent, malgré l'impassibilité mal feinte, les blessures du cœur. « Ah ! mon pauvre ami, écrivait Max Waller à George Rodenbach, nous serons toujours les mêmes, vois-tu, des indiscrets et des bavards ! Pour le public, qui souvent se moque ou ne comprend pas, nous nous ouvrons le cœur, et chacun de nos livres en est une parcelle que nous livrons aux bêtes. Pour toi, plus que pour tout autre, cette fatalité de confession transparait dans ton œuvre. Tu mets des rubans à tes mélancolies et tu revêts ta tristesse d'une robe Pompadour ; tes regrets se blottissent dans de fines dentelles, et ta peine intérieure se parfume de honey-dew ! »

C'est bien du Rodenbach des dernières années, pur et mystérieux, que cette strophe de *l'Hiver mondain* :

On aime l'effacement doux
Des mâts, sur la mer, et des voiles,
Et, si l'on s'attache aux étoiles,
C'est qu'elles sont si loin de nous !

Et le sonnet suivant n'est-il pas pénétré d'un amour de douceur et de nostalgie ?

FEMME EN DEUIL.

Très pâle, malade, et ses deux yeux creusés
Comme des trous de nuit où se meurt une étoile,
En grand deuil, et cachant sa langueur sous un voile,
Elle allait dans la neige avec des airs brisés.

En la voyant passer je me disais : mon âme
Est en grand deuil aussi dans le blanc de l'hiver ;
Mais, afin d'oublier tous deux le mal souffert,
Il suffirait d'avoir l'amour de cette femme.

Car rien qu'à nous presser les mains quelques moments
Nous ferions une joie avec nos deux tourments !
Et tandis que je songe, elle est loin disparue.

Dans le balancement mélancolique et las
De sa robe, on croirait, tout au bout de la rue,
Entendre agoniser sa marche comme un glas.

Mais ces strophes, pleines d'émotion réelle et vécue, sont rares dans *l'Hiver mondain* et la *Mer élégante*. Le poète se complait dans le genre mignard et affété des *Fêtes galantes*, dans la préciosité des délicieuses *Strophes blondes*.

C'est en 1884 que, laissant là toute imitation, se dégageant de toute influence, Georges Rodenbach se mit à chanter selon son âme, ses souvenirs et ses rêves, et publia la *Jeunesse blanche*, un de ses maîtres livres, salué comme un chef-d'œuvre par plusieurs critiques français. Il y dit les pures émotions de son enfance, la maison paternelle, le vieux collègue, le drame de la messe, l'émoi des premiers beaux vers, le culte désintéressé de l'art, et aussi les naissantes désillusions. La Femme traverse son œuvre comme une douce vision de tendresse. La Femme ! Certes, elle n'est pas pour lui la marmoréenne beauté à qui Charles Baudelaire a fait si magnifiquement dire :

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre,
Et mon sein où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Eternel et muet ainsi que la matière !

Non, elle lui apparaît comme la Béatrice, l'élue selon tout l'infini d'amour, l'amante idéale, qu'on a vue une fois peut-être et qu'on ne reverra jamais. Ce rêve de l'amour n'est-il pas plus doux que l'amour même ? L'idéal n'est beau que par son éloignement. Sitôt que vous voulez le réaliser, il se meurt ou se déplace. Autour de ce doux mensonge, le poète veut des blancheurs de magnolia et des hymens de tourterelles ; pour le charmer, il lui faut des mots blancs comme des hosties.

Parfois il pense aux baisers menteurs, aux faussetés de la chair, aux serments échangés près de l'eau qui passe, sous le regard clignotant des lanternes. Il pleure alors, et

se réfugie dans les béguinages de lys et de neige, où des vierges blanches comme des cygnes égrenent le rosaire des étoiles. Parfois aussi, il se retire dans l'art sauveur et s'y construit une belle tour d'ivoire. Là, loin des vaines rumeurs du monde, il chante son adoration pour sa mère la poésie. Lisez ces vers de *Mélancolie de l'Art* :

Seigneur ! J'entends hurler une foule barbare,
Déjà plus d'un Judas m'a baisé sur le front,
Et je sens dans mon cœur que ma croix se prépare.

Mais pour souffrir la haine et supporter l'affront,
Seigneur, donnez-moi donc cet espoir de revivre
Dans la mélancolique éternité du Livre.

Presque tous les poèmes dont se compose la *Jeunesse blanche* sont situés dans le grave et mélancolique décor de *Bruges la Morte*. Désormais le poète, vaincu par le mystique attrait de sa nostalgie, ne chantera plus que la belle ville flamande.

Ses souvenirs d'enfance : vieux canaux, vieux quais, grands cygnes calmes, cloches et carillons, chastes premières communiantes, s'objectiverent lentement dans son âme et exercèrent sur lui une véritable hantise. Comme Giraud dépeint le moyen âge, comme Gilkin se plonge dans les mystères de la perverse Bysance, comme Verhaeren entonne les grands hosannahs de la vie, Rodenbach chante Bruges, la douce et sévère patrie de son âme.

Quelques temps après la parution de la *Jeunesse blanche*, Georges Rodenbach se fixa définitivement à Paris. Ce fut là qu'il composa la majeure partie de son œuvre : les romans *Bruges la Morte*, *Vocation*, *le Carillonneur*, et les beaux poèmes à titre si suggestifs. *le Règne du Silence*, *les Vies encloses*, *le Miroir du Ciel Natal*. En prose comme en vers, Rodenbach dépeint Bruges. Il fait se dérouler toutes ses intrigues dans le calme et mystique décor de la vieille cité. *Bruges la Morte* nous montre un sentimental, que son amour pour les canaux, le beffroi et les cygnes, pousse lentement à assassiner celle qui n'en comprend pas les beautés, et se rit, dédaigneuse, des rêves de son amant.

Vocation, œuvre au fond hautement morale, est l'histoire d'un jeune homme, que toutes les voix de l'âme et des choses appellent à se consacrer à Dieu. Un seul obstacle se présente à son désir : sa mère, qui caresse le rêve égoïste de garder toujours son enfant près d'elle. Cette opposition maternelle fait déchoir l'ange : Écarté des autels il ne peut résister aux tentations de la chair. Tout est fini, le beau songe s'est rompu, le pécheur se regarde désormais comme indigne de la sublime mission où Dieu l'appelait :

« Il est sorti de sa première faute comme d'un gouffre dont on n'approchera plus. Ainsi M^{me} Cadzand garda son fils, et le gardera jusqu'au bout de sa vie, car nulle femme, nul amour ne pourront désormais le lui disputer. Mais tout en l'ayant conservé près d'elle comme elle l'a tant voulu, elle est malheureuse, regrette, se sent en faute d'avoir osé disputer son fils à Dieu. Elle ne pouvait pas vaincre Dieu. Et aujourd'hui elle demeure plus effarée que d'une défaite devant son apparence de victoire. Elle reconnaît qu'elle a gâté la vie de Hans et même la sienne. Il valait mieux savoir son fils heureux loin d'elle que de le voir malheureux près d'elle. »

Dans le *Carillonneur*, Georges Rodenbach dépeint la vie silencieuse, enclose, d'un amant de la cité morte. Mais c'est surtout dans ses derniers poèmes que plane la nostalgie de sa Bruges aimée. Je passe *le Règne du Silence* et *les Vies Encloses*, deux livres beaux comme leurs titres, pour étudier plus longuement la dernière œuvre de Georges Rodenbach : *Le Miroir du Ciel natal*.

Ce poème en huit chants, d'inspiration très suivie, est en somme la quintessence des livres du poète. Plus que dans tous les autres y apparaissent ses qualités et ses imperfections, plus que dans tous les autres, on y assiste à la vie grave, retirée, souterraine

dirais-je même, d'une âme mêlée aux choses. C'est bien là le caractère dominant de la poésie de Rodenbach et nulle part il ne se manifeste avec autant d'intensité.

Dans les villes mystiques du Nord, le poète rêve une calme demeure, où il travaillerait à la clarté lunaire des lampes, aux œuvres qui relient son cœur aux cœurs des autres hommes.

Heureux, dit-il, ceux qui n'ont aimé que les lampes. Pourtant, la grande ombre de la mort plane sur la ville élue, toutes les gloires sont rentrées dans le passé, le vieux beffroi solitaire songe aux temps lointains, aux caresses de la mer, partie « comme un amour » Et les femmes en mante errent par les rues, pareilles à des spectres qui chantent Ténèbres. Les réverbères s'allument en enfilade le long des quais déserts, où les passants rares ont peur de faire trop de bruit, comme autour du chevet d'un mourant ; ils pleurent sur la ville, qui peut-être va mourir ce soir ; ils évoquent le souvenir

Des âmes en chemin des morts de la journée
Qui rêvent de rentrer dans leur maison fermée
Et s'attardent longtemps aux portes de la ville.

Dans les grands jardins calmes, humides de rosée, le poète voit les jets d'eau porter en un désir fou, leur baiser froid aux lèvres du ciel, et retomber déçus. Les premières communiantes cheminent par la ville comme de blanches azalées, et les cygnes lents, aussi beaux, aussi purs qu'elles, glissent nonchalamment sur le canal, en contemplant leur image reflétée. Les cloches sonnent dans son cœur le réveil de la foi enfantine, il rentre dans l'église où chantaient ses premiers ans, où quelque chose de lui vit encore.

C'est la douceur, c'est la candeur du temps pascal,
Et pour les âmes repenties,
Il neige des hosties...
Les vergers du ciel sont en fleurs,
Neige tiède de Floréal,
Comme celle tombant des branches
En fleurs blanches.
Ah ! cette chute dans les cœurs
De la neige en fleurs des hosties,
Qui, calmement, portent en elles
Tout le printemps et la vie éternelle !
Ah ! manger à son tour cette blancheur nacrée..
L'hostie est consacrée
Et tout Dieu est présent à la fois dans chacune
O Dieu, lui que nous invoquons !
Qu'est-ce pour lui que ces métamorphoses ?
Tout l'hiver règne en chacun des flocons ;
Tout le printemps existe en chacune des roses.

Sans doute, le poète ne croit plus, mais il le désire tant. Comme il voudrait redevenir le pur enfant qu'il a été !

Et l'œuvre se termine par un cri douloureux de doute, et d'espérance quand même :

Les jets d'eau montés en essor de colombe
C'est ma Foi, tour à tour, qui s'élançait et retombe.
J'ai cherché votre face en aimant les hosties,
Viatique d'amour dont ma vie est nantie.
Seigneur ! en ma faveur, souvenez-vous, Seigneur,
Seigneur, de l'humble effort d'une œuvre en votre honneur !

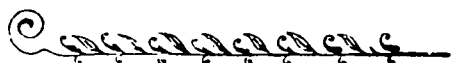
Telle est la dernière œuvre du poète, tels en sont les derniers vers. Je ne veux pas renouveler, auprès d'une tombe, les vaines et futiles questions de forme. Qu'importe que des poèmes soient écrits en vers libres, s'ils sont beaux ! L'essence de la poésie est la beauté. Et Georges Rodenbach ne fut-il pas, au vrai sens du mot, un vrai poète, trop haut pour être atteint par les critiques des Zorles.

Maintenant il est parti, comme le grand cygne dont il dépeignait la mort. Il est

venu, son soir d'agonie, tout s'est refroidi, et le vent funèbre a passé. Dans le mystère de la nuit de Noël, il s'en est allé vers le bleu paradis, l'éternelle patrie des poètes, vivre à jamais ses plus beaux rêves. Mais la mort ne l'a pas enlevé tout entier aux hommes; il leur a laissé en héritage son œuvre, l'essence de sa vie, le sang de son cœur. Et, tandis que sa dépouille repose sous la terre, le moment est arrivé pour lui de revivre

Dans la mélancolique éternité du Livre!

Baron CHARLES DE SPRIMONT.



A MES AMIS

GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHIEM.

PEU d'espace m'est aujourd'hui laissé. Je veux pourtant dire un mot du très délicat volume, que notre ami della Faille publie chez l'éditeur Bellemans, à Anvers. Ce livre m'a paru à la fois charmant et consolant.

Des vers? — Mon Dieu, oui, des vers, et vous voilà inquiets, et je comprends votre inquiétude. — Que serait-ce, si vous possédiez la clef d'une boîte aux lettres, profonde et sans défense, où viennent tomber, poussées par je ne sais quel vent mauvais, des feuilles et des feuilles encore, sur lesquelles des jeunes garçons qui, ne pensant rien, n'avaient rien à dire, ont exprimé cela en écriture rythmée et rimée. Dans cette pièce pleure une mélancolie navrée, telle autre est un cri de haine et de guerre, un signal de carnage, telle autre un hymne d'amour; — ou bien c'est un madrigal, ou une pastorale, ou encore une sérénade à la lune. Quelquefois vous êtes curieux de connaître ce désespéré, ce révolté, cet amant qui chante dans la nuit.... Le voici. C'est, presque toujours, un petit animal tranquille et doux. — Et si vous exprimez, discrètement, qu'il vous serait agréable d'apprendre pour quel motif cet employé exact, et sans passions, préfère à la bicyclette et au jeu de balle l'amusement de chercher des rimes, vous découvrez qu'il pensa ceci : avec cette petite musique berceuse que font les vers, on entre partout. Et quand cela est bien lu dans les salons où l'on sait lire, des dames admirent.... Pour écrire en prose, d'abord il est nécessaire d'avoir quelques idées, ensuite, des loisirs.

Il est une autre espèce, plus dangereuse, plus fâcheuse encore, celle des faux intellectuels, des professionnels de la lyre. Je ne parlerai pas de ces épiciers chevelus, après notre directeur Mavil qui traite plus haut des « pots mal venus ».

De ces esthètes cruels, de ces rimeurs barbares, de ces guitares et de ces luths, nous nous reposons avec les Giraud, les Gille, les Gilkin, les Verhacren, les Rodenbach, vraiment poètes ceux-là, et qui sont la fleur des lettres belges. Les poésies de della Faille nous apportent, dans une certaine mesure, une pareille consolation.

Le secret du plaisir que nous donne ce livre est, je pense, que l'enveloppe poétique y est toujours élégante et sobre, harmonieuse surtout à l'idée ingénieuse ou à la fantaisie délicate et émue qu'elle revêt. L'appropriation du ton — qualité rare! — della Faille la possède éminemment. Il a, de toute disproportion, une crainte avisée et vigilante, qui est la marque de sa manière. En ces poésies discrètes, il ne s'élève pas aux sommets orageux

et tragiques, il ne peint pas de sombres paysages, échevelés dans le tumulte des tempêtes. Il ne raconte pas les grandes douleurs des âmes blessées. Il ne chante pas de larges hosannahs. -- Il promène son rêve d'artiste parmi de douces visions, parmi des souvenirs émus, et toujours il garde une simplicité et une grâce qui jamais ne vont à la platitude ni à la mièvrerie. Le mot juste, il l'écrit, tout sec, tout nu, à la place qui convient, sans le surcharger d'ornements inutiles, sans chercher qu'il étonne par l'inattendu d'une inversion habile, ou par le stratagème d'un effet compliqué. Il sait que, le plus souvent, sous des apparences de hardiesse se cache l'artifice des virtuoses impuissants et, de ces habiletés qui, à son estime, sont des défaillances, toujours, il sait se garder. Sa langue poétique est simple, claire, pleine et forte. Saluons, goûtons ces qualités rares — si rares qu'elles ont aujourd'hui, dirait-on, tout l'attrait d'un régal défendu.

Une de ces poésies : *Dithyrambe biblique*, porte cette dédicace : « Aux pères jésuites, mes professeurs, qui m'ont initié aux splendeurs des littératures antiques ». Nous voici avertis et éclairés. Maintenant nous savons de quelle source vinrent au poète et la force et la grâce. Connaissant comment il fut nourri, nous connaissons le secret de sa vigueur, de sa simplicité et de sa clarté.

Et si nous rencontrons des vers dédiés à Jules Lemaitre, la pensée nous vient que cet hommage cache une aimable et respectueuse ironie...

... Un soir que le ciel avait des pâleurs d'améthyste, le poète leva ses yeux rêveurs vers la frise du portique et lut ces mots : Πάντα ἐκείνα πομπήλυγε ἕσαν καὶ διεφύλασσεν — Toutes ces choses... étaient des bulles de savon et elles se sont évanouies... Et ce fut l'inspiration de son livre.

Dans l'airain, l'artiste a sculpté un enfant nu. A l'ombre d'un laurier-rose, debout sur un escabeau, l'enfant

... Livre à la brise qui passe
Un essaim voltigeant de bulles de savon,
Comme un Dieu lancerait ses mondes par l'espace.

A l'écart une femme est assise. Elle soutient de son haleine le vol de ces globes éphémères

Et rit de voir briller sur son peplum de laine
Ces bijoux d'un moment où tient tout l'arc-en-ciel.
— Mais bien nombreux sont ceux qui font fi d'un jeu tel !
On aperçoit, aux bouts extrêmes de la brise,
Mille ébats turbulents dont leur ardeur se grise :
D'aucuns lancent au but le disque ou les carreaux ;
D'autres luttent d'adresse au ceste; deux rivaux
S'étreignent avec l'art des héros de palestres;
Et tous sont si plongés dans leurs soucis terrestres,
Qu'ils ne songent pas même à regarder où vont
Se perdre ou se briser les bulles de savon
Dont l'essaim plane au loin sur la campagne attique.
.....
Voilà ce que chantait la frise du portique.

Ces bulles légères et lentes, bijoux d'un moment, que sème dans la pâle lumière finissante le chalumeau du jeune dieu, ne les suivons pas où elles vont se briser et mourir. Mais goûtons le plaisir de regarder sur nos têtes, dans le ciel attique, leur envollement éparé... Regardons, charmés, passer les rêves du poète...

PAUL PASCAL.



Pile et Face

LA JEUNE GARDE

A DIX heures, rue de la Loi, devant les minières. Un joli temps clair, frisquet, avec des bouts de soleil qui ont l'air de fils d'or pendus aux arbres du Parc. Un calme plat. Ni tram, ni voitures. Deux passants, — dont une passante, gracieuse silhouette noire où se confondent de la fourrure et du satin... Et tout-à-coup un cri guttural de la sentinelle qui veille aux portes du Cercle Artistique. Aux armes ! Qu'a donc bien pu voir le bon pioupiou ? Est-ce le soleil qui, traîtreusement, a envoyé dans ses yeux une brassée de rayons, que son effarement de pauvre brute disciplinée lui a fait prendre pour les galonnades d'un général ? Ou serait-ce plutôt la gracieuse silhouette féminine qui si joliment se déhanche sur le trottoir clair, qui a paru au grenadier farouche mériter les honneurs d'un « Présentez armes ! »

Toujours est-il qu'elle sort, la garde, avec un battement confus de grosses bottines sur les pavés de la cour, tandis que le passant, lui, cherche vainement le général, cause de tout le branle-bas. (Renseignements pris plus tard, il était sorti du ministère de l'Intérieur pour entrer aux Affaires étrangères.)

Mais en cherchant le chef, invisible et redoutable, ses yeux rencontrent la gracieuse silhouette, — et la reconnaissent :

C'est M^{lle} X..., qui fut pendant cinq ans l'enfant gâtée du public du théâtre du Parc, et qui, engagée à Paris, y gravit maintenant à grands pas les escaliers du succès. Repassant par Bruxelles, sa première course est pour aller revoir la scène de ses premiers débuts...

Or, la garde est là, bien rangée, avec son sergent fringant et cocardier, au moment où elle arrive, — comme pour la recevoir.

Et elle paraît joyeuse, prête à saluer. Pour un peu, elle serrerait la main au sergent, qu'elle a reconnu et qui l'a reconnue ! Combien de fois

n'a-t-il pas dû l'entrevoir, dans la cour, entre deux actes de répétition, humant l'air frais et caquetant comme une pie. Elle doit être connue de toute l'armée bruxelloise, ce gracieux petit bout de femme.

Et n'était-il pas juste qu'à son passage ici la garde soit venue lui rendre les honneurs, à elle, sous prétexte qu'un vague général était sorti de l'Intérieur pour aller aux Affaires étrangères ?

FLANOTTERIES

Il y a parfois bénéfice à regarder les étalages, même avec la ferme intention de ne rien acheter du tout. D'abord — je ne sais pas si vous avez remarqué ça — mais les étalages sont faits surtout pour ceux qui n'achètent pas. Ensuite, aurait-on même le désir — ou le devoir, hélas ! — d'acheter quelque chose, jamais l'objet nécessaire ne se trouvera à la vitrine. Il faut entrer dans le magasin, ce qui est l'abomination de la désolation.

Eh bien, l'autre jour, j'ai vu une chose savoureuse. C'était à la montre d'un de nos plus grands marchands de fine bimbelerie, une de ces luxueuses boutiques que l'on dévalise avec entrain par les jours pénibles que nous venons de traverser. Il y avait là toute une série de superbes étuis à cigares, de porte-monnaie, carnets de cartes, d'un réel bon goût et d'un coloris charmant, et — au milieu de ce groupe, une belle étiquette blanche, sur papier glacé, où se lisaient, calligraphiés avec un soin amoureux, ces mots évocateurs :

« Peau de Flamand rose. »

Où diable le culte de la nouveauté va-t-il se nicher ?

PAN. PAN, PAN!

Le directeur d'un journal anglais vient d'avoir une idée, que très sincèrement d'ailleurs, j'hésite à trouver originale. Ces Anglais sont d'infatigables mystificateurs. A ses correspondants, lointains et proches (Paris, Bruxelles, Rome, Vienne), il a téléphoné cet ordre : Dressez la liste des hommes illustres dont s'enorgueillit la ville que vous habitez : politiciens, avocats, comédiens, journalistes. Dès que se lèvera le premier soleil de l'année, frappez à leur porte, réveillez-les, arrachez à ces âmes d'élite le secret de leur vœux. Et les correspondants, dès l'aurore du 1^{er} janvier, agitèrent des sonnettes illustres.

— La paix, la paix, ont presque tous crié les maîtres réveillés.

La paix, dit M. Berthelot. — M. Claretie insiste : La paix universelle ! M. Benjamin Constant est explicatif : la paix à l'intérieur et à l'extérieur. — Le baron de Courcel trouve une paraphrase ingénieuse : Paix sur la terre et bonne volonté parmi les hommes ! — M. Emile Gautier répond en anglais : Paix *at home*, — M. Paul Leroy-Beaulieu, en latin : *Pax vobiscum*.

Cette vicille ganache d'Yves Guyot et la signorina Paola Lombrozo chantent, sur le triomphe de la justice et de la vérité, un duo dont les paroles sont, je crois, de M. Trarieux et la musique du joyeux l'pressensé.

Le docteur Théodore Herzl, sioniste, envoie les juifs en Palestine ! Le comte Posolini, pris au dépourvu, fait une courte prière : *Panem nostrum quotidianum*, etc.

Le Dr Pessina : La paix. M. — Ivan Gilkin : La paix et la liberté. — La paix à outrance, s'écrie M. Draner.

Dans ce concert monotone, M. Jef Lambeaux donne une note personnelle : « Puisse bientôt le pangermanisme terrasser le panslavisme et le panlatinisme et, à son tour, sentir la supériorité de la glorieuse race flamande. » Maître, quand nous donnerez-vous ce groupe apothéotique ?

LA BIÈVRE ET SAINT-SÉVERIN

Banal, très banal, le vieux monsieur pittoresque et plaintif qui rabâche sur l'ancien Paris, défigurés, et découvre les rares coins épargnés par l'haussmanisme. Mais sur les rues des vieux quartiers, leur passé, leur vie à travers les âges, aussi sur leur aspect actuel, il n'a rien écrit de si exact, de si pittoresque, de si évocateur que ces notes de J. K. Huysmans, qui paraissent en volume chez Stock (*La Bièvre et Saint-Séverin*).

Et quelles pages exquises sur cette Bièvre lamentable, qui « représente, dit l'auteur, le plus parfait symbole de la misère féminine exploitée par une grande ville..... » Mais n'est-elle pas plutôt l'emblématique image de ces races abbatiales, de ces vieilles familles, de ces castes de dignitaires qui sont peu à peu tombées et qui ont fini, de chute en chute, par s'interner dans l'inavouable boue d'infructueux commerces ? »

DES VERS

M. Jules Sottiaux publie, chez l'éditeur Godeinne, à Namur, un nouveau volume de la série : *La Terre noire*. Nous avons eu la *Poésie des Houillères*. Voici les *Confins boisés*. Nous

lirons bientôt : *Par les cités et les bourgs*.

Il y a, le long de ce recueil, plusieurs petites pièces, écrites dans un sentiment très délicat. M. Sottiaux a écouté et compris les paroles de Goethe : « Poète, occupe-toi de ton pays ; là sont tes chaînes d'amour, là est le monde de tes pensées ». Il est le poète ému du paysage natal, du décor qu'admirent ses regards d'enfant. Oh ! quelle toujours bonne, toujours sûre inspiration, l'amour du coin de terre qui fut le berceau et sera la tombe ! Je cite au hasard :

O village natal,
Tes sources de cristal
Réflétaient nos fronts roses ;
Ainsi, parmi tes bois
Et tes prés, je revois
Toutes ces chères choses.
Connais-tu Landélie
Si calme et si jolie
Où la Sambre s'oublie
A rêver ?
Car ses rumeurs prochaines,
— Bruits très vague de chaînes —
Viennent au pied des chênes
Se heurter.

Dans l'écrin de ma Sambre aimée
Coulant dans un vrai paradis,
On voit briller plus d'un camée
Fait de paysages exquis.
Mais sur ce joyau qui ruisselle,
Comme les ors d'un palefroi,
Il est une perle plus belle,
Digne de la fille d'un roi.
C'est Thuin, la reine,
Dont le beffroi
Dans l'air égrène
L'heure sereine,
L'heure d'effroi.

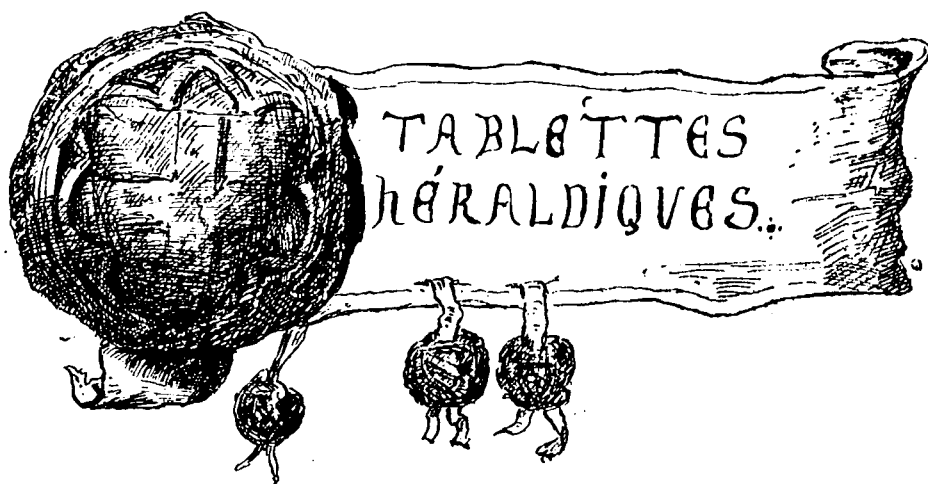
La dernière pièce, *Enthousiasme*, est vraiment d'un accent ému :

Ame éprise d'azur et d'horizons magiques,
Qui portes aux lointains tes rêves éblouis ;
Des sommets couronnés par nos bois pacifiques,
Regarde ! N'est-ce pas qu'il est beau, mon pays.

Mon Dieu, ce n'est pas que ces vers me semblent admirables ! Mais j'aime la tendresse de ce regard filial. Bravo pour le poète qui « s'occupe de son pays » !

LES CAUSEURS.





Le 19 décembre dernier est décédée, en son hôtel à Bruxelles, M^{me} la générale de Villiers, née Bauchau, à l'âge avancé de quatre-vingt trois ans. C'était une femme de haute vertu et de grande charité. Les pauvres de Moulins, où elle possédait un château et où elle passait chaque année la belle saison, perdent en elle une bienfaitrice insigne. Ses obsèques ont eu lieu le 22 suivant en l'église d'Yvoir. Une foule de notabilités de la province se pressait dans la petite église, trop étroite pour contenir une telle affluence. Chacun avait voulu, par sa présence, témoigner de quelle estime et de quelle haute considération jouissait de son vivant la vénérable défunte. Elle était fille de M. Augustin-Joseph Bauchau et de M^{me} Nicot de Nismes, et appartenait à une vieille famille namuroise très considérée et alliée aux meilleures du pays. Le 10 juin 1839, M^{me} Clémence Bauchau épousait à Namur M. Frédéric-Charles-François de Villiers, page du roi Guillaume I^{er}, plus tard colonel commandant le 1^{er} régiment de lanciers et aujourd'hui lieutenant-général en retraite et aide de camp du roi. Par ce mariage elle entrait dans une fort ancienne famille française originaire de la Champagne et qui tire son nom du village de Villiers près Vouziers. Son origine se perd dans la nuit des temps. En 1477, Jacques de Villiers, était chevalier et conseiller du duc de Brabant et gouverneur du Réthelois, Sa filiation prouvée la fait descendre de Jehan de Villiers, seigneur de Chevières, vivant en 1500. Elle a été maintenue dans la noblesse en 1664 par Caumartin.

Jacques de Villiers, chevalier, seigneur de Justinne, de Sery et d'Herbigny, officier d'artillerie, épousa en 1767 Anne-Marie-Thérèse, baronne de Plotio et du Saint-Empire. Leur fils Charles-Nicolas, suivit en exil les princes français, lors de la tourmente révolutionnaire. Il fit partie du régiment de Witgenstein et fut attaché à la cour du duc d'Anhalt en qualité de chevalier d'honneur. En 1809 il se fixa en Belgique et passa au service des Pays-Bas, où il était major au 8^e hussards, lorsqu'il mourut, en 1815 des blessures qu'il avait reçues

à Waterloo. De M^{me} de Seelhorst, qu'il avait épousée pendant l'émigration, il eut un seul fils qui est le lieutenant-général de Villiers, dernier de son nom, mari de la regrettée défunte. Les deux sœurs de celui-ci ont épousé : Louise, M. Biourge, et Eugénie, le baron de Salmuth, conseiller du duc d'Anhalt.

La maison de Villiers s'est alliée aux de Bussy, de Thoully, de Saint-Vincent, de la Tranchée, de Savigny, de Vassan, de Mecquenhem, d'Hezecques, d'Y de Séboncourt, d'Argy, de Lalance, de Plotio, de Kaulbars, de Pistoye, de Seelhorst, de Salmuth, etc.

Elle porte : D'azur semé de fleurs de lys d'or.



On annonce de Londres la mort du baron Ferdinand de Rothschild, décédé à Walleston Manor dans sa soixantième année. Il était membre du Parlement depuis 1885.

Le défunt était le frère de Lord Rothschild, de la baronne Adolphe et de la baronne Willy de Rothschild.

On sait l'origine de cette puissante famille israélite, dont les nombreuses branches se sont établies un peu partout, à Paris, à Londres, à Naples et à Vienne. Au reste, il nous suffira de dire que c'est en 1815 que l'Empereur d'Autriche conféra aux frères Mayer, dits Rothschild, originaires de Francfort, des lettres de noblesse et le titre de baron en 1822 avec les armes suivantes : Ecartelé au 1 d'or, à l'aigle éployée de sable, au 2 d'azur au bras de carnation issant de senestre et tenant cinq flèches d'argent ; au 3 d'azur au bras issant de dextre armé de même, au 4 d'or au lion de gueules



sur le tout, de gueules au bouclier arrondi d'argent et armé d'une pointe.

Ces armes sont parlantes.

Le 21 décembre dernier, est décédé en son château de Rœux (Pas-de-Calais), le marquis de Chérisey, ancien colonel de cavalerie, officier de la Légion d'honneur. Frédéric, marquis de Chérisey, était né le 20 novembre 1824. Il était fils de Charles-Louis-Prosper marquis de Chérisey, maréchal de camp, colonel du 2^e régiment de la garde royale et de Louise-Caroline de Lisa. Le vénérable défunt était le frère de M^{lle} Lucie de Chérisey qui épousa, en 1840, l'un des hommes les plus sympathiques de l'agglomération bruxelloise, le comte van der Straten-Ponthoz de Trazegnies, remarié à M^{lle} Boscary de Villeplaine. De son union avec M^{lle} Boscary de Villeplaine il laisse plusieurs enfants. Le marquis de Chérisey appartenait à une ancienne et illustre maison de Lorraine dont les origines sont des plus reculées. Cette fois les traditions sont d'accord avec tous les auteurs pour la faire descendre de Gérard, seigneur de Quiersy, chevalier, qui se distingua à la première croisade et fut assassiné, en 1110, dans la cathédrale de Laon.

Les seigneurs de Chérisey étaient compris au nombre des grands vassaux du roi Philippe-Auguste, portaient bannière et possédaient en franc-alleu, depuis le XI^e siècle, la terre connue sous le nom de Carisiacune. Ils



l'ont conservée jusqu'à nos jours, malgré toutes les vicissitudes des guerres qui ont ruiné plusieurs fois leurs domaines. Ils étaient en outre seigneurs de Baillecourt, Belleau, Bouveron, Phlin, la Grangeaux-Armes, Issoncourt, Lacey, Murville-sur-Seille, Mesnil-la-Tour, Nouroy-le-Sec, Tillombois, etc. Plusieurs parmi eux suivirent

leurs princes aux Croisades et des actes de 1190 et 1191 en font foi.

Vers la fin du XIII^e siècle, leur descendance se divisa en deux grandes branches; la seconde eut pour chef Renaud de Chérisey et s'illustra pendant une suite de trois siècles sous le nom de Nouroy. Cette illustre maison a fourni des lieutenants généraux des armées du roy, des gouverneurs du fort St-Jean de Marseille, des lieutenants des gardes-du-corps, des commandants des troupes des comtes de Bar et des ducs de Lorraine, des chambellans et conseillers de ces princes, des officiers supérieurs des armées de terre et de mer, des abbés et abbesses, des dames aux divers chapitres nobles du pays, des chevaliers et grand'croix de Saint-Louis et de Malte.

Les seigneurs de Chérisey sont en possession du titre de marquis depuis le XVII^e siècle.

Ils se sont alliés aux maisons du Lau, d'Aspremont, d'Anglures, des Armoises, de Saint-Astier, de Bassompierre, de Cercqueray, de Chamisso, du Châtelet, d'Épi-

nal, d'Ernecourt, de Florainville, de Housse, d'Hunolstein, de Ligneville, de Ludres, de Serocourt, de Pimodan, de Lisa, van der Straten-Fonthoz, de Boscary de Villeplaines, etc.

Armes : Coupé d'or et d'azur, le premier chargé d'un lion naissant de gueules armé, lampassé et couronné de même.

Le 21 décembre dernier est décédé à Neerlinter, près Tirlemont, le comte Adrien-Eugène-Paul d'Oultremont de Duras, à l'âge de septante-huit ans.

Le défunt était le fils cadet de Charles-Ferdinand-Joseph comte d'Oultremont de Duras et de Louise comtesse van der Noot de Duras, veuve du prince de Ligne : il était frère du comte Octave d'Oultremont de Duras, décédé l'an dernier et de la vicomtesse de Flers. De son mariage avec la baronne Françoise-Louise-Philippine de Coppis deux filles, M^{mes} la baronne de Beeckman et la comtesse de Baillet-Latour. (Pour la notice généalogique, voir, les numéros des 10 avril; 25 juin et 10 octobre 1898).



Marquis DE BOINVILLE

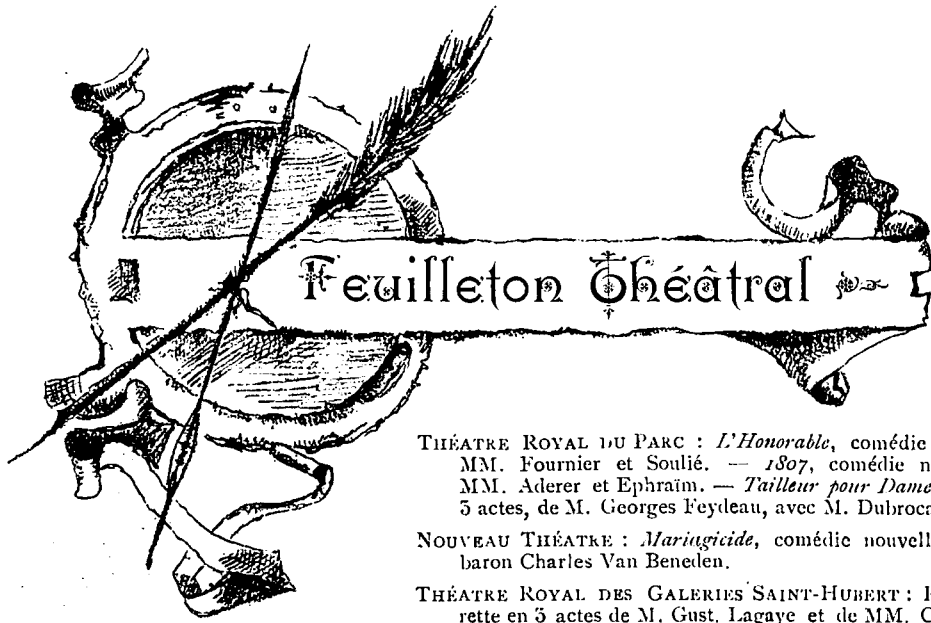


PIANOS J. GOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Echange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES



Feuilleton Théâtral

THÉÂTRE ROYAL DU PARC : *L'Honorable*, comédie nouvelle en 5 actes de MM. Fournier et Soulié. — 1807, comédie nouvelle en 5 actes, de MM. Aderer et Ephraïm. — *Tailleur pour Dames*, comédie-vaudeville en 5 actes, de M. Georges Feydeau, avec M. Dubroca.

NOUVEAU THÉÂTRE : *Mariage*, comédie nouvelle en 5 actes, de M. le baron Charles Van Beneden.

THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES SAINT-HUBERT : Reprise de *Boccace*, opérette en 5 actes de M. Gust. Lagaye et de MM. Chivot et Duru, musique de M. Suppé.

THÉÂTRE NATIONAL DU DIABLE-AU-CORPS : *La Vérité est en marche*, revue de l'année, par M. Fernand Wicheler.

Le Théâtre royal du Parc n'a pas eu la main heureuse en inscrivant à son programme cet *Honorable* de MM. Fournier et Soulié, qui fut joué l'été dernier à l'*Athénée Comique* et y obtint, paraît-il, un certain succès.

Mais nous n'en sommes plus à ignorer que le public parisien a de bien singulières indulgences, et qu'il laisse parfois passer par le crible de son fameux bon goût de fort piteux échantillons. *L'Honorable* est de ce nombre. Je veux bien admettre qu'il y ait une idée de pièce dans ce mélo raté ou ce vaudeville lugubre, — car c'est tout cela, — sauf de la comédie. Il y a même là l'idée de plusieurs pièces, et l'embarras du public est qu'il ne sait jamais à laquelle vont s'arrêter les auteurs. Ajoutez à cela que tout intérêt dramatique cesse à partir du premier acte, — qui a le défaut de nous révéler d'emblée tout ce qui va se passer au cours des deux autres, — et vous jugerez de la triste mission qu'a eue Mlle Suger, à laquelle était dévolu le soin de nous initier à cette nouveauté sans lendemain. Elle y a été courageuse, avec plus d'éclats que d'éclat, et a prouvé une fois de plus que les rôles les plus insipides ne la diminuent pas. A ses côtés, il faut citer Mlle Doriel, Mme Wilhem et M. Paulet, — toujours. Quant à M. Lenoel, qui jouait le fameux *Honorable*, on ne saurait évidemment lui reprocher l'insuccès de la pièce. Mais il est certain aussi qu'il n'aurait pu la faire réussir. M. Monrose, lui, ne progresse pas, et c'est bien curieux. C'est un acteur très décevant, dont on attend tout le temps quelque chose de très bien, et qui ne le donne pas. Il n'y a pas moyen de le trouver mauvais, mais il est impossible de le trouver bon. Et pourtant, ce n'est pas ce qu'on peut appeler un médiocre. Alors quoi? Il me fait l'effet d'un valseur qui

se serait, distraitemment, lancé à contre-temps, et qui chercherait en vain à reprendre la cadence.

Le public a eu tout de même sa petite compensation, au cours de cette soirée si tristement commencée. C'est 1807, un acte charmant de MM. Aderer et Ephraïm, qui terminait le spectacle et a eu vite fait de ramener les attentions distraites. C'est un aimable marivaudage, assez joliment écrit, et d'une honnête façon dramatique. Mais comme il contient beaucoup de détails jolis, et des tas de prétextes à petits soins d'interprétation, de mise en scène et même de costume, la pièce, dans son ensemble, a l'air presque original, et il est certain qu'elle doit plaire.

Il s'agit en somme d'un brillant officier de l'empire, le colonel Montcornet, que Napoléon a désigné « d'office » pour devenir l'époux de la belle Charlotte de Fronsac, veuve d'un émigré en conversion imminente. Charlotte consentirait volontiers à souscrire aux impériales combinaisons de Napoléon, malgré les sarcasmes de sa cousine de Melusay et de son cousin Hugues, — deux jeunes « vieux régime », — mais au cours d'une conversation avec le colonel, elle apprend que celui-ci fut jadis marmiteux chez son père à elle, et cela jette un froid sur son enthousiasme. Mais tout se raccommode en fin de compte, grâce à l'imbécillité du cousin Hugues. Et Mlle Suger, — qui est une savoureuse et très désirable Charlotte de Fronsac, — paraît ravie d'épouser M. Godeau, — qui a trouvé un bon rôle dans le personnage du colonel.

D'ailleurs, parmi les premiers sujets de la troupe masculine du Parc, — exception faite pour M. Paulet, qui avait fait et qui a refait ses preuves, — M. Godeau est l'artiste qui me paraît s'être initié le plus rapidement

à l'atmosphère très spéciale d'une maison qui a besoin d'être étudiée. Je ne serais pas surpris qu'il y eût ici pour lui quelque avenir, s'il nous reste. Par contre, il n'y a pas lieu de féliciter M^{lle} Fège de sa silhouette de M^{me} de Melusay. Elle partage avec M. Monrose le record de la désillusion. Il est vrai qu'on nous l'avait jadis annoncée avec tant de fracas, qu'il y a peut-être un peu de réaction dans la sévérité avec laquelle on la juge. Il est toujours dangereux de battre trop vivement la caisse en faveur d'une artiste. Cela est particulièrement vrai ici, où le public est singulièrement rébarbatif et n'entend absolument pas qu'on ait l'air de lui imposer une admiration. En fait de haut patronage, il n'y a encore que le sien qui vaille quelque chose. Mais il faut avoir la patience et l'adresse de le conquérir. M^{me} Wilhem est un admirable exemple à méditer pour les jeunes femmes, qui, après quelques petits rôles heureux à Paris — parfois une « doublure » à effet — s'imaginent n'avoir qu'à paraître ici pour y trouver tout de suite un public idolâtre, et des fleurs, et des succès — et des rôles surtout — rien que de « bons rôles ». Or, ce n'est pas ça du tout. Nos théâtres de comédie exigent des artistes très souples, très « bûcheurs », plutôt consciencieux que brillants, car le travail que l'on doit y faire n'est pas facile, et les régisseurs n'ont pas le temps, comme à Paris, de seriner pendant trois mois aux jeunes personnes plus ou moins dociles les soixante phrases qu'elles auront à répéter pendant quatre-vingt représentations. C'est avec de l'initiative, de la bonne volonté — et pas de nerfs — qu'on arrive à ce résultat d'être une comédienne sûre ou un comédien de tout repos. Si je cite l'exemple de M^{me} Wilhem, c'est parce qu'il est frappant, et que parmi les rôles innombrables qu'elle nous a donnés, il n'en est pas un seul où elle ne se soit montrée digne d'elle-même. On ne nous dira pas cependant que tous ces rôles étaient de bons rôles, et qu'il lui fut toujours agréable de les jouer. Il est sans exemple, pourtant, qu'elle ait laissé deviner au public une négligence ou un découragement. M^{lle} Fège a souvent l'air de jouer en pensant à autre chose, et ce détachement a l'inconvénient de détacher d'elles des sympathies qui lui étaient acquises.

Ce n'est pas le reproche que l'on pourrait faire à M. Dubroca. En voilà de la verve, et de l'entrain et du brûlant. Il a vivement représenté ce *Taillleur pour Dames*, qui fut un des premiers triomphes de Feydeau et qui déjà commence à « marquer ». Il est singulier de constater que les pièces gaies sont celles qui s'usent le plus vite — à moins qu'on ne les joue beaucoup. Mais c'est qu'alors elles se renouvellent aux feux de la rampe et aux joies bruyantes du public. Nous avons une « façon de rire » qui se modifie très vite, et dont nous nous fatiguons d'autant plus rapidement que nous en avons abusé davantage. L'éternel quiproquo qui fit la gloire du père Hennequin, et que Feydeau exploita très heureusement après lui, touche déjà à son déclin. Et comme *Taillleur pour Dames* est un des modèles du genre, il n'est pas surprenant que la pièce grisonne un

peu. Te!le quelle, elle est encore bien amusante, surtout avec Dubroca, Paulet, M^{mes} Doriel, Wilhem et Simonet. Et cela fait, avec 1807, un bon spectacle joyeux, en attendant *Murraïne*.

* * *

Il suffisait de lire la comédie de M. le baron Charles van Beneden, *Mariagicide*, pour être édifié sur l'impossibilité qu'il pouvait y avoir à représenter jamais en public cette œuvre bizarre, où l'on trouve de tout, — sauf du théâtre. Mais le Nouveau-Théâtre, — où on a décidé plus de susceptibilité que de dignité, — s'est tout de même laissé aller à tenter l'aventure, conquis par des déductions toutes particulières, dont il serait difficile de contester la valeur. Cela a valu au public de la première, — et aussi des suivantes, à ce qu'il paraît, — une de ces soirées extravagantes où le fou rire envahit jusqu'aux acteurs eux-mêmes, — soirée qui démontre en outre que la salle du Nouveau Théâtre n'est pas plus réfrigérante qu'une autre, et qu'on peut parfaitement y rire à gorge déployée, à condition qu'il y ait de quoi !

Là n'était pas précisément le résultat que cherchait M. Van Beneden, et il serait cruel d'insister sur les péripéties d'une aussi mémorable disgrâce. Il avait, en somme, le droit de se tromper, et s'il en a abusé jusqu'à la satiété, cela lui servira peut-être de leçon pour l'avenir.

Ce qui est plus extraordinaire, c'est que dans tout ce théâtre, où il y a pourtant des gens sérieux, il ne se soit pas trouvé un directeur, un régisseur, un artiste, un machiniste, un gazier, un simple boute-feu, pour prémunir le malheureux écrivain contre les mille et une tentations d'hilarité qu'il allait offrir au public et qui étaient évidentes à première vue. Rendre la pièce jouable, c'était difficile, peut-être même impossible. Mais on pouvait empêcher qu'elle ne fut grotesque : On ne s'en est même pas donné la peine. M. Van Beneden méritait pourtant d'être traité — ou défendu — avec un peu plus d'égards, d'abord parce que c'est un auteur, et ensuite pour des raisons très spéciales, qui sont le secret de Polichinelle, ce qui me dispense d'y insister.

D'ailleurs, je suis un peu fatigué déjà de dire franchement ce que je pense au sujet de cette entreprise qui pourrait être si facilement intéressante, mais où, décidément, on n'aime pas la discussion.

Comme je ne veux faire de peine à personne, j'attendrai des dispositions plus conciliantes avant d'en reparler.

* * *

Aux Galeries, c'est *Boccace* qui a succédé à la *Revue* passagère qu'une infusion de sang nouveau n'avait pas galvanisée.

Il semble — qui s'en serait douté ? — que le besoin de cette reprise se faisait sentir. C'est un succès inattendu, qui a permis à la Direction, troublée dans ses prévisions, de monter sans trop de hâte *les Petites Michu*.

Boccace est fort joliment joué aux Galeries. Lagairie y

est excellent, Jacques et Ambreville très drôles, et la belle M^{me} Montmain meublé avec générosité le maillot du héros. Mais ce qu'il y a de plus notable dans cette reprise, c'est la lettre qu'elle a suscitée de la part de M. Gustave Lagaye, qui traduit naguère le livret allemand et au nom duquel les Directeurs ont pris la singulièrement habitude de substituer ceux de MM. Chivot et Duru. Comme un jugement en bonne et due forme du tribunal de commerce de Bruxelles a reconnu solennellement les droits de M. Gustave Lagaye, celui-ci a profité de l'occasion pour annoncer *urbi et orbi* qu'il entendait dorénavant réclamer les indemnités qui lui sont acquises pour chaque contravention constatée. Il est vraiment bien bon d'avoir attendu aussi longtemps, et de ne pas avoir exigé rectification immédiate.

* *

Il me reste à parler de la joyeuse revue que vient de donner le *Diabla-au-Corps*. Mais je suis vraiment embarrassé pour en dire tout le bien que je pense. Je suis trop intéressé à ce que « notre bon camarade » Wicheler ait cette fois énormément de talent, et trop suspect d'indulgence à son égard, pour ne préférer pas m'en référer plutôt à l'appréciation de confrères autorisés, qui lui sont moins des amis que des juges.

Or, dans le *Soir*, M. Lucien Solvay s'exprime ainsi :

Les grands théâtres bruxellois nous avaient donné, tour à tour, en ces temps derniers, des ombres de revues : le théâtre du Diabla-au-Corps vient de nous donner, hier, une revue d'ombres. Et il se trouve que cette revue d'ombres, faisant défiler devant nos yeux le panorama des principaux événements de l'année en silhouettes humoristiques, qu'accompagnent de gais commentaires et des couplets piquants, est certainement ce que nos actuels Aristophanes ont fait de mieux pour célébrer l'an 1898 expirant.

M. Edmond Cattier écrit dans la *Gazette* :

C'est ironiquement amusant et savoureux, bien dans le ton de la maison, avec des traits bien envoyés, des couplets réussis et de railleuses chroniques rimées et chantées sur des airs entraînants. Et comme Amédée Lynen, après quelques commentaires préparatoires dans la salle, ne dédaigne point de faire la partie du compère ; comme la Vérité emprunte la voix claire et grêle de la diction nette de Mlle Alice Lefèvre ; comme dialogue et chants trouvent en MM. Paul Lorrain, Léon Jussy, Laurent Swolfs, Jean Luc, des diseurs adroits ; comme les ombres sont de MM. Lunen, Hendrick et Bodart. on comprendra le succès fait à la pièce et à son auteur, qui a été énergiquement entraîné devant le public.

De l'*Indépendance* :

L'esprit de terroir y foisonne, et l'auteur, notre confrère du *Soir*, M. Fernand Wicheler, s'y révèle fantaisiste original et plein d'humour.

Dans son format minuscule et son intimité drôlatique, cette revue d'ombres dispute vaillamment la timbale aux vétérans de l'aristophanisme local, et il ne faudrait pas nous presser beaucoup pour nous amener à confesser qu'elle la décroche.

De l'*Étoile Belge* :

Une revue, au Diabla-au-Corps ! Hé pourquoi donc pas ? Le théâtre d'ombres n'est-il pas merveilleusement désigné pour nous donner sur sa toile le spectacle d'un défilé, à l'aspect animé et toujours changeant, de tous les événements de l'année — choses et gens ? — Ces silhouettes faites par des artistes dont la fantaisie et l'originalité sont toujours en éveil donnent souvent une tout autre impression de vérité que les pantins que nous voyons sur d'autres scènes. Associez à ces artistes experts en l'art de la découpe et féconds en imagina-

tions fantaisistes un homme de théâtre, ayant le sens de la scène, observateur fin et de joyeuse humeur, voyant le côté ironique des événements et des hommes, sachant donner une forme concrète à ses critiques, agréable et plaisant dans les trouvailles de ses couplets et de ses mots, et vous vous expliquerez alors le succès, le gros et brillant succès que vient de remporter la revue de notre jeune confrère en journalisme M. Fernand Wicheler.

De la *Chronique* :

Après les revues de la Scala, des Galeries, de l'Alcazar, voici venir celle du Diabla-au-Corps : *La Vérité est en marche*, dont la première avait fait, jeudi soir, salle comble à la Maison de l'Étoile.

Auteur : M. Fernand Wicheler, dont le début dans le genre a été couronné d'un succès complet, d'un vrai succès sur toute la ligne, qu'il nous est très agréable d'enregistrer.

Cette revue est d'un bout à l'autre charmante, amusante, satirique ; elle est bourrée de mots drôles, de scènes joyeuses, de couplets délicieux et plaisants, de rondeaux bien joliment faits, et elle est surtout d'une bonne humeur que rien ne vient assombrir.

Du *XV^e Siècle* :

S'il faut tout dire en peu de mots — et il n'est pas possible de conter par le menu la fantaisiste ballade de la Vérité depuis l'instant où elle sort de son puits jusqu'au moment où elle y rentre — cette revue est incontestablement la meilleure que nous ayons eue cette année. Elle est originale d'abord et très originale, d'allure très fine et très vive, barbelée de traits point méchants outre mesure : elle est exquise en tout.

N'est-ce pas que c'est là une belle presse, et que M. Wicheler peut-être heureux d'être né au soleil de la gloire sous de tels auspices.

FRITZ LUTENS

Memento théâtral.

* THÉÂTRE MOLIÈRE. — Au *Boulet* a succédé le *Calico*, de M. Fernand Vanderem ; la pièce créée par Réjane, au Vaudeville, l'an dernier, y fit grand bruit. C'est Mme Ratcliff qui joue le principal rôle de cette intéressante comédie, dont la première à Bruxelles a eu lieu le 7 janvier, et qui est, paraît-il, un nouveau succès pour le théâtre Molière.

* THÉÂTRE ROYAL DU PARC. — Au premier jour, *Marraine*, la comédie en trois actes de M. Ambroise Janvier de la Motte, jouée au Gymnase au mois d'octobre dernier et qui eut un des grands succès de la saison théâtrale à Paris.

« *Marraine* », a dit un des principaux critiques de la presse parisienne, « s'écoute avec plaisir, parce que l'esprit n'y tarit pas, esprit d'à-propos, parisien, incisif, scientifique, cynique même parfois et on se laisse aller au charme du dialogue »

* THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES SAINT-HUBERT. — A *Boccace* succéderont les *Petites Michu* dont on annonce la première « au premier jour ».

* ALCAZAR ROYAL. — *La Revue rapide* attire à l'Alcazar une foule si grande que la Direction a dû donner deux matinées pendant les fêtes de la nouvelle année ; l'une dimanche et l'autre lundi, favorablement accueillies par les petits écoliers qui ont pris grand plaisir à la course de taureaux du dernier acte. Les enfants paient demi place aux matinées.

* THÉÂTRE DU DIABLA-AU-CORPS. — Le succès de la Revue, *la Vérité est en marche* prend des proportions telles qu'il est devenu très prudent de retenir ses places à l'avance (par téléphone 598 ou au *Cygne*, Grand'Place). Représentations le mercredi, vendredi (gala) et samedi à 9 heures. Matinée le dimanche à 3 heures.



JUMELLES DE THÉÂTRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: **JUMELLES A MANCHE**, de luxe et ordinaires. Prix sans concurrence.

La maison **BRAND** a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Grammophones** ainsi qu'un choix immense de **Cylindres enregistrés et blancs**. (Musiques, Orchestres, Chant, Monologues, etc. etc.).

PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Echange et Location.

RUE NEUVE, 83 -- BRUXELLES



CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Bruxelles

TERME

2 janvier.

L'appréhension du renchérissement de l'argent a provoqué pendant quelques jours de nombreuses ventes, si bien que devant l'allègement des positions, la liquidation s'est effectuée dans les conditions normales. Du reste, les Bourses étrangères qui nous surveillent ont donné la note en cotant des reports modérés.

La nouvelle année se présente donc dans d'excellentes conditions, aussi les affaires trop longtemps retenues vont-elles pouvoir prendre leur essor.

L'Extérieure d'Espagne toujours en faveur mène le train. Cet engouement est en grande partie la conséquence d'exécutions opérées en liquidation. Pour ma part, j'estime que la prudence s'impose sur ce fonds d'Etat, car l'avenir budgétaire de l'Espagne est loin de jouir d'une belle clarté.

Quant à l'Italien, de grosses livraisons de titres survenues en liquidation ont quelque peu assombrison marché sans toutefois donner la moindre inquiétude au portefeuille; aujourd'hui on rachète de plus belle, et le cours se relève *d'un point* à 95.40.

Le groupe Ottoman est influencé sur le bruit que le Sultan, loin de vouloir faire bénéficier les rentes turques d'une augmentation du taux d'intérêt, aurait résolu de se servir de l'excédent des recettes pour moderniser sa flotte. La vérité, c'est que quelques gros spéculateurs

tentent *un coup de chien* pour ramasser ensuite le paquet en un cours très favorable. Ne nous laissons pas prendre à cette manœuvre ridicule; et doublons au contraire notre position d'acheteur. *Série D* 22.90.

Le Brésil est chaud à 56 1/2. On prête à M. Campo Salles de grands projets financiers qui augmenteraient dans une large mesure les ressources actuelles, de plus on dit que le Parlement aurait autorisé le Gouvernement à traiter de l'affermage des chemins de fer. Noublions pas que c'est la *SIXIÈME* fois que ce joli *canard* revient sur l'eau.

Le Rio Tinto donne lieu à des achats considérables! 780, 790, 800, 808 et 819!

La seule cause plausible de cet important mouvement repose toute entière sur la hausse constante du cuivre dont le prix de la tonne atteint aujourd'hui 1462 francs!

COMPTANT.

L'animation règne dans presque tous les groupes. Signalons premièrement les valeurs congolaises qui sont l'objet d'un joli emballement.

La part fondateur du Congo passe de 3830 à 3920; Haut-Congo, 1650 et 1745; Katanga (ord.) 545 et 562; Lomani, 1100 et 1110; Compagnie du Congo, 2880 et Haut-Kassaï 202.50.

Les pétroles de Grosnyi, 238. On a fait courir le bruit que cette société se préparait à augmenter son capital en vue de développer ses installations. L'administration nous fait savoir qu'en effet elle procède en ce moment à de nouveaux puits, mais qu'elle ne songe nullement à émettre de nouvelles actions.

On détache un coupon de 30 francs sur les actions de

dividende des Tramways Liégeois, et 10 rancs sur les actions de jouissance.

C'est le 7 janvier que sera constituée au capital de 32,500,000 francs, la Compagnie internationale pour le Commerce et l'Industrie. Parmi les fondateurs figurent la Société Générale Belge, la Banque de Paris, la Banque de Bruxelles, le groupe du chemin de fer du Congo et un grand nombre de maisons et banques du pays. Le capital sera représenté par 65,000 actions de capital de 500 francs et 75,000 actions de dividende sans désignation de valeur.

Aux Sociétés d'Éclairage, la privilégiée Éclairage du Centre fait 230.

Les Banques sont soutenues :

Nationales 2830 ; Caisse de Reports, 740 ; Caisse Commerciale de Bruxelles, 742 ; Crédit Général Liégeois, 1065 et 1080 ; Banque Auxiliaire, 126 ; Banque de Bruxelles, 745 ; Crédit Général de Belgique, 149 ; Crédit National Industriel, 396 ; Banque Centrale d'Anvers, 370 ; Comptoir d'Escompte de Bruxelles, 410 ; Comptoir Peemans 452 et Société Générale (parts de réserve), 2285 et 2340.

Grande fermeté des valeurs sidérurgiques.

Angleur, 530 ; Cockerill, 2285 ; Espérance-Longdoz, 345 ; Ekaterinoslaw, 345 ; Nicolaïeff, 1340 ; Sarrebrück, 9840 ; Baume et Marpent, 785 ; Olkovaïa, 545 ; Ougrée, 1135 ; Providence 4380 ; Franco-Russe, 165 et Marcinelle-Couillet, 615.

Le groupe des charbonnages est peu *brillant*. Il est vrai que la grève générale est en suspens et que l'on craint qu'elle n'éclate.

Amercœur, 1240 ; Biélaïa, 142 ; Carabinier, 540 ; Gouffre, 660 ; Prokhorow, 830, 835 et 842. Hasard, 206 ; Levant du Flénu, 2500 ; Ormont, 566 ; Réunis de Charleroi, 452 et Unis Ouest de Mons, 435.

L'émission des TRAMWAYS DE CARTHAGÈNE a pleinement réussi, et c'est justice, car les noms qui figurent dans le conseil d'administration tels que : MM. G. Sassen, directeur de tramways, à Bruxelles, H. de Harven, avocat, et E. Fichet, industriels, à Bruxelles, sont une garantie de succès et de brillant avenir pour cette nouvelle société.

Je m'empresse d'informer nos lecteurs que les actions de la Compagnie nationale financière sont introduites à la cote officielle.

Dans le compartiment des divers, les actions des Usines Delin sont toujours très recherchées, je conseille aux actionnaires de passage à Louvain une visite aux nouvelles Usines. Le moteur à pétrole Delin fait merveille !

Le Pégamoid conserve facilement son cours de 120 et les Wagons-lits celui de 761.25 ; Produits Cibils, 245.

Les actions des zincs ont un bon courant d'affaires.

Asturienne, 5560 et 5590 ; l'Austro-Belge, 442 ; Vieille-Montagne, 712 et 718.75 ; Nitrates, 33 et Nouvelle-Montagne, 680.

AUX INDUSTRIES VERRIÈRES, je vois inscrire les Glaces de Charleroi à 1130 ; les Courcelles à 490 ; les

Nationales-Belges, à 760 ; les Verreries Bonnert-Bivort à 412 et les Glaces du Donetz à 375 et 380.

Oui, les ciments North ont des demandes à 485.

En somme, joli entrain sur toute la ligne.

A. VANETTE.

P.-S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach.

Ci-joint l'émunération des actions dont les coupons se détachent à partir du 3 janvier :

Mons-Hautmont (jouissance)	fr.	5.00
Privilégiée Espérance		27.50
Ordinaire *		12.50
Verreries de Familleux		25.00
Prokhorow		40.00
Falnuée		10.00
Hauts-fourneaux de la Louvière		20.00
Nord de Charleroi (ex-rép ^m de 250)		25.00
Banque de Paris		18.35 nets
Capital Varsovie-Vienne	R.	1.50
Produits à Flénu	fr.	50.00
Levant du Flénu		50.00
Haut et Bas-Flénu		30.00
Ecloo-Bruges		5.50
Brasserie de Kockelberg		40.00
Rieu-du-Cœur		15.00
Aiseau		12.50
Ce du Congo pour le Commerce et l'Industrie		65.00
Wagons-Lits		12.50 nets
Chiers		52.60 *
Filterie et Filature réunies		112.50
Banque d'Anvers		9.375
Lits Militaires		40.00
Carrières de l'Entre-Sambre-et-Meuse priv.		13.75
" " " " ord.		10.00
Compagnie Foncière des Grands Hôtels		23.00
Charleroi à la frontière de France		8.4375

V.



Noël-Étrennes Le plus grand choix de cadeaux utiles se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean). *Jumelles, Facès à main, Baromètres, Jouets scientifiques, Lanternes magiques.* — Prix défiant toute concurrence.

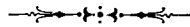
LIQUEURS DE SCHOONEN

Comptoir d'Éditions et de Publicité

RUE VAN ARTEVELDE, 81

—•— **BRUXELLES**

Abonnements et Annonces pour Journaux de tous pays



IMPRESSIONS EN TOUS GENRES — CIRCULAIRES — AFFICHES — CATALOGUES

Distribution de prospectus -- Fabrication d'adresses

EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS, LIBRAIRES, ETC. :

BELGIQUE-PANORAMA

Il paraît **CHAQUE SEMAINE** sur magnifique carton ivoire 13 × 18
une reproduction artistique en phototypie
d'un monument ou d'un point de vue remarquable de notre Patrie.

PAR SOUSCRIPTION (52 vues par an) Fr. **9.50**

PAR EXEMPLAIRE DÉTACHÉ au choix » **0.20**

Un spécimen est envoyé franco contre fr. 0.20 en timbres-poste

EN PRÉPARATION .

LA FAMILLE

JOURNAL HEBDOMADAIRE, ILLUSTRÉ, LITTÉRAIRE, POUR TOUS

Rédacteur en chef : Louis DOURLIAC

Rédaction et Administration : RUE VAN ARTEVELDE, 81, BRUXELLES

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS :

Le **BUVARD-ALBUM**, 16 pages de fort buvard pour fr. **0.10**



ARTS MODERNES

Empty, lifeless forms.

CARLYLE.



Il y a certaines choses dont il est convenu de ne jamais parler entre augures contemporains. Il est de très mauvais ton de s'appesantir sur les fins de notre activité ; bien plus : on a expurgé la philosophie de toute théorie sur les causes finales, afin d'être d'autant plus à l'aise dans la vie, et afin de pouvoir jeter au devant de soi ses actions, comme elles viennent et où elles veulent. Pour moi, je ne puis m'en tenir là, et je trouve l'activité et le vacarme industriels bien amusants, qui peuvent être arrêtés par une simple question concernant point de départ et point d'arrivée. Que répond-on ? J'entends : " Besoins nouveaux... Progrès... Moyens de transport sans cesse perfectionnés... " Je trouve la plaisanterie mauvaise, et tout le monde la trouverait telle, si elle n'était accompagnée du ronron spécial à ce genre de déclarations.

Comme on relatait à Goethe, vers 1830, l'invention stupéfiante des chemins de fer, et qu'un courtisan faisait ressortir les avantages de la locomotion nou-

velle, le vieux sage hocha la tête, disant qu'il n'attendait rien de bon de cette façon de reculer les échéances du travail. Surtout la facilité avec laquelle les distances physiques allaient être éludées, induirait les gens à croire qu'il pourrait bien en être de même pour les distances morales. Nous savons trop qu'il disait vrai. Notre vie est profondément énervée par le mauvais usage que nous faisons des productions de notre génie industriel ou plutôt par la mauvaise application de ce génie. Aller vite, aller souvent, revenir pour un rien, croire ce que nous voyons, respecter ce que nous digérons, franchement c'est peu. Notre poésie est grande, parfois, à se plaindre des ravages que creuse en nous ce courant de folie, ou bien elle lui tourne le dos avec une saine intuition que nous ne sommes point dans la vérité. Je ne crois pas qu'on ait téléphoné une seule parole sensée depuis qu'existe la foudre au service de la coulisse, je ne crois pas qu'un homme soit arrivé plus tôt là où il devait être parce qu'il y est venu en « Pullmann car » et le train qui emporte trois fois par jour, avec une vitesse démoniaque, les lettres si nombreuses que les sous de leur affranchissement drainent la fortune de l'humanité, n'ont jusqu'à présent avancé aucune joie ni retardé aucun désastre. Il y a comme point initial de tout ce tourbillon épileptique une étourderie tellement enfantine, que l'esprit s'émerveille de voir tant de génie dépensé au service de tant d'ineptie. On croirait, et cela est ainsi, qu'Appollon est enchaîné avec Mercure, aux ordres de Moloch. L'homme veut frustrer la nécessité, il croit suivre un rayon et, en réalité, perd la plupart de son temps à faire des conférences. Il se peut qu'un homme erre, mais l'humanité qui se trompe est toujours criminelle, parce que l'esprit est prêt à lui fournir la solution véritable, si elle ne rejette pas le secours qui lui est offert. N'est-ce pas un sujet d'étonnement de voir l'équilibre du travail sans cesse rétabli, de voir les gaspillages inconsidérés des uns supportés par l'écrasement d'autres, dans un travail surhumain. C'est un crime social auquel peu songent, et la plupart de ceux qui s'occupent des revendications de la glèbe vont, d'une oscillation opposée, battre en brèche toute hiérarchie, ce qui signifie remplacer le mal existant par le seul mal encore pire.

Nous n'avons pas la force d'aimer notre goût, quelque distant que soit ce que je dis de ce qui nous occupe, tout le mal provient de là, et je m'explique : J'ai devant les yeux un papier d'ameublement marbré et fleuri de mensonges. Qui a aimé cela ? celui qui l'a dessiné ? celui qui l'a acheté ? ou bien l'a-t-on mis là pour que je l'aimasse ? Les machines à imprimer ce rien coûtent des sommes énormes, et des faubourgs vivent sur ce mensonge. Voici une petite pendule : le mouvement en est si bon marché que, pour arriver à ce résultat, il faut maintenir des contrées dans la crainte de mourir de faim, sans quoi les ouvriers refuseraient de fournir du travail à un taux aussi bas. Regardez-en le décor. Pourquoi cette anse plutôt qu'une autre ? L'ouvrier qui l'a faite ne savait pas à quoi elle servirait. Demain nous la trouverons ajustée pour servir d'encognure à une étagère. Nous n'inventons aucune forme parce que nous vivons en dehors de nos vrais besoins, pour lesquels de vraies formes nous attendent, dès que nous reviendrons

à nous-mêmes. Le trésor de la beauté organisée par nos ancêtres est mis à sac, et dans nos mains l'essence s'en corrompt. Il faut produire vite et à bon compte, non pas échanger une valeur réelle contre le produit de nos efforts, mais donner à chaque achat l'attrait ignoble d'un larcin ; offrir à notre négligence ou à notre lassitude, le simulacre plus éclatant et plus fugace de ce que nous avons voulu. Rien d'une utilité réelle et immédiate, mais comme un écho, une imitation sans vie et sans rapport avec nos véritables sympathies. Et les fabriques sont imposantes, les capitaux engagés défient l'imagination, la mise en œuvre des forces dont dispose un de ces industriels suffirait pour faire un bien immense dans un rayon de dix lieues à la ronde : et maintenant imaginez la déformation morale des ouvriers, des contremaîtres et du patron qui finissent par croire que la production de n'importe quoi, pourvu que cela soit demandé et payé, se trouve être le but d'une industrie et *la raison d'être* du patron, du contremaître et des ouvriers.

Encore ces maux sont-ils notre ouvrage, car nous acceptons ces laideurs et nous vivons en elles, sans pitié pour ceux que ces choses écrasent. — On a toujours les marchandises qu'on mérite d'avoir. — Et des provinces entières s'habituent à subir un contre-coup de misère parce que nous payons le mille d'épingles quelques centimes moins cher. Nous sommes pris dans un tourbillon qui va s'augmentant vertigineusement, et où nous risquons de perdre notre santé morale, notre indépendance et notre dignité.

Il est certain que la complication des détails de notre vie étouffe peu à peu ce qui est essentiel dans la vie. L'homme attaché à ses affaires industrielles, spécialisé dans un abrutissant travail mécanique, trompé par le strabisme d'une spécialité technique, perd peu à peu le calme, la conscience de soi, le large horizon *auquel il a droit*. Nous sommes très compatissants à l'égard des tortures physiques, mais aucun de nous n'a cure des tortures morales qu'éprouve un être sain et complet, pris dans l'engrenage moderne avide d'hommes pour servir ses mécaniques. « Mettez-moi en croix, torturez-moi, je ne crains pas la mort, dit le sauvage ou le Romain, mais entrer dans votre industrie, faire toute ma vie le même geste pour fournir un papier à la griffe toujours prête de cette presse, non, je ne le ferai pas. » — L'homme moderne cependant devient laid, plus laid et plus inconscient de sa valeur microcosmique qu'il ne le fût jamais. Allez un soir dans la forêt, écoutez la voix des grands arbres qui plient sous le vent, admirez la formidable unité et la beauté poignante de la nature qui vous presse, et rentrez alors dans nos rues éclairées et brumeuses, dévisagez les masques qui sans relâche viennent au devant de vous : visages exsangues, visages rouges, faces déformées par les métiers et les passions, physionomies de ruse, d'impudence ou de haine, affairées ou atonies, quels cauchemars surgissent et disparaissent dans la nuit, en sollicitant invinciblement notre attention. Quand vous aurez vérifié auxieusement ce défilé connu depuis toujours, absorbez-vous, je vous prie, dans la complication savante et inepte de quelque étalage. Et cependant quelle est la séduction violente du remous de vie qui vous fait tanguer, ébloui, indécis, votre

volonté noyée dans tout ce bruit, ce clinquant, ces miroirs, ces annonces, ces noms affichés, transportés, voiturés, projetés en lumière, ou présentés avec insistance à vos doigts distraits. Tout ce que l'homme moderne crée, s'enlaidit, et ses œuvres n'étant pas durables, ni conçues par aucun amour, n'existant que tout juste pour que leur précaire apparence permit leur rémunération, ne peuvent être belles. La tromperie sur la matière première d'un objet est une erreur d'esthétique. Bref, notre goût se pervertit tous les jours, parce que les besoins que nous manifestons ne sont pas nos besoins véritables, parce que c'est mal d'étouffer notre vrai désir, et nous tourbillonnons pour nous étourdir, plus vite, plus vite. Nous reléguons loin de nos maisons les misères que nous créons. Il est malséant d'en parler, car le respect du progrès nous tient lieu de religion.

Les horreurs antiques de la magie noire sont jeu d'enfant auprès des agissements de notre polype ploutocratique ; celui-ci laisse retomber tout le poids du système le plus inique qui fût jamais sur une classe d'hommes souillés de sueur et de sang depuis des siècles. De temps à autre, quand leur infernal labeur irrite la terre dont ils forent les entrailles, d'une secousse elle les étouffe ou les carbonise de son haleine épouvantable, et nous entendons jusque dans nos rues percer les cris d'horreur et de révolte que poussent les survivants. Le charbon ! Roi sinistre de la terre, empereur dernier né, potentat devant lequel tous les potentats s'inclinent ! Tu règues, Antechrist maudit, sur les peuples qui ne méritent plus d'autre maître. Et nous allons, nous allons, accumulant sur notre tête l'injustice de plus en plus criante d'un gaspillage insensé de force *achetable*. Depuis un jour qui jamais plus ne sortira de ma mémoire, où je descendis dans le gouffre de ténèbres humides où les esclaves modernes rampent, je ne sais plus employer aucun des objets si brillants, si impersonnels que l'industrie nous procure sans voir les pauvres mains noires et sanglantes qui me les tendent. Les nerfs délicats de nos citadins s'irritaient d'entendre renacler les chevaux attelés à nos inutiles tramways. On leur supprima cet encombrant spectacle. Mais quand je vois passer comme une trombe, avec le fracas du timbre, dans le ronflement sonore des dynamos, les nouvelles voitures éclairées luxueusement, je vois haleter au devant la famille de porions qu'on néglige de nous montrer, mais qu'on attela, là-bas, au pays noir, à la funèbre besogne de la *veine*. Ils doivent nourrir l'appétit toujours béant de nos fours, de nos locomotives, de nos usines, sans relâche jamais. Nos transatlantiques brûlent un wagon de houille par heure, des millions de nos frères naissent, vivent et meurent pour nourrir nos caprices, nos mensonges.

Pourquoi les socialistes veulent-ils réglementer le travail de l'usine ? Pourquoi veulent-ils, niveleurs, procurer à chacun son tour de géhenne ? Je dis : sortez de là, pauvres hommes qui vous trompez ; les choses qui s'achètent au prix dont vous les payez sont empoisonnées. L'équilibre éternel se rétablit à nos dépens. Vous nous avez rendu en laideur et en tristesse les mensonges que notre étourderie vous a imposés.

L'œuvre humaine, dès qu'elle est faite par un homme qui la conçoit, l'aime,

l'entreprend et l'exécute en entier, s'organise, et quel que soit le développement intellectuel de l'ouvrier, en un ensemble dont l'origine et la fin se trahissent toujours. Dès lors éclate dans cette chose le rudiment de beauté formelle, pour éveiller en nous la compréhension d'un développement dans le même sens et suivant une nécessité esthétique plus ou moins facile à découvrir. Mais tout ustensile exécuté entièrement et sans hypocrisie par un seul ouvrier revêtira infailliblement, comme si peu à peu il se modelait, une forme préexistante dont l'analyse révélera simplement une harmonie entre la qualité de cet ustensile, sa manière d'être et sa destination. La division du travail abolit cette parenté touchante et si pleine de vie qui existe entre l'homme et le produit de sa peine. Le premier se détachera de plus en plus de l'œuvre et sentira tout le poids de la malédiction terrible qu'est le travail sans amour ; de son côté, l'œuvre portera le dam de laideur sur la face, sera un ramassis, éclatant, sordide, du piteux hasard et des à-peu-près de mauvaise foi faisant d'elle l'imitation de ce qui a été, ou le truchement de ce qui devrait être, parfois un composé bâtard des deux. Cependant, donnez à l'ouvrier, qui s'en montrera toujours digne, une indépendance plus grande et une besogne plus complète. Donnez-lui la joie qui lui revient d'aimer son œuvre. Souffrez qu'à sa rencontre vienne l'approbation divine qui transfigure et vivifie toute œuvre d'amour. Cette approbation divine, le baiser de réconciliation entre la terre et le ciel, c'est la beauté. Tenez pour inutile toute chose qui ne pourra souffrir cette libération. Il a été question, tout à l'heure, d'échéances du travail remises de plus en plus loin ; mais encore ne pouvons-nous esquiver la plus petite parcelle de ce que nous devons accomplir. L'œuvre humaine est et restera patriarcale et primitive dans son organisation la plus fondamentale. Avez-vous encore remarqué que l'ingéniosité humaine ne peut rien contre la nécessité inéluctable de faire, par exemple, les briques, une à une, de nos mains ; les pierres qui pavent nos rues, elles aussi seront éternellement nécessaires et ne souffrent pas d'autre domination que le contact immédiat de l'homme. Les prérogatives royales et toute la puissance de l'homme entrent en jeu dans l'administration des diverses besognes qui remplissent une journée de paysan, de cordonnier, de peintre... Je trouve quelque chose de sacré dans le travail lentement accompli, à la face du ciel, tout entier par l'homme lui-même. Je trouve quelque chose d'inférieur dans la perpétration, à outrance et sans amour, d'objets cursifs, fugaces, décevants, superflus et laids. Ceux-ci ne nous servent de rien. Pouce par pouce, chacun de nous doit accomplir le chemin qui mène là où chacun de nous veut être. En réalité, il n'y a pas de locomotion rapide, ni de communication facile, ni d'enseignement perfectionné, ni de science vulgarisée, ni d'art démocratique. Mais nous pouvons trahir notre art, changer nos préjugés, muer l'éducation en nomenclature, nous perdre en bavardages et dérober le sol sous nos pieds. Le travail évité ne s'accomplit point par d'autres mains. Après un détour, nous retrouvons la fosse toujours béante, ou bien nous ouvrons un précipice pour en combler un autre.....

L'artiste pénètre parfois, d'un seul regard, jusqu'au fond des choses. Il sait dévêtir nos habitudes de tout l'appareil dont notre vanité les orne : il semble alors revenir d'un règne où vivent des idées très simples et toutes nues. Il semble prendre contact avec la force calme et harmonieuse de notre nature à sa source, et son premier coup d'œil sur terre lui donne parfois la sensation de reprendre, de très loin, bien à l'écart de toute raison, le labeur vers la perfection auquel nous nous efforçons tous. Les paroles qui lui viennent semblent des bouffées de grand air ; on croit respirer au large quand il évoque, à côté des choses qui nous entourent, soudain devenues grotesques, celles qui réellement viendraient de nous, dans leur simple effort de beauté, telles que nous les aurions créées, si nous avions eu la force de les aimer.

GEORGES-MARIE BALTUS.



L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro la fin de : DEUX MOIS EN ESPAGNE, du baron DU GRATY.





SUITES D'UN CARNAVAL

(HISTOIRE VRAIE)

(SUITE.)

Trois masques se tenaient debout dans le break au milieu d'immenses corbeilles de fleurs. L'un, en pierrot de satin blanc, se trémoussait joyeusement à batailler avec le parterre, l'autre en marquis Louis XV, tout de soie brodée et galonnée, prenait des poses, lançait ses bouquets avec grâce, le troisième demeurait immobile, un gros paquet de roses splendides dans les mains. Il portait le costume coquet des pages de la Renaissance, tout en velours noir avec chausses collantes et béret de velours à longue plume posé sur ses cheveux bouclés. Ce costume seyait à sa taille svelte et bien prise, à l'élégance plastique de sa personne.

Il regardait attentivement les fenêtres et les balcons sans se mêler à la bataille cherchant au contraire à préserver son bouquet des avanies possibles causées par les assaillants.

— Mais c'est le break de Minotelli ! s'écria la duchesse quand la voiture fut presque sous le balcon. Elle fut interrompue par l'arrivée rapide de deux énormes bouquets lancés simultanément par le pierrot et le marquis. On leur renvoya des projectiles du même genre et il y eut un instant de lutte vive.

Le page ne bougea pas, il dévisageait Vittoria.

— Qui donc est ce page ? demanda la duchesse quand la voiture se fut éloignée. Je sais que Minotelli devait venir au Corso avec le marquis de Traslin, c'est le pierrot, mais ce page ?...

— Il a un bien beau bouquet de roses, dit Vittoria.

— C'est un joli homme, remarqua la duchesse. Je me demande qui peut-il être.

Dans la voiture, Minotelli et Traslin, tout occupés de la bataille, n'avaient pas le temps de remarquer leur compagnon. Cependant Traslin s'aperçut à la fin de son immobilité.

— Eh bien ! mais que fais-tu là comme le dieu Terme ? dit-il en riant, tu as l'air de poser pour le torse.

— Comment? fit Minotelli en se retournant, il est encore là avec son bouquet? C'est donc sérieux?

— Quoi? interrogea Traslin.

— Mais cette idée qu'il a eue de chercher la plus belle femme du Corso pour lui lancer son bouquet, un unique bouquet, le seul!

— Eh bien, s'il n'a pas encore trouvé cette femme-là, c'est qu'il est difficile, dit Traslin en reprenant ses projectiles. Non, vrai, André, tu es un original.

— Chacun a sa manière de s'amuser, dit le page, et pour une fois que je joue un rôle, je veux le jouer jusqu'au bout.

— Jouer Roméo jusqu'au bout, c'est grave, tu sais, Ronnart, dit Traslin, j'aime mieux m'arrêter au chant de l'alouette...

Le break après avoir tourné à la place du Peuple, reprenait lentement la file au Corso. On se rapprochait de nouveau du balcon aux crépines d'or.

Quand la voiture y arriva, le page noir se redressa un peu et d'un geste souple et adroit il lança à Vittoria sa gerbe de fleurs.

La jeune fille eut un mouvement de surprise, et, charmée, ouvrit les bras pour saisir au vol cet envoi anonyme et parfumé.

Alors vivement, celui qu'on avait appelé André de Ronnart, arracha son masque et ôtant son béret d'un geste, il salua gravement et profondément Vittoria en s'inclinant. La princesse vit rapidement un visage inconnu et sympathique, moustaches blondes retroussées et une chevelure blonde aussi, légèrement bouclée autour d'un front blanc.

— Bravo! Ronnart, cria Traslin, c'est très chic ce que tu as fait là. Tu ne pouvais pas choisir une plus belle Juliette...

— Avec cela qu'elle s'y laissera prendre, grogna Minatelli qui parut vexé. Elle va se moquer de lui dans les hauts prix.

Et pour passer sa mauvaise humeur, il visa avec un bouquet fané, une vieille dame dont il écrasa le chapeau.

— Oh! le beau bouquet, criait Edith qui s'était arrêtée de combattre pour le voir de plus près. Venez donc voir, comtesse, la nouvelle déclaration que Vittoria vient de recevoir. Tu le connais donc? Sournoise.

— Moi? P'as du tout, répondit Vittoria qui paraissait pensive. C'est la première fois que je le vois. Il n'est sûrement pas Italien...

La comtesse Mastretti s'était levée de son fauteuil, curieuse, elle aussi.

Le bouquet que sa nièce tenait dans les mains n'était, certes pas, un bouquet ordinaire. Rien de ces pauvres fleurs écourtées, attachées côte à côte à des fétus de paille, mais une brassée superbe de branches où fleurissaient la pâle Malmaison, les aristocratiques Maréchal Niel et la rose éblouissante, la France. Tout cela noué par un ruban bleu ciel avec, brodés en lettres d'or, ces trois mots :

« Roméo à Juliette. »

— Mais c'est amusant au possible, s'écriait la duchesse. Et, vrai, tu ne le connais pas? Comment Minotelli ne m'a-t-il jamais parlé de lui? Il doit être vexé en ce moment!

— Non, je ne le connais pas, répétait Vittoria rêveuse, en redressant tour à tour quelques fleurs froissées. Ces roses sont admirables. Sait-il donc que je les aime tant?

— Il faudrait qu'il te connaisse pour cela, répondit la duchesse.

— Oh! il me connaît, va! dit la jeune fille amèrement.

— Vittoria, fit impérieusement Edith, je te défends de recommencer. Comment! Voilà un homme charmant qui t'envoie d'une façon toute originale un hommage à ta beauté et tout de suite tu prêtes à cet acte spontané les plus vilains calculs...

— Sais-tu s'il est spontané cet acte de galanterie d'un autre âge? demanda Vittoria incrédule.

— Comment si je le sais? Et tu crois que Minotelli qui se pose en candidat à ta main voudrait faciliter ainsi un concurrent? Roméo, ainsi qu'il s'appelle aujourd'hui, a voulu se passer la fantaisie de choisir pour Juliette le visage qui lui plaisait, affirma la duchesse qui ne croyait pas si bien dire.

— Tu crois? demanda vivement Vittoria.

— Certes, je crois, mais c'est simple comme bonjour!...

— Oh! si c'était ainsi!.... murmura la jeune fille.

Elle resta silencieuse, humant les roses doucement, jusqu'au moment où, pour la troisième fois, le break revint sous le balcon. Alors, détachant la plus belle rose du bouquet, elle la lança à Roméo qui s'inclina profondément en portant la fleur à ses lèvres.

— A la bonne heure, dit la duchesse, il ne mérite rien moins, ce joli page, il est réellement très bien. Ah! mais! je me souviens! fit-elle en s'interrompant et se frappant le front. Traslin m'a écrit ce matin pour me demander une invitation à mon bal de ce soir pour un ami qui vient d'arriver à Rome, c'est lui, Vittoria, tu peux en être sûre!

Vittoria rougit vivement.

— Vrai? dit-elle avec un regard si anxieux que la jeune femme éclata de rire.

— Il n'y a pas deux êtres au monde comme toi, dit la duchesse, tu ne pourras jamais épouser qu'un mari anonyme! En tous cas, j'espère que ceci va te décider tout à fait à venir à mon bal costumé.

— Oh! fit la jeune fille avec un mouvement d'effroi!

— Oui, oui, c'est dit, tu y viendras. Elle y viendra, n'est-ce pas, madame, dit l'impétueuse Edith en secouant le bras de la comtesse Mastretti. Nous lui ferons un merveilleux costume de Juliette, un costume comme personne n'en aura. Nous irons chercher dans vos reliques, dans ce trésor archéologique qui est caché au fond du palais Frasini, une de ces robes de rêve qu'ont portées les belles aïeules! Oh! oui! oui! Vittoria, il faut faire cela, il faut étonner Roméo et lui montrer la plus parfaite Juliette!

Et la petite duchesse sautait de joie autour de Vittoria et de la comtesse Mastretti qui ne pouvaient s'empêcher de sourire à cette irrésistible enjôleuse.

— Si je savais!.... répéta Vittoria indécise, en tenant toujours son bouquet.

— Mais tu sais, je te donne une preuve, et puis, voyons, à quoi cela t'engage-t-il? Ne sommes-nous pas en carnaval? Tu t'amuses à être Juliette ce soir, mais c'est tout, Roméo ne sera plus Roméo demain?

— C'est vrai, dit Vittoria, que ce raisonnement simpliste parut toucher beaucoup.

— Viva! Eviva! s'écria Edith, enfin, nous y arrivons. Et maintenant, courons au palais Frasini, il n'est que temps d'aller remuer de fond en comble la chambre aux trésors et de mettre la mort dans l'âme de son fidèle gardien, le signor Orfilo.

Elle s'avança sur le balcon. Le jour baissait et la foule, fatiguée, devenait moins bruyante.

— Il y a là tout un fonds de boutique, dit la jeune femme en plongeant ses mains dans le sac encore rempli de confetti, de bonbons et de fleurs fanées.

— A vous, buzzuri, cria-t-elle en lançant tout le contenu du récipient aux gamins qui se disputaient, sur les trottoirs, les débris de la fête.

Les enfants se bousculèrent, se précipitèrent en tumulte. Deux rangées de soldats arrivaient, repoussant sur les trottoirs la foule mouvante, pour laisser libre le milieu de la rue.

— Les Barberini! criaient-ils.

Au loin on entendait un vague murmure grandissant dans un rapide et formidable crescendo. Cris, bravos, rires, sifflets s'élevaient comme un ouragan, à mesure que passait une troupe de chevaux lancés au triple galop, fous de terreur, harcelés par les paillettes piquantes de leur harnachement, excités par le tapage.

Ils allaient, emportés comme en un tourbillon, depuis le bout du Corso, d'où ils étaient lancés, jusqu'à la place du Peuple, que barraient les hommes les plus vigoureux de Rome, tenant étendus de grands draps blancs dans lesquels les pauvres bêtes affolées venaient s'abattre, aveuglées par le vertige.

Comme une nuée de flèches passèrent les Barberini et un coup de canon annonça en même temps la fin de la course et celle du carnaval. Désormais, il était interdit de lancer confetti ou fleurs.

La foule s'écoulait en silence, un instant recueillie après le grand tapage du jour. Les réverbères s'allumaient comme une traînée d'étoiles et en même temps une foule de petites flammes, comme des lucioles tremblantes, paraissaient de tous côtés, piquant la cohue de paillettes innombrables.

— Ce sont les *macoli*, dit la duchesse, il faut nous hâter.

C'étaient en effet les innombrables petites bougies qui commençaient à s'allumer, plaisir carnavalesque du soir, qui consiste à se poursuivre pour éteindre la bougie du voisin et préserver la sienne du même sort.

Les trois femmes quittèrent le balcon, traversèrent à tâtons le salon obscur et bientôt l'équipage du prince Frasini les emportait, d'un trot rapide, vers le vieux palais.

II

L'entrée monumentale du palais Frasini s'ouvrait sur une rue étroite de Rome. Une façade grandiose, de la plus belle époque de la Renaissance, occupait le milieu de l'espace où s'étendait l'antique demeure des Frasini, et contrastait avec l'aspect sombre des bâtiments que flanquait à droite et à gauche le chef-d'œuvre du Bernin, murailles brunies par les siècles, percées de petites fenêtres arrondies, à colonnettes et arcatures romaines, placées en haut, presque sous les toits, comme si jadis on ne voulait d'air et de jour que loin du sol. Des pierres en agrafes, formant deux lignes verticales, indiquaient encore la place où se trouvaient les tours de défense que la noblesse romaine avait édifiées lors de ses turbulentes querelles contre les Papes et que ceux-ci avaient fait renverser après le triomphe de l'Eglise sur Frédéric Barberousse.

La petite rue étroite se prêtait mal à contenir le beau palais. Elle en paraissait plus étroite, plus mélancolique, avec ses maisons sales et miséreuses, ou ses grands murs d'écurie, et l'heiduque qui, dans sa grande capote grise, s'appuyait sur sa haute canne à pommeau d'argent sur le seuil de la porte ouverte, n'avait à contempler que la vétusté de quelques maisons verdâtres et, en face de lui, l'enfoncement d'un mur de jardin contre lequel une jolie fontaine murmurait en sortant d'une tête de lion pour tomber dans une gracieuse vasque de marbre, à l'ombrage d'une glycine s'étalant par-dessus le mur.

Les grandes lanternes allumées des deux côtés de la porte éclairaient seules la rue où le majestueux portier contemplant d'un air morne les boucles brillantes de ses souliers, lorsque le bruit de la voiture arrivant au grand trot le tira de sa torpeur.

Rapidement il s'assura que les portes étaient bien ouvertes, puis il se rangea respectueusement pour laisser passer l'équipage qui s'engouffra avec fracas sous la haute voûte.

Deux laquais en livrée galonnée sur toutes les coutures, aux armes des Frasini, se levèrent précipitamment du banc où ils sommeillaient pour venir aider les dames à descendre et celles-ci s'arrêtèrent un instant dans le grand vestibule de marbre, aux voûtes

surchargées d'ornements et de peintures où la chaleur de deux brasero ne parvenait pas à dissiper l'air glacial et humide de ce rez-de-chaussée du palais.

La duchesse de Sertori monta vivement l'escalier monumental où des grandes statues de marbre jauni semblaient la regarder avec étonnement, derrière elle venait Vittoria portant de ses deux mains, comme une relique, son bouquet de roses, et enfin la comtesse Mastretti suivait, soufflant péniblement. Sur le palier du haut que garnissait de vieilles tapisseries, Edith s'arrêta et se retourna vers sa cousine.

— As-tu fait appeler Orfila, il faut lui dire de se dépêcher...

Une femme de chambre paraissait, soulevant une portière.

— Talia, appelez de suite M. Orfila, dit impétueusement la jeune femme ; qu'il vienne de suite, n'est-ce pas ? Tu permets, chère, que je donne des ordres, car tu me sembles confite dans ton bouquet et je n'ai qu'un instant...

La femme de chambre avait disparu. La comtesse Mastretti gémit, enfin arrivée en haut :

— Je vais me reposer, dit-elle, ce carnaval est très fatigant...

Elle n'avait pas bougé de son fauteuil de toute l'après-midi. Au sourire d'Edith elle reprit :

— Vous êtes jeune, vous, et cela vous semble drôle d'être fatiguée ; vous verrez, à mon âge, et puis, ce soir, je vais encore être de corvée, sans doute, puisque Vittoria va assister à votre bal ?

L'idée de cette duègne ne sourit pas à la duchesse ; elle répondit vivement :

— Mais non, vous avez congé ; chez moi, Vittoria n'a pas besoin de chaperon, elle est en famille.

La comtesse regarda Vittoria, indécise. Elle était habituée à faire surtout la volonté de celle qu'elle devait surveiller. La jeune fille réfléchit un instant.

— Je crois bien que je puis, sans inconvénient, aller chez Edith sans vous, ma tante, dit-elle. J'arriverai tôt et personne ne pensera à s'étonner de me voir chez ma cousine sans chaperon.

La bonne dame poussa un soupir de soulagement et, tournant sur elle-même, gravement disparut, sans mot dire, dans un corridor.

Les deux jeunes femmes entrèrent dans la chambre de Vittoria.

Elle ne donnait guère l'idée d'une chambre de jeune fille moderne, cette vaste salle où un lit monumental, à baldaquin soutenu par des colonnes, s'avancait comme un autel, sur une estrade à doubles marches ; c'était bien plutôt le cadre qu'on rêverait pour y pleurer une Eléonore d'Este, une Lucrèce Borgia ou quelqu'une de ces beautés illustres de la Renaissance de qui la vie, semée de drames, se passait, magnifique et troublée dans un luxe royal et des misères profondes.

Peut-être, auprès de ce même lit, la princesse Frasini avait écouté les douleurs de Vittoria Colonna ou de la belle Savelli, et ces courtines de satin nacarat, brodées de roses d'or et d'argent, conservaient encore dans leurs plis des secrets terribles de haine et d'ardentes histoires d'amour ?

Sur les murs, la même tenture à roses brodées montrait ses fils pâlis, ça et là par l'ombre d'un cabinet italien incrusté de majolique ou d'ivoire, ou une grande glace de Venise avec ses guirlandes opalines et transparentes.

On se reconnaissait au dix-neuvième siècle seulement par les quelques meubles modernes indispensables à nos existences actuelles. Un fauteuil bas et moelleux, sur une table, avec un encrier tout moderne, une lampe à abat-jour rosé, ça et là des bibelots nouveaux, fantaisies d'un jour, cadeaux d'amies, élégances mièvres de femmes riches, et contraste plus disparate encore, un rigide bureau anglais avec ses tiroirs symétriques,

chargé de livres, de cahiers, de papiers qui indiquaient chez cette belle princesse des goûts d'étude et de science, rares chez une jolie femme.

— J'ai beau faire, dit la duchesse en se laissant tomber dans le fauteuil bas, je ne puis m'habituer à cette grande chambre solennelle qui a l'air d'être pleine d'ombres graves et sinistres. J'y mourrais de peur si je devais l'habiter. Tu dois voir des revenants toutes les nuits ?

Vittoria sourit. Elle était en train de disposer son bouquet dans un grand cornet de cristal.

— Je t'assure que je n'en ai jamais vu.

— Tu ne l'avoueras pas, tu es un esprit fort, toi. Mais cette chambre n'est bonne, selon moi, qu'à être gardée comme curiosité. Malgré ses hautes fenêtres, elle est triste ; obscurcie par les maisons d'en face qui se coignent contre le palais. Et dire que tu as un joli appartement tout blanc et rose, gai, donnant sur le jardin, toujours plein de soleil, et, au moins, confinant aux appartements de ton père et de ta tante...

— C'est l'appartement de ma mère, c'est là que je suis née, répondit Vittoria, et pour ménager ces chambrettes là, mon grand père, du commencement de ce siècle, a abîmé une des parties les plus curieuses du palais. Mon père a achevé l'horreur en le garnissant de meubles en acajou de l'espèce la plus détestable. Je ne pourrai vivre dans cette horreur !

— Que tu es difficile ; fais changer l'ameublement.

— Non, tel qu'il est, c'est pour mon père et pour moi un souvenir sacré, ma mère y a passé le peu d'années de son mariage et nous ne voudrions pas toucher à ce coin d'espace encore tout imprégné d'elle !... Dès que j'ai pu me soustraire à la compagnie de ma vieille bonne, je me suis hâtée de reprendre la tradition interrompue et d'habiter de nouveau la « chambre de la princesse », qui a été la demeure de toutes les Frasini de mon siècle et sera aussi celle de la dernière descendante...

— Que tu es toujours lugubre... d'abord tu te marieras et ton mari partagera peut-être mes idées sur l'influence de l'habitation.

— Tu sais bien que je ne me marierai pas, dit Vittoria tranquillement, en venant s'asseoir près d'Edith après avoir arrangé son bouquet.

— Et Roméo ?

— Roméo est de son temps, petite cousine, dit la jeune fille avec un sourire triste. Il aime les écus comme ses ancêtres aimaient la gloire.

— Non ! cette rengaine encore, s'écria Edith en se levant d'un bond. Tu deviens bien agaçante avec cela... Si c'était un millionnaire ?

En ce moment on frappa discrètement à la porte et maître Orfila entra avec force courbettes qui pliaient sa personne bedonnante comme un bonhomme en caoutchouc.

Il portait une lanterne d'une main, un trousseau de clefs de l'autre.

— Orfila, vous avez l'air d'un geôlier dit Edith en riant. Il vous manque une barbe et un gros chien...

Orfila, en homme qui connaît son étiquette, s'inclina en souriant.

— Ces dames désirent aller à la chambre aux trésors, m'a dit Talia ? fit-il en se rangeant.

— Mais oui, Orfila, dit Vittoria, nous allons chercher un costume.

— Un costume ? interrogea le bonhomme dont la physionomie refléta une nuance d'inquiétude.

— Mais oui, un costume pour la princesse, dit résolument Edith ; elle vient ce soir à mon bal costumé.

— Ah ! fit Orfila douloureusement.

(A suivre.)

MAVIL



LE PRINCE DE METTERNICH

ET NAPOLEÓN I^{ER}

(Fin.)

Lorsque, au commencement de 1812, la guerre menaçait d'éclater entre la France et la Russie, l'Autriche, comme nous l'avons dit, déclara sa neutralité armée ; sur la demande de Napoléon, pourtant, cette puissance mit à sa disposition un corps auxiliaire de trente mille soldats sous le commandement du prince de Schwarzenberg, car la France et l'Autriche étaient encore des puissances alliées. C'est en amis que François et Napoléon se rencontrèrent à Dresde au mois de mai 1812.

Napoléon s'empresse de montrer à M. de Metternich une confiance absolue ; il s'entretient longuement avec lui sur le mode de gouvernement qui serait à ses yeux le meilleur pour la France ; il lui développe même le plan de la campagne auquel il travaille et lui dépeint son dessein comme une entreprise « dont la solution est dans la patience ». Il compte commencer la guerre en passant le Niémen, pousser ensuite jusqu'à Smolensk et Minsk, établir son quartier-général à Wilna, et là, s'occuper de l'organisation de la Lithuanie qui, dans son opinion « brûle d'impatience d'être délivrée du joug de la Russie. » « Nous verrons, et j'attendrai, » ajoute-t-il. « qui de nous deux se lassera le premier, moi, de faire vivre mon armée aux dépens de la Russie, ou Alexandre de nourrir mon armée aux dépens de son pays. » Et sur la demande de Metternich, de ce qu'il ferait dans le cas où l'empereur Alexandre ne consentirait pas à faire la paix à la suite de l'occupation de la Lithuanie, Napoléon répond : « Dans ce cas je m'avancerai l'année prochaine jusqu'au centre de l'empire, et je serai patient en 1813 comme je l'aurai été en 1812. L'affaire, ainsi que je vous l'ai dit, est une question de temps. »

Pour cette fois-ci, le génie perspicace de Napoléon devait être en défaut. En effet, l'année 1812 n'était pas encore écoulée que la grande armée, à la tête de laquelle il marchait, si sûr alors de la victoire, était détruite.

Durant la guerre avec la Russie, la meilleure entente régnait entre l'Autriche et la Prusse qui, elle aussi, était alliée à la France par le traité du 24 février. Mais dès le lendemain de la défaite de Napoléon, la Prusse s'empressa de l'abandonner et de s'allier, par le traité de Breslau,

à la Russie. M. de Metternich suivait une autre politique ; sa conduite hésitante au commencement de l'année 1813 lui attira les reproches les plus violents, surtout de la part des historiens prussiens. Pourtant la prudence et la lenteur des procédés d'alors sont une des preuves les plus éclatantes de son talent. La Prusse était déjà agitée de cet enthousiasme national dont ce bouillant politique qu'était M. de Stein savait si bien enflammer son pays. L'Autriche, au contraire, devait avant tout former une nouvelle armée pour pouvoir donner le poids nécessaire à une action plus énergique. Car les dispositions de la paix de Schönbrunn défendaient à cet Etat d'avoir plus de 150,000 soldats sous les drapeaux, Le corps auxiliaire du prince de Schwarzenberg, mal équipé, ne touchant pas de solde, se trouvait dans un état déplorable, et le recrutement de nouvelles troupes se heurtait aux plus grandes difficultés. Les réserves d'uniformes et d'armes étaient presque entièrement épuisées et les paiements des sommes nécessaires étaient aussi incomplets qu'irréguliers. Seul, le prince de Schwarzenberg, à force d'acharnement, réussit à lever une armée.

La guerre entre la France et les puissances alliées, la Russie et la Prusse, éclata au printemps de 1813. L'Autriche restait encore, en apparence, unie à Napoléon, bien que les mouvements indépendants du corps auxiliaire de Schwarzenberg dussent lui faire entrevoir la possibilité d'un revirement dans les intentions du vieil empire. M. de Metternich, résistant encore aux instances de la Russie et de la Prusse de former une nouvelle coalition contre Napoléon, entretenait avec le Tzar une entente secrète et traitait avec la Prusse de la possibilité de rejeter l'armée française au delà du Rhin. Il sut, durant les mois qui précédèrent le dénouement, préparer, avec un art et une habileté consommés, les alliances futures sans compromettre ses bons rapports avec la France, et s'efforçait de se montrer à ses envoyés, MM. Otto et le comte de Narbonne, le partisan le plus sincère des intérêts de Napoléon. Il leur faisait comprendre combien lui-même courait risque de perdre son crédit politique en favorisant l'alliance avec la France et qu'il avait toute la peine imaginable à résister au parti qui voulait la guerre. La population n'avait d'ailleurs vraiment que des sentiments de haine contre l'usurpateur et, quoique bien loin de l'enthousiasme idéal qui agitait la Prusse, mettait tous les malheurs, la cherté des vivres, le manque d'argent, sur le compte de la France. « La haine contre nous, » écrivait M. de Narbonne à cette époque, « approche de la folie ».

M. de Metternich ne voulait pas encore la guerre ; son prochain but était la médiation armée ; il comptait se mettre en campagne, appuyé sur une armée bien préparée, et par ce moyen imposer une paix qui ferait rentrer la France dans les limites aptes à produire une paix durable et à rétablir l'équilibre politique entre les grandes puissances.

Pendant ce temps, la campagne du printemps prenait une tournure fatale pour les alliés. Napoléon avait remporté deux nouvelles victoires, à Lützen et à Bautzen, et l'horizon politique commençait à se dessiner plus nettement. L'Autriche devait sortir de sa réserve, préciser son objectif. Attendre plus longtemps aurait été signe de faiblesse. Les alliés, dont la situation s'aggravait de jour en jour, ne pouvaient être sauvés que par un armistice dont la conclusion semblait dépendre uniquement de l'Autriche. « Le moment est venu, » écrivait alors le chancelier d'État, comte de Hardenberg, à M. de Metternich, « où je dois appeler toute votre attention et toute votre sympathie sur notre situation ; où je dois vous conjurer de ne pas oublier que le sort de la cause à laquelle vous vous êtes intéressé d'une si noble façon repose entre les mains de votre souverain. »

Le fait est que l'armistice fut conclu le 4 juin par l'intermédiaire de l'envoyé autrichien, le comte de Stadion.

Sur le conseil de Metternich, l'Empereur François avait déjà quitté Vienne le 1^{er} juin et s'était rendu à Gitschin, en Bohême. Il espérait se rapprocher du théâtre des événements qui se préparaient, et en même temps être plus près des quartiers-généraux des souverains entre lesquels il semblait être appelé à intervenir.

Le départ subit de l'empereur avait produit à Vienne une consternation complète. On ne savait pas si ce voyage était fait en vue de la paix ou de la guerre, et nous pouvons nous faire une idée de la perplexité générale par une lettre de M. de Gentz, datée du 5 juin, dans laquelle le fidèle conseiller écrit à son ministre : « Au fond, il n'y a plus du tout d'opinion publique. La masse des simples, c'est-à-dire de ceux qui ne savent absolument rien, est étourdie et écrasée par des problèmes qu'elle comprend de moins en moins. C'est ce qui est arrivé pour le voyage de Gitschin... Ceux qui veulent la guerre n'y voient que négociations de paix honteuses, entrevues pleines de dangers avec Napoléon ou ses ministres, mystifications, pertes de temps, vains faux-fuyants, irrésolution. Les trembleurs le regardent comme le signal de la guerre immédiate.... »

Metternich était décidé dès ce moment à se mettre du côté des alliés et ne voulait que gagner du temps pour pouvoir augmenter et renforcer autant que possible ses propres troupes et leur permettre d'occuper les positions les plus favorables pour prendre l'offensive. Il se rencontre le 17 juin à Opoeno avec Alexandre et lui expose ses projets, il désigne le but de son offre de médiation comme purement dilatoire ; il explique au Tzar qu'en cas de refus de sa proposition l'armistice serait terminé et l'Autriche se déclarerait ouvertement pour les alliés ; si, au contraire, Napoléon acceptait la médiation, on pourrait facilement lui prouver « qu'il ne veut être ni sage, ni juste » et le résultat serait le même.

Le 24 juin, M. de Metternich, animé de ces intentions, se rendit à Dresde sur une invitation de M. de Bassano et eut le 26 avec Napoléon la célèbre entrevue du palais Marcolini. L'empereur pénétra bientôt l'arrière-pensée de son interlocuteur ; qu'il s'agissait d'un amoindrissement de son pouvoir, qu'on lui demandait de reculer. Lui proposer cela au moment où il avait, par deux victoires, démontré une fois de plus toute la supériorité de son génie militaire ! Et c'est d'un ton de colère qu'il apostrophe le ministre autrichien : « Eh bien ! qu'est-ce donc qu'on veut de moi ? Que je me déshonore ? Jamais !... Je saurai mourir, mais je ne céderai pas un pouce de territoire. Vos souverains, nés sur le trône, peuvent se laisser battre vingt fois et rentrer toujours dans leurs capitales ; moi, je ne le puis pas, parce que je suis un soldat parvenu. Ma domination ne survivra pas au jour où j'aurai cessé d'être fort, et par conséquent d'être craint. »

Le résultat de cet entretien était le refus de l'offre de médiation et M. de Metternich quitta Napoléon en lui disant : « Vous êtes perdu, Sire ; j'en avais le pressentiment en venant ici ; maintenant que je m'en vais, j'en ai la certitude. »

Dans l'antichambre, les généraux essayèrent d'aborder M. de Metternich, mais celui-ci ne jugea pas à propos de satisfaire leur curiosité. Reconduit jusqu'à sa voiture par le maréchal Berthier, il quitta celui-ci en lui disant : « C'en est fait de lui ; » paroles qu'il aimait encore à répéter plus tard avec une complaisante fatuité.

M. de Metternich avait appris par le prince de Schwarzenberg que l'armée autrichienne pouvait être renforcée de 60,000 hommes dans le délai de vingt jours ; il était donc avantageux d'obtenir un prolongement, jusqu'au 10 août, de l'armistice qui allait finir le 20 juillet. Mais les négociations menaçaient déjà de ne pas aboutir à une entente et le ministre autrichien était sur le point de quitter le quartier-général français, lorsque Napoléon le fit venir peu de temps avant son départ et lui déclara qu'il acceptait la médiation armée de l'empereur François et que toute opération militaire devait être suspendue jusqu'au 10 août. Les représentants des puissances belligérantes entreraient le 10 juillet, à Prague, en conférence avec le représentant de la cour médiatrice.

Il devint pourtant évident que le consentement de Napoléon n'était qu'une feinte, car son premier représentant, Caulaincourt, arriva à Prague sans les pouvoirs nécessaires. De cette manière, le temps fixé pour les conférences s'écoula sans qu'on eût pu entrer en délibérations sérieuses.

La situation devenait critique. Le ton des notes échangées entre les cabinets de

France et d'Autriche devenait de plus en plus tranchant. M. de Metternich, d'accord avec la Russie et la Prusse, posa enfin comme ultimatum, entre autres exigences, la dissolution de la confédération du Rhin et le rétablissement du vieil Etat prussien. Bien que Caulaincourt pressât Napoléon d'accepter l'ultimatum, la réponse de ce dernier n'arriva pas pour le jour fixé. Dans la nuit du 10 au 11 août, les envoyés de la Russie et de la Prusse notifèrent l'extinction de leurs pouvoirs, et à minuit, M. de Metternich lança le manifeste de l'empereur François, le décret qui déclarait la dissolution du congrès et fit remettre ses passe-ports à M. de Narbonne, en sa qualité d'ambassadeur à la cour de Vienne; il faisait en même temps allumer les signaux qu'on tenait tout prêts de Prague jusqu'à la frontière silésienne pour annoncer à l'Europe que l'Autriche était entrée dans la coalition contre Napoléon. C'était l'aurore d'un temps nouveau.

Enfin la lutte, qui depuis un quart de siècle séparait la France du reste de l'Europe, allait se décider. La décision arriva, et « M. de Metternich certainement pouvait se flatter, » comme dit M. de Mazade, « d'avoir contribué autant que tout autre, plus que tout autre, à la victoire de la cause commune. »

Quatre ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait été témoin du mariage de Marie-Louise, comme confident et ami de Napoléon, et voilà qu'il faisait son entrée à Paris en vainqueur de la cause napoléonienne, qu'il collaborait à la Restauration qui, par le traité du 30 mai 1814, donnait la couronne à Louis XVIII et réduisait la France presque à ses anciennes frontières.

M. de Metternich se trouve au sommet de sa gloire. Au congrès de Vienne, il n'a pas seulement l'occasion de se montrer mondain brillant, il peut aussi mesurer son art diplomatique avec le talent d'un Talleyrand et, appuyé sur la confiance absolue de son souverain, déjouer habilement les intrigues de ce rêveur mystique qu'était au fond Alexandre I^{er}.

Mais l'œuvre de paix allait encore une fois être interrompue. Le matin du 7 mars 1815, M. de Metternich fut réveillé par la nouvelle que Napoléon avait disparu de l'île d'Elbe. Ce qu'on avait craint, ce que quelques-uns avaient prédit, et ce qui pourtant semblait invraisemblable, était arrivé, le grand magicien avait su tromper la vigilance des puissances alliées et avait débarqué avec ses fidèles au golfe Jouan. Il allait une fois encore faire trembler l'Europe, détruire pour quelque temps les espérances de paix que nourrissaient tous les Etats fatigués de la guerre.

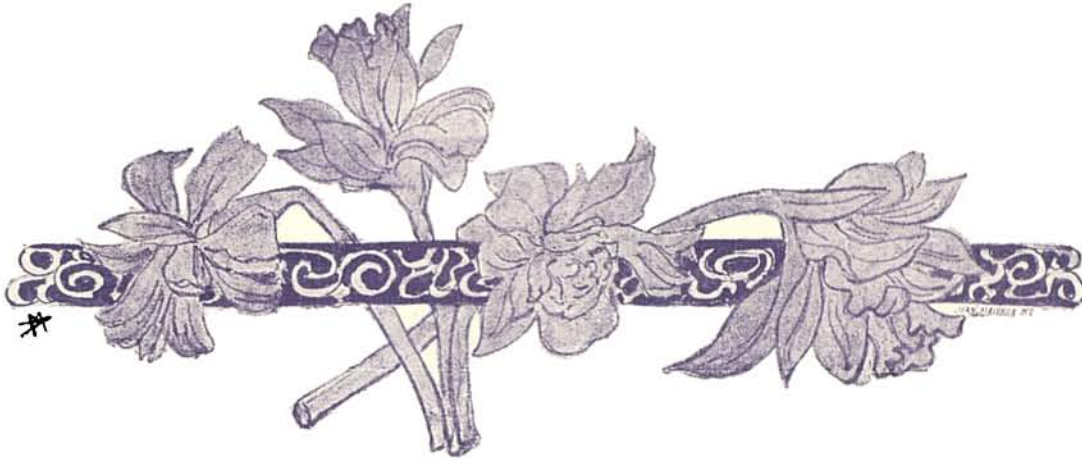
Quelle poésie tragique dans ces Cent-Jours et leur fin! Tandis que le César vaincu s'en allait à la mélancolique solitude de l'exil, les puissances conféraient sur les frontières qu'il avait lui-même fixées si souvent de par sa volonté souveraine.

M. de Metternich se trouve de nouveau à Paris. Il était invité un soir chez Blücher qui avait son quartier général à Saint-Cloud, et comme il écrit dans une lettre datée du 13 juillet 1815, à sa fille Marie, en voyant du balcon du château cette immense cité qui brillait avec tous ses dômes au coucher du soleil, il se dit que cette ville et ce soleil se salueraient encore quand on n'aurait plus que des traditions de Napoléon et de Blücher — et surtout de lui.

La biographie des grands hommes est toujours instructive. Quand elle est sincère, elle peut exercer une influence utile sur l'éducation d'un peuple. Et sans qu'il soit nécessaire de partager toutes les idées et les vues d'un personnage historique, on doit lui tenir compte de son succès quand il a contribué efficacement au développement de la puissance et de l'éclat de son pays. Tout ce qu'il y a d'élevé et de grand dans la vie d'un homme remarquable doit rester fixé dans la mémoire de la postérité.

Et voilà pourquoi surtout l'Autriche ne doit pas oublier le vieux chancelier qui a donné son nom à l'époque où il a vécu, et qui a su imprimer à son temps le sceau de son individualité.

ADALBERT DE LANNA.



LE VRAI AU THÉÂTRE

Il serait de mauvais goût de revenir sur la discussion ouverte ici entre M. du Chastain et moi à propos de la tragédie, d'autant plus qu'en pareille matière les opinions sont affaire d'habitude et de tempérament.

Mais dans son article *la Tragédie*, M. du Chastain a soulevé une question qui mérite peut-être d'être traitée pour des lecteurs s'intéressant aux choses littéraires : C'est la question de l'interprétation théâtrale, et par cela même du vrai au théâtre.

Il est un point sur lequel, à ce sujet, je serai d'accord avec M. du Chastain qui, en homme de goût et en lettré délicat, désire que l'interprétation soit naturelle. Mais c'est justement là le difficile, car il s'agit de savoir ce qui est le naturel au théâtre où tout est fiction, et comment il peut être obtenu.

Le théâtre n'est pas seulement un art, c'est une réunion d'arts. Art littéraire, de composition et de langage, d'invention et d'observation quant à la pièce écrite, art pictural quant à la décoration, art sculptural quant au maintien, au geste et au costume et art oratoire et d'expression quant à la diction et à la musique. Et il faut que tous ces arts forment un tout homogène pour composer un tableau cinématographique vivant et parlant. Ce n'est pas mince affaire.

Qui dit art, dit artifice, procédé, interprétation, convention et inspiration, c'est-à-dire le contraire du naturel. Les figures et les objets ne sont pas cernés par un trait noir : pourtant le dessin nous les représente ainsi sans que nous en soyons choqués. Dans la nature, les personnes et les objets sont colorés. La sculpture nous les montre en marbre, en bronze, en terre-cuite d'une seule couleur. Dans la polichromie, considérée déjà comme un art inférieur, les colorations données aux figures, aux draperies et aux accessoires sont conventionnelles et à teintes plates ; quand elles s'efforcent de se rapprocher de la réalité par leurs nuances, comme les têtes de cire des coiffeurs, c'est chose abominable. Si, dans

un tableau, le peintre donnait aux objets leur couleur naturelle (c'est-à-dire celle qui ne ferait pas tache en la posant sur le modèle), il produirait une image terne, incolore, plate, ennuyante à l'œil. C'est en forçant les tons, les clairs et les ombres, en chauffant les demi-teintes, qu'il donne du relief à l'image. La décoration théâtrale doit être picturalement un trompe-l'œil, donnant, avec les jeux d'éclairage, l'illusion de la nature, avec sa lumière, ses saillies et sa perspective.

Cette illusion n'est obtenue qu'à l'aide de procédés et d'artifices qui tiennent à la fois de la science et de l'art. Vu de près, le décor est un grossier barbouillage qui n'a rien de commun ni avec le tableau de chevalet, ni surtout avec la nature. Mais si on le regarde de la salle, ce n'est plus même une peinture, c'est la réalité. Elle serait complète si les directeurs consentaient à couvrir les planches de la scène d'un tapis de décoration simulant la verdure dans le bois, la route dans le paysage, les dalles dans un palais.

Le but au théâtre est de donner à la fiction l'apparence illusoire de la vérité. Mais les moyens de produire cette apparence sont des artifices qui n'ont rien de naturel. Il n'est pas jusqu'au costume qui ne soit soumis à cette exigence. Il y a quelque temps une américaine, très riche, éprise de théâtre, avait voulu se faire connaître à Paris, et avait choisi *Andromaque* pour cette épreuve. Soucieuse d'exactitude, elle s'était coiffée avec une parure de cheveux antique achetée fort cher en Grèce. Dans la salle, on se demandait ce qu'elle pouvait bien avoir sur la tête. Sa parure était vraie; mais pour qu'elle le parût, il aurait fallu qu'elle fût fausse.

Il n'est rien de plus naturel que la marche. Pourtant si l'on marchait sur la scène comme sur le pavé de la rue ou sur le parquet d'un salon, on semblerait fort gauche et quelque peu ridicule. Pour paraître marcher naturellement en scène, il faut l'apprendre, ce qui est presque aussi difficile qu'apprendre à bien dire.

S'il ne s'agissait que d'être naturel au théâtre, tout le monde pourrait y jouer. Et il s'en faut qu'il en soit ainsi. C'est parce qu'il y faut de l'artifice dans la diction, dans le geste, dans la tenue, dans la marche, qu'il y a un art et un métier de comédien, longs à apprendre, et dans lequel il en est tant qui restent médiocres, malgré beaucoup de travail. C'est que s'il faut l'étude, le travail, la pratique, le métier, il faut aussi le don.

Aussi ceux qui n'ont que le métier laissent inconsciemment voir le procédé, ce qui suffit à détruire l'illusion, alors que l'art consiste justement à obtenir l'effet sans laisser découvrir par quel moyen il est obtenu. Il faut au théâtre feindre la colère, le remords, la douleur, la tendresse au point que les spectateurs puissent croire que le comédien éprouve ces divers sentiments. Si au lieu de les feindre, il les éprouvait et les manifestait comme dans la vie réelle, s'il s'emportait comme on s'emporte, s'il pleurait comme on pleure, s'il s'apitoyait comme on s'apitoie, il serait insupportable et ridicule. C'est même le procédé employé par les comiques, d'imiter le plus possible le naturel dans ces sortes de manifestations dramatiques, pour faire rire les spectateurs de ce qui leur inspirerait une vive émotion joué autrement.

Pourtant il est des comédiens qui éprouvent quelque chose des sentiments qu'ils traduisent, qui ressentent en partie l'émotion qu'ils dépeignent et qu'ils provoquent, qui pleurent de vraies larmes comme la Malibran, fondant dans un mélange intime l'artifice et le réel, le métier et l'instinct. Ceux-là sont les grands artistes, ce que furent Frédérick Lemaître et M^{me} Dorval.

J'ai vu des amateurs et des commençants, parmi lesquels quelques-uns sont devenus des artistes de mérite, s'essayer sur de petites scènes. Ils croyaient jouer naturellement, c'est-à-dire comme ils comprenaient et comme ils sentaient. Dans le vaudeville, où ils mettaient de la bonne humeur et de l'entrain, ils ne s'en tiraient pas trop mal; dès

qu'ils abordaient la comédie de caractère, l'insuffisance du métier apparaissait, et quand ils s'en prenaient au grand drame ou à la tragédie, ils devenaient insupportables et grotesques. C'est qu'ils sentaient instinctivement qu'il fallait hausser le ton et qu'ils se laissaient aller aux sentiments que comportait le texte, comme s'ils avaient été dans la réalité et non dans la fiction, c'est-à-dire d'une manière naturelle, sans les corrections et les artifices qu'il y faut apporter, comme lorsqu'on peint d'après nature, où l'habileté du procédé se joint à la sincérité de l'observation.

M. du Chastain a entendu lire ou dire dans un salon littéraire les tragédies de Racine et il a fait, avec d'autres auditeurs, cette remarque que les personnes qui disaient avec le plus de simplicité et de naturel produisaient le plus d'effet. L'observation est des plus justes. Tout d'abord, dans le théâtre de Racine tout se passe en conversation — ce qui peut satisfaire certains auditeurs, mais ne suffit pas à la foule des spectateurs, parce qu'une conversation de deux heures et demie ne saurait émouvoir. Cette conversation est un langage versifié et à périphrases, — ce qui n'est pas précisément naturel — et la rend à la fois précieuse et monotone. Il faut une éducation spéciale pour se plaire à ce langage, même pour le comprendre. Mais quand on récite ce dialogue devant les lettrés qui ont cette éducation et qui savent à peu près par cœur, comme on dit, ces vers qu'ils ont lus tant de fois, il les faut dire presque en écolier, parce que toute interprétation personnelle dérouterait les auditeurs qui, dans leurs lectures solitaires, ne se sont pas habitués à cette manière.

En outre, M. du Chastain parle de lectures faites dans un salon. Or, la façon de dire dans un salon n'est pas du tout la même que celle de dire dans un théâtre, pas plus qu'une décoration d'appartement n'est celle qui peut servir à la scène. L'optique et l'accoustique des deux sont différents. Ce qui convient là ne convient plus ici. La loi des proportions s'exerce aussi bien pour la diction et la mimique, que pour la musique et l'architecture. Daudet a raconté de façon bien amusante l'histoire du tambourinaire dont les airs de galoubet avaient tant de charmes pour les paysans du Midi et qui n'étaient plus que de maigres chants de cigale à l'opéra. En revanche le théâtre n'est pas le salon. Les éclats de voix et les gestes, faits pour être entendus et vus à distance, et qui font tant d'effet dans le premier, seraient insoutenables dans le second. Hugo a parlé de la mélancolie qu'inspire le son du cor au fond des bois. Au lieu d'être mélancolique, il serait assourdissant dans une chambre.

J'ai beaucoup lu à haute voix les seules choses qu'on puisse ainsi lire, pièces de théâtre, poésies lyriques et morceaux oratoires. J'ai lu dans la chambre avec trois ou quatre auditeurs, dans le salon avec une vingtaine et dans des salles qui en contenaient une centaine. Quoiqu'il entre de l'artifice dans cette lecture, il y a beaucoup de ce que M. du Chastain appelle du naturel. Il y en a d'autant plus que le lieu est plus étroit, et le nombre des auditeurs plus restreint. Il faut dire alors en voix de rêve, avec des nuances très douces, en se pressant un peu. Plus la salle s'agrandit et plus le nombre des auditeurs augmente, plus il faut user d'artifice, ralentir le débit, prendre des temps, grandir et baisser le ton, changer d'accent ou de timbre, marquer les effets, manifester de l'émotion tout en la contenant, et en la mesurant sur celle de l'auditoire. C'est là tout un art, mais différent de celui du comédien.

Si on disait dans une chambre, sous la lampe, devant trois personnes, comme il faut dire dans une chambre de cent personnes, ce serait excessif, trop réel, trop bruyant et sonnerait faux; si on disait devant cent auditeurs comme devant trois, on les endormirait ou ils fuiraient. Si j'avais à lire ou à dire dans une salle de spectacle, je me rends compte que peut-être les moyens qui réussissent devant cent personnes seraient insuffisants et qu'il faudrait les procédés de l'acteur qui ne sont plus ceux du lecteur ou du

diseur de salon. C'est peut-être pourquoi je n'ai jamais entendu bien dire au théâtre, même par des artistes distingués, les morceaux de poésie lyrique qui relèvent plutôt de l'art oratoire, si ce n'est pourtant Frédérick Lemaître disant la fable de la *Cigale et la Fourmi* dans le *Maître d'École*, et Thérésa ; mais celle-ci disait en chantant, ce qui est encore un autre art.

Il y donc une diction de salon et une diction de théâtre, et, en outre, un art de lire et un art de jouer qui diffèrent autant que la peinture de chevalet et la peinture murale. Aussi la plupart des acteurs sont-ils mauvais lecteurs. Ayant l'habitude de la scène ils ne peuvent se plier à la sourdine que le salon exige. Ils ressemblent à un trombone qui voudrait jouer un air de hautbois. En revanche, le diseur le plus parfait de salon, outre qu'il aurait chance de ne pouvoir se tenir et marcher en scène, ne pourrait s'y faire entendre. Sa diction beaucoup trop rapide, pas assez fortement scandée, martelée, serait un bredouillement confus et monotone, parce que les nuances insuffisamment marquées s'effaceraient comme s'effacent celles d'une étoffe avec la distance et au grand soleil. L'expérience a été faite au moins pour des amateurs qui avaient obtenu des succès sur des scènes minuscules, et qui, sur la scène d'un grand théâtre, devenaient des ombres dont la voix ne dépassait pas la rampe.

Il en est du naturel comme du cœur humain. Musset a dit avec raison : « Le cœur humain de qui ? Le cœur humain de quoi ? J'ai mon cœur humain, moi. » Il est des gens qui parlent naturellement bas, d'autres naturellement fort. Il en est qui sont naturellement flegmatiques, d'autres non moins naturellement agités. Aussi un Anglais et un méridional ne diront-ils pas de la même manière le même passage d'un rôle ; et l'un et l'autre croiront le dire d'une façon naturelle. Tous deux auront raison en ce qu'ils le diront avec le naturel qui leur est propre, et peut-être ne le diront-ils pas avec le naturel qu'a conçu l'auteur et qui appartient au rôle.

Il y a le naturel de comédie et le naturel de drame, celui qui convient aux personnages de Régnard, de Molière et de Labiche, et celui convient aux personnages de Corneille, de Shakespeare, de Schiller et d'Alexandre Dumas. Quoique le premier soit d'ordre plus ordinaire, qu'on en ait constamment le modèle sous les yeux et qu'il paraisse facile d'en trouver les accents en soi-même, il ne faut pas croire qu'il soit aisé au théâtre de découvrir, non pas ce qui est naturel, mais ce qui peut le paraître. De même qu'il y a de l'artifice dans l'agencement des scènes et dans le dialogue, quant à la pièce, il y en a également dans l'interprétation du comédien. Celui-ci, en jouant Harpagon qui a perdu sa cassette ne peut prendre simplement l'air d'un fumeur qui a perdu sa blague à tabac. Il doit y mettre tout le désespoir d'un homme atteint dans son unique passion, et pourtant il ne doit pas dans ce mouvement éminemment dramatique, dépasser le ton de la comédie. Ce sont là des nuances qu'on n'a pas à observer dans une lecture intime de salon, parce qu'on n'a pas à les marquer fortement et parce qu'on n'a pas à joindre les gestes aux paroles et la scène à parcourir.

Quant au naturel du drame, il est d'un autre ordre. Ici, on est en présence de situations qui, pour n'être pas les plus ordinaires de la vie, sont pourtant plus ou moins communes, surtout à certaines époques et certains moments, comme aussi en présence de personnages animés de passions violentes, la jalousie, la vengeance, l'amour, le désespoir ; et il est dans leur nature de parler et d'agir violemment. L'acteur qui joue ces personnages dans ces situations, doit dire simplement ce qu'il y a de simple dans le rôle, mais pour être naturel, il faut bien qu'il parle avec véhémence, avec colère, avec douleur, dans les moments dramatiques et qu'il ait les gestes que comportent ces paroles et qui les soulignent. C'est là qu'est le naturel.

On ne comprendrait pas que l'acteur jouant Macbeth ne peignît pas l'épouvante en

voyant lui apparaître le spectre de Banco, que celui qui joue Roméo ne se jetât pas désespéré sur le corps de Juliette qu'il trouve inanimé, que Camille ne criât pas avec emportement ses imprécations, que Clytemnestre ne prît pas l'attitude d'une lionne défendant ses petits, en serrant Iphigénie dans ses bras lorsqu'elle dit à Agamemnon : « Venez, si vous osez, l'arracher à sa mère ! » et qu'enfin le « bouillant » Achille ne montrât pas quelque chose de la fureur qui lui était habituelle, en apprenant qu'on va immoler celle qu'il aime. L'excessif est ici le naturel, et ce qu'on appelle d'ordinaire le naturel, justement ne le serait pas.

Dans un salon où il est bien convenu qu'on lit ou qu'on récite, où les auditeurs sont sur le même plan et de plain-pied avec celui qui parle, où il n'y a pas le maquillage, le costume et le décor pour faire illusion, il serait malséant de se laisser aller aux excès que la passion provoque dans la réalité. Mais il en est tout autrement au théâtre où il faut justement que la fiction paraisse réelle. Là il faut faire vivre les personnages, leur donner l'apparence de leur âge et de leur condition, feindre la surprise, l'effroi, la fureur, l'angoisse, la douleur, parfois la folie. Seulement il faut les feindre avec art, dans la mesure que peut supporter le public et de façon à provoquer son émotion en même temps que son admiration.

Il y a de la beauté ou de la laideur dans toute manifestation excessive du sentiment ou de la passion. L'expression si touchante de la douleur peut se changer en grimace, la colère peut être terrible, effrayante, et elle peut être aussi grotesque. Les acteurs doivent le savoir comme les peintres, et ils doivent donner à leur attitude, à leur physionomie, à leur voix, les expressions que comportent le caractère du rôle et la situation. Quand Oreste croit voir les Euménides et leur demande : « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? » il est certainement halluciné ou égaré. Il faut, sur la scène, le montrer ainsi, et si le morceau peut se dire avec le genre de naturel propre à l'égarément ou à la folie, il ne peut être dit sur le ton naturel avec lequel on demande : « Croyez-vous qu'il fera beau demain ? »

M. du Chastain dira peut-être que c'est là parler aux corps avec le corps. Mais au théâtre il n'en peut être autrement. On n'y va pas pour entendre une lecture ou une dissertation ; on y va pour voir jouer, c'est-à-dire pour voir vivre une fiction, pour avoir la sensation d'une réalité à laquelle concourent les artifices de la décoration, du costume et de la mise en scène. Aussi les acteurs croient-ils, en général, et contrairement à M. du Chastain, que pour intéresser à la tragédie, il la faudrait dramatiser davantage dans l'interprétation, la rendre à la fois plus réaliste et plus pompeuse. J'estime d'ailleurs qu'ils se trompent et que ce serait dénaturer le caractère littéraire des œuvres, sans qu'on pût leur ajouter l'action théâtrale qu'elles n'ont pas.

S'il est relativement facile pour le comédien sachant son métier, de représenter des bourgeois qu'il peut étudier quotidiennement, il l'est bien moins de représenter des personnages sortant du commun dans des situations extraordinaires, et qu'il peut n'avoir pas eu l'occasion d'observer. Il faut alors qu'il imagine, comme l'a fait l'auteur, et qu'il paraisse dans la vérité du rôle tel qu'il la comprend et telle qu'elle peut être comprise par le public. C'est suivant sa nature qu'il joue ; il suppose que s'il était roi, prince, prétendant, chef d'armée, chef de foules, proscrit, ambitieux, trahi, trompé, jaloux, insulté, il parlerait et agirait de telle ou telle manière. Ceux des spectateurs qui ont l'esprit fait de même, dont l'imagination est semblable, trouvent que cette manière est naturelle ; ceux qui ont une éducation ou une conception différente, trouvent que cette interprétation est fautive ou vulgaire. Quoique le cri soit naturel dans la douleur, que l'agitation le soit dans la colère ou le désespoir, il est de rares artistes qui, au lieu de se laisser aller à ces mouvements naturels, se contiennent, tout en indiquant suffisamment par l'accent et le jeu de physio-

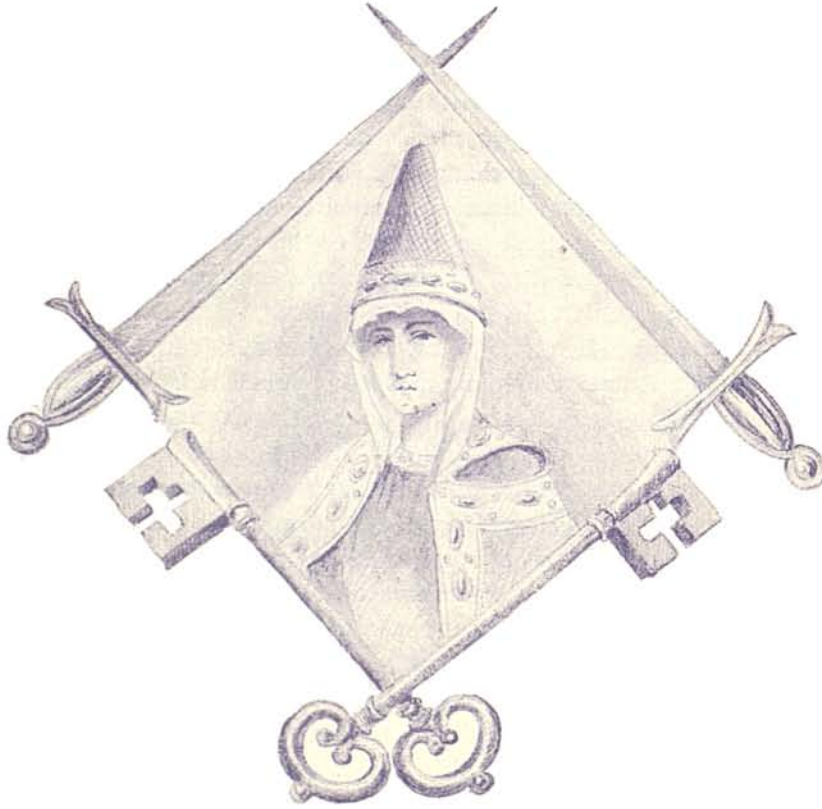
sionomie le sentiment éprouvé, de façon à donner au public la sensation d'un sentiment ou d'un caractère surhumain. Mais quel art ne faut-il pas pour laisser voir au public que l'insensibilité qu'on manifeste n'est qu'apparente, ou, comme dans Hamlet que la folie avec laquelle on agit est simulée !

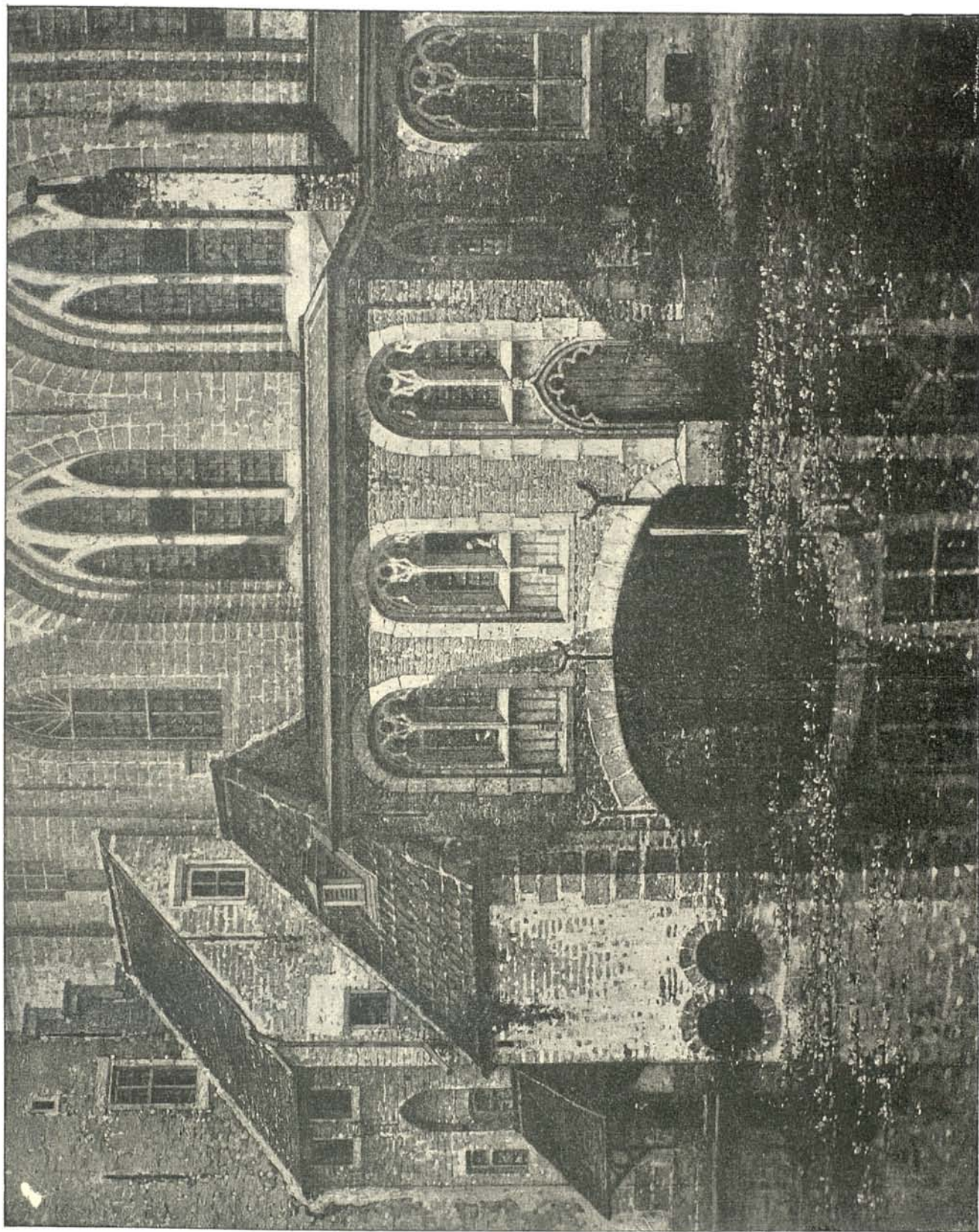
Donc le naturel dans l'interprétation théâtrale n'est que dans l'apparence, dans l'effet produit sur les spectateurs mais non dans les moyens employés pour produire cet effet. Encore le naturel est-il suivant les rôles et les situations. Quoique l'art soit en général une représentation de la nature, ses procédés ne peuvent être naturels. Il n'y pas une manière naturelle de peindre ou de modeler, et de même, la manière de jouer n'est pas naturelle. Seulement elle doit le paraître.

Après avoir parlé de l'interprétation, il reste à dire ce qu'est la vérité au théâtre, non plus à ce point de vue particulier, mais dans l'ensemble de tous les arts qui y concourent et surtout quant à l'œuvre littéraire. Mais ce sera pour une fois prochaine.

(*A suivre*)

PIERRE DENIS.





L'HOPITAL SAINT-JEAN, BRUGES

Tableau de STROOBANT



UN SECRET D'ÉTAT

La vérité sur Louis XVII

(SUITE)

Quelle agonie fut celle de ce Roi infortuné ! La puissance royale, aux yeux de ses professeurs, devait être une puissance illimitée, la France entière, avec ce peuple depuis si longtemps méprisé, était la propriété exclusive du Roy. Cette puissance léonine, avec laquelle Louis XIV avait su si bien gouverner, restait encore gravée dans l'esprit des nobles et des prêtres, et le souvenir de Fénelon faisait des prosélytes. Aussi est-ce sans habileté que les précepteurs du jeune prince, sans souci du lendemain, refusant de voir l'orage qui menaçait la royauté, s'étaient attachés à lui donner cette éducation.

Animé de sentiments véritablement religieux, Louis XVI avait toutes les qualités du chrétien ; il a toujours reculé devant une décision énergique qui aurait pu, au début de la Révolution, sauver la Royauté ; la répression du mouvement populaire ne pouvait se faire sans effusion de sang ; il hésita, et son peuple échauffé ne lui permit pas d'accomplir les réformes qu'il projetait.

Il est un des rares souverains qui aient laissé une mémoire sans tache.

Depuis le jour où Louis XVI fut traduit devant la Convention nationale, toute communication avec sa famille lui fut interdite. Il essaya de réagir contre ces rigueurs, mais la Convention fut impitoyable devant ses réclamations. Après avoir perdu son trône il fut arraché à ses affections.

Ce ne fut que dans la tragique soirée du 20 janvier 1793 qu'il put embrasser pour la dernière fois les captives du Temple et son fils, et le lendemain, à 9 heures du matin, il quittait la vieille tour, escorté par Santerre, les municipaux et quelques gendarmes, pour aller mourir sur la place de la Révolution.

Six jours après la mort du Roi, Monsieur, comte de Provence, apprend le sort de son malheureux frère, qu'il avait abandonné dans son infortune. Il adresse aussitôt à la France et aux puissances étrangères une proclamation datée de Hamme, en Westphalie (28 janvier), dans laquelle, après avoir dépeint « son horreur en apprenant que les plus criminels

des hommes viennent de mettre le comble à leurs nombreux crimes par le plus grand des forfaits, » il notifie « que le dauphin Louis-Charles est Roi de France et de Navarre sous le nom de Louis XVII et que, par les dispositions fondamentales du royaume ainsi que par les droits de naissance, » lui même est régent de France durant la minorité de son neveu.

C'est à Santerre que Monsieur adressa sa déclaration. Le Conseil général de la Commune et la Convention nationale, qui en eurent communication par lui, en conçurent le plus vif ressentiment. La lecture en séance publique fut interdite.

La Convention avait aboli la Royauté et Monsieur venait lui rappeler brusquement qu'il tenait cette abolition pour nulle et non avenue. La vérité c'est que celui-ci avait pensé plus à lui qu'à son neveu. L'amitié qui unissait Louis XVI et son frère ne se manifestait que par des sentiments glacés. Le comte de Provence avait toujours montré à Versailles une attitude humiliante pour la Cour; le Roi, à ses yeux, passait pour un incapable; la Reine, il la traîna dans la boue.

On se rappela, après la mort du Roi, la dissension qui avait divisé les deux frères. La division germa à ce sujet dans le parti royaliste, car beaucoup contestaient de remettre la direction des affaires à un prince que l'on savait l'ennemi de son frère, aussi le comte de Provence saisit promptement l'occasion de revendiquer solennellement des droits à la régence que beaucoup lui refusaient.

La province avait exprimé sa pensée sur la mort du Roi avant même que Monsieur eût pu traduire la sienne. Quant à la Vendée, devant les décrets de la Convention, elle était en insurrection depuis quelques mois déjà. C'est en août 1792 qu'elle a fait entendre son premier cri de guerre. La lutte se poursuivit sans énergie; mais aussitôt après la mort du Roi, les prêtres et les nobles s'entendent pour tirer du sang royal versé un nouvel aliment au fanatisme du pays. Au commencement de mars, plus de 600 paroisses se soulèvent au cri de : Vive Louis XVII !

Retournons dans cette lugubre tour du Temple du fond de laquelle l'infortunée Marie-Antoinette ressentait la secousse de ces tressaillements vengeurs. Un éminent écrivain, défenseur de cette cause opprimée, a dépeint dans toute sa réalité les angoisses des royales prisonnières. Pauvre Reine! elle n'entrevoit pas encore l'abîme creusé durant les dernières années de la monarchie, entre la vieille France et la France nouvelle. Sa pensée se refuse à envisager dans toute leur horreur les haines accumulées et savamment exploitées contre tout ce qui porte le nom de Bourbon. Elle ne mesure pas exactement la puissance de la Convention et des comités, l'action oppressive que les clubs exercent sur eux; elle n'a point le sentiment de leur férocité naissante; elle ignore le trouble des esprits, la perversion du plus grand nombre. Dans son intelligence, peut-être, et certainement dans son cœur, la province devait arriver à dompter Paris.

Que Louis XVI eût été sacrifié à ses assassins, elle finissait par le comprendre. Aux passions déchaînées par des doctrines mal définies par des événements funestes, peut-être avait-il fallu une victime expiatoire. Aux yeux de cette femme d'une intelligence remarquable, mais dont les circonstances avaient trop hâtivement fermé l'horizon politique, de sanglantes représailles étaient devenues possibles, depuis le jour où la découverte de l'armoire de fer aux Tuileries et la remise des papiers qu'elle contenait entre les mains de la Convention avaient rendu évidente la participation du Roi à des conspirations parties de l'étranger contre le prétendu repos ou l'honneur de la France.

Mais Louis XVII était innocent, lui! Il ne pouvait être victime.

A cette pensée, l'espérance retraits dans son cœur. Comment d'ailleurs n'y serait-elle pas rentrée, alors que les mesures de sévérité en vigueur au moment du procès du Roi venaient d'être suspendues?

Plusieurs tentatives de délivrance avaient été tentées, mais elles restèrent toutes sans résultats. Ce fut en premier lieu Toulan et Lepitre, deux municipaux chargés de surveiller la famille royale, qui, aidés du chevalier de Jorjayes, avaient entrepris de mener cette périlleuse affaire. La Reine et M^{me} Elisabeth devaient prendre un déguisement et s'affubler d'écharpes tricolores.

On devait ensuite les faire sortir de l'enclos du Temple à l'aide des cartes en usage, des laissez-passer qui se délivraient alors au Temple avec la plus grande facilité. Quant à Louis XVII et Madame Royale, leur enlèvement paraissait aussi simple, aussi facile. Voici comment on comptait l'opérer :

Chaque soir, un homme pénétrait dans l'enclos pour allumer les réverbères de la prison : il avait coutume de se faire aider dans cette besogne par ses deux enfants. Un royaliste éprouvé, inspecteur des domaines nationaux, M. Ricard, devait entrer dans la cour, déguisé en allumeur et accompagné de deux enfants, avant l'heure où le salarié du Temple venait lui-même faire son travail. Toulan, l'un des municipaux, amènerait alors le dauphin et sa sœur, qui sortiraient avec M. Ricard, et lui-même partirait ensuite. Toute la famille royale se réunirait en un lieu fixé d'avance, et fuirait vers les côtes du Havre, dans des cabriolets conduits par M. de Jorjayes et les deux municipaux. De là on passerait en Angleterre.

Au moment où le succès paraissait assuré, lorsque déjà les déguisements étaient au Temple, que les cartes et les passe-ports étaient prêts, les cabriolets retenus, on entrevit soudain des obstacles à la réalisation du projet; on attendit, on tergiversa, et finalement on dut y renoncer.

Ce premier projet devait amener l'étude de nouvelles tentatives. On chercha aussitôt de nouvelles combinaisons. Une maladie du jeune Roi apporta malheureusement un sérieux obstacle à leur réalisation. Mais à peine fût-il rétabli que les conspirations pour son salut recommencèrent. Cette fois, ce fut autour du baron de Batz qu'elles se groupèrent.

Plusieurs membres de la Convention et de la Commune, nous révèle l'écrivain royaliste Eckars, étaient gagnés à la cause royale, et le siège principal de la conspiration se trouvait établi chez le capitaine même de la force armée de l'une des sections de Paris, chez Cortey, de la section de la rue Lepeletier. Cortey avait su captiver la confiance de l'un des jurés au tribunal révolutionnaire, surnommé Chrétien.

Grâce à ce concours, chaque fois qu'un détachement de sa compagnie était de garde au Temple, c'était lui qui en obtenait le commandement.

Mais il fallait aussi s'assurer de la complicité d'un des municipaux du service ordinaire; M. de Batz s'adressa au nommé Michonis, en s'assurant d'abord qu'il pouvait compter sur lui; il n'avait pu songer à Lépitre ni à Toulon qui, tenus en suspicion, avaient été rayés des feuilles. Celui-ci même fut arrêté le 19 avril, mais ayant réussi à s'échapper, il loua sous un nom d'emprunt une chambre dans une maison près du Temple, d'où il jouait sur le cor des airs ayant une signification convenue, cherchant à renseigner les princesses au sujet des faits sur lesquels son attention était appelée spécialement. Il faut croire que le service de la sûreté ne se douta de rien, puisque ces signaux par le cor durèrent plusieurs mois, ainsi que le prouve un billet de la Reine à M. de Turgy et daté du 11 octobre 1793.

Donc, un jour que Cortey et ses hommes d'une part, Michonis de l'autre, se trouvaient de garde au Temple, M. de Batz s'y introduit assez tard dans la soirée, à la faveur d'un déguisement. Quelques dispositions préalables sont rapidement prises : trente hommes dévoués sur lesquels le vaillant royaliste peut compter occupent tous les services de la Tour, de l'escalier et des patrouilles. De son côté, Michonis s'est entendu avec ses

collègues pour monter seul la garde dans la chambre des princesses ; les autres municipaux jouent aux cartes dans la salle du Conseil. La famille royale est avertie ; chacun attend un signal convenu pour revêtir des habits d'emprunt. Il est entendu que les princesses, couvertes de redingotes de soldat, et l'arme au bras, partiront encadrées dans une patrouille, au milieu de laquelle passera inaperçu le petit Roi, tous marchant sous les ordres de Cortey.

C'est après minuit que l'enlèvement doit avoir lieu ; il est onze heures, et tout est bien. Contretemps fatal ! Voilà le délégué Simon (averti, paraît-il, par une lettre anonyme) l'affreux cordonnier qui arrive au Temple.

Le commissaire de la Commune prie Michonis de lui remettre sur le champ ses fonctions et de se rendre au siège des comités. Le secret a été trahi. Cortey, heureusement, a eu le temps de faire fuir le baron de Batz. Lui découvert et pris, on avait en mains les preuves du complot ; lui sauvé, tous ses fidèles ont la vie sauve. Michonis fait d'ailleurs bonne contenance à la Commune et, le lendemain, quand Simon s'y présente, on le plaisante sur ses cauchemars et on l'accuse d'avoir dénoncé le municipal en haine de lui.

Telle est la vie au Temple pendant ces premiers mois de 1793. Alternatives d'espérances et de déceptions ; projets longuement préparés, échouant les uns après les autres, conspirations de tous les jours, habilement conduites et avortant misérablement.

Tous ces faits démontrent du moins que la surveillance au Temple n'était pas si rigoureuse qu'on ne pût sérieusement songer à y échapper. Mais il fallait sans doute d'autres expiations...

(*A suivre.*)

WILFRED





PHYSIONOMIES D'ARTISTES

STROOBANT

UNE longue et belle carrière que celle de Stroobant, carrière de labeur incessant et robuste qui formera pour la postérité un bouquet d'œuvres d'art exquises dont la Belgique a droit de s'enorgueillir.

Stroobant est un grand peintre et un homme modeste. Il est de la race de nos vigoureux artistes qui respectaient leur art, qui se croyaient tenus envers lui de conscience timorée et de vénération émue, et ne le traitaient pas comme une fille d'auberge.

Son œuvre, profondément étudiée et fouillée, d'un dessin impeccable et d'une couleur radieuse, est bien celle que pouvait produire le tempérament flamand d'où est sortie l'illustre pléiade qui a porté si haut le renom de l'école belge.

S'il faut avoir de longs cheveux, une barbe plaintive et la cravate haute pour être artiste, Stroobant ne peut espérer être admis dans ces rangs fortunés. Il est l'homme correct, le bourgeois tranquille et calme, et n'était son regard vif, enveloppant et scrutateur, plein de malice et de feu, on ne se croirait guère en présence d'un homme qui a consacré sa vie à la plus noble des muses.

Sous ces dehors simples, Stroobant cache l'âme vibrante de l'artiste, toute brûlante encore d'amour pour ses pincesaux, pour les beaux pays, les vieux monuments, pour ces coins pittoresques des antiques cités, dont il rend si bien l'attrait de vétusté mélancolique ou de grandeur passée.

Entre toutes ces vieilles villes de Belgique, Stroobant, lui aussi, s'est laissé séduire par la grande charmeuse, par cette étrange et artistique Bruges qui asservit si absolument tous ses courtisans.

« Bruges est mon amour de jeunesse », dit-il avec son fin sourire tout plein de bonhomie, « je l'ai aimée depuis que je la connais, et je lui resterai fidèle jusqu'à mes derniers jours. »

Et c'est ainsi Stroobant n'a jamais manqué de venir, chaque année, faire sa cour

à la glorieuse citée comtale. Même après ses courses en Gallicie, en Italie ou en Allemagne, il n'a pas cessé de lui revenir fidèlement, comme on revient à une vieille amie pour laquelle on n'a pas de secret et qui connaît vos faiblesses et sourit à vos goûts.

Dernièrement un de nos jeunes collaborateurs en parlant dans cette revue de Rodenbach, le fils d'élection, le passionné de « la Ville morte », a retracé poétiquement ce sentiment empoignant qui envahit l'âme du poète pour en faire l'obsession et l'inspiratrice des plus belles œuvres de sa plume.

Rodenbach voyait Bruges à travers son tempérament un peu lymphatique de poète sensitif et tendre, de rêveur nuageux.

Stroobant, lui, la voit et la peint avec sa vigueur animée de flamand robuste. Il reproduit ses coins pittoresques, les couleurs surannées de ses vieux murs où la patine du temps a jeté son incomparable palette.

Ces vieilles maisons que l'âge a respectées, ces béguinages pittoresques aux grandes salles blanchies à la chaux, avec les plafonds de chêne, et ces petites fenêtres voilées qui s'ouvrent parfois au soleil pour laisser entrevoir rapidement un visage blanc de religieuse; ces vieilles cours mystérieuses qui semblent fermées à clef depuis des siècles, renfermant des trésors d'architecture enguirlandés de mousse ou de lierre, toutes ces choses du passé, toutes ces parures d'autres âges, Stroobant les connaît comme une femme connaît l'écrin de ses bijoux.

Et chaque année, quand il revient à ses amours, à Bruges l'enchanteresse, il découvre de nouveaux coins, de nouveaux effets, de nouvelles merveilles qui, traduites par son pinceau, deviennent les œuvres admirées qui ornent nos musées et nos salons.

Pour son œil de peintre, cette vie flamande, encore si imprégnée des traditions ancestrales, a un charme irrésistible. Il sait si bien en décrire les aspects divers, le calme des béguinages et des grands murs des couvents qui se baignent dans les eaux dormantes, les processions qui se déroulent dans les demi-jour des vieilles églises, noyant les blancheurs des jeunes filles, l'or pâli des lourdes chapes, dans les nuages de l'encens, où pointent comme des étoiles le scintillement des cierges, ou encore ces grandes cavalcades pieuses, si pleines de couleur locale, cette procession matinale de Notre-Dame-des-Aveugles qui, tous les ans, depuis la bataille des Éperons-d'Or, parcourt les faubourgs de la ville, remettant au jour les amples costumes des bourgeois, compagnons de Van Artevelde, les armures des chevaliers, les pourpoints de buffle lacés sur le corps des descendants des célèbres et terribles bandes flamandes, armés des mêmes « goedendags » meurtriers, dont quelques-uns portent encore des taches brunes témoignages de massacres. Et toutes ces bannières bigarrées et brillantes, se découpant sous le ciel bleu d'été ou s'agitent les fils de la Vierge!

Et le peintre s'emporte, fougueux et ému, à décrire ces scènes merveilleuses bien faites pour ravir l'âme du coloriste et du dessinateur qu'il est....

L'œuvre de Stroobant est immense. Presque tous nos monuments publics possèdent une ou plusieurs peintures de lui. A Bruxelles, en particulier, il a décoré le Palais de la Nation, l'Hôtel de ville, etc., etc. Nos musées conservent ses meilleurs morceaux.

Il ne se repose pas sur de tels lauriers, il travaille avec la même ardeur que dans sa jeunesse et il a raison, car son pinceau a la même fermeté, la même couleur, la même hardiesse que jadis. Il est un des rares artistes dont le talent ne vieillit pas.

Stroobant a beaucoup dessiné. Dans ses voyages, il remplissait des monceaux d'albums, croquant une ligne, un type, un coin de maison, ne laissant passer aucun document, aucune occasion d'étude. Et ces preuves de son activité consciencieuse forment le plus curieux et le plus artistique récit de vie peintre que jamais historien puisse rêver.

Beaucoup d'ouvrages de librairie ont été illustrés par lui, et quelques-uns de ces ouvrages sont des albums inestimables, gardés précieusement dans les grandes collections.

Nous ne citerons de ceux-là que cette magnifique illustration de la Gallicie commandée au peintre belge par le généreux patriotisme du comte Poloski, et pour laquelle Stroobant passa trois mois de labeur incessant, étudiant les curieuses villes et les sites sauvages de ce pays alors si inconnu de notre occident.

Stroobant a aussi butiné en Italie, en Allemagne, en France, des provisions d'art pour ses pinceaux. Il ne veut rien faire de chic et de sentiment, de peur de tomber dans le faux et dans la fantaisie, son art est trop technique pour se payer d'à-peu-près; aussi revient-il de préférence à son pays natal, à Bruges, au vieux Bruxelles, aux rues tournantes de nos antiques cités, et sa vie calme, régulière, laborieuse, loin du bruit, des discussions d'art, des intrigues ambitieuses, est bien celle du sage qu'il est et qu'il fut. La gloire, pour lui, n'a pas d'éclats tapageurs, il ne les a jamais désirés; il préfère à ces encensements bruyants la gloire durable et sincère que donne le talent vrai servi par un travail assidu et consciencieux; il l'a, cette gloire, la seule estimable, la seule qui traverse les siècles.

Mais il ne travaille pas seulement pour lui, il travaille pour les autres, et l'Académie de Molenbeek-St-Jean qu'il dirige est certainement celle où s'obtiennent les meilleurs résultats.

Il en a fait son œuvre, il lui consacre tout le temps que ses amis et ses travaux lui laissent de libre. La longue expérience de sa carrière d'artiste lui a appris que la recherche unique de l'art bien rarement assure le pain quotidien; aussi dirige-t-il toutes les études de ses élèves vers la pratique industrielle de l'art et il réussit à former ainsi des dessinateurs habiles, adroits, au goût sûr.

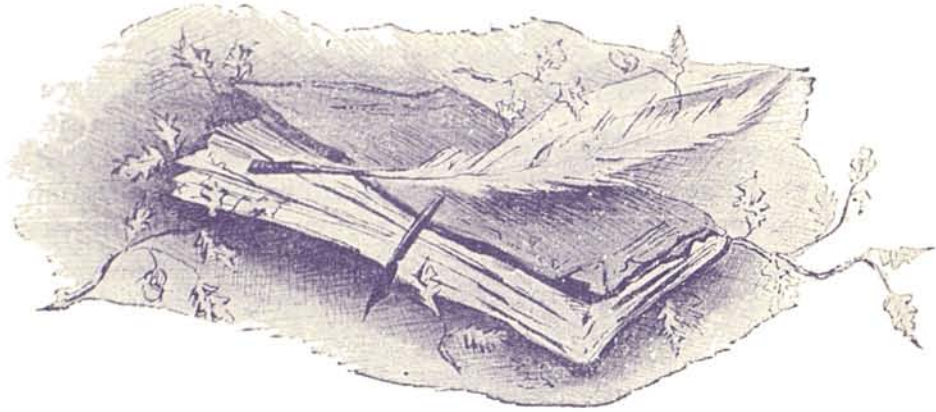
« Rien ne vous empêche, dit-il à ceux qui regimbent, si vous avez l'étoffe d'un Rubens en vous, de le devenir malgré vos études décoratives, et si vous n'êtes pas un Rubens, vous serez très content de faire votre fortune à dessiner des tapisseries! »

Ces mots ne sont-ils pas là comme un résumé de cet esprit pondéré, prudent, raisonnable dans son existence simple et patriarcale? L'amour de l'art n'y obscurcit pas la raison, et éloigné des coteries, des chapelles, de toute la bohème artistique, il continue son travail en paix, plus soucieux de composer une belle toile que de courir après l'admiration. Et il a bien fait, puisque, de tous les côtés, les hommages sont venus à cet artiste de haute conscience qui ne les cherchait pas.



MAVIL.





NOTES LITTÉRAIRES

CONTES INQUIETS

par POL DEMADE.

REMPLISSONS une tâche agréable. Disons quel bon accueil ont fait au dernier livre de M. Pol Demade, — en Belgique, aussi en France — les intellectuels. Nous devons au beau discours de Jules Lemaître, d'une ironie si haute et d'une précision si décisive, de pouvoir enfin, sans présenter d'excuses, écrire ce mot. Au surplus, les lecteurs de la *Revue Mauve*, avertis par des articles récents, savent avec certitude quel sens élevé nous gardions ici jalousement, en dépit des compromissions fâcheuses et des voisinages discréditants, à ce qualificatif pour un temps décrié. Toujours nous avons pensé que nous le devions défendre et maintenir, sans nous soucier des nigauds pervers qui en mésusent, le garder nôtre, et faire, plus il était menacé d'applications déformantes et déshonorantes, meilleure garde autour de lui.

Donc M. Pol Demade a été, un peu partout, loué comme il convenait, d'avoir écrit ces pages troublantes. Il n'a pas été magnifié seulement dans ces cénacles fermés, de cordialité pontifiante, qui sont de petits laboratoires d'admiration mutuelle. Hors des étroites chapelles, où parfois le ton congratulatoire se hausse à des glorifications démesurées, loin de cet encens puéril, ce recueil a fait son chemin. Beaucoup en ont senti la portée et le charme, beaucoup, de l'avoir lu, ont gardé le souvenir d'un frisson, et le profit d'une secousse psychique parmi ceux-là dont notre directeur écrivait ces jours derniers qu'ils n'estiment une œuvre littéraire que dans la mesure où elle leur paraît capable « d'exalter le meilleur de notre âme ».

A tant d'éloges, et tant mérités, dont le bruit, de tous les côtés, vient à l'oreille du jeune écrivain, il nous est agréable de joindre le nôtre. Non pas que nous voulions, ici, après beaucoup d'autres, reconnaître et proclamer le mérite littéraire de

M. Pol Demade — ou constater ses progrès — (ils sont notables, et M. Demade, assurément, serait près d'égaliser les écrivains belges qui parlent avec le plus de force la langue française, s'il voulait, avec un soin plus vigilant, se garder de certains badi-nages inutiles et qui, d'ailleurs, sont du ton de la chronique) — ou encore guider le lecteur parmi ces chapitres que déformerait et amoindrirait toute analyse, lui indiquer les bons endroits, lui signaler, par exemple, telles pages de *Soir de race*, de la *Colère des douze*, de *l'Enfant aux chandelles*, qui sont, à l'estime même des plus courbés vers la terre, d'émouvants et exaltants appels vers l'au delà.

Le mérite essentiel de M. Demade (et c'est de quoi il le faut surtout louer) est d'avoir voulu donner aux âmes engourdies la secousse d'un réveil salutaire — et d'y avoir, par de nobles moyens d'artiste, réussi. Ainsi il a marqué sa place aux premiers rangs des écrivains qui tiennent pour principal devoir de nous forcer à réfléchir sur nous-mêmes, de retourner au dedans de nous nos regards amusés par des ombres vaines, d'avertir ce promeneur, qui va sur la terre, somnolent et les yeux baissés, des lumières lointaines qui éclairent les mystérieux horizons et dont le reflet est en lui.

Mon confrère Georges Virres a écrit : « Naguère, en préface à *une Ame Princesse*, Pol Demade révélait la volonté d'inquiéter le lecteur sur son âme ». Vous entendez bien n'est-ce pas, qu'il s'agit de l'âme du lecteur, non de l'âme de M. Pol Demade. Il va de soi, ai-je besoin de le dire, que je ne cherche aucunement ici la petite bête... amphigourique. Mais le titre même de ce recueil, plus que la phrase du critique, rend possible un malentendu qu'il convient de dissiper dès le seuil, avant même que le lecteur n'ait lu le premier feuillet, et, par soi-même, discerné quel fut le vrai dessein de l'auteur. Ce sont ici des contes inquiétants, et non les contes d'un inquiet. M. Demade n'est à aucun degré un inquiet. Il tient des certitudes et les tient fermement. Volontiers il les confesse et les proclame dans des revues d'affirmation catholique. Il n'est point le chercheur fiévreux et qui doute. Il sait où le conduit le chemin qu'il a choisi. La lumière, *la vraie lumière qui éclaire tout homme venu en ce monde*, il s'est assuré de la source éternelle d'où elle tombe sur son âme et l'éclaire, et la guide dans les sentiers de la vie.

Ici j'entends un catholique exigeant : Mais cette lumière, la vérité, que ne l'indiquez-vous? que ne l'enseignez-vous? Ces promeneurs, ces las-de-marcher qui s'attardaient devant leurs propres fantômes, penchés sur le jeu de leurs ombres sur le sol, vous les avez secoués, réveillés, inquiétés, c'est bien. Vous avez remué leur âme engourdie. Vous avez détourné leur esprit de la *terre fascinatrice*. Et votre geste leur a montré les clartés lointaines. Ce n'est pas assez. Ce n'était pas tout votre devoir. Il fallait leur dire : Debout, marche et suis-moi. Surtout, écoute-moi. Je t'ai forcé à lever ton regard sur les sommets que la vérité illumine. Permits que maintenant je t'instruise sur ton origine et sur ta destinée et sur ton âme réveillée.

A quoi M. Pol Demade répond très-fermement et justement : Non! je ne ferai pas de sermon. Ce n'est point mon affaire. « Le sacerdoce n'appartient pas aux diseurs de fables. Le sel de la terre est en d'autres mains. Ma tâche est d'inquiéter les âmes. J'estime que c'est tout le rôle d'un écrivain catholique. Donner à la créature humaine l'inquiétude de l'au-delà; l'arracher, s'il le peut, à ses préoccupations matérielles; et, ceci serait son triomphe, l'empoigner jusqu'à la détourner de l'ombre et à l'orienter dans la direction de la clarté éternelle ». Mais, à ce triomphe, il ne prétend pas aujourd'hui. En quelques contes ne peut se trouver la force d'une prédication. Un appel qui réveille, un geste vers le bon chemin, et c'est tout. Et c'est beaucoup.

« Inquiéter les âmes, dit M. Demade, c'est une vieille idée à moi ». Nous avons vu que, dans la préface d'*une Ame princesse*, il formait déjà ce dessein.

Son œuvre est une lutte persévérante contre l'homme endormi. C'est un effort constant d'exaltation spirituelle.

Ce promeneur, que contente la contemplation des vains jeux de l'ombre, et qui tourne le dos au soleil, c'est le matérialiste fasciné par la terre et courbé sur elle. M. Demade l'aborde. Il lui dit : Mon ami, que perdez-vous votre temps à regarder le manège de ces fantômes sur le sable où vous marchez ? A remuer cette vile poussière, donnerez-vous à votre âme le rafraîchissement, la lumière et la paix ? Je vais m'asseoir près de vous et vous conter des contes.

... Et voici qu'Ulric Klangsor, qui, jusqu'à quarante ans, avait peiné, avait eu faim et soif tous les jours de sa vie, s'avisa soudain de réveiller le monde par le coup de tonnerre d'un chef-d'œuvre qui atteignait à une rare magnificence d'idéalisme. Une toile : *Le Dam*. « La peine du Dam, disait le catalogue, figure Lucifer devant la porte fermée du Paradis, le crâne volant en éclats, à l'apparition, au loin, derrière la matérialité de la porte close, de l'ombre elle-même de Dieu ».

Klangsor, le mendiant, le porte-loques, qui depuis cinq ans, venait chaque matin, au coin le plus obscur de la cathédrale, prier et pleurer, Klangsor maintenant est illustre — illustre pour avoir régénéré la peinture religieuse déshonorée par tant de cuistres !

Ce fruit de la gloire, ce fruit qu'il savoure, depuis longtemps il l'a regardé mûrir ! Mais quoi ! à qui cette toile ! A lui, qui y mit la vie de son âme, ou à la foule dont l'admiration passe ? Ces hommages éphémères, ne sont-ce point des baisers pris à son enfant par des inconnus ? Et comme un Américain lui offrait de l'or à profusion, Klangsor prit un couteau et déchira son tableau. furieusement.

Un jour, dans les ateliers, dans les salons, un bruit courut : Klangsor a perdu la vue. D'abord, le vieil artiste aveugle eut une telle douleur qu'il espéra mourir. Puis une rage le prit de recommencer le *Dam*.

« C'en était fini de la lumière et de la couleur. Il recommencera avec du bronze. Il donnera au *Dam* une voix d'airain. La prédication sera continuée sur la voie publique ! » Il demande de la terre, du plâtre, du marbre... Encore ! femme, encore ! — Mais tu en as ! — J'en ai ? — Les mains pleines, mon pauvre homme ! — Mais non ! donne, donne, te dis-je !

« Klangsor ne *sentait plus*. Soudain, le *sens du tact* lui manquait. *Il mourait un peu plus*. L'artiste vaincu et sa femme restèrent l'un en face de l'autre, elle, sanglotant, lui la fixant de ses yeux morts, les mains maculées de cette glaise qu'il réclamait et qu'il ne sentait plus. — Femme, femme, articula-t-il, péniblement, en tremblant. Et il dit encore quelques mots inintelligibles.

« La génie de l'artiste essaya ce dernier moyen d'évasion : implacablement condamné, en vertu d'une justice supérieure, à la séquestration éternelle, son âme se rua à ses lèvres pour tenter de s'échapper par cette porte de la parole, qui demeura quelque temps encore entr'ouverte... Mais ce ne fut plus qu'un bégaiement.

« L'âme d'Ulric Klangsor était définitivement prisonnière, sous le quintuple airain de ses sens abolis, dans l'argile de la chair...

« Klangsor mourut... et dans la foule qui suivit les funérailles, deux hommes causaient : un savant, un prêtre.

« Le savant disait : « Tabes ! ataxie locomotrice, dégénérescence des cordons de la moëlle... »

« Le prêtre : « Cet artiste a commis ce crime d'éteindre un flambeau qui pouvait éclairer une âme. Il fut coupable d'avoir caché, à jamais, aux regards des hommes, un peu de la beauté de Dieu. Il en est puni *intelligemment*. Le châtement est approprié à la faute, *il annihila, et il est annihilé. Stipendium peccati mors.*

« Peut-être, l'abbé, peut-être, dit le docteur.

« ... Ailleurs, c'est une carmélite, la *sublime obéissante*, à qui le nonce accorde l'exceptionnelle faveur de quitter une heure son couvent pour venir prier au chevet de son père qui meurt.

« Elle accourt. Merci, soupire le vieillard. Et il garde la main de sa fille dans sa main crispée, et qui devient froide.

« L'heure passe... « C'est toi, dit le mourant, qui me fermera les yeux. »

« L'agonie continuait, âpre. La tempête de la mort secouait furieusement, pour le déraciner, ce vieux chêne d'homme, résumé des forces de toute une race vaillante qu'il finissait.

« La carmélite regarda la pendule. Elle pâlit... on ne lui avait accordé qu'une heure. Il était temps de partir, si elle voulait rentrer à son couvent à l'heure prescrite par la Règle.

« Elle se leva pour sortir. La main de son père retenait la sienne dans une étreinte douloureuse. Elle le contempla d'un long regard, ce père mourant à qui elle devait d'être à Dieu. Au fond de ses yeux d'une angélique douceur de beau soir, éclata soudain l'éclair du désir. Elle était debout, presque effrayante à voir, avec les deux torchères de ses grands yeux dilatés, incendiés de toutes les flammes de l'amour humain. Elle se retrouvait enfant, et femme en somme, et fille de ce mourant adoré.

« Il fallait partir, elle demeurait ; elle ploya les genoux, se releva, se remit à genoux et, pendant une minute encore, mais une seule, les anges qui gardaient ce logis assistèrent à deux agonies, celle du père et celle de la fille, mais la terre ne connut rien de cette lutte-ci.

« Sœur Louise regarda la pendule une dernière fois... et son père qui râlait. Elle sépara très doucement la main du mourant de la sienne.

« Un des médecins, qui avait vu son geste, l'arrêta.

« — Restez, Madame, lui dit-il.

« — Je dois obéir à ma Règle, dit la carmélite, et elle partit en priant, emportant sans s'en douter, dans les plis de sa robe de bure, le diamant éteint d'une larme d'admiration humaine, tombée sur elle des yeux de ce médecin, vétéran de la douleur, qui lui avait dit : Restez, madame. »

Je voudrais — mais la place me manque — continuer ces citations. *Soir de race, Débonnaire Milaine, la Colère des Douze, Pauvres riches*, sont des pages vraiment belles, et diversement propres à nous donner cette secousse d'âme, ce frisson d'émotion religieuse par quoi M. Pol Demade veut nous avertir des appels de l'au delà et nous faire sentir la beauté du coup d'aile, loin de la terre fascinatrice.

C'est bien cela. M. Pol Demade a éminemment l'âme religieuse. Tel nous le montrent les trop courts passages que j'ai cités. Ils ne sont pas seulement caractéristiques, ce serait peu de chose, de sa manière littéraire, ils sont fortement expressifs de son dessein persévérant, qui est de nous arracher aux vils embarras de la terre et aux bassesses de la vie et de nous tourner violemment vers les horizons lumineux.

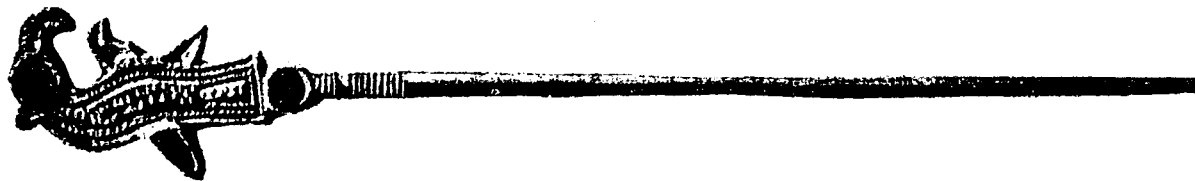
Mais il faut lire tout le livre, si l'on veut connaître et goûter la diversité des moyens qu'emploie, pour nous inquiéter, ce conseiller d'insomnie.

Il va des évocations les plus sereines aux plus douloureuses fictions. Tantôt, avec la *Bague d'émeraude*, il s'aventure au plus mystérieux des phénomènes surnaturels, tantôt il nous retient par le charme évocateur d'une légende biblique. Puis, en un raccourci saisissant, et dans le décor le plus simple, il nous racontera la douleur de ce beau comte d'Armor qui, dans l'ombre, a aimé une inconnue et se console, par la prière, de s'être *trompé d'âme*. « Il faudrait, dit notre confrère Eugène Gilbert, dans la *Revue générale*, citer presque tous ces chapitres, car chacun a sa signification spéciale et son charme propre ». Tous les chemins qui conduisent l'âme inquiète, loin de ce qui passe, vers ce qui demeure, Pol Demade les connaît et nous les montre. Et pour nous inciter à les suivre, il use de tous les moyens, la terreur, le rire, les larmes...

« L'auteur du présent volume, écrit-il au bas de sa préface, ne se fait pas l'illusion que son livre de contes inquiets remplira toutes les promesses enfermées en ce formidable qualificatif d' « inquiets »; mais il espère tout de même que ses pages, eussent-elles la malechance d'endormir le lecteur, rendront la sécurité de celui-ci moins entière et son sommeil moins paisible... »

Qu'il se rassure. Il a tenu sa promesse et rempli sa tâche. Le promeneur fatigué a écouté le conteur. Inquiet, il s'est levé. Voici qu'il entend des appels lointains, voici qu'il devine, derrière ces voiles, des lumières. Il ne s'attardera plus au vain jeu de son ombre sur le sable. Il ne s'endormira plus dans les jardins de la terre, le dos au soleil, sur les bancs ..

PAUL PASCAL.



Pile et Face

TOURNÉE CHARLES BULS

Elle a commencé depuis une dizaine de jours, par une grande séance à l'Université, dont le grand auditoire n'avait jamais été à pareille fête. On a refusé du monde, — comme au Diable-au-corps — et ce fut donc un vrai lancement. Qu'importe après cela qu'il ait eu une mauvaise presse, — car il faut avouer qu'on ne l'a pas gâté, et qu'une fois par hasard on a dit à peu près la vérité sur le compte de cet honnête homme, si extraordinairement surfait. C'est donc bien difficile à trouver, un bourgmestre pour Bruxelles, pour que l'on soit forcé de garder celui-là ? Heureusement il voyage beaucoup en été, — et en hiver il confère.

Pendant ce temps, on administre un peu à

l'Hôtel de ville sans s'occuper exclusivement des chiens qui ne sont pas muselés.

Mais tout de même, si les fonctionnaires communaux prenaient tous, à l'exemple de leur chef, le pli de se faire remplacer, six mois sur douze, par des collègues complaisants, — et gratuits — cela produirait un assez joli gâchis.

Encore, si Ses conférences étaient bonnes !

L'ESCADRON DE LA REINE

En attendant que la garde civique soit organisée, — elle banquette.

En France tout finit par des chansons, dit-on. En Belgique, tout débute par un festin.

Ce sont les chasseurs à cheval, — l'Escadron de la Reine, comme ils se nomment avec crânerie, qui a commencé !

Fête réellement superbe et de supérieure organisation. On avait très sagement réuni là l'élite des chefs, gardes civiques et militaires, ce

qui a donné l'occasion aux nouveaux dignitaires de se montrer dans tout l'éclat de leurs uniformes immaculés. Ils ont eu ainsi le baptême du champagne, — celui du feu viendra après.

Ils ont aussi entendu un discours du commandant de Ro, dont l'éloquence d'avocat anime heureusement les improvisations militaires. Mais pourquoi diable a-t-il rappelé que M. Buls, un dimanche après-midi, avait été malmené par les socialistes? Par ce temps de cartel et de triple alliance, l'allusion a jeté un froid.

NÉCROLOGIE

Pour parler encore de lui, n'est-il pas trop tard?

En vérité, ce fut un événement bruxellois, et comme un deuil sur la ville, la chute majestueuse, sonore et tragique, en cette furieuse nuit de tempête, du vieux grand arbre que tous nous pleurons.

Des pèlerins sont venus, en grand nombre, regarder le cadavre du géant terrassé. Couché, il paraissait plus grand. Tel le duc de Guise.

Par un matin gris et froid, je me suis mêlé à leur troupe plaintive. Ils avaient des visages graves et parlaient bas, comme dans la chambre d'un mourant.

L'ancêtre était à terre, ses bras, convulsés, levés vers le ciel, dans un beau geste de résignation et de fierté. En tombant il avait déchiré le sol longuement, profondément. Il y avait là, parmi les marmitons et les trottins obligatoires, des philosophes enclins aux réflexions pessimistes, qui, le menton dans la main, conversaient. Ils échangeaient des idées sur la fragilité des plus robustes, des plus altiers. Terribles écroulements! Un orage passe — et de cette magnificence luxuriante, plus rien ne reste, plus rien qu'un tronc lamentable, qui va être dépecé et fera des bûches — et quelques branches éparses, baguettes aux mains des enfants!

Des poètes se recueillaient, à l'écart, cherchant de nobles imprécations contre le déchaînement des éléments aveugles; un peintre dessinait l'échevèlement exploré des racines, mises brutalement à nu. Puis il y avait le monsieur qui a lu une chronique documentée. « Songez, disait-il, *le Soir* à la main, à ses voisins, qui simplement, en flâneurs matinaux et point érudits, contemplaient la belle bête abattue, songez que cette ramure déchue a jadis abrité l'indolence oisive des fantassins de Joseph II, les shakos en mitre de l'infanterie autrichienne, le bicorne à plumet de

laine rouge de l'armée de Pichegru, les dix mille hommes qui faisaient escorte à Bonaparte consul et les alliés, et Guillaume de Nassau et nos héros... les purs!... » Ici un vieux combattant de 1830 dressa la tête et parut s'étonner qu'il n'y eût ni musique, ni drapeau aux obsèques de ce vieux camarade.

(J'ai vainement cherché les petits enfants qui, au dire d'un de nos confrères, mènent leurs jeux et leurs rondes dans les allées du parc en chantant: Vive Zola. Ce cri bien flamand eût ajouté à cette scène déjà touchante un trait fortement expressif.)

C'est vrai pourtant qu'il est tombé, le vieux grand arbre, hier si superbement vivant, malgré la balle qu'il reçut au cœur, le soir d'une journée glorieuse. Qu'il avait vu de choses, l'ancêtre, et dans ses branches, que de souvenirs nichaient! N'oublions pas que Jean Lorrain, du fiacre qui le conduisit, par une claire nuit, au palais de justice, l'avait remarqué et salué au passage. Le coup de poing stupide d'un ouragan de nuit a crevé le décor que nous aimions. Un trou lamentable s'est ouvert et soudain, à Godefroid de Bouillon, tout un coin du ciel, qu'ignorait ce guerrier immobile, est apparu!...

Et, perdu dans la foule des pèlerins, je me souvenais de cette belle page de Barrès, sur le platane, aimé de M. Taine:

« Combien je l'aime, cet arbre, dit M. Taine, en désignant, de son parapluie mal roulé de bourgeois négligent, le bel être luisant de pluie, inondé de lumière par les destins alternés d'une dernière journée d'avril... Sentez-vous sa biographie? Je la distingue dans son ensemble puissant et dans chacun de ses détails qui s'engendrent. Cet arbre est l'image expressive d'une belle existence. Il ignore l'immobilité. Sa jeune force créatrice, dès le début, lui fixait sa destinée, et sans cesse elle se meut en lui. Puis-je dire que c'est sa force propre? Non pas; c'est l'éternelle unité, l'éternelle énigme qui se manifeste dans chaque forme. Ce fut d'abord, sous le sol, dans la douce humidité, dans la nuit souterraine, que le germe devint digne de la lumière. Et la lumière alors a permis que la frêle tige se développât, se fortifiât d'états en états. Il n'était pas besoin qu'un maître du dehors intervint. Le platane allègrement étageait ses membres, élançait ses branches, disposait ses feuilles. d'année en année, jusqu'à sa perfection. Voyez qu'il est d'une santé pure!

Nulle prévalence du tronc, de ses branches, de ses feuilles ; il est une fédération bruissante...

«Et maintenant cet arbre qui, chaque jour, avec confiance, accroissait le trésor de ses énergies, il va disparaître parce qu'il a atteint la perfection. L'activité de la nature, sans cesser de outenir l'espèce, ne veut pas en faire davantage pour cet individu. Mon beau platane aura vécu !...»

Mort aussi, notre beau chêne. Mais il n'a pas atteint lentement, déclinant peu à peu, le terme de sa destinée bornée. Une rafale l'a pris par les cheveux et terrassé.

D'ailleurs, ont dit des savant penchés sur sa dépouille, le géant était bien malade, et pour l'abattre, point n'était besoin d'une tempête. Voyez quels affreux insectes le rongeaient et à quel point il était miné !..

Faut-il écarter ces chercheurs de petites bêtes et de petites causes, ou penser que la nature, en donnant au géant la gloire d'une mort tragique, en plein cyclone, a voulu épargner à ce beau vieillard la douleur de finir par une maladie honteuse ?..

COU D'ESSAI

Le jeune Deibler, — le fils du vieillard débonnaire et patriarcal qui finit sa vie laborieuse parmi les oiseaux et les fleurs, dans la paix riante d'un jarlinet, — vient d'avoir des débuts heureux et une bonne presse.

Il semble, d'ailleurs, que ce jeune homme soit né coiffé, — lui de qui la fonction sociale devait être de rendre superflue toute coiffure... Pour son coup d'essai... il a eu le cou d'un maire. Je ne me rappelle plus, et je le regrette, comment

se nommait le magistrat qui offrit dernièrement au jeune et sympathique exécuteur sa nuque municipale ; mais je me souviens qu'il portait un nom de vaudeville. C'était un maire jovial et rubicond, — tout-à-fait un bon vivant. Durant des années, il avait sagement et allègrement administré son heureuse petite commune. Puis, il eut une défaillance..., des ennuis judiciaires, — enfin l'étreinte du jeune bourreau.

On dit beaucoup de bien du débutant. Ses qualités éminentes sont, au dire des critiques les plus autorisés, l'aisance et la précision. En outre, on lui prête toutes sortes d'intentions réformatrices. Il voudrait, dit-on, que désormais le bourreau ne fût plus ce noir et triste fonctionnaire qui, dans les gares, tremble d'être reconnu et va, comme en se cachant, à ses besogner. Il se montrera au théâtre, dans les cercles, — il plastronnera à la terrasse des cafés. Il sera vêtu de costumes clairs et se prêtera avec bonne grâce aux interviewers — Ce jeune homme, qui semble avoir la main heureuse, veut décidément égayer les bois !

Cependant des hommes graves, que l'affaire n'intéresse plus, réfléchissent, dans le silence des commissions, sur l'illégitimité de la peine de mort. Ils ont raison. Mais j'ai quelque inquiétude. L'opinion, très femme, ne va-t-elle pas se détourner de ces vieillards louablement intentionnés et acclamer le jeune virtuose qui, dans le déclanchement, montre tant de grâce juvénile et semble capable de faire tourner plus de têtes encore qu'il n'en fera tomber ?...

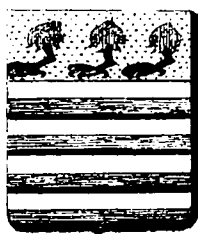
LES CAUSEURS.



Le 29 décembre dernier est décédé en son château de Rossignol, M. le comte Louis-Jean van der Straten-Ponthoz, chevalier de Malte et de Saint-Etienne-de-Toscane, à l'âge de septante-quatre ans. De son ma-

riage avec M^{lle} de Biolley le défunt laisse un fils, le comte O. van der Straten-Ponthoz, marié à M^{lle} de Bieberstein, et deux filles, les comtesses Mathilde et Gabrielle van der Straten-Ponthoz. Il était lui-même le fils de Louis-Marie

comte van der Straten-Ponthoz, sénateur, membre de l'ordre équestre du royaume des Pays-Bas et de Gabrielle-Françoise de Laitres. Le vénérable défunt était encore le frère du feu comte van der Straten, grand maréchal du Palais, et des comtes Ignace, François et Charles van der Straten Ponthoz, si sympathiquement connus à Bruxelles, gentilshommes dans la véritable expression du mot, avec toutes les qualités d'urbanité, de courtoisie et de distinction qui caractérisaient ceux de l'ancien régime. La maison de Straten est une des plus anciennes de la Belgique. De bonne heure elle s'est divisée en deux branches principales dont l'une s'est perpétuée en



Flandre et l'autre, après avoir brillé en Gueldre, s'est fixée en Brabant, puis au pays wallon, où elle existe aujourd'hui. Goethals a donné la généalogie de cette maison de noblesse chevaleresque et a prouvé cette origine ainsi que ses droits chapitraux par les preuves qu'elle a dû produire pour son admission à l'ordre Teutonique en 1460, aux

différents chapitres nobles en 1775 et 1780 et pour l'ordre de Malte en 1773.

Elle a pour auteur connu Athélard de Straten, chevalier, seigneur de Straten, château très important, qui était situé près de la ville de Bruges. Cet Athélard était un des personnages importants de l'époque; il figure parmi les hauts barons et les chevaliers de Flandres qui suivirent leur comte Robert II à la première croisade. On trouve son nom dans quantité de chartes et fondations pieuses de ce temps. Ses descendants eurent des différends restés célèbres dans l'histoire avec les seigneurs d'Errembault, maison bien connue aussi dans les fastes de l'histoire de Flandre, que les historiens ont confondue avec celle des Straten, mais qui en est absolument distincte et qui portera éternellement, comme un stigmate honteux, l'affreux crime commis par les siens sur la personne de leur prince, le comte Charles le Bon.

La seconde branche de la famille van der Straten, fixée comme nous l'avons dit en Brabant, puis en pays wallon, s'est divisée elle-même en trois branches, savoir: 1^o celle des barons de Waillet; 2^o celle des comtes van der Straten-Ponthoz et 3^o celle des seigneurs de Wallay, aujourd'hui éteinte quant aux mâles.

Ces diverses branches ont obtenu reconnaissance de noblesse, en 1521, et ont été admises dans la noblesse immédiate de l'Empire à la même époque. Elles ont porté les titres de comtes van der Straten (1788), de barons de Waillet, et de barons van der Straten-Wallay. Elles ont produit nombre de grands personnages parmi lesquels il faut citer plusieurs chevaliers croisés, des conseillers des ducs de Gueldre et de Charles-Quint, un lieutenant grand-bailli du pays de Waes, un haut drossard de Tamise, des échevins du Franc de Bruges, des bourgmestres d'Arnheim et de Termonde, un président de l'hôtel des monnaies de l'empereur Charles-Quint, des membres des États généraux de France et

de l'ordre équestre des Pays-Bas, un grand veneur du Duché de Brabant, des pages des archiducs gouverneurs, un auditeur général des armées de Charles-Quint, des capitaines, colonels des régiments de leur nom, des officiers généraux au service des Pays-Bas et de la Belgique, des sénateurs, un grand maréchal de la cour du Roi des Belges, des ministres plénipotentiaires, des abbés et chanoines, des chevaliers de l'ordre Teutonique et de Malte, etc.

La maison de Straten s'est alliée dans les temps anciens aux maisons suivantes: van der Leeck, de Blochoven, de Mombeeck, de Schoyte, de Belle, de Steelant, de Hoens, Roth, de Couwenhove, de Crisgnée, de Marchin, d'Oppem, de Brialmont, de Villiers, etc., et dans les temps modernes à celles d'Everlange, de Senocq, de Pouilly, van Eyll, de Bex, de Bergeyck, de Roisin, de Laitres, de Cherisey, de Trazegnies, de Biolley, de Beaufort-Spontin, de Nieulant, d'Aspremont-Linden, etc.

Armes: Fascé d'argent et d'azur de huit pièces, au chef d'or chargé de trois membres d'aigles de sable, arrachés de gueules.

On annonce de Londres la mort du duc de Northumberland, membre de la Chambre des lords.

Algernon Georges Percy, sixième duc de Northumberland, Lord Lorraine et baron d'Alnwick, Earl of Beverley, colonel honoraire du 3^e bataillon des Northumberland Fusiliers et des Percy Artillery Volunteers, chevalier de la Jarretière, est né à Londres en 1810. Il était donc âgé de 89 ans. Il avait épousé, en 1845, Miss Drumond, et laisse un fils, Henry Georges, comte Percy, membre aussi de la Chambre des Lords.

La maison de Percy est l'une des plus illustres de l'Europe, et compte parmi ses ancêtres des membres du sang royal d'Angleterre, de France, de Castille, de Léon et d'Écosse, ainsi que des maisons duciales de Normandie et de Bretagne. Elle est de race normande et descend, en ligne féminine, des anciens comtes de Northumberland, seigneurs longtemps indépendants. L'héritière des Percy épousa, vers 1180, Jocelyn de Louvain, fils présumé de Godefroid le Barbu, duc de la Basse-Lorraine et de Brabant, qui adopta le surnom de Percy. Un de leurs descendants fut créé comte de Northumberland, en 1377. En 1682 la maison de Percy, entée sur Louvain, était représentée par Elizabeth, Baroness Percy, fille et héritière de Jocelyn, dernier Earl ou comte de Northumberland. Elle épousa en cette année, Charles Seymour, sixième duc de Somerset, qui adopta aussi les noms et armes de Percy. Leur petite fille Elizabeth, fille du septième duc de Somerset, épousa, en 1740, sir Hughes Smithson, seigneur à Newsomme, celui-ci fut autorisé, en 1750, à prendre le nom et les



armes de Percy et fut créé duc de Northumberland en 1766. Les titres de cette illustre maison sont nombreux et anciens : Barons de Warkworth vers 1830, Earl of Northumberland (1377), baron d'Alnwick (1309), baronnet et pair d'Angleterre (1660), ducs de Northumberland (1766), Lord Lovaine (1784), Earl of Beverley (1790), puis comtes Percy, barons Lucy, Poining, Latimer, etc., etc.

Armes : Ecartelé au 1 et au 4, contre-écartelé au 1 et au 4 d'or au lion d'azur; au 2 et au 3 de gueules à trois poissons en pal, 2 et 1. Au 2 et au 3 d'azur à cinq fusées d'or rangées en fasce.

Un deuil cruel vient de frapper l'une des premières familles de la noblesse impériale française. M. Napoléon Lannes, duc de Montebello, est mort le 8 janvier dernier à Saint-Cyr, où il était entré dans les premiers, cette année même. Le jeune homme, qui donnait les plus grandes espérances, était le fils unique de feu le duc de Montebello, ancien officier de la marine et de la duchesse, née Daguilhon, remariée à M. de Juge-Montespierre; le petit fils du duc de Montebello, pair de France, ancien ambassadeur et l'arrière petit-fils du maréchal Lannes, duc de Montebello. Il était, en outre, le neveu du comte de Montebello, ambassadeur en Russie, qui a laissé tant de souvenirs à Bruxelles, et des comtes Jean, Fernand et Adrien de Montebello. Nous avons donné précédemment une notice sur la maison de Lannes, et nous prions le lecteur de s'y rapporter.

Erratum

Dans le dernier numéro de la *Revue*, il s'est glissé quelques erreurs. D'abord c'est Licot de Nismes qu'il faut lire, au lieu de Nicot de Nismes, dans l'article Villiers. Ensuite, dans la notice sur la maison de Chérissey, on a fait confusion et tout un membre de phrase a été défiguré. Voici comment il faut lire : « Le vénérable défunt était frère de feu Mlle Lucie de Chérissey, mariée en 1840, au comte François van der Sraten-Ponthoz, l'un des hommes les plus sympathiques de l'aristocratie bruxelloise et remarié depuis à M^{lle} de Trazegnies. »



En Province.

Louvain

Mercredi 4 janvier, au Cercle catholique, séance littéraire et musicale de haute valeur artistique. Au programme, une savante et néanmoins très poétique conférence de M. l'avocat Fern. Goleux, échevin de Namur, sur l'Art et la littérature de Noël, avec audition des plus jolis Noëls anciens et modernes. Ceux-ci ont été excellemment interprétés par trois chanteurs louvanistes, Mlle B. Sterckmans, MM. Lebrun et Thomas, qui ont été fort admirés aussi dans la *Marche à l'étoile*, de Fragerolles, et dont la voix superbe a contribué au succès de cette intéressante soirée. M. J. Verspeyen, fils de notre confrère gantois, a dit de maîtresse manière l'*Etoile des bergers*, de Coppée. *Noël en mer*, d'André Lemoyne et *les Pasteurs en marche*, de Clovis Hugues, MM. l'avocat Smolders et Boeckert, chef de musique au 9^e d'artillerie, ont tenu l'harmonium et le piano avec leur talent habituel.

H. L.

Huy

* Le 8 courant, le cercle des Beaux-Arts nous a donné sa quatrième soirée de la saison.

Foule énorme, toilettes exquises, excellents artistes. Tout d'abord un irréprochable lever de rideau joliment campé : *Monsieur boude*. M. l'avocat Vauthier, de Bruxelles, nous a ensuite décrit, avec la précieuse collaboration de projections photographiques, la ballade qu'il fit dans le Haut-Congo en compagnie du bourgmestre de la capitale.

La troisième partie du programme se composait d'une exquise et émouvante comédie : *Le Feu au couvent*, interprétée avec une saisissante vérité dramatique et une verve triomphante par Mlle Dolsay et MM. Ridez, Verdel et Defrenne.

* Au local des Croisiers, le même soir, soirée dramatique et musicale comprenant la joyeuse comédie : *Le Bourreau des crânes*, et une bonne opérette : *Quand on conspire*, ingénieusement orchestrée et très finement jouée.

* *Mondanités*.— On nous annonce les fiançailles de Mlle Emilie Bodar, fille de M. l'écuyer Alph. Bodar-Bodar avec M. Huart, juge de paix du canton de Couvin, et celles de Mlle Marthe Bribosia, fille du juge d'instruction honoraire, avec M. Deroitte, docteur en médecine, à Ciney.



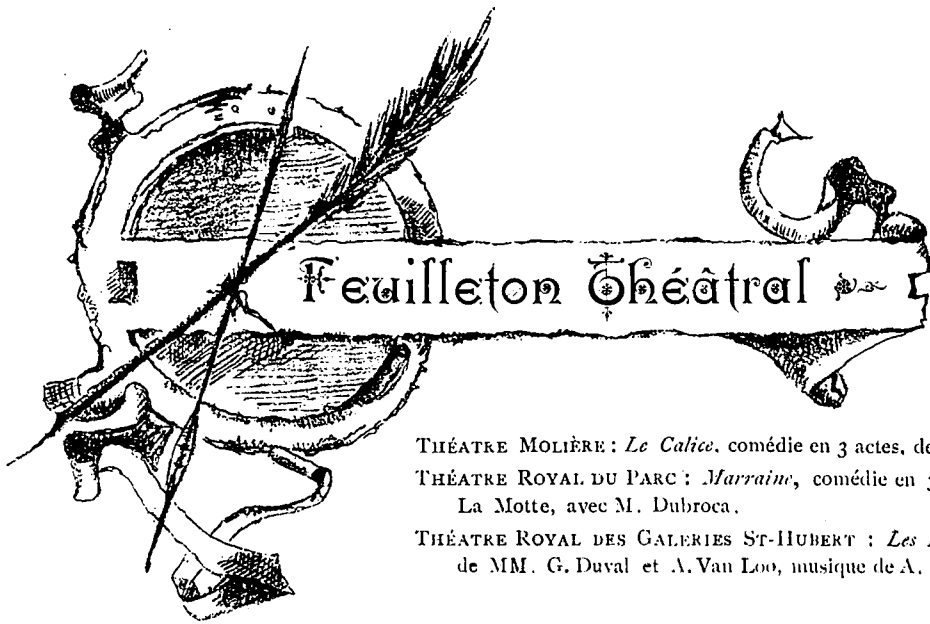
PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Echange et Location.

RUE NEUVE, 83 -- BRUXELLES

LIQUEURS DE SCHOONEN



THÉÂTRE MOLIÈRE : *Le Calice*. comédie en 3 actes, de M. Fernand Vanderem
 THÉÂTRE ROYAL DU PARC : *Marraine*, comédie en 3 actes de M. Janvier de La Motte, avec M. Dubroca.
 THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES ST-HUBERT : *Les Petites Michu*. opérette de MM. G. Duval et A. Van Loo, musique de A. Messenger.

Peut-être est-il un peu tard pour parler longuement du *Calice* de M. Vanderem, que le Molière a joué il y a une dizaine de jours avec un très grand succès, mais qui n'est décidément pas une pièce de gros public et cédera rapidement la place à *Mademoiselle Morasset*. Cela n'enlève rien, — au contraire, — à la valeur littéraire et psychologique de cette œuvre pour laquelle Paris fit preuve d'une injustice, qui n'est point pour surprendre ceux qui suivent de près le mouvement dramatique de là-bas. Le théâtre y subit une crise d'exceptionnelle gravité et presque rien de ce qu'on nous y présente en ce moment n'a quelque chance de survivre.

Les pièces à succès sont d'une actualité trop aigüe pour avoir quelque chance de réapparaître jamais à l'affiche. Et les pièces plus fortes — comme le *Calice* — sont étouffées sous une coalition puissante d'intérêts divers et même contradictoires, pour lesquels l'avènement d'un théâtre solide serait l'équivalent d'une débâcle. Celle-ci se produira fatalement, parce que le public finira par se lasser de la domination qu'on exerce sur son goût et son éternel bon sens. Mais il serait temps que cette réaction se fit enfin, avant qu'une génération nouvelle ne se soit mise à suivre les errements que nous déplorons.

Le *Calice*, qui est une pièce si intéressante, est pourtant loin d'être une pièce parfaite. Elle a même, *a priori*, un défaut capital au point de vue dramatique : C'est d'exposer et de développer un cas exceptionnel, et de le faire sans aviser l'auditeur qu'on va le conduire dans un dédale de circonstances et de déductions particulières, personnelles à l'auteur ou plutôt à ses personnages. Il se produit ainsi, dès le lever du rideau, une espèce de malentendu qui ne fait que s'accroître entre l'écrivain et le public, surtout si celui-ci est le public ordinaire, et non un public de lettrés, pour lequel de spéciales psychologies ont toujours un ragoût particulier. Vous me direz peut-être que c'est tant mieux pour la pièce, et que l'auteur qui réussit à ne charmer qu'une élite, prouve ainsi l'aristocratie de sa pensée et de sa plume. J'ai

déjà eu l'honneur, à propos du premier spectacle d'avant-garde du Parc, de vous démontrer ici-même à quel point cette manière de concevoir le théâtre est erronée (1), et combien il est nécessaire, en faisant de l'art dramatique, de tenir compte de la collaboration d'un public moyen, ni trop raffiné, ni trop brutal, — en un mot, tel que peut l'offrir une salle de spectacle bien composée.

M. Vanderem, certainement, n'a pas commis la faute d'écrire une pièce qui soit un roman dialogué, et que l'on regrette de ne pouvoir lire tranquillement chez soi, au coin du feu. Il faut même lui rendre cette justice que, partant d'un cas très spécial, il a réussi souvent à faire oublier le caractère exceptionnel de sa thèse et que sa psychologie a de belles ressources de vraisemblance. Pas assez, toutefois, pour séduire complètement le spectateur, et l'intéresser assez pour qu'il se livre tout entier aux péripéties d'une action aussi hérissée de bizarreries.

On m'a fait remarquer avec beaucoup d'à-propos, qu'à l'audition de cette comédie, qui développe un caractère de femme et prend incontestablement un caractère de plaidoyer et de revendication en sa faveur, — c'étaient les femmes qui se rebiffaient le plus volontiers, et qui déclaraient ne pas comprendre l'héroïne et son ingénieuse accumulation de sacrifices.

En somme, la comédie de M. Vanderem est un paradoxe sentimental poussé à l'extrême, où le talent de l'écrivain a su remplacer adroitement la vraisemblance par le vraisemblable. La puissante et délicate collaboration de M^{lle} Ratcliff, — car une artiste de cette valeur est pour un auteur dramatique un appoint inappréciable — contribue à tromper le public sur la vérité d'une donnée psychologique artificielle, mais dont l'improbable n'apparaît qu'à la réflexion, pour un peu qu'on cherche à analyser le petit malaise qui a accompagné toute l'audition de la pièce. L'attribue à l'autorité de la principale

(1) Revue Mance du 20 décembre. — • La Maison des Chéries •.

interprète une considérable influence dans l'heureuse issue artistique de cette intéressante aventure. Ce qui n'empêche pas que M. Vanderem ne me semble appelé à d'heureuses destinées dans une forme d'art qu'il abordait pour la première fois, et où il a montré des qualités singulièrement attrayantes et un dédain extrêmement louable des succès faciles et des fâcheuses abdications.

* * *

Si vous avez des filles, gardez-vous bien de les mener à cette *Marraine* dont le Parc vient d'arborer l'affiche, et dont le titre a de si familiales innocences.

Mais ne voyez pas trop d'inconvénient à y aller vous-même, même si l'on vous dit que la pièce est roide. Elle est tellement spirituelle, avec de si jolis détails d'observation savoureuse, qu'il vous paraîtra fort naturel d'y avoir ri tout le temps, et grâce à des moyens qui n'empruntent rien au gros vaudeville. C'est de la vraie comédie, qui ne va pas sans une pointe d'émotion, sans un léger parfum de désenchantement compliquant agréablement sa saveur.

Il s'agit, en somme dans tout cela, de marier honnêtement la petite Violette, dont la « marraine » tient énormément à ce qu'elle tourne bien. Elle s'est, à cet effet, abouchée avec les Fauconnet, dont je vous dirai tout de suite que ce sont des fripouilles, qui n'ont en vue que la dot de la petite, et qui passent condamnation sur ce que les origines de cette dot peuvent avoir d'interlope. *Marraine*, en effet, est une de ces vagues artistes chez qui beauté tient lieu de talent, et qui évoluent plus ou moins entre le quart et le trois-quarts de monde. Vous devinez aussi que Violette, sa filleule, lui tient au cœur par des liens plus étroits. Ce qui ne l'empêche point d'être une très brave petite fille, que l'on plaint tout de suite de devoir entrer dans la famille des Fauconnet, parce que dans sa position elle n'a vraiment pas le droit d'être difficile. C'est l'impôt sur l'honnêteté.

Heureusement que Piton Labaumette, d'abord, et Georges Martineau ensuite, vont mettre des bâtons dans les roues de cette combinaison boiteuse, et après avoir eu l'air de tout gêner, finiront par tout arranger. Ce Piton Labaumette est, en résumé, une espèce de M. Béranger, chez qui la sincérité des intentions moralisatrices, ne résiste pas au milieu capiteux dans lequel évoluent Julie Dubourg et sa « filleule ».

La silhouette est évidemment tracée en traits appuyés, ce que justifie d'ailleurs le mouvement général de la pièce, dans laquelle, sinon, elle risquerait de se perdre. Elle est au surplus d'une rare cohésion et d'une psychologie réellement harmonieuse dans son exagération. M. Paulet, plus que jamais, y est en tous points remarquable.

La physionomie de Georges Martineau — encore que ce soit là le vrai rôle de la pièce — a moins de caractère. M. Dubroca qui s'y montre excellent, y ajoute quelque personnalité et beaucoup d'agitation plaisante.

Cela lui fait un des meilleurs rôles dans lesquels nous l'ayons vu, et c'est d'autant plus intéressant à noter que l'on fait, malgré soi, de fréquents rapprochements entre ce personnage de Georges Martineau, et la création de Paul Gostard, que fit ici Galipeaux dans le *Nouveau Jeu*. Les deux comédiens se ressemblent réellement, mais avec des moyens assez différents. On les voit très bien dans les mêmes rôles.

C'est M^{lle} Fège qui joue Julia Dubourg, la marraine aux maternelles sollicitudes.

J'ai déjà dit mon sentiment à propos de cette jeune artiste, et cette nouvelle épreuve ne la modifie pas. M^{lle} Doriel est charmante, avec modération, dans le rôle de Violette, et M^{lles} Viarny et Mario ont du brio et de la fantaisie. M^{me} Wilhem, comme toujours, est excellente.

* * *

Je n'essayerai pas de vous conter les *P'tites Michu*, que le théâtre des Galeries représente en ce moment avec le plus grand succès, et qui sont à la fois une opérette très amusante et un excellent spectacle de famille.

On n'avait pas fait mieux dans ce genre depuis *Miss Helyett*, avec laquelle les *P'tites Michu* ont d'ailleurs quelque parenté. C'est charmant d'un bout à l'autre, avec un dialogue brillant et de fort gracieux couplets illustrés d'une coquette musique de Messager.

Comme la scène se passe vers 1812, en pleine gloire napoléonienne, les costumes féminins sont exquis et les uniformes militaires du plus chatoyant effet.

Ces *P'tites Michu* sont excellemment jouées par M. Lagairie, qui est exhalant dans un rôle d'ordonnance plutôt abruti, — par M. Poudrier, fulgurant en général de l'Empire, — par M. Ambreville, par la charmante M^{me} Montmain, par M^{mes} Nixau et Legenisel.

Par contre, M^{lle} Van Neims est plus crispante que jamais. C'est un insupportable petit pantin de femme, à laquelle il serait charitable d'ordonner quelques douches.

FRITZ LUTENS.

JUMELLES DE THÉÂTRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: **JUMELLES A MANCHE**, de luxe et ordinaires. Prix sans concurrence.

La maison **BRAND** a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Gramophones** ainsi qu'un choix immense de **Cylindres enregistrés et blancs**. (Musiques, Orchestres, Chant, Monologues, etc. etc.).

PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Echange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES



CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Bruxelles

17 janvier.

TERME

J'espère que la Bourse ne nous donnera pas plus longtemps le spectacle des séances agitées qui ont caractérisé la première quinzaine de janvier. La spéculation finira par comprendre qu'il ne faut pas porter toute son attention sur les incidents de la politique extérieure et ne doit s'occuper que de la situation monétaire qui, je me hâte de le dire, ne semble plus cependant comporter les mêmes appréhensions.

Il est à remarquer que les derniers avis financiers des grandes places étrangères ne révèlent pas une perspective aussi sombre que précédemment au point de vue de cette situation.

On a vu, en effet, que la Banque d'Angleterre n'a pas eu besoin de recourir à une élévation du taux de l'escompte. La liquidation de quinzaine au Stock-Exchange a même laissé supposer que l'argent ne manquait pas.

D'autre part, en France, le dernier bilan de la Banque a réparé le mauvais effet produit par le précédent ; il nous a montré que le portefeuille excessivement chargé, il y a huit jours, se trouve sensiblement allégé et que le compte des avances a diminué d'importance.

En outre, les nombreux coupons qui se détachent en janvier seront un élément de hausse. Il serait vraiment regrettable de voir leur influence s'effacer devant celle des événements politiques.

L'Extérieure d'Espagne est très ferme. Dans un interview, M. Villaverde a déclaré qu'il était complètement d'accord avec les déclarations faites par M. Siivela au sujet de la situation financière. M. Villaverde a dit qu'il fallait aborder la question d'une manière énergique, en affirmant le crédit de l'Espagne. Il a ajouté qu'il était nécessaire de chercher de nouvelles ressources, tout en réduisant les dépenses, par des moyens indirects.

On accorde à ces déclarations une très grande impor-

tance, étant donné que M. Villaverde dans le cas où les conservateurs seraient appelés au pouvoir, serait chargé du portefeuille des finances.

Les bons Cubains sont mieux tenus sur le bruit, à tort ou à raison, que l'Espagne garantirait la dette.

L'année qui vient de s'écouler comptera pour le Brésil comme une des plus favorables. En effet, elle a été signalée par un heureux retour aux anciennes traditions et aux sentiments de respect pour la loi constitutionnelle et a permis de réaliser, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, des actes pleins de sagesse, lesquels honorent la présidence de M. Campos Salles, qui a pour programme le relèvement du Crédit national et l'adoption de réformes radicales devant amener l'équilibre du budget fédéral.

L'Italien est un des fonds d'État le plus mouvementé. On avait principalement baissé sur le bruit d'envoi de troupes italiennes en Afrique. Dans le but de couper court à toutes manœuvres, le Conseil des ministres a déclaré qu'aucun péril ne menace l'Italie au Tigré et que les dispositions prises suffisent pour permettre d'envisager, en pleine sécurité, l'avenir quel qu'il soit. Devant cette déclaration rassurante, les cours ont repris leur aplomb, et nous retrouvons la rente italienne, à peu de chose près, comme la semaine précédente.

Les fonds Ottomans sont bien tenus et c'est tout.

Le Portugais 3 % a été un peu plus animé. On constate, du reste, une amélioration très sensible du change.

Tout va donc à souhait et les capitalistes, malgré la reprise des affaires commerciales et industrielles, donnent avec entrain et prennent part au mouvement de hausse qui a lieu en ce moment sur presque toutes les valeurs cotées sur notre marché à terme.

COMP'TANT.

Il a suffi d'un échec des troupes congolaises pour jeter pendant quelques jours le désarroi sur ce marché, et provoquer des ventes importantes.

Aujourd'hui, les esprits sont rassérénés, il s'ensuit des rachats considérables qui relèvent les cours.

C'est ainsi que la fondation du Congo, offerte pendant un moment à 4200, est de nouveau enlevée à 4525 ! Compagnie du Congo 2600 et 2700 ; Magasins Géné-

raux du Congo, 800 et 810; priv. Katanga, 1000 et 1040; priv., Lomanie, 1050 et 1125; ord., 1210 et 1240; Haut Kassaï 185 et Haut-Congo 1750 et 1810 et ce n'est pas fini !

Les tramways marchent bien.

Belgrade, 112 et 116; Cologne, 160; Economiques, 485; cap. Gand, 124; div. 65; Kharkoff, 175.50; Lille, 276; priv. Madrid, 180; priv. Moscou, 258; div. Mutuelle, 215; cap. Odessa, 190; fond. Voie-Etroite, 1295; ord. Réunis, 334; priv. Rostoff, 117.50; ord. Belge, 45; Turin, 515; jouis. Union, 75; et Varsovie 702.50.

Le dividende Bruxellois fléchit à 385 par suite d'attaques lancées contre le projet de la Compagnie.

Les Banques sont très animées.

Je citerai premièrement : la Banque Nationale, 2850 et 2905. L'exposé des motifs du projet de loi prorogeant la durée de la Banque Nationale et modifiant certaines conditions imposées par l'Etat à cet établissement vient d'être distribuée.

Le projet n'apporte aucune modification à l'organisation de la Banque, il augmente les redevances dues par elle à l'Etat et lui confère le titre de « Banque nationale de Belgique ».

La prorogation de durée est de trente années.

Le gouvernement déclare qu'il n'a pas voulu modifier le type de la Banque, parce que son organisation est « adéquate à notre esprit national, à nos mœurs, à nos besoins » et « qu'un demi-siècle a pu passer sur elle sans en amoindrir le mérite. »

Viennent ensuite la Caisse Générale des Reports, 730 et 748; le Crédit Général de Belgique, 149 et 159; la Banque de Bruxelles, 765 et 790; Comptoir Peemans, 465; Caisse Commerciale de Bruxelles, 740 et 745; Banque Auxiliaire, 127, (Parts) 140, Caisse d'Annuités, 1485; Namur-Citadelle, 240; Compagnie Nationale financière, 114; et dividende 130, 135, 140 et 143; Banque de Brabant, 42; Comptoir d'Escompte de la Bourse, 415 et 422.50.

La *Compagnie internationale pour le commerce et l'industrie* est définitivement constituée.

Voici comment est répartie la souscription du capital de 32,500,000 francs :

Société Générale Belge, 4,710,000 francs; le groupe français, 6,000,000 de francs, dont la Banque de Paris (4,700,000 fr.). La Banque Internationale, la Société Générale, MM. Renouard Benard, et Jarilowsky; le groupe allemand, 3,500,000 francs, dont font partie la Deutsche Bank, les maisons S. Oppenheim, de Cologne, Hardy et Henrickson, de Hambourg, et Alb. de Bary; le groupe anglais, 1,500,000 francs, dont font partie MM. Stern Brothers, sir Vincent Caillard, Cassel et A. Ochs, de Londres; le groupe du Congo pour 4,500,000 francs, représenté à l'acte par MM. J. Urban, A. Thys, H. Lippens, J. Cousin et G. de Laveleye.

Enfin, les diverses banques et firmes belges qui figurent à l'acte pour le complément de la participation nationale : Banque de Bruxelles, Banque Liégeoise, Caisse commerciale, MM. Léon Lambert, G. Brug-

mann, Balsler et C^e, Fr. Philippson, J. Mathieu et fils, Cassel et C^e, J. Devolder, E. Grisar, A. Havenith, A. Simonis, etc.

Grande activité aux valeurs sidérurgiques :

Angleur, 550 et 569; Kharkoff, 140 et 150; Arthus, 1150; Baume et Marpent, 735 et 747; Cockerill, 2280 et 2295; Ekaterinoslaw, 350; la Croyère, 365 et 390; Musson, 675; Métallurgique d'Odessa, 200; Nicolaïeff, 1330; Ougrée, 1150; Providence, 4640; Toula, 515; Sarrebruck, 9750; Thy-le-Château, 455; Verchny-Dniéprovsk, 580; Vezin-Aulnoye, 1050; et Marcinnelle-Couillet 610 et 620. La prochaine émission des actions de cette excellente société s'annonce comme étant un grand succès, et c'est justice.

On sait que les anciens actionnaires et porteurs d'obligations ont un droit de préférence à cette souscription, aussi je les engage à en user largement.

Sur les propositions du Conseil d'administration, l'Assemblée générale des actionnaires de la Société des Hauts-Fourneaux de Toula, tenue le 24 août 1898, a décidé que le capital social serait augmenté de 2 millions 500,000 francs par la création de 25,000 actions nouvelles de 100 francs chacune, dont 11,500 entièrement libérées, ont servi à l'acquisition des établissements et des immeubles dépendant de la Société de Myschega.

La souscription aux 13,500 titres restants aura lieu du lundi 23 au jeudi 26 janvier inclus.

AUX INDUSTRIES TEXTILES on travaille la Linière Gantoise à 940; la Saint-Léonard à 205 et la Lys à Gand, à 2055.

Les PAPETERIES sont sans couleur.

Saventhem, 1150, de Gastüche, 130, 135 et 130.

Les actions de zincs sont résistantes.

Asturienne des Mines, 5675; Austro-Belge, 465 et 470; Mines de la Liègne (ord.), 66; Mining Trust, 64 et 65.50; Névida, 2100, 2130 et 2150; Nitrates, 37; Nouvelle-Montagne, 710; Prayon, 620 et 625; Phosphates de la Malogne, 80; et Vieille-Montagne, 745, 750, 753 et 757.50.

Contrairement au bruit qui court, je vais prouver par des chiffres que depuis un an L'INDUSTRIE CHARBONNIÈRE est des plus florissantes :

EXEMPLE :

	Cours de janvier 1898	Cours de janvier 1899
Aiseau-Presles	800 —	1.050 —
Amercœur	960 —	1.240 —
Bernissart	500 —	563 —
Biélaïa, Donetz	64 50	140 —
Bois d'Avroy Ougrée-Sclessin	475 —	575 —
Bonne-Espérance et Batterie	742 50	925 —
Carabinier	490 —	525 —
Charb. Prokhorow, Donetz	300 —	805 —
Chevalières à Dour	1.455 —	1.625 —
Concorde	1.225 —	1350 —
Couchant du Flénu	122 —	155 —
Courcelles-Nord	1.475 —	1.540 —
Espérance et Bonne-Fortune	460 —	525 —
Fontaine-l'Évêque	472 50	640 —
Forte-Taille	135 —	135 —
Gosson-Lagasse	1.480 —	1.540 —
Gouffre	455 —	675 —

Grande-Bacnure	2.075 —	2.130 —
Grand-Buisson	1.437 50	1.640 —
" jouiss.	1.005 —	1.200 —
Grand-Conty et Spinois	304 —	340 —
Grande Machine à feu de Dour	1.273 —	1.300 —
Grand-Mambourg et Sablonnière dite du pays de Liège	545 —	625 —
Hasard	155 —	207 —
Hornu et Wasmes divid.	3.900 —	5.150 —
Kessales à Jemeppe-lez-Liège	639 —	89 —
La Haye	660 —	810 —
La Louvière et Sars-Longchamps	395 —	430 —
Levant du Flénu	1.975 —	2.500 —
Lougan (Charb. de la) Donetz	104 50	144 —
Mairieux et Bas-Bois à Soumagne	490 —	496 50
Mariemont	1.430 —	1.425 —
Marihaye à Flémalle-Grande	1.05 —	1.101 —
Masses Diarbois	667 50	773 —
Minerie	293 —	500 —
Monc. Bayem. et Chauw-à-Roc	610 —	723 —
Monceau-Fontaine et Martinet	2.440 —	2.925 —
Noël-Sart-Culpart, à Gilly	52 —	570 —
Nord de Charleroi	1.822 50	1.970 —
Ormont	450 —	565 —
Patience et Beaujonc réunis	2.530 —	3.600 —
Produits au Flénu	2.650 —	3.500 —
Réunis de Charleroi	460 —	455 —
Sacré-Madame	3.200 —	3.275 —
Trieu-Koisin	510 —	560 —
Unis-Ouest de Mons	410 —	440 —
Wérister	432 50	630 —

Est-ce clair ?

Les 2500 Actions de la COMPAGNIE ELECTRIQUE SUR LES VOIES NAVIGABLES, émises le 10 janvier dernier en souscription publique, ont été brillamment enlevées; du reste, les noms qui figurent dans le Conseil d'Administration tels que: MM. le baron Floris VAN LOO, propriétaire à Gand; Arthur DE POTTER, avocat, vice-président de la Société du canal et des installations maritimes de Bruxelles; Alfred VERBAERE, avocat à Gand; Ambroise DENEÛLE, entrepreneur à Paris; Léon GÉRARD, ingénieur-électricien, à Bruxelles, offrent aux actionnaires toutes les garanties désirables de sécurité et de succès.

L'émission donne lieu à la répartition suivante :

Les souscriptions de 1 à 10 reçoivent l'intégralité; au dessus de 10, il est attribué 30 p. c. des demandes avec un minimum de 10 titres.

COMPAGNIE MÉTALLURGIQUE D'ODESSA. — L'augmentation du capital de cette Société qui vient d'être faite au moyen d'une émission et qui a pleinement réussi, est destinée principalement à la construction d'un haut-fourneau.

Cette Société s'est assurée la quantité voulue de minerai pour l'alimentation de son haut-fourneau pendant 12 ans par un contrat passé avec la Compagnie Verchny-Dniéprovsck. La réorganisation industrielle des services de la Compagnie Métallurgique d'Odessa, qui est dirigée par des hommes compétents et d'esprit pratique, donne toute assurance aux actionnaires.

Le conseil d'administration étudie différentes nouvelles affaires fort intéressantes, dans lesquelles la Compagnie Métallurgique d'Odessa prendra très avantageusement certaines participations.

C'est lundi 23 courant, à 2 1/2 heures, qu'aura lieu l'inauguration officielle des tramways électriques de Gand.

L'usine sera complètement achevée pour cette date.

Le mardi 24 on mettra en service douze voitures électriques sur les lignes allant de Ledeborg au Marché-aux-Grains, et du Marché-aux-Grains vers la porte de Courtrai, Gand-St-Pierre, la porte de la Colline, Gand-Sud et St-Jacques.

Vingt-cinq voitures sont montées à présent. Il y en a en ce moment dix-neuf à l'usine. Ce nombre s'élèvera à vingt-huit avant la fin de la semaine.

Dans le compartiment des divers, les Usines Delin sont très fermes, à 189.25. Les actions de cette société, admirablement classées, sont appelées à une grosse plus-value.

La Belge-Roumaine est calme à 171.50. Distillerie de l'Ancre, 600; Pégamoïd, 116 et 120; Pétaoles de Grosny (ord.), 245; privilégiées, 645; Catadura Cy, 102; Wagons-Lits, 750; Brasserie de Koekelberg, 770; et Overpelt, 210 francs.

A. VANETTE.

Société Anonyme
DES
FORGES ET ACIÉRIES D'ÉKATERINOSLAW
(RUSSIE)

Siège social : **BRUXELLES**

Capital social : **5,000,000** de francs.

Représenté par **50,000** actions de **100** francs
et par **1,000** Parts de Fondateur

Augmentation du capital de 2,500,000 francs
par la création de 25,000 actions nouvelles, suivant décision
de l'assemblée générale du 9 janvier 1899

Émission de 25,000 Actions Nouvelles

d'une valeur nominale de 100 francs chacune

ex-coupon de dividende n° 3 afférent à l'exercice 1897-98

Souscription exclusivement réservée aux Porteurs d'Actions de Capital.

Les actionnaires ont la faculté de participer à la souscription dans la proportion de **UNE action nouvelle par DEUX actions anciennes**

PRIX D'ÉMISSION

Le prix d'émission est fixé à **150** francs par action, payables :

En souscrivant, contre récépissé fr. **50**

Le 15 février 1899 **25**

Le 1^{er} avril 1899 **75**

Ensemble **150**

Les titres définitifs seront remis lors du troisième et dernier versement. Toutefois, les actionnaires souscripteurs auront la faculté de retarder le dernier versement de 75 francs jusqu'au 1^{er} janvier 1900, moyennant paiement d'un intérêt de 5 p. c. calculé au jour le jour, depuis le 1^{er} avril jusqu'au paiement effectif.

Les porteurs d'actions qui voudraient user de leur droit de souscription devront déposer leurs titres à l'appui,
du **lundi 23 au Samedi 28 Janvier 1899 inclus**

à Bruxelles } au Siège social, 37, rue Fossé-aux Loups;
à la Banque Auxiliaire de la Bourse, rue
Royale, 54.

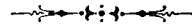
Les titres déposés en vue de l'exercice du droit de souscription seront restitués lors du second versement.

Comptoir d'Éditions et de Publicité

RUE VAN ARTEVELDE, 81

—*— **BRUXELLES**

Abonnements et Annonces pour Journaux de tous pays



IMPRESSIONS EN TOUS GENRES — CIRCULAIRES — AFFICHES — CATALOGUES

Distribution de prospectus -- Fabrication d'adresses

EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS, LIBRAIRES, ETC. :

BELGIQUE-PANORAMA

Il paraît **CHAQUE SEMAINE** sur magnifique carton ivoire 13 × 18
une reproduction artistique en phototypie
d'un monument ou d'un point de vue remarquable de notre Patrie.

PAR SOUSCRIPTION (52 vues par an) Fr. **9.50**

PAR EXEMPLAIRE DÉTACHÉ au choix **0.20**

Un spécimen est envoyé franco contre fr. 0.20 en timbres=poste

EN PRÉPARATION :

LA FAMILLE

JOURNAL HEBDOMADAIRE, ILLUSTRÉ, LITTÉRAIRE, POUR TOUS

Rédacteur en chef : Louis DOURLIAC

Rédaction et Administration : RUE VAN ARTEVELDE, 81, BRUXELLES

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS :

Le **BUVARD-ALBUM**, 16 pages de fort buvard pour fr. **0.10**



UN MARIAGE EN ESPAGNE EN 1701



DON Luis Fernandez Boccanegra, cardinal Portocarrero..., archevêque de Tolède et, par ce siège, primat d'Espagne..., était un grand homme tout blanc, assez gros, de bonne mine, avec un air vénérable et toute sa figure noble et majestueuse, honnête, poli, franc, libre, parlant vite, avec beaucoup de probité, de grandeur, de noblesse; le sens bon et droit, avec un esprit et une capacité fort médiocres, une opiniâtreté entêtée; assez politique, excellent ami, ennemi implacable; un grand amour pour sa maison et pour ses parents, et voulant tout faire et tout gouverner, ardent en tout ce qu'il voulait, et sur le tout, dévôt, haut, glorieux et ennemi de la Reine (1) et de tous les siens et déclaré tel. »

Voilà en quels termes s'exprime saint Simon dans un des nombreux portraits qu'il nous a laissés du prélat qui fut régent d'Espagne, après la mort de Charles II, et du ministre tout-puissant de Philippe V, et cette fois il ne semble pas que les traits en soient chargés. Si les contemporains louent l'attachement au cardinal, aux lois de la piété, de l'honnêteté et de la justice, « si ses collègues le reconnaissaient étranger à la vénalité et à l'avidité pour ses proches, » si nul ne mettait plus en doute chez un vieillard de soixante-cinq ans la sincérité et une dévotion qui s'était dans des temps plus reculés fort bien alliée avec des galanteries un peu trop empressées auprès des dames, leur accord hélas! n'est pas moins unanime quand ils signalent la médiocrité des talents du cardinal-régent, son caractère vindicatif et emporté. De ce dernier trait, le récit que nous allons entreprendre fera surabondamment foi et il faut reconnaître que, si son attachement au maître qu'il avait tant contribué à se donner resta toujours à l'abri de tout soupçon, la manière dont il usa

(1) Marie-Anne Palatine, fille du duc de Bavière-Neubourg et veuve du roi Charles VI. Elle était le centre du parti autrichien à la Cour de Madrid.

de son pouvoir et de son influence auprès de lui n'était pas toujours de nature à accréditer et à rendre populaire en Espagne le souverain débutant.

La reine veuve de Charles II s'était, sur l'invitation de la junte de régence, retirée à Tolède et y vivait à peu près délaissée. Le comte de San Estevan, l'un des principaux ministres du feu roi et l'un des plus actifs partisans de la France, avait donné sa démission de la charge de majordome-mayor de la maison de la princesse. Peu désireux de relever l'éclat de la cour de sa mortelle ennemie, Philippe V ne lui avait point nommé de successeur et les fonctions de majordome-mayor étaient faites par le grand Écuyer, le duc de Monteleone. Trois fils du quatrième duc de Monteleone, Nicolas Pignatelli semblait par sa naissance, condamné à l'existence effacée, sensuelle et vide des cadets des grandes maisons napolitaines, si les considérations de famille n'avaient décidé son mariage avec sa petite nièce Jeanne, héritière du duché de Monteleone et des grands biens de sa maison. Les honneurs, dès lors, avaient plu sur le nouveau duc. Grand amiral et connétable du royaume de Sicile, Grand d'Espagne de 1^{re} classe, il avait encore exercé la vice-royauté de Sardaigne. Nommé chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or, c'est lui qui, en qualité de doyen de l'ordre, en avait passé le collier au cou de son nouveau souverain. Enfin, deux ans auparavant, en 1699, il avait succédé au duc de Hijar dans la charge de grand écuyer de la reine Marie-Anne.

Après la démission du comte de San Estevan, le vindicatif Portocarrero eût bien voulu que celle de Monteleone suivit. La princesse se fut trouvée ainsi abandonnée, réduite à des valets, ou tout au moins à des gentilshommes de petite noblesse.

« Mais Italien jusque dans les moelles et autrichien de même, — c'est encore Saint-Simon qui parle — c'est-à-dire tout plein d'esprit, de sens, de vues et au besoin de perfidie, avec beaucoup de capacité et des dehors fort agréables », le duc de Monteleone était trop prudent pour se faire, par un lâche abandon, un irréductible adversaire de la reine-douairière, sans être d'abord assuré que Philippe garderait la couronne qu'il venait à peine de ceindre et que l'Autriche et l'Angleterre s'apprêtaient à lui disputer avec acharnement. Pour employer encore une expression de saint Simon, il se tenait en panne attendant de voir d'où venait le vent. Aux propositions du cardinal, il ne répondit donc pas par un refus net ; il fit seulement observer qu'il serait dur de quitter pour rien « des emplois aussi bons à user que ceux qui le retenaient à Tolède » et demanda, si on voulait qu'il les résignât, d'être dédommagé. Mais de cela, Portocarrero ne voulait pas entendre parler : il craignait de créer un précédent dont d'autres profiteraient pour mettre à prix leur docilité. »

Au reste, le grand écuyer ne se montrait nullement hostile à son nouveau souverain. Déjà du vivant de Charles VI, à une époque, dit Louville, où les Français étaient fuis comme la peste, il s'était attiré des reproches et des réprimandes sur l'accueil qu'il faisait à l'ambassadeur M. d'Harcourt. Depuis l'avènement de Philippe V, sa propre femme connue sous le nom de duchesse de Terranova, terre dont elle avait hérité (1), ainsi que des invraisemblables richesses amassées au Mexique par son aïeul Fernan Cortès, avait offert au Roi deux cent mille écus « que lui amenaient les galions d'Amérique, pour en disposer à son plaisir pour la guerre, offre, écrivait Louville, qu'aucun grand n'a faite jusqu'ici et n'est en état de faire ».

La négociation du cardinal et de Monteleone dura quelques mois sans avancer. L'irascible prélat perdit alors patience et ne pouvant amener à ses fins son rusé adversaire, il s'avisa d'en tirer une sanglante vengeance.

Si disproportionnée d'âge que fut l'alliance de Nicolas Pignatelli et de la duchesse

(1) Par sa mère Jeanne d'Aragon-Cordès, duchesse de Terranova, etc.

de Monteleone, elle n'en avait pas moins été abondamment bénie. Quatre fils et quatre filles en étaient issus.

L'aînée de tous était une fille, dona Marie-Thérèse Pignatelli, née à Madrid le 13 août 1681. Elle était *dama de corte* de la reine douairière, emploi alors toujours occupé par des filles de grands et que Saint-Simon compare à celui de dame du Palais en France. Comme telle, elle logeait au Palais royal et n'en devait sortir que le jour où elle s'établirait. Tour à tour, les *damas de corte* servaient la Reine. Leur service consistait à assister à sa toilette, à lui présenter à ses repas, à genoux, la coupe pour boire. La *camarera-mayor* était-elle absente ? La *dama de corte* de service, en faisait les fonctions. Sa Majesté sortait-elle ? Un carrosse de son écurie était à la disposition de la dame du Palais et suivait celui des officiers de la chambre dans l'interminable cortège qui se déroulait dans Madrid quand il prenait fantaisie à Sa Majesté catholique d'aller à quelque dévotion.

Un joli minois, un esprit agréable et, par dessus, 130 mille ducats de dot, faisaient de Marie-Thérèse Pignatelli un parti tout à fait souhaitable. Aussi les galants ne manquèrent-ils pas.

Sa famille, de son côté, songeait à l'établir. Son oncle, don Ferdinand de Moncade, duc de Montalte, qui avait rempli avec distinction la charge de général de la cavalerie aux Pays-Bas espagnols, était resté en rapports suivis avec la maison de Mérode et c'est là qu'il lui chercha mari.

Le chef de cette vieille maison était, en 1699, Jean-Philippe-Eugène, comte de Mérode, marquis de Westerloo, dont la mère, Jeanne de Mérode de Westerloo, héritière de sa branche, s'était remariée avec le duc Joachim-Ernest de Holstein Rethwitsch, né à Bruxelles le 22 juin 1674. Jean-Philippe était de complexion si faible que son père, qui avait déjà perdu ses deux aînés, disait que ce troisième n'était qu'une rosée qui mourrait une heure après lui.

M. de Mérode fut médiocre prophète; s'il mourut peu après cette naissance, la « rosée » devint un beau et fringant cavalier, grand coureur de ruelles, et malgré sa situation d'unique représentant d'un grand nom, peu pressé de se marier. Il avait près de vingt-cinq ans, quand M. de Montalte, homme de grand sens et de beaucoup de dextérité, jugea à propos de faire valoir à son correspondant les raisons qu'il avait de s'établir. Mérode prit la chose en plaisanterie et répondit en badinant « qu'il me cherchât une femme de sa façon et de son goût, que je la prendrais de sa main ».

C'était toute la réponse que désirait Montalte; il saisit la balle au bond et proposa le plus sérieusement du monde, l'une de ses nièces Pignatelli.

Les jeunes filles n'étaient pas tout à fait des inconnues pour le marquis de Westerloo. En 1686 et 1687, il avait fait, avec sa mère et le duc Joachim Ernest de Holstein-Rethwitsch, un séjour prolongé en Espagne. M^{me} de Holstein s'était particulièrement liée avec la duchesse de Terranova, aïeule de la duchesse de Monteleone, une Italienne qui se connaissait mieux « en poignards et en carabines qu'en dés et en aiguilles » et qui, nommée *camarera mayor* de la Reine, donna tant de déboires à la première et à la seconde femme de Charles II, qu'il en dut venir à cette extrémité sans exemple de lui enlever sa charge. La Terranova, comme on l'appelait, habitait l'un des plus magnifiques palais de Madrid; ses arrière-petites-filles étaient élevées sous son toit et Mérode se souvenait fort bien de deux têtes blondes de quatre ou cinq ans « belles comme un beau jour » ornées d'yeux mutins et clairs, qu'il avait rencontrées dans certaine tribune d'église où sa mère avait rendez-vous avec l'ex-*camarera mayor*.

Le souvenir était encore si vif que le célibataire endurci avait senti toutes ses préventions anti-conjugales se fondre et qu'il avait répondu au duc de Montalte « qu'il désirait

ce mariage de tout son cœur. » Le duc en avait alors parlé à son beau-frère et celui-ci avait donné son consentement.

La dot était réglée : 130,000 ducats à recevoir en trois flottes des Indes ; les notaires dressaient en Espagne les articles d'un contrat de mariage, quand Westerloo jugea à propos d'en instruire sa mère.

C'était un soir de la fin de décembre 1700, au chevet du lit où la duchesse de Holstein, veuve une seconde fois, se mourait. Mérode passait depuis quelque temps toutes ses journées dans la chambre de la malade, s'y attardant à causer avec elle et cherchant à la distraire. Ce soir là, la pauvre femme s'était mise à le sermonner sur son éloignement du mariage disant, rapporte son fils, « que je ne m'étois opposé que par un esprit de débauche aux mariages quelle m'avoit proposés, qu'outre la conscience et la religion, je devois me rappeler la peine qu'elle avoit eu à m'élever, délicat comme j'étois ; que j'étois fils unique, chef de ma maison, que le métier que je faisais, malgré son sentiment (1) me feroit tuer un jour, enfin, que pour ne pas m'attirer la colère du Ciel, je devois me marier ». Mérode, après avoir, d'un air respectueux et sans l'interrompre, écouté la mercuriale, s'ouvrit à sa mère de ses négociations matrimoniales. « Si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, ajouta-t-il, c'était non seulement pour vous surprendre agréablement, mais aussi, à la vérité, par crainte que vous ne l'eussiez dit à la Gamboa, par qui, l'affaire se divulguant, cette négociation eût pu se rompre par quelque accident ou quelque malice d'envieux. » Il termina en lui demandant la permission de faire ce mariage, ainsi que sa bénédiction et en exprimant l'espoir qu'elle signerait le contrat. Autant la duchesse de Holstein avait d'appréhension en abordant ce sujet, autant elle éprouvait de joie maintenant. Elle approuva « le choix, le bon goût et la prudence » de son fils ; elle l'assura « qu'elle n'auroit jamais plus de joie qu'en mettant sa signature à ce contrat ». On se sépara après d'affectueux embrassements et il était plus de minuit quand le futur maréchal de Mérode rentra dans sa chambre.

Madame de Holstein n'eut pas la suprême consolation de mettre son nom au bas du contrat de son fils ; quatre ou cinq jours après la soirée dont nous venons de parler elle expirait à Bruxelles (janvier 1701).

Tandis que le marquis de Westerloo était tout entier à sa douleur, aux tracas et aux affaires qu'occasionne toute succession, il se passait à Madrid des événements qui faillirent déjouer toute sa prudence et son habileté.

François de Crozco y Manrique de Lara, marquis de Mortara et d'Alias avait, lui aussi, été séduit par la chevelure blonde et l'éblouissante beauté de Marie-Thérèse Pignatelli et le cœur tout jeune de la *dama de corte* avait répondu bien vite à la flamme si galamment déclarée du jeune majordome (2). Malheureusement pour Mortara, s'il était bien tourné de sa personne, s'il avait les paroles qui conquièrent les cœurs, si la naissance, les emplois occupés par sa famille — son père avait été ministre de Philippe II, il était neveu du cardinal Portocarrero, — sa charge même de majordome en faisaient un parti inférieur à Mérode, il était pauvre, et en père prévoyant, le duc de Monteleone ne voulait pas d'un gendre sans fortune.

Fort de l'amour de Marie-Thérèse, Mortara crut pouvoir se passer de l'agrément du père et, suivant le procédé classique du pays, un soir, qu'il ne faisait point trop clair, il voulut s'introduire chez sa belle par une échelle de corde, complaisamment accrochée à la fenêtre par une camériste complaisante. Mais l'éveil avait été donné, et au moment où le galant allait enjamber la fenêtre, il fut appréhendé et paya son audace d'un exil à Valladolid.

(1) Le duc et la duchesse de Holstein s'étaient toujours opposés à ce qu'il prit la carrière militaire et il avait débuté malgré eux, comme simple volontaire.

(2) Cet emploi correspondait à celui de Chambellan.

Le duc de Monteleone obtint sans peine de la reine douairière permission de retirer sa fille chez lui et la fit partir pour Madrid où était sa mère. Il hâta les négociations avec le marquis de Westerloo. Elles avaient traîné parce que le marquis s'obstinait à demander l'aînée qu'il savait plus belle, plus douce et d'un naturel plus prudent (!) que sa cadette et qu'il refusait en même temps de s'engager, en cas que la descendance mâle de Monteleone vint à s'éteindre, à relever le nom et les armes de Pignatelli. Pressé d'établir sa fille à son gré, Nicolas Pignatelli passa par toutes les conditions de son gendre et sitôt les contrats signés et les pleins pouvoirs de Mérode, requis le duc de Montalto devait épouser sa nièce par procuration. Mais, pour la célébration du vrai mariage, on attendit que le marquis de Westerloo, retenu en Flandre par son service, pût venir chercher sa femme.

Les choses en étaient là et la gracieuse *dama de corte*, tenue de près et à peu près mariée à un inconnu, pleurait son jeune et entreprenant Mortara, quand le cardinal, dépité de ne rien pouvoir gagner sur l'obstination du grand écuyer s'avisa qu'il pouvait, en faisant le bonheur et la fortune de son neveu, dont il paraît avoir eu jusque-là médiocre souci, tirer du duc de Monteleone la plus injurieuse vengeance.

Il existait alors, en effet, une coutume en Espagne, appelée, *la saccade du Vicaire* (1). Cette coutume se fondait sur une interprétation un peu large du Concile de Trente. On sait que ce concile, malgré tous les efforts des ambassadeurs français, refusa d'admettre que le consentement paternel fût une condition essentielle de la validité du mariage. Mais « c'était un abus, disait à Louville le confesseur du Roi, le P. Daubenton, de croire que dès qu'une fille devenait amoureuse d'un garçon, il fallait les laisser marier malgré le père et la mère; il était bien vrai que le Concile de Trente statuait que les mariages qui étaient faits sans le consentement des pères et mères étaient valides par la même raison qu'un homme qui communie en état de péché mortel ne laisse pas de recevoir le sacrement; mais, ces mariages-là, quoique valides, quand ils sont faits, sont, par le même Concile, déclarés illicites et rejetés absolument, en sorte que celui qui les contracte pêche mortellement. »

Comte CHARLES DE VILLERMONT.

(A suivre.)

(1) Le vicario espagnol correspond à notre curé.

Un accident survenu au dernier moment aux clichés de : DEUX MOIS EN ESPAGNE, nous oblige à remettre encore au prochain numéro la fin des notes de voyage du baron DU GRATY.



LE VRAI AU THÉÂTRE

(*Fin.*)

Le théâtre est une fiction, et comme l'a très justement dit ici même M^{me} la comtesse de Villermont, il ne représente que des types et des situations exceptionnelles, ce qui rend fausses les thèses qu'on prétend y produire et surtout celles d'ordre social. L'auteur fait comme le prestidigitateur qui arrange les cartes avant d'exécuter son tour ; il donne aux personnages le caractère qu'il lui plaît ; il les fait parler et agir comme il est utile qu'ils agissent et parlent pour le bien de la thèse soutenue ; ils disent ce qui est favorable à celle-ci et ne disent point ce qui lui est contraire. Ce peut être parfois une face de la vérité, ce n'est point la vérité.

Toutes les conditions de lieu, de temps et d'époque sont changées au théâtre. La scène qui a de 80 à 120 mètres carrés représente tour à tour une salle de palais deux ou trois fois plus grande, une cabane de quelques pieds carrés à peine, une vaste place publique six ou dix fois plus étendue, une campagne aux lointaines perspectives ou une mer au large horizon. La durée d'un acte est de 25 à 35 minutes. Pendant ce court moment il s'accomplira des faits qui, dans la réalité, auraient pris des jours entiers. Grâce à des artifices ingénieux des gens se trouveront en scène en un endroit où ils n'ont pu venir. Enfin, des spectateurs du XIX^e siècle, habitant Bruxelles ou Paris, seront tout à coup transportés dans la Grèce ou dans le latium antiques, en Asie, en Angleterre, en Italie ou en Espagne, au moyen âge ou à la Renaissance ou dans le Versailles de Louis XIV. Aussi deux au moins des trois fameuses unités classiques, l'unité de temps et l'unité de lieu sont-elles aussi fausses, c'est-à-dire aussi fictives que la succession des jours et les changements d'endroits. On pourrait même dire qu'elles le sont plus, étant plus conventionnelles, et moins d'accord avec les probabilités réelles ou les certitudes historiques.

Un ouvrage théâtral est une sorte d'évocation d'un rêve dans lequel se déroulent des événements logiques et dans lequel se meuvent des personnages vivants. Il importe assez peu que les événements se déroulent dans le même endroit. Il est plus attrayant et plus vrai qu'ils s'accomplissent dans des lieux divers et qu'ils fassent passer le spectateur d'une salle de logis, de palais ou de cloître dans la rue, puis dans une forêt ou sur une grève. De même puisque rien ne peut mesurer la durée de temps fictif, il est plus vrai de laisser les épisodes s'écouler à des intervalles plus ou moins longs sans vouloir les enfermer en un jour, puisque l'on sait qu'ils n'ont pu s'accomplir en cette durée-là, et puisque pour être réel il faudrait qu'ils s'accomplissent en moins de trois heures. Les auteurs, comme Shakespeare et Schiller, sont dans la vérité théâtrale et dans la logique, en transportant l'action presque de scène en scène à des lieux différents. Mais cette succession de tableaux,

possible quand un simple écriteau indiquait l'endroit de l'action, est devenue impraticable avec la décoration, parce que les frais de nombreux décors sont trop lourds et parce que leur mise en place prend trop de temps. Je suppose que c'est ce genre d'impraticabilité qui a fait instituer l'unité de lieu, ayant pour corollaire l'unité de temps, lesquelles n'ont été observées d'ailleurs que par des tragédistes français.

C'est peut-être la plus grande difficulté qu'on rencontre dans la composition d'un ouvrage dramatique que la contrainte où on est de choisir un lieu où tous les personnages puissent se rencontrer et de les y amener, alors qu'en réalité ils n'y devraient pas venir. Il faut imaginer des prétextes plausibles et déplacer certaines scènes de l'endroit où elles devraient se passer naturellement, même supprimer des épisodes importants, qu'il faut raconter, comme dans la tragédie, au lieu de les faire s'accomplir sous les yeux du spectateur.

Malgré ces artifices, il y a au théâtre une vérité : c'est la vraisemblance logique. Boileau a dit que « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable », et trop souvent on a pu voir que le vraisemblable n'était pas vrai. C'est justement ce qui est au théâtre. L'homme est un tissu de contradictions. Quoiqu'il y ait des manières d'être dominantes dans les caractères, il n'est pas rare de voir des gens parcimonieux devenir prodigues par ostentation ou pour satisfaire une manie, des égoïstes se montrer charitables, des sceptiques se conduire comme des superstitieux, des individus perdus de vices admirateurs sincères de la vertu, des braves éprouver des craintes chimériques et des poltrons devenir braves. Le théâtre ne supporte pas ou supporte peu ces contradictions, quoiqu'elles soient réelles et communes, parce qu'elles ne sont pas dans la logique du caractère. Harpagon, qui est non seulement un avare, mais encore un vieillard amoureux, veut donner à dîner à la personne qu'il désire épouser, et en cette occasion où la seconde passion pourrait et devrait peut-être l'emporter sur la première, il reste l'avare, ce qui donne lieu à d'admirables scènes comiques. C'est là du vrai théâtre.

Quoiqu'on soit au théâtre dans le domaine de la fiction il faut y observer la vraisemblance qui en est en quelque sorte la loi. Si l'on veut montrer la contradiction d'un caractère, il faut avoir prévenu le public de cette contradiction et la motiver fortement. Si l'on veut introduire un personnage en un lieu où il ne pourrait venir en réalité, il faut imaginer un prétexte impérieux qui l'y amène, tel que le public comprenne qu'il est d'une nécessité logique qu'il y vienne. Il en est de même si l'on veut écarter quelqu'autre personnage quand il semble qu'il devrait rester. Si des personnages sont mandés ou s'ils vont accomplir quelque action au dehors, il faut leur laisser ce qu'on appelle le temps moral de venir ou d'accomplir leur acte. Et comme au théâtre le temps est, ainsi que dans le rêve, très rapide, ce qui exigerait plusieurs minutes dans la réalité se passe en trois ou quatre secondes, et ce qui ne s'accomplirait qu'en une heure ou plus, s'accomplit en quelques minutes. C'est une question de proportions.

Il y a donc une vérité théâtrale différente de la vérité réelle, quoique celle-là doive donner l'illusion de celle-ci. Le langage au théâtre est fictif comme les actions. Si l'on y parlait comme dans la réalité, les dialogues seraient beaucoup trop longs, ennuyeux à entendre, dispersant l'intérêt au lieu de le concentrer et de l'exciter. Les paroles ne sont au théâtre que pour expliquer les caractères, les faits et l'action. Aussi les phrases doivent-elles y être brèves, claires, à mots saillants, faciles à articuler, et toujours relatives au sujet, même quand elles paraissent un instant s'en écarter. On n'a pas de temps à perdre en réflexions et en dissertation. Tout ce qui est inutile à la marche de l'action, fût-ce une beauté littéraire, devient un défaut.

Du moment où le langage est fictif, artificiel, même la prose qui est une prose théâtrale, on ne voit pas pourquoi on ne parlerait pas en vers au théâtre, à la condition, bien entendu, que le vers y soit théâtral. Il n'y a pas à prétendre qu'on ne parle pas

ainsi dans la réalité, puisqu'au théâtre on n'est plus dans le domaine réel. Il n'est pas plus absurde de voir parler en vers sur la scène que d'y voir des Romains, des Grecs, des Assyriens ou des Égyptiens de l'antiquité y parler en français moderne.

Mais comme il s'agit de donner aux spectateurs, par des moyens artistiques, l'illusion du vrai, ainsi qu'on la peut avoir dans le rêve, il y a une forme de vers propre à la scène, qui n'est ni le vers didactique, ennuyeux, ni le vers descriptif, ni le vers lyrique, trop emphatique, mais pourtant tenant de ce dernier par l'envoïée, la sonorité et le tour oratoire, et pouvant se prêter mieux aux simplicités du langage courant. Le modèle en est dans Régnard, dans un grand nombre de dialogues de Victor Hugo ou des morceaux de Corneille et de Molière, tels que le rôle de Sosie dans *Amphytrion*. Le vers alors a une sobriété, une clarté, un pittoresque et une puissance d'expression comique ou dramatique auxquels la prose ne peut atteindre, sans parler de son charme. Il donne au public qui le comprend et ne le parle pas, comme l'a si bien dit Musset, la sensation d'une langue étrangère qui ne lui est pas familière et qu'il peut pourtant comprendre. Aussi j'estime que le vers doit s'appliquer surtout aux pièces évoquant des époques reculées, des personnages étrangers d'un autre temps, ou de pures fantaisies imaginatives et poétiques. Il reste encore, dans ce cas, à donner aux vers le caractère de la langue propre aux personnages mis en scène, bref et dur s'il s'agit de Barbares, sonore s'il s'agit de Grecs antiques, sobre, imagé et sentencieux pour des Orientaux, oratoire pour des Latins. Mais il est assez choquant d'entendre des personnages dont le costume et les noms indiquent le pays et l'époque, des héros homériques comme Oreste, Andromaque et Hermione, des héros historiques et orientaux comme Mahomet, Bajazet et Semiramis, des Latins comme Britannicus, des Hébreux comme Mardochee et Esther, disserter tous dans le même langage versifié du XVII^e siècle, insupportable par la monotonie de sa cadence toujours pareille et celle de ses rimes accouplées. Voilà qui ne prête pas à l'illusion.

Le vers de théâtre doit être tel qu'on ne pourrait dire autrement, plus brièvement ni plus fortement en prose. Le dialogue de Ruy Blas et de don César dans le 1^{er} acte de *Ruy Blas* en est un admirable exemple. La phrase est à la fois familière et éloquente, sans inversion ni périphrases, sans arrêt à la rime, et à rythmes variés. De même encore les divers dialogues du 4^e acte entre don César, le valet, la duègne, don Guritan et don Saluste. Aussi, malgré les très grands défauts de composition de l'ouvrage, le public s'y intéresse-t-il vivement, et ce vers-là lui paraît-il aussi naturel que de la prose. On peut en dire autant du *Légataire* de Régnard, si amusant, si vif, d'un naturel si parfait qu'on ne peut supposer qu'il le puisse être plus en un langage prosaïque. Il le serait moins, parce que les traits s'y feraient moins sentir.

J'ai entendu, comme tout le monde, de la prose fort ennuyeuse au théâtre, soit qu'elle fût trop vulgaire, soit qu'elle fût trop prétentieuse ou maniérée; elle ne le cède alors en rien aux vers ennuyeux. Il arrive même que des vers assez ou fort mauvais littérairement, comme il s'en rencontre trop fréquemment dans les *Templiers* de Renouard et dans les ouvrages de Casimir Delavigne ne nuisent pas à l'intérêt, parce que la conception est vraiment dramatique et parce que les idées ou les sentiments exprimés, quoique mal traduits, ont de la force et sont en situation. Le public entend ce que les personnages pensent et veulent dire, bien plus que ce qu'ils disent. C'est là un effet qui est aussi bien oratoire que théâtral et qui fait différer si complètement la lecture de l'audition.

Si tant de pièces en vers ont si peu de succès et sont des foudres noirs, comme *Frédégonde* et *Martyre*, pour ne citer que les plus récents, la raison n'en est pas à ce qu'elles sont écrites en vers, mais à ce qu'elles ne sont pas conçues théâtralement comme l'est, par exemple, le *Louis XI* de Dalavigne, et en ce que le vers y est littéraire et non théâtral, c'est-à-dire approprié à l'action scénique. Le succès de *Cyrano de Bergerac* qu'il ne faut donner ni prendre pour modèle littéraire ou prosodique, prouve assez que

le public n'est ni réfractaire ni hostile aux pièces en vers. D'ailleurs le succès du *Chemineau* l'avait prouvé peut-être davantage, parce que cette fantaisie poético-dramatique n'aurait pas été supportée si elle avait été écrite en prose.

Pourtant les directeurs, confondant le principal avec l'accessoire, prétendent que le public n'aime pas les pièces en vers, quand ils devraient dire qu'il n'aime pas les pièces mal faites.

Peut-être dira-t-on que c'est trop sacrifier au goût du public que de prendre le succès comme étalon de la valeur des ouvrages de théâtre. Il est certain qu'il est de ces ouvrages qui se distinguent par beaucoup de qualités et qui n'obtiennent pas le succès qu'ils semblent mériter. Mais presque toujours leur insuccès tient à quelque imperfection théâtrale. Quand on écrit pour le théâtre, on écrit à la fois pour la scène et pour la foule; il faut donc se conformer aux exigences de l'une et trouver le moyen d'intéresser, de charmer, d'émouvoir l'autre, ce qu'on peut faire avec une œuvre de premier ordre aussi bien qu'avec un ouvrage vulgaire dans lequel le procédé remplace la pensée. Quand l'art atteint un certain degré de perfection, par quelque côté, il s'impose à tous. C'est ce degré-là qu'il faut atteindre.

La plus grande partie du public va au théâtre pour s'y amuser ou pour y être ému. Le spectacle le plus complet, sinon le plus parfait, est celui qui saura à la fois l'amuser et l'émouvoir, lui donner l'occasion de rire et de pleurer. On n'y va pas pour entendre un cours de psychologie, de littérature, d'histoire, morale ou de sociologie. Tant mieux si l'œuvre contient de tout cela, et si après avoir intéressé, amusé et ému les spectateurs, elle les instruit et leur donne à penser et à réfléchir. Les œuvres vraiment fortes et impérissables sont celles qui satisfont à ces conditions multiples.

C'est là ce qu'a tenté l'école romantique qui s'inspirait de Shakespeare, de Schiller et des auteurs dramatiques espagnols. Et si ses meilleurs ouvrages, ne sont pas devenus classiques, c'est-à-dire donnés en exemples dans les classes, ils n'en sont pas moins restés populaires et peut-être en est-il qui seront immortels.

Cette école avait ses défauts : la recherche des oppositions et des situations violentes, souvent compliquées, et de la véhémence tragique traduite par l'emphase. Une nouvelle école s'est formée, à raison d'influences morales et sociales dont elle n'a pas conscience, plus littéraire que théâtrale, prétendant être plus naturelle et plus vraie et intéresser davantage en mettant à la scène des « tranches de vie » contemporaines et les aventures de ménage de bourgeois modernes quelconques.

Les adeptes de cette école ont la conception la plus fautive du théâtre, en supposant que le public y va pour revoir ce qu'il peut voir à tout instant autour de lui, pour y retrouver des scènes de la vie réelle, plus ou moins exactement photographiées, alors qu'il y va pour oublier quelques heures les réalités qui l'environnent, pour vivre un moment dans la fiction ou le rêve, pour éprouver des sensations, des joies, des enthousiasmes, des émotions douces ou fortes, que la vie réelle ne lui donne pas. On ne va pas au restaurant pour y manger le pot-au-feu ou le ragoût familial; on y va pour goûter à une cuisine différente, qu'on ne peut faire dans le ménage.

Aussi les pièces de cette nouvelle école, qui ne sont toutes au fond que des variations sur le thème de l'adultère, n'ont-elles de succès que près d'un public spécial et restreint et n'en ont-elles aucun près du grand public populaire qui ne peut s'intéresser à ces histoires d'alcôve qu'on voudrait transformer en questions sociales et à des malheurs conjugaux de bourgeois, le plus souvent mérités.

Ces pièces n'ont même par le mérite de la vérité. La seule qu'elles aient est celle du costume et du langage. Les personnages qu'elles mettent en jeu sont habillés suivant la mode la plus récente, ils parlent la langue qu'on entend dans les conversations familières, dans la rue, dans les magasins, dans les cafés ou les brasseries : c'est en cela qu'ils sont

modernes ; les sentiments qu'ils expriment sont les sentiments banals du commun des mortels ; c'est ainsi qu'ils sont humains. Quant à l'intrigue, aux situations, à l'action, elles sont absolument imaginaires et non véridiques, conséquemment ne pouvant rien enseigner, rien démontrer, rien prouver.

Comme il n'est que l'inconnu qui excite la curiosité, la nouvelle école a été entraînée, à mettre en scène, sous prétexte de vérité et de réalisme, des êtres de condition spéciale appartenant aux bas-fonds sociaux avec lesquels l'imagination peut d'autant plus librement se donner carrière que la majorité des spectateurs en ignore le langage, les habitudes et les mœurs. Il est remarquable que les gens du monde aiment en général à s'encanailler par l'imagination, comme le peuple aime à s'ennoblir. Ce sont les premiers qui ont fait la fortune des romans de Zola ; tandis que le second ne se lasse pas de lire les *Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Il y a donc une clientèle pour le « Théâtre libre » où ce genre est en faveur ; mais elle reste très limitée à des snobs littéraires et mondains et n'est pas, ni ne sera jamais la clientèle populaire.

« Il n'y a rien de neuf sous le soleil » dit un proverbe sans doute ancien, ce qui devrait inciter bien moins à rechercher le nouveau que le beau. De même il n'est peut-être rien qu'on puisse imaginer qui n'ait existé de quelque manière, ce qui peut permettre de dire que tout est humain et que tout est vrai, mais d'une humanité particulière et d'une vérité spéciale. Et par là la vérité idéale est aussi vraie que la vérité réelle. Il n'y a donc que l'embarras du choix.

Le chemineau Vacher est, hélas ! vrai, comme Lacenaire, comme tant d'autres criminels, comme la fille Éliisa et le Letellier, de Maupassant. Mais Eponine, Decius, Jeanne d'Arc, d'Egmont, Savanarole, Cromwell, sont tout aussi vrais dans leur genre. Et à tout prendre il me semble qu'il est tout aussi intéressant pour l'homme d'aujourd'hui de revivre un moment dans les temps passés, comme il voyagerait dans des contrées très lointaines, que de retrouver sur la scène la réalité quotidienne, et de voir représenter, avec leurs enthousiasmes, leurs angoisses, leur déchirements, le dévouement à une cause, ou à une patrie, le sacrifice à l'honneur, à l'amour, à une famille, à des enfants ou à un peuple plutôt que voir représenter les méfaits honteux de souteneurs, ou les adultères vulgaires de mondaines frivoles ou de bourgeois libidineux. Les premiers ne prouvent pas plus que les seconds, si ce n'est que d'être humains, qui peut s'abaisser à toutes les objections, peut s'élever aussi à toutes les sublimités. Seulement le spectacle des premiers donne des émotions plus fortes, plus saines et plus salutaires, et, en distrayant des vulgarités de la vie, elles en consolent et rendent plus fier d'être homme.

Aussi, le peuple que n'intéresse ni la tragédie parce qu'elle n'est, sauf quelques exceptions corneilliennes, qu'une école de scélératesse, ni la comédie bourgeoise à la mode ou celles du Théâtre libre, se plaît au drame dans lequel, à côté des intrigues et des fourberies, même des crimes des traîtres, se trouvent les fiertés, les générosités, les dévouements, les vertus, les héroïsmes d'amants, de fils, de filles, de mères, d'amis, de serviteurs, de nobles ou de pauvres hères. C'est là tout le secret du succès des *Deux Gosses* qui a été l'exploitation, d'ailleurs plus que médiocre, d'une idée : celle de la probité d'un enfant, de sa pitié et de son dévouement pour un camarade souffreteux.

On peut se moquer tant qu'on le voudra de ces productions et des procédés assez vulgaires qui y président ; ce n'en est pas moins là du vrai théâtre si inférieur qu'il soit. Dans le même genre, dans le même sentiment, avec des procédés plus littéraires, plus artistiques, avec des idées plus élevées, on peut faire des pièces théâtrales qui satisfassent à ces conditions de succès populaire et qui, en même temps, soient d'une haute portée philosophique, morale ou sociale par les exemples qu'elles donnent, les pensées qu'elles inspirent et les enthousiasmes qu'elles provoquent.

Mais on comprend bien que la vérité avec laquelle on ressuscitera un héros historique,

grand par lui-même, grandi encore par la légende, n'est pas précisément la même avec laquelle on représentera un M. Perrichon, un M. Dupont, le père aux trois filles, ou un mari grincheux comme celui des *Tenailles*. Quand il s'agit de ceux-ci on peut les copier en quelque sorte dans la réalité contemporaine et quotidienne. Pour les autres, il faut qu'on les imagine. Il faut alors que l'auteur soit un poète visionnaire, comme l'était Michelet, et qu'il ait dans l'âme quelque chose de ceux qu'il évoque. Il faut aussi que le comédien apporte dans la composition et l'interprétation des rôles, des artifices semblables à ceux qu'emploie l'auteur dans la manière d'écrire pour placer les spectateurs dans un milieu disparu, pour traduire une langue qu'ils ne parlent pas, pour exprimer des sentiments qui ne sont plus ceux de l'époque et ne sont pas ceux du vulgaire et que pourtant le vulgaire doit comprendre. Et comme l'acteur doit penser ce qu'il va dire et faire assez fortement, pour que la fiction soit momentanément pour lui une réalité, il faut qu'il soit capable de penser en héros alors même qu'il serait incapable d'agir comme tel dans la vie.

Le vrai n'est pas seulement la réalité que l'on voit tous les jours autour de soi. C'est encore tout ce qui existe et a existé. L'immense désert africain et ses Pyramides, les vastes steppes russes, la ville morte de Pompéi et celle de Carcassonne, Thèbes et Babylone attestée par leurs ruines, l'Inde paradisiaque et la Chine paradoxale sont aussi vrais qu'une rue de Bruges ou un boulevard de Paris. Et il me semble qu'on doit être plus curieux de voir dans un panorama se dérouler quelqu'un de ces paysages lointains plutôt que d'y contempler le coin de rue où on habite.

Je ne veux pas ici faire le procès des mœurs de la bourgeoisie moderne devenue la véritable souveraine et que l'on met au théâtre sous prétexte de faire vrai et d'aborder, sinon de résoudre, les problèmes de ce temps. Mariages d'argent, variétés d'une aristocratie de lucre qui, ne pouvant se distinguer par ses vertus, veut se distinguer par ses toilettes et ses bibelots, non par ce qu'elle fait, mais par ce qu'elle achète ; flirts et adultères de femmes frivoles et désœuvrées cherchant des distractions dans des aventures galantes pendant que les enfants sont au lycée et que le mari fait des affaires ou de la politique, spéculé, agiote et exploite pour entretenir le luxe de sa maison — ou d'une autre. Tout cela est vérité contemporaine — et peut-être passagère. Mais les bourgeois d'autrefois qui se sacrifiaient pour leurs concitoyens comme Eustache de Calais et Blanchard de Rouen, qui risquaient leur vie pour établir le pouvoir populaire comme Artewelt et Étienne Marcel, les princes qui, proscrits, luttèrent pour chasser l'envahisseur de leurs pays, comme Alfred en Angleterre et Guillaume, le chef des gueux des Pays-Bas, les chevaliers qui, au lieu de rester tranquillement dans leur château, s'en allaient errer et guerroyer pour la gloire de leur dame, de leur foi ou de leur roi et pour la défense des opprimés et tous ceux qui, renonçant aux vanités mondaines et à leur richesse, se vouaient sous la robe de bure au soulagement des pauvres et des malades, étaient tout aussi vrais que Célimare ou M. Alphonse. Ils étaient tout aussi humains que les ingénieurs, boursiers, rentiers et viveurs qu'on nous montre aujourd'hui sur la scène, seulement c'était une autre humanité. Et puisqu'on prend plaisir à aller voir dans une ménagerie, les grands fauves et les descendants du mastodonte et des animaux préhistoriques, il doit y avoir quelqu'intérêt pour le public à voir revivre quelques heures, sur la scène, cette humanité-là dont nous descendons.

C'est une des plus belles facultés humaines que de pouvoir parcourir en imagination le temps et l'espace, d'éprouver, comme les siennes, les émotions d'êtres imaginaires ou disparus et de vivre d'une vie fictive qui fait oublier la vie réelle. Cette faculté qui est un reflet de l'ubiquité divine, n'est surexcitée par aucun art au même degré que par le théâtre qui, inférieur peut-être par la grossièreté de ses moyens, est l'art supérieur peut-être par l'intensité des sensations qu'il procure et les sentiments qu'il inspire. C'est ainsi que le théâtre avec son fard, son paillon, ses oripeaux, ses ficelles, instruit, moralise, provoque les énergies et élève l'homme à des sublinités qu'il peut comprendre ou rêver, qu'il ne peut réaliser.

PIERRE DENIS.



SUITES D'UN CARNAVAL

(HISTOIRE VRAIE)

(SUITE.)

Le factotum du palais Frasini, le signor Orfila, fils lui-même du majordome du grand-père de Vittoria, né et élevé dans ces vieux murs, finissait par regarder comme sa propriété tout ce qui s'y trouvait. Ayant la garde du trésor, il en était aussi fier, aussi jaloux que le prince Frasini lui-même. Il savait que peu de familles, dans le monde entier, eussent pu se vanter de posséder plus belle et plus curieuse collection d'objets de parure, de vêtements, d'armes, de bijoux, conservés pieusement à travers les siècles par les générations qui passaient dans le vieux palais. De quels soins il entourait ces merveilles, comme il les époussetait, les rangeait, les classait avec amour ! Et voilà qu'on allait profaner ces robes uniques dans l'univers, les traîner dans les cohues d'un bal pour y être tachées, déchirées, Mais le digne Orfila n'osait dire tout haut sa pensée, il était aussi respectueux que conservateur et il savait que la volonté de Vittoria faisait loi dans la maison.

— Venons ! fit la duchesse en ouvrant la porte.

Vittoria suivit et Orfila emboîta silencieusement le pas derrière les deux femmes. La petite troupe traversa rapidement les grands vestibules de la partie restaurée du palais, puis s'engouffra dans les petits corridors tortueux du vieux bâtiment. Là, il fallait marcher en file, car le passage très étroit ne permettait pas à deux personnes d'aller de front, les escaliers tournoyaient en vis, tout indiquait la préoccupation de se garder de surprises, de faciliter les retraites, de détourner l'assaillant, tout y disait une vie de violence et d'astuce, mélangée étrangement de grandeur et d'orgueil. Car si les escaliers étaient tortueux, les couloirs étroits, les salles voûtées, aux colonnes incrustées de mosaïque, racontaient les festins plantureux, les fêtes où les seigneurs rivalisaient de luxe, les femmes de splendeur et de beauté.

L'une de ces salles servait de musée. On en avait bouché l'étroite ouverture grillée qui, jadis, servait de fenêtre, et les malandrins eussent été bien empêchés de secouer la porte massive, bardée de fer, qui la fermait.

Orfila posa sa lanterne à terre et tira, non sans peine, les deux lourds barreaux qui traversaient la porte. Le battant s'ouvrit et Edith, en avant, se précipita dans la salle.

Elle était pleine de grands coffres et d'armoires solides, échantillons multiples du savoir-faire de tous les siècles. On eût pu, à les étudier, écrire sur place l'histoire du coffre à travers les âges. Coffres de fer à gros anneaux forgés, de mariage, coffres de chêne aux larges clous, aux coins de fer ouvragés, aux plaques de cuivre curieusement travaillées.

— Que faut-il ouvrir ? demanda Orfila résigné.

— Tout, il faut tout voir, déclara Edith.

— Je crois que nous perdrons notre temps, répondit Vittoria, nous devons nous borner à chercher si, dans nos reliques, nous pourrions trouver un costume se rapprochant de l'époque où vivait la Juliette que tu veux que je fasse renaître.

— C'est vrai, dit Edith; alors ?...

— Alors nous allons fouiller le quinzième siècle... Si je ne me trompe, Orfila, nous possédons d'assez curieuses toilettes portées par mes illustres grand'mères ?

— Les pièces les plus curieuses de la collection, princesse, soupira le brave homme, des pièces hors ligne, de l'avis de tous les connaisseurs.

— C'est pour cela qu'il faut les prendre s'écria la duchesse; vite, Orfila, ouvrez-nous le coffre...

Elle avait envie d'arracher les clefs des mains du majordome qui essayait son trousseau à la serrure d'un coffre de mariage sur lequel un peintre avait représenté toute une noce avec une vérité de détails très amusante.

Mais la duchesse ne regardait que cette serrure récalcitrante qui, enfin, gémit en tournant dans ses ressorts rouillés. Orfila, en tremblant, souleva le couvercle et prit dans le coffre un paquet soigneusement enveloppé d'une vieille étoffe de soie.

Il défit les cordons et une longue robe de soie rouge, un peu pâlie, apparut aux yeux attentifs des jeunes femmes.

— Il y en a aussi une blanche qui conviendra mieux, dit Vittoria, cette couleur est trop accentuée...

Un second paquet fut extrait de sa cachette et défit pieusement par Orfila.

— Ceci est une merveille ! dit-il avec solennité.

Et, de fait, c'était une splendide toilette que cette robe de lourd damas blanc aux grandes fleurs brochées d'or qu'Orfila déployait avec respect.

Le corsage court, décolleté en carré, était garni d'orfroi semé de gemmes et les grandes manches, tailladées à créneaux, dont les pointes descendaient par terre, étaient doublées d'une soie bleu de ciel toute brodée de petites fleurs d'or.

— Oh ! la belle toilette ! s'écria Edith en frappant des mains, tu seras merveilleuse avec cela, Vittoria. Cherchons vite les accessoires ; la ceinture dorée que j'aime tant avec sa curieuse aumônière brodée ; le grand éventail avec un petit miroir au centre et puis quelques bijoux du temps, des chaînes de cou, des agrafes... et Edith ouvrait les armoires, fouillant au hasard, dérangeant sans pitié la belle ordonnance avec laquelle M. Orfila conservait ses trésors dans ses réserves cadénassées.

Enfin elle trouva ce qu'elle voulait et maintenant elle reprenait en courant le dédale des petits corridors, les mains pleines d'objets de parure, impatiente de les revoir mieux là-haut, dans la chambre de « la Princesse ».

— Ce que cela m'amuse, tu ne peux te le figurer, disait-elle à Vittoria tout en courant tu vas voir l'étonnement général, et les cris, et les admirations.

Et Orfila, en remettant son trésor en ordre, soupirait, navré.

— Un bal costumé ! Et il vont piétiner cette robe et l'accrocher avec leurs sabres et leurs éperons, et jeter du champagne dessus ! se disait-il, on ne peut jamais savoir...

Quand Vittoria se trouva seule après le départ en tourbillon d'Edith, une angoisse soudaine la saisit. N'allait-elle pas, en se costumant ainsi, donner à ce Roméo inconnu, un encouragement bien loin de sa pensée ? Qu'était-il après tout ? Quelque nouveau coureur de dots ? Sans doute.

Elle regarda le bouquet qui exhalait une odeur douce et pénétrante.

Singulière coïncidence ! Était-ce vraiment le hasard qui lui avait jeté ce bouquet formé des fleurs qu'elle aimait avec passion ? Ce goût passionné des roses qui était dans le sang des Frasinis ne pouvait être ignoré ? Une habileté alors de lui avoir adressé cet hommage ?

Et cependant cette pensée ne l'irritait pas comme l'irritaient ordinairement les poursuites intéressées des épouseurs. Elle s'étonnait de son indulgence. Après tout, si folie il y avait de jouer ce soir ce rôle un peu romanesque de Juliette le carnaval pouvait l'excuser. Et puis, vraiment, elle voulait savoir si, une fois dans sa vie, elle avait plu pour elle-même.

Vittoria n'était pas femme à tergiverser longtemps. Puisqu'elle avait promis à sa cousine de venir, elle viendrait ; puisqu'il fallait qu'elle soit Juliette, elle le serait et toute son attention se porta sur la restitution exacte de ce costume historique. L'artiste qui vibrait en elle, doublé d'une érudite, s'amusa à l'idée de faire revivre un soir une femme des temps disparus, avec toute l'exactitude qu'elle pouvait y mettre.

Elle se souvint que dans le cabinet de travail de son père se trouvait le portrait d'une de ses aïeules contemporaine de Michel Ange et l'amie de cette Vittoria Colonna que le grand peintre aimait si respectueusement.

Il fallait le revoir, ce portrait, car elle croyait que la robe même qui parait son aïeule était bien celle dont les plis jaunis s'étaient sur son lit.

Et vite, la jeune fille traversa le grand vestibule pour se rendre chez le prince Frasini.

Dans une immense bibliothèque aux plafonds peints selon la mode italienne, une note claire brillait seule comme une étoile sur le vaste bureau encombré de liasses de papier au milieu de la salle.

Cette lumière unique, formée par une lampe pourvue d'un grand abat-jour vert, éclairait fortement le crâne brillant et dénudé d'un homme d'âge indéci à barbe grisonnante qui, une loupe à la main, se penchait avec attention sur un cahier de papiers placé devant lui.

Il ne bougea pas à l'entrée de la jeune fille et ce ne fut qu'au moment où celle-ci posa la main sur son épaule qu'il eut un petit tressaillement et leva la tête.

Vittoria baisa tendrement le front de son père et tous deux se sourirent. Entre le père et la fille une tendre affection régnait, plus vive du côté de celle-ci, besoin de tendresse démonstrative qui se trahissait dans la caresse de sa main sur l'épaule du Prince, dans l'effusion filiale de son baiser. Lui, encore mal revenu du pays savant de son manuscrit la regardait, les yeux un peu vagues. Il prit la main de Vittoria et sur ses doigts lui rendit son baiser.

— Tu viens travailler avec moi ? C'est bien, cela, dit-il.

Son visage amaigri et pâle comme celui d'un travailleur de l'esprit, avait les traits nobles et intelligents de Vittoria. La fille ressemblait au père et chez le Prince, la beauté masculine qui en avait fait un des plus séduisants cavaliers de jadis, demeurait encore charmante avec cette barbe presque blanche de vieillard et ces yeux brillants de jeune homme.

— Tu viens m'aider, Figliola, dit-il, je vais te donner un travail bien intéressant. Je viens de découvrir, dans les papiers que Sartari m'a donné hier une relation curieuse de l'histoire de ce cardinal Frasini que Guichardin a tant calomnié. Il y a des lettres du dit cardinal et un rapport fait sur l'ordre du pape sur la querelle de mon ancêtre avec les Sovelli, querelle qui avait été si odieusement contée par cette mauvaise langue de Guichardin.

Et dire que Pietro Sartari, par paresse, ne voulait pas me donner ses archives, uniquement afin de ne pas avoir la peine de les tirer de leur poussière.

C'est une mine inépuisable qu'il possède, car son palais en est plein. Mais vois-tu quelle révolution quand je ferai paraître la vie du cardinal Frasini et toute sa correspondance avec le Pape, les Médicis, et les autres seigneurs illustres du temps ? Et Guichardin refuté et remis à bonne place !

Le prince s'animait, parlait avec feu, tapotant à petits coups vifs, les liasses de ses vieux papiers.

Vittoria l'écoutait, attentive et sérieuse, toute à la joie de son père devant la trouvaille précieuse pour le savant historien.

— Veux-tu examiner les lettres ? Tu en feras une analyse rapide, cela m'épargnera du temps car il y a des écritures bien difficile à déchiffrer.

C'est que... je n'étais pas venue du tout pour cela, dit-elle, embarrassée du saut énorme qu'il fallait faire entre les idées d'érudition qui les occupaient et la frivolité d'un costume.

— Oh ! s'écria le prince étonné.

— Oui, tu vas être très surpris, mais je venais te dire que je me suis décidée, sur les instances d'Edith, à aller à son bal.

— Elle donne un bal ?

— Mais oui, tu l'as donc oublié ? Un bal costumé ce soir. Elle est venue cependant assez souvent nous en parler. Je n'ai pas pu me récuser. J'ai eu la faiblesse d'aller avec elle au Corso cette après-midi, une faiblesse en attire une autre. Maintenant je dois me faire un costume !

Le prince regarda sa fille un peu surpris. Il trouvait étrange qu'elle vienne lui parler toilette. Cela n'était encore jamais arrivé.

— Et je venais, continua Vittoria, revoir le portrait de ma belle aïeule que voilà afin d'étudier son costume.

Elle ôta le grand abat-jour vert et prit la lampe qu'elle éleva de ses deux bras.

La lumière vint éclairer un grand portrait de femme dont le costume ressemblait parfaitement à celui qu'elle venait de prendre.

— Tu veux imiter cette robe ? Mais mon enfant, tu n'auras pas le temps ! s'écria le Prince. Vittoria se mit à rire.

— J'ai été la chercher dans les trésors d'Orfila.

— Tu as osé ?

— Mais oui. Je crois qu'il en est plus fâché que toi.

Le Prince tenait en grand honneur à toutes les curiosités de ses collections et peut-être, en tout autre temps eût-il été contrarié de la profanation commise, mais aujourd'hui, sous l'impression heureuse de la découverte de son manuscrit, il se sentait disposé à toutes les indulgences.

Il regarda sa fille. Elle serait bien belle dans ce costume historique.

— Tu viendras te montrer quand tu seras habillée, dit-il, je suis assez curieux de constater si la beauté des Frasini n'a pas trop dégénéré.

Il riait en disant cela, convaincu de la beauté de sa fille. Puis, se rappelant les précieuses feuilles étalées sur la table il reprit sa lampe et se remit au travail.

Vittoria se demanda si elle parlerait à son père de l'aventure du bouquet, puis, le voyant si complètement plongé dans ses paperasses, elle sortit en soupirant.

Pour la première fois elle sentait autour d'elle un grand vide, une solitude pesante.

Elle aurait voulu parler à quelqu'un, dire à une âme amie des pensées intimes et douces et refouler en elle-même tout ce qui troublait son cœur lui sembla pénible et douloureux.

Alors, comme un horizon obscur qui s'illumine tout à coup d'une aube triomphante elle eût l'intuition du bonheur de vivre dans l'union et l'amour avec une autre âme, de la joie, de la confiance parfaite, de l'ivresse de se dévouer entièrement pour un autre et son cœur s'épanouit, sa poitrine se gonfla sous le coup d'une émotion nouvelle.

Vittoria était rentrée dans sa grande chambre solitaire, elle lui sembla vraiment solennelle et triste dans sa solitude silencieuse. Elle fut joyeuse à l'idée de la quitter. Du bouquet de roses montait une odeur de printemps et de tendresse et la jeune fille défit ses longs cheveux pour commencer sa toilette en pensant à Roméo.

(A suivre.)

MAVII.



MORITA

Légende Espagnole

On raconte en Espagne, pour les enfants, cette naïve histoire :

Morita était une petite négresse sans famille, sans amis, sans foyer.

Un matin, des villageois du nord de l'Inde avaient trouvé l'enfant blottie contre une borne. Elle grelottait et mourait de faim.

Ces hommes s'attendrirent sur le sort de la petite orpheline. Comme leurs ancêtres, les habitants du désert ou des profondes vallées de l'Himalaya, ils étaient hospitaliers, et ils convinrent que chacun d'eux, à son tour, la recueillerait et la nourrirait.

La négrillonne n'avait pas de vêtements, les femmes du village lui en donnèrent et quand l'une de ces mères compatissantes avait la douleur de perdre une enfant, la défroque de la petite défunte allait au vestiaire de l'orpheline.

Elle n'avait jamais entendu parler de Boudha ni de sa doctrine et les paysans hindous, ses bienfaiteurs, ne songeaient guère à l'initier aux mystères inaccessibles de leur religion ; mais le Dieu d'Agar et d'Ismaël veillait sur la petite païenne. N'avait-elle pas une âme immortelle, une âme rachetée par le sang de Jésus ?

Dieu qui aime tous ses enfants s'était penché sur l'orpheline délaissée. Il avait préposé à sa garde un de ses anges qui devait la diriger, l'éclairer, lui donner les sages inspirations. La fillette était si docile aux doux chuchotements de son ange que toutes les mères du village la citaient, en modèle, à leurs enfants.

Morita n'aurait pas fait cela, disaient-elles à leurs filles ; Morita est plus obéissante ; pourtant, elle n'est pas choyée, gâtée comme vous, la pauvre ! Jamais, peut-être, elle n'a connu les caresses de sa mère.

L'humble orpheline, qui n'ignorait pas que dans toute la contrée on la proposait comme exemple aux enfants de son âge, aussi aux jeunes filles plus âgées, ne songea jamais à tirer gloire de son bon renom. Au contraire, elle ne cherchait qu'à s'humilier et se mettait, en toute occasion, au-dessous des autres.

* * *

Morita vint à mourir. Comme elle avait toujours été bonne, son ange gardien se crut autorisé à la conduire au ciel, tout droit, sans autre formalité.

C'était un samedi. Ce jour consacré à la mère de Dieu est béni entre tous. C'est sans doute un samedi que la glorieuse Vierge Marie a quitté la terre et les enfants qui meurent ce jour-là vont au ciel se joindre aux chœurs des anges.

L'ange gardien qui tenait la petite négresse étroitement serrée dans ses bras, s'élevait d'un vol rapide vers les cieux, il allait atteindre les tabernacles éternels, quand il rencontra un de ses compagnons suivant la même direction.

Celui-ci portait, lui aussi, un enfant. un tout petit enfant, blanc et blond — blond comme un lys d'or. L'ange volait aussi vers le ciel.

Soudain une grande surprise se peignit sur son visage ; il venait de reconnaître une petite négresse dans l'enfant que portait son compagnon et il dit :

— Mon frère, cette enfant n'est pas baptisée.

Un sourire illumina, comme un rayon de soleil, le visage de l'autre qui répondit simplement :

— J'ai bon espoir.

* * *

Le jour finissait quand les deux anges arrivèrent aux portes d'or de la cité céleste.

Là se pressait déjà une énorme foule d'enfants accompagnés de leurs anges gardiens. Chacun des nouveaux élus portait au front une croix brillante.

Enfin saint Pierre vint ouvrir et tous les anges, exceptés les deux derniers arrivés, gagnèrent leurs places avec des bruits d'ailes.

Profitant d'une distraction de saint Pierre l'ange qui portait l'enfant blanc le poussa vivement disant : Va, presse-toi.

Son compagnon l'imita ; il lança Morita dans le ciel. Suis-le, lui criait-il.

Le spectacle qui s'offrit alors aux yeux de la petite négresse l'éblouit. Autour d'elle tout était lumière et splendeur ; jamais le soleil de l'Inde n'avait eu pour elle une pareille magnificence ; jamais imagination orientale n'avait rêvé de semblables merveilles.

Morita fit ce que commandait son ange gardien. Elle se mit à la suite des beaux enfants blancs qui se dirigeaient en procession vers le trône de Marie ; elle y venait la dernière.

Les enfants se présentaient devant le trône d'or de la Vierge, s'agenouillaient pour baiser le bord de sa robe puis allaient prendre la place qu'elle-même leur indiquait.

La bonne mère souriait et son sourire paraissait à Morita plus beau que le ciel lui-même.

Après ce long défilé d'enfants venus là de tous les pays de la terre, il ne restait plus que la négressonne et le petit garçon blanc.

Celui-ci s'avança nullement intimidé, sur la première marche du trône ; un charmant sourire illuminait son visage.

Il s'agenouilla devant la Reine des anges et ses petites mains saisirent le bord de sa tunique qu'il baisa avec le plus grand respect.

Morita avait observé tous les mouvements de l'enfant blanc. Elle s'approcha à son tour les yeux baissés. Elle était si émue qu'elle tremblait, mais elle se sentit encouragée par ce sourire virginal et divin qui, cette fois, allait être pour elle.

Ses petites mains d'un beau noir avaient saisi la tunique blanche de la bonne Dame et ses lèvres épaisses restaient appliquées sur la bordure.

Quand elle se risqua à lever un regard vers Marie, elle vit avec terreur qu'au lieu d'abaisser sur elle des yeux pleins de tendresse elle les tenait levés vers le ciel, attristés et suppliants.

Que se passait-il ?

L'ange gardien de la petite négresse était resté debout près du trône. Il avait remarqué aussi la profonde tristesse de la mère des affligés et il craignait que l'enfant ne lui fut rendue pour être ramenée à son village de l'Himalaya. Aussi le bon ange pria-t-il pour sa petite protégée.

Dieu ne pouvait rester insensible aux supplications de sa mère et de son ange et en ce moment des milliers de voix, qui annonçaient sans doute la prochaine entrée au ciel d'un ange noir chantèrent :

« Saint, saint, saint est le seigneur, le Dieu des armées ; les cieux et la terre sont remplis de sa magnificence et de sa gloire ; chantons, publions ses bienfaits. »

La Reine du ciel abaissa sur Marita ses yeux compatissants.

Au même instant, deux larmes brillèrent dans les yeux de Marie, coulèrent doucement le long de ses joues et tombèrent, pareilles à deux perles, sur le front noir de l'enfant.

Morita était baptisée, baptisée au ciel.

MARIA TERRY.

Pile et Face

FIVE O'CLOCK SUCRE

Le petit coin où l'on potine, à la *Revue*, quand nous y sommes en nombre. On cause théâtre, et Lutens, qui, de sa table, écoute d'une oreille, tout en corrigeant de vagues épreuves, se retourne tout d'une pièce lorsqu'on parle du *Mâle*.

« D'abord, mon cher, le *Mâle* n'est pas une pièce, mais un livre. Le théâtre qui joue l'œuvre en ce moment-ci, a beau inscrire sur son affiche, en lettres grosses comme cela, « pièce en 4 actes de M. Camille Lemonnier » il est forcé, malgré tout, de faire suivre cette mention mensongère de la rectification suivante, qui d'ailleurs confine au grotesque : « Adaptation scénique de MM. Bahier et Dubois. »

Qu'est-ce que c'est que cette *pièce*, qui a besoin d'une *adaptation scénique* ? Qu'on adapte à la scène un roman, une nouvelle, ou même un opéra, soit. Mais déclarer qu'on adapte à la scène une pièce de théâtre, c'est avouer implicitement que la pièce n'existe pas, comme telle !

Il eût été plus franc, plus loyal, plus digne d'afficher tout simplement la vérité, « roman de M. Camille Lemonnier, adapté à la scène française par MM... etc., etc. » Maintenant, est-ce Lemonnier ou le Nouveau-Théâtre qui ont trouvé cette pitoyable formule ? Les deux, peut-être ! Celui-ci, dans un but de réclame peu scrupuleuse, et celui-là, par extension de ce singulier défaut dont il a donné, depuis ses débuts littéraires, tant de preuves réitérées, et qu'on ne s'est pourtant pas fait faute de lui signaler : La préoccupation de sortir de sa personnalité, qui s'annonçait pourtant si brillante, mais dans laquelle il nous fait l'effet de s'être toujours trouvé mal à l'aise, comme si lui-même ne se comprenait pas !

Chacune de ses œuvres postérieures au *Mâle*, au *Mort* et à ses premiers *Contes* est une véritable évasion, un exode de tout son talent vers une atmosphère rébarbative à sa vraie nature, et dans laquelle visiblement il étouffe. Il a l'air de n'avoir jamais regardé en dedans de lui-même et d'avoir passé son existence à se laisser obséder par quelque voisin heureux ou par quelque rival triomphant. Dans *Happe-Chair*, c'est visiblement Zola, que fixent les yeux d'or de son inspiration. Dans *l'Hystérique*, c'est peut-être Villiers, ou Poë ou simplement Rodenbach. Et quand il s'avise un jour de faire du théâtre,

c'est du sous-Maeterlinck. Et pourtant, sincèrement, je crois qu'il y avait en lui l'étoffe d'un vrai dramaturge.

C'était l'homme de quelques beaux drames populaires et paysans, simples, grands, à la façon de cette superbe *Terre basse* que sont venus nous donner les Espagnols, ou plus modestement de *l'Arlésienne*. Maintenant, il est trop tard. Jamais plus il ne pourra sortir des marasmes symboliques de *l'Homme en Amour* ou des *Yeux qui ont vu*. Il est singulier que les deux littérateurs belges qui paraissaient les mieux doués pour le théâtre, le Lemonnier du *Mort* et le Giraud du *Portrait du Reître*, n'aient pas voulu nous donner une œuvre qui serait l'honneur de notre théâtre national. Pour moi, je trouve cela navrant. »

Il était 5 heures, et nous cassions doucement du sucre dans un peu de thé, et beaucoup de rhum...

MONSIEUR BERGERET NATIONALISTE

Aux mains délicates et si habiles de M. Anatole France, quel instrument charmant et varié est ce Monsieur Bergeret, ahuri et profond, aux gestes menus de myope, aux pensées hautes, et si imperturbablement sagace, ironique et serein ! Il faut lire, notamment, le dernier Bergeret : Monsieur Bergeret, parisien. — C'est un Bergeret *Patrie française*. — Parfaitement. — Il devait venir. Nous l'attendions. Le voilà. Et il est exquis.

Vous pensez bien qu'au dilettantisme de M. Anatole France, il convenait d'imaginer pour inciter M. Bergeret à exprimer ses sentiments patriotiques, quelque circonstance moins vulgaire que la rencontre d'un officier de l'état-major. M. Bergeret n'est pas homme à crier : vive l'armée ! vive la patrie ! à la façon d'un Coppée. Il ne songera pas à se découvrir, si passe dans la rue un groupe d'hommes habillés uniformément et qui cadencent leur marche, au rythme d'un instrument de cuivre nommé clairon.

Du Pont-Royal au pont Notre-Dame, M. Bergeret flâne sur les quais. Il fallait ce décor au petit frisson qu'il nous confesse. M. Bergeret bouquine et celui est une délicieuse et exaltante occupation. Il remue « avec la poussière de la boîte à deux sous mille ombres terribles ou charmantes ». Il voit se lever des morts qu'il aime, qu'il voudrait mieux connaître, qu'il interroge doucement ; et il converse familièrement avec eux. Les platanes « petits et grêles, qui ombragent le repos des fiacres », font sur sa tête un bruit aimable de teuilage, cependant

qu'aux humbles étalages, il est charmé par de magiques évocations. Il bouquine le long de la Seine, fleuve de gloire, à qui forment une digne couronne ces boîtes de livres ouvertes sous la main du passant respectueux.

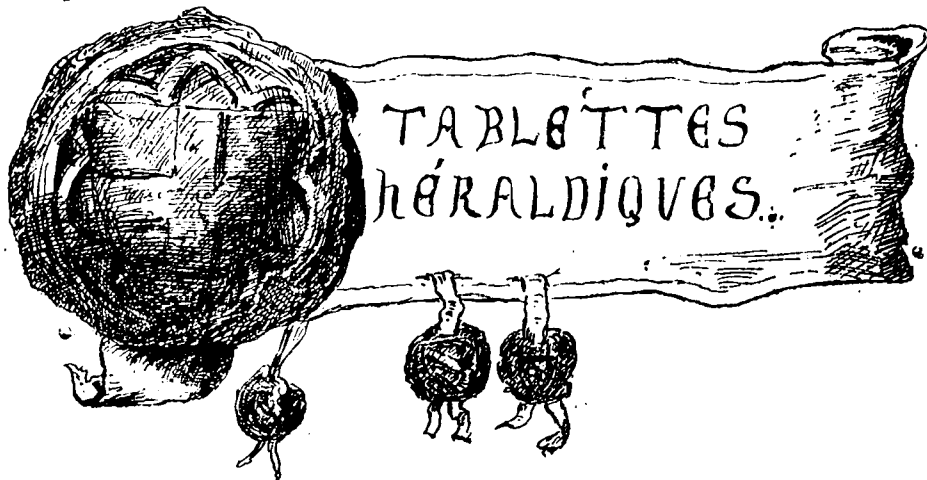
Et de cette poussière vénérée lui vient un grand amour de son pays. Il prend une conscience attendrie de la patrie française. Écoutons-le. Jamais il ne sentit plus profondément cette émotion, cette fierté, « cette éclatante douceur » qu'en se promenant « sur ces quais où, du palais Bourbon à Notre-Dame, on entend les pierres conter la plus belle des aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne. On y voit le Louvre ciselé comme un joyau, le Pont-Neuf qui porta sur son robuste dos, autrefois terriblement bossu, trois siècles et plus de Parisiens musant aux bateleurs en revenant de leur travail, criant : « Vive le roi ! » au passage des carrosses dorés, poussant des canons en acclamant la liberté aux jours révolutionnaires, ou s'engageant, en volontaires, à servir, sans souliers, sous le drapeau tricolore, la patrie en danger.

Toute l'âme de la France a passé sur ces arches vénérables où des mascarons, les uns souriants, les autres grimaçants, semblent exprimer les misères et les gloires, les terreurs et les espérances, les haines et les amours dont ils ont été témoins durant des siècles. On y voit la place Dauphine avec ses maisons de brique telles qu'elles étaient quand Manon Phlipon y avait sa

chambrette de jeune fille. On y voit le vieux Palais de Justice, la flèche rétablie de la Sainte-Chapelle, l'Hôtel-de-Ville et les tours de Notre-Dame. C'est là qu'on sent mieux qu'ailleurs les travaux des générations, le progrès des âges, la continuité d'un peuple, la sainteté du travail accompli par des aïeux à qui nous devons la liberté et les studieux loisirs. C'est là que je sens pour mon pays le plus tendre et le plus ingénieux amour. »

Mon Dieu ! qu'en écrivant ces lignes « ingénieuses et tendres » M. Anatole France devait savourer le plaisir qu'un Pressensé ou un Trarieux ne parlât pas à côté de lui... Voyez-vous la grimace désolée de M. Bergeret et son douloureux regard derrière ses lunettes, si, le long des quais évocateurs, sous les platanes aimables et grêles, pendant qu'il écoute les lamentations d'un bibliophile du XVII^e siècle sur la disparition des libraires en échoppe, soudain quelque « anarchiste fragmentaire » lui frappe sur l'épaule et tragiquement lui souffle dans l'oreille : Et les Droits de l'homme ? Et la vérité en marche ? — Mon ami, dira l'excellent M. Bergeret, priez-la de s'asseoir un moment. De grâce laissez-moi continuer ma conversation avec Etienne Baluze. Ce brave homme me parlait très judicieusement des « petits traités singuliers » que découvrent, dans la poussière des boutiques du Pont-Neuf, les fureteurs curieux et les gens de lettres, lesquels sont pour l'ordinaire peu pécunieux ».

LES CAUSEURS.



Le 16 janvier dernier, M. l'abbé de Saint-André a béni en l'église Saint-Honoré d'Eylau le mariage du comte de Saint-Aulaire, secrétaire d'ambassade, avec M^{lle} Marguerite Balny d'Avricourt.

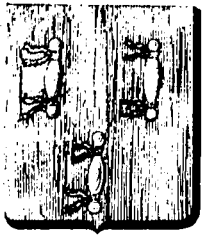
Le jeune Marie et fils du comte de Beaupoil de Sainte-Aulaire et de la Comtesse née Couturier de Vienne.

La maison Beaupoil de Sainte-Aulaire est originaire du Limonsin, d'où elle s'est répandue dans le Périgord

et la Saintonge. Elle fait remonter sa filiation à des preuves à Ives Beaupoil, trisaïeul de Jean Beaupoil de Sainte-Aulaire, damoiseau, maître d'hôtel de Pierre de Bourbon, comte de la Marche, en 1479, et plus tard châtelain d'Aixe-sur-Vienne, de Montluçon et de Mur. Sa postérité fut nombreuse.

Trois des petits fils de Jean Beaupoil formèrent chacun une branche séparée. L'aînée, représentée au commen-

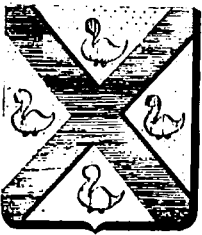
cement du siècle par François-Joseph de Beaupoil marquis de Sainte-Aulaire, lieutenant-général pour le Roy en Limousin et membre de l'Académie française est aujourd'hui éteinte. La seconde est représentée de nos



jours par le marquis de Sainte-Aulaire, marié à M^{lle} d'Estourmel.

Outre cette branche de la maison de Beaupoil de Sainte-Aulaire, la seule encore existante dont la filiation soit établie authentiquement; il y a encore celle des seigneurs et barons de la Luminade qui, bien qu'elle ne soit pas citée par les anciens généalogistes, n'en a pas

moins très probablement la même origine que les branches précédentes. Elle était représentée en 1814 par Jean Iriex de Beaupoil, marquis de Sainte-Aulaire, baron de la Luminade, qui émigra en 1791, fut colonel au service de la Russie et nommé maréchal de camp en 1818. C'est l'arrière-grand-père du jeune marié. Une autre famille Beaupoil, qui portait les titres de comte de la Feuillade, marquis de Saint-Aulaire et de Fontenelle a été condamnée à quitter le nom de Sainte-Aulaire et les armes de Beaupoil, en 1777 et 1778.



La maison de Sainte-Aulaire a produit deux grands échansons de France, quatre généraux, des officiers supérieurs, des chevaliers de Saint-Louis, un ambassadeur, des membres de l'Académie française, deux membres ont siégé au Luxembourg comme pairs héréditaires.

Alliances : Alègre, Amelin, Baillot, du Barry, de Boistel, de carbonnières, de Desmier, de Fumel, Grenot, Gaudin, Couturier de Vienne, etc.

Armes : De gueules à accouples de chien d'argent, posées en pal, les lèsses d'azur tournées en fasce.

M^{lle} de Balny d'Avricourt est fille du comte Balny d'Avricourt, ministre plénipotentiaire et de la comtesse née Spitzer.

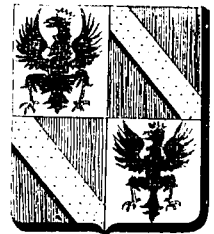
Elle appartient à une ancienne famille connue depuis plusieurs générations en Picardie. Elle s'est fixée vers la fin du siècle dernier en Normandie où elle possède les terres d'Avricourt et de Maucourt. Le père de la jeune mariée, son chef actuel a été créé comte héréditaire par bref du pape Pie IX en date du 20 décembre 1871, en récompense des services qu'il rendit à la cause catholique en Orient, en 1868, alors qu'il était attaché à l'ambassade de France près la Porte ottomane.

Armes : D'or au sautoir d'azur, cantonné de quatre merlettes de gueules.

Le 17 janvier dernier est décédé subitement à Paris le marquis de Gouy d'Arsy, l'une des personnalités marquantes de la haute société parisienne. Il était fils de feu le marquis de Gouy d'Arsy et de la marquise née de Loventhal, remariée au marquis de Beauvoir et petit fils d'Athanase-Camille-Emmanuel marquis de Gouy d'Arsy et de la marquise née Eugénie Hébert de Beauvoir, fille du marquis.

La maison de Gouy est l'une des plus illustres et des plus anciennes de la Picardie. Son nom est celui de différentes seigneuries situées en Picardie et en Artois. Il a été porté par plusieurs races nobles dès le 12^{me} siècle, ce qui a produit une confusion telle qu'il n'est pas possible de remonter la filiation authentique des Gouy d'Arsy aussi loin qu'il eût été possible. Ceux-ci se sont fixés depuis la fin du xv^e siècle dans le Beauvoisis où est située la terre d'Arsy. Leurs preuves, produites en 1666 et en 1765, les font remonter à Louis de Gouy, écuyer, vivant en 1480 : mais la Chesnaye des Bois et Dom Caffiaux donnent à la filiation de cette maison quelques degrés de plus. Ils disent que Louis, originaire de Gouy-sous-Bellonne, en Artois, était fils de Jacques de Gouy, Chevalier, qui épousa, à ce que l'on croit, Marie de Melun, et dont l'aïeul était Armand sire de Gouy, Pottingen, Estor, etc., seigneur brabançon sous Jean III duc de Lothier et de Brabant. Selon Dom Caffiaux, Louis descendait de Guy, possesseur au fief de Gouy-sous-Bellonne, père de Guillaume de Gouy, chevalier en 1206. Quoiqu'il en soit, il est tenu pour certain par tous les généalogistes que les Gouy d'Arsy sont d'origine chevaleresque et de noblesse immémoriale.

La descendance de Louis de Gouy a produit trois chanoinesses de Denain, quatre de Remiremont, un gentilhomme de la Manche, plusieurs gouverneurs de places et gentilhommes de la Chambre, un lieutenant général de province et un grand maître des eaux et forêts. Elle a été admise aux honneurs de la cour cinq fois de 1749 à 1773, et a été maintenue dans sa noblesse par Chérin et Caumartin. Elle a porté les titres de marquis de Cartigny et d'Arsy, de comtes d'Arsy et de vicomtes de Cessières.



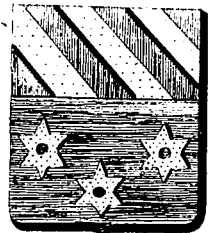
Les Gouy se sont alliés aux d'Aghener, de la Chérie, de Melun, de Villers, de Bigaut, de Bazincourt, de Wignacourt, de Halwyn, Huault, Brodeau de Candé, d'Oranges, de Galomon, de Rivié, de Bayeux, de Vassan, de Valperga de Beauvoir, Baude, le Couteulx de Cantelieu, etc. Armes : Ecartelé aux 1 et 4 d'argent à l'aigle éployée de sable, armée, lampassée et couronnée de gueules ; aux 2 et 3 de gueules à la bande d'or.

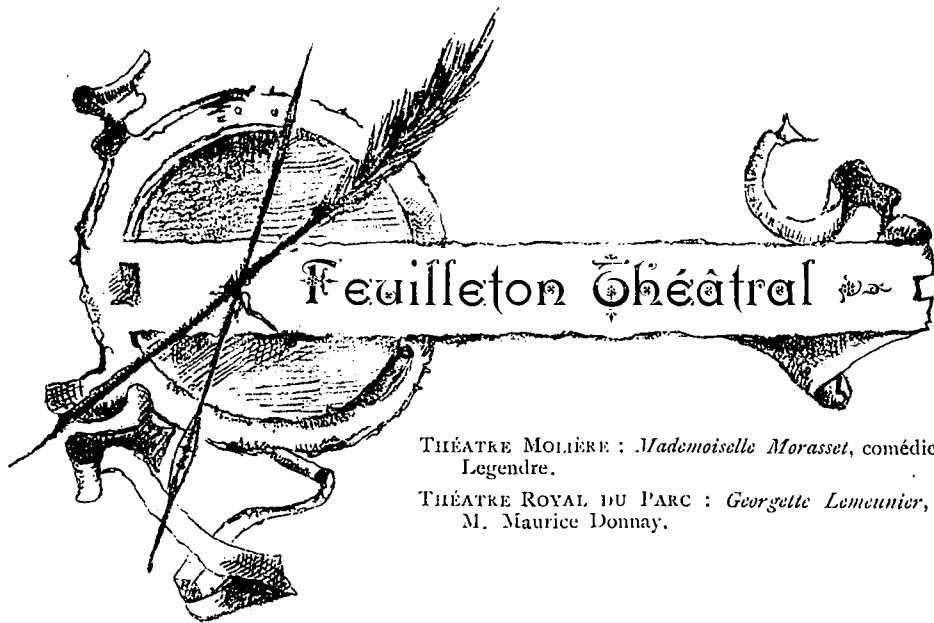
M. de Mazenod, ancien officier de cavalerie, vient de mourir en son château de Plessis-aux-Chapts.

Il appartenait à une famille issue d'un prévôt des marchands de la ville de Lyon qui s'est établie dans le Forez où elle a formé deux branches. L'une qui s'est fixée en Provence et s'est alliée aux Boisgelin et aux Damas, comptait parmi ses représentants, monseigneur de Mazenod, évêque de Marseille.

L'autre branche restée dans le Forez est représentée par le vicomte de Mazenod.

Mazenod porte : D'azur à trois mollettes d'or, au chef cousu de gueules chargé de trois bandes d'or.





THÉÂTRE MOLIERE : *Mademoiselle Morasset*, comédie en 3 actes, de M. Louis Legendre.

THÉÂTRE ROYAL DU PARC : *Georgette Lemoineur*, comédie en 4 actes de M. Maurice Donnay.

Mademoiselle Morasset, que le théâtre Molière, continuant son heureuse campagne, vient de jouer avec le plus grand succès, a cette particularité singulière d'offrir un dénouement très analogue à celui de la pièce précédente, — *le Galice* — par le suicide de l'héroïne. Dans l'un et dans l'autre cas, la femme vaincue par l'amour qu'elle porte en son cœur et en sa chair, — et désormais incapable de suivre la voie qu'elle s'était tracée, préfère la mort à l'abdication, et demande à quelque poison charitable la délivrance de ses angoisses. Qu'elle réussisse ou non, peu importe. C'est le fait même d'avoir eu recours à ce moyen désespéré — et désespérant — qui est intéressant. Il est singulier que deux auteurs très différents, comme le sont MM. Legendre et Vanderem, en soient venus simultanément, et dans deux pièces qui n'ont entr'elles aucun autre rapport, à des conclusions aussi identiquement exceptionnelles.

Car s'il est à notre connaissance que de pauvres filles se détruisent parfois par désespoir d'amour, il nous serait extrêmement difficile de trouver dans la vie réelle un seul exemple de suicide provoqué par le seul fait que le sujet souffrait d'un excès de bonheur.

L'amour de la femme étant essentiellement de soumission, de sacrifice et de passivité, il est tout à fait difficile d'expliquer, — sauf par des prodiges de paradoxe — qu'un sentiment quelconque de révolte ou d'évasion puisse naître ou subsister dans un cœur de femme à côté d'une vraie passion.

Or, chez M^{lle} Morasset, cette passion existe indubitablement, et l'auteur apporte même des soins particuliers à nous aviser qu'il s'agit ici d'un amour tout à fait élevé, tel qu'on doit le concevoir chez une personne d'intellectualité très supérieure.

Pour ceux qui n'ont pas vu la pièce, — elle peut être montrée aux jeunes filles, — M^{lle} Morasset est l'unique enfant d'un homme d'affaires très riches, très puissant, mais qui ne doit sa grosse fortune qu'à l'heureuse issue d'un « coup », qui a ruiné et tué un redoutable concurrent. Mais comme il est avéré que l'un ou l'autre des deux adversaires devait succomber à la lutte, et que M. Morasset aurait subi le sort de son rival s'il avait été le vaincu, cet excellent homme d'affaires en profite pour conclure qu'il n'encourt aucune responsabilité du chef de son triomphe.

Si bien que lorsque vient chez lui le fils de son ennemi défunt, très malheureux, très besogneux, avec charge de famille, il se refuse absolument à venir à son secours, ce qu'il es tout à fait « haut-commerce » et ne surprend

personne. Le public a toujours d'effroyables indulgences pour les gens qui défendent leur porte-monnaie. Jugez donc de sa surprise, à cet excellent public, quand il voit M^{lle} Morasset prendre fait et cause pour le visiteur, contre son propre père et vouloir, à tout prix, que celui-ci lui restitue l'argent que selon elle il détient indûment. Cela se passe le jour du mariage de la jeune fille avec un homme qu'elle aime réellement, et que sa juvénile confiance pare des plus hautes qualités morales. Aussi s'empresse-t-elle de lui soumettre le litige, certaine d'être approuvée, de trouver en lui un appui contre l'aveuglement paternel, — et prête, s'il y consent, à refuser la dot qu'on lui octroie, plutôt que d'accepter une fortune dont l'origine ne serait pas nette ou dont les tares originelles n'auraient point été rachetées. Faut-il dire que ces scrupules ne trouvent dans la salle qu'un faible écho, et que les mères bien avisées s'empressent de souffler à leurs filles que la demoiselle Morasset doit être un peu folle? Que les enfants, au surplus, n'ont pas à juger leurs parents?

Tout de même, on applaudit, pour avoir l'air d'honnêtes gens! Et le fiancé de Germaine arrive à point pour rassurer les consciences vaguement troublées. Très sagement, avec un égoïsme tranquille et souriant, il lui démontre combien ses hésitations sont excessives et quelles seraient les conséquences de l'admirable sacrifice qu'elle veut faire : ni elle, ni lui, ne sont nés pour la misère. Rien ne les a préparés aux duretés de l'existence, aux exigences terribles du *struggle for life*. Ils ont des besoins, des désirs, des fantaisies tyranniques, que le luxe seul peut satisfaire.

Et tandis qu'il parle, — et que le public respire avec soulagement, en constatant que ce noble sire raisonne aussi veulement que lui — M^{lle} Morasset voit s'écrouler le piédestal sur lequel elle avait élevé l'homme de son superbe amour. Désolée, éccœurée, navrée, elle s'enfuit avec une vieille parente pour ne pas devoir être à ce mari qu'elle n'admire plus et qu'elle ne veut plus aimer!

Jusque-là, la pièce est de logique et de psychologie irréprochables, malgré tout ce que les sceptiques peuvent trouver d'exceptionnel dans le caractère de M^{lle} Morasset. De plus, le spectacle des froides arguties du père, des nobles scrupules de la fille et des ingénieuses compromissions du mari, est d'une moralité très élevée qu'il est excellent d'imposer au public.

On peut en dire autant de toutes les scènes subséquentes, qui d'ailleurs ne font que développer l'exposi-

tion, sans modifier la situation respective des antagonistes. A ce point de vue, le second acte est extrêmement adroit. Il donne l'illusion d'une action qui n'existe pas, tandis que l'enchaînement des scènes dont il est fait, développe avec beaucoup de soin tous les arguments que l'on pourrait invoquer pour ou contre la thèse soutenue par M^{lle} Morasset.

Seulement l'auteur ne conclut pas. Au moment où il se rend compte que la discussion est épuisée, et qu'il faut en finir, il abandonne brusquement le terrain sur lequel il nous avait tenus jusqu'ici, pour nous transporter sur un autre, tout à fait différent du premier et qui n'a absolument aucun rapport avec lui. C'est un véritable tour d'escamotage, très adroitement exécuté, je le veux bien, mais qui ne laisse pas que de troubler singulièrement, à l'analyse.

En effet, au moment où s'impose entre le mari et la femme l'explication décisive que nous pressentons depuis la fuite de celle-ci, le public se rend compte que cette explication va aboutir à la victoire de l'un ou de l'autre. Mais comme on s'est donné la peine, pendant trois actes, de plaider devant lui le pour ou le contre d'une question de moralité et d'honnêteté pour laquelle il a fini par se passionner, il tient à ce qu'on lui donne une solution — cette solution fût-elle même transactionnelle et conséquemment bâtarde.

Au lieu de cela, M. Louis Legendre introduit un élément nouveau — ou pour mieux dire, un élément étranger — dans le débat qui nous intéresse. Cet élément, c'est l'amour de M^{lle} Morasset pour son mari, — pour ce mari dont elle n'a point encore été la femme, puisqu'elle a fui le jour même de ses noces. Il en résulte que la discussion à laquelle nous assistons est la toute première entrevue des nouveaux époux, cet « Enfin, seuls! » attendu et redouté, au cour duquel il est généralement question de tout autre chose que de discussions morales. Aussi le mari, qui a sur sa compagne l'avantage de l'expérience en ces matières, s'attache-t-il avant tout à faire dévier le débat, — ce à quoi il réussit assez vite. Et nous assistons ainsi à une scène d'amour charmante, d'où M^{lle} Morasset sort aussi troublée que nous. Elle est convaincue qu'elle aime plus que jamais son mari, qu'elle a subi dans un baiser caractéristique la révélation de sa féminalité, et de là, l'inévitable désir d'être réellement l'épouse de cet homme. Seulement, être à lui, c'est lui céder non seulement son corps, mais aussi son cerveau, — donc sa volonté. C'est abdiquer les résolutions qu'elle a faites, c'est accepter, puisqu'il refuse d'y renoncer, cette fortune dont les origines la font rougir de honte. Alors, plutôt que de céder, elle s'empoisonne.

Voilà du moins comment l'auteur nous explique cette conclusion. Il faut lui en laisser le mérite et la responsabilité. Il est incontestable que tout cela est parfaitement intéressant. Mais c'est vraiment d'un pessimisme bien artificiel. Il est excessif de faire mourir cette pauvre jeune femme parce qu'elle a l'âme honnête et le cœur tendre; c'est déjà beaucoup que la vie nous offre quotidiennement de ces spectacles décourageants. Je ne demande pas qu'au théâtre le vice soit puni à demeure et la vertu toujours récompensée. Mais réellement, cette petite Morasset, méritait mieux qu'une fiole de poison. Sa mort a vraiment trop l'air d'un châtiment, et elle doit réjouir secrètement ceux qui ne pensent pas comme elle. Voilà le mal.

Faut-il dire que *Mademoiselle Morasset* est joué, au Molière, de façon tout à fait supérieure? M^{lle} Ratcliff a encore trouvé là un de ces rôles où sa beauté, son charme, son admirable nature font merveille, et exercent sur le public unecurieuse et émouvante autorité! Son entourage

est excellent, et concourt à assurer à cette pièce une de ces parfaites interprétations, qui sont devenues de règle au Théâtre Molière, et en ont fait, sans conteste, le vrai théâtre de comédie de Bruxelles.

* * *

Ce n'est pas que *Georgette Lemeunier*, la comédie nouvelle de M. Maurice Donnay, que le Parc a choisie pour succéder à *Marraine*, ne révèle des soins réels et un très louable souci de reconquérir une situation que M. Alhaiza, en ses dernières années, avait rendue extrêmement brillante. L'exploitation du théâtre du Parc est une des plus délicates qui soient, parce qu'elle s'adresse à un public restreint, dont les divers éléments ne sont pas d'accord sur ce qu'ils désirent, de sorte qu'on ne peut guère contenter les uns sans indisposer les autres. On n'a chance de réussir qu'en faisant part équitable à tout un chacun, et c'est là une question d'expérience, — c'est-à-dire de temps.

Il est sans exemple qu'un directeur du Parc ait réussi, d'emblée, sans graves mécomptes. Puisque nous parlons de M. Alhaiza, qui eut de si belles années d'adolescence, on peut rappeler combien furent laborieuses ses tâtonnements premiers. Mais il s'acclimata très vite, parce que c'était un homme extrêmement avisé, et qui faisait profit de tout ce qu'il entendait dire autour de lui.

La direction nouvelle n'a pas échappé à la crise de bienvenue qui décidément semble inévitable, et qui se traduit en général par un manque de calme, d'unité, de décision dans la confection du programme général et des programmes particuliers, et par une complète insuffisance de troupe. Et c'est tellement vrai que cette année encore, la direction n'a pu réellement compter que sur les trois ou quatre sujets qu'elle avait, — comme à regret — conservés de l'ancienne compagnie : M. Paulet, M^{lle} Suger, M^{me} Wilhem... Il a fallu, pour jouer *Marraine*, engager M. Dubroca, ce qui révèle l'absence d'un jeune premier comique.

Et l'on a dû, pour *Georgette Lemeunier*, recourir aux services de M. Abel, du Vaudeville (?), qui est un bien pitieux comédien, tout à fait de la petite province. Ce n'était vraiment pas la peine de remiser M. Godeau, qui est ténébreux, — mais distingué. Bref, si M^{lle} Suger n'avait pas été là pour assumer la responsabilité d'un rôle écrasant et soutenir la pièce par dessus le marché, cette tentative, qui avait toutes les chances d'être heureuse, aurait encore une fois avorté.

Et c'eût été vraiment dommage.

D'abord, parce que la pièce est charmante; M. Maurice Donnay, qui a tant de jolies qualités d'homme de théâtre et qui, jusqu'ici les avait si souvent mal employées à faire des pièces sur commande, d'un vice conventionnel et souriant, où tout ce qui n'était pas gentiment immoral était bafoué de manière exquise, — et qui d'ailleurs disparaissaient à jamais au lendemain de la centième, — M. Donnay semble avoir eu le désir, cette fois, de faire une comédie un peu moins provisoire, et il a vraiment réussi. Peut-être, aussi, ne l'a-t-il pas fait exprès, et s'est-il laissé aller à cette vague réaction qui paraît se manifester dans le théâtre parisien, et qui nous a valu coup sur coup, *l'Ainée*, *le Calice*, M^{lle} Morasset et d'autres, peut-être, que je ne connais pas encore. Si cela pouvait être vrai, ce serait un grand bonheur, car on est un peu fatigué du genre « confiture de fruits défendus » et cette même *Georgette Lemeunier* nous paraîtrait peut-être plus exquise encore si elle ne recommençait, en les améliorant beaucoup, *Amants* ou *la Douleureuse*, — et *Snobs*, *la Meute* et *Zaza*, et le *Nouveau Jeu*, etc., etc. Il y avait longtemps tout de même que l'on n'avait pas vu triompher en scène une

honnête femme, — une vulgaire épouse — et s'en aller bredouille la brillante professionnelle d'amour. Tout de même, cela fait plaisir, — le croirait-on ? Le public l'a bien prouvé, en prenant parti carrément pour M^{lle} Suger contre M^{lle} Fège, et en pardonnant à M. Abel d'ajouter un grotesque inutile à son rôle de mari résolu à demeurer fidèle. Car cette pièce est décidément morale, — pour gens mariés. Elle est même d'une leçon excellente pour les jeunes ménages, — comme celui de l'inventeur Lemeunier — qui fait brusquement fortune après des débuts assez modestes. (Il y en a donc encore qui gagnent de l'argent !). Il « fait » dans l'automobilisme, qui lui doit, paraît-il, toutes sortes de perfectionnements importants — et rémunérateurs. Ça l'a mis en rapport avec un tas de gens très disparates : mondains, financiers, snobs, lanceurs d'affaires, fripouilles et honnêtes gens — relations très smart et très coûteuses, qui l'ont forcé à modifier son petit train-train de vie, à aller dans le monde, à se faire d'un cercle et à connaître les Sourette. Ce Sourette est un brillant Monsieur, marié à l'une des plus jolies femmes de Paris, et qui dépense annuellement cent mille francs, tout en n'en gagnant que vingt mille. Aussi les amis de Georgette Lemeunier ont-ils bien du plaisir lorsqu'elle dit un soir, devant eux, et sans penser à mal, que le susdit Sourette « revient sur l'eau ». Comme son mari éprouve le besoin de protester à la fois contre les rires et contre le mot, nous voilà tout de suite avertis qu'il a de détestables raisons pour défendre les Sourette. Et nous devinons qu'il est — ou veut être — l'amant de la jolie femme du vilain Monsieur. Georgette, qui n'est pas plus bête que nous, et qui par dessus le marché adore son mari, se doute bien aussi que tout cela n'est pas clair et essaye de « tirer les vers du nez » — l'expression y est — à un ami de son époux, l'excellent Journay, qui ne se laisse naturellement pas faire. Tout de même il ne dissimule pas à Georgette que M^{me} Sourette, « Marie-Thérèse », est une femme exceptionnellement dangereuse, d'une séduction puissante et d'une roiserie que rien n'arrête. Et là-dessus les deux époux, restés seuls, ont une petite fin d'acte tout à fait aimable. Si leurs domestiques ont la mauvaise habitude d'écouter aux portes, ils ne seront certainement pas volés.

Mais les événements ont marché. Lemeunier, pour la fête de sa femme, a commandé chez le bijoutier deux bagues. L'une pour Georgette, l'autre pour Marie-Thérèse. Et dans l'écrin de chacune d'elles, il a glissé un billet. Est-il nécessaire de vous dire que le bijoutier se trompe et qu'il envoie à la femme la bague destinée à la maîtresse, et réciproquement ? Nous apprenons la chose de la bouche même de Marie-Thérèse, après un des déjeuners du jeudi qui réunissent chez elle tous les amis de son mari, — c'est-à-dire tous ses amants passés et futurs. Et nous voilà préparés à la visite inopinée de Georgette, apportant elle-même à sa rivale le bijou qu'elle a reçu par erreur, ce qui met Lemeunier, présent à la petite scène, dans une posture plutôt fâcheuse. Encore s'il pouvait avoir avec sa femme une explication ! Mais, aussitôt rentrée, Georgette s'est réfugiée chez sa mère, décidée à une rupture d'autant plus éclatante que la trahison de l'époux n'a pu tuer son amour. Vaines tentatives de rapprochement de la part des amies, de la mère, de Journay, — cette scène est une merveille, — et finalement du mari lui-même, qui affirme, qui prouve, que jamais il n'a été l'amant de Marie-Thérèse et qu'il ne songe plus à l'être. Mais Georgette lui réplique très nettement qu'en ces matières l'intention doit être tenue pour le fait, puisque la faute ne dépend jamais de celui—ou de celle—qui la veut commettre. Tout semble fini, bien fini, l'amour brisé, la confiance perdue, le cœur a jamais meurtri. Tout de même, on espère encore,

parce qu'il est visible que la femme est toujours aimante et le mari réellement puni et repentant.

Et nous voilà en route pour le dernier acte.

Dans le luxueux appartement qu'ils habitèrent si peu, Lemeunier, seul, se désole. En vain jusqu'ici a-t-il tenté le moindre rapprochement. Pendant ce temps, M^{me} Sourette l'assomme de lettres pressantes, car il ne l'a plus revue depuis la scène de la bague, quoiqu'elle ait trouvé moyen de lui faire « prêter » cent mille francs à son mari. Bref Marie-Thérèse, que ce premier succès a mise en appétit, se résoud à frapper un grand coup. Elle annonce à Lemeunier qu'elle veut le voir, qu'elle va venir le relancer chez lui. Et tandis qu'elle pénètre dans l'appartement (M^{lle} Fège s'est fait faire pour cette scène une toilette velours noir et dentelles blanches qui est une merveille de goût et de déduction, Journay, qui a vu entrer l'aventurière, court aviser Georgette de la présence de cette femme chez elle.

L'épouse, sentant le foyer menacé pour de bon, n'hésite plus et rentre brusquement, au moment même où Marie-Thérèse, qui se hurte chez Lemeunier à des résistances imprévues, tente la classique scène de larmes.

La rencontre des deux femmes aurait pu donner lieu à une forte scène finale, mais l'auteur l'a escamotée, cette scène, visiblement préoccupé, — ou contraint — de favoriser l'artiste du rôle de Georgette (c'était Réjane, à Paris) au détriment de l'autre. De sorte que la pièce, ici, tourne court et se termine en un bout de dialogue, charmant d'ailleurs, mais bien menu, avec, comme point terminus, une allusion fortement soulignée à l'alcôve proche, où va se sceller la réconciliation définitive.

Dire qu'il y a des gens qui ont trouvé ce dénouement « un peu froid » ! Mais c'est une question de thermomètre sentimental.

Voilà, — pour autant qu'on puisse résumer une pièce de M. Donnay, — cette *Georgette Lemeunier* qui marque incontestablement un progrès, — ou plutôt une orientation nouvelle — chez cet aimable dramaturge. Sa psychologie y est toujours rudimentaire, et il apporte, dans ses marivaudages sur les jeux de l'amour et du hasard, tout un système de simplification passionnelle qui a du piquant. On s'aime, on se rencontre, on se sépare, on se raccorde, avec tant d'aisance, tant d'habileté, et une si grande habitude des joies, des sourires, des baisers et des larmes — inévitables accessoires de ces occupations — que les gens qu'il nous montre ont toujours l'air d'être des professionnels en la matière, qu'ils nous font l'effet d'acrobates du sentiment, ce qui d'ailleurs n'est pas sans charme. On s'amuse toujours au théâtre de M. Donnay, car le détail y est fort avenant et le mot très souvent drôle, — quand il n'est pas trop cherché. Et tout cela est joli, joli, — bibelot, fanfruche, dentelle un peu camelotte, bulle de savon miroitant au soleil, — et durera ce que durent les roses, — l'espace d'un potin.

Il faut redire combien M^{lle} Suger est excellente dans ce rôle de Georgette Lemeunier, auquel sa physionomie particulière donne une précieuse vraisemblance.

C'est bien sous ce masque intelligent et expressif, auquel la gravité sied mieux que le sourire, que l'on conçoit l'honnête et robuste femme que doit être l'héroïne du drame, plutôt que sous la drôlichonne frimousse de Réjane. Un peu trop faubourg, cette Georgette ! M^{lle} Suger, très sagement, joue avec ses qualités à elle, qui sont fort appréciables. Son personnage a une vigueur, une netteté, et un charme sain que le public paraît avoir apprécié tout particulièrement. C'est d'autant mieux que presque tout le temps elle a dû jouer seule, pas soutenue du tout par M. Abel, auquel on a fait une vilaine farce en lui accordant la vedette.

M. Paulet, déjà cité; M. Deschamps, qui est excellent dans une scène de son emploi; et MM^{mes} Fege et Simonnet, qui ont de la grâce, de la beauté, de la toilette et parfois mieux, du talent, la méritaient bien autant que lui. Et l'ensemble est très honorable avec de bien jolis petits soins de détail.

Fritz LUTENS.

Memento théâtral.

* THÉÂTRE MOLIERE. — Le théâtre Molière reprend samedi 11 février au bénéfice de M^{lle} Ratcliff, *L'Atée*, de Jules Lemaitre.

L'Amorceur passera le jeudi 16.

La quatrième matinée littéraire et classique est remise au jeudi 23, qui suivra cette première.

M. Munié vient d'acquérir le droit de reprendre cette saison encore *Malame Sans-Gêne*, qu'il représentera avec décors et costumes nouveaux.

* THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES ST-HUBERT. — MM. Lagairie et Jacque sont allés la semaine dernière à Paris assister à une représentation de la *Dame de chez Maxim*, dont ils vont bientôt jouer deux rôles importants aux Galeries.

Mercredi 8 février, reprise de la *Belle Hélène*.

Mme Cocyte, qui jouera le rôle d'Hélène, n'est pas inconnue à Bruxelles. Elle est la femme du chanteur de café-concert Raiter qui joua dans plusieurs revues de l'Alcazar ou pendant trois ans Mme Cocyte, qui était alors M^{lle} Thilma, lui donnait la réplique dans de petits rôles.

* ALCAZAR ROYAL. — Dans quelques jours, de nouvelles scènes seront ajoutées par M. Boulland à la revue de l'Alcazar.

On nous cite notamment: Le roi des porteurs, le conférencier ambulancier, les statues du Jardin Botanique, etc.

Avec la parodie de la *Princesse Herberg*, dont le succès est étourdissant, voilà de bonnes soirées assurées aux vaillants artistes de l'Alcazar.

* PÔLE NORD. — Le Pôle-Nord clôturera sa saison d'hiver le 5 mars. Le 10 s'ouvrira dans cet établissement l'exposition du cycle et de l'automobile et le 1^{er} avril, veille de Pâques, recommencera la campagne du Palais d'Été.

JUMELLES DE THÉÂTRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: **JUMELLES A MANCHE**, de luxe et ordinaires. Prix sans concurrence.

La maison **BRAND** a toujours en magasin les différents types de **Phonographes et Gramophones** ainsi qu'un choix immense de **Cylindres enregistrés et blancs**. (Musiques, Orchestres, Chant, Monologues, etc. etc.)

PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Echange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES



CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Bruxelles

COMPTANT.

2 février.

La bourrasque qui pendant un moment, a fait rage sur le groupe congolais, fauchant principalement la Part fondateur, a complètement disparu pour faire place à un joli rayon de soleil.

C'est ainsi que, sous l'impulsion de demandes multiples, toutes les valeurs congolaises ont été brillamment relevées.

Pour expliquer le mouvement de recul on a dit beaucoup de choses que je ne répéterai pas. Quant à moi, j'estime que de grosses réalisations de bénéfices se sont faites, et voilà tout. Cependant, sans vouloir jeter du noir sur ces titres, j'engage la prudence.

Lomani (ord.) 1200 et 1275; Compagnie du Congo 2550 et 2700, (ord.) Haut-Congo 1675 et 1750; Katanga (priv.) 950; et Part fondateur 5500 et 5750?

Les lots dorment à 90 francs.

Les TRAMWAYS sont calmes.

Dividendes Gand 60; Mutuelle 178; cap. Odessa 185; Economiques 470 et 485; Entreprise de travaux; Florentins 200 et 202; Voie-Etroite 506; Turin 496; Trust 100; Franco-Belge priv. 103 et 107; Lille 275; Bruxellois 375 et Tramways Réunis 342 et 346.

Les actions Exploitations Électriques sont très recherchées 665; 680; 685 et 690. Les affaires dans lesquelles cette société a de grands intérêts engagés sont les suivantes:

Constitution de la Société d'Éclairage de la Tractoin de Las Palmas.

Concession d'Éclairage de la Commune d'Ixelles.

Constitution avec la Société Générale de Paris de la grande Société d'Électricité de Moscou, au capital de 10 millions.

L'Auer-Belge faiblit à 49. Les actionnaires de cette société, réunis le 23 janvier, en assemblée générale extraordinaire, ont décidé la mise en liquidation de la Société et le transfert de son actif et de son passif à un groupe anglais qui constituerait une nouvelle société.

Les actions priv. et ord. de la société anonyme des Ciments de Visé sont inscrites à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles depuis le 30 janvier dernier.

Le groupe des BANQUES est sans variations.

Banque d'Anvers 885, Comptoir Bourse Bruxelles 425 ; Crédit Général Liégeois 1070 ; Banque Nationale 2900 ; Banque de Bruxelles 790 ; Banque Auxiliaire 127, Caisse générale des Reports 2310 ; Comptoir Peemans 465 ; Crédit National Industriel 385 ; Banque de Brabant 42 ; Caisse Commerciale de Bruxelles 758 ; Part de Réserve 2250 et 2300.

La dividende Nationale Financière est en grande hausse à 150 fr. et c'est justice. Cet établissement fait preuve d'une grande activité. C'est ainsi qu'après avoir constitué les Acieries d'Anvers, le voilà qu'il constitue la Société des Clouteries du Globe, de plus, on annonce qu'il est à la veille de constituer une troisième société Belge-Industrielle.

Très belle enlevée des valeurs CHARBONNIÈRES.

Grande Bacnure, Charbonnages Belges 330 ; Amersœur 1245 et 1255 ; Carabinier 522 et 525 ; Fontaine-l'Évêque 675 et 685 ; Courcelles-Nord 1530 et 1540 ; Produits du Flénu 3535 et 3550 ; Sacré-Madame 3305 et 3400 ; l'assemblée générale extraordinaire de cet important charbonnage vient de décider la reprise des anciens charbonnages de l'Espérance qui seront reconstitués par elle, sous la dénomination de Société des Charbonnages de Baudour au capital de 4 millions et demi ; cette décision a été adoptée à l'unanimité.

On annonce que le raccordement du Charbonnage de la Lougan au chemin de fer du Sud-Est de la Russie vient d'être complètement terminé. La réception de la ligne a eu lieu et l'exploitation est ouverte.

Nord de Charleroi 1350 ; Hornu et Wasmes 5100 et 5150 ; Monceau-Fontaine 2875 et 2900.

Par contre, les titres SIDÉRURGIQUES sont offerts.

Cockerill 2275, Angleur 554 ; de Boussu, Athus 1200 ; Espérance-Longdoz 645 ; Ekaterinoslaw 360 ; Marcinnelle et Couillet 610 ; Musson 700 ; Olkovavia 515 ; Providence 4800 ; Sarrebruck 10650 ; Toula 490 ; Vezin-Aulnoye 1100 ; Ougrée 1220 et 1200.

Aux Industries TEXTILES, les capital Loth valent 300 ; la Linière St-Léonard 205 et Cotonnière du Rouvray 376.

Les ZINCS ont bonne allure.

Asturienne 5900 ; Nebida 2325 ; Nouvelle-Montagne 756 ; Nitrates 32 ; Prayon 690 et Vieille-Montagne 785.

Dans le compartiment des divers, je remarque la grande fermeté des actions de la Catadura 97, 100 et 103 ! nous verrons des cours beaucoup plus hauts ; on parle d'un dividende de 8 %. Qu'on se le dise...

Les Tabacs (ord.) s'inscrivent à 22 francs ! le Pégamoid à 116 ; les Papeteries de Gastuche à 124 ; les

Wagons-Lits à 742.50 ; Pieper 131 et 135 ; Overpelt ord. 350 ; jouiss. 210 et Pétales de Grosny 650.

On annonce l'abaissement prochain des tarifs de transport par voie ferrée des pétroles de Patrovo et de Grosny destinés à l'exportation. On annonce en même temps un renchérissement très notable des prix du pétrole raffiné dans tout l'empire russe.

A. VANETTE

SOCIÉTÉ ANONYME DES
TRAMWAYS, D'ÉCLAIRAGE
et d'Entreprises électriques en Hongrie

Constituée par acte passé devant M^e VAN HALBEREN, notaire à Bruxelles, le 21 janvier 1899

CAPITAL SOCIAL : 5,000,000 DE FRANCS

Représenté par 50,000 actions privilégiées de 100 fr. chacune

Il a été créé, en outre, 50,000 actions ordinaires sans mention de valeur.

Siège social : 138, rue Royale, Bruxelles

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM. le comte Geza de Batthyani, membre de la Chambre des Magnats de Hongrie, administrateur de la première Caisse d'épargne nationale de Pesth, président ; Félix Delhay président du Conseil d'administration des Tramways réunis, vice-président ; Eugène Fichet, administrateur des Tramways réunis ; Max Lyon, administrateur des Compagnies du Lomani et du Katanga, à Paris ; I. Schoenstein, ingénieur à Paris ; Félicien Maes, administrateur-délégué de la Société financière russe, à Paris ; Edouard Lacomble, ingénieur-électricien, à Bruxelles.

COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

MM. Ignace Brosler, ingénieur, à Budapest ; Édouard Chalou, commissaire aux Tramways réunis, à Liège ; Maurice Hanssen, commissaire aux Tramways réunis, à Bruxelles ; Emile Lambert, propriétaire, à Anvers

Vente par émission publique de 40.000 actions privilégiées de 100 fr.

Ayant droit à un intérêt de 5 % avant toute autre répartition

PRIX D'ÉMISSION : FR. 107.50

PAYABLES : A la souscription, fr. 107.50

EXTRAIT DES STATUTS :

ART. 35. — L'excédent favorable du bilan, déduction faite de toutes les charges sociales, constitue le bénéfice net de la Société.

Il est prélevé annuellement sur ce bénéfice :

1^o 5 p. c. pour la constitution du fonds de réserve. Ce prélèvement cessera d'être obligatoire quand la réserve légale aura atteint le dixième du capital ;

2^o La somme nécessaire pour attribuer aux actions privilégiées un premier dividende de 5 p. c. sur le montant dont elles sont libérées, en exécution des présents statuts et des appels décrétés par le Conseil d'administration.

Le surplus sera réparti comme suit.

10 p. c. au Conseil d'administration et au Collège des commissaires. Ces 10 p. c. seront répartis entre les membres du

Conseil d'administration et du Collège des commissaires, d'après un règlement d'ordre intérieur et les prescriptions de la loi.

Et le reste sera réparti : 50 p. c. aux actions privilégiées, à titre de deuxième dividende et 50 p. c. aux actions ordinaires, à titre de seul dividende.

La souscription sera ouverte les **Lundi 30 et Mardi 31 Janvier 1899**

à la Société *Les Tramways Réunis*, rue Royale, 122, à Bruxelles, ainsi que chez tous les banquiers et agents de change du pays.

On peut souscrire dès à présent par correspondance

L'admission à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

Si le nombre des titres souscrits dépasse celui des titres mis en vente, il y aura lieu à répartition.

Je recommande vivement à nos lecteurs l'achat de ces actions, car je considère qu'elles sont appelées à une très grosse plus-value, et cela, à bref délai.

Vente par souscription publique

de 15,000 actions de capital de 500 fr. chacune

(ENTIÈREMENT LIBÉRÉES)

DE LA

COMPAGNIE INTERNATIONALE

pour le Commerce et l'Industrie

(SOCIÉTÉ ANONYME)

Constituée par acte passé le 7 janvier 1899 devant M^e Octave Englebert, notaire résidant à Bruxelles, substituant son confrère M^e Auguste Scheyven, notaire à la même résidence, et publiée aux annexes du *Moniteur belge* du 19 janvier 1899, n^o 292.

CAPITAL : 32,500,000 Francs

Représenté par 65,000 actions de capital de 500 fr. chacune et par 75,000 actions de divid. sans désignation de valeur

Siège social : BRUXELLES

Conseil d'administration :

MM. Joseph Devolder, directeur à la Société Générale pour favoriser l'Industrie nationale, *président* ;

Jules Urbain, président du Conseil d'administration de la Banque de Bruxelles, *vice-président* ;

le colonel A. Thys, administrateur-directeur général de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, *administrateur-délégué* ;

Georges De Laveleye, membre du Comité permanent de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, *administrateur-directeur* ;

Charles Balsler, banquier à Bruxelles ;

le chevalier R. de Bauer, administrateur de la Banque de Paris et des Pays-Bas ;

Jean Cousin, membre du Comité permanent de la Compagnie du Chemin de fer du Congo ;

Léopold Renouard, vice-président du Conseil d'administration de la Banque de Paris et des Pays-Bas ;

Ernest Grisar, administrateur de la Société anversoise du Commerce au Congo ;

Sir Vincent Gaillard, président du Comité de Londres de la « National Bank of Egypt », à Londres ;

Alfred Havenith, administrateur de la Banque d'Anvers ;

le baron Auguste von der Heydt, banquier, à Elberfeld ;

Hippolyte Lippens, ancien bourgmestre de la ville de Gand.

Alfred Simonis, industriel, à Verviers,

Administrateurs.

Conseil de surveillance :

MM. Louis Bauer, sous-directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, à Bruxelles ;

J. Borel, avocat, à Bruxelles ;

comte Paul de Borchgrave d'Altena, à Bruxelles ;

le major A. Laurent, à Bruxelles ;

R. Keyntiens, à Bruxelles ;

J. Wilmart, à Bruxelles ;

Commissaires,

La souscription publique sera ouverte le **samedi 4 février 1899**, de 10 heures du matin à 3 heures de relevée, à **Bruxelles** :

à la Société générale pour favoriser l'industrie nationale ;

à la succursale de la Banque de Paris et des Pays-Bas ;

à la **Banque de Bruxelles** ;

chez MM. Balsler et C^{ie} ;

chez M. F.-M. Philippson.

PRIX D'ÉMISSION : 500 Francs

PAYABLES	{ A la souscription	100 francs
	{ A la répartition.	400

Ensemble. **500 francs**

Les souscriptions doivent être individuelles, les listes n'étant pas admises. Si les demandes dépassent le nombre d'actions offertes, il y aura lieu à répartition. Les établissements et maisons de banque précités se réservent le droit de fixer le mode de répartition entre les souscripteurs.

En cas de retard de paiement du versement de 400 francs, exigible à la répartition, le souscripteur sera passible des intérêts à raison de 6 p. c. l'an à compter du 20 février 1899. A défaut de libération un mois après cette date, c'est-à-dire, le 20 mars 1900, les titres en souffrance pourront être vendus publiquement à la Bourse de Bruxelles, sans aucune mise en demeure, aux frais et risques des retardataires.

Les souscriptions seront reçues également, aux jours et heures indiqués :

à Anvers : à la **Banque d'Anvers** ;

à Liège : à la **Banque Liégeoise** ;

à Gand : à la **Banque de Gand**.

Des bulletins de souscription sont à la disposition des intéressés dans les établissements désignés ci-dessus. — Les formalités seront remplies pour l'admission à la cote de la Bourse de Bruxelles. — On peut dès à présent souscrire par correspondance.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE POUR FAVORISER L'INDUSTRIE NATIONALE
Établie à Bruxelles

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

à 1,000 ACTIONS DE CAPITAL DE 1,000 FRANCS
entièrement libérées

et à 12,000 Obligations 4 p. c. de 500 francs

DE LA

SOCIÉTÉ HYPOTHÉCAIRE BELGE-AMÉRICAINÉ

(ANONYME)

au Capital de 12,000,000 de francs

Représenté par 12,000 Actions de capital de 1,000 francs chacune et par 1,200 Actions de dividende.

Siège social : Montagne du Parc, 3, BRUXELLES

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Bruxelles :

M. F. Baeyens, Gouverneur de la Société Générale, à Bruxelles, *président* ;

M. Th. de Lantsheere, Ministre d'Etat, membre de la Chambre des Représentants, à Bruxelles ;

M. Edouard Bunge, négociant, à Anvers.
 M. Ernest Bunge, de la firme Ernesto A. Bunge et J. Born, de Buenos-Ayres ;
 M. L. Dubus de Warnaffe, administrateur-délégué de la Banque Centrale Tournaisienne, à Tournai ;
 M. Alexandre de Browne de Tiège, administrateur-délégué de la Caisse hypothécaire Anversoise, à Anvers ;
 M. Ch. Gunther, président de la Liebig's Extract of Meat Company, à Londres :

Buenos-Ayres :

M. Georges Born, de la firme Ernest A. Bunge et J. Born, à Buenos-Ayres ;
 M. Casimir De Bruyn, négociant, à Buenos-Ayres, *administrateurs.*

Conseil de surveillance :

Bruxelles :

Sir Henry Cartwright, knight, administrateur de l'Anglo-Argentine Bank Limited, à Londres ;
 M. Georges Dubois, avocat à Bruxelles ;
 M. Léon Fuchs, de la firme Fuchs-de Decker et Co. à Anvers ;
 M. Paul De Becker-Simons, propriétaire, à Bruxelles :

Buenos-Ayres :

M. Charles Lumb, courtier, à Buenos-Ayres ;
 M. Romolo Otamendi, ingénieur à Buenos-Ayres, *commissaires.*

PRIX D'ÉMISSION : FR. 488.50

PAYABLES { En souscrivant Fr. 87.50
 { A la répartition, du 13 au 15 fév. . . 400.00
 Ensemble. . . Fr. 487.50

Les titres définitifs seront délivrés avant le 5 mars prochain.

LA SOUSCRIPTION PUBLIQUE SERA OUVERTE AUX OBLIGATIONS

Le Mardi 7 Février 1899, de 9 heures du matin à 2 heures de relevée :

à **BRUXELLES** : à la Société Générale pour favoriser l'Industrie Nationale ;

- Anvers, à la Banque d'Anvers ;
- Bruges, à la Banque de la Flandre Occidentale.
- Charleroi, à la Banque Centrale de la Sambre ;
- Courtrai, à la Banque de Courtrai ;
- Gand, à la Banque de Gand ;
- La Louvière, à la succursale de la Banque du Hainaut ;
- Liège, à la Banque Générale de Liège ;
- Louvain, à la Banque Centrale de la Dyle ;
- Malines, à la Succursale de la Banque Centrale de la Dyle ;
- Mons, à la Banque du Hainaut ;
- Namur, à la Banque Centrale de Namur ;
- Tournai, à la Banque Centrale Tournaisienne ;
- Verviers, à la Banque de Verviers ;
- Ypres, à la Succursale de la Banque de Courtrai ;

ET AUX ACTIONS

Le même jour, à la Société Générale, à Bruxelles

contre versement du montant intégral des actions souscrites. Les souscripteurs devront se servir des bulletins de souscription qui sont à leur disposition aux établissements désignés ci-dessus.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

L'attribution des obligations se fera, en principe, par quantités égales de chaque série ; toutefois il sera tenu compte, dans la mesure du possible, des préférences qu'exprimeraient les souscripteurs au moment de la souscription. Si les demandes dépassent 12,000 titres, elles seront réduites proportionnellement.

La répartition sera portée à la connaissance des souscripteurs aussitôt après la souscription publique.

Les formalités seront remplies pour l'admission à la Cote de la Bourse de Bruxelles.

Société Générale
 DE

TRAMWAYS ÉLECTRIQUES EN ESPAGNE

(Société Anonyme)

Constituée par acte passé devant Me M.-A.-L. De Doncker, notaire à Bruxelles, le 3 janvier 1899, et publié au *Moniteur belge*, annexes des 12-13 janvier 1899.

Siège Social : BRUXELLES

Conseil d'administration :

- MM. Jules Urban, président de la Société générale des Chemins de fer Economiques à Bruxelles, *président* ;
- Chevalier R. de Bauer, administrateur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, à Bruxelles ;
- Arthur du Roy de Blicquy, président de la Société anonyme « La Métallurgique », à Bruxelles ;
- E.-L.-J. Empain, président de la Compagnie Belge des Chemins de fer Réunis, à Bruxelles ;
- François Empain, administrateur de la Compagnie Belge des Chemins de fer Réunis, à Bruxelles ;
- Jules Jacobs, administrateur de la Société générale des Chemins de fer Economiques, à Bruxelles ;
- Gustave Kumps, administrateur de la Société générale des Chemins de fer Economiques, à Bruxelles ;

CAPITAL. — Le fonds social est fixé à dix millions, représenté par cent mille actions de capital de cent francs chacune, à verser intégralement en espèces, et par cent mille actions de dividende et dix mille parts de fondateurs sans désignation de valeur. (Art. 5 des statuts.)

RÉPARTITION DES BÉNÉFICES. — L'excédent favorable du bilan, déduction faite des frais généraux, des charges et amortissements, constitue le bénéfice net de la Société :

1^o Il est fait annuellement sur ce bénéfice net un prélèvement de 5 p. c. au moins, affecté à la formation d'un fonds de réserve, ce prélèvement cesse d'être obligatoire lorsque le fonds de réserve atteint le dixième du capital social ;

2^o Puis il est prélevé la somme suffisante pour payer un premier dividende de 4 p. c. sur le montant libéré de toutes les actions de capital ;

3^o Il est prélevé ensuite :
 A. 10 p. c. de l'excédent pour le Conseil d'administration et le Collège des Commissaires ;
 B. 30 p. c. de ce même excédent pour les parts de fondateurs ;

4^o Le surplus sera ainsi réparti :
 50 p. c. aux actions de capital ;
 50 p. c. aux actions de dividende. (Art. 43 des statuts.)

VENTE PAR SOUSCRIPTION PUBLIQUE

de 70,000 actions de cap. de 100 fr. nominal (entièrement libérées)

DE LA

Société Générale des Tramways Électriques en Espagne

PRIX : 105 Francs

PAYABLE { à la souscription. fr. 25
 { à la répartition, le 15 février 1899 . . . 30
 { le 1^{er} mars 1899 50

contre délivrance du titre définitif. Il sera attribué une action de dividende par deux actions de capital obtenues à la répartition, sans délivrance de fraction.

Émission de 10,000 obligations 4 p. c.

Créées par décision du Conseil d'administration en date du 23 janvier, en vertu de l'art. 9 des statuts.

Ces obligations sont de 500 francs nominal ; elles rapportent 20 francs d'intérêt, payables par 10 francs semestriellement les 1^{er} mars et 1^{er} septembre de chaque année et pour la première fois le 1^{er} septembre 1899.

Elles sont remboursables au pair en cinquante années au

maximum, par tirages au sort annuels, con ornément au plan d'amortissement; le premier remboursement aura lieu le 1^{er} mars 1900. La Société se réserve en tout temps le droit d'anticiper l'amortissement de ses obligations, en tout ou en partie.

PRIX : 485 Francs

PAYABLE { à la souscription fr. 25
 { à la répartition, le 15 février 1899 . . . 220
 { le 15 mars 1899 240

contre délivrance du titre définitif avec le coupon n° 1 à l'échéance du 1^{er} septembre 1899 et suivants attachés.

La souscription aux actions et aux obligations sera ouverte

les Mercredi 8 et Jeudi 9 Février 1899,
de 10 à 4 heures, à **Bruxelles :**

à la **Banque de Bruxelles**, rue Royale, 56;

à la **Banque de Paris et des Pays-Bas**, r. du Gentilhomme, 1;
chez M. E.-L.-J. Empain.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

Les statuts de la Société sont à la disposition des souscripteurs aux bureaux de souscription ci-dessus désignés.

Dans le cas où les demandes dépasseraient le nombre de titres mis en souscription, elles seront soumises à répartition, sans délivrance de fractions.

A défaut de paiement, les souscripteurs sont passibles d'un intérêt de retard au taux de 5 p. c. l'an et leurs titres pourront être vendus, sans mise en demeure, un mois après la date d'exigibilité du dernier versement, pour le compte et aux risques et périls des retardataires.

L'admission à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.



COMMERCE ET INDUSTRIE

Nous détachons dans *les Intérêts belges*, sous la signature de notre collaborateur financier A. VANETTE, l'article suivant :

Nous constatons avec peine que notre extension commerciale n'a pas fait un pas depuis nombre d'années, mais par contre, des centaines de millions sortent de tous les points de la Belgique dès qu'il s'agit d'affaires financières ou industrielles.

C'est ainsi que, pendant que des fortunes se risquent sur des *aléas*, que l'industrie de notre pays se livre à des prodiges de productions aux quatre coins du globe, que nos manufactures s'élèvent au premier rang des nations : notre commerce négligé souffre et périlite !

Il est donc urgent pour le bien de nos nationaux de leur ouvrir les yeux en leur prouvant que les affaires commerciales bien conduites sont les seules qui mènent sûrement à la fortune, car elles reposent toutes sur des marchandises dont la valeur intrinsèque garantit dans une large mesure les capitaux engagés. Ne laissons pas languir notre commerce, marchons de l'avant, gagnons de vitesse l'étranger, en prenant pour exemple la *Continental Catadura*.

Cette entreprise, habilement dirigée, nous a fourni depuis deux ans de nombreux gages de son activité, ce qui ne l'empêche pas de continuer avec sagesse et fermeté le programme d'extension qu'elle s'est tracé : il s'ensuit que son influence et sa firme s'implantent chaque jour davantage tant en Belgique qu'à l'étranger.

La *Continental Catadura* vient de greffer à son important commerce de vins, et cela, avec l'aide d'un groupe de commerçants expérimentés, la *Compagnie Hollando-Belge d'importation et d'exploitation*.

Nous aurons bientôt l'occasion de nous étendre sur cette filiale appelée également à un bel avenir.

Pour aujourd'hui, nous rendons justice à l'énergie que déploie les administrateurs de cette brillante société la *Continental Catadura*, en secouant la torpeur qui, hélas ! règne depuis trop longtemps sur notre branche commerciale. Quant à nous, nous sommes persuadés qu'elle ne s'arrêtera pas en si bon chemin, et qu'au point de vue commercial les actionnaires peuvent s'attendre à d'agréables surprises !

Nous rappelons que l'exercice 1897, après de larges amortissements s'élevant au total de 100,000 fr., a permis le paiement d'un dividende de 7 p. c.

Quant au résultat de l'exercice 1898 il nous est permis d'affirmer qu'il atteindra 8 p. c.

Honneur ! à la *Continental Catadura*.



Depuis quelques mois un jeune médecin-dentiste américain s'est installé à Bruxelles, 51, boulevard de la Senne.

La devise de cet habile praticien est celle-ci :

Ne jamais arracher une dent, mais la soigner, puis la guérir. Pour lui, les maux de dents proviennent presque toujours de l'inflammation de la pulpe dentaire, autrement dit : *la Pulpite*. Aussi, n'est-ce qu'après avoir soigné jusqu'à parfaite guérison les dents de ses clients qu'il remplace par de l'or chimiquement pur (23 carats) tout ce qui, par la carie ou par accident a été enlevé ; il va même jusqu'à remplacer artificiellement la couronne des molaires.

Par son procédé, il évite l'extraction.

Quant aux incisives et aux canines, il pousse la perfection jusqu'à couvrir les aurifications d'une couche d'émail afin d'ôter complètement la moindre trace d'artifice.

Toutes les dents montées sortant du cabinet Bernard Coelho, fussent-elles au nombre de 14 ! sont fixées sur un simple fil, de façon à laisser le palais libre.

En un mot, les procédés de M. Coelho unissent à un degré non atteint jusqu'ici, la plus rare élégance, et la plus parfaite solidité.

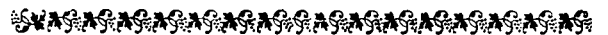


PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Echange et Location.

RUE NEUVE, 83 -- BRUXELLES



LIQUEURS DE SCHOONEN





LA JEUNESSE UNIVERSITAIRE ET LA POLITIQUE



Je viens de lire, dans un journal, l'annonce de la prochaine apparition de l'Almanach des Etudiants libéraux de l'Université de Gand. Or, il y a tout juste dix ans, c'est moi, qui avais la lourde corvée de battre le rappel des collaborateurs, de cette intéressante publication, dont la confiance des camarades de faculté m'avait élu secrétaire. Et me voilà tout à coup transporté — seulement en imagination, hélas — de deux lustres en arrière ! Il est toujours surprenant de constater à quel point l'on s'attache — en dépit de la vie et de tout ce qu'elle a de dissolvant — à des souvenirs comme ceux-là. Chaque année, lorsque je lis la petite note sympathique qui annonce l'apparition heureuse du périodique opusculaire, ma mémoire s'illumine de tout ce que l'époque où j'en fus, a laissé d'excellent en moi-même. Ce sont incontestablement ces moments-là qui sonnent en nos âmes le carillon des nobles ambitions, des projets généreux, des espoirs vaillants. Et la preuve, c'est que même après tout ce que dix années de réalité, de déceptions, de travail inutile et d'échecs accumulés, peuvent élever de barrières entre nos enthousiasmes d'antan et leurs réalisations toujours vaines, — nous nous rendons parfaitement compte, que ce qui demeure en nous de force, d'essor et de résistance, n'est que le reliquat de ce que nous en bûmes autrefois à ces mêmes sources, où des jeunesses nouvelles viennent puiser avidement, avec l'appétit superbe de la vingtième année.

Voilà donc pourquoi volontiers je jase de toutes ces choses, avec l'enthousiasme rassis de quelqu'un qui fut jadis ardemment des leurs, et qui depuis lors a pris quelque recul, ce qui lui permet aujourd'hui de contempler tout cela d'un peu loin — sans en avoir perdu la curiosité et l'émotion — à la façon dont on regarde amoureusement par la fenêtre le mouvement joli de la rue qui grouille ou qui somnole.

Déjà, en notre Université nous appliquions cette idée; c'était au *Club littéraire des étudiants* qui, je l'espère, va toujours bien. Ceux de la veille arrivaient volontiers se rassoier à côté des actuels, et venaient faire là, dans ce milieu bruyant et actif, ample provision de courage, d'énergie, de constance, en échange de quelques fraternels entretiens dans lesquels entrait déjà

de la modération et de l'expérience. Or, comme ces « anciens » d'alors étaient plus jeunes — d'âge au moins — que je ne le suis moi-même aujourd'hui, il me semble que j'ai bien le droit — sans qu'on puisse m'accuser de jouer au pontif, au mentor ou au « Monsieur arrivé » — de venir leur dire, à ces camarades nouveaux, ce que je rapporte d'une première étape de dix ans à travers une existence dont ils effleurent seulement le seuil, et dans laquelle je leur souhaite cordialement toutes les joies.

Il est possible, il est même probable, que mon franc parler aille à l'encontre de certaines de leurs opinions, de leurs aversions ou de leurs admirations. Mais je veux être subversif, de prime-abord, et sans aucun ménagement, je commence par déclarer qu'à mon sentiment, la Jeunesse Universitaire utilise très mal — ou plutôt n'utilise pas — l'admirable arsenal d'influences, d'énergie, d'initiatives, de travail et d'expansion qu'elle constitue par le seul contact des éléments qui la composent, et sans qu'elle doive faire plus que vouloir exister, pour éveiller immédiatement toutes les forces qui sont en elle.

Depuis longtemps — et à part de très rares exceptions — cette jeunesse n'a trouvé à se manifester qu'à l'occasion de la politique contemporaine, c'est à dire, précisément dans les circonstances où elle aurait dû s'abstenir avec le plus de soin. Car la politique, telle qu'elle se manifeste à notre époque — et chez nous aussi bien qu'ailleurs — avec toutes les tares que lui apporte le parlementarisme, est vraiment une chose trop abominable, pour que tous les bons esprits n'aient pas le devoir d'en écarter ces cœurs et ces cervaux de vingt ans, dont les belles aspirations ont droit à des aliments plus élevés. Cette école de vils marchandages, d'abdications, de compromissions et de filouteries légales, ils la connaîtront — s'ils y tiennent absolument — quand ils ne seront plus la jeunesse studieuse, c'est à dire, le plus bel instrument d'influence et de diffusion que l'on puisse mettre aux mains de l'humanité ! En attendant, il est urgent que l'on protège contre elle-même la virginité de ces intellectualités, comme on leur dira, par exemple, de protéger leurs corps contre les dangers de l'alcoolisme.

D'ailleurs à l'Université, la politique est toujours — et forcément — une politique de parti pris. C'est une situation forcée. Au moment où, pour la première fois, l'étudiant met le pied dans un auditoire, il est déjà classé, étiqueté. On ne lui demande point ses opinions, pour l'excellente raison qu'il n'en a point à lui, et qu'il ne saurait en avoir. Où, diable, les aurait-il puisées ? Mais on recherche quelle est l'étiquette électorale de son père, de ses oncles, de ses frères, et c'est d'après cela qu'on range le néophyte dans telle ou telle catégorie, et de là dans tel ou tel cercle. Ce qui équivaut à dire à un garçon de vingt ans, dont la cervelle n'est meublée que d'idées toutes faites — parcequ'il n'a encore eu ni le temps, ni le goût, ni le moyen de juger, de comparer et de conclure — ce qui revient donc à lui dire : « Vous serez un libéral, un catholique, un socialiste, et vous penserez et crierez comme nous, avec nous. »

Je ne sais rien de plus inepte.

Maintenant, que l'étudiant n'ait pas conscience, immédiatement, de cette situation ambiguë, c'est incontestable. Quand j'étais à l'Athéné, je me battais journallement avec les élèves du Collège catholique sans que nous n'eussions jamais pu dire pourquoi. Ce n'était certainement pas nos professeurs, encore moins nos parents, qui nous poussaient à ces prouesses, dont les victimes principales étaient d'ailleurs nos vêtements et nos cahiers de classe. Pourtant nous nous administrions des taloches avec la conviction, avec la gravité d'un sacerdoce. Je me suis, depuis lors, fait un grand ami d'un de ces adversaires d'autrefois, et il m'est souvent arrivé, en riant, de causer de nos luttes gamines. Nous avons vainement essayé d'en démêler la psychologie, mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous étions, chacun dans notre genre, des martyrs de notre cause. Le plus extraordinaire, dans tout ceci, c'est que si nous devons recommencer aujourd'hui, c'est lui qui serait à gauche — à l'extrême gauche — tandis que j'aurais plutôt une tendance à glisser à droite. Il nous arrive encore de discuter, et c'est moi, maintenant, qui défends les Jésuites. Mais nous ne nous donnons plus de giffes. La vie nous a rendu ménagers de nos épidermies.

L'étudiant qui fait de la politique continue tout simplement les luttes, à coups de poings, de sa première jeunesse. Certes il sait, à peu près, en entrant à l'Université, ce que dit le programme de nos divers partis politiques, — mais il ignore que ces programmes ne signifient

rien, que personne — même les adversaires — n'en ont jamais souçi, et que depuis près de soixante-dix ans que le Régime parlementaire préside aux destinées du pays, il est sans exemple qu'un parti politique ait jamais résolu complètement une seule des questions qui figuraient à son programme. Quand par extraordinaire l'un d'eux manifeste l'intention d'aller sérieusement jusqu'au bout, les autres s'empressent de l'envoyer promener.

Ce sont là de ces choses qui ne s'apprennent que petit à petit, par expérience, et pour un peu que l'on se donne la peine de regarder avec le désir de voir. Or, le collégien d'abord, l'étudiant ensuite, ont autre chose à faire qu'à observer beaucoup : Ils vivent ! Leurs sens, leurs esprits, leurs cœurs font une effrayable consommation de sensations, qui, tant bien que mal, s'amassent en eux, avec plus de désordre que d'utilité directe. Ce n'est que plus tard que tout cela se place, se range, s'étiquette, se digère ou se distille, et forme, en fin de compte, des impressions. Ce que nous appelons le jugement, n'est en somme qu'une faculté plus ou moins experte de comparer les éléments disparates, accumulés en nous au hasard de nos fourchettes intellectuelles, pendant la belle fringale de nos vingt ans.

Ce n'est pas au moment où chante en nous la joie de vivre que l'on peut songer sérieusement à discuter des choses de la vie. La Raison est une plante austère qui vient mal au soleil juvénile. Il lui faut, pour éclore, les brumes de nos premières tristesses.

L'Étudiant ne sait donc pas pourquoi il fait de la politique, — au moins pourquoi il fait plutôt telle politique que telle autre. Sur cette matière, — qui pourrait être particulièrement vivante, — il est condamné à penser en bande, ce qui est détestable au point de vue de l'essor et de l'avenir de son jugement.

Mais il y a plus grave : l'Étudiant qui fait de la politique est toujours une dupe. On se rend parfaitement compte, dans les bas-fonds de nos divers partis, des services que peut rendre un groupe de deux à trois cents jeunes gaillards fringants, faciles à conduire, — puisqu'ils ne s'inquiètent guère de savoir le pourquoi des instructions qu'on leur donne, — et chez qui la conviction de l'enthousiasme supplée facilement à l'enthousiasme des convictions.

Aussi trouvera-t-on toujours dans celles de leurs fêtes qui ne sont pas absolument intimes, un monsieur quelconque pour venir leur prêcher : une « attention passionnée aux affaires du Pays » et venir leur contester le droit de se désintéresser des politicanailles qui se trament tranquillement dans les cercles électoraux, toujours en dehors d'eux, et pour le seul bénéfice de quelques personnalités douteuses. Ils se laissent aller tranquillement aux discours que l'on vient leur servir à ces occasions là, — ce que je conçois d'autant plus facilement que j'ai fait absolument comme eux. Seulement j'ai eu l'occasion depuis lors, de constater à quel point j'avais été joué, et je n'ai pas eu de peine à m'apercevoir que c'était la même chose partout. Catholiques, Libéraux, Socialistes, apportent des soins analogues à ne point négliger le précieux appoint électoral que représente la Jeunesse Universitaire, au point de vue du bruit qu'elle peut faire autour d'une candidature ou d'un parti, et des services spéciaux qu'elle peut rendre dans certains cas, et qu'il est impossible de demander ailleurs. C'est un instrument qui a l'avantage de ne rien coûter et de faire un boucan formidable quand on sait le manœuvrer convenablement. Les étudiants, c'est l'orchestre charivarique des agitations électORALES.

Ainsi donc, l'étudiant qui fait de la Politique renonce à ses facultés de raisonnement et de discussion, et consent, par dessus le marché, à passer au rang de simple dupe. Mais ce n'est pas tout : il se crée un passé, il se surcharge de précédents fâcheux, dont il lui sera très difficile de se dégager plus tard. Quand viendra le moment où, débarassé de ses influences de famille des relations, de camaraderie, il commencera à se faire une opinion qui lui soit personnelle, il lui faudra un réel courage pour aller droit où l'appellent ses convictions réelles, si ces convictions l'éloignent des opinions que jadis on lui prêta gratuitement, et qu'il servit naïvement, dans son enthousiasme encore vierge de déceptions ! Si le caractère n'est point de trempe énergique, l'homme aimera mieux se conformer dans une vague abstention que d'affronter les colères des uns et les surprises des autres. Il n'osera pas proclamer ouvertement qu'il s'est trompé jadis, et croira faire tout son devoir en n'attaquant plus ce qu'il considère maintenant comme la vérité. C'est à cela que nous devons ce grand nombre d'abstentionnistes, dont la

dernière loi électorale a reconnu l'existence et l'importance en édictant l'obligation du vote. Ce sont des timides et des éccœurés, qui ont trop crié « vive machin » à vingt ans, pour oser crier « vive chose » à quarante. C'est le déchet de la Politique Estudiantine.

Et pourtant, il faut un champ d'action à l'activité cérébrale de la jeunesse studieuse. Il lui faut, pour reposer son esprit des abstractions philosophiques dont on la bourre, des spéculations juridiques dont on la trouble, des raisonnements mathématiques dont on la meuble, — il lui faut le souffle apaisant d'une belle idée, — comme aux travailleurs du muscle il faut les longues brises du soir, régénératrices des énergies accablées.

En idéalissant l'odieuse Politique, c'est à dire en la regardant d'en bas, avec ses clairs yeux jeunes, elle a pu en faire jusqu'ici un élément suffisant pour les fringales de ses emballements. Les Libéraux lui ont dit : Nous sommes la Liberté, sans laquelle il n'est point de Bonheur ! » Les Catholiques : « Nous sommes la Foi, sans laquelle il n'est point d'Espoir ! » Les Socialistes : « Nous sommes l'Égalité, sans laquelle il n'est point de Justice !

Bonheur, Espoir, Justice, tout l'idéal humain ! On conçoit que la jeunesse ait acclamé, en bandes, ces morceaux de chimères ! Elle n'a pas vu qu'il n'y avait là que des mots, — des mots tracés en lettres d'or plus ou moins authentique sur quelques bouts d'étoffes versicolores, — et qu'elle ne suivait en somme que des drapeaux. Or, les drapeaux, cela se porte où l'on veut ; et ceux qui les suivent vont où on les mène. Il ne faut plus que la jeunesse soit dupe.

Pourquoi ne chercherait-elle pas à se créer elle-même un Idéal ? Pourquoi n'essayerait-elle pas de trouver, deux ou trois belles idées de Réforme, dont la réalisation pourrait intéresser réellement le Pays ou l'Humanité. Mais il faudrait avoir soin de choisir des questions dont la réalisation ne puisse se heurter à aucune considération de Politique, et que celle-ci n'ait pas encore contaminées de son contact dissolvant. L'anti-alcoolisme, qui serait un merveilleux sacerdoce pour de juvéniles ardeurs, est malheureusement dans ce cas. C'est même une des questions dont les candidats de tout poil abusent avec le plus de vergogne, tout en étant bien décidés à ne toucher en rien au régime existant. D'ailleurs, n'assurait-on pas dernièrement que 30 % des revenus totaux des représentants du Pays ont pour base la fabrication ou la consommation de l'alcool ? Comment espérer jamais qu'une réforme radicale puisse être votée dans de telles conditions, malgré les efforts de quelques rares individualités ?

Ce qu'il faudrait, ce serait une *plat-form* qui puisse être acceptée indifféremment par tous les étudiants, à quelque parti qu'ils appartiennent — ces questions là sont moins rares qu'on ne le pense — encore qu'elles demandent à être choisies avec la plus grande prudence. Mais c'est à la jeunesse même qu'il appartient d'en dresser la liste. Les domaines où s'exerce son activité cérébrale sont innombrables et immenses. Ils embrassent simultanément le Droit, la Médecine, l'Histoire, la Littérature, la Philosophie, — toutes les manifestations du Génie Humain. Et son esprit, où fleurit cette indépendance qui est la caractéristique de son âge, doit se révolter souvent contre la flagrance des injustices conventionnelles, sur lesquelles s'est élevé le frêle monument de notre société. L'histoire est là pour lui apprendre le superbe travail de redressement et d'épuration qui s'est fait depuis des siècles autour de ces fondations bâtarde, — et qui pourtant est si peu de chose quand on le compare à celui qui reste à accomplir ! Si elle prenait deux ou trois de ces réformes sous sa protection, si elle les élevait immédiatement très haut pour les mettre hors de l'atteinte des politiciens en quête de marottes nouvelles, — si en un mot elle les faisait siennes, elle en imposerait forcément la réalisation dans un délai extrêmement bref, — et sans aucun effort individuel.

Cat l'Université est un foyer de propagande étonnamment puissant. On ne s'en rend pas bien compte, en ce moment-ci, car ses Forces d'expansion sont divisées, sont opposées les unes aux autres et par conséquent se contrebalancent. Mais supposons un peu que toutes ces énergies, bien dirigées, soient concentrées sur un même but. Rappelons-nous que chaque année, nos universités jettent dans la vie active deux ou trois milliers de jeunes hommes, qui chacun, par le seul fait d'une conviction tranquille et raisonnée, constituerait un centre nouveau de propagande et d'extension.

Voyez grandir l'Idée, partie de ce petit noyau de jeunes penseurs, répandue d'auditoire en

auditoire, sous forme de causeries, de conférences, de publications; puis tout à coup, rompant les digues de ce petit monde, trop vigoureuse déjà pour pouvoir être arrêtée, si bien qu'on lui fait bon accueil, et qu'on l'écoute, — puisqu'elle s'impose. Sa victoire, dès lors, n'est qu'une question d'heures....

L'amélioration du sort de la femme, la protection de l'enfance et de la vieillesse, les soupes et les villégiatures scolaires, les questions d'assurances et d'habitations ouvrières, — ce seraient là tous problèmes extrêmement intéressants, pour les jeunes activités, si malheureusement la Politique ne s'en était emparée déjà. Au point où elles en sont, je crois qu'il serait difficile de se mettre d'accord entre camarades catholiques et socialistes, pour la rédaction d'un programme commun. Mais on en trouvera d'autres, quotidiennement. Le code civil, à lui tout seul, en fournirait des milliers. Il est en train de devenir la plus grande source d'iniquités qu'il soit possible d'imaginer. Il contient notamment — parmi tant d'autres, — une monstruosité qui révolte éperdument, pour un peu qu'on l'examine avec attention. C'est la série d'articles qui permet au créancier « d'exécuter » son débiteur insolvable, c'est à dire de faire vendre ses « hardes et meubles » pour se payer du montant de ce qu'on lui doit. Notez bien que neuf fois sur dix, cette mesure n'est appliquée qu'à l'occasion de sommes extrêmement minimes, et que le créancier est presque toujours dans une situation aisée. Les statistiques ont à ce sujet une éloquence édifiante. Or, n'est-il pas abominable de songer que l'on puisse violer le foyer de quelqu'un par la simple raison qu'il ne peut payer cinquante francs, alors que ce même code manifeste pour ce même foyer, — mais en un autre chapitre, — un respect exagéré, notamment en ce qui concerne le droit de perquisition ! Quelle ironie savoureuse dans la comparaison de ces lois, qui manifestent ouvertement plus d'égards au voleur qu'au débiteur insolvable, et qui placent l'huissier au-dessus du commissaire de police ? Voilà, tenez, un joli sujet de méditation, et qui en dit long sur la moralité de notre — organisation sociale.

Je pense que ce serait là une intéressante question à mettre à l'étude, que de chercher à assurer l'inviolabilité du *Home*, et l'impossibilité de le disperser, — sous quelque prétexte que ce soit — aux quatre coins des enchères publiques. Si le commerce a besoin de moyens violents pour assurer son existence, qu'on lui accorde plutôt des sanctions pénales, qui ne frapperont directement que le débiteur.

Dans le système actuel, c'est la femme, c'est l'enfant, c'est la nécessaire et admirable institution de la famille que l'on atteint. Nos juges aux tribunaux de commerce, — parmi lesquels il y a souvent d'honnêtes gens — font ainsi, sans s'en douter, besogne permanente de saper les bases mêmes de notre société moderne. On ne pourrait imaginer, contre elle, réquisitoire plus violent et plus désolant qu'un de ces procès-verbaux de *vente judiciaire*, dont le grimoire galvaude si tranquillement le « nom du Roi et de tous les procureurs et officiers de la Force publique du Royaume » en des besognes d'individus tarés, — mais électeurs. Tenez, si la loi prévoyait simplement l'obligation d'afficher, très lisiblement, au lieu de « l'exécution » le nom de l'individu, qui fait vendre à côté de celui du « vendu », je suis convaincu que le nombre des ventes judiciaires descendrait immédiatement de moitié. Ce serait déjà un excellent moyen de propagande que de jeter le discrédit sur les gens qui ont recours à de pareils procédés. Mais c'est l'institution même qui doit être sapée !

Messieurs les Étudiants, — si par hasard, il est des vôtres qui me lisent — je ne veux point abuser davantage de votre attention et de votre courtoisie, — car vous m'avez laissé jaser longtemps sans m'interrompre et vous avez peut-être depuis longtemps envie de protester contre l'une ou l'autre de mes allégations. N'ayez garde d'y manquer si le cœur vous en dit. Savez-vous que ce serait, là aussi, une fort jolie question à mettre à l'étude pour vos discussions inter-universitaires : « Faut-il oui ou non que les étudiants fassent de la Politique ? » Je n'ai certainement pas épuisé tous les arguments dans le sens que je défends. Et je ne doute pas qu'il y en ait d'excellents à m'opposer dans l'autre. Le champ est vaste, entrez délibérément, vous et vos amis ! Mais tout de même, pour ce qui est de mes goûts personnels, j'aimerais mieux autre chose !

FRITZ LUTENS

UN MARIAGE EN ESPAGNE EN 1701

(SUITE.)

La coutume permettait donc que « lorsqu'une fille, par caprice, par amour ou par quelque raison que ce soit, s'est mis en tête d'épouser un homme, quelque disproportionné qu'il soit d'elle, fût-ce le palefrenier de son père, elle et le galant le font savoir au vicaire de la paroisse de la fille, pourvu qu'elle ait seize ans accomplis. Le vicaire se rend chez elle, fait venir son père, et, en sa présence et celle de la mère, lui demande si elle persiste à vouloir épouser un tel. Si elle répond que oui, à l'instant, il l'emmène chez lui et y fait venir le galant. Là il réitère, la même question à la fille devant cet homme qu'elle veut épouser et si elle persiste dans la même volonté et que lui aussi déclare la vouloir épouser, le vicaire les marie sur le champ sans autre formalité et, de plus, sans que la fille puisse être deshéritée. »

Tel était l'usage dont le cardinal crut pouvoir s'autoriser pour faire subir à Monteleone un gendre contre son gré. A la vérité, pour qu'il y eût lieu à *sacer par el vicario*, il eût bien fallu « qu'il y eût eu, écrivait Louville, de la part des contractants une espèce de promesse de mariage écrite de leur main; mais il n'y en a point, et la Terranova, femme du duc de Monteleone, m' a seulement dit qu'il y avait eu une lettre d'une *creada* (1) qui écrit, au nom de sa maîtresse, qu'elle veut bien épouser Mr de Mortare. »

Mais une considération d'ordre secondaire n'était pas suffisante pour arrêter un homme aussi violent et aussi passionné que le cardinal.

Pressé par son persécuteur de consentir au mariage ou de souffrir la saccade du vicaire, le Grand Ecuyer chercha d'abord à gagner du temps jusqu'à ce que revînt de Flandre le contrat signé par le Marquis de Westerloo et qu'arrivassent les dispenses de l'Archevêque de Malines pour célébrer le mariage par procuration.

Le lendemain du jour où toutes ces pièces furent enfin parvenues, la duchesse de Monteleone vint trouver le Marquis de Blécourt, un des conseillers français du jeune roi; elle lui exposa la situation où la mettaient les poursuites de Portocarrero, alors que sa fille avait, conjointement avec ses parents, signé le contrat Mérode, que ce contrat venait de revenir également signé par M. de Westerloo, que le mariage par procuration était célébré.

L'entourage français de Philippe V était tout disposé à prêter main forte aux Monteléone. La saccade du vicaire heurtait toutes ses idées sur la puissance paternelle en matière de mariage et ne lui apparaissent que comme une « plaisante » coutume à laquelle l'intérêt supérieur d'un trône encore mal équilibré ne pouvait être sacrifié. Or l'intérêt majeur du roi en l'affaire était de ne pas s'aliéner un Grand, allié aux premières maisons espagnoles et italiennes, propriétaire des deux tiers du royaume de Sicile et de possessions immenses dans les colonies, marié à la dernière descendante de Fernand Cortès, le conquérant du Mexique, et l'une des gloires de l'Espagne.

(1) Femme de chambre.

Blécourt alla donc parler au roi. Mais le cardinal sortait de chez lui et l'avait persuadé que s'il la mariait « dès le jour même » au Marquis de Mortara, M. le Duc et Mme la Duchesse tueraient leur fille. Blécourt jura sur sa tête qu'il n'en était rien et, moyennant ce sermon arracha au prince la permission verbale et secrète de faire partir dona Maria Térésa pour la France.

Cependant le cardinal, fort de l'ordre qu'il venait de surprendre du souverain, expédiait un courrier à Tolède, avec commandement au duc de Monteleone « de représenter sa fille. » Celui-ci, assuré qu'on ne pourrait plus rejoindre la princesse, consentit à ce que le vicaire vint chez lui et fit le tour de la maison. La dissimulation n'était plus possible, ni même utile puisque le duc se croyait couvert par la parole royale ; il déclara donc au vicaire qu'il était bien fâché de ne pouvoir obéir aux ordres du Roi quant à présent, parce que sa fille était à Bayonne et qu'elle allait en Flandres y épouser le marquis de Westerloo à qui elle était accordée,....que la permission de Malines était arrivée de les marier par procuration, et en un mot, que c'était une affaire consommée. »

On pense quelle fut en recevant cette réponse, la rage de Portocarrero. La fille était hors de son atteinte, et, avec tout son pouvoir, il avait été le dupe du père. Il fit aussitôt chercher le secrétaire du *despacho*, don Joseph de Ubilla. D'une condition médiocre, d'après St. Simon, adroit, fin, dissimulé, faux, haineux, également bon ami et bon ennemi, très attaché aux coutumes espagnoles, d'un génie supérieur, infiniment habile, très expérimenté aux affaires, il était devenu l'âme damnée du cardinal après en avoir été haï. Sa charge qui, au conseil royal, le tenait à genoux, au bas bout de la table, toujours écoutant et écrivant, n'en était pas moins bel et bien, l'une des plus importantes de la Monarchie : c'est lui qui scellait et expédiait toutes les dépêches royales, quelque fut leur objet : guerre, marine, intérieur, affaires étrangères.

Le cardinal songea d'abord à excommunier le duc et la duchesse ; mais leur fille n'étant plus sous la juridiction, la mesure manquait d'objet ; du reste, cette peine purement morale était insuffisante pour assouvir la soif de vengeance. Il se rendit chez le Roi et lui demanda l'autorisation d'exercer des poursuites judiciaires contre le duc et la duchesse de Monteléone.

La conduite de Philippe V fut assez piteuse en la circonstance. Soit légèreté, soit plutôt faiblesse et timidité, au lieu de répondre franchement au Cardinal que le Grand Ecuyer et sa femme n'avaient agi en tout ceci qu'avec sa permission, il l'autorisa à déférer le ménage au Conseil de Castille. Plus tard, il est vrai, il s'excusa en disant qu'il avait cru qu'il ne s'agissait que de censures ecclésiastiques. Mais il n'est guère croyable que Portocarrero ait été si peu explicite dans sa requête.

En tous cas, celui-ci ne perdit par un instant. Il assembla le Conseil de Castille et lui soumit un jugement qu'il avait préparé d'avance, de concert avec Manuel Arias, gouverneur du Conseil, qui, en l'absence du Comte d'Oropeza, exilé, faisait les fonctions de Président.

« D'une noblesse de *caballeros*commandeur de Malte, prêtre, depuis deux ans,... vêtu pour cette raison d'une robe longue noire, à manches avec une large croix de Malte sur l'estomac, son intérêt faisait de don Manuel Arias l'allié du Cardinal, quoiqu'ils fussent « jaloux l'un de l'autre, et singulièrement de la charge de Grand Inquisiteur qu'ils désirent passionnément tous deux. »

En une heure de temps, sans enquête, sans délibération, sans que les accusés eussent été entendus ni seulement appelés, un arrêt fut rendu, par lequel le duc était condamné à être appréhendé au corps par quarante cavaliers et conduit à l'Alhambra de Grenade pour y être gardé jour et nuit par huit hommes, à ses dépens et sa vie durant en outre, à payer une amende de 40000 ducats, et sa femme à être gardée prisonnière dans son palais de Madrid.

Le Marquis de Louville, simple gentilhomme de la Manche, en apparence, mais que Louis XIV avait donné à son petit-fils pour l'aider de son expérience, de son tact, de son sens droit aiguisé dans les débuts très scabreux d'un pareil règne, était à la Zarzuela, maison de plaisance aux portes de Madrid, où Mr d'Harcourt (1) avait fui les chaleurs de l'été, quand on leur apporta

(1) Le Duc d'Harcourt, Ambassadeur de Louis XIV en Espagne était alors très souffrant. Il semble que la persuasion où le Cardinal était, que l'état de santé du duc l'empêcherait d'intervenir en ce moment ne fut pas étrangère à sa manière d'agir.

la nouvelle de la détention de la Terranova. Louville rentre aussitôt à Madrid ; il rencontre Blécourt et tous deux de courir chez le Roi, de lui représenter « combien il était injuste de faire souffrir à la duchesse un affront aussi nouveau que celui-là ; que cela allait révolter toutes les femmes de Madrid...qui n'étaient pas accoutumées à un pareil traitement, et qu'enfin le duc de Montéléone n'étant point coupable, puisqu'il n'avait rien fait contre le service du Roi, ni contre l'obéissance qu'il lui devait, elle était encore moins coupable que lui, une femme ne répondant jamais pour son mari ; de le prier de la part de d'Harcourt « de vouloir bien faire lever la prison de la duchesse. »

Sans une objection, Philippe accorda la demande de son conseiller ; mais il ne souffla mot des pénalités décrétées contre le Grand Ecuyer.

Louville, l'esprit en paix, s'en alla le soir, à la musique du Roi. Il y fut joint par le Comte d'Ursel,⁽¹⁾ Belge d'origine, que ses charges de Gentilhomme de la Chambre et de Mestre de camp général retenaient à Madrid. Fort lié avec les Montéléone, il s'était activement entremis du mariage Mérode. En quelques mots il mit Louville au courant des mesures prises contre le Duc : « ce qui me causa, écrivait-il à Torey, une telle douleur que je ne puis vous l'exprimer, sentant combien l'honneur du Roi souffrait dans cette affaire et l'abus que l'on faisait de sa confiance, de sa douceur et de sa jeunesse. » Il y avait pis encore qu'un prince jeune et inexpérimenté ; il y avait un caractère mou et inconsistant, facile à influencer et à entraîner dans des mesures contradictoires bien propres à avilir une autorité mieux assise que la sienne. Louville était trop perspicace pour s'y tromper et trop habile pour s'exprimer crûment sur le compte de son maître.

Quoiqu'il en soit, il se remit de son mieux, continua à écouter les musiciens et fit, sous main, prévenir Blécourt. Sitôt le concert fini et le roi rentré dans la chambre, nos deux Français se présentèrent chez lui, demandant de lui parler en particulier. Aux premiers mots, le roi fort embarrassé répondit « qu'il n'avait pu s'empêcher de le faire quoi qu'il sût fort bien qu'il faisait mal. » Les conseillers sans plus gourmander, le pressèrent d'apporter à l'affaire le seul remède encore possible, quasi aussi fâcheux pour la réputation royale que le mal lui-même, et Philippe V, sur leurs exhortations écrivit au cardinal « d'aller à l'instant au lieu où se tient le conseil de Castille, d'arracher de ses registres la feuille de cet arrêt et de la jeter au feu, afin que la mémoire en fût à jamais éteinte et abolie. » En même temps il signait l'ordre à M. de Castanaga de contremander les cavaliers qui avaient été désignés pour enlever le duc. De ce dernier ordre, le plus pressant, Blécourt se chargea lui-même. Il n'était que temps. Quand le courrier royal arriva à Tolède, toutes les dispositions étaient déjà prises pour l'arrestation de Monteleone.

Tout ceci se passait la nuit ; le messenger royal trouva le cardinal au lit et quoique personne n'entra chez lui dès qu'il était retiré, au nom du roi toutes les portes tombèrent. Le cardinal lut le billet, se leva, s'habilla et fit dire à Ubilla de supprimer tout ce qui avait été fait.

Tant de docilité chez ce ministre autoritaire et emporté surprit les conseillers du roi, sans cependant leur enlever toute méfiance. Ils craignaient que dans un suprême effort auprès de Sa Majesté, Portocarrero ne tentât de lui arracher un décret qui redétruisît l'autre. Dès le lendemain matin, Louville était auprès du Souverain, le suppliant, si le ministre Arias et Ubilla revenaient à la charge et menaçaient de se démettre de leurs fonctions, de tenir bon et de leur donner trois jours pour réfléchir.

Ces craintes furent en partie vaines. Soit que, voyant « le cas berneux, » — l'expression est de Louville — le prélat fit « patte de velours », soit qu'il espérait mieux influencer l'esprit du Roi par des voies détournées, le Cardinal reparut à l'audience royale, aussi calme, aussi serein, aussi impassible que

(1) Conrad Albert Schetz Comte d'Ursel. En décembre 1700, il avait accompagné le Duc d'Ossuna à Versailles ; on lui avait trouvé l'air français, la tournure agréable et qu'il parlait bien la langue. Après la conquête des Pays-Bas, il prit le parti de l'Archiduc, fut nommé membre du Conseil souverain établi à Bruxelles, et créé le 24 avril 1717 duc d'Ursel et d'Hoboken. Il avait épousé une princesse de Salm, cousine germaine, par sa mère née princesse Palatine de Bavière, de l'Impératrice Marie, Amélie de Brunswick-Hanovre, femme de l'Empereur Joseph I.

si rien ne se fut passé. Un Espagnol seul dit S.-Simon, pouvait se maîtriser à ce point. Le roi lui demanda si ses ordres avaient été exécutés : « *Si Señor* » répondit laconiquement l'altier ministre. Mais le roi ajoutant que le duc de Monteleone n'avait agi qu'avec sa permission et que c'est pourquoi il n'avait pas laissé s'exécuter l'arrêt du conseil de Castille, le Cardinal osa repartir « que s'il en était ainsi, le duc de Monteleone n'avait pas désobéi, mais que cependant il vallait encore mieux le punir que d'avoir changé son décret. »

Pareille maxime sentait plus un politique de l'école de Philippe II qu'un pieux dignitaire de l'Eglise. Au reste, malgré leur docilité apparente, Portocarrero et le gouverneur Arias n'avaient pas renoncé à obtenir de la faiblesse de Philippe V, qu'il changeât encore une fois ses résolutions à l'égard des Pignatelli.

Dès le jour même, le secrétaire Ubilla pria de la part du Roi, le marquis de Blécourt, de passer chez lui; c'était pour lui dire, de la part du Cardinal et du gouverneur, qu'il fallait que le duc fit revenir sa fille, pour savoir si elle voulait épouser le marquis de Mortare. Blécourt ayant répondu que cela ne le regardait pas, que le roi catholique avait permis que la fille sortit d'Espagne et que je doutais que V. M. donnât permission qu'on fit cette violence au père et à la mère, leur fille étant en France, ce fut le Cardinal lui-même qui tenta un suprême effort pour le gagner à sa manière de voir.

La réponse de Blécourt ne varia point. C'était jour de *despacho*; le Cardinal-archevêque, en arrivant au conseil, voulut remettre sur le tapis la question des poursuites contre Monteleone. Mais cette fois, il ne put plus rien gagner sur Philippe V.

Tant d'insuccès ne décourageait pas sa rancune obstinée. Connaissant la vive et scrupuleuse piété du jeune souverain, il voulut persuader à son confesseur, le P. Daubenton, de lui faire, du retour de Maria-Teresa, un devoir de conscience. « De beaucoup d'esprit, et encore plus de sens, de jugement et de conduite, le Père n'avait garde d'engager plus avant l'autorité de son pénitent dans cette scabreuse affaire. Il partageait, d'ailleurs, nous l'avons vu, les idées françaises qui poussaient à l'extrême en la matière les droits de l'autorité paternelle. Avec beaucoup de finesse, il répondit très respectueusement au Primat « que, si cette affaire regardait l'esprituel, c'était à lui, archevêque de Tolède, à y donner ordre et que si c'était affaire d'État, ce serait encore à lui, premier ministre d'y remédier. »

Sur ces entrefaites, une démarche de la Reine Douairière ranima le courage du trio. Jugeant, par la rigueur des ordres expédiés au corrégidor de Tolède, la perte de son Grand Ecuyer consommée sans retour, elle ne s'était pas piquée de sentimens généreux et n'y avait vu qu'une occasion précieuse à saisir, de faire sa cour à son petit-neveu (1) et d'en obtenir peut-être une atténuation au traitement sévère qui lui était fait. Elle exigea donc de Monteleone un billet par lequel il s'obligeait à faire revenir sa fille si le Roi le voulait absolument. « Un Grand d'Espagne, dit Louville, est un animal fort craintif », et dans l'état de dépression où l'avait jeté l'horreur du décret rendu contre lui, Monteleone, mourant de peur, malade de saisissement, prêt à tout pour « se lever d'affaire », signa l'écrit qu'on lui présentait, la reine toute fière de sa diplomatie y joignit quelques mots de sa main et un courrier emporta le tout sur la route de Madrid.

Le paquet fut décacheté par Ubilla, en sa qualité de secrétaire du *despacho*.

Le Cardinal tenait enfin sous le pouce et se rendant à merci son ennemi humilié et abandonné par celle même qu'il servait. Triomphant, il se présentait avec ses complices chez le Roi, le billet à la main, pensant bien enfin sortir vainqueur de la lutte. Mais soutenu par son entourage français, Philippe s'était ressaisi et il répondait à ses ministres qu'il ne voulait pas profiter de la peur qu'il avait à donné Monteleone pour l'obliger à rompre le mariage de sa fille, en lui en faisant faire un autre contre son gré.

Avec son caractère entier et violent, Portocarrero ne pouvait se résigner à s'avouer vaincu. Le lendemain au Conseil, il voulut remettre la chose sur le tapis; mais Ubilla, plus avisé et plus souple que lui, l'arrêta au premier mot, suppliant l'Eminence « au nom de Dieu, de ne plus parler de cette affaire là. »

(1) On sait que Marie-Thérèse d'Autriche, grand'mère de Philippe V, était sœur de feu roi Charles VI.

Le Cardinal se tut; mais un dernier espoir lui restait; c'est que le grand-père du jeune Roi, usant de son influence toute puissante, l'amenât à déférer aux désirs de son ministre. Aussi, dès les premiers éclats de l'affaire, avait-il dépêché à Versailles un mémoire justificatif de sa conduite où il montrait son autorité spirituelle engagée par le billet signée de la jeune Pignatelli.

Mais, à Versailles, plus encore qu'à Madrid, le Primat avait tort. Louis XIV n'était pas homme à sacrifier les droits de l'autorité paternelle dont il fit un si étrange abus dans sa propre famille. A lui aussi la saccade du vicair n'apparaissait guère que comme une plaisanterie qui devenait de fort mauvais goût lorsqu'on prétendait s'en autoriser pour marier contre le gré de leurs pères les filles de grande maison. D'ailleurs, il savait, pour contrôler les dires du Cardinal, la version de ses représentants à Madrid. Aussi, loin d'intervenir en l'affaire, se contentait-il d'écrire à son petit fils (1) : « Laissez agir le Cardinal comme Archevêque de Tolède; ne compromettez pas votre autorité, on l'a trop engagée. Que cet incident vous serve à prendre du temps pour examiner ce qu'on veut vous faire signer dans votre *despacho*, hors les expéditions ordinaires. »

Et écrivant le même jour au duc d'Harcourt, son ambassadeur, il donnait un blâme exprès au Cardinal-Archevêque : « A la vérité, le Cardinal aurait mieux fait de ne point troubler un mariage conclu..... mais sur toutes choses, il ne devait pas faire intervenir l'autorité royale dans une pareille affaire. »

Mis au courant des extrémités où s'était portée la rancune de Portocarrero par les lettres de Louville et de Blécourt et par de nouveaux mémoires du secrétaire Ubilla, Louis XIV écrivait encore le 28 à son ambassadeur pour insister sur une prompt terminaison de l'affaire : « Si depuis, il est arrivé quelque nouvel incident et que l'affaire ne soit pas terminée, je veux bien que vous demandiez de ma part la grâce entière du duc de Monteleone. Je crois cet expédient fort capable de délivrer le roi d'Espagne de tout embarras sur ce sujet. »

Et le 12 Septembre, son ministre Torey, accusant réception à Portocarrero de ses explications lui disait : « Comme il s'agissait plutôt de la discipline ecclésiastique observée en Espagne que de l'autorité du Roi catholique, il avait paru au Roi qu'il n'était pas question de faire intervenir cette autorité dans une pareille conjoncture..... Il semble que le duc de Monteleone étant fort attaché au service du Roi son Maître, mérite que ces règles (de discipline ecclésiastique espagnole) ne soient pas poussées à la dernière rigueur contre lui. » Aussi bien en Espagne qu'à Versailles la solution procurée à l'affaire par l'intervention de Louville avait été applaudie de tous.

Dès le matin du jour où le décret de la junte de Castille était cassé, le Duc de Montalto s'écriait : Dieu soit loué! car il y a plus de deux heures que je pensais que le Roi, notre maître, serait aussi faible, aussi injuste et aussi imbécile que son oncle; mais ce coup de fermeté m'en fait espérer tout autre chose pour l'avenir. »

Et ce n'étaient pas seulement les parents et les amis de Monteleone qui bénissaient ce coup du ciel; la foule des courtisans et des grands félicitait Louville et l'entourage français de l'heureuse tournure qu'ils avaient su imprimer à l'affaire.

Dans le public même, la déaite de Portocarrero était accueillie avec satisfaction. Grand, étranger et très riche, Monteleone avait autant de titres à l'impopularité et son humiliation n'eût pas manqué de réjouir quelque peu la foule. « Mais, écrivait Louville, l'injustice était si criante qu'elle n'a pu avoir d'autres partisans que ceux qui en sont les auteurs ou qui y sont intéressés et l'on a été ravi de voir une chose qui n'était pas arrivée depuis cent ans en Espagne, c'est à dire un premier ministre, tant dans le temporel que dans le spirituel, voulant faire une injustice et n'en pouvant venir à bout.

Pendant ce temps qu'était devenue la principale intéressée ?

Son voyage s'était accompli sans incident. Elle avait sous la garde de don Vincent Tacon gentilhomme de son père et de madame de Salcedo gagné sans encombre la frontière française. A Pampelune où commandait Pignatelli et tout dévoué à son chef, elle avait été l'objet

(1) Le Marquis de Bedmar était seulement gouverneur *par interim* par délégation de l'Electeur de Bavière.

d'égard et d'attentions particulières, c'est de là également qu'elle avait écrit à ses parents pour les assurer qu'elle n'avait en toute cette affaire d'autre volonté que la leur. A peine arrivée à Bayonne, elle se rendit avec sa duègne chez un notaire et par acte solennel et authentique déclara qu'elle n'avait contracté aucun engagement et qu'elle voulait suivre la volonté de ses parents.

Marquis de Westerloo retenu en Flandre par son service ignorait toutes les intrigues qui avaient été si près de bouleverser son mariage. Il trompait les impatiences de l'attente en s'occupant de derniers préparatifs d'aménagement, afin que sa femme, arrivant à Bruxelles, s'y trouvât toute installée. Il avait loué, des héritiers du Président Roose, le magnifique hôtel, bâti par Granvelle et que le Président avait acheté du Prince de Chimay.

L'Empereur n'avait pas encore déclaré la guerre; mais en prvision d'hostilités de jour en jour plus inévitables, Mérode devait également pourvoir à l'équipement, de son régiment.

Il avait rhabillé ses hommes tout de neuf et le jour de la Saint Louis à la grande revue que devait passer à Laeken le gouverneur Général, marquis de Bedmar (1), le jeune colonel pouvait se camper fièrement à la tête de ses soldats tout luisants et brillants dans leurs uniformes neufs.

Pendant la revue un courrier d'Espagne arriva, apportant un pli pour le marquis de Westerloo. Si la discipline et le rigorisme d'attitude militaire avaient déjà fait de notables progrès, il y avait encore un certain laisser-aller et en attendant que Bedmar passât sur le front de son régiment, le futur maréchal décachetait ses lettres. Son beau-père lui écrivait qu'il était marié, que sa femme était déjà partie pour Bayonne et sans plus d'explications le pria d'aller l'y chercher sans perdre de temps.

A ce moment, le brillant état-major du Gouverneur Général s'approchait; les bataillons se reformaient précipitamment et quand la masse des officiers généraux allait s'éloigner, notre colonel, tout perplexe, intrigué de cette soudaine précipitation, s'approchait de Bedmar et demandait à l'entretenir.

Le marquis l'engagea à venir à une grande fête qu'il donnait ce soir même et où Mérode se rendit. Dès que celui-ci entra, le Gouverneur Général quitta son jeu, fit entrer le jeune marié dans son cabinet, reçut ses confidences et lui accorda sur le champ le congé qu'il sollicitait.

Le viatique fut plus difficile à se procurer. Pour avoir 400 pistoles, le marquis de Westerloo dut mettre en gage de la vaisselle d'argent et des pierreries qui en valaient mille.

Tout cela ne lui prit que quelques heures, et la nuit même escorté d'un page et d'un valet de chambre, il quittait Bruxelles en poste et prenait la route de la France.

Lorsque six jours et demi après, la chaise de poste de l'élégant colonel franchissait l'étroit pont levis de Bayonne et s'engageait dans ses rues sombres et tortueuses, elle était à peu près close, cette tragédie qui avait failli jeter dans les bas-fonds du vieux palais maure, le plus grand seigneur de Sicile, doyen de la Toison d'Or, riche comme un prince de conte de Fées. Et le mariage va s'achever tout simplement dans la vieille petite cité des bords de l'Adour, avec le prélude comique de rigueur dans les mariages, fréquents à cette époque, où, les deux intéressés ne se connaissent que par miniature.

Sitot arrivé, le marquis de Westerloo a changé de tenue, et, accompagné de don Vincent Tacon, venu pour le complimenter de la part de sa belle, il monte au logis du commandant de la ville où est logée la princesse Pignatelli. Le commandant l'attend à la porte; au premier, Mérode est reçu par madame de Salcedo — une vieille connaissance de Madrid — qui le présente à une jeune et jolie brune à l'œil éveillé; Mérode s'incline cérémonieusement. Les deux femmes partent d'un violent éclat de rire. La jolie brune n'est que la nièce de Madame de Salcedo et, soulevant une tapisserie, apparaît la vraie fiancée qui s'est cachée pour « voir sans embarras » son futur époux. Le souper qui suivit fut des plus gais et la soirée se passa fort agréablement jusqu'à ce que, sévère observateur des convenances, le commandant vint chercher Mgr de Westerloo pour le conduire à son logement en ville.

(1) 21 Août 1701.

Les jours suivants se passèrent à recevoir des visites, à se débiter des galanteries, à mettre le fiancé au courant des événements de Madrid.

Dès le lendemain de l'arrivée de Mgr de Mérode, les futurs époux avaient signé un nouveau contrat de mariage; mais les Grands Vicaires de l'Evêché tardaient à envoyer la permission de procéder au mariage.

Dans sa première dépêche à Louis XIV, le Cardinal l'avait supplié de faire, dès son arrivée à Bayonne, interroger Maria-Teresa et le Roi semblait disposé à lui accorder cette satisfaction. Mais les lettres subséquentes d'Ubilla ne faisant plus mention de cet interrogatoire, sur lequel lui et ses patrons fondaient probablement peu d'espoir, Louis XIV engagea l'Evêque de Bayonne à expédier les dispenses. Un jour donc que le Mr de Westerloo et Mlle Pignatelli étaient à dîner dans le vieux logis du commandant, ils virent entrer les Grands Vicaires et le curé de la ville qui, après mille compliments et mille excuses, dirent qu'ils avaient reçus les bulles de l'Evêque et que le mariage pouvait se célébrer.

Ce fut le 4 Septembre 1701 que dans l'antique cathédrale de Bayonne se célébra le mariage de Jean-Philippe-Eugène comte de Mérode, Marquis de Westerloo, libre baron de Stein et de Petersheim, Chevalier de l'ordre de la Toison d'Or, colonel d'un régiment au service de S. M. C. et de dona Maria Teresa Pignatelli y Pignatelle.

Quelques jours après, le jeune couple quittait les bords de l'Adour dans un carrosse de voyage « tout neuf, parfaitement bon, solide et commode » qui avait amené jusqu'aux pieds des Pyrenées la duchesse d'Harcourt, mais qui s'était trouvé trop lourd et trop grand pour passer les monts.

Avant de monter en voiture, Mr et Mme de Mérode firent don à leur hôte d'un joyau de mille pistoles, répandirent leur largesse sur ses domestiques et distribuèrent à la suite espagnole de la jeune princesse une pluie de bagues, de montres, etc.

A Paris, où l'aventure du duc de Monteleone s'était plus ou moins répandue, les jeunes époux furent l'objet d'un accueil sympathique, Louis XIV était à Fontainebleau; il voulut bien recevoir Mr de Westerloo, qui lui fut présenté par l'Ambassadeur d'Espagne. Il l'entretint très gracieusement dans son grand cabinet. « Quand je pris congé de lui pour me retirer, ajoute notre héros, et qu'on ouvrit les deux battants de la porte, il fit deux ou trois pas en avant, ce qui fit un tel effet, que tous les courtisans, l'ambassadeur même, firent des civilités inouïes, »

Monteleone n'ignora point à qui il devait d'avoir échappé à une rude détention; après s'être jeté aux pieds du Roi, il alla remercier Louville dans « les termes les plus ampoulés. » Mais le ressentiment du Cardinal Portocarrero était plus à craindre que la reconnaissance du Grand Ecuyer n'était efficace. Louville se défendit prudemment d'une chose, dont il voulait que le roi eût tout l'honneur et dont l'aveu l'eût trop exposé au Cardinal.

Celui-ci du reste et son complice Arias, les premiers jours de fureur passés, surent, en vrais Espagnols, réprimer leur dépit; un rapprochement se fit : « Ces deux puissants-Espagnols — c'est S.-Simon qui parle de nouveau — ne voulaient pas demeurer brouillés avec lui (Louville), ni lui sortir avec eux du respect, de la modestie et de la privance, qu'il était nécessaire qu'il se conservât avec eux, et qu'ils avaient pour le moins autant de désir de ne pas altérer. »

Comte CHARLES DE VILLERMONT.

DEUX MOIS EN ESPAGNE

XII

Saint-Sébastien et Biarritz.

LA VILLE — MIRAMAR — SANTA-MARIA — BIARRITZ
LA PLAGE — OURA ET EDERA — LA LÉGENDE DE L'ÉTANG DU MARISCOT
RETOUR A SAINT-SÉBASTIEN — DÉPART POUR LA BELGIQUE.

J'ai quitté sans regret Burgos pour Saint-Sébastien. Sa merveilleuse cathédrale, le Cid et ses glorieux souvenirs ne peuvent complètement effacer l'effet de notre désagréable séjour à l'Hôtel de Paris.

Nous voici à la dernière étape du voyage. Pendant de longues heures, nous roulons à travers un pays absolument aride. La végétation est réduite aux cactus plantés en haie aux deux côtés de la voie.

En Navarre, la culture reparaît et les montagnes se boisent. Ce n'est plus la flore ni la faune du Midi. Nous revoyons, non sans un certain sentiment de joie, nos céréales, et nos plantes potagères.

Dans les forêts, le liège et l'olivier ont fait place aux chênes et aux hêtres de nos contrées.

Bientôt nous atteignons les Pyrénées, dont les cimes se perdent dans les nuages et le brouillard. Puis une série de tunnels et, quelques minutes après, nous sommes arrivés.

Un pont de fer hardiment jeté sur l'Oria relie la gare de la ville. La digue s'étend vers l'ouest, bordée de hautes maisons en briques rouges uniformément parcellées et laides.

Sur une haute colline, le Mont Urgullo, rattaché à la terre par une jetée, se dresse la forteresse. A droite, en face du port, sont disséminées les villas au milieu desquelles j'aperçois *Miramar*, la résidence royale.

Ce n'est pas à proprement parler un palais, mais plutôt un immense chalet suisse, sans prétention mais remarquable pourtant, par le pittoresque groupement de ces multiples toits d'ardoises qui émergent du centre d'un vaste parc s'étendant jusque dans la mer. Tous les ans la Cour vient y faire un long séjour.

L'art architectural présente peu de monuments remarquables. Santa-Maria, principale église, a pourtant un aspect grandiose, dû surtout à ses dimensions imposantes.

Il m'est difficile de juger de l'intérieur, car l'église toute tendue de noir à cause de la semaine sainte est plongée dans une profonde obscurité.

Une foule animée se presse et circule en tous sens. J'entends vaguement la voix d'un prédicateur étouffée par l'éloignement et le bruit des pas.

Quelques cierges brûlant devant le tombeau du Christ permettent de distinguer la grotte construite pour la cérémonie.

De Santa-Maria une belle et large promenade ombragée de platanes conduit au Casino. Son style n'est pas architectural, mais une gracieuse combinaison de pierres et de carreaux de faïence lui donne un aspect aussi riant que coquet. L'intérieur joliment, décoré, ne le cède en rien à l'intérieur.

Saint-Sébastien est fort calme à cette époque. Les villas et les hôtels sont fermés en attendant le retour de la saison. Nous croyons donc inutile d'y séjourner ; aussi préférons-nous passer quelques jours à Biarritz avant de terminer notre voyage.

Biarritz ou Biarritz, comme disent les Basques, n'est plus l'Espagne, mais y est intimement rattachée. Les Espagnols en ont fait leur plage de prédilection au détriment de Saint-Sébastien, dont le site est d'ailleurs, infiniment moins grandiose.

Ce ne fut, pendant de longues années, qu'une modeste bourgade habitée par de pauvres pêcheurs dont l'adresse et le courage comme baleiniers étaient réputés au loin.

Quelques Anglais ayant un jour remarqué la beauté du site, conçurent l'idée d'utiliser cet admirable panorama et jetèrent les fondations de la riche cité balnéaire d'aujourd'hui.

La côte, pittoresquement découpée, est divisée par deux promontoires de rochers avançant au loin dans la mer.

Les flots ont creusé entre eux trois grands cirques appelés la plage des Basques, la plage d'amour et la grande plage. Plus loin, vers l'Espagne, au pieds des falaises, caché par des murailles verdies de tamarins, se trouve le vieux port encore protégé par une digue à demi écroulée, d'où partaient jadis d'aventureuses expéditions.

Toute la côte est entourée de falaises capricieusement déchiquetées se prolongeant sous les eaux en une suite de récifs ou d'ilots, qui surgissent de l'eau ou tachettent de noir le sable de la grève. Les plus importants sont percés de tunnels et réunis par de légères passerelles formant la jolie promenade dite : « de la Vierge. »

Derrière la plage, perdus dans la verdure, s'étagent les villas et les hôtels. Une vue très étendue sur Cahors, Noailles et les côtes de l'Espagne complète le paysage.

Biarritz jouit le double avantage d'avoir une saison d'été et une saison d'hiver. Toute l'année le va-et-vient des étrangers se continue, remplissant la ville de mouvement et de vie.

Aux heures tièdes du jour, la plage offre un aspect de joyeuse animation. Toilettes claires, ombrelles multicolores, voix vives des femmes se mêlant aux graves conversations des hommes, cris et rires d'enfants se roulant dans le sable ou se laissant glisser du haut des rochers.

L'animation n'est ni moindre ni moins curieuse au vieux port. A l'arrivée de chaque barque de pêche s'élève un brouhaha indescriptible. Les femmes se pressent, se bousculent en s'invectivant, cherchant à remplir leurs paniers pour aller vendre le poisson à la ville, tandis que les pêcheurs cherchent, de leur voix rude, à mettre l'ordre et à dominer le tumulte.

La plage d'amour est rendue intéressante par la légende à la fois poétique et triste qui s'y rattache.

Depuis longtemps déjà le berger Oura aimait la belle Edera. Son amour était partagé ; tous deux attendaient avec impatience le jour prochain qui devait les unir.

La veille de cette journée si ardemment attendue, les fiancés voulurent une dernière fois descendre sur la plage pour parcourir cette promenade qu'ils avaient si souvent fait ensemble.

Pendant qu'aux dernières heures du jour ils allaient lentement le long du rivage échangeant de tendres paroles d'amour, ne se doutant pas du danger qui les menaçait, les vagues de la marée montante déferlaient avec fracas et l'étroit territoire de sable diminuait rapidement.

Tout à leur bonheur ils ne voyaient rien n'entendaient rien, et la mer montait toujours. Soudain, ils se virent avec épouvante enfermés entre les eaux et les rochers à pic.

En vain ils appelèrent, leurs cris restèrent sans échos ; en vain cherchèrent-ils une issue. Tout à coup ils aperçurent une grotte et s'y réfugièrent, désespérés, mettant en Dieu leur dernier espoir.

Mais la grotte n'était qu'un abri trompeur ; car bientôt les flots écumeux eurent recouverts l'orifice de leur dernier refuge. Le lendemain des pêcheurs passant par là trouvèrent couchés sur un lit de coquillages et d'algues vertes deux cadavres étroitement enlacés.

Si la légende est jolie, la grotte est curieuse à visiter. Toute tapissée de plantes marines. Une source d'eau claire jaillit des anfractuosités du roc et vient se perdre dans le sable.

Les environs de la ville sont couverts de forêts de pins, aux cimes arrondies, pleines de jolies promenades aux bouches de l'Adour ou à l'étang du Mariscot sous les eaux duquel la tradition prétend que l'ancien Bayonne fut enseveli.

Il y a de cela bien des années, Bayonne qui n'était pas bâtie sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, était habitée par une population avare et fière.

Un matin, un pauvre homme disant se nommer Mariscot entra dans la ville. Nul ne l'avait jamais vu, nul n'avait encore entendu son nom.

Toute la journée, il erra par les rues, demandant l'hospitalité de porte en porte. Personne ne voulut l'écouter et se rendre à ses prières.

Vers le soir, à bout de courage et de force, il quitta la ville, maudissant la dureté de ses habitants et alla chercher asile dans une mesure abandonnée, dont on montre encore les ruines.

Ce mendiant était un mauvais génie qui avait voulu éprouver les habitants. Quand le soleil se leva, la malédiction du Mariscot avait déjà attiré sur la ville la juste punition méritée par son impitoyable dureté. Bayonne avait disparu. A sa place s'était formé un lac dont les eaux avaient englouti la ville et ses habitants.

Le temps s'écoule vite en un si beau séjour. Malgré notre désir de le prolonger, nous dûmes retourner à Saint-Sébastien et vingt-quatre heures après nous prenions le rapide pour rentrer en Belgique.

Nous voilà en route. A Irun nous passons la frontière disant à regret un dernier adieu à la terre espagnole que nous ne reverrons sans doute jamais, mais heureux aussi de nous être rendu compte de ses institutions, de ses mœurs et de ses coutumes; d'avoir admiré ses monuments, ses souvenirs, tout son passé de gloire; d'avoir visité cette Espagne où sur chaque pierre semble écrit :

Noblesse et Grandeur dans la gloire comme dans l'adversité.

Baron du GRATY

FIN



SUITE D'UN CARNAVAL

(HISTOIRE VRAIE)

(SUITE)

Dans l'appartement de Minatelli, sur la place du Panthéon, les trois amis mettaient la dernière main à leurs déguisements avant de partir pour le bal.

Etaient-ils vraiment des amis, ces trois hommes, si parfaitement rassemblés ?

Entre les deux zouaves et le disciple de Cavour, on s'étonnait de trouver un lien quelconque. A vrai dire, ce lien était tout factice.

Une parenté éloignée unissait le comte Minatelli au Marquis de Traslin. En se retrouvant à Rome, l'Italien saisit l'occasion de ce cousinage pour se rapprocher du jeune Français. Il avait des raisons très particulières pour désirer entrer dans l'intimité d'un zouave. Traslin, cœur d'or, tête à l'évent, avait accepté avec joie une amitié offerte si chaudement.

Depuis trois ans Traslin se trouvait à Rome. A Paris, où il comptait parmi les mondains les plus brillants et les plus appréciés, on l'avait vu tout à coup pris de dégoût pour son existence inutile, et d'indignation pour une spoliation cauteleuse et perfide, briser avec ses habitudes et abandonner ses succès pour venir endosser la veste des zouaves et mettre son bras au service du Pape. Il était un bon soldat, mais il ne pouvait oublier totalement ce monde qu'il avait tant aimé. La caserne n'est pas un couvent cloîtré et chaque fois que le service le permettait, il reprenait contact avec la société romaine dans laquelle il trouvait le meilleur accueil. C'est dans les salons romains qu'il avait rencontré Minatelli, dont la situation mal définie, un peu suspecte, ne se soutenait que par les alliances qui l'unissaient à quelques grandes familles du pays. On soupçonnait ce Piémontais d'être un espion de son gouvernement et on se défiait de lui non sans raison.

Minatelli n'était pas sympathique. Si la persuasion de sa beauté rend une femme désagréable, cette impression s'éveille plus vive encore, devant l'homme infatué de lui-même. Or Minatelli se croyait très beau parce qu'il avait des yeux très noirs et une moustache plus noire encore, cirée si soigneusement et si bien retroussée qu'on eut dit deux virgules oubliées sur le papier maché de sa peau blême. A cela près, ni son nez trop arqué, ni son front trop étroit, ni son menton osseux, ne pouvaient faire de lui un joli homme.

Peut-être aussi manquait-il de distinction. Il était à la fois poseur et obséquieux, complimenteur et vantard, et l'extrême verbosité avec laquelle il exprimait ses sentiments sonnait si faux à l'ouïe qu'on se mettait de suite en garde contre lui comme contre un menteur.

Traslin n'approfondissait jamais ses impressions et manquait trop d'esprit d'observation pour remarquer ces dissonances. Sans avoir une affection bien vive pour Minatelli, il le traitait amicalement et familièrement en cousin, sans s'inquiéter beaucoup de ce qu'était au fond ce cousin-là.

Traslin avait un de ces caractères ouverts et confiants qui, ne pouvant se passer d'une intimité, ne sont pas très difficiles sur sa qualité. Il lui fallait une oreille complaisante pour l'écouter, un écho infatigable pour lui répondre, et cela lui suffisait. On rencontre souvent ce trait d'égoïsme inconscient et bon enfant qui a le tort de mettre toujours le parleur à la merci du confident.

Mais, depuis peu, Minatelli avait un concurrent en la personne d'André de Rocmart.

André avait connu Henri de Traslin au collège et lui avait servi d'écho. Mais une amitié plus forte les avait liés cependant, car, à la sortie du collège ils ne s'étaient point perdus de vue ainsi qu'il arrive ordinairement, et la différence profonde de leurs caractères ne les empêchaient pas de s'aimer sincèrement.

André, timide, concentré, peu communicatif, s'était senti de suite porté vers Henri, si chaudement démonstratif et si peu curieux de pénétrer le fond intime des autres. Il trouvait en lui l'ami affectueux et fidèle et lui portait une grande reconnaissance de cette fidélité : entre le brillant et riche marquis de Traslin et le pauvre petit étudiant qu'il était, combien grand l'espace social qui les séparait ?

Et vraiment, Traslin, parmi beaucoup de défauts, possédait cette qualité rare d'être fidèle à ses amis, d'une fidélité que le temps n'affaiblissait pas.

C'est André qui reçut le premier l'annonce de l'enrôlement de son ami Henry et celui-ci, malgré trois années de silence presque complet, sauta de joie quand un mot de Rocmart lui apprit qu'il venait se joindre à lui pour défendre la papauté.

Henry de Traslin ne connaissait guère cependant cet ami qui lui arrivait. Il savait vaguement qu'il habitait dans les Ardennes une petite propriété de famille, c'était tout. André gardait sui lui-même un silence profond, et il semblait à Traslin qu'il s'attristait à toute allusion sur ce sujet. Sans doute il avait des ennuis de famille. Traslin préféra ne pas entrer de force dans un jardin fermé. D'ailleurs, au fond, ce qu'André faisait chez lui ne l'inquiétait guère.

Réunis à Rome, les deux amis furent plus liés que jamais. Ils sortaient ensemble et ne se quittaient guère. Ce fut ainsi que Traslin amena son *copain* chez Minatelli, qui fit le meilleur accueil à ce jeune homme rêveur, se gardant bien de lui témoigner ses sentiments réels, plutôt malveillants, et ce soir-là, en rentrant du Tarso, la malveillance s'était considérablement accrue. Minatelli se figurait, avec sa facilité ordinaire, que la très belle Vittoria l'avait distingué et le recevait avec moins de froideur que les autres, mais, en si bon chemin, il se voyait tout à coup distancé de combien de longueurs ? Et cela à cause d'un bouquet !

Et Minatelli regardait à la dérobée ce rival subtil qui, bien ignorant des pensées de son hôte, se chauffait tranquillement devant la cheminée en fumant une cigarette. Le Piémontais devait bien s'avouer que ce blond étranger avait je ne sais quoi de rêveur et de mélancolique qui pouvait impressionner une femme comme Vittoria Frasini. Il ne pouvait nier que ce ne fut un très joli homme, élégant et distingué, avec ses yeux foncés, pensifs, qui éclairaient une physionomie très sympathique. Oui, il contemplait là un rival dangereux, d'autant plus dangereux qu'il ne savait pas du tout par quel moyen il pourrait le combattre. Ce n'est pas que Minatelli éprouvait pour la jeune héritière des Frasini une passion bien vive, il était trop positif pour cela, mais il eut été fort heureux d'installer sa noire personne en maître dans ce vieux palais. C'était pour lui un coup de fortune.

Et il repassait tout cela dans son esprit pendant que le coiffeur donnait à sa perruque un dernier coup de poudre et que Traslin, peu observateur, bavardait pour trois entre un homme de mauvaise humeur et un autre en passe de devenir amoureux.

A la fin cependant il s'aperçut que ses deux échos lui manquaient.

— Mais vous ne dites rien, vous autres, vous avez l'air de dormir.... Vous n'êtes guère agités pour des gens en train de fêter le carnaval ! Toi, Minatelli, tu prépares une entrée de sensation, je parie. Quant à André, le voilà amoureux ; on n'est pas dans les nuages comme toi pour rien....

Minatelli ricana.

— Est-on toujours dans les nuages quand on est amoureux ? Alors c'est bien vague ?

— Hum, elle n'est pas vague du tout la Vit....

Mais en ce moment André arrêta Henri en lui fermant la bouche de sa main.

— Surtout ne la nommons pas, dit-il vivement.

Et comme, à ce moment, Henri éclatait de rire, André rougit vivement.

— Il n'y a que toi, cria Traslin qui se tordait, pour avoir des idées pareilles. Tu ne veux pas savoir le nom de Juliette ? Elle est bien bonne celle-là ?

— Peut-on avoir une explication ? demanda Minatelli avec un sourire aigre.

— Mais certainement, répondit tranquillement André qui s'était repris, j'espère rencontrer ce soir la belle jeune fille du balcon, je veux lui faire un doigt de cour en toute liberté. Si je savais qui elle est, cela me gênerait peut-être. A l'inconnue au bouquet, je parlerais comme à celle qui passe, qui arrête un instant votre cœur, puis s'en va, oublieuse, sinon oubliée.

— Une intrigue de carnaval enfin ? dit Traslin.

— A cela près que cette intrigue se passe dans un monde et dans un salon où ne se passent guère les intrigues de carnaval.

— C'est plus moral, persifla Minatelli.

— Et plus grave, ajouta Traslin, en veine de gaffes.

Rocmart haussa les épaules et ralluma une cigarette. Minatelli sortit de son peignoir en secouant comme un nuage la poudre autour de lui et en bousculant le coiffeur qui voulait s'approcher d'André un fer à la main, il le renvoya brutalement.

Traslin toucha le coude d'André.

— Est-il rageur ? dit-il tout bas. Sais-tu pourquoi ?

Mais le Piémontais ne laissa pas à André le temps de répondre. Il sonna son valet de chambre et nerveusement jeta au bras de Traslin la grande cape qui servait au jeune homme pour ses sorties du soir.

— Venez donc, il est temps. Mes chevaux sont à vous attendre depuis une heure.

Traslin se rebiffa.

— Permettez, mon cher, dit-il sèchement, qui donc a fait attendre ici ?

Minatelli prit de suite un ton plus doux. Il n'avait aucune envie de froisser Traslin en ce moment.

— Es-tu susceptible, dit-il, bon enfant, en tapant sur l'épaule du jeune zouave. Venez bien vite, nous sommes en retard.

Au palais Sertari la fête battait son plein. Dans ce décor magnifique de la vieille demeure patricienne un bal costumé offrait un coup d'œil saisissant de pittoresque grandeur. Sans être aussi ancien que le palais Frasini, celui-ci ne datait pas moins de la belle époque de la Renaissance et, avec cet aspect monumental, cette enfilade de salons et de galeries, toutes ornées de peintures célèbres, de tentures anciennes, rien de plus beau que cette foule parée où la variété des costumes luttait de richesse et de grâce.

— Ne croirait-on pas que nous sommes à quelque fête de Borgia ou d'un Médicis d'antan ! dit André à Traslin en montant l'escalier.

— Tu vas l'enterrer ce soir, riposta gaiement celui-ci, tu y es trop en plein dans l'autique. En haut de l'escalier le duc et la duchesse Sertari recevaient les invités.

En apercevant les trois amis, la duchesse fit un mouvement de joie.

— Oh ! que c'est gentil, Monsieur de Rocmart, s'écria-t-elle, sans faire attention aux deux autres. J'avais peur que vous ne veniez pas et je vous ai ménagé une si jolie surprise.

— Une surprise, voyons cela cria Traslin.

Mais la duchesse d'un geste de la main le fit taire et tout bas, dit rapidement à André :

— Cherchez Juliette !

Un flot de nouveaux venus poussa les deux amis dans le grand salon.

— Veux-tu que je te présente à quelques danseuses ? demanda Traslin à son ami.

— Non, merci, tu peux me laisser. Si j'ai besoin de toi, je viendrai te trouver, mais je préfère ne connaître personne aujourd'hui.

— Drôle de manière de s'amuser, dit Henri en riant. Je préfère ma manière à moi. Enfin chacun son goût. A tantôt.

Et Traslin disparut dans la foule, laissant André plongé dans l'étude attentive de toutes les jolies femmes qui passaient devant lui.

Comment la reconnaîtrait-il, cette jeune femme, sous le déguisement qu'il ignorait. Poudrée de blanc, coiffée de roux, elle pouvait être si changée ? Et il se mit à parcourir les salons, cherchant autour de lui celle dont la silhouette charmante lui remplissait encore les yeux.

Mais il ne la retrouvait pas. Dans ces jolies bergères, ces marquises poudrées, ces arlequines et ces paysannes, il ne voyait pas le visage doux et grave, les yeux profonds qui lui avaient souri.

L'immensité des salons où l'on se promenait lui faisaient craindre de ne rencontrer jamais celle qu'il espérait et son cœur commençait à devenir anxieux. Peut-être dansait-elle? Il alla s'accoster à une colonne de la salle de bal et tour à tour dévisagea les danseuses, mais là non plus il ne vit pas Juliette. Où donc la trouverait-il?

Déjà plusieurs fois il avait croisé Minatelli, une jolie femme au bras, qui lui lançait un regard moqueur et il en était agacé. Puis, on le remarquait, plusieurs s'informaient de ce page noir, seul et désolé, et cela l'ennuyait.

Il pensait déjà à disparaître, triste et dépité, quand il vit venir à lui la duchesse Sertari.

— Ah! je vous cherche depuis longtemps dit-elle, où vous êtes-vous caché? Juliette attend Roméo pour faire son entrée....

Et avant qu'il eut eu le temps de se reconnaître, la jeune femme l'avait poussé vers une porte qu'elle ouvrit et, dans le petit salon où elle le fit entrer il se trouva tout à coup devant Vittoria.

Il demeura un instant stupéfait : c'était bien sans doute la même femme du balcon, mais combien plus belle encore dans ce costume merveilleux qui semblait fait pour elle.

Avec sa taille imposante et son visage aux traits réguliers, cette longue robe de brocart à larges manches, ces bijoux étranges et cette coiffure en bandeaux ondulés recouverts à demi d'une résille d'or, elle était une magnifique apparition de la beauté italienne en cette époque ardente et luxueuse, qui fut le triomphe de la femme et de la beauté.

André ne pouvait en croire ses yeux.

Vittoria, un peu émue, lui souriait.

Elle avait à la main une belle rose blanche et la montra au jeune homme :

— Vous voyez que j'ai voulu prendre avec moi un témoin, dit-elle en lui montrant la fleur, car je suis tellement différente de moi-même ce soir que vous pourriez ne pas croire que je suis celle à qui vous avez envoyé le bouquet.

— Oh! si, je vous aurais reconnu, dit André avec élan, mais pouvais-je supposer que vous auriez choisi précisément le costume que j'aurais voulu vous voir pour être plus autorisé à me déclarer votre serviteur?

— Venez, fit la duchesse que ces lenteurs impatientaient, c'est le moment où j'aimerais à faire une entrée sensationnelle, on ne danse pas!

Elle les entraîna vers la salle de bal, mais Vittoria l'arrêta.

— Je t'en prie, fit-elle, ne nous annonçons pas. Nous passerons au milieu de la foule et nous y serons assez regardés, n'est-ce pas? Que cela te suffise.

La duchesse se récria. Une reconstitution si parfaite d'un costume historique devait être traitée avec plus d'honneur, mais Vittoria tint bon.

Elle prit la main que lui tendait Roméo et rapidement entra dans la cohue.

Mais ce couple était si parfaitement assorti dans son archaïsme plastique que tout le monde s'arrêtait pour le voir. Et en reconnaissant Vittoria les uns s'étonnaient de la voir souriante passer avec ce cavalier, les autres s'extasiaient sur la beauté de sa toilette et bientôt il lui fut impossible d'avancer. Tous voulaient voir ce costume authentique et la jeune fille, ennuyée de cette affluence, tentait de s'éloigner doucement, quand Minatelli arriva lui aussi, attiré par le remous de cette foule.

En voyant Vittoria, ressuscitant pour André la Juliette d'autrefois dans toute sa gracieuse beauté, il devint pâle de rage. Pour cet inconnu, elle se compromettait presque, elle qui n'avait jamais daigné sortir de sa froideur pour un seul homme?

Il lui fallut tout son empire sur lui-même pour paraître indifférent et sourire, d'autant plus que tout le monde maintenant, voulait savoir qui était cet heureux Roméo. La duchesse, heureuse, d'avoir joué aussi bien son petit rôle dans l'aventure, conta l'histoire du bouquet et désignait innocemment André comme l'ami intime de Minatelli.

Et comme on voulait savoir, et que Traslin, survenu, prenait aussi la parole, l'attention, un instant, se détourna du couple ancestral et Vittoria profita de ce répit pour entraîner son compagnon

hors de la salle de bal. Elle conduisit vers une sorte de couloir voûté, orné de panoplies de vieilles armes, éclairé faiblement par la lumière d'antiques lanternes de fer forgé. Ce couloir venait à une suite de trois petites salles voûtées, peintes à fresques et ornées de curieuses tapisseries. Des appliques en miroir soutenant des bougies de cire jetaient une lumière douce et mystérieuse, une lumière pâle qui s'harmonisait avec la solitude et le silence de ces appartements. Ils traversèrent les deux premières salles pour arriver à la troisième, un peu plus grande, au milieu de laquelle un jet d'eau s'élançait d'une vasque de marbre sculpté, entourée de fleurs. Un grand lustre en verre de Venise éclairait à demi les personnages des fresques de la muraille et une large baie ouverte donnait sur un balcon de pierre. On voyait les étoiles briller doucement au ciel et, au clapotement discret du petit jet d'eau, répondait le bruissement rapide du Tibre qui coulait sous le balcon.

Et de voir, en ce décor archaïque, cette patricienne superbe donnant la main à ce jeune seigneur, on se trouvait reculé de quatre siècles en arrière. C'était un régal exquis d'artiste et de curieux, mais personne ne songeait à s'égarer dans cette partie si sombre et si vieille du palais que beaucoup, même parmi les invités, ignoraient.

« Que c'est donc charmant ici, s'écria André, dont la nature artiste et rêveuse s'impressionnait vivement.

— J'ai pensé que vous apprécieriez cette couleur locale qui nous fait un cadre si bien en harmonie avec nos costumes. Nous nous donnons en spectacle à nous-mêmes !

— Je voudrais être peintre pour immortaliser cette heure-ci, dit André avec élan.

Ils s'approchèrent du balcon. L'eau du Tibre, rapide, réfléchissait les lumières de la cité et la lune éclairait fantastiquement la façade du vieux palais.

— Croyez-vous, dit André, que nos ancêtres avaient, autant que nous, la délicatesse des sensations qui est une si exquise jouissance ?

— Ils avaient certainement plus que nous le sentiment de la beauté, répondit Vittoria, regardez cette salle, ce balcon, nos costumes, quelle harmonie dans cet ensemble, et cependant, nous sommes ici loin des splendeurs répandues à profusion sur les monuments, dans les villes, dans les palais, partout, à cette époque, si riche en grands esprits de toute espèce.

— Oui, ils comprenaient le vrai beau plus que nous, je le crois, nous avons rapetissé et démocratisé les arts, mais pensez-vous que nous n'avons pas reconquis d'un autre côté, des qualités qui contrebalancent ce que nous avons perdu ?

— Je ne vois pas bien ce contrepois, dit Vittoria en souriant, mais peut-être suis-je injuste pour mon époque.

— Je crois que nous avons une plus fière, une plus aiguë perception de l'âme et du cœur. Les beautés matérielles que nous ne pouvons plus produire sont amplement remplacées par les beautés infimes, la connaissance de nos sentiments, l'analyse de notre moi, toutes choses qu'on négligeait beaucoup alors et même qu'on ne comprenait pas du tout, et qui cependant ont un bien grand charme et nous procurent des émotions inconnues de la brutalité de nos aïeux.

— Est-ce vraiment un progrès ? demanda Vittoria.

Elle s'appuyait sur le montant sculpté de la baie et ainsi, éclairée à demi par la blanche lumière de la lune, elle avait un aspect de fantôme.

— Juliette, il est vrai, ne peut pas juger notre décadence, dit André en riant.

Savez-vous, continua-t-il, que je dois, ce soir, m'estimer bien heureux ; je me demande même si je ne rêve pas. J'avais désiré toute ma vie avoir une apparition. Je crois que je l'ai en ce moment, êtes-vous bien sûre d'être une femme du dix-neuvième siècle ?

— Je croirais volontiers que non, répondit la jeune fille, tant je me sens parfois loin de tous ceux de mon époque, je suis une rétrograde, je n'aime pas du tout le monde que je suis obligée de fréquenter.

— Qui vous y oblige ? fit André. Puis, voyant que la jeune fille s'apprêtait à lui répondre, il reprit vivement :

— Je vous en prie, ne me dites rien qui puisse me laisser deviner qui vous êtes. Si je savais votre nom, je me laisserais influencer par lui, peut-être. Maintenant, au contraire, j'éprouve cette liberté d'esprit délicieuse qui me permet de donner aussi toute liberté à mon cœur.

— Et c'est vrai, vous ne me connaissez pas? demanda Vittoria vivement.

— Comment voulez-vous que je vous connaisse, je suis tout fraîchement arrivé à Rome, c'est la première fois que je mets le pied dans un salon. Lorsque mes amis ont décidé de se déguiser, j'étais encore sous l'impression si profonde que fait la grande cité romaine par la gloire et la beauté de ses monuments; il m'a semblé que faire revivre un de ces jeunes seigneurs de l'histoire, serait un complément de mon déguisement et comme un jeune seigneur doit nécessairement être amoureux, j'ai cherché celle qui me plairait davantage... et j'ai trouvé.

— Prenez garde, Roméo, vous devenez trop bon acteur, dit Vittoria en riant.

— Cet après-midi je pouvais encore me croire acteur, répondit gravement le jeune homme, mais maintenant, je ne joue plus un rôle, je dis la vérité.

Vittoria baissa les yeux devant le regard brillant de son compagnon. Pourquoi se sentit-elle émue, à cette déclaration discrète, alors qu'elle n'avait jamais été touchée des plus éloquentes paroles d'amour.

S'il disait vrai, cependant? Si vraiment il ne la connaissait pas? Alors il l'aimait bien pour elle?

Mais elle se raidit contre son émotion.

— Vous autres hommes, dit-elle avec dédain, vous pouvez devenir amoureux quand vous voulez. Vous ressemblez à des allumettes qu'on fait craquer quand on veut avoir du feu, mais qui s'éteignent aussitôt.

— Je proteste, dit vivement André, si trop de mes contemporains manquent de cœur, pour l'honneur de mon sexe, je crois qu'il existe encore plus d'un homme qui sait apprécier la valeur d'un sentiment profond et fidèle et qui peut le ressentir....

— Ah! si c'était vrai? dit involontairement Vittoria.

— Et pourquoi dirais-je un mensonge? s'écria André avec feu. Croyez-vous que je ne sente pas avec appréhension grandir dans mon cœur un amour, j'ose dire ce mot, qui peut-être va me rendre si malheureux? Qui êtes-vous? Qui suis-je? Entre vous et moi quel abîme peut exister? Et cependant je sais que jamais je ne pourrai oublier cette heure-ci, passée près de vous....

La princesse Frasini ne répondit pas. Elle regardait au loin, par de là le Tibre, songeuse.

— Est-ce que vraiment l'amour vrai existe? demanda-t-elle comme se parlant à elle-même.

— Vous en doutez? fit André. Alors, je vous plains.

— Ah! oui, je suis à plaindre, dit la jeune fille dans un élan de confiance irréflectie, douter toujours est bien douloureux, et cependant où voyez-vous l'amour vrai? Où voyez-vous l'amour fidèle, l'amour sincère, celui qui n'est impressionné, ni par la richesse, ni par la vanité, ni par l'intérêt? Ne vaut-il pas mieux commencer tout de suite par ne croire à rien pour ne pas connaître les cruelles désillusions?

— Je crois que la désillusion la plus cruelle ne peut être mise en balance avec la joie immense de se sentir aimé, d'aimer soi-même; quand même on se serait trompé, mieux vaut cela! Ne me faites pas croire que vous êtes sans cœur, ce n'est pas vrai.

— Oh! non certes, dit vivement Vittoria. J'aime beaucoup les miens, j'aime profondément mes amis.

— Alors ne vous rendez pas davantage malheureuse. La femme qui aime son père, ses frères, ses amis, aimera bien plus encore son époux....

— Mais lui?

— Lui? s'écria André en se rapprochant de la jeune fille, comment ne vous aimerait-il pas?

Vittoria était entrée tout à fait sur le balcon. La clarté blafarde de la lune l'éclairait entièrement et les amples plis de sa robe se cassaient de plis brillants. Elle regardait au loin, se détournant un peu, ne voulant pas qu'André vit son émotion, mais sa main tremblait en s'appuyant à la balustrade. Elle sentit sur cette main froide, deux lèvres ardentes se poser et ne la retira point. L'étrange chose, qui rendait timide et jéperdue cette femme qui jamais ne se serait crue capable de tressaillir à de tendres paroles.

Il y eut un silence pendant lequel le clapotement du jet d'eau répondait au bruissement impétueux du Tibre.

— Juliette, dit enfin André, ma Juliette.

Elle se retourna.

Roméo s'était agenouillé, baisant toujours sa main.

— Oh! dites-moi, amie, que cette heure ci ne sera pas la dernière, que je vous verrai encore, et que vous me regarderez encore comme vous le faites maintenant. Ce serait trop cruel de ne plus nous revoir après un moment si beau....

— Oui ce serait trop cruel, dit Vittoria gravement.

André voulut joindre dans ses mains les deux mains de Vittoria, mais elle se recula un peu.

— Non, c'est assez, dit-elle, sentant que vraiment Roméo disait vrai. Il est temps de rentrer dans la cohue et de faire acte de présence au bal.

— Déjà! Oh! s'écria douloureusement André, nous étions si bien ici.

— Tout a une fin en ce monde, fit la jeune fille en reprenant l'enfilade des petites salles. Donnez-moi la main, Roméo, et si un jour vous apprenez mon nom, vous saurez combien j'ai été pour vous aimable!...

MAVIL



JOSEPHINE DE BEAUHARNAIS — INTRODUCTION

(chez Paul Ollendorf)

Deux nouveaux volumes de Frédéric Masson viennent de paraître presque simultanément : *Joséphine de Beauharnais*, et *Joséphine Impératrice et Reine*.

Dans le premier, M. Masson raconte la vie de Joséphine depuis sa naissance jusqu'à son mariage avec le général Bonaparte.

Le deuxième note et précise des faits épars que l'historien a recueillis, vérifiés, ordonnés et groupés et qui reconstituent le rôle véritable de Joséphine Impératrice et Reine.

La troisième partie de cette étude nous montrera Joséphine après le divorce. Nous l'avons vue jeune fille, jeune femme hors de la direction de Napoléon. Ensuite nous l'avons connue sujette et épouse soumise et nous avons appris de M. Masson tout ce qu'elle gagna à cette sujétion. Nous la regarderons maintenant mener sa vie librement, à son gré, et nous jugerons si cet affranchissement fut un accroissement de sa force morale, s'il fut salutaire à son âme et profitable à son renom.

Plus M. Masson s'avance dans son œuvre; la reconstitution des personnages et des décors de l'époque napoléonienne, — qu'elle paraît lointaine et grande, cette époque, vue à travers les petites et les pleureries actuelles! — plus nous admirons la sûreté de sa méthode, la sagacité et l'impartialité de son enquête, la richesse de sa documentation — Plus aussi nous goûtons sa puissance d'évocation et la brusquerie pittoresque de son style.

Chaque ligure nouvelle qu'il dresse à nos regards, collabore d'autant plus fortement à la restitution, devant l'histoire, de la vérité napoléonienne, dont il est lui-même tout illuminé, qu'à l'aide de documents décisifs, il sait et il ose la dégager des légendes menteuses et la mettre exactement à la place et dans le jour où réellement elle se mouvait.

L'étude de Joséphine est une des parties les plus attachantes de cette œuvre considérable. C'est là un modèle de psychologie historique.

Nos lecteurs nous sauront gré de publier les quelques pages écrites par M. Masson en préface à Joséphine de Beauharnais.

P. P.

On m'accuse, dans certains milieux, de porter contre Joséphine une sorte d'acrimonie et d'esprit systématique de dénigrement.

L'on dit qu'il est au moins inutile d'aller rechercher quelles furent les origines, quelle la vie intérieure, quelles les fréquentations et les habitudes d'une femme que Napoléon a aimée, qui, durant quatorze ans, a été la compagne de sa gloire, qu'il a fait près de lui monter au trône et dont le nom est associé à son nom. On ne doit pas toucher à cette femme : elle est sacrée.

C'est le système qu'on prétendait par ailleurs appliquer à Napoléon : il était permis d'écrire sur lui, mais à condition de respecter toutes les légendes, de ne point faire descendre un instant le dieu du piédestal; à condition surtout de respecter ce qu'on appelait les secrets de la famille, comme si ces secrets, dont les plus graves furent étalés devant le monde par ceux-là même qui en étaient les dépositaires, n'étaient point indispensables à l'histoire, n'apportaient point, avec les causes même des décisions, les justifications de la politique entière de Napoléon.

J'ai continué mon chemin et je le poursuivrai, si la vie veut encore de moi, jusqu'au bout;

je dirai tout ce que j'ai trouvé, tout ce que j'ai pensé même, sans réticence, sans complaisance, parce que c'est ainsi seulement qu'il faut honorer le héros.

Si quelques uns voient des fautes où je vois du grand et du noble, si quelques autres essaient de tirer des armes de ce que j'aurai révélé, peu importe : j'ai trop la conviction que la vérité seule, la vérité tout entière peut servir sa mémoire pour hésiter et me reprendre. Mais, à présent je me sens plus touché que je n'ose dire par le reproche : il s'agit d'une femme, et cette femme, ai-je le droit, en la partie de sa vie qui n'est point à proprement dire historique, de lui appliquer les procédés d'investigation minutieuse qui sont dans ma méthode de travail ?

« Ne fouettez pas une femme avec des roses ! » a dit le poète antique. Sans doute, si cette femme n'a été qu'une femme, si elle n'a exercé nulle action sur son temps, si elle n'a joué nul rôle dans la politique, si les partis n'ont pas pris à tâche de donner d'elle une image menteuse et, à son profit, de fausser l'histoire, d'une telle femme indifférente et sans nom à quoi bon chercher les tares et discuter les aventures ? C'est un libelle si on la désigne ; c'est un roman si l'on généralise et, si l'on va plus au détail, c'est de la pornographie. L'on ne gagne pas grand'chose à raconter les travers et les misères qu'elle a eus en commun avec son sexe, et, défaut, il vaut mieux s'en taire.

Mais convient-il d'étendre la règle à celles-là qui ont pris une place dans l'Etat, qui directement ou non, ont été associées aux grands événements et aux grandes passions de l'Humanité ? Celles-là n'appartiennent-elles pas à l'écrivain ; n'a-t-il pas droit sur elles et quelque chose de ce qui est elles doit-il demeurer secret ? Ici, plus de vie privée, plus de pudeur féminine, plus de respect : ce n'est plus une femme, c'est un personnage d'histoire, et l'Histoire a pour base nécessaire la vérité intégrale sur les êtres qui relèvent d'elle.

Sans doute en ce qui touche la femme cette théorie trouve encore des contradicteurs.

C'est à peine si, dans les livres d'histoire didactique, académique et pédagogique, l'on se hasarde à prononcer le nom de ces femmes qui, sans avoir été reines ni impératrices, ont cependant obtenus sur les rois, les empereurs, et par suite sur les nations, bien plus de pouvoir que les épouses légitimes et qui ont, bien autrement qu'elles, influé sur les événements. Si depuis quelque temps, l'on s'enhardit à parler de leurs actes politiques, l'on se garde de fouiller leur passé, de raconter en détail leur vie antérieure, de rechercher leurs liaisons, d'établir leur caractère et de définir leur façon de penser. Il semble qu'on n'ait à retenir d'elles ce qu'elles ont fait, écrit et dit publiquement depuis le moment où elles sont montées sur un théâtre public. Sur tout le reste on glisse et plus on est discret, mieux on est vu.

Des souveraines, on parle davantage, et il est permis même de recueillir tout détail sur elles, pourvu que ce soit en des publications documentaires portant l'estampille d'un gouvernement. Alors l'on accepte sans indignation des révolutions qui, venues d'un particulier, auraient paru misérables et sacrilèges. Mais qu'on se garde d'apprécier ou même de raconter : ce qui était loisible aux contemporains accrédités est interdit à leurs descendants sans mandat. Le document net et cru est de l'Histoire ; le même document utilisé pour l'histoire, entouré, soutenu d'autres documents, est du pamphlet. Cela est ainsi et il suffit d'être averti.

Etudiant Napoléon, j'ai rencontré Joséphine. Cette femme a tenu dans la vie sentimentale du Général, du Consul, de l'Empereur la plus grande place ; son action n'a point été étrangère à certaines décisions qu'il a prises et pour rendre comte de certaines tendances de son esprit, de certains états de son imagination et de son cœur, il est nécessaire de savoir exactement qui elle est, comment elle pense, d'où elle vient, où elle est allée. Dans la plupart, sinon dans tous les livres qui lui sont consacrés, l'on ne trouve que légendes imbéciles, apologies intéressées, erreurs volontaires, un fatras de déclamations oiseuses qui ne prouvent rien, n'expliquent rien, ne mènent à rien. Au lieu de faits, des épiphètes ; au lieu de dates, des adjectifs. Il a donc fallu reprendre cette vie comme eut fait un juge d'instruction, ne conserver de tout l'imprimé que les pièces sérieuses, authentiques, émanées de l'intéressé ou de ses contemporains, grouper autour de ces documents des documents nouveaux que des recherches personnelles avaient fait rencontrer et, du dossier ainsi formé, indépendamment de toute idée préconçue en dehors de toute pensée de flatterie ou de complaisance, dégager la femme, sa vie, ses actes, son caractère, son esprit.

Ces notions sont indispensables pour compléter ce que j'aurai encore à dire des relations de Napoléon avec Joséphine,⁽¹⁾ des rapports de la famille Bonaparte avec elle. J'ai besoin des *antécédants* : sans eux, point de caractère qui se puisse définir et établir.

C'est ce que j'ai fait ailleurs pour les frères et les sœurs de Napoléon : mais, comme leur vie était dès le début liée à la sienne, rien n'était plus aisé que d'exposer, à mesure que je l'étudiais lui-même, l'origine et la constitution de leurs liaisons. Le développement des sentiments et des intérêts réciproques, de fournir les indications nécessaires sur l'éducation, le caractère, la forme d'esprit des êtres ; il n'en est pas ainsi pour la femme qui joue le rôle principal dans son existence et dans son cœur durant les plus brillantes années de sa carrière ; elle entre brusquement dans sa vie et s'y installe sans qu'on ait pu se renseigner ni sur son éducation, ni sur ses actes, ni sur son passé ; c'est donc à part qu'il convient de l'étudier, et pour la faire comprendre, il faut, de toute nécessité, supprimer toute complaisance et n'avoir en vue que la vérité.

Par malheur, cette vérité va heurter une légende accréditée dans certaines coteries où Joséphine est devenue intangible, comme ailleurs Marie-Antoinette. Ce n'est pas sans doute le même sentiment et les causes ne sont pas semblables, mais le résultat est pareil : pour Marie-Antoinette, ses malheurs, son courage et sa mort ont commandé le respect et devant elle la critique, même la vérité s'arrêtent ; l'on répugne à se mêler aux accusateurs et, bien que certaines parties d'histoire demeurent inexplicables tant que l'on n'aura point étudié la femme qu'elle fut et le rôle qu'elle a joué, jusqu'ici il ne s'est guère rencontré de travailleurs honnêtes et impartiaux pour tenter d'écrire sa vie entière ; même les mieux armés se laissent influencer, évitent de grouper des faits décisifs et en dernière analyse, atténuent leurs jugements ; il y a là de la grandeur et de la désolation et, à défaut de sympathie, la pitié s'impose avec le respect.

Joséphine n'a point de malheurs, il est difficile de lui trouver du courage et, quant au motif de sa mort, il n'est point pour l'honorer. Ce ne sont donc point de tels sentiments qu'elle inspire. L'image que l'on a prise d'elle n'est point due au caractère que l'on a développé, ni aux souvenirs qu'elle a laissés. Il s'est opéré, pour lui créer, à l'aide des éléments épais en suspension dans l'atmosphère nationale, la légende qui s'est attachée à son nom, un travail dont il est d'autant plus nécessaire de rechercher le développement, qu'il est impossible de n'y point discerner des velléités de dénigrement contre Napoléon.

Parallèle à une époque à la légende de Napoléon, dont elle eut dû rester le commentaire et le développement, la légende de Joséphine a été ensuite propagée à dessein de diminuer l'Empereur, de le montrer en faute, de lui enlever le bénéfice de certains de ses actes, d'atténuer les idées directrices de sa conduite, celles qu'il importe d'autant plus de mettre en relief que d'elles, découle la doctrine établie par lui et faussée depuis lui.

Sans doute, les résultats de ce travail seront éphémères et il suffirait de quelque patience pour les voir s'évanouir. La nation acquise par le peuple n'en a point été modifiée et cette nation prise d'ensemble, sans détail, se rapproche assez sensiblement de la vérité — telle au moins que l'imagination populaire le peut concevoir — pour être sans inconvénients. Cette nation fortifiée à des égards, amollit un peu à d'autres, la notion que le peuple s'est formée de l'Empereur, mais, si elle s'est ainsi constituée, c'est à la suite d'une inéluctable loi des races.

En toute religion, les divinités que se donne le peuple vont par couple : il faut une déesse près du dieu : une religion exclusivement mâle ne saurait longtemps séduire et attacher les latins : il faut que l'élément femelle s'y introduise et, lorsque la déesse n'absorbe pas tous les hommages, on serait mal venu de se plaindre.

C'est ailleurs, dans une classe qui se croit plus relevée, qui s'imagine plus instruite qui pourrait avoir reçu une culture plus générale, qui a, en tous cas, plus de facilités de lire, que s'est formée, répandue, accréditée, la légende de Joséphine ; là, sera reçue avec empressement, accueillie avec joie toute allégation ayant pour but de diminuer l'empereur ; cet homme est gênant ; il fait trop, par sa taille, sentir aux pygmées leur petitesse ; il prouve trop, par son

(1) Napoléon et les femmes.

exemple combien l'action est supérieure à la parole, à l'écrit, au verbiage; il a trop, par ses décisions, rendu visible le péril que font courir à une nation l'esprit pédagogique et l'esprit robin; il a trop bien su par ses décrets, museler les fauteurs d'anarchie, ceux de la chaize et ceux de la barre; il a trop bien établi, par son exemple entier, la supériorité de la société obéissant à une direction militaire sur une société désorganisée par l'anarchie civile, pour que, mort ou vif, il ne reste point l'éternel ennemi; car ils sentent bien que, tant que vivra son culte intime dans le cœur des Français fidèles, tant que les générations se lèveront à son nom et se guideront sur son étoile, tant qu'il sera parlé d'Honneur, tant qu'il sera question de Patrie, ils auront encore des retours à craindre, et des revanches à redouter.

Sans doute, ici, l'arme était médiocre, mais c'était une arme; on la leur offrait et ils l'ont prise.

Qui l'offrait? Un peu tout le monde, car cette légende ne s'est point établie d'un coup; elle a été composée de toutes sortes d'éléments disparates. Son origine est lointaine : elle date des premiers jours du consulat.

En ce temps les nobles rentrés vantent Joséphine et l'exaltent. Ce n'est qu'à elle qu'ils doivent leur retour et leurs biens. Pour ce Bonaparte de la reconnaissance; fi! Pour la vicomtesse de Beauharnais, à la bonne heure! — c'est le débat.

Au divorce, beaucoup des anciens compagnons de guerre, des employés civils, des gens de la Révolution, témoignent pour Joséphine d'autant plus d'admiration complaisante que, par là, ils rabaissent l'autre, l'Autrichienne. Ils regrettent, ils blâment la résolution de l'Empereur, et par leurs discours et leurs récits fournissent une première base à la légende *orale*.

Voici la chute de l'Empereur : unis cette fois seulement, les uns, parce que les Beauharnais se sont ouvertement ralliés à la restauration, les autres, parce que Joséphine demeure toujours à leurs yeux la femme de l'Empereur, Royalistes et Bonapartistes s'accordent pour parer de couleurs prestigieuses une mort déshonorante. Opposition encore, mais à double effet. Comme les brochuriers abondent, que tout est prétexte à brochures, une charretée de lettres et de mémoires apocryphes, une pleine pannerée de *canards* : — première base à la légende *écrite*.

Les Cent-Jours, l'Empereur visitant Malmaison, l'Empereur partant de Malmaison pour le grand exil, Joséphine associée, morte, à cette convulsion suprême du patriotisme, à ce dernier acte du drame national, comment ne pas rejoindre, ne pas confondre ces deux souvenirs!

La restauration — et alors, par opposition aux Bourbons, par regret du passé, par curiosité, par goût d'apprendre des anecdotes sur l'homme dont on parle uniquement et qui a si peu laissé écrire, — la grande marée des mémoires sur l'Empire. Naturellement Joséphine y prend sa place et, moins on ménage l'Empereur, mieux on la présente. Dès lors, le mouvement apologétique se dessine, et, lorsque l'on a épuisé ce qui était public ou ce qui était inventable sur Napoléon, voici, sur Joséphine, les mémoires de M^{lle} Lenormant, de M^{me} de Vandey, de M^{lle} Avrillon, de M^{me} Georgette Ducrest, sans compter les mémoires de M^{me} d'Abrantès, les mémoires de la Contemporaine, les mémoires des généraux, des officiers, des soldats; voici le *mémorial* et les louanges entourées de quelques critiques que donne l'Empereur même. Jusqu'ici, point de mal et, de fait, au milieu des fadaïses ainsi publiées, dans ce fatras d'écrits apocryphes, l'on discerne des parcelles de vérité, des observations directes, des traits de nature. Le mensonge abonde, surtout l'arrangé, le mis-au-point par les teinturiers, mais presque tout mérite d'être passé au crible et, de cette boue, l'on retient quelques paillettes.

Ce mouvement de mémoires n'est pas sans influence sur l'apothéose napoléonienne, qui prépare la Révolution de Juillet, qui motive, explique et consacre l'avènement de Louis Philippe, Joséphine y disparaît; c'est le grand soldat qu'on honore, *l'homme de la Revanche*, le vengeur attendu du Drapeau. Pourtant, comme il faut au peuple une part de roman, de tendresse, de fleur bleue pour compléter et achever son héros, c'est Joséphine qui la fournit. Elle s'embellit physiquement et moralement au point de n'être plus guère reconnaissable; mais ne croit-on pas embellir ainsi Napoléon, et n'est-il pas tout juste qu'elle se transfigure avec lui, puisqu'elle lui donne la réplique dans les drames populaires, qu'elle fournit sa part d'émotion aux volumes de

cabinet de lecture et qu'elle est constamment en scène dans les anecdotes à la Marco-Saint-Hilaire ?

Il y a exagération dans les louanges, invraisemblance dans les dialogues, ineptie dans les historiettes, mais à quoi bon chercher la mesure dans ces recueils destinés à exploiter la passion populaire : autant y demander du style. Rien à dire : depuis la mort de l'Empereur, l'évolution s'est produite et accomplie naturellement ; elle est logique ; elle est conforme aux lois historiques. La légende de Joséphine a suivi le même cours, a subi le même accroissement que la grande légende à laquelle elle est demeurée subordonnée ; la proportion s'est maintenue entre l'une et l'autre ; il ne s'est mêlé à l'extension de celle-ci aucun élément qui soit prélevé sur celle-là, qui y soit contraire ou hostile. On n'y rencontre nulle action externe, rien qui soit, peut-on dire, particulier à Joséphine, qui tende à lui créer en dehors et à côté de la personnalité de Napoléon une personnalité propre.

Mais voici du nouveau : il ne va plus suffire que Joséphine évolue dans l'atmosphère de Napoléon et qu'elle en soit le satellite, il s'agit de l'en détacher dans une mesure, de montrer qu'elle eut des idées distinctes, une action propre, de la présenter comme le bon génie dont l'abandon coïncide avec les fautes et la décadence de l'empire : c'est à quoi, dans un but facile à comprendre, s'emploie la Reine Hortense et la publication des *lettres de Napoléon à Joséphine* en est le premier son de cloche. Sans doute, dans le tome premier, Joséphine n'apparaît encore que dans un rang subordonné, mais le tome second est tout entier consacré à montrer la mère tendre, l'épouse vertueuse, l'Impératrice délaissée ; Beauharnais même y trouve son lot.

On fait mieux : pour venger Joséphine des critiques du *Mémorial*, on fait composer par Ballouhey, ancien secrétaire des dépenses, un travail qu'on imprime, où il est démontré que Joséphine a été la souveraine la plus ordonnée et la moins dépensière qu'on ait vue en France ; et l'excellent comptable, pour soutenir cette thèse ardue, n'hésite pas à omettre des chiffres et à en fausser d'autres. Impression faite, on se ravise, on trouve à bon droit la publication dangereuse, on réserve la brochure pour la circulation privée. A partir de 1836, coïncidant avec les tentatives du Prince Louis-Napoléon, c'est, dans les petits journaux qu'il subventionne une recrudescence d'anecdotes, de racontars, de romans sur sa grand-mère. Il n'est question que d'elle et, à voir la place qu'on lui fait, on ne saurait douter du mot d'ordre.

Le but se dévoile à partir de 1849. De cette date jusqu'en 1870 s'accomplit un travail d'abord officieux, puis officiel, pour établir et propager une légende de Joséphine distincte de la légende de Napoléon.

Ceci semblera étrange et des contemporains même le nieront parce qu'ils ne l'auront alors ni aperçu ni compris. Sans doute, cela tiendra-t-il à ce que la plupart de ceux qui ont servi le plus fidèlement le second empire, dans les postes même les plus élevés, n'avaient ni le sentiment, ni la tradition, ni la foi napoléonienne.

Par une étrange rencontre, c'était dans les partis d'opposition — parti orléaniste et parti républicain — que se trouvaient alors les napoléoniens — soldats des grandes guerres ralliés à la Monarchie de Juillet après 1830 et demeurés fidèles à leur nouveau serment, journalistes et avocats formés à l'école et selon la doctrine de Carrel et ayant reconnu dans le héros l'unique soldat de la République démocratique unitaire. Ceux-là ne s'y sont pas trompés, pas plus que ceux qui, groupés dès les premiers jours autour du Prince Louis, avaient été les confidents de ses rêves, l'avaient poussé à l'action et avaient joué leur vie dans ses tentatives les hommes de *l'Occident Napoléonien et du Capitole*.

Ce sont leurs idées qu'on trouvera ici. Napoléon III était d'abord Tascher et Beauharnais. Il avait des points de ressemblance très frappants avec le Roi Louis ; mais il était d'abord le fils de sa mère. Il avait été élevé par elle ; il l'avait adorée ; rien d'étonnant à ce que, d'elle, son esprit et son cœur eussent reçu d'ineffaçables empreintes. La Reine, durant les longs jours d'exil n'avait pas manqué de lui dire ses griefs, ceux de l'Impératrice, ceux d'Eugène. En lui donc et par lui, lorsqu'il est au pouvoir, se continue, se perpétue, s'accroît même la lutte des deux races d'où il dérive, — cette lutte qui a duré déjà de 1796 à 1814 — et combien les Beauharnais l'emportent sur les Bonaparte !

Que ce soit ou non par l'effet de sa volonté, qu'il y porte un dessein prémédité ou qu'il cède aux circonstances, qu'il obéisse à ses propres tendances ou qu'il subisse des influences extérieures, il n'importe : les faits sont là, ils sont indéniables, durant vingt ans ils sont concordants et ils établissent, soit une coïncidence si étrange que l'Histoire n'en fournirait point d'autre exemple, soit une règle de conduite immuable d'autant plus curieuse qu'elle est plus secrètement suivie et que, à certains symptômes extérieurs, on pourrait parfois penser qu'il en dévie, alors qu'il cherche seulement, dans la mise en relief de certaines personnalités, un contre-poids nécessaire à d'autres influences.

Sans doute, Napoléon III n'a pu refuser aux Bonaparte de la branche déclarée successorale par l'Empereur les titres et les dignités auxquels ils ont droit; mais il fait leur part la moindre possible et le plus ordinairement, il s'arrange pour les tenir à l'écart. Pour la branche de Lucien, malgré la réconciliation des cent jours, malgré le mariage de la fille de Joseph, malgré l'intimité établie en exil, malgré les communs périls de 1831, rien que de vains honneurs de cour.

Par l'un de ses premiers actes, le décret confisquant les biens de la maison d'Orléans, il les ruine tous, la branche de Jérôme, comme la branche de Lucien, comme les Murat et les Bacciochi, puisque, sans leur avis, sans leur consentement, il renonce formellement en leur nom aux revendications légitimes qu'ils ont à exercer au sujet des confiscations de 1815 et de 1816. Ainsi, ils dépendent de lui, ils ne reçoivent d'argent que de lui, ils perdent tout espoir de recouvrer jamais une fortune indépendante. Les générosités qu'il fait à certains, selon son bon plaisir, d'après la conduite qu'ils tiennent ou les influences qu'ils font agir, ne sont que des restitutions, singulièrement minimes par rapport aux droits formels qu'ils auraient à exercer en France, en Italie, à Naples et ailleurs; elles sont étrangement onéreuses à qui les accepte, puisque les recevoir, c'est renoncer à toute revendication et comment les refuser puisqu'il faut vivre.

Pendant qu'il tient à l'écart les Bonaparte, c'est des Tascher et des Beauharnais qu'il s'entoure uniquement. C'est la Grande-Duchesse Stéphanie de Bade — une Beauharnais — qui est l'oracle de la nouvelle cour et à qui vont tous les honneurs; c'est la Reine de Suède, une Beauharnais devenue Bernadotte — qui est la marraine du Prince Impérial!

C'est aux Tascher devenus allemands qu'il demande le grand maître de la maison de l'Impératrice, son premier chambellan, ses familiers de tous ordres.

Dans sa maison, qu'on ne cherche pas les noms des fidèles qui ont souffert pour Napoléon, qui ont supporté pour lui l'exil et la mort, les noms des victimes de la Terreur blanche, les noms même des compagnons de S^{te} Hélène.

On a mieux : à peine se pare-t-on de quelques duchés d'empire, directement hérités, et plus souvent substitués, parfois même apocryphes — car on ignore l'histoire; le gros des places est réservé à ceux-là dont les pères ou les mères ont fait partie des maisons de la Princesse Louise, de la Reine Hortense ou de l'Impératrice Joséphine divorcée. Quelle a été la conduite des pères lorsque l'Empire tomba, comment les uns ont affirmé leur fidélité en obtenant tout de suite des grâces, des titres, des pairies; comment les autres ont insulté leur bienfaiteur dans d'odieux pamphlets, comment quelques uns ont pris même les armes contre l'Empereur et commandé le feu contre lui, on ne s'en inquiète point, si, sur chacun d'eux, un particulier désarmé a pu composer un dossier de pièces officielles, authentiques, irréfutables, dont, avant 1870, la publication, inutile depuis cette date, eût été écrasante, quelle facilité ne trouvait pas pour se renseigner un gouvernement ayant à ses ordres toutes les archives et toutes les polices?

Voilà le cœur et l'intimité: voici la politique : dès l'établissement du second empire, un travail officiel s'opère en vue de donner à Joséphine et même à Hortense une place dans l'histoire de la Dynastie. C'est le *partant pour la Syrie* qui devient l'hymne officiel, au lieu du *Vivat* de l'abbé Rose, de la *Marche de la Caravane* et du *Veillons au salut de l'Empire*, qui retentissaient jadis dans les solennités impériales. Par une étonnante propagande, on répand a millions d'exemplaires la figure de Joséphine : images d'Epinal, lithographies, gravures au burin, tout est bon. Un seul tableau, un seul, consacré à Napoléon, entre au Musée de

Versailles, et Joséphine y figure avec Hortense. Il ne se trouve pas à Paris une place où l'on érige une statue à l'Empereur, mais on en élève une à Joséphine. L'Empereur, qu'est-ce que l'Empereur ? Un souverain, comme les autres. L'on inaugure un musée des souverains et là, mélangées avec les défroques apocryphes, les pantoufles éculées qu'on prétend de Marie-Antoinette, le bureau de Louis XV et le fauteuil à roulettes de Louis XVIII, on dispose les reliques de l'Empereur, et l'on met les oripeaux de l'ordre du St Esprit en meilleure vue que le manteau du Couronnement ! L'Empereur, le chef et le fondateur de la Dynastie, au moins cela — rien que cela sans doute, car, du Général et du Consul, il n'est plus question, — L'Empereur, par qui l'on vit et de qui l'on vit, est rejeté très loin parmi les Bourbons, les Valois, les Capétiens, les Carolingiens, figure d'ancêtre, soit ! mais ancêtre s'ingulièrement délaissé, dont on se recommande encore à des jours, mais dont il est interdit d'évoquer les décisions et de recommander la tradition, dont on accepte l'héritage mais sous bénéfice d'inventaire, dont on trie les pensées comme les papiers, et à qui, en lui reconnaissant des parties de génie, l'on refuse l'esprit politique et l'instinct de l'avenir.

Point de Bonaparte, mais des Beauharnais ! C'est là la trinaire divinité dont on se recommande, à laquelle on dédie des avenues — avenue Joséphine, avenue de la Reine-Hortense, boulevard du Prince Eugène — des statues et des livres. Car si, sur Napoléon, on décourage l'enquête historique ; si, durant ces vingt années, toute la production officielle se borne à la publication tronquée et peu scientifique de la *correspondance* et de *commentaires* ; si, l'on abandonne à des adversaires du régime le soin d'écrire *l'Histoire du consulat et de l'Empire* ; si, on laisse sans réfutation et sans riposte les pamphlets de Charras, de Barni, de Mario Proth, de Lanfrey, de Paschal Grousset ; si, dans les lycées et les collèges, on encourage la diffusion de précis d'histoire nettement anti-napoléoniens ; si, dans les bureaux historiques du ministère de la Guerre, on suspend l'étude des campagnes de Napoléon, l'on trouve pour Joséphine, Eugène et Hortense, des annalistes dont on subventionne les indigestes publications. Le Maréchal Marmont s'attaque-t-il, en ses mémoires posthumes, à la gloire du Prince Eugène ? C'est une pluie de brochures, officieuses sinon officielles, en attendant la condamnation par le tribunal civil de la Seine.

Qu'on ne touche point aux Beauharnais, ils sont sacrés ; c'est à eux l'auréole. Dans l'une des circonstances les plus solennelles de sa vie, faisant part de son mariage aux grands corps de l'état, l'empereur Napoléon III dit : « Une seule femme a semblé porter bonheur et vivre plus que les autres dans le souvenir du peuple, et cette femme, épouse modeste et bonne du général Bonaparte, n'était pas issue d'un sang royal » et il ajoute, parlant de celle qu'il appelle à partager son trône : « Gracieuse et bonne, elle fera revivre dans la même position, j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'impératrice Joséphine. »

Aussi, durant le second empire, s'élabore cette légende parallèle dont les propagateurs savaient fort bien l'utilité : Etablir Napoléon seul comme l'homme de Génie, ayant pensé commandé, accompli seul, — comme c'est la vérité — les actes de son histoire, le mettre en la place où il doit être, si haut, si loin, hors de toute portée des êtres qui l'ont approché, c'est dangereux pour celui qui se réclame de lui. Interposer, entre Napoléon I et Napoléon III, les frères de l'Empereur, s'efforcer d'attirer sur eux une part de sa renommée, c'est pis encore : car certains des Bonapartes vivants ont, plus que l'héritier de l'Empire, la tradition, la ressemblance physique et morale avec le fondateur de la dynastie, portent plus profonde l'empreinte de la race et en présentent plus marqués, dans le corps et l'esprit, les traits caractéristiques. Sans doute le respect filial y perd, et l'on peut s'étonner que Napoléon III néglige aussi le père dont il tient, uniquement pourtant, ses droits à l'hérédité.

L'érection d'un monument familial dans l'église de Saint-Leu est l'unique hommage qu'il lui rend, hommage purement privé, tandis que, à sa mère, à son oncle, à sa grand'mère il n'a ménagé nul des honneurs publics et ce n'est pas, certes, à cause des dissentiments entre Napoléon et Louis, ce n'est pas à cause du dédaigneux pardon inscrit dans le testament de Sainte-Hélène que Louis est aussi mis de côté ; mais, d'abord, parce que le fils semble prendre parti pour sa mère ; surtout, parce que Louis est Bonaparte et que ce qu'on lui don-

nerait à lui, il faudrait l'accorder à Joseph, à Jérôme et même à Lucien : on leur fera à tous quatre des statues à Ajaccio; c'est sans périls. Comme la légende Beauharnais est plus comode et plus profitable! Le dernier fils du prince Eugène, Bavarois par son éducation, Russe par son mariage, est mort en 1852; les Leuchtenberg, ses fils sont attachés et fixés en Russie. Des autres branches Beauharnais, point de descendants mâles. On contentera les femelles avec quelques duchés, quelques grandes places certaines — à la vérité étrangement attribuées — et l'on y gagnera à tous les points de vue, surtout — n'est-il pas vrai? — pour la confiance et la discrétion. Et cela à été ainsi. A quel degré fut poussée l'inconscience, sinon le scepticisme, il ne convient pas de le rechercher : j'en ai dit assez.

Sans ce travail dirigé contre la vérité de l'Histoire et par suite, contre la gloire de l'Empereur, sans ce parti pris pour les Beauharnais, sans cet abandon des traditions napoléoniennes que qualifiaient si sévèrement les véritables Bonapartistes et dont je les ai si souvent entendu gémir, je n'aurais pas sans doute été amené à m'inquiéter aussi directement de Joséphine; j'aurais pu laisser ses faiblesses dans une ombre propice et je n'aurais pas mené avec cette rigueur mon enquête; mais, éveillée par les apologies intéressées, l'attention a besoin d'être satisfaite, et la vérité, obscurcie par des affirmations complaisantes, doit être redressée.

Je ne porte ici point de haine, mais aussi mille appréhensions et seulement une entière bonne foi. Lorsque, il y a quatre ans, l'esquisse de ce premier volume a paru dans la *Revue de Paris* des rectifications m'ont été adressées. L'on verra si j'en ai tenu compte. N'est-il permis d'espérer que les divers gens de lettres, qui, en démarquant ces articles, se sont alors appropriés mes erreurs, voudront bien tenir compte de cette observation ?

Sur tout autre point où je me serais encore trompé, je sollicite instamment les communications des intéressés : qu'ils mettent en compte, pour me pardonner mes inexactitudes, les difficultés singulières que présentent un tel livre, où l'absence de documents certains et officiels oblige souvent à des conjectures où l'on ne marche qu'à tâtons en saisissant quelques bribes de lettres, quelques dates de contrats, quelques actes civils ou religieux. En conscience, j'ai cherché le vrai, je crois l'avoir démêlé et si, sur des points, je me trouve l'avoir établi contrairement aux opinions reçues, sur d'autres j'ai pu disculper Joséphine d'une façon qui, je crois, ne laissera point de doutes. A cette enquête, Joséphine aura plus à gagner qu'à perdre et en résumé, elle se trouvera plus aimable étant plus humaine et plus vraie. Par les tristesses, la pénurie, les douleurs de sa jeunesse elle s'élève et grandit. Ce n'est plus ici une baudruche soufflée à qui l'on a fourni l'apparence des bustes de cire qu'on voit aux vitrines des coiffeurs, qui, avec des bontés à la Sedaine et des grâces de journal des Modes, expose, d'une voix phonographique, les aphorismes de Marco de St Hilaire et de Mathurin de Lescure, c'est une femme avec des os, de la chair, peu de cerveau, — et sens; ce n'est plus un être de raison, c'est la femme de son pays, de son temps et de son milieu et si elle a tous les goûts, tous les désirs, tous les caprices de la femme qu'elle est, s'en devra-t-on étonner? Et si, ayant cherché le luxe et l'ayant trouvé, cette femme est, par une fortune plus improbable, encore qu'on ne l'avait imaginée, menée des plus bas échelons aux plus souscilleux sommets, les qualités qu'elle y montrera ne seront-elles pas plus rares, la distinction d'allures, d'esprit et de cœur qu'elle y déploiera ne sera-t-elle pas bien autrement remarquable que si l'élévation avait été moins brusque, l'éducation plus complète, les fréquentations plus relevées et la destinée moins étrange? Seulement ce n'est plus une Impératrice ce n'est plus une grande dame : — c'est une femme.

FRÉDÉRIC MASSON.

FIN



DÉFAILLANCE

APPUYÉ au parapet de l'estacade, Jacques depuis de longues heures regardait la mer immense et l'infini d'azur. Le soleil couchant rayonnait au loin sur les villas de la côte et de ses mille et mille feux faisait l'onde étincelante. De cette étendue sans bornes et de cette irradiante lumière montait vers le ciel bleu l'ineffable poésie de la nature ; le jour finissant donnait le regret des heures plus chaudes et présageait déjà la mélancolie du crépuscule.

Jacques, l'âme endeuillée, était venu bercer sa rêverie attristée à la grande voix de la mer qui semblait le chant des siècles. Ce bruit des vagues, toujours le même, lui paraissait porter en soi la majesté de l'histoire. Il évoquait dans une vision rapide tous les drames dont ces flots avaient été le théâtre, toutes les peines, toutes les angoisses dont cette mer bleue avait été la muette confidente et il songeait combien son existence à lui était infime, méprisable, comparée à toutes les grandes choses qui s'étaient passées là à travers les âges. Une vie, en effet, valait-elle réellement d'être vécue quand elle ne pouvait que trainer son inutilité sans jamais faire œuvre grande et féconde ? Soudain l'incantation lointaine et gémissante d'un orgue de Barbarie lui remit en mémoire un amour malheureux de son adolescence. C'était déjà bien loin dans le passé ; et que de choses vécues depuis lors ! Peu à peu ce fut une évocation de toute sa vie : il revit dans un songe les jeux et les impressions de son enfance, les enchantements mystiques de sa foi perdue, l'émotion suave de son premier amour à quatorze ans, les morts successives de son père et de sa mère, sa désolation qui venait encore accroître les difficultés de l'existence ; puis les espérances reconfortées, les ardeurs généreuses et les illusions de ses dix-huit ans, les êtres bons et mauvais qu'il avait connus, les choses sombres qu'il avait vues, ses fautes, ses passions, ses tristesses, ses sentimentalités incomprises, l'écoeurement de la débauche et les déceptions de l'amour ; ensuite l'éclosion graduelle de son scepticisme, de son indifférence à tout, et la conclusion décevante que sa vie avait été inutile et ne valait pas la peine d'être vécue. Enfin la rêverie le ramena à l'heure présente, à la souffrance actuelle qui lui étreignait le cœur. Depuis un an il avait repris l'espérance, il croyait au bonheur : il aimait. La fiancée était belle de la beauté des Madones, mais son front pur n'était que mensonge et ses yeux bleus avaient été perfides. Froidement, sans une émotion, elle venait de briser leur amour comme un bibelot usé que n'agréait plus sa fantaisie, et au mépris de la foie jurée, elle en épousait un autre. Pour Jacques c'était un écroulement qui le replongeait plus que jamais dans son ancien dégoût de la vie.

A force de resonger sa peine, il la rendait plus amère et dans l'excès de sa désespérance, il souhaita la mort. Machinalement il regarda les flots caressant les pilotis de l'estacade et il lui sembla que cette eau profonde avait une mystérieuse attirance. L'idée lui vint très nette, de s'anéantir dans ce gouffre et il eut un frisson par tout le corps. Peu à peu cette idée lui parut naturelle et il l'accepta comme une chose possible. Il chercha à se représenter ce que penseraient et ce que diraient de sa mort les uns et les autres. Il songea à l'infidèle et se dit que son suicide d'amour ne manquerait pas de la frapper au cœur et de lui donner le remords de sa trahison. Cette pensée lui parut une raison suffisante à sa détermination. Incertain de l'au-delà, dans sa foi chancelante, il se demanda ce que deviendrait son « moi » après l'acte accompli. Ce lui fut une sensation de crainte : il eut une émotion étrange et crut un instant que le chant des vagues était une voix d'en haut qui lui disait que notre vie souffrante est un devoir et que c'est lâche de s'y dérober ; mais l'âme incrédule est une énervée, sa défaillance le reprit, et il se dit que l'au-delà ne pouvait être pire que l'être terrestre. Il se sentit incapable d'accepter la souffrance actuelle, n'ayant jamais vécu que dans l'horreur de la souffrance.

Le soleil allait disparaître à l'horizon et la bise devenait froide. Jacques eut un frisson. Il fixa longtemps l'eau profonde écumant au dessous de lui ; puis soudain, ayant vu l'estacade déserte il enjamba le parapet et d'un bond se précipita dans la mer. Un tourbillon d'écume blanche lui fit un linceuil pour quelques instants et ce fut tout. Un courage d'homme sombrait avec une âme.

L'orgue de Barbarie continuait au loin son incantation gémissante, le soleil venait de plonger tout sanglant dans les flots. Au ciel pur, sur la mer immense lentement s'épandait la mélancolie du crépuscule.

ALBERT VAN DEN PLAS



UN SECRET D'ETAT

(SUITE)

LA PRISON

Les idées d'évasion ne tenaient pas toute la place dans les préoccupations de la Reine. Malgré ces alertes successives, elle ne négligeait pas l'éducation de son fils, elle s'efforçait de former le cœur et l'esprit de cet enfant aimable et précoce.

Malgré les sinistres événements qui venaient de frapper sa famille et la menaçaient encore, la reine, toujours confiante, instruisait son fils pour le trône : « Tu seras roi, » lui disait-elle souvent. Elle le comprit hélas ! Et pour mettre ses espérances d'accord avec l'étiquette de la vieille Cour de France et de celle d'Autriche.

Ces tentatives d'évasion si mal conduites avaient éveillé le Comité et les municipaux. Lepitre et Toulon avaient été relevé de leurs fonctions auprès de la Reine, maintenant c'était un nommé Tison, Commissaire de la Commune et ami de l'infâme Hébert, qui veillait sur les destinées de la famille royale. Journallement il apportait au Conseil du Temple des propos insultants qu'il attribuait puissamment à Marie-Antoinette. Le conseil s'en émut, sans tenir compte des exagérations de Tison ni de la haine de cette âme grossière contre « l'Autrichienne ». Il en saisit le comité de sureté générale. L'instant était propice : un nouveau levain de colère et de haine fermentait dans le sein de cette réunion de princes. La période de satisfaction sauvage qui avait suivi la mort de Louis XVI était passée. Les exaltés des clubs et ses comités réclamaient une nouvelle victime expiatoire. Ils hurlaient déjà son sang ; il fallait bien répondre par quelques sanglantes repréailles aux insurgés de la Vendée, au manifeste de Fontenay-le-Comte. Robespierre prétendait que la Reine devrait être mère en accusation, et la section du Finistère s'étonnait qu'on ne fit pas comparaître avec elle Madame Elisabeth : elle réclamait d'autre part des mesures pour empêcher le petit Capet de succéder à son père.

Redoublement de fureur qui s'étend bientôt à tous les membres de la famille des Bourbons. Les Jacobines demandent qu'ils soient chassés du territoire ou enfermés dans une forteresse. Marat veut à tout prix leurs têtes, en même temps que celles de leurs parents prisonniers.

Sur ces entrefaites Dumouriez, passe camp au autrichien. On l'accuse immédiatement d'avoir conçu le plan de délibérer Louis XVII. La délivrance de Louis XVII ! c'est le cauchemar de tous ces énergumènes.

Un jour on apprend par Hérault de Sichelles qu'un parti important se forme dans les départements et même au sein de la Convention pour le rétablissement du jeune roi sur le trône. Un autre jour, on découvre encore un autre vaste complot tramé dans toutes les sections. On désigne une date : le 15 juillet ; un général : le comte Dillon. Le comité de la sureté générale qui, jusque là, avait peint l'émotion, simule aussitôt l'épouvante. Il décide comme première mesure de précaution, que Louis XVII sera séparé de sa mère et de sa famille ; il constitue au jeune prisonnier un geolier, Simon, le cordonnier, membre de la Commune, décoré pour la circonstance du titre humanitaire d'instituteur ! Anexées le 1 juillet, des mesures sont signifiées à la reine le surlendemain, 3 juillet à dix heures du soir. L'enfant était couché ; à l'instant même

on l'enlève de son lit et on le vole aux siens. Au milieu de ses larmes Marie-Antoinette eut la force et la présence d'esprit de crier à son fils : « Enfant, sois toujours bon et honnête. » Ce furent les dernières paroles qu'il entendit d'elle.

LOUIS XVII ET SIMON

Les histoires ou beaucoup du moins ont fait passer Simon pour le meurtrier de Louis XVII.

Mais mettons les choses à leur place et essayons de décrire d'une manière impartiale les rigueurs du cordonnier Simon envers Louis XVII.

On se prête facilement à voir dans cet homme un bourreau. Sommeil insuffisant, manque d'air et d'exercice, nourriture défectueuse, mauvais traitements sont les occupations que beaucoup d'historiens ont formulées contre le cordonnier instituteur. Du moins, personne n'a jamais prétendu sérieusement que les Simon aient empêché le jeune roi de prendre de repos. Il est certain que le ménage avait son intérêt à coucher tôt son prisonnier. Dès que l'enfant était au lit, mari et femme étaient maîtres de leur temps et de leurs personnes : la femme pouvait à sa guise descendre dans la cour et les annexes, et s'y livrer à de longs commérages avec le personnel du Temple, très nombreux encore à cette époque ; l'homme, il se rendait librement dans la chambre du Conseil, au premier étage de la Tour, au corps de garde, partout enfin où le poussait sa fantaisie. Là, il pouvait cultiver avec les municipaux ou d'autres employés le jeu et la boisson qui occupaient apparemment la première place dans les préoccupations. Il sortait souvent aussi pour assister aux séances de la commune, dont il était membre, ou pour prendre part au tapage des sections.

Enfermé dans une chambre dont ses gardiens seuls avaient la clef, l'enfant, après l'heure du couvre-feu, ne pouvait être en aucun cas un trouble-fête. Si l'intérêt est le mobile de vos actes à tous, cela est surtout chez les hommes incultes, bas et grossiers ; et quand cet intérêt consiste à satisfaire des passions aussi intraitables que le vin et les cartes, il a force de loi ! Il n'est donc pas douteux que les Simon aient exigé du prisonnier qu'il dormît vite et bien. Que Simon, rentrant ivre à une heure avancée de la nuit, ait une ou deux fois, voire même dix fois, réveillé son prisonnier, le fait n'a rien d'impossible. Mais en quoi ces accidents peuvent-ils nuire chez l'enfant, qui reprend sommeil dès qu'il l'a perdu ?

Les jeux ne lui manquaient pas d'ailleurs. Il a à sa disposition ce que l'on met ordinairement aux mains des enfants de son âge. Au moment de sa translation au Temple, la famille royale avait pu faire transporter des Tuileries quantité de caisses et de malles contenant l'argenterie, les services de table et tous les autres objets qui tirent de cet internement une installation peu commune. Un pareil ameublement contrastait d'ailleurs d'une manière saisissante avec la prison destinée à le recevoir. Faut-il croire que la reine oublia de réclamer les objets de nature à distraire son fils ? A peine est-il besoin de le dire que, ayant songé aux livres, aux cartes, aux images, elle avait également pensé aux jouets. Un jour, Simon lui apporta une guimbarde, mais en la lui remettant il ajouta avec des jurements effroyables : « Tiens, ta mère et ta tante prient au clavecin, il faut que tu les accompagnes avec ta guimbarde, cela fera un beau tintamarre. » Un autre jour les municipaux engagent Simon à demander au conseil du Temple — ce qu'il obtint — une cage organisée qui était dans le garde-meuble. « Une mécanique que l'on mettait en jeu donnait du mouvement à un serein artificiel. Ce petit oiseau s'agitait, battait des ailes, et chantait la Marche du Roi ». Pour rendre ce plaisir moins monotone, l'un des préposés alla dans les environs du Temple demander des sereins privés afin d'amuser le dauphin. Ce fut à qui en offrirait de charmants, de chantants à merveille. Parmi ces oiseaux, le prince en affectionnait un qui venait se percher sur son doigt et qui paraissait sensible à ses caresses. L'enfant, pour mieux le reconnaître, lui avait mis à la patte une faveur rose. Pour en finir avec les jeux du petit prisonnier, nous finirons par ce dernier. Simon s'était mis d'accord avec les membres du conseil du Temple pour faire apporter dans une des salles de la Tour un billard relégué au garde-meuble. Ce n'était pas comme on le voit une prison ordinaire

que le Temple, et le gardien de Louis XVII n'était pas réduit, comme on l'a dit, à martyriser son prisonnier pour tuer le temps. Simon entraîna l'enfant dans la salle du billard. Chacun des municipaux et des geôliers voulait montrer à jouer au petit prince, mais toujours par la cruelle nécessité d'avoir à essuyer leurs humeurs et leurs grossièretés. Souvent plusieurs d'entre-eux étant ivres, prenaient cet enfant dans leurs bras, le ballotaient et se le renvoyaient en lui poussant des bouffées de vin et de tabac qui l'incommodaient violemment. Un jour, le commandant de la force armée et un administrateur, étrangers à ces jeux inhumains, craignirent que leur responsabilité ne fut compromise par des dangers que le prisonnier courait au milieu de ses brutaux; ils rendirent compte de ces jeux inhumains au Conseil général et le billard fut demandé et renvoyé au garde-meuble. Il reste à démontrer qu'en ce qui concerne la nourriture, le jeune roi ne souffrit d'aucune privation. Nous allons le faire au moyen de documents trouvés aux archives.

Il n'est pas inutile tout d'abord de rappeler, à un point de vue général, que quand la convention résolut de retenir la famille royale prisonnière au Temple, elle se préoccupe en même temps de lui assurer, dans ce nouvel asile, une existence qui la maintint, tout au moins provisoirement dans une situation exceptionnelle. Le 12 Août 1892 un crédit de 500.000 francs avait été mis à la disposition du ministère de l'intérieur pour l'entretien de la famille de Louis Capet. Les fonds ayant cette affectation spéciale, devaient servir à pourvoir non pas seulement aux dépenses des cinq détenus, mais aussi à l'entretien du personnel nombreux qu'ils avaient autour d'eux pour le service particulier et le service supplémentaire de la prison. Il est aisé d'ailleurs de comprendre qu'en dehors des dépenses spéciales affectées à la maison du Temple, l'arrivée de la famille royale avait complètement modifié l'organisation intérieure.

Mentionnons simplement le service de bouche. Gagnié, chef de cuisine, reçoit quatre mille livres de gages par an. Il a sous ses ordres un rotisseur, meunier et trois garçons servants. Tous cinq ont servi le roi aux Tuileries. Assurément, en consentant à une organisation aussi dispendieuse, la Commune ne pouvait avoir l'arrière pensée d'infliger aux détenus royaux la vie ordinaire des prisons. Aussi la table se trouva-t-elle ordonnancée tout d'abord comme elle l'était aux Tuileries. Aucun doute n'est possible à ce sujet.

Ce fut le 2 Septembre qu'on a parlé, pour la première fois, d'économies à la Commune. Or quelque cent livres, destinés à faire tapisser la salle dans laquelle on transporta le billard, sont accordés en Octobre.

Les trois cents livres que l'on consacra à la réparation de la cage à serins qui amuse tant le jeune roi, ont été dépensés en nivôse (entre le 21 Décembre et le 16 Janvier), ainsi que le constate la facture et son vise. Bref, il semble qu'on ne se montre moins avare et intolérant qu'au début.

Encore une fois, nous ne pouvons admettre que le jeune roi ait souffert des privations sous le régime de Simon. Aucun document sérieux, aucun fait certain n'en témoigne, tandis qu'au contraire les pièces que nous pouvons citer, montrent une certaine latitude dans les dépenses qui furent faites pour ces jeux, sa subsistance et sa santé.

Quand aux soins corporels, il est également avéré qu'ils ne furent pas négligés. Tous les matins, la femme Simon l'aidait à faire sa toilette; elle le lavait, le peignait et lui faisait prendre des bains. Elle s'occupait aussi soigneusement de son entretien en linge et en vêtements: il suffit de jeter les yeux sur les mémoires des blanchisseuses du Temple, pour s'assurer de l'état de propreté dans lequel l'enfant était maintenu. C'est à leur conte des faits que les premiers historiens de la captivité ont incriminé la négligence et l'incurie du méngae Simon. Ils ont puisé à pleines mains dans les plaintes et les rapsodies publiées sous l'égide de la restauration; ils ont prêté l'oreille à des clabauderies de vieilles commères et à des récits de prétendus témoins qu'on fit habilement paraître sans donner des preuves de leurs dépositions, sans essayer de contrôler leurs affirmations.

Certes, Simon ne semble pas avoir été un gardien doux et commode. Qu'on s'imagine une nature vulgaire au service d'une intelligence médiocre, le tout cultivé dans une arrière-boutique de cordonnier, émargeant à une époque où il était de bon goût de professer la haine des idées,

des êtres et des choses tenant encore à l'ancien régime : on concevra facilement à quels emportements, à quels débordements grossiers cet homme a pu s'abandonner dans un milieu où il était en quelque sorte tout puissant. Aussi nous ne prétendons pas diminuer l'exécration universelle qui s'attache à lui. Mais nous rejetons absolument les récits que l'usagiation seule a construit sur ce thème.

Du reste, si le gardien de Louis XVII avait reçu pour mission de le faire périr, que signifierait ce changement d'attitude à son égard qui se manifeste en octobre 1793, à tel point que les historiens de la captivité au temple n'ont pu se défendre d'en parler? Pour qui tous ces jeux, toutes ces distractions que Simon procure à son prisonnier, cette sollicitude qu'il lui laisse témoigner par Barelle, ce mot singulier que ce dernier lui attribue : « Allons, petit, quand tu seras sorti : je t'apprendrai le métier de cordonnier? » Si cette phrase n'a pas été réellement prononcée, du moins elle résumait dans l'esprit de Barette la conduite de l'instituteur à cette époque.

D'ailleurs il y a un fait que personne ne nie; le jeune roi n'est pas mort immédiatement après le départ de son « bourreau »; nous prouverons même qu'il était en parfaite santé. Et il le fallait bien, certes pour qu'il pût supporter le cachot toujours fermé, mal aéré, obscur, empesté où le font croupir pendant six mois ses historiens, avec la solitude et les privations de toutes sortes.

Quand on a lu certains écrivains de l'époque, Louis XVII reste dans le souvenir avec le charme de la grâce timide qui accepte le martyr. Son visage exprime une angélique résignation. Son regard innocent, son regard de victime est d'une douceur infinie.

C'est l'adieu d'une âme déjà près du ciel, à ses sœurs terrestres, celles qu'elle a connues ou qu'elle devine, épaises au loin, dans la fleur qui se penche, dans la pierre qui pleure, dans le bois qui frissonne, dans toutes les choses belles, et aussi dans toutes les créatures innocentes et douces qui s'en vont rêvant par les petits sentiers de la vie; elle se rejette au passé, à ce qu'elle ne voit pas, mais qu'elle sent et qu'elle aime, pour éviter les laideurs qui l'entourent et oublier l'horreur du présent. Ici cependant, il y a une chose de plus : le Christ a passé par là : on ne lit pas seulement dans ce regard un adieu, un regret : ce qu'on y lit surtout c'est l'espérance et le pardon.

Charmante fiction! mais ce n'est qu'une fiction; et il faut, pour en goûter la saveur poétique, oublier le but dans lequel il a été imaginé et le nom dont on la décore. La poésie, par son essence, est désintéressée, elle n'a d'autre objet qu'elle-même. Si on l'appelle histoire, et si elle doit servir à faire accepter un mensonge, nous nous détournons avec dégoût de ce beau fruit qui cache un ver immonde.

(A suivre.)

WILFRED

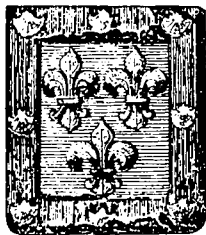


L'abondance des matières nous met dans la nécessité de priver aujourd'hui nos lecteurs des *Notes littéraires* (Paul Pascal) et de *Pile et Face* (Les Causeurs).



TABLETTES HÉRALDIQUES

La Princesse Marie Louise de Bourbon-Anjou femme du Prince Ferdinand de Bulgarie a succombé mardi 31 Janvier, à Sophia d'une attaque de fièvre puerpérale.



La Princesse Marie Louise, née à Rome le 17 Janvier 1870 était la fille aînée de S. A.R. le Duc Robert de Parme et de sa 1^{re} femme, la Princesse Marie, — Pie des Grâces de Bourbon fille de Ferdinand II Roi de Naples.

On sait que les Duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla avaient été donnés en apanage à la branche cadette des Bourbons d'Espagne, par le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Le congrès de Vienne les leur enleva pour en garantir la jouissance viagère à l'Archiduchesse Marie Louise, femme de Napoléon 1^{er}, et assigna provisoirement aux Princes ainsi dépossédés, le Duché de Lucques. A la mort de l'archiduchesse en 1847, ces Etats étaient rentrés dans les mains de leurs légitimes propriétaires. Ceux-ci en ont été spoliés tout à fait depuis.

L'illustre défunte descend du même titre que tous les Bourbons actuellement existants, du Roy Louis XIV et par sa grand mère, Louise Marie Thérèse de Bourbon fille du Duc de Berry, elle était la petite nièce de Monseigneur le comte de Chambord.



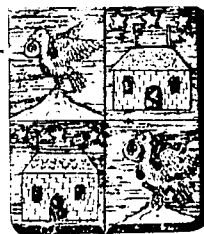
Elle avait épousé le 20 avril 1893, à Viareggio, Ferdinand Maximilien Charles Léopold Marie Prince de Saxe-Cobourg-Kohary, Prince régnant de Bulgarie, fils du Prince Auguste de Saxe-Cobourg-Kohary et de la Princesse Clémentine de Bourbon-Orléans, fille du roi Louis-Philippe.

Il est le frère du prince Philippe de Saxe-Cobourg, marié à la Princesse Louise de Belgique, du Prince Auguste de Saxe, mari de la Princesse Léopoldine de Brésil et de l'Archiduchesse Joseph d'Autriche. La maison de Parme porte : d'azur à 3 fleurs de lys d'or; à la bordure de gueules chargée de huit koquilles d'argent.

Celle de Bulgarie porte : de gueules au Lion d'or.

Le marquis Guillaume Arthur Maison est mort à Paris le 29 Janvier dernier dans sa soixante-dix-huitième année. Il était le petit-fils du célèbre Maréchal, Nicolas

Joseph, Marquis Maison l'un des hommes qui ont joué un grand rôle sous le 1^{er} Empire et à l'époque troublée des Cent-jours et de la Restauration, et le fils du Marquis Maison et de la Marquise née Lutteroth.



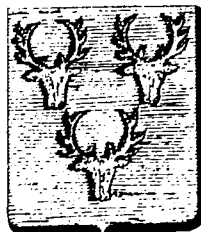
Le maréchal Maison, né à Epinya en 1771 avait débuté dans le carrière des armes, par entrer au 7^e Bataillon des volontaires, en 1792 et fut élu capitaine. Il se distingua à la bataille de Jemmappes, à Maubeuge, à Fleurus, à Austerlitz où il est fait général de Brigade et dans la plupart des grandes expéditions du 1^{er} Empire. En 1813 il bat les Prussiens au Pont de Willig, s'empare de Halle et de Leipzig et prend une part glorieuse à la bataille livrée sous les murs de cette ville. Après l'abdication de Fontainebleau il fait sa soumission aux Bourbons et est créé pair de France et Gouverneur de Paris. Peu après il accompagne Louis XVIII à Gand. En 1825 il commande l'expédition de Morée et est fait maréchal de France à son retour. Mais il eut le malheur d'oublier ce qu'il devait au roi Charles X qui l'avait comblé de faveurs. Rallié au gouvernement de Louis Philippe il fut successivement encore, ambassadeur et ministre de la Guerre.

Le vénérable défunt, son petit-fils, avait épousé le 9 Avril 1840 Marie Céline Laurence Liedts, fille du Baron Liedts, ancien membre du congrès national Belge et Président de la Chambre des représentants, ministre d'Etat Grand cordon de l'ordre de Léopold, et de la Baronne, née de Haen.

Maison porte : Ecartelé; aux I et IV d'azur à un épervier essorant de profil d'or, sur un monticule d'argent, tenant en son bec un anneau d'argent; aux II et III d'azur à une maison d'argent, couverte et maçonnée de sable essorée et girouettée d'or surmontée de 3 étoiles d'argent.

Le premier février dernier a été célébré en l'Eglise de Chaillot, le mariage du comte François du Luart avec Mademoiselle Hély d'Oissel.

Le jeune marié est le petit-fils de Roland-Marie le Gras Marquis du Luart, Baron du tertre qui rendit de grands services à la cause des Bourbons en 1815 et de la marquise, née Harcourt, sœur du Duc d'Harcourt. Il appartient à une ancienne maison originaire de Champagne, où l'un de ses membres, Jean le Gras était en



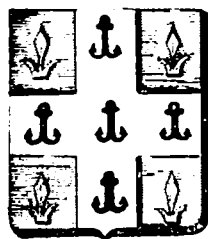
1490, gouverneur de la ville de Châlons. Sa filiation authentique est établie par titres depuis Michel le Gras, Seigneur du Luart et de Lausserie, Lieutenant particulier de la ville du Mans en 1550.

La terre du Luart fut érigée en marquisat en faveur d'un de ses descendants, François le Gras, Seigneur du Luart, Intendant du Roussillon, par lettres enregistrees le 7 Juin 1726.

Cette maison a fourni des conseillers au Grand Conseil et au parlement, des maîtres des requêtes, un intendant de province, un capitaine aux Gardes, un capitaine de vaisseau, etc.

Ses alliances sont : Denisot, Garnier, de Terne de la Châtre, de Brion, le Clerc de Lesseville, Dalmas, de Muyn, de la Borde, des Escotais, d'Harcourt, etc.

Le Gras du Luart porte : d'azur à 3 rencontres de cerf d'or.



La jeune mariée appartient à une vieille famille dont le chef porte le titre de Baron, qui s'est alliée aux maisons de Mandelle d'Ecosse, de Maisonneuve, de Roumefort, etc. et qui porte : d'azur à la croix d'argent chargée de 5 an cres de sable et cautoonnée de 4 fers de lances en forme de fleurs de lys au pied coupé d'or.

Le mariage du Baron Paul de Moffarts avec Mademoiselle la Baronne Pauline de Rosen a été célébré mardi 31 Janvier dernier, à Liège.

Le Baron Paul de Moffarts est le fils du Baron Edmond Armand de Moffarts et de la Baronne, née Whetnall. Sa famille s'est alliée plusieurs fois déjà à celle de Rosen; nous en avons donné une notice dans le numéro de la Revue du 10 Juillet 1898.

de Moffarts porte : D'or à la bande d'argent frettée de gueules.

La jeune mariée est fille du Baron Edgard de Rosen et de la Baronne, née de Sauvage-Vercour. Elle appartient à une très ancienne famille du pays de Liège dont le 1^{er} auteur connu est Pierre Rosen que l'on voit établi à Liège en 1520. Son petit fils Jean de Rosen, receveur de Saint Jean l'Evangéliste à Liège, épousa Marie

Corsélius, fille du savant Jurisconsulte de ce nom. Ses descendants ont fourni plusieurs bourgmestres de la ville de Liège, des Echevins, des Conseillers et un chancelier des princes Evêques, un député aux Etats de Liège, des membres de l'Ordre Equestre de cette province, des officiers de cavalerie, des archidiacres de Famenne et de Campine, des chanoines et de Tréfonciers de Liège, etc.

La maison de Rosen a possédé les seigneuries de Dilsen, de Chienstrée, de Borgharen, d'Engis, de Reepen, d'Outrelouxhe, etc. Le titre de Baron du Saint-Empire lui a été concédé en 1703 et lui a été reconnu par le Gouvernement des Pays-Bas avec clause de transmissibilité à toute la descendance.

Cette maison s'est alliée aux meilleures du pays :

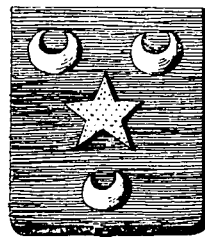
Corsélius, de Sprimont, de Grady, de Juncis, de Selys, de Playoul, de Hellincx, de Saren, de Stembier, de Salms, van der Heyden à Blisia, de Thier, de Bonhome, de Potesta, de Valensart, de Lommessem, de Brigode-Kemlaudt, Mincé du Fontbare, de Warzée, de Sauvage, de Liedekerke-Beaufort, etc.

Armes : D'argent au chevron de gueules accompagné de 3 roses du même, boutonnées d'or.

Vendredi 2 février, en l'Eglise Saint Clotilde, à Paris avaient lieu les obsèques du comte de la Guibourgère. Le défunt était le frère de monsieur l'abbé de la Guibourgère, curé de Saint Germain des Prés. De son mariage avec Mademoiselle de Pins, il laisse 3 fils et deux filles : Mesdames la Comtesse de Chautérac et de Chauvigny.

Camus de la Guibourgère, Camus de Pontcarré, Camus de Marcilly sont des branches d'une même famille qui se sont fixées en Bourgogne, dans le Lyonnais et dans la Bretagne et ont produit des présidents aux parlements de Paris et de Rouen, ainsi que nombre d'autres personnages distingués et connus.

La famille Camus de la Guibourgère porte : d'azur à une étoile d'or accompagnée de 3 croissants du même.



Le contre-amiral Marquis de Fayolle est mort jeudi 2 février, au château de Châteaufort, près de Tours, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. De son mariage avec Mlle Bérard des Glajeux, il a eu deux filles : la Comtesse de Gabriac, décédée il y a 2 ans, et la Comtesse Roger de la Mure.

La famille Durousseau de Fayolle est originaire de l'Angoumois. Elle s'est divisée en deux branches : la branche des marquis de Fayolle et celle des seigneurs de Ferrières.

Elle porte : de gueules au chevron d'argent, accompagnés de 3 besants du même : au chef d'or chargé de 3 losanges du champ.

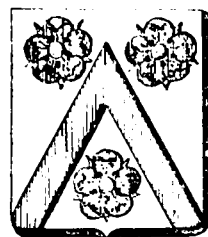
Le marquis de Grasset est mort dernièrement dans son château de St Pierre, près Béziers.

Il était fils du marquis de Grasset, député de l'Hérault sous Louis Philippe et frère du député du même département à l'Assemblée de 1871, qui siégèrent dans les rangs légitimistes. Lui-même était resté l'un des chefs de ce parti dans l'Hérault. Il appartenait à une ancienne famille originaire de Vézenas qui a contracté des alliances avec les maisons de Lort-Sérignan, Durban de Salles, de Maureilhan, de Cadolle, d'Espagnac, de Ginestons, etc. et qui a fourni des Présidents à la cour des Aides de Montpellier, des conseillers au parlement et des officiers des armées du roi. Ses armes ont été enregistrées en 1696.

Grasset porte : d'azur à la colombe d'argent posée sur un tertre de sinople tenant dans son bec un rameau

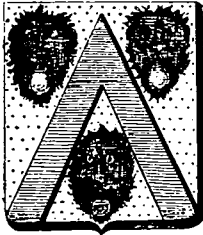


Armoiries de
DE MOFFARTS
Voir le numéro du
10 juillet 1898



d'olivier renversé du même; au chef cousu de gueules chargé de 3 étoiles d'or.

Deux jours après ce décès, un nouveau deuil frappait cruellement la même famille, la jeune comtesse de Grasset, née Forbin-La-Barbeu, belle-fille du défunt était soudainement enlevée à la fleur de l'âge, à Aix en Provence.



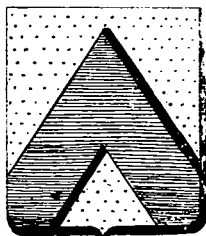
Mademoiselle de Forbin-la Barbeu appartenait à l'une de branches de cette illustre maison de Forbin, originaire d'Ecosse dont les membres étaient qualifiés de premiers Barons d'Ecosse, Lords Forbes, et qui était déjà fixée en France en 1325 en la personne de Pierre de Forbin qui épousa en la même année Françoise

d'Agoult d'où sont venues les diverses branches de la maison de Forbin, dont les principales sont : 1^o Celle des seigneurs et marquis de Janson, qui a produit des personnages célèbres parmi lesquels un cardinal et un évêque de Nancy et qui est encore représentée de nos jours; 2^o Celle des seigneurs et marquis de la Boque, éteinte; 3^o Celle des seigneurs de la Barbeu, qui a donné plusieurs chevaliers et Baillis de Malte, et un directeur des Musées Royaux; 4^o Celle des marquis d'Oppède encore existante; 5^o Celle des marquis des Issarts, appelée à la pairie sous Charles X; 6^o Celle des marquis de Soliers qui a produit un conseiller du roy Louis XI, et au gouverneur de Provence et qui est actuellement éteinte; Enfin 7^o La branche des seigneurs de Gardanne dont l'un des rejetons mort en 1743 fut un marin célèbre connue sous le nom de comte de Forbin, devint chef d'Escadre, Amiral de Siam et laissa des mémoires fort estimés.

Une dernière branche issue par bâtardise de cette maison, avait pour dernier rejeton au 17^e siècle, Paul Albert de Forbin, lieutenant général des armées du roi, grand prieur de St Gilles, général des Galères du royaume.

Les Forbin ont contracté alliance avec les maisons de la Cépède, d'Albertas, de Pontevés, de Nicolai, de Simiane, de Sade, d'Oraison, de Grimaldi, de Villeneuve, de Castellane, etc.

Ils portent : D'or à un chevron d'azur, accompagné de 3 têtes de Léopard de sable, lampassées d'azur.



Le marquis de Beaurepaire vient de mourir à l'âge de soixante sept ans, en son château de Beaurepaire-en-Bresse. Il était fils du marquis de Beaurepaire, et de la marquise, née Castries et avait épousé Mademoiselle de Raincourt.

Le vénérable défunt qui était l'un des chefs du parti royaliste appartenait à une ancienne famille originaire de la Bresse, qu'il ne faut pas confondre avec l'antique maison de Beaurepaire-Louvagny. Leurs origines sont complètement distinctes. Beaurepaire-en-Bresse porte : d'or au chevron d'azur.

La 4^e Février dernier a été célébré à l'Eglise de St Josseten-Nooode, à Bruxelles le mariage du comte de la Laurencie avec Mlle la Vicomtesse de Beughem, mariage aue

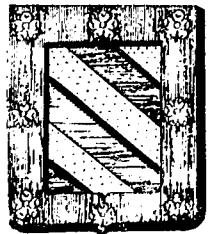
ont assisté L. L. A. A. R. R. le Duc et la Duchesse de Vendôme.

Le comte de la Laurencie appartient à une famille ancienne de l'Angoumois, établie dans cette province ainsi que dans la Saintonge et le Poitou et qui y possédait les seigneuries de Charras, de Clais, de Moulière, de Puygareau, de Villeneuve la Comtesse, de Montguillard, de Rodas, des Vallées, etc. Elle s'est divisée en plusieurs branches dont l'aînée, celle des marquis de Charras s'est éteinte vers le milieu de ce siècle. La Laurencie porte : d'azur à l'aigle éployée d'argent.



La jeune mariée qui est fille de feu le Vicomte Arthur de Beughem et de la Vicomtesse, née comtesse de Baillet, descend en ligne directe et féminine de l'illustre peintre flamand Rubens, par le mariage de son aïeul Mathieu de Beughem, Seigneur de Houthem et d'Ottignies avec Constance Marie Rubens, petite-fille de Pierre Paul Rubens et d'Isabelle Brandt, sa première femme. Elle appartient à l'une des plus anciennes familles de l'aristocratie bruxelloise que des traditions expectables font descendre de la maison de Bodeghem. Mais il suffit cependant, pour montrer l'ancienneté de cette famille de s'en tenir aux preuves qu'elle a produites et qui la font descendre de Louis van Bodeghem ou Beughem, gentilhomme bruxellois, artiste habile et architecte de la ville de Bruxelles en 1515. Ses armes se voyaient avec celles de sa femme sur les verrières de l'Eglise de l'hôpital saint Corneille de cette ville.

Deux de ses petits-fils ont perpétué sa race : Jérôme van Beughem, Bourgmestre de Termonde dont la descendance s'est continuée jusqu'à nos jours et Jean qui a fondé la branche dite hollandaise. Une 3^{me} branche s'est détachée plus tard du tronc principal pour s'établir en Allemagne, où elle a été incorporée dans la noblesse prussienne en 1829.



Le maison de Beughem a possédé les seigneuries de Houthem, Ottignies, Cappelle, Ramsdonck, Nederoverembeek etc., et a obtenu le titre de Chevalier en 1661 et celui de Vicomte en 1756. Elle a fourni un grand nombre de personnages distingués parmi lesquels il faut citer : un receveur général d'Utrecht, un commissaire ordinaire des guerres, des maîtres de la Chambre des Comptes, un margrave d'Anvers un amman de la ville de Bruxelles, des maîtres des forêts de Brabant, des conseillers de Brabant, des chevaliers de Malte, etc.

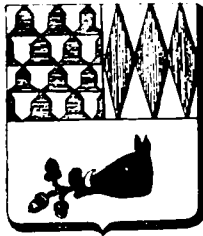
Elle s'est alliée aux van Aelst, van Schouwenburg, de Leeu, Boursy, Geerts, de Baillencourt, d'Hannosset, de Nieulant, de Villegas, l'Escoruet, de Kessel, Vecquemans, de Roest d'Alkemade, du Bois de Walhain, d'Esbeecke, Diert, Cornet de Grez, van der Fosse, de Gérardon, de Penaranda, de Baillet, de Steenhault, de Fœstraet, de St Genois, etc. Beughem porte : Bandé d'or et d'azur de 6 pièces, à la bordure de gueules chargée de 8 quintefeuilles d'argent.

Le 9 Février dernier a été célébré à Liège le mariage du Baron J. del Marmol, avec Mlle Marie de Gérardon.

Armoiries de
DEL MARMOL
Voir le numéro du
25 Août 1898

Le Baron Joseph del Marmol fut fils du Baron Ferdinand del Marmol et de la Baronnée née de Montpellier de Vedrin.

Il appartient à une bien ancienne famille originaire d'Espagne dont nous avons parlé dans le numéro du 25 Août 1898 et qui porte : coupé d'azur et de sinople; au lion d'argent armé et lampassé de gueules, couronné d'or, brochant sur le tout, arrêté et appuyé des deux pattes de devant et de la senestre de derrière sur une colonne d'argent renversée en bande, chapiteau de la dite colonne sommé d'une croix hussée et écotée d'or, posée en pal.

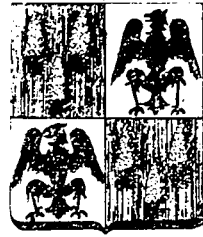


Mademoiselle de Gérardon fut fille de Monsieur Charles de Gérardon, Chevalier de l'ordre de Léopold et de Madame, née Terwangne. Elle appartient à une famille fixée depuis longtemps dans le pays de Liège dont la noblesse a été confirmée en 2825 en la personne de Jean François de Gérardon, ancien membre des états généraux et membre du corps équestre de la province de Liège.

Cette excellente famille s'est alliée aux familles suivantes ; de Gilles, de Mélotte, Bellefroid, de Beughem, de Cécil, Pangaert, de Saint Genois, de Coune, de Formanoir, de Bavay, Terwangne, Onnasch, d'Omalius, van Loo, etc.

Elle porte : Coupé; au premier parti de vair plein et d'argent à 3 fusées accolées de gueules touchant les bords du quartier; au 2^e d'argent à une hure de sanglier défendue du champ, le boutoir de gueules tenant une tige fruitée de 3 glands au naturel.

Le Comte Aldebert de Chambrun vient de mourir subitement à Nice dans sa soixante-dix-huitième année. Joseph Dominique Aldebert de Pineton, Comte de Chambrun, l'un des hommes les plus éminents de l'aristocratie française fut successivement sous-Préfet de Toulon en 1850, puis Préfet du Jura, démissionna en 1857 et fut élu député de la Lozère. Il s'acquitt au corps législatif, grâce à son travail et son activité initiative une influence considérable et en 1879 il fut élu sénateur à une forte majorité. Mais ce qui a le plus contribué à rendre son nom célèbre, ce sont les études qu'il a entreprises et qu'il menait de front avec les travaux parlementaires, sur la littérature et les questions qui préoccupent le plus l'esprit humain. Il fut le fondateur du musée social, œuvre dont il serait superflu de rappeler la précieuse utilité. Le comte de Chambrun était possesseur d'une très belle fortune dont il faisait le plus noble usage. Outre le bel hôtel de la rue Monsieur, ouvert si hospitalièrement pour les concerts spirituels de la comtesse de Chambrun et où tous les grands artistes français se sont fait entendre, le défunt possédait encore une villa à la Bourboule et une très luxueuse installation à Nice. Il était le fils de



Louis Charles de Pineton, vicomte de Chambrun et de Virginie Framont de Grèzes et avait épousé Mademoiselle Godard-Desmarests, fille du fondateur des Etablissements de Baccarat. Il ne laisse que des parents assez éloignés, n'ayant pas eu d'enfants de son mariage.

La famille de Pineton a pour auteur Jacques de Pineton, dont le fils Pierre, Seigneur de Lempéry, conseiller et médecin ordinaire du roi, vint s'établir en Gévaudan où il épousa Marcelline de Grangers et où il fut bailli et gouverneur à la Canourge. Son arrière-petit-fils, le Vicomte de Chambrun fut major d'infanterie et chevalier de S. Louis et fut père d'Antoine de Pineton, Vicomte de Chambrun, gentilhomme du duc d'Orléans, membre des Etats de Gévaudan, qui s'expatria lors de la Révolution et mourut major-général au service de Russie. Pineton porte : écartelé aux 1 et 4, de gueules à 3 pommes de pin d'or, feuillées de sable qui est de Pineton; aux 2 et 3 d'argent à l'aigle de sable, au vol abaissé, qui est de Grangers.

Plusieurs familles de la haute aristocratie belge viennent d'être frappées par la mort de Madame la Comtesse de Tournon, décédée subitement en son château d'Avrilly près de Moulins. Elle était née Tournon et avait épousé son cousin. Cette mort mit en deuil les maisons de Tournon-Simiane, de Croix, d'Ursel, de Croy, de Chabans, de la Jonquière, de Lévis-Mirepoix, de Grancey, etc.

La vénérable défunte, appartenait à une illustre et ancienne maison de chevalerie qui a pris son nom de la ville de Tournon, en Vivarais. Le plus ancien personnage connu de cette maison est Pons de Tournon, vivant en 1130. La filiation est établie depuis Eudes, Seigneur de Tournon, vivant en 1292. Elle s'est divisée en 2 branches dont l'aînée, celle des Comtes de Rousillon, est éteinte. Des différents rameaux issus de la seconde un seul est représenté de nos jours, c'est celui des comtes de Tournon-Simiane, Barons de Banon. Ses membres ont ajouté le nom de Simiane à la suite du mariage de l'un d'eux avec l'héritière de cette grande et illustre maison. Les Tournon ont donné des chevaliers bannerets, des Croisés, des chambellans des rois de France, des conseillers d'Etats, des Ambassadeurs, des chevaliers de l'ordre du roi, des sénéchaux d'Auvergne, des lieutenants généraux de Provinces, un maréchal de champs et nombre d'officiers supérieurs des armées de terre et de mer, cinq Evêques, un Archevêque de Lyon, ministre d'Etat et trois Chanoines-Comtes de Lyon.

Tournon porte : Parti au 1 d'azur semé de fleurs de lys d'or; au 2 de gueules au lion d'or.



FRITZ LUTENS.



FEUILLETON THEATRAL

THÉÂTRE ROYAL DU PARC : *La Comédie Directoriale*.

THÉÂTRE MOLIÈRE : *L'Amorceur*, comédie-vaudeville en 4 actes, par M. Léon Gandillot.

THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES S.-HUBERT : *La Belle Hélène*, opéra-bouffe de MM. Henry Meilhac et Ludovic Halevy, musique de Jacques Offenbach.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE : *Place aux Femmes*, comédie-vaudeville en 3 actes de M. Maurice Hennequin.

Nous avons déjà, au répertoire classique, le *Médecin malgré lui*. Les directeurs du Parc nous ont donné cette quinzaine une pièce nouvelle : LE DIRECTEUR MALGRÉ LUI, qui, pour n'être pas classique encore, n'en a pas moins obtenu son petit succès.

Ce n'est pas le début au Théâtre de notre confrère Maubel, qui déjà nous avait donné, au Molière, une *Mesure pour rien*. (Mr Garraud avait fait à cette heureuse œuvrette une transparente allusion, en nous donnant *Zaza*, dont il était entendu qu'il ne fallait pas tenir compte). On connaissait moins *l'Eau et le Vin*, qui est une chose ravissante, aussi peu « Théâtre » que possible. Or, c'est une adaptation de cette dernière œuvre que nous avons eue — une adaptation dans le genre bouffe. Elle a beaucoup fait rire, encore que la moralité s'en dégage assez confusément. On a discuté, sans se mettre d'accord, sur la question de savoir si les auteurs avaient voulu prouver qu'il « faut savoir mettre de l'eau dans son vin » ou bien que « lorsque le vin est tiré, il faut le boire. » Quelques-uns même ont trouvé la plaisanterie extravagante et ont été jusqu'à murmurer : *Garraud sur le Maubel !* En somme, les deux directeurs nous restent, l'un malgré lui, et l'autre malgré l'un. C'est, — hélas — *La Maison déchirée*....

Pendant que le Parc nous jouait cet *Amorcé*, le Molière, bien avisé, représentait *L'Amorceur*, qui est du meilleur Gandillot. *L'Amorceur*, c'est le jeune homme que des parents peu scrupuleux affichent comme soupirant de leur fille, afin de décider les amoureux qui pourraient se trouver aux alentours, à déclarer et leurs flammes et leurs intentions. Il n'y a de tel qu'un peu de jalousie pour faire flamber de grandes passions. Mr Gandillot a brodé sur ce thème une pièce charmante qui eut gagné encore à être condensée comme action et réduite comme interprétation. La pièce, c'est que le meilleur acte des quatre — il est vrai que c'est la perfection même — est le quatrième où n'apparaissent en tout que six personnages sur les trente qui mobilisent cette pièce miroitante. Le tout forme un ensemble extrêmement agréable, d'autant plus que la pièce — cette fois encore —

est supérieurement jouée par la troupe ordinaire de la maison, Mlle Ratchiff et MM. Mondes et Narball en tête. Je serai surpris si cet *Amorceur* ne faisait récolte abondante à l'heureux théâtre Molière.

Aux Galeries, c'est à la doyenne des opérettes — ainsi que le dit un communiqué facétieux, — que la direction a demandé le répit nécessaire pour les études de *La Dame de chez Maxime* — et l'on ne s'en plaint guère. — Il n'était pas mauvais, d'ailleurs, de montrer aux générations nouvelles, à la veille d'une pièce qui fait scandale à Paris même, combien nos pères, — qui pourtant étaient de joyeux drilles, — entendaient le théâtre gai et comme leur façon de voir était supérieure à la nôtre ! Je sais bien que cela ne changera rien aux tendances nouvelles, qui sont déplorables, et qu'il y aura encore bien des *Dames de chez Maxime* — ou d'ailleurs — avant qu'on ne nous refasse une *Belle Hélène*. La recette d'ailleurs, n'est pas à la portée de tout le monde. Et c'est pour cette raison — hélas — pour que nous attendions longtemps.

Quant au Vaudeville, il n'a fait que changer son fusil d'épaule en abandonnant — à la 99^e!! — son *Contrôleur des Wagons-Lits* pour faire *Place aux Femmes*. C'est le même succès, la même interprétation soignée, — et les mêmes recettes. Et cela ira aussi longtemps qu'on voudra.

FRITZ LUTENS

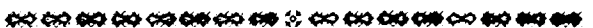


PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions

VENTE, ECHANGE ET LOCATION

RUE NEUVE, 83, BRUXELLES



CAUSERIE FINANCIERE

COMPTANT

16 Février

Le marché est archi ferme, le terrain un moment perdu par suite de réalisations de bénéfiques est aujourd'hui rattrapé. L'argent regorge des coffres, on achète de tout, même du Saragosse et de la Cuba, sans se préoccuper du lendemain.

Cet engouement est merveilleux ! jusqu'au jour où la corde, déjà très tendue cassera.

Pour commencer, je signalerai les valeurs *Congolaises* qui, très soutenues, s'inscrivent aux jolis cours suivants :

Lomani 1350; Compagnie du Congo 2725; Haut-Congo 1800; Congo (ord.) 1670; Kapanga priv. (ord.) et Part fondateur 5600 et 5700.

La société Générale de Tramways Electriques en Espagne poursuit l'unification des lignes de Tramways de Barcelone, comme elle est à la veille de réaliser l'unification des lignes de Madrid.

Les *Tramways* sont fermes.

Bruxelles (div.) 386 et 391; Economiques 496; Entreprise de Travaux 360; fond. Cologne 718; Gand 116; (div.) 60 et 57; Kharkoff 173; div. Liégeois 339; (div.) Mutuelle 221; Nicolaiëff 315; cap Odessa 185; et ord. Tramways Réunis 359.

On a fait un excellent accueil à l'émission des actions de la Société anonyme des Tramways d'Éclairage et d'Entreprises Electriques en Hongrie; les actions se traitent déjà couramment à 108 et 110 fr.

L'émission de la Société Métallurgique de Sambre et Moselle portant sur 10,000 actions de 500 fr. et mises au prix de 610 fr. est annoncée pour les mardi 21 et mercredi 22 Février prochains. Cette Société possède trois hauts fourneaux à Maizières-lez-Metz, une fonderie de fonte mécanique, un vaste terrain minier, des fours à coke à Dechen, au nombre de 125, les forges et usines de Montigny-sur-Sambre.

Toutes ces industries sont en activité et ont produit ensemble pour le dernier exercice un bénéfice de 1,348,124 francs, ce qui correspond à un bénéfice industriel de 10 p. c. du prix des apports; et c'est de la fusion de ces différents établissements qu'est née la Société Métallurgique Sambre et Moselle.

La Société anonyme des Tramways-Unis de Bucharest a été constituée le 4 courant par devant Me Van Halteren, notaire à Bruxelles, au capital de huit millions de francs, représenté par 80,000 actions de 100 fr. valeur nominale; il a été créé en outre 80,000 actions de dividende ainsi que 8,000 parts de fondateur.

Les *Banques* sont stationnaires.

Nationale 2900; Comptoir de la Bourse 430; crédit Général Belgique 158; Caisse des reports 775; Caisse d'Annuités 750, Cie Nationale Financière 100, 102, 103, et 104; dividende 155, Banque de Bruxelles 800; Banque Auxiliaire 126; Comptoir Péemans 465; Comptoir Nationale Industriel 496; Credit Général Liégeois 1100; et Caisse Commerciale de Bruxelles 753. Cet établissement émettra, le 1er mars prochain, avec le Crédit Général Liégeois, une partie des actions de la Société des Hauts Fourneaux, Mines et Usines d'Audun-le-Tiche, constituée le 14 janvier dernier au capital de 6 millions de francs.

Cette émission comprendra, en outre, 12,000 obligations de 500 francs 4 p. c. que le Conseil est autorisé à créer en vertu des stipulations statutaires, le produit de ces obligations étant destiné à l'édification des hauts fourneaux de grande capacité qui doivent assurer une production trois fois plus importante que celle des usines actuelles. L'importance et la richesse du minerai dont dispose l'entreprise sont bien connues dans cette région industrielle, où le développement de production, qui va se manifester, était attendu depuis longtemps.

Aux valeurs *Sidérurgiques* la hausse n'a plus d'arrêt. Athus 1310; Angleur 550; Boussu, Baume et Marpent 770; Cockerill 2290; Espérance-Longdoz 488; Ekaterinoslaw 197, 50; la Louvière 410; Marcinelle et Couillet 615; Nicolaiëff 1390; Providence 4960 et 49 Sarrebruck 11500; Toula 550; Verchny-Dniéprovsk 605 et 625.

J'allais oublier de dire que la part de fondateur *Brabant* vient de glisser à 8 fr. offerte ! et qu'une assemblée Générale extraordinaire est convoquée pour le 22 Février prochain à l'effet de prendre une décision sur la dissolution de la Société; la nomination des liquidateurs et la détermination de leurs pouvoirs; éventuellement sur la nomination d'administrateurs et de commissaires.

J'engage les porteurs de parts de fondateurs à ne pas oublier que les délibérations de cette assemblée auront à leur point de vue une importance capitale.

Les titres *Huillers* se réveillent.

Centre du Donetz. Amercœur 1235; Courcelles-Nord 1560; Rokhorow 785; Sacré-Madame 3310; Grande Machine à feu 1200; Charbonnages Belges 3571 et Levant du Flenu 2375.

Les *Glaceries* ont un bon courant d'affaires.

Nationales Belges 766; Oignies 363; Verreries du Donetz 382; Glaces d'Auvélais 940.

Il vient d'être constitué par-devant Me Van Halteren la Compagnie russe-belge d'industries verrières, société anonyme au capital de 1 million 500,000 francs, divisé en 15,000 actions privilégiées. Il a été créé en outre 15,000 actions ordinaires.

Parmi les principaux souscripteurs figurent les Cristalleries de Manage.

Jolie enlevée des actions de *Zincs*.

Austro-Belge 525 et 550; Asturienne 6080 et 6100 Nébida 2525 et 2550; Nouvelle-Montagne 760 et 770; Prayon 710 et 725; Nitrates 32; et Vieille Montagne 800 et 812,50.

Dans le compartiment des divers, la Belge-Roumaine très en faveur gagne 14 points à 154 francs; les Usines Denin restent fermes à 189,50. Par contre, la Biscuiterie Nationale Belge, très houleuse et pour cause, fléchit brusquement à 35 francs sans pouvoir se relever.

Pégamoïd 115; Overpeld ord. 350; Jouiss. 207.

Les actions de la Catadura sont très demandées, 102, 103, et 107. Ces titres sont appelés dans l'avenir à doubler le pair.

Les Pétroles de Crosnyï valent 240; les Piéper 138 et les Wagons-Lits 780.

A. VANETTE,

Société Métallurgique De Sambre & Moselle

SOCIÉTÉ ANONYME

Constituée par acte avenü devant M^e VAN HALTEREN notaire à Bruxelles, à l'intervention de M^e CORNIL notaire à Charleroi, le 27 déc. 1898 (Annexes au *Moniteur belge* du 14 janv. 1899 n^o 198)

CAPITAL SOCIAL 16,000,000 DE FRANCS

représenté par 32,000 action de 500 francs chacune

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

- MM. Em. Delloye Orban à Charleroi, administrateur de la Société Dniéprovienne et de la Société des Chantiers de Nicolaïeff, Président;
Th. Muller, à Metz, administrateur directeur de la Montangesellschaft-Lothringen-Saar, Vice Président;
A. Kroll, à Luxembourg, Ingénieur, ancien-directeur des Hauts-Fourneaux Luxembourgeois, administrateur-délégué;
P.-J. Poswick, à Huy, président de la Société Métallurgique Austro-Belge et de la Société des Mines de Nebida;
Ch. Dietrich à Bruxelles, administrateur-directeur du Comptoir de la Bourse de Bruxelles;
Ch. Wilmotte à Huy, ingénieur, administrateur des Tôleries Delloye Matthieu et de la Société Métallurgique Austro-belge.

Vente par émission publique

DE 10,000 ACTIONS DE 500 FRANCS

PRIX D'ÉMISSION : 610 FRANCS

Payables : 110 francs à la souscription; 500 francs à la répartition

La souscription sera ouverte les Mardi 21 et Mercredi 22 Février courant de 10 à 4 h.

- à Bruxelles : au Crédit Général de Belgique, 16, rue du Congrès;
id. à la Banque Auxiliaire de la Bourse, 54, rue Royale;
id. à la Compagnie Industrielle de Belgique, 17, rue Neuve;
à Charleroi : à la Banque Centrale de la Sambre;
à Huy : chez MM. Delloye-Dodémont et C^e et à leurs succurs. de Seraing et Jodoigne;
à Liège : chez MM. Nagelmackers et Fils;
à Tournai : à la banque Centrale Tournaisienne;
à Verviers : à la Banque de Verviers et à sa succursale de Dison;
à Luxembourg : à la Banque Internationale de Luxembourg et ses succursales

On peut souscrire dès à présent par correspondance

Si les demandes dépassent le chiffre des titres offerts en souscription, il y aura lieu à répartition.

L'admission à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée

La Société possède : 1^o 3 hauts-fourneaux et leurs dépendances, à Maizière-lez-Metz; 2^o une fonderie de fonte mécanique; 3^o 1,135 hectares de Minières; 4^o 185 fours à coke, à Dechen; 5^o les forges et usines de Montigny-sur-Sambre, comprenant 5 laminoirs à fer et acier.

Le tout en pleine marche, à l'exception d'un des hauts-fourneaux qui sera mis à feu en mars prochain.

Les bénéfices de ces usines ont été pour le dernier exercice :

Pour les minières, hauts-fourneaux et usines	fr. 907,463 12
Pour les fours à coke de Dechen	» 307,587 50
Pour les forges et laminoirs de Montigny	» 133,073 54

Ensemble fr. 1,348,124 16

Ce qui correspond à un bénéfice industriel de 10 p. c. du prix des apports.

Ces résultats sont obtenus avec deux haut-fourneaux tandis que la Société en aura un troisième en exploitation en mars prochain.

Après paiement du prix des apports il reste un capital disponible de 2,500,000 francs; moyennant le placement de 3 millions d'obligations 4 p. c. dont la prise ferme est assurée, la Société disposera outre son fonds de roulement, de capitaux nécessaires à l'exécution de tout son programme industriel, lequel comprend notamment l'installation d'une aciérie avec blooming et train réversible pouvant produire mensuellement 8 à 10,000 tonnes d'acier lininé.

Actuellement les aciéries pourvues de la matière première, comme ce sera le cas pour la Société de Sambre et Moselle, produisent l'acier laminé à moins de 100 francs la tonne et le prix de vente varie de 135 à 150 francs, soit un écart moyen de plus de 40 francs à la tonne.

SOCIÉTÉ ANONYME
DES
HAUTS-FOURNEAUX MINES & USINES
D'AUDUN-LE-TICHE

Constituée par acte passé devant Mr Ferd. DETIENNE, notaire à Liège, le 14 janvier 1899,
et publié au *Moniteur Belge* le 28 janvier 1899.

CAPITAL ; 6.000.000 DE FRANCS
Représenté par 12,000 actions de 500 francs, entièrement libérées

SIÈGE SOCIAL : LIÈGE.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

<p>M. NEEF-ORBAN, <i>Président</i>; président du Conseil d'administration de la Société anonyme des Acieries d'Angleur;</p> <p>M. le Comte H. DE MEEUS, industriel, administrateur du Crédit Général Liégeois;</p> <p>M. LABRIET, industriel à Longwy;</p>	<p>M. MEUFFELS, banquier et industriel à Liège;</p> <p>M. Alph. ORBAN, industriel, administrateur de la Caisse Commerciale de Bruxelles;</p> <p>M. P. VAN HOEGAERDEN, industriel, administrateur de la Caisse Commerciale de Bruxelles.</p>
--	---

COMMISSAIRES :

<p>M. L. CASTERMANS, ingénieur, directeur de la Caisse Commerciale de Bruxelles;</p>	<p>M. Ch. DE ROSSIUS D'HUMAIN, ingénieur, administrateur de la Société an^{me} des Acieries d'Angleur.</p>
--	--

Vente par souscription publique de 2,400 actions de 500 francs

ENTIÈREMENT LIBÉRÉES

PRIX 750 FRANCS

PAYABLE	}	A la Souscription	Fr. 50
		A la Répartition, le 10 mars 1899	» 200
		Le 1er avril 1899	» 500
			Fr 750

ÉMISSION DE 12,000 OBLIGATIONS 4 0/0

Créées par décision du Conseil d'administration, en vertu de l'article 10 des statuts

Ces obligations sont de 500 francs; elles rapportent 20 francs d'intérêt, payables par 10 francs semestriellement les 1er mars et 1er septembre de chaque année et pour la première fois le 1er septembre 1899.

Elles sont remboursables au pair en vingt-sept années, par tirages au sort annuels, conformément au plan d'amortissement; le premier remboursement aura lieu le 1er mars 1900. La Société s'interdit d'anticiper le remboursement avant dix ans.

PRIX : FR. 482,50

PAYABLE	}	A la Souscription	Fr. 32,50
		A la Répartition, le 10 mars 1899	» 200, »
		Le 1er avril 1899	» 250, »
			Fr. 482,50

La souscription aux actions est réservée par privilège aux souscripteurs des obligations à raison d'une action pour cinq obligations.

**La Souscription des Actions et aux Obligations sera ouverte le Mercredi 1er Mars 1899
DE 10 à 3 HEURES**

A BRUXELLES : à la CAISSE COMMERCIALE DE BRUXELLES, 58, rue Royale;
A LIÈGE : au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, 5, rue de l'Harmonie;
— chez MM. MEUFFELS-NEEF ET Cie, 33, rue de l'Université;
A ANVERS : au CRÉDIT ANVERSOIS, 42, Courte rue de l'Hôpital;
A CHARLEROI : à la CAISSE COMMERCIALE DE BRUXELLES, 16, quai de Brabant.

ON PEUT SOUSCRIRE DÈS A PRÉSENT PAR CORRESPONDANCE

Si les souscriptions dépassent le nombre des titres émis, il y aura lieu à répartition.

Les titres sur lesquels les versements exigibles ne seraient pas effectués aux époques fixées seront passibles d'un intérêt de retard au taux de 5 p. c. l'an, à dater du premier jour fixé pour l'échéance de chaque terme, et pourront être vendus à la Bourse de Bruxelles, sans mise en demeure, un mois après l'échéance du dernier terme, pour le compte et aux risques et périls des intéressés.

Les formalités nécessaires pour obtenir l'admission à la Cote de la Bourse de Bruxelles seront remplies immédiatement
Les statuts seront à la disposition des souscripteurs aux guichets des établissements émetteurs.



LES FAÇONS D'UN PEUPLE LIBRE

• Resserons entre nous, Français, le lien national.
VICTOR HUGO.



JE viens de relire, en brochure, la conférence de M. Jules Lemaître. Dans les pages de ce petit livre, où tout bon Français cherchera et trouvera un avertissement sur son devoir, mieux que dans les colonnes d'un journal — qui donc, en ces moments, peut, sans fièvre, sans trouble, lire un journal? — nous goûtons la précision, la sincérité et la robuste argumentation de ce beau discours, où furent pour la première fois exposés et développés en public l'esprit et le dessein de la *Ligue de la Patrie française*. Il s'est trouvé, je le sais, des imbéciles pour méconnaître l'impartialité et la modération de ce langage. Mais dans quelles circonstances, je vous le demande, ne se trouve-t-il pas des imbéciles?

Considéré loin du tumulte qui grise les meilleurs et les pousse à des gestes téméraires, ce fait est considérable : quelques Français, très différents par leur origine, leur tempérament, la pente de leur esprit, leurs préférences philosophiques et politiques, leurs opinions sociologiques, pour la plupart hommes de pensée et d'étude, étrangers à l'intrigue parlementaire et aux passions des batailles quotidiennes, qui, en un même instant, sentent clairement que la patrie française est en péril, qui se lèvent pour la défendre contre les cosmopolites conjurés et contre

les Français égarés dans l'aventure, et qui, par dessus les pouvoirs publics, par dessus le parlement, par dessus les partis et les groupes, jettent leur cri d'alarme et de ralliement.

La Revue Mauve est fermée aux disputes politiques. Ici il n'est permis à personne de se réjouir, ni d'être irrité, apparemment, quand passe sous nos fenêtres la clameur des dernières nouvelles.

De cette maison qui abrite nos paisibles et courtoises controverses sur des questions de littérature et d'art, où n'ont que faire, évidemment, M. Trarieux ni M. Yves Guyot, Dieu me garde d'entr'ouvrir la porte aux querelles passionnées et tumultueuses.

Mais ce groupement de vrais intellectuels pour la préservation de l'âme française, cet appel très calme auquel répondent en quelques jours cent mille citoyens qui ont pris conscience de leur devoir, la formation enfin et l'admirable développement de cette ligue dont le lumineux discours de Jules Lemaître, d'une logique si pressante et d'un ton si mesuré, a exposé l'objet immédiat et indiqué la tâche future, c'est là, je le répète, un fait de psychologie nationale, sur lequel il ne paraîtra pas déplacé, que quelques réflexions soient exprimées ici, si respectueux que chacun de nous entende y demeurer de la consigne : Pas de politique. Nous ne prêtons pas l'oreille aux bruits de la rue. Nous ne nous occupons pas des incidents — de la rue ou du trottoir — qui font, aux manchettes des journaux, leur tapage d'un jour. Mais nous ne saurions nous désintéresser d'un événement grave qui restera devant l'histoire, même si l'on essaie, par une brutale mesure de police, de l'assimiler à quelque banale tentative insurrectionnelle, hautement et très expressivement significatif, d'une profonde transformation dans la façon dont un grand peuple prend librement conscience de ses destinées et cherche un organe à l'expression de sa volonté.

« Cet amour de la patrie, dit Jules Lemaître, qu'ignore une minorité de lettrés, petite, mais fort intelligente — est un sentiment naturel et facile. Il n'est d'ailleurs point une duperie pour les individus. Et enfin il est de toute nécessité pour le salut de la nation et, par conséquent, des individus eux-mêmes.

« Il est naturel, facile et doux. Les paysans les plus simples aiment leur village, leur canton, leur petit « pays ». A l'occasion, ils se glorifient de sa richesse, de sa fécondité, de sa beauté extérieure, de ses traditions, de ses hommes célèbres, s'il en a, c'est à dire d'avantages dont ils ne profitent personnellement que fort peu ou dont ils ne jouissent qu'en imagination. Et, s'ils sont incapables de se représenter la France dans toute son étendue et dans tout son passé, néanmoins ils l'aiment vaguement tout entière; sans savoir dire pourquoi, ils se sentent touchés par tel succès que la France a obtenu, ou par tel échec qu'elle a subi à

mille ou deux mille lieues de leur village. Cette vision totale de la communauté passée et présente se précise dans les cerveaux plus cultivés.

« Nous portons en nous-mêmes, ajoute Jules Lemaître, une image vaste et détaillée de toute la France dans l'espace et dans le temps, de sa terre, de ses campagnes, de ses fleuves, de ses villes, de son esprit et de ses mœurs, de la suite de ses grands hommes, de ses grands livres, de ses grandes actions, une image géographique, historique et morale de la patrie, image si inséparablement liée à notre intelligence et à notre cœur, que l'idée de sa diminution ou de sa déchirure nous est douloureuse et même insupportable ».

Le sentiment anxieux que cette diminution, cette déchirure étaient possibles, puisque tel était, manifestement, le dessein d'hommes habiles, puissants par l'argent, appuyés sur des juristes dévoués et sur des écrivains sonores, — la volonté de s'unir pour repousser l'assaut de ces hommes qui rêvent de renverser « les colonnes nationales », — c'est d'où est née la Ligue de la Patrie française, un soir, dans une conversation entre quatre ou cinq Français clairvoyants et inquiets, au foyer de François Coppée. Prévoyait-il, le bon poète, que, quelques jours plus tard, la foule de la rue en fièvre le hisserait sur l'impériale d'un omnibus et que là apparaîtrait quelle prise à son verbe simple et chaud, sur l'âme des braves gens ?...

Dix lignes sont rédigées, très calmes, très sobres. Ce n'était point là fanfares électorales, ni phraséologie boursoufflée de politiciens, simplement un geste qui montrait le drapeau. Et à cet appel que jetaient quelques membres éminents de la communauté française, cent mille Français, en quelques jours, ont répondu que clairement ils sentaient l'heure venue de resserrer le lien national.

Et cependant que, de tous les points de la France, venait à ces quelques hommes qui, avertis d'un péril national, donnaient l'alarme, un « afflux immense de bonnes volontés », — industriels, commerçants, paysans, ouvriers, se joignaient aux hommes de lettres, aux artistes, aux professeurs, aux médecins, — il semble, — ceci est intéressant, — que hors des frontières de la république, les hommes de bonne foi et de réflexion prenaient un sentiment plus exact des événements qui depuis trois ans bouleversent la nation française.

Dès le premier jour, dès le premier effort des révisionnistes, dès le prologue, si adroitement machiné, où un sénateur, qui depuis s'est effacé, tint le premier rôle avec une ardeur qu'on n'attendait ni de son âge, ni de son tempérament, l'opinion, en Europe, s'était, c'est certain, manifestée favorable à la solution que poursuivent les défenseurs de l'officier condamné. Plusieurs voix cependant se firent entendre, qui montraient les aspects louches de l'aventure. Et il convient ici de rappeler l'éloquente déclaration de M. Edmond Picard.

De ce mouvement de l'opinion, en Belgique, en Suisse, en Angleterre, en Allemagne, en Italie (n'oublions pas, je vous prie, la Norvège qui au cours de cette campagne si adroitement conçue, et conduite avec une si rare prudence, se signala par une intervention notable), il est délicat de rechercher les raisons. Elles sont nombreuses et fort variées.

Quelques-unes sont d'un ordre très spécial. Celles-là, il est admis qu'on ne doit les indiquer qu'à demi-mot... ou même sans mot. Un geste, habituel aux hommes d'affaires d'une certaine catégorie, suffit. — Un politicien français, qui, jadis, au Parlement, était un orateur redouté, (aujourd'hui, il est journaliste,) écartait ces jours derniers, d'un sourire offusqué, cette fâcheuse explication de tout ce zèle inattendu. — Cet écrivain optimiste ne croit pas que certaines choses soient possibles. Honorons sa candeur. Et concédons que c'est un phénomène qu'on doit renoncer à expliquer : des hommes de tempérament calme, qui jusqu'ici avaient paru s'accomoder de l'ordre social et même en avaient recueilli maints bénéfices, se dressant à l'improviste, et s'indignant, et montrant une fougue soudaine et une inexplicable fureur à s'insurger contre la chose jugée. Jamais on n'eut pensé, à les écouter, à les lire, à les regarder vivre, qu'ils étaient capables de tels gestes, de tels éclats tragiques et qu'en un même instant, chez tous, se révélerait l'héroïque résolution de vaincre ou de mourir pour les Droits de l'homme.

D'autres haïssent la France, simplement. — C'est leur droit. — Il n'a pas échappé à leur clairvoyance combien la hideuse affaire, développée, prolongée, serait funeste à la communauté française. Nul doute sur leurs mobiles. Ils n'ont fait que suivre logiquement, et dans une excellente méthode, la pente de leurs sentiments.

Mais les autres?... Beaucoup ont pour excuse l'apparente générosité de la cause qu'ils soutiennent.... « Mais, dit Jules Lemaître, ils ne font pas attention que leur magnanimité s'y cantonne trop jalousement, que les causes comme celle qu'ils ont embrassée abondent et que, s'ils voulaient y regarder des mêmes yeux, chaque jour leur apporterait un prétexte de partir en guerre pour la justice contre les juges. »

— « Une autre excuse, continue le conférencier nationaliste, de certains protestataires, c'est, je crois, un très profond, mais assez naïf orgueil intellectuel. Ils ont goûté le plaisir de découvrir eux-mêmes, pensaient-ils, par la libre recherche, la vérité.... La vanité de paraître atteindre et voir ce qui échappe au troupeau les a comme grisés.... Chez quelques-uns on peut flairer encore une vieille défiance, une antipathie instinctive, secrète, inavouée d'hommes d'étude et de cabinet, non pas précisément contre l'armée elle-même, que ces personnes si intelligentes ne confondent certes pas avec la force brutale, mais contre l'armée

en tant que son appareil extérieur est, en effet, celui de la force brutale, en tant que les allures de ses mœurs peuvent offenser un scribe et dans la mesure où la hiérarchie des vertus diffère pour un mandarin et pour un soldat, celui-ci mettra nécessairement au premier rang la discipline, l'abnégation, le courage dans l'action physique.... »

Cette analyse ingénieuse et profonde de l'état d'esprit dreyfusien, — on dit Dreyfusien, Dreyfusiste, Dreyfusard, suivant le ton de la conversation et le décor, — fait honneur à l'éminent académicien. Mais M. Lemaître me paraît avoir surtout considéré le dreyfusien français. Hors de France, il y a une catégorie nombreuse, qu'il ignore. Je parle de ceux qui, sans haine pour la France, et d'ailleurs insoupçonnables de se laisser toucher par certains arguments d'un ordre spécial, ont été conduits à une opinion erronée sur la campagne révisionniste et sur les résistances nationalistes par une ignorance, qui étonne, du personnel politique français.

Dernièrement, je voyageais en Hollande. Dans le compartiment où j'étais, deux jeunes hommes se mirent à causer. J'appris bientôt que l'un était belge, l'autre suisse. Naturellement ils parlaient de l'affaire. Qu'il me vint un écho de l'odieuse querelle jusque dans l'isolante et si douce tristesse de ces paysages baignés de paix, cela me parut une rencontre fâcheuse. Pourtant, j'écoutai.

Le Suisse était un homme lourd et amer, qui caressait lentement, théâtralement une longue barbe fauve. Il me parut que, très jeune, il avait pris l'habitude de contenter son esprit avec la lecture du *Journal de Genève*. Il dit son admiration pour les indomptables champions de la vérité et de la justice, pour « les combattants de l'idée ». La façon dont il faisait siffler les *s* de Pressensé et rouler les *r* de Trarieux lui donnait un air menaçant et glouton.

— « Monsieur, répondit le voyageur belge, moi aussi, sur la foi des journaux graves, j'ai pensé comme vous. J'ai connu la noble exaltation qui vous anime. Aujourd'hui, mon sentiment, très net, est que je me trompais, comme je vois que vous vous trompez vous-même. Je crains que vous ne jugiez, inconsidérément, — ainsi faisais-je, — des événements de France, et que vous n'accordiez trop de confiance à des hommes qui, hors de toute passion politique, ont été disqualifiés par l'opinion des meilleurs de leurs concitoyens.

Il continua : « Le mois dernier, j'étais à Paris. Ce jour-là, — je ne sais plus pourquoi, — des bandes de camelots patriotes passaient dans les rues en chantant....

— « Les débris de la Boulange, ricana le Suisse.

— « Précisément. Et vous pensez que ma foi révisionniste n'en fut pas ébranlée. Mais, le soir de ce même jour, je dînai avec des hommes considérables, indépendants et réfléchis, qui n'étaient pas des camelots, qui n'avaient pas la fièvre

et qui d'un ton très calme parlaient de la patrie française. (Le Suisse ici eut un geste irrité.) Eh quoi ! n'était-ce pas leur droit ? — Je me mêlai à leur conversation. J'exprimai avec chaleur sur la justice, sur la vérité, sur la solidarité humaine, sur les droits de l'homme et sur M. du Paty de Clam des réflexions analogues à celles que vous me faisiez tout à l'heure l'honneur de me confier. Il me parut que ces messieurs m'écoutaient avec un intérêt courtois, nuancé de quelque étonnement. Pour frapper leur esprit et montrer que je connaissais mes auteurs, je citai des noms. J'évoquai des témoignages illustres. Dans un beau mouvement, je les appelai à mon aide, tous les combattants de l'idée, penseurs, écrivains, orateurs, épistoliers, tous nos héros !... Monsieur, je sens encore sur moi le poids de ces regards stupéfaits, qui signifiaient clairement : Mon ami, d'où venez-vous ? Il y a donc un pays où les personnages que vous nommiez sont à ce point méconnus qu'un homme de bonne foi les prenne au sérieux ? — Et ces Français obligeants, impartiaux et informés m'édifièrent abondamment. Alors, je réfléchis, je remontai le cours des opinions que, me fiant aux journaux graves et aussi aux harangues des combattants de l'idée, je m'étais formées sur les péripéties et les aspects successifs de l'affaire et je compris que, comme beaucoup de mes compatriotes, comme beaucoup des vôtres, j'avais été entraîné, par mon dévouement à trois ou quatre idées qu'à tort je jugeais menacées, à prendre parti, à la légère, dans une dispute dont j'ignorais tout.

« Et je vis clairement ceci : d'un côté, une question de fait légalement tranchée par un arrêt du tribunal compétent, confirmé depuis par le témoignage de cinq ministres de la guerre — de l'autre, l'effort démesuré et tumultueux d'un petit groupe d'hommes qui prétendent tenir les preuves d'une erreur judiciaire, alors qu'ils n'ont ni qualité pour établir la vérité, ni moyen personnel de l'atteindre et qui, pour prouver que les conseils de guerre sont composés de scélérats et d'imbéciles, pressent sur leur sein bourgeois les anarchistes professionnels. — Pourquoi, m'objecterez-vous, n'aviez-vous pas songé à ces choses plus tôt ? — Parce que chez nous, même chez vous, même en Norwège, nous pensons trop d'après les journaux graves et pas assez par nous-mêmes. — Le lendemain, j'entendais M. Jules Lemaître et j'éprouvais un vif plaisir intellectuel à suivre, au cours de sa conférence, l'enchaînement des réflexions qui m'avaient conduit à la vérité ».

Le Suisse n'écoutait plus. Il fumait sa pipe et, d'un œil à la fois féroce et vide, il regardait passer les plaines mornes sous le ciel bas....

... Un dénouement est proche. Nous pouvons espérer que M. Binder perdra son pari et qu'avant que vienne avril, les Chambres réunies de la Cour suprême, (on sait qu'à ce tribunal les amis de la vérité et de la justice trouvent trop d'ampleur) auront rendu leur arrêt. — « Cet arrêt, a dit Jules Lemaître, nous l'accepterons

sans l'arrière pensée de revenir par nos actes sur cette acceptation. Nous l'accepterons, parce que nous voulons qu'on mette à cette abominable affaire un point final. Nous l'accepterons parce que nous voulons être, nous, de bons citoyens. »

Du point de vue où se placera un observateur, ayant le sens des énergies nationales, pour prendre un sentiment élargi du rôle que peut jouer, dans la vie de la France, le groupe dont nous parlons, il importe peu quel sera cet arrêt. S'il admet la révision, les bons citoyens qui ne demandaient que des garanties publiques de sincérité et d'impartialité, s'inclineront. Si l'arrêt déclare mal fondée la demande et dit qu'il fut régulièrement et équitablement jugé par le premier conseil de guerre, il y aura, pendant un temps encore, de tumultueuses colères, un suprême débordement d'injures et aussi de lamentables déconfitures ; nous verrons les dernières convulsions d'une rage finissante, puis, nous entendrons quelques aboiements lointains. Puis, rien ;... et le silence se fera sur cette extraordinaire entreprise, et ce sera fini, — fini jusqu'au prochain assaut !

La ligue est née, c'est certain, à l'occasion de l'affaire. Ce péril la suscita. Mais elle veut, — sans quoi elle ne serait qu'une formation de combat momentanée, un incident de bataille — elle veut durer plus que les circonstances d'où elle naquit. Elle veut demeurer un organe permanent de la conscience nationale, l'interprète de la pensée, de l'âme française, à mesure que se produiront des événements, extérieurs ou intérieurs, intéressant la sécurité, l'honneur, le maintien de la Patrie.

Il peut se rencontrer, un jour, — ces choses arrivent — qu'un parlement divisé et impuissant, que des gouvernants médiocres ou aveugles, méconnaissent les intérêts moraux et matériels de la France.

Le rôle de la Ligue sera d'avertir les pouvoirs publics et de leur signifier, non pas l'ultimatum d'un parti, mais la volonté de la communauté française, dont cette élite de citoyens indépendants sera l'organe.

J'oubliais les récentes perquisitions et qu'il court des bruits de dissolution. Que cette association nationale soit dissoute demain, c'est possible. M. Dupuy n'ignore pas que, dans certains moments, à paraître frapper sans discernement et à sévir globalement, on s'assure un renom d'énergie impartiale. Cet incident policier ne saurait, en aucune manière, changer mon sentiment qui est celui-ci : l'idée d'instituer, hors de la machine constitutionnelle, hors des écoles politiques, hors des partis, une sorte de grand conseil permanent, qui'aurait ses veilleurs de nuit, qui serait l'expression de la conscience nationale, cet effort tenté, en plein tumulte, par une élite de Français clairvoyants et réfléchis, l'adhésion des cent mille citoyens qui entendirent et comprirent cet appel — ce ne sont pas, semble-t-il, des signes de décadence et d'affaïssement. Par ces faits apparaissent les belles ressources de l'âme française et ses admirables réserves d'énergie.

Nous commençons présentement, a dit Jules Lemaître, à avoir les façons d'un peuple libre.

Ceci me paraît un phénomène de psychologie nationale, intéressant, de nature à faire réfléchir les penseurs de tous les pays, même des Scandinaves.

Beaucoup d'écrivains en Europe, qui sont des amis de la France, ont coutume d'exprimer leur sympathie sous la forme de condoléances plaintives. Dernièrement je lisais, dans les colonnes d'un excellent confrère bruxellois, une éloquente lamentation sur la décadence des races latines. La France menait le cortège des nations vouées à la mort. Quel affollement étrange, et mal explicable par la captivité de M. Picquart ! Et ceci est déconcertant, que les mêmes paroles de pitié se trouvent sur des lèvres habituées à prononcer en toutes choses des discours si différents. Pauvre France ! disent les uns, livrée aux prétoriens, proie qui s'offre au premier aventurier qui passera !... Pauvre France ! gémissent les autres, qui, dans sa détresse, ne produit pas un homme qui soit de taille à la sauver, à lui rendre l'ordre et la paix !...

Elle est perdue, parce qu'un tyran la guette, elle est perdue, parce qu'elle n'est plus capable d'enfanter un tyran !...

Je prie ces amis inquiets et contradictoires, d'oublier un instant l'affaire, de lire, sans passion, la brochure de M. Jules Lemaître, et de jeter les yeux sur les milliers et les milliers de noms qui font cortège au conférencier. Je suis certain qu'ils trouveront là un apaisement de leurs angoisses et qu'ils sentiront la convenance d'être plus ménagers de leur commisération.

POL-JUL



PIERROT ET LE PHILOSOPHE

Dans la soirée tiède où montait le chant des cris-cris, sous un joli berceau de verdure que parfumaient les glycines, monsieur Blanchet vint, comme chaque jour, s'étendre dans son long fauteuil d'osier; — devant lui, sur une table en joncs, son flacon de curaçao, et, tout près, si près qu'en se baissant, il pouvait mouiller ses doigts, l'eau chantante de la Garonne qui courait sur les cailloux bleus avec de petites secousses légères.

D'un geste fatigué, M. Blanchet posa près de lui un volumineux paquet de brochures. Il est pénible de lire à la clarté de la lune — Au reste qu'eut-il appris? — Ne savait-il pas déjà tout ce qui s'écrivait là? — Cet amas de papier noirci n'était-il pas, en quelque sorte, la synthèse imprimée de son âme et de sa science? — A quoi bon se redire les choses? — Comment conclure, sans un document nouveau d'où la lumière jaillirait, impérieuse?

M. Blanchet s'allonge, et, dans la tiédeur de la nuit, au bercement de l'eau qui gazouille, un sourire vient à ses lèvres en même temps qu'un mot frappe sa mémoire — « Ah! qu'il est doux d'être anarchiste! » semble-t-il murmurer. Anarchiste! C'est là une qualification redoutable! Cela sonne gravement! Cela s'impose comme une doctrine; c'est clair, certainement, et pourtant il semble qu'il y ait mille façons de le comprendre. Et voilà qu'il s'inquiète dans un doute exquis où son esprit coquette pendant que ses membres s'étirent. — Mais un coup de clochette retentit à la petite porte du jardin.

— Marianne, qui va là?

— Monsieur, c'est un vagabond qui demande des sous.

— Un vagabond? un vagabond? quelle idée, quelle folle et superbe idée! ce serait de l'antique. Marianne, faites venir cet homme....

— Approchez, mon ami.

Pierrot s'avance, et, secouant le capuchon troué qui l'enveloppe, il apparaît tout blanc, dans un rayon de lune.

— Eh! l'ami, que vous êtes pâle!

— Des hommes ont la jaunisse, moi, j'ai la blancheur.

— Votre accent est sérieux votre voix est grave. D'où vient cela?

— De ce que, ne travaillant jamais, j'ai beaucoup de temps pour réfléchir.

— Vous êtes peut-être celui avec qui je voudrais causer; vous plairait-il de me répondre, en buvant avec moi un verre de liqueur?

— L'un et l'autre me conviennent; je vous écoute.

— Ainsi, vous êtes vagabond?

— Parfaitement.

— Pourquoi ça ?

— Je vous serais reconnaissant de me le dire. L'explication la plus sérieuse me paraît être que, n'ayant pas de domicile, il m'est très difficile d'être quelque part domicilié.

— C'est une explication que la loi n'admet pas.

— (Pierrot s'inquiète.) Vous êtes juge ?

— Rassurez-vous, je suis philosophe.

— (Pierrot s'incline.) Ah ! très-bien ; eh bien ! la loi peut ne pas l'admettre, mais elle n'a pas encore pu l'empêcher.

— Je vous demande pardon ; le code criminel déclare formellement que le vagabondage est un délit.

— Et puis après ! Pour quelques jours que, de temps en temps, il me faut passer entre quatre murs, vous croyez que c'est là une sanction. Tout compte fait, j'ai bon an mal an un mois de prison pour onze mois à la belle étoile.

— Je vous ferai remarquer que votre vagabondage a d'autres conséquences ; vous échappez ainsi à tout impôt.

— Je vous répondrai qu'il est assez indifférent que j'y échappe, puisque je n'aurais pas de quoi l'acquitter.

— De plus, je continue, cette privation continuelle de l'argent qui nous est, hélas ! nécessaire à tous, doit provoquer chez vous de terribles irritations et pourrait amener la tentation du crime.

— Détrompez-vous. Il est rare que je ne trouve pas du pain. J'ai toujours un coin de bois où l'herbe est douce, et, parfois, vous le voyez, un bon verre de liqueur, quand la chance me porte vers l'ermitage d'un aimable raisonneur.

— Donc, vous êtes heureux ?

— Maintenant, oui ; demain, peut-être, s'il fait beau ; — après, nous avons le temps d'y songer.

M. Blanchet prend sa tête dans ses mains. « Voici, se dit-il, un véritable anarchiste, ou je ne m'y connais pas. Je vais en apprendre plus long que dans tous les coins de la Sorbonne, mais il me faut une confession complète ; procédons avec méthode, c'est toujours par les grandes lignes que doivent marcher les interrogations ; nous descendrons peu à peu dans les détails, s'il y a lieu. » Et d'une voix brève, ses petits favoris en arrêt, M. Blanchet reprend.

— Mon ami, que pensez vous de l'amour ?

Pierrot part d'un large éclat de rire.

— C'est bien, je suis fixé, vous n'y croyez pas ?

— Moi, allons donc, je ne crois qu'à ça.

— Alors ?

— Alors, vous étiez si drôle en en parlant ; excusez-moi.

— Passons ; donc, vous avez aimé ?

— Souvent.

— Et... sérieusement ?

— Entendons-nous, monsieur le Professeur, puisque votre caprice fait que nous causions de ce que je crois connaître le mieux. Au sens que vous donnez à la chose, j'ai beaucoup aimé en effet comme vous-même, probablement autrefois. A nos amourettes une seule différence apparaît, c'est que vous avez dû les acheter ou les mendier dans la foule des villes, sous la lumière des brasseries, dans la fade odeur des offices, tandis que je les cueillais en pleins champs. Les souvenirs qu'elles vous ont laissés ne doivent pas aller sans rancœur ; les miens me tiennent cortège dans ma route incessante, avec, suivant les saisons, la mystérieuse senteur des violettes ou le glorieux parfum des lilas.

— Que vous poétisiez vos caprices, c'est là une manie commune ; mais vous êtes bien d'accord que ce sont là de jolies fleurs que l'on cueille et que l'on jette après la griserie d'un parfum.

— Halte-là ! Ce dont je vous parle est bon pour passer un instant ou pour faire sourire un vieillard ; mais croyez bien qu'au hasard de mes libres aventures, je n'ai pas perdu, un seul instant, la sainte compréhension de l'amour.

— Vraiment ! — et quel est-il celui-là ?

— Il est tout.

— Et, on le rencontre ?

— Toujours.

— Alors, vous avez vu ce jeune dieu ?

— Ne plaisantez pas. Non je ne l'ai pas vu dans les traits d'une femme, mais je le connais et je vis dans la certitude qu'il viendra.

— Quand cela ?

— Je l'ignore, mais ce jour-là, oh ! ce jour-là, l'air sera plus léger que ces papillons blancs qui, à l'aube, montent dans le ciel rose, le soleil fera pour nous une lumière si joyeuse que les genêts et les marguerites tressailleront ; une fièvre passera sur tout ce qui vit dans l'herbe, au fond des branches, sous les joncs, si bien que je serai averti par le concert formidable et doux qui chantera ma rencontre !

— Bien, j'accepte sans trop comprendre ; mais enfin vous avouerez que le résultat sera toujours le même et que la dame qui aura causé toutes ces perturbations, prendra rang dans le calendrier de vos souvenirs.

— Détrompez-vous. Quand cette femme deviendra mienne, elle le demeurera jusques et au-delà du jour où nous dormirons côte à côte dans la bonne terre du bon Dieu.

— Et, en attendant, vous la promènerez sur les grandes routes ; ce ne sera peut-être pas de son goût ?

— Si elle veut partager ma course, nous passerons la vie comme ces oiseaux de novembre que vous voyez traverser le ciel, hors de la portée du plomb, bien au-dessus des cris et des poussières. Si elle veut s'arrêter et planter sa tente, là je m'arrêterai.

— Il y faudra vivre.

— Je le sais ; mais alors, moi qui n'ai jamais porté que ma tête, je plierai comme une bête soumise sous les fardeaux les plus lourds. De ces mains, je pétrirai la boue et le plâtre ; je déchirerai le sol, je jetterai le grain ; je ferai, pour la femme et les enfants, ce que je juge inutile de faire aujourd'hui que la vie m'est indifférente.

— Votre maison bâtie et votre champ ensemencé, il vous faudra bien payer l'impôt.

— Toujours la même histoire ; eh bien ! oui, je le consentirai cet impôt payé de ma fatigue et de ma sueur, mais il subsiste quant même une différence entre nous, c'est que je le jetterai aux gens qui, sans cela, menaceraient la sécurité de mon foyer tandis que vous l'acquitez sans effort, en y mettant même un point de faux honneur dont s'enfle votre vanité.

— Il est d'autres choses que vous épouserez, mon bonhomme.

— Lesquelles ?

— L'impôt du sang.

— Je n'aurai pas attendu d'être propriétaire pour me plier à cet impôt.

Ici M. Blanchet fait un bond en arrière.

— Eh quoi ! Vous n'êtes donc pas vagabond ?

— Je crois bien que si.

— Alors vous êtes effroyablement illogique.

— Je ne crois pas.

— Comment ! Vous vivez, si je peux me faire comprendre, dans un désintéressement complet de la géographie politique. Vous traversez les vallées, vous franchissez les montagnes, vous sautez les ruisseaux sans vous inquiéter jamais de savoir en vertu de quel pacte ou par quelle chinoiserie d'hérédité, l'habitant d'ici devient l'ennemi de l'habitant de là-bas, et vous voulez me faire croire qu'une notion vous reste de ce qu'on est convenu d'appeler la patrie !

— Ecoutez-moi. J'ai le souvenir très précis de l'endroit où je suis né. — C'est plus bas, au midi de la France, dans un faubourg de petite ville où le vent furieux soulève une poussière

fine qui est bien ce que j'ai respiré de meilleur. Les femmes ont des coiffes carrées qui s'attachent sous le menton, avec de petites dentelles blanches. Les rues étroites sont encombrées de futailles ouvertes où le raisin s'écrase. On voit passer des chariots très longs traînés par des mules noires et blanches qui marchent docilement, sans grelots, dans la bourrasque.

— Souvenir d'enfant que doit chasser le hasard de la route quotidienne !

— C'est mieux qu'un souvenir. Tout en haut du faubourg, sur la route d'Espagne, vous verriez des cyprès gris de poudre, tordus par le vent, c'est dans un coin, par là, que je me coucherais pour toujours. J'entendrais peut-être, car Dieu est bon, les cris des enfants jouant dans le ruisseau desséché, dont un mur seulement me sépare. Je voudrais seulement que le vent « marin » soufflât le jour que je m'y étendrai. On sent mieux dans l'humidité lourde qu'il charrie mollement, l'odeur des vendanges pressées et la brise salée qui vient de la mer par-dessus les noirs tamaris et les garrigues bleues.

— Emotion de l'enfance et mirage de la mort ! Tout cela n'est pas propre à donner une notion précise.

— Cela est suffisant pour situer une âme. Mais vous ne pourrez pas me comprendre, vous avez trop ergoté dans votre vie. L'âme est, voyez-vous, un être trop délicat pour ne pas étouffer sous vos lourdes raisons. Il faut, pour qu'elle se connaisse et s'épanouisse, qu'elle conserve la pureté des souvenirs et l'indépendance de ses caprices. Raisonner, raisonner, monsieur le Philosophe, vous n'êtes guère plus capable que de cela.... Moi.... je m'en vais rêver aux étoiles.

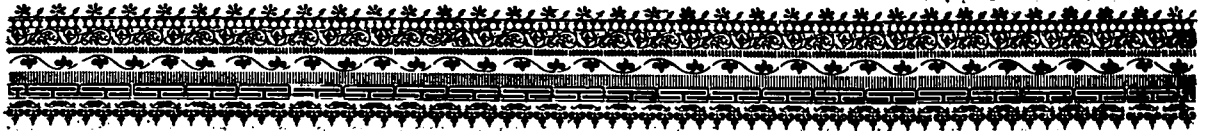
Pierrot franchit la terrasse et se perd dans la nuit.

Sur les cailloux, la Garonne chante un air très ironique.

« Véritablement, murmure M. Blanchet, en remuant son sucre, véritablement il est très difficile de concilier tout cela. »

J. P. NOËL.





SOUVENIRS D'UN GARDE DU CORPS

Mon grand-père, Adolphe de Bourgoing, fut admis comme garde du corps, dans la compagnie de Gramont, à l'âge de 17 ans, lorsque S. M. le Roi Louis XVIII forma sa maison militaire en 1814.

J'emprunte ces quelques pages aux souvenirs qu'il a écrits sur les premières années de sa carrière.

Baron PIERRE DE BOURGOING.

La maison militaire de S. M. le Roi Louis XVIII fut formée par ordonnance royale du 15 juin 1814; elle se composa : des grenadiers à cheval, des cheuau-légers, des mousquetaires gris, des mousquetaires noirs, — ainsi dénommés à cause de la couleur de leurs chevaux, — des gendarmes, des gardes du corps, des cent-suisse.

Les six compagnies des gardes s'appelaient Havré, Gramont, Noailles, Luxembourg, Wagram, Raguse. Havré et Noailles eurent pour garnison Versailles; Gramont et Luxembourg Saint-Germain-en-Laye; Wagram, Meaux; Raguse, Melun.

J'avais 17 ans, et j'entrai comme garde, dans la compagnie de Gramont.

Je dois, par reconnaissance, parler de mes chefs : Le duc de Gramont, ancien colonel des dragons du Roi sous Louis XVI, le baron de Reizet, qui avait commandé un régiment de dragons en Espagne, le marquis de Filly, le comte de Pellau, un des premiers écuyers de France, le rival du comte d'Abzac, le comte de Mondreville, ancien aide-de-camp du prince de Neufchâtel. Nos maréchaux des logis étaient M.M. de Lavau, Insrel, de Bazire, de Brancion, de Rayneval.

Les gardes recevaient une excellente éducation d'homme de cheval; tous, nous avons conservé un souvenir ineffaçable de nos chefs, qui joignaient à leur sévérité dans le service une

bienveillance remarquable; il y avait entre camarades un dévouement sans bornes; il était, du reste, facile de contracter des amitiés solides au milieu de cette jeunesse animée des plus honorables sentiments.

Le 9 mars, à la nouvelle du débarquement de l'Empereur, ma compagnie reçut, aussitôt, l'ordre de se rendre à Paris où elle fut casernée, avec les autres compagnies, dans les immenses bâtiments de l'Ecole militaire.

On fut promptement fixé sur l'esprit des régiments où l'Empereur comptait de nombreux partisans : chaque fois qu'ils revenaient de la manœuvre, la tête criait : « Vive le Roi ! » alors que la gauche répondait : « De Rome !... de Rome !... » symptômes alarmants qui faisaient prévoir les suites funestes dont nous devions bientôt être témoins.

Tout Paris était plongé dans une inquiétude extrême.

Les gardes reçurent l'ordre d'envoyer leur artillerie sur la place du Carrousel (chaque compagnie possédait deux pièces) : l'intérieur du château avait ses postes doublés, mais tout était trouble et incertitude dans les mouvements ordonnés à la Maison du Roi.

Le 19 mars, au soir, Louis XVIII se détermina à quitter Paris sans que même le poste de la salle des maréchaux se doutât de sa décision; aussi, le matin, les gardes, ne voyant pas circuler les gens de service aux heures accoutumées, se décidèrent-ils à pénétrer dans les appartements qu'ils trouvèrent déserts; la première personne qu'ils aperçurent fut la femme d'un Suisse qui apportait *religieusement* à son mari son ancienne livrée impériale; ce Suisse leur apprit que le Roi était parti à minuit. Leur devoir ne les retenant plus au Palais, ils se rendirent immédiatement à leur hôtel qu'ils trouvèrent pillé et, comme ils n'avaient pas leurs chevaux, ils prirent à pied la route de Saint-Denis.

* * *

Pendant ce temps, la Maison du Roi, réunie à minuit au champ de Mars, sous les ordres du duc de Raguse, avait pris la route de la Révolte pour se diriger sur Saint-Denis et de là sur la frontière. Cette pénible odyssée dura dix jours, sous une pluie battante, mais cette petite troupe d'élite, soutenue par son chaleureux dévouement à la famille royale, arriva, à marches forcées, encore assez à temps, à seize kilomètres d'Aires, pour rejoindre le duc de Berry. Ce prince trouva à Béthune les grenadiers à cheval de la garde et son régiment de lanciers qui étaient passés à l'Empereur et il reprocha sévèrement aux lanciers cet oubli de leur devoir.

— « Colonel, dit-il, je suis étonné que vous, un homme d'honneur, vous abandonniez votre drapeau; ne vous souvenez-vous pas que vous avez reçu de moi la croix de Saint-Louis? Et vous, capitaine, vous avez obtenu de moi la même faveur! Vous aussi, mes braves lanciers, vous oubliez donc l'affection sincère dont je vous ai donné tant de preuves? »

Mais ces paroles n'impressionnèrent pas la troupe qui garda le silence et le duc de Berry reprit :

— « Colonel, je vais, maintenant vous donner mon dernier ordre : Laissez-moi passer. Commandez par quatre? » Cette fois-ci, le colonel obéit respectueusement.

Le duc de Raguse réunit alors ses généraux, décida que les garnisons frontières, hostiles

au Roi seraient évitées et l'on se remit en marche dans une boue affreuse où nous trouvâmes quatre pièces de canon, embourbées, abandonnées par les Prussiens. Cette dernière étape dura douze heures, puis on se sépara du duc de Berry. Avant de nous quitter, Son Altesse Royale, réunit la Maison du Roi et nous fit des adieux touchants ; elle nous dit que sa modeste fortune ne lui permettait pas d'entretenir des troupes, mais que ceux, que leur position empêchait de rentrer en France, pouvaient l'accompagner. M. de Mézerai, garde du corps, annonça qu'il suivrait le Prince ; comme on le savait dénué de ressources, chacun s'empressa pour lui constituer une petite somme, pouvant le tirer d'embarras pendant quelque temps.

Le général de Lauriston prit le commandement de la Maison du Roi, M. de Reizet, celui de la compagnie de Gramont. Bientôt, nous croisâmes un régiment de cuirassiers qui venait d'Aires, et dont la magnifique tenue contrastait avec la nôtre, toute souillée de boue. Le général de Reizet, ce vieux colonel de dragons, tout mutilé en Espagne où il avait eu la mâchoire fracassée à coups de crosses, dit au Colonel des cuirassiers :

— « Monsieur, chacun prend sa droite. » Et l'on passa en silence.

A Aires, hommes et chevaux se reposèrent jusqu'au lendemain et l'on partit pour Béthune où deux régiments de chasseurs s'emparèrent des chevaux des gardes qui ne conservèrent que leurs armes et leurs portemanteaux.

Un marchand de toiles, chez lequel j'étais logé avec quelques camarades, nous offrit de nous reconduire à Paris. Il s'appelait M. Plessis. Au nombre de six, les deux Rivière, d'Assigny, d'Oimond, de Signy et moi, nous acceptâmes la proposition, car les moyens de transport étaient introuvables.

De Béthune à Paris, nous ne cessions de rencontrer les troupes, passées à l'Empereur et qui se rendaient à la frontière. Dans ces rencontres, nous descendions de notre charrette et, alignés sur les bas-côtés de la route, nous faisons bonne et fière contenance devant cette armée hostile. Notre camarade Rivière, vieux sous-officier de la garde impériale, dut même prendre, une fois la parole et, s'adressant aux officiers d'un de ces régiments dont les hommes avaient, les uns sur la figure un sourire de mauvais augure, les autres la bouche pleine d'insolences :

— « Messieurs, leur dit-il, vous ne laisserez pas insulter des soldats qui ont fait leur devoir. » Ces paroles suffirent pour fermer la bouche aux plus hardis, aux plus insolents.

Au Bourget, nous trouvâmes deux escadrons des chasseurs de la garde impériale ; Rivière reconnut plusieurs de ses anciens camarades qui lui firent un excellent accueil et nous offrirent de partager leur café ; dans la conversation, ils nous engagèrent vivement à servir l'Empereur avec eux.

— « Camarades, disaient-ils, vous avez fait votre devoir en braves soldats ; maintenant, croyez-nous, allez trouver l'Empereur et reprenez du service avec lui. »

Je fus l'interprète des sentiments de mes compagnons en répondant aux chasseurs :

— « Nous ne vous blâmons pas, mais chacun doit agir selon sa conscience, et la nôtre nous dit d'être fidèles à notre serment. »

Les deux groupes se séparèrent en se serrant loyalement les mains.

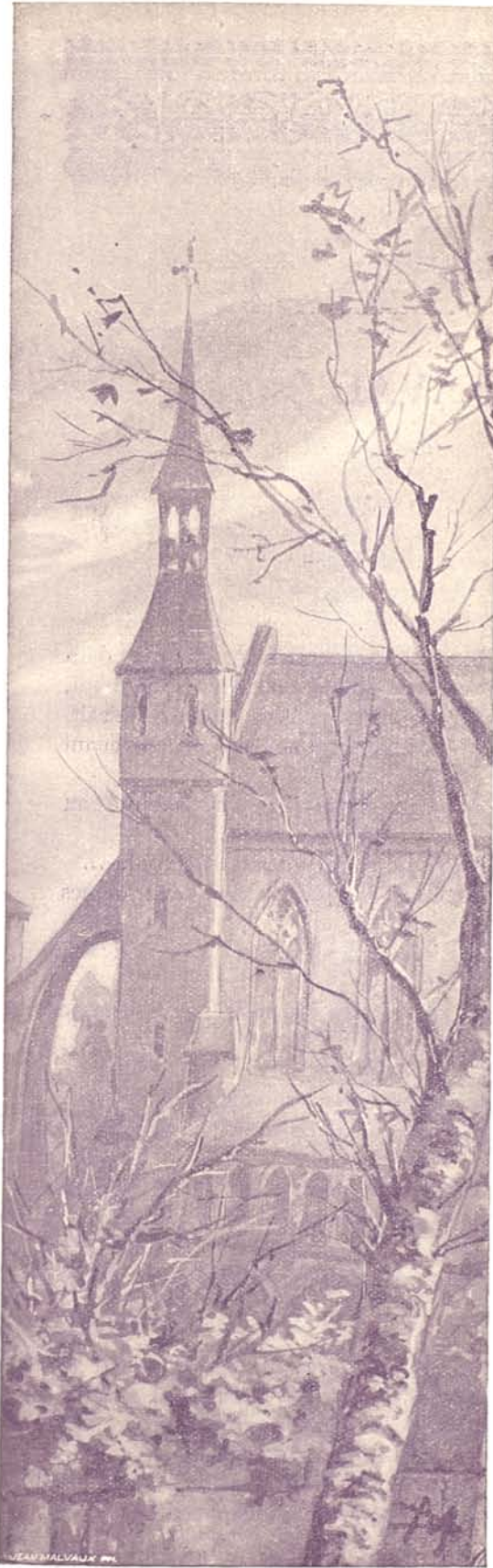
A notre arrivée à Paris, il fallut se quitter ; d'Assigny et moi, nous traversâmes la Place du Carrousel pour aller chez mon oncle, le général Comte Sorbier, premier inspecteur d'artillerie, qui demeurait rue du Bac. C'était au moment d'une revue de la garde ; en nous voyant en uniforme, les soldats disaient : « En voilà qui n'ont pas peur ! » Le général Sorbier déjeunait avec les généraux Ruttez, Lallemand, d'Aboville, Drouot, Charbonel ; ils nous reçurent avec bienveillance et demandèrent, avec intérêt, des nouvelles du duc de Berry.

Après le déjeuner, le général Drouot me dit : « M. de Bourgoing, vous êtes trop jeune pour rester sans rien faire ; si vous voulez entrer dans la garde impériale avec votre grade, je me charge, avec Sorbier, de demander à l'Empereur cette faveur qui vous sera certainement accordée. » Quoique l'offre fut bien tentante, je refusai en exprimant au général toute ma reconnaissance ; mais, du moment où je quittais mon uniforme, je préférais retourner dans ma famille.

— « Vous seriez pourtant en bonne position aux yeux de l'Empereur, reprit Drouot. Hier, il s'est présenté un mousquetaire auquel Sa Majesté a dit : « Avez-vous suivi les Princes? » — « Non, Sire. » — « Eh bien ! je n'accorde faveur qu'à ceux qui ont fait leur devoir jusqu'au bout. »

En septembre, je repris mon rang dans la Compagnie de Gramont, où j'ai eu l'honneur de servir jusqu'en 1824.





LES AUTELS

DU PRINTEMPS

*Fleurs, sourire ébloui de la terre bénie,
Renouveau de la joie aux cieux tendres d'Avril,
Magnifique trésor du pauvre et du génie,
Philtre rénovateur de tout espoir viril!*

*Robes de majesté drapant la chair des roses
Dont le sang triomphal est comme un vin d'amour,
Divin enchantement de nos âmes moroses,
Torches de Floréal flambant sous le ciel lourd!*

*Etoiles, blancs jardins de neige et de dentelles,
Aubes, flocons d'encens parfumant les surplis,
Rêve bleu de douceurs qu'on voudrait éternelles
Voguant autour du calme angélique des lys!*

*Chœur chaste et printanier de la sainte allégresse,
Aux baisers de la brise et du beau ciel vermeil,
Ta fervente chanson de grâce et de jeunesse
Lentement, doucement, monte vers le soleil.*

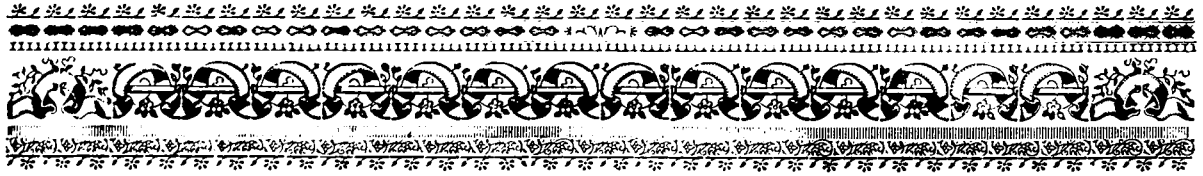
*Hosannah, dieu des lys ! Hosannah, dieu des roses
Des anges radieux effeuillent des jasmins
Sur la calme candeur des âmes et des choses,
L'haleine du Printemps fleure par les chemins.*

*Le ruissellement clair des musiques sonores
Berce les douces voix des vierges aux yeux pers.
— Oh, la chute sereine et lente de l'aurore
A l'horizon mystique et bleu comme la mer !*

*Oh, la croix ! Oh, le chant des orgues magistrales !
Oh, les alléluias des lèvres et des cœurs !
Christ, et la bénédiction de tes mains pâles
Unissant pour ton ciel la joie et les rançeurs !*

*Hosannah, Lys divin du parterre des roses,
Par la voix des enfants de chœur naïfs et purs,
Et par l'arbre sanglant de rouges fleurs écloses
Où ton corps rédempteur pèse comme un fruit mûr !*

Baron CHARLES DE SPRIMONT.



SUITE D'UN CARNAVAL

(HISTOIRE VRAIE)

(SUITE)

IV

André de Rocmart fourbissait ses armes dans la cour de la caserne. Assis à l'ombre d'un recoin de mur, tandis que s'étendait devant lui la blancheur ardente du sol sous le soleil de midi, il ne fredonnait pas selon son habitude; machinalement il frottait sans regarder ce qu'il faisait.

— Tu as dû faire hier un fameux carnaval, mon pauvre Rocmart, dit un zouave en venant s'asseoir près de lui, tu as l'air vanné.

— Je n'ai pas dormi, répondit évasivement André, je crois que je ne suis plus habitué au champagne.

— Ah! tu étais de ce fameux bal costumé? Es-tu chançard, moi qui aurais tant voulu...

— Pourquoi n'as-tu pas demandé à Traslin, il est l'homme le plus choyé des dames Romaines.

— Parce que je suis timide, moi; et puis je ne suis pas intime comme toi avec Traslin, répondit le zouave en allumant sa pipe.

— Je t'aurais cédé ma place volontiers, dit André, si tu me l'avais demandé. Et peut-être aurais-je bien fait.

— Pourquoi?

— Une idée à moi, voilà, dit André brièvement en examinant le canon de son fusil.

Le zouave s'assit à côté de Rocmart, appuya sa tête contre le mur, et se mit à lancer des bouffées de tabac.

— Eh bien, tu ne me contes rien, dit-il au bout d'un instant de silence. Ça vaut bien la peine d'aller dans le monde pour en revenir triste comme un bonnet de nuit!

— Je n'ai pas le cœur à la joie ce matin, dit André.

— C'est toujours ainsi quand on s'est amusé la veille, répondit philosophiquement le jeune soldat. Mais c'est pas amusant pour les voisins.

Ils retombèrent tous deux dans un grand silence.

Des pigeons traversaient l'air bleu comme des flèches rapides, et venaient s'abattre sur le sable, non loin du banc, pour chercher les grains d'avoine ou les miettes de pain. Tout à coup ils s'envolèrent à grand bruit à l'approche d'un nouveau soldat qui arrivait rapidement.

— Voilà Traslin, dit le fumeur. Enfin! Celui-ci va nous donner des nouvelles.

— Je cherchais André, cria Henri de loin, je ne me doutais pas qu'il s'était caché par ici.

— Il est sombre comme une porte de prison. Viens donc nous conter quelque chose de ce bal, car il n'y a rien à en tirer.

— Je te crois! Il est gâté par ses succès d'hier, riposta Traslin, en allumant, lui aussi sa pipe, après s'être assis sur le banc. Si j'avais eu un pareil succès une fois dans ma vie...

— Vas-tu me tirer en bouteille longtemps? dit André avec impatience. Tu blagues tant sur

une rencontre toute fortuite, que tu finiras par composer un roman complet, ce qui me serait très désagréable....

— Ma parole ! Il se fâche, s'écria Traslin en riant.

— Non, j'ai mal à la tête, dit Rocmart en se levant, je vais aller me reposer....

Il partit, son fusil en main, et rentra dans la caserne.

La chambrée où il logeait était déserte. Par les fenêtres lui arrivait un air chaud de printemps; il s'assit sur son lit, et, la tête dans les mains, il murmura :

— La princesse Frasini ! Quelle fatalité !

Et il revoyait cette Juliette idéale, dans ce costume étrange et magnifique, lui souriant de ses grands yeux profonds.

Ah ! ce sourire et ce regard, comme ils étaient entrés jusqu'au fond de son âme !

Et brusquement une autre scène se présenta à sa pensée....

Il voyait une triste et vieille maisonnette sur le bord d'une grande route, entourée d'un petit jardin inculte. Il voyait la pluie qui tombait, il entendait le vent qui soufflait avec de grandes rafales et des gémissements douloureux passant dans les branches dénudées d'un vieux poirier qui venaient, à chaque rafale, donner de grands coups contre la fenêtre.

Et l'obscurité croissait dans la salle sombre et humide où il se trouvait.

Il était alors tout petit, si petit, qu'il pouvait à son aise se cacher sous la chaise de bois, à côté de la table. Il était près du feu, tout seul, et il voyait avec terreur les flammes devenir toujours plus minces, plus rares, et il faisait tout noir autour de lui.

La maison était déserte, d'un silence de mort, quand le vent se taisait, et le pauvre enfant sentait son petit cœur battre d'angoisse et de peur.

Parfois, un tourbillon de vent ranimait le feu et il voyait alors la grande table avec la miche de pain jetée près d'un reste de fromage, et deux verres à côté d'une cruche ébréchée. La cruche était renversée et l'eau, coulant à terre, formait une grande flaque qui brillait quand la flamme s'élevait.

Et la tristesse pleine d'épouvante de cette heure serrait encore le cœur d'André, qui se représentait cette chambre délabrée, remplie d'ombres fantastiques vacillant avec les lueurs du foyer, attisées brusquement aux souffles hurlants de la tempête.

Combien de temps dura ce cauchemar sinistre ? Il ne le savait pas.

Le feu s'était éteint, l'enfant accroupi près des cendres, muet de terreur, laissait couler silencieusement ses larmes sur ses joues pâlies. Il n'osait pas crier. Un sentiment d'abandon complet lui étreignait affreusement le cœur.

Enfin il entendit des pas sur la route et des voix lointaines qui se rapprochaient. La porte s'ouvrit brusquement et deux êtres humains se précipitèrent dans la maison avec des cris et des jurons. Mais tout féroces qu'ils étaient, l'enfant en éprouva une joie immense. Il se leva en essuyant ses yeux du revers de sa petite main et poussa un cri de joie en courant à la rencontre des arrivants.

C'étaient un garçon d'une douzaine d'années, déboité, l'air mauvais, et une fillette un peu plus jeune, à la physionomie hardie et triviale, enveloppée d'un vieux châle trempé de pluie.

— « Ah ! te voilà, petite chouette, dit durement le garçonnet en déposant sur la table une lanterne allumée qu'il tenait à la main. Tu peux aller te coucher, car nous n'avons pas besoin de toi maintenant !

Le petit André se mit à pleurer et voulût s'accrocher aux jupes de sa sœur, mais celle-ci, sans y faire attention, se jetait sur le pain et le fromage et les dévorait.

— « J'ai faim ! » cria André.

Le frère aîné, à ce cri, se retourna, et, voyant sa sœur engloutir la miche, il lui empoigna les mains.

— « Volceuse, hurla-t-il en cherchant à lui arracher le pain.

Prise à l'improviste et plus faible, la fillette ne put conserver sa proie et se vengea de sa

défaite par un torrent d'injures pendant que le pauvre bébé, trébuchant dans la bagarre, roulait au loin.

Il se releva pour aller se cacher derrière une huche, cachette trop souvent protectrice au pauvre mioche.

— « Maman, maman ! gémissait-il à demi-voix.

— « Maman ne viendra plus, dit durement la fillette, tu peux te taire.

— « Papa et maman se sont sauvés, ils avaient assez de nous, ajouta d'une voix sombre le frère aîné et à ces mots il se mit à sangloter et ce fut, pendant un instant, dans la pauvre chambre un concert de cris de désespérés.

Le petit André ne comprenait pas très bien, mais il avait la sensation d'un grand malheur survenu.

Il avait bien vu tout à l'heure ses parents manger en hâte, puis rassembler quelques paquets, et pendant que le père se chargeait des plus gros, la mère était venue vers le petit apeuré et l'avait embrassé follement, mouillant son petit visage de pleurs, et comme elle semblait ne pouvoir se séparer de lui, le père, brutalement l'avait arrachée de ses bras et l'avait poussée hors de la maison.

Puis la porte se referma et André grimpa sur une chaise pour voir par la fenêtre, et longtemps, il avait suivi ses parents des yeux, s'éloignant, courbés, chargés de paquets, à travers la pluie, et quand il ne vit plus rien, sa petite figure resta collée aux vitres jusqu'à ce qu'il fit trop noir au dehors pour distinguer encore quelque chose.

Maintenant, de sa cachette, il écoutait ce que disaient le frère Germain et la sœur Catherine.

Ils s'étaient assis devant les cendres où le Germain avait jeté quelques morceaux de bois.

— « Ce sont des sans-cœur, disait le frère, ils avaient eu soin de nous envoyer dans le bois pour ramasser de la litière, afin de ne plus nous avoir dans les jambes. Mais je me doutais de quelque chose parce que depuis deux jours, la mère pleurait beaucoup et j'ai bien fait de te dire de revenir vers la gare à l'heure du train.

— « Mais nous sommes arrivés trop tard, dit Catherine.

— « Juste à temps pour les voir partir, nous savons cela au moins !

— « Nous sommes bien avancés, dit Catherine. Que veux-tu que nous fassions maintenant, à trois enfants... nous allons mourir de faim !

De nouveau les petits abandonnés se remirent à pleurer.

— « Nous devons mendier, dit enfin Germain.

— « Mais, c'est trop triste, répondit Catherine, et le gosse, qu'en ferions-nous ?

— « Ses parents sont des lâches !... »

Ici André n'entendit plus rien, il s'était endormi au fond de sa cachette, fatigué de pleurer.

...Puis une autre scène passait dans l'esprit du zouave. C'était bien des années après.

Il était assis à l'ombre d'un grand arbre. Devant lui s'élevait une maison riante, peinte de jaune clair, aux volets blancs, surmontée d'un grand toit aux ardoises patinées par le temps, flanquée, à droite, d'une tour carrée qui lui donnait un petit cachet de manoir. Et sur tous les murs, des rosiers fleuris grimpaient, les pieds cachés dans une plate bande où se mêlaient les capucines et les héliotropes. Des terrasses en escaliers s'étendaient devant la façade et conduisaient jusqu'au bord du fleuve, dont la belle eau limpide verdissait les prés qu'elle baignait.

Sur ces terrasses, de vieux ifs de formes diverses s'élevaient entre des parterres bordés de buis où se cultivaient indistinctement des fraisiers et des fleurs.

A sa gauche, derrière les massifs d'arbres qui flanquaient le petit château, il entrevoyait les bâtiments des dépendances qui formaient cour à l'autre façade de la maison ; cette cour fermière était toute pleine de volatiles ; il voyait le fermier devant les étables et les écuries, où il allait taquiner les canards et faire courir les poulains. Et tout ce petit domaine cultivé, soigné, fleuri avait pour ceinture les eaux bleues de la Meuse, et pour décor les hautes montagnes de la rive

opposée dont les rochers en aiguilles semblaient s'élancer des eaux mêmes à l'avant des côtes abruptes.

Il revoyait tout ce paysage frais et calme, ce grand banc ombragé où il avait appris ses leçons et, derrière ce banc, le grand verger tout plein de pommiers, poussant du milieu des hautes herbes, traversé par une allée de vieux ormes aux troncs bizarres qui aboutissait à une grille, dont les rinceaux de fer étaient soutenus par de grands piliers joliment sculptés et surmontés d'un gros artichaut. C'était bien la petite gentilhommière du siècle dernier, avec sa grâce un peu mignarde, mêlant l'élégance à la simplicité campagnarde, le satin de Watteau aux sabots de Jean Jacques.

Et les yeux d'André se mouillaient à ce souvenir. C'est dans ce nid ensoleillé que le zouave avait passé son enfance et sa jeunesse, auprès de ce grand homme pâle et triste, qu'il appelait son oncle et qui était venu le chercher un jour dans la sombre mazure, où ses parents l'avaient abandonné.

Une vieille servante faisait le ménage de cet oncle bon et silencieux, qui lui parlait peu et l'aimait tant.

Jamais, ni lui, ni la vieille Célestine ne ramenaient les pensées de l'enfant sur le passé, et il avait fallu qu'André devinât peu-à-peu, tout seul, le triste secret qui assombrissait sa vie.

Sa mère était la sœur de son bienfaiteur. Comment, par quelle aberration d'esprit, quelle faiblesse de jugement Mademoiselle Huchet en vint-elle à épouser le jardinier de Rocmart, ainsi s'appelait le petit domaine? C'est ce que le jeune zouave ne sût jamais, ce qu'il ne voulait pas savoir. Il était assez douloureux déjà que cette mésalliance ternit à ses yeux le souvenir maternel.

Lorsqu'il partit pour le collège, son oncle lui avait dit simplement :

— Je te prie de m'appeler ton père. Je t'ai adopté. Tu porteras mon nom : Huchet de Rocmart. Celui-là, au moins, c'est le nom d'un honnête homme.

Un jour de vacances, il s'en souvenait, il avait seize ans et la vieille Célestine, en l'honneur de cet anniversaire, préparait à la cuisine des tartes qu'il aimait. Assis, comme toujours, sous son grand arbre, il rêvait selon son habitude d'enfant solitaire.

Son père adoptif était très silencieux et André, sans ami de son âge, se renfermait trop en mélancoliques songeries. Il faisait un temps splendide et le brouillard du soir commençait déjà à monter de la Meuse comme un voile de tulle blanc. André attendait le retour de son oncle, qui était allé voir une terre à acheter. Comme il tardait à revenir, il quitta son banc pour aller regarder à la grille. Mais au bout de l'allée des vieux ormes, il aperçut un homme et une femme. Leurs costumes, à la fois voyants et sordides lui fit croire que c'étaient quelques bohémiens de passage et il mit la main à son gousset pour y chercher des sous. En approchant d'eux, il vit leurs yeux hardis, le dévisager avec un air impertinent et moqueur, qui l'irrita.

— Que faites-vous ici? demanda-t-il brusquement.

— Nous venons t'embrasser, mon fiston, dit la femme, en ouvrant ses bras pour enlacer André, qui se recula d'un bond.

— Vous êtes folle? dit-il sèchement apeuré.

— Voyez donc, qu'il est fier, fit l'homme en ricanant. Monsieur ne veut plus reconnaître son frère et sa sœur?

A ces mots, le pauvre André s'était souvenu : C'est vrai, il avait un frère et une sœur. Qu'étaient-ils devenus? Serait-ce ces gens débraillés, dont la physionomie vicieuse le faisait frémir? Et il les regardait avec un mélange d'épouvante et de douleur.

— Où est-il, le vieux? dit Catherine avec insolence de sa voix éraillée.

— Il peut bien nous donner de l'argent, c'est pas permis de laisser ainsi sa famille crever de faim.

— Et tous deux voulurent se mettre en marche vers la maison, lorsqu'une voix rude les fit se retourner.

L'oncle entra par la grille et criait d'une voix brève : Halte-là !

A la vue de Monsieur Huchet, leur hardiesse tomba complètement.

— Mon oncle, dit Germain, en ôtant sa casquette pendant que Catherine essayait de gauches révérences.

— Qui vous a permis d'entrer ici ? dit Monsieur Huchet d'une voix sévère ; vous savez bien que je vous ai chassé hors de chez moi pour toujours.

— Mon oncle, dit Catherine aigrement, quand on meurt de faim on s'adresse d'abord à sa famille, et nous mourons de faim.

— C'est votre faute, répondit l'oncle avec une dureté qui étonnait André. Je vous ai donné à choisir entre une existence assurée et honnête et la liberté telle que vous l'entendiez ; vous avez choisi la liberté, tant pis pour vous.

Germain enfonça sa casquette avec colère sur sa tête.

— Nous irons au village mendier le pain que vous nous refusez, dit-il avec une violence encore retenue.

— Le chantage ne m'émeut pas, dit froidement Monsieur Huchet, allez au village, on vous y connaît malheureusement.

En voyant que son essai d'intimidation ne réussissait pas, Germain serra les poings, son visage dur, halé, déjà abîmé par le vice, se convulsa.

— Si vous aviez été bon avec nous, dit-il, rageur, nous ne vous aurions pas quitté.

— Vous avez eu le choix, dit patiemment l'oncle, dont le visage exprimait une intense tristesse. Je vous ai toujours dit que ma maison vous était ouverte à condition que vous y viviez en honnêtes gens. Vous avez préféré le vice et le désordre, à qui la faute ?

— C'est à dire que nous n'étions pas d'humeur à vivre comme des cagots, ainsi que ce grand dadais, glapit Catherine furieuse en regardant André.

— Assez, interrompit brusquement monsieur Huchet, en montrant la grille aux deux misérables. Partez, vous savez trop bien quelles armes j'ai contre vous... Et comme à ces mots toute leur faconde et leur audace disparaissait sous une impression de réelle terreur, il tira une pièce de cinq francs de son gousset et la leur jeta en disant :

— Tenez, voici de quoi manger ce soir, s'il est vrai que vous n'avez plus rien, mais souvenez-vous que si vous reparez une seule fois encore chez moi, je vous fais arrêter sans miséricorde !

Germain et Catherine tournèrent rapidement sur leurs talons, sans mot dire, et bientôt ils disparaissaient derrière la grille, sur la grand'route.

Et André, près de son oncle, les vit disparaître, courbés, lamentables, véritables types de vices et de misère.

Voilà donc son frère et sa sœur ?

Il avait été si ému, si troublé, si surpris de cette visite imprévue que, soudain, ses nerfs prenant le dessus, il éclata en larmes.

Monsieur Huchet entourra de ses bras les épaules de son neveu.

— Pleure, mon pauvre enfant, dit-il doucement en appuyant sa tête blonde sur sa poitrine, pleure, personne plus que toi n'a sujet de pleurer !

Ah ! il ne l'oublia jamais cette conversation solennelle qui suivit l'émouvante entrevue.

Assis sur ce banc où, si peu de minutes auparavant, il rêvait indolent et heureux, il apprenait maintenant cette triste faiblesse maternelle qui l'avait unie à un homme indigne d'elle.

Il savait maintenant qu'après ce mariage, son oncle avait remis à sa sœur toute sa part d'héritage, resté jusque là indivis. Possesseur de cette modeste fortune, son père, qui n'avait jamais palpé que la paie de semaine de son travail, l'ouvrier s'était figuré devenir un nouveau Crésus. A Mézières, où le malheureux couple se réfugia, il dilapidait en beuveries et sottises dépenses la centaine de mille francs qui formait toute la fortune de sa femme, il devint un ivrogne violent et incorrigible qui terrifiait la pauvre mère d'André.

La misère vint, et, un jour, monsieur Huchet apprit que sa sœur et son beau-frère avaient disparu, laissant seuls leurs trois enfants.

Quelque juste que fut sa colère, il l'oublia pour aller chercher les pauvres abandonnés. Il les prit chez lui, espérant que ses soins et une bonne éducation parviendraient à effacer la tare originelle, mais les aînés étaient déjà corrompus.

Ils se faisaient chasser de tous les établissements où il les plaçait. Il fallût qu'il se résignât à les garder chez lui sur un pied de surveillance continu. Un jour, pendant la grand'messe, ils pénétrèrent chez le curé et lui volèrent cinq cents francs. Le crime n'aurait pas été découvert car personne ne pensait à soupçonner les neveux du brave et vénéré seigneur du village, si eux-mêmes ne s'étaient pas dénoncés en faisant des dépenses inconsidérées.

Alors l'oncle, écœuré et désespéré, les avait chassés à jamais de Rocmart.

Voilà ce qu'André avait appris, et il se souvenait encore combien le ciel était pur, la Meuse cristalline, la verdure fraîche, le paysage calme et serein pendant que sa jeune âme se voilait à jamais d'un crêpe de honte.

Car plus jamais il ne devait retrouver cette insouciance de jeunesse. En vain son oncle chercha à atténuer l'effet terrible produit dans le cœur jeune et sensible d'André, il ne pût lui ôter cette méfiance ombrageuse qui devait faire de sa vie un long supplice.

Et cependant combien il était bon, ce cher oncle. Il éleva André avec des soins maternels, il voulut lui donner l'éducation la plus complète, il l'adopta, lui donna son nom et sa fortune, mais tout cela ne servit qu'à affiner encore l'extrême sensibilité du jeune homme, qu'à lui donner une défiance profonde de lui-même et de l'humanité.

Et quand il mourut, trop tôt, car André venait seulement de terminer ses études, le jeune homme se trouva livré à une solitude qui pesait trop à son âme aimante et confiante.

Ce fut alors qu'André apprit le départ de Traslín pour Rome. Il l'aurait suivi, mais les affaires de succession n'étaient pas terminées, il ne pouvait s'en aller sans régler bien des choses, il fallait attendre.

Un jour d'hiver, ah! ce jour-là, André ne l'oubliera pas non plus; il était tristement assis dans son fauteuil, regardant la Meuse qui roulait des glaçons au bas de la terrasse et la campagne toute blanche de neige, si belle dans sa mélancolie désolée. Tout à coup il entendit une grande agitation du côté de la cour, des pas, des courses, des voix agitées. Il se précipita vers la cuisine dont la porte grande ouverte était obstruée par la vieille Célestine qui faisait des gestes d'effroi.

Il l'écarta brusquement et pâlit en voyant quelques paysans portant un corps inanimé.

Célestine saisissant son jeune maître avait voulu l'empêcher d'avancer, mais lui se débarassa d'elle et le cœur battant, demanda qui on lui apportait.

— C'est le frère à Monsieur, dit un paysan en ôtant sa casquette, embarrassé et rougissant.

— Mon frère?

— Oui, nous l'avons trouvé étendu dans la neige, on dirait qu'il est mort.

Hélas! il n'était pas mort; l'ivrogne, pris par le froid sur la route avait été trouvé à demi-gelé. André le soigna, le ranima, mais le misérable n'était plus qu'un infirme assez conscient pour être une charge pénible et douloureuse qu'André accepta avec courage et résignation. Mais à cet âge, pareille existence est trop anormale pour n'être pas funeste. André s'étiolait dans un morne et sombre isolement. Il ne voulait voir personne, il se renfermait dans l'exercice consciencieux de ses devoirs de propriétaire, mais sa porte restait fermée sauf au vieux curé qui, lui, avait suivi de près tout ce drame intime de famille, et, comme son ami Huchet, avait gardé le secret du vol honteux.

Et ce fut lui qui força André à partir pour Rome. Il n'aurait pas obtenu de lui qu'il partit pour se distraire. En lui montrant un but de dévouement il le persuada. Ainsi André arriva à Rome et au milieu des distractions si grandes d'une vie nouvelle d'activité et de travail, la jeunesse comprimée jusque-là chez lui se montrait en une vive réaction. Il en avait oublié la plaie vive de son existence. Comment l'avait-il oubliée jusqu'au point de faire cette folie de hier? d'oser lancer à l'une des plus grandes dames de Rome cette gerbe de fleurs avec son cœur tout neuf d'enfant amoureux?

Et l'image souriante et superbe de Juliette passait devant ses yeux et il rougissait de honte,

il sentait son âme envahie de tristesse, de cette tristesse amère de l'amour entrevu, perdu, sans espoir.

Il ne voulait plus penser à cette femme dont le souvenir faisait bondir son cœur d'ivresse. Ce serait une page inoubliable dans sa vie morne, une page unique, ensoleillée, radieuse, mais qui n'aurait jamais de lendemain. Il n'irait plus dans le monde, il fuirait tous les coins de Rome où il pourrait rencontrer la princesse Frasini. A quoi bon se rendre plus malheureux encore en la revoyant, en ravivant un sentiment qui jamais ne pourrait s'épanouir. Mieux valait couper court à l'aventure. Il serait désormais zouave, rien que zouave, rien qu'un soldat parmi les soldats, un pauvre troupier morose attendant l'heure espérée du combat où les balles ont parfois pitié des cœurs souffrants.

Il en était là de ses rêveries quand Traslin arriva dans la chambre.

— Je te cherche de tous côtés, nous avons trois heures encore pour le moins avant l'appel du soir, veux-tu venir faire un tour au Pincio, nous retrouverons là tous les masques d'hier.

— J'ai mal à la tête, dit André en appuyant son front brûlant contre le mur, va tout seul, je n'en puis plus.

Eh bien! t'es joliment demoiselle, dit Traslin en riant. Si un pauvre petit bal te met dans ces états, que feras-tu quand il faudra se battre?

— Mon devoir, répondit simplement André.

(A Suivre)

MAVII.





LE VRAI AU THEATRE

J'aurais voulu laisser le dernier mot à M. Pierre Denis, sur une question à laquelle il vient de consacrer deux importants articles dans la « Revue Mauve », et je l'aurais fait d'autant plus volontiers, qu'au fond nous sommes du même avis; mais précisément il me paraît utile de montrer que le désaccord entre nous est plus apparent que réel et pour cela, je me vois forcé de relever quelques erreurs qui pourraient nuire à la clarté de la discussion.

M. Denis, reconnaissant que la question de l'interprétation du répertoire tragique vaut la peine d'être traitée et que sa solution importe à l'avenir de la tragédie, par conséquent à l'avenir du théâtre, me fait, avec une bonne grâce extrême, cette seconde concession d'admettre, que sans naturel il n'y a pas de bonne interprétation.

Je n'en demanderais pas plus; et quand M. Denis ajoute qu'il s'agit maintenant de savoir ce que c'est que le naturel au théâtre et si l'on peut y arriver sans des procédés, sans des artifices spéciaux, je suis tout disposé à le suivre dans cette voie. Ces artifices, je les connais et je peux d'autant moins contester leur valeur que j'ai chaque jour à les enseigner. Mais cela ne regarde pas le public. Il n'a pas à s'occuper de la façon dont s'y prend l'auteur, pour donner l'illusion de la vérité. Tout ce qu'il peut exiger, tout ce que j'exige avec lui, c'est que cette illusion soit complète; et ce que je reproche à nos auteurs tragiques, c'est justement qu'à cause de leur emphase et de leurs procédés ridicules, ils n'arrivent jamais à nous donner cette illusion. Ils déclament quand il faudrait dire, quand il faudrait vivre.

Et comme j'avais appuyé mon opinion à ce sujet sur des lectures de salon, M. Denis m'objecte que la diction de salon et la diction de théâtre sont deux choses très différentes. Oui, assurément, s'il s'agit de lectures faites par des écoliers comme il dit, et même par de bons amateurs. Mais il se trompe s'il s'agit de pièces lues par de vrais artistes. M. Denis peut être sûr que si les effets sont atténués, si la voix se mesure à la grandeur de la salle, ce qui n'est qu'une question de plus ou de moins, un artiste n'interprétera pas un rôle de Labiche, dans une lecture de salon, autrement que sur une scène. Rien ne sera changé à sa compréhension du rôle, à la façon de mettre en lumière le personnage qu'il incarne.

Tout récemment encore j'ai eu l'occasion de lire dans une soirée, le premier acte du *Misanthrope* avec M. Berr, de la Comédie Française, et il était bien évident que le brillant artiste disait le rôle d'Alceste, livre en main, exactement comme il l'aurait dit au théâtre. Mêmes intonations, mêmes jeux de physionomie; il n'y manquait rien que les gestes.

Eh bien, ce sont des lectures de ce genre qui m'ont donné la conviction que la tragédie gagnait beaucoup à être dite avec naturel; d'abord parce que rien n'est beau que le vrai, que lui seul est émouvant, et puis parce qu'en réalité, les admirables pièces de Corneille et de Racine

n'ont rien de commun avec ce qu'il faut entendre par tragédie, avec la tragédie chantée d'Eschyle ou de Sophocle. Mais cela nous entraînerait trop loin. Avec nos poètes tragiques, nous ne sortons pas de l'humanité. Donc le naturel dans l'interprétation de leurs œuvres est indispensable. Il s'impose.

Cela ne signifie pas que la vérité théâtrale est la même chose que la vérité réelle; elle doit seulement en donner la sensation. Et cela me semblait si évident, que l'idée ne m'est même pas venue de m'arrêter à cette différence qui est une simple affaire de métier. Je vois que j'ai eu tort, puisque M. Denis s'y est trompé et qu'il va jusqu'à me prêter les théories les plus extravagantes.

« Quand Oreste croit voir les Euménides, dit-il, et qu'il leur demande pour qui sont les serpents qui sifflent sur leurs têtes, il est halluciné, il doit le montrer; le morceau peut se dire avec le genre de naturel qui convient à la folie et non sur le ton d'une personne demandant s'il fera beau demain. »

Comment M. Denis a-t-il pu supposer que j'approuvais une interprétation aussi saugrenue ! Est-ce que ce serait la vérité ? Est-ce que ce serait naturel ? Ce serait idiot ! Mais pourtant, Oreste parlant ainsi de ce ton bonhomme, ne serait pas plus extraordinaire qu'Agamemnon prenant le ton de Joad prophétisant la venue du Messie, pour éveiller Arcus et pour lui dire ces mots si simples : « Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille. »

Le naturel, ce n'est ni l'emphase ni la vulgarité; c'est l'art d'être vrai, c'est à dire de conformer sa diction au personnage, au milieu et aux circonstances.

« Britannicus » ne peut donc pas être joué comme le « Voyage de M. Perrichon. » Mais on peut être noble et pathétique sans sortir du naturel, sans cesser d'être humain.

M. Denis le croit comme moi, ses intéressants articles le prouvent, et puisqu'il n'y avait entre nous qu'un malentendu, il serait inutile d'insister. Quant à essayer de convaincre ceux qui aiment le ronron tragique, ce serait peine perdue. Aux gens qui n'ont pas l'oreille juste, à quoi bon parler de fausses notes ?

DU CHASTAIN.



UNE HISTOIRE D'AMOUR

au temps du Saint Roy Louis

Quand le Roy Louis neuvième appela pour la croisade le ban et l'arrière-ban des chevaliers de son Royaume de France, Jehan de Varicourt avait dix-huit ans à peine. Il avait été armé chevalier par le Roy Louis en mémoire de la mort glorieuse de son aïeul à Bouvines. Déjà orphelin de père et de mère, il eût voulu partir lui aussi pour la Terre-Sainte, mais le Roy ne le voulut point : « Ce me serait grand dommage et peine trop dure, lui dit-il, de voir occire par les infidèles un si jeune et gentil jouvenceau. »

Son suzerain et tuteur, le noble sire de Brétigny, allant en Palestine, lui avait remis la gestion de son fief de Varicourt, et Jehan, ayant vu partir avec tristesse les féaux chevaliers de France, se retira dans son castel, s'exerçant aux brillantes passes d'armes ou chassant au faucon. Le soir, à la veillée, il se faisait conter par son fidèle Berthier, le plus âgé de ses hommes d'armes, la bravoure et les hauts faits du Roy Philippe-Auguste ; ou bien, il s'en allait seul par la plaine, rêvant aux étoiles, goûtant la sérénité troublante des nuits pures et priant Dieu de protéger le Roy Louis, car sa défunte mère lui avait dit en mourant de toujours aimer et révéler par dessus toutes choses Monseigneur Jésus, la Vierge Marie et Monseigneur le Roy.

La fête de Pâques arriva. Il y devait selon l'usage, rendre hommage à la jeune Dame de Brétigny, étant vassal du Comte. Il ne l'avait vue qu'une fois, à la chapelle, le jour du mariage, et il se rappelait avoir été heureux en lui baisant la main. Or donc ce jour de Pâques, ayant revêtu sa plus belle cotte de mailles, l'armure étincelante, et ceint son épée la plus précieuse, il se rendit au castel de Brétigny. La Comtesse Rinalda le reçut dans la grande salle du château, assise sous un dais de velours rouge, ayant auprès d'elle ses hommes d'armes, son écuyer et ses pages. Elle était moult belle et douce à regarder : ses cheveux châtons ombrèrent les rives de son front pur, ses yeux étaient couleur d'azur et son visage noble et bon souriait de gente façon pour le peu hardi jouvenceau. Il s'avança le cœur tout ému, mit un genou en terre et baisa la main blanche. « Je suis aise de vous voir, gentil chevalier, dit Rinalda, mais le chemin vous a dû sembler long et la fatigue sans doute vous accable. — Noble et gente Dame, dit Jehan de Varicourt, oncques ne serait chemin trop long ou fatigue trop dure pour aller jusques à vous. — Vous êtes courtois, Messire, et je vous tiens pour loyal chevalier. » Madame Rinalda conduisit son hôte à la chapelle. Après les saintes oraisons, tous deux vinrent sous les vieux chênes qui dataient de l'an Mille. Jehan parla de maint exploits

du Sire de Brétigny dont il avait ouï le matin même par un courrier de Madame Blanche de Castille. Mais la Comtesse devenue pensive et triste, ne répondait pas. Le jeune Sire de Varicourt devint timide devant le silence de sa suzeraine. Il sentait dans son cœur de douces choses à dire, mais il n'osait. Sur le bord du chemin il vit une rose : la couleur tendre de cette fleur résumait le vague de son âme ; il la cueillit et l'offrit à Rinalda. Celle-ci la prit distraitement et se piqua le doigt. Lors Jehan de son écharpe blanche étancha le sang qui coulait, et il comprit soudain que son écharpe blanche lui était devenue un trésor.

Le soir, en s'en allant vers le donjon de Varicourt, il chevaucha rêveur, cherchant dans la nuit les yeux couleur d'azur et lors de la veillée il n'écoula guères l'histoire du Roy Philippe-Auguste. Quand vint l'heure du sommeil, il pria longuement Monseigneur Jésus d'accorder moult joies et bonheurs à la belle dame de Brétigny, et il s'endormit en baisant l'écharpe blanche.

Plusieurs semaines s'écoulèrent.

Jehan de Varicourt ne songeait qu'à revoir sa suzeraine. Mainte fois il s'approcha de Brétigny, espérant que le hasard la lui ferait rencontrer, mais oncques il ne la vit, et n'osant point entrer au manoir, il s'en revenait tristement.

Un jour qu'à travers la forêt il cheminait sans but, au gré de son coursier, celui-ci fit entendre un hennissement auquel répondit celui d'une cavale. Après quelques instants, Jehan se trouva dans une clairière, où ce qu'il vit lui causa plus grand effroi que ne l'eussent pu faire les méchantes dagues de cent infidèles. A côté de sa haquenée gisait Rinalda, les yeux clos, le visage tout pâle, et, quasi privée de vie. Le gentil chevalier, quittant sa monture, s'approcha, se mit à genoux : « Elle vit, elle vit encore ! » il fit dévotement le signe de la Croix et dit grand mercy à Monseigneur Jésus. Puis, voulant la porter sur son cheval, il la souleva dans ses bras ; alors des flots de tendresse lui affluèrent au cœur ; il regarda longuement sa figure tant moult belle et douce à regarder, puis s'étant assuré qu'elle n'était point éveillée et que personne, horsm's Dieu lui-même, ne le pourrait voir, il pencha ses lèvres et baisa doucement son front pâle et ses yeux clos. Elle revint à elle. Avait-elle senti le contact de ses lèvres ? Il ne le sut point. « C'est vous, Messire de Varicourt ! dit-elle, c'est bien à vous de m'avoir secourue. J'aurai besoin de votre aide pour monter en selle car cette méchante beste m'a vilainement fait cheoir et m'a mise à mal. » Elle expliqua sa chute : son cheval effrayé par un loup, après une course folle, s'était abattu. « Et maintenant, Messire, dit-elle, aidez-moi et faites-moi compagnie jusqu'à Brétigny. »

Il la mit en selle et tous deux s'en allèrent mollement bercés par le pas lent de leurs montures. Jehan se sentait troublé et ne savait que dire. Il parla d'un hardi faucon qu'il avait élevé, puis il pensa qu'il eut dû trouver des choses plus galantes et que sa suzeraine le devait juger de peu de courtoisie ; et lors, gêné, angoissé de ne trouver rien à dire, il se tut. Arrivée au manoir, Rinalda lui dit : « Vous ne parlez pas et semblez triste, Messire Jehan ; auriez-vous peine de cœur ? — Non pas, Madame, je n'ai nulle peine et je vous ai grand mercy. Je me sens l'âme heureuse et je songeais tantôt combien ce m'est douceur de me trouver auprès de vous. — S'il en est ainsi, gentil chevalier, vrai plaisir me ferez, si venez souventes fois me tenir compagnie. Amenez-moi dimanche votre hardi faucon et nous ferons bonne chasse. Sur ce, adieu, beau Sire, rêvez de jolis rêves et que Dieu vous garde ! » Et Jehan s'en retourna, ayant au cœur une joie infinie qu'il n'avait jamais connue.

Le Dimanche d'après, il emmena à Brétigny le hardi faucon qu'il avait élevé. Et il y revint encore et mainte et mainte fois. Il devint pour Rinalda plus qu'un ami, presque un frère. Elle lui contait ses peines, ses craintes pour la vie de son époux et elle allait avec confiance vers cette affection qu'elle devinait immense. Souvent ils parlaient de la Palestine lointaine, de la piété du Roy Louis, de la vaillance des preux chevaliers qui s'en étaient allés si loin, si loin du beau pays de France, pour délivrer le Saint Sépulcre. On n'avait point de nouvelles de la marche des croisés. Jehan assurait que la haute bravoure du Sire de Brétigny triompherait aisément du yatagan des infidèles. Jamais ils ne parlaient d'amour. Parfois ils demeuraient silencieux, elle perdue dans un songe, lui cherchant à lire dans ses yeux d'azur profond. Il l'aimait chaque jour davantage, mettant sa vie en elle, heureux de son sourire ou attristé de sa tristesse. Il eût voulu lui dire qu'il l'aimait d'amour, mais il sentait que la Vierge Marie le jugerait félon envers Monseigneur de Brétigny. Il eût voulu la prendre dans ses bras, la tenir contre son cœur, lui donner dans un baiser un peu de sa tendresse, mais il n'osait, de crainte qu'elle n'en fût peinée. Elle était sa pensée de toutes les heures : soit qu'il chassât le cerf dans les bois de Varicourt, soit qu'il joutât dans les tournois, soit qu'à la chapelle il écoutât les chants de la Sainte Eglise, toujours il songeait à Rinalda, mettant son espérance à la voir soudain paraître, ou faisant du son des orgues un chant d'amour qu'il lui adresserait.

Un jour il vint d'Orient une fatale nouvelle, annonçant la mort de Monseigneur Robert d'Artois avec un grand nombre de chevaliers français dont on ignorait les noms. Jehan pensa que Rinalda devait être en inquiétude. Il se rendit à Brétigny et trouva sa bien-aimée, pleurant toutes ses larmes, tant elle craignait que son époux fût au nombre des morts. Il sentit son cœur mollir et déborder de tendresse; il s'approcha de Rinalda, mit un genou en terre et baisant sa main blanche il y but dévotement une larme qui coulait. Et plein de respect pour cette navrante peine, ayant au cœur le remords de son amour coupable, Jehan, de toute son âme, pria longuement la Vierge Marie de garder la vie sauve et de venir en aide à Monseigneur de Brétigny.

Ce soir-là, ce fut l'âme triste qu'il quitta la pauvre Rinalda.

Comme il s'en retournait à la clarté des étoiles, songeant à la douleur de Rinalda, son cheval hennit bruyamment et bientôt Jehan vit luire la cuirasse d'un hardi chevalier. C'était le sire de Malimprey, fort méchant baron, qui jadis n'avait point eu honte de guerroyer contre Madame Blanche de Castille, et qui voulait male mort à la comtesse de Brétigny pour ce qu'elle avait refusé de le prendre pour époux. « Par Dieu ! Messire de Varicourt, fit-il railleusement, vous trouvez bonne fortune au castel de Brétigny, mais votre Dame aurait moult mieux fait de prendre jouvenceau plus hardi et plus vigoureux ! — Messire ! vous me raillez et vous insultez méchamment la comtesse de Brétigny ! chevalier félon, je vous vais occire, car celui qui insulte Madame de Brétigny ne doit plus voir la lumière du jour. Garde à vous... » Aussitôt il tira son épée, celle dont s'était servi son aïeul à Bouvines ; les deux adversaires enlevèrent leurs montures et se jetèrent l'un sur l'autre. Leurs terribles coups résonnaient dans la nuit avec le choc des armures. Soudain, Jehan faisant dans une feinte tourner sa lourde épée, l'abattit formidable sur le casque de son ennemi et lui pourfendit la tête, mais en même temps, il sentit sous le bras une douleur aigüe : l'épée du sire de Malimprey lui était entrée au défaut de l'épaule. Il vit cheoir raide mort l'insulteur de Rinalda, mais affaibli par sa blessure, il dut se reposer sur l'herbe. Lors il pria Dieu pour l'âme du chevalier félon qu'il venait d'occire et il s'évanouit.

Ses hommes d'armes ayant vu revenir son cheval sans cavalier, se mirent à la recherche de leur maître et l'ayant trouvé, le portèrent à Varicourt. Le lendemain Jehan reprit connaissance, mais il sentit que sa blessure était moult cruelle et qu'il allait mourir. Il songea à Rinalda et fut pris d'une tristesse infinie à l'idée de quitter la vie sans lui avoir dit combien il l'aimait. Puis il pensa à lui mander un courrier qui la priât de venir, se disant qu'elle ne refuserait certes pas de lui accorder ce contentement suprême.

Son fidèle Berthier, le plus âgé de ses hommes d'armes, celui qui naguères à la veillée lui contait la bravoure et les hauts faits du Roy Philippe-Auguste, partit quérir Madame de Brétigny. L'attente fut longue et sa vic diminuait. Son chapelain lui donna la communion, et enfin, vers le soir, il entendit le galop de deux chevaux passant le pont-levis. Rinalda entra pâle et triste; elle venait d'apprendre que Jehan mourait pour elle. « Madame, lui dit-il, je vous ai grand mercy d'être venue; maintenant que je vous vois, la mort me sera douce. Je vous ai voulu dire un dernier adieu..... Je vous ai voulu dire mercy pour le bonheur que j'ai eu de vous connaître et de vivre souventes fois dans votre compagnie. » Rinalda pleurait. — « Il me reste un aveu à vous faire, car devant la mort on se peut tout dire : madame, je vous aimais d'amour et je vous ai désirée; c'était mal sans doute, mais je vous aimais tant !... Rinalda, me voulez-vous pardonner? » Elle, sans répondre, se pencha vers le mourant, l'attira contre son cœur, et, lentement, mit à son front pâle un long et tendre baiser. Et Jehan, dans une extase, rendit son âme à Dieu.

ALBERT VAN DEN PLAS.





NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

P. P.

UN AMATEUR D'AMES,

par Maurice Barrès.

Nous connaissons tous ce petit livre, inspiré, il y a quelques années, à Barrès par les paysages d'Espagne.

« Dans ce court roman, écrit-il, j'ai essayé de faire comprendre le grand rythme qu'on donne à son cœur, si l'on remet à ses morts de le régler. Nous sommes les prolongements, la suite de nos parents. Ce sont leurs concepts fondamentaux qui seuls sauront, avec un accent sincère, chanter en nous.... On voit dans *Un amateur d'ames* un petit être empoisonné par les morts d'Espagne qui n'étaient pas de sa race. »

Barrès nous donne aujourd'hui, en même temps que la notice sur *Stanislas de Guaita*, dont nous avons ici publié des extraits, une nouvelle version de ce court roman d'une âme frêle, qui, transplantée en Espagne, ne put y respirer la poussière des tombeaux.

L'auteur a repris, avec amour, ces pages, sur les lieux mêmes qui les lui avaient dictées, et qu'il a voulu revoir pour redoubler ses sentiments et collationner ses images. Il nous les rapporte plus pénétrantes, plus subtiles, d'une couleur et d'un parfum rajeunis. A propos de ce cahier de route, de ces notes prises parfois à la lueur des cierges ou sur les dalles des tombeaux, dans la solitude qui le faisait contemporain des morts, à propos de ce volume dont la

société des graveurs sur bois, « *L'Image*, » a enrichi le tirage de très intéressantes illustrations de L. Dunke, Barrès écrivait, ces jours derniers, dans le *Journal*, un délicieux article dont nos lecteurs nous sauront gré de reproduire la fin.

....A moins qu'une complaisance d'auteur ne m'abuse, dans un *Amateur d'ames*, on voit la montagne de Tolède contractée de passion sous un ciel silencieux ; l'Escorial, formidable caveau scellé au milieu des sierras pour transmettre à l'éternité le tête-à-tête d'un despote et d'un Dieu ; Grenade enfin, qui n'est qu'une tente dans une oasis, et, sous un parasol délicieusement brodé, le plus mol oreiller du monde. De tels milieux, par leur impériosité, peuvent détruire des êtres.

Maintenant je souhaite une occasion, c'est à dire du loisir, pour raconter ce qu'est le Montserrat en Catalogne, monastère sublimé installé là-haut sur des abîmes et couleur des rocs auxquels il est collé. A Manrèse, au Montserrat, je suivais les traces d'Ignace de Loyola. Ce n'était pas dans la saison où la montagne est couverte de roses muscades. J'y passai la semaine sainte. Au soir, une large paix, comme des nappes de silence, descendait sur cet antique pays. Seuls, dans la dure montagne, des oiseaux chantaient, dont les voix, malgré les distances se distinguaient nettement. Des terres de la plaine, bien loin en bas, sortaient ces couleurs vieux rose si enivrantes que Velasquez donne à ses pourpoints. Gardés de l'abîme par des grilles, nous nous faisons très justement l'effet d'être encagés par précaution contre l'ivresse et le vertige du sublime.

L'église était absolument noire. C'est ici peut-être que Richard Wagner, qui aimait le Montserrat, comprit la nécessité de laisser le spectateur dans l'obscurité. On n'aime pas à révéler les mouvements de son âme sous de trop fortes émotions. Nous distinguons seu-

lement la Vierge privilégiée, « la brunette », comme ils l'appellent familièrement, avec une rose énorme à ses pieds. Vers cette idole phénicienne, d'un visage noir et si fin, montaient les hommages légers des voix enfantines. La maîtrise de Montserrat est une des plus belles du monde. Mais, du fond de l'église, un autre chœur, très grave, lui répondit. Je crus entendre la voix de la montagne... « C'est alors que je me sens frappé jusqu'au vif; c'est là ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles. C'est de ces cris que vous entendrez retentir tous les coins de cette montagne. C'est en ce lieu que je vous invite durant le temps de la Passion; c'est là que le sang et les larmes, les douleurs cruelles du Fils, la compassion de la Mère, la rage des ennemis, la consternation des disciples, les cris des femmes picuses, la voix des blasphèmes, que vomissent les juifs, celle du larron qui demande pardon, celle du sang... »

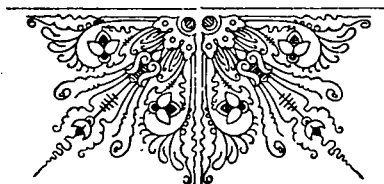
Qui donc s'exprime avec cette magnificence? Bossuet, dans un sermon qui nous parvint en lambeaux. Connaisait-il le Montserrat? Il parle simplement du calvaire le vendredi de la Passion.

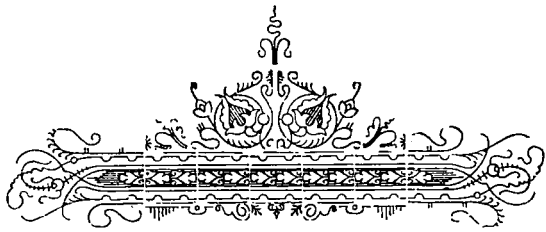
Si je songe à l'Espagne, les souvenirs se pressent et remplissent l'atmosphère. Je vois

Palma dans l'île de Majorque, toute blancheur, lumière, pureté : une goutte de lait tombée en plein soleil sur la mer. Le sujet préféré des peintres dans cette île fortunée, c'est le jeune Tobie et l'ange. Les enfants, nombreux comme chez tous les peuples ichthiophages, mènent par les rues en place de chiens des jeunes moutons familiers. C'est volupté ici de respirer l'air : il a de la saveur comme l'eau de ces sources excellentes, célébrées par Anatole France dans un poétique couplet du *Lys rouge*. Et quelle admirable simplicité dans les moyens de la beauté aux îles Baléares. C'est une jeunesse qu'on jurerait immortelle, une joie, une lumière, une âme que nous offrent les choses et les gens. Le soir enveloppe Majorque plus doucement qu'aucun pays. La nuit n'est ici qu'une gaze impalpable jetée sur un arbre odorant.

Dans les jardins de Malaga, certain jour inoubliable, pas un souffle d'air ne remuait la végétation tropicale. Je respirai dans une rose tout ce qui tient de sombre Orient et les romanesques désirs de la mort. Seule, une branche ployait sous la frénésie d'un oiseau chanteur. Comment noter ce cri sublime, toute cette beauté qui monte éternellement du rivage sur la mer? Heureuse et claire Bétique!...

MAURICE BARRÈS.





PILE ET FACE

Libre esthétique.

ENCORE un salonnet où, de plus en plus, l'art se déplace, se sauve des cimaises pour se blottir dans les vitrines, abandonne le tableau pour se mêler à la pâte du potier, au métal de l'orfèvre, à la soie de la brodeuse.

Dans ces expositions il n'y a qu'un seul art pictural de valeur, celui du dessin. Mais peut-on appeler un art de valeur, celui dont l'action noscive est telle, qu'il ne peut jamais décorer autre chose, que le cabinet particulier ou le fumoir du vieux marcheur.

L'extension du dessin obscène, disons le mot cru, s'accroît de plus en plus dans ces expositions particulières. Sous prétexte d'art, on offre aux femmes honnêtes et à la jeunesse des spectacles qu'on a placés à Naples dans un musée secret ou qu'on devrait réserver pour les maisons à gros numéros. Rops, Rassenfosse et les autres illustrateurs d'œuvres pornographiques devraient être mis à part, le public serait ainsi prévenu et seuls iraient les admirer, ceux qui se plaisent à ne voir dans l'art qu'un piment de plus pour leurs sens pervertis.

Je sais bien que je me mets ici en opposition directe avec la théorie de « l'art pour l'art ». Je demande ce que peut encore apprendre l'enfant qui a vu l'œuvre de Rops, et cette demande est, à elle seule, le jugement de cette œuvre.

Quant aux peintures? soupirons! Le procédé, voilà le roi de la libre esthétique, et tous nos peintres se cantonnent avec entêtement dans le petit espace qu'ils ont créé, l'un avec des taches, l'autre

avec des stries, un troisième avec des points, des hachures, d'autres en formant des plaques épaisses comme un émail cloisonné, ou en cherchant à faire croire que sa toile est une tapisserie de gobelins. Ils veulent, non faire de l'art, mais du neuf, comme si l'art était une femme et eux les couturières obligées de varier sans cesse son accoutrement.

La passion du procédé est une décadence puisque c'est l'art soumis à la technique et non la technique soumise, en instrument docile, à l'art.

Puisque Monsieur Charles Morice s'est extasié devant le Christ de Carrière, ne troublons pas cette extase. Nous avons, pour la Belgique, un beau et frais Verheyden, de jolis morceaux de mademoiselle Boch, de bons pastels de Berchmans, mais pourquoi M. Alfred Delaunois se figure-t-il que la caricature seule fait obtenir du sentiment? Mellery se noircit chaque année davantage, l'an prochain il lui suffira d'un pot de cirage et d'une peau de nègre pour couleur et pour toile, c'est dommage.... Voilà encore deux victimes du procédé. Jakob Smits étale une série de types divers bien intéressante. Le baby de *Mater Dei* est à croquer mais ce n'est pas un enfant Jésus. Les étrangers nous envoient d'étranges choses. Brangwijn a un *Art nouveau* qu'il serait plus juste d'appeler *art ébauché*. Greiffenhagen peint avec des nuages et Vittore Grubicy de Dragon avec un pinceau qui, bien sûr, vient de la lune. Il y a, un Isaacson qui voit tout en or, peut-être par atavisme, et un bon Hoffman qui étudie plus ses cadres que ses tableaux, mais en revanche Charles Cottet, Georges d'Espagnat, George Inness, Moreau-Nélotan, Alexandre Roche ont de jolies toiles qui seraient exquises parfois sans cette recherche excessive de l'originalité qui empêche leur talent dans son essor.

Peu de sculptures. Un beau buste de Vieuxtemps de Paul du Bois et le débardeur de Meunier. Pourquoi, hélas! cet artiste si magnifiquement habile se contente-t-il de refaire sans cesse le même homme. Qu'il soit mineur, laboureur ou marin, c'est toujours l'unique, le seul type, et encore si vraiment on le rencontrait quelquefois!

Aussi il a des imitateurs, car c'est très com-

mode le monotype, on n'a pas besoin de changer de modèle, et de fatiguer son cerveau. Le pauvre modèle de Monsieur Minne est miné (pardon!) par la tuberculose et comme son costume est sommaire il cherche à réchauffer sa poitrine de ses maigres bras. Ce type et cette pose, que nous connaissons depuis quelques années, peuvent encore revenir aussi longtemps que durera le salon de la libre esthétique. On aime à revoir les vieilles connaissances! En revanche quel régal pour tous ceux qui aiment le progrès artistique dans le mobilier et la maison? On peut maintenant laisser les modèles banals aux bazars cosmopolites et faire faire pour soi des bibelots que signeront des artistes et que nul autre ne possèdera.

Il y a des vases de faïence, de poteries, de porcelaine, de grès, exquis. La place me manque pour citer les noms des fabricants et des maîtres, mais quel plaisir d'avoir chez soi une pendule comme « la fuite de l'heure » ou des candélabres de Fernandubois?

L'élan est enfin donné aussi à l'orfèvrerie qui, après la renaissance n'avait fait que dégénérer pour en arriver de nos jours à l'exclusif étalage de la pierrerie de grand prix. Sans doute la pierrerie est ornementale, elle pare, elle tire l'œil, mais elle n'a que ce mérite et celui du bijou ciselé, émaillé où s'harmonisent l'art de l'orfèvre et la couleur et la beauté des pierreries, voilà la perfection du genre, la parure vraiment digne de la patriennne. Et l'on reviendra bientôt, soyez en sûr, aux pièces de cou, aux chaînes, aux agraffes, aux ceintures où les modernes Cellini pourront exercer tout leur art.

Ayez des perles comme des œufs et des diamants comme votre poing, femmes privilégiées qu'auréolent les millions de la finance. c'est très éblouissant et vous aurez la satisfaction d'entendre supputer les centaines de mille francs que vous portez à votre cou. Mais cela, tout le monde peut le faire. La femme de goût, seule, préférera moins d'éclat et plus d'art et elle aura raison. — M.

Au Conservatoire

Beaucoup de têtes, beaucoup de plumes, beaucoup de velours, de soie, de dentelles, de crânes nus, de chevelures longues, de toisons rasées. C'est tout ce qu'on voit en plongeant de haut sur la foule qui se presse dans la salle de concert, pour écouter la musique, la vraie, la seule, celle qui ne s'entend à aucun coin, et qui est dirigée par monsieur Gevaert. On dirait un prêtre de religion étrange, ce chef d'orchestre qui monte sur son « podium » comme à l'autel. Il lève son bras, armé de la fameuse baguette, et soudain tout le conservatoire frémit. Les ouvreuses défaillantes ferment en tremblant les portes des loges, l'orchestre terrorisé attend le signal, l'instrument empoigné comme le soldat au mot « feu ». Le public se recroqueville plein d'angoisse, les enrhumés enfoncent leurs poings dans la bouche pour ne pas tousser. Malheur à l'éternuant, qui serait aussitôt expulsé de la salle plus vite qu'un anarchiste.

Et le bras reste en l'air jusqu'au moment où cette masse de corps, de poumons, de nez humains est assez magnétisée pour ne plus même manifester sa présence par sa respiration. La voici maîtrisée, hypnotisée, le bras retombe, et, majestueux, fier, impeccable, l'orchestre entonne l'œuvre illustre d'un Brahms, d'un Schubert, d'un Beethoven. Et telle est puissante, la force magnétique du grand chef que l'enthousiasme lui-même ose à peine se manifester. On applaudit discrètement, encore glacé d'effroi.

C'est égal, on est très content, on a eu peur, c'est vrai, mais on a sa place au conservatoire, honneur que n'ont pas les neuf dixièmes des habitants de Bruxelles. Cela ne veut pas dire que tous ceux qui s'empêchent d'éternuer comprennent Brahms, ou même Beethoven, mais les passants peuvent croire qu'ils comprennent puisqu'ils ont une place, cela suffit.

Ils dorment sans ronfler, en gens habitués, ils se réveillent au dernier coup d'archet, et applaudissent sans gaffer.

Les candidats si nombreux pour ces places qui doivent attendre la mort des abonnés pour avoir leur tour, chose immorale, vont faire une pétition, assure-t-on, pour obtenir que l'abonnement ne soit octroyé qu'après une épreuve sévère d'examen.

Celui-là seul qui pourra, sans fermer l'œil, rester empaqueté dans son fauteuil avec 35 degrés de température, pendant l'audition interrompue des *Saisons* de Bach, de trois symphonies de Brahms et de quatre suites de Grieg, celui-là seul pourra être admis comme abonné, après toutefois avoir subi la visite minutieuse de la faculté qui s'assurera qu'il a les bronches solides et le nez résistant au coriza. A dater des premiers jours d'automne il devra tous les jours avaler une demi boîte de pilules.... — M.

* * *

Memento théâtral

VOILA donc que décidément, la vacature de la Direction du Parc a été prononcée par l'Administration communale de Bruxelles.

Les directeurs avaient résolu de s'en aller, mais on les avait retenus. Seulement, quand ils voulurent se rasseoir, on leur retira leurs sièges. La solution, pour imprévue qu'elle fût, a été généralement approuvée. M.M. Garraud et Maubel n'étaient décidément pas faits pour travailler ensemble, et ni l'un ni l'autre n'avait l'étoffe nécessaire pour suppléer son collègue et être à lui tout seul directeur du Parc.

Il y a, naturellement, plusieurs candidatures à cette direction. Mais, il en est une qui paraît s'imposer; c'est celle de M. Munié, que nous avons vu à l'œuvre pendant sept ans au théâtre Molière, et qui y a fait des campagnes remarquables.

Il y avait bien longtemps que nous n'avions

plus eu à Bruxelles une saison de comédie comparable à celle qu'il vient de nous donner, tant au point de vue du choix des pièces jouées, qu'au point de vue de leur parfaite exécution. La Presse a été unanime à constater la constance et la réussite de semblables efforts, et la presque-unanimité des auteurs belges qui se sont fait applaudir au théâtre, s'est prononcée, dans une lettre-pétition nettement motivée, en faveur de M. Munié, dont les antécédents leur sont une solide garantie pour l'avenir.

Souhaitons que le Conseil communal veuille bien, dans cette question spéciale, écouter ceux qui peuvent se réclamer d'une certaine compétence en la matière, et qu'il ne s'exposera pas à devoir annoncer l'an prochain une élection nouvelle, à la suite d'une campagne aussi piteuse que celle qui va prendre fin. — L.

* * *

Des Ombiaux et Cie

NOUS avons une question *Des Ombiaux* qui passionne vivement le monde littéraire belge et dans un sens bien désagréable pour celui qui l'a provoquée. L'histoire? En deux mots la voici: M. Maurice des Ombiaux, un de nos jeunes littérateurs les plus remuants (j'allais écrire encombrants) a publié dernièrement, chez Ollendorff, un volume dont il paraît que de nombreuses pages ont été textuellement traduites d'un vieux livre italien de Bandello. Quand je dis « il paraît », c'est par simple politesse, car les accusateurs de M. des Ombiaux ont eu soin d'étayer solidement leurs dires, et de publier en regard du texte incriminé, celui du spolié. Et la défense de M. des Ombiaux a été réellement malheureuse. Il annonce qu'il va « procéder » contre ses accusateurs, et met les attaques dont il est l'objet, sur le compte de la jalousie. Si on lui cherche noise, dit-il, c'est parce qu'il a eu l'honneur d'être édité à Paris, chez Ollendorff! Comme si tout le monde ne savait pas qu'il est aussi aisé, pour les gens

fortunés comme M. des Ombiaux, de se faire éditer à Paris que de se faire jouer au *Nouveau-théâtre* ! Ce sont là des questions absolument indépendantes de tout mérite artistique.

Bref, tout cela met M. Des Ombiaux en assez mauvaise posture. Déjà, à l'occasion de la publication d'un de ses récents livres, il avait trouvé moyen, en usant de procédés de réclame un peu bien... personnels, à se rendre assez ridicule. Voilà qu'il en vient, par sa dernière aventure, à se rendre presque inépuisable. On le lui a prouvé lundi, à la Matinée de Lecture du Parc, où ses amis lui avaient fait la mauvaise blague d'inscrire son nom au programme. On a sifflé un peu, et un loustic a demandé l'auteur, — le « vrai ».

Réellement, ce ne sont pas là des choses qui honorent un artiste ! — L.

* * *

Théâtre Belge.

TANDIS que le *théâtre Molière*, qui n'avait pris aucun engagement, va jouer librement *La Souveraine*, une nouvelle pièce de notre courageux et fécond confrère Vanzype, le *Parc*, lui, qui avait annoncé douze actes belges, et qui n'en a pas donné un seul, a retiré de son affiche l'annonce des études de la pièce nouvelle de Lemonnier, les *Mains Homicides*.

Espérons que ce n'est là qu'une fausse alerte, et que la pièce passera tout de même. On attendait avec une légitime curiosité ce drame, qui présente au moins l'originalité d'être la troisième œuvre écrite par l'auteur sur le même sujet, — la troisième mouture, si vous aimez mieux. Et la quatrième était toute indiquée, — en parodie.

Un de nos amis, plutôt rosse, avait même trouvé le titre de cette œuvre finale : *Le Mort qui colle* (ou l'art d'accommoder les vestes) !

Pourvu, mon Dieu, qu'on n'aille pas les tuer avant terme, ces *Mains Homicides* ! Voyez-vous les *Mains-mortes* ? — L.

Au théâtre Flamand

« *Anna Lavaux*. — 6 Actes, 8 tableaux, écrits en français d'abord, pour le principe, puis traduits en flamand — a été un gros succès sur notre scène flamande. » (Un journal.)

— « *Anna Lavaux*, tel est le titre de cette œuvre inclassable que le bienveillant public flamand a accueillie avec une sorte de stupeur. Jamais production plus bizarre n'a affronté peut-être les feux d'une rampe qui, cependant, en a éclairé d'assez étranges. » (Un autre journal.)

Ainsi, si vous n'avez pas vu le drame, il vous est aisé de vous faire une opinion.

A la vérité, il n'y eut ni si gros succès ni si profonde stupeur. M. Schweisthal est un érudit. Il lui est arrivé ce qui arrive à beaucoup d'érudits. Au cours de ses investigations historiques, il a découvert un épisode intéressant, coloré, de belle allure nationale. Et il a pensé : voici une aventure qui pourrait se dérouler au théâtre, en un beau drame. Et il a écrit le drame sans se préoccuper des petites précautions qu'il faut prendre et des artifices qu'il est imprudent de dédaigner, si l'on veut échapper aux clichés sévères que les vieux critiques, pleins d'expérience, ont toujours à la portée de leurs mains.

— « C'est enfantin. Votre héros, votre héroïne, mais ils sont dans trente-six pièces connues de tout le monde. »

C'est de mauvaise guerre. Il est certain qu'elle n'est point une figure originale, la jeune femme, amoureuse intrépide ou patriote exaltée, qui endosse l'uniforme, prend le mousquet et fait la guerre. Mais ce n'est point la question. L'auteur n'a pas eu la prétention de nous montrer un être d'exception, ni de nous soumettre quelque forme dramatique nouvelle. Simplement il a pensé que cette Anna Lavaux, son départ pour l'armée, ses prouesses, ses coups, d'épée et le reste de son histoire, tout cela pouvait fournir à la scène une suite de tableaux intéressants et pit-

toresques ; — somme toute, il ne s'est pas trompé — Est-il équitable de juger les gens, même les auteurs dramatiques, sur des desseins qu'ils n'ont pas eus ?

On ne peut dire qu'un souffle puissant anime ce drame national et militaire. Mais il a plu par sa simplicité, sa crânerie, son mouvement et sa sincérité d'accent.

Et puis, la pièce est agréablement mise à la grand'place, comme au Diable au corps, comme à la Monnaie. Lynen, qui est bon garçon, ne dira rien. Mais c'est la Princesse qui ne sera pas contente.... — P.

* * *

Nocturne

A Boitsfort. — Un estaminet près de la gare. Il est minuit. Autour du poêle qui ronfle, trois ou quatre buveurs de lambic fument leurs longues pipes, silencieusement. De loin en loin, quelque observation judicieuse sur ce qu'un beau froid sec est moins pernicieux aux rhumatismes que les brouillards humides. Derrière son comptoir, le patron somnole sur un journal. Dans un coin, deux indigènes âgés s'acharnent en une partie d'écarté interminable. Par la fenêtre, on voit au ciel quelques étoiles frileuses et dans la blancheur de cette nuit glacée, les arbres, nus et graciles, ressemblent à de fines découpures de papier noir.

Soudain, venant du bois, un bruit de pas cadencés.... « Qu'est-ce ceci, fait le patron qui s'est approché de la fenêtre. Des soldats à Boitsfort, à cette heure ? Sommes-nous attaqués ? Des Français ? Des Allemands ?

— « Un lambic », demande d'un ton martial, un des buveurs qui prépare un récit militaire.

— Non, dit un autre, ce sont des grenadiers.... Quelque manœuvre de nuit.... Drôle d'idée, par ce froid....

Soudain la porte s'ouvre. Des officiers, des soldats. Le chef est un jeune homme, très blond,

très grand, imberbe, au regard clair. — « Du gueuze, du cognac ». — Les soldats s'approchent du poêle, tendent leurs mains et rient d'avoir chaud.

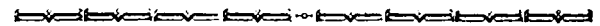
— Je demande des cartes, dit un des deux joueurs, qui n'ont pas détourné la tête.

En route, commande bientôt le chef. Et la petite troupe sort de l'auberge, s'éloigne dans la nuit sous les arbres du bois, baignés de lune. La haute silhouette du jeune officier se profile sur la blancheur de l'allée.... Pendant un moment on entend le bruit rythmé des pas lourds sur la terre dure....

— Je marque le roi, s'écrie triomphalement un des deux joueurs d'écarté, qui n'avaient rien vu, rien entendu....

Maintenant le patron, comme le poêle, ronflait.... — P.

LES CAUSEURS.



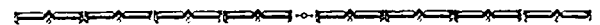
Un Echo

DE LA

FANCY - FAIR

Dans le salon à thé, dont la princesse DE CARAMAN-CHIMAY a bien voulu faire les honneurs c'est le thé Rajah qui a été servi.

Très remarquées aux murs du salon, les affiches du RAJAH.



PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions

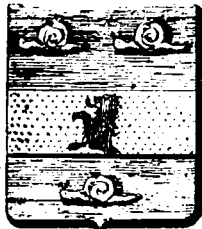
VENTE, ECHANGE ET LOCATION

RUE NEUVE, 83, BRUXELLES



TABLETTES HÉRALDIQUES

Le comte Dodun de Kéroman est mort le mois dernier à Quimperlé (Finistère). Il était le père du comte Joseph Dodun de Kéroman et de Mesdames de Croisnard et de Biré, et le frère de Madame la Vicomtesse de Bouthillier-Chavigny. Cette mort met encore en deuil les familles de Richemont, Humann, Bollinger, de Sarty, d'Hotelans, le Lasseur, Visconti et Tinguy.

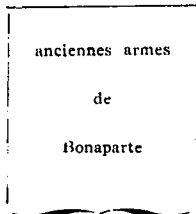


Le défunt appartenait à une ancienne famille originaire de Tonnerre-en-Bourgogne qui produisit Gaspard Dodun, conseiller et avocat au Parlement, associé dans les fermes générales de sa Majesté, Secrétaire du Roi en 1655, mort en 1701; Charles Gaspard Dodun, son descendant, contrôleur général des finances, créé Marquis d'Herbault en 1723, dont la

postérité s'est éteinte.

La branche actuellement existante est connue aujourd'hui sous le nom de Kéroman, qui est celui d'un château et d'une terre située près de Lorient, et qui fut érigée en marquisat en faveur de Claude Laurent Marie Dodun, écuyer.

Dodun porte : d'azur à la fasce d'or, chargée d'un lion issant de gueules, et accompagné de 3 limaçons d'argent.



Le Prince Charles Napoléon Bonaparte est mort à Rome le 12 février dernier. Il était le frère du Cardinal Bonaparte et le 7^e enfant issu du mariage de Charles Bonaparte, Prince de Canino et de Zénaïde Bonaparte, sa cousine. Il était donc à la fois, par son père et sa mère, petit neveu de Napoléon I. Il était né à Rome en 1839 et vécut auprès de son

aïeule, Madame Loetitia, Madame Mère, jusqu'à l'avènement de Napoléon III. Lui et les siens obtinrent alors le titre de Princes de la famille de l'Empereur avec celui d'Altesse. Il prit du service en France, donna sa démission, entra dans l'armée française en 1870, pendant la guerre franco-allemande, s'y distingua et fut fait prisonnier. Après la paix, il retourna à Rome où il habitait la magnifique villa Bonaparte. De son mariage avec la princesse Cristina Ruspoli il laisse deux filles, l'une

mariée au comte Gotti, l'autre qui a épousé tout récemment le Prince de la Moskowa. Les sœurs du défunt sont : la Marquise de Roccagiovine, la Comtesse Primoli, la Comtesse Campello et la Princesse Gabrielli.

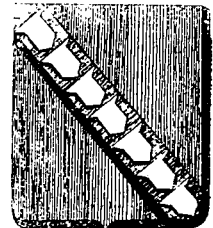
Il est intéressant de remarquer que la maison de Bonaparte n'est plus représentée, en ligne masculine, que par le Prince Roland Bonaparte, fils du Prince de Canino, veuf et sans enfants et par LL. AA. SS. le Prince Victor Napoléon et le Prince Louis, qui ne sont point mariés. (Pour la notice sur la maison de Bonaparte et ses armoiries, voir notre n^o du 20 nov. 98.)



Le 22 février dernier est décédée en son hôtel, à Namur, la Baronne Léon de Lamberts-Cortenbach, née Comtesse de la Barre d'Erquelines, à l'âge de 53 ans.

Madame la Baronne de Lamberts laisse d'unanimes regrets dans la société namuroise où elle occupait le rang le plus distingué. Les pauvres perdent en elle une bienfaitrice et les bonnes œuvres une précieuse et active collaboratrice. Elle était fille de Gustave Alphonse, Comte de la Barre d'Erquelines, juge au tribunal de première instance de Namur et de la Comtesse, née Remacle. Elle avait pour trisaïeul François Léonard de la Barre, seigneur d'Erquelines, créé Comte d'Erquelines en 1722. De son mariage avec le Baron Léon de Lamberts-Cortenbach elle laisse un fils, le Baron Léon de Lamberts, marié à Mademoiselle de Coppin et une fille, non mariée. Elle était la tante du Comte de la Barre d'Erquelines et de la Baronne Georges de Vinck. (Pour la notice voir le n^o du 25 Avril 1898.)

Par son mariage avec le Baron Léon de Lamberts-Cortenbach, elle était entrée dans une ancienne famille du Pays de Liège, originaire de Westphalie. Herman de Lamberts, seigneur d'Eenraede, acquit par acte du 27 juillet 1682, la seigneurie de Cortenbach. Son petit-fils Georges, fut créé Baron en 1732. Il portait également le titre de Vicomte de Montenaeken et en possédait la terre.



Cette famille s'est distinguée particulièrement dans les armées au service des Rois d'Espagne. Elle leur a fourni quantité d'officiers de tous grades et particulièrement des enseignes et des capitaines aux gardes Wallonnes. Elle a encore produit un bourgmestre d'Aix-la-Chapelle, des députés aux Etats de Liège et de Limbourg, des membres de l'ordre équestre du Limbourg, etc.



Elle s'est alliée aux maisons suivantes : de Melen, de Nutten, de Tunderfeld, de Surllet, d'Aspremont-Lynden, de Méan, de Woestenraedt, de Montfort, de Veyder-Malberg, de Woot de Tinlot, de Bex, de Modave, van Brienen, de Longrée, de Fæs-traets, etc.

Armes : Ecartelé aux 1 et 4 ; d'argent au lion de sable, armé et lampassé de gueules, mouvant de la pointe du flanc senestre de l'écu, empoignant de la patte dextre un anneau d'or ; au 2 et 3 d'or à la demi-aigle éployée de sable mouvante du flanc senestre ; parti du même à la fasce de gueules. Sur le tout, d'azur à 3 bandes d'or qui est de Cortenbach.

L'abbé de Mun a béni le 23 février dernier en l'église S. François Xavier à Paris le mariage du marquis d'Argenson avec Mlle Isabelle d'Harcourt. Ce mariage unit deux des plus anciennes et des plus illustres maisons de France dont les noms figurent à chaque page dans les fastes de l'histoire de France.

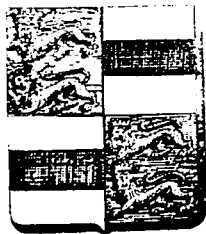
Le marquis d'Argenson est l'arrière-petit-fils de Marc René de Voyer, marquis d'Argenson, Préfet des deux Nêthes, Baron de l'Empire, Député à la chambre des Cent Jours et membres de toutes les assemblées législatives de la Restauration et de tous les gouvernements qui suivirent et l'un des hommes les plus populaires de l'époque. Il avait épousé Sophie de Rosen, petite-fille du maréchal de Rosen, veuve du prince de Broglie et mère du Duc de ce nom, et était lui-même le petit-fils du célèbre garde des sceaux d'Argenson, si connu sous le règne de Louis XIV et sous la Régence, et dont on voit la statue sur la façade de l'hôtel de ville de Paris.

La maison de Voyer de Paulmy et d'Argenson si féconde en personnages illustres et en hommes d'état célèbres, est fort ancienne. Elle est originaire de Touraine où elle a possédé de temps immémorial la terre et seigneurie de Paulmy, l'une des plus importantes du pays.

D'après un titre de 1244, Etienne de Voyer, Chevalier, était seigneur de Paulmy à cette époque.

Renault de Voyer, sire de Paulmy fut le compagnon d'armes et le conseiller du roi S. Louis. Plus tard on trouve Jean de Voyer qui se signale à Pavie et à Cérissolle dans les négociations pour la liberté de François I.

C'est pour récompenser ses services et en raison de l'antiquité de race et noblesse de sa famille, que fut érigée, par lettres patentes de Charles IX, la Vicomté de Paulmy, en 1569. Son attachement à la cause catholique lui valut, pour la seconde fois, la destruction de son château par les calvinistes. De son mariage avec Jeanne Gueffault, dame d'Ar-



genson, il eut deux fils qui formèrent les deux branches longtemps subsistantes de la maison de Voyer : celle de Paulmy et d'Argenson. La première s'éteignit en 1674. La seconde s'est perpétuée jusqu'à nos jours après avoir fourni, outre les personnages historiques cités plus haut, des grands baillis de Touraine, des conseillers d'Etat, des Intendants de province et des armées, des ambassadeurs, un lieutenant général de la police, deux célèbres ministres de Louis XV, fils tous deux du garde des sceaux, des membres de l'académie française, des ministres de la guerre, un trésorier de l'ordre du S.-Esprit, un gouverneur de l'arsenal, un lieutenant général des armées, etc. etc.

Cette maison a pris ses alliances avec celles de Gueffault, de Lusignan, de Thovars, Turpin de Crissé, Beauvau, Mauroy, la Rivière-Ploac, Hurault de Chiverny, Montmorency-Luxembourg, Mailly, Pully, Ornano, Lascours, Bois-Ayrault, Crony-Chanel, etc. etc.

Voyer d'Argenson porte : Ecartelé aux 1 et 4 d'azur à 2 lions léopardés d'or, couronnés de même et lampassé de gueules, qui est de Voyer ; aux 2 et 3 d'argent à la fasce de sable qui est d'Argenson,

La jeune mariée est fille du comte Pierre d'Harcourt, ancien capitaine d'Etat major et de la comtesse, née de Mun.

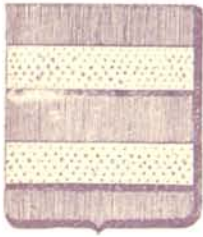
Elle est la nièce de la duchesse douairière d'Harcourt, née Mercy-Argenteau et de la duchesse d'Ursel, née de Mun.

La maison d'Harcourt est l'une des plus illustres de France. Elle est originaire de Normandie et a pour auteur, d'après le savant généalogiste Gilles de la Rogue, Bernard le Danois, parent du fameux Rollon, duc de Neustrie. Une branche s'est établie en Angleterre depuis la conquête de ce pays en 1066, par Guillaume de Normandie et elle y a obtenu la pairie et les titres de Baron en 1711, de Vicomte en 1721 et de Comte en 1749. La souche restée en France s'est divisé en plusieurs lignes.

1^o Celle des comtes d'Harcourt, d'Elbœuf, de Brionne, de Lillebonne et d'Aumole, vicomtes de Châtellerauld s'est éteinte, au milieu du XV^e siècle, dans la famille de Lorraine-Guise qui a hérité de ses biens. Cette branche s'est fort illustrée, mais le cadre restreint de cette notice ne me permet pas de m'étendre davantage sur ses gloires. Qu'il me suffise de dire que Jean d'Harcourt fut maréchal de France en 1302 et que Jean IV fut créé premier comte d'Harcourt en 1338.

2^o Celle des marquis d'Olonde, marquis d'Harcourt, branche aînée actuelle, détachée de la souche au XIV^e siècle. Elle avait pour chef, en 1814, Charles, marquis d'Harcourt, dont le fils a épousé Sophie d'Harcourt de la branche anglaise.

3^o Celle des Barons puis Marquis de Beuvron (1593), marquis de Thury, ducs d'Harcourt, (1700), ducs de Beuvron en 1784. C'est la seconde branche actuelle de la maison, à laquelle appartient le père de la jeune marquise d'Argenson et d'où sont issus les deux derniers maréchaux de de la maison d'Harcourt. Je dis les deux derniers, car cette illustre race, outre une foule de personnages célèbres dans les plus hautes dignités de l'Eglise et de la diplomatie, n'a pas produit moins de quatre maréchaux de France, un amiral, deux grands maîtres des eaux et forêts, six chevaliers et un commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, un chevalier de la Toison d'or et plus de 30 généraux et gouverneurs de province.



Citer ses alliances, c'est nommer toutes les grandes maisons de France et des Pays-Bas. De nos jours elle est alliée particulièrement avec les familles de le Veneur de Tillières, Terray, Choiseul-Praslin, de Ville-neuve-Vince, du Luart, la Rochefoucauld, Mercy-Argenteau, La-Tour-du-Pin, de Mun, de Courcy, d'Andigné, Guignard de Saint Priest,

Catoire de Biancourt, d'Ursel, etc.

Armes : de gueules à deux fasces d'or.

La branche d'Olonde, par concession royale, ajoute sur le tout un écu d'azur à la fleur de lys d'or.

Il faut encore enregistrer un décès qui vient de frapper la plupart des maisons souveraines d'Europe. Le Prince héritier de Saxe-Cobourg-Gotha est décédé subitement.

Il était le fils unique de Alfred-Ernest-Albert Duc de Saxe-Cobourg et Gotha, Duc d'Edimbourg, Duc de Juliers, Clèves et Berg, Comte d'Ulster, Duc d'Enghern et de Westphalie, Comte de la Marck et de Ravensbourg, etc. et de S. A. I. la Grande Duchesse Marie de Russie. C'est le Duc de Connaught, frère du Duc régnant, qui est appelé à lui succéder sur le trône de Saxe-Cobourg et Gotha.

Le Prince défunt appartenait à cette illustre race des Comtes de Wettin, issue, dit la Légende, de Witikind, le célèbre chef saxon, contemporain de Charlemagne. C'est Conrad le Grand, mort en 1156, qui fonda la grandeur de sa maison en recevant de l'Empereur Lothaire, en 1123, l'investiture de la Marche de Misnie et plus tard l'apanage de la Basse-Lusace. Sa postérité s'est divisée en plusieurs branches et rameaux, et, de nos jours, l'on voit la plus part des trônes de l'Europe occupés par des Princes issus de son sang.

L'Auteur de la branche qui nous occupe est Jean Ernest Duc de Saxe-Saalfeld, mort en 1729. Il acquit par héritage, en 1699 le duché de Cobourg. En 1826, ce domaine fut agrandi, par l'acquisition du Duché de Gotha et son possesseur prit le titre de Duc de Saxe-Cobourg et Gotha.

Quant à la maison royale de Saxe, elle est issue de la branche cadette, et a pour auteur, Albert III, le courageux Duc de Saxe, né en 1443.

Le maison de Saxe porte : Burelé d'or et de Sable, au crancelin de sinople.

M^{is} DE BOINVILLE.



CAUSERIE FINANCIERE

Marché de Bruxelles

2 mars.

TERME

Malgré les événements qui viennent de se produire en France, l'allure de notre marché est restée excellente.

La liquidation s'est passée sans encombre; les reports ont été peut-être un peu plus tendus, mais cela tient, non à la situation monétaire qui est satisfaisante, mais à la qualité de certains acheteurs de qui on voudrait se débarrasser.

L'Extérieure d'Espagne, après avoir fléchi brusquement au-dessous de 54 fr. se relève à 54 3/4 sur le bruit de la démission de M. Sagasta. Il est certain que l'avènement au pouvoir d'un ministère conservateur donnerait un élan formidable aux rentes espagnoles et que le cours de 60 fr. serait vivement acquis.

La Cuba 6 o/o réagit de 244 à 226 sur les déclarations de M. Puigcerver, ministre des finances, qui a dit que la dette de Cuba ne pouvait justement être traitée sur le même pied que la dette extérieure espagnole.

Le Saragosse oscille entre 218 et 222 fr.

Le Nord de l'Espagne reste à 143 fr.

Les Fonds Portugais retombent dans le calme; on prétend que le gouvernement portugais n'a reçu jusqu'ici aucune communication demandant la constitution d'une commission internationale de contrôle.

La vérité, c'est que le comité allemand a déclaré au secrétaire général du ministère des finances de Lisbonne, que l'opinion publique de l'Allemagne exigeait catégoriquement la constitution d'une commission internationale, et que les négociations en vue d'un arrangement échoueraient complètement, si l'on ne tenait compte de ce désir.

Le Brésilien 4 o/o, reprend vivement de 59 fr. à 62 fr. sur des rachats précipités de vendeurs à découvert.

L'Italien, très ferme, se traite à 95,75, en attendant mieux.

Le groupe Ottoman est délaissé. L'annonce que le taux d'intérêt ne serait pas élevé d'un quart ainsi qu'on l'espérait, a jeté un froid.

Le Rio Tinto donne lieu à des échanges considérables. Les cours sont extrêmement nerveux et dangereux; on cloture à 1006 fr. après avoir coté: 1020, 998, 1012 et 985.

COMPTANT

Les dispositions, dans leur ensemble, sont bonnes; les valeurs charbonnières restent particulièrement fermes.

Les Rentes belges sont discutées, mais néanmoins maintiennent leurs cours.

Les Lots de Villes, en particulier Anvers et Bruxelles 2 1/2 o/o, ont un bon courant de transactions.

En Obligations, rien de saillant à signaler.

Les Banques sont soutenues, mais l'animation fait défaut; on est hésitant sans raison bien indiquée.

Banque Nationale 2815 (ex-c); Caisse des Reports 760; Caisse commerciale de Bruxelles 750, le dividende en perspective serait de 35 fr.; Banque Auxiliaire 130; Banque de Bruxelles 792,50, il est probable que le dividende sera fixé à 40 fr.; Crédit général de Belgique 158,50, 157,50, 159; Crédit National Industriel 345; Banque Centrale Anversoise 395; Comptoir Peemans (ord) 465; Compagnie Nationale Financière (cap) 102,50, (divid) 145 et Crédit Général Liégeois 1090.

Les Valeurs Congolaises sont lourdes. Chemin de fer du Congo (ord) 1650; part fond. 5750, 5725; Compagnie du Congo 2725; Haut-Congo 1730, 1750, 1735, 1740, et 1745; Katanga (priv) 920, 900, 880; (ord) 520 et 530; Lomani (priv) 1050, 1070, 1072 et 1060, (ord) 1375 et 1400.

Les *Tramways* n'ont que des transactions très restreintes.

Bruxellois (priv) 497; (divid) 387, 388, 385 et 389; Economiques 487,50; Entreprise générale des Travaux 358 et 360; Mutuelle de Tramways (cap) 172,50 (divid) 215. Cette société vient d'obtenir la concession des Tramways électriques de Galitz. Odessa 185; Rostoff 127 et 125; Tiflis 78 et Tunis 228.

Quelques réalisations sur les valeurs *Sidérurgiques*.

Angleur 560; Aumetz-la Paix 660; Baume et Marpent 805, 800 et 810; Ekaterinoslaw 185; Espérance-Longdoz 480, 485 et 470; Cockerill 2280, 2300 et 2350; Marcinelle et Couillet 617 et 618; Olkovaia 570, 555 et 565; Providence-Russe 2300, 2290 et 2295; Ougrée, 1190, 1180 et 1185; Sarrebruck 11700, 11450 et 11500 et Verchny-Dniéprovsk 625 et 622,50.

Les *Glaceries* ont quelques échanges.

Glaces de Bohême 1054; de Courcelles 500; de Floreffe 330; de Roux 350; Nationales Belges 775; de Charleroi 1110 et 1130 et Verreries du Donetz 405.

Les *Charbonnages* sont très actifs et les cours sont fermes.

Amercœur (ex c) 1260; Biélaïa 138 et 140; Bois d'Avroy et Ougrée Sclessin 568; Bonne Esperance et Batterie 975; Bray, Maurage et Boussu 57,50, 60 et 58,75; Carabinier 825;

Centre du Donetz 1040, 1035, 1010 et 1025; Prokhorow 742,50, 737,50 et 745; Couchant du Flénu 160, 150, 157,50, 141 et 154; Courcelles-Nord 1580 et 1600; Fontaine-l'Évêque 700, 705, 707,50 et 710; Grand Buisson 1660; Grand Conty et Spinois 330 et 335; Grande Machine à feu de Dour 1300; Houillères Unies du bassin de Charleroi 215, 212,50 et 217,50; Kessales à Jemeppe-lez-Liège 870, 860 et 875; La Haye 850; Patience et Beaujonc réunis 2950, 3000, 3025 et 3130; Sacré Madame 3350; Trieu-Kaisin 570, 565, 570 et 575 et Unis Ouest de Mons 445, 450, 440 et 455.

Immobilier en *Zincs*.

Asturienne 5900; Austro-Belge 548; Cuivres de Lérída 11 et 12; Nébida 2475; Nouvelle Montagne 740; Prayon 704,50 et Vieille Montagne 790, 780 et 787,50.

Grande fermeté au compartiment des *Divers*

Industrielle de Belgique 117, 119 et 120; Catadura 110. Une plus value importante est imminente sur ces titres. Overpelt (ord) 385 (jouiss) 205, 214, 204, 208, 210 et 216; Pieper 147, 149, 148,50 et 151 et Wagons-lits 770 et 771.

A. VANETTE.

P.-S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, Boulevard Anspach.



ECLAIRAGE ELECTRIQUE DE ST-PETERSBOURG

(SOCIÉTÉ ANONYME)

Constituée à Bruxelles devant Mes VAN HALTEREN et DE DONKER, notaires, le 28 mai 1897.
Statuts publiés aux annexes du *Moniteur Belge*, le 11 juin 1897, sous le n° 2388.
Reconnue par Ukase de Sa Majesté l'Empereur, en date du 8 mai 1898.

Capital Social : 6,000,000 de francs

Divisé en 24,000 Actions privilégiées de 250 francs chacune, entièrement libérées

Siège Social : Bruxelles

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. Louis BIORGE, censeur à la Banque Nationale, président des Sociétés anonymes Providence-Russe et Russo-Belge d'Entreprises Electriques, <i>Président.</i> Son Excellence DMITRY KNAZEW, chambellan de Sa Majesté l'Empereur de Russie, à Saint-Petersbourg, <i>Administrateur.</i> N. MACHKÓVTZEFF, directeur de la Banque Russe du Commerce et de l'Industrie, à Saint-Petersbourg, <i>Administrateur.</i>	MM. Alex. GOUE, électricien, à Saint-Petersbourg, <i>Administrateur.</i> Hubert DE CREEFT, administrateur de la compagnie Mutuelle Eau, Gaz, Electricité, à Liège, <i>Administrateur.</i> Jules JULIEN, administrateur-directeur de la Société « l'Electrique » à Bruxelles, <i>Administrateur</i> Julien DULAIT, administrateur-gérant de la Société anonyme « Electricité et Hydraulique », à Charleroi, <i>Administrateur.</i>
---	--

Vente par souscription publique de

4,000 ACTIONS PRIVILEGIEES DE 250 FRANCS

rapportant un 1^{er} dividende annuel de 6 p. c. et un super-dividende déterminé par la répartition statutaire des bénéfices sociaux. (Art. 36.)

Ces actions privilégiées sont amortissables au pair en 40 ans et remplacées au moment de leur remboursement par une action de jouissance, sans désignation de valeur, qui continue à percevoir le super-dividende.

PRIX D'ÉMISSION : 320 FRANCS

PAYABLES :

70 fr. à la souscription, 250 fr. à la répartition, contre remise du titre définitif

ÉMISSION DE

10,000 OBLIGATIONS DE 500 FRANCS A 4 1/2 %

faisant partie de l'emprunt de 15,000 obligations créées par décision du Conseil d'Administration en date du 28 mai 1897, conformément à l'art. 19 des statuts.

Ces obligations rapportent un intérêt de 4 1/2 p. c. l'an, payable semestriellement les 1^{er} février et 1^{er} août.

Elles sont remboursables au pair en 40 années

PRIX D'ÉMISSION : 490 FRANCS

PAYABLES

90 francs à la souscription, 400 francs à la répartition, contre le titre définitif muni du coupon n° 5, échéant le 1^{er} août 1899, attaché

La souscription sera ouverte pour les deux catégories de titres :
les Mardi 7 et Mercredi 8 Mars 1899, de 10 à 4 heures.

A Bruxelles : à la Banque Auxiliaire de la Bourse, 54, rue Royale.

» à la Compagnie Industrielle de Belgique, 17, rue Neuve.

» à la Société Russo-Belge d'Entreprises Electriques, 37, rue Fossé-aux-Loups.

A Charleroi : à la Banque Centrale de la Sambre.

On peut souscrire dès à présent par correspondance

Si les demandes dépassent le nombre de titres mis en souscription, il y aura lieu à répartition

L'admission à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

COMPAGNIE CENTRALE D'ÉCLAIRAGE ET DE TRACTION

SOCIÉTÉ ANONYME

Constituée par acte passé le 7 octobre 1897 devant Me Edouard VAN HALTEREN, notaire à Bruxelles, publié au *Moniteur Belge* les 22 et 23 octobre 1897 et dont les statuts ont été modifiés par acte du dit notaire du 8 février 1899.

CAPITAL SOCIAL : 4,000,000 DE FRANCS

*Représenté par 20,000 Actions privilégiées de 200 francs chacune
Il a en outre été créé 20,000 Actions ordinaires sans désignation de valeur*

Siège social à BRUXELLES. — Siège administratif à PARIS

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM. Charles GEORGI, ingénieur à Paris, Président. | MM. André THIERRY-MIEG, banquier à Paris, Administrateur.
Henri RENARD, propriétaire à Paris, Administrateur. | Gérard DUFOUR, ingénieur à Bruxelles, Administrateur.
Maurice GALLET, à Paris, Administrateur.

COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

M. le comte E. DE MEEUS, à Liège | M. Soshène COLLET, à Paris. | M. Adrien CARO, à Paris.

VENTE PAR ÉMISSION PUBLIQUE

DE

7,500 ACTIONS PRIVILEGIEES DE 200 FRANCS

JOUISSANCE A PARTIR DU 1^{er} AVRIL 1899

PRIX D'ÉMISSION : 230 FRANCS

PAYABLES | A la Souscription 30 francs
| A la Répartition, le 13 mars 200 »

ET DE

2,000 OBLIGATIONS DE 500 FRANCS 4%.

Les coupons de 10 francs sont payables semestriellement le 15 janvier et le 15 juillet

Prix d'Émission : 475 francs

PAYABLES | A la Souscription 75 francs
| A la Répartition, le 13 mars 400 »

Les Souscriptions sont reçues le LUNDI 6 MARS 1899

de 10 heures du matin à 5 heures de relevée

à BRUXELLES : au CRÉDIT NATIONAL INDUSTRIEL, 70, rue Royale;

» chez MM. J. BRUNNER & C^e, 32, rue de la Loi;

à ANVERS : au CRÉDIT NATIONAL INDUSTRIEL, 14, rue Kipdorp;

à LIÈGE : au CREDIT NATIONAL INDUSTRIEL, 19, rue de la Casquette;

ainsi que chez les principaux banquiers et agents de change du pays et de l'étranger

ON PEUT SOUSCRIRE DÈS A PRÉSENT PAR CORRESPONDANCE

L'admission à la Cote aux bourses de Bruxelles et de Paris sera demandée

Si le nombre des titres souscrits dépasse celui des titres mis en vente, il y aura lieu à répartition,



LES NIOBIDES DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE



On se rappelle un souper que firent à Venise Candide et Martin avec six étrangers.

Quels étaient ces étrangers? Des rois détrônés. Mais, après tout, leur chute était de nature à ne meurtrir que leur vanité, et déjà à cette époque les rois mettaient leur vanité à bien faire la culbute. On avait déjà inventé cette honteuse vertu de résignation.

Pour un observateur qui aurait le sens des grandes souffrances, on entrevoit un groupe autrement tragique à composer et à mettre en valeur. Rien que des femmes : les Niobides de l'histoire contemporaine.

Ici, je laisse le lecteur poser un instant la *Revue* et évoquer, du fond de sa mémoire, tous les noms, jadis bruyants, aujourd'hui encore fameux, que portent des femmes vêtues de deuil. La veuve de Maximilien, l'Impératrice, la veuve de l'empereur Frédéric, d'autres encore.... et je ne ranime pas un grand deuil récent.

Songez à l'amas de basses injures dont la mère du général Boulanger avait vu son fils couvert.

Je me rappelle, à Bruxelles, le jour de l'enterrement. On savait que la pauvre vieille dame était dans une chambre du premier étage, qu'elle croyait son fils

en voyage. Le matin du 30 Septembre, le général était allé dans la chambre de sa mère et l'avait embrassée tendrement, puis il était descendu dans son cabinet et avait fait expédier deux dépêches ainsi conçues : « C'est fini ». C'est alors qu'il partit pour le cimetière. Et pendant des semaines et des mois, M^{me} Boulanger dit le mot que tant de braves gens avaient chanté : « Il reviendra ».

Assurément les événements qui ont terminé la magistrature des derniers hôtes de l'Élysée ont un caractère si particulier qu'on peut prévoir qu'ils ne se reproduiront pas. Mais avec quelles angoisses (d'un caractère très différent) les femmes qui, dans ces dernières années, habitèrent ce palais n'en sont-elles pas sorties? Pensez à M^{mes} Grévy et Wilson, au 1^{er} Décembre 1887! Pensez à M^{me} Carnot! —

Il ne s'agit pas de conclure à cet enfantillage que les vies simples donnent plus de bonheur que les agitées. S'il est vrai que la mère de M. Casimir-Périer pressa vivement son fils d'accepter la candidature à la présidence, ce fut dans un sentiment généreux.

Le bonheur, c'est d'employer, avec le plus d'intensité possible, ses facultés. Tenir un rôle, ne fût-il fait que d'efforts et de déboires, c'est, pour certaines natures, une condition nécessaire et à laquelle elles sacrifient toutes autres satisfactions.

On ne peut s'empêcher d'être extrêmement frappé de l'évidente sincérité qu'il y a dans un propos tenu par l'Empereur à Sainte-Hélène : « J'aime mieux être ici, prisonnier des rois, que d'avoir pu passer en Amérique. J'y serais devenu peu à peu un particulier pas très distinct des autres. *Je ne pourrais pas me faire à ne point occuper l'opinion dans le monde.* »

En outre, le héros d'un drame est porté par ce qui s'en dégage de fièvre. Il arrive au dénouement demi-anesthésié. Mais le rôle modeste de confidente, que tient dans toute pièce la femme, lui laisse une abominable faculté de percevoir et de sentir. La plus douloureuse passion fut pour les femmes au pied de la croix. Et le tombeau fermé sur le mort dans sa paix, elles continuent à vivre. Les années mettent de la poussière sur ce qu'avait tout d'abord d'éclatant leur cas et ternissent la gloire de leur catastrophe.

Les violences de la lutte et les catastrophes qui, presque toujours, la terminent, voilà ce que les hommes peuvent affronter, même désirer : il faut bien avoir son sport dans la vie. Et nul sport sans risques. D'ailleurs, l'homme capable de quelque philosophie prend l'habitude de mépriser les individus de qui il ne partage pas les idées, et de les mépriser au point que leurs injures soient inexistantes.

D'autant que des insultes imprimées sont, après tout, moins impressionnantes que les aboiements d'un chien. Elles n'empêchent pas de dormir.

Quant à la mort violente, au moins c'est la fin! Plaise seulement à la destinée qu'elle ne soit pas accompagnée de trop vives douleurs physiques.

Mais les malheureuses femmes mêlées à ces tempêtes subissent toutes les tristesses des lendemains de fièvre, d'une fièvre dont elles n'ont jamais été étourdies. Nous n'avons fait allusion qu'aux catastrophes de premier plan, mais songe-t-on à la quantité de drames de tous ordres qu'entraîne, chaque jour, la vie publique d'un pays, et où apparaissent, dans une lumière tragique, des hommes derrière qui il y a une mère ou une amante?

A tous les degrés, ceux qui se mêlent des affaires publiques sont, pour l'ordinaire, désapprouvés par les femmes auxquelles ils sont chers. Un ouvrier, s'il écoutait sa femme, ne ferait jamais partie d'un comité. Elles ont l'instinct de tous les désagréments qui, toujours, en résultent. Quand le parti est vaincu, le petit fonctionnaire est chassé de sa place, l'ouvrier de son usine et le chef de son pays. Et le plus éclatant triomphe ne protège pas le vainqueur...

Je veux rappeler un épisode qui me frappa par la force de son tragique, et dont j'ai gardé le souvenir.

C'était après l'attentat de Caserio.

L'archevêque de Lyon fut mandé à la préfecture. Il attendit quelques instants jusqu'à ce que le président, à qui on avait été l'annoncer ordonnât de le faire entrer.

En voyant l'archevêque, M. Carnot lui dit : « Monseigneur, donnez-moi votre bénédiction. » A quoi l'archevêque répondit : « Ce n'est pas seulement une bénédiction que je veux vous donner, mais l'absolution de tous vos péchés. »

En quelques phrases, il l'exhorta au repentir et lui donna l'absolution. Ensuite, l'archevêque s'adressant à un ancien ministre, M. B... (sans doute Burdeau) et à un M. G... leur dit : « Messieurs, nous allons nous mettre à genoux et prier pour le Président. »

Ce qu'ils firent... et ils répondirent au *Pater* et à l'*Ave*, récités par l'archevêque.

En se relevant, M. B... dit à Monseigneur : « Monseigneur, quelle leçon pour nous! »

« Quelle leçon pour nous! » Cri qu'en une telle circonstance on devine très sincère, mais dont le sens est mal évident.

Dans cette exclamation, doit-on surprendre une façon de repentir; cet homme de gouvernement entrevoyait-il que l'anarchie est un état moral pour lequel sont nécessaires d'autres soins que ceux du bourreau, une contagion que n'arrête pas une amputation?

N'est-ce, au contraire, que la vision prophétique d'un homme qui, lancé à corps perdu dans les luttes publiques, est mis en présence d'un des dénouements qu'elles comportent?

Ce ne sont point les lutteurs qu'il faut plaindre le plus, mais les êtres qui en eux, avaient mis leur tendresse.

MAURICE BARRÈS.



SUITE D'UN CARNAVAL

(HISTOIRE VRAIE)

(SUITE)

V

Le printemps, cette année, à Rome, fut particulièrement idéal. Dans le jardin du palais Frasini, il commençait à se montrer, revêtant de sa verdure tendre les vieux troncs nouveaux des arbres, les petites branches des buissons, épanouissant les boutons des lilas et des glycines, au milieu des pâles feuilles frémissantes, jetant enfin partout sa note d'amoureuse gaité qui semblait faire revivre jusqu'aux blanches statues sous les dentelles de leurs vêtements de lierre et de clématites.

C'était un fouillis ravissant que ce jardin antique où le style raide des vieux ifs taillés, des allées droites en charmille, des bassins de pierre, s'égayait de toute la fantaisie du jardinage moderne qui semait à profusion les mosaïques de fleurs rares et les massifs de plantes exotiques. Partout dominaient les roses; en cette fin de mars, elles ne fleurissaient pas encore, mais elles promettaient une ample floraison et le soin avec lequel elles étaient cultivées, témoignait de la passion que leur portait la maîtresse de céans.

Dans un coin touffu du jardin un portail de la Renaissance élevait son arcade ornementée au milieu de laquelle une déesse de marbre blanc se penchait sur un rocher d'où jaillissait une eau limpide.

C'était l'endroit où aimait rêver la princesse Frasini. Un grand banc de marbre circulaire, ombragé d'un berceau de rosiers grimpants faisait face au monument et, sur ce banc Vittoria passait de longues heures, contemplant distraitement les lignes élégantes du portique, les courbes gracieuses de la déesse et la couleur admirable de ces vieilles pierres sur lesquelles la patine du temps avait jeté des tons merveilleux. Les lichens, la mousse, les glycines et les clématites envahissaient les colonnes, entouraient le cou de la statue et venaient se pencher sur les rocailles où l'eau coulait murmurante dans le bassin de pierre bleue.

Depuis le carnaval, combien de fois la jeune fille n'était-elle pas venue abriter sa méditation inquiète dans ce coin de calme et d'art où personne ne venait la troubler.

Elle ne pouvait cesser de penser à cette soirée étrange, à ce blond inconnu dont elle revoit si vivement le visage, les gestes, le sourire, au point de s'étonner elle-même : son cœur se troublait chaque jour davantage.

C'est que cet homme était si différent de tous ceux qu'elle avait vus jusqu'ici. Au lieu de la poursuivre de ses empressements comme le faisaient les nombreux aspirants à sa main,

parce qu'il voyait un sentiment sincère poindre entre eux, il se sauvait, se cachait, il manquait même à la plus élémentaire politesse. Et cela, sans doute, parce qu'elle était riche et qu'il ne l'était pas?

Vittoria trouvait cette conduite si délicate, si fière, qu'elle l'admirait tout en se demandant curieusement, un peu dépitée par ce sentiment très féminin de la contradiction, si cette conduite n'était pas simplement un signe d'oubli complet.

Mais pouvait-elle admettre un tel oubli? Elle n'y était guère habituée. On n'oublie pas ainsi une belle personne, une patricienne de son éclat, surtout en de telles circonstances. Vittoria entendait encore le son de la voix d'André quand il lui disait, avec un accent d'une sincérité indéniable, toute son admiration et son bonheur.

Et, en prenant sa place accoutumée sur le vieux banc de pierre, Vittoria se demandait ce jour-là, comme les autres jours, ce que signifiaient cette fuite et ce silence.

La veille, elle avait rencontré Traslin et longtemps ils avaient parlé de Rocmart. Henry, son bon ami, ne manquait pas d'éloges quand il parlait d'André. L'idée qu'il pourrait épouser la princesse Frasini s'il lui plaisait, entraînait de plus en plus dans ses désirs affectueux envers Rocmart. Il ne se donnait pas la peine d'examiner de près si ce mariage était raisonnable, il voyait seulement André capable de faire un beau mariage et croyait lui rendre service en y travaillant de toutes ses forces. Aussi, dans toutes les réunions mondaines où il rencontrait Vittoria, avait-il de longs entretiens avec elle. Il aurait pu se dire que l'aubaine était aussi bonne pour lui que pour André et profiter des dispositions bienveillantes de la princesse pour se substituer à son ami. Mais il n'y pensait pas. Il ne voulait pas se marier, et cette belle mais un peu énigmatique créature ne lui disait rien. Les jeunes Italiens étaient fort jaloux de ses colloques. L'aventure du bouquet, colportée méchamment par Minatelli avec les commentaires d'un homme dépité, se disait à l'oreille. On assurait que la Princesse Frasini préférait les étrangers suspects aux grands seigneurs de son pays et on se vengeait par des sarcasmes de ce qu'on se croyait évincé.

Mais Vittoria ignorait les propos qu'on multipliait à son endroit. Elle vivait toujours un peu en dehors de la vie pratique. Son éducation extérieure était sans doute celle d'une femme du grand monde, mais ce n'était qu'une enveloppe qui cachait un cœur romanesque, un esprit cultivé de façon anormale, nourri plus de science que de logique. Le savant historien qu'était son père se reflétait en Vittoria et son érudition donnait à la jeune fille un essor nouveau d'imagination.

Tout d'abord l'horreur du mariage d'argent lui avait inspiré une haine et un mépris réels pour tous les hommes célibataires dans lesquels elle prévoyait des aspirants à sa main, ou plutôt à sa fortune.

Mais maintenant elle voyait que tous les hommes ne sont pas indistinctement des coureurs de dot, et la fière solitude où son cœur s'enfermait orgueilleusement jusqu'ici se changeait, par un brusque retour, en désert morne et sombre. Est-ce que vraiment elle pourrait demeurer ainsi toute sa vie, isolée, sans affection, et, même sans famille? Elle frissonnait à cette idée. Un désir immense de confiance, d'épanchement, de tendresse gonflait sa poitrine, amenait des larmes dans ses yeux. Elle rêvait alors du bonheur que peut donner un mariage où l'on s'aime, où l'union des cœurs et des âmes est complète comme il lui semblait que serait, — oserait-elle le dire — son union avec André.

Et les yeux demi-clos, à l'ombre de sa grande ombrelle blanche, elle suivait distraitement le manège des oiseaux qui faisaient leurs nids dans les feuillages grimpants sur le portique, ou les scintillements de l'eau que le soleil frappait çà et là, aux pieds de la déesse.

Elle pensait à ce que lui avait dit Traslin la veille.

Il se désespérait de pouvoir jamais lui ramener Roméo.

— « Le croiriez-vous, il ne veut plus même se promener avec moi dans Rome. Quand le service de la caserne le laisse libre, il s'enfuit dans la campagne. Il va seul, loin, comme un homme malheureux.

— « Princesse qu'avez-vous donc fait à ce pauvre garçon ? avait dit Henri, grondeur.

Et Vittoria rougissante sentit encore son cœur battre comme il avait battu alors.

Elle s'était mise à interroger Traslin sur ce qu'il savait du jeune zouave. Henry ne savait pas grand chose. Maintenant qu'il était interrogé, il ne comprenait pas comment il ignorait tout ce qui touchait à son ami. Mais il n'était pas homme à se dérouter pour si peu. Dans son désir de le servir, il broda sur le peu qu'il savait. Un vieux château de famille, reste de splendeur disparue, sur les bords de la Meuse, abritait André, dernier rejeton de l'antique maison de Rocmart, l'une des plus illustres de France. Traslin ignorait malheureusement que tout ce qui restait de la vieille race des Rocmart se réduisait à un vieux ménage enseveli dans un manoir au fond de l'Aveyron, et que la famille Huchet n'avait de Rocmart que la possession du petit domaine ainsi appelé. Cette coïncidence de nom, hélas ! dont la petite vanité de son oncle avait gratifié les Huchet, son fils adoptif devait l'expier douloureusement.

Vittoria, ce matin même, avait pu s'assurer dans d'Hozier et le père Anselme, de l'illustration de la maison de Rocmart.

Vraiment elle était d'une grande illustration, mais à dater de la fin du siècle dernier la généalogie se compliquait ; il y avait eu de nombreuses branches qui, vite, s'étaient éteintes et l'on devinait que la fortune manquait à voir les alliances de moins en moins brillantes. Vittoria ne savait trop se retrouver dans cette fin de race un peu embrouillée et vague ; les *N* se multipliaient, indiquant le manque de renseignements du généalogiste. Sans doute, pensait la jeune fille, fiers et sauvages, ils se sont terrés dans leurs vieux châteaux, préférant s'isoler que descendre et André, comme eux, ne veut pas devoir à un mariage riche, la restauration de sa maison.

Et son âme enthousiaste s'exaltait à l'idée qu'elle pourrait, elle, rendre à l'antique famille son éclat et sa grandeur, car elle était elle-même de trop bonne race pour que l'on puisse dire que Rocmart sacrifiait son orgueil nobiliaire à l'argent.

Elle souriait à cette pensée. Il lui plaisait, ce rôle de bonne fée qu'elle voulait s'attribuer. Si André devenait maintenant un héros par son mépris de la richesse, elle-même se drapait volontiers dans sa générosité.

Puis un doute lui venait, comme une brusque piqûre d'aiguille en son cœur :

— Pouvait-elle croire qu'André l'aimait ? S'il la fuyait, cela ne voulait-il pas dire tout autre chose ? Certes, il avait été charmant le soir du bal, mais qu'est-ce que cela signifiait ?

Mais Traslin lui répétait chaque fois qu'André était malheureux. Et son cœur s'amollissait à cette pensée. Elle se croyait si capable de le consoler ?

Plus le soir du bal s'éloignait, plus grandissait en elle ce sentiment d'affection. Elle désirait ardemment le revoir et son désir s'aiguissait par la contradiction, inconnue jusque-là pour elle, causée par la disparition volontaire de ce beau Roméo.

Pendant les premiers jours après le carnaval, elle n'avait manqué à aucune réunion mondaine. Mais celui qu'elle espérait y rencontrer n'y venait point. Depuis, Traslin l'avait mise trop au courant de la conduite de Rocmart pour qu'elle pût encore s'attendre à une rencontre dans

un salon. Le seul Traslin l'attirait encore parce qu'il lui parlait d'André, mais, quand il manquait, elle retombait dans ses distraites rêveries d'autrefois et redevenait de glace.

Vittoria comptait passer l'après-midi dans sa solitude. Elle avait pris un livre pour la forme; quand on se laisse aller aux rêveries, la lecture est importune.

Des pas rapides l'interrompirent.

C'était la duchesse de Sertori qui venait la chercher pour une promenade en voiture.

— « Tu ne dois pas te récrier, dit Edith au geste effrayé de la jeune fille. C'est ton père lui-même qui m'envoie. Il est en train de se couvrir de poussière avec mon mari, dans un déblaiement affreux de vieux papiers. Jamais je n'aurais cru que la famille Sertori possédât autant de parchemins. Ton père est dans la joie parce qu'il trouve, assure-t-il, des choses très curieuses. Terclimo fait un nez long comme cela, en songeant que le cousin Frasnì ne lui fera pas grâce d'une liasse. Ils en ont pour le reste de leurs jours !... »

Et tout en bavardant la duchesse regardait autour d'elle, charmée par ce coin pittoresque et artistique.

— « Sais-tu que c'est très joli ici, on en ferait un tableau... Puis reprenant son idée première elle se leva brusquement du banc où elle venait à peine de s'asseoir.

— « Va mettre ton chapeau, c'est aujourd'hui Lundi, jour de villa Pamphili, je t'emmène, ton père exige que tu viennes prendre un autre air que celui de ton jardin. Il fait si beau !

Et c'était vrai, la journée était exquise, le souffle d'air printanier qui passait comme un frémissement sur la jeunesse des plantes se parfumait de toutes sortes de senteurs. Le ciel bleu se fonçait déjà comme aux ardeurs d'été. Il fallait vraiment être dépouillée de toute illusion et de toute espérance pour rester insensible à cette impression fraîche et gaie.

Vittoria ne résista que pour la forme, elle commençait, au fond, à trouver la solitude mélancolique.

Quand les deux cousines arrivèrent à la villa Pamphili, la foule remplissait les allées ombrées du parc et l'air semblait plein d'allégresse.

— La vie est belle, s'écria Edith joyeusement.

Et Vittoria, avec conviction répondit : « oui ».

Il y a parfois, comme des courants de sentiments dans l'atmosphère, courants de tristesse, de colère, de lâcheté, d'enthousiasme qui impriment soudainement la même idée à toute une foule d'âmes humaines. Ce jour-là, le courant poussait chacun hors de chez soi, toutes les promenades de Rome regorgeaient de promeneurs. Les impotents, les malades et les misanthropes seuls restaient confinés dans l'ombre du logis.

A la caserne, tous les soldats qui pouvaient sortir avaient pris la clef des champs.

André allait se perdre du côté de la via Appia quand il fût accosté par Traslin.

— Aujourd'hui, par exemple, tu ne vas pas aller gémir sur Cécilia Metella, dit-il en passant son bras sous celui de Rocmart, tu vas venir avec moi, je te tiens.

André se débattit, mais Henry tint bon.

— Voyons, tu es par trop sauvage, dit Traslin impatienté. C'est ridicule de vivre comme tu vis. Qu'as-tu donc ? Un chagrin d'amour ? Mais la princesse ne demande qu'à te consoler !

— Tu crois ? demanda André, devenu très pâle.

— La pauvre ! Je le crois. Chaque fois qu'elle me voit je dois ressasser un tas d'histoires sur toi, pour t'excuser. Car vraiment il faut qu'elle soit bonne pour pardonner tes procédés envers elle.

— Je ne puis pas faire autrement, dit André.

— Pourquoi? On doit toujours être poli....

— Mais on doit, avant tout, agir selon sa conscience, et ma conscience m'interdit d'éveiller en elle un sentiment qui ferait son malheur.

— Son malheur? Elle est bien bonne celle-là! Mais tu seras le meilleur mari possible : bon, délicat, aimant comme tu l'es.

— Je ne puis pas l'épouser.

— Tu ne peux pas l'épouser? Allons, André, ne dis pas de bêtises. As-tu assassiné ton père et ta mère?

— Non, fit André en s'efforçant de rester impassible, mais une riche héritière comme la princesse Frasini ne peut pas épouser un pauvre diable comme moi.

— Un pauvre diable! Sans doute, tu n'as pas d'argent à remuer à la pelle, mais un Rocmart vaut bien une Frasini.

— Un Rocmart? dit André étonné.

— Mais oui, voyons, ne fais pas la bête, tu sais mieux que moi que ta famille est certainement l'une des plus anciennes et les plus illustres de France!

— Tu lui as dit cela? demanda André.

— Non! vois-tu, tu es trop drôle, répondit Traslin en riant, pourquoi ne le lui aurais-je pas dit? Et d'ailleurs elle n'a qu'à ouvrir un recueil de généalogies, elle trouvera sur ta maison bien plus que je ne puis lui en dire et, sois tranquille, elle l'a déjà fait.

— Ah! fit André douloureusement.

Les deux amis marchèrent un instant en silence. André avait suivi machinalement Henry, trop préoccupé par ce qu'il venait d'apprendre. Il ignorait si bien qu'il existait une famille de Rocmart! Il s'était si peu préoccupé de toutes ces choses jusqu'ici! Maintenant les paroles d'Henry tombaient comme un coup de massue sur son cœur. Lui aussi, depuis le bal avait longuement rêvé à Vittoria et tout ce qu'il avait de tendresse amassée au cœur se portait violemment vers celle qui représentait pour lui la femme dans sa plus idéale perfection. Mais il n'en était que plus décidé à briser tout de suite ce commencement de roman. Ce qu'Henry venait de lui dire le confirmait dans son dessein. Il ne voulait pas prendre un nom qui ne lui appartenait pas et il ne se sentait pas le courage de dire la vérité à la Princesse Frasini ni même à Traslin.

— Sais-tu que tu es un être fort compliqué, dit Henry, rompant le silence dans lequel se plongeait André. Tu as des crises de joie, de tristesse, d'amour, de hardiesse, de sauvagerie, de désespoir qui arrivent à propos de rien, inexplicables. Tu es le plus grand sensitif que j'aie jamais rencontré. Tu allies un caractère viril, une réelle force de courage avec des nerfs de demoiselle, des défaillances presque puériles....

— Que veux-tu, dit André tristement, on ne se fait pas soi-même, et on ne peut exiger d'un être humain que le possible.

— Et ces limites sont en caoutchouc chez toi, dit Traslin en riant. Allons laisse-là ta mine morose pour goûter le beau ciel, la nature et le printemps. Je me sens gai comme un papillon aujourd'hui.

— Heureux es-tu, soupira André, mais où me mènes-tu?

— Je ne sais, où le vent nous pousse, veux-tu essayer du Pincio?

— Merci, c'est bourré de monde. Faisons un compromis, allons à la villa Albani.

— Ah! non par exemple! Autant se promener dans le désert, nous ne sommes pas loin de la villa Pamphili, je suis sur que tu n'y es pas encore allé?

— C'est vrai, mais il y aura foule.

— Tiens, tu m'embêtes avec tes foules, tu devrais être honteux de faire le timide à ce point, s'écria Traslin impatienté.

André se tût. Puisqu'il était venu presque dans Rome, il fallait se résigner. Au surplus il n'y avait qu'une personne au monde qu'il ne voulait pas rencontrer. Quelle apparence qu'elle eût l'idée de venir justement ce jour-là à la villa Pamphili?

Les deux amis eurent bientôt gagné les grilles, large ouvertes, de la promenade. Traslin s'était repris à bavarder, oubliant déjà la mélancolie de son compagnon. L'air mondain l'émoustillait. Il voyait les équipages de toute la haute société de Rome, des cardinaux, des diplomates, se succéder dans les grandes allées et il les nommait à André au fur et à mesure, en accompagnant cette présentation d'un court et humoristique commentaire.

— Comment tout ce monde se trouve-t-il ici? demanda André qui commençait à s'énerver.

— Parce que c'est le jour chic, le jour bien porté. Le lundi tout ce que Rome compte d'élégant tient à honneur de passer par la villa.

André ne douta plus qu'il allait voir apparaître l'équipage des Frasini. Jamais il ne pourrait supporter de sang-froid le regard de Vittoria. Mais il crut qu'il fallait user d'adresse pour entraîner Traslin hors de cette allée trop remplie.

— Par où mène ce petit chemin? dit-il en indiquant une petite allée tournante qui conduisait à travers une prairie vers un bosquet d'arbres.

— Oh! oui c'est le Columbarium. Veux-tu le voir? Si tu ne l'as jamais vu, cela t'intéressera.

Si André voulait le voir? Il n'y avait pas à le demander. Il se serait terré n'importe où.

En se retrouvant dans la prairie au sortir du Columbarium, André montra à son ami tout un espace de gazon embaumé de violettes.

— Ah! les bonnes petites fleurs dit Traslin, qu'elles sont pour moi un souvenir de jeunesse! Ma mère, chaque printemps, me faisait cueillir dans le parc des brassées de violettes pour parfumer ses armoires. Je vais au moins en parfumer mes poches.

Et s'agenouillant dans l'herbe il se mit à cueillir avec ardeur, par poignées, l'odorante fleur printanière.

André l'imita; en ce moment il n'y avait personne de ce côté et cette fantaisie de deux zouaves allait passer inaperçue, quand tout à coup, sur le gazon, deux ombres se profilèrent. Les deux amis relevèrent la tête; devant eux, étouffant leurs rires, Edith et Vittoria s'étaient arrêtés.

Traslin se releva d'un geste, André resta une seconde à genoux et pâlit d'émotion.

— Il paraît que vous n'aimez pas seulement les roses, Monsieur, dit Edith en riant, vous aimez aussi les violettes!

— Vous le voyez, Madame, dit Traslin, répondant pour son ami, nous sommes des hommes rêveurs et sentimentaux.

— Il faut qu'on vous déniche dans les petits coins, dit Vittoria en regardant André, très émue elle-même. Vous aimez la solitude, Monsieur.

— Trop, sans doute, dit André partagé entre la joie de revoir Vittoria et la contrariété de ne pouvoir la fuir. Je sais que j'ai très mal agi envers vous en n'allant pas vous remercier de vos bontés pour moi, j'ai été également très grossier vis à vis de vous, Madame la duchesse, mais il faut me pardonner, je ne suis pas un homme du monde, mais simplement un pauvre soldat.

— Un soldat qui sait très bien jouer d'autres rôles, dit Edith. Voyons, mieux vaut pardonner à condition que vous nous affirmiez le ferme propos de ne plus recommencer.

Elle se remit en marche et Traslin vint se placer à côté d'elle.

Les deux jennes gens suivirent. Tous deux également émus et intimidés. Vittoria ne trouvait plus d'à propos dans toutes les belles phrases qu'elle avait préparées en vue d'une rencontre possible avec André, et Rocmart ne voulait rien dire qui pût donner à la conversation un tour intime. Ils marchèrent quelque temps en échangeant des banalités; la duchesse et Tras'in se dirigeaient vers la terrasse ombragée d'où l'on voit dans son ensemble le Vatican et toute la cité Léonine avec l'horizon des montagnes de la Sabine.

Les deux groupes s'accoudèrent sur la muraille, Edith et Henry causant gaiement avec cette petite nuance de flirt qui apparaît toujours entre un jeune homme et une jolie femme, Vittoria et André cherchant péniblement à éviter ce que leurs lèvres avaient peine à retenir.

En bas du mur, un chemin rocailleux longeait la terrasse. Une jeune italienne descendait lentement, un enfant sur les bras et un autre à la main.

— « C'est toujours joli, une mère avec ses enfants, dit André.

La paysanne qui ne se savait pas vue jouait avec son bébé, l'embrassant à pleine bouche dans des élans de tendresse passionnée.

— Voilà pourquoi c'est joli, dit Vittoria. L'amour émeut toujours, quelqu'il soit.

— L'amour maternel, rectifia André, parce que c'est le plus vrai. Et soudain, se rappelant sa mère à lui qui l'avait abandonné, il ajouta amèrement : Qu'est-ce que le cœur humain pour porter l'immensité de l'amour ?

— Mais il est fait pour cela, dit vivement Vittoria.

— Croyez-vous qu'il soit capable de résister aux épreuves ? à toutes les épreuves ?

— Oui, certes, affirma la jeune fille.

— Oui, il résistera aux épreuves qui exalteront son amour-propre ; on a vu des amis et des amants mourir pour ceux ou celles qu'ils aimaient, entreprendre des voyages, courir les aventures. En a-t-on vu dont l'amour résistât à la pauvreté, à l'infirmité vulgaire, à la vieillesse ?

— Vous êtes pessimiste, dit Vittoria en souriant. Vous croyez-vous donc vous-même incapable de cette affection-là ?

— Moi, oh ! non certes, s'écria vivement André. Je serais trop heureux de me sentir aimé pour ne pas garder toute ma vie une reconnaissance passionnée au cœur qui m'aurait donné son amour !

Il s'arrêta brusquement. Il s'apercevait que tous deux naviguaient sur les eaux dangereuses qu'il s'était juré d'éviter. Mais il était trop tard. Vittoria le reprenait tout entier. Près d'elle, il se sentait maintenant incapable de résister à son ascendant.

La jeune fille baissa la voix comme si elle eut craint d'être entendue de l'autre couple.

— Alors vous croyez les femmes incapables d'aimer avec désintéressement ?

— Non, mais je crois qu'on ne peut mieux leur prouver qu'on les aime qu'en leur épargnant cette épreuve-là.

Et pour rompre les chiens il ajouta, s'efforçant de prendre un ton gai, en étendant la main vers la cité Léonine.

— Voilà que nous parlons d'amour et c'est un sujet qu'il est interdit aux zouaves d'aborder, car nous sommes ici pour défendre celui qui est là, et non pour autre chose.... Et qui sait, si bientôt nous n'aurons pas à armer nos fusils ?

Ce ton gai froissa la Princesse. Pourquoi cette brisure brusque d'un entretien que lui-même avait provoqué ? Elle se redressa, ouvrit son ombrelle qu'elle avait fermée et se tournant vers Edith :

— Nous pourrions rejoindre la voiture, voilà le soleil qui baisse, dit-elle.

— Evitons la malaria, puisque la sagesse nous rappelle à l'hygiène, fit gaiement Edith en se remettant à marcher.

André regarda longuement la Princesse comme pour graver toute son image dans son souvenir.

— Je l'ai froissée, se dit-il, attristé, mais je devais agir ainsi. Aurais-je l'énergie de ne plus la revoir ?

Tous les quatre se mirent à marcher ensemble. La voiture n'était pas loin. Au moment d'y monter, la Duchesse invita les deux jeunes gens à dîner pour le surlendemain.

— C'est tout intime, deux ou trois amis, conclut-elle et je n'admets pas d'excuses.

— Je n'ai pas envie de m'excuser, dit en riant Traslin, j'accepte avec joie.

André fut pris au dépourvu.

— Ne serais-je pas de garde, après-demain ? demanda-t-il à Traslin, s'accrochant au premier prétexte venu.

— Si tu en es, je me fais fort d'obtenir un changement d'ordre, répliqua Henry, goguenard. Nous viendrons tous deux, Madame, ajouta-t-il vivement. Après la gamelle, la diversion sera la très bien venue.

Vittoria avait rougi légèrement en écoutant ce dialogue. Elle regarda André un peu anxieuse et devant ce regard que Rocmart traduisait si bien, il se trouva désarmé. Il baissa un peu la tête.

— Je viendrai certes, dit-il, heureux de se trouver forcé d'accepter et au fond de son âme une voix murmura :

— Tu es un lâche !

(A suivre)

MAVIL.





L'ÂME DE LA MONTAGNE

Fribourg. — Mars 1899.

.. Dans la route de la vie, à de rares instants, nos yeux se lèvent vers les sommets, vers la montagne. Il est d'autres heures, où par les journées de voyages, nous nous laissons entraîner aussi vers le charme de ces monts, où nous sentons le besoin de monter, d'aller aspirer l'air des faites, l'air pur des hautes cîmes. Ce sont ces heures-là qui vous font aimer, pour les revivre ensuite en intarissables souvenirs, la bonne existence écoulée à connaître, à chérir, à aimer la montagne.

.. La savons-nous, telle qu'elle est? Avons-nous scruté son domaine, ses abîmes, ses mystères? Avons-nous seulement appris à lire ses merveilleuses splendeurs, ses incomparables beautés? Enfin, frères des sublimes espoirs, frères chercheurs de l'idéal, avons-nous essayé de nous consoler dans l'Âme de la montagne. L'Âme de la montagne, cette enchantresse qui ramènera toujours à elle ceux qui l'ont connue, capricieuse et folle amante des passionnés de l'œuvre de Dieu, l'ensorceleuse montagne qui vers elle fait lever tous les regards, fait monter tous les yeux; l'âme des paturages et des forêts, des rochers abrupts et des insondables précipices, l'âme des libertés inconnues, des enchantements ignorés, des voluptés saines et nobles, l'âme de la montagne enfin, qui demain peut-être verra vers elle, supplier la foule écœurée des vices, les nations entières fatiguées des mensonges et des haines!...

* * *

Les jeunes auteurs recherchent avidement une terre défrichable encore dans ce champ si vaste pourtant de la littérature moderne. Et cette terre ils se désespèrent de ne jamais la trouver. Ils font des voyages en zig-zag de la psychologie au mysticisme, des idées sociales au snobisme littéraire en passant par une multitude de grands chemins et de petits sentiers. Ils saisissent un lambeau de terrain qu'ils croyaient peu connu encore et ils sont mille à se rencontrer. Ils heurtent à des portes entr'ouvertes, mais où trop ont passé déjà. Ils vont plus loin dans les pays des soleils cuisants et des glaces hyperboréennes, ils peignent des cadres exotiques, des paysages oubliés. Et toujours ils marchent où d'autres ont marché avant eux, ils avancent sur une route où des rivaux les coudoyent, où des destructeurs les précèdent. Pourtant il reste à leurs désespérantes recherches un domaine immense et magnifique, la montagne. Pourquoi ne le saisissent-ils pas? Est-il trop terrifiant dans sa grandeur, trop superbe dans sa royauté? Est-il pareil à ces régions prohibées que les anciens plaçaient en l'au-delà mythologique? Domaine inexploré, comment aujourd'hui, n'a-t-il pas encore pour le peupler toute la cohorte des jeunes esthètes, qui, les mains tendues, s'en vont à la conquête des idées lointaines?

Les pays de montagnes, comme la Suisse et les Etats Scandinaves, devraient posséder des littérateurs qui se consacrent à cette œuvre unique. Je suis certain que cette œuvre peut exister, mieux qu'ébauchée comme elle l'est encore aujourd'hui. Ceux qui parmi les gens de lettres ont voulu prendre une place dans cette littérature toute spéciale « la littérature alpestre » ont cherché surtout à décrire, c'est à dire à détailler ce qu'ils ont vu, plus que ce qu'ils ont senti. D'où cette coopération de style exclusivement poétique est-elle née? Pour répondre à cette question, les arguments, certes, ne manquent point. Tout d'abord, il convient de dire que les *alpinistes littéraires* sont frappés, et cela d'une façon si forte, par ce nouveau décor, toujours nouveau, toujours sublime, qu'il ne tombera sûrement de leurs plume qu'une débauche de lyrisme, un amoncellement d'enthousiasme pour les choses de la nature, pour l'habit des régions élevées avec ses ornements multiples, ses atours royaux et ses parures de grâce et de charme. Nous avons tous lu ces pages d'impressions à la vue de ces merveilleux tableaux de montagne.

Nous avons tous eu sous les yeux le livre des détails, des détails minutieux de la côte boisée, des fleurs, des forêts, des villages, des lacs, des cîmes et des glaciers, et tous nous avons aimé lire ce livre. Pourquoi? Est-ce simplement à cause de la poésie très subtile et très saine qui s'en dégage? Parce que dans la côte boisée et dans les forêts des teintes fraîches ont fait image à nos regards? Parce que dans la flore alpestre, pour nous botanistes, pour nous amateurs de belles plantes, les anémones rosées de là-haut, les rouges rhododendrons semblables à des lèvres de sang, les gentianes aux lobules azurés qui font songer aux yeux bleus très chers, les blanches edelweiss, blanches comme des âmes vierges, ces fleurs ont dans leurs pétales, dans leurs tiges, dans leurs formes je ne sais quoi de rare, de voluptueux et de parfumé? Parce que les villages de montagne ont de rustiques chalets, de vieilles fontaines, d'anciennes églises? Parce que les lais de montagne ont une onde plus limpide, un recueillement plus mystérieux, une beauté plus étrange? Parce qu'enfin les cîmes sont un eldorado d'où d'incomparables panoramas se dressent, un Eden encore solitaire, en haut, tout en haut, au-dessus des plaines et des vallées? A cette demande, il faut la réponse réfléchie, éclore en une psychologie nouvelle. Je n'ai pas la prétention de la donner ici, mais je souhaite que plus catégoriquement bientôt quelqu'un puisse la livrer. Néanmoins, ne trouvez-vous pas comme moi, qu'en lisant ces descriptions, si pittoresques soient-elles, vous éprouvez une sensation d'inachevé et de superficiel. Il y a un secret sous ces décorations. Il y a une âme sous ces riches enveloppes. Les choses de là-haut sont belles, et toute chose belle est pourvue d'influence indiscutable. Cette influence, elle doit agir, sur le caractère de ceux qui habitent la montagne et les pays de montagnes, sur ceux qui recourent à elle, dans les maladies dont elle seule sauve, sur ceux qui, après les lourdes peines, les grands chagrins, vont chercher en elle le calme et le repos. Cette influence peut-elle être autrement que très bonne? Non jamais. Elle est bonne dans le sens le plus strict et le plus enveloppant du mot. Elle apaise les grandes passions, dompte les révoltés des mauvais jours, rend la jouissance de vivre aux désabusés de la vie, redonne la force de combattre aux délaissés, aux ignorés, aux incompris. Elle est comme l'art et comme l'amour, la force qui élève, qui console et qui réhabilite.

* * *

De nos jours la plaine est maintes fois décrite. Maintes fois, laissant le cadre habituel et classique de la ville, les romanciers se sont plu à faire évoluer dans leurs études les gens de la plaine, de la campagne. Theuriet, Ferdinand Fabre, pour ne citer que ceux-là aujourd'hui, ont tracé l'image fidèle des mœurs de la plaine. Nous savons par eux combien le paysage champêtre, les moissons des étés, les vendanges des automnes exercent d'influence sur ces populations rustiques. Un miroir a reflété l'âme des habitants de la plaine, leur âme virgilienne, paisible ou changeante, façonnée pour ainsi dire par le souffle du mistral, la contemplation des étendues lointaines, des ordins où fleurissent les roses, des parcs où croissent les chênes et les vieux ormes. Nous savons

aussi la vie des gens de la mer. Loti, Anatole le Braz et bien d'autres, nous ont merveilleusement tracé le portrait moral et physique de ces travailleurs; nous savons leurs angoisses, leurs peines, leurs craintes, leurs amours; nous savons ce que font songer à ceux-là les orages qui se déchaînent, les aurores éblouissantes de l'océan rempli de deuils en sa tranquillité; nous savons les vagues qui font chanter, celles qui font pleurer.

Que savons-nous de la montagne, la montagne qui selon la belle expression de de Saussure « a une influence morale plus encore que physique »? Il est vrai, Edouard Rod dans son *Là-Haut* — ce livre qui restera peut-être le meilleur de son œuvre — a cherché à analyser, en même temps que les mœurs et les coutumes du peuple montagnard, l'état de conscience de malheureux blessés au cœur en face des hautes cîmes. L'auteur du *Sens de la vie* a presque réussi. Mais il manquait à Rod pour faire de son beau livre un chef-d'œuvre, la connaissance plus parfaite du grand amour de la cîme, il lui manquait la passion puissante pour les hauts sommets, il lui manquait cette poésie recueillie aux cours des ascensions, il lui manquait enfin la féconde ambiance de l'âme de la montagne. Peu importe, il reste le seul qui a tenté d'apporter au foyer littéraire un roman d'où se dégage la vie de cette grande fascination. Nous lui devons beaucoup déjà.

Pour moi, je suis resté un incorrigible amant de cette montagne, puisque c'est mon pays et mon idéal. Lorsque mes regards et mon cœur s'en vont vers elle, j'ai cette phrase d'Hamlet présente toujours à l'esprit : « Il est plus de beauté, Horatio, entre le ciel et la terre que peut en rêver toute philosophie ».

Et la montagne, souveraine dans son âme, la montagne qui élève les sentiments, n'est-elle pas cette beauté éternelle, proche du ciel par ses cîmes audacieuses et gigantesques, près de la terre par ses bases puissantes, ses gouffres, ses abîmes et ses torrents?

EUGÈNE DE BOCCARD.





LES VAGABONDS D'AMOUR

CONTE

I

Il était seul sur la grande route, la nuit, ... et marchait.

Depuis son départ il avait vu bien des peuples et bien des villes, des soleils incandescents et des horizons de glace, — il avait vécu, rêvé, sur toutes les rives, presque;... sous tous les cieux :... Nulle part, d'autrefois, il n'avait retrouvé le rire et la chanson.

Il traversait maintenant un pays, volontairement oublié naguère et qui semblait à son accoutumance du long voyage comme tout proche de la patrie abandonnée que, de longtemps encore, il ne devait revoir...

Et voilà que, par ce soir de neige, en la campagne déserte, des refrains lui montaient à la tête;... et c'étaient de vieux refrains ensoleillés qui ne chantaient pas dans sa langue à lui, — le parisien de jadis, — ni dans celle des hommes qu'il venait de voir.

Il l'entendait pourtant cette langue;... dans sa course à travers le monde, quelle contrée, prochaine sans doute, avait-il donc délaissée?...

Il écouta chanter son âme... et comprit...

C'étaient des couplets de Gascogne, des chants amoureux qui sonnent doucement dans l'idiome d'oc, ... et, — muet dans le silence de la plaine qu'un blanc tapis de neige couvrait au loin comme un linceul, — il laissait son cœur chanter...

Men baou trouba l'object de moun amour... Une larme mouilla ses yeux, ... pourquoi ce cruel souvenir?... il n'aimait plus, ... il n'avait jamais aimé....

— « Mon cœur méchant, tais-toi, » ou bien parle-moi « d'autre chose. »

Tu qu'as moun cor, ah donno m'oun pontou! reprenait de plus belle le démon qui étreignait son âme.

Il eut une révolte et dit tout haut :

— « Maudit soit le méchant malin qui me hante, mais il n'aura raison de moi;... je suis libre, ... grâce au Ciel, ... et veux l'être encore, ... et n'aimerai plus qu'on ne m'aima. »

La voix reprit :

Adiou, trésor, adiou moun Estelletto... et plutôt que de se taire elle semblait s'assurer, ... prendre un corps, presque;... et elle n'était pas au dedans de lui-même, comme il l'avait cru d'abord;... elle venait de loin, sans doute;... de très loin;... mais quelqu'un, là-haut, chantait pour lui.

La hantise ne l'effraya point;... elle lui était familière

Ah, layso mé sur ta roso bouquetto.

Pren oun pontet....

C'était une voix sonore, timbrée, de femme de là-bas, — entre Garonne et le Béarn, — et il l'avait entendue, souvent;... mais autrefois.... Et il répéta tout haut « autrefois » comme le prêtre qui dit *amen* sur un cercueil.

Mais les âmes ne meurent point, — non plus les souvenirs — et l'on ne saurait d'un mot clore leur tombe....

La chanson continuait :

*Ploures pas may, béni calma ta péno,
Tè, pren ma mè; boli te rendre hurous....*

Il s'arrêta, hagard,... et les deux derniers vers tombèrent, se répétèrent, éclatants, enivrés,... à deux pas de lui.

*Unissannous d'ouno doublo cadéno
Et pey ponyras me manja de poutous!*

Cette fois plus d'illusion possible,... plus de doute,... c'était elle,... assurément... Elle;... mais qui donc l'eut conduite en ce pays lointain et glacé dont à peine elle devait connaître l'existence?... Non,... elle ne pouvait être là;... alors, son âme?... Oui,... son âme,... sa vraie âme!...

Serait-elle morte?

Il eut un cri rauque et faillit tomber, tandis que du fond de lui-même un souffle montait, sincère, ému, qui lui disait tout bas :

— « Tu vois bien que tu l'aimes encore! »

Et il répondit, tout haut, comme s'il avait eu peur d'être seul :

— « Oui, je l'aime,... je l'aime;... mais elle est morte! »

Un long sanglot le secoua et, — répétant dans un râle le nom de l'aimée, — il se mit à pleurer comme un fou.

* * *

Combien d'heures s'étaient passées depuis qu'il avait roulé sur la neige?... il l'ignorait.

C'était dans une chaumière de paysans, — plus ferme assurément qu'auberge, — celle dont il voyait tout à l'heure briller devant lui dans la nuit la fenêtre éclairée. Dans un grand fauteuil de paille aux formes étranges, au coin d'un feu flambant clair, les cloches sonnantes à toute volée le reveillèrent de sa torpeur....

— « Où suis-je? » — murmura-t-il.... puis se rappelant la hantise cruelle :

— « Elle est morte! » et son visage inondé de larmes brûlantes tomba dans ses mains jointes.

— « Elle est... »

Une caresse l'effleura doucement et deux lèvres chaudes cherchèrent sa nuque.... Il bondit....

Ah! quelle étreinte,... quel baiser fou!...

Il retomba sur le fauteuil,... brisé....

Alors elle s'assit sur ses genoux :

— « J'étais venue dans ce pays,... il y a près d'un an déjà,... dans ce pays où nul ne connaît ma retraite,... pour fuir ma douleur.... mon remords!... Je savais que tu n'y étais pas passé encore,... et que tu l'aimais pourtant,... que tu aimais sa mélancolie sauvage;... et que tu n'aurais garde de l'oublier.... Alors j'espérais encore un peu.... Regarde, tous les jours on m'apporte un journal de la ville.... j'y aurais vu ton nom demain peut-être.... Oh! j'ai été bien méchante jadis, d'être parfois incrédule,... mais j'ai bien souffert, va;... et le bon Dieu m'a pardonné.... puisque tu es là!... »

Il ne pouvait répondre;... elle reprit :

— « Toi aussi tu me pardonnes? »

Alors son regard se fit suppliant;... mais elle l'empêcha de parler :

— « Moi aussi je te pardonne!... »

Elle avait reposé sa tête sur son épaule et parlait bas :

— « C'est Noël... tu entends les cloches joyeuses,... je n'ai pas voulu aller à la messe cette nuit... je pensais à toi,... à toi, parti par un soir d'hiver presque comme aujourd'hui... et je voulais être seule... Alors, cette chanson que tu aimais... dehors,... sous les étoiles,... je l'ai chantée au bon Dieu,... ma prière pour toi;... il l'a entendue!... »

Il murmura : « Où sommes-nous? »

— « Qu'importe ;... ensemble! »

Et ils causèrent de choses très douces.

* * *

Les paysans rentrant de la messe de minuit n'avaient point troublé leur extase. A côté d'eux la table était dressée déjà pour le gai réveillon de Noël,... ils se croyaient seuls toujours. L'hôtesse vint attiser l'âtre et les amants se retournèrent;... alors on les vit.

Les braves gens ne comprenaient pas le français et n'avaient pas entendu ce qu'ils disaient;... mais le sourire était revenu, radieux, à cette jeune femme étrangère qui depuis si longtemps tous les jours pleurait...

Cet errant inconnu aux vêtements salis par la route, à la main fine, aux traits délicats encore sous le hâle des mers et des chemins, qui leur parlait doucement dans la langue de son pays éloigné devait être un grand saint...

Et les hommes simples, après avoir soupé avec les étrangers, — dont le dernier venu, à leur grande surprise, entendait aussi leur langage, — demandèrent au vagabond de les bénir...

Puis ils se retirèrent...

* * *

Et finit la nuit en chantant Noël.

II

C'était au cœur du vieux pays d'Ecosse;... les lacs étaient glacés, la neige lourde, le ciel clair....

Depuis une semaine déjà le vagabond était l'hôte heureux de la chaumière où le sort l'avait jeté....

C'était la veillée de fin de l'ann.

Dans la pièce commune qu'illuminait un grand feu de branches, — devant un vieux clavecin, précieuse relique de deux siècles, muet depuis longtemps, — les amants avaient chanté des mélodies très douces et chacun, sans comprendre leurs paroles avait écouté, charmé....

Maintenant ils se faisaient dire les vieilles histoires de la campagne, — les légendes jolies ou cruelles qu'on raconte le soir en se signant trois fois, — et dont le charme est si pénétrant dans cette langue imagée, simple et naïve, qui est à l'anglais de Londres à peu près ce que sont les vieilles chansons du pays basque et les poèmes bas-bretons au français de l'Académie.

Le coucou fumeux chanta, ... puis sonna douze fois, ... minuit; ... l'année nouvelle était née.

Instinctivement et sans prendre garde à personne les deux amants se jetèrent aux bras l'un de l'autre et s'embrassèrent longuement...

— « Pourquoi m'as-tu serrée si fort? » — demanda-t-elle, tremblante, ... avec le pressentiment d'un malheur; ... puis, essayant sur sa joue une gouttelette encore tiède :

— « Tu pleures?... »

Il ne répondit pas et, remplissant lui-même les gobelets rangés autour de la table, il porta le joyeux toast à l'an neuf et poussa les trois hurrahs retentissants que les paysans, debout, répétèrent à pleine gorge.

* * *

Levé tôt le matin, il refit à sa chère amie ses souhaits émus — puis il ajouta :

— « C'est l'heure où finit la messe, ... je vais aller faire ma visite au curé; ... je la lui dois bien, à ce brave homme si aimable, ... et qui a eu tant de bonté pour toi! »

— « Attends un peu, ... nous irons ensemble. »

— « Non, ce n'est pas l'usage; ... j'y dois aller seul d'abord.... Nous y retournerons tous deux demain. »

— « Mon Dieu, que d'étiquette; ... nous sommes des étrangers!... »

— « Qu'importe! »

Il avait articulé ce mot du ton sec et sans réplique qu'elle connaissait bien; ... elle n'insista pas, mais quand il fut parti, elle pleura encore.... comme huit jours auparavant....

Puis, jetant un châle sur ses épaules, elle sortit, courut par derrière les maisons, le devança, ... craignait toujours d'entendre tinter la cloche sonnant la bénédiction qui termine l'office. Elle traverse le jardin sans clôture du presbytère, pénétra dans la sacristie, ouverte à cette heure, et se blottit dans le confessionnal placé là parce que l'Eglise était trop froide en hiver.

L'office allait finir.

Elle haletait, ... son cœur battait à se rompre; ... muette, elle fit une fervente prière, ... puis sa pensée ajouta :

— « C'est mal ce que je fais, ... très mal sans doute, ... mais je dois le faire.... Il y a un malheur sur nous, ... je le sens.... et je veux le connaître, ... j'en veux ma part. »

* * *

Elle ne s'était pas trompée.... C'est bien là qu'il vint trouver le prêtre, .. là qu'ils causèrent près d'une heure, ... là qu'elle apprit tout....

Ainsi il allait partir encore, ... l'abandonner une seconde fois, ... il allait partir la mort dans l'âme peut-être, ... mais partir, ... et ne pas revenir avant trois ou quatre ans.... ou davantage. C'était sur son amour même, sur la précieuse relique qu'il avait conservée d'elle, qu'il avait juré de ne pas s'arrêter, de ne pas rentrer dans son pays avant d'avoir parcouru tout le monde, visité tous les peuples, traversé tous les Etats.... Et il partait, ... le surlendemain, ... il allait achever sa tâche sacrée!...

Oh ! comme ses dernières paroles lui sonnaient encore :

« La mer est à quatre heures, monsieur le curé,... il y a douze grandes lieues d'ici,... il faut que je parte à huit heures du matin,... On vous ramènera votre cheval le lendemain. »

Puis, debout, d'une voix grave, ferme dans sa poignante émotion,... d'une voix qui montait bien du cœur :

— « Surtout dites-lui bien, monsieur le curé, que ce que je fais je dois le faire,... que de mon vœu solennel, du serment fait sur cet amour profond dont j'ai la foi vibrante encore et toujours, aucun homme, fut-il un saint, ne me saurait délier,... et que je reviendrai, que je l'aime!... »

— « Et moi aussi, je l'aime! » répétait-elle en s'enfuyant à travers l'église déserte, quand le prêtre fut remonté chez lui....

Pour prendre le temps de se remettre d'une pareille épreuve, elle s'arrêta dans la maison voisine de leur logis, — elle avait accoutumé d'y venir souvent en amie, — et y demeura jusqu'à ce qu'on la vint chercher pour le repas.

Nul ne se douta qu'elle était allée plus loin.

La journée se passa, joyeuse en apparence, et finit en danses et en chansons.

Le soir quand ils furent seuls, — comme si elle voulait prévenir le soupçon impossible, — elle lui dit doucement :

— « Dis-moi, ami ; il fait bien froid pour aller courir les routes, mais tu es rompu à ces fatigues et cela ne te fait point peur.... C'est dans trois jours la fête des Rois,... j'ai fantaisie de faire quelque bonne surprise à ces braves gens chez qui, sans doute, nous allons finir l'hiver.... Si tu allais jusqu'à Leith après-demain ;... tu nous apporterais des vieux vins et des friandises.... Tu trouveras bien par là un traîneau ou un cabriolet, et, en partant d'assez bonne heure tu pourrais être revenu le soir! »

— « J'y avais pensé, ma chère amie, — répondit-il, souriant, — le curé même m'a promis son cheval, le seul ici capable d'une telle course.... j'ai mille regrets seulement que ton bon cœur te prive d'en avoir l'agréable surprise! »....

* * *

Jusqu'au surlendemain on ne parla plus de ce voyage.

III.

Dans la brume glacée le cheval piaffait à la porte....

Celui qui allait, aujourd'hui redevenir le vagabond embrassait sa douce amie :

— « Il fait froid, — disait-il, — bien froid ;... laisse-moi me mettre un peu de chaleur à l'âme pour ces heures de galop dans la neige!... » et il l'embrassait encore,... encore!...

Enfin il sauta en selle.... et s'éloigna vers le Nord....

Vite elle referma la porte sans le suivre un instant du regard....

Quand il eut dépassé la dernière maison du village, il se retourna :

— « Adieu, — cria-t-il en un baiser, — adieu ;... je t'aime!... » et.... il se coucha sur l'arçon tout en fouillant de l'éperon les flancs de la solide bête qui partit d'une allure rapide, faisant voler tout à l'entour un épais nuage de neige durcie....

Il avait couvert ses douze lieues tout d'une traite,... le cheval écumait....

A l'entrée de la ville il croisa un petit traîneau à chiens dont l'attelage paraissait harassé et s'en allait presque au pas.

Il répondit au salut du conducteur, mais ne le regarda point.

Il ne l'entendit pas non plus dire :

— « Pauvre homme,... il a dû bien pleurer tout le long de la route,... mais comme il sera heureux ce soir,... que le bon Dieu le garde.... »

* * *

Un seul navire sortait ce jour-là. C'était un voilier de moyen tonnage qui devait faire escale à Liverpool.

Il y avait fait retenir jusque-là son passage par une lettre remise en cachette au facteur. Il n'avait pas voulu partir autrement. Par le chemin de fer il eut fallu traverser à nouveau l'Ecosse,... changer de trains dans des gares pleines de gens qui l'auraient pu connaître,... il avait peur d'être rejoint en route,... arrêté dans son projet,... et il ne le voulait pas.

A Liverpool il prendrait un paquebot à destination lointaine;... mais là, il sort tant de navires à chaque marée que, fut-on venu l'y attendre, le retrouver serait impossible,... d'ailleurs il ne descendrait pas à terre.

Plus tard seulement il donnerait ses successives adresses,... quand il serait plus loin,... beaucoup plus loin!...

Accoudé à l'arrière il regardait lever l'ancre que le brick, sous sa misaine seulement, traînait encore par le fond.... Il vit le ressaut de la chaîne et la sentit déraiper;... son cœur se serra.

— « *God save!* » cria le capitaine.

Et, avec tout l'équipage il répéta :

— « *God save!* »

Mais ce n'était pas sur lui, sur son voyage si long, qu'il appelait la bénédiction du Seigneur;... c'était là-bas vers la terre qui s'éloignait,... la terre où demeurait son cœur,... où allaient ses baisers,... c'était sur elle;... elle qui pleurerait demain.

L'imposante rumeur de la laconique prière, du majestueux salut à l'Infini s'était tue. La manœuvre était calme, la terre trop proche encore, la passe trop étroite, le vent trop frais pour se charger de toile.

Le vaisseau s'en allait lentement sous le ciel obscur un peu déjà....

— « *God save!* » reprit seule une voix.... une voix de femme.... à côté de lui.... et elle tomba dans ses bras et se confessa.

— « ... Et maintenant je ne te quitterai plus — finit-elle — je l'ai juré aussi.... je l'ai juré « par un vœu dont nulle puissance humaine ne me saurait délier.... sur ta tête pendant ton « sommeil,... et sur *notre* amour! »

Emu jusqu'à l'angoisse il ne répondit pas, mais, la prenant par le bras, il s'avança jusque devant le capitaine, debout au pied du grand mât et qui les regardait :

— « Vous saviez tout, commandant, dit-il, merci! »

Puis il ajouta, très haut et en patois écossais pour que tout l'équipage comprit :

— « Ta main, amie,... tu es un homme,... et j'aime les femmes telles que toi ... A la vie, à la mort, désormais,... je t'aime! »

* * *

Le lendemain, avec les quatre officiers du bord, ils partageaient le gâteau des Rois. Ils étaient là les vieux vins, et aussi les friandises....

Le capitaine, — l'élu de la fève, — offrant à la seule femme qui fut avec eux de partager son éphémère royauté, l'embrassa sans façon. -- son âge le lui permettait, — puis il ajouta :

— « Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que c'est aujourd'hui le troisième jour de fête que vous « passez ensemble depuis son retour, trouvez-vous pas, Majesté, qu'il en vaut bien un autre? »

— « Certes, commandant;... pardon, Sire!... et pour une heure comme celle d'hier au « soir, j'oublie volontiers les cinq années d'épouvante que, seule, je viens de traverser.... A toi, « mon chambellan! » — ajouta-t-elle en tendant à son ami la coupe où elle venait de boire.

Il la vida d'un trait et la rendit avec un baiser.

Le repas tirait à sa fin quand elle dit, ... toute rêveuse :

— « Où le mangerons-nous, dans un an, ce gâteau de l'Épiphanie?... Peut-être là-bas sous les tropiques.... aux pays d'azur et de soleil!... »

— « Qu'importe, — repartit l'ami, — ensemble! »

Et le capitaine ajouta.

— « L'azur et le soleil sont partout, ... et aussi le bonheur, ... quand on s'aime.... Je bois à vous, mes enfants! »

Et tandis que, debout, les officiers — tous loups de mer à tête grise — choquaient leurs verres à celui de la jeune femme, plus d'un sentit son cœur se serrer, son œil devenir humide, ... et n'en rougit point.

* * *

Cinq jours après — la mer avait été belle, et bonne la brise, — elle les embrassait tous et leur disait adieu....

Quand il sortit de la rade, le vapeur qui les emportait vint passer à quelques brasses du petit brick mouillé un peu vers le large.

L'équipage qu'ils saluaient de signaux amis, poussa un *Hip! hurrah!* sonore.

— « *Good bye, friends;* — répondit-elle d'une voix haute et ferme qu'ils entendirent fort bien — *Good bye.... ever both happy by love in the world;... all right;... God save!* »

Et l'immensité les prit et les enfouit sous son voile d'azur sombre.

* * *

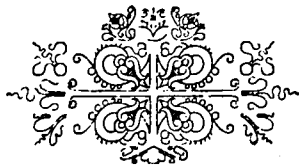
Où sont-ils, aujourd'hui, les vagabonds qui ainsi le voulurent?

Qu'importe, ... ensemble!

* * *

Ils sont les vagabonds d'amour!

MAURICE GAGET.





UNE DÉFAITE

Les auteurs dramatiques Belges viennent d'éprouver une défaite sensible, par suite de l'échec de la candidature Munié à la direction du théâtre Royal du Parc.

Peu importe le nom du candidat choisi par l'administration communale; peu importent les raisons qui ont guidé ce choix et dont quelques-unes, au moins, sont d'un comique savoureux; et nous ne nous attarderons pas non plus à énumérer les titres que pouvait avoir M. Munié et qui lui avaient valu l'appui des dramaturges d'ici. Il en aurait eu le double, de ces titres, que c'eût été exactement la même chose. Mieux eut valu pour lui ne pas en avoir du tout. Le choix du collègue le prouve surabondamment.

Si je reviens sur cette élection, qui eut le don de passionner assez vivement nos petits cénacles littéraires, c'est parce qu'elle fut pleine de leçons pour nous, qui nous faisons encore quelques vagues illusions sur la sollicitude ou la déférence des autorités pour les artistes de la plume, — lorsqu'ils ne sont pas des journalistes. Pour ces derniers, on les déteste, mais on les craint, parce qu'il est si facile, même sans faire de chantage, d'envoyer, comme par hasard, de ces petites roseries qui vous crévent un homme.

Mais les autres, on les méprise, tout simplement, et l'on n'est pas fâché de le leur prouver, quand l'occasion s'en présente. Seulement, cela se fait en sourdine, avec toutes sortes de salamecs et de salutations alambiquées, comme s'ils étaient de vulgaires candidats à une place d'échevin ou de commissaire de police. Si M. Lepage avait eu la franchise, lorsqu'il reçut la délégation des auteurs Belges, de leur répondre avec franchise, de leur dire notamment qu'il n'était pas de leur avis, — ce qui était son droit, — que leur candidat lui déplaisait pour telle ou telle raison, qu'il leur préférerait un autre pour telles autres raisons, et que d'ailleurs sa religion était faite, et que le collège était d'ores et déjà décidé à voter pour le candidat de l'échevin des Beaux-Arts, de Bruxelles-Attractions, de Bruxelles-Kermesse et de l'Union des Hôteliers et Restaurateurs, — s'il leur avait dit cela, M. Lepage, les auteurs auraient su à quoi s'en tenir et se seraient probablement abstenus de démarches nouvelles et inutiles. Peut-être même auraient-ils obtenu que M. Munié se désistât, car ils auraient entrevu la piteuse et déloyale reculade des membres de la droite devant les injonctions échevinales. C'eût été, une fois de plus, le triomphe de l'administration sur les artistes, mais sans que ceux-ci ne reçussent ouvertement le camouflet et n'emportassent par-dessus le marché la conviction qu'on s'était joué d'eux. A cet égard l'honorable M. Lepage a droit à de cordiales félicitations de la part de ses collègues.

Maintenant, me direz-vous, « fallait pas qu'ils y aillent », les artistes ! S'ils étaient tranquillement restés chez eux, tout cela ne serait pas arrivé. En somme, cela ne les regarde pas, la direction du Parc ! Qu'ils laissent donc faire la Ville, dont la situation est celle d'un simple propriétaire, désireux de louer ses immeubles au plus offrant, sans avoir à s'inquiéter si le locataire a des goûts élevés, s'il exposera dans ses salons, des tableaux de valeur ou des chromos à trente sous, ou si ses filles joueront du Wagner ou du Strauss à leur piano.

Malheureusement, c'est le collègue lui-même qui s'est chargé de donner tort à ce raisonnement, en sortant peu à peu de son rôle de simple propriétaire pour en arriver à vouloir exercer une espèce de suprématie ou de tutelle sur l'exploitation même du théâtre, et à imposer au concessionnaire toute une série de clauses plus ou moins bizarres, évidemment inspirées par d'excellentes intentions, mais qui sont nulles ou déplorables en pratique, comme tout ce qu'édicterait jamais une administration quelconque en matière d'Art.

Ainsi, le cahier des charges mentionne formellement l'obligation de jouer chaque année un certain nombre d'actes d'auteurs Belges, et je suis sûr que les bons avocats, les honnêtes commerçants et les politiciens en herbe qui inventèrent et votèrent cette clause s'imaginèrent avoir fait énormément pour l'avenir des Lettres Belges. En réalité, on n'eut pu trouver mieux, si l'on avait voulu étouffer l'essor de notre littérature dramatique. Imposer à un directeur dix, vingt, trente actes inédits d'auteurs locaux, ce n'est pas encore le forcer à jouer un seul de ces actes de façon convenable, avec l'interprétation nécessaire, les soins indispensables de mise en scène et de préparation, — ni surtout à présenter cet acte au public comme une œuvre intéressante, susceptible de solliciter ses attentions ou ses sympathies. Dès lors, c'est l'œuvre distribuée aux doublures, étudiée à la va te faire fiche, en dehors des heures régulières des répétitions, annoncée tardivement, presque furtivement, pour ne point nuire aux succès en cours, ou pour boucher un trou, entre deux spectacles à argent.

C'est, dans tous les cas, un enterrement définitif, — qu'il soit de première, de seconde et de troisième classe. La pièce belge est condamnée d'avance, et c'est tellement vrai que le Parc n'a jamais affiché une œuvre locale, sans que la mention du spectacle suivant ne figurât sur l'affiche même, *avec la date* de cette future première. N'était-ce pas clairement dire au public : « Voici une œuvre sur laquelle nous ne comptons guère, que nous jouons parce que nous y sommes forcés ; mais attendez donc quelques jours : mardi prochain vous aurez mieux » ! Et l'on s'étonne alors que le public se méfie des pièces Belges, et qu'il n'y vienne pas ! Mais on fait tout ce que l'on peut pour l'en empêcher. — Et le Directeur est en règle avec son cahier des charges !

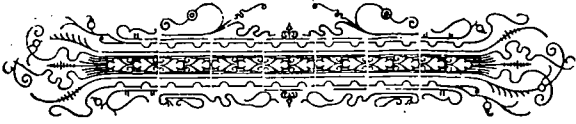
Si réellement, quelqu'édile intelligent et lettré s'avisait jamais de vouloir favoriser sincèrement ses nationaux et de créer ici un mouvement de curiosité et de sympathie qui leur permit, — non pas de vivre de leur plume, ce qui serait chimérique, — mais de ne plus avoir à considérer la littérature comme un sport coûteux, — il commencerait au moins par consulter quelques uns d'entr'eux sur les meilleures mesures à prendre pour arriver à ce résultat, au lieu de taper au hasard et de faire des bêtises. Il est d'ailleurs probable qu'on lui répondrait : « Ne faites rien du tout, n'intervenez pas, n'édictez aucune obligation préalable ; laissez agir la critique, l'opinion publique et les artistes eux-mêmes. Contentez-vous de juger des résultats obtenus ou simplement des efforts faits au cours d'une campagne, et tenez-en compte dans les moments où vos contrats vous donnent le droit de résilier ou de proroger les concessions. Voilà la vraie protection, éclairée et efficace. Et si vous tenez à ce que le directeur ne puisse pas exciper

ultérieurement de son ignorance et de sa bonne foi, contentez-vous de cet article unique qui l'édifiera suffisamment sur ses devoirs vis à vis de vous : « Le concessionnaire est formellement tenu de favoriser la littérature dramatique nationale ». Je vous assure que cela suffira. Au lieu de prendre au hasard une huitaine d'actes dans le tas de manuscrits qui lui seront soumis, et de se préoccuper uniquement de savoir si les pièces ainsi choisies n'exigent pas de frais supplémentaires, il s'efforcera de trouver des œuvres dont la représentation soit intéressante ou profitable, et ces œuvres, il les présentera au public en les entourant de toutes les garanties de succès et de durabilité dont il n'est point forcé de se préoccuper en ce moment. Actuellement vous vous contentez de lui demander de jouer des pièces, sans exiger qu'il les joue convenablement, ou qu'il les joue plusieurs fois. Pourvu qu'il vous fournisse ses huit actes, il est en règle. Si vous lui laissez, au contraire, toute latitude de s'arranger comme il l'entend, — mais avec la menace permanente de l'envoyer promener s'il ne prouve pas de réels efforts — vous associez en quelque sorte ses intérêts de concessionnaire à ceux des auteurs, puisque pour vous satisfaire, il faudra qu'il vous fournisse et des résultats et des intentions. Et votre intervention sera toujours d'une efficacité absolue. »

Voilà — ou à peu près — ce que diraient les auteurs à l'échevin des Beaux-Arts, — le jour où nous aurions un échevin des Beaux-Arts, ce qui, du train dont va notre conseil communal, pourrait traîner longtemps encore. — Aussi, en attendant, la vraie solution pratique, la seule, serait de louer purement et simplement le théâtre au plus offrant, comme un étal de boucherie ou un stationnement de fiacres. Ce serait plus franc, plus net et plus profitable que ce tas de petites manigances dont nous avons été les témoins impuissants — mais documentés, — lors de la dernière compétition. Et du moins on n'aurait pas l'air, en fredonnant de vagues Brabançonnes artistiques, de donner aux auteurs le droit d'intervenir, pour le seul plaisir de les envoyer promener ensuite et de leur fermer la porte au nez. Pour le moment, ils sont guéris, — et navrés — de ce jeu d'aventures. Le danger, c'est qu'ils oublieront demain à quels mécomptes peuvent les exposer leurs incursions en politicanaille.

FRITZ LUTENS





NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Vain Effort.

par Henri Vignemal

(A. Lemerre, édit. Paris 99) 3.50

Sous ce titre et sous ce pseudonyme, un de nos jeunes compatriotes vient d'écrire une histoire d'amour qui tient à la fois du poème et de l'étude psychologique. Au point de vue de l'Art, j'ai beaucoup goûté ce livre. Il est de ceux qui font rêver et qu'on referme avec une larme et un soupir.

Et pourtant l'intrigue est des plus simples, presque nulle; et le cadre où se meuvent les six personnages garde une imprécision voulue de grisaille. Le charme de ce chant d'amour païen, — humain, si l'on préfère, — réside ailleurs, beaucoup plus haut qu'en la complication d'aventures merveilleuses ou qu'en la féerie d'un décor.

C'est la détresse d'un cœur sceptique et voluptueux à laquelle nous assistons émus. Il cherche à se soutenir sur la mer des incertitudes humaines; il y flotte longtemps au hasard et, un jour, il croit avoir rencontré dans l'amour la bouée de salut. Il s'y repose, presque confiant : soudain, elle se dérobe sous ses efforts!

Trahi et découragé, il la repoussera, quand plus tard il l'aura retrouvée. Et nous verrons alors le naufragé repris par son doute, sombrer sans retour dans l'abîme, lamentablement...

Que l'auteur nous permette ici l'expression d'un regret. Cette confiance dans la vie et dans sa fin suprême que la passion ne peut que nous prêter, la *Foi* nous la donne, inébranlable et sereine. Pourquoi ne pas nous l'avoir au moins

laissé entrevoir? Pourquoi au contraire, donner corps à l'impression païenne de ce drame, en magnifiant de poésie et de douceur paisible le suicide d'Agnès?

D'autre part, je me hâte de le dire, cette œuvre a un mérite rare : la manière est incontestablement originale, dont l'auteur, tout le long de son récit, met en relief la corrélation entre l'aspect extérieur des choses et l'âme de ses personnages. La notation de cette mystérieuse et pourtant si réelle influence prouve un tempérament d'observateur sensible aux moindres nuances, et, comme dans la *Bruges* de G. Rodenbach, fait converger mille éléments épars et disparates vers une harmonie d'ensemble vraiment saisissante. Quant aux trois scènes d'amour, elles sont peintes de main d'artiste. Ne différant entre elles que par des nuances, encore une fois, elles révèlent chez l'écrivain une exquise délicatesse de touche. La rupture finale est d'un désespoir tragique et, bien que la résistance *cruelle* du héros aux supplications de la femme qu'il a seule et tant aimée, me paraisse tant soit peu invraisemblable, elle nous laisse au cœur une anxiété, un regret douloureux, une pitié pour ces amours tristes *qui non sunt*.

Vain Effort est un livre de dilettante et d'amoureux.

J'y aurais voulu, ne fut-ce qu'un de ces élans de Foi, un de ces généreux appels à l'action, une de ces illuminations d'espoir qui confèrent à l'Art un sacerdoce au milieu de l'humanité souffrante. J'y ai trouvé, admirablement chantés il est vrai, les angoisses du doute, l'amour humain, ses joies et ses peines, la poésie des vieilles cités, les splendeurs de la nature, la corrélation des sentiments aux milieux où ils s'expriment : c'est moins que mon désir; mais encore faut-il savoir gré au talent du jeune poète des sensations raffinées qu'il éveille en nous, et l'en remercier.

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM.

Les illusions perdues, simples pages d'un journal, recueillies par François Berthet, (Paris Ollendorff.)

Voici un charmant ouvrage écrit dans un joli français, par un philosophe chrétien, plein de charme et de mélancolie; on peut le laisser lire à toutes les jeunes filles, puisque l'auteur a pris soin de mettre en tête de son œuvre :

« A ma mère, qui m'a formé le cœur, recon-
naissant et pieux, je consacre ce livre. »

MEMENTO

Sainte-Hélène. — Journal inédit, de 1815 à 1818, du général baron Gourgaud. Préface et notes de MM. le vicomte de Grouchy et Antoine Guillois. C'est le titre d'un gros et très intéressant volume qu'édite Flammarion.

MM. le vicomte de Grouchy et Guillois ont mis dans la rédaction des notes et de la préface le meilleur de leur érudition, c'est assez dire avec quel soin ils ont présenté le « Journal » du général Gourgaud et son auteur, et retracé sa carrière glorieuse.

Le livre est rempli de détails inconnus et authentiques éclairés de citations précieuses. Pour être assuré de la véracité des récits de Gourgaud, il n'y a qu'à se rappeler cette appréciation de Napoléon : « Gourgaud a été mon premier officier d'ordonnance;

il est mon ouvrage; c'est mon enfant. » — Un enfant glorieux qui a fait honneur à son Empereur.

Ces mémoires ne ressemblent pas aux récits des autres écrivains — et ils sont nombreux — qui ont raconté, chacun à leur point de vue, ce grand drame de Sainte-Hélène; ce sont des documents de premier ordre, écrits au jour le jour, traduisant une intimité qui ne connaissait plus les gênes, les réticences du protocole. C'est l'Empereur tout entier — quelquefois avec sa rudesse de soldat — qui parle dans ces pages.

Que de vues nouvelles et diverses sur la captivité et le règne de Napoléon!

Dans le « Journal » de Gourgaud on retrouve l'Empereur tel qu'il s'est montré dans sa correspondance, avec sa brusque franchise, son honnêteté profonde, et aussi avec son immense et lumineux génie. C'est que Gourgaud fut un compagnon de tous les instants, un confident, un interprète de toutes les rêveries, de tous les espoirs, de toutes les douleurs.

MM. le vicomte de Grouchy et Guillois, ainsi que la famille de l'auteur, doivent être remerciés d'avoir publié ces pages : elles contiennent de rares documents et fournissent à l'Histoire une précieuse contribution.

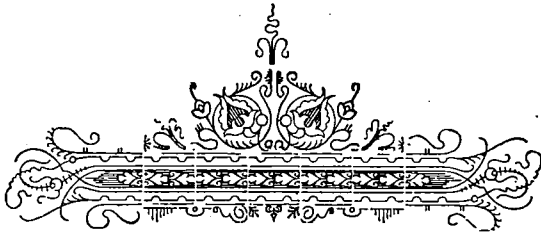
* * *

Vient également de paraître chez l'éditeur Balat, *la Walkyrie* par monsieur A. Harris.

C'est le deuxième opuscule de l'aperçu critique, de l'auteur, qui nous donna l'an dernier « L'or du Rhin » et dont le 3^{me} et dernier, « Siegfried », paraîtra prochainement complétant ainsi le résumé des poèmes et l'intéressante analyse thématique du chef-d'œuvre de Richard Wagner.

W.





REVUE DES REVUES

Revue Française

LA NOUVELLE REVUE (1^{er} Mars). — M. le comte Ch. de Moüy, en étudiant les caractères de la fin du siècle, a été amené à constater qu'un mal étrange, l'inconscience, en est, peut-être, le plus saillant. Il laisse de côté une multitude des mauvaises actions commises de parti pris, effrontément, en pleine connaissance de cause. Ce qu'il examine — nous laissons la parole à l'auteur — c'est une épidémie morale qu'il croit singulièrement propagée : une sorte d'affaiblissement, d'engourdissement de la notion du bien et du mal, du beau et du vrai, qui se manifeste chez nombre de nos contemporains. Dans son article intitulé : *L'Inconscience*, M. le comte Ch. de Moüy condense les inquiétants symptômes de cet état d'âme. La thèse est discutable, mais ce n'est point l'instant de l'examiner. Je la recommande aux amateurs d'orthopédie morale.

LE CORRESPONDANT. — Depuis un siècle environ les conditions sociales, économiques et industrielles ont été profondément modifiées. Une moitié de l'humanité a pu s'adapter — au moins provisoirement — au nouvel état de choses en se créant des droits inédits et des ressources nouvelles. L'autre moitié, le monde féminin, a été broyée par les implacables lois économiques et l'injuste infériorité légale maintenue par des codes oubliés. Mais un jour est venu où elle aussi s'est demandé — au moins dans certains

pays — si elle ne pouvait pas tenter quelque effort collectif. De là naquirent les mouvements féministes. M. Dronsart consacre, après avoir constaté ce que l'on vient de lire, une étude aux *Trades Unions Féminines en Angleterre*. Ces associations de femmes prolétaires sont, dans l'ordre économique, le meilleur résultat des tentatives libératrices du mouvement féministe anglais.

LA GRANDE REVUE. — Le début d'un drame de M. Paul Adam : *les Byzantines*. D'autre part *les réponses à Tolstoï* (le rôle de l'art) publiées par M. Halpérine-Kaminsky. Il faut lire celles de Maurice Boucher, Stéphane Mallarmé, Sully Prud'homme et Marcel Prévost. Signalons en passant le travail de compilation de M. Charles Morice : *Le féminisme au XVIII^e siècle; Mary Wollstoncraft*.

REVUE DES DEUX-MONDES. — Au début de la livraison de Mars un roman de M. le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, de l'académie française, intitulé : *Les Morts qui parlent*. C'est une étude, très pittoresque, des mœurs parlementaires actuelles. Un travail de M. Alfred Fouillée sur *l'Idée de Justice Sociale*, suit. On y trouvera une très habile critique du collectivisme et de l'internationalisme. — Au chapitre des Questions Scientifiques, M. A. Dastre expose *L'Opothérapie*. Le traitement répondant à ce nom insolite est avec la sérothérapie, la dernière nouveauté médicale. Il consiste dans la guérison des maladies par les extraits d'organes d'animaux. « Un état anormal, « une condition morbide, sont-ils créés par l'altération d'un organe, par son insuffisance congénitale ou acquise, on administre au sujet « malade le suc du même organe emprunté à un « animal sain. Telle est la méthode. Elle est « nouvelle. C'est un savant contemporain, Brown-Séquard, naguère professeur de médecine au « Collège de France, qui l'a créée. La dénomination qui la désigne, tirée du grec, *opos*, « suc extrait », est plus récente ; on la doit, si nous « ne nous trompons, à un professeur de la Faculté « de Paris, M. Landouzy, qui a examiné d'une

« manière approfondie cette intéressante question ».

LA REVUE DE PARIS. — Le commencement d'une œuvre posthume d'Alphonse Daudet : *Notes sur la Vie*. C'est un recueil d'observations et de pensées du maître. Glanons dans ce précieux butin.

« Quel ennui profond doivent éprouver les épithètes qui vivent depuis des siècles avec les mêmes substantifs ! Les mauvais écrivains ne veulent pas comprendre cela ; ils croient que le divorce des mot n'est pas permis. Il y a des gens qui ne rougissent pas d'écrire : des *arbres séculaires*, des *accents mélodieux*.

« Séculaire » n'est pas laid, mettez-le avec un autre substantif : « mousses séculaires », « jardins séculaires », etc., voyez, il fait bon ménage. Bref, l'épithète doit être la maîtresse du substantif, jamais sa femme légitime. Entre les mots, il faut des liaisons passagères, mais pas de mariage éternel, c'est ce qui différencie l'écrivain original des autres.

* * *

Nous avons le même âge, puisque nous avons la même douleur.

* * *

Quand on est aimé, on ne devrait pas avoir autre chose à faire.

* * *

Les cœurs les plus secs sont les plus inflammables.

* * *

Ah ! ces gens qui disent tout ! les piètres écrivains.

* * *

Remarqué une chose bien comique : dans les petites existences, étroites, besogneuses, où se joue un seul et continué drame, le drame du pain, il y a toujours un nom qu'on entend revenir fréquemment, celui de l'homme à argent, du monsieur bien placé de qui tout dépend, qui, s'il voulait, pourrait tout changer ; ce nom va, vient, circule dans la maison, prononcé par toutes les bouches avec des intonations différentes. La femme et jusqu'aux enfants le répètent familièrement, sans même y ajouter le mot *monsieur* ; ils ne l'ont jamais vu, ça ne fait rien. « As-tu demandé à Dupont ? Ah ! si Dupont nous avançait cet argent !... » — « Je vais chez Dupont » dit le mari quand il sort, et la femme en s'éveillant : « Tiens ! j'ai rêvé de Dupont, cette nuit. » Le tout petit, qui sait à peine parler, prononce le nom : « Du.... pont. »

* * *

Dans la même livraison de la *Revue de Paris* M. André Chevrillon parle de *Rudgard Kiplina*, le nouveau conteur anglais, devant qui « toutes les originalités atteintes à force de recherches et de raffinement poussés jusqu'à la « mièvrerie, palissent auprès de son art brutal

« et franc comme le rouge clair et cru d'une « jaquette de soldat anglais. »

LA REVUE D'ART DRAMATIQUE — Presque tout le monde s'accorde à trouver regrettables les conditions dans lesquelles la critique dramatique s'exerce actuellement. *La Revue d'Art Dramatique* a cru intéressant de demander à ce sujet l'opinion des principaux auteurs dramatiques, critiques, acteurs et directeurs de théâtre, et leur a posé les trois questions suivantes :

I. — *La critique sérieuse ne devrait-elle pas rendre compte des pièces, cinq ou six jours après leur apparition seulement ?*

II. — *De simples reportages pour le lendemain ne suffiraient-ils pas ?*

III. — *Ne vaudrait-il pas mieux supprimer toute critique ?*

Les réponses sont nombreuses. La plupart répondent affirmativement à la question première et à la seconde, mais la plupart, aussi négativement à la dernière.

REVUE BRITANNIQUE. — Une intéressante étude historique, fortement documentée : *L'Angleterre pendant la révolution française* — par Léon Soughenet.

Revue Belges

LA LUTTE. — Un article de polémique esthétique, signé Georges Ramaekers : *Le Fossé qui nous sépare*. L'auteur y défend l'*Art pour Dieu*. « esthétique universelle qui prend sa source au théisme chrétien ». Un très beau poème de Ch. de Sprimont ; *Du Printemps à l'Hiver* :

Le bien-aimé printemps souriait dans les bois,
Tout s'épanouissait à la douceur de vivre,
Et les oiseaux, d'azur et de clair soleil ivres,
Unissaient aux arpèges des brises leurs voix....

JOURNAL DES GENS DE LETTRES BELGES. — Mademoiselle Hélène de Golesco initie les profanes aux secrets de la *Diction dans le monde*. Cela n'est pas d'un intérêt transcendantal, mais la bonne intention de renseigner utilement mérite plusieurs indulgences....

REVUE DE BELGIQUE. — M. Charles Saroléa donne une remarquable analyse du livre de M. J. E. L. Bodley, *France* (1). L'auteur anglais y juge la France contemporaine. M. Saroléa approuve ses jugements. Il nous fait l'éloge de l'auteur avant l'éloge du livre. M. Bodley a habité la France pendant un grand nombre d'années. « Il ne s'est pas contenté comme la plupart des voyageurs anglais d'y transporter toutes ses habitudes et tous ses préjugés. Il n'y a pas vécu en touriste britannique, mais en citoyen français, jugeant l'impôt et l'octroi, sous la protection des lois. Il a vécu en province autant qu'à Paris, dans le nord autant que dans le midi. Il a fréquenté toutes les classes, toutes les opinions. Il a été l'hôte de châtelains royaux et de sénateurs républicains. Et surtout il n'a pas négligé de s'asseoir au foyer des humbles, de les étudier et de les faire causer. » En somme, M. Bodley s'est placé pour bien observer. M. Sa-

roléa croit qu'il a bien vu et tout vu. Il considère la situation issue de la Révolution. D'après lui, la France ne jouit ni de Liberté, ni d'Égalité, ni de Fraternité. Il rend hommage à l'armée, à l'université, au clergé et constate que le peuple est consciencieusement honnête, économe, frugal et familial. Il croit que tout le mal dont souffre la France vient de la décentralisation et du régime représentatif. Et la pensée qu'un gouvernement fort est le salut de la France domine le livre. Mais M. Saroléa ne se satisfait pas complètement du remède du voyageur anglais. Il le regarde comme insuffisant. « Ce qu'il faut, ce n'est pas un remède politique, mais un remède moral. Or, pour le peuple le remède moral est toujours le remède religieux. Et voilà pourquoi il semble de toute évidence qu'il n'y a de salut pour la France que dans le retour des classes supérieures à la vie religieuse. Malheureusement, c'est ce que les classes supérieures et surtout l'élite intellectuelle ne semblent nullement disposées à reconnaître ».

(1) J. E. L. Bodley, *France*, 2 volumes. Macmillan, Londres, 1898.

A. B.





Trop haut!

A cette place, il y a quinze jours, je disais en toute sincérité, quelles avaient été mes impressions au cours d'une longue et très agréable visite au salon de la Libre Esthétique. — C'était mon droit, et les lecteurs de la *Revue Mauve* penseront même que c'était mon devoir.

Il a paru à deux ou trois pontifes chatouilleux que j'avais manqué aux règles élémentaires de la bienséance artistique et me voici excommuniée — et excommuniée sur un ton badin, ce qui est une cruelle aggravation de ma peine.

Mon crime est de ne m'être pas dévotement agenouillée devant certaines idoles qu'il n'est, à leur estime, permis de regarder qu'un encensoir à la main.

Notamment, j'ai blasphémé contre Félicien Rops. Mon irrespect est allé jusqu'à traiter de productions pornographiques ces peintures, ces aquarelles, ces dessins, qui nous montrent, dit un critique « des créatures de beauté, se démenant dans une luxure ensiévrée, et affolées, par la passion, d'une sorte d'horreur sacrée... »

Expliquons-nous en deux phrases.

1^o Je tiens Rops pour un dessinateur de rare maîtrise.

2^o Je tiens les conceptions de Rops pour abaissantes et dépravantes.

Est ce clair?

Dussé-je être traitée d'incompréhensive, rejetée dans les rangs de ces « détracteurs qui ne voient dans le maître qu'un excitateur d'épidermes », je maintiens que l'art se déshonore à de semblables productions.

Et j'ajoute que, dans le troupeau des thuriféraires, il en est beaucoup qui exaltent, sans ressentir la moindre émotion artistique, la « sublime hideur » de ces compositions malades. Rien n'est agaçant comme le vocabulaire de ces snobs agenouillés devant les idoles intangibles et les ancêtres impeccables.

Connaissez-vous rien de plus bourgeois, de plus plat, de plus incompréhensible que telle ou telle planche de M. Rassenfosse?

Un confrère qu'ont indigné mes appréciations, élève le débat à des hauteurs où je ne puis le suivre. Il paraît qu'il s'était glissé de graves coquilles dans mon article, que la *Revue Mauve* ne tire pas à cinquante mille exemplaires, et que, conséquemment, nous sommes ici une bande d'étourneaux. J'avoue que, prise à l'improviste par des arguments de cette force et de cette portée, je me sens désarmée. D'ailleurs, à cette place où courent des notes légères, je ne veux pas traiter d'aussi graves sujets. — Et puis, pourrais-je suivre une controverse qui monte à ces sommets? Les grands prêtres de *l'Art pour l'art* ont des façons de planer qui humilient nos pauvres ailes...

— C'est égal, quoi que je pense de sa *Muse au pourceau* et de sa *Gucuse au lorgnon*, ce pauvre Félicien Rops, de qui tant d'œuvres sont admirables, méritait d'être mieux défendu...

M.

Aux Landrillons

Mon Dieu! n'en pourrait-on dire de même de M. Georges Eckhoud?

Vous avez tous lu son dernier volume, Escal-Vigor. — C'est l'œuvre d'un individualiste hardi et d'un lyrique puissant. J'y rencontre de rares beautés, qu'admire, comme nous tous, M. Louis Delattre et qu'il a raison d'admirer. — Mais voyez où peut conduire l'enthousiasme. — Je cite :

« Songez que dans le siècle qui finit, un Octave Pirmez, un Charles Decoster, phares inondés, phares ensablés, n'étaient point parvenus à percer l'irréductible épaisseur de la basse sensualité patriale ! Songez que dans notre avidité, nous, les inquiets, en étions réduits, pour tromper nos fringales d'éblouissements et de coruscations, à appeler soleils de fumeux lumignons puant l'huile ; à entendre dénommer Maîtres (en bêlant) des scribes tout uniment habiles à suivre la mode et choisir à Paris leurs modèles haut cotés, signés, d'année en année, Zola, Claudel, Barbey, Annunzio ou Paul Adam ! Songez qu'on voyait encenser ici, comme viatique et pain du voyageur en nos mornes déserts, les labours semestriels et réguliers de maîtres mosaïstes, hyperboliquement qualifiés grands quand seulement lourds, et ingénieux quand ils n'étaient que torturés !

« Elle serait passée la sale fin de l'hiver traînant, mensongère, anémique ? Les récentes manifestations qui « bordèrent » de sifflets les compilations plagiographiques d'un jeune quadragénaire prétendant sacrer du mot : art un panier de grappineries gueusées en gouspin par les chemins d'au-delà même le Saint-Gothard, ces manifestations auraient-elles saisi la signification, en résumé, de la minime portion du sel qui décide de la cristallisation d'une solution saturée, épaisse et paresseuse ? ...

« L'histoire terrible et sanglante des affres du comte de Kehlmark, cœur chaleureux, exalté dans l'adoration du simple et doux Guidon. Sa perte dans le gouffre tumultueux de cette passion entravée par l'amour d'une tendre épouse, Blandine ; passion exaspérée par les efforts rapaces d'une Claudie postulante des liesses de la chair et seulement avide des gros sous du châtelain ; passion empoisonnée par la rancune d'un Landrillon, valet chassé, âme haineuse et vile, mais lesté à la picorée, crispée vers le bénéfice des bassesses ambiantes : un drame pressé, comme s'il marchait sur une tôle rougie au feu ; et qui halète, dans une belle île de bruyères violettes enclose dans la mer de Néerlande : Escal-Vigor !

...
 « C'est ce livre que salue d'allusions immondes, depuis un mois qu'il parut, une coterie de Landrillons détracteurs, subitement découverte, et dont les goujats se sentant touchés l'un ici, l'autre là (chacun sa rogne) hurlent de rage sous les fouets du hautain Kehlmark et simulent le scandale.

...
 Le front éclairé de leur rêve, la bouche crispée de l'amertume des jours d'ici, comme ils renversèrent les maisons de boue et clamèrent leurs vérités, ceux-là ! ... Gardons-nous du sacrilège de les jamais confondre avec ces entrepreneurs de littérature qui retournent comme des bœufs désœuvrés les mornes champs des syntaxes et des grammaires ; et exploitent les grands chemins de la librairie comme l'Oreste et le Pylade du bain exploitaient l'auberge des Adrets ! Ce sont les charcutiers de l'idéal ; et ils trônent enluminés de gloriole parmi l'étal de leurs victimes, les mains rouges du sang de ceux qu'ils étripèrent en guet-apens ; et comme si ce dont ils se masquent la face ne leur devait pas être bientôt pourriture et infection ! »

Que penser de ces bœufs insexués, charcutiers de l'idéal, et qui ont chacun sa rogne !!!
 S.

Mistral et Erckmann

De Maurice Barrès, dans les *Annales politiques et littéraires* :

« C'est en été, vers les dix heures du matin, qu'avec mon ami Charles Maurras j'arrivai à Maillane, la ville des platanes et des cyprès. Quand j'eus pénétré dans la maison de Mistral et dans son cabinet frais et fermé à la grosse lumière, je vis un homme d'une grande beauté mais qui menait d'abord la conversation avec un peu de gêne, parce qu'il cherchait à se rendre compte de son visiteur. Et j'aurais voulu avoir déjà placé entre nous plusieurs heures de conversation, pour qu'il comprit avec quel serrement exact de sa réalité je l'aimais, ou bien encore j'aurais voulu le contempler, l'écouter, vérifier mes pressentiments sans qu'il pût l'ennui de me dire des choses aimables. Mais, pour lui faire entendre que j'étais digne qu'il me traitât avec aisance et me permit de jouir de lui, je n'essayai pas de lui expliquer par des compliments comment il nous a révélé la Provence, je préférerais lui dire ce qu'est la Lorraine et pourquoi je l'aime.

« Tandis que je lui racontais comment nous avons une belle histoire, mais systématiquement dissimulée par les bureaux parisiens, puisque, au lycée de Nancy, on ne donne pas aux élèves une seule notion sur une province dont tous sont originaires, il fit cette réflexion :

— Des notions d'histoire provinciale! on vous les eût données fausses. Ainsi, pour ce qui nous regarde, c'est le comte d'Arles qui a repoussé les Sarrasins, et non Charles Martel. D'ailleurs, peut-être eûmes-nous tort, nous aurions des Alhambras! Plus tard, ce sont les paysans qui ont devasté leur pays, héroïquement coupé leurs oliviers devant Charles-Quint. Mais, tout ce'a, quelle histoire le dit?

— En somme, ajoutais-je pour conclure, nous avons un esprit lorrain, un honneur de soldat que nous avons fait reconnaître de la France entière dans ses armées, et de toute l'Europe dans Metz si admirablement fidèle, quand même, à la patrie qui l'abandonna. Mais il manque à ce caractère lorrain une expression littéraire.

« Il ne s'agit pas de comparer deux œuvres qui n'ont aucun rapport d'art, mais voilà deux hommes : Mistral et Erckmann, qui trouvèrent, dans leur patrie de naissance, leur bonheur et leur talent, parce que là étaient exactement les conditions naturelles de leurs sentiments et de leur destinée.

« Je n'ai pas la préoccupation de louer ici l'auteur des beaux romans provinciaux et nationaux. Qui donc, de ceux qui veulent bien me lire, ne les a pas présents à sa mémoire! Ils ne sont pas selon le cœur français. Quand on les a lus, on connaît mieux sa patrie. Même des Parisiens du boulevard les comprennent et le disent, témoin cette lettre que Georges Courteline, dans cette circonstance, adressa au maire de Lunéville :

« Lecteur insatiable du grand écrivain et du parfait artiste auquel les lettres françaises doivent les prodigieux « intérieurs » de *Waterloo*, de *l'Ami Fritz*, de *Blocus*, de *Madame Thérèse* et des *Souvenirs d'un homme du peuple*; plein d'admiration pour une œuvre si large en son apparente simplicité où fourmillent, charmantes de vie et de couleur, les belles figures du père Goulden, du rebbe David, du docteur Wagner et du professeur Burguet, je vous demande de vouloir bien transmettre à M. Emile Erckmann l'expression de mon profond respect. »

« Et je ne m'étonne pas de cette adhésion d'un écrivain qui, comme Georges Courteline, est un des tempéraments les plus accentués et un des écrivains les plus sûrs de notre littérature récente, en même temps qu'un esprit hors coterie. J'ajouterais que Sainte-Beuve se faisait relire souvent certains chapitres de *l'Illustre docteur Mathews* où il prenait un extrême plaisir. Mais que sert de vanter une œuvre qui vit dans des milliers d'imaginations et a créé un type au point qu'on peut dire : Ceci, c'est un personnage d'Erckmann-Chatriain.

« Ce que je voudrais, c'est transcrire quelques détails d'une visite qu'Emile Hinzelin, au lendemain du gala de Lunéville, rendit au vieux maître. Récit charmant paru dans la *Lorraine artiste* du 31 janvier 1896 :

« Là-bas, à Lunéville, très loin, la rue de l'Est au bout de la rue d'Alsace, sur la route, vers la frontière, une petite maison avec une grille... Une douce petite maison, insiste le poète Hinzelin, régulière, nette, tranquille, précédée d'un jardinet et d'une grille... Il paraît que le bon maître, avec ses soixante-quinze ans, est resté de bon appétit comme de bonne humeur. Le menu de la taverne du *jambon de Mayence* n'est pas pour lui faire peur, ni la cave de *l'Ami Fritz*, sèche, sonore et bien meublée, où la prudence des générations a réuni les plus dignes vins. La voix du vieil Alsacien est franche, chaude relevée d'un agréable accent de Phalsbourg. Ses yeux d'un bleu demeuré jeune, d'une teinte charmante de myosotis, si beaux encore, sont pourtant devenus mauvais. Aussi, c'est uniquement de philosophie qu'Erckmann occupe sa verte vicillesse.

— Par là, dit-il, j'ai plus à méditer et moins à écrire.

« Il y a un trait charmant dans ce déjeuner. J'y reconnais la jolie qualité de finesse de mes compatriotes de l'Est. Erckmann a été content des hommages et des acclamations de la veille; mais lui, qui vit retiré de tout, il se demande s'il n'y a pas, là-dedans, quelque chose de voulu, d'officiel, si c'est bien vrai jusqu'au fond, et pendant le repas, seul en tête à tête avec son conférencier, il lui dit avec une nuance de mélancolie :

— Ah! si au lieu d'être élevé parmi les gens simples, loin du grand monde, j'avais été mêlé à toute la fleur de l'élégance intellectuelle, j'aurais peut-être... »

« Vous entendez bien que c'est une feinte hésitation ; une manière de tâter Hinzelin. Celui-ci le rassure :

— Dans votre *Matheus*, dans votre *Frits*, dans votre *Thérèse*, dans votre *Conscrit*, rien n'a bougé, mon cher maître.

« Alors, le vieillard s'explique :

— J'aime les contes, je les aime mieux, peut-être, que le roman. C'est très supérieur par la condensation. Celui de mes livres que je préfère, ce sont les *Confidences d'un joueur de clarinette*... Chaque auteur, qui doit réussir après avoir cherché, balancé, discuté, rencontre un sujet qui est le bon, qui est le vrai, qui est le sien. J'ai eu tant de plaisir à écrire le *Doc- teur Matheus*, que j'ai compris que c'était bon. Jamais je n'ai écrit aussi facilement, aussi involontairement. Je ne portais pas mon travail ; il me portait. Cela allait tout seul, dans la joie, dans l'abondance. Il me semble que voilà la vérité en littérature. Elle s'impose à nous ; elle nous conduit en nous enchantant...

« Et il continue par ces indications très simples, excellentes :

— D'abord, n'écrire jamais que pour soi. On ne fait rien de bon, quand on écrit, en se demandant : est-ce que ceci plaira à l'un, déplaira à l'autre ? L'unique affaire, c'est de se plaire à soi-même. Pas même ! C'est de dire ce qu'on a dans le cœur, pour le contentement naturel de son cœur.

* * *

« Finissons sur cette image : A Lunéville, sur la route d'Alsace, ce vénérable buveur de bière voyant, dans la fumée de ses pipes, toutes les traditions d'Alsace, de Lorraine et des Vosges ; à Maillane, un autre maître qui lève son verre de vin des papes à la gloire de l'hellénisme et de Rome : voilà des mainteneurs de la nationalité française, des hommes plus importants pour notre génie que tous les Ibsen, et aussi, hâtons-nous de le dire, plus efficaces que les plaisantins qui attaquent Ibsen. Notre nation, c'est une route qui mène du Rhin à la Méditerranée. Laissons passer sur nous les grands talents étrangers, assez forts pour courir le monde. Mais c'est en utilisant la matière poétique des provinces françaises qu'on obviendra à l'abaissement momentané de la production pa-

risienne. Là sont les sources de notre classicisme. Le problème n'est pas tant de s'étendre en superficie que de se cultiver en profondeur. »

Maupassant

A propos de l'inauguration récente du monument élevé à Guy de Maupassant, voici, d'Anatole France, un joli portrait du conteur :

« Maupassant possède les trois grandes qualités de l'écrivain français : d'abord la clarté, puis encore la clarté, et enfin la clarté. Il a l'esprit de mesure et d'ordre, qui est celui de notre race. Il écrit comme vit un bon propriétaire normand : avec économie et joie. Madré, matois, bon enfant, assez gobeur, un peu faraud, n'ayant honte que de sa large bonté native, attentif à cacher ce qu'il y a d'exquis dans son âme, plein de ferme et haute raison, point rêveur, peu curieux des choses d'outre-tombe, ne croyant qu'à ce qu'il voit, ne comptant que sur ce qu'il touche, il est de chez nous, celui-là ; c'est un pays ! Et malgré ce goût normand, en dépit de cette fleur de sarrasin qu'on respire par toute son œuvre, il est plus varié dans ses types, plus riche dans ses sujets, qu'aucun autre conteur de ce temps. On ne trouve guère d'imbéciles ni de coquins qui ne soient bons pour lui et qu'il ne mette, en passant, dans son sac. Il est le grand peintre de la grimace humaine. Il peint sans haine et sans amour, sans colère et sans pitié, les paysans avarés, les matelots ivres, les filles perdues, les petits employés abêtis par le bureau, et tous les humbles en qui l'humilité est sans beauté comme sans vertu. Tous ces grotesques et tous ces malheureux, il nous les montre si distinctement, que nous croyons les voir devant nos yeux et que nous les trouvons plus réels que la réalité même. Il les fait vivre, mais il ne les juge pas. Nous ne savons point ce qu'il pense de ces drôles, de ces coquins, de ces polissons qu'il a créés et qui nous hantent. C'est un habile artiste qui sait qu'il a tout fait quand il a donné la vie. Son indifférence est égale à celle de la nature : elle m'étonne, elle m'irrite. Je voudrais savoir ce que croit et sent, en dedans de lui, cet homme impitoyable, robuste et bon. Aime-t-il les imbéciles pour leur bêtise ? Aime-t-il le mal pour sa laideur ? Est-il gai ? Est-il

triste? S'amuse-t-il lui-même en nous amusant? Que croit-il de l'homme? Que pense-t-il de la vie? Que pense-t-il des chastes douleurs de M^{lle} Perle, de l'amour ridicule et mortel de miss Harriett et des larmes que la fille Rosa répandit, dans l'église de Virville, au souvenir de sa première communion? Peut-être se dit-il qu'après tout la vie est bonne. Du moins se montre-t-il, çà et là, très content de la façon dont on la donne. Peut-être se dit-il que le monde est bien fait, puisqu'il est plein d'êtres mal faits et mal-faisants dont on fait des contes. Ce serait, à tout prendre, une bonne philosophie, pour un conteur. Toutefois, on est libre de penser, au contraire, que Maupassant est, en secret, triste

et miséricordieux, navré d'une pitié profonde, et qu'il pleure intérieurement les misères qu'il nous étale avec une tranquillité superbe.

J'inclinerais à croire que sa philosophie est contenue tout entière dans cette chanson si sage que les nourrices chantent à leurs nourissons et qui résume à merveille tout ce que nous savons de la destinée des hommes sur la terre :

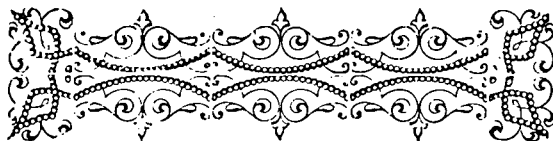
Les petites marionnettes

Font, font, font

Trois petits tours,

Et puis s'en vont.

LES CAUSEURS.



TABLETTES HÉRALDIQUES

Le 7 mars dernier est décédé à Monte-Carlo, à l'âge de 40 ans, le comte Etienne d'Oultremont, bourgmestre de Presle.

Mince, distingué, élégant cavalier, ami sûr et dévoué, d'une grande franchise d'allure et de caractère, Etienne d'Oultremont était une des figures les plus sympathiques de l'aristocratie bruxelloise et sa mort causera d'unanimes regrets parmi tous ceux qui l'ont connu et qui avaient su l'appécier.



Il était fils du feu comte Charles d'Oultremont, le propriétaire du beau château de Presle et le sportsman bien connu que tant d'accidents n'avaient pu guérir de sa passion pour les chevaux et de la comtesse née Bryas. Il était le frère de la comtesse Eugène d'Oultremont et de la comtesse Isabelle d'Oultremont, Dame du palais de S. M. la Reine. Il avait perdu, il y a quelques années, un frère, emporté à la fleur de l'âge par une impitoyable et soudaine maladie.

J'ai donné dans une notice précédente quelques détails sur la maison d'Oultremont issue des sires de Warnant, maison qui a produit de nos jours tant de branches et de rameaux. Je n'y reviendrai pas. Je dirai seulement que cette mort frappe plus particulièrement, outre les membres de la famille d'Oultremont, les maisons de Bryas, van der Linden, d'Hoogvorst, de Chézelles, d'Hinnisdal et de Lévis.

d'Oultremont porte : loupé de gueules et de sable, au lion d'argent couronné et lampassé d'or, brochant sur le tout.

Le comte Ignace van der Straten-Ponthoz, général-major retraité, aide-de-camp du Roi et écuyer d'honneur de la Reine, est décédé, le 12 mars dernier, en son hôtel à Bruxelles.

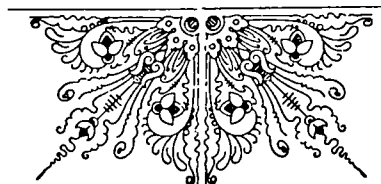
Il avait fait brillamment les campagnes de 1832, 1833 et 1834 contre la Hollande et participa à la défense de la neutralité belge, pendant la guerre de 1870, en qualité d'officier d'artillerie. Il commanda le 2^e régiment d'artillerie, et, en 1866, avait été désigné pour devenir gouverneur du Prince royal, le regretté Comte de Hainaut.

Le vénérable défunt, il était âgé de 85 ans, était décoré de l'ordre de Léopold et d'un grand nombre d'autres ordres. Il avait épousé, comme son frère, le comte Louis, décédé il y a trois mois, une des filles du Vicomte de Biolley et laisse plusieurs fils : le comte Carl van der Straten-Ponthoz, président des Indépendants, et les comtes Pierre, Guillaume et Philippe van der Straten-Ponthoz. Il était lui-même fils du comte Van der Straten-Ponthoz, sénateur, membre de l'Ordre équestre du royaume des Pays-Bas et de la comtesse, née de Laittres.



J'ai donné, dans le numéro du 20 Janvier dernier un aperçu généalogique de la maison de Straten qui porte : Fascé d'argent et d'azur de huit pièces, au chef d'or chargé de trois membres d'aigles de sable, arrachés de gueules.

Marquis DE BOINVILLE





FEUILLETON THEATRAL

THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES S.-HUBERT : *La Dame de chez Maxim*
vaudeville en trois actes de M. Georges Feydeau.
THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA : *La Goualeuse*, Drame populaire de MM....
et Mlle Eugénie Buffet.
THÉÂTRE ROYAL DU PARC : *Le Nouveau Jeu*, (reprise). ---
THÉÂTRE MOLIERE : *Les Transatlantiques*, (reprise).

Je ne sais rien de plus malaisé que de rendre compte d'une pièce comme cette *Dame de chez Maxim*, qui vient de remporter au Théâtre des Galeries un succès vraiment extraordinaire, quoique prévu, car M. Feydeau est de ces cuisiniers dramatiques, dont on peut être sûr qu'ils ne manqueront point leurs sauces, fut-elle la plus compliquée du monde. On n'a jamais écrit, — et jamais, sans doute, conçu — folie plus abracadabrante et d'une telle puissance de rire immédiat et irrésistible. Ce rire, comme tous les rires fous, contagieux et universels, n'est certainement pas de qualité supérieure. Je vous avouerai même, que M. Feydeau, chez qui certaines choses antérieures à celle-ci ont révélé un tempérament de remarquable finesse, n'était jamais, avant cette aventure, descendu aussi bas. Mais allez donc lui reprocher ce manque de scrupules, dans un temps comme le nôtre, où le métier qu'il fait a d'aussi effroyables exigences. Il faut être ou complètement désintéressé ou totalement *arriviste*. Il n'y a pas de milieu. Si vous mettez le petit doigt dans l'engrenage des concessions, il faut que le corps

tout entier y passe, parce que ceux qui vous précéderent dans la carrière en ont depuis bien longtemps fait autant. La théorie du juste milieu n'est pas admise en matière d'écriture — fut-elle mieux dramatique ou anecdotique, — ce qui déjà serait une excuse, et les gens d'aimable métier, tels que M. Feydeau, ont en somme la part belle pour répondre aux prêtres austères — et navrants — de l'art pur et inviolé : « Eh! dites donc, vous autres, faites-en donc autant! » Rien ne prouve en effet que M. Feydeau, s'il n'était pas pris dans ce tourbillon effroyable de Paris, et n'avait pas besoin de gagner annuellement cent ou deux cent mille francs de droits d'auteur, — rien ne prouve qu'il ne serait pas capable de nous donner une œuvre d'art, d'une belle ligne vierge, tandis que je ne vois pas bien nos esthètes modernes, faisant, même en réduction, une *Dame de chez Maxim*. En somme, Molière n'a fait, en son temps, que ce que fait aujourd'hui M. Feydeau. Et pourtant comme il a survécu et qu'il est jeune! Et s'il n'est parmi nos modernes qu'un seul auteur qui doive demeurer, devenir classique, cet auteur ne sera peut-

être que le bon Labiche, qui était certainement un « homme de métier » — comme diraient nos petits maîtres, — avant que d'être un artiste. Mais nous lui devons tous des moments adorables, — et ce n'est pas fini.

M. Feydeau — *struffe for life* à part — a voulu écrire comme cet ancêtre souriant et nous n'avons pas le droit de nous en plaindre — et c'est dommage. C'est dommage parce que l'on sent une exquise pièce à faire avec celle qu'il a faite et même en respectant jusque toutes ses scènes de début, où il y a un tas de détails simplement et timidement charmants. Mais on rit vraiment trop pour avoir le temps de sourire. Aussi faut-il être, comme moi, livré aux affres du compte-rendu à tête reposée, — (oh! les heureux *soiristes* qui ont le droit d'émettre de graves sottises, sous prétexte qu'ils les ont « notées au pied levé » — pour s'apercevoir enfin que la Môme Crevette, qui tourne si vite aux excruciations les plus invraisemblables, et que le tourbillon des scènes hétéroclites va arracher tout de suite à nos curiosités sympathiques, est la plus jolie silhouette du monde, et qu'il y avait là point de départ pour une vraie pièce, qui aurait fait soupirer — un peu — le délicat Meilhac. Mais on aurait moins ri, peut-être même aurait-on pleuré, en douceur. Et ça n'aurait rapporté que cent mille francs au lieu du million. Voilà pourquoi la Môme n'est bientôt plus qu'un petit voyou, pas plus intéressant que vous ou moi! Eh! allez donc, c'est pas mon père!

Maintenant, si vous croyez que je vais vous raconter la pièce, vous vous trompez lourdement. On a beaucoup crié à l'immoralité à propos de cette pièce, et certaine grande dame de France a cru devoir en exprimer son sentiment à l'auteur, qui a empêché l'avis avec un respect ironiquement savoureux, — et a fait certaines modifications de détail qui sont la plus joyeuse des vengeances. « Car enfin, comme disait l'ancien, « fallait pas qu'elle y aille ».

J'aime donc mieux vous parler de l'interprétation qui est remarquable, et dont M^{lle} Miche-

line est la bien séduisante étoile. Voilà un petit bout de femme réellement drôle et d'un esprit endiablé et personnel! Mon Dieu oui, elle a, et c'est bien rare, un rire à elle, et des regards, des gestes, des intonations qui sont du plus parfait comique. Toute jeune, et déjà ça! Ah! les gentils rôles à écrire pour elle, si les *Dames de chez Maxim* ne la gâtent pas trop!

* * *

A l'Alhambra, c'est Eugénie Buffet qui fait les beaux soirs, dans un drame qui paraît avoir été fait pour elle et qui n'en est pas plus mauvais pour cela. La *Goualeuse*, c'est si vous voulez bien, la *Cigale* en bon argot parisien, et cette traduction du titre, faisant pendant au nom de la populaire *chanteuse des Cours*, vous dit assez bien ce que doit être la pièce : Un bon gros melo populaire zigsaguant pour les hauts et les bas de la société parisienne et mettant en scène plusieurs malfaiteurs endurcis ou repentants, et des tas de braves gens dont le martyr ne doit finir qu'à onze heures et demie, parce que dans le drame, on n'est jamais complètement heureux qu'au dernier acte.

On connaît M^{lle} Buffet; on sait quelle saveur puissante, quel pittoresque tragique, quel comique profond elle donne aux chansons qu'elle interprète et qu'elle emprunte toutes au répertoire populaire. Au théâtre, elle a une belle santé de comédienne experte, de tranquilles audaces d'attitude et d'expression qui révèlent une observatrice sagace ou une belle instinctive. Les deux peut-être. Mais tout de même, c'est encore — et ce sera sans doute toujours — la *huée* des refrains populaires qui survit dans l'admiration de ses auditeurs.

* * *

Au Molière, en attendant la *Souveraine*, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro, on a repris les *Transatlantiques* avec un succès sensiblement analogue à celui du commencement de la saison, et certaines modifica-

tions dans l'interprétation, qui ne pouvaient que renchérir sur l'excellente impression des débuts de la saison.

Au Parc, c'est une reprise du *Nouveau Feu*, qui tient l'affiche et M. Paulet a trouvé là une occasion de prouver toute la souplesse d'un talent qu'on a vraiment mis à toutes les sauces. Le rôle, qui avait été si brillamment créé par Galipeaux peut être revu, sans crainte de déception, joué par son successeur. Et Mlle Feye est une *Colette* très appréciée, et Mlle Dorsiat, une tout à fait charmante *Rikiki*. Un succès, ma foi, cette reprise!

Fritz Lutens



PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions

VENTE, ECHANGE ET LOCATION

RUE NEUVE, 83, BRUXELLES



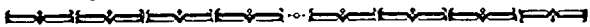
Un Echo

DE LA

FANCY - FAIR

Dans le salon à thé, dont la princesse DE CARAMAN-CHIMAY a bien voulu faire les honneurs c'est le thé Rajah qui a été servi.

Très remarquées aux murs du salon, les affiches du RAJAH.



JUMELLES DE THÉÂTRE



Le plus grand choix de JUMELLES DE COURSES se trouve chez **BRAND**, 79, rue de la Madeleine, 79, (coin de la rue Saint-Jean).

Spécialité : *JUMELLES A MANCHE*, de luxe et ordinaires. Prix sans concurrence.

La maison **BRAND** a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Graphophones** ainsi qu'un choix immense de **Cylindres enregistrés** et **blancs**. (*Musiques, Orchestres, Chant, Monologues, etc.*)

CAUSERIE FINANCIERE

MARCHÉ DE BRUXELLES

17 Mars.

TERME

L'activité de notre place s'est un peu ralentie et ce n'est guère que sur l'Extérieure espagnole et sur l'Italien que se dessinent des mouvements de quelque ampleur.

Le marché monétaire ne modifie pas sa situation, qui reste bonne. L'argent cependant n'a pas été absolument bon marché, à Paris, lors de la liquidation de quinzaine qui vient d'avoir lieu; on a payé environ 4 1/2 à 5/0 pour proroger ses engagements et quoiqu'il soit entendu que, d'une manière générale, on ne doit pas appréhender une tentative de réaction que les circonstances actuelles ne seconderaient pas, en raison de l'abondance de l'argent, il faut pourtant constater qu'en présence du niveau très élevé des cours, les capitaux commencent à hésiter. Il y a là une indication que feront bien de ne pas négliger ceux qui seulement a présent dans certaines valeurs.

Mes *prévisions* sur l'Extérieure d'Espagne se sont *entièrement réalisées*. L'arrivée au pouvoir du cabinet conservateur, présidé par M. Silvela, a donné à ce fonds d'Etat l'impulsion que je pressentais, et de 54 9/16, il a bondi à 59 fr. pour rester à 58 5/8.

M. Villaverde, ministre des finances a fait annoncer officiellement le paiement intégral (et en or) du coupon d'avril.

La *Cuba 6 0/0* a naturellement suivi le mouvement et a monté de 226 fr. à 271 fr.

Les chemins espagnols ont aussi parcouru une nouvelle étape de hausse, le *Nord de l'Espagne* cote successivement 144,50, 150, 155, 160, 170, 180 et 191 fr. et le *Suragosse* 222,50, 230, 240, 250 et 260 fr.; pour ces compagnies la nomination de M. Silvela qui fut l'avocat des Andalous, est un événement des plus heureux: on croit que leurs intérêts recevront pleine satisfaction.

Les fonds *Portugais* sont très fermes à 27 3/4. Les recettes douanières, pour le mois de février, s'élèvent à 1,229,599 milreis, contre 1,186,185 en février 1898.

La Banque de Portugal distribue 8 0/0 de dividende.

Le *5 0/0 Italien* est influencé par l'incident chinois et le cours de 95 fr. est perdu momentanément. Il n'y a

aucune crainte à avoir et dès que tout danger de conflit sera écarté, ce qui n'est pas douteux, le mouvement de hausse reprendra et nous verrons le cours de 100 fr. avant la fin de l'année.

Le président du Brésil vient de décréter la conversion de 18,350 contos-or de l'emprunt *intérieur* de 1889 portant 4 0/0 d'intérêt, en 33,030 contos-papier portant 6 0/0 d'intérêt, payables en papier-monnaie.

Il résulte de cette conversion une diminution de dépense pour le trésor fédéral de 613 contos-papier par an, en calculant la livre sterling au change actuel de 6 3/4 pence par mille reis, soit 35,333 reis par livre sterling.

Les *Rentes turques*, sur lesquelles on vient de détacher un coupon de 50 centimes sont stationnaires.

On mande de Constantinople que, dans sa dernière séance, le conseil d'administration de la dette Ottomane, sur la proposition du délégué allemand, a décidé que dorénavant il sera pourvu au poste de la présidence du conseil par voie d'élection, et que cette modification entrera en vigueur le 1er mars 1901.

Le *Rio Tinto* qui était retombé à 930 fr. clôture aujourd'hui à 1022 sur la reprise des cuivres.

Le rapport du conseil d'administration sur l'exercice écoulé, conclut à un dividende complémentaire de 27 sh. 6 p., ce qui, avec les 20 sh. du premier semestre, constitue un dividende total de 47 sh. 6 p. ou fr. 59,50.

COMPTANT

Le marché du comptant conserve une excellente allure et les transactions ont une bonne animation, tout en étant plus limitées que précédemment. Il ne faut pas perdre de vue que, depuis plusieurs mois, on n'a fait que monter et qu'il serait anormal de continuer sans aucun repos ni intermittence, aussi, comme il ne se manifeste aucun symptôme de faiblesse, le temps d'arrêt qui se produit ne peut qu'être profitable à l'ensemble du marché.

Les *Banques* sont fermes; certaines d'entre elles sont même en avance marquée.

Banque de Bruxelles 830; Banque Nationale 2840 et 2830; Banque Auxiliaire (cap) 130 et 131 (parts fond) 145 et 148; Comptoir de la Bourse, en hausse nouvelle à 445 et 455; Caisse des Reports (ex-coupon de 37,50) 722,50; la Caisse commerciale est recherchée à 750. Cet établissement vient de procéder avec succès à l'émission de 2400 actions et de 12000 obligations de 500 fr. 4 o/o de la Société du Hauts Fourneaux et Usines d'Audun-le-Tiche; Crédit Général Liégeois 160, 162 et 164,50 et Banque du Crédit Commercial d'Anvers 560; le dividende de ces actions, qui ne sont libérées que de 200 seulement, sera de 10 fr.

Les valeurs *Congolaises* sont indécisées, sauf les *Lomani* qui sont activement traitées.

Chemin de fer du Congo (ord) 1640 (parts de fond) 5650, 5625 et 5600; Compagnie du Congo 2590 et 2610; Haut-Congo 1725, 1730, 1743 et 1740; Katanga (priv.) 900; (ord) 520, 530 et 525 et Lomani (priv) 1000 et (ord) 1450 et 1500.

En Tramways, on constate quelques progrès.

Bruxellois (priv) 495; (divid) 370, 372 et 374; Economiques 480 et 482,50; Entreprise Générale des Travaux 355 et 356; Mutuelle de Tramways (cap) 165, 170, 173,50 et 176,50; Odessa 185 et 187,50; les recettes de février présentent une augmentation de 34724 fr. 13 sur celles de la période correspondante de 1898, ce qui porte la plus-value totale de l'exercice à 86686 fr. 88. Tunis 228 et Russe-Française de Tramways 140, 145 et 150. L'assemblée générale de cette compagnie est convoquée pour le 22 Mars; il y sera déclaré des dividendes respectifs de 5 fr. 50 et 7 fr. pour la privilégiée et l'ordinaire, contre 4 et 2 fr. l'année dernière.

Il y a eu pas mal de réalisations dans le compartiment *Sidérurgique* et cependant le marché industriel se maintient dans une excellente situation.

Angleur 550, 548 et 549; Kharkoff (cap) 189; (divid) 84,50 et 84,75; Cockerill 2350 et 2345; Ekaterinoslaw 177,50, 175 et 178,50; Estampage du Donetz 525, 530,

510 et 500; Marcinelle et Couillet 632,50, 635, 640 et 642,50; Olkovaia 570; Providence Russe 2300, 2150, 2200 et 2175; Ougrée 1185 et 1170; Sarrebruck 11750; Verchny-Dniéprovsk 622,50 et 600. Les Acieries d'Anvers font exception et cotent 131, 129, 133; 135, 138 et 137.

Les *Glaceries* se contentent de maintenir leurs cours.

Glaces de Bohême 1035; de Courcelles 500 et 495; de Floreffe 380, 387,50 et 385; Nationales Belges 770; de Charleroi 1100; Verreries Bennert et Bivort 425 et 427,50 et Verreries du Donetz 400, 398 et 402.

Les *Zincs* viennent de passer par des alternatives de hausse et de baisse, motivées par les oscillations du métal. Ils restent lourds.

Asturienne 5500; Austro-Belge 535; Nébida 2400; Nouvelle-Montagne 745; Prayon 700 et Vieille-Montagne 775, 777,50 784 et 779.

La fermeté est toujours la note dominante des *Charbonnages*. Les métallurgistes ont accepté l'augmentation de 2 fr. sur le prix des combustibles industriels, aussi n'ai-je à enregistrer que des cours en hausse.

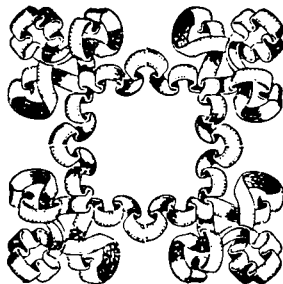
Amercœur 1290 et 1300; Anderlues 750; Bois d'Avroy et Ougrée Sc'essin 568 et 570; Prokhowow 745, 770 et 760; Courcelles-Nord 1600 et 1620; Fontaine-l'Évêque 710, 720, 730 et 725; Grande-Bacnure 2395, 2405 et 2400; Grande Machine à feu de Dour 1300 et 1325; Houillères Unies du bassin de Charleroi 217,50 et 220; Kessales à Jemeppe-lez-Liège 875, 900 et 910; La Haye 850, 880, 870 et 885; Patience et Beaujonc réunis 3100, 3130 et 3150; Sacré-Madame 3350, 3400 et 3490; Trieu-Kaisin 575 et 580 et Unis Ouest de Mons 455, 465 et 470.

Divers sans changements appréciables.

Industrielle de Belgique 117 et 120; Catadura 107,50; Overpeid 210; Produits Cibils 335 et 337,50, (divid) 555, 550, 552,50 et 556 et Wagons-lits 770.

A. VANETTE.

P.S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, Boulevard Anspach.





LA REVUE
MAUVE

Artistique, Littéraire, Mondaine...

Chers Lecteurs,

*En commençant la troisième année de notre publication, nous avons, à nos abonnés, à nos lecteurs, à nos amis, annoncé nos intentions et exposé nos projets. — Encouragés, disions-nous, par les nombreux et précieux témoignages de sympathie qui, de tous côtés, viennent à notre œuvre, instruits par l'expérience d'inévitables tâtonnements, nous nous efforcerons d'apporter à la **Revue Mauve** de notables améliorations. Le moment est venu de réaliser ces intentions et d'accomplir notre dessein.*

A partir du prochain numéro, la revue sera éditée par les soins de M. Georges Balat, le jeune et intelligent éditeur, qui compte à son actif maints travaux de librairie très remarqués et à qui les lettres belges doivent beaucoup.

La revue maintiendra son format actuel. Elle comprendra régulièrement quarante-huit pages. Elle sera luxueusement imprimée en noir, sur beau papier satiné. L'encre violette donnait à l'aspect général de notre publication un charme élégant et discret, mais elle se prêtait mal au tirage des clichés. Plusieurs de nos abonnés, ont à diverses reprises, attiré sur ce point notre attention. En adoptant définitivement l'impression en noir, nous déférons au désir de nombreux correspondants.

Sur l'extension que nous comptons donner à certaines parties de notre publication jusqu'ici négligées, sur le soin qui sera apporté à l'illustration de la revue, sur les collaborations que nous nous sommes assurées, nous ne dirons rien aujourd'hui, nous voulons être jugés sur nos actes, non sur nos intentions et sur nos promesses.

Dans quelques jours nos lecteurs apprécieront si, au bout d'un effort persévérant et que ne rebuta aucune malveillance, nous avons atteint le but visé : créer en Belgique une revue qui soit un organe approprié au développement de l'art et de la littérature belges. S'ils pensent que, tout au moins, nous nous en sommes approchés, ce sera pour nous la plus douce récompense.

N. D. L. D.



UN IDÉAL

Paris — Mars 1899.

Cher Monsieur Lutens,



DANS votre article : *la Jeunesse universitaire et la Politique*, vous avez dit des choses fort justes, qui sont aussi vraies en France qu'en Belgique et qui le sont partout autant qu'en France. Puissiez-vous être entendu de la jeunesse belge à laquelle vous parlez avec l'autorité de l'âge et du talent.

Je le souhaite, sans l'espérer, car vos observations sont inspirées par l'expérience, et l'expérience est un bien qui s'acquiert avec le temps et qui, ne pouvant servir à ceux qui l'ont acquis parce qu'il vient trop tard, peut encore moins servir aux autres.

Comme vous le dites, la jeunesse, qui ne peut avoir des idées, parce que les idées sont le résultat d'observations personnelles, de constatations, d'analyse des faits et de longues réflexions, qu'elle n'a pu faire, croit aux mots — et ce qui est pire, — aux hommes. Elle est dupe des uns et des autres. Elle est surtout dupe d'elle-même, parce qu'elle prête aux hommes des vertus et aux mots une magie qu'ils n'ont pas et ne peuvent pas avoir.

La jeunesse ne peut qu'être dupe de la Politique, parce que la Politique est l'art de duper les hommes, quelquefois pour ce qu'on croit être leur bien, mais le plus souvent dans l'intérêt d'un parti, d'une caste ou dans son intérêt propre, ce qui est maintenant le cas commun. Et cet art-là, même lorsqu'on y est inférieur, exige beaucoup d'observation, d'expérience et une grande connaissance des hommes, car il les faut connaître pour les tromper.

Toutes les institutions humaines, même les plus tutélaires, ne sauraient être parfaites, puisqu'elles sont humaines; tous les gouvernements humains, même les meilleurs, ne sont point sans mérite de justes critiques, car les gouvernants, étant hommes, ne sauraient être infaillibles. Il s'en suit des abus que la foule ressent plus ou moins vivement, surtout quand des gens intéressés à ce qu'elle les ressente, les lui dénoncent; et la constatation des abus entraîne la réclamation de réformes qui, souvent ne font que substituer des abus nouveaux et plus grands aux abus anciens. Tous les partis ont raison dans leurs revendications; et c'est parce qu'ils ont raison que ceux qui les dirigent et les exploitent trouvent des partisans. Mais, presque toujours, les réformes qui sont le prétexte de l'agitation qu'ils mènent est le dernier de leurs soucis. On a même vu en France, les radicaux répudier, sans vergogne, toutes les réformes qu'ils avaient inscrites sur leur programme, alors qu'il leur fallait se distinguer de concurrents et flatter les espoirs des électeurs.

Pour la masse des braves gens, si fiers de leur qualité de citoyens, la politique, telle que

l'a faite le parlementarisme, est devenue une religion qui a ses dogmes et ses mystères. Ils croient sans comprendre; ils écoutent les discours des candidats, comme les fidèles le sermon; ils votent comme les pratiquants communient, prêtant à ce sacrement électoral une grâce efficace capable d'accomplir des miracles civils, économiques et administratifs; ils ont, à l'égard de leur député ou délégué, la confiance des Napolitains pour saint Janvier. Toujours trompés dans leurs illusions et leurs espérances, ils n'en persistent pas moins à croire et à voter.

On comprend qu'il en soit ainsi de cette multitude de gens, occupés de leur ménage ou de leurs affaires, assez intelligents pour faire leur métier ou leur commerce, mais incapables, par défaut d'éducation et d'études, de faire la critique des institutions, des projets proposés, des programmes formulés, des prospectus électoraux aussi bien que des prospectus financiers, et de démêler l'écheveau des intrigues dont la politique est faite et qui est bien le plus compliqué qui soit. Mais si la jeunesse universitaire n'a pas plus qu'eux, parce qu'elle est la jeunesse, la connaissance de ces intrigues qui ont le bien public pour prétexte, ce qui ne s'acquiert que par l'expérience, elle a du moins des procédés de critique, appris à l'école, qu'elle peut appliquer à ce qu'on appelle la politique dont est faite l'histoire contemporaine, comme elle les applique aux sciences, à la littérature et à l'histoire du passé.

Elle peut ne pas se borner à croire; elle peut penser, examiner et comprendre. Seulement pour penser et comprendre, il faut apprendre, et si la jeunesse universitaire ne sait pas, elle possède du moins une méthode qui lui permet d'apprendre assez vite toutes choses. On a trop flatté l'enthousiasme et la foi de la jeunesse. A vingt ans, on n'a ni à juger ni à affirmer, ni à prendre parti : on n'a qu'à apprendre. C'est quand on a pratiqué les hommes et les choses, c'est lorsqu'on sait, qu'on peut prendre parti, affirmer et juger; mais alors on n'ose affirmer, connaissant la fragilité des hypothèses, que nous tenons pour des certitudes, et l'on craint de juger, étant mis en garde par l'expérience contre les erreurs des jugements humains.

Vous dites : « Pourquoi la jeunesse ne chercherait-elle pas à se former elle-même un Idéal? » Il serait en effet à désirer qu'elle s'en formât un. Mais un idéal ce n'est ni des mots, ni des symboles, ni des chimères. C'est une idée générale, une conception de ce qui est humainement vrai et juste, de ce qui peut être bon ou meilleur dans les conditions de possible faites aux êtres et aux choses par la nature, c'est à dire par les lois divines de la création auxquelles il faut savoir nous soumettre et qui ne peuvent nous servir que si nous nous y soumettons.

Connaître d'abord ces lois qui président aux destinées des êtres et des choses, et qui constituent ce que nous appelons « le possible, » est donc la première condition pour se former un Idéal qui ne soit pas irréalisable, utopique ou chimérique. Ces lois divines ou naturelles étant connues, il devient relativement facile de faire la critique des idées et des institutions qui valent d'autant plus qu'elles se rapprochent de ces lois ou s'y conforment davantage, ou qui valent d'autant moins qu'elles s'en éloignent. Ce qui a permis à la science de réaliser des progrès considérables depuis un siècle, c'est que, abandonnant les anciennes méthodes de croyance en des prétendues vérités doctorales et d'argumentation logicienne, les savants ont étudié la nature, on pourrait dire naïvement, se laissant guider par elle, comme l'aveugle par son chien, s'efforçant de connaître ses lois et ses fins à elle, ses procédés, et s'essayant à les imiter fidèlement, comme l'écolier copie le modèle que le maître lui a donné.

C'est bien à tort et injustement que M. Brunnetière a parlé de la faillite de la science. La science n'a pas fait faillite. Tout au contraire, elle a enrichi le trésor des connaissances humaines par ses recherches et études et nous a donné la méthode qui peut nous conduire à la constitution de sociétés meilleures.

Les savants ne nous ont rien appris sur la morale, sur la justice sociale, et sur le sens animique et sur l'au-delà. Ils ne pouvaient rien nous apprendre sur ces choses, parce qu'ils ne les étudiaient pas. C'était assez d'étudier la nature dans ses manifestations physiques, dans ses combinaisons, le jeu de ses forces et ses nécessités. Les psychologues, idéologues et sociologues, n'avaient qu'à les imiter. S'il est quelqu'un qui ait fait faillite, ce sont les métaphysiciens, les prétendus philosophes, les moralistes, les inventeurs de psychologie, les doctrinaires socialistes qui ne sont que des économistes retournés, et qui

tous ont fait, suivant l'ancien système scolastique, de la dissertation quand ce n'était pas de la pure divagation imaginative, au lieu de s'efforcer de deviner ou comprendre la pensée ou la loi divine manifestée par la nature, et ils n'ont rien su nous dire ou nous apprendre sur l'objet et le but de la vie dont l'idée domine toute morale et toute conception sociale.

On peut me dire que dans ce domaine, qui est celui des idées pures, conséquemment de l'Idéal, on est condamné à demeurer dans les conjectures que chacun imagine à son gré. Ce n'est pas conjectures qu'il faut dire; c'est hypothèses. Mais la science n'a pas d'autre méthode que celle de former des hypothèses rationnelles et provisoires qu'elle vérifie et abandonne pour des hypothèses paraissant plus vraies, plus conformes aux faits, c'est à dire aux actes de la nature dont la pensée nous reste inconnue. C'est avec cette méthode-là que la science a réalisé les progrès accomplis en ce siècle.

Pourquoi les moralistes, psychologues et sociologues ne l'appliquent-ils pas? Si l'on veut se former un idéal, c'est encore à elle qu'il faut avoir recours.

Aussi étant complètement d'accord avec vous quant à tout ce que vous avez dit et bien dit, à la jeunesse universitaire touchant la politique, je ne le suis plus quant aux buts que vous proposez à ses efforts intellectuels pour la formation d'un idéal.

En effet, vous lui proposez entr'autres buts l'amélioration du sort de la femme, la protection de l'enfance et de la vieillesse, les soupes et les villégiatures scolaires, les questions d'assurances et d'habitations ouvrières, la révision du code civil notamment en ce qui concerne les ventes judiciaires. Ce sont là certainement des sujets qui méritent l'attention des législateurs; mais ce sont aussi des contingences soumises à une foule de conditions et de nécessités économiques, administratives et de police générale ou locale, qui ne peuvent former un idéal. Ce sont des problèmes particuliers, très compliqués, subordonnés, quant à leur solution, à un ensemble de faits et de conditions qui rendent utopiques tous les projets que l'on forme en imagination pour les résoudre, sans changer l'ensemble de choses dont ils dépendent. Ce sont des questions que des étudiants en droit peuvent prendre pour sujets de conférences ou de thèses pour prouver qu'ils les ont piochées, mais qui exigent des connaissances spéciales et des calculs à n'en plus finir, qu'on ne peut attendre de jeunes gens. J'ai, avec bien d'autres, étudié et discuté, pendant trente ans de journalisme, ces questions-là, et le résultat auquel je suis parvenu après cette étude longue, patiente et sincère, c'est que ces problèmes étaient insolubles si on les considérait d'une manière particulière. J'en pourrais faire la démonstration convaincante que je vous épargne.

Aussi les politiciens, devenus législateurs, qui par ignorance, avaient promis de résoudre ces questions, ne les ont pas résolues, parce qu'ils n'ont pu les résoudre. Ils en ont constaté l'impossibilité ou la difficulté à peu près insurmontable, le jour où ils ont voulu trouver une solution.

Il ne faut donc pas proposer à la jeunesse universitaire, comme but de ses efforts et pour employer son activité cérébrale, des questions contingentes, au bout de l'étude desquelles elle doit trouver un *non possumus* désespérant résultant de l'ensemble des faits, des mœurs et des institutions. Il faut au contraire l'avertir de la stérilité de ses efforts pour trouver des solutions à ces questions particulières si elle n'a pas d'abord une solution ou conception générale, rationnelle, inspirée par les lois naturelles et qui seule peut être un idéal.

C'est là ce qu'on ne peut dire, parce qu'ils ne le pourraient comprendre, à ces braves gens qui rêvent d'améliorations sociales et qui les attendent crédulement de miracles législatifs ou de la magie de formules socialistes. Ayant appris leur métier par routine et habitude pratique, ceux-là ne se doutent pas de ce que sont les idées générales et de l'importance qu'elles ont pour la connaissance de toutes choses. Mais la jeunesse universitaire, elle, peut comprendre, à raison de son éducation, cette importance des idées générales et d'une bonne méthode. Elle sait que le physicien qui s'illustre par ses travaux sur l'électricité, n'aurait pu les faire s'il n'avait commencé par apprendre et savoir les mathématiques, puis la physique générale avant de s'attacher aux phénomènes d'un ordre spécial. Elle sait que le médecin qui est devenu un spécialiste célèbre a dû étudier et faire tout d'abord de la médecine générale, que l'architecte avant de songer à entreprendre une construction a dû étudier les lois de la statique, les conditions d'équilibre, de résistance, de pesanteur, et la géométrie plane et dans l'espace.

C'est la plus déplorable méthode en philosophie, en science, en sociologie comme en art, que de voir ou concevoir par bouts, par morceaux, par fragments. Il faut voir ou concevoir d'abord les idées ou les choses dans leur ensemble. C'est quand on les a ainsi vues et conçues qu'on peut passer à l'étude des détails, en n'oubliant pas qu'ils sont tous subordonnés à ce qui les entoure et fait leur valeur.

Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir par définition même, un idéal politique, la politique étant l'art de l'intrigue qui peut s'exercer plus ou moins honnêtement et utilement pour un parti, une caste, une cité ou un pays, mais qui ne peut s'idéaliser. Il ne peut y avoir qu'un idéal social, c'est à dire la conception d'une société se conformant le plus possible, sinon absolument aux lois, naturelles qui sont les lois divines et à la notion rigoureuse et universelle du juste non pas telle qu'elle est enseignée, mais telle qu'elle est révélée ou inspirée par la conscience. C'est cet idéal là que la jeunesse universitaire, avec les méthodes d'investigation et de raisonnement qu'elle possède, peut se former.

Au siècle dernier, il se forma, par l'initiative et l'influence françaises, un idéal de ce genre, élaboré par des hommes à la fois de la noblesse, du clergé et de l'élite bourgeoise et populaire, et qui s'imposa à toutes les classes, même à des souverains. Malheureusement l'odieuse politique s'en mêla. Les politiciens importèrent d'Angleterre le parlementarisme qui est devenu le régime de toute l'Europe, à l'exception de la Russie et la bourgeoisie qui est partout aujourd'hui la véritable souveraine parce qu'elle dispose de l'argent dont la puissance s'impose à tous les pouvoirs, exploita plutôt qu'elle n'appliqua les idées et les principes formulés pendant tout le dix-huitième siècle et qui constituaient un véritable idéal auquel il faudrait revenir au moins en partie.

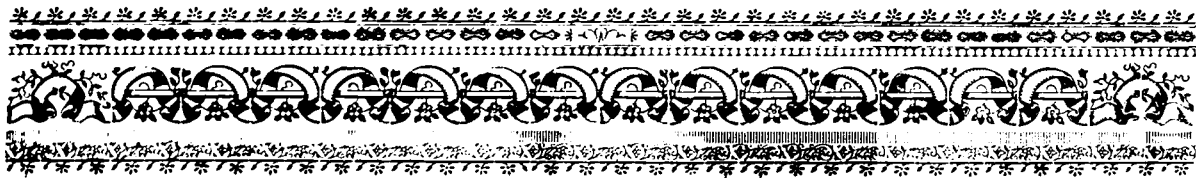
Dans ces idées et ces principes, la critique voltairienne vraiment trop vulgaire et les souvenirs de la latinité tenaient peut-être trop de place. Mais pourtant quelle largeur et quelle générosité d'esprit ils attestaient et combien ils différaient des institutions établies en France, d'où elles ont passé dans une partie de l'Europe occidentale, comme en étant l'application, alors qu'elles n'en sont que la mensongère et hypocrite parodie.

Pourquoi la jeunesse universitaire belge — pour ne parler que d'elle — ne ferait-elle pas ce que fit l'élite intellectuelle française au 18^e siècle, ayant l'avantage d'être bien plus affranchie des souvenirs classiques, d'avoir l'expérimentation des systèmes sociaux depuis un siècle, et enfin de posséder des traditions nationales qui la peuvent si utilement renseigner sur les institutions communales et corporatives si calomniées en France par les Loriguets radicaux et parlementaires. Pourquoi cette jeunesse, dis-je, ne se ferait-elle pas un idéal social, en se débarrassant de toutes les formules de partis, de tous les préjugés, de tous les symbolismes et de toutes les rhétoriques politiques pour rechercher, sans autre préoccupation que celle du juste et du vrai, comme le chimiste étudie une réaction, et le physicien un phénomène, les principes ou conditions de constitution des sociétés et du maintien de l'ordre et de l'harmonie dans le corps social?

Les théorèmes de la géométrie, les combinaisons chimiques, les lois physiques, la physiologie des plantes et des êtres, la géologie, cette physiologie du globe, sont les mêmes pour les catholiques que pour les libéraux et les socialistes. Il en serait de même de la physiologie sociale, si l'on voulait bien se convaincre que la sociologie est une science naturelle comme les autres, seulement plus complexe que les autres, et si l'on voulait bien l'étudier comme une science naturelle en faisant la distinction entre les nécessités ou lois faites par la nature des choses et les conventions, institutions ou obligations établies par le caprice des hommes en vue d'intérêts particuliers. La preuve c'est qu'en France des socialistes rationalistes se sont trouvés d'accord dans leurs conclusions avec M. Le Play, fonctionnaire officiel et catholique.

Combien serait heureux et honorable pour la Belgique, cet effort intellectuel de la jeunesse universitaire belge qui aurait certainement un retentissement dans tous les centres d'intellectualité de l'Europe, si cet effort donnait à notre vieux monde un idéal nouveau et s'il formulait l'Evangile social que les peuples attendent. Ce serait pour elle une gloire autrement pure et durable que celle qu'on acquiert sur les champs de bataille par des victoires, devant aboutir quelque jour à des désastres et qui immortaliserait son nom comme ses artistes ont immortalisé le nom flamand.

PIERRE DENIS.



SUITE D'UN CARNAVAL

(HISTOIRE VRAIE)

(SUITE)

VI

Les caractères faibles ont d'étonnantes violences. Il est très rare de voir les hommes énergiques et réfléchis, faire ce qu'on appelle « un coup de tête » Ces sortes d'explosions, toujours maladroites, sont le fait de gens qui, se défiant d'eux-mêmes, vont tout de suite à l'extrême et sautent trop au-delà, dans la crainte de ne pouvoir se maintenir sur la limite de l'en-deçà.

Le coup de tête d'André, c'était sa fuite obstinée du monde, dès le lendemain du Mardi-gras. Cette fuite absolue, intransigeante, qui le rendait malhonnête vis-à-vis des personnes qui l'avaient d'abord bien accueilli, ne pouvait pas durer. Puisque son engagement le retenait de force à Rome et que, au moment où de sourdes et menaçantes menées se devinaient partout contre le Pape, il eut été déshonorant pour lui de donner sa démission; il aurait fallu qu'il continuât la même existence de soldat mondain, quitte à témoigner à la Princesse une certaine froideur indifférente qui pouvait la tromper.

Ce qui devait arriver, arriva. Une seule rencontre à la villa Pamphili faisait s'écrouler lamentablement cette sagesse négative.

En fuyant la Juliette du bal costumé, il lui avait marqué combien il craignait le désastre de son cœur. Il comprenait maintenant que sa conduite dévoilait ses sentiments mieux qu'une franche déclaration et il voyait en même temps que Vittoria lui gardait un souvenir, dont il ne pouvait douter.

Alors il tomba dans un fatalisme désespéré. Il se découragea et renonça à lutter contre lui-même. Aussi bien il rencontrerait encore Vittoria, il aurait beau faire, le hasard pouvait encore le réunir à elle. Il se sentit incapable de garder une attitude froide et impassible devant la jeune fille. Ses beaux yeux interrogateurs auraient vite raison de son masque revêché. Sa voix qui devenait tendre en lui parlant, son émotion qui amenait un peu de rose à ses joues, toute sa personne ensorcelante, exerçaient sur lui, pauvre cœur faible, un empire irrésistible. Puisque cet empire existait, il fallait le subir. Il laisserait aller les choses, il s'abandonnerait au hasard, adviene que pourra! Mieux vaut ne pas regarder l'avenir. Les projets des hommes sont si souvent déjoués! La guerre a des complaisances pour les hommes malheureux et aplanit parfois des situations difficiles! Pour lui, une bonne balle en pleine poitrine, n'était-ce pas la délivrance d'une vie qu'il savait à jamais malheureuse?

André, désormais, ne prit plus la fuite. Il recommença à suivre Traslin partout. Il devint mondain comme lui et ne chercha plus à éviter la Princesse Frasini.

C'était la défaite complète.

Un beau jour, étant de faction, en faisant un bilan exact de sa situation, il fut épouvanté.

Oui, il aimait Vittoria de plus en plus, il l'aimait si fort qu'il ne comprenait pas l'existence en dehors d'elle. A force de se voir, de causer, de se confier leurs pensées intimes, tous deux en étaient arrivés à ce point où une déclaration n'est plus qu'une vaine formalité. La camaraderie première était si insensiblement et si rapidement devenue l'intimité amoureuse qu'André, terrifié, se voyait acculé au moment où il ne pourrait se dérober à demander une main qu'on lui tendait depuis si longtemps. Que ferait-il?

Déjà de tous côtés les plaisanteries et les demi-mots l'assaillaient comme autant de piqûres douloureuses. On le complimentait sur son mariage, on se moquait de ses rêveries et plus d'une fois, dans le monde, on s'était éloigné, faisant le vide, dès que la Princesse et André se joignaient. Vittoria remarquait moins ces petites choses. Elles ne l'atteignaient pas. On était jaloux dans la société romaine, de ce succès d'André. Minatelli surtout ne lui pardonnait pas ce qu'il croyait une défaite. Ce prétentieux était tellement persuadé qu'il avait eu jadis le bon bout! Il tournait le dos à Rocmart avec affectation et insolence et il fallait toute sa raison au jeune homme pour fermer les yeux et éviter un éclat que sa qualité de zouave eût changé en scandale.

André songea à reprendre la fuite, à ne plus sortir de la caserne, et même pendant trois jours il résista aux sollicitations d'Henry qui voulait l'entraîner dans des réunions où il pouvait rencontrer la Princesse. Le quatrième jour, toute sa résistance tomba devant un petit mot apporté par un valet de pied galonné sur toutes les coutures.

Ce petit mot disait :

MONSIEUR DE ROCMART

Je vous attends demain à quatre heures avec votre ami Translin, nous avons quelques amis.

VITTORIA FRASINI

Tout sec que fut le billet, il suffisait pour anéantir toutes ses belles résolutions, et le lendemain il entra au palais Frasini et saluait la Princesse, au milieu de son jardin fleuri, tout embaumé de roses, où un petit cercle d'amis était convié à luncher sous les ombrages des vieux ifs à côté du portique. Il y avait quelques évêques, le prince Frasini était sorti de son cabinet de travail pour leur faire les honneurs du luncheon. Le prince, en sa qualité de vieil ami de Pie IX, avec sa renommée d'historien de haut mérite jouissait, parmi les membres du concile, d'une considération très méritée. La comtesse Mastretti, très noble et très rouge, présidait dans un bon fauteuil, dont elle ne sortait pas.

Ce jour-là André ne pût échanger que des petits mots très rapides avec la jeune fille, mais au moment de partir elle lui dit à mi-voix :

— Vous serez demain à la soirée de la princesse de Tora?

— Mais...

— Oui, soyez-y, vous n'avez jamais vu, je crois, la villa Rudolini? Vous en serez enchanté.

— Si vous m'en faites les honneurs! dit André.

— Mais, j'y compte bien, fit Vittoria en lui serrant la main.

André n'avait pas songé à cette soirée à laquelle il venait d'être invité de vive voix par la princesse de Tora elle-même. Il savait que la villa qu'elle habitait était désignée dans les guides Johanne comme une des plus intéressantes, mais il ne croyait pas y pouvoir pénétrer jamais. La princesse de Tora, mère de beaucoup d'enfants, ne sortait guère et ne donnait pas de fêtes. Il avait fallu l'animation donnée à Rome par le concile pour la décider à ouvrir les hautes grilles de sa fière demeure.

Bâtie en partie sur des restes de la muraille primitive de Rome, la villa Rudolini devait surtout son charme à ses magnifiques terrasses qui dominaient une partie de la ville. L'habitation, relativement récente, n'offrait rien de bien particulier. Elle consistait en un bâtiment long et bas, surmonté d'une balustrade, sans toit; mais le jardin, composé de vieilles charmilles, orné de statues, de fontaines, entremêlé de bouts de ruines était signalé avec raison aux étrangers comme l'un des plus curieux à voir parmi les belles villas historiques.

La soirée fut solennelle. Il y avait plusieurs cardinaux, des évêques et des prélats, et quelques étrangers mêlés à la société romaine.

Vittoria y était, très belle dans une de ces toilettes de soie lourde, aux lignes sévères qui lui allaient si bien. Elle rejoignit bientôt André qui restait modestement dans les embrasures, un peu intimidé par tant de personnages illustres. Il faisait déjà très chaud à Rome, car on était à la fin d'Avril.

Toutes les portes-fenêtres du rez-de-chaussée de la villa étaient ouvertes au large, dessinant des baies lumineuses sur le gravier fin du sol. Plusieurs groupes se promenaient devant la maison, préférant l'air frais du soir à la chaude atmosphère des salons. André et Vittoria suivirent le mouvement. La jeune fille s'enveloppa le cou d'une écharpe qu'elle tenait sur son bras.

— Si vous n'avez jamais vu un vieux jardin romain au clair de lune, dit-elle, venez, je vais vous en montrer un tout-à-fait exquis.

Ils parcoururent lentement les allées en charmilles que la lumière pâle de la lune paraît d'ombres veloutées et de lumière bleue. Le parfum des arbres en fleurs, des parterres épanouis s'élevait dans l'air par bouffées chaudes et, les blanches statues jeunes encore, malgré leurs siècles, surgissaient de la sombre verdure, comme si elles se penchaient, curieuses, pour voir passer les amoureux.

Ils s'arrêtèrent un instant à un carrefour encerclé de charmilles taillées, au milieu duquel un amour de marbre, argenté par la lune tendait son arc du haut d'une colonnette qui se reflétait dans l'eau transparente d'un bassin en vasque.

De grands rosiers grimpants formaient une arcade fleurie au-dessus du petit dieu.

André cueillit une rose et l'offrit à Vittoria.

— Quelle singulière coïncidence, dit la jeune fille en portant la fleur à ses narines, vous a fait jeter un bouquet de roses à la femme de Rome qui certainement les aime le plus. Vous m'eussiez jeté des œillets, des orchidées, des daturas, que sais-je, je ne vous en aurais su aucun gré.

— On appelle cela : une bonne étoile, répondit André. Je suis bien heureux d'avoir deviné si juste.

Il avait offert son bras à Vittoria, qui s'y appuyait un peu et cela lui semblait très doux.

— Pourquoi aimez-vous tant les roses? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien. C'est de naissance. Toutes les filles de la maison Frasini ont eu la passion des roses, depuis que notre belle aïeule Ludivina, nouvelle Geneviève de Brabant, échappa à la mort, grâce à ces chères fleurs.

Tous deux s'étaient arrêtés devant la belle statue.

— Qu'avait-elle donc fait, la pauvre? demanda André.

— Rien, mais elle était l'épouse d'un Frasini trop énergique et trop crédule qui, revenant des croisades, sur les accusations très graves d'un Golo dépité, la fit, sans autre enquête, jeter et murer dans une grotte tout près de son château pour l'y laisser mourir de faim.

La malheureuse, navrée et terrifiée, gémit et pria si fort qu'elle fut entendue d'un ermite du voisinage. Il y avait une toute petite crevasse dans la grotte. Tous les jours il vint y jeter un bouquet de roses et quand, au bout de trois mois, le mari justicier reconnut son erreur, il voulut dans son désespoir de s'être si cruellement trompé, donner au moins à sa victime une sépulture digne de sa vertu. Il trouva sa femme, pleine de vie et de forces, qui lui ouvrit ses bras dans un souriant pardon.

On vit là un miracle et la grotte fut convertie en chapelle, consacrée à Notre-Dame des Roses. Mais depuis, toutes les descendantes de l'emmurée naquirent avec une passion si prononcée pour cette fleur royale, qu'il semble, entre les roses et nous, y avoir une parenté réelle.

— C'est gentil, votre histoire, dit André. J'aime bien ces vieilles légendes et celle-ci vous va si bien!

Ils se regardèrent et, instinctivement, André pressa plus fort contre lui le bras nu de la jeune fille.

— Prenez garde, il tend son arc, il va tirer ! dit à coup tout derrière eux la voix rieuse de Traslin.

Les deux jeunes gens, vivement se remirent en marche. Traslin qui promenait la princesse de Tora, passa devant eux.

— Et vous croyez à un mariage ? demanda la jeune femme, quand ils eurent laissé le couple sentimental loin derrière eux.

— Je le désire pour mon ami Rocmart, dit Henry vivement.

— Oui, si la princesse Frasini pouvait devenir pratique et descendre des nuages où elle s'é gare. C'est une excellente créature que Vittoria, mais je ne la vois pas épouse ou mère.

— L'amour a fait de plus grandes merveilles que celle-là, fit Traslin en riant. Je comprends qu'on puisse craindre, si elle n'était pas la riche héritière que vous savez, mais puisqu'elle ne devra jamais, même avec un mari pauvre, équilibrer un budget économique, pourquoi voulez-vous qu'elle descende des nuages ?

— Parce que tôt ou tard il faut en descendre, dit madame de Tora, avec un sourire mélancolique. Nulle femme ne peut se vanter d'avoir traversé la vie avec toutes ses illusions, et pour des natures comme celle de votre belle Vittoria, la désillusion est désastreuse....

Sans se douter qu'on parlait ainsi d'elle, la jeune fille continuait lentement à marcher auprès d'André ; elle l'entraîna dans une grande terrasse ombragée de chênes verts et de tilleuls taillés, sous lesquels l'ombre se faisait épaisse. Cette terrasse soutenue par la haute maçonnerie des anciens remparts plongeait sur toute une partie de la ville. Une ballustrade de marbre la bordait. Au loin, les mille lumières de la grande cité semblaient un fourmillement d'étoiles et sur le ciel lunaire, empreigné de clarté, les dômes des églises, les tours, les pignons aigus, toutes les arrêtes vives des monuments romains se profilaient en lignes coupées, capricieuses, pittoresques.

Ils s'appuyèrent sur la balustrade, charmés de la beauté de cette nuit, impressionnés par le vague magnétisme qui émergeait de tout ce qui les entourait, sortait des ténèbres, s'élevait avec les parfums, semblait s'irradier de toutes ces petites flammes étincelantes qui faisaient de la vallée comme un immense nid de lucioles.

Ils regardaient au loin en silence et le cœur de Vittoria battait plus vite en sentant battre celui d'André.

Le zouave se raidissait dans une dernière lutte. Il ne disait pas ce qui l'oppressait, il résistait au désir de baiser cette tête qui se penchait vers lui, il se couperait la langue, il s'arracherait les yeux, oui certes, plutôt que de prononcer les quelques paroles qui feraient de lui, il le savait bien, le fiancé de la princesse Frasini.

Mais alors, il fallait s'enfuir, il ne fallait pas s'amollir en cette heure lourde, en cet isolement dangereux. Il ne fallait pas garder sa main si près de ce bras rond qui le frôlait de son satin, et il ne pouvait s'arracher à la torpeur enivrante qui le clouait près de la balustrade plus invinciblement qu'un pal.

Et d'avoir été faible encore cette fois, il tomba, et la chute fut plus complète.

Vittoria, elle, ne rêvait pas, elle pensait.

Le matin même, son père lui avait dit que bientôt il faudrait songer à partir pour la campagne.

Le prince, comme sa sœur, la comtesse Mastretti, souffrait mal les chaleurs de Rome et les médecins lui ordonnaient de fuir la ville le plus tôt possible. Vittoria voyait donc approcher le moment où elle s'éloignerait. Si, avant de partir, aucune explication ne s'échangeait entre elle et André, que deviendrait cette affection que les événements pouvaient bouleverser ?

Depuis bien des jours, la jeune fille, tout entière à cet amour qui la saisissait, avait décidé que jamais elle n'aurait d'autre mari qu'André. Jamais elle n'avait éprouvé, dans sa jeune vie, une seule contradiction, elle ne supposait même pas que son mariage pût dépendre d'autres que d'elle-même. Ni son père, ni sa tante ne s'étonneraient de son choix. Elle était maîtresse absolue d'elle-même, elle pouvait donner son cœur à qui elle le voulait. Et ce cœur, sous l'apparence glacée de la princesse, était bien celui de la plus ardente, de la plus aimante des femmes.

André était celui-là même qui pouvait le mieux susciter chez elle la passion profonde, qui devait être l'unique de sa vie.

Avec sa distinction parfaite, sa physionomie douce, son visage fin et ce nuage de rêverie un peu mystérieuse, qui cachait la plaie vive de son âme, il semblait fait pour être le héros d'une imagination enthousiaste comme celle de Vittoria.

Et la Princesse, en regardant vaguement la ville qui s'étendait à ses pieds, revoyait le page noir, lui lançant, de son geste audacieux, le bouquet qui devait avoir sur sa vie une influence si importante.

Elle devait profiter de cet instant précieux et faire les premières avances, puisque l'ombrageuse fierté d'André se refusait à les faire.

Son instinct de femme aimante lui disait que les discussions ne valaient rien. Entamer une controverse sur le mariage, essayer de démontrer qu'il n'y a aucune humiliation pour l'homme d'épouser une femme qu'on aime, qu'elle soit mille fois plus riche que lui, tout cela ramène le sang-froid et avec le sang-froid, la raison victorieuse, la raison ennemie de la tendresse. Mais aussi, toute sa timidité de jeune fille empêchait Vittoria de dire la première un mot plus caressant... La pauvre Princesse tournait avec angoisse dans ce cercle vicieux.

En ce moment, pas bien loin d'eux, en bas, une fusée éclata : quelques gamins sans doute, qui s'amusaient.

Dans l'état nerveux où se trouvait Vittoria, elle eut un mouvement de frayeur instinctive. Elle se rejeta vers André, qui ouvrit ses bras et la pressa contre sa poitrine.

— Oh ! fit-elle, en se redressant presque aussi vite, quelle sottise peur !

Mais André gardait sa proie. Il sentait près de lui cette femme qu'il aimait si ardemment, il oublia tout, prudence, résolutions, sagesse et attirant la tête pâle de Vittoria sur son épaule, il la baisa longuement.

La Princesse ne résista plus. Un bonheur immense l'envahit. Cette fois, elle n'en doutait plus, elle était aimée autant qu'elle aimait.

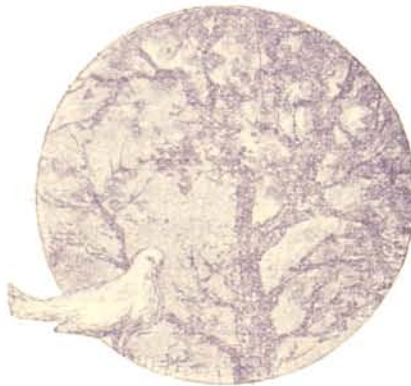
— Ma Vittoria, dit enfin André, en plongeant ses regards brûlants dans ces grands yeux noirs si près des siens.

— André ! répondit la jeune fille avec un profond soupir.

Et, en entendant son nom prononcé comme une caresse par cette voix chérie, Rocmart eût comme un éblouissement. Désormais il comprit que sa vie était enchaînée à l'amour de cette femme et il se résigna. Il ne voulut plus réfléchir, plus résister, il ne voulait plus que sentir sous ses lèvres ce visage adoré qui se donnait à lui.

(A suivre)

MAVIL.



PÉTALES BLANCS

(Sonnet)

De l'amour qu'on effeuille avec la marguerite
Pour suivre la tradition des rêves gais,
Tombe un désir lointain aux espoirs fatigués,
Et nous aimons plus tard, l'enfance de ce rite...

Un peu.... beaucoup.... extrêmes brefs, extasiés,
Sur l'accomplissement prochain de nos ivresses,
Chanson de nos aveux, râles de nos caresses,
Flamme fragile ou feux ardents des brasiers !...

Pas du tout.... résumé flagrant de l'existence,
Soupir du cher amour, souffle d'indifférence,
Larmes d'un souvenir qui se perd et qui ment,

Ah ! que seule, la fleur s'effeuille, et que pétale
A pétale elle meure, et que mon cœur exhale,
La promesse de s'endormir, tout doucement...

J.-F. LOUIS MERLET





UN SECRET D'ETAT

(Suite)

Sous le nouveau gouvernement républicain l'argent se faisait rare; depuis un ou deux mois Simon attendait ses appointements d'instituteur. Homme avant tout pratique, il comprit l'exigeance du moment, qui était de faire acte de civisme et de renoncer à l'argent. Il résigna ses fonctions et quitta le Temple, le 19 janvier 1874, avec sa femme malade, depuis trois mois, d'une maladie de foie. Louis XVII resta sous la surveillance des commissaires de la municipalité. Nous n'entrerons pas dans tous les complots tramés à cette époque pour la délivrance du jeune roi. Mais il est utile de savoir que d'un côté il existait un esprit de délivrance, tandis que de l'autre on s'acharnait à faire disparaître l'héritier de Louis XVI. Les plus terribles conventionnels s'étaient promis de faire disparaître cet enfant gênant, vers lequel étaient tournés les yeux de la France entière, au nom duquel éclatait la guerre civile. Ces hommes n'attendaient pas, mais cherchaient une occasion; subitement les idées changèrent devant les deux millions de la Comtesse de Rochecouart. Hébert, Chaumette, ces sanguinaires révolutionnaires, se trouvèrent immédiatement désarmés, devant ce grand faiseur de miracles, l'argent! Robespierre visita le Temple le 11 mai, le lendemain même de l'exécution de la malheureuse Madame Elisabeth. Après ce crime, le moins motivé, le plus inutile, le plus épouvantable de la révolution, le dictateur voulut, dit-on, s'assurer par lui-même de la présence du Dauphin et de sa sœur dans la tour. Peut-on raisonnablement croire à un tel prétexte? Si Robespierre avait voulu accomplir un acte de civisme, sa démarche n'aurait-elle pas été annoncée à grand fracas? Tout au contraire, elle fut tenue secrète et hors du Temple il n'en transpira rien. Ce fut beaucoup plus tard et par Madame Royale qu'on apprit cette visite. Robespierre était entré dans sa chambre et s'était contenté de la regarder à la dérobée, sans lui adresser la parole. Elle ne lui parla pas davantage, paraît-il, et leur entrevue ne fut signalée que par la remise d'un papier qu'elle lui soumit pour se plaindre de la maladie de son frère. La visite de Robespierre au Temple, étant donné le caractère de cet homme, ne peut s'expliquer non plus par un mobile de curiosité vulgaire. Deux faits heureusement viennent jeter un peu de lumière sur les causes de sa détermination.

Il était à cette époque, ou tout au moins à une époque un peu postérieure, en correspondance avec le comte de Provence, frère cadet de Louis XVI. D'autre part, au lendemain de thermidor, Barère l'accusa, dans un rapport adressé à la Convention, d'avoir voulu rétablir sur le trône le fils de Louis XVI et projeté d'épouser Mademoiselle, fille de ce monarque. Sans doute cette accusation est fautive en partie, Barère dut se tromper sur les projets de son collègue; mais ce ne fut pas sans motif qu'il s'exprima ainsi, car il est certain que Robespierre eut des rapports avec Monsieur. Un des premiers soins de Louis XVIII en rentrant en France, a été de rechercher les papiers de la victime de Thermidor. L'usurpateur aurait voulu détruire les preuves de ses relations avec l'homme de la Terreur; et supprimer toute trace d'une tentative anticipée de

restauration du trône des Bourbons en sa faveur? Cela nous semble probable. L'un aurait sacrifié Louis XVII; l'autre en échange de ce service, aurait promis la main de sa nièce, quitte à faire pendre, après le succès de l'entreprise, celui qu'il avait entretenu habilement dans cet espoir insensé. Une affirmation est ici impossible. nous devons être circonspect; mais le rapport de Barère est là, et il existe des indices graves des excellentes relations de Monsieur avec Robespierre.

Le 9 Thermidor (27 juillet 1794), fort avant dans la soirée, le conventionnel Barras, nommé commandant en chef de la force armée, marchait sur l'Hôtel de Ville, siège de la résidence des sections insurgées contre le gouvernement légal, et faisait arrêter Robespierre, au moment même où ce jacobin hystérique pouvait croire le plus sérieusement à son triomphe décisif. Barras resta debout la nuit entière de cet important succès. Le lendemain 10 thermidor, à six heures, il se présentait au Temple, et demandait à être introduit auprès des enfants de Louis XVI.

Barras appartenait à l'une des plus anciennes familles du Midi, dont la fortune était tombée bien avant la Révolution; lui-même avait achevé cette ruine. « Noble comme Barras » disait-on proverbialement en Provence, sans doute à cause de ses dépenses et pour qualifier la fougue avec laquelle il se jetait aux plaisirs. « Gueux comme Barras » aurait-on pu dire justement.

Entré fort jeune au régiment de Pondichéry, il y végète pendant quelques années; enfin, il donne sa démission avec le grade de capitaine. Au moment où éclate la Révolution il se trouve sans emploi. Les événements ne tardent pas à lui en donner un : commensal de Marat, juré à la Haute-Cour nationale, député du Var à la Convention, Barras à peine âgé de trente-six ans a bientôt conquis dans la carrière politique les grades qu'il n'a pu obtenir dans celle des armes.

Les avantages physiques ont sans doute été pour beaucoup dans cette fortune rapide. Haut de taille, vigoureux, bien pris, beau, de cette beauté insolente et dédaigneuse qui fut le caractère des muscadins du temps, ne manquant ni de charme ni de séduction, cet homme est arrivé à point, pour remporter ses premiers succès et recueillir les premières faveurs de la popularité, à une époque où la tempête faisait monter à la surface des éléments les plus divers, les produits les plus purs et les plus sains comme aussi les plus souillés et les plus gangrenés de la nation.

Barras avait de la désinvolture et de l'audace. Quant aux passions qui faisaient battre son cœur, c'étaient l'apparat, le costume, le panache, l'argent et les femmes. Pendant quarante ans ce général de parade sacrifia tout à ses idoles. De l'argent et des femmes! c'était son souci de chaque jour. Dominer était un masque : il domina.

Avec de tels besoins, on doit être facile aux tentations de toute sorte : le sentiment du devoir et de l'honneur s'affaiblit. Avec de tels besoins on n'hésite pas à se vendre : Barras se vendit. Celui qu'on appelait le général épousa toutes les causes et fut de tous les partis. Royaliste d'abord, républicain ensuite, il passa même pour jacobin pendant quelques mois, tout en restant confondu à la Convention dans les rangs de la Plaine. Jacobin, il ne le devint qu'après Fructidor, et uniquement pour garder sa position menacée. Peu après le 9 thermidor, à la tribune de la Convention dont il occupera bientôt le fauteuil présidentiel, il défendra hautement la mémoire de Marat et demandera des mesures sévères contre les émigrés; en secret il en favorisera un grand nombre. N'est-il pas noble comme la plupart d'entre eux? N'a-t-il pas dans ce parti ses premières relations, ses premières amitiés? Il est tout entier dans cette antithèse.

Sauveur des pouvoirs légaux menacés par les sections insurgées et pour ainsi dire victorieuses, membre du comité de sûreté générale, peu après le 18 fructidor, président du Directoire, placé au sommet des honneurs et au premier rang pour les profits, intrigant de toutes les heures et de tous les mondes, avec les conventionnels, les comités, les nobles et les gens d'affaires, patron ou associé reconnu de ces derniers, agissant dans les sections et dans les camps, tantôt au profit de Louis XVII, tantôt au profit de Louis XVIII, cet homme est peut-être de la canaille éduquée, impitoyable, le type le plus parfait qu'ait engendré la Révolution.

Au moment où il entre en scène dans ce récit, c'est le triomphateur du jour. C'est comme tel qu'il se présenta au guichet du Temple, en grand uniforme, entouré de ses officiers, et accompagné de quelques conventionnels ou membres des comités qui ont passé la nuit à ses côtés et qui ont voulu le suivre dans sa tournée matinale.

L'histoire rapporte, et lui-même relate dans ses mémoires, qu'après le renoncement de Robespierre, les comités répandirent le bruit que les enfants de Louis XVI s'étaient évadés; et ils l'auraient envoyé au Temple voir ce qu'il y avait de fondé dans cette rumeur. Mais il est certain qu'un tel bruit ne dut se prolonger après la visite de Barras; il fut habilement exploité par les Jacobins, restés nombreux et puissants malgré leur défaite. La suspicion n'est-elle pas l'arme habituelle des vaincus contre les vainqueurs? Non, et en dépit des insinuations des historiens de Louis XVII pour expliquer cette visite hative, la nuit même de son triomphe, ce bruit n'avait pu encore être répandu. C'est à minuit que Barras marcha sur l'Hôtel de Ville, et c'est à peine cinq ou six heures après l'écrasement de l'insurrection qu'il entra dans la tour du Temple.

En quittant le Temple, Barras désigna Christophe Laurent pour servir de gardien aux enfants de Louis XVI. Il est une circonstance oubliée ou ignorée de tous et qui se trouve relatée dans une note de Gonsin. Laurent avait passé près de Barras toute la nuit du 9 thermidor. Comme le Général le nomma séance tenante, il faut bien croire qu'au préalable il s'était entendu avec lui au sujet de Louis XVII, et le même jour un nouvel économiste était installé dans la tour.

L'économat, c'est à dire la direction du Temple au point de vue matériel et la garde des prisonniers, se trouvait ainsi confié à deux créatures du vainqueur de thermidor. Et cette révolution dans le service de la prison s'accomplit le jour même de sa visite, émane de sa seule autorité, les comités n'ont plus qu'à ratifier les dispositions prises. En rapprochant ces faits et en examinant ces coïncidences, on en arrive à se demander si Barras influencé déjà peut-être depuis longtemps par Joséphine de Beauharnais dont on connaît les attaches royalistes à cette époque, n'avait pas songé aussitôt après sa victoire au moyen d'améliorer le sort du jeune roi. Qui sait si aux jours terribles de la Terreur, des préoccupations relatives à Louis XVII, ne hantaient pas son esprit comme elles hantèrent les cerveaux inquiets de tous ceux qui pendant les premières années de la Révolution, tinrent en main le pouvoir? Ce qui paraît du moins hors de doute, c'est que dans la nuit du 9 thermidor, l'examen du parti qu'il y avait à tirer de son triomphe au point de vue des enfants royaux occupa sa pensée. A cette époque Barras n'était pas encore un homme arrivé, autour de lui les esprits les plus réfléchis doutaient de la stabilité de la République. Dans le parti de la Plaine, le plus important en somme de la Convention, combien d'hommes patiemment et sans mot dire attendaient, des circonstances et des événements, une solution à la crise que traversait le pays? L'insurrection de la Vendée s'étendait plus menaçante que jamais; la plupart des grandes villes continuaient à s'agiter en faveur du rétablissement de la royauté; à Paris, le parti royaliste avait relevé la tête; dans les bas-fonds de la société le mécontentement au sujet du régime actuel se manifestait sous toutes les formes. Grave symptôme : chaque fois qu'un membre de la Convention venait périr sur l'échafaud, emportant avec lui la fortune d'un parti, on criait à la trahison pour justifier sa mort, on l'accusait d'avoir conspiré pour l'avènement de Louis XVII. Robespierre avait jeté cette accusation à la face de Danton et d'Hébert; Barrère venait de la vociférer pour Robespierre. Quoi d'étonnant à ce que Barras préparé à tous les trafics, à tous les compromis, ait tourné les yeux, lui aussi, depuis longtemps vers ce phare de la royauté, dont les rayons perçaient les murailles épaisses de la tour du Temple? Quoi d'étonnant qu'au moment où il eut entre les mains des pouvoirs en quelque sorte discrétionnaires, il ait réfléchi au parti à tirer à la fois de la jeunesse de l'héritier légitime du trône et de l'ambition démesurée de son oncle? Serait-ce fausement analyser les mobiles des actes d'un tel homme que de chercher dans une pensée de fortune pour lui, et, au demeurant, de pacification pour son pays, l'explication de cette visite subite à la prison royale, et à une heure aussi matinale, et celle des mesures qui suivirent?

Oui, pour Barras, comme pour la France entière en juillet 1794, la république était chancelante. Mais il y avait entre Barras et ses acolytes d'une part et la France d'une autre part une distinction capitale. La France ne pouvait accepter comme roi que Louis XVII l'héritier légitime tant qu'il serait vivant; tandis que Barras entrevoyait dans cet enfant, qui ne pouvait alors rien pour lui, un obstacle insurmontable à la réalisation de ses rêves de fortune rapide et de grandeur. Un conseil de régence échappant à son influence aurait protégé le jeune monarque contre les intrigues et l'aurait éloigné de tous ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de son père.

WILFRID

Mémoire des opérations faites pendant la campagne de 1812, en Russie, par la division de la jeune garde commandée par le général de division comte Rognet.

La seconde division de la garde faisait en Espagne, depuis le mois de janvier 1810, la guerre la plus active et la plus pénible, lorsqu'en 1812, elle reçut l'ordre de rentrer en France. Elle avait à cette époque quatre régiments formant deux brigades : la première commandée par le général Boyeldien, était composée du 1^{er} régiment de voltigeurs et du 1^{er} régiment de tirailleurs ; la seconde commandée par le général Lanabère, était formée des régiments de fusiliers-chasseurs et de grenadiers. Elle partit des bords du Duero le 4 mars 1812, pour se rendre à Paris, où la première brigade fut renforcée par le 1^{er} régiment de flanqueurs, qu'on venait d'organiser.

La division séjourna quelques jours à Paris.

L'empereur, connaissant les services que pouvait lui rendre sa jeune garde, forma en 1811, le dessein d'augmenter le nombre des régiments, mais il manquait de cadres ; d'un autre côté, les régiments de la ligne éprouvaient de grandes difficultés pour avoir des sous-officiers. Il fallut recourir à des moyens extraordinaires. Toujours actif dans l'exécution de ses projets, l'empereur conçut l'idée de former une école de sous-officiers. Cette école qui, d'abord, fut destinée à fournir à l'organisation des nouveaux cadres de la garde, le fut, par la suite, à donner aux régiments de la ligne les sous-officiers dont ils pourraient avoir besoin. Elle fut organisée à Fontainebleau des soldats de jeune et vieille garde ; là furent réunis sous les ordres du major Cristiani, tous les soldats de la garde, que leurs services et leur intelligence rendaient susceptibles de faire de bons sous-officiers. Cette institution ayant complètement réussi, l'empereur prit des mesures pour donner un plus grand développement, et la division, à son passage à Paris, y envoya de nouveaux détachements.

C'est de cette école que sortirent les sous-officiers d'une grande partie des cadres des régiments organisés au retour de l'empereur, après la retraite de Moscou, et qui composaient l'armée qui a rendu de si grands services à Lutzen, Bautzen, et pendant la guerre de 1813. Ainsi s'explique la manière prompte et incroyable avec laquelle l'empereur réorganisa son armée après les désastres de la campagne de Russie.

Les régiments, à leur arrivée à Paris, étaient faibles, et par ces nouvelles dispositions, leurs forces furent encore diminuées ; pour les porter au complet, chacun d'eux reçut quatre cents conscrits sans aucune instruction et qu'à peine, l'on avait eu le temps d'habiller. Ces diverses opérations eurent lieu pendant que la division séjourna à Paris, et dès qu'elles furent terminées, elle reçut l'ordre de se mettre en marche pour la grande armée de Russie, qu'elle rejoignit au passage du Niémen, le 27 juin 1812. A dater de cette époque, elle fit partie du corps de jeune garde aux ordres du maréchal duc de Trévise.

Cette troupe qui dans l'espace de trois mois s'était portée du Duero au Niémen n'éprouva ni pertes ni malades. Habituee aux fatigues les plus pénibles et à la discipline la plus sévère, cette longue marche ne fit que la fortifier. Elle arriva à Vilna dans l'état le plus brillant, l'empereur en fut tellement satisfait qu'il vint lui-même à sa rencontre à l'entrée de la ville qu'il

traversa à sa tête et la conduisit en personne à la position qu'elle devait occuper, en témoignant sa satisfaction avec une bienveillance tout à fait particulière.

Cette division ne prit part à aucune des affaires qui eurent lieu, jusqu'à la bataille de la Moskowa. Pendant cette journée, elle fut placée en réserve en arrière du corps du prince d'Eckmuhl, et soutint, vers le soir, la cavalerie aux ordres du Roi de Naples. La nuit qui suivit la bataille, elle fut chargée de la garde de cette partie du champ de bataille, elle eut quelques blessés.

A cette bataille mémorable, la division perdit le général Lanabère, officier de grande distinction, il fut chargé par l'empereur de remplacer dans le commandement d'une division du premier corps, le général comte Morand qui venait d'être blessé, et de prendre de concert avec la cavalerie, la grande redoute qui venait d'être évacuée. Ce brave général, pour donner l'exemple aux troupes, dont il prenait à l'instant le commandement, se met à leur tête, entre le premier dans la redoute et, pour prix de son héroïque dévouement, y trouve la mort.

A compter de ce jour, le corps de jeune garde forma la réserve de l'avant-garde commandée par le Roi de Naples, prit part aux affaires qui eurent lieu jusqu'à l'entrée de l'armée à Moscou, la division fut chargée de former la garnison de cette ville, et dans cette malheureuse circonstance, elle a servi avec un zèle et un dévouement sans exemples. C'est à ses soins, à son activité, à la rigoureuse discipline qu'elle a toujours observée, que sont dus la conservation des moyens d'existence que l'armée a trouvés dans cette ville, et à qui les Russes doivent la conservation des établissements publics en particulier, qui, malgré toute la férocité et l'activité des incendiaires de Rostopchin, n'ont pas été la proie des flammes.

La division quitta le corps du maréchal duc de Trévise, partit de Moscou le 20 octobre 1812, pour suivre le mouvement de l'armée. Le 24 elle se trouva réunie à la vieille garde sur la hauteur en arrière de Borowsk.

L'empereur s'occupait peu de la conservation de sa personne. Il n'avait ordinairement pour escorte que quelques chasseurs à cheval. Souvent, n'ayant pas la patience d'attendre cette escorte, il sortait seul accompagné de ses officiers de service. Depuis longtemps les Russes méditaient le projet de l'enlever. La route de Borowsk à Maloïavoslavetz leur parut propre à l'exécution de ce projet dont Platow fut chargé. Ce général, dans la nuit du 24 au 25 octobre, mit six mille cosaques dans les bois qui bordent cette route. L'empereur monta à cheval le 25 à six heures du matin avec un escadron de grenadiers à cheval. A peine a-t-il fait un quart de lieue, qu'il est assailli par un hurra épouvantable; les grenadiers à cheval luttent avec les cosaques, la cavalerie de la garde s'y porte rapidement, la division du général Rognet, qui, suivant son habitude, avait pris les armes avant le jour, se met en marche au moment où le premier cri des hommes est entendu, et l'empereur qu'elle rencontre dans la mêlée, lui ordonne de se joindre à la cavalerie de la garde sous les ordres du maréchal d'Istrie pour chasser cette nuée de cosaques. L'on parvint à les éloigner, et à leur faire abandonner l'artillerie qu'ils avaient pris au 1^{er} corps. La cavalerie de la garde s'arrêta à environ une lieue. Le général Rognet fut chargé de poursuivre les cosaques dans la direction de Kremenskoy, leur tua beaucoup de monde, les rejeta sur la rive droite de la rivière Luscha, et prit position sur la rive gauche, à environ trois lieues de Borowsk, où il resta jusqu'au 27, qu'il reçut ordre de rejoindre le quartier général à Borowsk.

Le mauvais état de l'armée française occasionné par les combats qu'elle avait livrés depuis le départ de Moscou, les fatigues et les privations qu'elle éprouvait, la rigueur de la saison, obligée d'être constamment au bivac sur la neige firent naître au général russe l'idée de la défaire à Krasnöy. Pour cet effet, tandis que les corps des Princes Eugène, d'Eckmuhl de la Moskova étaient aux prises vers Smolensko, un corps considérable de russes, sous les ordres du général Milovadowitch, s'était porté sur Krasnöy, avait pris position en avant de Malievo, sur la gauche de cette ville, en partie cherchait à s'établir sur la route d'Orcha, pour couper entièrement la route de l'armée.

L'Empereur arriva à Krasnöy le 15 novembre. Les troupes du général Milovadowitch avaient déjà eu quelques engagements avec cette ville. S. M. n'avait aucune nouvelle des corps du prince d'Eckmuhl, Eugène et de la Moskowa, il se détermina malgré la fâcheuse position où il se

trouvait à les attendre à Krasnöy, mais pour pouvoir y tenir et donner aux trois corps d'armée, qui étaient en arrière, le temps de rejoindre, il était pressant d'éloigner le corps qui était à Maluwo, et par ce moyen forcer ce qui cherchait à s'établir sur la route d'Orcha à renoncer à ce mouvement dont dépendait le sort des armées françaises. Le même jour, à dix heures du soir, l'empereur ordonna au général Rognet de se mettre en marche avec sa division et d'aller enlever la position de Maliewo occupée par le corps russe. Cette position est un beau plateau couvert sur son front par un ravin escarpé et profond ayant à la droite Wirkara, et à la gauche Maheva, un peu en arrière et entre ces villages, était un lac et plus en arrière, la continuation du bois qui borde la route de Smolensko à Krasnöy.

L'ennemi comptant sur sa supériorité et surtout sur l'état malheureux de l'armée, ne s'attendait pas que dans le désordre où il se figurait qu'elle était, elle fût dans la cas d'aller le troubler dans son camp. Il y était dans la plus grande sécurité. La division se met en marche par colonnes, par divisions, dans le plus grand silence, elle arriva dans cet ordre jusqu'aux postes avancés de l'ennemi qui, se trouvant surpris, se replia dans le camp, sans tirer un coup de fusil. Mais bientôt le corps russe prit les armes, fit jouer son artillerie et établit une fusillade sur toute la ligne. Le général Rognet reconnut promptement la position et fit ses dispositions pour aborder l'ennemi, et afin de le mettre hors d'état de connaître le vrai point d'attaque, de l'obliger à diviser ses forces, il forma trois colonnes : celle de droite aux ordres du chef de bataillon Pion, composée du 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment de Voltigeurs, eut ordre de se diriger dans le plus grand silence sur la gauche de l'ennemi, de s'en approcher le plus possible sans en être aperçu et à l'instant où il entendrait battre la charge sur sa gauche, de se jeter sur l'ennemi en faisant battre la charge, avec défense de faire usage du feu, nos troupes ne devant agir qu'à la bayonnette. La colonne de gauche, aux ordres du chef de bataillon Swisse, composé d'un bataillon du régiment de fusiliers-chasseurs, se porta sur la droite de l'ennemi pour y exécuter ce qui fut prescrit à la colonne de droite. Ces dispositions prises, le général Rognet dirigea lui-même la colonne du centre. Il fallut emporter une ferme qui se trouvait en avant de la position et qui fit, non pas une longue résistance mais elle fut vive. Cette ferme fut enlevée par la tête de colonne qui, sans s'arrêter, se dirigea vers le centre de la position. L'ennemi ainsi attaqué fit divers mouvements sur sa droite et sur sa gauche sans pouvoir deviner le vrai point d'attaque. Elle fut si vive que la colonne du centre pénétra dans le camp, divisa l'ennemi, la mêlée devint générale et l'on fit des Russes un carnage épouvantable. Ainsi divisés et dans le plus grand désordre, ils jetèrent leurs canons dans le lac et le ravin, abandonnèrent beaucoup d'armes, mirent le feu aux villages, croyant sans doute se soustraire par là à nos coups. Mais cela ne servit qu'à redoubler la rage des troupes. Enfin, les deux villages furent enlevés et l'ennemi poursuivi pendant plus d'une heure.

C'est ainsi que sans tirer un seul coup de fusil, la division remplit avec le plus grand succès la mission difficile dont elle fut chargée et rendit en cette circonstance un service signalé à l'armée et à l'Empereur.

La perte que l'ennemi éprouva fut considérable. De notre côté, nous n'eûmes que quelques blessés; dans le nombre se trouvent le colonel Malet et le chef de bataillon Blondeau, du 1^{er} régiment de Voltigeurs, l'un et l'autre eurent le bras gauche cassé d'un coup de feu.

Dans cette affaire infiniment remarquable par les circonstances, tous les officiers de la division firent leur devoir avec une grande bravoure, mais le colonel Malet, du 1^{er} régiment de Voltigeurs, le colonel Rigny, du régiment de fusiliers-chasseurs, les chefs de bataillon Swisse, Pion et Paille se distinguèrent plus particulièrement. Ce dernier, étant dans mêlée, tua de sa main plusieurs Russes.

La division prit position en avant de Maliewo, occupant Chirkowa, elle conserva ce poste jusqu'au 17 novembre.

L'ennemi employait tous les moyens pour empêcher les trois corps d'armée qui étaient arriérés, de rejoindre l'Empereur. Son projet était de les prendre en entier. Le corps du Prince Eugène, après avoir surmonté les grands obstacles qui s'opposaient à sa jonction avec Sa Majesté arriva dans la nuit du 16 au 17 au Krasnoë.

Le 17 à une heure du matin, la division reçut ordre de quitter la position de Maliewo et de se porter en avant de Krasnoë sur la route de Smolensko, afin de protéger l'arrivée du corps du prince d'Eckmuhl. Le Maréchal Ney marcha sur la rive gauche du Borystène, (Dnieper). La vieille garde avait pris position parallèlement à la route de Krasnoë la droite vers cette ville et la gauche vers Kotowa. D'un autre côté, lorsque l'ennemi s'aperçut de l'évacuation de la position de Maliewo, il reprit l'exécution du projet auquel l'expédition de la nuit du 15 avait mis un si grand obstacle.

La division ayant pris la position qui lui fut indiquée sur la route de Smolensko, la tête du corps du maréchal d'Eckmuhl ne tarda pas à paraître. L'ennemi fit filer des troupes sur la lisière du bois à gauche de la route d'Orcha et une colonne marcha sur Krasnoë qu'elle inquiéta toute la journée.

L'Empereur, connaissant les efforts de l'ennemi pour s'emparer de la route d'Orcha et n'ayant plus d'inquiétude sur le sort du Prince d'Eckmuhl se mit en marche avec la vieille garde pour continuer son mouvement sur Orcha. Il était dix heures du matin.

La jeune garde remplaça la vieille dans la position qu'elle venait de quitter; la division Laborde qui était faible tenait la droite et s'appuyait vers le ravin de Krasnoë, en avant du flanc droit de la route de Smolensko, et parallèlement à cette route, la droite appuyée au ravin de Krasnoë et la gauche vers Kotowa. La division Rognet à la gauche de la division Laborde et dans le prolongement de sa ligne, la gauche également vers Kotowa.

L'empereur, avant son départ, avait placé le régiment de grenadiers hollandais dans un hameau en avant du centre de la division Laborde, poste important, qui couvrait le front de cette division et se liait avec Krasnoë.

Les forces de l'ennemi, en infanterie et en cavalerie, en présence de la jeune garde étaient considérables, les personnes présentes ont été à même de s'en convaincre. L'ennemi avait en outre soixante bouches à feu en batterie, qui n'ont pas discontinué de faire toute la journée un feu épouvantable. De son côté la jeune garde n'avait que quatre pièces, dont deux devant le front de la division et qui, faute de munitions, furent obligées de cesser leur feu, les deux autres à droite de la division Laborde. Dans cette situation la jeune garde qui essayait une pluie de mitraille, d'obus et de boulets, avait ordre de tenir jusqu'à la nuit, afin de faciliter au corps du prince d'Eckmuhl les moyens de se retirer.

Mais l'ennemi connaissant l'importance du hameau occupé par les grenadiers hollandais, résolut de les en déloger; l'attaque fut vive, le village défendu avec beaucoup d'opiniâtreté, fut enlevé, l'ennemi l'occupa en force et y plaça une nouvelle batterie. Cet événement rendit la situation de la jeune garde encore plus fâcheuse.

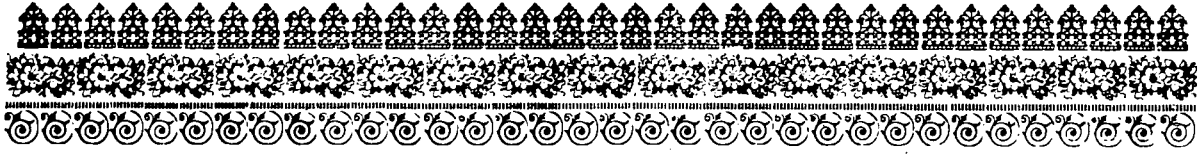
Le général Rognet reçut ordre de M. le maréchal duc de Trévise d'envoyer le régiment de flanqueurs vers ce hameau, d'en chasser l'ennemi, et d'y prendre position. Ce régiment se mit en marche; bientôt après il fut contraint de s'arrêter, il prit position dans un ravin devant le front de la division Laborde, d'où il inquiétait la manœuvre des pièces ennemies, mais sans succès.

Cependant, il aurait convenu de reprendre ce hameau. Le général Rognet ordonna au 1^{er} régiment de voltigeurs d'exécuter l'ordre qu'avait reçu le régiment de flanqueurs; vers midi le brave chef de bataillon Pion, à la tête du premier régiment de voltigeurs se porta en avant. Cet officier au lieu de marcher sur le hameau, crut devoir diriger son mouvement sur la gauche. Le général, voyant la fausse position dans laquelle la trop grande intrépidité de ce brave colonel allait mettre les troupes sous ses ordres, et la division, ordonna au capitaine du génie Lucotte d'aller lui porter l'ordre de rétrograder vers la position qu'il aurait dû attaquer, et le fit échelonner par le premier régiment de tirailleurs commandé par le chef de bataillon Vantrin, le colonel de ce régiment venait d'être blessé.

L'ennemi fit sortir du bois, auquel il était adossé, une forte colonne de cavalerie, qui exécuta sur le régiment du commandant Pion une charge à laquelle il opposa la plus énergique résistance. Il fit éprouver à l'ennemi des pertes considérables et le força à se retirer,

Le chef de bataillon Pion ne renonçait pas au projet d'arriver malgré le feu de toutes les batteries à la lisière du bois, l'ennemi fit sortir de l'infanterie, et redoubla son feu. Une seconde charge de cavalerie a lieu, le succès est le même. Enfin, le capitaine Lucotte arrive au régiment et donne l'ordre au chef de bataillon Pion. Mais il ne fut plus possible de l'exécuter. Le feu de l'artillerie ennemie redoubla. Ce dernier exécuta une troisième charge également sans succès, le 1^{er} régiment de tirailleurs se portait en avant, pour protéger la rentrée du chef de bataillon Pion, lorsqu'enfin, une quatrième charge parvint à enfoncer le carré du 1^{er} régiment de voltigeurs, la cavalerie ennemie, furieuse des pertes que lui avait fait éprouver ce carré fit peu de quartier. Le brave 1^{er} régiment de tirailleurs parvint cependant à forcer l'ennemi à cesser le carnage et à sauver cinquante soldats et sous-officiers et onze officiers du 1^{er} régiment de voltigeurs. C'était ce qui restait de ce régiment, qui, au commencement de la journée avait 400 hommes sous les armes. Le chef de bataillon Pion qui le commandait et le brave capitaine du génie Lucotte, reçurent chacun deux coups de sabre sur la tête, et furent faits prisonniers.





DÉSILLUSION

C'était en automne. En cette première et douce partie de la saison où les bois, encore touffus, revêtent toute la gamme des couleurs, depuis le vert intense jusqu'au jaune d'or pur et au rouge ardent.

Dans la pittoresque principauté de Maxbourg, l'automne est le moment le plus merveilleux de l'année. Les épaisses forêts s'étagent sur les montagnes en nappes diaprées de tons variés et tout autour du château du prince régnant forment une couronne magnifique à ce joyau d'architecture antique.

Maxbourg est vraiment le type du château féodal allemand, tout empreint de romantisme, avec ses tours, ses tourelles, ses balcons sculptés, ses ponts, ses détails bizarres d'architecture formant une fière masse qui surplombe, du haut d'un grand rocher, la jolie petite ville qui s'étend à ses pieds, souriante, coquette, rangeant ses maisons vieillottes à grands pignons le long de la petite rivière bouillonnante qui court comme un ruban d'argent au milieu des prairies très vertes de la vallée.

N'étaient les uniformes des hommes et les manches bouffantes des femmes, on pourrait se croire reporté à six siècles en arrière en entrant dans le château.

Mais la petite cour qui habite ce beau domaine pendant la saison de la chasse est bien moderne, tout en gardant des mœurs allemandes, ce curieux mélange de fierté hautaine et de bonhomie patriarcale.

On mène large vie à Maxbourg. Les réceptions s'y succèdent, variées suivant la valeur des hôtes reçus, mais toujours empreintes d'une certaine grandeur, digne du rang des illustres châtelains.

Cette année-là, la saison se faisait tout particulièrement belle, une sorte de second été moins brûlant.

Leurs altesses régnantes recevaient une autre altesse non régnante, mais dont la famille, l'une des plus puissantes portant sceptre et couronne, lui donnait la distinction d'un hôte de choix.

Le prince Edgar, nous le nommerons ainsi pour ne pas trahir son incognito, était donc fort bien reçu par ses bons cousins de Maxbourg. Aimable convive, bon enfant, aimant la chasse, les voyages, le mouvement, autant que table fine et gaie compagnie, c'était un convive apprécié, car il apportait toujours avec lui la bonne humeur.

Le prince Edgar était accompagné d'un officier d'ordonnance, le comte de Montal.

Pas très grand, mais joli homme, bien fait, élégant, portant fièrement ses moustaches conquérantes, et sachant manier son regard séducteur, Montal ne passait nulle part inaperçu.

Type du parfait courtisan, gai, amusant quand il fallait, grave comme un pope lorsque l'exigeait le service, doué de ce tact fin servi par une vive intelligence, il y avait en lui l'étoffe d'un parfait maréchal de cour.

Peut-être n'avait-il pas beaucoup d'esprit au sens parisien du mot, la chose est plus encombrante qu'utile pour un officier d'ordonnance, mais il avait l'esprit d'à-propos, et jamais une « gaffe » n'avait terni sa réputation de mondain impeccable.

Cet esprit d'à propos lui permettait, quand survenaient les orages, de trouver le point précis qui faisait recevoir l'averse sans bassesse comme sans forfanterie pour les oublier tout de suite après, qualité précieuse et rare.

Tant d'avantages agréables rendaient Montal cher au Prince Edgar et lui assurait un succès brillant auprès des femmes.

Avec les Princesses il avait de certains avis respectueux et confits qui charmaient leur fières personnes. Avec les autres femmes, il hasardait un maintien plus conquérant, mais son adresse le retenait toujours dans les limites justes. Il aimait à se faire désirer; il avait horreur de toute brutalité, parce que c'est un manque de distinction, et savait attendre les faveurs qu'il voulait obtenir, sans qu'on puisse se douter qu'il les provoquât.

Et pourtant sous cette épaisse couche de diplomatie et de prudence Montal, au fond, possédait un loyal cœur, aimant et tendre, parfois même naïf. Sous des dehors sceptiques, il cachait encore bien des illusions. Le vrai Montal différait étrangement du Montal apparent, mais il était si bien instruit par l'existence officielle que très rarement il se laissait entrevoir, et quand il se surprenait échappé à son rôle, il se gourmandait, se promettant de ne plus jamais fléchir.

Il n'était pas encore arrivé au but de son ambition lorsque le Prince Edgar l'amena chez ses bons cousins de Maxbourg.

Leurs altesses régnantes n'appartenaient plus au monde jeune. Cependant malgré son titre, récent il est vrai, de grand-mère, la Princesse aimait le mouvement et la gaîté.

Elle était alerte et encore fort agréable.

Le Prince, sanglé dans son uniforme, les cheveux ramenés sur le crâne dégarni, enthousiasmait son peuple par sa belle prestance. Le couple princier avait grand air quand il paraissait aux cérémonies officielles.

Autour de lui gravitait une petite cour composée de très nobles dames et de non moins nobles cavaliers, mais le cercle des dames ne brillait ni par la beauté, ni par l'élégance, aussi, parmi elles ressortait vivement la personnalité de la Comtesse Gulda de Hohenstolz-Felsenten.

La comtesse Gulda offrait le vrai type rêvé par l'Allemagne romantique. Raulbach, s'il l'avait vue, en aurait fait sa plus belle Sarcey. Elle personnifiait bien la beauté des syrènes du Rhin, au corps mince et gracieux, telle que les rêvent les poétiques Teutons.

De grands yeux bleus, sombres, qu'un pli du sourcil rendait soudain tragiques; une carnation pâle, finement rosée quand l'émotion ou le grand air lui fouettait le sang et autour de l'ovale un peu long du visage, une auréole de fins cheveux blonds, retombant sur la nuque en une masse ondoyante artistement nouée, telle apparaissait la comtesse Gulda, la plus belle femme de la principauté de Maxbourg.

Comment se faisait-il que, placée à la Cour, belle, noble, douée de toutes les séductions, la comtesse de Hohenstolz n'eut pas encore trouvé de mari ?

Pourquoi, hélas ! autant ses armes étaient surchargées de quantité de cimiers terribles et de lambrequins bariolés, autant sa dot était mince, ne consistant guère qu'en un pauvre petit château délabré, achevant de tomber en moisissure au fond d'une épaisse forêt, jadis son domaine, mais qui, depuis longtemps, n'appartenait plus aux Hohenstolz-Felsenten.

Et cependant, la beauté de Gulda allumait les plus vives passions, seulement elles restaient aussi respectueuses que platoniques et on ne se hasardait jamais jusqu'à la demande en mariage. Les jeunes gens à marier de la principauté trouvaient la femme trop belle pour apporter si piètre dot. La beauté exige un cadre digne d'elle. Ils étaient trop pratiques pour se hasarder à redorer un nom si imposant.

Quant aux visiteurs de leurs Altesses régnantes, régulièrement ils prenaient feu pour la belle Gulda, mais comme ils s'en allaient au bout de peu de jours, Gulda ne se faisait aucune illusion sur leur portée. C'était du reste une honnête Allemande, ne cherchant pas d'autres succès que celui de trouver un mari, mais désirant fort cette trouvaille là.

Elle était devenue ainsi une coquette expérimentée. Chaque mécompte lui donnait une connaissance plus approfondie du cœur des hommes.

Elle devait manœuvrer avec beaucoup de tact pour éviter les attentions compromettantes des princes royaux qui venaient à Maxbourg, autant que celles des petits attachés sans importance qui pullulaient à la suite des illustres visiteurs, ni les uns ni les autres n'étaient les maris à espérer.

Et les années passaient pour la pauvre Gulda. Être si belle, avoir un cœur aimant et ne pouvoir se laisser aller à aucun attachement ! Vivre en défiance contre les déclarations ! Souhaiter mourir d'amour et ne pas oser avoir un battement de cœur ! Car, vraiment, pouvait-elle mourir d'amour pour ces gens qui, après lui avoir dit les choses les plus tendres, partaient en lui secouant la main à l'anglaise et en lui promettant d'un air satisfait l'envoi de leur photographie ?

En avaient-elle de ces photographies là ? Des grands et des petits, des chauves et des chevelus, tous constellés de décorations et de grands cordons, tous la bouche en cœur et l'air important, tous se déclarant ses serviteurs fidèles !

Gulda était trop fière et trop romanesque pour être touchée de ces flirts de passage. Elle renfermait comme des bijoux précieux, les tendresses immenses de son âme et attendait, non sans soupirs, son chevalier du cygne.

On s'amusait beaucoup au château de Maxbourg pendant le séjour du prince Edgar. Chasses, parties de jeu, théâtre intime, et même un grand bal se succédaient sans interruption. Le jour on se promenait dans les alentours pittoresques, on visitait les ruines, on chassait, on pêchait, on jouait au tennis ou au golf. Le soir de grands dîners galas amenaient toute la noblesse du pays au château ou bien, dans un cercle plus restreint on jouait au billard, au whist ou même aux petits chevaux.

Au milieu de tous ces divertissements, Montal eut manqué à toutes ses habitudes s'il ne se fut pas choisi un flirt agréable. Il dirait cette excitation nécessaire à sa verve. Naturellement il choisit la comtesse Gulda. Celle-ci accueillit froidement les premières tentatives. Elle connaissait de réputation ce beau Montal. Un séducteur comme lui ne pouvait être un mari sérieux, alors, pourquoi écouter ? Pour souffrir encore ? Non, elle avait déjà assez souffert et sa collection de photographies se trouvait assez complète.

Montal, habitué à des succès rapides fut vexé de la fière réserve de la comtesse de Hohenstolz. Il se piqua au jeu et redoubla ses frais, appelant à son aide tout son arsenal de roué. Il jugea qu'il devait trouver avant tout la corde sensible qu'il fallait toucher et ne fut pas longtemps à découvrir que c'était la corde sentimentale. En artiste consommé il joua ses plus brillantes et plus suaves variations. Gulda, étonnée de trouver dans celui qu'elle croyait un sceptique un homme qui pensait comme elle, commença à écouter avec plaisir les paroles aimables de cet étranger charmant. On ne résistait pas longtemps à Montal ; surtout quand on avait un cœur impressionnable sans grande fermeté. Ce fin diplomate écoutait avec tant de plaisir les élégies sentimentales que lui débitait Gulda, qui connaissait à fond les innombrables légendes des innombrables ruines du pays ! Il est vrai que ces légendes, contées par la belle comtesse, étaient surtout un spectacle enchanteur pour Montal qui suivait avec une attention intense les impressions tragiques ou tendres qui embellissaient d'un charme varié les traits exquis de Gulda.

Mais ce jeu-là est dangereux, même pour un Montal.

Le prince Edgar qui n'avait rien de mieux à faire, sa femme étant auprès de ses beaux-parents qu'il n'aimait pas, le prince Edgar prolongeait son séjour et Montal, tous les jours, se prenait davantage aux charmes de Gulda. Aux récits des légendes succédèrent des causeries plus intimes. Montal s'y laissa entraîner facilement. Sans presque s'en apercevoir, il abandonnait pour la belle comtesse son enveloppe affectée pour redevenir le vrai Montal, au cœur naïf et crédule. Gulda et lui se trouvèrent ayant les mêmes croyances, les mêmes illusions, les mêmes tristesses. — On retrouve toujours cela quand on est amoureux. — Tout doucement il arrivait à aimer tout de bon, mais il préférait ne pas trop sonder sa conscience de ce côté là.

— Prenez garde, Montal, je crois que vous vous enflamez sérieusement, lui disait le prince en riant.

A quoi Montal répondait fièrement :

— Moi? Cela ne m'est jamais arrivé!

C'était vrai, en ce sens que l'idée du mariage n'effleurait pas sa pensée. Il aimait Gulda sans autre but que de passer agréablement son séjour au château de Maxbourg.

Mais Gulda y pensait, la pauvre! Elle aussi aimait beaucoup Montal. Son faible cœur, encore cette fois, succombait. Mais plus pratique que son amoureux, elle voyait le but.

Hélas! les jours passaient, le prince Edgar parlait de son départ et Montal ne disait mot de l'avenir. Pourtant, puisqu'il l'aimait, il devait souffrir comme elle à l'idée de la séparation! Pauvre Gu'da, malgré ses aventures passées, elle conservait encore des illusions.

À la Cour, on plaisantait à demi-mots sur le nouveau flirt de la comtesse de Hohenstoltz. On était habitué à ce spectacle qui se renouvelait à chaque visite princière et on pariait pour le dénouement. L'excellente princesse de Maxbourg qui avait un faible pour Gulda et espérait toujours lui voir faire un brillant mariage, traitait Montal avec une bienveillance particulière depuis qu'elle croyait remarquer qu'il regardait beaucoup sa jolie dame d'honneur.

Les douairières de la Cour trouvaient que cela devenait sérieux.

Montal passait son temps dans un ravissement perpétuel. Il était arrivé à Maxbourg avec la persuasion qu'il s'y assommerait et, au contraire, il y trouvait tout ce qui pouvait flatter sa petite vanité masculine et pour un peu, il se serait cru un personnage, à voir comme tout le monde s'occupait de lui.

Gulda, qui voyait avec épouvante le temps s'écouler, sentait qu'elle devait jouer serré pour ne pas laisser échapper une si belle occasion d'échanger ses innombrables cimiers pour une noble couronne étrangère. Jamais, croyait-elle, elle n'avait été si près de trouver un mari, car Montal était bien sincèrement amoureux. Mais comment faire pour arriver à l'enchaîner définitivement!

Un soir, pendant le dîner, composé seulement de la maison ce jour-là, le prince Edgar annonça que dans trois jours il quitterait définitivement la résidence.

Gulda, à ces mots, devint très pâle et regarda Montal si douloureusement, que celui-ci en ressentit un coup au cœur. Il savait depuis le matin les projets de son prince, mais avait cru prudent de n'en rien dire à la comtesse.

La princesse de Maxbourg déclara qu'elle voulait offrir à son hôte une dernière partie de campagne, une promenade au Liebesturm, le plus joli point de vue du pays. On irait y déjeuner le lendemain. Il y avait une terrasse, à côté des ruines, qui dominait la vallée et où on serait délicieusement pour prendre un repas rustique.

Le prince de Maxbourg fronça légèrement le sourcil. Il ne partageait pas le goût de sa femme pour les déjeuners en plein air. Il aimait la bonne table et trouvait que rien ne valait la salle à manger pour apprécier une cuisine délicate, servie chaude sans assaisonnement d'araignées ou de guêpes. Mais il se contenta de penser tout cela, la politesse lui contredisant de manifester ses sentiments après la manière enthousiaste dont le prince Edgar avait accueilli la proposition. Le grand-maître soupira en songeant que l'organisation de la partie lui incombait. Il était très gros et détestait de s'agiter. Les deux dames de services qui n'étaient plus jeunes et craignaient les courants d'air se regardèrent avec effroi.

Néanmoins tout le monde déclara que la princesse de Maxbourg possédait un talent hors ligne pour inventer des parties amusantes. Mais Gulda fut peut-être la seule qui le dit sincèrement.

Le reste du dîner fut très gai. Le chef s'était surpassé et le sommelier avait servi les meilleurs vins. Une certaine surexcitation, toujours limitée cependant par l'étiquette, régnait parmi les convives. Montal que l'idée du départ et les yeux désolés de Gulda émotionnaient vida plus rapidement son verre aussitôt rempli, et lorsqu'on sortit de table il se sentit dans une disposition nerveuse, qui lui ôtait son habituelle possession absolue de lui-même.

Il manœuvra pour arriver près de Gulda.

— Ma belle comtesse, lui dit-il tendrement à mi-voix, tâchons d'avoir un petit instant de tête à tête ce soir, n'est-ce pas?

Gulda ne demandait pas mieux. Avec l'adresse souple de la femme, toujours plus fine et plus habile que l'homme à trouver les combinaisons d'heure et de lieux, elle dit rapidement à l'officier :

— Tout à l'heure, après le cigare, leurs Altesses feront leur whist. Tâchez de vous dissimuler pour qu'on ne vous appelle pas en quatrième. Les autres s'endormiront en lisant les journaux et alors nous pourrons causer. »

— « Vous êtes délicieuse, dit Montal ravi.

Gulda avait bien prévu. Le chambellan comte Pusterl fut admis à l'honneur d'être le partner de la Princesse et quand tout le monde fut bien installé, la Comtesse d'un signe appela Montal dans le salon à côté.

La soirée était si douce que la grande baie donnant sur un balcon était ouverte.

— Venez voir le beau clair de lune, dit Gulda en s'approchant de la fenêtre.

— N'aurez-vous point froid? demanda Montal en jetant un regard ému vers les épaules qui se dessinaient sous l'étoffe transparente du corsage.

— Je n'ai jamais froid! dit coquettement la jeune fille en levant ses beaux yeux brillants vers son compagnon.

Il prit la main fine qui s'appuyait sur la balustrade et la baisa avec ferveur.

— Nous serons bien ici pour causer, dit Gulda en se penchant au-dessus du balcon. Regardez donc, que c'est beau.

Oui vraiment, c'était très beau, ce château massif qui prenait un aspect fantastique par ce clair de lune si pur. La lumière se jouait dans ces tours, dans les mouvements bizarres que formaient les murs et les tours, éclairant ici une façade pour faire entrer dans une ombre obscure un autre pan de mur et sur le ciel nocturne, l'immense forteresse se profilait fièrement pendant qu'en bas, la petite ville s'enveloppait dans un brouillard blanc où pointait çà et là une lumière rouge, comme une petite étoile.

Un grand calme régnait dans l'atmosphère, troublé parfois par le cri strident d'une chouette ou le vol lourd des chauve-souris.

— N'est-ce pas que mon pays a des charmes? demanda Gulda.

— Trop, soupira Montal qui décidément devenait très poétique lui aussi. Il me semble que je suis dans un château de légende. Il n'y manque même pas la fée.

Gulda le regarda en souriant. C'est vrai que sa toilette, dont une parisienne aurait ri, s'harmonisait très bien avec ce vieux château romantique. Et ainsi vue au clair de lune, sur ce balcon avec ses manches flottantes, sa couronne de petites roses, posée sur ses cheveux blonds, elle avait un charme troublant qui ne pouvait manquer de saisir l'officier très attendri.

Tous deux s'étaient accoudés sur le balcon, très près l'un de l'autre et en frôlant le bras de la comtesse, Montal se fondait en une tendresse qu'il lui tardait d'exprimer.

Gulda se taisait. Elle aussi était émue, mais la Sarcey pratique voulait surtout que cette heure décisive amenât Montal à brûler ses vaisseaux. Et comment faire pour mener l'entretien de ce côté?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que le prince Edgar partait jeudi? demanda-t-elle tout à coup.

— C'est affreux de penser qu'on s'est à peine connu, à peine apprécié, et qu'il faut se quitter... fit Montal en pressant un peu plus le bras de la jeune fille.

Se quitter? Gulda tressaillit. Voilà tout ce qu'il avait à lui dire.

Elle eût un mouvement d'impatience et se recula un peu.

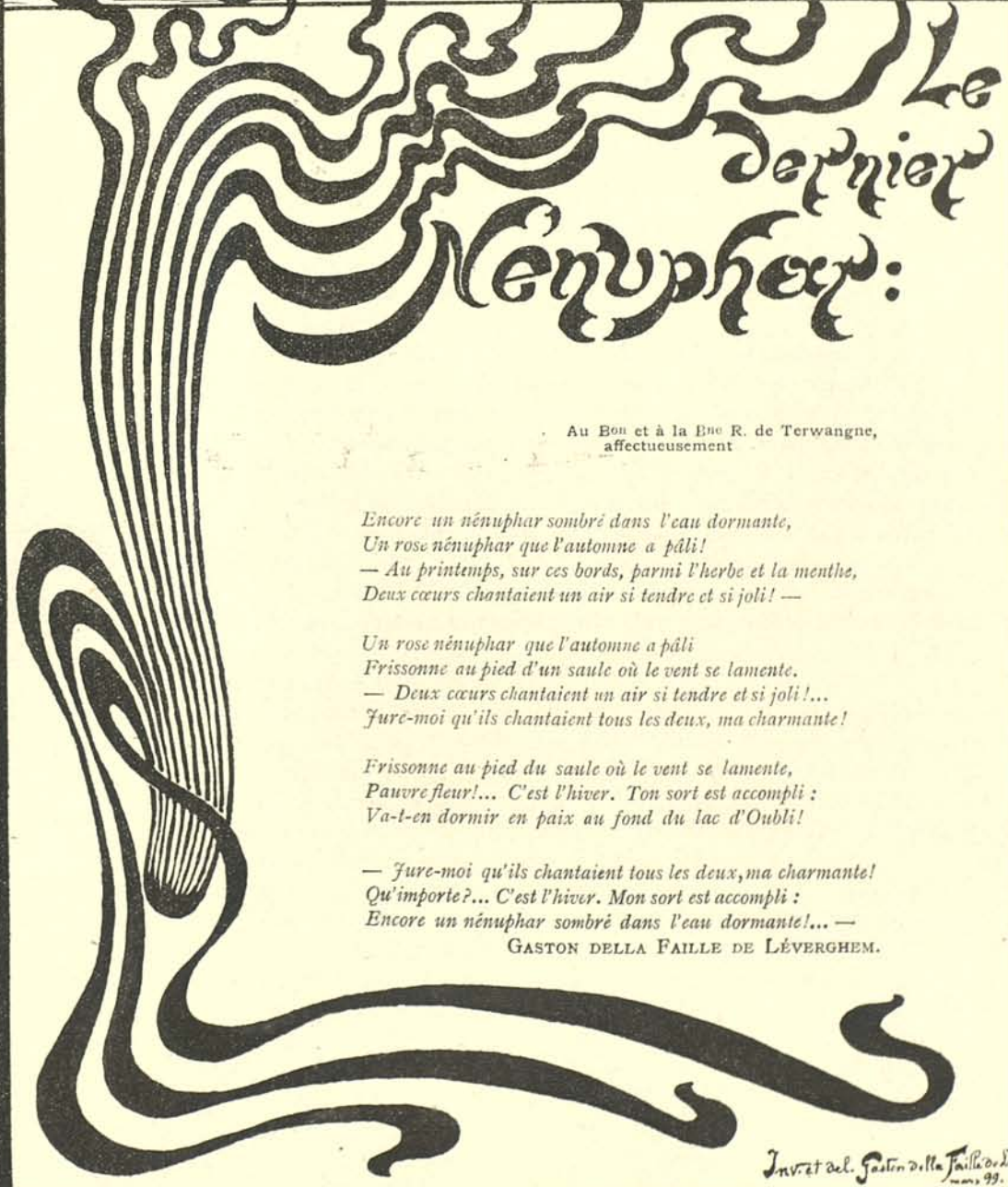
— C'est à dire que, dès que le train vous emportera là-bas, dit-elle nerveusement, vous ne penserez plus... à ceux qui restent.

— Oh! protesta Montal vivement, moi, ne plus penser à vous... Pouvez-vous le croire et comme la comtesse haussait les épaules, il se rapprocha d'elle tendrement.

— Est-ce que vous doutez de moi? demanda-t-il pendant que son bras entourait doucement la taille de la jeune fille.

Gulda tourna vers lui un visage navré où de grosses larmes roulaient comme des perles, frangeant ses beaux yeux d'une ligne de diamants.

Elle connaissait bien le pouvoir de ces larmes; si Montal y résistait, c'est que vraiment il était de bronze.



Le dernier Nénuphar:

Au Bon et à la Bne R. de Terwangne,
affectueusement

*Encore un nénuphar sombre dans l'eau dormante,
Un rose nénuphar que l'automne a pâli!
— Au printemps, sur ces bords, parmi l'herbe et la menthe,
Deux cœurs chantaient un air si tendre et si joli! —*

*Un rose nénuphar que l'automne a pâli
Frissonne au pied d'un saule où le vent se lamente.
— Deux cœurs chantaient un air si tendre et si joli!...
Jure-moi qu'ils chantaient tous les deux, ma charmante!*

*Frissonne au pied du saule où le vent se lamente,
Pauvre fleur!... C'est l'hiver. Ton sort est accompli :
Va-t-en dormir en paix au fond du lac d'Oubli!*

*— Jure-moi qu'ils chantaient tous les deux, ma charmante!
Qu'importe?... C'est l'hiver. Mon sort est accompli :
Encore un nénuphar sombre dans l'eau dormante!... —*

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM.

Invent. del. Gaston della Faille de Léverghem.
1899.

Il n'y résista pas et appuyant Gulda contre son cœur en tumulte il se mit à baiser, follement, les cheveux qui s'offraient à lui pendant que la jeune fille pleurait sur sa poitrine.

— La princesse demande qu'on ferme le balcon, elle sent l'air, dit en ce moment derrière les amoureux, la voix aigre de la grande-maitresse pendant que, de ses yeux sévères elle semblait vouloir confondre les deux jeunes gens de sa vertueuse indignation.

Pauvre Gulda, qui sait, si la princesse n'avait pas senti l'air, son sort était fixé.

.... Son Altesse Monseigneur le prince Edgard prie le comte de Montal de venir lui parler dès qu'il sera habillé.

C'est ainsi que le valet de chambre du prince évcilla le lendemain le bel aide-de-camp. Montal se hâta, la tête encore un peu brouillée. Il lui fallût un certain temps pour se rappeler les événements de la scirée précédente. Etrange chose, il envisageait les choses ce matin tout autrement qu'hier soir. Il eut même un petit frisson en pensant à Gulda. C'est que vraiment, sans l'arrivée subite de cette vieille pie-grièche, il aurait été assez fou pour supplier la comtesse de Hohenstolz de devenir sa femme. Il était véritablement parti, mais parti tout à fait. Cette sirène avait des yeux... En se couchant il ne voyait plus rien que Gulda, et le bonheur qu'il aurait à être son mari. Mais voilà, c'étaient des idées de clair de lune qui sont bien différentes des idées de plein jour. Oui la comtesse était charmante, mais la beauté ne rassassie pas. Sans dot, que ferait-il d'une jolie femme, lui qui ne possédait guère que sa solde ?

Et il pensait, mélancoliquement, aux héritières que sa famille lui proposait qu'il trouvait, si laides, si ennuyeuses, tandis que cette Gulda?... Pourquoi éprouvait-il un petit frisson de satisfaction à l'idée d'avoir échappé au danger de ce mariage, tout en regrettant cette mariée ? Etrange contradiction de la faiblesse humaine ? Ce qui lui paraissait le paradis le soir devenait folie le matin ?

— Ce vin de Rhin pousse au sentimentalisme, se dit-il tout en procédant à sa toilette. Et il riait de lui-même et se moquait des phrases énamourées qu'il avait débitées.

Quand il entra chez le prince Edgar, celui-ci déjeunait tranquillement à la fenêtre ouverte, tout en contemplant le beau paysage encore embumé qui se déroulait devant lui.

Son altesse buvait son chocolat à petites gorgées. Il salua de la tête son aide-de-camp.

— Asseyez-vous, mon cher Montal, dit-il en se versant une demi tasse. Je vous attendais pour organiser notre départ et j'admire ce merveilleux paysage. Ne trouvez-vous pas que ce pays influe sur les nerfs ?

Montal regarda le prince, indécis. Parlait-il sérieusement où voulait-il plaisanter. Il vit autour de la bouche de l'Altesse un certain pli moqueur qu'il connaissait bien et qui n'aurait rien de bon.

— Voyons, n'êtes-vous pas de mon avis ? insista le prince.

— Mais... je ne sais pas... fit Montal, ne sachant trop à quoi le prince voulait en venir.

— Oui, la vue est très belle, reprit le Prince Edgar, mais elle impressionne moins le matin, au grand jour que lorsqu'elle s'offre à vous avec toute la magie du clair de lune...

— Nous y voilà, pensa Montal. Et soudain il comprit cet aparté. Mais il était tout à fait incorrect ? Comment lui, l'homme de cour à l'étiquette impeccable avait-il pu se laisser entraîner?... Il en eût froid dans le dos.

Le prince Edgar continuait, imperturbable.

— Je ne savais pas que vous aimiez autant les clairs de lune, mon cher. Il ont quelquefois des inconvénients.

— Lesquels, Monseigneur ? demanda l'officier, abasourdi.

— D'abord un risque d'attraper un rhume, ce qui est désagréable. Puis on oublie que le château de mon bon cousin de Maxbourg n'est pas un Casino où l'on peut flirter à son aise sans s'inquiéter si cela convient à tout le monde.

Ceci fût dit d'un ton froid qui fit sur le pauvre Montal l'effet d'une douche d'eau glacée. Son amour-propre se révoltait à l'idée de sa faute. Il avait agi, la veille comme un jeune étourdi, mais non comme le courtisan parfait qu'il se flattait d'être. Le prince Edgar

n'avait pas besoin d'appuyer davantage. Montal se sentait fléchir sous la confusion que son manque de tact lui causait.

— Avouez, mon bon Montal, continua le prince de son air moqueur, que je ne suis pourtant pas bien sévère. Je vous ai toujours laissé flirter à votre aise. Mais jusqu'ici vous aviez mieux manœuvré. Je crois donc avoir raison en attribuant à ce pays une influence dangereuse sur la saine raison. On y devient trop impressionnable. N'est-ce pas votre avis?

Montal préféra ne pas répondre. Il avança précipitamment au prince une boîte d'allumettes, et son porte-cigare, puis se rassit, le visage tourné vers la fenêtre.

— Vous êtes bien silencieux, reprit le prince qui s'amusait à voir le désarroi de son aide de-camp. Ce n'est pas votre habitude. Avant de passer à un autre sujet, il faut pourtant que je termine en vous prévenant que la Princesse n'était pas contente de votre aparté lunaire un peu trop prolongé. Elle me l'a fait sentir. Cela m'a contrarié.

— Et moi donc! s'exclama enfin Montal, sortant de son mutisme. Je suis affreusement contrarié. J'ai eu la berlué, j'ai perdu la tête je l'avoue, mais, Monseigneur, vous reconnaîtrez que je puis invoquer une circonstance atténuante en invoquant la beauté de la comtesse de Hohenstolz.

— C'est pour cela que je ne vous en veux pas davantage, dit le prince en souriant, mais je tenais à vous prévenir, afin que vous soyez plus prudent aujourd'hui.

— Puis-je présenter mes excuses à la princesse de Maxbourg?

— Que lui direz-vous? Avez-vous l'intention d'épouser la Comtesse Gulda?

— Je n'ai jamais pensé à pareille chose? répartit lâchement Montal.

— Et vous avez raison, dit le prince en se levant. Si séduisante que soit la belle Hohenstolz, elle ne vous convient pas. Je serais triste de vous voir marié en pays étranger. Je pense que nous trouverons chez nous tout aussi bien le jour où vous vous déciderez à prendre femme.

— Peut-être? soupira Montal, qui sentait encore sous ses lèvres les cheveux de soie de Gulda et dont la conscience n'était pas absolument sans reproche.

— Oh! vous savez, si vous l'aimez, je ne veux pas vous empêcher de l'épouser, dit le prince, qui avait entendu le soupir. Mais je vous engage à réfléchir avant de faire le grand pas. Et maintenant voulez-vous aller me chercher le guide du chemin de fer, afin que nous combinions notre départ.

A l'heure exacte tout le monde se trouva réuni dans le hall donnant sur la terrasse, où les équipages se promenaient en attendant l'illustre compagnie.

La princesse de Maxbourg parut suivie de Gulda, un peu rouge et nerveuse, le pli tragique aux sourcils. Montal, en la voyant, se dit philosophiquement : elle a aussi reçu sa petite douche. Mais il ajouta, morose : Et comme elle est charmante, malgré cela.

En effet, la Comtesse de Hohenstolz jouait son va-tout et sa toilette était le résultat des plus savantes combinaisons. Elle portait une robe de velours gris à jaquette avec de grands revers d'où sortait une mousseuse cravate de dentelles. Un chapeau gris à larges bords retroussés avec une grande plume noire lui donnait l'air de quelque portrait Louis XIII, sorti de son cadre.

Le prince Edgard lui-même parut frappé de sa beauté et il jeta à Montal un regard qui fut traduit par l'officier vexé : Mon cher ami, vous serez joliment fort, si vous parvenez à résister à cette femme-là?

Il resta un peu en arrière de son Prince comme à l'abri et rendit de loin un salut respectueux au sourire enchanteur que lui adressa Gulda.

La princesse fit avancer le panier attelé de deux jolis cobs qu'elle conduisait elle-même. Elle appela le prince Edgar auprès d'elle.

Le Prince de Maxbourg qui menait un phaëton y fit monter gracieusement Montal qui, rav d'échapper à l'embarras d'une longue course avec Gulda et de compagnons peu bienveillants, s'élança rapidement auprès de son Altesse.

Restait un grand break attelé de quatre chevaux en poste, dans lequel s'entassèrent avec le jeune aide-de-camp de service et la dame d'honneur, Gulda prête à pleurer, le Comte Puster,

grand-maitre et la Baronne de Stichelmünster, grande-maitresse. Le grand-maitre était furieux parce qu'au moment de partir il venait de s'apercevoir que le service avait oublié de prendre les pliants de leurs Altesses. Il les mit auprès de lui, sous la banquette d'où ils brisaient les jambes de Gulda, ce qu'elle fit observer un peu aigrement, à quoi le Comte Pustert répondit acerbe qu'il priait la Comtesse de Hohenstolz de remarquer que ce n'était pas sa faute si le Comte de Montal se trouvait dans une autre voiture.

La Baronne de Stichelmünster qui trouvait que le brouillard lui donnait des névralgies, ce qui a mettait de mauvaise humeur, se plaignit qu'on eut attelé un break au lieu d'un landau ou on peut au moins se préserver de l'air en relevant le soufflet et cette remarque mit le comble à la mauvaise humeur du grand-maitre qui se renferma dans un silence digne, imité par tous ses autres compagnons.

Le Lubenburg est une ruine comme une foule d'autres ruines. Un ou deux pans de murs, une tour éventrée, çà et là une ogive ou un fronton sculpté, à demi-couverts de lierres envahissants, le tout flanqué sur un rocher dominant une fraîche vallée et entouré à perte de vue de grands bois touffus.

Mais enfin, c'était joli, avec une pointe de romantisme et lorsque les voitures après avoir traversé une route ombragée par les grands arbres de la forêt, débouchèrent sur la terrasse où les vieux murs se dressaient fièrement, les visiteurs ne purent se défendre d'un cri d'admiration.

Un tapis vert de court gazon recouvrait l'espace jadis occupé par la cour du château, formant une terrasse qui surplombait la vallée. A l'ombre de la grosse tour une table luxueuse se trouvait dressée, tandis que derrière un débris de mur une fumée odorante décélait la présence du maître queue donnant la dernière main au repas de leurs Altesses.

Le Prince de Maxbourg se frotta les mains avec satisfaction. La course lui avait aiguë l'appétit et pendant que la Princesse entraînait son cousin Edgar au bord de la terrasse pour lui montrer la vue, le Prince prenait Pustert à part pour s'informer du menu.

Montal se trouva près de Gulda.

La jeune fille le regarda anxieusement.

— Qu'avez vous donc ce matin? demanda-t-elle, vous avez un air étrange.

L'officier soupira. La pauvre Comtesse lui faisait de la peine. Les remords commençaient à le tourmenter. Si vraiment Gulda l'aimait?

J'ai été grondé ce matin, dit-il.

— Tiens et moi aussi, fit Gulda en riant.

— Cela ne vous fait rien d'être grondée?

— Mais non, la Princesse ne gronde jamais bien fort. Si ce n'est que cela qui vous tourmente?

— Et que serait-ce d'autre? dit vivement Montal, ne suis-je pas le plus heureux des hommes, puisque vous voulez bien vous intéresser à moi.

Gulda eut un sursaut de joie, son visage rayonna, mais Montal, maintenant, se tenait sur ses gardes, il indiquait les Altesses qui revenaient.

— Soyons prudents, n'est-ce pas? dit-il en se rangeant, pour attendre la princesse de Maxbourg.

— Je crois que nous pouvons nous mettre à table, dit le prince que tourmentait son robuste appétit, nous visiterons les ruines après, mais il vaut mieux d'abord se restaurer. Nous nous passerons ici des cérémonies de l'étiquette. Surtout mon ami, voyez à ce qu'on serve de suite.

— On s'assiera au hasard, déclara la princesse. Ma bonne Stichelmünster, venez donc prendre cette place auprès de moi, vous y serez à l'abri des vents coulis.

— J'adresserai la même prière à la princesse de Hohenstolz, dit le prince Edgar en indiquant à Gulda une place libre auprès de lui.

Montal n'osa pas s'aventurer de ce côté et vexé s'alla fourrer au bout de la table à côté du petit aide de camp blondasse, aussi ennuyeux que poli.

Il était désespéré complètement, le pauvre Montal. La vue de Gulda jolie ranimait si

sa passion refroidie d'abord par la gronderie du matin et cependant il comprenait que, après les déclarations de la veille, il ne pouvait plus aller honnêtement plus loin, sans faire une demande en règle.

Malgré ses ennuis intimes, Montal paraissait gai et aimable. L'habitude du rôle perpétuel à jouer le dominait si bien. Il causait de l'air le plus attentif avec son fade voisin ou répondait au prince de Maxbourg, dont il n'était pas éloigné et qui reprenait une conversation commencée en voiture, sur les différents uniformes des armées de l'Europe. Et pendant qu'il discutait tuniques ou capotes, il rageait de tout son cœur à voir le prince Edgar sourire à Gulda dans un entretien si intéressant qu'il en oubliait de manger.

Le prince de Maxbourg qui aimait à discuter ce qu'il dégustait, le tira plusieurs fois de son tête à tête pour lui faire remarquer la finesse d'un chaud froid de faisan ou le fumet d'une selle de chevreuil à la sauvage (ainsi disait le menu), pour indiquer qu'elle avait été rôtie à la broche au-dessus d'un grand four absolument comme en plein Congo.

Montal, lui, ne parvenait pas à apprécier toutes ces bonnes choses. Il n'avait pas faim, et puis, à la place où il était, le soleil lui frappait en plein sur la tête couverte d'un chapeau tyrolien de feutre noir, qui formait étuve sur son crâne. Il sentait la migraine arriver, terrible.

— Goûtez-moi donc ces tartelettes aux pêches, mon cher comte, lui dit le prince de Maxbourg, en interrompant une question de gibernes, elles sont exquis.

Montal n'osa pas refuser. Mais que c'est donc difficile à avaler une tartelette aux pêches, quand on n'a pas l'estomac bon ?

Et voilà qu'on passe du fromage à la crème et que la Princesse déclare que ce fromage vient de la ferme modèle qu'elle s'est amusée à faire construire. La laitière qui l'a fabriqué a été s'instruire à Gournay même.

Et comme Son Altesse avait l'air de parler plus spécialement à Montal en disant cela, le malheureux se crût obligé de se servir une portion magistrale.

On se leva enfin de table. La chaleur était devenue extrême. On servit le café un peu plus loin, sous les arbres formant la lisière du bois. Pourquoi le Prince Edgar, au lieu de suivre les autres entraîna-t-il Gulda dans la tour. Sans doute pour l'explorer, mais quelle sottise il avait là, pensait Montal, cette fois tenu par la Princesse de Maxbourg, qui dissertait sur l'histoire de la ruine.

Puis, toujours énergique, la Princesse, dès le café pris, proposa une promenade. Il y avait au pied de la montagne une jolie fontaine, qu'on appelait la Wandabrünn. On y descendait par un délicieux petit chemin, très pittoresque, et de là on voyait le Lubenburg se profiler dans le ciel, ce qui était d'un effet enchanteur.

Le petit aide-de-camp alla porter la proposition au Prince Edgar qui était enfin sorti de la tour. Montal vit qu'il arrachait de la muraille une branche de chèvre-feuille en fleurs et qu'il la donnait à Gulda.

— Je crois qu'il veut se moquer de moi ! se dit Montal en se retournant, impatienté.

— Puisque vous êtes tous si bien disposés à vous donner une insolation dit le Prince de Maxbourg, qui ne partageait pas les goûts agités de sa femme, je vous laisserai aller. Nous reprendrons, le Comte de Montal et moi, notre petite discussion militaire tout en fumant notre cigare et nous viendrons vous rejoindre en voiture.

Montal n'avait qu'à s'incliner. Il vit, comme dans un rêve, disparaître toute la société sous les arbres. Gulda, au moment de partir, lui jeta un regard navré, et ce regard rencontra les yeux malheureux de son ami.

Il s'était laissé tomber sur le banc à côté du Prince. La chaleur de cette journée était intense et rendait son mal à la tête insupportable.

Il fallait cependant répondre à Son Altesse qui, tout en fumant son cigare, poursuivait ses discours. Il avait abandonné la question uniforme pour discuter la stratégie de Moltke et le pauvre Montal luttait entre une torpeur douloureuse qui l'envahissait et le malaise de la migraine. Il fallait répondre cependant. Parfois il se prenait à bredouiller et comme alors le Prince se retournait étonné vers lui, comme un cheval de sang qu'effleure la cravache, il se lançait dans des considérations savantes dont il s'étonnait de pouvoir sortir.

Il y mettait d'autant plus d'ardeur qu'il s'apercevait que Son Altesse devenait aussi somnolente, deux fois elle avait laissé tomber son cigare. Sa tête hochait en signe d'assentiment. S'il pouvait s'endormir tout à fait!

Mais non, d'un brusque mouvement le Prince se redressa.

— On finirait par s'assoupir, dit-il. C'est la chaleur. Si nous marchions un peu?

Marcher, quand il voyait à peine clair, tant la migraine le faisait souffrir? Montal se crut arrivé au moment où il serait obligé d'avouer au prince qu'il n'en pouvait plus.

Mais des pas se firent entendre et le comte Pustert, rouge, inondé de sueur, parut, grim pant péniblement, en soufflant, le sentier.

— J'ai couru, dit-il, en reprenant haleine, parce que Madame la Princesse vient de recevoir une dépêche de sa fille, Madame la Grande-Duchesse, qu'elle m'a chargée d'apporter à votre Altesse tout de suite, afin de voir quelle réponse elle a à y faire.

Il présenta un papier au Prince.

— Il y a aussi le courrier de midi qui vient d'arriver, ajouta-t-il en ôtant de dessous son bras un portefeuille.

— Comte de Montal, je vous laisse libre d'aller retrouver ces dames, dit le prince en se rasseyant, nous allons, Pustert et moi, examiner la correspondance et nous viendrons vous rechercher tous à la fontaine Wauda, avec les équipages.

Enfin, il était libre. Mais ce qui lui fallait c'est un instant de repos, de sommeil à l'ombre, un instant de calme.

Il regarda sa montre. Il était deux heures. Le prince avait commandé les voitures pour trois. En bas, on ne l'attendait pas. Il pouvait donc se reposer une heure sans crainte.

Vite il se faufila dans la forêt, en quête d'un asile.

Après avoir un peu cherché, il arriva sur un bouquet de gazon, entouré de grands arbres. Un grand silence régnait aux alentours, les mouches seules bourdonnaient sous le feuillage. Montal jeta son chapeau, ôta sa jaquette, défit son gilet et sa cravate et se laissa tomber dans l'herbe. Il n'en pouvait plus. La sueur lui collait les cheveux aux tempes. Il s'épongea le visage et le cou, ouvrit le col de sa chemise et respira plus à l'aise. Il régnait sous les arbres un petit courant d'air bienfaisant et peu à peu, le sang qui battait aux artères du jeune homme se calma, les yeux se fermèrent, il s'endormit d'un sommeil de plomb....

Un cri étouffé et un froissement de feuilles le réveilla, il entrouvrit ses yeux gros de sommeil, puis, comme mu par une secousse électrique, se redressa. Devant lui Gulda terrifiée restait immobile, les yeux agrandis d'épouvante.

Quoi, cet homme débraillé, décoiffé, rouge et suant, dormant la bouche ouverte au milieu de ses vêtements épars, c'était le beau Montal, le séduisant cavalier à qui, hier, elle avait presque donné son cœur?

Tous deux se regardaient muets, lui encore abruti par ce sommeil lourd de migraine, elle ne pouvant se remettre de sa surprise de trouver son bel amoureux transformé en un grotesque dormeur.

Des voix se firent entendre tout près de là. Montal se baissa précipitamment pour ramasser ses vêtements dispersés, et comme si ce mouvement avait rompu le charme, la comtesse de Hohenstolz, tournant sur ses talons, se sauva en éclatant de rire....

.....
Savez-vous, mon cher Montal que vous avez peut-être eu tort de suivre si parfaitement mon conseil, disait le lendemain le prince Edgar à son aide-de-camp, pendant que le chemin de fer les emmenait tous deux vers la frontière de la principauté de Maxbourg.

— Quel conseil? demanda Montal.

— Celui de ne pas épouser la comtesse de Hohenstolz. Je vous ai parlé un peu vivement hier matin, je reconnais que je la jugeai mal. Je la croyais d'une fadeur sentimentale assommante ailleurs que dans un château comme Maxbourg. J'ai été très agréablement surpris hier en causant avec elle de lui trouver du montant, de l'esprit même. Un peu romanesque, mais cela passera, on se guérit de ces erreurs-là.

La question de fortune est un inconvénient sans doute, mais on peut y remédier. La comtesse de Montal peut être attachée à la princesse Edgar.... Elle serait une charmante dame d'honneur.

— Merci, pensa Montal, en regardant par la portière, après le flirt d'hier....

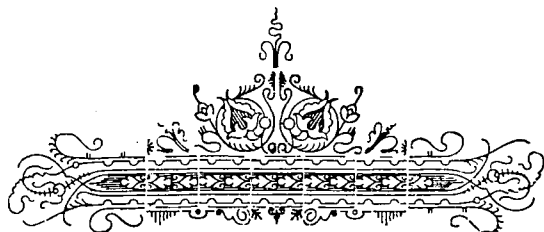
— J'ai été très étonné de votre conduite à tous deux. Vous vous évitiez comme si vous aviez eu peur l'un de l'autre. Et le soir surtout.... c'est aller d'un extrême à l'autre.

— Pouvions-nous agir autrement après les observations que Monseigneur m'avait faites ?

— Je ne voulais pas vous voir pousser le désir de m'être agréable au point de tourner le dos à une aussi jolie femme que la comtesse de Hohenstolz. Mais ce qui m'a surpris, c'est la froideur de vos adieux. J'ai cru même que vous ne vous donneriez pas la main. Avez-vous eu une explication désagréable ?

— Une explication, pas précisément dit Montal, qui ne put s'empêcher de rire au souvenir de la petite scène du bois. Mais il est des femmes qui se créent un idéal en amour.... et la comtesse Gulda a découvert que j'avais des côtés prosaïques.... Elle ne m'a pas pardonné de lui avoir ôté une illusion.





NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire de Curés

Un bon père de famille, excellent époux, médiocre garde civique, passe, avant de s'enfourner dans le train, devant la devanture d'une marchande de journaux.

— Un bon livre, demande-t-il, tout à fait comme il faut.

La vendeuse bouscule l'amoncellement de couvertures jaunes et tend *l'Anneau d'Améthyste*, d'Anatole France.

— Bien sûr qu'il n'y a rien de mal dans ce roman ?

— Ah ! bien sûr ; c'est tout des histoires de curés.

Je ne sais pas si mon garde civique récalcitrant, une fois bien rencoigné, le plaide déplié sur les genoux, le chapeau échangé contre la casquette écossaise, préfère les tendresses de Morphée à la prose d'Anatole France. Mais, s'il s'avisa de couper les premières pages du livre si chaudement recommandé, il ne fut pas long à s'apercevoir que s'il y a rôt et rôt, les histoires de curés ne se ressemblent non plus toutes, et que celles qu'Anatole France conte avec une si délicieuse bonhomie ne sont guères de nature à édifier les jeunes filles bien élevées.

Ses curés cependant n'ont rien de commun avec ces moines d'opérettes aussi prompts à lever le coude qu'à caresser le menton des filles d'auberge. Ils ont de la tenue et des mœurs irréprochables. Et ce ne sera pas l'un des moindres monuments de la moralité du clergé contemporain que l'hommage ainsi rendu par un écrivain parfaitement impie, mais soucieux avant tout d'une peinture exacte et d'une observation fidèle.

Par contre, Anatole France dote richement ses prêtres d'autres défauts. Nous retrouvons nos vieilles connaissances de *l'Orme du Mail*,

le docte abbé Lantaigne, toujours quelque savante citation à la bouche, et son adversaire, l'abbé Guitrel, dévoré de l'ambition de la crosse, souple et ondoyant, bien venu dans les milieux les moins bien pensants ; nulle concession ne lui coûte pour arriver à l'épiscopat — et le livre ne se fermera pas qu'il n'ait obtenu la prélature tant désirée — quitte à se venger, une fois l'anneau d'améthyste à son doigt, de toutes les bassesses et les compromissions qu'il lui a coûté, par une de ces protestations chaudes et vibrantes contre les lois établies qui valent à leur auteur, avec les rigueurs de l'administration, l'auréole du martyr et les applaudissements des honnêtes gens.

La médiocrité du futur évêque s'étale tout le long du livre. Il promène sa banalité et ses phrases d'une onction moelleuse dans les milieux les plus divers : chez Mme Worms Clavelin, la femme du préfet, une juive de la plus pure Bohême, qui n'a reculé devant aucun moyen pour parvenir et qui penche maintenant vers le catholicisme et le conservatisme ; chez les Brécé, catholiques et légitimistes ; chez la B^{ne} de Baumont, juive, elle aussi, mais convertie, beauté mûre et encore apparente, sensible, mais pas vertueuse. Et ce sont les intrigues et les manèges de ces femmes qui porteront Guitrel à l'épiscopat.

A signaler aussi la conversation de Worms avec les abbés Guitrel et Lantaigne qui se succèdent dans son cabinet et où le diplomate fait assaut, avec les deux candidats, de phraséologie vide et plate.

L'impression qui se dégage de l'œuvre est plutôt du dégoût que de la sympathie pour le personnage qui, arrivant à la chaire épiscopale par tant d'équivoques et à travers de si malpropres intrigues, est si mal qualifié pour prendre en main la défense des libertés ecclésiastiques.

Est-ce l'effet auquel a visé M. Anatole France ? Je ne voudrais l'affirmer. Tout incroyant qu'il soit, M. France se défend de toute hostilité à l'endroit du clergé. Les grossiers blasphèmes et les descriptions méprisantes offensent autant son goût que son amour de la vérité. Au contraire, son scepticisme élégant et exercé aux jolies finesses est plein de sympathie pour les subtilités et les nuances de la foi romaine. Il aime la compagnie des hommes nourris de la sève de ces doctrines élevées et aristocratiques.

Et puis il est et veut être bonhomme. Autant que de l'intolérance, il a la haine de l'amertume et de la causticité. Il connaît les hommes, il n'est pas leur dupe; mais il a souci que son observation reste bienveillante et gaiement amusée.

Ce souci de bonhomme se traduit jusque dans le style simple et dénué de tout scintillement, dans la phrase courte et facile, dans ces tournures qui rappellent le bon Homère : « Ainsi parla M. Bergeret. » — « Ainsi M. Bergeret connut qu'il aimait la terre de la patrie et la ville où il avait éprouvé des tribulations et goûté des joies paisibles. »

Malheureusement, il ne suffit pas toujours de vouloir être bienveillant pour réussir à l'être. Et il est bien difficile de savoir quelles petites passions, quels mesquins intérêts mènent les hommes, de quelles chimères se repaissent leurs esprits, sans éprouver pour eux un peu de dédain et sans le laisser percer sous la gaieté des allures.

Ainsi se fait-il qu'avec de très charitables intentions, M. France fait parfois un peu de caricature. Tel est le cas de l'abbé Guitrel. La vanité et l'ambition sont le lot de l'humaine nature, et la soutane qu'ils portent n'en défend point nos prêtres. Et lorsqu'il veut une chose fortement, un esprit prévenu de la légitimité de son but se fait aisément illusion sur la moralité des agissements auxquels il se laisse entraîner. Encore n'est-il guère admissible que l'abbé aille jusqu'à subordonner à sa nomination à l'épiscopat, une démarche pour obtenir au jeune Baumont le blason des Brécé. Le tact très fin dont fait preuve tout le temps ce fade personnage suffirait à l'avertir que son habit n'a pas à intervenir dans aucun cas dans des questions de ce genre. A force de répéter ses phrases incolores, ses prudentes équivoques, sa personnalité bedonnante prend un air grotesque.

Plein aussi d'une mordante ironie ce portrait d'une bonne mère : « Madame Worms-Clavelin poussa d'abord sa fille sous la lampe pour lui examiner les dents, c'était toujours son premier soin. Elle regarda ensuite si le bord des paupières n'était pas d'un blanc d'anémie, si la taille ne déviait pas, si les ongles n'étaient point rongés. Et quand elle fut rassurée sur tous ces points, elle s'informa du travail et de la conduite. Sa sollicitude s'inspirait d'un sens

juste et d'une science supérieure de la vie. Et c'était une excellente mère. »

Mais c'est dans la peinture de l'intérieur des Brécé que la causticité de l'auteur se donne sans plus être atténuée par aucune bienveillance. On a beau mettre le naturel au dehors, il trouve toujours quelque fenêtre par où rentrer. Et le naturel de M. France, c'est la haine bien sincère de toute espèce de convictions. Aussi, quand il lui arrive d'en prêter à ses personnages, inconsciemment et presque malgré lui, il y ajoute tout ce qui peut les ridiculiser. Le Duc de Brécé, ancien fêtard converti, légitimiste ardent, autant que dévot crédule, est un esprit étroit, sans culture, sans idées générales; les dames de Brécé, la face rouge et gercée, la poitrine plate, sont perpétuellement en deuil de quelque principauté d'Europe. Tous ajoutent une foi aveugle aux révélations et aux extases d'une petite vâgabonde, sans que les pires découvertes du curé de Brécé sur la moralité de cette jeune personne, puissent ouvrir les yeux de ses trop crédules protecteurs. « Ayant entrepris un jour de noter au crayon les paroles attribuées par Honorine à la S^{te} Vierge, madame Jean avait bientôt cessé d'écrire : l'enfant employait des vilains mots. » Le curé, grand chasseur et quelque peu braconnier, l'apercevait souvent, rôdant en galante compagnie dans les bois : « Il induisit de ces observations répétées qu'il n'était guère croyable que la S^{te} Vierge apparût à Honorine.

« Il s'en ouvrit aux dames du château qui furent, non point convaincues, mais troublées. »

Sont-ce seulement les dévots de Notre-Dame de Bonnes-Feuilles qui sont dupes de leur obstination à croire? Et l'attaque n'est-elle pas dirigée contre un autre sanctuaire de la Mère de Dieu, auquel Zola a consacré un volume aussi violent que sont traiteusement discrètes les allusions de M. France?

Un seul personnage a les pleines sympathies de l'auteur, c'est M. Bergeret, l'Assidu de l'Orme du Mail, le doux professeur méprisé de tous, parce qu'il ne partage ni leurs préjugés, ni leurs passions. Et cette complaisance ne vient-elle pas de ce qu'en Bergeret, le sceptique académicien s'est peint?

Tous deux ont l'horreur des opinions vulgaires. « C'est une opinion très répandue, dit M. Bergeret. Et elle m'est suspecte par sa

vulgarité même. Les opinions communes passent sans être aperçues.» — Ils n'aiment pas le peuple : « Pecus, c'est le peuple — est nourri de mensonges antiques. Son aptitude à l'erreur considérable.... Il est imitateur : il le paraîtrait davantage s'il ne déformait involontairement ce qu'il copie. Ces déformations produisent ce qu'on appelle le progrès. »

Pas plus que le peuple, les deux sosies n'aiment ni les dogmes, ni les pratiques religieuses.

Dirai-je encore un mot des aventures très risquées qui traversent le livre et où s'égarait l'anneau d'Améthyste destiné à célébrer la promotion épiscopale de M. Guitrel ?

Ce serait superflu, me semble-t-il ; ce que nous en avons dit suffit à montrer que les Histoires de curés d'Anatole France ne sont

pas du tout destinées à l'édification des jeunes filles pieuses et des gardes civiques bien pensants.

CHARLES DE VILLERMONT.

Memento

A l'occasion du salon de « La Libre Esthétique », la maison E. Castelein édite un élégant album, contenant, reproduites par la phototypie, trente des principales œuvres exposées. Ce recueil tiré sur feuilles volantes à grandes marges, sera mis en vente à 2,50 frs.

Il constituera, en même temps qu'un document artistique de valeur, le souvenir le plus intéressant du Salon de 1899. On peut souscrire dès à présent chez M. Ern. Castelein, 20, rue Impériale, 20, à Bruxelles.



Grenouillendael.

Eh bien ! non, décidément, ça ne mord pas ! Quand on a appris, dans le public, que le grand et superbe hippodrome allait être exploité par la Société d'Encouragement, à laquelle on attribue la vogue et la prospérité de Boitsfort, on s'est dit : « A la bonne heure, on va enfin sortir des vieux errements qui embourbaient Groenendael. Nous allons avoir une direction jeune, animée d'un esprit moderne et pratique, désireuse de plaire à sa clientèle, et capable de faire quelques efforts pour l'attirer, — en un mot, le contraire de ce que l'on a vu jusqu'à présent ! »

Hélas ! On semble avoir pris soin, au contraire, de maintenir les excellentes traditions de « je m'enfichisme » et d'esprit réactionnaire qui ont mis Groenendael à l'extrême queue de nos champs de courses de première classe, à cent lieues de Boitsfort, de Forest, de Gand, d'Ostende, voire même de Mont-S.-Amand, qui, relativement, lui dame le pion !

Aucune innovation dans les programmes ! Nul effort pour attirer le gros public ! Rien pour séduire l'élément mondain ! Et toujours le même système de mufferie dédaigneuse à l'égard des gens qui pourraient être utiles à l'entreprise. La Presse — et elle a cent mille fois raison — fait autour de ce champ de courses

la conspiration du silence. C'est la seule façon de réprendre au dédain superbe avec laquelle ces messieurs la traitent, car à les entendre, ce sont les journalistes qui seraient leurs obligés.

Est-il étonnant, après cela, que les élégantes boudent cet hippodrome maussade, où il est de mauvais ton de faire toilette, parce que personne n'en parle, et qu'on aurait l'air « province » en s'y faisant remarquer? Or, sans mondanité, peu ou point d'élément féminin. Rien que les acharnées du sport, et on les compte. En somme moins de flirt et de toilette qu'à Forest, si coquet, si pimpant, et qu'on a l'air de dédaigner, en haut lieu — un « hippodrome de semaine! », — mais qui marche à pas de géant dans la voie du progrès et de l'agrément. Aussi quelle clientèle! Mais aussi, quelle différence de traitement à l'égard des bons « pelousards », qu'on ne condamne point là à patauger parmi de vagues décombres, des scories non écrasées ou des couches d'argile gluante! Il faut aller voir la plaine de Groenendael pour se faire une idée du sangêne avec lequel on traite le public dans cette administration réactionnaire. Est-il surprenant, après cela, qu'on ait étiqueté ce champ de courses funèbre d'un sobriquet, qui semble appeler vents et ondées : « Grenouillendael »?

Non, décidément, ça ne reprendra pas, avec un tel système! L.

La Ballade.... de la Balade du drapeau rouge.

Clairement, par la ville en fête,
Résonnent tambours et pistons,
Tandis qu'un long cortège arrête
Voitures, trams et camions!
Le chant allègre des pistons
Du peuple annonce la parade
Sonnez, flûtes et bombardons :
Le Drapeau Rouge est en balade....

Le Bourgeois, — maigre ou gras — s'arrête
Pour mieux entendre les flonflons;
La Bourgeoise, — mince ou replète, —
Tout au large ouvre ses balcons!
Comment, point d'angoisse à leurs fronts,
Tandis que va la cavalcade?
Pourtant, — « Formez vos bataillons! » —
Le Drapeau Rouge est en balade.

Ce n'est donc pas à la conquête
De vos ors, — farouches patrons,
Que la Foule marche en tempête
Et se rue en lourds bataillons?
Vous faites risette, aux Lions
Populaires en promenade!
— « Et dansez au son des canons » —
Le Drapeau Rouge est en balade!

Envoi

Peuple, va dire aux Compagnons
Qu'on t'accueille en bon camarade,
Même, quand devant nos maisons,
Ton Drapeau Rouge est en balade.

F. L.

Oraison funèbre

M. Edmond Picard a donné, lundi 27 mars, à cinq heures, au théâtre du Parc, et devant un auditoire nombreux, une conférence légitimement applaudie.

Et tandis qu'il allait parler, on apprenait dans les couloirs, que la direction commandait à son imprimeur de larges bandes en papier claironnant, portant cette mention laconique — et pourtant de quelle navrante éloquence — : *Relâche*.

Ce qui a fait dire à d'anciens, que M. Edmond Picard venait de prononcer non pas un discours, mais une oraison funèbre. Le mot n'est pas excessif.

A cette direction Garraud-Maubel, conçue brusquement, et brusquement réalisé, M. Picard devait certainement quelques paroles de sympathique regret, car il fut un des chauds patrons de cette combinaison boîteuse, dont la chute fut si misérable. Dans la campagne qu'il mena pour elle, il est certain qu'il mit le meilleur de son ardeur, et le plus pur de ses excellentes intentions. Il fut certainement sincère en s'imaginant qu'une entreprise aussi délicate que l'exploitation du Parc, pouvait en quelque sorte se scinder, et éparpiller ses forces et ses ressources sous deux impulsions divergentes. Il faut le féliciter d'avoir voulu tenter l'expérience. Le malheur, c'est que le désastre de celle-ci ne semble pas l'avoir convaincu. Du ton, sinon de l'esprit de sa conférence, il semble ressortir qu'il veut engager les directions suivantes à persévérer dans cette voie néfaste à continuer de vouloir établir, au sein du théâtre régulier,

un théâtre d'exception. C'est à mon humble avis, un système détestable. S'il est vrai, — et M. Picard a le droit d'avoir sur ce point une opinion formelle — que le Théâtre Contemporain soit méprisable, dénué de tout caractère artistique, il n'en est pas moins vrai que ce théâtre-là est celui qui correspond le mieux au goût du public, sur lequel une direction a le *devoir* de s'appuyer. Car il est extrêmement important, sans qu'il y paraisse, qu'une entreprise de théâtre ait clientèle nombreuse et gagne de l'argent. Cela lui permettra d'avoir de bons artistes, qui d'abord joueront bien les pièces du répertoire courant, et — à l'occasion — les pièces « d'avant-garde » — puisque cette expression stupide est maintenant consacrée. De plus, une direction réellement intelligente et progressiste se gardera bien d'étiqueter bruyamment ces tentatives, au risque d'effrayer sa clientèle ordinaire, et d'arriver à ce résultat fatal : que le public ne vienne pas, ou qu'il ne vienne qu'avec méfiance, c'est à dire dans un état d'esprit détestable pour juger sainement une œuvre quelconque. Et M. Picard ne répondra pas, avec quelques esthètes étourdis, que cela

lui est bien égal. Sa croisade artistique vise évidemment le gros public, qu'il veut initier à des beautés nouvelles pour lui.

Or, ce gros public, il faut le prendre en traître.

L.

MEMENTO

Nous apprenons que le samedi 15 avril prochain, à 8 heures du soir, un assaut d'armes sera donné dans les salons du Cercle d'Escrime de Bruxelles, au bénéfice de M. A. Thiériet, le sympathique professeur.

Cet assaut sera un des plus intéressants à en juger par les fines lames qui s'y rencontreront, telles que :

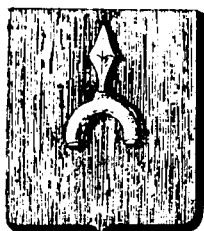
M. M. J. Carrichon, professeur ; Haller, adj. professeur à l'École Normale, France ; L. Mégnac, père, professeur, Paris ; L. Large, professeur ; Masson, amateur ; Ad. Ruzé, professeur Paris ; Simonneau, adj. professeur au 19^e Chasseurs à cheval, Lille ; De Beistegui, amateur ; F. Challe, professeur ; F. Desmedt, professeur ; J. Dupuis, professeur ; Lieut. Henrion, amateur. Ed. Patte, amateur ; Verbrugge, professeur ; J. Verreyt, amateur ; prêteront leur gracieux concours à cette fête. Les personnes désireuses d'assister à cette fête pourront retirer des cartes au prix de cinq francs au local, rue du Commerce, 93.

LES CAUSEURS



TABLETTES HÉRALDIQUES

On annonce de Paris la mort de Madame la Comtesse Dzialynska, née Princesse Czartoryska, décédée subitement à Menton, après quelques heures d'horribles souffrances, à l'âge de 69 ans.



L'illustre défunte était une des femmes les plus distinguées de la Colonie étrangère de Paris et tenait dans la haute société française le rang le plus élevé. C'était le type absolu de la grande dame, chétienne fervente, adonnée aux œuvres catholiques. Le goût des arts était

inné chez elle et elle laisse des peintures et des sculptures sur bois qui font honneur à son talent. Dans ces dernières années, elle s'était consacrée à la restauration du château de Stanislas Leczynsky, à Goluchow, dans le Grand-Duché de Posen. Elle était fille du Prince Adam Czartoriski, Duc de Kléwau et de Lukow et de la Princesse Anna Sapiéha et était sœur du feu Prince Ladislas Czartoriski, marié à la Princesse Marguerite de Bourbon.

La Princesse Isabelle Czartoryska, appartenait à cette illustre race polonaise, issue du sang des Jagellons dont l'origine se rattache à Gedymin, Grand-Duc de Lithuanie (1341)



Cette maison tire son nom de la terre de Czartorysk, (gouvernement de Volhynie, Russie) achetée vers 1400. La dignité princière lui a été reconnue en 1442 et confirmée en 1569, en 1785 et en 1819.

Le 21 février 1857, la Princesse Isabelle épousait à Paris, le Comte de Koscielce-Dzialynski, grand seigneur polonais allié à la maison de Leczynski et l'un des plus ardents défenseurs de la cause polonaise contre l'oppression russe. On dit qu'elle dut épouser Napoléon III, mais elle lui préféra le Comte Dzialynski. Celui-ci était frère de la Comtesse Zamojska.

Cette mort met en deuil les maisons de Sapiéha, de Bourbon-Orléans, Grocholski, Flemming, Radzivil, Lubomirski, Plater, Zaleski, Caraman-Chimay, etc.

Czartoryski porte : De gueules à un chevalier armé de toutes pièces d'argent, à la visière levée, le casque

panaché d'argent, tenant de sa dextre une épée levée en barre et de sa senestre un bouclier ovale d'azur chargé d'une croix de Lorraine d'or; monté sur un cheval galopant d'argent, bridé de sable, housé d'azur, bordé d'or, les jambes posées sur une terrasse de sinople et sautant par-dessus 3 tours d'or posées sur la terrasse.

Dzialynski porte : De gueules à un demi-annelet, la courbe en haut, sommé d'un fer de flèche, le tout d'argent.

Madame la Comtesse Philippe de Limburg-Stirum est décédée le mois dernier à Bruxelles, à l'âge de soixante-treize ans. Mademoiselle Marie Joséphe Ferdinande Cerfontaine était fille de feu Joseph François Théodore Cerfontaine et de Madame, née Stas de Richelle. Elle était sœur de la Marquise de Lambertye et de la Comtesse de Geloës. Elle épousait le 15 Janvier 1856, à Liège, où son père occupait une grande situation financière, le Comte Philippe de Limburg-Stirum, le cinquième des onze enfants nés du mariage de Guillaume Bernard, Comte de Limburg-Stirum, ancien officier d'infanterie au service des Pays-Bas et de la Comtesse née de Pret Roose de Calesberg.

La maison de Limburg-Stirum fait remonter son origine aux anciens sires d'Altena. Everard d'Altena, possesseur des châteaux de Niebrugge et d'Isenberg aurait été père d'un fils, Frédéric, qui à la suite de démêlés avec l'archevêque de Cologne, aurait été dépouillé de



son patrimoine. Frédéric d'Altena avait épousé Marguerite de Limbourg, sœur du Duc Henri de Limbourg et en avait eu deux fils. La tradition rapporte que ces deux jeunes gens ayant été recueillis après la ruine de leur père, par leur oncle maternel le Duc de Limbourg, celui-ci leur fit bâtir un nouveau château sur la Leine, en Westphalie, et ce bug fut nommé Hohen-Limbourg. En mémoire de ce bienfait, l'un de ces jeunes gens, Théodore d'Altena, abandonna le nom et les armes paternelles pour prendre le titre et le nom de Comte de Limbourg avec les armoiries de Limbourg. Les deux petits-fils de Théodore furent les fondateurs de deux lignes : la ligne de Limbourg et la ligne de Styrum qui est la seule existante aujourd'hui. Le mariage de

Georges, Comte de Limburg-Stirum, avec Irmengarde van der Wisch fit entrer dans sa maison le Comté de Bronkorst et les seigneuries de Wisch et de Borkeloe. Leur petit-fils Josse acquit par alliance la seigneurie de Gehmen et la petite-fille de celui-ci porta une partie des possessions de sa maison dans celle de Nassau, par suite de son mariage avec le Prince Henri de Nassau-Siegen. C'est en souvenir de cette alliance que cette branche des Nassau porte en surtout les armes de Limburg-Stirum.

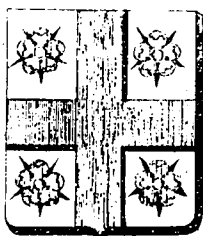
Au 17^e siècle, les trois fils d'Herman Othon, Comte de Limburg-Stirum formèrent chacun une branche : Othon fonda la branche de Bronkorst et Borkeloe. Adolphe fonda la branche de Gehmen qui se divisa plus tard en deux rameaux, celui de Gehmen proprement dit et celui d'Aichheim en Souabe.

Enfin, Maurice fut l'auteur de la branche actuellement existante aux Pays-Bas, laquelle a jeté un rameau en Belgique et depuis 1857, un nouveau rameau en Silésie.

Cette illustre maison a fourni quantité de personnages importants parmi lesquels il faut citer un Lieutenant Amiral de Frise, de Groningue et d'Overland, un feld-Maréchal, des Chambellans de l'Empereur d'Allemagne et du roi des Pays-Bas, un gouverneur de Gueldre, un grand Echanson de la Cour des Pays-Bas, un intendant des Palais royaux, un général-major, un conseiller d'Etat, etc.

Alliances : van der Wisch, Schaumbourg, Nassau, de Spiess, de Vehlen, Rechberg, Evers, de Pret, le Gilon, de Thiennes, etc.

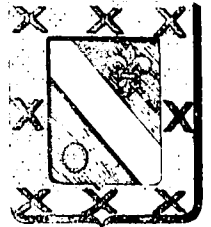
Armes : Ecartelé : au 1 d'argent au lion de gueules lampassé d'azur, couronné d'or qui est de Limbourg ; au 2 de gueules au lion d'argent couronné du même, armé et lampassé d'or qui est de Bronkorst ; au 3 d'or à 2 lions léopardés de gueules, l'un sur l'autre qui est de Wisch ; au 4 de gueules à 3 besants d'or, qui est de Borkeloe. Sur le tout d'argent à la fasce de gueules, chargée de 3 pals d'or.



Le 12 mars dernier est décédée à Bruxelles, Madame la Comtesse Douairière de la Serna, née Julie Marie Joseph Van Damme, à l'âge de 80 ans. Elle était fille de François Joseph Antoine van Damme et de Mademoiselle Julienne Giliodts et avait épousé, le 10 juillet 1838, Pierre Ferdinand de la Serna, Comte de la Laguna de Terminos, par héritage de son oncle don Fernando Felipe de la Serna Santander, Directeur général des Postes d'Espagne et membre de l'Académie Royale de Madrid. Le comte de la Laguna de Terminos, était fils de Carlos Antonio de la Serna Santander, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Bruxelles, et l'un des plus savants bibliographes de son temps, Directeur des hospices de Bruxelles, Administrateur du Prytanée français, membre du Conseil municipal de Bruxelles et du conseil général du Département de la Dyle, et de Mademoiselle Baert.

Ce savant personnage fut le premier de sa race qui vint s'établir aux Pays-Bas. Il appartenait à une antique maison dont l'origine se perd littéralement dans la nuit des temps. Elle tire son nom de la ville de Serna en Espagne. L'histoire de la Cantabrie mentionne Gonzalès de la Serna, notre biscayen, signalé dans les très conquêtes de l'Espagne et Lopez de la Serna, son petit-fils, vaillant capitaine sous don Pélage en 718, possesseur de plusieurs fiefs à Serna de Campo.

Gonzalès Guttierrez de la Serna, mort vers 1270 fut un des plus grands capitaines de son temps. C'est en souvenir d'un de ses hauts faits d'armes, la prise de Baënza, sur les Maures, le jour de la S.-André 1226, qu'il obtint de Ferdinand III,



pour lui et ses descendants, la faveur d'entourer l'écu de ses armes d'une bordure de 8 croix de St-André de gueules. Il se distingua encore en différents sièges et Alphonse X, pour le récompenser, le gratifia encore de maisons et de fiefs considérables dont les titres et donations sont déposés aux archives de la cathédrale de Séville.

Don Francisco de la Serna, Evêque de Paraguay, et son frère Don Juan, Chevalier de Calatrava et conseiller du roi. Ces deux derniers appartiennent à une branche restée en Espagne.

La filiation est authentiquement établie depuis Alvaro-Ruiz de la Serna, capitaine au service du roi Henri III d'Espagne, vivant vers 1350, arrière petit-fils de Gonzalès Guttierrez, le vainqueur des Maures.

Le titre de Comte de la Laguna de Terminos est entré dans la maison de la Serna, avec le majorat de ce nom, par héritage de la maison de Loyseau et a été confirmé aux la Serna, successivement par la Reine Isabelle et le Roi Léopold 1^{er}.

Cette belle maison a produit des chevaliers élevés aux dignités les plus importantes de l'Eglise et de l'Etat et s'est allié aux principales familles de son pays d'origine : de Padilla, de Valverde, de Alvaredo, de Bolivar, del Hoyo, de la Redonda, de Reygadas, de Santander, etc.

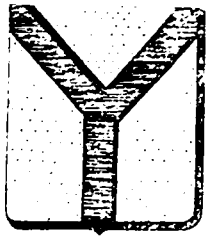
La Serna porte : De sinople à la bande d'argent, accompagnée en chef d'une fleur de lys d'or et en pointe d'un besant du même ; à la bordure aussi d'or, chargée de huit flanchis de gueules.

Van Damme porte : D'argent à la croix de gueules, cantonnées de 4 roses du même.

Le Comte de Chandordy, ancien Ambassadeur de France à Berne, à Madrid et à S.-Petersbourg est mort le 26 Mars dernier, à Paris. C'est une des figures marquantes des premières années du régime républicain actuel qui disparaît. Il était fils de Monsieur Chandordy, député conservateur du Lot et Garonne et Président de Chambre à la cour royale d'Agen.

Il débuta dans la diplomatie par être attaché à l'ambassade de France près le S.-Siège. Il y fut assez heureux pour mériter du Pape, le titre de Comte Romain. Pie IX qui aimait à plaisanter, le fit Comte de Monte-Porco, localité près de Rome dont les habitants

étaient un peu bâtis comme le jeune diplomate qui n'était pas beau.



Successivement Secrétaire d'ambassade à Vienne, à Madrid, à Copenhague et à Carlsruhe, il devint sous-chef de cabinet du ministre des affaires étrangères en 1862, sous-Directeur et Ministre en 1868 et il venait d'être nommé Directeur lorsqu'éclata la guerre de 1870. Il prêta en cette occasion un utile concours aux négociations pour la conclusion de la paix, devint le lieutenant de Gambetta aux affaires étrangères et rendit au pays un grand service en maintenant en fonctions tout le personnel diplomatique. Nommé Ambassadeur à Berne, il occupa les mêmes fonctions élevées à Madrid, puis à Pétersbourg, où il a laissé le souvenir d'un diplomate éminent.

Le Comte de Chandordy, malgré un extérieur peu séduisant et peu élégant était recherché dans le monde parisien. C'était un causeur de beaucoup d'esprit, très aimable, amateur de peintures et d'antiquités. Il n'était pas marié et laisse un frère dont la fille a épousé Monsieur de Laborie, ancien magistrat.

Chandordy porte : d'or au paile d'azur.



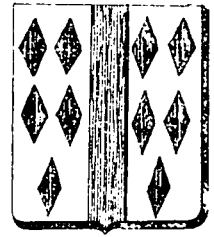
Le Marquis d'Auray a succombé le 28 mars dernier à un accès de goutte, à l'âge de 67 ans.

Il fut Préfet de la Meuse, puis des Deux-Sèvres et démissionna en 1876. C'était un des hommes les plus en vue et les plus écoutés du parti royaliste et fut l'un des

amis fidèles du Comte de Chambord. Le Comte de Paris et le Duc d'Orléans avaient en lui la plus entière confiance et lui en donnèrent de fréquentes marques. Le vénérable défunt s'était acquis également une belle réputation d'écrivain en publiant un grand nombre d'articles, dans divers journaux et revues, mais avant tout il laissera le renom d'un grand chrétien. Il appartenait à une très ancienne famille bretonne, dont plusieurs membres ont été grands officiers des Ducs de Bretagne et qui porte : Losangé d'or et d'azur.

Le Comte de Bagneux, s'est éteint le 29 mars dernier, à l'âge de quatre-vingt deux ans, en son hôtel de la rue de Lille à Paris. Il était le père du Comte Adalbert de Bagneux, marié à M^{lle} de Polignac, et de la Duchesse de Polignac.

Louis Charles Alfred Frotier, Comte de Bagneux avait été membre de l'Assemblée nationale. Il appartenait à une très ancienne et illustre maison du Poitou dont la filiation a été produite depuis Jean Frotier. Ecuyer du Comte de Valois en 1393, père de Frotier, Grand



Ecuyer de France. Cette maison paraît originaire du Languedoc où son nom est connu dans le 12^e siècle. Pierre Frotier était Evêque du Languedoc en 1202. Guillaume et Bernard Frotier, frères, figurent en 1243 au nombre des Barons et Seigneurs du Comté de Toulouse. Elle s'est divisée de bonne heure en deux branches dont l'aînée s'est éteinte vers 1530 dans la maison de Clermont Gallerande et ses membres ont été décorés des titres de Marquis de la Messelière, Comtes de la Coste et de Bagneux, Barons de Preuilley, etc. Elle a donné plusieurs généraux, des Chevaliers de l'ordre du Roi, des capitaines de cent hommes d'armes, des gouverneurs de Places, des Chambellans et gentilshommes de la Chambre et nombre d'officiers supérieurs décorés de l'ordre de Saint Louis.

Cette mort atteint plus particulièrement les maisons de Polignac, Bande de la Vieuville, Guébriant, etc.

Frotier de Bagneux porte : d'argent au pal de gueules, accosté de dix losanges du même, posés 2, 2 et 1, de chaque côté.

Vers la même date est mort subitement à Paris le Baron Amédée de Caters, administrateur du Canal de Suez. De son mariage avec Mademoiselle de Caix de Saint-Aymour, il laisse 2 fils. Il était fils de Constantin de Caters créé Baron en 1857, et la Baronne née Moretus. Il appartenait à une famille Anversoise qui a pour auteur connu Laurant Caters, fils de Jean, grand bailli du pays de Thorn et de Marie de Buts. Jean Caters, leur fils, fut maître des Postes de Maeseyck en 1690. Guillaume Caters fils de ce dernier, Seigneur d'Hemrode et comme son père, maître des Postes à Maeseyck, fut anobli en 1735. Il obtint par le même acte, la permission de faire le commerce sans déroger. Les descendants se sont alliés aux familles suivantes : de Meulenaer, de Villeneuve d'Henssens, de Bruyn, de Potter, Lunden, van Asten, Kerens, etc.



Caters porte d'argent à 3 chats effarouchés d'or, les 2 du chef affrontés.

MARQUIS DE BOINVILLE.



FEUILLETON THEATRAL

THÉÂTRE MOLIERE : *La Souveraine*, comédie nouvelle en trois actes de M. Gustave Vanzype. —
Sinistroyre, comédie nouvelle en un acte de M. Fernan Wicheler.
Reprise de *Madame Sans-Gêne*, comédie en quatre actes de M. Victorien Sardou.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE : *Chéri*, vaudeville en trois actes de MM. Gauvault et de Cottens.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA : Reprise du *Petit Jacques*.

Une pièce de M. Vanzype est toujours — et déjà — un événement.

Toujours, car nul mieux et plus souvent que lui, n'a mérité la bienveillante attention de ceux qui s'intéressent à la lente et victorieuse éclosion d'un théâtre Belge d'expression Française, — et déjà, car le public suit enfin le mouvement, et les premières de ses pièces font salle comble. C'est là un résultat extrêmement notable, et que *La Souveraine* ne fera qu'accentuer.

On a rarement, en d'analogues circonstances, noté manifestations plus unanimes et plus sérieuses de générale satisfaction, qu'à l'audition de cette pièce élevée, qui pourtant provoque la controverse, et heurte très violemment les usages conventionnels sur lesquels s'étaye le moralisme de la foule. Mais l'essor de l'œuvre emporte tout, et si on la discute, ce n'est qu'après, — après l'applaudissement. C'est donc un double succès.

La Souveraine, comme toutes les pièces antérieures de M. Vanzype, défend une thèse, mais celle-ci est d'une conception très supérieure à toutes celles que l'auteur avait abordées jusqu'à ce jour.

Elle a aussi l'avantage de n'avoir jamais été traitée au théâtre, — du moins dans le sens

que développe M. Vanzype — car on prétend que M. Romain Colus fit représenter, l'an dernier, une comédie qui établissait une conclusion diamétralement opposée à la sienne. Toujours est-il que celle-ci s'appuie sur des bases d'une réelle solidité, puisque l'auteur se trouve être d'accord avec les principes les moins controversés de la Morale, de la Sociologie et de toutes les Confessions Chrétiennes.

Il est certain, en effet, que le mariage, qu'il soit d'essence religieuse ou civile, implique pour ceux qui en acceptent les avantages, l'obligation de constituer une famille, but suprême pour lequel il a été établi. Si l'un des deux époux se refuse formellement et de façon continue à la réalisation de cette fin, la Société et l'Eglise se trouveront d'accord, dans une question où cet accord est extrêmement rare, pour proclamer la nullité d'un contrat dont la clause essentielle serait ainsi violée. Oui, la femme qui se marie a le droit, — le devoir, — d'être mère, et l'époux qui tenterait de suspendre, de sa propre autorité, le cours naturel et divin des choses, ne trouverait grâce ni devant le Juge, ni devant le Prêtre. Or, c'est le cas d'Olivier Darchi, qui se retranche derrière ses convictions philosophiques, pour refuser à sa femme Renée les

joies d'une maternité ardemment souhaitée. En fait, sa défense est pitoyable, et le seul argument qu'il oppose aux légitimes revendications de sa femme ne tient pas : Il n'ose point, dit-il, donner la vie à un être qui n'a pas demandé à vivre, et qui pourrait un jour, lui reprocher le fait même de son existence. Notez, — circonstance aggravante, — que cet Olivier est un homme heureux, dans le sens matériel qu'on attache à ce mot. Il a de jolies rentes, un intérieur tout à fait confortable, une femme jeune et charmante, un brave homme de père qui ne pense que par lui, et il a pu, grâce à ces avantages, s'offrir le luxe de s'établir « cérébral », comme on installe un cabinet d'avocat ou une officine de pharmacien. Mais c'est un cérébral auquel un étudiant en droit pourrait facilement donner des leçons de philosophie, tant ses argumentations sont pauvres et incolores. Mieux eut valu peut-être, — et la thèse n'en eût été que plus solidement étayée — nous exhiber un individu de cerveau réellement documenté, en qui la femme, tout de même victorieuse, eût trouvé pourtant un rival à qui parler. M. Vanzype, qui est un être de belle activité, un homme d'action et de réalisation, se sera certainement laissé entraîner à administrer, en passant, quelques coups de griffe solides à toute cette catégorie de snobs-esthètes ou d'esthètes-snobs, chez lesquels la théorie de l'abstentionisme est en honneur. Mais cet abstentionisme, jusqu'à présent, s'était surtout affirmé en matière de production artistique. Et sauf chez quelques jeunes femmes du tout dernier bateau, en qui le dédain de l'enfant s'expliquait au moins par la crainte de la maternité, nous n'avions pas encore entendu émettre les déclarations que M. Vanzype place dans la bouche de son Olivier, lequel a l'air, ainsi, de formuler une profession de foi commune à tous les individus de son espèce, et, par extension, à la classe entière des artistes. Il ne faut pas oublier en effet que le public a toujours une tendance à généraliser au théâtre les types qu'on lui présente, et qu'il ne fait aucune distinction

entre les artistes intéressants et les autres. En somme Olivier aurait pu tout aussi bien être un bourgeois, un avocat, un médecin, un industriel. C'est même dans ces catégories d'individus que l'on trouve les manifestations les plus aiguës du snobisme contemporain. Je ne pense pas que la pièce aurait perdu à cette modification, — et les artistes y auraient gagné.

Donc, en résumé, la situation est ainsi posée : Olivier, — artiste ou non — ne veut pas être père. Renée veut être mère. D'où un désaccord profond entre les deux époux. Au moment où se lève le rideau, la crise est déjà à l'état aigu. Nous n'assistons pas à l'origine du malentendu. Comment a-t-il pris naissance ? Par quelles longues et curieuses étapes s'est-il développé ? Quelles sont les raisons pour lesquelles Renée, après avoir silencieusement souffert pendant deux ans, en arrive brusquement à un tel état d'exaspération ? L'auteur ne croit pas nécessaire de nous le montrer. C'est un combatif, il va tout droit à l'action, sans s'attarder aux bagatelles psychologiques d'une exposition, peut-être laborieuse, mais qui n'eût pas manqué de piquant. Elle nous eût, en tous cas, révélé quelques détails qui ont leur importance, et que l'auteur, acculé par les besoins de l'action, est forcé maintenant de nous présenter avec quelque brusquerie. Telle sera, par exemple, l'apparition tardive dans le ménage Darchi déjà désuni, d'un personnage de trouble et de désaccord, et que M. Vanzype a croqué en traits d'une étonnante justesse. C'est la suave Lilian, jeune personne dont la robe en fourreau et la pittoresque feronnière caractérisent suffisamment les tendances, et qu'Olivier a élevée au rang de compagne cérébrale. Leur entretien est un petit chef-d'œuvre de satire délicate et documentée, et c'est d'une bouffonnerie si réelle, mais si innocente, que l'on se demande si Renée est vraiment de bonne foi en prenant ombrage des visites de Lilian à son mari. Mais c'est un prétexte sur lequel elle saute.

N'avons-nous pas dit que son exaspération est à son comble, et qu'il suffira d'un rien pour

qu'elle s'extériorise? Or, dans le moment même où Lilian promène ses dédains esthétiques à son foyer, Renée reçoit l'aveu d'amour d'un voisin de campagne, d'un brave garçon pas compliqué, de goûts simples et de nature expansive, et qui n'en contraste donc que plus dangereusement avec cet Olivier si froid, si raisonneur, dont le calme méprisant irrite si prodigieusement la jeune femme.

Dès les premiers mots de leur conversation, nous sentons bien qu'elle l'aime, cet homme énergique et doux, et que si elle résiste à la tentation de le lui dire, d'écouter jusqu'au bout cette voix qui parle le langage qu'elle attendait, ce n'est que parce que sa droiture se refuse à toute concession outrageante, — à toute violation de ses devoirs d'épouse. M. Vanzype a détaillé avec une jolie délicatesse la naissance ou plutôt la révélation de cet amour affolé, — qui ne veut pas être un amour coupable. Toute la scène est d'une touche extrêmement adroite et d'un sentiment très profond. Mais voici que l'aventure se complique, — ou plutôt se dénoue. Renée, qui ne veut pas se sacrifier, qui veut de l'amour vrai, de « l'amour qui donne la vie », annonce à son mari qu'elle est décidée à rompre le contrat qui les lie, et dont il a violé les clauses. Elle ira rejoindre l'homme qu'elle aime, immédiatement, sans délai, parce qu'elle entend donner avant tout à cet acte le caractère précis et audacieux d'une révolte, ou mieux, d'une revendication. Elle n'annule pas leurs liens, elle les rompt. C'est d'une implacable logique.

Ce qui l'est moins, c'est de vouloir, pour cette déclaration, confronter, son mari piteux et ses parents désolés avec l'homme même qu'elle a choisi, et qui, réellement, n'a pas un beau rôle en cette attitude. Comment admettre aussi que cet Olivier, qu'on ne nous a pas, jusqu'ici présenté comme un lâche, se laisse tranquillement enlever sa femme, chez lui, et qu'il ne brûle pas purement et simplement la cervelle au Monsieur qui vient le braver ainsi, et qui, par-

dessus le marché, le défie? Que Renée résiste aux prières de ses parents, c'est possible, puisqu'elle a en somme d'excellentes raisons à opposer aux leurs. Mais qu'elle puisse, librement, sortir de chez elle au bras de Meyrac, sans qu'un choc sérieux ait eu lieu entre les deux hommes, voilà qui est réellement difficile à admettre.

Vanzype a-t-il réfléchi aussi à la triste et terrible revanche que son Olivier — si réellement cet homme est un caractère de bassesse et de lâcheté, — pourra prendre sur sa femme? Il lui suffira, à ce misérable, d'un simple constat de flagrant délit, bien facile à obtenir, pour empêcher Renée d'épouser jamais son complice. Quelle sera dès lors la situation de cette mère vis à vis de l'enfant qu'elle désire si ardemment, — selon son devoir, — et dont elle aura fait un adultérin! A moins qu'Olivier ne le revendique, cet enfant, et ne la punisse dans la réalisation même de ses aspirations? Non, sous quelque face qu'on examine la question, il y a là, ou un excès, ou une lacune!

Peut-être sommes-nous encore dans la logique; nous ne sommes plus dans la vie. Et le charme sous lequel l'auteur avait tenu puissamment son public, — et qui est incontestable, — se rompt brusquement. Il est temps que le rideau tombe.

Telle est cette *Souveraine* de grande envergure, qui est la plus belle de toutes les œuvres de M. Van Zype, et qui serait un chef-d'œuvre, si elle était aussi la meilleure pièce de ce vigoureux auteur. Mais, cette fois, la réalisation dramatique paraît avoir légèrement trahi la conception de l'écrivain, ce qui est très imprévu chez un homme d'un métier aussi sûr que celui-là. C'est à se demander si lui-même, en écrivant sa *Souveraine*, n'a pas été saisi, emporté, dominé par le souffle puissant que nous retrouvons dans sa pièce, et qui nous empoigne en dépit des quelques imperfections qu'elle peut avoir. Ce qui est certain, c'est que les défauts de facture n'apparaissent qu'après coup, lorsque l'analyste a pu se dégager du parfum de l'œuvre.

C'est alors seulement qu'il se rend compte des défauts de l'exposition, écourtée et despotique, qui nous met en présence d'une situation toute faite, sans qu'il nous soit permis de demander pourquoi et comment il en est ainsi. Il doit être entendu, dès les premiers mots, qu'Olivier est un imbécile et un misérable, et que Renée a toutes les qualités, et cent mille fois raison par-dessus le marché. Peut-être eut-il été plus adroit de laisser au public le soin de se créer cette conviction, au lieu de la lui imposer d'une pièce. Il est évident aussi que l'exaspération de Renée, que nous distinguons tout de suite, n'est pas due seulement, comme elle le dit, aux graves erreurs de son époux, mais qu'elle a surtout pour facteurs principaux deux éléments dont elle-même ne se rend peut-être pas bien compte : C'est la jalousie de la jeune femme pour Lilian et son amour pour Meyrac. Or, celui-ci ne nous est présenté que tout à la fin du premier acte et celle-là au commencement du second. Il faut donc que nous attendions jusque là pour connaître l'exacte psychologie de cette Renée justement irritée, mais dont la colère nous semble tout de même disproportionnée, jusqu'au moment où nous connaissons enfin les deux personnages qui exercent sur cette colère une si grande influence ! Il eut donc fallu nous les exhiber d'abord, pour que la confession de la jeune femme à sa mère, — un très beau morceau de littérature scénique, nous trouvât complètement renseignés. Actuellement, Renée n'est qu'intéressante. Autrement, elle eut été sympathique. C'est, au point de vue du public, une différence énorme.

J'ai été amené, en racontant la pièce dans sa péripétie maitresse, à parler du dénouement. J'ai insisté aussi sur l'inutilité qu'il y avait à faire d'Olivier un artiste cérébral, alors que tant de snobs bourgeois s'offraient aux légitimes railleries de M. Vanzype. Il me reste à parler des personnages accessoires de la pièce, de cette Lilian, d'une si jolie et si juste silhouette, des parents de Renée, belles figures de sentiment ému et pénétrant, de

sa belle-sœur Blanche, qui doit représenter dans tout ceci la bonne petite mère de famille simplette et affectueuse, mais qui se trouve donner parfois une étrange impression d'agacement et d'antipathie, avec sa vertu aggressive et encombrante. Par contre, le personnage du père d'Olivier est absolument remarquable, — le plus parfait de toute la pièce, et certainement une de ces figures complètes et définitives comme tout le théâtre n'en contient que quelques-unes. Il y a enfin Meyrac, le successeur d'Olivier, le vengeur de Renée. On l'a laissé, peut-être à dessein, dans une note assez imprécise, — matériel ou sentimental, sincère ou roué, honnête ou indélicat ? — on ne sait trop. Nous devinons seulement qu'il est jeune, actif, vigoureux et énergique. Il n'est pas nécessaire qu'il soit autre chose. Il serait même dangereux qu'il fut une personnalité trop intéressante. On pourrait, dès lors, soupçonner Renée d'aller à lui pour lui-même, tandis qu'en réalité, c'est pour elle-même qu'elle y va. Il est le père des enfants qu'elle rêve, rien de plus.

Mais encore une fois, par-dessus la pièce elle-même par-dessus personnages, par-dessus défauts et qualités, il y a l'œuvre. Et celle-ci est d'une saveur, d'une clarté, d'un parfum inattendus, et réellement extraordinaires. Le souffle qui passe là-dedans emporte tout, il nous grise et nous charme, comme le souffle même de la nature puissante, de *La Souveraine*, qu'on y exalte et glorifie. On trouve aussi, à foison, des notes adorables de tendresse et de douceur, et Renée a pour parler de sa maternité assoiffée et déçue, des mots d'une profondeur d'affection qui poigneraient les cœurs les moins sensibles. *La Souveraine* n'est donc pas seulement l'hymne d'un poète à la nature victorieuse, elle est aussi la pièce d'un brave homme, qui est aussi un homme brave. C'est courageux et c'est bon.

Il me faut encore, avant de clore cette déjà longue étude, parler de la remarquable interprétation que M. Munié, loyalement, a donnée à

la Souveraine. Renée, ce fut M^{lle} Ratcliff, que ses dernières créations ont porté si haut dans d'admiration du public, et qui a mis au service d'un personnage extrêmement dangereux toutes les ressources de son talent, de son autorité et de sa laborieuse conscience. On lui a, je le sais, reproché l'immédiate surexcitation qu'elle prête à la jeune femme, et si je relève cette critique, c'est parce qu'elle est plutôt à l'éloge de l'interprète, et qu'elle prouve à quel point M^{lle} Ratcliff fouille les rôles qu'elle aborde. Elle s'est rendu compte, en effet, que dès le lever du rideau, Renée est en état de révolte complète, et que sa décision finale n'est qu'une question de temps ou d'occasion. Il n'y a pas de gradation dans sa colère, il n'y a que des crises. Ces crises, elles les a indiquées et soulignées avec une belle vaillance, et le prestige de sa présence a été suffisant pour en imposer au public, dans les situations les plus délicates de la comédie. C'est une admirable artiste, qui a droit à toute notre gratitude.

M. Mondos, lui aussi, a été remarquable de tenue et d'abnégation dans le rôle d'Olivier, dont il est entendu qu'il doit nous être antipathique. M. Narball et M^{me} Bade font un aimable ménage de braves gens, dont le bon sens s'étonne des théories d'Olivier et s'effarre des résolutions de Renée. M. Genin est un tout à fait excellent père Darchi, et M. Renoux un Meyrac par trop menu et coquet. M^{me} Giraud évite mal les écueils du rôle de Blanche, la petite personne à la provocante honnêteté. Mais M^{lle} Roy s'est taillé un joli succès personnel par le tact, l'adresse et l'esprit qu'elle a apportées au dessin du personnage de Lilian, bien joliment campé, habillé et souligné.

Tout cela se passait dans un décor exquis, parmi des meubles anglais que M. Vanzype oriente avec un acharnement réitéré, et qui pourtant étaient charmants. Et la « première » fut presque un triomphe et certainement un énorme succès.

Le spectacle avait commencé par *Sinistroyre*

de Mr Fernand Wicheler, le plus jeune de nos auteurs et le plus veinard aussi, puisqu'il a réalisé ce tour de force de faire afficher son nom, simultanément, dans trois théâtres Bruxellois. J'ai parlé de la *Vérité en marche*, qui fut le gros succès du *Diable au corps*, cet hiver, et si je n'ai pas rendu compte du *Monsieur de chez Maxim*, c'est parce qu'on a négligé de m'y inviter. Nous sommes évidemment de trop petits personnages pour un théâtre de cette importance. Mais enfin, j'ai la compensation de penser et de dire beaucoup de bien de *Sinistroyre*, qui est d'une invention bien amusante et d'une réalisation souvent heureuse. Ce serait tout à fait excellent si l'auteur avait eu un peu plus de temps à consacrer à cette fantaisie, qu'il pourrait reprendre avec fruit. Car il y a en lui, décidément, un vrai tempérament d'auteur comique. — Et le public l'a bien compris.

Les saisons d'été — * * * — serait-ce une ironie ? — ont commencé dans plusieurs de nos théâtres.

Au Molière, c'est *Madame Sans-Gêne*, la pièce toujours passionnante de Victorien Sardou, qui a ouvert le feu, et c'est réellement une idée heureuse d'avoir donné en spectacle populaire cette comédie qui jusqu'à présent ne nous avait jamais été représentée qu'aux prix forts. Foules énormes, naturellement, et succès d'autant plus justifié que l'interprétation est de tout premier ordre. C'est M^{lle} Gilberte Fleury qui assume la lourde tâche de succéder à Réjane, et elle réussit véritablement à ne point faire regretter sa glorieuse devancière, dont ce rôle fut peut-être la création la plus célèbre. M. Charpentier joue Napoléon et il y est parfait. MM. Narball et Renoux, MM^{mes} Roy et Gauthier, et plusieurs autres artistes de talent éprouvé complètent cette excellente distribution. La mise en scène, décors et accessoires, est de toute beauté et les merveilleux uniformes de la Cour napoléonienne, absolument neufs. En voilà pour de longs jours !

Le Vaudeville, lui, * * * nous a donné *Chéri*, de MM. Gauvault et de Cottens, et c'est encore

une folie charmante, aussi joyeuse que la *Dame de chez Maxim*... et d'en face. Il y a notamment, au deuxième acte, une danse des frères Loïe Fuller, par MM. Vilano, Colombet et Desclos, qui fait trembler les vitres des Galeries St-Hubert sous les rires tonitruants de la salle bondée. Et voilà encore une affiche qui ne changera pas d'ici longtemps !

* * *

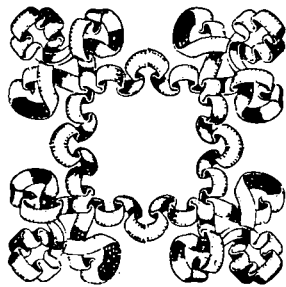
Enfin, à l'Alhambra, *la Goualcuse* a fait place au *Petit Jacques*, une reprise heureuse, s'il faut en juger par les belles chambrées que réunit cet énorme théâtre. Le drame solidement et intelligemment charpenté, révèle un certain souci littéraire, assez rare dans les ouvrages de ce

genre. Et c'est un spectacle à voir, — ou à revoir — et qui couronne agréablement une campagne souvent excellente.

FRITZ LUTENS.

Memento théâtral

Le 8 avril aura lieu au Cirque Royal, rue de l'Enseignement, la représentation d'ouverture du *Cirque Renz*, qui nous revient après une longue absence, et plus grandiose que jamais. Les programmes qu'il nous promet sont vraiment superbes, et la vieille réputation du *Cirque Renz* nous garantit qu'il les remplira à l'entière satisfaction du public Bruxellois, parmi lequel il compte de vieilles et fidèles connaissances.



CAUSERIE FINANCIERE

MARCHÉ DE BRUXELLES

4 Avril
TERME

La liquidation fin Mars s'est faite sans difficultés sur notre marché et la tendance est généralement ferme. Il n'en n'a pas été de même a Paris où la cherté des reports a produit une mauvaise impression et a déterminé une faiblesse qui aurait pu devenir dangereuse si les acheteurs n'avaient eu l'inspiration de se liquider avant le commencement des règlements de comptes.

Il faut faire bien attention que l'argent renchérit partout et dans des proportions considérables; à Londres, on a retiré de la Banque d'Angleterre des sommes très importantes. Le marché lui doit plus de 7 millions de liv. st. et cette somme dépassera de beaucoup les disponibilités que créera le paiement des intérêts sur la dette anglaise, le 5 Avril. De plus, on signale des achats en consolidés de la part des détenteurs des bons du trésor qui vont échoir, il n'y aura donc que très peu d'argent libéré. Une tension monétaire se dessine à New-York et la situation à Berlin ne s'améliore pas. La Banque impériale Allemande doit avoir émis cette semaine des billets de banque taxés. Il y a lieu aussi de surveiller les finances indiennes. Le Gouvernement indien, sentant son crédit plus assuré, va vouloir importer de l'or. Enfin la situation commerciale s'améliore en France et une reprise d'activité est à signaler. — Il ne faut donc pas espérer une détente avant longtemps et une élévation

de l'escompte à la Banque d'Angleterre est très probable pour jeudi.

Il faut donc être prudent et profiter des cours actuels pour réaliser les bénéfices acquis.

La *Rente italienne* s'alourdit et recule à 94 70

Les journaux conservateurs persistent dans leur violente campagne contre les entreprises italiennes en Chine. Ces journaux assurent que M. di Rudini est contraire à l'expansion en Chine; il aurait fait la déclaration suivante : « Je n'ai pas voulu, ni ne désire une crise ministérielle; mais, pour l'affaire chinoise, je changerai d'avis. »

M. Boselli a présenté, au nom de la commission générale du budget, un rapport sur le budget rectifié de l'exercice courant prenant fin au 30 Juin; il est peu satisfaisant. D'après les premières prévisions, le déficit devait être de 6,783,279 liras, porté après rectification à 7,690,000 liras.

M. Boselli ajoute à ce chiffre des demandes de crédit nouvelles, votées ou sur le point de l'être, et des augmentations de dépenses nécessaires dans divers articles du budget. Il arrive ainsi à 21,670,800 liras, déficit qui est ramené à 11,000,000 de liras, grâce à un excédent de recettes de 10 millions $\frac{1}{2}$ jusqu'à fin février dernier. Pour y parer, le rapporteur compte sur 5 millions environ de plus-value de recettes pendant les quatre derniers mois de l'exercice, venant s'ajouter à l'excédent déjà acquis, ensuite sur 8 millions environ d'économies sur les dépenses, ainsi que cela a été

le cas en ces dernières années. Mais il ne cache pas que l'équilibre absolu ne peut être réellement obtenu qu'en agissant avec beaucoup de prudence et grâce à un concours heureux de circonstances.

L'*Extérieure Espagnole* a sensiblement progressé et finit à 60 fr. après avoir coté 60,37. On remarque la détente du change et on annonce le versement prochain des 20 millions de dollars dus par les Etats-Unis pour les Philippines.

On ne sait toujours rien des projets du gouvernement espagnol; cela permet toutes les combinaisons. On a rappelé qu'en 1882, lors du concordat, le gouvernement espagnol s'est engagé à ne jamais frapper la Rente extérieure d'un impôt quelconque. Le cabinet conservateur qui vient d'arriver au pouvoir violera-t-il cet engagement? Je ne le pense pas, et je crois que les porteurs de titres peuvent avoir confiance dans la droiture de M. Silvela, ainsi que l'habileté du ministre des finances, M. Villaverde.

La *Cuba 6 %* reste à 279. La reine régente d'Espagne a signé, il y quelques jours, le décret autorisant les prélèvements nécessaires pour le paiement du coupon d'Avril de la dette cubaine. On commente beaucoup l'exposé des motifs du décret royal. Cet exposé pose en principe que les dettes coloniales constituent pour l'Etat une obligation reconnue par les lois de 1886 et de 1890 qui, en les autorisant, ont donné aux porteurs une garantie générale de l'Etat espagnol. Mais comme ces dettes coloniales reçurent en première ligne la garantie hypothécaire sur les douanes et tous les revenus de Cuba, l'exposé des motifs prétend que l'hypothèque suit la propriété et que, par conséquent, les ressources de Cuba devront répondre dans l'avenir du paiement des dettes émises. L'exposé des motifs ajoute que le gouvernement respecte la suspension de l'amortissement de la dette de Cuba, décrétée par son prédécesseur, d'autant plus qu'il aura bientôt à soumettre aux Cortès, à propos des amortissements qui absorbent une partie considérable des crédits destinés au service des dettes de l'Etat et du trésor, les mesures inspirées par les nécessités du budget, en même temps que par les principes de stricte justice distributive entre les un et les autres des créanciers auxquels devra être subordonnée toute

résolution adoptée ou proposée en matière si délicate. L'exposé des motifs souligne encore que, en faisant une distinction entre l'amortissement des dettes coloniales et espagnoles, on ne viole par les principes, parce qu'il faut bien reconnaître la différence qu'implique leur caractère colonial.

Les *Fonds Turcs* sont moins délaissés et clotent à 22,85 pour la série D et 27,05 série C.

La conversion de l'emprunt 1886 suivra immédiatement celle de l'emprunt 1865, qui vient d'être décidée.

Le *Portugais* maintient sa dernière avance.

On mande de Lisbonne que M. Moret, du Crédit Lyonnais, se trouve actuellement dans cette ville pour négocier une avance de 500,000 liv. st. à faire au gouvernement.

Les importations du Portugal pendant l'exercice 1898 représentent une valeur de 48,630,000 milreis contre 40,430,000 en 1897 et les exportations une valeur de 31,130,000 milreis contre 27,310,000 milreis.

Le *Brésil 4%* manque d'orientation et de stabilité; il se tient néanmoins assez ferme au-dessus de 63 fr.

Le *Rio Tinto* continue ses cascades; le dernier cours coté est 1028.

Cette valeur cuprifère, la favorite des marchés de Londres et de Paris, a un capital social de 81,250,000 francs, divisés en 325,000 actions ordinaires de 125 francs, et 325,000 actions de préférence de 125 francs également. En 1897, le cours moyen des actions ordinaires a été de 605 francs et le cours moyen des actions de préférence de 150,20 fr.. D'après ces cours les 325,000 actions ordinaires représentent un capital de 196,625,000 francs, et les 325,000 actions de préférence 49,461,000 francs, soit au total 246,086,000 francs.

A l'heure actuelle, les actions ordinaires valent environ de 1000 francs et les actions de préférence 157 francs, soit au total 376 millions 25,000 francs. Ce qui revient à dire qu'entre les cours moyens de 1897 et les cours actuels il y a une majoration de valeur d'environ 130 millions de francs.

Est-ce que les résultats industriels obtenus par le Rio-Tinto en 1898 justifient cette hausse énorme? Je ne le pense pas.

Et qu'advierait-il si, en raison même de la cherté du cuivre, l'industrie continentale ralen-

tissait ses demandes, si les mines forçaient leur production, et si, par suite de cette double cause, les stocks visibles atteignaient, en quelques semaines, un chiffre supérieur aux existences de fin Juin 1898? Ce triple phénomène ne s'est-il pas produit en 1888?

Et si le cuivre retombait, je ne dis pas au prix de panique de Mars 1889, mais simplement aux prix moyens de 1894 et 1895, jusqu'à quels cours le Rio-Tinto s'effondrerait-il?

COMPTANT

Notre marché du comptant est d'une fermeté sans égale et l'approche des fêtes de Pâques, n'a nullement ralenti les transactions qui ont été fort nombreuses.

Grande activité sur les *Banques*. Les résultats acquis pour le dernier exercice sont fort encourageants et l'on en escompte de plus beaux encore pour l'avenir.

Banque Nationale 2780; Banque de Bruxelles 838; Caisse Commerciale (exdividende de 35 fr.) 722,50. L'action nouvelle non libérée touche 8,75 fr.; sur les bénéfices 1,150,000 fr. ont été portés à la réserve et la société a remboursé 822 parts de jouissance. Crédit Général Liégeois 315; le dividende proposé est de 45 fr. contre 40 fr. Banque Auxiliaire 129 (parts de fond) 145,50.

Les *valeurs congolaises* sont en ébullition.

Chemin de fer du Congo (ord.) 1685, (parts de fond) 6000; Katanga (ord.) 607,50, (priv.) 1030 et 1015; Compagnie du Congo 2750; Haut-Congo (ord.) 1885; Lomani 1930, 1870 et 1900 (priv.) 1200 et Produits du Congo 595.

Les *Tramways* sont indécis :

Bruxellois (div.) 362; Economiques 448; Municipale de Tramways (cap.) 175, 172,50 et 177,50 (divid.) 245 et 250; Odessa 170; Rostoff (priv.) 117,50, (ord.) 240 et Tunis 228.

Le marché *Métallurgique* présente une situation exceptionnelle; les Usines ont plus de travaux qu'elles n'en peuvent exécuter.

Angleur 545; Aumetz-la-Paix 665; Baume et Marpent 815 (parts de fond) 297,50; Charleroi (aciéries de) 550; Cockerill 2400; Ekaterinoslaw 180; Espérance Longdoz 490; Marcinelle et

Couillet 690; Nicolaiëff 1360; Olkovaïa 560; Ougrée 1145; Providence Russe 2100; Sambre et Moselle 627,50; Sarrebruck 11,800; Toula 540 et Verchny-Dniéprovsk 575.

Les *Glaceries* et *Verreries* sont plus faibles.

Glaces de Bohême 1000; de Courcelles 470; le dividende a été fixé à 25 fr. contre 35 fr. pour l'exercice précédent; de Floreffe 380; de Roux 390; Nationales belges 775 et Verreries du Donetz 395.

Les *Charbonnages* sont de plus en plus recherchés; il est que ces valeurs sont dans une situation que ne s'était pas vue depuis de longues années.

Amercœur 1370 et 1380; Biélaïd 130 et 140; Bois d'Avroy et Ougrée-Sclessin 584 et 588; Bonne Espérance et Batterie 1030; Bray, Maurage et Boussu 67; Centre du Donetz 1050; Prokhorow 750; Couchant du Flénu 149; Courcelles-Nord 1630; Fontaine-l'Evêque 788; Grand Buisson 1775; Grand Conty et Spinois 340; Grande Machine à feu de Dour 1380; Houillères Unies du bassin de Charleroi 224; Kessales à Jemeppe-lez-Liège 915; La Haye 880; Monceau-Fontaine et Martinet 3120; Patience et Beaujonc réunis 3255; Sacré Madame 3700; Trieu-Kaisin 592,50 et Unis-Ouest de Mons 480.

Les *Zincs* sont de nouveau demandées sur un relèvement des prix du métal.

Asturienne 6270; le dividende proposé est de 300 fr. Austro-Belge 550; Nebida 2450; Nouvelle-Montagne 740; Prayon (cap.) 750 (jouiss) 467; le bénéfice brut de l'exercice 1898 s'est élevé à 762,835,06 fr.. Le dividende a été fixé à 35 fr. et 22,50; il est payable à partir du 1^{er} de ce mois. Vieille-Montagne 795.

Aux *actions diverses* rien d'important à noter, si ce n'est la hausse étonnante de la Cibils qui atteint le cours de 700 fr. sans raison connue.

L'assemblée de la Biscuiterie nationale s'est tenue le 27 Mars, elle a approuvé le bilan de l'exercice 1898 et voté la cession de l'actif et du passif de la Société à la Catadura.

A. VANETTE.

P.S. — Pour tous renseignements financiers m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, Boulevard Anspach, Bruxelles

LA SÉQUANAISE

Société anonyme pour favoriser l'économie et
l'épargne

Fonds de garantie : UN MILLION SIX CENT MILLE FR.

SIÈGE SOCIAL : BESANÇON

La Société possède cinq beaux immeubles

—O—

OPÉRATIONS DE LA SOCIÉTÉ

- 1^o *Rachat de polices sur toutes les compagnies d'assurances sur la vie.*
- 2^o *Caisse de retraite pour la vieillesse.*
- 3^o *Infirmité pouvant atteindre les enfants.*
- 4^o *Prêts sur polices.*
- 5^o *Prêts sur titres et cautionnements.*
- 6^o *Prêts hypothécaires.*
- 7^o *Remboursements des dépenses.*
- 8^o *Reconstitution des titres dépréciés.*
- 9^o *Amortissement des prêts par annuités ou même par mensualités si l'emprunteur le désire.*
- 10^o *Polices-obligations de 100 francs rapportant un intérêt annuel de **trois francs** et remboursables à **deux cents francs** (on peut se libérer de cette police-obligation par versements mensuels de 20 francs pendant cinq mois.)*

Pour tous renseignements s'adresser à

L'agent général pour la Belgique

204, rue Théodore Verhaegen, Bruxelles (S.-Gilles)

On demande des agents sérieux partout où il n'en existe pas.



Sigismond Pandolfe Malatesta

Toutes les choses que nous pouvons lire sur l'Italie, ne donnent pas la millième partie de l'impression que nous fait la bouffée d'air qui entre par les fenêtres du wagon, d'Airolo à Lugano, premières stations au-delà des Alpes.

Elles ne donnent surtout pas la qualité de ces impressions, le bouillonnement intérieur de joie grave et d'attention extatique, qui fait venir le frisson aux joues comme si on voyait inopinément, en vie, une très belle femme dont on aurait follement aimé les images, quoique celles-ci ne fixèrent d'elle qu'un instant inanimé. Les mille combinaisons que donne le mouvement aux harmonies de ces formes, nous font à chaque seconde agrandir notre cœur pour aimer davantage. Tout ce que nous avons vu inerte, ressuscite, et nos pauvres yeux du nord se baignent pour la première fois dans la lumière diaprée, sourire du soleil sur la terre.

Nous apercevons pour la première fois ce qui motive les lignes de l'art italien et notre œil se laisse, avec ravissement, bercer au haut des croupes énormes et gracieuses à la fois des derniers contreforts des Alpes. Quelle joie, pour qui aime d'amour l'âme de certains peintres italiens ! Ils semblent revivre, nous parler avec une insistance plus grande. Vers Brescia je n'étais plus moi-même, mon âme s'était mise dans la montagne d'or rouge, le lac de Garde froissait sa soie bleue, et les cyprès

noirs, mes adorés cyprès, dardaient le désir de leurs petites flammes nettes vers le ciel éclatant.

J'insiste sur cette impression des premiers jours. Elle est très complète quoiqu'on ne puisse le savoir que longtemps après. Certes le Frioul ne ressemble qu'à lui-même, je ne vis jamais d'aussi impressionnantes montagnes que celles fouillées par la Friave. La Lombardie voluptueuse contraste avec les Apennins élégants et austères, mais la grande différence d'avec nos pays fait que, dès le premier instant, nous prenons conscience de la différence qui importe

Un jour, à Ostende, à la gare maritime, Arthur Craco et moi nous étions assis très fatigués devant le paquebot et le paysage désolé des maisons blanches aux volets verts, sales et malgré cela plus claires que le ciel, lignes sans âme, sinon l'âme basse de choses précaires et très utiles ; je disais : « Ce que nous appelons style n'est peut-être qu'une habitude de l'œil, une éducation. Tout paysage, toute vie éclore, est une matière indifférente et parfaite en soi, contenant tout. Mais il faut que l'artiste nous apprenne à voir dans ce paysage, dans ces formes vivantes, car voir et sentir sont des opérations excessivement laborieuses et longues. Autre face de la question : une phrase qui envelopperait tous les rapports de la nature serait inintelligible comme elle.

Nous n'aimons pas ces maisons crayeuses, le ciel violet et le sable livide, parce qu'aucun génie ne nous en montre une quintessence digne de nous, qui à la longue deviendrait pour nous une sorte de seconde vue. Voir une chose laide signifie donc manquer soi-même de la grandeur et surtout de la force nécessaires : 1° Pour vaincre l'habitude ; 2° pour quintessencier dans tel ou tel amas de lignes impassibles, ce qui nous y plairait (mais ces lignes, nous pouvons le voir dans une photographie ou dans un mauvais tableau, sont diluées, amorties par des détails qui appartiennent à une autre façon d'envisager la même chose). Burckhard a remarqué avec sagacité les circonstances qui importent pour comprendre l'immense progrès esthétique accompli par la compréhension de la nature. Je rappelle ses notes sur le paysage au temps de Dante, les excursions de Pétrarque aux environs d'Avignon.

Mais maintenant, mais ici ? Prenons un exemple bien frappant : l'été glorieux, la splendeur sans pareille d'un ciel de flammes, l'implacable gaité du roi-soleil. La fumée bleue des oliviers tapisse les formes nerveuses d'une petite vallée, dont les flancs se pelent à mesure qu'ils approchent du ciel. Contre celui-ci, leur arête vive et pure, grave et d'une élégance infinie.

Mais ce fier pays ne daigne plus communiquer avec nous : la joie humaine reste à cent coudées au-dessous de l'ardeur héroïque d'une après-

midi torride, éclatante du rire sans fin de millions de cicades. Cette impression d'isolement peut devenir terrible... il y a des jours où je ne peux la supporter.

Nous autres, gens de brouillards, devons connaître les ardeurs de ce climat et sa violence pour comprendre la violence qu'il donne.

* * *

Dire : l'art est la recherche de la beauté évidente, c'est avoir concilié certaines opinions qui paraissent incompatibles et c'est surtout



avoir laissé une très grande liberté au mode d'expression de chaque peuple, car ce qui est évident pour toi ne doit pas nécessairement être évident pour moi.

Je suis arrivé ici muni de ce beau raisonnement, j'ai trouvé à ce texte des illustrations sublimes. Toujours le contact des grandes choses excite aux grandes choses, produit comme une expansion très confiante de la personnalité comprenant l'exemple de ses ennemis, et disposée comme eux, à accueillir intégralement et en toute innocence d'action la manifestation de soi. — L'innocence de pensée, le sang-froid devant nos déductions, ne l'avons-nous pas déjà?

Ce jugement corrode presque tout l'art moderne, qui a trop de pusillanimité. Me voici donc très à l'aise, et je vais raconter une des plus admirables réunions d'âmes qu'ait produite ce merveilleux pays. Ici je recueille mes forces : Comment parler dignement du XV^e siècle et faire sentir la splendeur d'êtres dont l'humanité fut si complète et si puissante qu'elle nous semble avoir disposé de forces puisées à des sources taries depuis.

L'éclosion de personnalités réflexives amena, après un long entraînement de luttes et de dangers, à l'aide du concours d'autres événements que nous pouvons seulement supposer, toute une lignée de colosses dans l'être bien disposé, préparé par une vie forte.

Ce mot est ridicule? Un colosse intellectuel ne s'imagine pas sans la contexture intérieure des poutres destinées à étayer cet être disproportionné. Et aujourd'hui l'homme universel est impossible non tant à cause de l'agrandissement de chaque science et de sa spécialisation, mais parce que chaque incursion que nous faisons dans un domaine autre que celui où nous sommes familiers amène, à cause de la non-coordination de toutes ces matières en un ensemble harmonieux et discipliné, une souffrance et une telle terreur que l'homme pense avoir entrevu le chaos et l'absurde.

Je ne crois pas que la science doive continuer à connaître sans fin l'amas des petites circonstances qui forment le plus fort, et sûrement le meilleur, de son actuel bagage. Mais voilà qui nous écarte de notre projet, et nous voulons parler d'un homme universel d'alors.

* * *

Il y eut des êtres assez grands pour prendre en eux le monde phénoménal de leur époque, qui, au lieu de répondre au sphinx, l'ont tenu en respect, qui l'ont surmonté et c'est d'eux que je voudrais parler. Burckhard, Viorentino, Vasari, Pie II, Charles Yriarte, Roscœ, etc., voilà les livres où nous pouvons suivre les traces du seigneur Sigismond Pandulf de Malatestis à Rimini et Fani. Victor Pisanello, Mateo da Pasti, Piero della Franscesca, nous ont laissé des représentations de lui, des médailles, des fresques et des bas-reliefs; toujours j'y retrouve ce profil admirable d'énergie, de ténacité enragée, de volonté et de fière intelligence. Le prince succède à son père Galeas à l'âge de quinze ans, en 1432. Son ascendance est étonnamment composée d'une suite d'ascètes et de soudards tous formidables et brutaux dont les ripailles et les pénitences sont également terribles.

Le jeune prince acquiert bientôt la renommée d'être le plus grand

capitaine de son temps. Pourquoi se battait-on à cette époque? Les Barbares avaient renoncé à attaquer l'Italie que leur sang et leur descendance avaient régénérée. La lutte entre égaux, avec des alternatives de triomphes et de défaites, avait pris un aspect plus joyeux et moins désespéré.

Tout d'un coup on se remit à l'étude de l'histoire antique. Les actions des généraux de Rome enflamment ces grands cœurs. Ils veulent s'immortaliser par des actions sublimes. Comme ils sentaient bouillonner la vie dans leurs veines, cette ivresse d'exister pleinement avait pour volupté suprême : tout risquer, cette vie étincelante, ce bonheur d'agir, cette puissance qui les remplissait, en des aventures peut-être sans lendemain. Sentiment de la soudaineté de l'existence humaine, un rêve entre deux abîmes d'inconnu, héroïsait leur âme. Devise de Sigismond : MAI. PIV. (jamais plus). Armes : un éléphant et une rose.



Leur esprit trainait et, très positif, allait droit au but cependant, et ils mettaient une excellente logique au service de leurs passions énormes. « Un Charles le Téméraire, qui souffletait ses généraux, et après un tel outrage, les gardait à son service, voilà ce qu'un diplomate italien de ce temps ne pouvait comprendre » (Burckhard).

Pie II craignit toute sa vie le terrible voisin qu'était Malatesta et ne cessa de l'attaquer. Nous ne devons donc pas prendre à la lettre le portrait que ce pape trace, dans ses mémoires, de son ennemi. Voici quelques traits qui paraissent authentiques. Déjà à treize ans le petit prince prend l'initiative de la résistance pendant une émeute; il rallie les soldats de son père et met en fuite les rebelles. Étant à quinze ans à la Cour de Ferrare, au cours d'une controverse de philosophie, il met l'épée à la main et somme son contradicteur de se battre avec lui.

Il harcèle toute sa vie, et avec la plus grande impétuosité, un autre grand prince, le duc d'Urbain, Frédéric de Montefeltre. Il lui envoie des cartels l'appelant en combats singuliers, tente de l'empoisonner, veut

aussi empoisonner Sforzo, le duc de Milan. Un jour qu'il était acculé dans son dernier château, il appelle le Sultan à envahir l'Italie.

Une noble dame allemande habite un château près de Rimini. Sigismond l'aime et se fait éconduire. Un jour, comme elle allait à la messe, entourée d'une escorte, elle fut surprise, sa suite dispersée et le Malatesta l'enlève. Elle résiste, l'insulte dans la lutte et il la tue, assouvissant ainsi son amour sur un cadavre.

Comme de tout ce qui est emprunté aux mémoires du pape Pie II, il faut en rabattre, je pense, quand ce dernier parle de Malatesto.

Le Saint-Siège instruit le procès de Sigismond à la prière de Jean de Sienne que Malatesto assiégeait alors. Le tribunal donne créance au bruit qui court sur notre héros. Il aurait tué sa première femme pour épouser Polixène Sforza (ceci paraît invraisemblable quand on considère l'attitude de son premier beau-père le duc de Ferrare.) Il aurait ensuite tué la Sforza pour s'unir à Yseult. Il est accusé d'avoir élevé à Rimini une église en forme de temple païen, sans qu'un insigne y rappelât l'idée du Dieu chrétien. Suivant une nomenclature qui me semble plus décorative qu'exacte, il fut convaincu de rapines, incendies, carnages, rapt, viols, adultères, incestes, parricides, félonies, sacrilèges, hérésies.

En conséquence il fut condamné à être brûlé vif, mais il restait à exécuter la sentence, ce qui était difficile avec un gaillard de la trempe de Sigismond. On le brûla donc en effigie.

Une anecdote caractéristique : Un pape passait à Pérouse, il aurait voulu empoisonner le seigneur de l'endroit, mais celui-ci se tenait sur ses gardes et grillait d'envie de se saisir du pontife. Le pape demande s'il ne convient pas d'offrir au peuple un spectacle magnifique, un banquet par exemple, auquel prendraient part le pape et le seigneur ; l'autre répond : Votre Sainteté verrait un bien plus beau spectacle si elle daignait passer en revue toutes mes compagnies d'hommes d'armes sur la Grand'Place de Pérouse. Le pape se garda bien d'accepter.

Voici l'éloge de Malatesta par Pie II : « Il connaissait toute l'antiquité, était très avancé en philosophie, et semblait né pour ce qu'il entreprenait. » Ses moindres actions étaient empreintes d'une singulière grandeur. Son caractère était violent et plein d'étranges contrastes. Il pouvait dissimuler, mais d'ordinaire il montrait ses sentiments extrêmes et agissait brusquement et avec audace.

Audace, largeur d'esprit, talent militaire, culture intellectuelle, très affinée, tant de qualités et de dons se trouvaient réunies en un seul homme.

Frédéric de Montefeltre organise contre Malatesta une ligue puissante, il est acculé dans Rimini et finit par avoir le dessous, écrasé par le nombre. Pie II était mort, et Paul II (Balbot) lui avait succédé.

Il fait proposer à Malatesta de sortir de Rimini afin d'en confier la défense à un légat pontifical. Ne pouvant supporter cet outrage, Sigismond décide d'aller poignarder le pape à Rome, pour se venger de l'injure reçue. Il prend avec lui deux officiers qui n'osent lui adresser la parole. Il marche sept jours tremblant de colère et mâchant des paroles d'indignation. La nuit, ses officiers l'entendent marcher dans sa chambre, et crier de rage au souvenir de l'insulte. Il arrive à Rome consumé par la fièvre et demande une audience à l'instant même. Le pape, ayant su son exaltation, ne la lui accorde que pour le lendemain, il le reçoit sur un trône, derrière une douzaine de ses plus solides cardinaux. Impossible de l'approcher, néanmoins Sigismond cherche encore son poignard caché dans sa manche, et par un retour d'une singulière noblesse et tout épique il éclate en larmes, se jette aux genoux du pape et se plaint amèrement de ce que celui-ci veuille lui prendre son honneur.

Paul II, étonné et conquis, le congédie avec honneur et même lui donne quelque secours et le prince parvient ainsi à gagner le midi.

La guerre avait ruiné Malatesta; seule la ville de Rimini lui restait et, soutenu par sa renommée de grand capitaine, il fit glorieusement la guerre de Morée pour le compte des vénitiens. Pendant son absence, les ligués veulent lui prendre Rimini. Les citoyens de la ville envoient une ambassade au pape, en lui demandant de garder un prince qu'ils aimaient et qu'ils admiraient. La guerre terminée, le pape le fit condottière du Saint-Siège, reconnaissant ainsi le génie de ce grand homme, que l'Italie réunie était parvenu à vaincre. Le pape lui donna la rose d'or et le combla d'honneurs. Mais habitué à toujours agir en maître, il ne put supporter sa vie désormais finie à ses yeux; la lame usait le fourreau, il ne tarda pas à mourir.

Rome lui éleva une statue et ce fut le même sculpteur qui avait fait l'effigie très ressemblante, paraît-il, destinée à être brûlée, qui reçut aussi la commande du monument. Cette statue n'existe plus. J'ai sous les yeux un portrait de Malatesta, fait les dernières années de sa vie. C'est une superbe médaille de Pisano, et qui ne l'admirerait pas? Il a un peu engraisé, mais c'est toujours l'amer profil d'aigle, ses yeux injectés de sang et la grosse veine de son cou robuste, annonçant qu'il ne supportera plus longtemps la rancœur de sa position subalterne. Stendaldi, les princes, qui dans chaque ville avaient occupé les pouvoirs, vivaient avec les gens d'esprit du pays. Chose incroyable, mais qui paraîtra moins surprenante si l'on considère que Laurent de Médicis, Alphonse Deste, Léon X, Jules II, della Scala, Malatesta, Desforza, auraient été comptés parmi les premiers hommes de leur siècle, même quand une révolution les aurait privés du pouvoir.

Burckhardt, qui dit Malatesta un des initiateurs de l'humanisme, assure que l'intérêt qu'il portait aux savants et aux artistes, était plus éclairé

qu'une simple révération, qu'il aurait du reste été de très mauvais ton de n'avoir pas à cette époque. « Il se montrait, à l'égard des humanistes et des savants, d'une courtoisie et d'une aménité qu'on réserve d'ordinaire aux femmes et aux reines, et il était susceptible d'enthousiasme pour ce qui tenait aux œuvres de l'esprit et de la pensée ».

Pendant le séjour qu'il fit à Rome dans sa jeunesse, il fréquenta Rogio et Bartholoméo Platina. A Florence, il recherche Piero de la Franchesca et veut s'attacher Gentili di Fabriano. Il apprend un jour que l'historien philosophe Antonio Campana passe par Rimini pour aller à Naples offrir au roi l'histoire de C. Bretetivo Forte, qu'il avait composée. Sigismond va le chercher dans son auberge, le mène au palais et se met à l'interroger, l'éblouissant aussi par la profondeur et par l'étendue de ses connaissances. Campana, qui s'attendait aux hommages plus ou moins maladroits de quelque lourd guerrier, ne peut se retenir de marquer son étonnement pour une réception aussi « philosophique », selon ses propres paroles. Il congédia enfin l'historien en le comblant de présents, l'escortant jusqu'à la frontière avec un piquet d'hommes d'armes, en signe de déférence.

Les tracas de la guerre ne détournaient pas Sigismond des arts qu'il aimait avec passion. Il date de son camp une lettre adressée à Laurent de Médicis pour lui demander un peintre, qui lui décorera son temple. Devant Sienne assiégée, il fait venir à lui son architecte, le grand Alberti, et Mathéo Dapachi, afin de discuter avec eux la forme à donner au dôme de Rimini.

Les Florentins, quand ils avaient à traiter avec le prince, ne manquaient pas de lui envoyer le fameux Gianozzo Manetzi. Cet homme dégageait un tel charme, qu'un jour, étant envoyé en ambassade à Naples, il émerveilla le roi, au point : « que celui-ci resta comme pétrifié sur son trône, oubliant jusqu'à chasser les mouches de son visage ».

La présence de Gianozzo était une fête pour Sigismond, il parlait des dernières découvertes de manuscrits précieux, un Térence rapporté d'une expédition, traduction latine d'Homère. Charmé par le savoir de l'ambassadeur qui connaissait les langues orientales, le prince se laissait arracher des concessions politiques, et voulait oublier sa prudence par estime personnelle pour Manetzi, de même qu'il tirait l'épée dans sa jeunesse pour défendre ses opinions.

Il connaissait parfaitement le grec et le latin ; ce fut lui qui substitua dans les inscriptions les caractères antiques aux lettres gothiques. Il composait lui-même ces inscriptions qui sont toutes magnifiques. Il nomma un de ses fils Salluste, et les héros sans cesse présents à l'esprit donnèrent à ses actions une grandeur singulière. Certains traits de son caractère l'apparentent ainsi à Guillaume II, empereur allemand.

On sait l'admiration qu'excitèrent les écrits de Platon à cette époque. Un des plus fameux professeurs platoniciens était Gémiatio Bizantini, lequel, devenu vieux, s'était retiré en Grèce.

Malatesta, arrivé en Morée pour le compte des Vénitiens, fait rechercher l'illustre savant afin de le déterminer à devenir l'hôte de la cour de Rimini. Le vieux maître était mort, le prince, voulant honorer la mémoire de Platon, ramène les cendres de son disciple à Rimini et lui donne un mausolée dans le temple.

Au fur et à mesure que je m'initiais ainsi à la vie de cet homme étonnant, pour tâcher de comprendre ses traits sublimes et pour animer le marbre qui nous est resté, j'étais saisi d'un étrange respect. Je ne parviendrai pas à en expliquer la nature à ceux qui ne se sont jamais sentis en présence de certains êtres singuliers. Les rencontrer par le monde me semble valoir de vivre et une grande fortune quand cela m'arrive. Rien n'égale pour moi le joyeux étonnement, le respect, la tendresse et la folie d'affection qui s'emparent de moi quand mon destin me conduit vers eux. Il y a des hommes, très intelligents et très laids, d'autres très beaux et très faibles, d'autres très égoïstes sans avoir de cœur. Ce sont des fragments d'âme qui me font mal à voir. Mais une qualité humaine qui en rencontre une autre, l'engendra plus que la somme de ces deux qualités. Ainsi plane au-dessus de ceux qui reçoivent ces dons harmonieux, un rayonnement qui m'extasie; leur existence me semble un plus grand mystère que celle des autres hommes, leurs troublants visages semblent nous les cacher, au fond d'eux-mêmes, plus près d'une connaissance essentielle que les choses nous dérobent. On les sent la fleur épanouie, les hommes de valeur qui les entourent ne prennent de valeur que par leur position vis-à-vis d'eux. Une vivante harmonie suspend mes regards à tous leurs gestes, leur silence est fécond et leurs œuvres sont des sources toujours vives de nouvelles actions. Leurs beaux yeux sont faits pour commander et pour comprendre. Quand ils sont forts, ils paraissent posséder la foudre; leur muette compréhension contient nos actions comme la mère contient dans son sein la vie et la liberté d'êtres vivants. Un des premiers maîtres de la Renaissance, Victor Pizano, eut comme moi l'amour de cette suprême beauté, qui est le modèle extérieur d'un acheminement vers l'intelligence parfaite.

(A suivre.)

G.-M. BALTUS.

Le Tirage au sort en Ardenne belge

La bande de territoire qui forme nos frontières en longeant les restes de l'antique forêt de Thiérache depuis Rocroi jusque Givet est un pays isolé, destiné, semble-t-il, à ne jamais sortir de cet isolement. Les lignes de chemin de fer qui le relient au reste du monde n'ont guère activé la vie de ses habitants. Elle suit le cours du siècle dans la monotonie d'une existence purement agricole, et encore la science agricole et ses progrès y sont peu connus. Comme Bædecker, Joanne et les autres auteurs de guides à couvertures flamboyantes n'ont pas eu l'idée de venir dans ces contrées en dehors des grandes lignes d'express, personne ne se doute du charme mélancolique de ses paysages, de la profondeur de ses grands bois, des jolis coins noyés d'eaux vives et semés de roches moussues qui mériteraient certainement la brosse habile d'un artiste. Tantôt offrant à l'œil des lignes sévères et arides, tantôt se couvrant de forêts, le pays varie sans cesse son aspect pittoresque. Souvent, du haut d'un plateau dénudé, l'œil peut parcourir à l'infini des plans superposés de collines rocailleuses ou de montagnes boisées sans qu'aucun clocher, aucun toit de maison vienne indiquer une habitation humaine et devant cette immense solitude colorée de tons doux et tristes, la pensée devient grave comme le pays qu'elle conçoit.

C'est surtout en automne et en hiver que cette partie des Ardennes atteint un cachet de beauté saisissante. Ses ciels y sont souvent dramatiques, les éclats de jours et les épaisseurs d'ombres s'estompent en larges bandes claires ou en touches d'un indigo intense, avec des rehauts de roux variés d'une richesse de tons merveilleuse, tandis que les lointains gris, très fins, noyés de brume, adoucissent et harmonisent la violence des premiers plans.

Ce sont des paysages à grandes lignes austères qu'il faut comprendre pour bien apprécier. Il ne frappe pas les yeux comme les célèbres montagnes de Suisse, ou les bords pittoresques du Rhin. Notre pays d'Ardenne doit être compris avec le cœur; le charme ne se goûte pas du premier coup pour le visiteur,



le vulgaire même passera sans s'y arrêter. Le penseur reviendra souvent et ne l'oubliera jamais.

Si les larges horizons ont leur grande mélancolie, dans les vallées le charme intime revient avec les prés verdoyants arrosés d'eaux claires et courantes, roulant, soit entre des berges fleuries, soit au milieu des éboulis moussus de roches effritées, soit en s'enfonçant sous le couvert des chênes de la forêt. Elles sont si coquettes et si bavardes, nos eaux ardennaises ; transparentes et vives, on peut y suivre de l'œil la truite qui file comme une flèche sous le regard curieux, ou le somnolent brochet, chauffant au soleil son dos vert à dessins noirs.

Le plus gros des cours d'eaux du pays, l'Eau Noire, arrose toute la longue vallée appelée : *Les fonds de l'Eau*, commençant à la frontière française vers les Rièzes jusque Couvin. La rivière traverse Couvin et continue son cours vers Vireux où elle va se jeter dans la Meuse. C'est un ruisseau naïf l'été, roulant ses ondes cristallines sur un lit de cailloux, s'enfonçant ici dans une montagne, en ressortant une lieue plus loin, zigzaguant dans les prés comme un ruban moiré couleur ciel, mais l'hiver c'est un torrent bouillonnant, débordant, furieux, abimant les berges de son lit qu'il ronge dans sa rage aveugle, et emportant même parfois les arbres et les ponts.

Le long de l'Eau Noire se massait jadis l'unique industrie du pays, très riche en fer. Cette industrie consistait en fourneaux où l'on faisait du fer au charbon de bois. Toutes les fonderies et les forges s'installaient au bord de la petite rivière, force motrice naturelle, au milieu des bois qui alimentaient le feu, au pied des montagnes fournissant le minerai. Aussi la partie masculine de la population pouvait presque se partager en quatre états : les forgerons, les mineurs, les bûcherons et les cultivateurs, et ces deux derniers états occupaient plus des deux tiers des hommes, les forges de ce temps n'employant jamais une grande quantité d'ouvriers.

C'est donc surtout un pays agricole que le canton de Couvin, presque exclusivement agricole puisque forges et mines ont disparu. Du reste tout le sud de la province de Namur est dans le même cas. Ce n'est que depuis bien peu d'années qu'on recommence avec succès à Couvin l'industrie du fer sous la formes de fonderies de poêles.

Malheureusement les beautés pittoresques d'une contrée ne rendent pas son sol plus riche. Sauf quelques vallées étroites, le reste des plaines comme le renflement des côteaux est à peine couvert d'une mince couche de terre végétale, parfois même elle manque complètement. Ce sont alors de grands espaces couverts d'une petite herbe courte et glissante qui grille dès les premiers soleils ardents ; parfois ces sortes de landes sont entrecoupées de boqueteaux, de buissons, de chênes, d'épines, de genévriers et autres arbrisseaux rustiques et sauvages. La plupart des terres cultivées

ont été formées péniblement par un nettoyage patient et journalier du terrain et malheureusement aussi par le déboisement, lequel a fourni pendant les premières années de belles moissons, grâce à l'humus formé par les débris amoncelés de feuilles et de terreau, mais qui, une fois cet engrais épuisé, n'a plus donné que de misérables récoltes.

Au commencement de ce siècle, on a déboisé à grands coups par spéculation et par ignorance des vrais intérêts du pays. Maintenant on regrette la folie des parents, on reboise, mais il faut du temps pour faire pousser les arbres !

Il reste pourtant beaucoup de forêts et c'est la richesse de la plus grande partie des villages de la contrée. C'est dans les bois qu'on trouve le travail presque toute l'année. Au printemps, les plantations, les écorçages, les fagottages, en automne l'abattage. C'est là qu'on va ramasser le bois mort, qu'on va fauciller la litière, cueillir les fraises, les framboises, les noisettes qui sont revendues aux bourgeois gourmands. C'est là qu'on trouve mille petites ressources qui aident au ménage sans compter la part *d'affouage* que chaque foyer reçoit annuellement. Cet affouage consiste en un bon lot de bois à chauffer et un morceau de terrain à cultiver pour l'année. Comme les plus pauvres ont le même droit que les plus riches, la misère, telle qu'on la rencontre dans les villes, n'est pas possible.

Si nous nous sommes un peu étendus sur la description du pays, c'est que, entre la configuration d'un sol, sa nature, ses ressources et les hommes qui l'habitent, il y a des rapports intimes ; la race qui vit dans un pays s'est en quelque sorte moulée à ce pays. Ses idées, son caractère reflètent le ciel qu'elle contemple toujours. Morne, froid, sombre ou gai, bleu ensoleillé, il fait, dans l'âme de l'homme rayonner son soleil ou l'embrume de ses nuages.

La population des bois est plus sauvage que celle des pays découverts, et même dans le petit coin du monde qui nous occupe, on distingue des nuances entre les deux espèces de paysans, habitant cependant si près les uns des autres. Mais tous vivant de la terre, ils lui rapportent tout. Leurs plaisirs, leurs fêtes, les variations de leur existence se règlent sur le cycle annuel de la production terrestre.

S'étonnera-t-on, après cela, que la conscription y soit acceptée sans enthousiasme, et comme une très dure nécessité.

De tous les événements qui, chaque année, reviennent régulièrement, aucun n'émeut aussi vivement les populations que le tirage au sort. C'est que, pour toutes ces familles de cultivateurs, le départ du fils est un grand malheur, une perte inappréciable. Il faut avoir vécu au milieu de ce peuple rural pour comprendre l'importance de ce fameux impôt du sang qui pèse si lourd sur lui, et lui semblera plus lourd et plus pénible à mesure qu'on lui ôtera ce qui lui reste de respect et d'affection pour la patrie et la religion.



Aux environs de Couvin

Sans entrer dans une discussion violente qui ferait encore noircir bien des pages, constatons simplement combien le recrutement par le sort est accepté avec peu d'entrain dans les campagnes. Pour le fermier, l'artisan, le petit cultivateur, le fils est à la fois l'aide, le valet, le remplaçant. Il ne coûte rien et rapporte. Par lui on est soutenu dans le travail, on peut entreprendre telle culture, telle amélioration qu'on ne ferait pas s'il fallait payer un ouvrier. Sur le fils, le père déjà cassé par l'âge ou le travail, peut se reposer avec confiance car les intérêts sont communs. Au printemps quelle aubaine de pouvoir pousser ses chevaux dans le sillon quand un solide garçon sème à grands bras le grain devant vous ! Quel plaisir de partir en famille pour la forêt, dès l'aube. C'est alors que le bois rapporte si la lune rousse n'est pas trop aigre et laisse monter la sève sous l'écorce comme un flot généreux.

On s'en va, père et fils, le havre-sac sur le dos, contenant le pain et le fromage pour se nourrir et les os bien effilés avec lesquels on fendra l'écorce pour l'arracher d'un seul mouvement, rapide et sûr et la jeter en tas par terre. Quand le soir le tas est gros il représente une bonne somme qui, additionnée tous les jours pendant la bonne saison de l'écorçage, fera un gros sac. La famille aura tout au moins du pain sur la planche pendant le reste de l'année.

Mais si on est seul, malheur ! La besogne est bien plus lente, il faut s'arrêter pour réparer ses outils, pour faire les tas, pour préparer le café, aussi la mesure d'écorces est petite, surtout si, après la nuit passée dans la hutte de mottes de gazon, hâtivement dressée, on se sent tout raidi de rhumatismes au matin. Oui, il fait bon avoir son garçon avec soi, pense le père, partant tristement seul pour l'ouvrage pendant que le fils, en balayant la morne cour de la caserne revoit, les yeux mi-clos, la grande forêt, encore à peine verdoyante, s'illuminant si radieusement au soleil printanier, tandis que les faisans s'envolent par couples au bord du bois, et que le ciel bleu, très doux, apparaît à travers les grandes branches dénudées des arbres.

C'est donc, pour toute cette population, un vrai malheur de tomber au sort, voilà pourquoi le jour du tirage est le plus grave des jours de l'année. Que ne ferait-on pas pour se préserver du mauvais numéro ?

Chez la plupart des cultivateurs ou des ouvriers ruraux le remplaçant est un luxe que personne ne songe à se donner. Bien peu de pères ont de quoi faire une telle dépense. C'est bon pour les bourgeois, les « Monsieur ». Si, par hasard, quelques uns ont péniblement amassé une petite épargne, certes on ne l'emploiera pas à se payer un remplaçant. L'argent, pour le paysan, est une chose précieuse. Entre le fils et le magot, pas d'hésitation possible.

Et les jours approchent de ce terrible moment. Le père se tourmente et

s'agite, la mère s'attriste et le fils s'inquiète du sort qu'on a à la caserne, dont on conte tant de choses effrayantes.

Pieusement la mère commence une série de pèlerinages et de neuvaines, car le sentiment religieux est encore très profond dans cette population, malgré sa morale, souvent trop élastique. Mais la religion mal éclairée chez les uns, méconnue chez les autres, dégénère trop fréquemment en superstition et s'il est un temps où les croyances populaires les plus extraordinaires s'étaient au grand jour, c'est bien au moment du tirage au sort.

Il faut ici cependant séparer nettement la classe plus éclairée et foncièrement religieuse, du bas peuple ignorant et crédule, c'est dans cette dernière classe que prospèrent toutes les erreurs et toutes les superstitions.

Angoissé par la peur du mauvais numéro, le futur milicien qui compte sur sa mère pour implorer les saints, cherche de son côté des moyens de conjurer le sort. Il est tout prêt à écouter le magicien.

Car il y a encore des magiciens dans ces villages, du moins dans certains villages. Les paysans les appellent des « mauvais hommes » mais n'en usent pas moins à l'occasion. Il y a aussi des sorcières remplissant le même rôle que les sorciers et guère plus recommandables quant à la réputation.

Une de ces sorcières, morte l'an dernier à Couvin donnait, dit-on, le mauvais sort en entrant dans les maisons. La nuit, dans sa vieille mesure, on pouvait la voir par l'entrebaillement des volets, assise par terre au milieu d'un cercle de chandelles allumées, marmottant des paroles inintelligibles avec des gestes bizarres. Généralement, sorciers ou sorcières sont des fainéants qui préfèrent exploiter la crédulité publique que de gagner leur vie honorablement. Cependant, parmi ces gens il en est qui se disent sorciers de père en fils. Ils se sont transmis des formules de recettes ridicules ou extraordinaires et possèdent de vieux grimoires pour expliquer les songes et instruire les ignorants des mystères de la magie. Ils guérissent du secret. On appelle guérir du secret certaines formules, vrai charabia, sans queue ni tête, que les guérisseurs viennent dire au-dessus des malades. Ce sont souvent des prières dites à rebours. On fait aussi avaler au malade ces prières écrites sur un morceau de papier. Beaucoup de pauvres diables préfèrent faire venir le sorcier que le médecin et cela ne leur coûte pas meilleur marché.

Mais au moment du tirage, les magiciens ont beaucoup à faire. Les inquiétudes sur l'avenir augmentent et comme il n'est aucun moyen naturel de tirer sûrement un bon numéro, on a recours au surnaturel, ou du moins à ce qu'on croit tel. On va alors trouver les « mauvais hommes » pour leur demander leurs mystérieux secrets. On frissonne bien un peu en écoutant

ces recettes biscornues; ce qui reste de bons sens et de chrétien dans l'âme se révolte instinctivement, mais on écoute néanmoins et on finit par suivre docilement l'ordonnance. Généralement le macabre joue un grand rôle. D'abord *les magies*, pour être bonnes, se pratiquent la nuit, ensuite beaucoup de ces opérations doivent avoir lieu au cimetière ou par le moyen d'ossements, de morceaux de cercueils ou autres objets lugubres.

Un usage très suivi et surtout particulier à Couvin, consiste en neuvaines de nuit. C'est la seule opération mystérieuse qu'on pratique en commun, il est vrai qu'elle est simplement superstitieuse. Pour faire partie de la neuvaine de nuit on doit, condition *sine quâ non*, être revêtu de la grande mante noire à capuchon, dernier vestige du costume national. Si donc le milicien où l'un de ses parents mâles veut être de la réunion, il doit aussi se revêtir de la mante. Si le hasard vous amenait la nuit dans les rues de Couvin, vous pourriez voir descendre de la *Rovalague*, la rue la plus escarpée et la plus pittoresque de la ville, une théorie d'ombres noires marchant d'un pas mesuré en marmottant des prières à mi-voix. C'est une neuvaine de nuit. Suivez-là, elle doit prendre à rebours le chemin de la procession. Quand elle arrivera devant une des chapelles où la procession s'arrête, toutes ces ombres s'arrêteront aussi. Vous les verrez s'esseoir en rond devant la chapelle, rester quelques instants en silence, puis, se relever et marcher jusqu'à une autre chapelle pour recommencer la même cérémonie.

Une autre pratique consista à faire le chemin de la croix à rebours. Il est à remarquer que presque toutes ces pratiques plus ou moins entachées de sorcellerie se font à rebours des exercices religieux et cette remarque est digne d'attention à cause de sa signification diabolique. On fait aussi le signe de la croix à rebours.

Du reste cette empreinte diabolique est encore plus visible dans ce qu'on appelle nettement : « les magies ». Presque toutes les *magies* ont pour objet principal la profanation d'une chose sainte. Mutiler les Christ suspendus aux croix des grand'routes et surtout tracer dans leurs pieds des croix avec de grosses pointes de clous. Prendre une statue de saint, la traîner dans la boue la corde au cou, puis la suspendre en la frappant avec sept baguettes de coudrier, planter des clous dans les statues saintes, voilà diverses magies usitées et qui ont bien un caractère impie. Les magies faites au cimetière ne sont pas meilleures, loin de là, seulement il est très difficile de les connaître exactement parce que les intéressées et ceux qui les ont pratiquées ne se vantent jamais d'en avoir usé. Chose bizarre, ces superstitions si fréquentes ne sont jamais avouées par ceux qui s'en sont rendus coupable; il y a comme une sorte de honte à les pratiquer même aux yeux des moins croyants.

C'est en vue de préserver les statues et les objets pieux de ces profanations que, vers l'époque des tirages, les prêtres redoublent de surveillance dans les églises. On s'assure de la solidité des grilles et des portes des petites chapelles dans les campagnes et malgré tout il ne se passe pas d'année que des dégâts ne soient commis.

Une amulette très estimée, c'est un des cinq grains d'encens que le prêtre enfonce dans le cierge pascal, le samedi saint; cela préserve infailliblement du mauvais sort.

Au dernier tirage on trouva, dans un champ tout près de Couvin un infortuné milicien qui, couvert d'un drap, était à califourchon sur une vache les bras étendus avec une bougie allumée dans chaque main. C'était une *magie* qu'on lui avait assuré être excellente s'il parvenait à rester sur sa vache jusqu'à ce que les bougies fussent complètement brûlées.

Toutes ces bizarreries sont acceptées par les jeunes gens et c'est en vain qu'on essaierait de leur démontrer la stupidité de ces actes. Ils en rient les premiers après, mais avant le tirage, ils assurent qu'il ne faut rien négliger pour se rendre le sort favorable.

Enfin le jour du tirage se lève, mais bien longtemps avant l'aube toute la famille est debout. Pendant qu'à Couvin les cabaretiers se préparent à une journée de gain exceptionnel, on commence déjà à voir les routes se couvrir de familles en marche, car tout le monde accompagne le milicien, père, mère, frères et sœurs, personne ne voudrait y manquer; c'est comme une marque d'affection qu'on donne à celui qui va peut-être devoir partir. On veut lui faire escorte avec une sorte de solennité. Aussi tous les ouvriers en journée ont-ils congé. Ce jour là dans beaucoup d'ateliers on chôme.

Une superstition très générale consiste à croire que se mêler à une autre famille de milicien et surtout accepter quoique ce soit d'un milicien ou d'un de ses proches, c'est s'attirer sans faute un mauvais numéro. Aussi chaque famille se groupe en ayant soin de s'écarter le plus possible des autres groupes familiaux. Deux causes contribuent à cette manière d'agir qui est dénuée de toute charité chrétienne. La première c'est qu'on craint la contagion de la mauvaise chance, la seconde c'est qu'on est persuadé que le milicien qui a pratiqué des magies, donnera la mauvaise chance à celui qui le suit au tirage au sort. De là aussi des accusations qui dégénèrent en querelles violentes. Il est arrivé plus d'une fois que le milicien accusé de magie en soit réduit à prouver son innocence par une épreuve ressuscitée du moyen âge. En effet, parmi ce monde de crédules superstitieux on croit que le milicien qui touche un morceau de fer le jour du tirage détruit du même coup tout l'effet des magies qu'il aurait pu faire avant pour se

procurer un bon numéro. Alors l'accusé de sorcellerie n'a d'autre ressource, pour prouver son innocence que de saisir le premier objet de fer venu, tout le monde est convaincu aussitôt.

Le coup d'œil de la place de Couvin est très pittoresque, au moment du tirage. On accompagne les héros du jour jusqu'à l'hôtel de ville. Les femmes vont s'asseoir sur les marches des portes, voire même sur l'escalier à rampe de l'Église qui domine la place. On grignote un morceau de pain en attendant l'appel. Le tambour parcourt les environs, les curieux affluent ; on échange ses craintes et ses sympathies et lorsque le milicien part pour aller tirer, le cœur tremblant, ce sont des recommandations anxieuses de la mère, des sœurs, de tous.

— Surtout ne salue personne et ne parle à personne.

— Pars bien du pied gauche.

Et lui, faraud, se redressant, la casquette de travers, marchant avec ce mouvement des hanches du paysan endimanché, monte les marches de l'hôtel de ville, le cœur battant, suivi des yeux par tous les siens bien plus émus encore que lui.

Et les marchandes de coquardes, de rubans et de fleurs approchent leur étalage ; ceux qui ont tiré les assiègent ; qu'ils aient un bon ou un mauvais numéro, il faut s'empanacher, chanter, crier le plus possible. Les mères se retirent en pleurant, en pensant au fils qui va partir, celles plus heureuses se racontent maintenant sans crainte de maléfices, leurs angoisses et leurs soucis, pendant que les jeunes gens de chaque village, bras dessus bras dessous, fraternellement, oubliant les accusations du matin, traversent la ville en hurlant des chansons joyeuses. Les sorciers remettent leurs grimoires de côté jusqu'à l'an prochain. Ont-ils fait de bonnes affaires ? C'est ce qu'on ignore. Ils ne disent rien, leur métier est d'être discret, mais il est à présumer qu'ils travaillent surtout pour l'amour de l'art car tout ce qui passe dans nos villages, comme sorcier ou sorcière, est généralement pauvre et ne s'enrichit pas.

Il est probable que les derniers restes de cette race finiront eux-mêmes par faire place aux somnambules et voyantes qui sont des sorcières plus fin-de-siècle. L'antique vieille femme qui s'en va mystérieusement le soir dans les champs cueillir des herbes à la lune est un type des siècles passés bien acclimaté dans ce pays où les procès de sorcellerie aux XVI^e et XVII^e siècles ont été plus nombreux que dans nulle autre contrée. Il ne faudrait pas en conclure que nos paysans sont plus bornés que dans d'autres pays. Mais il semble qu'à l'aspect un peu triste et sévère du pays, l'âme de l'habitant incline aux croyances sombres d'un surnaturel diabolique qui n'infirmes, du reste, en rien, sa religion, mais semble inné avec la race.

Un jour, peut-être, l'égalité universelle aura raison de ces croyances

naïves, derniers vestiges des antiques mœurs si pittoresques de nos pères. Mais en attendant que le monde soit devenu un immense et monotone réceptacle de savants de même espèce, étudions ce qui nous reste du passé. comme nous étudions un bibelot précieux, souvenir d'un âge disparu ; travail mystérieux d'une main inconnue. Un jour peut-être, il n'y aura plus de bibelots à étudier, on aura élevé une grande muraille entre le passé et le présent. En viendra-t-on aussi à supprimer le soldat ?

MARIE DE VILLERMONT.

De la seconde Nature

Le hasard est souvent cause de nos habitudes. Une rencontre, une visite, une promenade, quelque chose à brusquement frappé notre imagination, ce quelque chose nous a plu aujourd'hui, nous recommençons demain et, sans nous en douter même, nous acquérons une disposition naturelle qui tend à la répétition de nos actes : de là, l'habitude, ce mal persistant, qu'une grande force de volonté peut seule arriver quelquefois à guérir.

Nous avons tous nos manies, nos vices et nos petites habitudes, tour à tour bonnes où mauvaises, selon l'éducation et les instincts de chacun de nous. Comme toutes les parties de notre être sont susceptibles d'habitudes, nous vivons presque d'habitudes ; l'âme comme le corps, la sensibilité comme l'activité, le jugement comme la mémoire, sont des parties de nous-mêmes susceptibles à s'habituer à nos idées les plus fantaisistes.

Si régulièrement vous allez chaque jour d'un point à un autre, soit pour vaquer à vos affaires, soit par hygiène, régulièrement vous passerez par le même chemin, vous arrêtant aux mêmes magasins, pour voir tous les jours les mêmes objets ; vous finissez par vous intéresser à ces objets ; prenant votre journal au même marchand par habitude, et toujours par habitude vous recommencez tous les jours.

N'est-il pas à remarquer qu'une personne attachée à un établissement quelconque, où elle passe toutes ses journées ou toutes ses soirées,

selon ses fonctions, se plaît à y revenir un jour de congé? N'est-ce pas la puissance de l'habitude, qui pousse cette personne à revenir, là, où elle passe la plus grande partie de son temps?

Nos habitudes sont tantôt actives, tantôt passives; actives quand elles dépendent de notre volonté d'action; passives, dans l'habitude du désir; souvent les désirs tournés en habitude constituent la passion. Si chacun de nous faisait son petit examen de conscience, nous serions peut-être très étonnés de nous découvrir tant de passions, mais comme en général nous sommes tous d'une indulgence extrême pour notre petite personne, nous appelons cela avoir « des faiblesses ». C'est plus excusable à nos propres yeux. L'ivrogne, ou le joueur passionné ne vous confesseront jamais avoir la passion du vin ou des cartes. Histoire de s'amuser, de passer quelques heures au cercle, diront-ils, mais avouer leur faute? allons donc! jamais!

Il est cependant une passion que l'on avoue franchement, c'est l'affection portée à quelqu'un. Particulièrement les hommes d'un naturel accessible aux caprices du cœur confessent facilement les passions qu'ils ont eues pour telle ou telle femme. Et, qui plus est, ils les exagèrent même quelquefois à plaisir. Dans la conversation courante, le mot passion s'applique pour démontrer l'admiration ou un goût prononcé pour une chose quelconque.

Les actes devenus habituels s'exécutent avec beaucoup plus de facilité, de promptitude, de précision, comme on peut l'observer dans les artistes qui exécutent d'un instrument de musique; malheureusement nos habitudes s'emparent en même temps de notre volonté, et l'empire de notre liberté sur ces actes diminue peu à peu. Le penchant à les reproduire devient le plus fort et finit par nous dominer : c'est ce qui a fait dire que l'habitude était une seconde nature.

Au mal on s'habitue vite; hommes, femmes, enfants, nous sommes tous portés, plutôt aux mauvaises habitudes. Les bébés se fourrent les doigts dans le nez, les hommes se grisent, jouent, etc., les femmes deviennent menteuses, capricieuses, coquettes, par esprit d'imitation d'abord, dégénéré en habitude ensuite. Dès les premiers jours printaniers, tous le monde songe à quitter la capitale, l'habitude nous fait aller passer deux mois dans une station balnéaire; on ne sait où aller, mais n'importe, il faut partir pour faire comme tous les ans.

Jusqu'ici, l'habitude est sans conséquences, nous n'avons traité que des caprices d'hommes désœuvrés ou de femmes mal élevées, mais il est des habitudes de nature à dégénérer l'esprit ou l'intelligence, les impressions que laissent en nous les faits habituels s'affaiblissent graduellement et s'émeussent au point qu'on cesse presque d'en avoir conscience : ceci

s'observe surtout pour les sensations trop répétées ou continues, comme les saveurs, les odeurs, etc. Et les blasés, cette classe d'hommes devenus inutiles pour la société et même pour leur famille, ne sont-ils pas des êtres par trop habitués aux plaisirs et aux jouissances de la vie? Alors ils deviennent fastidieux pour leur entourage et l'existence pour eux devient une série de jours fades, sans joies, sans amour, sans chagrins, sans plaisirs, et, insensibles à la douleur comme à la joie, tout meurt en eux; ils deviennent des brutes dépourvues de sens moral et d'intelligence.

Les animaux sont, comme les hommes, susceptibles d'habitudes; c'est sur cette aptitude qu'est fondée leur éducatibilité. On croit même avoir remarqué, chez les animaux, les habitudes acquises se transmettre de génération en génération. Sans discuter l'exactitude du fait, sa possibilité s'appliquerait aux bêtes seulement, dans le sens intellectuel, l'habitude chez certains animaux est presque de l'intelligence; chez l'homme l'habitude étant chose essentiellement personnelle, l'hérédité ne saurait être admise, comme le talent par exemple, qui se développe souvent chez tous les membres d'une même famille, particulièrement la musique et la littérature.

La nature cependant se plaît parfois dans les contrastes et bien des héros de naissance obscure ont immortalisé leur nom. Mais le contraire se produit souvent, particulièrement dans les classes élevées et dans les maisons souveraines, où des rois illustres font souche de véritables nullités portant sur la tête une couronne impériale.

JEAN CLADIER.

La Campagne de 1812

MÉMOIRE DES OPÉRATIONS FAITES EN RUSSIE, PAR LA DIVISION DE LA JEUNE GARDE
COMMANDÉE PAR LE GÉNÉRAL COMTE ROGNET

(Suite.)

Pendant que ces scènes d'horreur avaient lieu, le corps du prince d'Eckmühl se retirait en passant en arrière de la jeune garde, hors de la portée du canon, tout à fait éparpillé, dans la plus grande confusion. Cependant, quelques troupes, que l'on dit appartenir à la division Compans, vinrent se placer à la gauche de la division. Malgré tous ces désordres, et sans faire aucun mouvement, la jeune garde tint en bataille jusqu'au soir, essuyant tout le feu des batteries ennemies, qui lui firent éprouver des pertes considérables; sa contenance ferme en imposa à l'ennemi, au point qu'il n'osa jamais l'aborder.

Enfin, lorsque le corps du prince d'Eckmühl fut passé, la division Laborde, qui tenait l'extrême droite et qui était appuyée au ravin de Krasuve, commença le mouvement de retraite. Elle n'eût que quelques toises à parcourir pour être à couvert du feu de l'artillerie ennemie, la division Rognet suivit ce mouvement et ferma la marche.

Cette retraite eût lieu avec un ordre admirable et, afin de donner moins de prise à l'artillerie ennemie, le mouvement se fit par le flanc, au pas ordinaire, s'arrêtant tous les dix pas, pour faire face en tête; c'est dans cet état que la division Rognet, qui se trouvait à l'extrême droite de l'ennemi, eût à parcourir tout le front de la ligne; pas un seul rang ne fut rompu, et l'ordre le plus parfait fut conservé. Elle arriva à Krasnoë vers les trois heures. A dater de ce moment, l'ennemi cessa de l'inquiéter; elle se mit en marche de suite pour Liadoin, où elle rejoignit pendant la nuit la Vieille garde.

Les officiers de la division ont, pendant cette journée extraordinaire, donné des preuves de bravoure et de dévouement dignes d'admiration. Tous se sont surpassés, mais c'est surtout lorsque le 1^{er} régiment de tirailleurs se porta en avant pour protéger le 1^{er} régiment de voltigeurs, que le chef de bataillon Pailles et l'adjudant-major Chicot se distinguèrent plus particulièrement. La division eût, dans la journée mémorable du 17 novembre 1812, 41 officiers tués ou blessés, et 761 sous-officiers ou soldats. Parmi les officiers blessés, se trouve le colonel Lenoir, commandant le 1^{er} régiment de tirailleurs, qui eût une jambe emportée au commencement de l'action.

Dans le nombre des officiers et soldats blessés, une trentaine seulement purent suivre. Le restant fut laissé, faute de moyens de transport, sur le champ de bataille, couvert de glace et de neige. Ils y sont morts.

La barbarie avec laquelle les russes traitaient les malheureux prisonniers, n'a jamais eu d'exemple; le trait suivant, extrait du rapport d'un brave officier qui a eu le bonheur de survivre à toutes ces calamités, en donne une idée.

« Le capitaine du génie Lacoste fut conduit devant le général Miloradovitch, qui lui demanda combien de troupes Napoléon avait avec lui. Il ne fut pas difficile de lui faire croire qu'elles étaient bien plus nombreuses qu'elles ne l'étaient en effet. Les généraux russes croyaient avoir encore besoin de beaucoup de circonspection et de prudence.

» On établit le dépôt des prisonniers dans un village à quelque distance, où on réunit environ 4,000 soldats et 400 officiers ou employés des diverses administrations de l'armée. Les soldats au bivouac et les officiers sous des granges ouvertes, mais gardés et traités avec la plus grande barbarie par des officiers armés de piques. Pendant les quatre jours qu'on a attendu le départ, il n'a été distribué aucun vivre, il y est mort environ 1,000 hommes, dont on laissait les corps, dépouillés, quelquefois avant la mort, par nos gardiens, au milieu du bivouac des camarades. Le commandement de ce dépôt fut confié pour la route à un officier de milice, qui laissait absolument mourir de faim les soldats. Ils bivouaquaient sur la neige autour des villages dans les maisons desquels on laissait entrer les officiers. Les soldats ont été réduits pendant plusieurs jours à manger la chair des camarades morts. Ainsi ils se sont trouvés réduits, à leur arrivée à Ovel, deux mois après, au nombre de 420, et les officiers à 80 ».

Le 26 novembre 1812, la division suivit le mouvement du corps du maréchal Oudinot, passa la Bérézina et prit position sur la rive droite à cheval sur la route de Borizow, en face des ponts qui servaient de passage à l'armée. Le prince de Neufchâtel qui, depuis Krasnoï, faisait partie de la division, fut chargé de la garde des ponts du grand marais, sur la route que devait tenir l'armée pour se rendre à Vilna. Il n'est aucun doute que si l'ennemi les eût brûlés, comme il le devait, dans son intérêt, l'armée et l'Empereur auraient été faits prisonniers.

A la bataille de Bérézina, le 29 novembre, la division servait de réserve au prince de la Morkowa ; vers le soir, elle prit part à l'engagement et les mouvements qu'elle fit et sa bonne conduite, contribuèrent efficacement au succès de cette journée. Elle fit éprouver beaucoup de pertes à l'ennemi, et garda pendant la nuit le champ de bataille. Le maréchal Ney coucha dans le bivouac des avant-postes.

Le 29, elle suivit le mouvement de la Vieille garde sur Vilna. Le 8 décembre, à Vilna, les débris de la division Laborde furent réunis à la division Rognet.

Le 1^{er} janvier, une brigade d'élite napolitaine fut également réunie à la division Rognet. Cette brigade fut ensuite dirigée sur Dantzig.

A dater de ce jour, la division faisait l'arrière-garde des troupes qui se dirigeaient sur Posen ou à Zempelbourg, une affaire de peu d'importance, qui cependant força l'ennemi à ne plus se présenter devant elle.

Enfin, le 15 janvier 1813, à Posen, tout ce qui faisait partie de la Jeune garde reçut l'ordre de se rendre sur le Rhin pour s'y réorganiser. Ainsi se terminent les opérations de la division Rognet, pendant cette campagne trop malheureusement célèbre.

L'empereur donna l'ordre au général Rognet de réunir tout ce qui appartenait à la Vieille garde, d'en former un corps, et de se diriger sur Paris les officiers et les sous-officiers qui n'y seraient pas nécessaires. Des débris de cette Vieille garde, il fut formé deux bataillons. Ce corps, avec les velites de Turin et de Florence, ainsi que la brigade Rothembourg, Jeune garde, qui venait de France, formèrent une division dont le général Rognet prit le commandement sous les ordres du prince Eugène. Toute l'armée a été à même d'apprécier les services que cette division a rendus pendant cette campagne célèbre, que les savantes manœuvres du prince Eugène, et les résultats qu'elles ont obtenus, ont rendu classiques.

Enfin, c'est cette division qui formait le corps de Vieille garde à la bataille de Lutzen, Bantzen et Wurchem ; le général Rognet la commanda jusqu'à l'époque de l'armistice de Dresde où il fut chargé du camp de Kœnigstein.

VICOMTE DE GROUCHY.

FIN

Suite d'un Carnaval

VII

En s'éveillant le lendemain dans son grand lit solennel, au milieu de ses courtines de soie, Vittoria regarda autour d'elle, presque étonnée. Elle se sentait si différente, ce matin ?

Une joie profonde, immense, remplissait son cœur à l'étouffer. Elle aurait désormais un but dans sa vie, elle ne serait plus seule, elle pourrait donner toute son affection à un être qui la lui rendrait. Comment avait-elle pu vivre jusqu'ici dans cette solitude, dans ce mutisme de sentiments que son existence entre son père et sa tante lui imposait ? Comment n'en avait-elle pas souffert davantage ? Ce qu'elle avait à dire à André ? Mais c'était à s'y perdre. Des jours ne suffiraient pas pour tout écouler ! Et puis, que c'est donc bon d'être aimée, de se l'entendre dire et avec quelle passion ? Et Vittoria fermait les yeux pour mieux écouter dans l'écho de son âme, cette voix vibrante qui lui disait son amour.

Pourquoi cependant y avait-il dans son accent comme une note douloureuse ?

Vittoria se répondait bien vite avec un sourire confiant :

— C'est qu'il souffrait dans sa fierté de n'avoir autre chose à m'offrir que son cœur ! Comme si ce cœur ne valait pas à mes yeux tous les trésors ?

Ah ! le bon réveil que celui d'une fiancée au lendemain de ses fiançailles, quand la vie se présente toute pleine d'amour, de joie, d'espérance ?

Sans doute, hier, ils n'avaient fait qu'effleurer cette grave question du mariage. Des importuns survenus les empêchèrent de continuer une conversation si tendrement commencée. A peine purent-ils se donner rapidement un rendez-vous.

Elle allait donc le revoir, et ce serait ainsi tous les jours désormais. Il viendrait autant que son service le lui permettait, jusqu'à ce qu'il s'établisse comme un fils dans le palais des Frasini ! Ah ! la douce vie qu'on mènerait alors ! . . .

Il semblait difficile, à la princesse, de sortir de la béate torpeur de ses rêveries, et cependant il fallait qu'elle parle à son père ce matin même, et assez tôt pour n'être pas interrompue par quelque savant ou quelque prélat.

Elle ne craignait pas cet entretien, ne doutait pas du consentement paternel, mais elle n'avait pas voulu que Rocmart vint chez elle avant d'avoir prévenu le prince Frasini. C'est pour cela que le rendez-vous fixé la veille serait au jardin des Césars, un endroit à souhait, fréquenté seulement des touristes, qui ne les gêneraient pas.

Vittoria fit un effort sur elle-même et sauta de son lit. Sur un fauteuil, sa robe de la soirée étalait les plis épais de son damas blanc. La rose cueillie par André auprès de la Fontaine de l'Amour, se fanait au corsage. La princesse la prit et la porta à ses lèvres. Elle se sentait enfant et eût voulu crier sa joie au monde entier. La femme de chambre, qui entra, fût reçue avec un sourire heureux qu'elle ne connaissait pas et, toute effarée, regardait sa maîtresse.

Il fallût l'habiller très vite car, maintenant, Vittoria était très pressée d'aller trouver son père et, quand enfin elle entra dans le cabinet de travail du prince Frasini, celui-ci se disposait à sortir.

— Tu t'en vas ? dit la jeune fille après l'avoir embrassé.

— Mais oui. As-tu quelque chose à me dire, enfant ! Sais-tu que tu te fais rare ici,

dit-il, en passant sa main sur la tête de sa fille. Depuis cet hiver, tu es devenue mondaine, frivole, j'ai perdu mon secrétaire?

Vittoria rougit un peu. C'est vrai que depuis quelque temps elle ne descendait plus guère pour aider son père dans ses travaux.

— Je voulais te parler, dit-elle, mais si tu es pressé?...

— C'est-à-dire que Monseigneur Marberi, et deux autres de nos évêques, m'attendent au Vatican, où ils doivent étudier quelques pièces utiles à leurs travaux conciliaires, et que j'ai promis de les aider, mais je puis attendre une ou deux minutes, dit-il en se rasseyant. C'est donc bien grave?

— Oui, j'ai envie de me marier.

— Te marier? Toi? fit le prince avec autant d'étonnement que si jamais cette idée ne fût venue à sa pensée.

— Mais oui, toi-même tu m'y as plus d'une fois engagé; maintenant cela n'a pas l'air de te faire plaisir?

— Plaisir, non, tu sais quelle bonne petite vie nous menions ensemble, nous étions si bien ainsi. Un mari va t'enlever, et, pour ta tante et moi, ce sera un grand vide...

— Mais père chéri, je n'ai pas l'intention de te quitter. J'aimerais mille fois mieux ne pas me marier que de te laisser seul. s'écria vivement Vittoria.

— Ah! tant mieux! Alors tu as trouvé un mari qui est tout prêt à venir s'installer chez nous, comme cela, ... tout simplement?

— Oui, c'est ainsi. J'ai trouvé un mari qui sera pour toi un fils, un fils excellent.

— Et il s'appelle?

— Rocmart, c'est André de Rocmart, le zouave, l'ami du marquis de Traslin, tu sais?

— Rocmart? Je ne me souviens pas du tout?

— Mais papa, celui qui m'a jeté un bouquet de roses le Mardi-Gras?

— Ah! c'est possible, je ne me rappelle pas, fit le prince qui cherchait dans ses souvenirs, en vain. L'ai-je vu, ce Rocmart?

— Comment si tu l'as vu? Mais cinquante fois, dans toutes les soirées, partout!

— J'avoue qu'il ne m'a pas fait grande impression, car je n'ai aucun souvenir de lui. Vittoria soupira. Comment André de Rocmart pouvait-il passer inaperçu?

— Eh bien, dit-elle en se faisant câline, tu referas mieux sa connaissance désormais, et tu verras que tu en seras enchanté.

— Sans doute, il le faudra bien, s'il t'enchanté tout d'abord, dit le prince avec un peu de mélancolie. Les enfants doivent à leur tour, comme les oiseaux, faire leur nid, mais il faut que les parents s'y habituent...

— Puisque je ne te quitterai pas, père chéri, dit Vittoria en entourant de ses bras le cou de son père. Tu verras, rien ne sera changé dans tes habitudes, tu auras au contraire un secrétaire de plus, car André n'est pas un de ces jeunes gens mondains, toujours en quête de plaisirs, il est comme moi, sérieux et casanier... Nous travaillerons à trois au lieu de deux...

— Chère enjoleuse, dit le prince en rendant à sa fille ses baisers, tu me fais faire tout ce que tu veux. Qu'il vienne donc, ce séducteur qui a réussi à t'enflammer, toi, que je croyais invincible; puisque tu l'aimes, je l'aimerai. Il se leva, regarda sa montre, et fit un geste d'effroi.

— Onze heures, s'écria-t-il en saisissant son chapeau, et j'avais promis d'être là à dix heures. Monseigneur Marberi, qui ne peut pas commencer sans moi, va être furieux. Ne m'attends pas pour déjeuner. Il sortit rapidement, puis rouvrit la porte...

— Au fait, d'où vient-il ce Rocmart, car enfin je ne connais rien du tout de lui?

— Sois tranquille, il est de très grande famille et est fort honnête homme. Est-ce que tu crois que je voudrais d'un mari qui ne fût pas mon égal?

— Tu as raison, je te connais assez pour ne pas craindre une mésalliance, dit le prince en regardant sa fille avec orgueil, car il était très fier de son enfant.

Il resta un instant à réfléchir, tenant toujours la porte en main, puis se reprenant brusquement :

— Allons, je file, dis à ton amoureux de venir me voir.

Et avec un geste amical de la main, il salua sa fille et partit.

— Quel bon petit père, pensa Vittoria en se retrouvant seule.

Elle retourna à sa chambre en chantonnant à demi-voix. Et, tout en marchant, elle pensait qu'elle eût peut-être préféré que son père consentit moins vite. A la fin du déjeuner, elle renvoya les domestiques. Elle le faisait souvent quand elle prenait ses repas seule avec sa tante.

Tout en grignotant un abricot, elle dit à la comtesse Mastretti qui achevait une plantureuse assiette de fraises.

— Ma tante, je me marie ?

La bonne dame regarda sa nièce avec étonnement. Vittoria ne plaisantait jamais avec elle.

— Vous êtes étonnée, ma tante ? Cela m'étonne aussi moi-même, mais il fallait bien un jour se décider.

— Et tu t'es décidée ainsi tout de suite ? sans consulter ton père ?

— Mais... Est-ce lui qui se marie !

— Tu ne m'en as jamais rien dit ?

— Pas plus qu'à papa. D'abord je ne savais pas, il me faisait la cour, c'est vrai, mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Et c'est M. de Rocmart ?

— Vous l'avez deviné, ma tante, dit joyeusement la jeune fille. Papa, lui, ne se souvenait même plus du bouquet de roses du Mardi-Gras !

La comtesse Mastretti acheva ses fraises, attira à elle l'assiette d'abricots, et tâta les fruits les uns après les autres, afin de faire le meilleur choix.

— C'est un joli homme, dit-elle enfin, mais tu ne connais guère de lui que la figure.

— Et son cœur, ma tante, ajouta vivement Vittoria.

— Oh ! le cœur d'un homme ! fit la tante, incrédule. Elle se souvenait trop de feu le comte Mastretti.

Celui d'André n'est pas banal, protesta Vittoria. Il lui répugnait de voir son fiancé, même dans l'esprit de sa tante, mis à rang égal avec ce mari malencontreux.

— On dit cela toujours avant le mariage, reprit la tante en choisissant un second abricot. Je le croyais comme toi, hélas !

— Oh ! ma tante ! dit la jeune fille qui s'arrêta, ne voulant pas exprimer sa pensée.

— Donne-moi le flacon de Marsala, j'aime de prendre un verre de vin sur les fruits, fit la comtesse. Quand elle se fût versé une ample rasade, elle repoussa sa chaise et se leva.

— C'est égal, tu te décides peut-être un peu vite, dit-elle en prenant le chemin du salon.

Elle alla s'asseoir dans son fauteuil habituel, près de la fenêtre, pendant que Vittoria servait le café.

A côté du fauteuil se trouvait une petite table avec les journaux du matin. La comtesse prit la *Voce della Verità*, mit ses lunettes et, tout en dépliant le journal, elle dit en matière de péroraison :

— La jeunesse, à présent, devient très indépendante. Tu as fait ton choix toute seule ; espérons que tu as bien choisi.

Et là-dessus, Vittoria ne vit plus sa tante, cachée qu'elle était par la feuille déployée. Elle devint subitement triste. Ainsi, voilà tout l'effet produit autour d'elle par cet événement si grave, qui allait changer sa vie? Le père disait oui bien vite pour pouvoir courir, libre, à une réunion de savants, la tante approuvait comme elle aurait approuvé l'acquisition d'un bibelot et, sans plus s'intéresser, lisait son journal avec le calme, l'indifférence de tous les jours. Personne ne lui parlait d'André, on ne l'interrogeait pas sur lui, on ne s'inquiétait pas d'elle, de la manière dont ils s'étaient fiancés, peu importait. Les deux êtres qui formaient sa famille s'émouvaient moins de son mariage que s'il s'agissait du mariage d'une inconnue? Ils l'aimaient pourtant? Mais à leur manière, et la jeune fille, la tête dans les mains, les coudes sur une table, pensait douloureusement au malheur des pauvres gens sans affections.

Elle s'effrayait de se voir sans conseils, sans guide, elle aurait presque voulu qu'on s'opposât un peu à son mariage, rien que pour pouvoir le discuter.

Mais cette insouciance, ce calme routinier, cette vie continuée dans la même rigide uniformité, quand elle, Vittoria, débordait de joie, d'expansion de tendresse, tout cela lui parût si pénible à supporter, qu'elle en éprouva une angoisse subite. Le bonheur qu'elle rêvait depuis le matin ne lui apparût plus dans la même certitude sereine, elle aurait voulu que quelqu'un vint lui dire qu'elle avait bien choisi.

La duchesse Sertori était partie pour Paris depuis quelques jours, et ne devait pas revenir en Italie avant un mois. Vittoria pensa qu'elle lui écrirait pour lui annoncer cette grande nouvelle. Au moins Edith serait contente? Quel dommage de ne pas l'avoir là, tout près, pour causer bien à fond!

Avant de sortir du salon, la princesse dit à sa tante :

— Si vous voulez, nous irons à quatre heures au Jardin des Césars. On y fait des fouilles que j'aimerais bien voir. J'ai dit d'atteler.

La comtesse, qui déjà s'était assoupie derrière le journal, murmura un oui résigné et reprit son somme.

André était bien ému en se rendant au Jardin des Césars. A le voir passer, le front plissé, le regard fixe, la physionomie tourmentée, personne ne se serait douté voir un heureux fiancé. C'est que, maintenant, il ne pouvait plus reculer. Après les paroles échangées hier, il devait tout dire : son honneur, sa loyauté l'obligeait à ne rien cacher à Vittoria, dût celle-ci rompre aussitôt avec lui.

Quelle nuit il venait de passer, dans cette lutte avec lui-même, balloté entre son amour pour la princesse, et la crainte de la voir s'éloigner de lui. Et cependant, il était trop honnête pour croire qu'il pourrait vivre auprès de sa femme dans ce perpétuel mensonge, dans l'angoisse de tous les instants, d'une indiscretion qui, alors, serait irréparable.

Ne pouvant se confier à Traslin, puisque Vittoria lui avait demandé de ne parler à personne encore de leurs projets, il avait passé de longues heures à méditer sur ce qu'il devait faire. En quittant la caserne, il se jura qu'il parlerait, et qu'il parlerait tout de suite. Mieux valait cela. Si vraiment la princesse l'aimait comme elle le lui avait dit, elle passerait sur l'ombre de sa naissance, sinon...

Mais à mesure qu'il approchait du Jardin des Césars, l'aveu lui paraissait plus pénible. Oh! voir ces grands yeux de la bien-aimée devenir sévères, méprisants? Et si elle allait lui reprocher d'avoir osé lui parler d'amour, lui, le pauvre fils d'un tâcheron! Pourrait-il supporter cela? Car il avait été coupable dès le commencement, il n'aurait pas dû aller dans le monde, suivre Traslin; il aurait dû rester le pauvre soldat qu'il était, et rien de plus.

Cependant, au moment d'atteindre la porte, il rappela à lui tout son courage, et se jura d'être franc quoiqu'il pût arriver.

Après quelques détours à travers les ruines, il aperçut la comtesse Mastretti assise à l'ombre d'un pan de mur, un livre à la main en guise de contenance, car elle sommeillait et ne bougea point quand André passa près d'elle.

Avec un grand battement de cœur il tourna de l'autre côté du mur. Que ferait-il? Il allait saluer gravement Vittoria et lui dire...

Mais comme il cherchait au loin, le regard gêné par le soleil, une main s'appuya sur son épaule et une voix caressante lui dit presque à son oreille :

— André!

Il se retourna vivement et rencontra si près de son visage celui de Vittoria qu'irrésistiblement il se pencha vers ce front qui s'offrait à lui et y appuya ses lèvres.

— Prenez garde, dit la princesse en se rejetant en arrière, toute rougissante, il y a du monde là-bas.

— Des touristes, dit André en riant, cela ne me gêne pas.

Mais ce début trop tendre rendait plus difficile la confession méditée.

Il fit un effort cependant.

— J'ai des choses graves à vous confier, commença-t-il...

Elle se boucha les oreilles de ses deux mains.

— Je ne veux rien entendre de grave maintenant, dit-elle gaiement, nous remettons cela pour un jour de pluie; aujourd'hui voyez comme il fait beau, comme la nature nous sourit et comme nous allons être bien à notre aise pour causer de notre avenir...

Elle craignait un retour de ce qu'elle croyait des scrupules de fierté et ne voulait pas d'une discussion qui lui serait pénible

— Voulez-vous que nous allions nous asseoir là-bas sous les chênes verts? Ma tante croit que je regarde les fouilles. Je n'ai pas voulu lui dire que je vous attendais, parce qu'aujourd'hui je veux que nous échangeons de longues confidences.

André vit qu'il n'y avait pas moyen, en ce moment, d'aborder le sujet difficile qui lui pesait tant. Il s'excusa vis-à-vis de lui-même sur l'impossibilité des circonstances, peut-être que tout à l'heure...

Et heureux d'éviter momentanément la cruelle corvée, il passa le bras de la jeune fille sous le sien et se laissa guider vers le petit coin touffu et ombragé où ils seraient si bien pour causer sans importuns.

Mais quand tous deux furent assis sur un fût de colonne et que, serrés l'un contre l'autre sur l'espace un peu étroit du bloc de marbre, ils eurent commencé à échanger ces riens puérils qui sont la menue monnaie de l'amour, Rocmart recula si bien l'explication qu'il finit par l'oublier.

Vittoria se révélait à lui sous un jour nouveau. Elle avait abandonné cette espèce de roideur qui lui formait dans le monde comme un masque de glace et que, même pour lui, elle n'avait jamais perdu complètement. Maintenant elle se montrait riieuse, confiante, presque enfant. Et la fière princesse s'oubliait au point de dire à André :

— Si vous saviez comme je serai heureuse de me donner un maître!

Est-ce qu'André était un héros pour résister à tant de séductions? Est-ce qu'il possédait assez de caractère pour briser, par quelques aveux trop réels, un bonheur qui s'annonçait à lui si radieux?

Il n'était ni un héros, ni un saint, il fût lâche et ne parla point. Plusieurs fois même dans la conversation, l'occasion se présenta, mais les beaux yeux de Vittoria le fascinaient et pour répondre à ses questions sur lui et sa famille, il usa de détours, d'habiletés, qui sans être des mensonges, ne donnaient à sa fiancée que des renseignements trompeurs.

Il éprouvait une honte douloureuse, il s'amointrissait à ses propres yeux, mais il

trouvait aussi dans les sophismes d'une fausse conscience, tant d'excuses excellentes, qu'il préféra se taire. L'avenir était encore si vague!

Ainsi fut commencé le filet qui devait peu à peu l'entourer d'un inextricable réseau, et ce bonheur auquel il sacrifiait sa loyauté, il le basait sur un mensonge comme si une telle base pouvait en assurer l'avenir.

Ce ne fut qu'après avoir vu Vittoria s'éloigner avec sa tante, qu'il comprit dans quel dangereuse voie il s'était engagé.

Autant il lui était facile de faire l'aveu sincère de sa position dès l'abord, avant d'aller plus loin, autant maintenant l'aveu serait difficile.

Vittoria pouvait lui demander avec raison pourquoi il ne l'avait pas avertie dès l'abord. Ne venait-il pas d'arranger avec elle l'entrevue du lendemain pour faire sa demande officielle?

Cette heure passée auprès de sa fiancée devenait la consécration définitive du rôle qu'il venait de jouer. Maintenant, une confession amènerait la rupture, il ne pouvait plus en douter. Et comment renoncer à jamais à ce bonheur qui arrivait à lui, lui le pauvre solitaire dont la vie, jusqu'ici, ne se tissait que de jours sombres et moroses!

Mais de combien de souffrances intimes paierait-il le couronnement de son amour? Aurait-il la force de continuer le rôle commencé? Et d'éloigner tous les dangers qui pourraient compromettre la sécurité de son union?

Ses parents? Mais il n'était pas sûr de leur mort. On savait bien qu'ils étaient partis pour l'Amérique, mais jamais aucune autre nouvelle n'était parvenue ni à son oncle ni à lui. Très probablement ils étaient morts de misère dans quelque recoin de l'Argentine, mais rien non plus ne prouvait qu'ils aient péri. Si jamais ils revenaient? Et son frère, cet horrible infirme dont le voisinage lui rendait Rocmart insupportable? Il fallait que Vittoria ne le voie jamais!

Comment sortirait-il de tant de complications? Tout en revenant vers la caserne, il songeait avec accablement à l'horreur de sa position. A mesure qu'il s'éloignait de Vittoria, l'éblouissement qui l'éblouissait auprès de la jeune fille disparaissait pour faire place à un effroi douloureux. Il était pris dans un engrenage dont il ne sortirait que broyé d'une façon ou d'une autre.

Oh! ce temps de fiançailles, ce beau moment d'amour idéal, si doux pour tant d'autres, si plein de promesses et d'espérances! Il ne l'envisageait plus qu'avec terreur. Il lui semblait qu'il n'était qu'un misérable prisonnier de quelque moyennageux tyran, plongé dans un cachot, en face d'un banc de torture où il savait que bientôt il serait attaché!

Il chercha à reprendre un visage indifférent en entrant à la caserne. Mais au moment d'en franchir le seuil il fut rejoint par Traslin qui le saisit au bras.

— Me diras-tu à quoi tu peux penser? Je te suis depuis quelques minutes et je te croyais malade. Tu avais la tête basse, les bras ballants, le corps affaissé comme si tu allais tomber de fatigue?

— Moi, s'écria André en se redressant comme un bon cheval au coup de fouet. Tu rêves, mon bon, félicite-moi plutôt, je suis fiancé!

— Tu es fiancé, toi, fit Henry, encore incrédule.

— Demain ce sera public, mais je te le dis dès ce soir en secret, parce que tu es mon meilleur ami.

— A te voir j'aurais parié que tu remportais ta veste, dit le jeune homme, tu as une drôle de manière de porter le bonheur. Enfin, chacun a son caractère et je t'assure que je suis bien heureux pour toi et pour elle! Et Traslin prit dans ses bras André et l'embrassa vigoureusement, avec une sincère affection.

(A suivre.)

MAVIL.

Notes littéraires

M. Henry Bérenger est éminemment un idéaliste, — un idéaliste de rare intransigeance et d'allure batailleuse. Dans ses œuvres d'imagination, la *Proie*, l'*Effort*, (ces titres ont je ne sais quoi d'apre et de tendu par où se révèle le tempérament de cet écrivain à la fois robuste et délicat), dans ses livres de critique, l'*aristocratie intellectuelle*, la *conscience nationale*, dans tous ses écrits enfin, il apparait que cette ferveur d'apôtre est le trait caractéristique de sa physionomie littéraire.

Nous lisons dans un chapitre de son dernier livre, où, conduisant les restes de Zola aux « territoires tranquilles et glacés de la tradition littéraire », il garde, tête nue, un bouquet d'immortelles à la main, l'attitude respectueuse et grave qu'il convient de montrer aux obsèques d'un adversaire estimé : « Une jeunesse idéaliste s'est levée dans ce pays, depuis quelques années, dont la noble ambition aura été de rallumer dans la vie et dans l'art des foyers d'héroïsme et de beauté pure... Elle a pu se montrer parfois sévère, injuste même envers Émile Zola. Elle obéissait à la loi des réactions nécessaires. Il était bon qu'elle affirmât sa volonté de penser, d'agir, de créer autrement que les naturalistes. Mais aujourd'hui que cette volonté s'est manifestée par des œuvres et par des actes, aujourd'hui que M. Zola est entré tout vivant dans le passé, il serait ridicule, etc... » Ici, M. Bérenger, d'un geste discrètement ironique, dépose son bouquet d'immortelles sur le cercueil de l'écrivain, mort littérairement avec le naturalisme, et que déjà réclament les embaumeurs anthologiques.

A cette lutte où fut terrassée l'école naturaliste, M. Bérenger a pris une part brillante. Il a montré, dans ces combats, une fougue de pensée et de parole qui lui assure une large participation à l'honneur de la victoire. Et d'avoir ainsi bataillé vaillamment, quand on était dans le tumulte de la guerre, il lui est resté une tendance à enfler la voix, à élargir le geste, qui est plutôt d'un prédicateur véhément que d'un commentateur rassis et d'un critique prudent.

« Voici des flèches, écrit-il dans sa dédicace à M. Jean Finot, des flèches et des ailes. Des flèches contre les sots, des ailes vers les génies. » Flèches perçantes, ailes planantes, c'est son livre : la France intellectuelle. Tout de suite, notons qu'il garde dans ces pages une rare tenue de pensée et de forme. Il est souvent violent et brutal dans l'attaque, parfois excessif dans l'éloge. Jamais nous ne le surprenons *rosse* ni *bénisseur*. C'est beaucoup.

Dans ce livre il entreprend de dresser, en quelque sorte, la carte intellectuelle de la France, d'établir le bilan, à ce jour, de la pensée française. Ambitieux dessein, dit-il, en s'excusant, dans une courte note au lecteur. Ambitieux et présomptueux, assurément, si nous devons attribuer à M. Bérenger l'intention d'embrasser d'un regard, dans ces trois cents pages, toutes les manifestations actuelles et diverses du génie national. Mais l'auteur nous prie de réfléchir à ceci, que ce présent volume est le premier d'une série, que d'autres études suivront, d'année en année, et que l'objet qu'il se propose est de noter, une à une, les évolutions successives par où se transforment, se renouvellent les divers genres littéraires.

Nous voici avertis. Et si nous inclinons à craindre que ce soit là un bien vaste projet et une tâche trop lourde, nous trouverions une raison de nous rassurer dans les renseignements que l'auteur nous donne sur ses procédés d'enquête si minutieux, si patients. M. Bérenger a lu les trois cents romans français publiés dans ces dernières années! Ailleurs nous apprenons qu'il a exactement compté combien de fois sont répétés dans un seul recueil de M. Verhaeren, les adverbes *immensément, infiniment, lointainement, obscurément, haineusement*.

Comment refuser notre crédit à un enquêteur consciencieux et patient à ce point et que ne rebutent pas de si fastidieux dénombremments?

Le premier chapitre qui est essentiel, parce qu'il nous fait connaître la méthode de l'auteur, est sur les critiques, disons mieux sur la critique. M. Bérenger n'entend pas faire la critique des critiques. « N'est-ce point assez que M. Maurras ait fait la critique de M. Deschamps qui avait fait la critique de M. Doumic, lequel avait lui-même critiqué M. Faguet, critique de M. Brunetière! »

L'auteur imagine un dialogue, dans lequel il expose ses idées réformatrices à un ami doucement attardé dans ses illusions sur ces intermédiaires infidèles, dont « le cordon serré s'étend entre le public et les écrivains, juges à la fois et commissionnaires, chargés du double office de renseigner le public sur les auteurs et les auteurs sur le goût du public, et desquels il dépend, suivant qu'ils seront sincères ou faiseurs, originaux ou suiveurs, cultivés ou ignares, que Georges Ohnet triomphe et Schuré soit inconnu. »

Un lecteur un peu attentif n'aura pas de peine à discerner que, dans ce premier chapitre qui domine et éclaire non seulement le présent volume, mais aussi la série de ceux où, plus tard, d'année en année, sera continuée cette enquête considérable, M. Bérenger, malgré qu'il s'en défende, incrimine plutôt la fonction qu'il ne fait le procès des titulaires. Au ton irrité dont il parle des jeunes universitaires qui, ayant appris à disséquer le fort et le faible de chaque auteur, transformèrent, *par impuissance*, leurs velléités créatrices en une nécessité besogneuse de faire leur chemin dans les lettres *par la critique*, nous sentons que la pente de son esprit, son tempérament intellectuel le portent à rabaisser, à dénigrer, au nom de la pensée créatrice, l'office des commentateurs lesquels, dans la cité littéraire, ont charge d'apprécier les auteurs et d'éclairer le public, d'être des avertisseurs, des juges.

Mon Dieu! contre *la critique*, tout a été dit et nous devons savoir gré à M. Bérenger de ne pas s'attarder au vocabulaire suranné des vieilles querelles.

D'ailleurs, lui-même, en cette œuvre qui commence, est-il autre chose qu'un critique?

Au lieu de lui dire : « Vous êtes amer et l'on voit bien que vous êtes auteur », son contradictoire imaginaire lui objecterait avec plus d'à propos : « N'allez-vous pas vous-même, dans la série de vos études, *à disséquer le fort et le faible* de chaque auteur et faire œuvre de critique?

A quoi M. Bérenger répondra qu'il y a *critique et critique* et que son dessein, précisément, est d'instituer une critique nouvelle, la seule qui lui paraisse digne de l'art et de l'esprit français.

Quelle sera cette critique, nous le saurons à la fin du chapitre. M. Bérenger nous l'indiquera en une formule saisissante, qui résume sa méthode. Mais avant de connaître sa recette et le secret de ses projets réformateurs, nous le regarderons, pendant trente pages où il dépense une verve savoureuse, s'escrimer longuement contre toute l'armée des critiques, depuis les obscurs et gauches soldats, jusqu'aux chefs les plus galonnés et les plus vénérés.

D'un point de vue général, l'universitarisme est, à son jugement, le grand coupable. « Sus aux normaliens, aux sorbonnards défroqués, chaque année plus nombreux et plus

encombrants parmi lesquels le microbe de la critique trouve un bouillon de culture prodigieux. « Aimables ou rosses, autoritaires ou bons garçons, ils ont lu trop vite, pensé trop vite, subi trop de cours, fait trop de leçons, écrit trop de dissertations, corrigé trop de copies. La littérature n'est plus pour eux qu'un immense « devoir français », et je crains bien qu'ils ne confondent la philosophie avec un manuel de Boirac ou de Janet, où tout se prouve et où tout se réfute. Sans le vouloir, par la fatalité ironique de leur éducation et de leurs origines, ils ne pensent qu'à demi, ils ne comprennent qu'à demi, ils ne lisent même qu'à demi. Ils ont ainsi créé un milieu redoutable et bruyant, un *milieu de pensée et d'art pour gens du monde*, où ils professent, où ils pérorent, où ils se font la « concurrence » devant la galerie. Le résultat est que si Sainte-Beuve et Addison naissaient à l'heure actuelle, ils ne pourraient pas vivre, ou ils ne vivraient qu'à la condition de se mouler, de s'amincir, de s'aplatir dans la gaufrière universitaire. La science variée et profonde, l'originalité savoureuse et désintéressée, l'indépendance cérébrale et sociale, ces qualités essentielles du critique supérieur, où trouveraient-elles place dans un camp de critiques embusqués chacun au coin de leur revue ou de leur journal, avec leur éthique préjugée, leur esthétique prévoulue, leurs mots d'ordre en vedette, l'assourdissement de leurs psittacismes? »

Et après avoir écarté M. de Vogüe, qu'il appelle un « imaginaire entravé dans l'analyse », Bourget, qui malgré qu'affranchi de l'Université, « laisse encore sentir, aux beaux endroits des *Essais de Psychologie*, la dissertation de concours général », Rod, France, Sarrazin, Schuré, qui sont « plutôt des artistes, des enthousiastes, des créateurs, que des critiques », après avoir gémi sur la déchéance de M. de Wyzewa, de qui « l'intellectualité se dissout en un goût sénile pour le pastiche et qui est tristement comparable aujourd'hui à la « méduse flottante, molle, argentée gélatineuse, à la dérive des mers », et sur Charles Maurras, qui, s'il ne se risque pas à l'amorphisme de M. de Wyzewa, s'amuse à du parti pris, à des divertissements de collège qui sentent le pastiche et l'anachronisme, — sur les critiques catholiques, l'abbé Klein, l'abbé Delfour, M. Fonsagrive, normaliens de Saint-Sulpice, qui ont la double œillère du séminaire et de l'université, — après avoir accordé une rapide et indulgente mention, bien que, ayant pris leurs grades en Sorbonne, ils n'aient pas dépouillé toute doctoralité, à Maurice Puyo, à Henry Bordeaux, à Paul Renaudin, à Henry Carmellin, M. Bérenger, ayant fini de montrer combien il est brillant au jeu de massacre, divise en trois groupes principaux les critiques contemporains : l'école dogmatiste, l'impressionniste et l'idéologique. Ces trois formes de la critique actuelle, éminemment représentées par MM. Brunetière, Lemaître et Faguet, doivent être abandonnées.

La critique ne doit pas être dogmatiste, c'est-à-dire qu'elle ne doit plus appliquer aux chefs-d'œuvre, au risque de les déformer à sa manière, des règles abstraites; ni impressionniste, c'est-à-dire, qu'elle ne doit pas se contenter de reproduire le passager reflet du chef-d'œuvre sur une âme mobile; ni idéologique, c'est-à-dire qu'elle ne se limitera plus à démonter et à remonter le mécanisme d'une œuvre ou d'un esprit.

« A plus forte raison, ajoute M. Bérenger, la critique de demain ne sera pas cette minauderie griffue, ni ce bon garçonisme rosse, ni cette veulerie amorphe, ni ce séminarisme scorpionnesque, que sont les manières de MM. Doumic, Deschamps, Wyzewa et Ledrain.

Que sera-t-elle donc?

Elle sera intuitive et scientifique.

Voilà la formule. *Intuitive*, parce qu'elle ira droit au cœur de l'œuvre et de l'homme, s'efforçant d'abord de découvrir le point vital des créations esthétiques, avant d'en expliquer le progrès, les éclipses. *Scientifique*, parce que, pour décrire et analyser cette matière

incomparable et spéciale : l'âme des écrivains et les actes de ces âmes, elle aura besoin d'une méthode, de procédés d'analyse et de synthèse vraiment impersonnels.

Nous savons maintenant dans quel sentiment M. Béranger explorera, pour nous la décrire, la France intellectuelle, quelle méthode il a choisie, quelles sont ses idées sur la critique et quels seront ses procédés. Nous sommes avertis que tout d'abord, et par dessus tout souci littéraire, il s'efforcera de pénétrer et de connaître l'âme du philosophe, du conteur, du poète, d'aller au plus intime, au plus obscur de cette âme, d'y découvrir ce qu'il appelle le point vital de la création esthétique, c'est-à-dire de surprendre le secret même de cette création. Sur cette âme où germa l'œuvre, il restera penché. Il regardera profondément. En quoi il sera intuitif.

C'est la première période. C'est la partie psychologique du programme qu'il trace aux critiques de demain et il estime que c'est l'essentiel. « Il faut, dit-il, aller du dedans au dehors, comme la vie, de l'âme aux choses, du feu à la lave ».

Donc nous voici solidement établis au point vital, à la source même, au cœur de l'homme et de l'œuvre. De ce point de vue qui est l'âme même du créateur, nous allons *pouvoir* comprendre ses actes, juger ses créatures. Et il apparaît qu'après avoir été intuitifs, nous devons devenir scientifiques. Mais comment? Ici, M. Béranger est moins précis. Comment évolua la sensibilité de cette âme créatrice, quels furent ses progrès, ses reculs, ses éclats, ses fatigues, vers quels idéals ses aspirations, quelles furent ses exaltations, quelles influences elle subit, pourquoi elle choisit telle forme où s'exprimer, tel mode d'expansion, — secrets qu'on ne peut saisir qu'à l'aide de « procédés d'analyse et de synthèse vraiment impersonnels ». Cette matière incomparable qu'est l'âme des écrivains ne peut être analysée que par des « méthodes spéciales ». Et pour comprendre, juger, expliquer et commenter les actes de ces âmes, lisez : les œuvres de ces écrivains, d'une manière qui soit digne de l'art et de l'esprit français, il faut renoncer à tous les moyens qu'employèrent jusqu'à ce jour les critiques, même les plus grands, même Ste-Beuve et Taine, que M. Béranger salue en passant, mais qui, de la critique idéale, n'eurent que la préscience.

M. Béranger nous permettra de penser que sa méthode ici tourne quelque peu au négatif. J'entends bien qu'il condamne l'application des *règles abstraites*, qu'il nous conseille de tenir pour négligeables les impressions fugitives que reçoit d'un chef-d'œuvre une âme mobile, qu'il nous détourne de l'horlogerie idéologique, mais je ne vois pas qu'il nous indique comment nous devons conduire nos jugements.

Car ce regard sur l'âme de l'écrivain nous a préparés seulement à bien juger. Mais quand nous avons acquis, plus ou moins, selon nos facultés intuitives, cette connaissance psychologique de l'ouvrier, comment accomplir le reste de notre tâche, qui est de décrire et d'apprécier l'œuvre.

Il faut reconnaître que M. Béranger, dans ce premier volume de la série annoncée, demeure fidèle, sans défaillance, à sa méthode et qu'ainsi, très loyalement, il nous en laisse constater l'imperfection.

Négligeons les hors-d'œuvre, malgré que quelques uns soient savoureux — sur M. Brunetière, quelques pages amusantes, qu'anime une véhémence ingénieuse et soutenue, un chapitre sur Zola, d'une ironie sereine et funéraire. J'estime trop la valeur intellectuelle de M. Béranger et sa qualité littéraire pour m'arrêter à l'avant-dernier chapitre de son livre : *un nationaliste et un patriote*. Je crois qu'il y est parlé de l'uniforme qui est « une livrée ignominieuse », et des millions de cadavres dont la compagnie de Jésus a jonché la France, et des bandits galonnés, et des démagogues césariens, et de beaucoup d'autres niaiseries avec quoi se contentent les lecteurs de M. Clémenceau et de M. Reinach.

(Encore un grief contre les fauteurs de l'odieuse campagne. Voici qu'un écho de l'affaire vient déparer un beau livre qui nous charmaient par sa haute tenue littéraire. Quelle fâcheuse surprise d'y rencontrer cette plate et sonore variation sur le sabre et le goupillon !)

Passons, allons aux endroits — ils sont nombreux — où M. Bérenger se montre à nous dans toute l'activité de son esprit critique. Sur le roman-poème, sur le roman social, sur les nouveaux conteurs français, sur la jeune poésie française en 1898, il a écrit des pages nourrissantes et subtiles où se révèle une rare sagacité.

Mais si, au lieu de définir un genre et d'en noter les évolutions, le développement ou la décadence, il s'attache à un écrivain et s'applique à juger son œuvre, nous ne tardons pas à trouver sa méthode en défaut. Edouard Schuré, Henri Cazalis, Gabriel d'Annunzio, Gabriel Sarrazin, d'autres encore, il a longuement et profondément regardé leur âme. Il a pénétré jusqu'au plus secret de leur sensibilité. Il a analysé leur qualité psychique. Explorateur des sources lointaines et obscures, il a découvert et noté les premiers frémissements de la force créatrice, en ces esprits rares. Et quand il nous a forcés d'admirer la vigueur intuitive de sa psychologie intellectuelle, et combien il pénétra l'âme des écrivains, voici qu'il nous déconcerte, s'il analyse et s'il juge les œuvres, par l'indigence de quelques appréciations sommaires.

C'est par où sa méthode critique est imparfaite et boiteuse. A la vérité, les plus décevantes, les plus creuses formules souvent sont celles-là même que paraissent le plus soutenir et gonfler des idées fortes et neuves. Intuitif? scientifique?... Des mots!... C'est appauvrir et non redresser un genre littéraire, que vouloir en faire tenir la vérité dans une définition impérieuse. La haine de M. Brunetière n'est pas le commencement de la sagesse, non plus le dédain de M. Lemaitre et de M. Faguet. Qu'il soit nécessaire pour expliquer judicieusement une œuvre au public — et c'est la fonction littéraire du critique — de connaître l'âme de l'écrivain et d'avoir analysé sa qualité spirituelle, c'est certain. Mais il n'en faut pas conclure à l'abandon de tous les procédés qu'employèrent jusqu'à ce jour des critiques, médiocrement intuitifs peut-être, mais bons avertisseurs du goût public. Il faut ajouter à leurs moyens d'autres moyens, enrichir leur trousse et non se moquer de leurs instruments. Dogmatistes, impressionnistes, idéologiques... La critique de demain devra puiser à toutes ces écoles et prendre le meilleur de ces méthodes. M. Bérenger aurait dû se contenter de dire : elle devra, *de plus*, être psychologique.

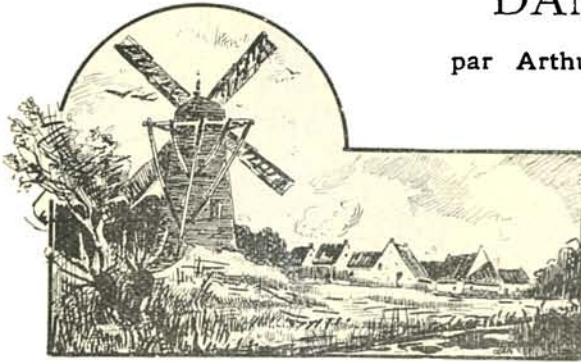
Quant à la « minauderie griffue » de M. Doumic, et au « séminarisme scorpionnesque » de M. Ledrain, je les abandonne de grand cœur à M. Henri Bérenger, avec qui il m'est agréable, en finissant, de me trouver d'accord sur ce jugement sévère, si heureusement et si pittoresquement formulé.

PAUL PASCAL.

Bibliographie

DAMME

par Arthur Hubens



M. Arthur Hubens, que l'on ne connaissait guère jusqu'ici que par sa collaboration à quelques revues littéraires, vient de faire paraître chez Georges Balat, une charmante nouvelle (*), un peu étrange peut-être, mais cependant intéressante. Nous en reproduisons ici le chapitre VI en le faisant accompagner de quelques clichés pris dans le volume et dus à la plume artiste de MM. Flor Van Acker et Louis Ordies :

Hans se laissait vivre au fil de son bonheur. Maintenant tous ses vœux étaient exaucés. Il mit plus d'un mois à achever le portrait d'Eliane. Durant les heures de pose ce furent d'interminables conversations où l'on apprit à se connaître, où l'on échangea ses idées, tandis que se terminait l'œuvre. C'était le salon mauve qui avait été choisi pour atelier. Ainsi le peintre interprétait en plus ses sentiments de première rencontre.

En parfaite harmonie d'idées. Eliane et Hans, au bout de quelques semaines, vivaient l'un de l'autre. Tant il est vrai que tout âge est relatif. Le cœur d'Eliane était d'ailleurs aussi jeune que celui de Hans; dès lors, comment s'imaginer une différence? Ils s'aimaient, comme il arriverait si, abandonnés

(*) *Damme*, nouvelle; un volume illustré 12 x 18, 2 francs, Georges BALAT, éditeur, Bruxelles.

pour l'éternité, sur une grand'route, nous rencontrions, après de nombreuses années de solitude, une exilée, seule aussi.

De ces visites chez Eliane, Hans ne parlait jamais, c'était trop précieux pour qu'il voulut les confier à quelqu'un; mais un soir, en rentrant à l'*Eperon d'or*, il dit à Brunooghe, sans autre préambule :

— Bourgmestre, je vous annonce mes fiançailles avec la Bonne Dame. . .

La figure du bourgmestre exprima une sorte d'étonnement vague.



— *Proficiat!* . . . exclama-t-il tout de même, tandis que les habitués levaient leur verre au jeune peintre.

A part lui, Brunooghe se demanda comment l'idée avait bien pu venir à Hans d'épouser une aussi vieille dame. Ce qui n'empêche qu'il pensa tout aussitôt que ce serait une noce peu banale, qu'on allait en

parler dans les gazettes et qu'il lui faudrait un autre habit.

Hans, lui, pour fêter le doux événement, régala de plusieurs bouteilles du meilleur vin que possédait la vieille Wanne. Puis le bourgmestre voulut qu'on le suivit chez lui, une antique maison, non loin de la grand'place, où, depuis un demi-siècle, des bouteilles de Bourgogne, achetées par le père, s'éternisaient dans les celliers. Dès l'abord, Kobe, que, sous réserve, Brunooghe avait accueilli, en fit une telle consommation qu'il roula sous la table; on dut l'expulser. Quant aux autres, ils se rangèrent autour du foyer et burent largement. A la fin Bulcke voulut haranguer le fiancé; malheureusement les vapeurs du Bourgogne lui faisaient rentrer les mots dans la bouche. Il balbutiait. Comme on riait de lui, il se tâcha, et M. l'organiste, qui, depuis la pipe cassée, nourrissait une petite haine contre le charron, saisit l'occasion au vol.

— Vous feriez mieux de vous taire, Bulcke.

— Et vous donc...

L'intervention de Brunooghe fut nécessaire. Il parvint, grâce à de nouvelles libations, à calmer provisoirement les adversaires.

Hans s'amusait fort du spectacle. C'était une évocation des kermesses d'autrefois. D'ailleurs, le cadre était propice; la salle où se trouvaient les amis, haute, spacieuse, meublée de chêne, était bien flamande, de tous points. Et chacun s'y trouvait à l'aise. Brunooghe s'était affalé dans un grand siège. Il offrit une surprise.

— Quoi donc ?

— Que l'on cherche Siska, elle nous chantera les plus jolis airs de son répertoire.

Hans acquiesça. Bulcke revendiqua l'honneur d'aller quérir la jeune fille. Cela fit hausser les épaules à M. l'organiste.

— Vous croyez peut-être l'épouser un jour ou l'autre ? insinua-t-il.

La querelle allait recommencer. Bulcke se leva en titubant. En s'approchant, il heurta une bouteille à demi vide. Le contenu se répandit sur la redingote de

M. l'organiste, qui se fâcha tout rouge. On allait se battre. Il y avait de la colère dans les yeux.

Mais Brunooghe intervint de nouveau.

— Organiste, dit-il, votre redingote n'en sera point gâtée.

Et il ajouta, en clignant de l'œil à Hans, que le vin de Bourgogne enlevait les taches.

— Pas possible, bourgmestre !

— C'est comme je vous dis, reprit Brunooghe.

Là-dessus, M. l'organiste s'occupa de recueillir la lie des bouteilles et de l'étendre sur les innombrables taches qui maculaient sa

redingote. Bulcke, un peu dégrisé par sa maladresse, était parti chercher Siska, avec laquelle il revint au bout de quelques minutes.

Siska, en entrant dans la salle, toute enfumée des nuages qui montaient des pipes, toussa deux ou trois fois, puis demanda ce qu'on lui voulait.

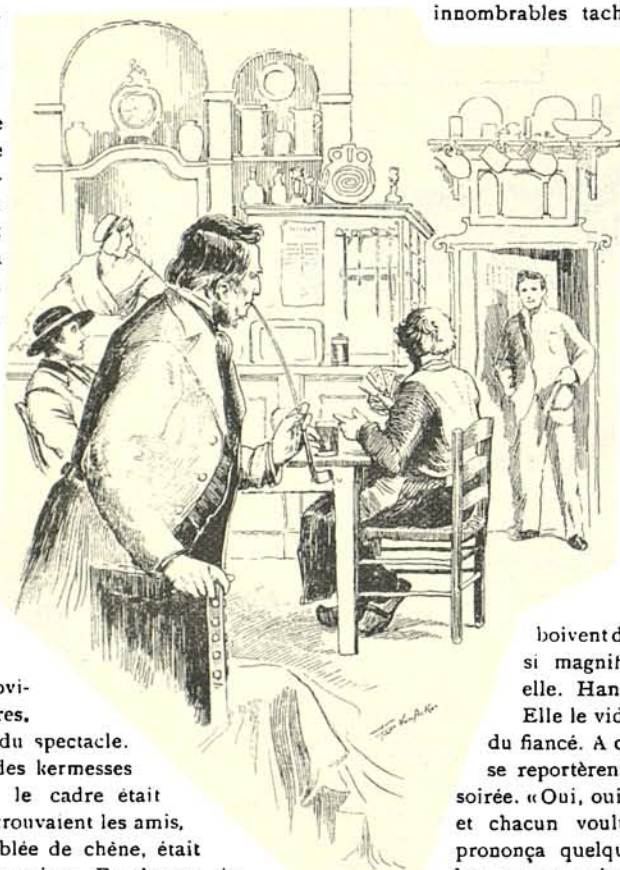
— Chanter, cria-t-on en chœur.

Elle préféra d'abord goûter le vin. Cela lui donnerait de la voix. « Il paraît que c'est parce que les actrices

boivent du vin qu'elles chantent si magnifiquement », ajouta-t-elle. Hans lui versa un verre. Elle le vida d'un trait à la santé du fiancé. A ce mot, tous les esprits se reportèrent vers le héros de la soirée. « Oui, oui, à la santé du fiancé ! et chacun voulut se lever. Bulcke prononça quelques monosyllabes. Le bourgmestre s'excusa de ne pouvoir

parler. Il avait décidément trop bu, et ce sacré Bourgogne lui clouait la langue. M. l'organiste déclara qu'il n'avait jamais été à pareille fête; puis après s'être assuré de la stabilité de sa position, il porta personnellement la santé de Horley, et lui assura qu'il allait pour le « grand jour de l'union » étudier aux orgues une des plus célèbres marches nuptiales. Hans remercia. On battit des mains. Puis Siska commença ses lieds.

Vraiment elle avait une jolie voix, très perlée surtout, très claire et vibrante. Aussi l'écouta-t-on avec délices. Ce fut une suite de romances, très naïves pour la plupart, léguées aux grand'mères par



la tradition et minutieusement conservées. Mais cela plaisait. C'était champêtre. C'était d'un pays point ordinaire. Tous y prenaient goût, du reste. Et Siska fut acclamée. Brunooghe, pour prouver sa satisfaction, offrit du champagne.

— Du champagne, dit Siska, je n'en ai jamais bu !

Bulcke et M. l'organiste non plus, du reste, pas plus qu'ils n'avaient parcouru d'autre distance que



Le dessin de la couverture de *Damme*.

celle de *Damme* à Bruges, à Heyst, à Knocke, ou à l'Écluse. Brunooghe se rengorgea. Il avait vu Paris ! Paris !

A *Damme* le nom de la Ville-Lumière sonnait comme un glas. On admirait simplement Brunooghe parce qu'il avait osé s'y rendre. Hans lui demanda ses impressions de voyage.

— Mon Dieu ! Paris c'est une ville énorme, avec beaucoup de magasins, des maisons très hautes, et beaucoup de gens qui passent près de vous indifférents, ou qui, à l'occasion, vous accablent de leurs sarcasmes.

Brunooghe dit cela sententieusement.

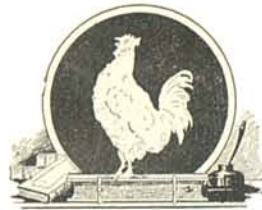
Mais voici qu'arriva le champagne. Ce fut Hans que le bourgmestre chargea d'ouvrir les bouteilles. Les bouchons sautèrent. Et dans des coupes très vieilles, qui depuis des ans dormaient au fond des armoires, une liqueur d'or coula, limpide, avec un petit crépitement de bois vert.

— Ça chante comme la mer, dit M. l'organiste, et c'est couronné d'écume comme les vagues.

Tous burent religieusement. Un silence se fit. Le vent bisait dans l'âtre. Et chacun pensait, la coupe aux lèvres : « Voilà le vin de l'amour, le vin des fiançailles, le vin de la poésie. » Si d'aucuns préféraient la saveur de l'autre, ils aimaient l'atrait de celui-ci. C'était comme un mystère dont ils ne surprenaient point le secret, mais dont, souventes fois, on leur avait parlé. Aussi en demeurèrent-ils muets. Et le vent chantait toujours dans la cheminée où les bûches agonisaient. La grosse lampe accrochée au plafond charbonnait et n'épandait plus qu'une clarté clignotante. Bulcke, les coudes sur la table, semblait rêver, la tête branlante, les yeux perdus. M. l'organiste, croulé sur sa chaise, regardait s'éteindre un tison, Brunooghe toujours étendu dans son fauteuil, avait fermé les yeux.

Alors Hans sortit doucement avec la jeune fille.

Ils rentrèrent à l'*Eperon d'or*



LES NOËLS FLAMANDS

par Camille LEMONNIER

Un livre intéressant, un beau et bon livre, voilà les *Noëls Flamands*.

Encombrés dans nos restreintes colonnes, nous n'avons pu en parler jusqu'ici, et nous le regrettons, car, parmi les nombreux volumes que nous a donnés l'auteur du

Male, les *Noëls Flamands*, certes, ont droit à l'une des meilleures places.

N'y cherchez point l'écrivain brutal, le créateur sanguin et naturaliste, le styliste tourmenté et décadent. Dans les *Noëls Flamands*, Camille Lemonnier a mis un cœur

vierge, empli de la bonne et tendre ingénuité de la jeunesse.

Quatre contes seulement, dont trois, la *Saint-Nicolas du Batelier*, *Fleur de Blé*, et la *Noël du petit Joueur de Violon*, bâtis dans le monde des simples et des humbles que l'au-

temps qu'un peu brouillés de larmes émues. Est-ce un livre pour enfants?

Non. Le premier conte exige déjà un petit bagage que ne peuvent avoir les jeunes intelligences, et les trois autres, piqués ça et là de pages gaies, sont peut-être, dans l'ensemble, un peu tristes pour des imaginations enfantines, si promptes à s'influencer d'impressions reçues.

Tels qu'ils sont, les *Noëls Flamands* intéresseront cependant la grande masse des lecteurs.

Terminons en disant que des artistes de valeur, MM. Mellery, Verdyeu, Hubert, Taelmans et Meunier ont mis leur beau talent au service de ce livre.

Nous donnons ici la reproduction d'un des dessins du *Thé de ma Tante Michel*, dû au crayon habile de M. Hubert.



teur semble avoir si minutieusement et si intelligemment observé.

Le quatrième, le *Thé de ma Tante Michel*, fait de souvenirs d'enfance, si joliment éclairés de sourires humoristiques, en même

M. G. Vanzype vient de faire éditer sa *Souveraine*. Notre dernier numéro ayant parlé de cette œuvre, nous n'y reviendrons pas aujourd'hui. Notons toutefois que nous avons mieux goûté la lecture que la représentation.

On annonce un nouveau roman de Georges Rency, qui sera très probablement intitulé les *Fruits précoces*. Georges Rency, on se le rappelle, nous a déjà donné un roman, *Madeleine*, il y a quelques mois. C'était son début dans ce genre de littérature.

M. Paul André, l'auteur de *Par les Chemins* et de *Haine d'Aimer*, un acte, joué au Nouveau Théâtre, qui nous donnait encore, l'an dernier, l'*Habit d'Arlequin*, travaille en ce moment à un nouveau livre, qui sera sans doute illustré et intitulé *Chers petits Singes*.

Les Expositions

LE SALON

Il est bien difficile de juger les œuvres d'art avec une parfaite impartialité parce qu'on les juge involontairement à travers son tempérament et d'après sa propre éducation artistique. Le vrai critique devrait si bien s'extérioriser, pour nous servir d'un mot à la mode, qu'il en arrive à étudier l'art par la vision de l'artiste lui-même. Est-ce possible ? Ce serait au moins très difficile et exigerait un exercice d'abnégation personnelle qui ferait grand honneur à l'énergie du critique.

Aussi, la plupart de ceux que leur métier oblige à rendre compte de toutes les expositions, ont-ils pris une méthode plus simple : Ils se munissent d'un petit encensoir de poche et d'un gros paquet d'encens et dès qu'ils entrent, ils balancent leur petite machine à tort et à travers, faisant surtout attention à répandre des flots aveuglants aux pieds de ceux qui, bruyants et susceptibles, pourraient se venger d'un mot de blâme par de longues injures dans les journaux à leur dévotion.

Voilà donc comment il se fait que les comptes rendus d'expositions sont si affreusement banals. On n'ose pas dire ce qu'on pense et on induit en erreur et le public et les artistes à qui, parfois, crier casse-cou, serait un bienfait sauveur !

Cette année le salon « se tient bien. »

Le souffle d'art qui y règne est d'une bonne moyenne, il faut s'en contenter et même s'en réjouir. Et d'abord c'est une grande erreur de se fâcher parce qu'on ne trouve pas une exposition encombrée de chefs d'œuvres. Le chef d'œuvre, ne l'oublions pas, est très discutable. Êtes-vous tous bien sûrs que l'exposition que vous quittez en maugréant n'en contient pas ? Le chef d'œuvre n'est que bien

rarement déclaré tel du premier coup. Il faut que l'œil se fasse à lui, y découvre ses beautés, s'y affectionne. Franz Hals, en son temps était fort méprisé, et Louis XIV disait dédaigneusement devant Teniers : ôtez-moi ces magots.

Pour que l'œuvre d'art reçoive la consécration de l'immortalité, elle ne doit pas être trop jeune. Le temps a découvert des chefs d'œuvre ignorés de leurs contemporains et bien souvent aussi, il a détruit et anéanti des réputations suraites et factices.

Aussi ne faut-il pas juger trop vite, et nous contenter de louer l'art, quel qu'il soit lorsqu'on en découvre la trace dans l'œuvre.

On peut louer également Léon Frédéric, Segantini, Verhaeren et Wauters et je ne comprends pas pourquoi, en reconnaissant le talent de l'un d'eux, je dois piétiner sur les autres.

Il a de bien jolis pastels, Emile Wauters, et quelques unes de ses têtes ont une vie et une expression saisissantes. Les portraits de Gilbert sont admirables de dessin. Il paraît, dans le courant de la mode, devoir succéder à Jalabert, le portraitiste des bien rentés.

Si les portraits ne sont pas légions dans notre Salon cette année, on peut dire qu'ils sont presque tous très bons. Jacques de Lalaing et Schaeken présentent à notre admiration de bien jolis modèles ; Gouweloos a un général très énergiquement rendu, Janssens une intéressante physionomie.

Très rare, la grande peinture historique, et peut-on même appeler grande, la peinture de Hennebiq « la visite au tombeau » ? Toutes les qualités picturales du maître s'y trouvent, non le souffle chrétien, l'inspiration mystique qui, seule, pouvait donner l'émotion en un tel sujet.

Saint-Jean est un berger arcadien qui traîne une vieille femme avec plus d'ennui que de dévouement et son attitude est presque illogique.

A part cette grande toile et une aurore de Frans Dicksée très rose et très agréable, il n'est plus que de petites toiles, mais quelques unes charmantes.

Gilsoul a des paysages plantureux et verdoyants où dorment des eaux profondes qui attirent ou retiennent l'œil. J'aime moins le Courtens de cette année; le sujet, un très grand arbre, y est moins heureusement traité que d'habitude.

Van der Hecht, Ter Linden, Verheyden, exposent des coins de pays pleins d'air, de lumière et de fraîcheur, et j'aime beaucoup les intérieurs d'église de Verhaeren. Citons aussi, car la place me manque malheureusement, Wytzman, Hannotiau, et les séduisants aquarellistes, nos amis, Binje, Staquet et Uytterschaut et saluons avec la même admiration nos deux grandes paysagistes : M^{lle} Beernaert et M^{me} Marie Collaert.

Les étrangers sont représentés par deux artistes très originaux : Segantini dont l'étrange peinture déconcerte, dont la minutie d'un faire qui est presque de la sculpture chinoise est accompagnée d'un talent réel et d'une habileté extrême et Ivan Pokitonow dont les petits tableaux, photographiques à force d'être fins, charment cependant par une vérité et une poésie séduisantes.

Que de beaux dessins ! Danse, Haverman, Ch. Mertens déploient dans leurs croquis et leurs études un talent remarquable, car il faut beaucoup de talent pour dessiner. On n'a pas ici, pour éblouir, la magie de la couleur, et combien de peintres réputés qui seraient incapables de dessiner une tête !

Tous nos grands sculpteurs ont envoyé des marbres, des bronzes et des plâtres sur lesquels leurs signatures sont presque inutiles, tant ils s'y sont montrés personnels. Quelques très beaux bustes, comme Vinçotte, Lagae, Lambeaux sont habitués de nous en montrer; beaucoup de très jolies femmes longues,

longues, ainsi que Dillens nous en présente à chaque exposition.

J'aime moins le soubassement du mât électrique de Lagae, mais je trouve très beau, de grand style et de profond sentiment l'Ange de la Mort de Lalaing. A mon avis, c'est le meilleur morceau de sculpture du Salon.

Un mot encore des jolies fleurs de M^{lle} de Bièvre et de M^{lle} Berthe Ars. Il nous a fallu parcourir en peu de minutes une galerie composée de tant d'heures de travail, de tant de longues méditations et peut-être de souffrances, car il faut souffrir parfois pour mettre au monde un chef-d'œuvre ! Si nous avons laissé derrière nous, sans les nommer, beaucoup de choses dignes d'attention, c'est que nous avons, comme M. Holman Hunt, un bien petit cadre pour un grand sujet, et tout le monde ne pouvant passer à la fois, il a fallu en laisser par derrière ?

RUBENS CLUB

Un salonnet où M^{lle} Ardrighetti et M. van Goethem exposent une collection de leurs dernières œuvres. M^{lle} Ardrighetti a un joli talent de portraitiste, mais elle excelle surtout dans les têtes d'enfants et quelques uns de ces babys blonds aux joues roses sont tout à fait jolis.

Avec M. van Goethem nous nous plaisons à parcourir ces plages toujours variées malgré leur uniformité. C'est bien la mer calme, l'air salin, brumeux, les jolis effets de lumière dans les flaques d'eau des marées basses, les pittoresques barques des pêcheurs ou les jolies scènes de baignades, de groupes flâneurs, d'âniers, rendues avec un sentiment de vrai et de vie très personnel.

Cette petite exposition mérite une visite. Dans le cadre reposant du *Rubens Club* on goûte mieux le plaisir d'étudier chez eux des artistes qui ont tout à gagner à cette étude-là.

LE SILLON

Que peut faire un infortuné critique d'art à qui un directeur autoritaire écrit ces mots : « Je veux avoir une étude sur l'exposition du

Sillon dans le prochain numéro. Faites en sorte que je l'aie à 8 heures du soir aujourd'hui, parce qu'il doit-être imprimé demain!»

Le pauvre critique regarde sa montre avec effroi.

Il est 4 heures et les portes se ferment à 5 heures.

Juste le temps de prendre le tram de la Petite Espinette, de reprendre le tram de la rue de la Régence, de dégringoler affolé le long de l'impassible palais des princes de Lorraine et de jeter sa canne au nez de la femme-hibou qui se tient, solitaire et obscure, à l'ombre de l'hercule du grand escalier.

On arrive essouffé et fort mal disposé en de pareilles conditions, on fait un premier tour rapide et on se dit : « Diable, cette année, la direction du *Sillon* a probablement fait une énorme provision de bitume et, par économie, tous les membres s'en sont servi, l'ayant ainsi à bon marché! » Espérons que l'année prochaine la Direction achètera en gros du cobalt ou du vert Véronèse ce serait plus gai!

Ce n'est pas ma faute, remarquez le si je suis obligé de juger en bloc? Pourquoi ne m'avoir pas prévenu au moins 24 heures à l'avance?

Et cependant ce serait très mal à moi de rester ainsi dans une généralité... empoissée. Je m'en voudrais de ne pas dire à M. Gouweloos tout le bien que je pense de ses portraits, à M. Alfred Bastien, comme j'admire franchement ses paysages et les préfère à ses autres peintures, à répéter la même chose à son confrère Maurice Blicck qui a un sentiment profond de la nature et devient commun

quand il veut peindre l'humanité. Je veux nommer aussi M. Fernand Delgouffre dont les numéros 1, 2 et 8 me semblent particulièrement jolis, M. Paul Mathieu qui comprend et rend avec tant de charme ces vieux châteaux et ces vieux parcs flamands aux tons doux et mélancoliques, et enfin je signalerai au galop les envois de Paris, ces deux portraits rêveurs de Gaston de la Perche, ces esquisses vagues, mais toutes pleines de talent de Gaston Bouvy et les étranges et frissonnantes illustrations de ce Manuel Orazi si bien fait pour comprendre la puissance fantastique et effrayante d'Edgar Poë et de Coleridge. Je ne crois pas que l'esprit humain ait jamais inventé de plus angoissantes et macabres horreurs que les contes d'Edgar Poë. Maintenant que les voilà illustrés par Manuel Orazi, je souhaite aux femmes nerveuses que leurs amis n'aient pas l'idée de leur offrir ce livre pour étrennes. Cela pourrait avoir des inconvénients.

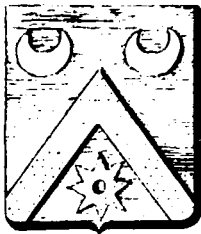
Il est dix-neuf heures quarante-cinq, j'ai quinze minutes pour reprendre le tram de la Petite Espinette, et me précipiter au bureau de la Revue et si j'arrive trop tard mon article me sera refusé! Allez donc causer art avec sérénité dans ces conditions agitées?

J'en demande pardon au *Sillon*, mieux vaut, je crois, lui envoyer ce salut rapide que passer sans lui jeter un regard. Ce serait, ma foi, dommage. Il y a chez lui un réel effort qu'il faut signaler. On peut discuter sa manière de comprendre l'art, mais on ne discute pas le néant. Une autre fois nous dirons mieux notre pensée... Il est dix-neuf heures cinquante!

M.

Tablettes Héraldiques

Le comte de Bizemont, ancien capitaine de frégate, ancien vice-président de la Société de Géographie de Paris, secrétaire général de la Société de Bibliographie, est mort il y a quel-



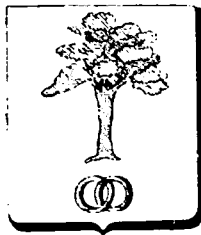
BIZEMONT

est allié aux familles de Witte, de Robieu, du Houx, de Lambel, de Vienne, etc.

Bizemont porte : D'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux croissants d'argent et en pointe d'une molette d'or.

Le marquis de Chennevière, membre de l'Institut de France, s'est éteint, le 3 mars dernier, à Paris, à l'âge de soixante dix-huit ans.

Chennevière, originaire du Lyonnais porte : D'argent à un chêne de sinople, accompagné de chaque côté en pointe de deux anneaux entrelacés d'azur.



CHENNEVIÈRE

Le même jour ont eu lieu, à Paris, en l'église Saint-François de Sales, les obsèques de la comtesse de Malartic, née Nettancourt.

M^{lle} Claire de Nettancourt était la fille cadette de Constantin, marquis de Nettancourt, et de la marquise, née Bazin de Bezons.

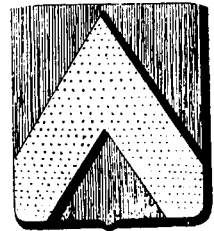
Elle appartenait à la branche cadette de cette ancienne maison, originaire de la Champagne, où elle est connue depuis le XII^e siècle et qui fournit à cette

époque des chevaliers croisés. Jean de Nettancourt, lieutenant-général, chevalier des ordres du roy, obtint l'érection en comté de la baronie de Vaubécourt.

La branche aînée est représentée, de nos jours, par le marquis de Nettancourt-Vaubécourt et la branche cadette par le marquis de Nettancourt.

Cette maison a fourni quatre lieutenants-généraux, des gouverneurs de places fortes, un évêque de Montauban et de nombreux chevaliers de Malte. Elle s'est allié aux maisons de Beaufort, de Rogier, de Marolles, Walzin Esterhazy, de Charpin-Faigerolles, Beaufremont-Courtenay, Clermont-Tonnerre, de Cognord, d'Aspremont, d'Haussonville, des Armoises, de Bailliry, de Marles, de Briey, etc.

Par son mariage avec le comte de Malartic, la vénérable défunte était entrée dans une maison non moins ancienne que celle dont elle sortait. La maison de Malartic est originaire de l'Armagnac, où elle est connue dès le XIII^e siècle. Elle a relevé le nom de Maurès par suite d'une alliance avec l'héritière de cette famille, et s'est appelée depuis de Maurès de Malartic.



NETTANCOURT

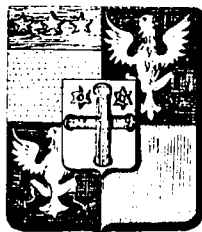
Elle a produit quantité de personnages considérables dans l'armée et les premières charges de l'Etat et qui ont porté les titres de comtes de Montricoux, comtes et marquis de Malartic, et s'est allié aux plus grandes maisons de France : Roffignac, du Vivier, Savignac, de Baillivy, de Pons, de Chastenay, de Fontenu, de Gasville, de Clercy, de Brosses, de Pechpeyrou-Comminges, de Saint-Bélaïn, Loisson de Guinaumont, etc.

Nettancourt porte : De gueules au chevron d'or.

Maurès de Malartic porte : Ecartelé, au

1 d'or, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or qui est de Marlartic; aux 2 et 3 de sable à l'aigle d'argent, becquée et membrée de gueules, qui est de Maurès; au 4 de gueules plein, qui est du Vivier; sur le tout: D'argent à la croix pommelée de gueules accompagnée aux deuxième et troisième cantons d'une molette d'éperon du même, qui est de Malartic.

Le 5 avril dernier est décédée, à Bruxelles, M^{me} la vicomtesse de Pons, née comtesse Marguerite de Renesse.



MALARTIC

Il n'y a pas un an, qu'à cette même place, je relevais, à l'occasion du mariage qui unissait les familles de Pons et de Renesse, les illustrations de ces deux maisons, et aujourd'hui, la mort a rompu, d'un coup imprévu, cette union qui ne paraissait faite que pour le bonheur et la joie.

La comtesse Marguerite de Renesse était fille du feu comte Amédée de Renesse et de la comtesse née Maelcamp de Virelles. Elle était la sœur de M^{mes} Verbrugge de S'Gravendeel, Boissevain et de la baronne Paul Pycke, et la nièce de M^{me} la vicomtesse de Sousberghe.

La regrettée défunte avait épousé le 26 mai de l'année dernière le vicomte de Pons. (Voir le n° du 10 juin 1898.)

Cette mort met en deuil les familles de Pons, de Renesse, Pycke, Duchon de la Jarousse, de Clercq-Vissocq de Sousberghe, de Sainte-Colombe, de Vilain XIII, Des maizières, etc.

Le 5 avril dernier ont été célébrées, à Lérans, dans l'Ariège, au milieu d'une affluence considérable, les funérailles de la duchesse de Lévis-Mirepoix, née comtesse de Mérode.

Marie-Josèphe-Hildegarde-Ghislaine, comtesse de Mérode, naquit le 8 novembre 1820, du mariage d'Henri-Marie-Ghislain, comte de Mérode et du Saint Empire Romain, marquis de Werterloo, prince de Rubembré et de Grimberghe, Grand d'Espagne de 1^{re} classe, ancien ministre plénipotentiaire de Belgique, sénateur du royaume, et de Louise-Jeanne de Thésan. Elle est la tante du comte de Mérode-Westerloo, ancien ministre des affaires étrangères de Bel-

gique; elle appartenait donc à cette illustre maison, si célèbre dans les fastes de l'histoire des Pays-Bas et qu'une filiation authentique fait remonter à Raymond Bérenger, roi d'Aragon et comte de Barcelone et de Provence. C'est le troisième fils de ce prince, Pierre Bérenger, lequel se trouve à la seconde croisade en 1147, qui fut l'auteur de la famille de Mérode.

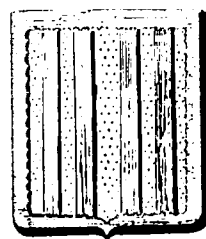
Il se maria en 1179 avec l'héritière de Mérode, au Duché de Juliers, terre qui est restée immédiate et libre jusqu'en 1398, et qui appartient encore à l'aîné de la maison. Plus tard, en 1704, une autre race royale, l'illustre maison de Rubempré, issue des rois de Hongrie, s'est également fondue dans la maison de Mérode.

La vénérable défunte épousa, en 1844, Guy, alors marquis de Lévis-Mirepoix, fils aîné de Gustave de Lévis, marquis de Lévis-Mirepoix, duc de San Fernando-Luiz, et de la duchesse née Montmorency-Laval, fille du duc de Laval et San Fernando-Luiz. Le marquis de Mirepoix hérita des titres de son père et de la grandesse d'Espagne. Il est mort en 1886.

La maison de Lévis est une des plus anciennes races féodales de France. Les légendes ne manquent pas autour de son berceau. L'une d'elles surtout est très naïve et la fait descendre de la tribu de Lévi.

Un ancien tableau, possédé par la famille, en a perpétué le souvenir. On assure qu'il représente la Sainte-Vierge, recevant les hommages d'un ancêtre des Mirepoix. Celui-ci est découvert, et des légendes, inscrites sur le tableau, font parler les personnages: Couvrez-vous, mon cousin, dit la mère de Dieu. C'est par commodité, ma cousine, répond le seigneur de Lévis!

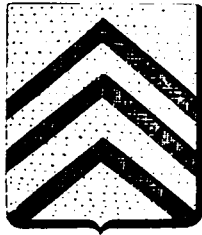
Cette scène naïve indique bien des prétentions, qu'autorisait d'ailleurs une origine qui se perdait dans la nuit des temps. En effet, le père Anselme donne la filiation de la maison de Lévis depuis Philippe de Lévis, chevalier, vivant en 1197, et père de Guy 1^{er}, qui se rendit célèbre par ses exploits dans la guerre des Albigeois. Il est certain aussi que, dès cette époque, les sires de Lévis occupaient une position féodale tout à fait prépondérante, et il est vraisemblable que,



MÉRODE

comme l'ont avoué des généalogistes, la maison de Lévis était une branche cadette de quelque famille considérable et qu'elle emprunta son nom au fief qui lui fut donné en apanage et qui est situé entre Chevreuse et Versailles.

Le comte Simon de Montfort, beau-frère de Guy 1^{er}, le nomma maréchal de l'armée de la



LÉVIS

Foi et lui fit présent de riches domaines, entre autres de la baronie de Mirepoix dont le donataire rendit hommage au roy saint Louis en 1226. C'est à cette époque que la maison de Lévis s'établit en Languedoc, et l'on sait que les descendants de Guy, pour perpétuer le souvenir des hauts faits de leur ancêtre, ont porté héréditairement le titre de maréchal de la Foi.

Cette maison s'est divisée en un grand nombre de branches :

1^o Celle des barons, puis marquis et ducs de Mirepoix, éteinte en 1757. Elle a produit un maréchal de France et des Évêques;

2^o Celle des marquis de Gaudièz qui était représentée en 1828 par le marquis de Lévis, pair de France;

3^o Celle des marquis de Lèran et de Mirepoix, à laquelle appartenait le mari de la défunte et qui hérita des titres et biens du maréchal de Mirepoix;

4^o Celle des Seigneurs d'Ajac, ducs de Lévis, qui a produit des lieutenants généraux et un maréchal de France;

5^o Celle des comtes de Villars et de Lautrec, éteints au XV^e siècle;

6^o Celle des ducs de Ventadour, celle des comtes de Charlus, celle des marquis de Chateaufort, celle des seigneurs de Florensac, celle des barons de Cousau, enfin celle des comtes de Quélus, à laquelle appartenait Jacques de Lévis, comte de Quélus, l'un des favoris d'Henri III, qui mourut des suites du duel célèbre qu'il eut avec Charles de Balzac.

Lévis porte : d'or à trois chevrons de sable.

Cette mort met en deuil les familles de Mérode, de Lévis, de Vichy, de Roncherolles, de Nicolaï, d'Arenberg, de la Roche-Aymon, de Chabannes la Police, de Crillon, d'Hinnisdal, d'Hunolstein, de Chabrilan, etc.

Le 10 avril dernier, à Saint Pierre de Chaillot

de Paris, l'on célébrait le mariage du comte Guillaume de Durfort, avec M^{lle} de Chauvelin, mariage auquel assistait toutes les notabilités du grand monde parisien.

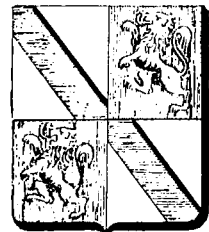
Le comte Guillaume de Durfort est le deuxième fils d'Emeric, marquis de Durfort, et de la marquise née de la Bouillierie. Il appartient à la branche des ducs de Lorge, étant l'arrière petit-fils du duc Emeric de Lorge et de la duchesse, née de Jaucourt. Il appartient à cette illustre maison de Durfort, l'une des plus anciennes de la chevalerie française dont les possessions, dès le XI^e siècle, s'étendaient de l'Agénois et du Quercy jusqu'à Narbonne. Elle peut prouver sa filiation authentique depuis Armand de Durfort, vivant en 1262. Cette maison était déjà divisée en plusieurs branches dès le XIII^e siècle. La branche des seigneurs puis ducs de Duras a été fondée par Armand de Durfort, vivant en 1612. De cette branche sont sorties, celles des ducs de Lorge éteints en 1775, des marquis de Civrac, devenus ducs de Lorge et actuellement existante. La branche des barons de Boissière et des comtes de Durfort-Léobard a formé celles des comtes de Boissière et de Clermont-Vertillac, des seigneurs de Deymes, etc.

Cette célèbre maison n'a pas produit moins de cinq maréchaux de France, quantité de lieutenants-généraux, de maréchaux de camps et brigadiers des armées du roy, des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit et de la Jarretière, des ambassadeurs, des chambellans, des gentilshommes de la Chambre, des conseillers d'Etat, des évêques et des archevêques.

Elle a possédé de grandes terres titrées ainsi que la Paierie.

Marquis de Duras en 1609; ducs de Duras en 1668; ducs héréditaires en 1689; ducs et pairs en 1755; ducs de Lorge en 1691; marquis de Civrac en 1647; pair de France en 1814.

Alliances : de la Milleraye, de Lesdiguière, la Tour d'Auvergne, la Rochefoucault, Lévis-Ventadour, de Montgommery, Saint-Simon, la Marck-Bouillon, Egmont, de Pardailhan d'Antin, Hennequin d'Ecquevilly, de Jaucourt, de Tourzel, de Budes de Guébriant, du Plessis-



DURFORT

Châtillon, de Courcelles, la Roche-Thulon, Colbert, Sesmaisons, Ruinsonnas, Juigné, Nicolaï, Cossé-Brissac, Montmorency, Wignacourt, Currel, Caraman, Virien, Orglandes, Croij, Charrette, Aigneaux, etc.

Armes : Écartelé aux 1 et 4 d'argent à la bande d'azur; aux 2 et 3 de gueules au lion d'argent.

Mademoiselle de Chauvelin est fille du marquis et de la marquise de Chauvelin.

Elle appartient à une famille qui a eu quelque illustration sous la Régence et le règne de Louis XV. Elle a pour auteur Toussaint Chauvelin, procureur au Parlement de Paris, dont un des petits-fils, Alexandre Chauvelin, fut pourvu, en 1607, d'une charge de secrétaire du roy.

La souche s'est divisée en quatre branches principales dont celles des seigneurs de Garenrières et des seigneurs de Luzeret paraissent s'être éteintes au siècle dernier. Celle des seigneurs de Crizenoy a produit le célèbre garde des sceaux de France, Germain-Louis de Chauvelin, mort en 1762. Son fils unique, le

marquis de Grosbois, tué en duel en 1750, ne s'était pas marié.

Une autre branche a produit le marquis de Chauvelin, maître de la garde robe du roy, qui mourut à Versailles en 1774 en faisant la

partie de jeu de Louis XV; son frère, l'abbé de Monter-Ramey, fut l'adversaire le plus acharné des Jésuites, et le fils du marquis François Bernard de Chauvelin, était l'ami de Voltaire. Il fut ministre plénipotentiaire à Londres en 1792, Conseiller d'État et comte de l'Empire. Il mourut en 1832 et cette branche s'éteignit avec lui.



CHAUVELIN

Alliances : Grouchy, Barbançois, Thiard de Bissy, Colbert-Maulévrier, Chamillart, Rochechouart, etc.

Armes : d'argent au chou sauvage arraché de sinople, accolé d'une bisse d'or.

Marquis de BOINVILLE.

Modes

Nous allons reprendre sérieusement nos causeries sur la mode que diverses circonstances avaient interrompues, et cette fois elles vont se succéder avec tant de régularité, que nos jolies lectrices n'auront plus, après les avoir lues, à hésiter sur le choix d'un costume tant elles seront bien renseignées sur le « dernier cri du chic! »

Je me suis donc rendue rue du Luxembourg chez M^{me} Lequesne qui achevait son déballage printanier, et quel joli déballage! C'est là que je vais trouver à chaque saison le guide de la mode le plus sûr et le plus élégant.

Et vraiment je n'ai eu que l'embarras du choix.

Tout d'abord, Mesdames, résignez-vous aux

robes plates, absolument, sans ombre de fronces. La mode est pour les femmes minces et grandes, car ces tuniques qui feront la fureur du jour avantagent beaucoup mieux les grandes minces que les « boulottes ».

Les tuniques et les robes princesses, voilà les deux types de l'année. On ne veut pas sortir de là.

Je signalerai donc à mes lectrices une robe de reps pervenche, dont la jupe est simplement renforcée d'un large biais en bas. Le corsage se compose d'un boléro sans mouches, mis sur le corsage pervenche de la robe, lequel boléro est en velouté blanc semé de petits pois noirs. Mouches pervenches ornées seulement de petits plis, col très haut en satin blanc recouvert de

dentelle noire. Ce costume très nouveau est très avantageux pour toutes les tailles. Une autre toilette était en lainage violet : jupe tunique longue recoupée en coins ronds de chaque côté pour laisser voir un jupon de soie violette garni de petits velours. La jupe est découpée aussi sur les hanches et autour de la taille en pointes laissant encore paraître la soie garnie de petits velours. Très joli corsage boléro en lainage pareil à la jupe sur une chemisette de soie violette garnie de petits velours avec un gilet de guipure crème. Le boléro forme deux petits pans par devant, terminés par un beau bouton d'améthiste.

Un troisième costume, tout en drap d'été gris est particulièrement élégant. C'est une jupe avec tunique. La jupe bordée de plusieurs rangs de piqûres, la tunique festonnée est garnie de jolis motifs d'ornements en petits biais de satin gris piqués, entremêlés de boutons de satin gris. Le corsage est aussi composé d'un boléro, car c'est le vêtement universel de l'été, garni des mêmes motifs que la tunique et de revers de satin blanc bordés eux-mêmes d'un biais de soie capucine. Chemisette très heureusement drapée, en soie jaune, se terminant par un col très haut, à pointes et une cravate en soie pareille à la chemisette.

On va beaucoup reporter l'antique et élastique taffetas noir de jadis; M^{me} Lequesne à

créé de bien jolies choses avec cette brillante étoffe. Elle a entre autre un modèle avec boléro des plus réussis. C'est une jupe garnie de rangs de petits volants festonnés, superposés. Le corsage se compose d'une chemisette qu'on peut varier de toutes couleurs et de toutes étoffes sur laquelle se pose le boléro, un peu court par derrière, garni de rangs de cordonnets et de petits volants festonnés, avec une très jolie mouche toute couverte de cordonnets dans le haut et un grand col de guipure et de broderie, de beaucoup de cachet et d'une richesse pleine de style. Une ceinture à longs pans en taffetas, termine cette toilette, l'une des plus jolies de la collection.

Toutes les robes se font longues, très longues même. Pour la rue c'est une mode peu pratique et fort désagréable, car elle place la femme dans la pénible alternative de devoir toujours relever sa jupe ou de balayer les pavés en ramassant tout ce qui s'y trouve de microbes malsains. Mais c'est la mode et on serait mal vu de protester, bien plus mal vu encore de ne pas obéir au programme autoritaire de cette souveraine capricieuse.

Conformons nous donc à l'ordre du jour et adoptons les robes longues avec résignation, c'est signe que bientôt on reviendra aux jupons courts.

OPALE.

Feuilleton Théâtral

NOUVEAU THÉÂTRE : *Les Mains*, drame en 5 actes de Camille Lemonnier.

Le petit Lord, pièce en 5 actes.

Le Gendarme est sans pitié, un acte de Courteline.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA . *Salvator Rosa*, drame en 6 actes de M. F. DUGUE.

THÉÂTRE DU MIDI : *Vingt Ans après*, drame en 5 actes de MM. Alexandre Dumas et Maquet.

On attendait avec curiosité, autant dans les milieux artistiques où l'on s'occupe régulièrement de théâtre — c'est d'ailleurs assez rare — que dans ceux où l'on ne s'en occupe qu'à l'occasion — l'apparition de ces *Mains*, la pièce

que Lemonnier avait d'abord confiée au Parc, et qu'un concours de circonstances malheureusement l'avait forcé à retirer pour la remettre enfin au Nouveau Théâtre, qui n'a pas eu tort de l'accepter, car nous voilà, grâce à lui, définitivement fixés sur les aptitudes dramatiques de notre grand écrivain belge.

Jusqu'à présent, en effet, on n'avait guère pu le juger à ce point de vue spécial, — car l'adaptation scénique du *Mâle* n'est pas de lui, et les *Yeux qui ont vu* sont d'un caractère

trop spécial et d'une préoccupation trop évidente pour pouvoir être envisagés comme une œuvre scénique. Aussi était-il peut-être prématuré d'oser affirmer, d'après de tels éléments d'appréciation, que Lemonnier n'est décidément pas un homme de théâtre et qu'il pouvait être dangereux de laisser croire qu'il le soit. J'ai eu cette audace le mois dernier et des amis de qui j'apprécie beaucoup le jugement sûr et le bon sens éclairé, m'ont alors assez vivement reproché cette appréciation. Or, les représentations des *Mains* ont fait un effet déplorable, et l'échec — pas même retentissant — qu'elles ont subi confirme singulièrement ce que j'écrivais alors. J'avoue pourtant que je déplore sincèrement m'être aussi peu trompé : pour Lemonnier d'abord, qui fut un superbe romancier, et dont le *Mort*, le *Mâle* et deux ou trois œuvres contemporaines de ces chefs-d'œuvres, sont d'admirables monuments de notre littérature, et demeureront tels, en dépit de tous les *Hommes en amour* et les *Adam et Ève* subséquents.

Mais une pareille défaite est déplorable pour notre théâtre belge d'expression française, que de semblables tentatives, soulignées d'un nom aussi justement honoré, risquent de compromettre gravement aux yeux d'un public qui demeure méfiant, malgré les efforts heureux que l'on a fait ici depuis cinq ou six ans, pour détruire ses préventions. C'est d'un effet moral détestable et d'un bien fâcheux lendemain au légitime succès de la *Souveraine*, qui semblait avoir si heureusement consolidé les positions acquises par nos dramaturges. Ceux-ci, pourtant, auront la consolation de se dire que cette défaite atteint aussi — par dessus la personnalité puissante de l'auteur — le petit groupe remuant d'esthètes-amateurs dont il a la faiblesse d'être le porte-drapeau, et qui réussirent — grâce à la complicité ou plutôt à l'inertie ignorante de nos administrateurs communaux — à accaparer fâcheusement, pendant toute une année, l'orientation artistique du théâtre du Parc. On sait à quel désastre ils conduisirent ja malheureuse direction qui leur avait per-

mis une telle ingerance. On connaît maintenant, par l'échantillon qu'on nous en a donné — ailleurs — quel était la manière théâtrale qu'ils prétendaient imposer à nos admirations. C'est un fameux débarras.

Lemonnier, s'est chargé, dans une lettre ouverte adressée à M. Mourn de Lacotte — et qui est, je pense, le seul article élogieux qui ait été publié sur sa pièce — de nous expliquer la genèse et la signification des *Mains*, ce qui nous dispense d'aller les chercher dans l'œuvre même et nous oblige à juger celle-ci d'après ce qu'il prétend avoir voulu au moins autant que d'après ce qu'il fit réellement. Les *Mains*, d'après ce commentaire, serait donc une analyse psychologique de l'âme flamande. Ce n'est donc plus de l'adaptation, mais de la transplantation, de « l'infiltration » comme dirait cruellement Flor O Squarr, qui a tant d'esprit, et qui pourtant en fait parfois sur mon dos, (j'avoue à ma honte que ce n'est pas le meilleur). En passant du livre au théâtre, le *Mort* se serait infiltré une personnalité nouvelle. Nous avons constaté simplement qu'il avait perdu la sienne propre, sans remarquer qu'il en eut pris une autre ! Des Flamands, des « Boeren », ces discoureurs de Balt et de Bast, ces phonographes de psychologies minutieuses et subtiles, ces orateurs de meetings spirites ou cabalistiques ? Allons donc ! M. Lemonnier n'a donc jamais entendu l'honorable M. Van Brussel ? Il n'a donc pas causé dix minutes avec un paysan de Flandres, et démêlé ce qu'il y a de taciturnité têtue dans ces rudes cervelles ? Dans son *Mort*, ces brutes farouches ne parlaient guère, et on les sentait effroyablement vraisemblables. Dans le mimodrame qu'en tirèrent les Martinetti et dans lequel le « dialogue » était forcément simple et rudimentaire, l'impression tragique demeurait formidable. Ce qui était bellement affreux là-bas, n'est plus ici qu'abominable. Il est parfaitement excusable que M. Lemonnier ne l'ait pas deviné en écrivant sa pièce, car on a toujours le droit de se tromper au théâtre — avant. Mais qu'il ne l'ait pas senti pendant que ses

interprètes allongeaient leurs tirades, voilà qui le condamne comme dramaturge. Or il dit, il écrit, — et sa lettre a un accent de probante sincérité, — qu'il a ressenti pendant la représentation une impression considérable. On voit bien qu'il était dans la coulisse.

S'il avait été dans la salle, il aurait, malgré tout, compris que la transposition, la localisation de son moyen d'horreur tragique en les mains homicides, est d'une infériorité flagrante vis-à-vis du simple truc des apparitions spectrales, dont les Martinetti avaient tiré de si prodigieux effets. Paul l'avait, lui, ce tremblement convulsif, et Lemonnier lui-même, dans l'argument du mimodrame, y insiste à deux reprises : « Le crime accompli, il demeure faible comme un enfant, les yeux fixés sur les mains meurtrières. *Vainement il cherche à les maîtriser* : le meurtre est resté en elles ». Et plus loin : « il contemple ses mains, fait jouer ses pouces, un rire de démente aux lèvres. Oh ! ces mains-là, les meurtrières et les fraticides ! Il les passe longuement sur ses grègues, comme pour en effacer la souillure... Mais c'est encore trop de les voir, il les cache en ses poches ». Seulement l'obsession des mains est ici la conséquence de la persécution du spectre ; il y a une cause et un effet bien nettement tranchés. Dans le drame, la cause et l'effet se confondent. C'est d'une bien singulière aberration scénique.

, Un autre détail : Dans le livre et le mimodrame, Bast, l'instigateur cauteleux du crime, — le mal conscient — se détache en relief, comme figure principale, tandis que Balt, la brute inconsciente, l'instrument que manie la volonté fraternelle, demeure au second plan. Le remords persécuteur, figuré dans la conception première par le spectre d'Hendrick, a prise sur le premier d'une façon bien plus frappante, bien plus directe, que sur son frère, et c'est très logique et très juste. Dans le drame, au contraire, c'est Balt, le farouche exécuteur qui passe au premier plan, et c'est sur lui que s'abat la redoutable griffe du remords, puisque ce sont ses mains à lui qui

subissent le stigmate persécuteur. Bast, le mauvais génie, le vrai criminel, n'est plus atteint qu'indirectement, par ricochet. Certes, il va souffrir cruellement au spectacle de ces convulsions des mains fraternelles. Mais comme c'est moins terrible, moins impressionnant pour lui, que les apparitions spectrales, (un truc primitif, vulgaire, archi connu mais d'un merveilleux effet). Le public — je me place ici au point de vue de celui qui n'a ni lu le livre ni vu le mimodrame — ne comprend pas, et s'il ne comprend pas, il ne s'émeut pas, — il rit. Or, on a ri, même à la première, qui pourtant avait réuni une chambrée très spéciale. On n'avait jamais souri à l'Alcazar, quand les Martinetti y jouaient le *Mort*.

Les *Mains* ont pourtant bénéficié au Nouveau Théâtre d'une interprétation très soignée et d'une mise en scène dont il serait injuste de ne point reconnaître l'intelligence. Krauss a causé une certaine désillusion en Balt, mais c'est peut-être la faute du rôle, qui manque de suite. Je ne suis pas sûr du nom de l'acteur qui joua Bast, et qui était, lui, absolument remarquable. Je crois que c'était M. Herbert. Tout le monde d'ailleurs est à féliciter, et l'auteur lui-même l'a reconnu en termes formels. Si sa pièce est tombée, c'est donc bien parce qu'elle est mauvaise.

* * *

Depuis que les *Mains* ont quitté l'affiche, on donne au Nouveau Théâtre, en spectacle d'été, une bien jolie comédie qui est presque une primeur, car on ne la joua naguère qu'une ou deux fois au Parc, grâce à l'appoint d'une troupe de passage. C'est M^{lle} Rolla qui a repris le rôle créé par la petite Parfait, et elle y est charmante à souhait. Il faudrait citer aussi M. Herbert, et puis tous les autres protagonistes de ce joli spectacle, qui débute par une exilarante pochade du joyeux Courteline, le *Gendarme est sans pitié*, qui est bien le comble de la drôlerie.

* * *

L'Alhambra a repris un vieux mélo de

Dugué, *Salvator Rosa*, qui n'avait jamais été joué à Bruxelles, ce qui d'ailleurs ne constituait pas une lacune bien grave. Le drame, en effet, est loin d'être excellent, et s'il passe assez facilement, c'est grâce surtout à l'appoint d'une interprétation parfaite, dont tous les emplois ont d'incontestables qualités.

* * *

Au Théâtre du Midi, installé dans le Cirque de la place Jamar transformé pour la circonstance, on vient de jouer *Vingt Ans après*, l'éternel drame mousquetaire et cocardier, qui y a retrouvé toute sa vogue. Bonne troupe d'ensemble, dont un premier rôle cher aux Bruxellois friands de mélo : M. René Robert.

FRITZ LUTENS.

Memento

En présence du colossal succès de *Madame Sans Gêne* au théâtre Molière, M. Munié vient de prendre la précaution de faire apprendre en double tous les rôles du célèbre chef-d'œuvre de Sardou qu'il a monté avec un si grand luxe de décors et de costumes. *Madame Sans-Gêne* continue à faire chaque soir des salles archi combles. La cinquième représentation a eu lieu. On se rappelle que *Madame Sans-Gêne* fut jouée par Réjane au Molière pendant quelques jours, il y a deux ans, et l'on ne voit pas encore faiblir ce prodigieux succès.

Tous les dimanches, matinée à 2 heures. Aux matinées les enfants paient demi place.

Cirque royal. — Le succès de la troupe du cirque Renz s'accroît de jour en jour. Samedi le programme tout spécial comprendra entr'autres de nouveaux dressages de M. Ernest Renz et Gabriel.

Manufacture Générale d'Ameublements

12 & 14, **RUE ST-JEAN**, BRUXELLES

INSTALLATION

SALLES A MANGER

EN CHÊNE, NOYER & ACAJOU

MEUBLES MIGNONS

POUR SALONS, FUMOIRS & BUREAUX

CHAMBRES A COUCHER

PRIX MODÉRÉS

Causerie Financière

Marché de Bruxelles

20 avril.

L'aspect de la Bourse se modifie insensiblement chaque jour, dans un sens favorable. Je veux parler de l'ensemble du marché, car dans le compartiment des valeurs industrielles, les mouvements vont jusqu'à prendre une importance considérable et, d'une manière générale, il y a lieu de se montrer satisfait de l'allure observée, car la spéculation reste sous l'influence des meilleures dispositions qui se sont fait jour à la suite de la liquidation de quinzaine. Ainsi, on a pu remarquer qu'un certain nombre de porteurs, désireux de se liquider sur un beau bénéfice, se sont allégés et, malgré ces réalisations, il ne m'a pas été donné de constater le moindre tassement dans les cours, si ce n'est sur l'Extérieure d'Espagne, qui a fléchi sur le bruit, d'ailleurs démenti, d'un impôt sur le coupon :

Le 5 p. c. Italien est plutôt faible.

On continue à s'occuper, en Italie, de la question du change, et la presse attribue la dépréciation du signe monétaire italien à l'abus d'une circulation excessive de papier-monnaie. La circulation fiduciaire (billets de l'Etat, billets des banques), atteint 1.650 millions.

Pendant les trois premiers trimestres de l'exercice en cours, les recettes du Trésor se sont élevées à 993,010,000 lire, soit une augmentation de 4 millions 830,000 lire en faveur de 1898-99.

L'Extérieure Espagnole se relève avec peine, il n'y a pourtant rien de changé dans la situation, et le gouvernement doit être satisfait du résultat des élections.

D'autre part, M. Svela a reçu de plusieurs gouvernements étrangers et des grands établissements financiers de Paris et de Londres, l'avis que, si l'on ne réduit pas le coupon de l'Extérieure, et si l'on n'impose pas cette rente, l'Espagne trouvera au dehors le concours le plus empressé pour le relèvement de son crédit et la liquidation de sa situation financière.

On estime que MM. Svela et Villaverde tiendront sérieusement compte de ces indications pour l'établissement du programme financier. On dit aussi que M. Villaverde pense contracter à bref délai à l'étranger un emprunt privilégié avec garantie de la prorogation des concessions des compagnies de chemins de fer.

Depuis le 1^{er} octobre, on calcule que le chiffre de l'Extérieure à l'étranger a augmenté de 880 millions à plus de 1,325, soit un total de 1,960 millions en tout. Les titres estampillés s'élevaient pour la France, de 582,150,000 francs le 1^{er} juillet 1898, à 662,500,000 fr. le 1^{er} avril 1899, soit une augmentation de 80 millions 350,000 francs.

On parle d'environ 16 millions de plus-value totale de recettes fiscales en mars, en majeure partie tirée, comme dans les huit mois précédents de l'exercice en cours, des surtaxes de guerre, des voies et moyens du trésor, et point des sources ordinaires de recettes. Ainsi, en mars, la reprise très remarquable des importations de céréales à grossi de près de 3 millions le rendement des douanes; les profits sur la frappe de la monnaie d'argent ont donné plus de 6 millions; les rachats du service militaire, les surtaxes de guerres fournissent la plus grande partie du reste.

Les Fonds Turcs sont en grande hausse. Une dépêche Reuker, datée de Constantinople, contredit le bruit qui avait couru de la conversion des emprunts Ottomans 1886 et 1888, comme devant faire suite à celle de la dette de l'emprunt 1885. Il n'en sera rien fait quant à présent. L'emprunt 1886 (emprunt des douanes) de 6,500,000 ltq. 5 p. c. et 1 p. c. d'amortissement, fut conclu en mai de cette même année avec la Banque ottomane. L'emprunt de 1888 (emprunt des pêcheries), fut négocié en octobre 1888 par la *Deutsche Bank*.

Les Fonds Portugais ont un peu fléchi. Les recettes des douanes concédées aux créanciers de la Dette Extérieure ont produit, pendant la période du 1^{er} juillet 1898 au 28 février 1899, un total de 7,655 contos de reis, contre 7,931 contos de reis pendant la période correspondante de l'exercice précédente.

Le Brésil 4 p. c. est stationnaire.

On mande de Rio-de-Janeiro, que le gouvernement a payé, depuis le 15 novembre jusqu'au 31 mars, avec ses seules ressources ordinaires, 20,250 contos de titres du Trésor brésilien, 11,095 contos pour la dette de la Banque de la République; 14,000 contos aux fournisseurs, dont les comptes étaient en retard. Il faut ajouter à ces sommes le montant des incinérations de papier-monnaie. Le Trésor n'a fait aucun emprunt intérieur et tous les services publics sont régulièrement payés.

Le Rio-Tinto progresse toujours sur la hausse constante du cuivre, qui cote 75 livres la tonne. Ce qui me surprend, c'est qu'il y ait des gens assez osés pour rester acheteurs de cette valeur dans les cours actuels.

Comptant

Le marché du comptant manque d'ampleur, mais cependant les cours conservent une fermeté satisfaisante.

Les Banques sont bien tenues.

Banque Auxiliaire, 129; de Bruxelles, 860; Nationale, 2,780 et 2,795; Caisse d'Annuités, 1,390; Caisse générale de Reports, 745; Compagnie Nationale Financière (cap) 102, (div.) 150; Comptoir de la Bourse de Bruxelles, 430, 435, 431 et 434; Crédit général de Belgique, 160.

Les valeurs Congolaises enregistrent toujours un contingent respectable d'affaires. Il n'y a pas à raisonner un tel engouement.

Chemin de fer du Congo (ord.), 1,725, 1,735, 1,750 et 1,765, (parts de fond), 5,825, 5,800 et 5,775; Katanga (ord.) 740, 735, 737.50, 730.20 et 727.50; Compagnie du Congo, 2,725; Haut-Congo (ord.), 2,070, 2,085, 2,080 et 2,060; Lomani (ord.), 2,380, 2,350, 2,325, (priv.), 1,425, 1,400 et 1,475 et Produits du Congo, 850, 950, 900 et 975.

Peu de changement aux Tramways.

Bruxellois (div.), 370, 369 et 373.50; Mutuelle de Tramways (cap.), 180, (div.), 260, 255 et 265; Odessa (cap.), 154, 155, 156 et 157; Kostoff (priv.), 110, (ord.), 240 et Tunis (ord.), 228.

Dans le compartiment Siderurgique, on est calme par suite du manque de transaction.

Angleur, 547 et 547; Baume et Marpeut, 800 et 798; Cockerill, 2,370; Ekaterinoslaw, 175, 170 et 182.50; Marcinelle et Couillet, 670 et 680; Sarrebruck, 12,450 et Toula, 578, 575, 560 et 565.

En ce qui concerne les Charbonnages, les dispositions se maintiennent excellentes, malgré l'agitation des Centres houillers.

Amercœur, 1,330 et 1,320; Carabinier, 525, 530 et 535; Centre du Donetz, 1,000; Machine à feu de Dour, 1,375; Houillères Unies du bassin de Charle-roi, 214, 206 et 210; Sacré Madame, 3,700 et 3,710; Trieu-Raisin, 570 et Unis Ouest de Mons, 465.

Les Zincs sont assez demandés.

Asturienne, 6,650; Nébida, 2,475; Nouvelle-Montagne, 770; Prayon, 715 et Vieille-Montagne, 825 et 845.

Aux divers, les Cibils, sans priorités de dividende, subissent quelques réalisations de bénéfices, puis reprennent 350 et 720.

Belge-Roumaine (cap.), 145 et 10^e de part fond, 60. Une reprise de cette valeur est proche. Catadura (cap.), 105, (part de fond), 132.50; Tabacs et cigares (priv.), 49 et 50 et Wagons-lits, 810.

Chantiers navals de Nicolaïeff

Le rapport qui a été présenté à l'Assemblée générale ordinaire du 12 avril, donne sur la marche de cette affaire les renseignements les plus satisfaisants, L'installation du puissant outillage de cet établissement a été continuée, et la Direction s'est efforcée à perfectionner son organisation industrielle, commerciale et administrative.

La production totale, calculée au chiffre des factures, s'est élevée à fr. 7,982,915.15. Le nombre des ouvriers, qui ont été occupés, a atteint 2,950, nombre qui sera très probablement doublé quand toutes les divisions et le chantier seront en pleine marche. La superficie des installations, qui mesurait 19 hectares à la fondation de la Société, a été portée à près de 50 hectares,

Les ordres inscrits atteignent actuellement 18 millions de francs. Les principales commandes sont destinées au gouvernement russe, et se composent de machines motrices, chaudières, tourelles de cuirassés, constructions navales, matériel de chemin de fer, etc.

Le bénéfice total s'est élevé à fr. 1,733,478.11, se décomposant comme suit :

1^o Fr. 494,232.65, report de l'exercice précédent ;

2^o Fr. 120,334.28, réalisés en Belgique ;

3^o Fr. 1,118,911.18, produit de l'établissement de Nicolaïeff.

Après les prélèvements pour amortissements divers, il reste un solde disponible de fr. 1,017,533.52, sur lequel une somme de 600,000 francs a été prélevée pour la répartition, à titre de dividende. Le report à nouveau s'élève à fr. 417,531.52.

La prime de 1,800,000 francs, réalisée sur la dernière émission, a été entièrement versée à la réserve, ce qui porte celle-ci à son maximum statutaire et rend facultatifs les prélèvements des prochains exercices.

Ces résultats, obtenus pour un exercice de début, démontrent combien l'exploitation des différentes branches, dont la Société de Nicolaïeff a fait sa spécialité, présente d'éléments de bénéfices pour les exercices futurs.

Le rapport du Comptoir Peemans

Les résultats de l'exercice écoulé des établissements de la place de Bruxelles attestent, comme il fallait s'y attendre, de l'activité et de la prospérité des affaires financières.

Aujourd'hui, c'est le rapport du Conseil d'administration de la Société anonyme *Comptoir Peemans, Change et Fonds Publics*, qui nous apporte une preuve nouvelle de cette excellente situation,

En effet, les bénéfices réalisés par cet établissement pendant l'exercice 1898-99, se sont élevés à fr. 257,261.67, tandis qu'ils étaient de fr. 204,913.53 en 1897-98, et de fr. 187,161.96 en 1896-97, premier exercice de la Société.

Les résultats si favorables qui marquent la troisième année d'existence du *Comptoir Peemans* permettent après la création d'un fonds de prévision de 50,000 fr., les déductions et les prélèvements divers, d'attribuer 5 francs aux actions de capital, 45 francs aux actions ordinaires entières. et 9 francs aux cinquièmes de ces dernières actions.

Les dividendes des actions ordinaires avaient été en 1897-98 et en 1896-97, de 40 francs pour les actions entières et de 8 francs pour les cinquièmes d'actions,

C'est avec plaisir que le monde des affaires apprendra ce progrès, qui ira s'accroissant encore comme tout le fait prévoir.

Notre-Dame de Lourdes

P. S. — J'apprends au dernier moment que la *Société Immobilière et Hospitalière de Notre-Dame de Lourdes*, constituée en 1897, et dont le siège social est à Paris, va émettre très prochainement une deuxième émission publique de 7,500 obligations 4 p. c. au prix de 100 francs nets chacune (sans aucune majoration.)

On peut dès à présent en Belgique souscrire à ces obligations par correspondance, chez M. JEAN NÉLY, agent de change, 8, rue Van Artevelde, à *Bruxelles*.

Les résultats obtenus l'année dernière par la première Maison Hospitalière, d'une contenance de 150 lits, ainsi que le restaurant attenant à la dite Maison ont été considérables. Les prêtres et les pèlerins ont été unanimes dans leurs félicitations.

Les capitaux de cette deuxième émission ont pour objet :

1° La création d'une seconde Maison Hospitalière, destinée aux pèlerins avec 450 lits, de sorte qu'avec la première Maison qui a fonctionné cette année avec 150 lits, on pourra offrir, à des conditions de confort, de bien-être et de tranquillité absolue, 600 lits par jour;

2° L'agrandissement, dans la même proportion, du Restaurant populaire si apprécié par les pèlerins.

3° La construction d'une seconde et grande maison sacerdotale. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance de cette dernière partie de l'œuvre qui assurera aux prêtres le home sacerdotal auquel ils ont droit.

Le Président du Conseil de cette Société est M. le comte Jacques de Casthelineau.

Administrateurs : M. le comte Urbain de Maillé, et M. le comte de Blavette.

Au Comité de patronage je relève le nom de Monseigneur Couturier.

Ces obligations sont donc de premier ordre, fort rémunératrices et de tout repos, aussi j'engage vivement nos lecteurs à y souscrire tant dans leur intérêt que dans un sentiment humanitaire.

Je reviendrai prochainement sur cette admirable entreprise.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, prière de m'écrire au bureau de *la Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach, Bruxelles,



Sigismond Pandolfe Malatesta

(Suite.)

Comme on peut le penser, enthousiasmé par cette époque, j'ai fouillé les documents qui peuvent se trouver à la portée d'un profane non habitué aux recherches paléographiques, et vraiment le seul Yriarte a vu Malatesta et son époque avec le respect et l'admiration qu'on lui doit, car on ne peut exiger de l'affection pour lui; après la réparation d'honneur que ce dernier lui a faite, il nous appartient de porter le tribut d'amour.

Quand on a besoin d'un renseignement clair et net, c'est vraiment chose pénible que de devoir feuilleter les érudits. Sur vingt phrases, il y en a quinze qui ne disent rien du tout, et quand, acculés, ils doivent risquer leur pensée, elle est, la plupart du temps, tellement ridicule et bête, que Schopenhauer dit avec raison : « Combien ces messieurs seraient savants, s'ils connaissaient tout ce qui se trouve dans leurs livres ». Quelle peine ne doit-on prendre pour démêler en fin de compte une vaniteuse ignorance dans leurs phrases creuses, toujours les mêmes. Rien ne vit, rien ne remue, leur langue me semble être dans leur bouche un paquet d'étope. Ce n'est point chez eux que nous pourrions étudier, Aristote a raison, la poésie est plus vraie que l'histoire. Je passe plusieurs de ces messieurs, mais E. Müntz mérite une mention et paiera pour les autres. Celui-ci fut édité superbement et si la foule d'illustrations rend ce livre très précieux, la pauvreté d'intelligence et la bassesse ne font que se cacher derrière la masse des documents et des citations que l'auteur a eu la patience d'amasser,

j'allais dire de ramasser. J'ai toujours eu une certaine admiration mêlée de mépris pour ces obstinés stupides, qui avancent comme des sourds, en traçant un sillon sans plus, sans moins, pour vivre; et cela depuis que tout petit je les voyais à l'école me prendre tous les prix et rester bêtes, fermés à tout; il vont lentement d'abord, tourmentés, ensuite cuistres tourmenteurs, finir enfin leurs jours à tourner en eau de boudin dans une académie quelconque, d'où ils tâcheront d'entraver tant qu'ils pourront (rancune d'enfance) ceux qui sentent vivre et vibrer en eux quelques parcelles de vérité et de beauté. Je dis que nous n'avons pas le droit de prendre à l'égard des grands hommes de la Renaissance, le ton qu'ose affecter E. Müntz qui est un mélange de scepticisme de journaliste et de morale à deux sous. A ce propos faisons remarquer la noble et respectueuse réserve du grand Burckhardt. Comment Müntz ose-t-il introduire sa jugeotte entre Alberti que Léonard de Vinci admirera, et des maîtres comme Pisano quand ceux-ci trouvèrent bon d'étudier l'antique? Comment ose-t-il dire, avec un soupir de satisfaction: « La mort de Sigismond mit fin à cette floraison toute factice ». « Mit fin ». Léon X et Bramante n'ont donc pas existé? — « Factice » parce qu'il faut avoir du génie pour mouvoir des mondes? Il y a des compilateurs qui prennent trop leurs aises. Ils se dispensent de reconnaître la grandeur d'un Malatesta, en arguant que tous les princes étaient ainsi. Belle réponse. D'autres trouvent naturel et simple qu'une grande intelligence disparaisse devant celui qui l'employa pour s'élever davantage ou pour se compléter. On dit: « Précurseur de Léonard » sans penser à ce que signifie d'être ainsi l'ancêtre spirituel d'un soleil. Aussi, « initiateur de l'humanisme », voilà pour Malatesta un titre de gloire immense, et être parmi les premiers de ceux qui donnèrent le signal d'un mouvement de pensée dont la noblesse deviendra universelle et dure encore, me semble dénoter une immense autorité et surtout une nature en harmonie avec le sens véritable des choses plus que nous ne le sentirions. Avoir le courage d'une réforme telle que fut, par exemple, l'esprit qui présida à l'architecture du temple de Rimini, cela nous ne pouvons le comprendre qu'en mesurant toute l'impétuosité, la confiance en lui-même et la joie du savoir de ce prince.

Cessez, écrivains ridicules, de mettre ces colosses sur votre petite couchette morale, dont vous voulez faire un lit de Procuste. Énorme paillardise, la joie musculaire des batailles, l'amour passionné de la beauté, dont la présence vivante vous effraye? Hélas! si votre civilisation d'hôpital, comme a dit Gœthe, continue, bientôt votre morale défendra toute expansion libre et joyeuse d'idées, parce qu'elle est gênante pour les pauvres d'esprit, elle instituera des sociétés de bienfaisance spirituelle, où on lira les livres bêtes pour ne pas faire de la peine aux auteurs qui ont certes le « droit » d'être lus. Monsieur Müntz écrit tellement mal que devoir le lire

vaut le supplice d'un professeur de cinquième qui corrige des devoirs pour gagner sa vie.

A cause de la négligence de son style, il est digne d'être journaliste, il dit le contraire de ce qu'il a voulu : « Duccio ne pêchait pas par excès de religion ».

Il a la métaphore malheureuse :

« Le peintre attaqua les lions et les chevaux. »

Son enthousiasme se manifeste fort ridiculement, le voilà qui crie, à propos du subtil connaisseur d'âme que fut Pisanello :

« Honneur au fondateur de la dynastie (!) des animaliers. »

Laissons cela, marquons plutôt une face d'évolution qui sera facile à vérifier et qui aide considérablement l'intelligence historique de l'expansion humaine. La totalité des formes qu'affecte, au cours des âges, la pensée, auprès de l'élite des hommes, et aussi le rythme particulier à la pensée de chaque siècle, se retrouve tout entier dans le présent, stratifié selon les différentes couches sociales.

Cependant l'héroïque effort vers le mieux qui est la marque de toutes les pensées tant que leurs représentants se sentent les enfants perdus d'une avant-garde, décroît au fur et à mesure qu'elle pénètre plus généralement dans l'esprit des peuples; de là, l'aspect ignoble dont il faut d'abord dépouiller certains êtres, pour étudier tout près de nous des états d'âme très anciens.

Les opinions que j'ai sur la volonté et sur l'inconscience éclairciront ce point davantage.

* * *

C'est un grand malheur que les ouvrages de Pisanello soient presque tous perdus. Les maisons de Vérone qu'il décora de fresques ont disparu. A Venise son œuvre capitale s'abîma dans les flammes d'un irréparable incendie. Le peu qui nous reste de lui m'émeut et me trouble, excite en moi les précieuses émotions dont son âme connut la recherche passionnée. Ses œuvres sont assez peu connues pour donner ici, à part les nombreuses médailles dont je ne pourrais dresser une liste complète, un relevé des œuvres principales :

La décoration au Latran, à Rome.

Les fresques de la grande salle du Palais des Doges, à Venise.

Une adoration des mages, au Musée de Berlin.

Une princesse d'Este, au Louvre, excellemment décrite par Georges Khnopff.

Un Saint-Jérôme et Saint-George, à Londres (N. G.).

Un Saint-Hubert, à Londres, dans la collection Ashburton.

Le portrait de Lionel d'Este, dans la collection Morelli à Milan.

Une chapelle, à Mantoue.

La chapelle Torriani, à Saint-Eustorgio, à Milan.

Une petite tête, à Bergame.

Deux excellentes compositions, à Vérone, une Annonciation et un Saint-Michel, et Saint-George vainqueur du dragon, sous les traits de Malatesta.

Enfin, dans les fresques récemment découvertes près de Ferrare, à Schifanoja, on retrouve certainement des panneaux de sa main, quoiqu'il semble avoir eu des collaborateurs peu dignes de lui.

Les dessins :

D'abord le célèbre recueil Vallardi.

Puis une étude d'aigles, au Louvre.

Un profil d'impératrice, (collection His de la Salle) au Louvre.

Le Christ et les Apôtres, au Louvre.

Une étude de costumes, collection Malkolm.

* * *

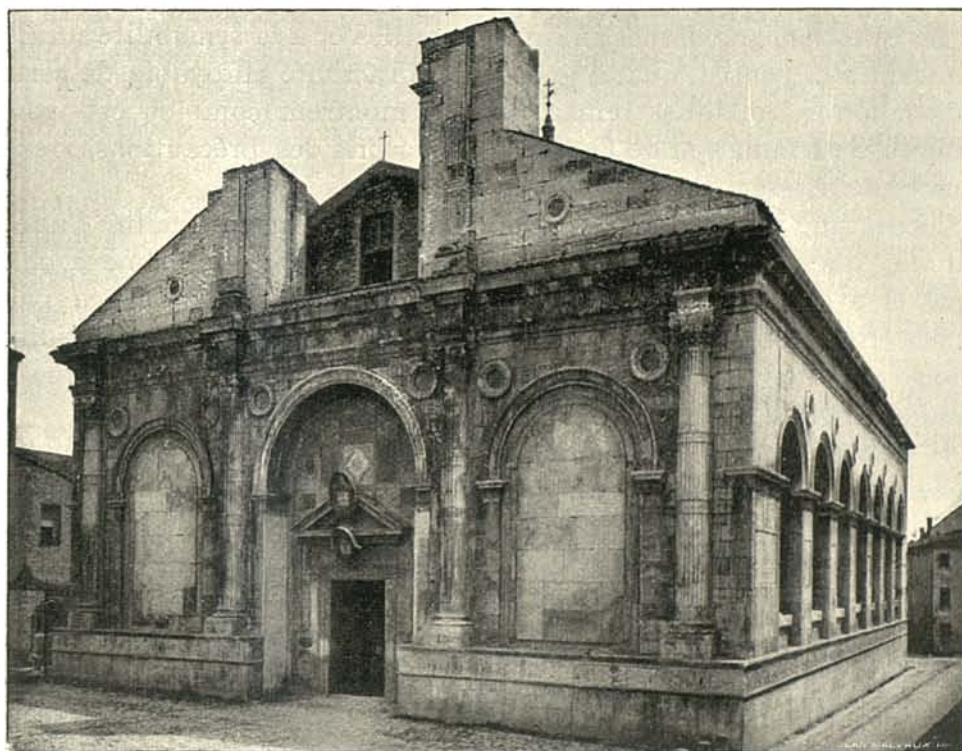
Pisanello va droit au but, avec une âpreté qui inquiète dès le premier instant. Il dessine exactement d'après nature, mais sa patiente observation ne remarque que l'insolite; ses personnages sont tous extraordinaires, ses animaux et ses paysages ont une vie exactement fantastique. Celui qui a vu ses tableaux comprend l'alliance de ces deux mots. Ils vivent d'une vie tellement intense qu'elle nous gêne parfois, comme au vivant contact d'une personnalité trop irréductible. Il élimine tout ce qui ne concourt pas à une plus grande intensité d'expression. Chose merveilleuse, ce rêve le poursuit avec une acuité que le travail augmente. Telle œuvre paraît brutale à force de synthèse et à force de sensibilité.

Fidèle à sa passion, il devint assez célèbre pour pouvoir réaliser un des mouvements les plus précieux du XV^e siècle, si fécond en merveilles. Il nous transmet pieusement, en une splendide série de médailles l'héroïque cortège des grands princes, ses contemporains. Il les a compris, il les sait faire comprendre. Voyez ces médailles, au Louvre, au Musée Civico, de Bologne, à la collection Tavernier de Milan, aux Offices et au Bargello de Florence. Les médailles qui furent frappées par Pisanello à l'effigie de Malatesta sont dignes de l'artiste et du modèle. Il fit aussi la médaille du frère de Sigismond, le seigneur de Cesena. On peut dire que d'un seul effort, Victor Pisanello a atteint et dépassé ce que l'antiquité a produit de plus beau en ce genre tant pour la singulière beauté et la valeur décorative des lettres et des ornements que pour la mise en valeur et

la compréhension des symboles, l'intensité et la finesse des modelés, la science parfaite du dessin et la frappante pénétration morale du modèle.

Avant de dire comment Malatesta eut l'idée de faire bâtir le temple dont nous avons déjà parlé, il faut montrer Léon Batista Alberti, afin qu'après avoir vu ceux que Sigismond affectionnait, nous puissions deviner celle à qui sa reconnaissance dédie ce monument.

Au temps de Vasari, Léon Batista Alberti était plus connu par ses écrits que pour son excellence d'architecte et l'historien part de là pour



nous dire : « Quant à ce qui se rapporte au nom et à la gloire, nous voyons que ce sont ses écrits qui ont le plus de force et les plus fortes vies, car les livres vont agilement de toutes parts et de toutes parts acquièrent du crédit, dès qu'ils sont véridiques, et sans mensonges. » Malgré ce dire, c'est bien l'architecte et plus encore l'homme universel que nous devinons, qui est fait pour nous intéresser et que nous aimons.

Léon Batista Alberti naquit à Florence, où l'on voit sa maison près du Ponte Allegrazie, viè de Benci, de la très noble famille Degli Alberti. « Il courut le pays afin de mesurer les antiquités, » et fut bien le premier à les étudier, donnant ainsi le branle à cette énorme conversion

d'art. Il fut une personne « de coutumes très civiles, digne d'être louée, amie des artistes et aimée de chacun. » On rapporte des choses incroyables quand à sa beauté corporelle, à sa force et à son agilité. Il sautait par dessus un homme debout, jetait une pièce de monnaie, dans le dôme de Florence, de façon à la faire résonner contre les voûtes, tout au haut : les chevaux les plus sauvages tremblaient et frissonnait entre ses genoux.

Car il voulait, disait-il, être sans reproche et beau à marcher, à chevaucher et à discourir.

Ces colosses de la Renaissance italienne, peut-être, ont surmonté, comme je le disais, la menace du sphinx, parce qu'ils n'entendirent pas comme nous ces questions, modernes aux mille oreilles et à la sensibilité suraiguë. Il me vient à la pensée, quand je considère l'activité effroyable de certains grands hommes, quelques remarques qui montrent combien est vraie la douloureuse exclamation de Goethe : « On a pris des précautions pour que les arbres ne puissent percer le ciel. »

Certes, une vérité plus complète est incluse dans la totalité d'une vie d'homme, que n'est complète, celle qu'il recherche lui-même à chaque époque et à chaque heure de sa vie. Ne lui est-elle pas cachée par sa présence trop immédiate sur un seul point. L'ubiquité, c'est-à-dire la mémoire parfaite, n'est pas plus possible dans le domaine spirituel que dans le monde tangible.

Il ne s'agit pas d'arriver à un état résumant en une sorte d'ubiquité consciente, nos contemporains, car ce serait vouloir un but à jamais inaccessible, que de considérer comme but la conscience de l'ensemble des paysages parcourus. Je continue cet exemple : la fatigue d'un pèlerin n'est pas celle d'un homme qui aurait accompli toute la totalité d'un immense trajet, mais elle dépend d'où fut son dernier gîte. Porte-t-il en lui la connaissance des choses et des hommes dont il s'est servi ? Il n'est pas la totalité des choses vues, il ne sait plus leur rapport alternatif et complet avec lui-même. Après avoir rapproché ce pèlerin de son but, chaque chose s'est évanouie. Car nous avons en nous un gouffre bien plus profond que celui de la mémoire, qui recueille et garde à jamais le bénéfice de nos efforts et, à l'appau d'une science que jamais ils n'atteindront, notre perfection individuelle s'accomplit.

Une volonté de fer préside parfois aux recherches pour répondre aux questions les plus profondes qui nous viennent de l'intérieur de nous-mêmes, et le spectacle devient sublime lorsqu'il s'agit d'une organisation multiforme comme celle d'Alberti. Il avait coutume de dire : L'homme peut ce qu'il veut. Je ne trouve pas mon admiration moins justifiée par l'opinion que j'ai : l'homme veut dès qu'il peut...

Ce fut ainsi qu'il étudia le droit civil et le droit canon, apprenant la

musique sans maître, quoique ses compositions fussent admirées par les hommes du métier. A vingt-quatre ans, à la suite d'une maladie occasionnée par la fatigue, il perdit la mémoire tandis que restait intact son sens des choses. Il se tourna donc vers les sciences physiques et mathématiques; il apprit aussi toutes les choses qui demandent de l'habileté, interrogeant les artistes, les savants, les artisans et jusqu'au cordonnier « sur les derniers secrets de leurs métiers ».

Vasari dit qu'il peignait et sculptait. La petite plaquette de la collection Dreyfus, à Paris, pourrait être de lui. Il avait construit une certaine boîte qui étonna beaucoup ses contemporains. Il faisait apparaître « la nuit, les étoiles et la lune s'élevant sur des rochers, une flotte éclairée par le soleil ou voguant à l'ombre des nuages, ou un large paysage avec de vaporeux lointains ». Son activité littéraire fut fort prise à son époque. Il écrivit en latin sur l'architecture, quatre livres, trois livres sur la peinture, puis sur la balistique, sur la manière de mesurer les hauteurs. Des proses latines, des bouffonneries, le célèbre *Traité de la Famille* qui a disparu, mais que d'aucuns reconnaissent dans le livre de Pandolfini, qui est la première esquisse d'une existence tout à fait individualiste. Il fut le premier à réduire les vers en langue vulgaire au mètre latin, ainsi que le montre l'épître dont les premiers vers sont conservés.

Alberti accueillait avec joie ce que créaient les autres et tenait pour une émanation divine tout ce qui, dans les œuvres des hommes, se rapprochait de la norme de beauté.

Burckhardt remarque : « La source la plus profonde de son être était une communion presque nerveuse, éminemment sympathique avec toutes choses. L'aspect d'arbres touffus et de champs prospères le faisait pleurer ».

Il honorait les vieillards beaux et nobles, ne pouvait se lasser de les contempler, disant qu'ils étaient une dilection de la nature, et spécialement bénis par elle. Enfin il pénétrait au fond de chaque être à l'aide d'une science extraordinaire de la physionomie, et ses contemporains assurent qu'il prophétisait. Il devint familier du pape Nicolas V, celui qui « par sa manie de bâtir mit Rome sans dessus dessous »; comme Alberti, sans doute, pour épargner son temps, disait qu'exécuter ses conceptions était au-dessous de la dignité d'un architecte, le pape lui adjoignit Bernard Rosselino, Florentin. La mort du pape arrêta le projet d'un vatican-forteresse, avec tours et créneaux, ce qui, peut-être, aurait donné un autre tour à la pensée catholique dans la cervelle des peuples.

Il dessine pour Florence des palais qui existent encore, la façade de Santa Maria Novella aux frais d'un particulier, puis Malatesta lui commanda ce qui devait devenir son œuvre principale, le Dôme de Rimini, qui

ne fut jamais achevé, et lui adjoignit comme compagnon Matheo de la Pasti. Ce fut Agostino di Duccio, qui, fuyant la justice florentine, s'occupa d'exécuter l'ornementation de l'intérieur.

Voilà donc l'homme que Malatesta considérait comme son ami par une singulière et magnifique attention, il fit mettre sur son tombeau, en face



Isotta de Lanzi

de son propre profil, celui de son illustre architecte. Les deux médaillons sont symétriquement disposés à droite et à gauche, témoignage de leur mutuel orgueil et de leur mutuelle estime.

Pisanello peignit à Vérone, dans l'église Saint-Anasthase, un Saint-Georges triomphant qui remonte à cheval, avec l'Andromède chrétienne à ses côtés. Quoiqu'il soit assez difficile d'expliquer comment le peintre a choisi les traits du Seigneur romagnol, dans cette ville étrangère et ennemie, pour figurer son héros, la ressemblance avec les autres images que nous avons de lui, le regard cruel et glorieux, la chevelure rouge et crespelée ne me semblent pas laisser de doutes à ce sujet. Mais ne pouvons-nous pas



admettre, et ceci au grand honneur du peintre, que peu à peu, dans ses cartons, l'image du vaillant et chevaleresque prince qu'il avait connu de fort près, pendant longtemps, se substituât nécessairement à quelque indifférent modèle, moins propre au sujet ? Ou bien était-ce un hommage secret d'admiration, d'affection ? La femme aux côtés de Saint-Georges attire également l'attention. Grande et fine, très blonde, elle se tient avec la noblesse et cet air d'intelligence aiguë qu'ont la plupart des personnages du maître et nous conviendrons que justement ici le modèle a dû rencontrer l'idéal du peintre.

La coiffure est une immense masse de cheveux retenus par des bandelettes ornées de pierreries. Sa robe, toute tombante, très riche, avec de grandes manches doublées somptueusement d'yeux de paons en fleurs. Nous voyons à ses pieds un des chiens râblés et tous lisses que Malatesta devait affectionner, car dans la sacristie de Rimini, il s'est fait peindre avec deux de ces animaux derrière lui. Ce tableau respire un air de triomphe incontestable, et nous pouvons reconnaître dans la brillante dame le profil d'Isotta de Lanzi, la dernière femme de Sigismond Pandolfe Malatesta. Il suffit de comparer les médailles conservées à Cesena, et dans la collection Tavernier, à Milan.

Je rencontrai un jour au Campo Santo de Pise, un buste de femme, attribué à Mathéo da Pasti et bien fait pour attirer mon attention. Tout droit, le front haut et nu, au profil d'autorité, la bouche serrée et amère, il subsiste parmi ces traits sublimes que l'âge déjà distendît, une telle beauté grave, une telle émotion qui semble vivre en la mémoire d'un passé de gloire et d'amour, que je me plais à accepter la tradition qui donne ce buste pour être celui d'Isotta. Il y a de l'horreur dans les yeux jadis si beaux de cette femme empoisonnée par son fils, dans cette fierté toujours debout quoique minée par le malheur qui a fait de la fin de sa vie quelque chose de semblable à une catastrophe du théâtre antique.

Sigismond Malatesta rencontra Isotta de Lanzi en Romagne, où elle avait un petit château, du vivant de sa seconde femme. L'aventure de la dame allemande dont nous avons parlé, semble indiquer que d'ordinaire ce guerrier n'y allait pas par quatre chemins quand quelque dame des environs lui plaisait. Ici, à la vue de cette haute et calme figure, que se passe-t-il?... Un trouble formidable a-t-il d'abord voilé le cœur et les sens du héros, l'intelligence de cette femme a-t-elle pu prendre à côté de la sienne le droit à une estime et à une admiration dont sa tendresse plus tard ne se départira jamais plus ? Toujours est-il que nous voyons le beau Saint George changer brusquement de façons, sa noble âme frémir au contact d'une beauté semblable à la sienne, abdiquer, trembler devant l'éclatante lumière qui apparaît dans sa vie qu'elle illuminera désormais par la force et la constance d'une

affection véritablement magnifique. Le timide amoureux commence par essayer de nouveau la lyre dont ses doigts avaient désappris le contact; pendant de longues années le seul témoin qu'il considérera digne de lui, et pour lequel il haussera ses œuvres et son cœur, sera l'amie merveilleuse qu'il espère toujours pouvoir amener quelque jour dans le burg farouche, corrodé par les embruns de l'Adriatique

(A suivre.)

G.-M. BALTUS.

L'Écho (*)

Derrière le château, il y a de grandes pelouses enfermées dans une ceinture de bois. Ces futaies, très profondes, solennelles et que coupent des drèves aux toitures de feuillages en ogive qui ont la majesté des nefs de cathédrales s'étendent jusqu'au pied des montagnes dont les versants s'aperçoivent par dessus les cimes des hauts hêtres et des chênes. Beaucoup de calme est épandu dans ce coin du parc et Tony aime à y passer ses heures de récréation. Tony est près d'avoir sept ans. Il n'a jamais fait de long séjour à la campagne. Il a vécu ses premières années d'enfance tout entières à la ville auprès de son père, auprès de sa mère, dans l'étroite tristesse d'une maison sans jardin, sans gaieté, sans soleil, attenante aux usines, en un quartier populaire. Les occupations de son père ne lui donnaient aucun loisir autre que de dominicales promenades parmi une factice nature de faubourgs, dans des bois, des prairies, sur des routes, par des sentiers de contrefaçon, dans des décors faux d'environs de grande ville. Et sa mère ne voulut jamais que la petite famille se séparât; elle ne consentit jamais aux villégiatures d'été, aux séjours lointains qui l'éloigneraient, elle et l'enfant, du père retenu par ses travaux.

Cette douce femme, en élevant son bambin, n'avait pu lui révéler, lui montrer tant de choses qu'il n'est possible de concevoir : les fleurs des champs, la chanson des ruisseaux, les grands bœufs en pâture, le soir qui drape ses ombres dans les vallées, les villages si gais parmi les blés, les bois, les prés au bord des routes blanches, les étoiles de la nuit, le soleil du grand jour, et la rosée; et les papillons, et tous les oiseaux qui rient en chantant, et les cloches du dimanche, et le paysan à sa charrue, la bergère auprès de ses moutons, le gars joyeux sur les hauts chevaux de son attelage.

(*) Extrait des *Chers petits Singes*, un volume illustré, fr. 3 50, sous presse.

Tony comptait correctement jusqu'à cent ; il multipliait sans se tromper des nombres de trois chiffres ; il lisait couramment ; il savait aussi aligner de superbes soldats de plomb, construire de mirifiques palais avec de petits bois tournés en piliers, coupés en panneaux, sculptés en mignonnes corniches ; il connaissait par cœur les images d'un tas de beaux gros livres à couvertures rouges et d'or ; il savait les sensationnelles histoires de Barbe-Bleue, de Peau d'Ane, de Petit-Poucet et de Cendrillon ; il disait des fables de cent vers et des compliments qui faisaient pleurer toutes les bonnes mères de la famille à la fête de papa ou au nouvel an ; il était un prodigieux et bien sage petit garçon, le bon Tony, mais jamais il n'avait gambadé en plein champ, ne s'était roulé dans le gazon, n'avait déniché un nid, n'avait pourchassé les oies de la ferme jusque dans la mare ou attrapé des grenouilles dans une éteule ou des hannetons dans les haies.

... Cette année enfin, père a loué une grande maison blanche avec, au haut de la façade, une haute tour sur laquelle tourne une énorme girouette ; il y a douze escaliers pour arriver à la porte d'entrée, des fenêtres à ne pas les savoir compter et des écuries et des remises, une sellerie, des greniers, des fruitiers, des locaux à n'en plus finir, un jardin immense devant la maison et qui va jusqu'à la grille longeant la grande route sur laquelle on voit tout le jour passer des rouliers, des cyclistes et des colporteurs ; il y a encore des jardins derrière et tout autour de la maison ; il y a des bois, des pelouses ; il y a même un jet d'eau, un bassin avec de frétilants poissons rouges, des serres où fleurissent des plantes merveilleuses et mûrissent des grappes savoureuses rien qu'à les voir... Tony sait ce que c'est qu'un château ; il commence aussi à comprendre ce que c'est que la campagne.

Depuis près de huit jours papa, maman, Tony sont installés là, car papa a fini par trouver quelques semaines de repos. Et les voilà tous bien heureux et voilà Tony tout à la joie de ces plaisirs, de ces spectacles tout neufs pour lui. Il est en découverte la journée entière. Il se promène, furète, rode partout et à ses admirations, à ses rires aussi se mêlent parfois des craintes et des effrois.

Hier, vers le soir tombant, il allait seul dans les grandes pelouses qui s'étaient derrière le château, devant les hautes futaies étendues jusqu'aux montagnes. Il cherchait Bobèche, son grand terre-neuve qu'il n'avait pas trouvé à la niche et qu'il appelait en vain partout. Et, chose étrange, ne voilà-t-il pas qu'une voix très lointaine, venant du bois, répond à son cri :

— Bobèche !

— Bobèche, répond la voix.

— Ici, Bobèche ! Ici, venez, venez...

— ... Venez, venez, répond la voix.

Tony s'étonne, écoute.

— Qui est là ?

— Qui est là, répond la voix.

— Tony commence à craindre un peu. Il se tait. Il écoute encore. Plus rien. Rassuré, mais intrigué quand même :

— Bobèche, Bobèche ! reprend-il.

— Bobèche, Bobèche, répond la voix.

Tony cette fois n'ose plus rien dire et, très anxieux, il prête l'oreille au moindre bruit... Il ne fait pas un pas ; on l'entendrait respirer : et la nuit qui vient de plus en plus est très calme. Tony à nouveau reprend assurance ; il tousse très faiblement... Enfin ! Rien n'a répondu à ce bruit léger. L'enfant s'enhardit ; il tousse plus fort, une fois, deux fois ; il enfle le son :

Hum ! hum !

— Hum ! hum ! répond la voix.

Plus de doute. Quelqu'un l'épie, l'écoute dans le bois ; quelqu'un même qui se moque. En tous cas quelqu'un qui ne doit pas lui vouloir du mal : pourquoi, s'il en était autrement, ne se rapprocherait-il pas, pourquoi resterait-il ainsi très éloigné de lui, pourquoi signalerait-il aussi sa présence par cette bizarre obstination à répéter textuellement le moindre des mots qu'il prononce ?

A moins — et tout à coup Tony est pris d'une émotion douce à la fois, admirante et très intense — à moins qu'un bon Ange, son Ange à lui peut-être, son Ange gardien ou une Fée aussi, que sait-on, ne soit venu là tout près pour se mettre à son service, signaler sa présence et sa protection par ces mots très lointains qu'il vient d'entendre... Et voilà Tony qui se met à converser avec la voix mystérieuse ; il est rassuré à présent, heureux et tout fier.

— C'est vous, bon Ange ? Merci d'avoir pensé à moi. Et puis-je vous demander beaucoup de bonnes choses ? Serez-vous toujours là ?

Et une conversation s'engage. Mais, chose étrange, ce sont toujours les mêmes mots que ceux qu'il vient de dire que la voix lui répond. Et puis Tony remarque encore qu'il faut, pour que l'Ange l'entende, qu'il parle très haut. Il est vrai que c'est loin déjà, le grand bois, et que sa voix d'enfant est très menue et frêle...

... Tony n'a pas beaucoup dormi toute cette nuit. Très tôt le matin il a couru vers les grandes pelouses qui s'étalent derrière le château, devant les hautes futaies.

— Bon Ange ?

— Bon Ange, répond la voix.

Tony n'est pas abandonné par son mystérieux protecteur. Aussi doit-il

en profiter. Durant les heures agitées de son insomnie il a caressé un projet qu'il va mettre à exécution.

Depuis l'arrivée à la campagne, il rêve de pouvoir aller dans la barque amarrée à la rive de la pièce d'eau. Oh! il n'est pas exigeant; il ne s'agit pas de s'aventurer seul. C'est avec François le jardinier qui sait si bien manier les avirons que Tony voudrait essayer ce voyage qui le tente sur le grand étang tranquille, le long des roseaux et parmi les nénuphars placides que la barque frôle si doucement. Mais maman n'a jamais voulu; jamais, pas même sous la garde de François...

Si le bon ange voulait?

— Tu le demandras à maman, dis, bon Ange?

— ... à maman, dis, bon Ange, répond la voix. C'est une façon d'acquiescement qui ravit le gamin.

Et le voilà conduisant sans retard sur la pelouse sa mère intriguée et souriante de ses sous-entendus mystérieux.

— Tu l'entendras, je t'assure, maman; c'est mon ange gardien!

— Mais je t'ai dit que jamais notre ange gardien ne se montre à nous ni ne se fait connaître d'aucune façon apparente.

— Je te dis que tu l'entendras. Et tu promets de m'accorder ce qu'il te demandera pour moi?

— Je te le promets, grand sot!

— Tu promets *tout, tout, tout*?

— Tout! Et maman de rire encore...

On est arrivé. Tony impose le silence, prend des airs de mystère et de recueillement et de respect. Et très bas, entendu de sa mère seule, sauf pour le dernier mot, le *oui*, qu'il lance à pleine et haute voix :

— Bon Ange, n'est-ce pas que si je demande à maman de me permettre des promenades dans la barque avec François elle doit répondre OUI!

— Oui, répond la voix..., la bonne voix fidèle de l'écho qui n'a entendu que ce dernier mot de toute la phrase du malicieux gamin.

Et maman de rire en embrassant Tony qui triomphe mais s'étonne un peu de ne pas trouver plus de respect, d'admiration et de surprise dans l'attitude de sa mère, mais se réjouit — en remerciant intimement le bon Ange — de la promesse qu'il arrache enfin de pouvoir voguer sur le grand étang tranquille, le long des roseaux et parmi les nénuphars placides que la barque frôle si doucement.

PAUL ANDRÉ.

Suite d'un Carnaval

VIII

L'annonce du mariage de Dona Vittoria Frasini avec André de Rocmart ne fit pas, dans Rome, tout le bruit qu'elle eût fait en autre temps.

Le concile absorbait toute l'attention publique. On allait voter l'infaillibilité pontificale, et la fin de cette longue discussion mettait en ébullition tous les esprits. Non seulement le clergé disputait avec ardeur, mais les laïques y mettaient toutes leurs passions. Les salons devenaient autant de petits conciles, et jamais réunions ne furent plus animées, plus nombreuses et plus disparâtes, car de tous les points du globe, la foule des oisifs et des curieux venait se mêler à ceux qu'une pensée plus haute attirait à Rome et tout ce monde noyait pour ainsi dire les Romains dans la masse de leurs flots mouvants.

C'est donc au moment où l'on pouvait prévoir déjà l'époque du vote qu'on apprit le mariage de la princesse Frasini.

Quelques évincés en parlèrent avec des ricanements apitoyés. Minatelli en fut profondément touché. Il avait toujours espéré reprendre ses avantages, avantages problématiques que son imagination seule avait inventés et il se voyait, cette fois, irrévocablement obligé à renoncer à tout espoir. Peut-être eût-il témoigné sa colère avec éclat, mais il n'en avait pas le temps. Son gouvernement l'accablait d'un surplus de besogne causé par les grands événements du concile sur lesquels il devait envoyer des renseignements journaliers et précis et il avait dû renoncer à bien des fêtes pour pouvoir remplir ses obligations d'agent secret.

Cependant il avait trop d'amertume au cœur pour ne pas tenter de donner satisfaction à sa rancune quand l'occasion s'en présenterait.

Il aurait bien voulu savoir au juste quelle position occupait en France son rival heureux. Le temps lui manquait pour faire une enquête personnelle, mais il cherchait à questionner les nombreux français présents à Rome.

Un jour il se trouva dans un salon en compagnie d'un nouvel arrivé de France, le Baron de Damiens. Minatelli ne fut pas longtemps sans parler du sujet qui l'occupait. Il demanda au Baron s'il connaissait ce Rocmart qui allait contracter un mariage magnifique en s'unissant à la Princesse Frasini.

— Non, je ne le connais pas, répondit l'étranger et ce que vous me dites me surprend. Je suis parent éloigné des Rocmart et, à ma connaissance, cette antique et illustre race s'étend dans la personne d'un vieillard sans enfants qui achève sa vie dans un vieux château de l'Aveyron.

— Alors, demanda presque joyeusement Minatelli, vous croyez qu'il n'est pas de cette famille, le jeune zouave ?

— Je n'oserai pas l'affirmer car les Rocmart sont restés si enfermés dans leurs montagnes sauvages depuis deux ou trois générations qu'il se pourrait qu'une branche de la famille me soit inconnue. Mais cela m'étonne, car je sais que mon vieux cousin se morfondait de n'avoir pas d'enfants.

— Vous êtes mieux que personne à même de savoir ces choses, dit Minatelli

insidieusement, et trop d'étrangers profitent de l'occasion pour cacher sous l'uniforme du zouave la fausseté de certaines prétentions. Il serait assez curieux d'éclaircir cette affaire à fond. Je puis facilement vous mettre en rapport avec Rocmart et vous l'interroger. S'il se pare des plumes du paon, il serait amusant de les lui arracher.

— Oh! je ne tiens pas à me faire justicier impitoyable, dit M. de Damiens, mais puisque vous m'offrez l'occasion d'éclaircir une chose qui m'intéresse, je l'accepte; je ne pense pas, quoique vous en disiez, qu'il soit possible, à un zouave de s'engager et de vivre avec d'autres compatriotes sous un faux nom, mais je serais heureux de voir ce jeune homme...

Minatelli ravi courût à la recherche de Traslin qui, lui aussi, se trouvait dans la maison. Il le présenta au Baron de Damiens. Celui-ci préoccupé de ce que venait de lui dire le Piémontais parla de suite de Rocmart.

Le soir, Traslin, de retour à la caserne, dit à son ami André :

— Sais-tu que j'ai vu un de tes cousins aujourd'hui.

Rocmart eût un haut le corps.

— Un de mes cousins? Mais je n'en ai pas.

— Oh! très éloigné, dit Traslin ingénument; c'est un certain Baron de Damiens qui m'a dit qu'il existait une parenté entre lui et les Rocmart, et désire te voir et faire ta connaissance en tant que fidèle serviteur de l'esprit de famille.

— Tu lui as dit que j'étais à Rome? demanda André qui se mettait dans l'ombre pour empêcher son ami de voir l'altération de ses traits.

— Naturellement, est-ce que cela te contrarie?

— Moi? Pas du tout. Je serai ravi de faire sa connaissance!

Et André, pour couper court, rentra dans la chambrée, brusquement.

Il se jeta sur son lit, ferma les yeux et tout son être s'effondra dans une douleur aiguë faite d'angoisse et de peur.

Si maintenant on allait découvrir la fraude? Toute la sécurité fataliste dans laquelle il s'endormait depuis ses fiançailles s'évanouissait comme une fumée devant la terrible réalité.

Le réveil brutal de cette confiance trompeuse l'anéantissait. Entre Vittoria, de jour en jour plus affectueuse, le prince Frasini uniquement occupé du concile et la sommeillante Mastretti, il avait fini par se croire ce qu'il feignait être, et sa sécurité était telle qu'il n'avait fait aucun effort pour hâter la célébration d'un mariage aussi certain, ne voulant pas insister en ce moment auprès de son futur beau-père qui désirait remettre la cérémonie après la première session du concile,

Vittoria se résignait gaiement à cette attente. Elle croyait si bien à l'affection d'André qu'elle ne demandait rien autre que de le voir assez souvent et ce souhait se réalisait, André venant régulièrement tous les jours faire sa cour.

Mais brusquement, tout changeait de face. Cet étranger allait probablement le signaler comme un intrigant, un misérable, un faussaire, et alors? Quelle honte, quel désespoir de se voir rejeté avec mépris par celle qu'il aimait si passionnément, dont le sourire faisait sa joie et son bonheur?

André passait par toutes les alternatives de la souffrance morale : abattement, crainte, remords, projets multiples, insensés, ou irréalisables; il se voyait chassé de l'armée, rebuté de tous, à jamais déshonoré, et tout cela pour avoir manqué de courage une fois, pour n'avoir pas avoué tout de suite une chose qui, en elle-même, ne lui ôtait aucun mérite personnel et ne pouvait qu'humilier un peu son amour-propre.

La nuit entière se passa dans ces pénibles tergiversations et quand l'aube se leva il ne resta, dans son esprit fatigué, qu'un seul désir. celui d'éviter la rencontre du Baron de Damiens coûte que coûte. Ce désir manquait de courage, mais il était entré dans une voie où une lâcheté en amène une autre et, forcément il devait aller jusqu'au bout.

L'occasion se présenta à souhait. On avait parlé de quelques bandes garibaldiennes qui erraient à la frontière du côté des monts Sabins et on envoyait un petit détachement pousser une reconnaissance de quelques jours dans ces parages. André réussit à se faire désigner pour partir.

Il écrivit quelques mots d'excuse à Vittoria et partit plus allègre. Si ce Baron de Damiens bavardait, il y aurait moyen, peut-être, de remettre les choses en bonne place après.

Le Baron ne dit rien. Il ne pût que déplorer la coïncidence de ce départ et chargea Traslin d'exprimer à son ami tous ses regrets de ne pas l'avoir rencontré. Il ne pouvait prolonger son séjour à Rome. S'il prit quelques renseignements indirects auprès d'Henri, il en reçut l'impression qu'André était un charmant garçon que Traslin estimait hautement et partit sans savoir rien de précis.

André respira, à son retour, en apprenant le départ du Baron. Ce danger était écarté mais il pouvait renaître à chaque instant. Il fallait hâter le mariage.

Bien vite il courut au palais Frasini où depuis huit jours Vittoria se désespérait, pleine d'inquiétude à l'idée qu'un coup de feu d'un bandit caché derrière un buisson pouvait lui enlever son fiancé.

André trouva la jeune fille dans l'ombre fraîche de son salon avec la duchesse Sertori. Vittoria, à la vue de Rocmart, se leva d'un bond pour se jeter dans ses bras.

— Ah ! que j'ai eu peur et que je suis heureuse de vous sentir près de moi, dit-elle avec passion.

Edith s'était aussi levée et riait.

— Je ne la reconnais plus. Jamais je n'ai vu changement plus rapide et plus complet. Je suis bien heureuse que vous ayez pu enfin faire sortir le papillon de sa cangue !

Elle était joyeuse aussi, la petite duchesse, et félicitait André avec les plus sincères démonstrations d'amitié.

Cet accueil des deux femmes rasséna Rocmart. Il se retrouva en très bel aplomb pour se plaindre du retard qu'on mettait à son mariage et il entamait ce sujet au bon moment. Vittoria, que l'absence de huit jours avait énervée, promit de parler à son père. Edith approuva et promit aussi son appui. Puisque ces jeunes gens étaient décidés à s'épouser, pourquoi donc les faire attendre ? La comtesse Mastretti elle-même sortit de sa somnolence pour protester contre l'entêtement de son frère.

Il est vrai que depuis les fiançailles de sa nièce son métier de duègne n'était plus une sinécure, elle devait accompagner Vittoria partout et quand André venait au palais Frasini, elle devait encore faire acte de présence pendant les visites. Tout cela finissait par la fatiguer beaucoup. Elle avait hâte de se voir débarrassée de tant d'agitations.

On apporta un luncheon d'été : melons d'eau, limonade fraîche et glaces.

Il faisait bon, dans ce salon si vaste où les persiennes baissées donnaient un jour mystérieux et dans la quiétude de ce bonheur calme, André revivait, reprenait confiance et espérait.

Au milieu de leurs causeries souriantes, le prince Frasini entra en coup de vent.

Il avait si peu l'habitude d'arriver au salon à cette heure que les femmes le regardèrent effrayées, mais son air triomphant et animé les rassurèrent.

Il jeta son chapeau sur un meuble et approcha en se frottant les mains.

— L'infailibilité est votée, s'écria-t-il, je suis bien content !

— Tant mieux, répondirent ensemble les trois dames qui, sincèrement, partageaient les espérances et les idées du prince.

— J'en suis bien heureuse, dit Vittoria, et pour vous aussi, car vous mettiez une telle ardeur à suivre les péripéties des discussions que je craignais de vous voir tomber malade.

— J'ai pu suivre la séance en entier, continua le prince, tout à son idée. On ne peut pas se figurer par quelles émotions on passe. Il y a eu un revirement merveilleux. Hier encore, tous nos pointages ne donnaient qu'un résultat très balancé et voici qu'aujourd'hui sur six cents et un votants il y a eu quatre cents cinquante et un placets et seulement quatre-vingt huit non placets et soixante deux placets *juxta modum*... comprenez-vous ce latin ? fit-il en s'interrompant.

— A peu près, dit André en riant, c'est une magnifique majorité.

— Hein ? Vous êtes étonné comme moi ? fit le prince toujours animé, et encore avait-on proposé de voter sans anathème et puis, au moment de voter, toute prudence humaine a disparu pour faire place à la grande voix catholique dans toute son énergique splendeur !

Et le prince s'essuyait le front où perlaient de grosses gouttes de sueur et regardait joyeusement tour à tour ses interlocuteurs.

— Voilà les gallicans bien remis au point, et ce n'est pas un mal. Ils auraient fini par faire un nouveau schisme, vraiment ! Je puis bien être heureux car j'ai eu ma petite part de travail et de combat. J'ai fait pour Monseigneur Marberi, d'après les papiers du Vatican, un résumé des luttes des papes contre les rois de France qui a éclairé plusieurs prélats.

En disant ces mots, l'excellent homme se laissa tomber dans un fauteuil avec un soupir de satisfaction.

— Donnes-moi une glace, *figlia mia*, dit-il, j'ai eu chaud et j'ai parlé à n'avoir plus de salive dans la bouche !

— Non pas une glace, certes, dit la jeune fille ; d'abord un peu de cette limonade fraîche. Tu te tuerais par tes imprudences, père chéri.

Elle embrassa son père sur le front en lui donnant un verre plein.

— Bois lentement surtout, dit-elle.

— Eh bien, fit le prince en regardant André, voilà qui va remettre un peu les affaires du Pape. On n'aura bientôt plus besoin de vous à Rome.

— Heureusement que si les zouaves partent, les maris restent, dit Vittoria vivement.

Elle voyait son père prêt à oublier qu'il avait en face de lui le fiancé de sa fille.

— Savez-vous ce qu'il y a à faire pour rendre tout-à-fait heureuse cette belle journée, dit la duchesse. Il faut maintenant fixer le mariage de ces jeunes gens. Vous allez être plus tranquille d'esprit, le moment est très bon pour obtenir un congé à mon futur cousin. Tout s'arrange pour le mieux.

André jeta à la jeune femme un regard de reconnaissance.

— Vous en parlez à votre aise, dit le prince effrayé. Comment voulez-vous que je puisse en ce moment m'occuper de mariage ? Le vote d'aujourd'hui est excellent, mais il y a encore bien à faire et à organiser. Les mécontents vont s'en aller. Vous allez voir Strossmayer et les autres faire leurs malles...

— Eh bien, je suppose que ce n'est pas vous qui devez plier les soutanes, dit Edith. En quoi ces départs, ces protestations ou ces discussions peuvent-elles empêcher que votre fille se marie ?

Le prince se mit à rire.

— Vous ne comprenez pas, petite duchesse, que je suis trop mêlé à tous les travaux du concile pour me préoccuper d'autre chose. Je me regarde comme incapable de rien organiser en dehors de lui.

— Mais quel besoin avons-nous de faire de ce mariage une cérémonie si bruyante ? objecta Vittoria. Se marie-t-on pour le public ou pour soi ? Je ne crois pas être plus heureuse parce que tout Rome accourra pour nous voir marier ?

— Il serait bien mieux, en ce moment où Rome est si cosmopolite, dit la duchesse, de célébrer le mariage à Castel Frasini. On y invitera qui on voudra, vos paysans seront ravis, vous savez comme ils chérissent votre fille, et nous aurons, d'un seul coup, fait beaucoup d'heureux !

— Peut-être avez-vous raison, dit le prince ébranlé ! C'est encore à Castel Frasini qu'il sera le plus facile de tout organiser... et pour moi, ce sera beaucoup plus simple !

Vittoria, d'un élan de joie, vint embrasser son père.

André était si heureux qu'il en était ébloui. Il venait de passer quelques jours d'angoisses terribles, se croyant tout-à-fait perdu et voici qu'au contraire son mariage allait se faire tout de suite et dans les conditions les meilleures pour faire passer au mieux cet instant si difficile où il serait obligé de déclarer le nom de ses parents.

Vraiment, depuis son arrivée à Rome la chance le poursuivait tellement qu'il ne craignait plus rien.

Il voyait le prince si heureux de l'issue de cette première cession du concile qu'il ne doutait pas de son acquiescement à tout ce qu'on lui demanderait.

Le prince, maintenant rafraîchi, suçait lentement une glace et racontait gaiement les incidents de la séance. Vittoria, assise près d'André, abandonnait sa main à son fiancé qui la tenait dans les siennes attendant que son père fit trêve à ses récits pour reprendre la question de l'organisation du mariage.

Edith, qui devinait cette préoccupation, saisit un instant où le prince s'arrêtait pour prendre la parole.

— Tout cela est très intéressant, dit-elle, mais il y a encore d'autres choses à discuter. Voulez-vous, mon cousin, nous dire si vous consentez à ce que nous prenions en main toute l'organisation de la noce à Castel Frasini ?

Le prince avait si bien oublié de quoi il s'agissait qu'il fût un instant à se le rappeler.

— Au fait, dit-il en se frappant le front, j'allais ne plus savoir que j'ai une fille qui se marie. Eh bien, chère Edith, si vous voulez arranger tout pour le mieux à Castel Frasini, ce sera très bien. Dès que je n'ai pas à organiser seul une cérémonie aussi compliquée, je ne demande pas mieux que de faire le bonheur de ces amoureux.

Ce jour là, André retourna à la caserne le cœur débordant de joie. Il retint longtemps Traslin à lui conter les plus menus incidents de l'après-midi et son ami, sincèrement heureux, l'écoutait, l'interrogeait avec un vif intérêt.

— As-tu tes papiers en ordre ? demanda-t-il tout-à-coup.

Ce fût une douche d'eau froide sur l'enthousiasme de Rocmart.

Ses papiers, oui, ils étaient là, mais pourquoi briser sa joie par le rappel si rapide de la vérité ?

Il s'endormit troublé, repris de nouveau par toutes ses craintes, et sans cesse revenait devant ses yeux cette formule :

André, Victorin, Jules, fils de Victorin Louvrot et de Sophie Huchet.

(A suivre.)

MAVIL.

Les Salons de 1899 (*)

Si vous le voulez bien, nous parlerons du Salon. Et la raison qui m'y détermine est fondée sur ma connaissance de la nature humaine. Dès que le Salon est inauguré, personne ne veut plus en entendre parler. On ne s'inquiète de lui qu'avant son ouverture : sitôt qu'on l'a vu, on en est las. Il est habituel de le trouver tous les ans moins bon que l'année précédente et d'afficher une déception cruelle. Ainsi fait-on chaque année, ainsi fera-t-on sans doute cette année encore.

Pourtant, on ne va pas au Salon pour voir de bonnes peintures, on y va pour voir de la peinture fraîche. Si l'on voulait voir de la bonne peinture, on irait au Louvre où l'on ne va jamais. Il n'y a jamais, au Louvre, que des touristes anglais ou des amoureux qui s'y sont donné rendez-vous. D'ailleurs, il est assez indifférent que les murs du Salon soient couverts, pendant le mois de mai, de bonnes ou de mauvaises toiles, puisqu'il est impossible de discerner la qualité des œuvres qui y sont exposées : les œuvres, trop rapprochées, s'étouffent et se tuent les unes les autres. Un homme qui sait regarder n'est pas capable de voir plus de cinq ou six tableaux dans une matinée. Je ne me flatte pas de savoir regarder, mais je suis sûr de n'avoir jamais vu plus de vingt toiles en trois séances sous les vitrages du Palais de l'Industrie ou du Champ-de-Mars.

Il y a bien le vernissage, qui fut, jadis, une solennité parisienne. Mais il a perdu, dès longtemps, son plus grand charme, qui était d'être inaccessible ou à peu près. Il y a belle lurette qu'on entre comme l'âne au moulin à ce vernissage où l'on ne vernit point ! Jadis, les privilégiés seuls, les amis des peintres, avaient le droit de « voir avant ». Aujourd'hui, c'est tout le monde, et le Parisien parisiennant a le devoir d'aller, la veille du 1^{er} mai, au Salon se mettre dans le « mouvement ».

La démocratie bourgeoise, qui détruit infailliblement tout ce qui est noble ou délicat, n'a pas manqué de rompre cette réunion d'artistes, de connaisseurs et de femmes du monde à qui il était dû d'ouvrir seuls le Salon, quand le goût avait encore des droits. D'ailleurs à ce changement, les peintres ne perdent rien, s'ils ne gagnent pas grand'chose. Le public de l'ancien vernissage regardait assez peu leurs tableaux, quand ils n'étaient ni ridicules ni scandaleux. Les hommes regardaient les femmes ; les femmes regardaient les toilettes. On y essayait la robe et la beauté de la saison. C'était Longchamps à pied. C'était aussi une bonne occasion de déjeuner gaiement à l'air, au milieu de femmes en toilettes claires, et toutes embellies par le printemps. On causait de l'art, les marronniers étaient verts et Carolus Duran agitait ses manchettes de dentelle.

Et les tableaux ? — Il y a donc des tableaux ?

Si on voyait le moins du monde, dans ce que je viens de dire, l'idée que les gens qui n'entendent rien à l'art sont des intrus au Salon, et que leur présence m'y est importune, on se tromperait du tout au tout.

Cette idée n'est ni la mienne ni celle de mon époque. On l'avait naturellement au temps passé des peintres chevelus qui portaient un feutre à la Rubens et se drapaient

(*) Extrait des *Annales politiques et littéraires*.

dans leur manteau comme dans leur mépris. Ceux-là haïssaient les bourgeois et ne parlaient que de pourfendre les Philistins. Au fond, le plus grand grief qu'ils avaient contre la société, c'est qu'ils mouraient de faim. Et ce grief est tel qu'il dispense d'en chercher d'autres. Nos peintres d'aujourd'hui, qui font bâtir des hôtels sur l'avenue de Villiers et les meublent de bibelots que l'État ne serait pas assez riche pour acheter, trouvent que la société n'est point trop mal faite. Ils vont au Bois à cheval, donnent des leçons à des Américaines riches comme Crésus, jolies comme des anges et hardies comme des pages. Ils ne s'ennuient pas.

Le Philistin a des charmes pour eux, quand il paie et quand il flatte. La peinture est devenue une affaire de bon ton et d'éducation. Je m'en réjouis comme les peintres. Les bourgeois et les bourgeoises qui s'extasiaient au Salon sur la beauté des cadres et s'écriaient : « Que d'or ! » sont une race disparue. On ne les trouve plus que dans les caricatures de Daumier. On n'entend plus dire trop de sottises devant les tableaux. Et à cela près qu'une œuvre originale et forte déplaît naturellement à la masse du public, tout se passe, aux expositions, d'une façon convenable et presque élégante. Et puis, il est si puéril de s'élever contre les Philistins ! Quel mal un ignorant fait-il en regardant un tableau ou une statue qu'il ne comprend pas ? Les toiles des maîtres et les marbres antiques en ont vu bien d'autres sans rien perdre de leur grâce immortelle ! Croyez-vous que la *Victoire de Samothrace* n'avait eu devant elle que des connaisseurs, avant d'être culbutée et décapitée par des brutes.

D'ailleurs, si les arts ne procurent qu'à une élite des joies intimes et profondes, ils peuvent donner à la foule une impression passagère de plaisir. C'est encore un de leurs bienfaits.

La lumière de Rubens luit pour tous les yeux ; elle ne les pénètre pas tous également de ses ondes délicieuses, mais tous en sont plus ou moins frappés.

Les ignorants ne font courir aucun danger à la peinture. Il y a ailleurs un vrai danger ; mais, de celui-là, les peintres ne se plaignent pas. Ce danger, c'est la commande, la commande hâtive, mercantile ; c'est l'exportation. A satisfaire une demande, les plus habiles s'épuisent. C'est vraiment un péril, pour un artiste, d'être trop coté à la Bourse artistique. A cette cause sont dues bien des toiles propres, insignifiantes, petites, signées de noms auxquels on avait attaché, au début, de plus hautes espérances. Tel fut le cas de Lucien Doucet, mort maintenant sans avoir donné ce que l'on attendait de lui, ce que ses commencements avaient fait pressentir, il y a une dizaine d'années. La vérité est que les artistes sont placés entre ces deux écueils : mourir de faim ou gagner trop d'argent.

Le temps n'est pas loin où les peintres gagnaient autant que les agents de change et les éclipsaient, étant plus magnifiques qu'eux ; le temps n'est pas loin où les peintres montaient les plus beaux chevaux, avaient les plus beaux attelages, faisaient bâtir des hôtels en pierre de taille, tout comme les banquiers et les filles.

Puis, un jour vint où tout parut vouloir changer. Tandis que ceux qui vendent de l'argent restaient, ainsi qu'il est juste, les maîtres du monde, les peintres, qui, naguère encore, les égalaient en richesse et en puissance, virent baisser leur faveur. Les gens qui font la mode parce qu'ils ne font pas autre chose reconnurent la vanité d'un art qui n'intéresse ni la cuisine ni l'amour et traitèrent les peintres comme de simples poètes. Une telle humiliation peut paraître excessive : elle fut pourtant réelle. Les gens de goût — en peut-il être d'autres que les gens riches ! — s'aperçurent que la peinture est presque aussi méprisable que la poésie et qu'ils étaient bien simples de donner de bon argent pour quelques substances chimiques irrégulièrement étalées sur la toile.

— Aussi bien, pensèrent-ils, ce goût de la peinture était un goût de petites gens que nous partagions avec des hommes de lettres et des employés. Nous remplacerons les beaux-arts par la boxe et les combats de coqs et nous jouerons à la paume dans nos galeries nettoyées. Nous n'inviterons plus de peintres à dîner, nous inviterons des professeurs de chausson.

Un moment, on put croire que les peintres allaient redevenir ce qu'ils étaient dans les jours anciens: des bohèmes et des rapins; qu'ils allaient reprendre les chapeaux mous, les longs cheveux, les bottes éculées, aimer leurs modèles et dîner à cinquante sous.

C'est ce qu'on appela le krach de la peinture. Mais le peintre s'est sauvé du naufrage. Il est toujours roi. Il règne encore sur les jeunes Américaines et sur les princes russes. Les deux forces du monde: la richesse et la beauté, s'empressent autour de lui.

Tant de mérites et d'avantages n'est pas fait pour pousser à la modestie; aussi l'humilité surprendrait chez un peintre. Au contraire, on n'est pas choqué d'entendre tel ou tel prince de la palette, montrer cet orgueil féodal qui sied si bien aux puissances. J'en sais un bel exemple. On disait à l'illustre peintre X...:

— Vous peignez aussi bien que Rembrandt.

— Oui, répondit X..., mais Rembrandt n'avait pas la composition.

Et tandis que je parle de ceux-là, je ne sais pourquoi me revient en mémoire le souvenir d'un malheureux que j'ai connu jadis, et qui n'eut jamais hôtel rue de Prosný ni atelier à la Grande-Jatte.

Il y a bien trente ans que je le vis pour la première fois, le pauvre Jacques Dubroquet. Peintre, il voulait ressembler à Rubens, et, pour y parvenir, il portait de longs cheveux, la barbe à pointe, un feutre à larges bords et un grand manteau. Il avait l'âme naturellement sublime et, croyant que le nom de Jacques Dubroquet n'en donnât pas une suffisante idée, il changea ce nom en celui de Jacobus Dubroquens, qui était bien mieux dans son goût comme dans son génie. Jacobus Dubroquens tenait pour le grand art et ne transigeait jamais; c'est ce qui le perdit.

Il lui fallait généralement, pour exprimer sa pensée, une toile de cent pieds carrés. Cent pieds carrés de peinture ou rien: voilà l'alternative dans laquelle il se trouvait le plus ordinairement. Aussi ne sera-t-on pas trop surpris quand on apprendra que Jacobus Dubroquens, à l'âge où je le connus, c'est-à-dire déjà grisonnant, n'avait pas encore un seul tableau. Cette particularité, assez remarquable dans la vie d'un peintre, ne l'inquiétait nullement.

— Mes tableaux, disait-il en se frappant le front, ils sont là!

Il y avait là, en effet, sous son feutre à la Rubens, deux ou trois idées peu communes d'apothéoses dans lesquelles il mêlait toujours Jésus-Christ et Victor Considérant. Jacobus Dubroquens avait conscience de sa mission, qui était de « faire la synthèse de la peinture par la philosophie ». Rien n'était plus facile, grâce à la doctrine phalanstérienne, dont il était l'adepte; il ne lui manquait que cent pieds de toiles.

En attendant, il composait des modes pour poupées, dessinait « les trois temps de l'extraction des corps d'après la méthode Édouard » et peignait des « rosiers de Marie » sur moëlle de sureau.

Il ne laissait rien deviner du mystère douloureux de sa vie, et, en toute rencontre, dissertait sur l'art et la philosophie d'un esprit paisible et content. Jamais il ne douta de lui.

Après l'avoir perdu de vue pendant vingt ans, je le retrouvai sur un bateau-mouche. Il portait à l'oreille un feutre romantique et étendait complaisamment sur son carton à dessin une main qui avait été longtemps belle. Je reconnus les plis de son vieux manteau

rapiécé. Le pauvre Jacobus avait maintenant quatre-vingts ans ; à voir les rides de ses joues, on l'aurait cru plus vieux encore, mais ses yeux bleus avaient un air de jeunesse et restaient charmants.

— Vous savez, mon tableau, me dit-il, mon grand tableau ?

— Eh bien ! maître Jacobus ?

— Ils voudraient que je l'exécute réduit et corrigé...

— Et qui veut cela, maître Jacobus ?

— Eux ! La boutique, le gouvernement, les ministres, le Conseil municipal ! quoi ! Est-ce que je sais donc ? Est-ce que je connais tous ces épiciers-là, moi ! Ils veulent que je réduise mon grand tableau ; mais soyez tranquille : je ne transigerai pas.

Le bonhomme avait nourri toute sa vie l'heureuse idée de croire que tout le monde s'occupait de lui et qu'il était le plus illustre des artistes.

Je jugeai inutile d'éclaircir avec lui l'origine de sa dernière illusion : il me suffisait qu'il en jouit.

Son contentement était parfait, et, à le voir ainsi souriant, on doutait si c'était un vieux fou, ou si c'était un vieux sage. Je n'en jugerai pas : je n'ai jamais bien su démêler la sagesse de la folie.

En me quittant, il me montra, d'un grand geste, le ciel rose, la rivière argentée et ses bords qui semblaient comme couverts d'une poussière blonde.

— Hein ! me dit-il, voilà un joli fond pour mon apothéose de la femme libre, en donnant plus de valeur aux tons.

Et il m'invita à l'aller voir dans son atelier. J'y allai huit jours après. L'atelier était une soupente. J'y trouvai le pauvre homme qui se mourait d'une fluxion de poitrine.

— C'est fini ! m'avait dit la concierge en haussant les épaules.

Jacobus aussi sentait que c'était fini. Il me prit la main, m'attira près de son oreiller et me dit d'une voix faible, encore très distincte :

— Ça y est ! J'emporte avec moi la peinture philosophique. Ils sont tous là, dans ma tête, mes tableaux... Après tout, c'est peut-être un bien qu'on ne les ait pas vus : ça aurait fait trop de peine aux camarades.

Jacobus Dubroquens est mort. Tandis que les plus illustres souffraient de n'être pas assez admirés, le pauvre diable, que personne ne connaissait, s'enivrait de louanges imaginaires et de gloire intérieure. Peut-être eût-il mieux valu ne pas parler de lui et épargner l'ironie, même la plus douce, à une si innocente mémoire. Mais, après tout c'était un si étrange personnage, que je me suis laissé aller, presque malgré moi, à conter son histoire. Et, si vous me dites que je vous ai conté là une histoire de fou, je vous rappellerai le mot de Dickens à un écrivain français qui était allé le visiter à Londres :

— Des fous ! des fous ! ceux-là seuls m'amuse !

ANATOLE FRANCE.

Pierrot Chevalier

Ce soir de février 1848, il y avait quelques hôtes de plus chez M^{me} de Vernières.

La bonne dame avait laissé passer la tourmente révolutionnaire, cachant sa tête comme un oiseau peureux, indifférente, du reste, à la colère d'un peuple qu'elle ignorait contre un monarque qu'elle ne reconnaissait pas. Dans son château de Landiras, en Gascogne, les soirées des dernières années du règne de Louis-Philippe, avaient vu, sans interruption, les mêmes personnages groupés dans les mêmes poses, assis sur les mêmes sièges, regrettant les mêmes élégances, dédaigneux des mêmes innovations. C'était d'abord maître Chanterre, un long vieillard maigre, anguleux, doucereux, férocement, d'esprit médiocre et de connaissances nulles, mais dont la triste silhouette s'appropriait si bien au décor vieux bois du salon que M^{me} de Vernières eut été terrifiée par l'absence de ce masque à côtelettes grises, silencieux et déférent ; puis l'abbé Verneuil, un brave homme retiré dans sa paroisse, prêtre simple et bon enfant qui, par désœuvrement et par bonté d'âme, acceptait de tenir le soir le rôle de chapelain confident ; c'était enfin un gentilhomme des environs, un petit vieux tout sec qui portait authentiquement le titre de chevalier de Garancière et que les badins appelaient monsieur Pierrot. Le surnom du chevalier lui venait de son teint mat et blanc qu'éclairaient avec une vivacité de flamme, deux étranges prunelles noires. La pâleur de cet homme était telle, que son âge était un mystère, les rides ne se creusant pas dans cette peau tirée, les cheveux gris ne mettant aucun contraste sur la blancheur du front. M. de Garancière était du reste un charmant homme, plein de ridicules exquis et d'une philanthropie très indulgente ; les mauvais sujets du village vantaient sa libéralité sans contrôle ; plus d'une fille sans dot lui devait son trousseau d'épousée, et les vieux eux-mêmes, assis devant leur porte, regardaient avec un bon sourire, M. Pierrot, quand il marchait pour rentrer à « l'Oustaou » le long des pommiers dont la neige, en avril, caressait sa tête pâlotte et fine.

Or, ce soir là, M^{me} de Vernières, très inopinément, reçut la visite de ses deux neveux ; l'un et l'autre officier de cavalerie, l'un et l'autre désireux de passer loin de Paris la période révolutionnaire. Ces jeunes gens étaient du reste deux sceptiques parfaitement élégants de qui la foi politique, aussi bien que toute autre, s'accommodait aux exigences de l'instant. L'ennui d'une

villégiature leur paraissait compensé par l'avantage de se trouver loin de l'orage qui grondait sur Paris.

La conversation languissait, et le comte Henry, pour secouer la torpeur envahissante, lança, comme un gamin, un aphorisme retentissant.

— Véritablement, un peuple qui se croit enchaîné, possède, pour sa liberté, le grand courage.

— Qu'appellez-vous donc le grand courage, riposta M. de Garancière.

— Mais, mon Dieu, celui qui fait bien se battre.

— Et se battre pour quoi ?

— Pardieu, pour vaincre !

— Voilà précisément votre erreur ; il n'est pas de vrai courage intéressé.

Or, vaincre est toujours un intérêt.

— C'est de la subtilité philosophique, murmura l'abbé.

— Que non pas ! Il fut un temps où les grands caractères ne combattaient que pour le plaisir de combattre.

— Spadassins ou lutteurs !

— Ou, quelquefois, délicieusement vaincus ; car, c'est exquis, sachez-le, d'avoir en vain dépensé toutes ses forces pour la chimère qui plane ; on y ressent, dans l'anéantissement de son être, les yeux à l'idéal, la petite mort voulue.

— C'est du raffinement de névrosé.

— Allons donc, c'est toute l'histoire de la chevalerie ; faire de beaux gestes pour sa dame, batailler, en beauté, sous ses regards.

— Mais comme la dame n'existe plus...

— Il n'y a déjà pas si longtemps.

— Vous avez connu une de ces femmes ?

— J'en connais tout au moins l'histoire, murmura le chevalier Pierrot, la voulez-vous ?

— Comment donc... répondit-on de tous les côtés.

— Soit. Eh bien, voici :

C'est tout près d'ici qu'habitait (la monarchie véritable vivait encore) une très grande dame dont je ne vous dirai que le prénom. Vous pourriez voir encore au fond de la lande de Budos, dans une clairière rousse, que traversent seulement, à la nuit qui vient, les corbeaux qui s'en retournent lourdement des marais de Sauterne et de Beaune, quelques pierres grises écroulées capricieusement dans le désordre des choses brutalement rangées. C'est ce qui reste du château où Claudine, héritière d'une race dispersée par les combats, se maintenait fière et chaste, en son orgueil de grande dame et de souveraine beauté. Quiconque avait vu cette femme s'en revenait, pour la vie, perdu. Les yeux de Claudine tuaient aussi sûrement que le fer des lances. On ne pouvait vivre sans ces yeux alors qu'ils vous

avaient traversé. Les yeux de Claudine, oh ! c'était la clarté de la nuit des bois, le mystère de la source, l'abîme de la mer, l'enchantement de la prière.

— Mais c'est un conte de fées ?

— Non pas. C'est une histoire du bon temps. Mais écoutez, j'abrège. Or, cette femme n'acceptait ni époux, ni amant ; n'acceptait est trop dire ; elle avait mis, à se donner, cette irrévocable condition que celui qui la posséderait, aurait trois fois risqué sa vie dans un danger dont elle restait juge. Je pourrais vous citer les noms de tous ceux qui, pour elle, avaient trouvé la mort. Claudine en dressait une liste et pleurait silencieusement. Ses larmes, ses belles larmes pâles, tombaient, j'en suis certain, sur le cadavre qu'elle avait voulu, comme sur cette fatalité dont elle était l'esclave et dont elle voulait s'échapper victorieuse, en se donnant enfin au triomphateur qui la délivrerait. Plus de cent hommes, et de la meilleure noblesse, avaient ainsi péri dans des querelles sans raison.

— L'aimable femme !

— Attendez ; or, un seul d'entre eux avait, quand vint la bande à Danton, vaincu deux fois pour la belle. La troisième épreuve l'attendait, et, de toute son âme, il espérait la victoire... mais tout fut mis sans dessus-dessous par les piques des jacobins et par les canons de Bonaparte, si bien qu'à son retour de Vendée, le pauvre diable trouva le château en ruines et Claudine égorgée par les sans-culottes du village.

— C'est une histoire curieuse, observa maître Chanterre.

— Et triste, ajouta l'abbé.

— Certes, conclut l'officier, je n'aurais pas écharpé la belle, mais mon opinion est bien nette : c'était une drôlesse.

Le chevalier eut un petit geste aussitôt réprimé.

La soirée s'acheva mollement, et l'on se sépara.

* * *

Comme les deux officiers regagnaient le pavillon du parc où ils étaient logés, une petite main se posa sur l'épaule du comte Henry ; le chevalier apparut, tout inondé de lune.

— Pardon, Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

— Comment donc, cher Monsieur...

— Vous avez, tout à l'heure, parlé outrageusement d'une personne dont je contais l'histoire.

— Peut-être bien, mais je ne vois pas...

— Je dis, Monsieur, que pour juger aussi témérement une femme que l'on ne connaît pas, il faut être un écervelé.

— Ah mais!...

— J'ajoute que quand on n'accepte pas la responsabilité de ce que l'on dit, on est un lâche!

— Vous êtes un fou.

— Et vous un drôle...

Et un petit soufflet sec s'abattit sur la joue de l'officier.

— Misérable!...

Le cousin s'interposa et M. Pierrot, après s'être incliné, disparut dans la nuit...

* * *

— ... Je te dis, mon cher Georges, que cette histoire est stupide; je ne peux pas me battre avec ce vieillard. Qu'il s'excuse de son soufflet, et tout est dit; je ne veux pas être ridicule.

— Je te répète qu'il ne s'excusera pas.

— Eh bien, trouve une phrase.

— Il serait plus simple de paraître consentir; crois-moi, va sur le terrain; c'est plus commode.

— J'aurai envie de rire.

— Tu tâcheras de rester sérieux; tu le piqueras au bras ou tu te laisseras piquer; le bonhomme sera ravi, et tout sera dit; ma parole, c'est ce que je ferais à ta place.

— Eh bien, fais ce que tu voudras, mais le diable enlève ma tante...

* * *

Dans un coin du parc, dès l'aube, on mesurait les épées.

En arrière des témoins, les deux hommes se tenaient immobiles, dans cette indifférence voulue par de telles situations. L'officier tordait sa moustache, très ennuyé de cette comédie et préoccupé surtout d'échapper au sourire de ses témoins; le chevalier, merveilleux de coquetterie, secouait de sa badine un genêt dont les petites fleurs jaunes voltigeaient autour de sa face pâle.

On tira les places au sort, on croisa le fer et l'action commença. Ce fut d'abord un froissement d'épées... puis, bondissant en arrière, l'officier s'échauffa et tendit l'arme.

La manœuvre, bien connue, fut tacitement approuvée des témoins : il s'agissait, à la première attaque, d'égratigner la main du vieux lutteur. Très étonné, M. de Garancière abaissa son fer, puis, subitement, et comme pris de vertige, il s'élança, et ce fut une suite de bonds effroyables, des éclats d'acier, une tempête de cris... « Les yeux de Claudine, ah! les yeux, les yeux! »... Impuissant à suivre sa méthode, inquiet pour lui-même, l'officier

paraît de magistrale façon, ne ripostant pas, mais rompant, rompant toujours, jusqu'au moment où, acculé au mur, il tendit l'arme... et le chevalier, tout découvert, s'enferra jusqu'à la garde.

Il y eut de la stupeur ; on s'empressa, mais Pierrot, tournant sur lui-même, s'abattit comme une masse.

On découvrit la poitrine, d'où un filet de sang pâle dégouttait lentement ; on releva la tête inerte et froide, toute frêle, et qui maintenant, paraissait si lourde dans la main du docteur... M. Pierrot soupira longuement, il fit de la main un geste vague, et sa petite âme s'échappa...

Ainsi mourut, au petit jour, sur le gazon frais, le chevalier Pierrot de Garancière.

Quand on eut enlevé le corps, l'herbe foulée se redressa lentement, et le vent du matin fit, pendant quelque temps, voltiger au-dessus de la place sanglante une poussière fine et blanche, légère comme un souvenir...

J.-P. NOËL.

Son Profil de Lumière

Elle se nomme Printemps ; mais ce n'est pas le nom qu'elle a reçu, car on ne la nomme pas, Printemps.

Quand les petits viennent au monde, les parents, qui n'ont encore débarbouillé leur mignon visage, vu la couleur de leur regard ni celle des cheveux follets de leur petite tête nue, ont déjà décidé comment ils vont les appeler, pour toute la vie.

Mais eux grandissent, sans respect pour les parrains, ni pour le saint patron qu'ont choisi père et mère.

Le choix de père et mère ne compte jamais, c'est la Terre qui baptise.

Voilà comment, malgré qu'elle ait un autre nom, c'est Printemps qu'elle se nomme.

Voilà comment, et voici pourquoi :

A l'ombre d'une forêt, sur la lisière.

De là, je regardais la campagne étendue au soleil; engageante et belle comme un jardin, quand elle est venue.

Le printemps éclatait dans la coupe d'or des renoncules, et sur les pointes d'émeraude qui couvraient les branches; c'était printemps sur tous les germes qui dressaient en tapis infini leurs palmettes vertes; et c'était printemps, aussi haut dans le ciel, qu'on pouvait voir vibrer l'azur.

Allant, venant, je souriais à la clarté, sous les arbres, parce que le ciel et la terre étaient comme un miroir, où je voyais la beauté de ma joie.

Elle était là, elle...

Mais je ne la distinguais pas de la terre ni du ciel merveilleux, tant, elle-même, elle était identique aux choses merveilleuses du printemps; aussi purement tiède, blanche et rose, que la vie tiède, blanche et rose des chastes fleurs ouvertes sur le sourire de l'herbe.

Mais cela n'est vrai, qu'un peu, et il faut s'entendre :

Hors du royaume de l'imagination, — on le sait bien, — une jeune fille n'est point là, même cachée, qu'on ne *sente* tout son être crier...

C'est seulement une façon de dire, de celle-ci, qu'elle est pareille au printemps.

On pense, en la regardant, à ces divinités jeunes, dont la Grèce nous a donné des images d'un marbre parfait, que le sculpteur a représentées avec un globe dans la main, signifiant le radieux Univers.

Et ce n'est pourtant qu'une petite fille, frêle comme un rameau de cerisier cueilli, qui penche sa tête aux fleurs déliées.

Chaque fois que je la vois dans une demeure, je ne sais où s'en vont, aussitôt, les murailles qui l'entourent; car, Printemps, comme une divinité du monde, fait à l'infini pousser l'herbe dorée, qui se prolonge en vertes campagnes, et le ciel limpide éclate soudain, avec toute sa lumière, élançant ses feux d'azur par dessus sa tête, pour fermer, là-bas, l'horizon étincelant.

Et elle reste une petite fille, frêle et timide, pendant que des arbres qui ne font pas d'ombre, fleurissent dans la campagne, roses comme des enfants.

Sur l'herbe étincelante, on ne voit pas qu'elle fasse plus d'ombre que les têtes en fleurs des arbres.

Il ne semble nécessaire, ni même possible, qu'elle fasse une ombre. Elle est déliée comme un rameau de corail rose, qui monterait de la mer brillante, autour d'un sceptre d'or.

Elle est lustrée par la clarté, comme les pétales d'une fleur nouvelle et dans le paysage qu'elle évoque, on la voit marcher, et jouer, et danser, sans ternir d'une ride le sourire clair de l'herbe.

Elle est plus ruisselante de lumière qu'une fontaine d'avril !

Elle marche avec un étonnement joyeux, et joue et danse les jeux de l'amour, avec ravissement.

Comme si c'était la première fois qu'il y a sur la terre de l'amour, ses regards et ses dents clairs, tout le jour sourient, à la nouveauté éternelle d'aimer.

Quand elle s'avance souriante, apportant la fleur épanouie de sa bouche, les courbes de son corps ont la grâce des nuées onduleuses, qui se lèvent dans l'aurore.

Alors, pendant qu'elle vient, au pas léger de ses jambes fines, avec ses hanches qui ondulent, et ses bras qu'elle berce autour d'elle, comme si, en venant, elle effeuillait à des buissons les aubépines, on ne sait comment il se fait que la lumière et la verdure de la terre, paraissent éclatantes et neuves, plus merveilleusement.

Et ce n'est pourtant qu'une jeune fille, aux robes à peine longues.

Mais la joie brillante de sa jeunesse rose, prévient au devant d'elle, qu'elle est le sang victorieux du printemps !

RAY NYST.

La Musique

Paderewski a donné, il y a quelques jours, trois grands concerts à Bruxelles. et naturellement son passage a fait sensation.

Il y avait d'ailleurs plusieurs années qu'on ne l'avait pas entendu en Belgique et l'on avait gardé de cette lointaine apparition, le souvenir d'un talent extraordinaire qui devait encore avoir grandi. si les triomphales tournées dans les deux Amériques n'avaient eu sur lui aucune influence fâcheuse.

C'était donc avec une impatience fébrile qu'on attendait le récital du 14 avril dont le programme réunissait les grands noms de Bach, Beethoven, Schumann, Chopin et Liszt.

On se répétait les articles dithyrambiques consacrés par la presse des deux mondes à ce roi des virtuoses qu'une réclame savante a fait le héros d'anecdotes plus ou moins authentiques, destinées à augmenter son prestige.

On savait qu'il voyageait princièrement, accompagné d'un impresario, d'un secrétaire et de nombreux domestiques; aussi aux vitrines de la Montagne de la Cour, les élégantes mondaines se pressaient-elles pour contempler les portraits d'un si intéressant personnage, cette tête si caractéristique que la photographie a popularisée.

Voilà une physionomie qui ne saurait être trompeuse! Elle dit tout de suite ce qu'est l'homme et par conséquent ce qu'est l'artiste.

Ce qui domine en elle, c'est la finesse, avec un peu de maniérisme peut-être, dénoncée par la grâce féminine du sourire, mais aussi avec toute la fougue qu'annonce une fauve chevelure en coup de vent et avec une poésie exquise, mélancolique et tendre comme ce regard voilé, perdu en de vagues extases.

Ce sont là, il faut l'avouer, des qualités bien rares, bien séduisantes et qui expliquent l'attrait que Paderewski exerce sur les foules, surtout — cela se comprend — sur un public de femmes. Ce qui lui manque, c'est la grandeur, la force, le sentiment profond, et cette compréhension des œuvres qui permet à l'interprète d'y découvrir toujours de nouvelles beautés.

Inférieur à Rubinstein, il l'est incontestablement et même, sous ce rapport, à Busoni; et nous avons entendu bien des fois à Bruxelles, exécuter la Fantaisie chromatique de Bach et la Sonate op. 111 de Beethoven avec plus de puissance et de style. Paderewski ne doit pas s'attaquer à Beethoven et encore moins à Bach. On dirait qu'il ne les comprend pas. Aussi a-t-on eu tout d'abord une légère déception. La Sonate en *fa* mineur de Schumann a rendu l'espérance aux admirateurs de l'élégant pianiste polonais, et les études de Chopin ont fait oublier complètement les défaillances du début.

Ce n'est pas que Paderewski donne à ces études toute leur valeur. Chopin n'a sans doute rien produit d'aussi parfait au point de vue du rythme, du sentiment et de l'harmonie et ce serait une grave erreur de n'y voir rien autre chose que matière à montrer une technique éblouissante. Mais Paderewski se joue si merveilleusement des difficultés les plus grandes, il fait le saut périlleux avec tant de souplesse; il a une légèreté si aérienne, si distinguée, il tire en jonglant avec les notes, de si éblouissants feux d'artifice de gammes, de trilles et d'arpèges, qu'on ne songe plus à critiquer et qu'on n'a de force que pour applaudir.

Paderewski, c'est la Patti du piano. Cette comparaison n'a rien de désobligeant ni pour

l'un ni pour l'autre. Elle est juste et de toutes les manières, car si les roulades du pianiste et celles de la diva ont le même genre de perfection, elles ont aussi la même valeur marchande.

Trois mille francs par soirée, sur le continent; à Londres le triple, et en Amérique dix fois plus, c'est le prix de Paderewski. C'était aussi celui d'Adelina.

Quand on est payé si cher, on est au-dessus de toute critique. Trois mille francs par soirée! Et encore le Cercle Artistique qui ne reculait pas devant cette somme pour une heure de musique, a-t-il vu repousser ses offres par l'heureux pianiste que de plus brillants engagements attendaient en Allemagne! Trois mille francs par soirée! Que répondre à cela? C'est le « tarte à la crème » de Molière. Il n'y a qu'à s'incliner. C'est ce que je fais, en constatant qu'au Concert Populaire, les ovations ont été plus chaleureuses encore qu'à la Grande Harmonie, Paderewski n'ayant joué ni du Beethoven ni du Bach. Et cependant, malgré les acclamations qui ont suivi le concerto de Chopin et le *Roi des Aulnes* de Schubert-Liszt, les avis étaient partagés. Il y avait des discussions animées, à la sortie, entre les Paderewskistes et les autres. En somme, à ce dernier voyage l'enthousiasme n'a pas été aussi grand ni surtout aussi unanime qu'en 1891. Est-ce parce que la foule est femme et que souvent elle varie? N'est-ce pas plutôt parce que le goût général se modifie et que grâce aux concerts qui vont toujours se multipliant, depuis quelques années, l'éducation musicale du public s'est faite, peu à peu, et qu'il ne se plait plus aujourd'hui à ce qui le ravissait autrefois?

On a entendu des choses si stupéfiantes, que les tours de forces n'ont plus rien qui surprenne. Au contraire, à mesure qu'on devient plus apte à pénétrer les beautés des œuvres musicales, on demande surtout à l'interprète de mettre ces beautés en lumière, par une interprétation où la compréhension artistique, doit être égale et même supérieure à la virtuosité.

Et ce qu'on demande aux virtuoses, on le demande aussi aux chefs d'orchestre. Depuis Rubinstein, il ne s'agit plus seulement d'agilité, de prestesse et d'élégance pour mériter le titre de pianiste.

Depuis que les grands chefs d'orchestre de l'Allemagne nous ont révélé un art dont on ne soupçonnait pas avant eux l'originalité et l'importance, nous devenons de plus en plus difficiles quand il s'agit de juger un de leurs émules.

Sans cela, nous n'aurions qu'à faire chorus avec ceux qui se déclarent complètement satisfaits par l'exécution de la neuvième symphonie au conservatoire.

Évidemment on se trouve là en présence de difficultés de premier ordre et dont quelques unes sont insurmontables.

Quelles longues et patientes et minutieuses études ne faut-il pas pour arriver à dégager la lumière de cet ensemble formidable et qui risque de paraître confus!

Cette œuvre colossale a été, nous le savons, péniblement conçue. Beethoven, cherchant de nouvelles formules et voulant élargir encore le cadre de la symphonie, ne s'est préoccupé que de son idéal; il ne s'est arrêté devant rien de ce qui pouvait gêner les instrumentistes les plus habiles et les chanteurs les plus expérimentés. Il faut donc s'attendre toujours à ce que l'ensemble laisse à désirer et à ce que l'ode à la joie ne soit pas chantée avec une entière justesse. L'à peu près, ici, est déjà un succès considérable.

Au conservatoire, on sent bien que les études ont été consciencieusement faites, que tous les détails ont été fouillés avec un soin extrême; et à part les petits accroc inévitables, il n'y a qu'un reproche à faire, c'est que malgré cela, l'impression générale n'est pas celle qu'on attend de la neuvième symphonie.

C'est beau, mais c'est froid.

Au lieu d'une joie débordante, délirante, de cette sorte d'ivresse généreuse qu'a voulu exprimer Beethoven, on reste sur un senti-

ment agréable mais d'un calme qui n'était pas dans l'âme ardente du compositeur.

Les mouvements sont-ils pris avec trop de lenteur ?

Les rythmes sont-ils trop mollement indiqués ? Toujours est-il qu'on admire sans se sentir emporté, transporté comme on devrait l'être.

Maintenant, y a-t-il à l'heure actuelle, un chef d'orchestre capable de conduire la Neuvième symphonie avec plus de maîtrise que M. Gevaert ? Je l'ignore. Ce que je sais bien, c'est qu'il n'y en a pas qui puisse donner de l'*Actus tragicus* de J.-S. Bach, une exécution plus saisissante, plus grandiose et plus parfaite.

C'était à l'écouter à genoux. Impossible d'éprouver plus grande émotion artistique. A ce degré, cela devient de la religion.

Dans ces pages sublimes dont M. Gevaert et son merveilleux orchestre traduisent les moindres intentions, sans diminuer en rien l'effet d'ensemble, Bach a mis le meilleur de lui-même. Et d'ailleurs, quand il s'agit d'un pareil génie, l'œuvre la plus belle n'est-elle pas toujours celle qu'on entend ?

Nulle part plus qu'en Belgique et plus qu'au Conservatoire de Bruxelles on n'a le culte de ce dieu de la musique.

La dynastie des Bach n'est donc pas près de s'éteindre, heureusement ; car si Jean-Sébastien n'a plus de descendance directe selon la chair, du moins il a encore de nombreux fils intellectuels.

Malgré l'influence wagnérienne, la sienne persiste toujours féconde et bienfaisante. C'est à son école que se sont formés et que se forment encore les meilleurs d'entre les musiciens belges.

L'un des plus remarquables, Erasme Raway, a puisé dans un commerce assidu avec le maître des maîtres, cette science solide qui permet à son inspiration toutes les hardiesses sans qu'elle puisse jamais s'égarer.

Nous pensions pouvoir applaudir, cette saison, à l'Alhambra, la *Fête romaine* que Verviers a acclamée il y a quelques mois. Ce sera pour l'année prochaine. Dieu merci, il y a seulement partie remise.

Mais quand donc nous sera-t-il donné d'entendre en entier ce drame lyrique de Freya dont la *Fête romaine* n'est qu'un tableau ? Tous les critiques qui ont rendu compte du festival de Verviers sont unanimes à déclarer que depuis Wagner on n'a rien produit d'aussi personnel et d'aussi beau. C'est fort bien, et toutes ces louanges, tout cet enthousiasme récompensent un peu l'auteur de son long travail et de son admirable probité artistique.

Mais s'en tiendra-t-on là ?

Quelle scène accueillera Freya ?...

Sans Louis II de Bavière, Wagner n'aurait jamais pu réaliser son rêve. Il y a pour les chefs-d'œuvre une chance providentielle. C'est ce qui nous rassure pour l'avenir de Freya.

HANS.

Pile et Face

HIPPI... CERIES

On travaille ferme, au parc du Cinquantenaire, aux aménagements du hall où doit avoir lieu le concours Hippique. Les installations un peu sommaires de l'année dernière — il avait fallu tout improviser en six semaines — seront considérablement améliorées, et ce sera d'un confortable inconnu

jusqu'à ce jour. L'infatigable Jules Lahaye est sur les dents depuis huit jours, et Dieu sait si ce diable d'homme en abat de la besogne en une matinée.

Quant au programme, il a encore été complété comme on peut en juger par cette brève énumération :

1^{re} journée. — Lundi 15 mai. — 1^o Con-

cours de chevaux d'attelage (taille minimum : 1^m45); 2^o prix du Roi; 3^o hunters; 4^o chevaux de selle (taille minimum 1^m45).

2^e journée. — Mardi 16 mai. — 1^o Prix de l'élevage (chevaux attelés); 2^o coupe de Bruxelles; 3^o attelages de luxe; 4^o sauts en largeur.

3^e journée. — Mercredi 17 mai. — 1^o Attelages de commerce; 2^o attelages de poneys; 3^o sweepstakes; 4^o chevaux de selle (taille minimum 1^m55); défilé d'attelages à quatre chevaux.

4^e journée. — Jeudi 18 mai. — 1^o Chevaux de poste; 2^o poule du Hall; 3^o prix de l'élevage (chevaux de selle); sauts en hauteur.

5^e journée. — Vendredi 19 mai. — 1^o Sauts d'obstacles; 2^o chevaux d'armes (Garde civique); 3^o sauts couplés.

6^e journée. — Samedi 20 mai. — 1^o Chevaux d'armes (armée); 2^o fête militaire.

Et ce sera comme toujours un assaut de toilettes nouvelles, — un régal pour les yeux des vrais habitués, ceux qui souvent perdent de vue la piste, pour laisser errer leurs jumelles du haut en bas des tribunes, — à la fortune du beau.

POUR ÉPINAL

En nous donnant le *Roi de Rome*, — non point la pièce de M. Pouvillon que discutait avec grands égards la presse parisienne, mais un vieux drame, très vieux, oublié presque, *épinalesque* et naïf, sans intrigue, sans prétentions littéraires, sans psychologie politique, sans tirades, — la direction de l'Alhambra, peut être à son insu, peut être avec l'intention très louable de nous soumettre une expérience démonstrative, appelait notre attention sur un point d'esthétique dramatique, qui est celui-ci : la forme la meilleure, la plus émouvante du drame historique, n'est-ce point, à tout prendre, cette lanterne magique? N'est-ce pas cette succession un peu enfantine d'images très simples et pourtant d'un relief violent, où passe l'histoire, avec tout le tragique de ses péripéties et de ses décors, les gestes légendaires des héros, les mots que le peuple connaît et qu'il répète, sans comprendre, devinant seulement qu'ils ont ponctué lumineusement la vie de l'humanité? Et tout ce qu'ajoutera à l'histoire l'in-

génieuse imagination d'un dramaturge, n'est-ce point une surcharge déformante, une variation de virtuose, l'attentat d'un homme de métier contre la vérité plus belle que toutes les fictions, et plus émouvante, toute nue?

Épinalesque! Ce mot exprime un injuste dédain. Nous l'avons senti, il y a quelques années, en comparant l'habile comédie de M. Sardou, *Madame Sans-Gêne*, si superficiellement représentative de l'époque napoléonienne, à ce Napoléon, tragique et puéril, qu'avait un peu auparavant, donné la Porte Saint-Martin, et qui n'était qu'une suite, sans lien, de tableaux que toujours dominait le front pâle du grand homme et qu'illuminait la gloire de ses attitudes. Le petit chapeau, la redingote grise, ouverte au vent des batailles, le geste héroïque au pont d'Arcole, le regard désolé sur les neiges inexorables, et Sainte-Hélène, et sur le lit de mort le manteau de Marengo... imagerie d'Épinal, dites-vous, et que ce n'est point de l'art, ni du théâtre! C'est possible, mais le certain est que ces images, fidèlement représentatives, et expressives si naïvement, nous donnaient ce léger frisson de la peau et cette bonne secousse à l'âme, — sans quoi, je vous le demande, pour quel motif avouable, irions-nous chercher, au théâtre, quelque plaisir?

Aux figures émouvantes qui, de loin en loin, se levèrent sur les chemins de l'histoire (et quelle plus émouvante que celle du Duc de Reichstadt?) cette simplicité enfantine, cette naïveté de composition convient. Les baisers de Napoléon aux boucles blondes de l'enfant qui portera la couronne écrasante et tout le poids de l'énorme héritage, la vision de la petite chambre que le délire du héros agonisant emplît d'une sorte d'épouvante auguste, la mort du roi de Rome, d'autres tableaux, tout cela, sans littérature, sans artifices, sans métier, sans mots, sans ingéniosité scénique, tout cela, embelli délicieusement de gauche ingénuité et de maladresse charmante, est peut-être plus représentatif, plus expressif, plus évocateur, plus exaltant que la comédie très littéraire et si nuancée de M. Pouvillon...

P.

BALCONS FLEURIS

Une jolie histoire que distillait samedi, à la *Garden-Party* de Laeken, une dame dont je brûle de dire le nom... Mais c'est une abonnée, et je ne veux pas lui faire de peine! Or cette dame, — elle est jeune, jolie, et conte à ravir — adore les fleurs. Non seulement pour le charme qu'elles donnent au salon coquet, lorsqu'en bouquets odorants elles surgissent des vases à long col, mais pour le plaisir qu'on peut trouver — les raffinés — à vivre dans leur intimité, à les soigner, à cajoler leur frêle grâce. C'est dire qu'elle en cultive elle-même, et qu'elle dissimule en des coins propices de nombreux petits pots de terre brune, qui abritent leur délicate existence. Elle possède « un balcon fleuri », qu'elle entretient avec un soin jaloux et dont elle est très fière, à juste titre. Or, la dame avait une soubrette, jolie peut-être aussi, en tous cas futée. Il advint qu'elle dut renoncer à ses services, lui donner ses huit jours. Et la soubrette, méditant une vengeance, trouva celle-ci, qui est vraiment drôle. Dans les caisses doublées de zinc où sa maîtresse avait soigneusement enfoui de précieux oignons, de rares graines, elle substitua de simples semences de légumes, carottes, pommes de terre, voir même navets

et radis. Et puis fit ses malles et partit sans mot dire. Quand parurent, par dessus la terre, soigneusement arrosée d'engrais fins, les vagues pousses vertes et tendres, ce fut d'abord chez la dame une surprise, puis une inquiétude, puis un soupçon. Et comme cela montait, montait toujours, avec des vigueurs absolument anormales, il fallut bien se faire une raison, concevoir l'horrible réalité. Ce n'était plus un balcon fleuri que couvrait la dame : c'était un balcon potager. Son premier mouvement fut d'arracher les intruses, et déjà les jolies mains frôlaient les petites pousses. Mais voilà : elles étaient jolies aussi les pousses, si mignonnes, si frêles, et d'une si belle venue! Un second mouvement retira la main légumicide, tandis qu'un sourire effleurait les lèvres de la dame. Tu souris, donc tu pardonnes! Sauvé le potager! On en fut quitte pour enlever les caisses et les remplacer par d'autres. Le balcon fleurira plus tard que d'habitude, mais il y a, quelque part, dans un des coins aux petits pots, toute une collection de légumes variés qui seront certainement superbes, excellents, et dont la dame en contant la chose semblait aussi fière que si elle les avaient semés elle-même.

Et voilà comment la méchante petite bonne en sera pour ses frais de vengeance. L.

Feuilleton Théâtral

THÉÂTRE ROYAL DU PARC: M^{lle} Dudley dans *Adrienne Lecouvreur*, pièce en cinq actes de Scribe et Legouvé. M^{lle} Moreno, MM. Leitner et Fénour dans *Hermani*, drame en cinq actes de Victor Hugo.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA: *Le Roi de Rome*, drame de Desnoyers et Beauvalet.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE: *Le Truc d'Arthur*, vaudeville en trois actes de Chéivot et Duru.

Le Parc a rouvert ses portes, cette quinzaine, pour deux représentations extraordinaires dont le succès, paraît-il, nous en vaudra quelques autres. On nous annonce en effet, la venue prochaine de M^{lle} Rosa

Bruck, dans plusieurs pièces modernes. Si l'initiative de ces spectacles appartient, comme on le prétend, à la direction nouvelle, il y a lieu de l'en féliciter. Car c'est une idée tout-à-fait excellente et dont le succès des deux premières expériences démontre l'à-propos. Il est à souhaiter vivement que le public continuera son patronage à cette intéressante expérience.

C'est M^{lle} Dudley qui a ouvert le feu de ces représentations printannières, et notre victorieuse compatriote n'a peut-être pas eu tort de choisir, pour ce faire, cette *Adrienne*

Lecouvreur que l'on n'a pas souvent l'occasion d'entendre, parce qu'elle est trop démodée pour être reprise au cours d'une campagne régulière, sans être assez vieille pour être une pièce classique. D'ailleurs il est douteux qu'elle le devienne jamais, quoiqu'elle résume d'une façon très complète les procédés dramatiques et l'écriture spéciale d'une école qui eut son heure brillante, et dont la manière contemporaine eut quelque peine à se libérer. C'est en la revoyant ainsi qu'on se rend compte de l'étonnante évolution que réalisa l'œuvre magistrale d'Émile Augier, lequel se dégage de plus en plus comme le meilleur dramaturge du siècle. Il est, en effet, surprenant que le *Gendre de M. Poirier*, qui est déjà un éternel chef-d'œuvre, soit presque contemporain de cette retentissante *Adrienne Lecouvreur*, où nous ne rencontrons plus qu'une curiosité rétrospective. Elle trouve ainsi son châtement d'avoir été une pièce à la mode, ce qui est la négation même du théâtre.

C'est aussi une pièce d'interprète, une pièce à rôle, et c'est ce qui fait qu'on la déterre encore quelquefois.

Ce rôle d'Adrienne, qui d'ailleurs est supérieurement fait, permet aux comédiennes de talent de prouver qu'elles auraient pu, à l'occasion, être des tragédiennes, et vice-versa. C'est ce qu'a voulu M^{lle} Dudlay, que nous connaissons avant tout comme une belle reine de tragédie, et qui fut mardi soir une simple femme très amoureuse et très raffinée. On n'imagine pas une grâce plus délicate que celle avec laquelle elle nous a détaillé la fable des *Deux Pigeons* que les auteurs introduisent dans leur pièce par le plus extravagant des trucs dramatiques. Tous les détails de l'action, d'ailleurs, depuis le poison subtil, la maison mystérieuse, la petite clef du Parc, le bracelet perdu, le Maurice ténébreux et héroïque, jusqu'à ce fabulaire, — cuirasse que le héros a oublié sur son estomac pendant des mois entiers, — sont d'un romantisme tellement artificiel que la pièce y perd toute vraisemblance. C'est ce qui la fait paraître languette et morne, malgré les deux figures, si bien esquissées, du duc de Boillon et de l'Abbé fureteur. Les autres personnages sont quelconques, et le rôle de Maurice de Saxe est une des pannes les plus accomplies que je sache. M. Albert Bras,

qu'on a revu avec plaisir, a donc mérite double de s'en être tiré avec honneur. Il faut citer aussi M. Mondolot, — une autre ancienne connaissance, — et un jeune comédien, M. Jourda, qui m'a paru tout-à-fait excellent en abbé galant. L'ensemble de l'interprétation dénotait d'ailleurs une étude consciencieuse et une honnête moyenne de qualités généralement supérieures à celles qu'ont les troupes de passage. Il y a eu des rappels à tous les actes, et M^{lle} Dudlay a été justement acclamée après sa grande scène de défi, et son émouvante agonie d'amoureuse empoisonnée.

Je vous voudrais bien conter aussi le succès obtenu le samedi suivant par MM. Lutner et Fenoux et M^{lle} Moreno dans l'*Hernani* de Victor Hugo. Mais l'impressario de cette tournée a cru bon de manifester son règne d'un jour, dans notre premier théâtre de comédie, par un acte de mufflerie qui prive ces excellents artistes de mes modestes éloges. Ils s'en consolent facilement.

Si néanmoins j'insiste sur le fait, c'est pour signaler le danger qu'il y a, pour notre administration communale, à permettre de louer le théâtre du Parc, à tort et à travers, sans s'être assurée au préalable que les individus auxquels elle accorde cette faveur sont dignes de la maison où on les installe en traitres, et qu'ils sauront faire violence aux instincts mercantils qu'indiquent leurs noms, pour respecter les traditions et les usages d'un théâtre où la plus élémentaire courtoisie fut toujours de rigueur.

* * *

Le *Petit Jacques*, qui fit couler tant de larmes a disparu de l'affiche de l'Alhambra. Un autre enfant a pris sa place, non moins émouvant, plus fameux dans l'histoire et plus malheureux aussi : le *Roi de Rome*.

La place me manque pour raconter ce drame — qui fournit à un de mes collaborateurs, l'occasion de démontrer, en une place de la revue où il ne messied pas d'être paradoxal, l'excellence, au théâtre, de l'imagerie d'Épinal et de la lanterne magique — mais je veux dire tout le bien que je pense de l'interprétation dont l'ensemble m'a paru tout à fait louable.

Notamment M^{me} Dulac a dessiné avec une rare intelligence le rôle du Duc de Reichardt.

Tablettes Héraldiques

Mardi, 11 avril dernier, on a célébré à Paris, en l'église Saint-Honoré d'Eylau, le mariage du baron de Laage, officier au 4^e hussards avec M^{lle} Isaure de Miramon, fille du comte et de la comtesse de Miramon.



LAAGE

La jeune mariée appartient à une ancienne famille originaire de la Saintonge où elle fut maintenue ainsi qu'en Poitou. Elle a formé un grand nombre de branches; celles de Meux, de la Rochetterie, de Bellefaye, de Saint-Germain et a fourni des conseillers

secrétaires du roi, des receveurs des tailles, des fermiers généraux, des officiers et chevaliers de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, un abbé commandataire, un député, etc.

Elle s'est alliée aux de la Séglière, Nallet de Payraud, Clauzel, de Lavauxmartin, de Saint-Paul, de Saluces, de Fayolles, de Cathelineau, de Cugnac, du Hamel, de Lavau, de Guillebon, de Man d'Attenrode, etc.

Les Cassagnes de Beaufort de Miramon, comtes de l'Empire, sont originaires d'Auvergne. Ils portent : d'azur au lion d'or, armé et lampassé de gueules; à la cotice du même brochant surle tout.



BEAUFORT

de Laage : D'azur, au chevron d'or, accompagné en chef de deux roses tigées et feuillées du même et en pointe d'une main fermée soutenant 1 faucon aussi d'or.

À Bruxelles, le 15 avril dernier, on a célébré le mariage du comte Adrien de Borchgrave d'Altena avec M^{lle} Louise de Donnée de Hamoir.

Le jeune marié est fils du comte Paul de

Borchgrave d'Altena, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, chef du cabinet du roi et de la comtesse, née d'Oultremont, et petit fils du comte Michel de Borchgrave d'Altena, officier au service de France, marié à Joséphine Smits.

La famille de Borchgrave est ancienne. Elle est originaire de la Flandre et s'est établie au pays de Liège où elle s'est acquis de la notoriété. Elle s'est divisée en deux branches, dont l'ainée s'est éteinte en 1682.

Elle est authentiquement connue depuis Thierry de Borchgrave, dont le fils Thierry, mort en 1519, eut de Gertrude Brant, fille du seigneur de Grobbendonc, trois fils, dont le dernier, Pierre, forma la branche actuellement existante. Ses descendants ont porté les titres

de barons de Borchgrave et ont été créés comtes en 1745. Cette belle famille a fourni : des sénateurs et des échevins de Louvain, des Hauts Drossards de Meghem et de Montenaeken, des pairs de la Salle de Curange, un prévôt de Tongres, des membres des Sénats de Belgique et des Pays-Bas et un membre des États généraux. Des capitaines de cavalerie et d'artillerie au service de France, d'Espagne et des Pays-Bas, des membres des États nobles des Comtés de Looz et de Namur et du Pays de Liège; des chevaliers de l'ordre Teutonique et de Malte, un trésorier et grand prévôt de Saint-Lambert, un archidiacre de cette cathédrale, des chanoines et religieux, etc.

Alliances : Houtappel, Brant, van den Daele, van der Noot, van Duffel, Coyro, de Nieulant, Scroots, de Jegher, de Woelmont, d'Arschot, de Geloës, de Pollart, de Blankart, d'Oultremont, van der Burch, Beyssel de Gymnich, de Tornaco, Silva-Tellez-Giron, de Renesse, de Spoelberch, de Rouillé, Kervyn, Baré de Comogne, de Haan, etc.



BORCHGRAVE

M^{lle} de Donnée est fille du chevalier Arthur de Donnée et de Madame, née Godderis :

Elle appartient à une vieille famille liégeoise, connue depuis Nicolas Donnée, originaire de Milmorte près Liège, vivant en 1624, dont



DONNÉE

l'arrière petit-fils, François Gaspard de Donnée, seigneur de Sy, fut anobli et créé chevalier héréditaire, par diplôme du comte de Zeyll, en date du 13 septembre 1763. Cette famille s'est divisée en un grand nombre de rameaux et a

fourni des conseillers à la cour souveraine de Liège et des membres de l'ordre équestre de la province de Namur.

Elle a pris alliance avec les familles suivantes : de Hardenne, de Grandchamps, de Villenfagne, de Wampe, de Cartier, de Bellefroid, de Garcia de la Vega, de Pierpont, de Badiguez, de Sauvage, de Pret, de Spirlet, de Biolley, de Montpellier, etc.

de Borchgrave porte : d'argent à deux bars adossés de sable.

de Donnée porte : d'argent au lion de sinople, lampassé de gueules.

Le 12 avril dernier, à Paris, en l'église Sainte-Clotilde, le grand monde parisien s'était donné rendez-vous pour assister au mariage du vicomte Jean de Contades, avec M^{lle} Rosita Guzman.

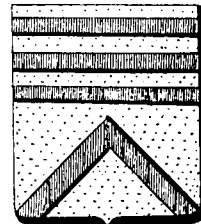
Le vicomte Jean de Contades appartient à une famille qui s'est acquis de l'illustration depuis deux siècles et à produit depuis ce temps là un maréchal de France, un brigadier des armées du roy, un chevalier des ordres du roy et un grand nombre d'officiers distingués. Cette famille a pour auteur, d'après la Chesnaye des



CONTADES

Bois, Erasme de Contades, qui épousa Anne Hulin. Leur fils Georges Gaspard de Contades, né en 1666, entra dans les pages du roi en 1683. De 1684 à 1712 il fit toutes les campagnes qui se succédèrent alors et s'y distingua, et fut nommé par Louis XV, maréchal de camp et lieutenant général. Son fils, le marquis de

Contades fut maréchal de France. Il mourut en 1795. Il n'eut qu'un fils, Gaspard marquis de Contades, qui se distingua dans les guerres sous Louis XV, en Vendée, à la révolution et y fut tué en 1794. Ses trois fils formèrent chacun une branche, celle des marquis de Contades, celle des marquis de Giseux et celle des vicomtes de Contades à laquelle appartient le jeune marié. Cette maison s'est alliée aux Crespin de la Chabosselais, Magon de la Lande, Constantin, de Villiers, de Rouillé, Amys du Ponceau, Castellane, etc.



BAYNAST

Armes : D'or à l'aigle au vol abaissé d'azur, becquée, languée et armée de gueules.

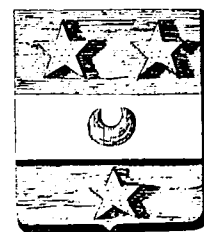
Le 14 avril a été célébré en l'église St-Thomas d'Aquin, à Paris, le mariage du marquis de Baynast de Septfontaines avec M^{lle} Marie le Pelletier.

Le marquis de Baynast est le fils du marquis de Baynast de Septfontaines, mort des suites de la captivité subie en 1870 et de la marquise, née Grimpry. Il appartient à une des plus anciennes maisons de Picardie, dont il est aujourd'hui le chef. Elle tient son nom de la terre seigneuriale de Beynast, près d'Abbeville. Elle est connue filiativement depuis Willaume de Baynast, mentionné dans le dénombrement de la seigneurie de Piquigny donné au mois de janvier 1302. Cette famille s'est divisée en trois branches, dont l'aînée seule, celle des marquis de Baynast est encore existante.

Elle a fourni un maître des eaux et forêts de Picardie, un chevalier de l'ordre du roy en 1559, des capitaines des carabiniers du roy et de cent hommes de pieds et d'autres officiers, des chevaliers de Saint-Louis.

Alliances : Antiquet, de Wavrin, le Prévost, de Malfiancé, de Bourdel, le Bel, de Béthizy, de Recourt de Licques, Acary, de Trécesson, de Génévière, de Camoisson, Vasseur, etc.

M^{lle} Marie le Pelletier, est fille du baron le Pelletier et de la baronne, née de Perrigny.



LE PELLETIER

Le Pelletier de Glatigny est une famille du pays Chartraire qui reçut le titre de baron en 1817.

de Baynast porte : D'or au chevron abaissé de gueules surmonté de trois fasces du même.

Le Pelletier porte : D'azur à la fasce d'argent chargée d'un croissant de gueules, accompagnée de 3 étoiles d'or.

La duchesse douairière de Marlborough est morte à Londres le 16 avril dernier. Elle était la mère du huitième duc, mort en 1892, et de lord Bandolf Churchill, mort en 1895, et la grand' mère du duc actuel marié à M^{lle} Vander Bilt.

Lady Frances-Anne-Emily Vane, était née en 1822 du mariage de Charles Vane, marquis de Londonderry et de la marquise, née Tempest. Elle appartenait à une très grande famille, divisée en un grand nombre de branches, alliées aux plus grandes maisons du royaume de la



VANE

Grande Bretagne et à la maison royale de ce pays. Ses membres ont porté ou portent encore les titres de baronnet de Barnard-Castle (1699), comtes de Darlington (1754), marquis de Cleveland (1827), ducs de Cleveland (1833), comtes Vane (1823), marquis de Londonderry par héritage de la maison de Stewart, etc.

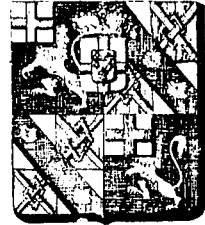
Cette maison est originaire du Pays de Galles et fait remonter son origine à Howellay Vanc, chevalier, vivant vers 1060.

L'illustre défunte avait épousé, en 1843, John Spencer Churchill, neuvième duc de Marlborough. Cette maison, célèbre dans l'histoire d'Angleterre, a pour auteur John Spencer qui acquit la seigneurie de Wormleighton vers 1506

et fut créé chevalier vers 1510. Ses descendants ont été créés successivement, barons de Wormleighton en 1603 et comtes de Sunderland en 1643. Elle a été substituée aux noms, titres et armes de la maison de Churchill lors du second mariage de Charles Spencer, comte de Sunderland avec Anne Churchill, héritière de cette maison, au commencement du siècle dernier. Celle-ci a apporté à son époux les titres de duc de Marlborough, de marquis de Blandfort, de prince du Saint-Empire romain, de prince de Mindelheim et de Nellenburgh, etc.

Cette maison s'est alliée aux Hamilton, Ramsay, Tweemouth, Boxburgh, Curzon, Colville, Douglas, Nelson, Russell, Conyngham, Fitzroy, Lonsdale, Cholmondeley, Forbes, Beresford, etc.

Vane porte : Écartelé aux 1 et 4 d'azur à 3 gantelets d'or, accompagné au point du chef d'un trèfle du même qui est de Vane; aux 2 et 3 d'or à la bande échiqueté d'argent et d'azur, accompagné de 2 lions de gueules qui est de Stewart.



MARLBOROUGH

Marlborough porte : écartelé aux 1 et 4 de sable au lion d'argent; au canton du même, chargé d'une croix de gueules (Churchill); aux 2 et 3, contre écartelé d'argent plein et de gueules à une frette d'or; à la bande de sable, chargée de trois coquilles d'argent, brochant sur ces quartiers (Spencer). Au point du chef un écusson d'argent timbré d'une couronne de prince du Saint-Empire, chargé d'une croix de gueules surchargée d'un écusson d'azur à 3 fleurs de lys d'or.

Marquis DE BOINVILLE.

Sport

Cyclisme. — Voici le beau temps revenu ? Avec quelle joie nos cyclistes vont pouvoir commencer leurs expéditions ! Avec quel plaisir nos touristes iront humer la brise printanière !

Mais le renouveau ne fait pas seulement les délices de nos sportsmen, il fait encore celui de nos coureurs. Et de fait, ceux-ci semblent se distinguer joliment à l'Étranger. Grogna — le petit curé — comme on le surnomme, après une série de victoires éclatantes a connu l'amertume de la défaite à Turin tout d'abord, à Lille ensuite.

Grogna, en philosophe, n'a éprouvé aucune déception. Il sait que la forme d'un coureur est si capricieuse, qu'il vaut beaucoup mieux ne pas se chagriner d'un échec. Il a raison, Grogna, cent fois raison.

* * *

Parlons un peu des vélodromes. Nos établissements sportifs semblent vouloir tenter une dernière lutte en vue du relèvement du sport. On leur a dit : « Ne favorisez pas l'amatorisme. » Mais jusqu'à quand devons nous répéter que l'amateur n'existe plus, que le sport vélocipédique est devenu une source de richesse pour ceux qui possèdent le bonheur « d'aller plus vite que les autres ». A notre avis la seule chose qui puisse contribuer au relèvement du sport c'est la mesure que vient d'adopter le vélodrome de longchamps et qui consiste à organiser, désormais, des courses par invitations. Au moins là nous verrons du sport !

A propos de longchamps, c'est le 28 mai que la direction nous convie à sa « première. » Un programme mirifique, s'il en fut, a déjà été arrêté, il consiste en un match de 50 kilomètres entre Bonhours, Digeon et Lura.

Voilà une réunion qui n'eût obtenu qu'un succès tout relatif lorsqu'on en avait à bouche que veux-tu ; maintenant elle fera courir le tout Bruxelles-sportif.

* * *

Quelques coureurs belges, les meilleurs évidemment, ont été invités par un de nos sportsmen à se rendre en Angleterre où ils auraient l'occasion de défendre leurs couleurs contre une pléiade de coureurs dont on fait le plus grand éloge.

* * *

Le nouveau règlement sur la police du roulage paraîtra le 15 mai au *Moniteur*.

Cette nouvelle va certes combler de joie tous nos confrères en bécanes.

* * *

Broca, Grogna et Vanden Born, les trois rivaux liégeois, auront les honneurs de la réouverture au vélodrome de la Boverie.

Ils ont été choisis pour y disputer un match.

* * *

L'âge d'or est passé pour les coureurs. Barden, le crack anglais qui fut et qui est encore une étoile de la piste, Barden, le rival de Zimmerman, Barden, que les fabricants couvrirent d'or, n'a pu trouver cette année une maison de cycles qui lui donnât simplement une machine.

Où est le beau temps des appointements royaux !...

* * *

Notre ami Jules Hansez, le sportsman bien connu, vient de faire paraître un livre très documenté et à sensation. *La Belgique Cycliste. — Champions Belges*, tel est le titre de cet ouvrage à la fois suggestif et intéressant.

* * *

Automobilisme. — Le 14 mai aura lieu à Anvers, à l'occasion de l'inauguration du salon du cycle et de l'automobile anversoise, une course d'automobiles.

* * *

M. Delombre, ministre du commerce vient d'accorder son patronage à l'exposition d'automobiles qui doit avoir lieu aux Tuilleries.

* * *

L'*Automobile Club* de Belgique vient d'accepter l'admission de dames en qualité de membres. Il sera curieux de noter si cette proposition portera des fruits et amènera le beau sexe à se servir de la locomotion nouvelle, telle la duchesse d'Uzès en France.

* * *

Notre confrère *Le Matin*, organise pour la seconde quinzaine de juillet une course d'automobiles dite

du *Tour de France*. La course est internationale et ouverte à tous véhicules et automobiles.

La somme totale des prix s'élève à 25.000 francs.

* * *

Le Critérium des motocycles qui a eu lieu la semaine passée et dont l'organisateur n'était autre que notre confrère *Le Vélo*, a été remporté par Teste, lequel a couvert les 100 kilomètres en 1 h. 56' 32" 3/5.

* * *

Lutte. -- Les concours de lutte, par l'immense succès qu'ils ont obtenu dans les différentes villes où ils ont été organisés ces derniers temps, semblent être sortis de l'oubli.

Ils sont, certes, avec les courses à pied, les plus anciennes manifestations des divers sports encore pratiqués de nos jours.

Pour nous résumer, disons que les honneurs du tournoi ont été pour le belge Constant le Boucher, lequel a défait tous les adversaires qu'on lui avait opposés.

* * *

Cross-Country. — L'Union Belge des Sociétés des Sports Athlétiques a fait disputer dimanche dernier son championnat de Cross-Country. La timbale a été décrochée par Lesage de l'*Athléticand Running Club*.

Modes

Nous avons beaucoup parlé dans notre dernière causerie des toilettes de promenade, mais l'été exige un genre spécial de toilettes, les toilettes de plage, de ville d'eaux, de *garden party* où la haute fantaisie, l'originalité, même une pointe d'excentricité, sont parfaitement admises.

M^{me} Lequesne prépare pour ce genre « d'habillages » de délicieuses nouveautés.

Je réserve pourtant à une prochaine causerie les véritables toilettes de ville d'eau pour décrire seulement quelques types modifiables à l'infini où mes lectrices trouveront des idées charmantes pour les provisions à emporter à la campagne.

Voici d'abord une robe de toile à voile vert mêlé de blanc d'une très jolie teinte douce. La jupe est double, a tunique assez courte arrondie devant et derrière et garnie de bandes d'entredeux de grosse broderie beurre. Corsage à revers blancs recouverts de dentelle beurre, s'ouvrant sur une chemisette de batiste jaune avec entredeux de valenciennes beurre, col à pointes en ruban de moire jaune à demi recouvert de valenciennes.

Une très charmante toilette est en foulard bleu sur bleu d'un dessin extrêmement original.

C'est une robe princesse garnie dans le bas d'entredeux de très belle guipure blanche, l'entredeux formant de grands festons, corsage blanc en faille bleue recouverte de tulle blanc avec applications de guipures, manches en foulard à tous petits plis et grande ceinture à pans de faille bleue garnie dans le bas de bandes de guipures.

Le courant de la mode favorise toutes les combinaisons.

On peut facilement mettre une tunique différente de la jupe, pourvu que l'harmonie de l'étoffe et de la couleur y soit respectée.

C'est encore chez M^{me} Lequesne que j'ai vu cette toilette si originale et si fraîche : première jupe en mousseline blanche très ample, avec volant brodé à grandes fleurs, beaucoup de froufrous de mousseline et de soie le soutenant. Tunique en foulard blanc avec pois noirs d'une originale disposition, et d'inégale grandeurs. Cette tunique se termine par trois rangées de pointes bordées de noir. Corsage de foulard un peu boléro par devant s'ouvrant sur une chemisette de mousseline brodée, très mousseuse, avec un empiècement de petits entredeux de valenciennes sur transparent bleu ciel.

Une très belle valencienne à grandes fleurs

est disposée en plis nombreux sur tout le devant du corsage dont la description fidèle ne peut donner qu'une idée très imparfaite de son élégance. Ces choses doivent être vues, car la mode actuelle est tellement compliquée qu'il est presque impossible de les décrire sans accompagner la description d'un dessin. La mode est aux étoffes souples, aux tuniques, aux hanches minces, aux manches presque plates, mais très ouvragées. La façon devient, dans la toilette féminine, d'une importance extrême. Les petits plis, les fronces, toutes les habiletés de la couture sont requises avant tout. Ajoutez-y les broderies et les pailletages, plus que jamais demandées, et vous pourrez vous faire une idée appro-

ximative de l'immense quantité d'heures passées à nous faire une belle toilette. Les accessoires eux-mêmes deviennent de petits chefs-d'œuvres. Les cols, cravates, nœuds de toute espèces qu'on ajoute pour terminer une toilette, sont si bien et si finement fanfreluchés qu'il faut des doigts de fée pour les bâtir. Espérons au moins que tant de travail féminin donnera aux ouvrières un peu plus d'argent et d'aisance et combien alors parmi nous pourraient rassurer leurs consciences sur leurs dépenses exagérées en se disant la bouche en cœur: Je fait tout cela par charité!

OPALE.

Manufacture Générale d'Ameublements

12 & 14, **RUE ST-JEAN**, BRUXELLES

INSTALLATION

SALLES A MANGER

EN CHÊNE, NOYER & ACAJOU

MEUBLES MIGNONS

POUR SALONS, FUMOIRS & BUREAUX

CHAMBRES A COUCHER

PRIX MODÉRÉS

Causerie Financière

Marché de Bruxelles

1^{er} mai 1899.

TERME

L'attitude générale du marché s'est peu modifiée depuis ma dernière causerie, les fonds d'États conservent leur excellente tenue et les valeurs industrielles accentuent de nouveau, et très sensiblement, leurs progrès.

C'est particulièrement le groupe Cuprifère qui est le plus en faveur et cela sur tous les marchés du monde. La hausse va-t-elle se poursuivre? cela est probable vu l'abondance de l'argent, et c'est un symptôme qui ne trompe généralement pas.

La Rente Italienne est restée calme à 95.30. On dit qu'à Rome des négociations ont été entreprises en faveur d'un accord commercial avec les États-Unis et la Russie et la réussite de ce projet semble assurée.

Ce qui arrête momentanément les cours sur ce fonds d'état, c'est l'éternelle discussion sur l'impôt global progressif que les ministres des finances et du Trésor songent à établir pour combler le vide budgétaire que créerait l'abolition projetée des droits antérieurs sur les farines.

L'heure ne paraît pas propice pour demander aux contribuables italiens de nouveaux sacrifices, le rendement des impôts établis ne présentant pas une élasticité comparable à celle de l'augmentation des dépenses. Le rapport sur les dépenses prévues pour l'exercice 1899-1900, prévoit un déficit de 13 millions pour cet exercice et un de plus de 30 millions pour les quatre années qui suivront.

Du 1^{er} janvier au 31 mars 1899, les marchandises italiennes importées en France se sont élevées à 38,397,000 fr. et les marchandises françaises exportées pour l'Italie à 42,256,000 fr. Comparaison faite avec la même période de l'année 1898, il résulte une augmentation de 1,784,000 fr. pour les marchandises italiennes, et une augmentation de 9,354,000 fr. pour les marchandises françaises.

L'Extérieure d'Espagne continue à être la seule valeur intéressante dans le compartiment des fonds étrangers par ses nombreuses variations; on clôture à 58 7/8 et l'incertitude dans laquelle on se trouve, relativement à la question de savoir si le coupon de cette dette sera également imposé ou non, n'a pas peu contribué à enrayer le mouvement de hausse qui ne

demandait qu'à poursuivre sa route. Les déclarations que M. Villaverde, le ministre des finances, a faites à ce sujet au *Libéral*, n'éclaircissent pas d'un nouveau pour la situation. Les voici :

« C'est pour moi, a-t-il dit, un principe sur lequel je règle toujours ma conduite, de garder la réserve la plus absolue sur les projets qui affectent le Crédit public.

» Les journaux, de quelque nuance qu'ils soient, qui répandent des bruits sur mes idées budgétaires, ne font qu'exprimer leurs impressions personnelles.

» Aucune des informations qu'ils donnent n'est autorisée et ces informations ne peuvent servir qu'à des opérations de Bourse.

» Je ne l'ignore pas, mais c'est au public à se montrer plus avisé et plus méfiant.

» A personne, absolument à personne, je n'ai communiqué ma pensée sur le point de savoir si l'impôt sur la rente touchera les porteurs de la dette étrangère.

» Tout ce que l'on peut dire, c'est que je travaille très activement à mon plan financier, qui est loin d'être terminé. »

M. Villaverde a, selon moi, un grand tort en fatiguant, par une trop longue attente, les spéculations qui ont puissamment aidé au relèvement des cours de la rente espagnole et de ne pas comprendre que toute réduction d'intérêt de la dette extérieure déterminerait des revendications très vives de la part des créanciers étrangers et que cela porterait un coup fatal au crédit de l'Espagne.

Les bons Cubains 6 p. c. sont immobilisés à 279. On semble croire que les amortissements seront suspendus pour quelques années, leurs coupons continuant à être payés en piécettes et frappés comme toutes les rentes et valeurs espagnoles par le nouvel impôt.

Les Fonds brésiliens sont en grande hausse. Voici quelques renseignements sur le *Funding* brésilien 5 p. c. qui a été admis à la côte officielle de Sans il y a quelques mois et qui, d'ailleurs, étant donné la quantité restreinte de titres en circulation n'est encore qu'assez rarement négocié.

Le *Funding* brésilien 5 p. c., qui est coté aux environs de 90 fr., a été créé pour consolider pendant trois ans, du 1^{er} juillet 1898 au 30 juin 1901, les intérêts de la dette extérieure du pays.

Le maximum de l'émission du *Funding* est de 10 millions de livres divisés en bons 5 p. c., spécialement garantis par les revenus de la douane de Rio-de-Janeiro après affectation de la somme nécessaire pour payer les intérêts et le remboursement de 2 millions de livres sterling de billets du trésor à 5 p. c. émis en janvier 1898. Ces 2 millions de livres sont remboursables à raison de 500,000 livres tous les six mois, les deux premiers paiements ayant été effectués le 1^{er} juillet 1898 et le 1^{er} janvier 1899, il a donc été déjà remboursé la moitié de ces billets.

Le *Funding* 5 p. c. est aussi garanti par les revenus des autres ports de l'Union dans le cas où ceux de Rio seraient insuffisants. Il est exonéré de toute taxe brésilienne; les coupons sont trimestriels.

Les Turcs sont assez fermes. Les recettes de la dette turque, en mars, se sont élevées à 92,904 liv. turq., contre 108,509 liv. turq., l'an dernier.

Le 3 p. c. Portugais est faible. On considère la situation financière du Portugal comme très critique; le paiement du coupon d'avril n'a été possible que grâce à des prélèvements sur tous les fonds disponibles; le Crédit Lyonnais a du faire une avance et Londres a consenti à un emprunt, mais à un intérêt très élevé. Il n'est pas probable que la conférence de règlement ait lieu, le gouvernement étant opposé aux demandes allemandes. D'autre part, les obligations des douanes s'opposent à l'affectation d'une première hypothèque sur les recettes pour un nouvel emprunt.

Le Rio-Tinto a progressé encore à 1,299 fr., avec de nombreuses primes visant de plus hauts cours. On remet sur le tapis la question du trust américain. M. Rockefeller et la *Standard Oil Co* auraient l'intention de constituer ce trust dans le but de maintenir les cours de cuivre-métal aux environs de 80 liv. sterl.

Comptant

Le marché du comptant est sans animation et présente beaucoup d'indécision dans son allure. La grève qui s'étend aujourd'hui à tous les bassins charbonniers paralyse la spéculation et les capitalistes, et l'on n'est pas près de s'entendre encore, du moins sur les bases proposées par les syndicats des mineurs et que le patronat trouve inacceptable.

Le plus fâcheux, c'est que la grève en se prolongeant va forcer les compagnies métallurgiques, qui n'ont pas de réserves de combustibles, à fermer leurs usines, ce qui causera une perte très grande à l'industrie nationale.

Il faut espérer que les parties intéressées se feront mutuellement des concessions et qu'une entente ne tardera pas à survenir pour le grand bien de tous.

Les valeurs congolaises ne sont plus dans le train, elles se tassent peu à peu.

Chemin de fer du Congo (ord.) 1700, (parts de fond).

5775. La recette de mars est de 575,000 fr. Il se passera encore deux ou trois mois avant que l'exploitation fluviale soit organisée, si l'on songe que la flottille doit remonter le fleuve sur plusieurs centaines de lieues. Compagnie pour le commerce et l'industrie au Congo, 2700. Lomani (priv.) 1400 et (ord.) 2425 et 2420.

Dans le compartiment des établissements de crédit, de la tenue et c'est tout.

Banque nationale 2750; de Bruxelles (ex-c.) 860; Caisse commerciale 720; Compagnie nationale financière (cap.) 104, 105 et 106, (div.) 160; Société générale 2,400.

Les valeurs sidérurgiques sont discutées. L'arrêt immédiat d'un certain nombre d'établissements métallurgiques fait envisager la situation comme étant grave pour les intérêts des actionnaires; quelques uns ont pu encore s'approvisionner à l'étranger, mais malgré tout, une hausse sensible du prix de revient est certaine et il importe de suivre de très près les événements.

Cockerill recule à 2,370 fr.; Angleur à 540; Ougrée à 1,185; Esperance Longdoz (ord.) à 522,50 (priv.) à 778 fr.; Marcinelle Couillet à 665 et Sarrebruck, très mouvementée finit à 12,500 fr. On parle cependant d'un dividende beaucoup plus considérable que celui du dernier exercice.

Les charbonnages sont très offerts aux cours suivants :

Amercœur 1450; Anderlues 785; Biélaïd (Donetz) 156; Grand Conty et Spinoy 330; Grande machine à feu de Dour 1450; Ham-sur-Sambre 295; Hormes et Wasmes 5200; Produits du Flenu 4550; Sacré-Madame (ex-c.) 3670 et Trieu-Kaisen 495.

Le groupe des Zincs, par contre, a une excellente tenue.

L'Astusienne se rapproche graduellement du cours de 7000 fr. qu'elle dépasse même un moment pour finir à 6950; Autro-Belge 585; Nébida 2650; Pragen 770 et Vieille-Montagne 880.

Affaires nulles sur les Tramways et sur les Glaceries.

Aux Divers, je constate une certaine animation et l'excellente allure des Cibils qui cotent 730 fr.

L'emprunt Chinois 5 % or de 1898 (chemin de fer de Pékin à Hankow) a parfaitement réussi; on peut en juger par la répartition :

Les souscriptions unitaires reçoivent l'intégralité; les souscriptions de 2 à 4 obligations ont droit à 2 titres; les souscriptions de 5 à 7 obligations ont droit à 3 titres; les souscriptions de 8 à 9 obligations ont droit à 4 titres; les souscriptions de 10 obligations et au-dessus sont servies à raison de 45 p. c., toute fraction égale ou supérieure à 1/2 obligation donnant droit à une obligation entière.

On annonce les émissions suivantes :

Souscriptions publique à 11,000 obligations hypothécaires 4 p. c. de 500 francs, ou de 187 roubles 50 copecks. Jouissance du 19 avril au 1^{er} mai 1899 de la société industrielle, charbonnière et métallurgique du Bassin d'Ouspensk, au capital de 4,500,000 roubles, représenté par 12,000 actions de 375 roubles entièrement libérées. Les statuts ont été sanctionnés par S. M. l'Empereur de Russie le 10/22 mars 1896 et modifiés le 13/25 février 1898.

Siège Social : Ouspensk (près de Lougansk).

Prix d'émission : 460 francs, payables, en souscrivant 60 francs ; à la répartition, le 17 mai 1899, contre remise d'un certificat provisoire, 400 francs ; ensemble, 460 francs. Si les demandes dépassent 11,000 titres, il y aura lieu à réduction.

La souscription publique sera ouverte le Mercredi 10 mai 1899 de 9 h. du matin à 3 h. de relevée, à Bruxelles : à la Société Générale pour favoriser l'Industrie nationale.

Compagnie Générale Industrielle (société anonyme) constituée par acte passé devant Me M.-A.-L. De Doncker, notaire à Bruxelles, le 4 mars 1899 et publié aux annexes du *Moniteur Belge* du 18 mars, sous le n° 1022.

Capital : 1,500,000 francs, représenté par 15,000 actions de 100 francs chacune. Il a été créé, en outre, 15,000 actions de jouissance sans détermination de valeur.

Siège social : Bruxelles.

Vente par souscription publique de 4,000 actions de 100 francs chacune. Prix : fr. 137.50, payables à la répartition, le 23 mai 1899.

Émission de 3,000 obligations 4 1/2 p. c., créées par décision du Conseil d'administration, en vertu de l'article 19 des statuts.

Ces obligations sont de 500 francs ; elles rapportent fr. 22.50 d'intérêt, payables par fr. 11.25 semestriellement, les 1^{er} mai et 1^{er} novembre de chaque année. Elles sont remboursables au pair en trente années, par tirages au sort annuels, conformément au tableau d'amortissement. Le premier remboursement aura lieu le 1^{er} mai 1901. Prix : fr. 472.50. payables à la répartition, le 23 mai 1899.

La souscription aux actions et aux obligations sera ouverte les mardi et mercredi 16 et 17 mai 1899, de 10 à 3 heures à Bruxelles : au siège de la Compagnie Générale Industrielle, 36, rue des Deux-Églises ; à Verviers : au Crédit Verviétois, Modéra et C^{ie}.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

Les formalités pour l'obtention de l'admission à la Cote officielle seront remplies.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, prière de m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach, Bruxelles,

A. VANETTE.

Avis Important

La Direction de la *Revue Mauve*, toujours soucieuse des intérêts de ses abonnés, a l'honneur de les informer, que par suite d'une entente avec la Compagnie d'assurance « *La Séquanaise* », fonds de garantie : un million sept cent mille francs, siège social, à Besançon (France), elle remettra à tout abonné *nouveau* une police d'assurance de *vingt francs* garantissant ainsi sûrement le remboursement intégral du montant de son abonnement.

Pour renseignements s'adresser à M. C. Danicet, bureau de la *Revue Mauve*.



La Littérature dans le Journalisme (*)

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est un journaliste qui vient vous parler journalisme, décidé à le faire sans aucune modestie professionnelle, avec l'intention bien arrêtée de défendre ses confrères et lui-même contre des reproches dont la fréquence commence à devenir agaçante et le ton un peu ridicule.

Le journalisme est anti-littéraire; la presse est hostile à tout ce qui est littérature et art; elle déforme et amoindrit les talents mis à son service; et les journalistes sont incapables d'apprécier un effort littéraire. Voilà les reproches que je traduis en langage poli. Ils sont ordinairement beaucoup plus énergiquement exprimés, avec l'énergie d'Ubu. La fameuse apostrophe: « les chroniqueurs, ces abrutis! les feuilletonnistes, ces misérables!... » est depuis longtemps dépassée.

Je sais bien que ces aménités n'émanent que d'un groupe très restreint d'esthètes. Et, peut-être trouverez-vous qu'il n'est point nécessaire de consacrer toute une conférence à réfuter l'opinion malveillante de ces quelques-uns, d'ailleurs coutumiers du paradoxe et de l'excentricité. Mais, à notre époque de triomphant snobisme, on ne saurait être assez prudent, on ne saurait combattre trop tôt un paradoxe. L'erreur devient promptement

(*) Conférence faite au *Cercle artistique* de Bruxelles.

l'axiome accepté par tout le monde, auquel la répétition fréquente et sans même un commentaire, a servi de démonstration. C'est ainsi qu'en ce temps de lâcheté intellectuelle où tout le monde subit bénévolement la pensée outrecuidante de quelques-uns, se forment ce que l'on appelle les « mouvements unanimes de l'opinion », c'est ainsi que se créent les légendes.

En ce qui concerne le journalisme et les journalistes, le paradoxe hostile deviendrait la légende plus rapidement encore que de coutume.

Le journaliste, en effet, jouit de peu de sympathies. Il n'en pourrait être autrement de l'homme qui parle tous les jours de tout et de tout le monde, que l'on force à donner, chaque matin, son opinion sur l'opinion des autres. Il doit nécessairement, au bout de quelque temps, avoir, au moins une fois, froissé chacun de ceux qui l'écoutent.

Il ne peut en être autrement du dispensateur de réclame, chargé de satisfaire les vanités avides. Celui dont il n'a rien dit le méprise, celui dont il a dû égratigner l'amour-propre le hait; et celui dont il a dit du bien le tient pour un imbécile, parce qu'il n'en a pas dit suffisamment ou, chose plus grave, parce qu'il en a dit plus ou simplement autant, d'un autre.

Il ne peut en être autrement, enfin, de l'homme qui, par sa profession, jouit de certains privilèges dont le plus enviable est de pouvoir dans une tribune spéciale entendre discuter le nouveau règlement de la Chambre ou le débat sur la stomatite aphteuse.

Le public en est arrivé à ne voir, dans la profession que ces très minces privilèges. Et le journaliste est devenu, pour lui, le monsieur qui a ses entrées dans les théâtres, qui passe son temps dans les coulisses à flirter avec les actrices, et dont tout le labeur consiste à écrire, de temps à autre, un écho fantaisiste, sur un bout de table de taverne. Je me suis brouillé avec un très ancien camarade qui, arrivé à Bruxelles pendant un séjour d'Yvette Guilbert, voulait absolument lui être présenté. Il n'a jamais voulu croire que je ne la connaissais pas.

Nous sommes les amis d'Yvette, et de toutes les autres; c'est chose entendue et c'est presque notre fonction sociale. Et comme il paraît que c'est très enviable, cela nous fait encore beaucoup d'ennemis.

Il convient d'ajouter les nombreux « lecteurs assidus », les innombrables « vieux abonnés », dont nous n'avons pas publié les réflexions développées chaque jour en de longues lettres. Ils sont légion ceux-là, et ils sont terriblement tenaces. Ils usent pour arriver à leurs fins, de tous les stratagèmes de la flatterie ou de la menace. Je me souviens de l'un d'entre eux qui signait une lettre, adressée à la *Gazette* : « Votre abonné depuis trente ans ». Or c'était il y a quelques années et le journal n'avait alors que vingt-ans d'âge. Tant d'opiniâtreté forcément vaine, tant

d'amours-propres déçus, — il faudrait pour les satisfaire le format du *Times*, — formant encore un beau contingent d'hostilités.

Donc, nous jouissons de très peu de sympathies et il est, dans le public, bien peu de gens, même parmi ceux qui n'ont avec la littérature que de très vagues relations, qui ne soient enchantés d'entendre dire que nous sommes de simples crétins, incapables d'écrire dix lignes sans fautes de français, incapables en tous cas, de tout effort littéraire; que nous sommes de vulgaires ouvriers du potin, des entrepreneurs de commérages et que notre ignorance et notre stérilité font de nous les adversaires irréconciliables et de mauvaise foi de la littérature et de l'art.

On veut bien ajouter, avec quelques mots de pitié qu'il, y a parmi nous quelques garçons intéressants qui auraient pu faire quelque chose, mais que le journalisme et sa sujétion aux besognes mesquines ont étouffé en eux le talent. On se résume en déclarant avec un jeune député, qui sans doute trouve la politique plus littéraire que le journalisme : « la littérature se meurt du journalisme!... »

Voilà le paradoxe en train de devenir axiome par la belle et sereine assurance de quelques écrivains amateurs.

Si c'était là vraiment un axiome, il faudrait définitivement admettre que l'homme dépourvu de bonnes rentes ne peut pas songer à écrire en Belgique. Car où donc gagnera-t-il sa vie en dehors du journalisme. Dans l'administration? Je doute que l'atmosphère en soit plus intellectuelle que celle des bureaux de rédactions. Dans la politique? Il faut la vocation et elle me paraît plus inconciliable avec la littérature que le journalisme.

Heureusement, le prétendu axiome qui nous occupe demeure un paradoxe. Le journalisme ne cesse, dans notre pays du moins — et quoi qu'on en dise, dans notre pays plus qu'en France — de rendre aux lettres des services constants, de propager la culture littéraire et de développer des talents qui, sans lui, demeureraient stériles.

C'est ce que je voudrais vous démontrer.

Pour me permettre de bien faire cette démonstration, une digression est nécessaire. Ce ne sera point, à proprement parler, une digression : avant de déterminer et de mettre en relief la part que les journaux donnent à la littérature dans leurs préoccupations, il est indispensable, pour juger de l'importance de cette part, de l'efficacité relative des efforts tentés, de bien établir ce qu'est un journal, son fonctionnement, et quelles sont ses relations avec le public, les conditions indispensables de son influence sur celui-ci.

Il est évident tout d'abord, et j'en conviens simplement malgré les hauts cris que cela fait jeter, qu'un journal doit être conduit comme une affaire commerciale. A première vue, ceci, je le sais bien, semble détruire

l'opinion de ceux qui veulent considérer le journalisme comme un sacerdoce, comme un apostolat. Le raisonnement pourtant, et l'expérience, établissent aisément que l'apostolat est vain lorsque le journaliste qui veut l'exercer ne tient pas compte des nécessités matérielles impérieuses de son journal. S'il voue celui-ci à une propagande quelconque, s'il s'est imposé la noble tâche qu'ont tous les journalistes dignes de ce nom, de défendre une idée, de la propager, de l'inculquer à la masse, son premier devoir n'est-il pas de faire vivre le journal, de le faire vivre coûte que coûte, au prix de toutes les concessions, de s'imposer ce sacrifice de parler plus bas et plus rarement, parce que cela vaut mieux pour sa cause que d'être réduit au silence?

Et des deux écrivains, dont l'un aura été intransigeant et aura sacrifié ainsi le journal, instrument de sa propagande, et dont l'autre, plus conciliant et plus tenace, aura conservé la faculté de parler avec prudence dans le sien, le plus beau rôle n'est-il pas au second?

J'ai appartenu longtemps à la rédaction de la défunte *Nation*, à l'époque où feu Victor Arnould la dirigeait. Victor Arnould était l'écrivain de très grand talent que vous connaissez tous; il a laissé des pages de haute allure et de pensée profonde et a écrit dans la *Nation* au moins un millier d'articles très remarquables dont la plupart seraient dignes de ne pas tomber dans l'oubli et d'être réunis en volumes. Il possédait tout ce qu'il faut pour jouer un rôle important dans le mouvement des idées de notre temps.

Dans le même local que la *Nation* s'était établi un petit journal flamand, le *Laatste Nieuws*, alors naissant, et qui, depuis, a acquis une très grande importance. Il était dirigé — il l'est encore — par M. Hoste. Le *Laatste Nieuws* avait alors une existence extrêmement précaire. Mais celle de la *Nation* était plus précaire encore et il arriva même fréquemment aux rédacteurs de devoir interrompre leur travail pour permettre à un huissier d'instrumenter et de saisir la table sur laquelle ils rédigeaient le numéro du jour.

Pourtant la *Nation* était de lecture extrêmement intéressante et de portée très élevée. Les articles d'Arnould pouvaient compter comme de véritables études approfondies de haute politique subjective, d'art, de littérature, d'esthétique. À côté de lui, la rédaction comptait des écrivains tels qu'Emile Verhaeren, Henry Maubel, Mockel, d'autres... Et le tirage, chaque jour, baissait désespérément, tandis que le petit *Laatste Nieuws* prospérait.

Je me rappelle qu'à maintes reprises il y eût, entre Victor Arnould et M. Hoste, des entretiens qui, toujours se terminaient par ce conseil du journaliste flamand au journaliste français : « Faites moins d'articles et mettez dans votre journal plus de dépêches, d'échos et de faits-divers.

Arnould, ébranlé, suivait cet avis pendant quelques jours. Cela durait

une semaine; puis il revenait, une heure avant l'heure fixée pour le tirage, avec un article admirable, mais de quatre ou cinq colonne de « petit romain », sur la représentation des intérêts, sur les tendances esthétiques des XX ou sur M. Taine, — faisait sauter, pour lui faire place, le réportage de la journée.

Et, finalement, la *Nation* mourut, faute de lecteurs, à peu près en même temps que le petit *Laatste Nieuws*, atteignant le gros tirage, s'installait plus grandement dans de nouveaux locaux. Il ne contenait guère que des faits divers, le *Laatste Nieuws*, mais cela l'a fait vivre et permet aujourd'hui à ses rédacteurs de parler de temps à autre, à cinquante ou cent-mille lecteurs, d'une idée qui leur est chère. Arnould, après s'être obstiné à faire lire chaque jour, par deux ou trois mille lecteurs, d'ailleurs convertis à ses idées, de très belles dissertations, a dû déposer la plume et se taire.

De quel côté furent donc le mieux entendus le sacerdoce et l'apostolat? Pour en juger, évidemment, faites abstraction des opinions des deux journaux et de la personnalité des journalistes en cause. Est-ce qu'Arnould n'aurait pas fait meilleure, plus féconde besogne dans un petit *Laatste Nieuws* adopté par la masse, que dans la *Nation* abandonnée par ses lecteurs? Et si rarement et si sommairement qu'il eut pu parler art et littérature au grand public du premier, cela n'eut-il pas mieux valu que d'en entretenir longuement et tous les jours le public restreint de la seconde?

Or, le sort de la *Nation* a été celui de tous les journaux trop exclusivement littéraires; ça a été le sort notamment, de l'*Europe*. Vous vous rappelez ce journal tant intéressant auquel collaborèrent Camille Lemonnier et presque tout ceux qui portent un nom aujourd'hui dans la littérature belge. Après une couple d'années d'une existence brillante, l'*Europe* dut disparaître, ayant englouti, très probablement, énormément d'argent.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les journalistes connaissent cet écueil. Dans un livre d'un journaliste qui jouit en Belgique d'une légitime notoriété et qui fut un de ceux à qui le reproche de lèse-littérature fut le plus souvent et le plus durement exprimé, dans les *Types et silhouettes* de Louis Hymans, je trouve, à ce sujet, des réflexions qui résument ce que je viens de dire :

« Il serait désirable, dit Louis Haymans, que les journaux donnassent une plus grande place aux travaux littéraires. Mais c'est précisément la place qui leur manque. Le public veut des nouvelles, des renseignements commerciaux, des dépêches télégraphiques, la relation de tous les sinistres, de tous les crimes, de tous les scandales de la journée; il veut des correspondances de l'étranger, la reproduction de tous les documents importants. Ajoutez-y les comptes-rendus des Chambres, des tribunaux, les bulletins

des Bourses, de l'Observatoire, puis la nécessité de réserver la quatrième page pour les annonces qui envahissent quelquefois la troisième, que restait-il pour l'élément littéraire?

Evidemment, vous vous dites : « Mais tout ce que vous nous racontez là, tout ce que résume cette opinion de Louis Hymans, va précisément à l'encontre de la thèse que vous défendez ; tout cela prouve que le journal est esclave du public, de ses goûts, de ses exigences ; qu'il doit, sous peine de disparition, les flatter, puisque ce n'est pas le journal qui fait le public, mais le public qui fait le journal.

En apparence, oui, mais le journal et le public forment ensemble quelque chose comme un ménage ; et le public, impressionnable, capricieux et susceptible, c'est la femme. A notre époque d'émancipation féminine, il faut que le mari soit extrêmement prudent. Sa femme déclare bien haut qu'elle veut rester ce qu'elle est, ne pas subir l'influence de l'époux, demeurer indépendante de caractère et d'opinion. Si son mari est intelligent, il souscrit à ces prétentions, est plein de déférence pour cet amour-propre. Il paraît subir l'ascendant de sa compagne. A ce prix là, au bout de quelque temps, il l'aura complètement transformée, sans qu'elle s'en soit, elle même, aperçue.

Eh ! bien, le journal doit être ce mari prudent et sage, un peu sournois. Il faut, à tout prix, qu'il ne semble pas imposer ses goûts au public, qu'il ne le brusque pas. C'est ainsi seulement qu'il exerce une influence.

Et cette seule prudence, la diplomatie spéciale qu'elle exige, le flair particulier qui fait discerner ce qui intéressera le lecteur, et sous quelle forme on peut lui présenter tel sujet qui ne le passionne pas et sur lequel on veut attirer son attention, distinguent le journaliste, le vrai journaliste.

Mais c'est du métier cela, me direz-vous. Soit, je le veux bien, c'est du métier, mais un métier pour lequel il faut une particulière connaissance de l'esprit humain, un métier qui serre de bien près la psychologie. Et puis c'est, dans la profession, la part du métier ; et il y a la part de la littérature, de l'idée. Et, encore une fois, ce métier n'est dépensé qu'au profit de l'idée, au profit de la mission intellectuelle que le journaliste s'assigne ; car mieux il est exercé et plus s'étend la clientèle du journal, plus compact se fait l'auditoire auquel on s'adresse, auquel on pourra, le moment venu, donner la bonne parole.

Ceux qui croient pouvoir exercer autrement une action par le journalisme sont comme ce professeur de sanscrit qui prétendait donner son cours à de nouveaux élèves dans la langue même qu'il enseignait. Il faut parler la langue des gens à qui l'on parle, si l'on ne veut pas parler dans le désert. Il faut se faire écouter ; quand on y est parvenu, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, quand le journal contient assez des matières que le lecteur

réclame, alors on peut utilement aborder, devant l'auditoire assemblé, des sujets qui l'attirent moins et auxquels on parvient, insensiblement, à l'intéresser. Il reste peu de place, on ne peut dire que quelques mots. Mais ces quelques mots sont entendus et font plus que de longs discours point écoutés.

Et c'est ainsi que le journal qui fait le plus pour la littérature est peut-être celui qui paraît s'en préoccuper le moins, qui n'en parle à ses lecteurs que discrètement, qui les force à en lire sans qu'ils s'en aperçoivent trop. Le coin qu'il lui accorde, si étroit qu'il soit, acquiert par la pénétration de la feuille, une importance infiniment plus considérable que celle de telle revue exclusivement consacrée aux lettres mais que lisent les seuls initiés. Et il y a vraiment injustice et ingratitude de la part des écrivains à dédaigner ceux qui prennent soin de ce petit coin là.

Cette place n'est, d'ailleurs, pas aussi restreinte qu'on semble le croire dans certains milieux ; elle tend à s'élargir, et, même dans ce qui paraît être du métier, on dépense fréquemment assez de talent, de travail, d'érudition, pour que la salutaire influence de la presse dans l'éducation intellectuelle du public ne puisse pas être niée. Comment donc triompheraient toujours et quand même les œuvres, comment la masse les connaîtrait-elle, si ce n'est par l'intermédiaire des journaux ? Tant de bonne volonté qu'aient les revues littéraires, ce ne sont pas elles, n'est-ce pas, qui en dévoilent les beautés au grand public ? Donc, ce sont les journaux, ce sont les journaux qu'on lit, c'est-à-dire ceux qui ont la volonté de plaire au public, qui lui font des concessions et qui, ainsi, rendent service à la littérature et à l'art.

(*A suivre.*)

GUSTAVE VANZYPE.

Suite d'un Carnaval

IX

« Ainsi le vieux château revoyait de jeunes amours. » Elle en avait tant vu, de jeunes amours, cette antique demeure, depuis qu'un Frasini, choisissant l'un des plus beaux sites des Apennins, y avait installé une forteresse sur des contreforts de rochers.

Certes, nos aïeux n'ignoraient pas le charme des beautés naturelles de la terre. La preuve en est aux admirables situations des châteaux et des couvents du moyen âge. Il s'y ajoutait, sans doute, des préoccupations stratégiques, mais combien s'y mêlait à point l'art de les faire servir à l'agrément des yeux.

Les Frasini n'avaient pas manqué de tourner la masse imposante de leur castel de façon à jouir complètement de la vue grandiose et pittoresque de cette vallée profonde et verdoyante qu'ils dominaient et de cet horizon bleuâtre de montagnes, aux lignes vives, se perdant au loin.

Juchée sur une coulée de roches titanesques, la vieille forteresse s'élevait fièrement. joyau de ce paysage séduisant qui faisait pousser un cri d'admiration, inspirait un regret de ne pouvoir s'arrêter au seuil de la vallée, à tous les voyageurs, passant rapides, par la ligne de chemin de fer qui dessinait sa rectitude à travers les caprices de la montagne.

Bien des générations, en se succédant, avaient mutilé, embelli, abimé le premier bourg moyenageux. Il n'en restait plus qu'une partie intacte. Vers la vallée c'était encore l'aspect primitif et rude de la demeure guerrière de jadis, mais du côté du parc, une belle façade renaissance avec une colonnade, puis, à droite un pavillon ajouté dans le style rococo formait avec une vieille tour de pierres noircies et les communs aux toits plats teintés de rouge, un amalgame curieux de toutes les époques, mais qui n'en disait pas moins la puissance et la richesse de la famille à travers tant de siècles.

Les vieux lierres, les glycines mauves, les clématites blanches ou bleues, grimpaient de tous côtés à l'assaut des murailles, enguirlandant le portique, serpentant autour des colonnes, disputant aux rosiers vénérables dont les bois tordus et noueux disaient les années, la place à l'air et au soleil.

Une grande terrasse à gauche du château, garnie d'une balustrade de marbre bleu et ombragée de chênes verts, surplombait la vallée, et c'était bien le coup d'œil le plus féérique et le plus impressionnant que cet ensemble du vieux château dont on pouvait embrasser la masse imposante encadrée dans ce paysage alpestre, plein d'air, de lumière, vrai régal de peintre et de rêveur.

Ainsi André rêvait, appuyé sur la balustrade, regardant la vallée encore toute embrumée où les grandes ombres bleues du matin s'allongeaient paresseusement sur les prairies humides d'un vert éclatant. Le soleil matinal de juillet éclairait déjà les hauteurs faisant éclater le marbre blanc des rochers à travers les masses épaisses des frondaisons et, en bas, le petit village se baignait encore dans la fraîcheur au bord de la rivière capricieuse qui traçait une ligne tourmentée comme un ruban bleu frémissant au milieu de la verdure des prés.

Des troupeaux s'éparpillaient sur la côte, en face, et sur les routes des charriots se mouvaient lentement à la recherche de la moisson.

Depuis quatre jours André était marié et c'était pour lui un rêve de bonheur inouï, tel, qu'il ne lui semblait pas possible de l'éprouver plus intense. Ainsi cette inconnue du mardi gras à laquelle il avait lancé un bouquet, comme un hommage anonyme à sa beauté, était sa femme et avec son amour, lui apportait la fortune, les honneurs, toutes les tendresses de la plus sincère passion.

Et cette sécurité de bonheur complète venue après tant de jours d'angoisses, après les plus cruelles transes qui avaient hanté ses jours et ses nuits jusqu'à son mariage, lui montait à la tête comme une ivresse.

Que de craintes, que de luttes avec lui-même, avec les dernières révoltes de sa conscience qui s'insurgeait contre ce qu'elle appelait très justement une déloyauté. Et, à force de sophismes André avait fini par vaincre cette pauvre conscience, par la museler si bien qu'elle s'était endormie à jamais, croyait-il.

Comment tout cela s'était-il arrangé? Il ne se l'expliquait pas lui-même. Vittoria, de plus en plus énamourée avait déclaré laisser tout le soin de remplir les pages du contrat à son vieux notaire, et le Prince, de plus en plus absorbé par le concile, ne quittait guère les prélats. L'infailibilité était votée, mais les dissidents ne désarmaient qu'avec peine, et toute la diplomatie des clercs et des laïques se mouvait dans le but d'apaiser tous les esprits et d'unir toutes les volontés.

Le vieux notaire s'étonna un peu à la vue de l'acte de naissance d'André. Lui aussi

aimait à voir les antiques familles romaines conserver leur éclat et leur illustration. André lui expliqua la situation, lui montra son acte d'adoption et finit par avoir raison de ses scrupules avec d'autant plus de facilité que, du côté de sa fiancée, personne ne semblait s'en préoccuper.

Avec une audacieuse assurance, André avait fait venir le maire de Rocmart comme second témoin, le marquis de Traslin était le premier.

Ce coup était habile. Le maire, un bon vieux fermier des Huchet, descendant lui-même de plusieurs générations de fermiers de la même famille considérait André comme seigneur du village, avec un très grand respect. Rocmart pouvait être sûr qu'il n'irait pas raconter les histoires malheureuses de sa famille à qui que ce soit. En même temps, ce brave homme devenait une preuve vivante et concluante qu'il agissait en parfaite loyauté. Qui donc penserait encore à l'accuser de cacher la moindre chose sur lui et sur sa famille?

Tout se passera pour le mieux, l'excellent Chollet, fier d'être appelé à assister au mariage de son jeune maître, ne tarit pas d'éloges sur lui et tout le monde fut touché de cette pensée délicate de choisir un vieux serviteur comme témoin du mariage puisque le marié n'avait aucun parent qui put lui rendre ce service.

Oui, la chance l'avait favorisé jusqu'au bout, personne ne parut même s'apercevoir ni au mariage civil, ni à l'église, du nom des parents d'André. Le notaire bredouillait en lisant, le maire, très ému, parlait bas, le curé marmottait entre ses dents, très vite, et les gens de la noce, d'ailleurs peu nombreux, durent probablement n'avoir rien compris.

André passa ces quelques heures dans toutes les frayeurs d'un homme qui, ayant à atteindre la porte d'un Eden, devrait traverser un précipice sur une corde. La corde avait bien tenu ; il avait atteint la porte et maintenant il était le maître de l'Eden.

Appuyé sur la balustrade de marbre par ce frais matin d'été, il sentait son cœur se gonfler de bonheur, dans toute la sécurité d'un présent et d'un avenir aussi riant que ce beau paysage qui s'étendait devant lui.

Il se retourna au bruit de pas rapides et légers qui venaient à lui. Vittoria qui sortait de la colonnade accourait souriante, toute vaporeuse dans une robe matinale de batiste et de dentelles blanches et vint s'abattre dans les bras qui s'ouvraient vers elle.

— Je t'apporte ta pipe, dit-elle, en plantant le bout d'ambre de la courte pipe d'écume entre les lèvres de son mari.

— Je t'ai dit que je ne voulais plus fumer!

— Traslin, lui, m'a assuré que ta pipe du matin t'était nécessaire comme l'air.

— Oui, quand je n'étais pas marié. Mais maintenant, j'ai bien autre chose qu'une pipe!

— Et moi, je ne veux pas que tu changes aucune de tes habitudes, que tu te privés de la moindre chose pour moi, dit tendrement Vittoria en mettant dans la main de son mari une blague gonflée de tabac et une boîte d'allumettes.

— C'est donc pour cela que tu es restée si longtemps? demanda André ému.

— Mais oui, il m'a fallu fouiller toutes tes affaires pour trouver cet attirail...

— Voilà qui est dangereux, dit André étourdiment, et si tu avais découvert des secrets...

Oh! des secrets de jadis, d'avant le carnaval, je n'en ai cure, répondit gravement Vittoria, et depuis, je suis sûre que tu n'en as plus pour moi, car le bonheur est la base de l'amour, c'est la confiance absolue et mutuelle.

A ce ton sérieux, André tressaillit.

Il embrassa sa femme avec passion pour toute réponse.

Mais elle, suivant sa pensée, reprit.

— N'est-ce pas que tu sens comme moi, qu'il ne peut y avoir de véritable, de sincère amour sans confiance? Moi, je ne t'aimerai plus si je n'avais en toi un autre moi-même. L'amour, vois tu, ce n'est pas seulement le plaisir de vivre à deux, c'est le bonheur de n'être qu'une âme pour deux.

Il semblait à André qu'un nid de serpent venait de se réveiller subitement en lui-même. Toutes ses angoisses revinrent à la fois. Et quoi? le danger qu'il croyait à jamais conjuré serait donc toujours là, perpétuelle épée de Damoclès sur sa tête?

Afin de se donner une contenance il avait déposé son tabac sur la corniche de la balustrade et bourrait sa pipe.

— Eh bien, cela te fait tout de même plaisir de reprendre tes habitudes? demanda la jeune femme en appuyant ses mains sur les épaules de son mari pour le regarder préparer son petit ménage.

Elle était redevenue riieuse et l'embrassa sur l'oreille.

— Veux-tu faire une promenade, ce matin, petit chéri?

— Cela te plairait?

— Mais, oui, nous pourrions aller voir la chapelle de Notre-Dame des roses...

— Elle existe encore!

— Certes, elle est formée par la grotte à laquelle on a ajouté un portail. Notre famille l'a toujours entretenue avec un soin pieux.

— Eh bien, partons, ce sera très joli et très frais dans le bois.

— Et si tu veux nous prendrons le déjeuner avec nous. Il y a une source très fraîche à côté. Oh! que nous allons nous amuser!

Vittoria dit cela avec une joie d'enfant, mais si sincère, si spontanée qu'André se mit à rire, heureux aussi, oubliant tout ce qui le faisait frémir un instant auparavant.

Tous deux s'accoudèrent sur la balustrade et regardèrent un instant en silence la vallée profonde. A travers les prairies vertes et les escarpements de rochers une route blanche en lacets montait vers le château.

— Un porteur de dépeches! dit Vittoria en montrant à son mari un petit homme à la casquette brillante, qui s'avavançait rapidement. C'est papa qui veut avoir de nos nouvelles.

— Ne pourrais-t-on pas nous laisser au moins huit jours de bonheur complet! fit André qu'une inquiétude subite envahissait. Je voudrais que le monde entier nous oublie pour être davantage tout à toi!

— Oui, mais cela ne se peut. Il ne faut pas devenir égoïste, mon André, répondit la jeune femme en passant son bras sous celui de son mari. Tu comprends que, pendant que nous sommes si heureux, mon pauvre papa n'a cessé d'aimer sa fille et qu'il a un grand désir de savoir quelque chose d'elle!

— C'est égal, dit André, suivant de l'œil l'ascension du messager. N'est-ce pas terrible de se dire que cet homme porte peut-être notre bonheur dans sa main?

— Qui donc, pourrait détruire notre bonheur? demanda Vittoria. Nous nous aimons, nous sommes unis pour la vie, nous avons tous deux le désir sincère de consacrer notre vie l'un à l'autre? Qui pourrait nous séparer?

— Je ne sais? balbutia André, je crois que je deviens superstitieux comme tous les gens trop heureux.

M^{me} de Rocmart se redressa.

— Eh bien, en attendant qu'il arrive, ce mystérieux bonhomme, je vais aller m'habiller et donner des ordres pour qu'on prépare un déjeuner.

— Si tu veux bien, dit André, nous ferons attelés le poney et nous irons à deux sans domestique? C'est si ennuyeux d'avoir un observateur muet derrière soi...

Maintenant qu'il était seul, il se souvenait que ce matin, en ouvrant les journaux, il y avait lu que l'arrivée de Benedetti à Ems auprès du roi de Prusse, paraissait un événement gros de nuages sombres. Et cette lecture déjà lui fit une impression désagréable.

Il venait de voir avec quelle facilité pouvait s'effondrer la sécurité de son bonheur. Il ne pouvait se dissimuler que, si Vittoria en venait à connaître la vérité, elle ne lui pardonnerait pas. Ses illusions à ce sujet, venaient de sombrer. Il connaissait maintenant assez sa femme pour être assuré qu'elle pensait ce qu'elle disait. Il lui faudrait toujours être sur le qui vive, prévoir, deviner les dangers, les écarter, les vaincre ! Ah ! pourrait-il être toujours assez prudent ou habile ? Ne se laisserait-il pas ?...

Le porteur de dépêches venait maintenant d'atteindre le parc. Encore cinq minutes et il serait-là. Bien sûr, il le sentait, ce serait une mauvaise nouvelle.

Vittoria parut sur le péristyle. Elle avait un joli costume de piqué blanc et un chapeau couvert de coquelicots.

-- Et la dépêche ? cria-t-elle.

— Pas encore là, tu es trop pressée.

— Le voilà, dit la jeune femme en montrant l'homme qui débouchait par un petit chemin de traverse d'un bosquet d'arbustes fleuris. Elle s'élança à sa rencontre, prit le petit papier et le porta à son mari.

— Faut-il ouvrir, demanda-t-elle.

— Mai oui, tout de suite, répondit-il nerveux.

— Vittoria lut :

« Guerre déclarée entre France et Allemagne. Hier magnifique promulgation, infailibilité, amitiés. — Frasini. »

Les deux époux se regardèrent. André frissonna.

— La guerre ! dit-il.

— Ah ! que je suis heureuse que tu sois zouave du Pape ! s'écria Vittoria, et comme elle vit André sombre et pensif, elle se jeta à son cou.

— Voyons, ne te fais pas de mal, dit-elle tendrement. Que crains-tu ? La France est si forte et si vaillante...

— N'avais-je pas raison, répondit André. A quoi tient le bonheur ? Crois-tu que nous puissions maintenant goûter une parfaite tranquillité d'âme devant les grands événements qui se préparent et qui sait ?...

Il ne voulut pas dire à sa femme que peut-être la sécurité de la papauté serait ébranlée par la guerre qui commençait, que lui aussi, peut-être, aurait à combattre, et cette idée, chose étrange, lui fit du bien. Avoir à combattre des ennemis connus, affrontés les balles sans crainte, oui, mieux valait cela mille fois pour lui. Et qui sait ? En mourant glorieusement, Vittoria lui pardonnerait sa félonie...

— Je t'en prie, dit la jeune femme inquiète du silence de son mari, ne te tourmentes pas. Est-ce bien sûr, d'abord ? Papa a envoyé cette nouvelle trop vite ? Tu n'en as rien vu dans les journaux...

Elle cherchait à le rassurer. André se reprit un peu. Il sourit à sa femme et voyant ses grands yeux humides, il voulut la distraire.

— Partons vite, dit-il, nous oublierons ce vilain monde dans le calme de la grande forêt.

Le poney chaire attendait devant le château. Un domestique y plaçait une bourriche. Le jeune ménage se casa dans la petite voiture et bientôt, au trop rapide du poney, il traversait les vastes allées du parc dont une grille s'ouvrait sur le bois profond qui couronnait la montagne.

Il faisait exquis sous cette voûte impénétrable au soleil ardent d'été, peu à peu, l'inquiétude d'André se calmait dans le bien être de cette course vive, auprès de la femme aimée. Vittoria s'efforçait d'être plus gaie, plus affectueuse encore pour distraire son mari.

Ils détellèrent eux-mêmes le poney et l'attachèrent à un arbre, près de la chapelle, puis après avoir pieusement visité le vieux monument, ils débattèrent le déjeuner à côté d'une jolie source qui sourdait d'entre les pierres moussues. Ils eurent un plaisir de bûches à cette dinette à deux. Vittoria avait des éclats de gaieté folle qui semblaient d'autant plus charmant d'elle, jadis si froide et silencieuse. Elle même en était surprise, se découvrant comme une seconde nature, comme un être nouveau dans l'intimité de la lune de miel.

Quand ils rentrèrent ils avaient oublié la dépêche du matin.

Sous le portique, enguirlandé de clématites, Vittoria avait installé un petit établissement où elle aimait prendre le thé. Le maître d'hôtel achevait de disposer la table. Sur un petit plateau les lettres et les journaux de la seconde poste les attendait.

— Encore des lettres? s'écria André dont le front se rembrunit.

— Ingrat, dit Vittoria, qui dépouillait le courrier, une lettre de papa, une d'Edith, une de Traslin? Tous nos chers aimés qui nous envoient leurs souvenirs... Et encore une, ajouta-t-elle en regardant le timbre. Une lettre de France... de chez toi.

— Donnes, fit André presque avec impatience, en saisissant les missives.

— Méchant, dit Vittoria gaiement, en appliquant une chiquenaude sur les doigts de son mari, on dirait presque que tu es fâché.

Et sans se préoccuper autrement de ce qu'elle croyait une suite des nouvelles politiques du matin, elle s'assit près de la table à thé pour lire ses lettres.

André avait rapidement regardé la suscription de la lettre étrangère. Il reconnut l'écriture du curé de Rocmart. Il pressentit quelque chose d'anormal et ne voulût pas ouvrir la lettre devant sa femme qui, bien sûr, l'aurait questionnée.

Il s'éloigna d'un air indifférent en regardant les parterres fleuris avec une apparente insouciance.

— Où vas-tu? lui cria Vittoria, tu ne prends pas de thé?

— Je reviens, je voulais aller voir si le poney n'était pas blessé, il me semblait qu'il se touchait un peu par devant.

Il avait pris la première excuse venue, tremblant qu'il ne vint à Vittoria l'idée de venir voir aussi.

Mais elle lisait sans doute des choses intéressantes, car elle ne bougea pas.

Rocmart, dès qu'il fût hors de la vue de sa femme, prit la direction du parc. Il y avait, à sa gauche, un petit chemin qui descendait parmi les roches, vers la vallée, il le prit et se mit à marcher vivement, craignant toujours que le caprice ne vint à Vittoria de le suivre. Enfin il arriva à un sorte de plateforme où se trouvait un banc qu'ombrageait un grand sycomore. Il s'assit et le cœur tremblant, décacheta la lettre.

Oh! qu'il avait donc eu raison de se cacher!

C'est le curé de Rocmart qui lui écrivait pour lui annoncer que sa mère venait d'arriver chez lui, revenant d'Amérique où son père était mort après des années de misères. La malheureuse se trouvait dans un état pitoyable, à peine vêtue, presque hébétée de souffrance. Le curé demandait à André ce qu'il devait faire, si il l'autorisait à installer sa mère au château où s'il voulait la placer dans un asile quelconque...

Ainsi sa mère était revenue? Cette mère qu'il ne connaissait pas, dont la faute empoisonnait sa vie; il fallait qu'il l'accueille, qu'il l'abrite, qu'il la place à côté de son horrible frère l'alcoolisé? Car il n'eût pas un instant la pensée de se soustraire au devoir filial, mais comment le cacher à sa femme? Comment arriver à ce qu'elle ne soupçonne rien?

Il resta accablé sous ce coup, oubliant l'heure et le temps. Il serait resté là, stupéfait et alerte jusqu'à la nuit. Si la voix de Vittoria l'appelant à grands cris ne l'eût réveillé de sa douloureuse torpeur. Il se leva, se secoua, passa ses mains sur son front, puis, nerveux, cacha la lettre dans une poche.

Il remarqua seulement alors que le soleil avait disparu. Combien de temps était-il resté absorbé dans l'anéantissement de toutes ses forces intellectuelles ? il ne le savait pas. Il se sentait écrasé par cet avenir atroce de craintes, de ruses, de mensonges qui s'ouvrait à lui, bien plus terrible qu'avant son mariage car, en rompant avec sa fiancée il n'eût souffert qu'un mal passager ; plus tard, guéri de son amour, de son humiliation, peut-être eût-il pu retrouver autrement le bonheur ? Maintenant, c'était pour toujours.

En épousant la princesse Frasini il s'était attaché lui-même les cordes qui allaient l'écarteler jusqu'à sa mort ?

Il était retombé sur le banc, la tête dans les mains.

De nouveau il entendit la voix angoissée de sa femme. Elle l'appelait par son nom, effrayé sans doute de sa longue disparition. Il répondit à cet appel et se mit en marche, lentement, pour se donner le temps de rassembler ses esprits, de se composer un visage calme, de trouver un motif à sa disparition. Mais que c'était donc difficile dans l'état d'agitation de son âme ?

Guidée par la réponse d'André, la jeune femme accourait par le petit chemin. Rocmart vit son visage bouleversé, ses joues pâles que sillonnaient de grosses larmes et cette vue redoubla ses remords : Cette femme si aimante et si noble, quelle situation, quel avenir son lâche égoïsme lui préparait-il ? Et pendant que Vittoria, pendue à son cou, l'embrassait joyeuse et grondeuse à la fois, pour la première fois, il sentit sa faute avec une telle horreur qu'il n'osait rendre à sa femme ses baisers.

Elle, ne remarquait rien, toute au bonheur de le retrouver.

— Pourquoi es-tu parti ? Qu'es-tu devenu ? demandait-elle.

Et lui, encore tout troublé, balbutiait, disant sa distraction, s'excusant sur la curiosité de suivre ce petit chemin si pittoresque qu'il ne connaissait pas, où les points de vue sont légions et Vittoria le mangeait des yeux, s'amusant de ses hésitations.

Elle lui avait prit le bras et se serrait bien fort contre lui, de peur qu'il ne lui échappe encore.

— Non chéri, interrompit-elle, ne te donne pas tant de mal, je te pardonne une cachotterie, mais ne recommences plus.

— Une cachotterie ? fit André interloqué.

— Oui, et je ne serais pas bien maline, je ne serais pas femme et amante si je n'avais deviné de suite que tu ne voulais pas lire la lettre reçue de Rocmart en ma présence.

André fit un geste de protestation, mais Vittoria reprit, plus grave.

— Je crois que nul amour, si fort qu'il soit, ne résiste au manque de confiance. Mais la confiance n'est pas de l'indiscrétion. Je ne veux pas savoir ce que tu juges bon de ne pas me dire, je pressens souvent que tu as un secret avec moi, et cependant je ne t'ai jamais interrogé parce qu'il se peut que ce secret ne te soit pas personnel. Je te crois honnête et loyal, je suis persuadée que dans ton passé, il n'y a rien dont tu n'aies à rougir ; donc, quand tu crois ne pas devoir me communiquer une lettre, je n'aurai jamais la sottise d'insister pour que tu me la montres. Tu me diras : Cette lettre est pour moi seul, cela suffira, tu peux la laisser ouverte sur ta table. tu me donneras là une marque de confiance qui me prouvera ton estime et me fera plaisir ; mais te sauver pour aller lire une missive comme si j'étais une sottie femme jalouse, cela me blessera et refermera mon cœur. La confiance entre époux, c'est précisément l'assurance qu'ils ont de leur affection et de leur estime mutuelle.

Ce que tu n'aimes pas à me dire encore, peut-être, parce que tu ne me connais pas encore assez bien, tu me le diras un jour. J'attendrai. Moi aussi, je ne me résignerai pas encore à t'ouvrir mon âme toute entière. Nos âmes sont des éventails qui s'ouvriront peu à peu, nous découvrirons chaque jour quelque nouvelle fleur intime qui augmentera notre affection. N'est-ce pas plus doux et plus adroit? Je suis gourmande de te connaître à fond, mais j'attends patiemment que l'éventail se déploie, parce que je sais que je n'ai rien à craindre de le voir déployé.

Et Vittoria, à ce dernier mot, appuya sa tête sur l'épaule d'André, dans un mouvement de tendre sécurité.

Rocmart qui recevait ces paroles comme autant de larmes brûlantes sur son âme bouleversée, ne parvenait pas à répondre. Pour un peu il eût éclaté en sanglots. Le cœur si grand, si généreux de sa femme se montrait à lui avec une noblesse qui écrasait la misère du sien.

Il ne put que prendre la douce main qui s'appuyait sur son bras et y déposer un long baiser en lui disant avec une ferveur sincère :

— Que tu es bonne !

(A suivre.)

MAVIL.

La Couvée

COMÉDIE EN 3 ACTES DE M. FRITZ LUTENS

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre royal du Parc (direction P. Alhaiza), le 24 mars 1898.

La Couvée est une pièce fortement pensée et habilement écrite. De plus, elle est d'un auteur belge. Ces raisons suffisent à expliquer que la comédie de Lutens ait, l'année dernière, au Parc, disparu, au bout de huit jours, de l'affiche. C'était dans l'ordre. La belle et courageuse comédie de M. Vanzype, qui, avec une sincérité si crâne, abordait les plus hauts problèmes, a connu la même fortune, au Molière, le mois dernier. Impossible, n'est-ce pas, de faire attendre les nouveautés deux fois centenaires qui nous arrivent de Paris, dans toute leur fraîcheur, et que des étoiles illuminent !

Pourtant ne désespérons pas. Il se pro-

duit actuellement, dans le public, un mouvement réconfortant contre la ridicule défaveur réservée aux auteurs belges et nous ne saurions mieux l'encourager et nous y associer qu'en publiant la *Couvée*, dont Lutens veut bien nous confier le manuscrit.

Nous donnons aujourd'hui le premier acte.

—

DISTRIBUTION DU THÉÂTRE DU PARC :

Marquis de Haultpré	MM. GARAY
Pierre Brunier	ALB. BRAS
Fribourg	PAULET
Baron Bertinois	DARCEY

Jacques Brunier	MM	F. RICHE
Saint-Arbelles		CASSIN
Lucien Darbois		LOBERTY
de Riancourt		PERRIN
Comte Nathaniel Brandt		MONVAL
Auguste		ROMAN
Séverin		SERMON
Baptiste		VERDIER
Duchesse de Borrège	M ^{mes}	L. SUGER
M ^{me} Brunier		WILHEM
Suzette de Riancourt		A. ROGÉ
Micheline		B. MARCEL
Jeanne Dubois		DE BACKER
Esther Brandt		G. DORSIAT

Mise en scène de M. E. LAROSE, régisseur-général.

Premier Acte

Un grand salon Louis XVI, planté de biais, et donnant, par trois larges baies, sur un jardin d'hiver. La colonnade qui sépare le salon de la serre part de la gauche du spectateur (premier plan) pour aboutir à droite (troisième plan).

Dans le salon, au premier plan (droite), la cheminée. Au second plan, une porte, au troisième plan, l'extrémité de la colonnade.

Au premier plan, vers la droite, une grande table entourée de sièges. Au second plan, centre, une table plus petite. Dans la serre, sièges divers, divans, un buffet dressé pour le lunch.

Plein jour.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, M^{me} BRUNIER,
MICHELINE,
FRIBOURG, UN DOMESTIQUE

M^{me} Brunier, qui s'apprête à sortir par la petite porte de droite, au domestique debout dans la serre.

Ainsi donc, vous servirez le lunch à 4 heures! (A Micheline.) Toi, Micheline, tu te charges de surveiller les apprêts?

Micheline

Mais, oui, mère, avec plaisir!

(Elle remonte vers le domestique auquel elle donne quelques ordres.)

M^{me} Brunier, redescendant un peu vers la Duchesse, qui est restée assise près de la petite table du milieu.

Quant à vous, ma chère petite Duchesse, j'ose espérer que vous voudrez bien nous rester un peu, cette fois-ci! Oh! je sais bien

que cela ne vous amuse pas beaucoup, ces petites parties de vains papotages! Mais aujourd'hui, c'est moi qui vous mets à contribution!

La Duchesse. *en se levant.*

Certainement, Madame...

M^{me} Brunier

Vous m'aidez à faire les honneurs de mon lunch. Car je ne puis compter aujourd'hui ni sur Micheline, qui *firte* si follement qu'elle en oublie toujours d'offrir le thé, ni sur ma grande Jeanne, que je n'ai pas pu prévenir à temps, et qui, d'ailleurs, se doit avant tout à son mari.

La Duchesse, *souriant.*

Eh bien, c'est entendu! Je serai, — pour une heure, — votre fille ainée! Et croyez bien que vous m'en verrez très fière!

Fribourg, *qui était debout contre la cheminée, en goguenardant.*

Ainsi, Micheline pourra flirter tout à son aise.

Micheline, *du fond.*

Pas avec vous, toujours!

La Duchesse, *à Fribourg.*

Il faut que jeunesse se passe, M. Fribourg! Micheline est une enfant!

Fribourg

A son âge, Madame, vous étiez une vraie femme.

La Duchesse, *riant.*

Oh! mais moi! j'ai toujours été une petite fille ridiculement sérieuse! A seize ans, j'avais l'air de porter déjà mon deuil de jeune veuve. Micheline est née joyeuse! Laissez-la rire!

Fribourg, *près de la porte.*

Ah! si elle ne faisait que rire!

(Il sort avec M^{me} Brunier.)

Micheline, *qui l'a suivi des yeux.*

Vous constatez une fois de plus, Duchesse, combien Fribourg est aimable pour nous!

La Duchesse

Mais il n'a pas besoin d'être aimable, ma

petite! Il vous aime beaucoup tous les quatre! C'est assez rare pour un tuteur.

Micheline

Ce qui m'exaspère, chez lui, c'est qu'il a toujours l'air de nous reprocher notre fortune!

La Duchesse

Il cherche à vous faire comprendre qu'il ne suffit pas d'être riche; qu'il faut encore mériter de l'être. Il a connu votre père; il l'a vu à l'œuvre; il voudrait que vous lui ressembliez un peu.

Micheline

Il a semé, papa! nous récoltons! Ce n'est pas la même chose! S'il nous a gagné tant d'argent, c'est peut-être un peu pour que nous le dépensions!

La Duchesse

Eh bien, soit! Seulement...

(Coup de cloche lointaine.)

Micheline, remontant brusquement.

On sonne!... seraient-ce des visites, déjà?
(Elle regarde au fond.)

La Duchesse

Eh bien?

Micheline, déçue.

Ce n'est que Pierre!

La Duchesse

« Que » Pierre! A votre tour, Micheline, vous n'êtes pas aimable pour votre frère!

Micheline, riant.

Vous ne voudriez tout de même pas que je fasse pavoiser, parce que cet excellent Pierre, qui tient garnison à deux lieues d'ici, daigne se déranger pour venir embrasser sa mère, — et faire visite à son coffre fort.

La Duchesse

Il ne vient pas si souvent, Pierre!

Micheline

Fribourg ou maman ont presque toujours des choses désagréables à lui dire, quand il est ici! Vous avez entendu tout à l'heure les nouvelles doléances de son colonel? On va

lui servir ça dans un instant, au débotté! Avouez que c'est tout à fait engageant!

La Duchesse

Pourtant, ma petite Micheline, si votre frère compromet son avenir par des imprudences de jeune homme un peu écervelé, convenez qu'on fait bien de lui ouvrir les yeux avant qu'il ne soit trop tard!

Micheline

Il eut mieux valu, pour commencer, ne pas en faire un officier!

La Duchesse

C'était son idée! Il a bien fallu y passer!

Micheline

Pierre n'avait pas plus envie d'être officier, que je ne l'ai moi-même!

La Duchesse

Mais alors?

Micheline

Il n'a trouvé que ce moyen-là pour échapper à l'usine! Succéder à papa, grand merci, il a mieux aimé l'armée! Je comprends ça!
(A Pierre qui vient d'entrer par le fond.) N'est-ce pas Pierrot?

(Elle court à lui et l'embrasse.)

SCÈNE II

LES MÊMES, PIERRE

Pierre, en saluant la Duchesse.

Que dit cette tête folle de Micheline?

La Duchesse

Que vous ne vous êtes fait soldat que par contrainte, et pour ne pas devoir être industriel!

Pierre, légèrement.

Il est clair que si l'on ne m'avait pas imposé le choix d'une carrière...

Micheline

Tu n'en aurais choisi aucune!

Pierre

Tu l'as dis!... Mais enfin, à tout prendre...

La Duchesse

Vous ne regrettez rien?

Pierre

Oh! non, Duchesse! car si je n'ai pas la vocation militaire, comme le prétend Micheline, j'ai encore moins celle de l'usine! Pour celle-là, je suis sûr de moi!

La Duchesse

Mais il n'y a pas de « vocation de l'usine », Monsieur Pierre! On devient chef d'industrie pour gagner une fortune, comme le fit M. Brunier, ou pour employer utilement celle que l'on a, ainsi que l'a fait mon frère, le comte de Chantray! Et dans l'un et l'autre cas, on aide beaucoup de braves gens à vivre.

Pierre

Seulement, Duchesse, votre frère est une exception. C'est un mystique, un apôtre, un missionnaire, tout ce que vous voudrez! Il s'est fait l'esclave d'une idée, fort belle d'ailleurs, mais que vous me permettez bien de trouver un peu chimérique. S'il daigne travailler, au lieu de manger soigneusement ses rentes, c'est par conviction et non par devoir. C'est parce qu'il croit sincèrement que la noblesse d'aujourd'hui doit aller chercher dans l'industrie la puissance matérielle et l'influence morale qui jadis s'appuyaient sur l'agriculture. Il l'a dit assez haut pour que tout le monde le sache. Il ne déchoit donc pas en s'installant librement à ce bureau, où je ne pouvais m'assoier, moi, sans avoir l'air d'y être rivé. Chantray aura beau faire, il sera toujours un amateur, jamais un patron!

Micheline

C'est son « sport » à lui!

La Duchesse

Vous dites cela, parce qu'il se considère comme moralement responsable du bonheur matériel de ses ouvriers, et parce qu'il subordonne ses intérêts aux leurs?

Pierre

Certainement! Il prouve ainsi qu'en se jetant comme il l'a fait dans l'industrie moderne, il n'a fait que céder à une sorte d'entraînement atavique, il n'a fait qu'obéir à cet instinct de domination protectrice, d'autori-

tarisme bienveillant, qui fut la caractéristique de l'ancienne noblesse. Il a remplacé le château-fort par l'usine, voilà tout! Et sa conception du patronnat est tellement féodale qu'elle inquiète les esprits les plus réactionnaires: j'ai ici un article où il est question de lui, et que j'avais apporté à l'intention de maman. Voulez-vous y jeter un coup d'œil?

La Duchesse

Voyons!

(Elle prend le journal et se met à lire.)

Micheline, du fond.

Dis donc, Pierrot, veux-tu boire quelque chose?

(Elle descend en lui apportant un verre.)

Pierre, remontant vers elle.

Volontiers, petite sœur! (Il prend le verre et flaire avant de boire.) Whisky, n'est-ce pas?

Micheline, tout près de lui, et de façon à ne pas être entendu de la Duchesse.

Tu sais, méfie-toi! Maman a encore un sermon pour toi!

Pierre

A quel sujet?

Micheline

Fribourg a rencontré ton colonel. Il a mouchardé.

Pierre

Ma veine! Moi qui voulais précisément déballer une idée...

Micheline

Quoi donc!

Pierre, légèrement.

Je voudrais permuer!

Micheline

Pour aller?

Pierre

N'importe où!

Micheline

Et la raison?

Pierre

Une histoire stupide. J'ai été refait!

Micheline

Au jeu?

Pierre

... de l'amour! Pas du hasard, hélas!

Micheline

Madelon?

Pierre

Mais oui, Madelon!

Micheline

Alors, ... N-i-ni? Dommage, une petite femme si *chic*!

Pierre

Oh! pour ça!

Micheline

Crois-tu que je lui en ai pris, des idées de toilettes!

Pierre, riant.

Oui! Elle en était même assez furieuse!

Micheline

Furieuse? Elle aurait bien pu se donner la peine d'en être fière!

La Duchesse, finissant sa lecture.

Mais il est stupide, votre bel article; il n'a pas de sens commun! On en est encore à confondre l'aristocratie de la Race avec celle du Plaisir, la noblesse du sang avec celle du Pur-Sang, et le grand monde avec la Grande Vie. Je sais bien que nous avons eu la faiblesse de laisser naître cette erreur, et je vous concède volontiers que la véritable aristocratie a maintes fois abrité sous son pavillon des marchandages louches et des complaisances douteuses.

Mais n'est-ce pas une raison pour défendre ceux qui veulent réagir, et qui se réfugient sur le terrain neutre du travail, où l'on est du moins assuré de ne frôler que des gens propres?

Micheline, sentencieuse.

Pour moi, je ne vois pas d'obstacle à ce que les nobles imitent l'exemple de votre frère, et se mettent à reprendre nos usines. C'est nous, les bourgeois, qui serons alors les gens chics!

(Elle remonte après une pirouette.)

La Duchesse, à Pierre.

Ne riez pas! Vous n'êtes pas loin de

penser comme elle! Car celà vous absoudrait vis-à-vis de vous-même!

Pierre

J'ai donc tant besoin d'absolution?

La Duchesse

Votre mère a beaucoup de chagrin...

Pierre

Oui! Je sais que mon colonel s'est plaint à Fribourg. Mais il se plaint toujours, c'est un tic! (Changeant de ton.) Qu'est-ce qu'il a dit encore, cette fois?

La Duchesse

Il prétend que votre conduite, votre attitude, votre façon de vivre ne sont pas celles d'un jeune officier soucieux de ses devoirs.

Micheline, qui vient de redescendre. (A part.)

Ah! zut, encore! (Haut.) Excusez-moi, Duchesse, mais il faut que j'aie vu si tout est prêt.

La Duchesse

Mais oui!... faites donc!... (A Pierre.) Il dit même, votre colonel, que vous compromettez la dignité de vos fonctions, l'honneur de votre jeune grade...

Pierre

Ah! par exemple, celle-là est forte! (Il s'empare un peu.) Mais que veut-t-il que je fasse, ... que veut-il que je fasse?

La Duchesse

Il voudrait, si possible, que vous cessiez de considérer votre métier de soldat seulement comme un prétexte à plaisirs faciles, à triomphes équestres, et à distractions sportives. Il paraît que votre ambition s'est bornée jusqu'ici à posséder les plus beaux chevaux du régiment et à collectionner des prix de concours hippiques et de courses d'officiers. Il trouve que c'est insuffisant. Il estime que cet état de choses peut créer des rivalités fâcheuses, de mauvaises jalousies d'autant plus justifiées, en apparence, que vous n'avez d'autre peine que de payer des prix fous pour vos chevaux, et d'en changer tous les quinze jours. Il dit aussi que vous êtes avec vos inférieurs et vos amis d'une générosité ostensible et stupide, qui désorganise la bonne marche du service. La semaine dernière, les

hommes que vous commandez ont dû être consignés pour ivresse, et l'on a su que c'était vous qui leur aviez payé à boire, à la suite d'un *military* triomphant pour vous.

Enfin, on ne parle en ville que des fêtes bruyantes dans lesquelles vous entraînez les jeunes officiers de votre âge, et au cours desquelles vous êtes trop souvent l'amphytrion. Le colonel craint que vos libéralités ne finissent par s'étendre à quelqu'un de vos supérieurs, ce qui l'obligerait à sévir d'une façon terrible. Je dois vous avouer que tout cela me paraît très inquiétant.

Pierre, doucement.

Il eut dépendu de vous qu'il en fût autrement.

La Duchesse, avec fermeté.

Non, mon ami, non! Ne cherchez pas à me rendre responsable de vos erreurs. (Avec douceur.) Ce n'est point mon refus qui a pu vous dévoyer, puisque vous l'étiez déjà, avant! Ainsi donc...

Pierre

Mais vous m'auriez transformé, relevé!

La Duchesse

Je vous l'ai offert, et vous n'avez pas voulu! Vous avez mieux aimé devenir le petit officier de luxe qu'on vous reproche d'être, et dont on a raison de se plaindre, puisque, de votre propre aveu, vous n'êtes entré dans l'armée que pour vous dérober à la succession paternelle, dont vous n'avez accepté que les bénéfices, sans en vouloir assumer les charges.

Pierre

Duchesse!

La Duchesse

Or, je ne veux, je ne puis épouser qu'un homme vraiment utile, un grand travailleur comme l'est mon frère, un noble penseur comme le fut mon mari.

Je veux que mes fils, — si j'en ai, — soient tellement fiers de leur père, qu'ils ne puissent avoir d'autre ambition que de suivre sa voie. Je veux qu'il soit mieux qu'une force, un exemple!

Pierre, doucement.

C'est de vous, Duchesse, que vos fils seront toujours fiers!

SCÈNE III

LES MÊMES, M^{me} BRUNIER, FRIBOURG. PUIS MICHELINE

M^{me} Brunier, rentrant avec Fribourg.

Tiens, mais voilà Pierre! (Pierre remonte à la rencontre de sa mère.) Bonjour, mon grand fils! Tu viens passer la soirée avec nous?

Pierre

Hélas, non!... Je ne fais que passer. Il faut que je sois rentré à cinq heures. (Il consulte sa montre.) Je n'ai que le temps de ressauter à cheval!

M^{me} Brunier

C'est dommage, nous attendons de jolies visites...

(Elle passe.)

Micheline, qui est rentrée par le fond, à Pierre, à voix basse.

Eh bien! Tu ne lui parles pas, à maman?

Pierre, de même.

Non, pas maintenant... Pas devant la Duchesse... Demain... sans Fribourg!

Micheline, entre les dents.

Ah! ce Fribourg de malheur, en v'la un poison d'homme!

M^{me} Brunier, à Pierre.

Te reverrai-je demain? J'avais à te parler!

Pierre

Sérieusement?

M^{me} Brunier

Très sérieusement! A quelle heure viendras-tu?

Pierre

Veux-tu le soir? Moi aussi j'ai à te parler.

M^{me} Brunier

Soit!

Pierre

Je suis de semaine; mais je trouverai certainement un ami qui...

M^{me} Brunier

Eh bien, va, mon enfant. Et à demain soir!

Pierre

C'est entendu ! (Il embrasse sa mère, serre la main à Fribourg et se dirige vers la Duchesse.)

La Duchesse

Oh ! mais nous allons vous faire l'honneur de vous reconduire ! N'est-ce pas Micheline ?

Micheline

Certainement ! Viens, Pierrot !

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

FRIBOURG, M^{me} BRUNIER

Fribourg, après la sortie de Pierre.

Il se dérobe, maître Pierre ! Il a senti l'orage !

M^{me} Brunier

Êtes-vous certain, Fribourg, que Montillac ne soit pas un peu sévère pour lui ?

Fribourg

Le colonel est un homme charmant, vous le savez ! Ce fut l'un des amis les plus surs et les plus éclairés de Brunier. Il s'intéresse réellement à votre fils, et lui a déjà pardonné bien des peccadilles. Mais que diable, un colonel n'est pas une maman !

M^{me} Brunier

Hélas, les mamans elles-mêmes finissent par se lasser d'être indulgentes ! Il y a vraiment des heures où j'en viens à douter de moi-même, lorsque je vois mes enfants si différents de ce que j'avais rêvé qu'ils fussent, si nettement hostiles à ce que je trouve le beau, le bien, le devoir, et tellement fêrus de ce que j'ai toujours considéré comme méprisable ou inutile.

Et cela dure ainsi depuis des années ! Et cela ne fait qu'empirer tous les jours ! J'en suis arrivée à ne plus oser interroger froidement l'avenir, tant j'ai la conviction d'y lire la menace de catastrophes prochaines.

Fribourg

La situation, en effet, n'est guère brillante. Mais vous reconnaitrez, chère Madame, que j'é vous avais prédit ce qui arrive ! Toutes les fois que j'ai voulu, dans l'intérêt de ces enfants, user de mon autorité de tuteur, je me suis heurté à votre indulgence maternelle ! Comme je tenais ma mission de vous, au

au moins autant que votre cher mari, je me suis toujours incliné, et j'ai pris la ferme résolution de ne plus intervenir que lorsque vous l'exigeriez absolument. Je constate avec chagrin que ces interventions deviennent de plus en plus fréquentes, ce qui n'est vraiment pas encourageant !...

M^{me} Brunier

Oui, je sens que malgré tous mes efforts, mes enfants m'échappent. Et j'en perds la tête ! Je cours de droite, de gauche, inquiète, haletante comme une poule qui sent le danger et rassemble sa couvée. Mais j'ai bien peur que ce soit en vain, et je n'ai pour me consoler que la conviction d'avoir fait mon devoir, tout mon devoir.

Fribourg

Oh ! pour ça !

M^{me} Brunier

Seulement, et c'est là la chose désolante, il semble que mes enfants et moi, nous ne nous comprenons plus ! Nos cœurs ne parlent plus la même langue ! Il y a des abîmes entre nos pensées les plus ordinaires.

Et je souffre tellement de mon isolement et de mon impuissance, que j'en viens alors à maudire notre fortune, comme si c'était elle qui me volait mes privilèges de mère.

Fribourg

Aussi bien, c'est à votre fortune qu'il faut vous en prendre ! C'est elle qui trouble l'équilibre moral de vos enfants, qu'un hasard a jetés trop brutalement dans une atmosphère nouvelle. Ce sont des dévoyés, des « déracinés ». On les a brusquement arrachés au solide terreau bourgeois pour les transplanter dans les serres chaudes de la vie de plaisir. Ils s'y étioilent, ils s'y anéminent ! C'est un phénomène absolument normal. Vos enfants, chère Madame, ont la rougeole de l'argent ! ça se guérit !

M^{me} Brunier

Mais comment, comment ? Il me semble au contraire que tout s'aggrave. Voyez Jeanne, par exemple, que nous avons mariée à un brave garçon, intelligent, rangé, plein d'activité, à qui elle fait la guerre pour qu'il

renonce à ses affaire, pour qu'il devienne un oisif, un paresseux, un « homme de son monde », comme elle dit. Pauvre fille ! Voyez Pierre, qui devenu officier malgré moi, malgré nous tous, malgré lui-même, est en train de compromettre sa situation dans les aventures les plus ridicules. Et Micheline, donc, qui s'est mis en tête d'épouser ce M. de Haultpré, qu'on dit être l'amant de Suzette de Riancourt, et dont c'est là toute la carrière.

Fribourg

Pourquoi lui permettez-vous aussi de venir... nager dans vos eaux.

M^{me} Brunier

Ils sont voisins, ils s'invitent. Je ne puis pas leur interdire ma porte.

Fribourg

Prévenez Micheline !

M^{me} Brunier

C'est fait ! Mais elle se moque un peu que ce Monsieur soit « propre » ou non : Il est marquis !

Fribourg

Prévenez Suzette !

M^{me} Brunier

Qui est-ce qui me garantit qu'elle n'est pas dans le secret ?

Fribourg

Tout est possible, en effet !

M^{me} Brunier

Encore si Jacques me donnait quelque satisfaction ! Mais il a une façon à lui de préparer son examen d'attaché, en jouant au poker avec ses camarades...

Fribourg

Et même, à ce qu'il paraît, avec ses répétiteurs !

M^{me} Brunier

Avez-vous des nouvelles de son usurier ?

Fribourg, brusquement.

C'est juste, j'oubliais ! Jacques vous avait dit, n'est-ce pas, qu'il lui devait quatre-vingt mille francs ?

M^{me} Brunier

Oui ! C'était plus ?

Fribourg

Mais pas du tout ! c'était moins, beaucoup moins !

M^{me} Brunier

Par exemple, voilà qui est assez nouveau !

Fribourg

Que non pas ! C'est l'enfance de l'art ! Le plus grand défaut des mères, voyez-vous, c'est de ne jamais avoir été garçons ! Ainsi moi, j'avais tout de suite deviné la carotte !

SCÈNE V

LES MÊMES, JACQUES

Jacques, entrant de droite.

Une carotte ? Il s'agit de moi bien sûr !

Fribourg

Tu tombes bien !

Jacques, goguenard.

Beaucoup d'honneur !

(Il se dirige vers sa mère et veut l'embrasser.)

M^{me} Brunier

Non, méchant garçon, tu ne le mérites pas !

Jacques

Hein ! C'est donc sérieux !

M^{me} Brunier

C'est même grave ! N'est-ce pas Monsieur Fribourg ?

Jacques

Fichtre ! Pour que tu donnes du « Monsieur » à cet excellent Fribourg, il faut en effet que ce soit dramatique ! (Il se pose à califourchon sur une chaise. Puis avec calme.) Eh bien, j'attends la douche !

M^{me} Brunier

Tu m'as dit l'autre jour que tu devais quatre-vingt mille francs !

Jacques

Oui ! — Eh bien ?

M^{me} Brunier

Ce n'est pas vrai !... Tu ne les dois pas !

Jacques

Ah !

Fribourg

Tu n'en dois que cinquante-deux mille !

M^{me} Brunier

Cinquante-deux mille, pas un sou de plus !

Jacques

Voyons ! ce n'est pas cette découverte qui te met en colère.

M^{me} Brunier

Pas de malices ! nous savons tout !

Jacques

Quoi, « tout » ?

Fribourg

C'est-à-dire que tu devais toucher le supplément. Vingt-huit mille francs, rien que ça !

Jacques

Pardon !... Vingt-trois mille ! Vingt-trois mille seulement ! Maxime gardait cinq mille francs pour lui.

Fribourg

Il a mieux aimé ne rien garder, et se conserver ta clientèle.

Jacques

Ma clientèle?... Il peut se taper ! Après une saleté pareille !...

M^{me} Brunier

Ce que tu viens de faire n'est effectivement pas très propre !

Jacques

Il ne s'agit pas de moi !

M^{me} Brunier

Pardon, mon cher enfant ! C'est bien de toi, de toi seulement qu'il s'agit ici ! D'abord, pourquoi nous as-tu menti ?

Jacques

Je l'ai fait dans une bonne intention !

M^{me} Brunier

Plait-il ?

Fribourg

Laissez donc ; je sais ce qu'il va vous dire !

Jacques

Croyez-vous ?

Fribourg

Allons, vas-y !

Jacques

A quoi bon ? Puisqu'il est entendu que vous ne me croirez pas !

M^{me} Brunier

Tu es si sincère !

Jacques, s'animant.

Encore une fois, la question n'est pas là ! Si j'ai quelque peu majoré le chiffre de mes dettes...

M^{me} Brunier

Quelque peu !

Jacques

Mettons « beaucoup », je n'insiste pas ! Si j'ai donc majoré mon chiffre c'était pour éviter de nouveaux ennuis à ma mère !

M^{me} Brunier

Comprends pas !

Jacques, à Fribourg.

C'est drôle, maman ne comprend jamais rien ! (A sa mère.) C'est cependant très simple ! En te demandant plus d'argent qu'il m'en fallait pour liquider ma situation, je t'évitais de nouveaux sacrifices à brève échéance !

Fribourg

Bon fils, va !

Jacques

Je m'assurais des ressources pour l'avenir !

M^{me} Brunier

Avec mon argent !

Jacques

Qu'importe ! Puisque tu ne devais pas le savoir !

Fribourg

Tiens ! tu es superbe !

Jacques

Eh ! que diable, ce n'est pas ma faute si je suis forcé d'avoir recours à des moyens semblables ! On me fait une pension ridiculement modeste pour la situation que j'occupe, et comme il faut, par dessus le marché, que je paie moi-même mes frais de toilette, je n'ai même pas la ressource, comme tous mes amis, de truquer avec les fournisseurs !

M^{me} Brunier

Comment cela, de « truquer » ;

Jacques

Mais oui ! Chaque fois que le marchand livre à mes amis un objet de toilette, il a soin de glisser à leur intention un ou deux louis dans la coiffe du chapeau, dans la poche du pantalon, ou simplement dans le paquet, si c'est autre chose. Il majore la note en conséquence, voilà tout !

Fribourg

Ce que tes amis doivent en user, des culottes!

Jacques

Tu penses!... Il y a même des pantalons qu'on ne porte jamais, qui ne sont livrés que pour la frime. J'en sais un qui s'est balladé ainsi dans quatre maisons différentes, rien que le temps d'entrer et de sortir. Et finalement, c'est moi qui l'ai racheté, tout neuf, à Gaston Duflory.

M^{me} Brunier

Tu dis ?

Jacques

Celui-ci tiens!... onze francs! C'était pour rien!

M^{me} Brunier

Et tu n'est pas honteux ?

Jacques

Dame! Je fais des économies! Il faut bien! Car, encore une fois, avec ce que tu me donnes!

Fribourg

Mais malheureux enfant! Tu reçois au moins cinquante fois plus que je n'en avais à ton âge?

Jacques

Qu'est-ce que ça prouve, si la vie est cent fois plus chère!

Fribourg, bougon.

La vie!... La vie!... Parole d'honneur, ce gamin là...

(Il est interrompu par la rentrée brusque de Micheline.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MICHELINE,
LA DUCHESSE

Micheline, entrant en coup de vent.

Ils arrivent! Deux braecks et un omnibus!
Une vraie cavalcade!

Jacques, à Fribourg.

Naturellement, ça fait un lunch de moins à offrir! Et pour des pannés comme ces Riancourt!

Fribourg

Sont-ils vraiment si malades que ça?

Jacques

Oh! tout à fait à la côte! C'est connu!

Fribourg

Mais alors, comment s'arrangent-ils pour recevoir tant de monde! Ils ont des invités d'un bout à l'autre de la saison!

Jacques

D'abord, ces invités sont presque toujours des créanciers.

Fribourg

Oh! Oh!

Jacques

Parfaitement! Quand Riancourt doit quelques cent louis à un camarade de cercle, il l'invite à passer un mois dans son château. L'autre accepte naturellement, heureux de trouver bon gîte, bon couvert... et parfois le reste!

Fribourg

Mauvaise langue!

Jacques

Dame! Suzette est une femme extrêmement dévouée!... Une de ces femmes dont on peut dire qu'elles paient de leur personne!

Fritz LUTENS

(A suivre).

Notes littéraires

Le mois dernier, à cette place, je soumettais au lecteur quelques réflexions sur la méthode critique qu'expose M. Henry Bérenger dans son dernier livre : *La France intellectuelle*.

M. Bérenger fut, il y a cinq ans, mon collaborateur dans un journal dont la vie fut courte, mais qui mourut en beauté, et non sans avoir fait quelque bien. Sous la direction de Maurice Barrès, nous étions là quelques uns, Pierre Denis, Charles Maurras, Amouretti, d'autres encore, qui livrions, pour le maintien de la pensée française et la préservation de la *plante nationale*, d'ardentes et quotidiennes batailles. En ce temps, les demi-intellectuels, non pervertis encore, n'avaient pas commencé leur tapage. Mais quelques esprits clairvoyants pressentaient les assauts prochains et tout le tumulte d'aujourd'hui. M. Bérenger nous donnait de beaux articles, éloquents et fougeux, d'un idéalisme exalté.

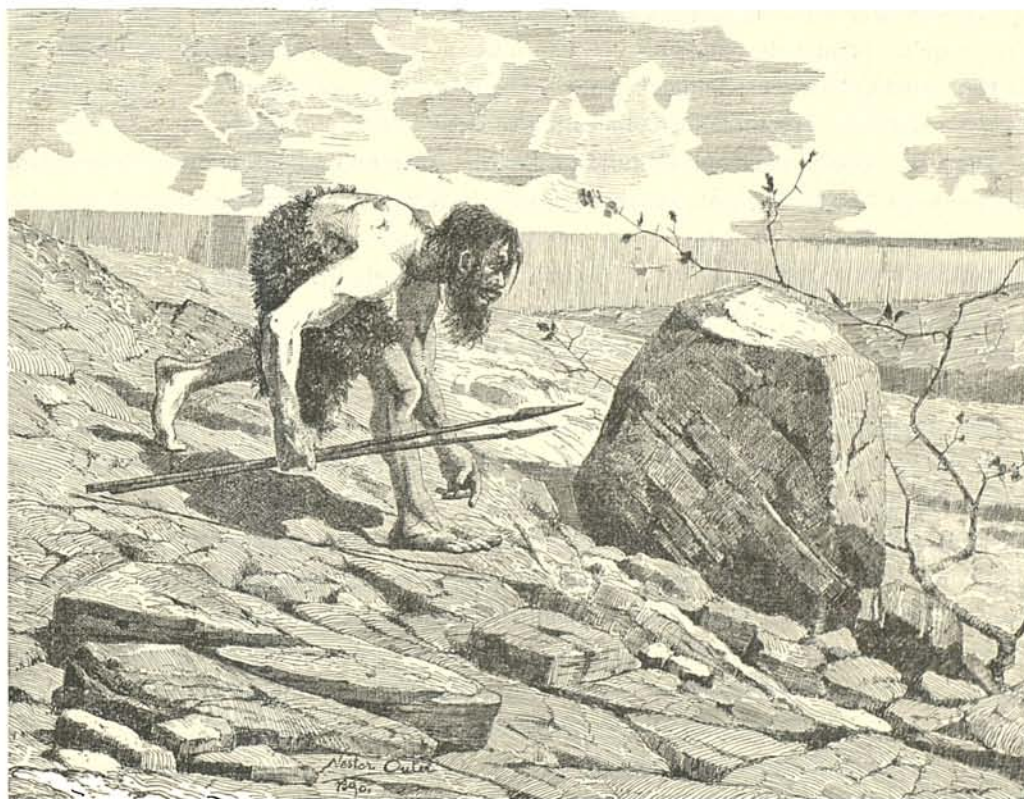
Ce souvenir m'a fait agréable la tâche de louer les qualités brillantes de ce livre où se révèle un écrivain robuste et un explorateur sagace des domaines intellectuels. Pourquoi devons-nous regretter que quelques pages le départent où l'auteur, animé par le bruit des actuelles querelles, s'abaisse au ton de la plus mauvaise polémique !

Laissons cela. Au surplus, si je reviens à M. Bérenger, à la méthode qu'avant de commencer son enquête sur les manifestations, dans tous les genres, du génie national, il nous propose impérieusement comme la meilleure, comme la seule digne de l'esprit et de l'art français, comme celle qui, « historienne de Psyché ranimant les désirs d'Eros, sera vraiment la sœur aînée de la création jeune et la guidera, initiée et exaltée, vers l'art immortel », c'est parce que le livre que je viens de lire et dont je veux dire un mot, *Notre Père des Bois*, de notre collaborateur Ray Nyst, m'apporte aujourd'hui la justification des réserves que je formulais.

M. Bérenger proscrit toutes les formes, passées et actuelles, de la critique. Ni Sainte-Beuve, ni Taine, ni Jules Lemaitre, ni M. Faguet, ni surtout M. Brunetière, n'ont, à son tribunal, trouvé grâce. Pour qui se prépare à porter, devant le public, un jugement sur une œuvre, pour qui veut remplir dignement son office de juge, le premier, l'essentiel devoir est, à son sens, d'aller droit à l'âme de l'écrivain. Ne nous attardons pas en d'inutiles et subtiles analyses. N'essayons pas de connaître, ne nous occupons pas d'apprécier les procédés d'exécution. Gardons-nous d'appliquer les règles abstraites sur lesquelles nous avons coutume d'assurer nos jugements. Que toute esthétique s'efface et désarme devant notre psychologie. Même tenons pour négligeables nos impressions passagères et ne croyons pas avoir accompli notre tâche si nous avons sincèrement reproduit l'éphémère reflet

d'un chef-d'œuvre sur notre âme mobile. Examinons la qualité psychique de l'écrivain, avant de nous occuper de sa qualité littéraire. Toute critique qui veut être judicieuse, sagace et équitable, doit, avant tout, s'appuyer sur une profonde et minutieuse enquête psychologique, par laquelle, conduits jusqu'à la source même de la force créatrice, nous pourrions atteindre le point vital de l'œuvre et de l'écrivain.

Excellente méthode, assurément, s'il s'agit de juger une œuvre jaillie de l'âme, où l'écrivain n'a imaginé une fiction que pour y exprimer les tendances de sa philosophie ou



NOTRE PÈRE DES BOIS : La Plaine, par Nestor Outer.

les vibrations de sa sensibilité.

Mais, en nous dissuadant de toute préoccupation esthétique, en nous exhortant à oublier les règles que nous ont appris à respecter les maîtres de cet art même dont nous prétendons juger les manifestations, surtout en nous conseillant de nous défier de nos impressions, de peur que nous ne les livrions au public comme si elles devaient peser sur son jugement, qui ne voit que M. Béranger nous laisse désarmés et muets, devant les œuvres qui ne sont, à dire vrai, que des créations d'artiste?

Or, *Notre Père des Bois*, est-ce autre chose ?

L'âme des écrivains et les actes de ces âmes sont, d'après M. Béranger, « une matière

spéciale et incomparable qui réclame, pour être analysée et décrite, des méthodes incomparables et spéciales. » Je le veux bien. Mais là où l'auteur n'a point mis son âme, ni le trouble de son cœur, ni les aspirations de sa raison, ni l'émoi de sa sensibilité, là où il nous montre seulement un bel effort d'artiste, sa puissance d'expression, son habileté de composition et d'exécution, quels maladroits critiques nous serions, si nous nous tenions à la méthode purement psychologique et si nous faisons fi des règles et de nos impressions !

Le beau livre de M. Nyst est, au vrai, une pure création d'artiste. N'y cherchons pas autre chose, et surtout ne nous donnons pas le ridicule de nous montrer désappointés et déçus, parce que nous n'y aurons trouvé que cela. M. Nyst a écrit son livre de la même manière qu'un peintre des paysages préhistoriques aurait conçu et composé un tableau.

C'est bien cela. Nous sommes devant un tableau, d'une peinture large, sobre et habile, d'une harmonieuse et puissante composition.

Dans son *Adam et Eve*, M. Camille Lemonnier imagine un homme de notre temps, qui, renié par ses amis, spolié, trahi par sa maîtresse, fuit loin des villes où il a souffert, loin de la société qui a meurtri son âme, vers la pauvreté et la nature. Au fond des bois consolateurs, sous les arches vertes, sous la palpitation des ramures, il boira à larges gorgées « le vin de silence et d'oubli ». Il vivra heureux et libre, solitaire et sauvage, nu comme la lande, et ne regardera plus vers les lumières des hameaux, et le bruit que font les hommes n'ira plus jusqu'à lui.

Un matin, voici qu'il entend rire une femme, d'un rire clair comme le vent et l'eau. Un brouillard léger couvrait la lande et l'air était parfumé de serpolet. Assise dans les fougères, la jeune femme égrappait la fraise des bois et un jus rose mouillait ses lèvres. Il l'enlève et leur vie commence, parmi les doux esprits de la terre. La forêt a passé à leur doigt l'anneau vert. Ils s'aimeront sur des lits de mousse et de fleurs, sous l'œil paternel des arbres, et les plumes des jeunes couvées tomberont dans leurs cheveux.

Écoutez l'hymne panthéiste : « Je pris entre mes bras le tronc rugueux d'un chêne. Mes bras n'en pouvaient faire le tour et il dominait le taillis comme un siècle d'ombre et de feuillages. Une forêt était sortie de ses glands. C'était un des pères de la grande famille verte.

Or, moi, avec l'étroit embrassement de son écorce rude contre ma poitrine, je disais infiniment Dieu ! Dieu ! Dieu ! comme si vraiment le divin amour eut été caché aux moelles de cet arbre immense ! Mes lèvres collées à l'écorce, je baisais comme un sacrement l'arbre vénérable. Et alors du cœur profond des sèves, du bruissement des mouches et des feuilles, il me parut qu'une voix sortait et me disait : « C'est bien moi et toute chose est une part de ma présence infinie. » J'étais là nu et adorant comme l'homme jeune des temps... »

Vous connaissez les récits des Rosny. Prenons *Elem d'Asie*. — C'était il y a vingt mille ans, alors que les hommes d'Europe, les grands Dolicocéphales s'étendaient de la Baltique à la Méditerranée. Un homme de la horde des Pzànns, Vamireh, fils de Zom, chasseur subtil et puissant, beau de stature et fort comme l'auroch, aimait rôder seul sur les collines et marcher à travers la forêt, ou voguer par le fleuve et les ténèbres pour la joie de surprendre les choses secrètes. Il savait manier le burin qui grave sur l'os et la corne, et le ciseau qui taille le bois et l'ivoire.

Un jour il abandonne la tribu et, sa sagaie à la taille, dans sa main droite une massue énorme, les épaules couvertes du manteau d'urus, il va vers ces terres inconnues.

Or, après soixante jours, le nomade s'arrêta et songeait à retourner vers les siens, quand une femme lui apparut, vierge frêle aux très grands yeux et qui ne ressemblait point aux filles d'Europe. « Sa face est pâle comme les nuées printannières et ses cheveux pareils aux moires des étangs par les nuits sans astres. » Il la prend et l'emporte vers l'occident.

Les orientaux le poursuivent. Il leur échappe et parmi les pièges du fleuve, la férocité des fauves, les embuches de la nature, vainqueur de l'homme et vainqueur de l'*inanimé*, il conduit la barque alerte qui porte, par les défilés des îles, la proie ravie aux frères d'Orient, « Elem joueuse ou endormie ».

Demain il présentera l'épouse lointaine aux vieux de la horde et à sa jeune sœur aux bords de chevrette. Aux soirs tièdes, il contera son voyage et par quel vouloir invincible il sut vaincre l'effroi des longues solitudes, et son récit fera tressaillir le cœur des jeunes, et il leur paraîtra plus grand que ce vieillard de cent vingt hivers qui vit s'écrouler les montagnes et le sol s'ouvrir et l'abîme boire les grands lacs...

Intention philosophique dans la fiction de M. Lemonnier. Intention scientifique dans les idylles préhistoriques des Rosny. Rien de semblable dans *Notre Père des Bois*.

M. Lemonnier arrache l'homme moderne à la société qui l'a meurtri, déformé et avili, et le rend, libre et nu, à la nature. Il le conduit aux sources de l'eau antique, qui reconnaîtra dans ce transfuge des civilisations « celui qui s'en venait par les coteaux, aux âges ingénus ». Cet homme est celui qui a dépouillé le mensonge et qui, dans le silence des forêts, écoute la vie, qui trouve Dieu au sein humide de la terre, au cœur des chênes, dans la mélodie des ruisseaux, dans les caresses de la lumière, dans les chansons mystérieuses du vent. « Ma vie, en se mêlant aux ruisseaux et aux arbres, se conforme à l'unité divine ».

Ce rythme panthéiste, nous ne le trouvons nulle part dans le livre de M. Nyst

Les récits de Rosny nous transportent aux temps primitifs où l'humanité s'éveillait, bégayante et déjà consciente de sa conquête. Les races se cherchent à tâtons, dans l'ombre des forêts, par dessus les fleuves et les monts. L'homme balbutie les désirs de son cœur, les aspirations de son âme, les conceptions de son cerveau. L'amour, la haine, la joie de vaincre, l'orgueil d'être fort, de tous ces sentiments il connaît les premiers, les vagues frémissements. Et aussi, et déjà, Vamireh est artiste... « un sourire parut sur sa face pendant qu'il plongeait sa main dans le creux d'un aulne. Il en ramena des grattoirs, des lames, des pointes de silex, des morceaux d'or, de corde, de bois de chêne. Un instant il resta en contemplation devant une statuette, vague encore, dont le sommet de la tête, le front, les yeux approchaient de l'achèvement. Une béatitude le secoua, religieuse et esthétique : — Elle sera terminée avant la pleine lune ».

Non, ce Vamireh qui hésite s'il continuera la statuette ou s'il travaillera à des gravures, n'est point contemporain de l'ancêtre de M. Nyst, qui, à l'entrée de la forêt, peigne le poil de sa fourrure et jette son cri rauque parmi les clameurs de la terre nocturne, à l'heure où la horde affamée, qui suit la lune et les étoiles, passe dans la profondeur des bois...

Nulle part, dans son livre, nous ne voyons que M. Nyst ait été attiré vers les problèmes

biologiques, que le regard de son esprit soit allé aux mystères de la création, aux énigmes de l'univers.

Je sais bien qu'on pourra m'objecter certaines phrases. Celle-ci notamment : « A la face vierge de la terre, l'ancêtre montra les vertus, comme les indignités de la race qu'il annonçait. » Ou encore : « Mais notre race ne devant pas plus être vaincue en industrie qu'en courage ». Et l'on me citera aussi les dernières pages où l'auteur nous montre le jeune père des races, « son sexe ardent lui soufflant à la tête », qui songe à choisir les flancs où il déposera son immortalité, « et part, vers la mère lointaine, animé du « bel orgueil tétu d'avoir une descendance ».

Mais ne sentez-vous pas que ce n'est là que le commentaire d'un geste et que le principal souci de l'écrivain est de préciser, d'éclairer, de mettre dans toute sa lumière, dans tout son relief, dans tout son mouvement, le bel animal humain qui passe dans le décor ?

Et dès lors je me demande, je demande plutôt à M. Bérenger à quoi nous serviraient ici les instruments de psychologie dont il veut que nous chargions nos bras ? A quoi bon fouiller d'un regard indiscret l'âme de M. Nyst, quand nous n'avons qu'à juger une vision d'artiste, à dire quelle impression nous avons reçue du tableau où il l'exprima. Et ne semblerions-nous pas bien nigauds, avec notre trousse de psychologue ?

Le mystère auguste de la forêt, la sérénité des aubes, l'horreur des soirs, à « l'heure où le cœur tremble dans la poitrine des bêtes comme les feuilles aux arbres, » le grandiose hosannah de ces nuits de carnage et d'amour, le galop des fauves, la clameur des mêlées nocturnes, et, dans ce tourbillon d'êtres déchainés, l'animal royal, l'homme, l'ancêtre, qui au seuil de la caverne, peigne sa chevelure et regarde fuir l'eau du fleuve, souple et plate, dans l'immobilité des bois — quand nous aurons dit que le tableau, où le peintre Ray Nyst a mis ces choses, nous donne l'émotion de l'âme et le frisson de la peau par quoi nous sentons l'approche d'un chef-d'œuvre, nous aurons, à mon sens, loué ce beau livre avec plus discernement que si nous y avons cherché le développement d'un dessein philosophique ou d'une enquête scientifique.

J'en veux citer quelques pages qui m'ont particulièrement frappé et charmé.

... Un beau serpent, poli comme du bronze, parut entre les frondes, la tête levée.

Subitement, il plongea du col dans la verdure, comme font dans les eaux, les cygnes. Et rien ne vibra.

Le champ de fougères s'arrêtait à l'entrée du bois; là, elles devenaient de petites espèces souples, croissant à l'ombre, d'une verdure mate, finement dentelée; le corps luisant du serpent y glissa, avec un froissement satiné et encore une fois il leva sa tête élégante au-dessus du feuillage et de ces yeux immobiles, en fer de lance, regarda l'immobilité.

Allongeant le col, il atteignit, à hauteur d'homme, la branche basse d'un grand sapin; s'enleva, la queue trainante, et se noua à une branche, plus haut; passa la tête par dessus et se laissa redescendre en nœud dans les franges du sapin jusqu'à moitié du sol. Il resta là, à se balancer vers les fougères; après un temps, il s'étira sur la branche, la couvrant de la luisante armure damasquinée de ses écailles, depuis le tronc jusqu'à l'extrémité, où il cacha sa tête dans le bouquet tendre du feuillage.

Et alors, le serpent siffla, avec le bruit de la brise passant sur le tranchant d'une feuille de roseau.

En dehors de la fougère, rien ne semblait l'intéresser ; ni les oiseaux qui avaient fui avec un cri strident, ni les lièvres qui avaient bondi sur les feuilles, ni les corbeaux affairés qui s'étaient élevés au-dessus de la forêt, en tournoyant ; il n'avait pas détourné ses pupilles pointues ; d'ailleurs, il n'indiquait nullement l'attitude musculeuse du guet de chasse, au contraire, son corps adhérait à la branche mollement.

Une odeur musquée, se mêla doucement au parfum résineux du sapin et en même temps le serpent sifflait plus vivement : une fronde avait peut-être remué dans la fougère. L'air, autour du serpent, devint plus odorant et celui-ci jeta sa queue comme une mèche de fouet autour de la branche pour se laisser couler jusqu'au sol.

L'amour le travaillait aussi dans sa peau froide et il était entré dans le bois, afin de profiter du peu de brise qui soufflait hors du bois, vers la plaine, pour transporter aux femelles en amour, avec son appel, le parfum séducteur de son sexe.

Il avait la tête grosse comme une tête d'agneau ; quand il passait dans les rayons qui perçaient la feuillée, ses cornées étincelaient et les écailles neuves de ses replis ruisselaient d'éclat.

Sur les petites fougères qu'il avait écrasées en un vaste nid, il s'enroula et dressant la tête, il recommença aussitôt de siffler.

Une agitation extrême remuait ses écailles qui lançaient de la lumière et sa queue vibrait de la pointe, contre des tigelles sèches, en faisant dans l'air un cliquetis monotone, qui dura sans interruption.

Il ne s'arrêtait que parfois de siffler ; puis reprenait, dans l'atmosphère silencieuse, le museau immobile et la tête levée.

Certainement la fougère pouvait avoir tantôt bougé : quand le mâle eut encore sifflé durant tout le long temps qu'il fallut à un lent nuage sorti de l'orient pour disparaître dans l'occident, la fougère s'agita, vers sa lisière, et une femelle amoureuse en sortit, glissant sa tête sur le sol parfumé.

Il recula la sienne, en élargissant ses anneaux ; elle dressa son col en s'enroulant étroitement ; elle le regarda d'en haut ; lui, d'en bas, en faisant vibrer l'air d'un cliquetis plus vif et répandant un arôme plus chaud, qui plurent l'un et l'autre, car avançant son très fin museau vers le mâle aplati, qui élargissait encore ses vastes anneaux, d'aise, elle palpa, avec sa langue preste, les grandes écailles lisses de son front.

En agitant la queue, le mâle parfumait l'air plus violemment toujours.

Il ne sifflait plus, il aplatissait de plus en plus sa tête contre le sol, au milieu de l'énorme spirale que faisait son corps ; les joues gonflées, et sans bouger de place, d'un mouvement ondulatoire, il se faisait, en circuit, reluire dans la lumière. La femelle, charmée, le caressait en promenant sa langue affairée et enfin, l'amoureuse, l'ayant bien tâté, passa par dessus ses replis, et d'elle-même, se laissa glisser dans la spirale.

En courbant les verdure, ils rapprochèrent leurs queue d'une détente flexible et elles se longèrent, avec perfection.

Puis, ils demeurèrent immobiles, comme les bois, — et il sembla que l'amoureuse et son mâle, malgré leurs pupilles droites, se fussent endormis dans leur vaste nid de fougères.

Les corbeaux étaient redescendus depuis longtemps dans les ramures et avaient repris les soins de leurs plumes et de leurs nids ; quelques-uns dirigeaient leur vol lent, vers les rocs de la vallée, d'une aile plus lasse et plus terne ; l'éclat du ciel était, en effet, pâlisant ; sa lumière se reployait, comme l'éclat d'une corolle qui s'est flétrie à briller ; sa lumière, maintenant, d'un blanc de cendres, commençait à prendre des teintes roses, vers l'occident.

Le silence n'était plus celui de l'écrasement, c'était l'heure suave où dans les vents tournants, recommence de passer le frisson de l'existence individuelle. Une fraîcheur montait déjà du fleuve, jusqu'aux plaines; et des plaines, le vent commençait à souffler en brise vers la tiédeur des bois; les lisières frémissaient; la rumeur d'un flot long passa dans les grandes fougères pour expirer au loin, et les deux serpents, dans leur nid, virent s'agiter les feuilles; alors, l'un devant l'autre, ils percèrent le fourré et disparurent sans bruit, la brise entra dans les bois comme une chanson.

... Le vieux mâle à la tête grave, devant ce rival décidé, dont l'ombre grandissait, se leva, et sur place tendant la gueule, fit éclater son tonnerre de guerre dans la forêt.

La feuillée trembla comme des franges d'argent.

Ce fut défi accepté aussitôt.

L'autre mâle tend le cou et se met au trot, en rugissant.

Hou! c'est un trot qui fait trembler le sol.

Du coup, le tapage est devenu infernal.

Il sent la guerre et la mort dans le hallier: les chacals jappent contre l'adversaire, de leurs voix stridentes, et courent entre les pattes des hyènes taciturnes; les jeunes lions, tous ensemble, donnent de la voix, pour la femelle excitée qui leur répond, mais ce sont voix d'amour et non de guerre et ils rugissent à distance.

Seul auprès d'elle, le vieux mâle court, va et revient, il fait lisière entre elle et son rival, le corps presque rasé, le crin volant; il va d'un train d'enfer, sur six pas de long, le mufle au sol.

L'ancêtre regardait, avec curiosité, monter le flot; il s'était arrêté de cueillir des feuilles et se tenait étroitement, des deux mains, si réjoui de voir besogner la mort! La bouche ouverte, il fit tout-à-coup, han! et au même moment, du ciel serein parut tomber la foudre sur la forêt: le vieux mâle fut jeté sur le flanc et il roula terrassé.

La besogne allait vite.

Il se secoua violemment et l'on entendit clàquer la peau arrachée de ses flancs, puis un égouttis précipité sur le sol, le sang des troupeaux ruisselait de ses veines déchirées; la glorieuse bête lécha sa peau qui pendait comme un feston de pourpre, souffia hors de ses naseaux le sang qui venait de s'y introduire et les dents grinçantes, recommença la même course, en face de la lionne, allant son train d'enfer, sur six pas de long.

Il arriva que la terre, trempée de sang, devint glissante et le lion, irrité, tomba plusieurs fois sur sa mâchoire: il se relevait, le crin sur les yeux, en rugissant, quand la foudre, une seconde fois sembla fracsser la forêt, et il roula de nouveau par terre, avec son adversaire sur le dos.

C'était un lion tout fauve et qui portait sa tête comme une montagne.

Tout blond dans la clarté de la lune, il surmontait l'autre, aux épaules, comme un mont écroulé sur un mont, avec un ruisseau de sang qui gargouillait à ses narines.

Le vieux mâle resta un moment immobile, la peau comme frissonnant à la mort; puis, avec un rauquement sourd, il saisit la cuisse du lion blond et la broya d'un coup de dents. Alors, le lion blond, se lança contre la face du vieux mâle, mais celui-ci, le renversa, le dos en terre.

Les chacals et les hyènes virent bien qu'il ne saurait plus se relever, avec sa cuisse cassée; ils menèrent hurlements et glapissements; l'homme haletait sur sa branche; c'était bonne affaire qu'un lion de cette taille de moins dans les forêts, il eut crié de joie s'il n'avait

craint d'effaroucher sa rivale à lui, la lionne, maintenant qu'il était, plus que jamais, mis en haleine de combat par le bel égorgement qui se faisait à ses pieds, dans ces masses de crins noirs de sang, qui rebondissaient tour à tour sur le sol et se heurtaient aux troncs des arbres.

La mort avait besogné pour tous deux ; ils se séparèrent d'une détente brusque, avec un formidable rugissement et se réfugièrent dans les ombres. Comme une honte de leurs pauvres chairs sanglantes et de leur hideur de bêtes mortes. Ils se tinrent cois, dans une funèbre résignation.

La lionne miaulait, vers l'un et vers l'autre.

Ils ne répondaient plus.

Le beau lion blond, aux crins opulents, avait la face percée d'un flot de sang qui coulait de l'orbite. Assise sur son séant, la lamentable bête se passait la patte sur son orbite vide, comme pour chasser ce qui l'eût empêchée de voir, et léchait le sang qui gouttait le long de son mufle. Mais ce n'était pas tout. sa pauvre chair de bête glorieuse, la vie précieuse, était humiliée jusqu'à la mort : ses intestins traînaient en lambeaux sur la mousse ; percé de plaies, le vaillant lion se sentait détruit et il fléchissait à tout instant sur ses pattes de devant, comme d'un sommeil qui n'allait pas tarder à l'abattre, le mufle en terre, sa grosse tête sur les dents.

L'autre aussi se tenait coi, dans l'ombre, les pattes écartées et debout, la queue raide. Le sang s'égouttait sous son poitrail, avec le bruit lent, de l'eau qui coule des ramures dans un ruisseau, sur la fin des orages ; les poumons déchirés, il étouffait, avec un rauquement sourd, la gueule tendue, la mâchoire broyée ; elle tremblait et pendait en loque dans sa barbe.

Il secoua sa langue, d'où vola une écume sanglante, et se dressa d'un bond de guerre ; mais il retomba. le mufle dilaté, entre ses pattes, dans un éclaboussement de sang.

Toute la nature, enfin, respira.

L'homme eut plus de joie qu'il n'en avait espéré ; au lieu d'une victime, le hallier était débarrassé de deux mâles redoutables.

La lionne vit bien qu'elle n'avait plus rien à attendre de ces moribonds, elle passa près du vieux mâle en le le regardant, et se lécha longuement une patte, qu'elle venait de maladroitement poser dans une flaque de sang ; puis elle s'éloigna, en recommençant de miauler de sa belle voix moelleuse et profonde. Les jeunes mâles s'en allèrent à pas couverts, l'un après l'autre la rejoindre ; toute la troupe disparut dans le bois profond, avec des rugissements de jeunes bêtes s'essayant à l'amour et à la mort.

On a, je crois, reproché à M. Nyst d'avoir laissé voir, en quelques endroits de son livre, qu'il gardait des récits préhistoriques de Rosny, un souvenir trop fidèle. Des critiques ont noté, d'un air entendu, qu'avant l'auteur de *Notre Père des Bois*, d'autres écrivains, et non des moindres, avaient raconté des batailles de lions, et le mystère nocturne de la forêt frémissante, et l'appel inarticulé de l'homme des cavernes, parmi la pompe immobile des bois, des plaines et des fleuves, aux heures apaisées et solennelles de l'aurore qui fait rentrer les fauves au taillis, après le carnage des clairières, — ou dans le silence funèbre des soirs, quand la terre déjà tremble sous le galop des bêtes, lâchées dans l'horreur des ténèbres. . .

Voir partout des plagiaires est une manie très répandue. Une aventure récente, assez ridicule, et qui fit quelque bruit, a fort animé les dénonciateurs de larcins littéraires. Presque toujours, ces querelles sont puérides et niaises, bonnes à amuser les experts en écriture. Ici

tout reproche d'imitation déloyale et frauduleuse, serait, à mon sens, particulièrement injustifiée.

Eh oui ! dans *Elem d'Asie*, comme dans *Notre Père des Bois*, le sang des fauves rougit les prairies, les lions remplissent la forêt de la magnificence de leurs amours et de l'horreur des carnages, et les aubes sont sereines, et les nuits pleines de clameurs, et l'ancêtre, à la fourrure d'ours, jette son cri dans la vallée, sonore indéfiniment...

Mais quoi, le préhistorique n'est-il point un fonds commun ? Et l'homme des cavernes n'est-il pas un personnage banal, — et tout-à-fait tombé dans le domaine public ? Tel, dans le théâtre moderne, le gentilhomme coureur de dot, le politicien vénal et véreux, ou encore l'honnête ingénieur.

S'il n'était pas quelque peu ridicule de chercher la petite bête parmi tous ces grands fauves, peut-être pourrions-nous concéder aux critiques dévorants qu'excite à ce point l'odeur de la contrefaçon, qu'en deux ou trois passages, M. Nyst semble avoir montré quelque préoccupation de se différencier, dans le détail, de ses devanciers, comme s'il eut voulu montrer ainsi que le souvenir d'aucun modèle n'était resté dans sa mémoire, en sorte que, pour qui le voudrait coupable, il se trahirait plutôt là où il paraît démarquer, que là où il semble copier.

Mais j'aurais honte, devant ce beau tableau, qui révèle une puissante personnalité d'artiste, de m'attarder à ces ridicules enfantillages.

J'ai dit d'ailleurs, — et c'est l'essentiel, — combien l'inspiration, la conception, l'intention sont différentes dans les récits de Rosny et dans le livre de M. Nyst.

Vamireh n'est point l'homme des solitudes. Déjà il n'est plus l'animal instinctif que nous montre M. Nyst. Il vit dans sa tribu, et ceux de sa horde se sont donné une organisation sociale. Il a une mère, une sœur, des frères. Il sait le nom de ses ancêtres et s'enorgueillit de leurs exploits. Dans sa course audacieuse vers les terres inconnues qu'il veut découvrir pour les siens, il rencontre l'épouse. Il connaît la joie de la ravir, la douceur de la protéger et de l'aimer. Il est l'homme qui s'éveille aux sentiments qui feront tout le mouvement de l'humanité et rempliront la vie des générations, et aussi aux émotions de l'esthétique et aux appels de la beauté. Voyez-le, dans l'île où s'arrêta sa barque, sculpter, artiste amoureux, une statuette ! De plus, il est industriel. Il fabrique des armes. Il sait les plantes qui guérissent.

Notre distingué confrère d'Arsac écrivait, dans le *Soir*, le mois dernier : « On en voudrait presque à M. Nyst d'avoir si bien, trop exactement situé dans le tableau « celui qui était d'une race agile et vaillante ». Par moments on souhaiterait lui voir accomplir quelque acte décisif, on aimerait être témoin d'une conquête capitale, lui entendre proférer un mot très simple, lui voir attacher le premier silex au bout d'un bâton. »

Ces « actes décisifs », ces actes qui ne sont plus des gestes instinctifs, mais les signes d'une volonté consciente, Vamireh les a accomplis. Et près de lui, près du beau géant roux qui a des délicatesses d'amoureux et d'artiste, dans quel recul farouche s'enfonce le père sauvage des races, qui nous apparaît, au seuil des cavernes, comme « une fourrure ondulant de la tête aux pieds, sa chevelure emmêlée dans les poils d'une peau d'ours qu'il soutient, fermée sur sa poitrine, avec ses doigts ».

Baitus a écrit dans la *Libre Critique*, sur *Notre Père des Bois*, un article qui est d'une belle venue et qui finit ainsi : « Et voilà *Notre Père des Bois* qui est un grand et bon livre, puisqu'il nous donne la joie de l'amour puissant, et tel qu'il vient de s'affirmer, je voudrais qu'il puisse prendre dans l'œuvre future de Ray Nyst, en laquelle j'ai confiance, la valeur d'un soubassement ferme et hautain pour la statue qu'il va dresser. L'homme va venir après l'ancêtre ».

Eh bien ! non ! je ne l'entends pas venir, le fils de l'ancêtre, l'homme de demain, non plus que je ne discerne ici l'intention de nous faire penser à la « merveilleuse circonstance qui, sur un des millions d'astres qui peuplent les espaces », fit naître l'animal humain. Et l'auteur, quand il promène dans le large et puissant décor qui est son livre, l'ancêtre solitaire, ne regarde pas vers les descendants. Je l'ai dit, et j'y insiste, parce que là me paraît être la marque essentielle et caractéristique de son œuvre, M. Nyst n'a songé ni aux origines ni aux fins. Il n'a pas pris sous sa plume, sous son pinceau, dans un dessein de démonstration biologique, un instant de l'humanité naissante. Il n'a pas eu la pensée de nous dire *scientifiquement* ses bégaiements obscurs, ni ses combats formidables contre la faune préhistorique. Il a en cette vision d'artiste : la terre jeune, la terre vierge, pendant trois jours et pendant trois nuits. Et sur cette terre, qu'il peint dans un sentiment d'admiration filiale, il a lâché, parmi le mystère des forêts, dans la blancheur des aurores ou dans l'horreur des nuits, les bêtes et l'homme. *La Forêt, La Plaine, Les Faunes, La Terre, La Race*, sont les cinq panneaux où se déroule cette vision, et je ne saurais mieux dire que mon confrère du *Soir* : « Nyst n'a pas cherché des actions *centrales*, il aurait perdu son point de vue. Il s'est volontairement détaché de l'idée. Un sujet et un décor — l'homme est arrivé là tout seul, à sa place, prendre naturellement le milieu du tableau, avec les faunes, puisqu'ils étaient ensemble les races rivales qui se disputaient la suprématie dans les forêts ».

Au surplus, ne dirait-on pas qu'aux dernières lignes de son livre M. Nyst s'est plu à déconcerter, par le geste final de son héros, les commentateurs peu compréhensifs. Comparez Vamireh, le beau ravisseur, qui, triomphalement, présente à sa tribu la frêle asiatique enlevée aux frères d'Orient, à notre père des bois, qui va vers l'ombre des forêts, courbé, les yeux à terre. Ses épaules sont couvertes d'une peau de lion, où se mêlent ses cheveux roux, et dont la queue flottante frappe pas à pas ses talons... Et sans lever la tête vers les corbeaux immobiles et muets qui le regardent, il continue de manger les mures sucrées qu'il a cueillies au soleil...

PAUL PASCAL.

Par suite d'un retard dans la gravure des illustrations qui devaient l'orner, l'article de notre collaborateur CLAUDE sur « l'Exposition du Cercle Travail » ne pourra passer que dans notre prochain numéro.

Pile et Face

CONCOURS HIPPIQUE

Malgré le ciel gris, le vent, les ondées menaçantes, ce fut comme chaque année une belle fête de l'élégance et de la grâce féminine. Un peu sportive, aussi, mais prétexte plutôt que but. On regarde davantage les toilettes que les chevaux, et pas un seul parcours, si brillant fut-il, ne remporte le succès qu'obtient le simple passage d'une de nos jolies mondaines, en ses atours neufs et sensationnels. Beaucoup de *flirt*, comme toujours; la galerie supérieure, — cette fameuse galerie où l'on n'accède que par le plus impraticable des escaliers — est un champ clos où se succèdent les passes d'armes les plus discrètes et les plus émouvantes. Et l'atmosphère est comme saturée d'une odeur de poudre et de ris.

Du monde tous les jours, et foule compacte à la fête militaire qui clôturait la réunion. Cette fois, c'est l'encombrement, l'envahissement, l'investissement. Le grand hall est comble. Aux loges, aux tribunes, aux gradins, dans les galeries supérieures et latérales, c'est la foule étroitement serrée, pressée, et joyeuse, car le spectacle qu'elle attend est de ceux que tout le monde goûte, — que l'on soit sportman, militaire ou simple pékin.

Les 38 et 39^e batteries à cheval (du 4^e régiment d'artillerie), auxquelles est dévolu le soin de distraire et de passionner tout ce monde, sont arrivées de Louvain.

Elles sont commandées par le major Lotin, les commandants Duvivier et Seeger, les lieutenants Bernard et Jacob, les sous-lieutenants Verheyden et Sirejacob. C'est à ces messieurs qu'il convient avant tout d'adresser les félicitations chaleureuses pour le beau travail si original et si émouvant qu'exécutent les hommes placés sous leurs ordres. Les exercices sont choisis avec discernement et demeurent purement militaire sans cesser un instant d'être intéressants. Le danger de ces spectacles est d'être ou trop techniques ou trop simplement décoratifs. Les organisateurs de la fête ont très heureusement évité ces écueils.

A 2 h. 1/2 précises, la porte du Hall qui donne sur le terre-plein de l'arc-de-triomphe est ouverte et voici que pointent, le mousquet à la cuisse, les deux éclaireurs de l'escorte royale. La foule se lève, la musique entonne la *Brabançonne* et tandis que l'escadron de guides se range en bataille, l'étendard au centre, voici la voiture royale, attelée à la Daumont et précédée de ses deux piqueurs.

Le Roi est en petite tenue de lieutenant-général. La princesse Clémentine, très en beauté, est assise à ses côtés. Notre charmante princesse porte une jolie toilette gris-mordorée à grands revers blancs, chapeau bergère blanc aussi.

Dans les trois autres calèches de la Cour ont pris place les personnages de la suite royale, les généraux Bricoult et Donny, les majors comte du Chastel et baron d'Oldoneel, le comte d'Assche et M^{me} la comtesse du Roy de Blicquy.

En deux autres voitures, LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre, et le prince Albert, accompagnées du comte de Grunne, du lieutenant Lippens et de M^{me} la comtesse de Lannoy.

S. M. la Reine, insuffisamment rétablie, n'assiste pas à la fête.

La journée débute par un concours de chevaux d'armes auquel prennent part onze concurrents et dont le prix unique est remporté par Royal, au sous-lieutenant Demaret.

Mais voici qu'une sonnerie gaïement enlevée annonce le commencement de la fête militaire.

Au seuil de la piste apparaît le groupe des trompettes de l'artillerie, au sombre uniforme que relève le jaune de leurs épaulettes. Puis ce sont les huit pièces, traînées par leurs chevaux irlandais, robustes et rapides, plus enlevés que nos ardennais des batteries attelées, et de robe plus sombre. Les pièces défilent par sections, à deux de front, suivies par leurs servants à cheval, huit hommes par pièce. Elles font le tour de la piste, au pas, puis se divisent par batteries, et après une volte, viennent se ranger en bataille devant la loge royale. Un coup de sifflet comman-

dant : Les sabres s'érigent, droits et immobiles, devant la poitrine des hommes, les trompettes sonnent aux champs, le Roi, debout, porte la main au képi. C'est le salut au souverain, très simple, très beau dans sa mise en scène connue. Et la salle déjà prise applaudit.

Nouveau coup de sifflet. Les sabres rentrent au fourreau, les servants se divisent en deux groupes qui s'en vont se ranger aux deux extrémités de la piste. Et c'est sous le commandement du commandant Duvivier, l'évolution des pièces attelées qui commence. Les huit canons vont et viennent, dessinant sur le sable de la piste de capricieuses figures au trot régulier et soutenu de leurs vigoureux attelages. Pas une faute, pas une hésitation, malgré l'absence de commandement visible : Un léger coup de sifflet suffit à provoquer les combinaisons les plus enchevêtrées, les voltes, les virages, les changements de ligne les plus compliqués, et jamais une pièce n'est en retard de l'autre. L'ensemble et la régularité du travail sont surprenants.

Mais c'est au tour des servants à montrer leur savoir faire. Les batteries vont les remplacer aux extrémités de la piste, cependant que les 16 sous-officiers, brigadiers et canoniers, sous les ordres du commandant Seeger, exécutent un carrousel extrêmement pittoresque. Les figures en sont heureusement rajeunies, et l'on remarque notamment les modifications apportées à l'éternel « moulin » qui prend ici des combinaisons imprévues et nouvelles. A signaler encore dans cet exercice une brusque rupture de la formation en cercle, exécutée avec un ordre remarquable. Le public enthousiaste applaudit et voudrait bisser.

Nous arrivons à la troisième partie. C'est un carrousel combiné des pièces attelées et des cavaliers, d'abord au trot. Deux formations en croix, l'une avec les pièces débordant aux angles, l'autre avec les pièces tournées vers l'intérieur sont particulièrement goûtées. Mais voici que les deux batteries prennent le galop. Et c'est dès lors, dans cette grande piste qui semble trop petite, une chevauchée magnifique, dont frémit toute l'assistance. Et virent et voltent et se croisent les canons emportés comme plumes parmi la galopade, sans que jamais se ralentisse le mouvement, même aux tournants raides, jusqu'au moment où brusquement le tout s'arrête : Les hommes ont mis pied à terre, on court aux pièces, on décroche les

caissons, on démonte les roues, sur lesquelles la pièce est couchée; c'est la mise en batterie et la manœuvre de force. Une sonnerie d'alarme; les pièces sont remontées, les roues remises, les hommes à cheval, le tout s'ébranle; cinquante secondes entre le signal et la mise en route!

Et la galopade reprend. Nouveaux virages, nouveaux croisements et charge finale, par batteries, devant la tribune royale.

Le public, emballé, réclame une reprise.

Mais tandis que le Roi félicite les officiers commandants, voici que de nouveau apparaît, sous la base de l'arcade, le rouge escadron des guides de l'escorte. La salle, toute entière, se lève, contemplant le somptueux départ royal, encore des sonneries, des lambeaux de *Brabançonne*, des éclairs d'acier et des ébrouements de chevaux. Et le cortège, encore une fois, égaie la piste de son luxe archaïque, passe, disparaît, va jeter son éblouissement par les verdure du Parc envahi!

Adieu, le Hall, — à l'an prochain!

Louvain. (De notre correspondant spécial, 20 mai 1899. — L'élégante salle des fêtes de *La Société de la Table ronde* réunissait mardi dernier une affluence extraordinaire. Des noms en vedette sur le programme de la soirée avaient séduit tous les amateurs de belle musique : c'étaient M^{lle} Julia Milcamps, la distinguée artiste du théâtre de la Monnaie, puis MM. Chiaffelli, un des plus brillants élèves du maître Ysaye, Doehard, violoncelliste, et Delune, pianiste, tous premiers prix du Conservatoire de Bruxelles.

Ces artistes ont tenu tout ce qu'ils promettaient de plaisir à les entendre. M^{lle} Milcamps a interprété avec brio l'air du rossignol des *Noces de Jeannette*, puis s'est révélée fine diseuse dans deux charmantes mélodies, *Fleur des Eaux* de Léon Du Bois et *Si j'étais Jardinier!* de Chaminade. M. Chiaffelli a fait apprécier sa virtuosité réellement merveilleuse dans un *Andante* et *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns, dans le *Zigeuner Weisen* de Sarasate, et dans un fort bel adagio, *Aspiration*, de Léon Du Bois, directeur de notre Ecole de Musique, auquel l'assistance a fait une ovation chaleureuse. MM. Doehard et Delune nous ont joué du Chopin, du Schubert, du Beethoven, de façon à se faire applaudir.

H. L.

Tablettes Héraldiques

Le 6 mai dernier on a célébré à Anvers le mariage du comte Gonzague Moretus de Bouchout avec sa cousine Mademoiselle Elise Moretus. Le jeune marié est fils du comte Ludovic Moretus de Bouchout et de la comtesse, née Geelhand. La jeune mariée est fille de feu Monsieur René Moretus et de Madame, née comtesse de Theux, fille de l'ancien Ministre de ce nom.

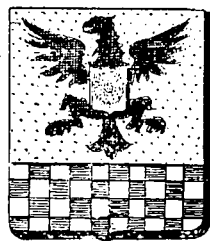
Tous deux appartiennent à cette famille Moretus qui, dit le baron de Stein, doit sa notoriété et son illustration à l'exercice d'un art qui, dès son origine fut toujours placé dans l'estime publique et rapprochaient ceux qui s'y livraient des savants et des lettrés dont ils furent à la fois les auxiliaires et les émules dans le domaine de l'érudition et de la littérature.

Héritiers des Plantins, les Moretus ne laissèrent pas déchoir entre leurs mains la renommée du célèbre imprimeur. Ils occupèrent depuis longtemps un rang élevé, qu'ils se faisaient encore un honneur de diriger la typographie qui conserva son nom de *Plantinienne*. Les ateliers existent encore et ont gardé tout leur mobilier. On y montre les planches gravées sur cuivre et sur bois qui ont servi à illustrer les éditions magnifiques données par Plantin et ses successeurs. Dans le bel hôtel contigu, on voit les dessins originaux sur lesquels les gravures ont été exécutées. Ces dessins et les nombreux portraits qui ornent les salles sont dûs aux grands maîtres de l'École flamande. La bibliothèque avec ses manuscrits et ses beaux livres anciens, et le caractère sévère de sa décoration nous reporte au temps où elle servait de lieu de réunion aux savants illustres que « l'Architypographie royale » attirait de tous les pays de l'Europe. Tout cet ensemble merveilleux connu partout, sous le nom de Musée Plantin, est conservé avec un soin religieux qui témoigne du respect que la famille garde pour les souvenirs de berceau.

Jacques Moerentorf habitant de Lille, y eut un fils, Jacques qui vint se fixer à Anvers pour y exercer le commerce et fut reçu dans la bourgeoisie de cette ville vers 1542. De sa femme

Adrienne Gras, celui-ci laissa un fils, Jean Moerentorf, baptisé le 22 mai 1543 qui avait embrassé le métier d'imprimeur et était employé dans la maison Plantin depuis l'âge de 15 ans. Ayant épousé Martine Plantin fille de Christophe le célèbre imprimeur, il rendit tant de services à ses beaux parents que ceux-ci lui légèrent leur imprimerie et tous les livres imprimés dans les magasins d'Anvers et de Francfort. C'est là la noble origine de l'immense fortune des Moretus.

De la fille Plantin, Jean Moerentorf eut entr'autres enfants un fils appelé Jean également. Ce fut lui qui, avec son frère Balthazar latinisa son nom et fut le premier à porter le nom de Moretus. Son petit fils, possesseur et héritier de l'imprimerie paternelle fut anobli par le roi Charles III d'Espagne, par lettre du 1^{er} septembre 1692



MORETUS

et le même prince permit à son fils, par lettre du 3 décembre 1696, d'exercer la profession d'imprimeur sans déroger à la noblesse. Tous ces personnages sont les ascendants directs des nouveaux mariés d'aujourd'hui.

Cette célèbre famille s'est alliée aux meilleures du pays : de Sweert, de le Flie, de Neuf, de Vlieghe, de Pret, de Mont de Brialmont, de Borrekens, de Baillet, van den Berghe, Geelhand, du Bois de Nevele, de Vinck, de Rennette, d'Hoogvorst, van Havre, van Colen, Colen, van Ertborn, de Bergeyck, van de Werwe, della Faille, Gillès de Pélichy, de Theux, etc.

Armes : D'or à l'aigle de sable portant sur la poitrine un écusson de gueules, chargé d'une ombre de soleil d'or; à la chompogue échiquetée d'argent et d'azur.

Le mois dernier on a célébré à Nice, le mariage de S. A. le prince Eugène Murat avec M^{lle} Violette Ney d'Elchingen.

Le prince Eugène Murat est fils du prince

Louis-Napoléon Murat, ancien officier d'ordonnance du roi Charles XV de Suède, et de la princesse, née Eudoxie de Somow, princesse douairière Orbeliani. Il est le petit fils de Napoléon-Lucien-Charles Murat, prince de Ponte-Corvo, et arrière petit fils de Joachin-Napoléon Murat, roi de Naples.



MURAT

On connaît l'histoire de Murat. Elle n'est pas moins heureuse aux débuts, elle n'a pas une fin moins tragique que celle de son impérial beau-frère. Je vais la résumer.

Murat naquit le 25 mars 1771 à la Bastide-Fortunière, près Cahors, où le père du futur roi, tenait une modeste auberge. Entré comme simple soldat, il parcourt, grâce à son impétueuse vaillance, toute l'échelle des grades. Il était parvenu à celui de général de division lorsqu'il épousa Caroline Bonaparte, sœur cadette du premier Consul. En 1804, Murat fut créé prince français, Altesse Impériale, prince grand Amiral de France. En 1805 il est prince italien et Altesse Royale; en 1806 grand duc de Clèves et de Berg. Enfin en 1808, il couronne cette étourdissante carrière en montant sur le trône de Naples. En 1810 il reçut encore la principauté de Ponte-Corvo. Mais les années sombres arrivent vite. En 1814 il fut contraint de quitter son royaume. Il fait alors une tentative pour le reconquérir, est battu à Tolentino,



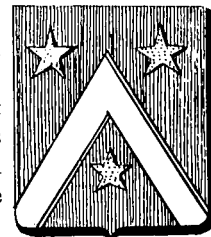
NEY

fait prisonnier à Pizzo eu 1815, après une audacieuse marche en avant, faite en plein pays soulevé, est jugé et fusillé au château de Pizzo le 13 octobre 1815. Ses restes même n'ont pu être retrouvés malgré les recherches qui ont été faites tout récemment. Sa sœur avait épousé

le prince de Hohenzollern Sigmaringen ce qui allie la maison de Murat à la famille impériale d'Allemagne.

Armes : Coupé au 1 porté d'or au cheval cabré de sable; au 2 d'or à 3 jambes de carnations aboutées, placées en paire et réunies par une tête aussi de carnation. Sur le tout, d'azur à l'aigle impériale d'or empiétant un foudre du même.

M^{lle} Violette Ney d'Elchingen est fille de feu Michel Ney, duc d'Elchingen et prince de la Moskowa, colonel de cavalerie et de la Duchesse née Heine. Elle est l'arrière petite fille de Michel Ney, né à Sarrelouis en 1769, maréchal de France, appelé par Napoléon le *Brave des Braves*, créé duc d'Elchingen en 1808 et prince de la Moskowa en 1812 et qui périt si misérablement après les cent jours, victime de son dévouement à la cause bonapartiste.



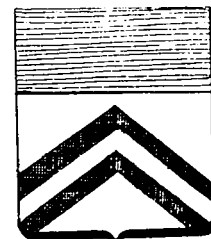
LUZY

M^{lle} d'Elchingen est la sœur du prince de la Moskowa qui épousait l'an dernier la princesse Eugénie Bonaparte, et de M^{lle} Cécile d'Elchingen mariée au prince Joachim Murat, cousin germain du prince Eugène.

Ney porte : D'or à l'écusson d'azur chargé d'une orle d'or et accosté de deux mains tenant des bodelaires de sable, adossées; à la bordure d'azur au chef de gueules, semé d'étoiles d'argent.

M^{me} la marquise de Monspey est décédée le 23 avril dernier en son château de Vallière, Rhône. Elle était née de Luzy de Pélissac et appartenait à une ancienne famille originaire du Charolais et du Nivernais. Cette famille était représentée, en 1866 par Noble Claude de Luzy de Pélissac qui avait épousé Françoise de Fromenteau.

En 1709 Henry de Luzy de Pélissac fut institué héritier universel de son cousin Joseph-François d'Arvillards, baron de la Roche et de la Bâtie d'Allevard à charge de relever son nom et ses armes. A la fin du siècle dernier, le chef de cette famille était Louis-Henry-Vincent de Pélissac, capitaine au régiment de Bretagne, dont le fils, époux de Sophie de Grand, prit le titre de marquis. C'était le grand père de la marquise de Monspey.



MONSPEY

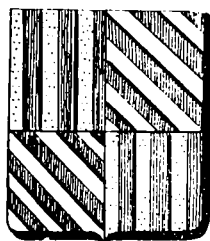
La maison à laquelle appartenait le mari de la défunte et dont il était le chef est issue d'ancienne chevalerie. La tradition la dit originaire

d'Angleterre. Elle se serait établie en Bresse, dans la personne de Georges de Monspey, Damoiseau en 1839. Cette maison a tenu un rang distingué à la cour et dans les armées des Ducs de Savoie. Elle a donné des gentilshommes ordinaires de la Chambre, des officiers supérieurs, des prélats, des chanoinesses, etc. Elle possède les titres de comtes de Vallières, barons de Beost et de marquis de Monspey; son chef actuel est le marquis de Monspey, marié à M^{lle} de Sinety. La marquise de Monspey ne laisse qu'une fille, M^{me} la comtesse de Sparre.

de Luzy porte : de gueules au chevron d'argent, accompagné de trois étoiles d'or.

Monspey porte : d'argent à deux chevrons de sable; au chef d'azur.

Le prince de Lucinge-Faucigny est mort le mois dernier à Paris, à l'âge de 68 ans. Il avait épousé M^{lle} de Chavaudon, fille du marquis de ce nom et en laisse une fille.



LUCINGE

Il était le troisième fils de Ferdinand-Victor-Amédée, marquis de Lucinge et de la comtesse d'Issondun, fille du duc de Berry et de M^{lle} Brown. En 1828 le marquis de Lucinge obtint

l'autorisation de porter le titre étranger de prince de Lucinge Faucigny et celui de prince de Cystria dont la collation, en Sardaigne, datait de 1794.

La maison de Lucinge originaire de la Savoie, est une branche cadette de la maison des comtes souverains de Faucigny. Cette branche paraît authentiquement depuis Jean de Lucinge, co-seigneur d'Areine-en-Bresse, en 1420. Son chef a été créé marquis en 1696. Ce titre a été relevé, au commencement du siècle dernier, par Joseph Pomponne de Lucinge, chevalier, Seigneur de la Mothe, en suite du décès du dernier titulaire, Prosper, marquis de Lucinge, comte de Montbrison, capitaine des gardes du corps du duc Amédée de Savoie, mort sans hoir.

Cette maison s'est alliée à celles de Gerbaix de Compoix, de la Boësse, de Sandersleben, de Coligny, de Durfort-Léobard, de Sesmaisons, de Mailly, Palavieino, Montesquiou-Fezensac, etc.

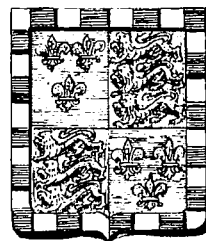
Elle porte : écartelé aux 1 et 4, pallé d'or et de gueules qui est de Faucigny; aux 2 et 3 bandé

d'argent et de gueules de dix pièces qui est de Lucinge.

A Londres est décédé, il y a quelques jours, le duc de Beaufort, à l'âge de soixante-quinze ans.

Henry-Charles-Fitz-Roy Somerset, huitième duc de Beaufort, pair d'Angleterre, ancien lieutenant-colonel de l'armée, chevalier de la Jarretière, était fils du duc Henry et de la duchesse, née Smith. Il avait épousé, en 1845, Lady Georgiana Curzon, fille du premier comte de Howe.

Le vénérable défunt portait encore les titres de comte de Worcester, comte de Huntingdon, etc. Il appartenait à cette illustre maison de Somerset qui descend de Jean de Gaunt, duc de Lancaster, quatrième fils du roi Édouard III, dont les enfants naturels, nommés Beaufort, furent légitimés, par acte du Parlement, moins le droit de succession au trône. L'ainé fut créé comte de Somerset et son fils, créé duc, fut nommé par son cousin, Henry IV d'Angleterre, capitaine général du royaume de France. C'est à cette même famille qu'appartenaient le célèbre cardinal de Beaufort et le non moins fameux comte



BEAUFORT

de Warwick. D'autres de ses membres jouèrent un rôle distingué dans la guerre des *Deux Roses* et plusieurs y périrent. Les rois Richard III et Henri VII appartenaient à cette famille, en ligne féminine. Le dernier duc de Somerset fut décapité par Édouard IV après la bataille de Tewkesbury. La filiation fut continuée par Charles Somerset, fils naturel et légitime de Henry Beaufort, duc de Somerset. Celui-ci épousa en 1506 la fille et héritière du comte de Huntingdon, Elisabeth Herbert, et fut créé comte de Worcester, en 1514. Un de ses descendants, se distingua comme un des chefs de parti des Stuart. Un autre fut créé marquis de Worcester en 1642 et le petit fils de celui-ci fut créé duc de Beaufort en 1682.

Armes : écartelé d'azur à 3 fleurs de lys d'or qui est de France, et de gueules à 3 léopards d'or, l'un sur l'autre, qui est d'Angleterre, l'écu entouré d'une bordure componnée d'argent et d'azur.

Le 9 mai dernier a été célébré en l'église de Hozémont, près de Liège, le mariage de M. Édouard de la Simone, lieutenant au 6^e chasseur à cheval de France, avec M^{lle} Caroline de Grady de Horion.

Monsieur Édouard l'Eleu de la Simone appartient à une ancienne famille, établie dans l'île de France et qui blasonne : d'azur à l'aigle s'essorant d'or, tenant en son bec un rameau d'olivier du même et 3 rayons de soleil aussi d'or, mouvants à l'angle dextre de l'écu.



DE LA SIMONE

La jeune mariée est fille du chevalier de Grady de Horion et de Madame, née de Fizenne. Elle appartient à une vieille famille liégeoise, divisée en plusieurs branches, celle de Horion, celle de Neuville, celle de Brialmont et celle de Croenendaël.

Celle de Horion est issue de Henri Grady, maieur de Fosses en 1621 et receveur du prince-évêque de Liège, époux d'Anne de Lierneux. Ses descendants ont fourni plusieurs receveurs des princes-évêques, des conseillers privés des mêmes princes, un trésorier général des états, un évêque suffragant de Liège, un député aux états de Liège, des chanoines, etc. Le titre de chevalier du Saint-Empire a été concédé en 1705 à Pierre-Henri de Grady, échevin de la souveraine justice de Liège, conseiller privé du



GRADY

prince évêque Joseph-Clément de Bavière, député aux Etats de Liège, etc.

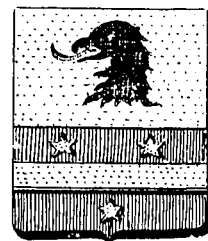
La famille de Grady s'est alliée aux meilleures du pays : de Rosens, d'Auxbrebis, de Goër, de Libert, van Buel, de Salms, de Stockem, de Louvrex, de Stembert, de Sauvage, Woot de Tinlot, de Fizenne, etc.

Armes : D'argent au lion de gueules armé et composé du même, chargé sur l'épaule d'un croissant montant d'or.

Le 10 mai dernier est décédé à Bruxelles Son Excellence M. Joseph-Louis-Henri-Alfred baron

Gericke d'Herwynen, ministre d'État de Hollande, ancien Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de S. M. la reine des Pays-Bas à Bruxelles et à Londres, ancien ministre des affaires étrangères, grand croix de l'Ordre du Lion Néerlandais, de l'Ordre de Léopold de Belgique avec plaque de brillant, etc., etc., dans la 87^e année de son âge.

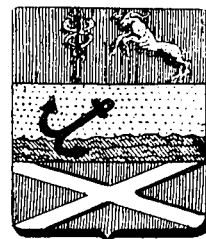
Le vénérable défunt était l'une des figures les plus sympathiques du grand monde bruxellois, où sa distinction, ses hautes qualités, ses alliances de familles lui ont valu le rang le plus distingué. Il a passé à Bruxelles, dans l'exer-



HERWYNEN

cice de ses hautes fonctions de représentant d'un pays voisin, de longues années et s'est acquis à la Cour, dans les sphères gouvernementales, comme dans le monde politique, une très grande considération. Après une longue et brillante carrière, il s'était fixé à Bruxelles où le retenaient des liens de parenté très proche avec plusieurs familles de l'aristocratie belge. Il avait en effet épousé en 1847, M^{lle} Elizabeth Hunghe de Peutevin, fille de Charles-André Hunghe de Peutevin, ancien conseiller d'État de Hollande et de M^{me} de Peutevin, née Carton de Winnezeele.

Ce mariage l'a rendu beau-frère de feu le baron de Vinck, ancien échevin de la ville d'Anvers et du sympathique chevalier Powis de Tenbosche. De cette union il laisse un fils, le baron Gericke d'Herwynen, ministre plénipotentiaire, marié à sa cousine, M^{lle} la comtesse Isabelle du Chastel, et une fille qui a épousé le comte van der Dilt de Borchvliet. Le baron Gericke d'Herwynen appartenait à une famille néerlandaise qui a reçu le titre de baron en 1846 et qui porte : coupé au 1 d'or à une tête et col d'aigle de sable, languée de gueules, au 2 de gueules à la fasce d'or, accompagnée de 3 étoiles du même.



SELLIÈRE

Le 12 mai dernier est décédée en son château

de Rânes, Orne, M^{me} la duchesse de Berghes, née Seillière.

Gabrielle-Françoise Seillière était née en 1825 du mariage de François-Alexandre, baron Seillière avec M^{lle} Gibert. Elle était la tante de la duchesse de Taylleraud et de Sagan, née Seillière. Elle avait épousé en 1844, Eugène-Joseph-Marie, prince de Berghes-Saint-Winock, duc de Berghes, fils du duc Alphonse et de la duchesse née princesse de Broglie.

La maison de Berghes-Saint-Winock a pris son nom d'une chàtellenie situé en Flandres. Elle s'est divisée au commencement du XVII^e siècle en deux branches :

1^o Celle des seigneurs de Boubers, barons de Zetrud, comte de Rache (1665), princes de Rache (1681), princes français de Berghes-Saint-Winock (1701), seule collation régulière du titre de prince par le roi de France; et ducs de Berghes en 1827. Son chef a été appelé la même année par le roi Charles X, à la pairie;



BERGHES

2^o Celle des vicomtes d'Arleux, éteinte.

Toutes deux ont pour auteur, Jean de Berghes-Saint-Winock, vivant en 1417. Elles ont fourni un grand veneur de France, des chevaliers de la Toison d'or et des dames de l'Or-

dre Étoilé.

Il ne faut pas confondre cette maison avec celle de Berghes, comtes de Grimberghe et princes de Berghes qui a fourni un prince-évêque de Liège en 1724. Celle-ci est issue de Jean de Glimes, fils naturel de Jean II, duc de Lothier et Brabant, légitimé en 1344. Elle est actuellement éteinte.

Seillière porte : Tiercé en fasce : au 1 de gueules au bélier sautant d'or, odextré d'un caducée de même; au 2 d'or à une ancre de sable, trainant dans une mer de sinople, à dextre; au 3 de gueules au sautoir d'argent.

Berghes-Saint-Winock porte : D'or au lion de gueules, armé et lampassé d'azur.

Le 11 mai est mort à Bruxelles, Samuel-Marie-Joseph-François, comte de Limburg-Stirum, chef de la branche belge de cette noble famille. Il était l'aîné des onze enfants de Guillaume Bernard, comte de Limburg-Stirum

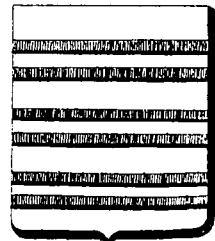
et d'Albertine de Pret Roose de Calesberg. Il avait épousé, en 1856, M^{lle} la baronne Clémence de Légillon, dont il était veuf et dont il laisse deux fils, les comtes Albert et Adolphe de Limburg-Stirum. (Voir pour la notice généalogique, voir le numéro du 5 avril dernier.)

Limburg-Stirum porte : Écartelé au 1 d'argent du lion de gueules, lampassé et orné d'azur, couronné d'or, qui est de Limbourg; au 2 de gueules, au lion d'argent, couronné du même, armé et lampassé d'or, qui est de Bronchorst; au 3 d'or à 2 lions léopardés de gueules, l'un sur l'autre, qui est de Wisch; au 4 de gueules à 3 besans d'or, qui est de Borkeloe. Sur le tout d'argent à la fasce de gueules, chargée de trois pois d'or.

Ces jours-ci ont eu lieu à Bruxelles deux grands mariages dans la haute société bruxelloise.

Le premier est celui du vicomte Joseph du Parc, avec M^{lle} la comtesse Marguerite de Henricourt de Grünne.

Le vicomte Joseph du Parc est le fils cadet de feu Pierre-Gustave-Louis-Isidore, vicomte du Parc et de la vicomtesse, née baronne Anna de Dopff.



DU PARC

Il appartient à une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de la Bretagne.

D'après plusieurs généalogistes et historiens breton, cette maison descendrait des anciens souverains de cette province. Guillaume, fils de Eudes, chevalier, est le premier qui prit le nom de du Parc, terre située entre Lamballe et Calinée (Côtes du Nord). Ce fait est signalé dans une charte conservée à l'abbaye de Boquen.

On trouve depuis lors le nom de du Parc mêlé à tous les événements importants du Duché. On voit parmi eux un chevalier croisé, avec le roi Saint-Louis; un autre comparait comme témoin, dans une charte donnée devant Damiette; un autre encore figure dans le fameux combat des Trente, le 27 mars 1351. Henry, Bertrand et Charles furent chambellans des ducs de Bretagne, au XV^e siècles et chefs de leurs armées. Depuis la réunion de ce Duché à la France, on trouve deux maréchaux de camp et un lieutenant général, trois conseillers au Parlement, etc.

Pour récompenser les éclatants services de Vincent du Parc de Locmaria, alors chef de nom et d'armes de sa maison, le roi Louis XIII érigea en marquisat la terre de Guérand, en 1667.

Le vicomte Louis-Marie-Joseph du Parc, arrière grand-père du vicomte Joseph du Parc, fut major général à l'armée des Princes, durant l'émigration et mourut colonel commandant en second, à l'Hôtel des Invalides à Paris en 1823.

Charles-Alain-Gabriel, son fils, ancien officier, chevalier de la Légion d'honneur vint en Belgique, s'y maria et y implanta sa race.

Alliances : de Giberne, le Rouge de Guerda-vid, Kératry, de Lussac, de Ghelcke, van Vol-den, de Theux, Dopff, etc.

Armes : D'argent à la triple jumelle de gueules.

La jeune mariée est fille du sympathique sénateur, comte Arthur de Grünne et de la comtesse

née Oberh de Thieusies. Nous avons donné, dans le numéro du 5 novembre 1898 une notice sur l'illustre maison de Henricourt de Grünne à laquelle nous renvoyons nos lecteur.

Armes : De gueules à la bande d'argent.

Le second mariage est celui du comte d'Oultremont, substitut au procureur du roi, avec M^{lle} de Theux de Montjardin. Le jeune marié est fils du comte Théodore d'Oultremont, colonel de cavalerie, aide de camp de S. A. R. M^{gr} le comte de Flandres et de la comtesse, née comtesse de Robiano.

M^{lle} de Theux est fille du chevalier de Theux de Montplaisir et de Madame, née baronne de Thysbaert. Pour les notices et les armes de ces deux familles voir les numéros des 10 février et 10 avril 1898.

Marquis DE BOINVILLE.

Modes

Voici enfin des zéphyr plus doux comme on disait au temps de nos grand'mères et ces zéphyr vont provoquer une vente qui réjouira tous les commerçants.

C'est le moment d'acheter les toiles, les satinettes, les linons et les mousselines qui feront notre parure estivale et quel choix, mes amis, dans ce fouillis qui s'accumule sur les comptoirs ! Voulez-vous un guide dans ce dédale ? C'est difficile mais je veux bien essayer. D'abord munissez-vous d'un costume de grosse étoffe piqué, croisé, toile à voile. Il en est de très jolis, de teinte unie, avec pois, rayures ou carreaux qu'on fera de style tailleur. Jupe simple ou à volant rapporté, sobrement garnie de galons ou de lacets si l'on veut, corsage boléro qu'on garnira de revers embellis de grosses dentelles bisées et qu'on mettra par dessus une chemisette de batiste claire, façonnée de plis, d'entre-deux, de dentelles selon la fantaisie de chacune. Les étoffes plus molles comme la satinette, la toile de Vichy, etc., sont surtout employées en robes de maison, volants plissés, froncés, mêlés de broderies, ou jupes unies, blouses plus ou moins façonnées, grandes ceintures de rubans. Surtout évitez, Mesdames, l'écueil de mettre avec ce genre de toilettes des bandes à pierres brillantes, des galons pailletés, bref tout ornement riche

qui devient une faute de goût avec ce genre de vêtement de campagne et de matin.

M^{me} Lequesne, rue de Luxembourg, prépare quelques charmantes toilettes de linon et de mousseline. Je signalerai seulement une robe de mousseline noire avec des guirlandes de pensées peintes. Les guirlandes sont dans le sens de la largeur de l'étoffe, entrecoupées de bandes serpentantes de tulle brodé, le corsage blouse est décollé en dessous et est formé d'un premier corsage de tulle avec applications de grandes pensées refroidies. Une sorte de second corsage est en mousseline pareille à la robe, formant draperie allant se recroiser au bas de la ceinture, laquelle est de ruban noir avec de grandes pensées appliquées en bouquet, au bas des pans. Une autre toilette, aussi originale que seyante, était de baptiste pervenche montée sur fond de soie pareille. La jupe fait tunique et se relève légèrement de chaque côté sur la sous-jupe recouverte d'un grand volant plissé de batiste blanche sur laquelle est jeté un gros bouquet de pervenches, brodé à même de la batiste et d'où s'échappent des branches légères courant tout en bas du jupon. Corsage de batiste blanche brodé de pervenches avec un froufrou de valenciennes par devant, manches de baptiste pervenche avec

entre-deux de valenciennes et petits plis. Col et ceinture en soie vert-émeraude avec des bandes de strass. A cette fraîche toilette s'ajoute pour la promenade un fichus Marie-Antoinette de batiste pervenche à double volant terminé par des valenciennes dont les pans viennent se nouer sur la poitrine.

L'élégante à qui était destiné ce léger chef-d'œuvre avait choisi chez M^{me} Balat, 47, rue de la Commune, un chapeau de grosse paille verte abaissé par devant et relevé derrière tout garni de pervenches enfouies à demi dans un tulle vaporeux vert aussi. Une mouette aux ailes noires se posait d'un côté en aigrette.

M^{me} Balat possède, cette année, un choix de chapeaux très réussis.

Signalons le chapeau Ninon en grosse paille mauve à bords crénelés, garni de touffes de bluets si coquet et si original, puis un chapeau Directoire en fine paille noire garni de grandes plumes noires et de côté, d'une touffe de roses thé, le tout enveloppé d'une écharpe de tulle noire dont on noue les bouts sous le menton et aussi ce chapeaux de paille mêlée mauve et gris garni de deux grandes plumes amazone grises et, par devant, des mouettes attachées par un pouff de velours violet. Beaucoup de fruits sur

les chapeaux cette année, fruits sauvages, baies rouges, myrtilles, alises, etc.

Pour une jeune fille brune, M^{me} Balat faisait une toque de paille rouge couronnée de fruits bruns et noirs desquels s'enlevaient, très crânement, deux grandes ailes rouges. Pour une blonde, elle avait exécuté un chapeau rond, de paille bleue garnie de rubans de gaze écossaise bleue et orange. Sur un côté, une grande plume amazone bleue. Cache peigne de bluets et de jonquilles.

Je regrette que mes descriptions soient si rapide; pour les costumes, comme pour les coiffures, on ne se rend bien compte que par les yeux.

Toute mon ambition de chroniqueuse c'est de narrer assez fidèlement les vêtements que je décris pour que mes lectrices éprouvent le plus vif désir de contrôler mes paroles. Ce serait pour moi un succès dont je serai très flattée et je crois que j'y gagnerais ainsi la confiance de celles d'entre nos abonnées, qui aiment à ce qu'on leur signale la mode. Elle verront ainsi que je connais les bonnes adresses, et que je sais la manière de les utiliser.

OPALE.

Manufacture Générale d'Ameublements

12 & 14, RUE ST-JEAN, BRUXELLES

INSTALLATION

SALLES A MANGER

EN CHÊNE, NOYER & ACAJOU

MEUBLES MIGNONS

POUR SALONS, FUMOIRS & BUREAUX

CHAMBRES A COUCHER

PRIX MODÉRÉS

Causerie Financière

Marché de Bruxelles

16 mai 1899.

TERME

La liquidation de quinzaine s'est faite très facilement, avec des reports qui, sans être bon marché, n'ont cependant pas été trop tendus.

Rien de particulier à signaler en ce qui concerne les places étrangères, où l'animation laisse plutôt à désirer et où les cours se tiennent par conséquent à peu près stationnaires.

Une fois de plus encore la Rente extérieure d'Espagne qui détient le record des grosses variations. Elle vient de progresser de plusieurs points et après avoir touché le cours de 63 fr.

Côté aujourd'hui à fr. 61.81.

C'est à un décret du Ministre des finances d'Espagne qu'il faut attribuer le mouvement de hausse qui vient de surprendre si brusquement les vendeurs à découvert. D'après ce décret, il n'y aura plus, à l'avenir, aucune inscription sur les registres ouverts dans les délégations de l'administration des finances à Londres, à Paris et à Berlin, afin que le gouvernement espagnol puisse prendre note des titres de la dette *Extérieure* qui sont entre des mains étrangères. On sait, en effet, que la loi du 17 avril 1898 ordonnait que l'on ne payât en or que les coupons de la Dette extérieure appartenant à des étrangers et on estime que ce n'est que le prologue de l'exemption d'un impôt sur le coupon de cette dette et ensuite que cela a pour but de mettre un terme à un abus qui consistait, de la part des porteurs espagnols, à vendre leurs titres au comptant à un étranger qui, moyennant une faible commission, les revendait à terme pour la même somme en titres ex-coupon. De cette façon, les porteurs espagnols touchaient leurs coupons en or.

Cette mesure a forcé le découvert de se racheter avec précipitation, car il va être difficile de se procurer des titres estampillés, livrables hors d'Espagne.

Les Bons Cubains maintiennent leurs cours mais sont momentanément délaissés. D'après des informations sérieuses, ces bons seront convertis en rente intérieure 3 p. c. De cette façon, les porteurs toucheraient 12 1/2 pesetas et 15 pesetas respectivement pour les 5 et 6 p. c. En plus de cette réduction, les porteurs auront à supporter l'impôt que l'on établira sur les fonds publics et la perte du change. Cette perspective est peu encourageante et pourrait bien provoquer des ventes de la part du portefeuille.

Les Fonds Brésiliens sont très en faveur; les déclarations de M. Campos Salles, si rassurantes au point de vue financier, et la détente du change ont aidé à l'enlèvement des cours. On espère que le gouvernement mettra à profit les arrangements de Londres et qu'il réduira la circulation fiduciaire à son niveau normal.

Le Ministre des travaux publics va mettre en adjudication l'affermage des chemins de fer de Bahia à São Francisco, sud de Pernambuco et Paulo Alfonso et la construction des embranchements des lignes Conde d'Eu, Recife à Limeiro et Natal à Nova Cruz.

Le 5 p. c. Italien s'avance à 96.05 sur la solution de la crise ministérielle.

Le nouveau cabinet est favorablement accueilli et en ce qui concerne la politique étrangère, tout le monde est unanime à exprimer sa satisfaction de voir aux affaires étrangères M. Visconti-Venosta qui offre à la France la certitude de la continuation d'une politique de rapprochement sans cesse croissant entre les deux nations latines.

Le 3 p. c. Portugais conserve son attitude hésitante et reste lourd à 27 3/8.

Conformément aux documents publiés par la *Junta do Crédito Publico*, les recettes des douanes (en dehors des tabacs et céréales) se sont élevées, pour la dernière période, à 1,230,100 milreis, contre 1,177,045 milreis. Les dépôts affectués dans les agences financières du gouvernement s'élevaient au 30 avril dernier à 2,889,830 milreis à la Banque de Portugal; 900 liv. st. chez MM. Baring Brothers, à Londres 1 million 782,341 fr. au Crédit Lyonnais et 1,857,420 marks à la Banque de commerce et d'Industrie à Berlin.

La Banque Ottomane est fermée à 604 fr. Par décision eu Conseil d'administration, deux nouvelles agences vont être créées dans les provinces de l'Empire. l'une à Castambol et l'autre à Sivas. Cette extension dans un sens commercial est assurément plus heureuse que certaines opérations d'un autre caractère.

Le groupe des Fonds Turcs est actif et soutenu. Les projets de réforme aboutiront prochainement à la suite de l'accord de la Banque ottomane avec les principaux établissements de Crédit de Berlin.

Les actions du Métropolitain de Paris viennent d'être introduites sur notre marché avec une prime de plus de 200 fr. et cotent aujourd'hui 463 fr. Ce cours n'est nullement justifié car cette entreprise, à ses débuts, ne saurait être une brillante affaire. On table sur une circulation annuelle de 110 millions de voya-

geurs sans se rendre compte qu'à Londres, le métropolitain avec une étendue non pas de 62 kilomètres comme celui de Paris, mais de 135 kilomètres d'abord et ensuite de 142, n'est arrivé qu'au bout de vingt ans d'exploitation à transporter 100 millions de voyageurs.

J'annonçais dans le précédent numéro que le trust américain avait l'intention de pousser les cours du cuivre-métal aux environs de 80 liv. sterl. et de les y maintenir; c'est chose moralement faite car la cote de Londres nous donne le cours de 79 liv. 3.9., aussi le Rio Tinto en profite-t-il pour remonter à 1,250, ex-coupon de 34.54

COMPTANT

La tenue des Établissements de crédit se modifie peu. On cote l'*Auxiliaire de la Bourse* 122 fr. et la part de fondateur 137 fr.; la *Banque de Bruxelles* est à 860 fr. ex-coupon de 40 fr. La *Banque Nationale* progresse à 2,810 fr.; La part de réserve de la *Société Générale* s'est avancée à 2,375; La *Compagnie Nationale Financière* voit ses cours se relever à 110 (cap.) et 170 (div.); je n'ai jamais compris le mouvement de recul sur cette valeur qui est de premier ordre et sur laquelle il faut s'attendre à une explosion de hausse; L'*Outremer* (cap.) vaut 740 fr. et le dividende 340 fr.; les cours de ces titres ne sont pas proportionnels aux avantages que leur attribuent respectivement les statuts.

Le compartiment des *Chemins de fer* est calme. La part fondateur *Chemin de fer du Congo* recule à 5,725 fr. et l'ordinaire à 1,720 fr.; la privilégiée *Central Sud-Américain* est à 251 fr. et *Bruxelles-Lille-Calais* à 605 fr.

Aux Tramways les transactions sont animées et les cours soutenus.

Je note la hausse des *dividendes Bruxellois* à 367 fr.; on croit à une solution prochaine, aux Chambres de la question relative à l'unification des concessions. Les recettes d'avril 1899 se sont élevées à 467,538 fr. contre 436,413 fr. en 1898. La plus value totale depuis le 1^{er} janvier atteint 159,423 fr. Les *Tramways électriques en Hongrie*, capital et dividende sont l'objet de négociations animées; ces titres viennent d'être introduits sur le marché en banque à Paris. On va y introduire également les *Tramways réunis* qui sont en avance à 385 fr. la privilégiée et 395 fr. l'ordinaire; l'introduction sera faite par le Crédit Industriel et Commercial. A signaler encore l'admission à la cote de Bruxelles des *Tramways de Carthagène*.

Le chômage général n'étant plus à redouter, les cours des Valeurs Sidérurgiques se sont généralement relevés.

Angleur reprend 540 fr.; *Cocherill* 2,405 et *Espérance Longdoz* est à 760 fr.

La grève des Charbonnages est finie, mais le marché ayant escompté cette éventualité, prévue depuis quelques jours, on s'est contenté de rester ferme.

Amercœur 1390; *Anderslues* 800; *Bonne-Fin* 650; *Cara-*

binier 549; *Gouffre* 720; *Grande Machins* 1,500; *Levant du Flénu* 3,400 *Sacré Madame* 3675 et les *Réunis de Charleroi* 595.

Les Zincs sont fermes; l'*Asturienne* vaut 6,900; l'*Autro-Belge* 590; la *Nébidia* 2,700 et la *Nouvelle-Montagne* 850.

Les Verreries sont plutôt faibles, on parle d'une grève.

Aux Divers, je relève les cours suivants :

Usines Delin 151 (ex-coup.); *Belge-Roumaine* (cap.) 155 (10^{me} part fond.) 72; *Katanga* (ord.) 890 (priv.) 1,300; *Lomani* (ord.) 2,450 et les *Magasins Généraux* 2,175.

A. VANETTE.

COMPAGNIE GÉNÉRALE
DES

TRAMWAYS D'ANVERS

(SOCIÉTÉ ANONYME)

Constituée par acte passé par devant M^e F.-A. Gheysens, notaire à Anvers, et M^e Ed Van Halteren, notaire à Bruxelles, le 24 avril 1899 et publié aux annexes du *Moniteur Belge* les 8-9 mai 1899. Siège social : Anvers. Capital social : 10,000,000 de francs.

Conseil d'administration : MM. Henri Vanderlinden, président du Conseil d'administration des Tramways du Sud, président; Firmin Lambeau, agent de change à Bruxelles, vice-président; Charles Charlier, administrateur-délégué de la Compagnie Mutuelle de Tramways, administrateur-délégué; Martial Chapel, administrateur des Tramways Anversoises, administrateur; Auguste Delbeke, administrateur des Tramways Nationaux, administrateur; Frédéric Delvaux, avocat, administrateur; Charles Dupuich, administrateur des Tramways Bruxellois, administrateur; Henri Jacques Engels, directeur de compagnies d'assurances, administrateur; Frédéric Jacobs, fils, receveur particulier, administrateur; Désiré Maas, président du Conseil d'administration des Tramways Maritimes d'Anvers, administrateur; Edouard Thys, banquier, administrateur.

Vente par souscription publique de 50,000 actions de capital de 100 francs nominal, entièrement libérées. Prix de vente : 115 francs, payables : à la souscription, 35 fr., à la répartition, 80 francs. La souscription sera ouverte les lundi 29 et mardi 30 mai 1899, de 10 heures à midi et de 3 à 5 heures, à Bruxelles : à la Compagnie mutuelle des Tramways, 31, rue du Marais; à Anvers : à la Banque d'Anvers; à la Banque centrale Anversoise; à la Banque A. de Lhoneux-Linon et C^{ie}; au Crédit Anversoise; à la Banque de Crédit commercial; à la Banque de Commerce; à la Société d'Escompte et de Crédit; chez M.M. Joseph J. Le Grelle; chez M. L. de Terwangne; chez M.M. Ph. Cardon et C^{ie}; chez M.M. E. Nathan et C^{ie}.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

Les souscriptions par liste ne seront pas admises.

Si les demandes dépassent le nombre de titres mis en souscription, il y aura lieu à répartition pour laquelle les émetteurs conservent leur entière liberté; dans ce cas, les versements non utilisés seront appliqués à la libération des titres attribués.

L'admission à la cote officielle des bourses d'Anvers et de Bruxelles sera demandée.



La Littérature dans le Journalisme (*)

(Suite.)

Ceci dit, et le rôle du journal déterminé, parlons du journaliste. Dans ce rôle du journal, dans ce travail forcé qu'il exige, le journaliste devient-il un homme exclusivement préoccupé du métier, et celui-ci doit-il amoindrir, dessécher le talent, arrêter chez l'écrivain qui s'y adonne toute faculté de production littéraire?

Voyons.

D'abord, il convient de distinguer, de ne pas confondre avec les journalistes professionnels, les amateurs innombrables qui encombrant, non point les bureaux de rédaction où on ne les voit guère, mais les cafés et les théâtres. En réalité, le public ne connaît qu'eux. Ils sont partout et parlent très haut de la Presse — avec un grand P — menacent de leurs foudres les garçons de café et les contrôleurs. C'est généralement d'après eux que le public se fait une opinion du journaliste; car le professionnel a peu le temps de se montrer, parle de la Presse beaucoup moins haut, et est ignoré des garçons de café.

Ces amateurs si nombreux d'où sortent-ils? Hélas! de partout. Notre profession constitue l'étiquette qu'adoptent toutes les épaves. Quand un

(*) Conférence faite au *Cercle artistique* de Bruxelles.

jeune homme a échoué dans le droit, dans la médecine, dans le commerce, il se dit tranquillement : « Je vais me faire journaliste ». Il paraît que c'est très simple : il suffit de se faire confectionner de nouvelles cartes de visite. On trouve toujours un petit journal de théâtre, d'agriculture, de finance ou de colombophilie qui consent à accueillir des services gratuits; la vélocipédie et les nombreux périodiques qu'elle a suscités a été pour les amateurs une nouvelle et précieuse ressource. Quelques uns réussissent à adresser des correspondances à des journaux pauvres de copie. Et voilà de nouveaux confrères.

Il y a quelques années, quelques journalistes dont j'étais, suivaient les grandes manœuvres. Un jour, nous vîmes arriver et se joindre à nous, un monsieur très grave qu'aucun de nous ne connaissait. Il arborait à son chapeau une carte de circulation — de celles que l'on délivre aux membres de la Presse. Devant nos regards interrogateurs, il se présenta :

— Je suis un de vos confrères.

— Ah!... A quel journal collaborez-vous?

— A tous.

Nous fûmes un peu étonnés. Il ajouta :

— Oui, c'est moi qui fais les nécrologies.

Et après nous être informés, nous apprîmes que c'était un courtier macabre qui se présentait aux mortuaires pour porter aux journaux les notices nécrologiques.

Les professionnels ont constamment de ces surprises; la plus complète leur est fournie annuellement par les almanachs du commerce qui contiennent la liste des journalistes de Bruxelles. Il y a là environ deux cents noms dont une centaine, certainement, nous sont totalement inconnus; ce sont des voyageurs de commerce, de petits rentiers, ou simplement des hommes d'affaires; on y a découvert des boulangers et un déménageur.

Évidemment, si tous ces gens là sont des journalistes, si on veut les considérer comme tels, les journalistes sont rarement des lettrés; mais chez ceux-là, ce n'est pas le journalisme qui a étouffé les aspirations littéraires.

Pour juger équitablement, il faut ne faire porter le jugement que sur les seuls professionnels, sur les collaborateurs réguliers des journaux quotidiens. C'est de ceux là seulement que je veux vous entretenir.

Dans la préface d'un livre publié par les secrétaires de rédaction de Paris, la *Morasse*, Emile Zola a, en quelques lignes énergiques et souples, lavé la Presse de ce reproche qu'on lui fait d'être une dévoreuse de talents.

« C'est une opinion courante d'accuser la Presse d'être néfaste à la littérature. Elle absorberait toutes les forces vives de la jeunesse, elle dépeuplerait le théâtre et le roman, elle rendrait impropres aux travaux littéraires ceux qui vivent d'elle, par besoin ou par circonstance. On a désiré savoir

parfois ce que je pensais de cette opinion. Ma réponse est que je suis pour et avec la Presse. »

En citant cette opinion favorable de Zola, j'aggrave peut-être la situation de ces pauvres journalistes. Ceux qui les combattent, combattent Zola avec plus d'acharnement encore. Certains en sont arrivés à lui dénier toute valeur. C'est devenu une mode de tomber le génial auteur de *Mes Haines*, de la *Faute de l'Abbé Mouret* et de *Germinal*. Un jeune qui jouit déjà d'une notoriété d'ailleurs justifiée, j'en conviens, par un très grand talent, a récemment déclaré que l'écrivain des *Rougon-Maquart* n'a jamais su ni écrire ni même penser.

Vous voyez que les journalistes sont maltraités en bonne compagnie.

Je passe, et je poursuis la citation.

« Chaque fois, continue Zola, qu'un jeune homme de province tombe chez moi pour me demander conseil, je l'engage à se jeter en pleine bataille, dans le journalisme. Il a vingt ans, il ignore l'existence, il ignore Paris surtout : que voulez-vous qu'il fasse? S'enfermer dans la chambre d'un faubourg, rimer des vers plagiés de quelque maître, mâcher en vain le vide de ses rêves? Il en sortira au bout de cinq ou six années aussi ignorant de la vie, ayant encore tout à apprendre, l'intelligence malade de son inaction. Combien je le préfère dans la lutte quotidienne, qui seule fait connaître les choses et les hommes! A vingt-cinq ans, le besoin de se défendre l'aura armé, il saura, il sera mûr pour la production. On dit que la Presse en vide beaucoup, de ces jeunes gens : sans doute, mais elle ne vide jamais que ceux qui n'ont rien dans le ventre. Les faibles ne sont pas en cause, le notariat ou l'épicerie les aurait mangés de même. Il ne peut s'agir ici que des forts, que des écrivains doués, ayant la vocation, comme on disait autrefois. Or, je maintiens que, pour ceux-là, le journalisme est un bain de force, un exercice de bataille excellent, dont ils sortent trempés, mûris, ayant Paris dans la main.

» Je vais même jusqu'à affirmer que le style gagne à la besogne quotidienne, forcée et rapide du journal, car le style ne s'acquiert pas, on naît avec, blond ou brun. Les articles au jour le jour, écrits sur un coin de table, gâtent la main, dit-on; et je suis d'avis, au contraire, que rien ne saurait l'exercer davantage. Elle s'assouplit, n'a plus peur des mots, devient maîtresse de la langue. C'est le rêve cela : la langue doit obéir comme une esclave. Certes, je ne puis, moi, condamner le labeur des artistes qui pâlisent sur les mots : j'y ai usé ma vie. Mais j'estime que nos œuvres si travaillées suffisent, et que la génération qui nous suit gagnerait à se dégager de la phrase trop écrite. Un style simple, clair et fort, serait un bel outil pour la vérité de demain.

» Et c'est pourquoi il y a bénéfice à forger son style sur l'enclume tou-

jours chaude du journalisme. Il s'y débarrasse de l'épithète, il n'est plus que le verbe, il va au plus de sens avec le moins de mots possible. Nous y avons tous passé et tous nous y avons gagné quelque chose. »

Zola, on le voit, envisage surtout le style dans l'éducation de l'écrivain que fait le journalisme. Mais cette éducation est plus efficace, plus salutaire, plus féconde encore dans le développement de la raison, de la connaissance des hommes et des choses, qui forme la première, l'indispensable culture de l'écrivain. Si le style peut s'acquérir par le travail calme et solitaire, l'expérience des hommes ne s'acquiert, elle, que dans la bataille dont parle Émile Zola.

Tels écrivains, Flaubert, Maupassant et les Goncourt, par exemple, ont pu, tout jeunes, grâce à leur situation de fortune privilégiée, avoir accès dans tous les mondes et se faire ainsi cette expérience. Mais comment fera, pour la posséder, le jeune homme sans fortune dont les relations seront forcément restreintes et le temps occupé par les exigences d'un labeur quotidien, indispensable gagne-pain, lui imposant un milieu toujours même, banal et d'intellectualité muette?

C'est à celui-là que le journalisme sera précieux, parce que le travail qu'il lui demandera, le jettera en pleine mêlée, dans les mondes les plus divers, les plus actifs, le frotera à tous les milieux, lui permettra de connaître les hommes de son temps, de les bien connaître, de savoir les dessous des caractères et des événements.

Dans le livre que j'ai déjà cité, Louis Hymans le constatait : « Je reviens au journalisme, dit-il, et après avoir dit que c'est une carrière agréable, j'ajoute que c'est une excellente école. On y peut tout apprendre, si l'on veut : la connaissance des hommes et des choses, la politique, la philosophie; j'entends cette philosophie pratique qui renferme la plus grande de toutes les sciences, la science de la vie. »

Et l'un des écrivains belges contemporains qui ont fait, le plus incontestablement preuve de grand talent, un de ceux qui ont le mieux contribué à la Renaissance littéraire de ces dernières années, en Belgique; Francis Nautet, l'auteur des *Notes sur la littérature moderne*, et de cette belle histoire des *Lettres belges d'expression française* que la mort l'a empêché d'achever, a, dans un article de journal, développé le même thème. C'était à propos de ce cri d'alarme dont je parlais au début de cette conférence : « La littérature se meurt du journalisme! »

Nautet, qui était journaliste, lui aussi, et qui donna naguère au *Journal de Bruxelles* une collaboration brillante, répondait :

« J'en reviens aux journaux belges. Et je ne parle, bien entendu, que des quotidiens.

» S'ils n'absorbent pas l'activité littéraire, ce en quoi ils ont raison,

ils laissent aussi à leurs rédacteurs la liberté de signer, en dehors du journal auquel ils collaborent, des œuvres tout à fait indépendantes. Aujourd'hui cette attitude libérale est entrée dans les mœurs de la presse. Puisse-t-elle y être toujours maintenue et respectée comme un devoir sacré.

» Le journalisme n'est donc pas le minotaure que l'on pense. S'il dévore quelques talents, s'il restreint la production libre de certains écrivains dont il détourne trop l'activité à son profit, s'il habitue à l'écriture rapide, sèche et brève, il donne à la pensée une impulsion et des ressorts appréciables. Beaucoup d'artistes lui doivent une belle allure nerveuse et toujours jeune, car il est impossible de vieillir sinon de s'user, quand on est lancé à toute heure en pleine mêlée moderne. C'est quelque chose de fécondant que d'être forcé d'avoir sans cesse, par obligation de métier, l'attention portée sur les événements qui remuent le monde; cela inculque le sens des idées générales et des grands aperçus d'ensemble; cela contrarie les cantonnements où se confinent tant de producteurs qui ont retréci leur sphère dont l'air ne se renouvelle jamais; et cela développe le sentiment de la curiosité.

» Néanmoins le journalisme a un grand désavantage, celui d'enrayer les travaux étendus. Nous n'en avons presque pas en Belgique, ou ils sont d'une réalisation excessivement lente et difficile. Rien n'est plus rebutant qu'une œuvre de longue haleine qu'il faut à tout moment interrompre pour vaquer aux occupations professionnelles. Il est certain qu'ainsi beaucoup d'œuvres ont été projetées qui ne pourront être écrites. Il faut une patience et une persévérance infinie pour mener à bonne fin un ouvrage comme celui que mon distingué confrère, M. Maurice Kufferath, a entrepris sur le théâtre de Wagner, de *Tannhäuser* à *Parsifal* et qui comprendra huit volumes.

» Heureusement, la passion littéraire surmonte tous les obstacles; que ce soit le barreau qui absorbe les écrivains, comme c'est le cas pour M. Edmond Picard dont le bagage littéraire est pourtant considérable déjà, ou que ce soit le journalisme, comme c'est le cas pour presque tous les poètes et romanciers de la *Jeune Belgique*, ceux qui ont quelque chose à dire, trouveront toujours bien l'occasion de se confesser littérairement.

» Les artistes obligés de recourir à des ressources professionnelles sont un peu comme ces riches commerçants anglais qui, après une journée d'affaires, vont délicatement soigner leur jardin. Eux aussi, les écrivains, ils ont leur jardin et leur retraite aimée; les heures de métier faites, ils vont soigner le beau parterre où fleurissent les images, les idées et les mots. »

Je pourrais finir sur cette citation de si précise, de si claire éloquence. Mais, sur un point, je ne suis pas d'accord avec Nautet : il semble

considérer, en effet, que, littérairement, seul compte le travail produit par le journaliste en dehors du journalisme.

Je pourrais, pour démontrer que sur ce point il se trompe, invoquer ses travaux de critique au jour le jour, au *Journal de Bruxelles*. C'était de la très belle, de la très haute littérature. Mais je veux fournir d'autres exemples, et des exemples ne se rapportant pas uniquement à la critique que l'on pourrait classer à part, quoi que ce soit elle précisément que l'on malmène le plus. Je voudrais signaler en passant ce qu'ont de valeur et de portée littéraire les travaux courants du journalisme, l'aliment quotidien des journaux, cette incessante production de chaque jour, de chaque heure.

Les noms de ceux qui ont apporté à ce travail une part brillante, se pressent, nombreux, à l'appel du souvenir. C'est Frédéric, tant conspué, et dont les articles que nous reverrons prochainement en volume, seront sans doute, plus équitablement jugés; c'est Charles Tardieu, l'ironiste charmant qui sème, depuis tant d'années, dans le tourbillon des besognes professionnelles, les fleurs rares de son esprit très raffiné et de son érudition, c'est Achille Renson, dont les dialogues ont eu tant de popularité parce qu'ils furent du vrai théâtre satirique; c'est Georges Vauthier dont on ne sait pas assez l'œuvre de doux scepticisme; c'est Edouard Fétis qui a su avoir cette si rare conscience artistique qui le fait admettre et admirer comme critique musical, un art nouveau tant opposé à celui dans l'admiration duquel il avait passé sa jeunesse, qui, après avoir porté le gilet rouge à la première d'*Hernani*, sait être attentif à l'art d'aujourd'hui.

J'ai cité d'abord ceux-là, parce que, quoique d'âge inégal, ils ont souffert, en notre pays, les mêmes peines; il leur a fallu, pour se préoccuper quand même de littérature, une belle vaillance. Notre pays n'est point encore le paradis des écrivains, on n'y est point encore très anxieux des manifestations littéraires; mais, tout de même, l'attention du public s'est éveillée et la génération à laquelle j'appartiens et qui — excusez m'en — est la dernière venue à la vie intellectuelle, est la première à connaître chez nous, un peu de bienveillance. Ceux dont je parle, et qui, à des époques plus au moins rapprochées, nous ont précédé, nos aînés, ont eu plus de mérite que nous à ne point se décourager. Il ne faut pas remonter à plus de dix ans, pour ne trouver d'écrivains en Belgique que dans la Presse. Et le devoir de ceux de mon âge est de saluer avec respect les hommes qui, il y a quarante, trente, ou seulement vingt ans, ont eu assez profondément dans l'âme et dans le cerveau la passion des lettres, pour écrire autre chose que des faits-divers.

Leur ténacité, leur volonté opiniâtre, a ouvert le chemin et a singulièrement facilité la tâche aux nouveaux venus.

A présent, grâce à la lente éducation du public préparée par eux, un milieu plus curieux d'intellectualité s'est créé et, de ce milieu, est sorti tout une pléiade d'écrivains journalistes qui contribuent, avec leurs aînés, à donner à la Presse une vigueur littéraire qu'il est puéril de contester. Presque tous, pourtant, travaillent aux besognes courantes du journalisme, à ce que l'on appelle, dans les bureaux de rédaction, la « cuisine du journal ».

Albert Giraud, dans *l'Étoile belge*, écrit des articles politiques, et cela ne l'empêche pas de composer d'admirables vers; Edmond Cattier, dans la *Gazette* fait chaque jour un compte rendu de la Chambre; ses travaux de critique sont-ils pour cela d'une analyse moins précieuse, d'un esprit moins original et le journalisme militant qu'il pratique nuit-il aux travaux littéraires personnels qu'il nous donne? Iwan Gilkin n'a-t-il pas écrit la *Damnation de l'artiste*, tandis que, quotidiennement, lui aussi, il rendait compte de travaux parlementaires? Lucien Solvay est rédacteur en chef du *Soir*, il est astreint, depuis bien des années au labeur professionnel; sa verve s'est-elle épuisée, son style a-t-il perdu son élégante souplesse? Et Eekhoud? Il fait du journalisme Eekhoud; il en fait depuis quinze ans et sa production littéraire ne s'est pas restreinte, n'est-ce pas, n'a rien perdu de sa hautaine valeur? Et Nizet, et Garnir, et Mahutte? Combien d'autres je pourrais vous citer, d'anciens ou de tout jeunes qui donnent au journalisme du talent sans compter. Il en est trop, malheureusement, dont le travail demeure anonyme, car dans l'énorme quantité du texte non signé que publient les journaux, les jolies choses écrites avec art, avec émotion ou avec ironie, foisonnent. Et bien des journalistes que l'on ignore et que les petits jeunes gens dont on a publié une mince plaquette traitent dédaigneusement de « journaloux » — le mot est entré dans l'argot littéraire — ont donné là dedans une œuvre considérable et qui devrait être considérée, œuvre anecdotique si l'on veut, mais œuvre.

On a dit, on a répété souvent depuis quelques années, que l'information, ses exigences toujours existantes, déterminaient une évolution néfaste du journal. Et volontiers on établit un parallèle entre les journaux d'aujourd'hui et ceux d'il y a cinquante ans; on parle de ces derniers avec des regrets attendris. Le système est facilement accablant pour la presse moderne : les gens à qui l'on parle n'ont pas lu ces journaux anciens, ils n'en connaissent que les noms célèbres de quelques écrivains éminents qui furent leurs collaborateurs. Eh! bien je vous conseille d'en consulter les collections. Vous verrez si ces journaux, presque exclusivement consacrés à des dissertations politiques, n'étaient pas de caractère infiniment moins littéraire que les nôtres; ils avaient, ces journaux, pour tout ce qui est l'impression artistique, le pittoresque et la vie, le plus absolu dédain. Ils étaient

écrits par des hommes assurément graves et érudits mais qui ne sortaient jamais de la dissertation pure; ils étaient écrits par des censeurs.

Or, je prétends que c'est précisément l'extension de l'information dans le journal qui a donné à celui-ci plus de vie, plus de mouvement et plus d'art. Les exigences de l'information ont obligé le journaliste à sortir de son cabinet, à aller voir les choses dont il se contentait jadis de parler. Comment soutenir que le résultat n'en a pas été, dans la relation des événements, dans leur appréciation, une plus grande intensité d'impression ?

L'évolution du journal que l'on signale avec des cris d'alarme, si elle a supprimé les longs articles d'appréciation et de critique de jadis qui faisaient de tous les journaux des succursales de la *Revue des Deux Mondes*, a donné naissance à une forme spéciale et plus développée de l'information que l'on a appelée le grand reportage. C'est, à mon avis, le grand reportage qui apporte et qui accentuera dans le journal de demain, la note littéraire nouvelle.

Le grand reportage, c'est à l'importance prise par l'information que nous le devons. La nouvelle, brève, sèche, ne suffit plus au public; il veut cependant, quand même, de l'actualité, et des articles ayant une part d'information, lui donnant, non pas de la pure dissertation, mais des faits nouveaux; présenter ces faits habillés de pittoresque, les mettre en scène de façon à leur donner un intérêt descriptif, en dégager l'impression, la signification, le symbole, tel est le rôle du grand reportage qui a pris, depuis quelques années, un grand développement; les premiers qui le pratiquèrent chez nous furent Léon Dommartin et Gustave Lemaire qui suivirent ensemble, la guerre franco-allemande, non sans périls. Lemaire faillit même être fusillé à Paris où il demeura jusqu'aux derniers jours de la Commune.

Aujourd'hui tous les journaux font du grand reportage. Exercé avec talent il permet d'atteindre à la plus complète expression littéraire; tout les sujets et toutes les formes s'offrent à lui; il est la description, le portrait, le récit, le discours, le symbole; devant le reporter passe comme en un kaleidoscope formidable tout le grouillement grandiose de la vie: toutes les douleurs, tous les enthousiasmes, tous les travaux, toutes les erreurs, toutes les générosités, tous les héroïsmes et tous les crimes des hommes. Il peut voir tout, tout interroger et tout entendre; il peut aller questionner les tout-puissants du monde et nous dire quels hommes ce sont; il peut aller écouter les affamés farouches qui se révoltent et lire dans l'âme de leur foule; il peut connaître toutes les angoisses, tous les espoirs de notre temps; il peut nous en donner l'émouvant écho, et résumer en ses notes quotidiennes toute cette vie palpitante, inquiète d'espérances, de

pessimisme, de foi ou d'enthousiasme de ce temps de pensée fermentante, d'action fébrile et toujours renouvelée.

Est-il, pour l'écrivain, plus belle tâche et meilleure école? Est-il pour le lecteur, plus passionnante lecture? Et le littérateur peut-il apprendre autant, dans son cabinet d'étude, en dix ans, qu'a pu apprendre, par exemple, sur les hommes et sur les choses et sur notre époque, M. Jules Huret, au cours de ses deux enquêtes sur l'Évolution littéraire et sur le Socialisme?

Voilà, Mesdames et Messieurs, la part très grande que prend la littérature, — celle qui se préoccupe des choses humaines, — dans le journalisme d'aujourd'hui. Voilà le champ d'éducation qu'elle offre aux écrivains et au public:

Elle est digne des plus hauts talents et des plus hauts caractères. C'est pourquoi, en dépit des injustices dont elle est l'objet, notre profession est digne d'inspirer de l'orgueil à celui qui l'exerce, avec conscience, avec loyauté, comme le font chez nous la plupart, avec le sentiment de la haute mission qui lui est dévolue, et avec le désir ardent de faire beau, de faire bien; avec aussi la part de dévouement qui fait de la plupart des journalistes des laborieux et des modestes.

Ainsi compris il donne quelque fois la grande satisfaction de pouvoir penser : aujourd'hui j'ai dit une chose juste, j'ai tâché de faire admirer une chose belle et ma voix a été jusqu'à la foule!

GUSTAVE VANZYPE.

Le Retour

M. Rency veut bien nous communiquer quelques pages de son roman les *Fruits précoces*, qui paraîtra en octobre chez Balat. Cette œuvre très vivante nous montrera d'une façon tour à tour dramatique et charmante le mal dont souffre toute la jeunesse contemporaine, la précocité. Les lignes qui suivent permettront au lecteur d'apprécier une fois de plus les fortes qualités du jeune écrivain qui, par des études psychologiques, a conquis un plan brillant dans les lettres belges.

.

Le train roulait dans la Flandre française; on approchait de la frontière belge. Le paysage changeait imperceptiblement d'aspect et les maisons qu'on apercevait dans les champs se faisaient plus trapues et moins riantes. La tuile remplaçait l'ardoise. Des fumées noircissant l'air annonçaient l'entrée dans le pays du charbon.

Georges s'éveilla d'un sommeil fiévreux qui l'avait abattu sur les cousins depuis le départ de Paris. Une dame âgée dormait en face de lui et ses lèvres avaient dans la respiration un mouvement drôle qui l'égaya. A l'autre bout du compartiment, un commis-voyageur ne cessait d'établir des comptes en consultant souvent des échantillons d'étoffe qu'il tirait d'un sac de cuir noir. La chaleur était lourde et il n'entraît pas un souffle d'air par les portières dont on avait baissé les vitres.

Georges ne pensait à rien, se laissait porter sans conscience de toute la vitesse du train, vers l'avenir sans gloire qu'il avait librement choisi. C'était volontairement qu'il s'obligeait à cet arrêt de sa réflexion et de sa pensée : tant il redoutait, si la vision de sa vie future, plate et nulle, venait à s'évoquer devant lui, de ne pouvoir retenir un grand cri d'angoisse, une sorte de clameur d'agonie. Son orgueil saignait au plus profond de lui-même. Maintenant que le sort en était jeté il s'avouait qu'en acceptant la proposition de son père, il reconnaissait sa ruine intime et secrète, le désastre de toutes les espérances qu'avait suscitées jadis sa précocité.

Le train passa la frontière. L'examen de la douane acheva de tirer le jeune homme de son engourdissement. D'ailleurs, il n'était plus temps de se rendormir : après avoir roulé pendant quelque temps encore, au milieu d'un pays noir et brûlé, avec, à droite et à gauche, des hauts-fourneaux en activité qui tout à coup lançaient des flammes aiguës dans le grand jour, on stoppa à Charleroi et Georges descendit. Les coups de sifflet faisaient vibrer la voute de verre de la gare. D'épaisses fumées montaient en flocons d'argent et retombaient en haillons sales sur les voies. Il dut attendre là,

énervé par quatre heures de voyage, étourdi par le tumulte et le bruit des signaux, le train léger, qui par Châtelineau et Tamines, le mènerait à la halte de Claminforge où il serait enfin rendu chez lui. Mais l'attente l'exaspéra encore. Des flots d'amertume crevaient dans sa gorge. Et, comme un enfant abandonné, il eût pleuré à gros sanglots s'il s'était trouvé seul avec sa tristesse.

Comme le soir tombait, il aperçut enfin, de la plate forme du wagon où il se tenait penché, les rochers couverts de lierre et de mousse entre lesquels se blottit la minuscule gare de briques rouges. Le ciel violet tombait au loin dans la verdure sombre. L'heure était paisible et fraîche. Il régnait un tel silence dans ce coin de pays que, le train ayant cessé de souffler et s'étant arrêté contre la maison ceinte de barrières, Georges entendit distinctement les gourmettes des poneys de sa sœur sonner de l'autre côté, sur la route. Il sortit de la gare et, tout de suite, monta dans la petite voiture de paille où Jeanne Degand, droite, la face dure et laide en sa jeunesse garçonnière d'amazonne, l'accueillit d'une rude poignée de mains, sans une parole et sans un sourire. Des petits paysans qu'avait ameutés l'équipage de la demoiselle se dispersèrent en criant au premier mouvement des poneys jaunes et la voiture fila par le chemin blanc bordé de haies, tandis que, sur les portes, des femmes en jupon court mettaient la note claire de leur mouchoir de couleur autour de leur curieux visage brun.

— Comment cela va-t-il là bas? » demanda Georges, se décidant à rompre le premier le silence.

Jeanne, pour toute réponse, se contenta de hausser les épaules, puis, tournant la tête vers son frère, elle le regarda un instant avec attention.

— Alors, dit-elle, c'est toi qui viens sauver la situation. Eh bien, vrai, mon ami, tu n'as pas la mine à cela! »

Georges fut blessé de cette sortie, mais n'en laissa rien paraître.

— Je ferai ce que je pourrai, répondit-il simplement. Est-ce que leurs affaires sont réellement si mauvaises? »

— Je n'en sais rien et ne veux rien en savoir. Cela ne me regarde pas. Sois tranquille, père te mettra assez tôt au courant de ses embarras. Il ne parle que de cela, le pauvre homme!... »

Le jeune homme surpris du ton de pitié méprisante sur lequel sa sœur parlait de leur père, lui toucha le bras affectueusement.

— Jeanne, dit-il, tu me sembles fâchée contre père. Que se passe-t-il donc au château? Moi, j'arrive de loin; j'ignore tout. Il faut que tu m'instruises des choses que je dois connaître... »

La petite voiture montait en ce moment une pente et les poneys avaient ralenti leur allure. Au loin, dans une vallée, le clocher de Biesmes se dres-

sait entre des arbres. L'horizon était fermé par une ligne continue de forêts. Et le soleil couchant diffusait sur tout cela sa tremblante lumière. Jeanne fouetta les chevaux qui reprirent le trot.

— S'il y a des choses que tu dois connaître, dit-elle, tu les apprendras par toi-même. Je n'ai rien à dire. D'ailleurs, je ne sais rien et ne veux rien savoir. Tu le verras, je vis en étrangère au château et je ne m'occupe pas de ce qui s'y fait. Puisqu'ils t'ont appelé pour les tirer d'affaire, ils n'ont qu'à t'expliquer où est passé leur argent...

Georges n'insista pas. Il crut comprendre que sa sœur nourrissait en son âme un ressentiment contre leur belle-mère et il se rappela brusquement la scène qui s'était passée au château le jour où leur père y avait ramené sa nouvelle femme. Tandis que lui consentait aux présentations obligées et murmurait quelques paroles aimables à l'adresse de l'étrangère, Jeanne, toute raide, les yeux brûlants et fixes, n'avait pas fait un mouvement vers elle et quand la dame, voulant se faire accepter par l'enfant, s'était avancée pour la prendre dans ses bras, elle avait eu un cri, un seul : « Ne me touchez pas ! » puis s'était enfuie, en hurlant et en sanglotant, dans sa chambre où elle s'était barricadée et d'où l'on avait eu toutes les peines du monde à la faire sortir. Il pensait à cela, retrouvant son émotion d'alors, quand un bruit sourd le tira de sa rêverie. La voiture traversait un petit pont de bois jeté sur une minuscule rivière coulant là parmi des cailloux.

— Ah ! Jeanne, dit-il, te rappelles-tu le temps où nous venions jouer ici, où nous courions, pieds nus, dans l'eau pour faire la chasse aux écrevisses?...

Il lui sembla que son visage s'adoucissait, qu'elle allait s'attendrir. Il avait soif de confidences et d'abandon et souffrait du mutisme de sa sœur. Mais elle s'était déjà reconquise et fouettant les poneys qui prirent le galop :

— Ce temps est bien passé, mon pauvre ami, dit-elle. L'eau coule toujours : elle est loin, maintenant, celle dans laquelle nous avons joué. »

Georges lui en voulut à cause de cette réponse apprêtée et qu'il ne demandait pas.

— Ah ! ça, pensa-t-il, est-ce quelle n'a donc plus de cœur ? Singulière jeune fille !

Et il remarqua alors seulement la bizarrerie de sa toilette démodée et discordante, où l'on sentait comme une volonté de déplaire aux regards et d'irriter les jugements. Sa chevelure, qu'elle avait longue et belle, était dissimulée sous un affreux chapeau mou qui l'enlaidissait à plaisir. Elle portait de gros gants de cuir rouge ; et sa robe était un assemblage ridicule de volants de couleurs diverses disposés sans ordre et sans harmonie.

Georges songea tout à coup à la petite Parisienne qui passa sous sa fenêtre le matin du jour où il prit sa grande résolution : Elle était le dernier souvenir distinct et vivant qu'il gardait de Paris. Se la rappeler en ce moment où, près de revoir sa famille, il se sentait dans l'âme un vague dégoût que l'accueil de sa sœur n'avait fait qu'accroître, c'était rouvrir toutes les plaies de son amour-propre, de sa sensualité, de sa paresse, c'était lui remettre en mémoire tout ce qu'il quittait, alors qu'il venait déjà d'avoir un avant-goût de ce qu'il allait retrouver en échange. L'ombre violette du crépuscule déroba la campagne. Il ne pouvait plus distinguer que la route blanche devant lui et, à ses côtés, des haies, des champs de blé, un verger dont on ne voyait pas les fruits. Sa sœur se taisait toujours. Grave, elle guidait ses petits chevaux jaunes dont les longues queues balayaient sans cesse la poussière. Alors, Georges se laissa tomber tout entier dans la tristesse de ses pensées, et la voiture entra dans la cour d'honneur du château, sans qu'il eût vu le vieux jardinier Jacques dont il avait reçu, il y avait bien longtemps, ses premières leçons d'horticulture, debout sur le pont-levis, la casquette à la main, et lui adressant le premier et le seul sourire de bienvenue qui devait l'accueillir en la maison paternelle.

Le château ouvrait ses vieilles fenêtres à la brise du soir. Il y en avait tout un rang, à l'étage, qui étaient comme des bouches de ténèbres. Celles du rez-de-chaussée, où se trouvaient la salle à manger et le salon, étant éclairées, quelques lueurs en découlaient sur les pavés de la cour. Deux chiens aboyèrent du côté des communs.

— On te salue, dit sa sœur. C'est Pirame et Diane qui t'ont senti venir.

Mais quelqu'un s'avancait sur le perron, et Georges reconnut son père. Il sauta de voiture, monta rapidement l'escalier. M. Degand était courbé et vieilli; ses yeux bleus d'enfant avaient pris une expression inquiète et souffrante. En serrant son fils contre lui, il tremblait comme un vieillard.

— Merci de m'avoir compris et d'être venu, Georges, dit-il. C'est bien!

Et il l'entraîna dans le grand vestibule froid, où brûlait tristement une veilleuse et où des chapeaux de paille de toutes dimensions encombraient un porte-manteau de fer. Une porte était entrebaillée. M. Degand l'ayant poussée, cria avec une feinte gâité :

— Voici le voyageur!

Mais personne ne remua dans la chambre et Georges, les yeux éblouis, demeura debout, un long moment, sur le seuil, sans que rien répondît à la voix de son père. C'était la salle à manger de jadis où le couvert était dressé comme au temps de sa mère. Une forte lampe pendue au plafond jetait une lueur vive sur la table et y allumait l'éclat des cristaux. Dans les angles, l'ombre s'amassait et l'on distinguait quelques fauteuils de cuir sous des

panoplies et des trophées de chasse Il embrassait tout cela d'un regard ému quand une voix s'éleva enfin, languissante et ennuyée, sortant de l'obscurité :

— Entrez donc, Georges! Pourquoi restez-vous ainsi à la porte?

Et son père qui s'était occupé de ses bagages et rentrait derrière lui, le mena vers sa belle-mère, assise près d'une fenêtre, habillée, comme une jeune fille, d'une robe blanche, et ayant une rose rouge piquée dans ses cheveux noirs. Elle se leva, offrit sa main chargée de bagues, puis, après une hésitation, tendit sa joue que Georges baisa. C'était une femme grande et forte, avec une poitrine lourde et des hanches larges, très belle dans l'épanouissement de sa maturité. Ses lèvres, qu'un soupçon de rouge avivait, avaient des courbes et des rondeurs sensuelles. Ses prunelles, d'un noir de velours, jouaient sous ses paupières avec la fluidité de fleurs abandonnées au fil de l'eau.

— Votre voyage s'est-il bien passé? demanda-t-elle. Vous devez être mort de faim?

— Mais certes! appuya M. Degand, et nous aussi nous avons faim! A table, tout le monde! Où est Jeanne?

Georges fit un pas pour aller à la recherche de sa sœur, mais sa belle-mère l'arrêta d'un geste :

— Laissez-donc, dit-elle, Jeanne viendra quand cela lui plaira. Elle ne fait rien comme les autres, ici, la chère enfant; elle est sans cesse en retard. Aussi avons-nous pris le parti de ne plus l'attendre, n'est-ce pas, Edouard!

— Mais oui, mais oui! murmura le père un peu gêné. Jeanne est une petite fille bien singulière...

Et, s'asseyant à sa place :

— Luce, ajouta-t-il, veux-tu sonner et dire qu'on serve? Je vois que Georges a sommeil autant que faim. Ne prolongeons pas inutilement sa veillée.

Jeanne, toujours vêtue de sa ridicule toilette, arriva quand le dîner était à son milieu, Elle toucha à peine aux aliments et ne prononça pas un mot malgré les efforts de son père qui s'ingéniait à la faire parler. Il régnait d'ailleurs, autour de cette table, une atmosphère lourde et orageuse dont Georges ne fut pas longtemps sans s'apercevoir. Sa belle-mère causait pour elle-même, se racontait l'emploi de sa propre journée. Son père passait tour à tour d'une rêverie profonde à une gaîté bruyante et fausse. Sa sœur, droite et les yeux baissés, semblait absente par la pensée et ne se réveillait de son indifférence qu'aux instants où ses regards, se dirigeant brusquement vers Madame Degand, s'allumaient tout à coup d'une flamme de haine extraordinaire. Georges méditait sur tout ce qu'il remarquait d'étrange et en

oubliait la conversation. Comme sa belle-mère lui posait une question, il dut s'excuser et la lui faire répéter.

— Je vous demandais, dit-elle, si vous pourriez vous plaire à Biesmes et si vous ne regretteriez pas Paris?

Alors il expliqua que, ayant depuis longtemps besoin d'air et de repos, il n'avait pas hésité à accepter la proposition de son père. Le travail ne lui faisait pas peur. Il se donnerait tout entier à la besogne qui serait la sienne et ainsi il n'aurait pas le loisir de regretter Paris.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, quelle chose au monde vaut la peine qu'on la regrette? »

Et comme son père protestait contre ce pessimisme, il l'accentua encore :

— Je puis bien vous l'avouer, puisque vous avez ma promesse de ne rien négliger, pour le bien de vos intérêts : j'aurais accepté, me semble-t-il, n'importe quelle autre proposition pourvu qu'elle m'eût changé d'air et de milieu. Puisqu'il faut vivre, je tiens désormais à vivre le plus simplement possible, loin des complications, loin de la factice agitation avec laquelle nous essayons tous de tromper notre ennui d'exister. A la campagne, la vie est simple et naturelle. On y peut passer ses jours doucement, à la manière des végétaux, sans pensée absorbante et sans hypocrisie. C'est pourquoi je suis revenu vivre avec vous.

M. Degand eut un sourire :

— Voilà, dit-il, un aveu dépourvu d'artifice! Un autre eût fait valoir qu'il sacrifiait Paris à l'amour filial. Toi, tu nous expliques sans détour que c'est pour toi-même, pour ta santé morale et physique que tu es revenu ici. C'est moins gentil, mais c'est plus sincère. Enfin! Quel que soit ton motif, tu as bien fait de lui obéir. Il n'en peut résulter que du bien et pour toi et pour nous.

En ce moment, Jeanne, les yeux toujours baissés, eut un ricanement ironique, et comme son père l'interrogeait du regard ;

— Je ris, dit-elle, de la conception que Georges se fait de la vie de campagne. Elle est simple et naturelle, croit-il, et ne connaît pas l'hypocrisie! Ah! l'excellente farce! N'est-ce pas, Madame?

En achevant ces mots sur un ton sarcastique et mauvais, elle s'était tournée vers sa belle-mère qui devint affreusement pâle. M. Degand eut un geste douloureux et voulut parler; mais Jeanne, se levant brusquement, sortit de la chambre. Il y eut un silence lourd. On entendit la jeune fille monter rapidement l'escalier et s'enfermer dans sa chambre. Un chien aboya sous les fenêtres.

— C'est Pirame, dit machinalement le père, comme pour chasser l'impression de gêne que cette petite scène avait laissée autour de la table. Et Georges, complaisamment, répondit :

— Oui, c'est Pirame. Il m'a déjà salué de la voix, tantôt, à mon arrivée. Mais M^{me} Degand s'était levée et, ayant repris son visage placide qu'une expression de fureur contenue avait défigurée un instant, elle tendit la main au jeune homme et lui souhaita une bonne nuit :

— Vous dormirez bien, affirma-t-elle, dans votre ancienne chambre. Cè voyage doit vous avoir affreusement fatigué? Moi, j'ai un peu de migraine et je vous demande la permission de me retirer.

Quand elle fut sortie et que le bruit soyeux de sa robe s'éteignit dans l'escalier, le père et le fils se regardèrent en silence, et celui-ci lut dans les yeux paternels la détresse inavouée, résultant du combat livré chaque jour devant lui entre sa fille qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer et sa femme pour qui il gardait sans doute une aveugle passion d'amant. Georges eut pitié de cette douleur muette et il voulut détourner le cours des idées de son père.

— Maintenant, que nous sommes seuls, dit-il, tu pourrais m'exposer l'état de tes affaires, mais je t'avoue que j'entendrais fort mal tes explications; je suis ahuri de fatigue. Il vaudrait mieux que j'aie me coucher. Demain il fera clair et je serai tout à toi dès le matin.

Il vint un instant appuyer ses mains sur les épaules du vieillard, puis se pencha sur lui et le baisa dans sa barbe.

— Va, ajouta-t-il, nous tâcherons de travailler ferme à nous deux, et cela marchera, tu verras!

Une émotion les prit et ils s'étreignirent. L'insolence de Jeanne et le trouble de sa femme parurent cesser d'obséder M. Degand. Il alla chercher son violon déposé sur un meuble.

— Je n'ai pas sommeil, moi, dit-il, et je vais faire un peu de musique, oh! tout doucement, pour n'éveiller personne!...

Il s'installa. Georges prit le bougeoir que lui apporta une servante et monta chez lui. Comme il atteignait l'étage, le chant de l'archet lui parvint, étouffé par la distance et les portes fermées, mais vibrant d'une telle tristesse qu'il s'arrêta, le cœur serré, et l'écouta se traîner dans le noir de la maison endormie avec la douceur de la plainte d'un chien perdu qui demande son maître aux échos.

Rien ne remuait dans les chambres de sa belle-mère et de Jeanne : celles-ci devaient s'être couchées. Lui-même ayant dans l'esprit un grand trouble, où se mêlaient le souci de sa vie nouvelle et celui de l'état tendu dans lequel il avait trouvé sa famille, se retira chez lui pour dormir. Sa chambre, étroite et longue, ouvrait son unique fenêtre sur le parc du château. Dans un coin, caché par de longs rideaux blancs, son lit; plus loin, une simple toilette, une armoire, des fauteuils de paille; et partout, placés à portée des sièges, de petits guéridons de laque, supportant des

cendriers, des lampes, des livres. Sa bougie levée éclairait tout cela d'une lumière dansante. C'était là qu'il allait vivre désormais.

Il entra, ouvrit sa malle, en tira les objets dont il aurait besoin le lendemain. Les brosses et les peignes lui rappelèrent Paris, parce qu'il se revit les prenant en main et les employant, là-bas, dans son appartement de la rue Croix des Petits Champs. Encore une fois, il dériva aux souvenirs tristes. Un découragement immense l'accabla. Et il se persuada que, malade comme il l'était, faible et manquant de persévérance, condamné à vivre dans ce village désert, au milieu d'une famille qui se faisait à soi-même la guerre, il serait certainement le plus malheureux des hommes.

Mais, ayant tourné les yeux vers la fenêtre, il fut ébloui par la beauté du clair de lune. De grandes nappes de clarté bleue tombaient du ciel invisible et pénétraient dans la chambre avec un miraculeux frémissement. Des mondes d'atomes dansaient parmi la lumière légère. Il semblait que quelque chose ou quelqu'un d'infiniment doux allait descendre vers lui par ce chemin charmant.

Alors, Georges se sentit attiré invinciblement par la nuit. Il vint vers la fenêtre, marchant lentement, souriant malgré lui à cet enchantement lunaire. Quand il se fut accoudé sur la balustrade extérieure et que son front baigna dans la brise fraîche qui soufflait des bois, il demeura saisi d'une extase paisible, il fut comme un enfant passionné et sevré de caresses qu'une belle dame parfumée a pris entre ses bras.

Une pacification de ses colères, de ses amertumes, de ses regrets, se faisait en lui, à son insu, sous l'influence de ce clair de lune. S'il songeait encore, très vaguement, à sa sœur, dont il comprenait de moins en moins le caractère et la conduite; s'il se rappelait la pâleur et le trouble de sa belle-mère après les paroles méchantes de Jeanne; si le vieux violoniste, le pauvre homme qu'était son père poignait son âme d'un émoi tendre, en ce moment il s'occupait avant tout d'admirer la délicieuse pâleur du ciel, là-bas, au-dessus de la forêt, et de respirer l'odeur de la terre qui se développait dans la fraîcheur de la nuit.

Était-ce de tout cela, de cette lune ronde et blanche, s'ouvrant dans l'espace et remplissant l'étendue; de ces forêts immobiles et pâmées; de cette terre profonde, mère des moissons; était-ce surtout du parfum de force et de santé qui émanait de ces choses qu'allaient naître la guérison de son impuissance morale, la résurrection de son amour de vivre? Il était plein de ferveur et d'attente. Son découragement s'était évanoui. Il aspira l'air longuement, s'en gonfla les poumons, cambra sa poitrine en étendant les bras. Vingt-quatre ans! il n'avait que vingt-quatre ans, en somme! Et cet âge qui, il y avait un instant encore, lui paraissait le signe de sa

déchéance, lui fut soudain le témoignage de sa vraie jeunesse commençante et la raison des plus belles espérances.

Debout, maintenant, dans la nuit lunaire, il laissait les heures épuiser, pour son âme attentive, les charmes de l'ombre et du silence. Ah! Qu'il allait vivre s'il continuait à trouver ainsi, à chaque moment, un réconfort et un aliment dans la beauté des jours, dans le vent qui passe, dans la lumière des astres! Le sommeil le prenait. Il délirait doucement, roulait avec délice au néant de l'être. Et le clair de lune, par la fenêtre, ne cessait pas d'envoyer ses nappes de clarté bleues qui se glissaient comme des fées dans la chambre et venaient couvrir le jeune homme — maternellement.

GEORGES RENCY.

Le Conte de l'Amour et de la Mort

Les hommes appelèrent l'Amour Eros parce qu'il a des ailes; les dieux l'appelèrent Ptéros, parce qu'il a la vertu d'en donner. PLATON.

« Je suis venu vers toi, Mer harmonieuse, consolatrice de toutes les douleurs, afin que ton immense regard réponde à la prière de mes yeux éblouis. Trop de soleil illumina mes heures d'aurore; trop d'ombres présagèrent le couchant implacable. L'envol des rêves à fui, a fui d'un bref essor dans l'éternelle clarté. Autour de moi s'affirme la noire nuit du monde. Mais son sourire étincelant d'étoiles ravit à jamais l'âme de qui l'adora. Je suis venu vers toi, comme tes fleuves de moire et d'or fluides, Mer harmonieuse, noyer mes yeux éblouis dans ton regard d'amour! »

Ainsi parla le poète Hélian, devant le sourire innombrable de la divine chanteuse. Grave et recueillie, sa voix s'en allait, sur l'aile d'or des brises, vers quelle patrie? Grave et recueilli, j'écoutais s'en aller sa voix. La Mer du Nord, mélancolique et tendre, déferlait sur la grève flamande, ruisselante de la chaude lumière d'été. Douceur ineffable des vagues, charme toujours nouveau de leurs mélodies, quel bien vous faites aux âmes chargées du lourd poids de l'œuvre à faire pour braver les âges, à jamais!

J'étais allé passer, avec mon ami le poète Hélian, les derniers jours de la belle saison, dans le doux renoncement de la vie habituelle. Le spectacle adorable des choses nous faisait oublier les cruelles exigences du monde, qui force l'inspiré à transiger honteusement avec ses passions et ses goûts. Combien de fois, devant la beauté intense des horizons marins baisés par le soleil, ou sabrés par l'éclair, au galop de la tempête, frémirent sur nos lèvres

la musique et le sens de vers que nous n'écrivîmes point. Ne sont-ce pas là les meilleures, les plus nobles œuvres? Et pourquoi jeter sans cesse en aumône aux autres hommes ingrats la joie ou la douleur de nos cœurs?

« Elle s'en vient vers moi dans la nuit tiède et calme,
 Belle d'étoiles d'or et de rosiers fleuris.
 Neigez sur son chemin, lys clairs et vertes palmes;
 Naissez sous ses pieds blancs, lumineux paradis!
 Amour! ses yeux baissés éblouissent le Monde,
 On y voit scintiller, comme un foyer vermeil,
 Un peu de la lumière ineffable et féconde
 Qui palpite dans l'Ame ardente du Soleil. »

Quand il m'eut dit ces vers Hélian, regarda longuement l'onde sonore; il y plongea son regard avec une volupté infinie. On eut dit qu'il voulait y anéantir son vouloir, sa pensée et son amour. Pour qui étaient ces strophes qu'il m'avait chantées tout à l'heure? A qui s'adressait chacune de ses paroles? Il semblait converser toujours avec une apparue idéale du plus beau des rêves. Doux mystère de l'Amour, enveloppais-tu son être? Implacable tyran que tous ont maudit dans l'excès de leur adoration, pour t'aimer mieux encore, avais-tu posé sur ses lèvres tes lèvres de malheur? Je ne sais; mais entre lui et ses paroles, je pressentais la Mort.

« La Mort marche par les sentiers bleus d'étoiles,
 Et son aile caresse au loin le firmament.
 Elle glisse, douce et secrète, sous ses voiles,
 Et vient à moi comme une amante à son amant. »

O Mort, je t'aime et te vénère! Tu ne m'apparus jamais comme le squelette décharné, affreusement muni de la faux tueuse, des vieilles gravures! Oh non! de telles images sont sacrilèges. Tu es l'ange pâle, aux yeux verts, la vierge mystérieuse et inviolable! Androgyne dont les baisers ravissent à la fois l'homme et la femme! Sans doute, tu tiens dans tes mains les pavots du sommeil impénétrable, mais, malgré tout ce qu'on dit de toi les poètes, je te vois semant des roses. Mort, pressais-tu déjà tes lèvres sur la bouche blémie d'Hélian, étais-tu, grave et muette, entre lui et ses paroles?

* * *

Telles étaient les hautes pensées que faisait éclore en moi la voix d'Hélian. Chaque jour, je pénétrais plus profondément le mystère antérieur de cette existence, et, s'il avait voulu me conter son histoire, il lui eut suffi sans doute de prononcer un nom. La mélodie grave et douce de ses poèmes semblait une gaze légère, tendue sur un monde étranger. Spectateur attentif, j'entrevois, au delà des pâles contingences, la vérité ineffable. Tout n'est-il pas contenu dans une rose, dans un poème, aussi bien que dans un système stellaire irradiant l'immensité? La même harmonie qui dirige le chœur cadencé des mondes ordonne les rythmes de la strophe et la plus frêle ondulation des mers.

Ainsi la vie d'Hélian se passait en dehors de la nôtre. Il parlait comme celui qui rêve, et, s'il m'avait choisi comme compagnon de ses heures terrestres, c'est que mon âme lui avait semblé peut être souriante à son destin. Des réalités éternelles, immuables, le possédaient, l'enveloppaient de leur présence. Amour qui germe et fleurit, Mort qui moissonne et récolte? Sans doute. Et quel poème charmeur s'ouvrirait sur ces paroles: « Au commen-

cement, les dieux créèrent l'Amour; et, pour en diviniser l'essence, comme sœur ils lui donnèrent la Mort. » Et cette phrase de Platon : « Les hommes appelèrent l'Amour Eros, parce qu'il a des ailes; les dieux l'appelèrent Ptéros, parce qu'il a le pouvoir d'en donner », nous dévoile la céleste Psyché volant à la suite de qui la fuit pour l'élever plus haut. Eros a des ailes. Ptéros en donne, mais c'est leur sœur la Mort qui ouvre aux âmes l'immense espace!

Qui nous tendra la clef d'or du mystère? Certes, Hélian savait, mais il ne pouvait dire les beautés révélées et ressenties étant trop hautes pour que des mots les puissent exprimer. Le verbe est conforme à la faiblesse de nos pensées : il se trouble et se meurt quand nous touchons l'inconnu. C'est pourquoi, au sommet de leur œuvre, quand d'une main triomphatrice ils ont déchiré les voiles de l'immatériel, les poètes ne savent que balbutier. Les paroles leur manquent, ils ne peuvent dévoiler ce qu'ils voient, et leurs âmes libérées s'abreuvent seules à la coupe céleste.

Un soir divin. — Dirai-je la splendeur des midis et des couchants sur la mer bleue, tout ce qu'on a dit depuis que chantent les poètes? — Mais la mélancolie des soirs impressionne différemment. Les choses sont plus belles sous le double voile de l'ombre et du silence. Les constellations frémissantes sont comme les strophes d'un magique poème, et les rythmes des mondes, mêlés aux rythmes des flots, emportent la pensée extasiée sur les ailes de leur harmonie. Un soir donc, Hélian me prit par la main et me conduisit sur le rivage. Les caresses de la Fée se mouraient, nonchalantes. Des chevelures de sirènes traînaient sur les eaux vertes. La lune souriait là-haut, entourée à l'infini de la ronde lumineuse des étoiles. Nous ne disions rien : la beauté de ces heures est trop profonde et trop grave pour qu'on la trouble par le vain bruit des paroles. Laissons les pensées se confondre dans l'éternelle chanson des choses. Les ascètes qui travaillèrent, en silence, à surélever leur âme furent, peut-être, les plus grands des poètes.

Sans qu'il m'eût rien dit, je comprenais l'acte d'Hélian me guidant vers la mer. Je sentais que l'heure était sérieuse pour nous-mêmes. Nos âmes planaient, loin des contingences, vers le mystère en quoi tout se résorbe et s'épanouit. Venues de lui, elles retournaient à lui, y puiser la mienne, le courage de l'œuvre à faire, la sienne le bonheur perdu ou désiré, sans doute.

* * *

Long fut notre silence. Enfin, Hélian parla :

« Le moment approche, où se réalisera, par le libre effort de mon vouloir, l'acte grandiose de la vie. Toi qui me comprends et qui sais que tout se confond dans l'Amour, pénètre le secret révélé de mon œuvre. Bientôt, tu n'entendras plus mes paroles corporelles, mais un reflet de ce qui fut mon être sera tout près de toi, toujours. Tu le verras dans la douce clarté des nuits, tu l'entendras dans la romance des flots, tu le sentiras dans la brise parfumée. La connaissance de mon mystère fera que je serai sans cesse avec toi en communion idéale. De l'âme à l'âme, les entretiens seront plus doux et les résolutions meilleures. Rien entends-le, ne nous unit mieux que la mort. »

Recueilli, comme à la veille d'entrevoir une vérité sereine, j'écoutais les paroles du poète. Hélian poursuivit, les regards fixés vers ailleurs. Vers où? Qui saura jamais la vie de bonheur essentiel que nous cache l'ombre d'un tombeau?

« Te dire ma naissance et mes premières années serait inutile. Sache seulement que j'ai passé mon enfance au bord d'une mer plus bleue, sous l'immense regard d'un ciel plus pur. Le sourire divin d'Hellas irradiia tout mon être et son soleil enflamme jusqu'à mon

nom. Les flots chanteurs et les brises fleuries m'apportèrent les rythmes des plus beaux poèmes. La mer, cette douce mer d'Hellé, sonore et assoupie, m'enivrait par dessus tout, elle qui vit Aphrodite secouer, d'un tressaillement amoureux vers le jour, sa chair ruisseyante de larmes. Ce fut là mon enfance qu'un seul mot synthétise : rêver. Puis vinrent des jours plus graves, et mon humeur vagabonde me poussa à connaître les pays où se divinisa presque, par la Science et l'Art, la très dolente humanité. Je pénétrai les mystères des villes indoues, ces belles endormies des bois millénaires, que mon pas aventureux vint troubler dans le repos du tombeau. Je vis de même Babylone, Ninive. Palenqué, Memphis, cités où fermenta le levain des saintes vertus et des forfaits sublimes. Tant de souvenirs se sont accumulés en moi que je suis comme une amphore où mûrit le vin des siècles. Partout, sous les choses, j'aperçois des humanités : dans la rumeur des forêts j'entends les sanglots de l'homme et je lis sa splendeur au poème des étoiles lointaines.

» Mais qu'importent tant de mots ? Si mon enfance se concrétisa dans le rêve, toute ma jeunesse tendit d'un élan fou vers l'Amour. Et celui-ci s'enfuit, au moment où j'allais le saisir. Il s'enfuit ; il s'enfuit, comme les autres espoirs. Voulut-il m'enlever avec lui vers la toute clarté de l'Absolu, que nul homme ne peut concevoir tant qu'il est mortel ? Je le crois. L'Amour a des ailes, il est Éros, il s'envole ; mais il s'appelle aussi Ptéros, il donne des ailes, pour le suivre jusqu'au plus profond des cieux ! »

Je tressaillis. Hélian venait de rappeler une de mes songeries antérieures. Pénétrait-il si avant dans mon âme — déjà ?

« Ce fut ainsi que j'atteignis ma vingt-cinquième année. Tout mon être, je te l'ai dit, tendait vers l'Amour, et je n'avais jamais aimé. Loin de moi la pensée, le désir de déflorer, par quelque liaison de rencontre, le bel idéal fascinateur. La seule idée de la chair m'effrayait comme une profanation. L'amour n'est grand que juré pour toujours. Dépouillé de toute faiblesse, de toute flétrissure humaines, cent fois plus élevé que la bonté et le génie, perdu dans une contemplation sans limite et sans lassitude, il transforme notre âme, il la surélève, il la rend digne de sa céleste patrie. C'est par lui que Psyché retrouvera un jour son origine lointaine ; fille des cieux, c'est par lui qu'elle remontera vers eux. Un tel amour devait s'épanouir en moi. Tous mes poèmes, tu le sais, chantaient son pressentiment ineffable. Mais je me souvenais aussi des paroles que Krischna, le doux et calme ascète, avait dites à Nīchdali la brune : « Pour aimer d'amour éternel il faut que les astres se troublent et que mon âme libérée remonte vers l'immarcescible azur » !

« Dès lors, je préparai toutes mes facultés à être dignes du grand mystère. Pour fortifier mon vouloir, je me vainquis moi-même et je bravai la mort. La lecture, l'étude de tous les poèmes et de toutes les philosophies agrandirent mon intelligence, et, dans quelques strophes émues, je laissai battre mon cœur. Jamais je ne me suis mêlé à ceux qui prostituent leur art aux bas désirs de la foule et qui trafiquent honteusement de la beauté. On ne peut trahir sa pensée pour vivre. Et, si l'on n'a pas de pain, l'Art est digne d'enfanter des martyrs. J'ai travaillé en silence, dans les vertes solitudes des forêts, sous la brise âpre des montagnes, devant la caresse harmonieuse de la mer, et toujours, entends-tu, toujours, je me suis imposé pour règle de surélever mon âme, de la rendre digne du grand mystère, sachant bien qu'au temps de l'accomplissement, l'élue serait là, prête à répondre à l'offre de mon amour !

« Enfin par une odorante soirée de juin — le Printemps et son nom sourient unis dans mon cœur — sonna l'heure attendue, ineffable de l'Amour. Ce qui vibrail, au dehors, allait se préciser dans le temps et l'espace. L'ombre descendait lentement sur la petite ville assoupie : transparente et claire, elle semblait un voile de gaze, mauve, sur un visage de

femme. L'amour chantait dans les feuillages, quand tu m'apparus, ô toi l'Élue, au détour de ma route. Oh! des mots, des mots, des mots pour exprimer le choc, le baiser, la transfusion substantielle de deux êtres, dans la céleste communion dont ni les sens, ni la nature, ne peuvent donner une image. Car l'eau qui s'unit à la mer reste elle-même, mais l'âme de l'ami se confond, s'annihile, résurgit dans l'âme de l'aimée. Un seul mot, je crois, frémit sur nos lèvres jointes, un mot où tressaillirent nos deux essences unifiées. Comment parler d'un tel mystère? Le verbe, — ce verbe dont nous sommes si fiers, nous, les poètes, — n'a pour le rappeler, que de lointaines, de tremblantes et frêles analogies, presque sacrilèges. Et qu'importe! Ces heures inexprimées sont les plus hautes de notre vie : l'âme y vibre seule, dépouillée, pour un instant, de toute corporéité!

» Séléna, doux nom fait pour ravir les anges, brèves furent les heures où tu effleuras la terre. Mais tu vis à jamais dans mon âme qui fut un instant la tienne, sur mes lèvres qui te donnèrent le premier, l'unique baiser. Ton heure sonna bientôt; Éros n'a-t-il pas des ailes? Mais sache que Ptéros a le pouvoir d'en donner. Oh! je les sens! Mon esprit tressaille, proche de la délivrance, je vais te suivre dans l'immense espace. Étoiles qui l'abritez dans vos vallons fleuris, mer et brise qui transportez mes paroles, reconnaissez la puissance infinie de l'amour. L'œuvre est faite. Quelque chose que je créai chantera dans l'hymne de la mère Nature. Ciel et terre, Ptéros m'a fait rejoindre Éros. Hélian se confond en Séléna, pour l'Union éternelle! »

Les yeux d'Hélian, alors, réfléchirent une joie indicible, ses lèvres se pamèrent comme dans l'extase du premier baiser, renouvelé enfin, loin de la chair et pour toujours. Et je compris que la Mort était entre lui et ses paroles, souriante, semant des roses...

B^{on} CHARLES DE SPRIMONT

La Couvée

COMÉDIE EN 3 ACTES DE M. FRITZ LUTENS

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre royal du Parc (direction P. Alhaiza), le 24 mars 1898.

Premier Acte

(Suite.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, SUZETTE,
ESTHER BRANDT, HAULPRÉ,
RIANCOURT, BERTINOIS,
SAINT-ARBELLES, BRANDT, INVITÉS

Suzette, entrant la première, à Mme Brunier.

Vous voyez, chère Madame! Ce n'est pas une visite, c'est un investissement!

M^{me} Brunier

Je suis bien heureuse de vous recevoir, vous et vos invités!

Riancourt, *s'inclinant devant M^{me} Brunier.*
Madame...

(Il passe.)

Suzette, *présentant.*

Le baron Bertinois...

M^{me} Brunier

Oh! une vieille connaissance!... Presqu'un ami!

Bertinois

Conservons l'ami, voulez-vous, et remplacez votre « presque » par...

M^{me} Brunier

Par « intermittent ».

Bertinois

Un reproche, cela ?

M^{me} Brunier

Certainement !

Bertinois

Pardonnez-moi ! Mais un directeur de journal n'est plus un homme. C'est un téléphone !

(Il va à Fribourg et à la Duchesse.)

Suzette, présentant Saint-Arbelles.

Monsieur de Saint-Arbelles...

M^{me} Brunier

L'auteur des « Sonnets parfumés » ?

Saint-Arbelles, s'inclinant.

Lui-même, Madame !

M^{me} Brunier

Ah ! Monsieur ! Je suis charmée, tout à fait charmée ! (Répond au salut de Haultpré.) Bonjour M. de Haultpré !

Suzette, continuant ses présentations.

M^{lle} Brandt, le comte Nathaniel Brandt !

M^{me} Brunier

M. Brandt n'était-il pas, autrefois, le banquier de notre maison à Dresde ?

Brandt

Effectivement ! Je rappelais ce détail à M^{me} de Riancourt tout à l'heure !

M^{me} Brunier, gaiement.

Mais alors, nous sommes de vieilles connaissances ?

(Elle lui fait signe de s'asseoir. La conversation continue entre Brandt, M^{me} Brunier et Suzette qui reste debout, observant Haultpré et Micheline, premier plan gauche.)

Fribourg, à Riancourt.

Vous avez un monde fou chez vous, en ce moment !

Riancourt

Ne m'en parlez pas ! Et encore vous ne voyez là qu'une partie de la caravane !

Fribourg

Vraiment ?

Riancourt

Oui, les autres sont partis ce matin à bicyclette, pour je ne sais où ! C'est Manillon qui les conduit, ceux-la !

Fribourg

Manillon, dites-vous ! Il n'est donc pas en prison ?

Riancourt

On l'a gracié ! Ça ne se fait plus maintenant, les mois de prison pour adultère !... Non !... On gracie toujours !

(Ils remontent, et vont au buffet, dans la serre.)

Bertinois, à la Duchesse.

Tout à l'heure, en venant, nous avons croisé sur la route le comte de Chantray. Il avait un air radieux, votre frère !

La Duchesse, gaiement.

Oui ! le travail lui profite, comme disent les bonnes gens ! Vous savez qu'il vient encore de trouver quelque chose de neuf ?

Bertinois

Quoi donc ?

La Duchesse

Il appelle ça le salaire normal ! Et ça consiste tout simplement à payer plus cher les ouvriers mariés que les célibataires, et à leur accorder une augmentation à chaque naissance d'enfant légitime.

Bertinois

Il va se ruiner à ce jeu-là !

La Duchesse

Peut-être ! Mais il aura tout de même donné un bel exemple !

Bertinois

Ah ! c'est un fier homme, il n'y a pas à dire !

Brandt, à M^{me} Brunier.

Et ce sont vos fils, Madame, qui dirigent maintenant les usines ?

M^{me} Brunier

Non, Monsieur, malheureusement non ! Nos usines ont été rachetées par M. de Chantray... Mes fils ont choisi d'autres carrières !

Brandt

C'est une faute, ça, Madame ! Une faute d'ailleurs assez commune dans la grande bour-

geoisie contemporaine. Dès qu'une famille y a conquis la richesse, on voit les enfants s'échapper, se disperser et disparaître bientôt sans laisser de traces notables !

On dirait vraiment que la bourgeoisie n'est qu'une classe transitoire, et que sa mission sociale est de gagner brusquement beaucoup d'argent pour en faire ensuite profiter les autres.

(Successivement la Duchesse, Bertinois, sont venus écouter ce que dit Brandt.)

M^{me} Brunier

Quels autres ?

Brandt

Mais la noblesse. mais le peuple, mais nous mêmes qui sommes la race conservatrice par excellence, celle où le culte de la tradition est le plus profond. C'est d'ailleurs pour ça que nous sommes si forts.

La Duchesse, à Bertinois.

Il a raison !

Bertinois

Malheureusement !

Jacques

Mais avec ce système-là, mon cher Monsieur Brandt, vous tuez toute initiative, toute liberté ! Vous étouffez nos grandes opérations !

M^{me} Brunier, riant.

Oh ! Oh ! Tes grandes opérations !

Jacques

Mais certainement, certainement ! Si vous pouviez lire dans mon cerveau !

(Il continue à pérorer au milieu du groupe.)

Suzette, à part, à Haultpré.

On dirait qu'elle te plait, la petite Brunier.

Haultpré

Mais oui... pas mal... drolichonne !

Suzette, avec un demi-rire.

Tu sais que je te surveille ?

Haultpré, de même.

Tu sais qu'elle a deux millions de dot ?

Suzette, blessée.

Je t'en prie !... Je n'aime pas ces plaisanteries là !

Haultpré

Mais je ne plaisante pas, — pas du tout...

Suzette

Ah !

Jacques, intervenant.

Voyons, Monsieur de Haultpré, venez donc à mon secours !

Haultpré, s'approchant.

A votre secours ?

Jacques

Vous avez entendu ce qu'a dit tout-à-l'heure le comte Brandt ?

Haultpré

Monsieur le comte prêchait la croisade du dépit ! Car il n'y a vraiment pas grand mérite à être banquier, quand on ne peut pas être autre chose.

Brandt

Autre chose !... C'est-à-dire un homme de plaisir, un viveur... un snob !

Haultpré, debout à gauche et dominant les groupes.

Un snob, si vous voulez ! mais un grand snob, un maître-snob ! Dans un temps comme le nôtre, c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile, car le grand snob n'a pour s'imposer que le prestige un peu fantasque de la mode, dont il est d'ailleurs l'esclave autant que le maître !

Dites-vous bien, Monsieur le comte, qu'un vrai snob doit être tout à la fois sportman, artiste, athlète, polyglotte, dilette, ce qui n'est vraiment pas à la portée du premier venu ! Et qu'il ne lui suffit pas d'avoir de l'esprit, qu'il faut encore qu'il sache où le prendre !

Tout celà, je crois, est un peu plus compliqué que d'être tout simplement banquier de père en fils !

(Il remonte.)

La Duchesse, à Bertinois.

Mais il est intelligent, ce Haultpré.

Bertinois

Hélas !

La Duchesse

Oui, je le sens d'autant plus dangereux.

Suzette, à M^{me} Brunier.

Chère Madame, M. Brandt exprimait tantôt le désir de visiter votre château ! Il est

grand amateur de curiosités historiques.
N'est-ce pas, Monsieur le comte ?

Brandt, *se levant.*

Grand amateur !

M^{ne} Brunier

Eh bien, puisque vous le désirez, visitez donc le château ! Mon fils Jacques se fera un vif plaisir de vous le montrer dans tous ses détails ! N'est-ce pas Jacques ?

Jacques

Mais certainement ! (en parlant à la Duchesse.)
Et sans pourboire, encore.

Suzette

J'en suis, moi, de l'excursion !

Voix diverses

Et moi !... Et moi... Et nous ?

(Mouvement général de sortie.)

Haultpré, *à Micheline.*

Il est réellement historique ce château superbe ?

Micheline

Tout ce qu'il y a de plus historique ! On y piétine les souvenirs !

Haultpré

Et ces souvenirs, vous les connaissez tous ?

Micheline

Si je les connais ! On me les a assez répétés !

Haultpré, *en souriant.*

Eh bien, Mademoiselle, au lieu d'écouter Monsieur votre frère, je n'accepterai d'autre cicerone que vous, si toutefois vous y consentez !

Micheline

Ça vous intéresse donc, l'histoire ?

Haultpré

Énormément... si c'est vous qui me la contez !

Micheline

Comment l'entendez-vous ?

Haultpré, *effronté.*

Comme il vous plaira, Mademoiselle !

(Ils remontent en riant. Les autres sont déjà sortis, sauf Fribourg et Bertinois.)

SCENE VIII

FRIBOURG, BERTINOIS

Bertinois, *regardant sortir Haultpré et Micheline.*
Hein ? Qu'en dites-vous ?

Fribourg

Je dis qu'il ne perd pas de temps ! — Mais vous même, ça ne vous tente donc pas, la promenade ?

Bertinois, *redescendant et allant s'asseoir.*

Pas du tout ! Je le connais un peu leur château historique. (Il s'assied.) C'est moi qui l'ai fait !

Fribourg

Le château !

Bertinois

Non, l'historique...

Fribourg

Bah ! Vous cultivez donc l'archéologie !

Bertinois

Pas du tout ! mais votre ami Brunier, me fit l'honneur, il y a quelques dix ans, de me commander un article sur son château ! Je fis l'article, qu'il paya fort cher, et je lui en donnai pour son argent !

Fribourg, *surpris.*

Ainsi donc, les amours secrètes de Louis XIII ?

Bertinois

Voyez Alexandre Dumas !

Fribourg

... L'aventure galante de la marquise voilée ?

Bertinois

Consultez le bon Lafontaine !

Fribourg

L'entrevue mystérieuse de Colbert ?

Bertinois

Ouvrez Larousse, à la lettre C.

Fribourg, *riant.*

Farceur !

Bertinois

Mais ce qu'il y a de plus joli, c'est que Brunier avait fini par y croire, à tout cela !

Fribourg

S'il y croyait ! (avec conviction.) Moi aussi, d'ailleurs !

Ils rient.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, M^{me} BRUNIER**Bertinois**, à *Fribourg*.

Naïf!

M^{me} Brunier, *rentrant*.

Eh quoi ! des paresseux ?

Bertinois

Faut-il implorer son pardon ?

M^{me} Brunier

Non, car je suis enchantée de vous trouver ici ! J'ai un service à vous demander !

Bertinois

Un service !

M^{me} Brunier

Je voudrais que vous me disiez bien franchement ce que c'est au juste que ce Monsieur de Haultpré, qui partage avec vous l'hospitalité des Riancourt

Bertinois

Vous m'en demandez beaucoup ! Je le connais à peine, ce M. de Haultpré.

Fribourg

Pourtant ! On ne lit que son nom dans la rubrique mondaine de votre journal !

BertinoisÇa ne prouve rien du tout ! (A *Fribourg*.) Ainsi votre nom à vous n'y figure jamais, dans ma rubrique mondaine, quoique je vous connaisse cent fois mieux que le marquis ? car il est marquis authentique, ce qui l'aide beaucoup à gagner sa vie.**M^{me} Brunier**

Il travaille donc !

Fribourg

Ah ! Et que fait-il !

Bertinois

Il est mondain !

M^{me} Brunier

Mondain ?

Bertinois *s'assied*.

Mondain ! Ma foi oui ! C'est une profession comme une autre, pour celui qui sait s'y prendre.

Vous faut-il un petit hôtel, un joli cheval, un groom, un bibelot, un conseil, n'importe quoi, et surtout ce qui est difficile à obtenir ?

Haultpré vous l'aura sur l'heure, discrètement et toujours dans les prix doux.

Fribourg

Sans commission ?

Bertinois

Ceci est affaire entre lui et ses fournisseurs extasiés, dont il est d'ailleurs la réclame vivante !

Fribourg

Je comprends maintenant pourquoi vous le citez si souvent !

Bertinois

Les affaires, mon cher, les affaires. En six mois, Haultpré a lancé deux tailleurs, un chapelier, un coiffeur, un poète ; plusieurs maquignons, manucures et cabarets, sans compter le menu fretin des... maisons secondaires.

M^{me} Brunier

Joli Monsieur !

Bertinois

Bah ! Tel qu'il est, les femmes en raffolent et les hommes s'en méfient ! Quelqu'un par conséquent !

Fribourg

Fripouille, tout de même !

Bertinois

Peut-être ! Mais pour ne pas être un déclassé, Haultpré a bien dû se résoudre à n'être qu'un parasite. Il s'est arrangé pour ne pas avoir besoin des qualités qui lui manquent. Il est en somme le très curieux microbe de la société dans laquelle nous vivons, et dont il vit lui ! C'est un champignon de notre monde, un champignon comestible, tout-à-fait savoureux pour des palais comme les nôtres. Mais...

Fribourg

Mais un champignon !

M^{me} Brunier

Par conséquent, suspect.

Bertinois

Je le lui pardonne, eu égard au plaisir qu'il me procure. Il est si bien de notre temps et de nos mœurs, ce noble décafé qui exploite aujourd'hui les vices auxquels il doit sa ruine,

et qui fidèlement transmet aux couches nouvelles le virus de sa décadence.

M^{me} Brunier

Je suis certaine que si l'on fouillait un peu dans son passé...

Bertinois, se levant.

Eh! chère Madame! Si nous nous mettons à fouiller dans le passé des gens, nous n'oserons plus accepter à déjeuner chez personne!

Moi, pourvu que mes hôtes aient bon ton, qu'ils aient conquis ou gardé leur place au soleil, que leur maison soit dans le train, que leur femme sache recevoir, et qu'ils aient surtout, un excellent cordon bleu, je me moque pas mal qu'ils aient les mains sales, pourvu qu'ils mettent des gants blancs.

Quant à vous, chère Madame, vous avez une raison spéciale, et toute personnelle pour vous défier de M. de Hautpré.

M^{me} Brunier

Et cette raison?

Bertinois

Cette raison s'appelle Micheline! Elle a dix-sept ans, deux millions de dot et l'envie démesurée d'être marquise. Prenez garde.

M^{me} Brunier

Oui, j'ai peur, très peur!

Fribourg

Il y a de quoi!

SCÈNE X

LES MÊMES. JEANNE, SUZETTE,
ET TOUS LES PERSONNAGES DU PREMIER ACTE
SAUF HAULTPRÉ ET MICHELINE

Jeanne, entrant joyeusement (toilette de voyage).

Maman! (Elle va gaiement à sa mère.)

M^{me} Brunier

Ma chère fille! Quelle bonne surprise!

Suzette, à Bertinois à part

Ah! Oui, drôle la surprise!

Bertinois, de même.

Qu'y a-t-il?

Suzette

Ecoutez!

M^{me} Brunier, à sa fille.

Mais comment arrives-tu ainsi, brusquement sans m'avoir prévenue?

(Les autres se sont groupés.)

Jeanne, gaiement.

Oh! c'est toute une histoire! Je viens de la raconter à Suzette et à ces Messieurs; ils ont bien ri! N'est-ce pas Suzette?

Suzette

Très drôle, oui!

Fribourg, à Bertinois.

Vous allez voir! C'est une tuile, ça!

Bertinois

Je m'en doute.

M^{me} Brunier

Eh! bien, voyons-là, ton histoire fôlâtre! (On s'assied.) Mais d'abord où est ton mari?

Jeanne, gaiement.

Je n'ai plus de mari! Je demande le divorce!

Fribourg, à Bertinois.

Et voilà!

M^{me} Brunier, abasourdie.

Comment, tu... Et tu viens me dire ça en riant, devant tous nos hôtes, comme s'il s'agissait d'une grosse plaisanterie...

Jeanne

Eh! Je prends la chose gaiement! Et je ris la première et très haut, pour éviter qu'on ne rie de moi! car on a beau dire qu'une femme trompée n'est pas ridicule...

M^{me} Brunier

Une femme trompée, dis-tu? Lucien t'aurait donc...?

Jeanne

Oui, maman, Lucien, l'incorruptible, l'impeccable Lucien a fait une infidélité à sa femme! Ça te démonte, pas vrai?

M^{me} Brunier

Ce n'est pas possible. Lucien est incapable...

Jeanne

Je l'ai craint longtemps! Et je me voyais déjà condamnée à rester à perpétuité la « jolie chocolatière » comme disent les petits journaux mondains! Mais le ciel a eu pitié de moi! Il a mis entre nous quelque chose d'irréparable. Ouf! me voilà libre, enfin!

St-Arbelles

Ce n'est pas nous, chère Madame, qui

nous en plaindront ? Vous étiez devenue d'un rare !

M^{me} Brunier

Voyons, ma chère enfant, ce que tu me racontes là est impossible, tu es victime d'une erreur, d'une coïncidence fâcheuse, peut-être même d'une abominable manœuvre. Mais ton mari...

Jeanne

Je t'en prie, maman ! Ce n'est ni l'endroit ; ni le moment de discuter si M. Dubois est coupable ou non. Je sais ce que je sais ! Mon mari, d'ailleurs, a laissé trainer chez moi une note d'hôtel absolument édifiante, que j'ai remise à mon avocat.

Bertinois

Déjà ?

Jeanne

C'est une preuve de tout premier ordre ! — et maintenant amusons-nous.

(Elle remonte avec Arbelles.)

Suzette, à M^{me} Brunier qui veut suivre Jeanne.

Ne vous tourmentez pas, chère Madame, je vais arranger cela !

Fribourg, à Bertinois

Oh ! Alors !

Suzette

Laissez-moi faire ! (Elle rappelle Jeanne.) Je vous emmène ma chère !

Jeanne

Où donc ça ?

Suzette

Chez moi ! Nous donnons précisément ce soir une revue de M. d'Arbelles : — « à coups de jupons ! » — venez si vous voulez ! Ça vous distraira, et vous calmera ! Vous êtes trop nerveuse maintenant pour prendre une résolution quelconque. Est-ce dit ?

Jeanne

Mais oui, bien volontiers ! Mes malles ne sont pas débouclées !

Suzette

M. de Haultpré vous cédera sa chambre, et s'en ira loger dans le pavillon. N'est-ce pas marquis ? (Pas de réponse. — Elle cherche.) Comment Haultpré n'est pas ici ?

Riancourt, allant vers le fond.

Holà ! Haultpré !

St-Arbelles

Il me semble l'avoir aperçu tout à l'heure, donnant le bras à Mademoiselle Micheline.

Suzette, se contenant,

Ah !

(Elle remonte aussi.)

Bertinois, à Fribourg.

Il n'a pas perdu de temps !
(D'un même mouvement on est remonté vers la serre.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, HAULTPRÉ,
MICHELINE

Micheline, entrant la première par la petite porte de droite, 1^{er} plan.

Par ici ! vous voyez comme c'est commode,

St-Arbelles

Mais le voilà, Haultpré !

Haultpré

Plait-il ?

St-Arbelles

On vous cherche, marquis, on vous demande à tous les échos !

Micheline

Comment ! Jeanne est ici ?

Suzette, sèchement à Haultpré.

Voilà dix minutes que l'on vous cherche partout.

Micheline

Pardonnez-moi je l'avais accaparé !

Bertinois, à Fribourg.

Elle va bien la petite !

Suzette, à Haultpré.

Madame Dubois logera cette nuit au château ! Vous voudrez bien lui céder votre chambre.

Haultpré

Maîtres volontiers, Madame ! vous n'aviez pas même à me consulter !

(Il s'approche d'elle.)

Suzette, bas.

J'ai vu ton manège...

Haultpré, avec calme, bas.

Plait-il ?

Suzette, *bas*.
Malgré ta promesse, tu as encore entrepris Micheline...

Haultpré, *souriant, bas*
Croyez-vous?

Suzette, *bas*.
Mais ce sera peine perdue! Je t'en préviens! Pas plus celle-là qu'une autre!

Haultpré, *bas*.
Serait-ce pour cette raison que vous avez omis de l'inviter à votre soirée!

Suzette, *bas*.
Ce que je fais ne te regarde pas! J'invite qui il me plaît de recevoir!

Haultpré, *bas*.
Vous ne voulez pas l'inviter?

Suzette, *bas*.
Non!

Haultpré, *bas*,
A votre aise!
(Il la quitte en la saluant profondément et va droit à Riancourt qui est descendu vers le premier plan.)

Suzette, à *M^{me} Brunier*.
Madame, nous voilà forcés de prendre congé de vous!

M^{me} Brunier
Comment, déjà? (En lui serrant la main.) Je vous confie ma grande sotte de fille. Tachez de me la rendre un peu plus raisonnable!

Suzette
J'en fais mon affaire!

Riancourt, *quittant Haultpré et descendant vers M^{me} Brunier*.
Haultpré me rappelle, bien à propos, que dans la joie de recevoir chez elle Madame votre fille, ma femme a oublié le but de sa visite, qui était de vous inviter à notre soirée!
(Mouvement contraint de Suzette.)

M^{me} Brunier
Croyez-vous réellement que notre présence...

Micheline
Oh! Maman! je t'en prie!

Riancourt
Quand ce ne serait que pour cette jeune personne.

M^{me} Brunier
C'est que...

Micheline
Maman!

Riancourt
Encore une fois, Madame, dévouez-vous!

Jeanne
Sincèrement, maman, tu ne peux pas refuser.

M^{me} Brunier, *riant, contrainte*.
Oh! Mais je ne demande pas mieux!

Micheline
Ah! quelle chance!

Riancourt
A la bonne heure! (Lui serrant la main.)
Donc à ce soir!

M^{me} Brunier
A ce soir!
(Mouvement général vers M^{me} Brunier, salutations et shaks hands. Tous remontent.)

Suzette, *bas à Haultpré*.
Tu es un misérable!

Haultpré, *de même*.
Je le sais!
(Suzette remonte.)

Haultpré, *va à Micheline par devant la table*.
A ce soir, Mademoiselle!

Micheline
A ce soir! Et merci, car c'est à vous que je devrai cette belle soirée.

Haultpré
S'il ne tenait qu'à moi, Mademoiselle, vous en auriez beaucoup de pareilles.

Micheline
Vrai?

Haultpré
Parole d'honneur!

Micheline
Eh bien... (S'arrêtant.) Non, à ce soir!

Haultpré, *il salue et se dirige vers le fond*.
(Mouvement général de sortie.)

Micheline, *seule*.
Allons! Je serai Marquise!

RIDEAU

Fritz LUTENS

(A suivre).

Suite d'un Carnaval

X

André répondit au curé de Rocmart qu'il le priait d'installer sa mère au château et de veiller à ce que nul soin ne lui manquât. Il donna l'ordre à sa vieille gouvernante de seconder le curé, puis la lettre partie, il se replongea dans ses tristes pensées.

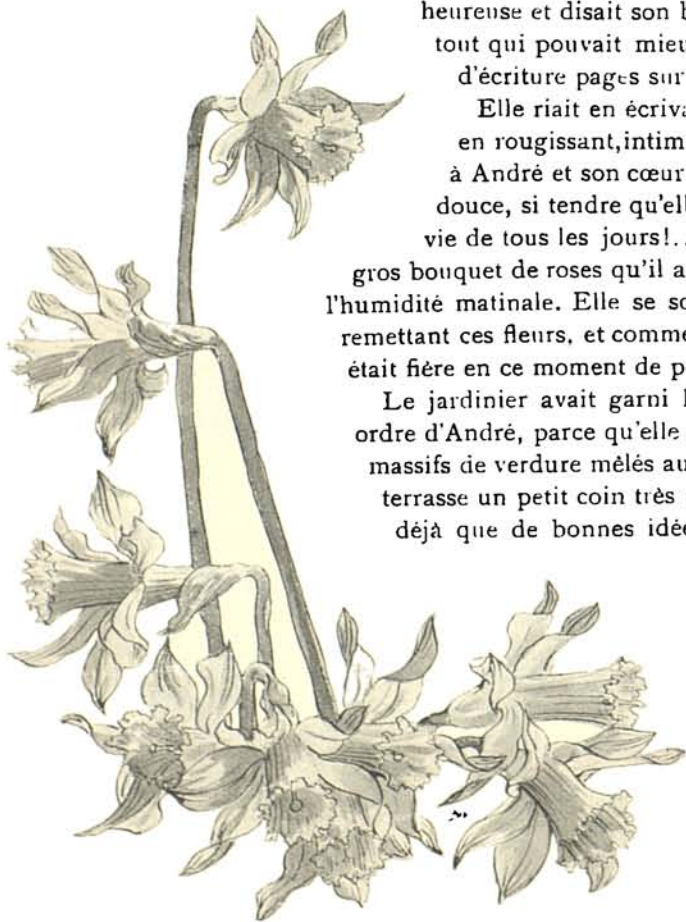
Sa femme écrivait aussi dans le joli petit salon blanc et or, à côté de leur chambre, dont les portes-fenêtres, larges ouvertes sur la terrasse formée par la colonnade du pérystyle, laissaient entrer le parfum des fleurs des parterres, des rosiers grimpants, et permettaient à la vue de s'étendre sur les hautes futaies du parc, formant un fond de velours vert aux ifs taillés qui dessinaient une cour ronde devant le château, avec des portiques et des arceaux, enfermant une grande allée circulaire et des mosaïques superbes de fleurs brillantes disposées en toutes sortes d'arabesques.

Vittoria avait placé sa table près de cette fenêtre, et souvent levait les yeux de dessus son papier pour les reporter charmés devant elle, sur la belle et noble ordonnance de cette partie de jardin qui, avec son air un peu apprêté et vieillot, était si bien le jardin d'Italie, séduisant à la fois par la beauté de sa floraison et la grâce antique de son style. Vittoria était heureuse et disait son bonheur à son père, à Edith, à celle-ci surtout qui pouvait mieux comprendre et pour laquelle elle couvrait d'écriture pages sur pages.

Elle riait en écrivant, trouvait des mots drôles, puis s'arrêtait en rougissant, intimidée comme une jeune fille, puis elle pensait à André et son cœur tressaillait de joie de se dire que cette vie si douce, si tendre qu'elle décrivait à sa cousine serait désormais sa vie de tous les jours!... Près d'elle André venait de déposer un gros bouquet de roses qu'il avait été cueillir encore toutes imprégnées de l'humidité matinale. Elle se souvint des mots charmants qu'il dit en lui remettant ces fleurs, et comme il était charmant lui-même, et comme elle était fière en ce moment de posséder un tel mari!...

Le jardinier avait garni la terrasse de fougères et de palmiers par ordre d'André, parce qu'elle avait exprimé simplement son goût pour les massifs de verdure mêlés au marbre blanc, et André avait fait de cette terrasse un petit coin très artistique. Oui, il était très artiste, André; déjà que de bonnes idées il énonçait pour restaurer complètement Castel Frasini tout en lui gardant son grave cachet antique!

Elle pensa au plaisir qu'ils auraient tous deux à surveiller ce travail si intéressant. Elle obtiendrait bien que son mari donne sa démission de zouave.



Elle voulait voyager aussi car elle avait si peu voyagé! Quelle joie de parcourir de beaux pays avec lui!...

Et Vittoria en oubliait ses lettres, plongée dans l'extase heureuse de son amoureuse rêverie.

Si elle pouvait se douter qu'en ce moment André pleurait?

Il pleurait, la tête dans ses mains, enfermé dans ce sombre fumoir que le prince Frasini avait organisé au rez-de-chaussée d'une ancienne tour. Deux petites fenêtres, percées à travers l'épaisse muraille, déversaient un jour triste dans la chambre voûtée où de grands bahuts de chêne, de vieux fauteuils de cuir, des panoplies d'armes rouillées meublaient la nudité froide de cette pièce. Sur une grande table, la lettre au curé de Rocmart reposait à côté de l'écrivoire, André venait de la fermer et se laissait aller sans force, à sa douleur.

Son bonheur était fini désormais. L'amour même que sa femme lui témoignait devenait pour lui un supplice, supplice double puisqu'il aimait chaque jour davantage Vittoria.

Dans cette femme aimante il découvrait à chaque instant quelque nouvelle qualité qui l'attachait plus fortement à elle.

Sa jeunesse isolée, sauvage, avait été privée d'affection féminine. Dans l'atmosphère de tendresse que lui créait Vittoria, son être se détendait en une délicieuse sensation toute nouvelle pour lui, et voici que cette affection pouvait lui être enlevée d'un moment à l'autre? Voici que la sécurité de son bonheur s'en allait à jamais; il fallait que, à toute minute, il se surveille, il surveille son entourage, de peur de laisser entrer la mort dans son union conjugale? Il s'était attaché une tunique de Nessus que jamais il ne pourrait arracher!

L'arrivée de la correspondance, la venue d'un télégraphiste le faisaient tressaillir. A chaque instant Vittoria, inconsciemment, lui enfonçait une épine au cœur.

Vittoria s'étonnait parfois de ses gestes nerveux, de ses regards inquiets, puis, comme il restait le même tendre mari envers elle, elle se rassurait, comprenant que cette guerre le tourmentait, l'assombrissait et qu'à elle incombait le devoir de le soutenir et de le rassurer. Et ce matin même, la jeune femme se souvint de son regard sombre quand il l'avait quittée en disant qu'il allait écrire, lui aussi.

Où était-il? Tout seul, dans cette sombre vieille salle à broyer du noir? A cette idée, elle se leva d'un bond, abandonnant la lettre commencée. Elle voulait voir si vraiment il était triste et le consoler par ses baisers.

Elle descendit en courant et ouvrit en coup de vent la porte du fumoir. Devant elle, son mari la tête dans ses mains ne pût assez vite abandonner sa pose désolée, ni essuyer ses yeux humides.

— Tu souffres? dit-elle en se jetant à genoux près de lui.

Il voulut essuyer ses larmes du revers de sa main, mais elle la lui prit vivement et retint entre les siennes cette main chérie.

— Tu souffres et tu ne m'appelles pas? dit-elle d'un ton de doux reproche. Veux-tu donc me faire souffrir aussi en me montrant que tu ne veux pas de mes consolations?...

— Ma pauvre femme, répondit André en baisant le front blanc qui s'appuyait sur son épaule, c'est parce que je voudrais t'éviter tout souci que je me cache lorsque je suis triste. Je voudrais te rendre si heureuse!

— Il ne peut y avoir de vrai bonheur pour moi que si je partage tes peines comme tes joies, fit la jeune femme. Pourquoi pleures-tu?

André se demanda ce qu'il allait répondre, mais Vittoria vint à son secours sans s'en douter.

— C'est encore cette maudite guerre? dis? Je vois bien comme tu t'en préoccupes?
 — N'est-ce pas naturel, cela? Mon amie? Lorsque je pense que tous les français s'arment et que moi je vis dans la plénitude du bonheur le plus doux?

— Ainsi tu voudrais me quitter pour aller te battre, méchant?

— Non, puisque je suis le soldat de l'Église, mais je n'en souffres pas moins.

— Que puis-je faire alors pour te consoler si mon affection n'est pas capable de te faire oublier...

— Quoi? Ma patrie? Vittoria, tu voudrais me voir indifférent aux plus nobles sentiments. Est-ce toi qui me parles?...

Vittoria se releva et prit la tête de son mari dans ses mains.

— Non, je suis une sotte égoïste, dit-elle en l'embrassant, l'amour vrai, l'amour chrétien qui est le nôtre ne doit pas amollir et énerver, mais au contraire rendre plus énergiques les dévouements, plus vifs les sentiments patriotiques et fraternels.

— A la bonne heure, c'est bien toi, cela! dit André en se levant aussi. Ne restons pas ici dans ce salon tout noir, viens au grand jour, le soleil nous rendra la gaieté.

Il vit la lettre du curé restée-là sur la table et eût un mouvement pour la cacher. Mais Vittoria le regardait et peut-être devina-t-elle ce mouvement. Elle prit elle-même la lettre et, tranquillement dit à son mari.

— Je vais la donner au cocher, il va partir pour la gare où nous sont arrivées les provisions, veux-tu?

En se donnant le bras, les deux époux arrivèrent sur la terrasse favorite d'André, d'où on découvrait si magnifiquement la vallée. Quoique l'ombre projetée par le château la maintient encore à l'abri du soleil on avait étendu une toile rayée par dessus le groupe de bancs et de chaises où, souvent le jeune ménage venait prendre le déjeuner matinal.

Machinalement ils vinrent s'accouder à la balustrade, leur observatoire habituel.

— Je voudrais, dit Vittoria en montrant la côte d'en face, aller voir Castel Frasini du haut de ce rocher. Ce doit être très joli, notre vieille demeure, vue de ce côté là.

— Nous pouvons y aller cette après-midi si tu veux, nous ferons atteler notre bon petit poney et nous prendrons par la route de Bucci, à droite. Ce sera un détour, mais nous évitons la forte côte.

Il y avait maintenant, pour elle aussi, comme une ombre sur ce bonheur. Tout à l'heure, quand, appuyée sur sa table à écrire, elle se sentait si complètement heureuse, une pensée austère vint traverser son esprit.

— Est-ce que vraiment un tel bonheur peut exister sur cette terre? se demanda-t-elle. Qui pourrait venir le briser?

Et elle avait cherché, ne voyant pas de motif possible à ce brisement, autre que la mort

La tristesse d'André venait de lui montrer combien les larmes sont près du sourire et combien est fragile ce vase étincelant où le cœur voudrait conserver à jamais la joie égoïste de l'amour satisfait.

En se penchant, Vittoria aperçut encore sur la route le porteur de dépêches et un sentiment de crainte vint la contrister.

— Je deviens superstitieuse comme André, se disait-elle, et pour que son mari ne vit pas le messager, elle l'attira près d'elle sur le banc où elle venait de s'asseoir

Rocmart, en ce moment se plongeait dans ses projets de restauration. Depuis son arrivée en Italie le sens artistique qui sommeillait en lui se développait rapidement au contact de tant

de chefs-d'œuvres, et quel plaisir plus grand que de posséder de si belles reliques du passé et pouvoir leur rendre tout leur éclat?

Il aimait infiniment à discuter avec sa femme qui, savante et artiste aussi, le suivait avec joie dans les chemins familiers pour elle, plus encore que pour lui.

Aussi, entendant le sable craquer, lorsqu'il vit le porteur de dépêches passer sous l'arcade des ifs, fut-il ému au point de s'arrêter tout net.

— Encore cet homme sinistre, fit-il.

Vittoria s'avança pour prendre le petit papier.

— Ouvre, dit André brièvement

Elle tremblait, la jeune femme, émue, tout autant que son mari.

La feuille déployée sembla flamber à leurs yeux :

« Troupes françaises rappelées, quittent Rome demain, revenez de suite », disait le prince Frasini...

Quand le grand break attelé de deux postiers vint se ranger devant le pérystyle, au soir, pour emporter le jeune ménage vers la gare, Vittoria se souvint de la promenade projetée si gaiement dans le petit panier et le dit à son mari :

— C'est comme un rêve, Je dois me palper à deux mains pour me croire bien réveillée, si vite, si vite, partie, notre lune de miel!...

— Quinze jours de bonheur pour toute une vie, c'est peu, soupira André.

Autour de la voiture, les tenanciers du château se rangeaient en pleurant.

Ils aimaient cette jeune maîtresse et ce maître bon et doux qui leur parlait si simplement. Ce départ subit les effrayait comme un mystère. Ils sentaient l'heure grave, l'avenir gros d'inquiétudes, d'événements sombres. Le mot de guerre est sonné par une trompette de mort!

Le jardinier avait moissonné les plus belles roses des parterres et, avec le goût naturel de la race italienne, avait bâti un panier de roses odorantes et pâles qu'il plaça sur la banquette à côté de la jeune femme.

— Souvenez-vous, dit-il, avec l'autorité d'un vieux serviteur, que les roses sont le porte-bonheur des princesses Frasini. Avec elles vous ne craignez pas la jettatura!

Vittoria sourit tristement. Elle ne voulait pas contrister le brave homme en lui disant qu'elle ne croyait plus à ce porte-bonheur.

La voiture s'ébranla au bruit des grelots, tous les bonnes gens saluèrent en silence et restèrent tête découverte pendant que l'équipage contournait la grande mosaïque où les fleurs traçaient les chiffres de Vittoria et d'André, puis, disparaissait derrière les arcades d'ifs, dans la grande allée de chênes sonores.

La vallée, déjà, s'embrumait dans l'ombre du soir, mais le vieux château recevait encore la pleine lumière du soleil couchant qui le revêtait d'un émail rouge éclatant. Ça et là une fenêtre ruisselait comme de flammes pendant que la terrasse où tant de fois ils étaient venus s'asseoir sous le velum rayé, maintenant s'endeuillait de l'ombre énorme des grands murs.

André et Vittoria, les yeux levés vers l'antique monument pendant que l'équipage descendait la route en lacet, repassaient en silence les jours si brefs de leur amour.

On eût dit que dans ce nid d'ancêtres, ils avaient enfermés tout ce que leur vie pouvait contenir de joies, de tendresses, de bonheur et de sécurité. Ils se serraient la main en silence, n'osant parler de peur d'éclater en sanglots.

Le dur réveil du beau rêve d'avenir venait trop brusquement les surprendre, et leur cœur amolli ne voyait plus que sinistres présages.

On traversa le petit village que la nouvelle de ce départ soudain bouleversait pour sa cause menaçante. Les paysans envoyèrent un salut à cette jeune femme qu'ils espéraient garder si longtemps près d'eux, à ce beau soldat qui allait défendre le Pape, puis la voiture fila, plus rapide vers la station dont on apercevait déjà les lumières.

Le train entra en gare, hâtivement les deux époux se jetèrent dans un compartiment ; les portes claquèrent, le sifflet du départ retentit et la longue file de wagon se mit en marche pendant que Vittoria sanglotait sur l'épaule d'André.

— C'est trop peu, gémit-elle, nous n'avons pas eu le temps de nous connaître et nous voilà séparés !

(A suivre.)

MAVIL.

Les Expositions

LE SALON DU CERCLE *LABEUR*

Faut-il encourager ou blâmer ces expositions de très jeunes, où, à côté de quelques



Merckaert : *Plein soleil.*

œuvres de talents déjà faits, se montrent des productions de débutants encore très imparfaites ? Faut-il, avec certains, déplorer la trop grande hâte que mettent de jeunes artistes à montrer leurs essais, leurs études ? Je ne crois

pas. Au fond, cela ne fait aucun mal et cela peut faire quelque bien. Si ces jeunes gens se sont égarés dans une voie qui n'est point la leur, l'accueil fait à leurs erreurs pourra les édifier plus vite et leur éviter ainsi de perdre plus de temps ; si, au contraire, ils possèdent un tempérament, s'ils sont destinés à œuvrer plus tard sérieusement, on démêlera bien que tout cela où sont les inexpériences et les imperfections des premiers essais. Puis, ce qui est salubre, ils auront plus vite jeté leurs gourmes ; s'ils se sont laissés aller à des tendances excessives, ils pourront, en contact avec le public, voir plus clair en eux-mêmes, se ressaisir, et en même temps acquérir l'expérience et le métier. Et ainsi ils seront plus vite capable de travailler utilement et d'atteindre l'art sérieux et équilibré.

Voyez, par exemple, le cas de M. Oleffe. C'est un artiste, assurément. L'an dernier, à la première exposition du *Labeur*, il se montrait hanté à l'excès par des intentions relevant davantage de la littérature que de l'art plastique. Cette première bataille lui a fait voir, semble-t-il, ce que certaines expressions

d'idées compliquées ont d'incompatibles avec la peinture; et comme il a des dons de peintre qui s'affirmaient déjà l'an dernier dans la couleur aux amertumes savoureuses, dans un évident sentiment de la ligne austère, cette première expérience lui a été utile, il a dépensé cette fois ces dons en des œuvres de conception plus simple; et ainsi il approche d'un résultat définitif et dégage sa personnalité très intéressante. Il faut signaler surtout de lui, pour la grandeur si simplement tragique, un paysage : une sorte de chenal d'où émergent des pilotis. Il y a là, vraiment, l'affirmation de quelqu'un.

M. Starke est, lui aussi, un artiste, et un artiste plus complètement en possession de son métier, plus définitivement engagé dans sa voie. Ses dessins de ligne crâne, énergique et farouche, et très savante aussi, ont toujours un caractère intense, apparenté par une mélancolie indéfinissable à la peinture de M. Oleffe.

A côté de ces deux artistes, il y a, au *Labour*, plusieurs jeunes peintres qui méritent l'attention sans qu'on puisse leur prédire de façon certaine de hautes destinées. Deux paysagistes possèdent une technique déjà savante : ce sont MM Merckaert et Cambier; le premier qui produit beaucoup, peut être trop, a des impressions nettes habilement rendues; c'est un coloriste qui doit seulement se défier de sa facilité; le second est, lui aussi, très habile, et montre, dans certaines études, une réelle distinction, mais il ne possède pas encore le sens de la grandeur dans l'interprétation du paysage.

Il faut citer encore M. Tytgat qui ne sait pas peindre, n'entend rien aux harmonies de la couleur, mais fait œuvre remarquable lorsqu'il se contente de dessiner; M. Daens qui expose un beau portrait; M. Melsen dont les paysanneries ont un mouvement intense mais sont d'un dessin trop lâché. Et il faut, attendant pour parler des autres qu'ils aient acquis un peu d'expérience, passer aux sculpteurs qui sont fort intéressants.

M. Herbays est peut être, parmi les innom-

brables jeunes qu'a influencés Lambeaux, le seul qui ne tombe pas dans l'exagération et



Herbays. : *Fontaine*.

la vulgarité : Son grand nu, sa fontaine, ont vraiment une belle ampleur, une nerveuse

souplesse, et son buste de femme est d'un jet vigoureux et hautain. M. Léandre Grandmoulin dépense, dans une figure de myrthe heureux et dans deux bustes serrés, des qualités de métier déjà appréciables, qualités que possède M. Baudrenghien, mais qu'il applique à des réminiscences de gothiques dont sa personnalité devra se dégager.

Et vous voyez que, au total, s'il y a au Salon du *Labour* bien des banalités et des insuffisances, il y a là aussi quelques jeunes qu'il sera fort intéressant de suivre.

CLAUDE.

Feuilleton Théâtral

THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES SAINT-HUBERT. — *Michel-Strogoff*, drame en 5 actes de MM. Jules Verne et William Busnach.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — *Les Aventures de Thomas Plumepatte*, drame de M. Gaston Marot.

THÉÂTRE FLAMAND. — *Feu de Massacre*, drame en 3 actes par Mme Alice Bron.

* * *

Il y a de la marge entre *La Dame de chez Maxim* et *Michel Strogoff*. Les Galeries l'ont franchie avec aisance, et sans que le théâtre accoutumé depuis trois mois aux acclamations gaillardes de la Mome Crevette parut se rebiffer le moins du monde en entendant les tirades du courrier Michel: « Pour Dieu, pour le Czar, pour la Patrie »!

C'est qu'il y a vraiment là l'étoffe d'un beau mélo, et que cette étoffe est adroitement taillée, par un faiseur expert, dans le roman aventureux et dramatique de l'heureux Jules Verne. C'est un excellent spectacle d'été, encore que les ballets, cortèges et défilés du tableau Tartare, — « Regarde de tous tes yeux, regarde »! — demandent quelques frais de mise en scène. La direction intérimaire des Galeries les a faits avec courage, ces frais strictement nécessaires, et cela donne une agréable soirée à passer, surtout quand il pleut.

La pièce est d'ailleurs fort bien jouée par M. Dorny, un Strogoff de belle allure et de voix puissante; par M^{lle} Jeanne Dulac, qui a tout à fait conquis droit de cité, ici, et qui est vraiment une précieuse artiste par M. Ambreville, dont le reporter auglais a une fantaisie énorme, et par beaucoup d'autres.

* * *

Ça n'a pas empêché l'Alhambra de risquer lui aussi un mélo d'été, un mélo réfrigérant, puisqu'il nous transporte jusque tout près du Pôle Nord, et que nous voyons la scène se peupler de monstrueuses banquises, tandis qu'en la salle on étouffe. C'eut été le moment de risquer une innovation sensationnelle, d'ériger de vrais blocs de vraie glace, dont le voisinage eut envoyé vers les fauteuils et les balcons d'adoucissants relents de fraicheur. Mais qu'aurait-on fait les jours de pluie?

L'Alhambra a donc préféré, comme moyen d'attraction, avoir recours à une bonne troupe et comme la pièce qu'elle joue est intéressante, animée, mouvementée, le théâtre n'a pas eu tort. Il nous fait assister ainsi à toute une série d'aventures, dont plusieurs invraisem-

blement agencées, mais quelques-unes tragiques et la plupart très amusantes.

Plumepatte est un escapé du *Britania* que sir James a fait naufrager pour posséder la fortune du capitaine. Anna, la fille de ce dernier, recherche son père un peu partout jusque chez les Esquimaux, pendant cinq actes et dix tableaux. Au 11^e et dernier, elle le ramène, et son oncle fait une tête... de bandit qui a bien mérité la corde.

Plumepatte est un Passe-Partout de Belleville, un brave et joyeux loup de mer qui amuse beaucoup et attendrit un peu. Il a un compagnon qui contribue à son succès de gâté : c'est Cocaulau, son singe.

M. Monca est parfait dans le rôle de Plumepatte; Gervais donne à celui du capitaine corsaire une physionomie très impressionnante et l'ensemble est excellent. F.

* * *

Nous n'avons pu assister aux rares représentations de *Feu de Massacre*, que M^{me} Alice Bron a fait jouer au Théâtre Flamand. Georges Eeckoud, qui a assisté à la première, en publie le compte rendu suivant :

« M^{me} Alice Bron, une femme lettrée, de talent et de grand cœur, fait représenter en ce moment au Théâtre Communal de la rue de Laeken une pièce vraiment intéressante et souvent belle au point de vue littéraire, et qui est en même temps une bonne action. On n'annonce plus que deux représentations de cette pièce; aussi engageons-nous vivement nos lecteurs et tous les braves gens à aller entendre cette œuvre à laquelle le public de la première, composé d'artistes, d'écrivain, d'esthètes et de penseurs, a fait un accueil chaleureux.

» On se rappelle la courageuse campagne que M^{me} Bron mena dans plusieurs journaux contre les iniquités, les injustices, les crimes même qui se commettent dans les administrations du soi-disant bien des pauvres. Ces administrations capitalisent à outrance et apportent une telle prévoyance, une telle parcimonie dans leur gestion que c'est à peine si elles servent aux indigents le revenu

de véritables fortunes qui appartiennent à ceux-ci. Il y a pis que ça : non seulement on affame les pauvres, on leur refuse ce qui leur appartient, mais on les torture et on les brutalise. M^{me} Bron, qui fut présidente du Bureau de Bienfaisance de Monceau-sur-Sambre, a pu étudier sur le vif — on pourrait même dire la chair vive, la chair des écorchés — les scandaleux abus qu'elle dénonça et qu'elle flêtit en d'énergiques articles et contre lesquels elle vient de s'insurger à nouveau dans une crâne pièce de théâtre.

» Au 1^{er} acte, nous assistons au « fonctionnement » du Bureau de Bienfaisance d'une localité industrielle. L'auteur nous concède qu'il serait rare de rencontrer autant de réclamations provoquant autant de brutalités — réunies en une seule et même audience — mais il était indispensable, fait-elle dire dans une notice accompagnant le programme, de montrer toutes les plaies qui étaient leur hider en ces barbares officines de prétendue humanité. M^{me} Bron nous prévient qu'*aucun* des griefs exposés en ce premier acte, qu'*aucune* des ignobles réponses qui y ont été faites ne sortent de l'imagination de l'auteur, mais au contraire *sont l'expression absolue de la vérité et ont été officiellement contrôlés*.

» Nous croyons l'auteur sur parole, mais reste à savoir si au point de vue littéraire et dramatique auquel il importe surtout de nous placer, du moins en cet article, cette condensation, cette sélection d'horreur et de détresse ne nuit pas à l'impression même, et ne compromet point la valeur esthétique de ce morceau. Ce secrétaire de la Bienfaisance publique est par trop féroce. En général, je crois cette malfaisante engeance encore plus bête et plus suffisante que perverse et scélérate avec préméditation; je les crois plus inconscients, plus routiniers que méchants.

» *La Terre*, de Zola perd beaucoup en vérité et en puissance parce que l'auteur y a drainé tous les crimes de paysans ayant défrayé la chronique judiciaire, pour les attribuer à une seule famille et en placer le théâtre dans un seul village.

» C'est aussi le reproche que l'on pouvait faire au premier acte des *Tisserands* où, comme dans l'exposition de *Feu de Massacre*, il y avait pléthore et congestion de cruauté. Il n'est pas admissible, à moins qu'il s'agisse de monomanes et de bêtes enragés, — que l'homme soit systématiquement féroce à ce point!

» Les actes suivants valent mieux. Le deuxième acte a des moments poignants et attendris, de belles notes pitoyables, comme dans un De Groux père ou dans un Israëls. Et quant aux trois derniers actes, coquettement écrits, ils sont souvent d'un charmant intimisme et remplis de traits ingénieux et de choses trouvées. On y rencontre même des scènes fortes et belles, notamment celle où la femme de l'artiste pauvre et malade, qui s'est prostituée à son patron pour sauver l'époux qu'elle chérit jusqu'à ce sacrifice suprême, — fait à cet époux la confession de cette faute sublime. Mais le dénouement de la pièce nous gâte cette belle scène en accentuant encore le rôle ultra passif et piteux du mari. Puis pourquoi cette « expiation » que la femme prétend imposer à l'homme qu'elle aime? Pourquoi, dès qu'il s'est repenti de son orgueil et de son égoïsme, sa femme ne s'est-elle pas jetée dans ses bras? Que signifie cette éclipse de la jeune femme, et l'intervention de la grosse dame qui sert de mère au jeune ménage? Quelque bonne que soit cette comédie, elle se mêle vraiment en ce moment de

ce qui ne la regarde pas; et la jeune épouse perd, par cette prétention de punir son mari, tout le mérite de son sacrifice et de son abnégation.

» *Feu de Massacre* a été joué excellemment par M^{me} Marguerite Maupas, une jeune et touchante Thérèse, à la diction, à la voix et au geste plein de charme; par M. Schultz qui défend avec talent le rôle de Michel, le mari poitrinaire et tousseur (le monsieur aux camélias); M^{me} Herdies, qui trouve dans le personnage de la mère Etienne un rôle fait à son tour; M^{me} Janelli, MM. Bachelet, Murio, etc. L'ensemble mérite les plus sincères éloges et la pièce est soigneusement montée. »

Memento

On nous prie d'annoncer que les itinéraires de la course de tourisme Bruxelles-Spa sont maintenant définitivement déterminés.

Après avoir relevé toutes les particularités de la route, le Comité s'occupe actuellement de la confection de la carte et du profil qui seront mis sous peu à la disposition des concurrents.

Rappelons que la clôture des inscriptions est fixée au 15 courant et que celles-ci doivent être admises au Trésorier de l'A. C. B., place Royale, 5.

Pile et Face

AMAND

Grand, fort, taillé en hercule, de ceux dont on dit qu'on ne voudrait pas tomber sous leur poigne. ... vous regardant, par dessus son lorgnon, de cet œil inconsciemment terrible qu'ont certains myopes, tel apparaissait le caricaturiste Amand qui vient de mourir. Au

demeurant le meilleur homme du monde, aimé de tous pour sa parfaite bonté et son cœur excellent.

« Hola! quelqu'un! » clamait-il volontiers dans le café qu'il fréquentait depuis tantôt vingt ans. Et rien n'était plus plaisant que la placidité des garçons à servir ce client

farouche dont nul n'ignorait l'exquise courtoisie.

Du talent, il en avait, et beaucoup; et si, en ces derniers mois, le mal dont il souffrit si longtemps avant d'en mourir, avait glacé sa verve et raidi sa main, tous ceux qui, à Bruxelles, ont quelque souci des manifestations artistiques, se souviennent de ces caricatures d'hommes politiques, savants, littérateurs, etc., qu'il répandit à profusion, avec une malice que beaucoup devront lui envier parce qu'elle fut toujours exempte de fiel.

Car une des caractéristiques de ce réel talent fut d'être spirituel sans méchanceté; et certes nous ne serons démenti par aucun de ceux dont il crayonna les traits pour la plus grande joie du public brabançon.

Un jour de l'an passé il voulut bien collaborer à la Revue et nos lecteurs n'ont pas oublié la jolie page humoristique qu'il nous donna.

Français et patriote ardent, Amand fut toujours fier de ses origines; mais il aimait aussi Bruxelles, où il avait conquis droit de cité, ainsi qu'il advient à ceux qui savent lui être reconnaissants de sa généreuse hospitalité.

Au surplus, les liens d'une alliance étroite confirmèrent son attachement au pays belge et sa fille bien-aimée, morte hélas! avant lui, avait épousé un des hommes qui font le plus d'honneur à la Presse belge.

Amand nous honorait de son amitié; nous avons le droit d'en être fier et le devoir de lui adresser ici notre adieu suprême, tout pénétré d'émotion.

Aujourd'hui une femme en deuil pleure dans le logis désert et mieux vaut sans doute que ces lignes demeurent ignorées d'elle, car, ainsi que l'a dit le poète, il n'est, dans la douleur, rien de plus triste au monde que le souvenir des jours heureux!...

H. O.

LIGUE DES FEMMES CHRÉTIENNES

Un de ces derniers jours, la ligue des femmes chrétiennes réunissait les protectrices

et les protégées dans une assemblée générale que présidait S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre. Rien de plus touchant que cette foule assemblée, de tous les rangs, de tous les âges, se pressant autour d'une princesse dont l'affection généreuse pour les faibles et les deshérités se montre partout où elle en trouve l'occasion. Et ces pauvres femmes, heureuses de voir, au milieu d'elle, la mère de leur futur roi, éclataient en applaudissements qu'on sentait venir au cœur. Il y avait là une scène de famille, d'amour et de paix qui montre que le sentiment chrétien est toujours le meilleur lien entre les hommes et la plus vraie des démocraties. Celui qui est l'âme de cette ligue, le R. P. van Langersmersch a dû être heureux de constater la prospérité de son œuvre. « *Son œuvre* » est un mot qui ici en contient beaucoup d'autres car toutes les manières de secourir et de protéger la femme sont employées par la ligue des femmes chrétiennes. Deux femmes s'y dévouent avec un zèle admirable, ce sont M^{me} la comtesse Camille du Chastel et M^{me} la baronne Nicaise. Elles sont à la tête d'un groupe de femmes du monde qui se partagent les charges, les peines et les diverses directions. C'est là du meilleur féminisme et elles méritaient bien, ces nobles bienfaitrices des humbles d'être les premières à recevoir la bonne nouvelle par laquelle le ministre du travail a terminé son spirituel discours: La mise en discussion très prochaine de la loi sur la libre disposition du salaire de la femme mariée.

Elles ont participé pour une grosse part à ce succès féministe puisqu'elles ont recueilli 45,000 signatures pour appuyer la pétition qu'elles ont adressée à la chambre il y a trois ans déjà, à l'effet d'obtenir cette loi.

MUSIQUES

Toute une série de « chansons à dire » est envoyée à la *Revue* par un compositeur nouveau qui est également un nouveau compositeur, car après avoir été, pendant longtemps un délicat poète de petites pièces finement ciselées, il s'est un jour avisé d'en écrire

lui-même la musique, puis de faire chanter celle-ci, et, finalement de la publier ?

Vous ai-je dit qu'ils s'appelle Pierred'Amor, et que ces mélodies aux grains délicats s'intitulent *Triste chanson*, *Simple chanson*, *Autodafé*, *Printemps d'amour*, *Les Campaniles*, *Valse d'amour*, etc. L'édition en est tout à fait ravissante (J.-B. Katto, à Bruxelles) et les couvertures de Dorman, Berkman et autres sont d'une rare élégance. Et voici maintenant des vers, qui peut-être vous donneront l'envie d'entendre la musique qui les souligne :

TRISTE CHANSON

Chansons qui me berçaient,
Bambine;
Chansons qui m'endormaient,
Gamine,

Pourquoi me semblez-vous banales ?
Êtes-vous donc des fleurs fanées
Dont s'effeuillèrent les pétales
Chansons de mes jeunes années ?

Jouets qui me calmaient
Bambine;
Jouets qui me charmaient
Gamine,

Ne dansez-vous plus mêmes rondes ?
Si douce m'était la cadence !
Par vous je fus Reine des Mondes
Petits jouets de mon enfance !

Pantins que je cassais,
Bambine;
Pantins que j'enfonçais
Gamine,

Pourquoi de vous suis-je si lasse ?
C'est qu'à vous, mes Polichinelles,
D'autres pantins prirent la place !
Aujourd'hui je vois les ficelles !

LES CAUSEURS

Modes

Avec la chaleur nous arrivent les toilettes claires, les toilettes « amusantes » qui rendent toutes les femmes jolies, leur prêtent un air d'élégance et de gaieté et font de nos promenades publiques un vrai bouquet de fleurs. Aussi ce qu'on envahit les magasins qui, la semaine dernière encore, voyaient leurs rayons de nouveautés intacts et remplis, pendant que les marchands soufflaient dans leurs doigts raidés ! Maintenant ils ont très chaud, les marchands, ils disparaissent derrière les comptoirs de mousseline dépliées, de zéphyrs, de vichy, de piqué à faire rêver les moins coquettes.

Le piqué est redevenu l'étoffe en faveur. On en fait des costumes tailleurs surtout, à vestes, à boléros, c'est le style adopté.

M^{me} Lequesne (*) préparait pour une de ses jolies clientes un costume de piqué couleur amande fraîche, plein de chic. Jupe tailleur se terminant dans le bas par trois rangs superposés de festons bardés de linon bleu. Ces trois festons remontent, à droite, jusqu'à la taille.

(*) 45, rue du Luxembourg.

Boléro pareil bardé également d'un triple feston à liseré blanc, se mettant sur une chemisette de batiste amande, brodée d'un dessin d'œillettes blancs, fermée par devant avec une cascade de dentelles de valenciennes. Col et ceinture de velours mauve.

Pour les robes plus habillées on portera beaucoup de mousselines. Mousselines imprimées et peintes et mousselines unies. Le choix est suffisant pour tous les goûts. Ces mousselines se porteront pour les femmes minces, à grands volants plissés superposés jusqu'à la taille, bordés de broderies anglaises, de dentelles beurre, etc., avec de grandes ceintures de rubans. On en fera beaucoup aussi à double jupes, il y a, cette année tellement de combinaisons également à la mode qu'il faudrait des volumes pour les décrire depuis la robe simple, au corsage blouse, avec la ceinture de soie, jusqu'à la toilette incrustée de dentelles doublée de taffetas où la modeste mousseline n'apparaît que comme un motif de garniture.

La mousseline blanche brodée, sur fond de couleur, revient aussi beaucoup à la mode.

M^{me} Lequesne terminait, l'autre jour une délicieuse toilette de cette fine mousseline blanche qui est plutôt une batiste claire. Elle était doublée de taffetas paille sur lequel trois volants brodés se superposaient jusqu'aux genoux. Une grande tunique retombait sur le tout, relevée d'un côté par un gros nœud paille. Le corsage, en blouse, très garni de valenciennes se serrait à la taille par une grande ceinture de rubans paille. Le corsage doublure de soie paille était décolleté et à manches courtes, le corsage de mousseline montait et se fermait au cou par un col de soie paille. C'est une charmante toilette de Casino ou de diners de campagne.

Avec de semblables toilettes, le chapeau fleurs est de rigueur, et je pensais en voyant cette toilette, combien elle serait joliment terminée par le chapeau vu chez M^{me} Balat (*) paille rose, à bords assez grands et ronds, garnis de grosses roses panachées blanc et rose, formant aigrette d'un côté. C'est aussi chez M^{me} Balat que j'ai vu de délicieux chapeaux de matin. La forme

de marins à grands bords, était, pour l'un, de paille brûlée, et garnie de gaze de même couleur, entremêlée très joliment, de côté, avec un gros bouquet d'épis; pour l'autre, chapeau de paille blanc verdâtre, la garniture se composait de bluets mêlés à une gaze brun clair presque blonde. Un troisième chapeau matinal avait la forme gondolée dite bergère avec une couronne de fleurs des champs du milieu de laquelle un gros bouquet d'épis s'élançant en forme d'aigrette. Le chapeau, lui aussi, est un objet tellement personnel qu'il n'y a guère moyen de l'acheter sans l'essayer. Il fait vraiment partie intégrante de la physionomie féminine. C'est pourquoi il importe de bien le choisir. N'ayez qu'un chapeau, si vous ne pouvez vous en payer plusieurs, mais que ce chapeau vous coiffe selon votre air, votre coiffure, votre visage, qu'il fasse partie de votre visage, qu'il fasse partie de votre personne, qu'on ne le remarque pas, peut-être mais qu'on dise de vous toujours : voilà une femme bien mise. Point n'est besoin pour s'attirer compliment d'avoir cent mille francs de rente, il ne s'agit que d'avoir du goût.

(*) 47, rue de la Commune.

Manufacture Générale d'Ameublements

12 & 14, **RUE ST-JEAN**, BRUXELLES

INSTALLATION

SALLES A MANGER

EN CHÊNE, NOYER & ACAJOU

MEUBLES MIGNONS

POUR SALONS, FUMOIRS & BUREAUX

CHAMBRES A COUCHER

PRIX MODÉRÉS

Causerie Financière

Marché de Bruxelles

4 juin 1899.

TERME

Le mois de mai a été si mauvais, si triste que les pessimistes avaient beau jeu pour nous prédire un resserrement de l'argent. En fait, malgré leur prédiction intéressée, sur tous les marchés les offres d'argent ont dépassé les besoins.

La spéculation en profite pour pousser la *Rente extérieure*, qui, néanmoins, après avoir monté de 64.30 à 66.70, a réactionné de 65.70 à 65.90. Cette poussée est-elle justifiée par la situation financière de l'Espagne? Nous n'en croyons rien. Le décret du 13 mai ordonnant la fermeture du registre d'inscription fait supposer que le gouvernement a l'intention de baser une partie des recettes futures sur une retenue ou un impôt sur les valeurs non estampillées. Mais il faut compter avec les porteurs de dettes intérieures, amortissables ou non. Quand le moment psychologique sera arrivé et qu'il faudra équilibrer le budget et rembourser, et à la fois les avances consenties par les banquiers de Madrid et de Barcelone, et la Banque d'Espagne, le gouvernement se trouvera aux prises avec les difficultés politiques et réelles, qu'on ne résout pas sur le papier. Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, les finances ne peuvent s'améliorer que par des coupes claires dans les dépenses provisoirement inutiles. Dans celles-ci, nous classons les dépenses exagérées des deux ministères de la guerre et de la marine, auxquelles nous ajouterons les dépenses administratives qui ont besoin également de subir une forte réduction. Tant qu'on ne sera pas entré franchement dans cette voie, toute amélioration des finances espagnoles sera impossible. En effet, on ne doit pas oublier qu'il est dû à la Banque d'Espagne 1 milliard 60 millions, aux banquiers de Madrid et de Barcelone plus de 100 millions, qu'il y a à payer les arriérés de terre et de mer des colonies, que le budget est en déficit, que le pays, étant épuisé, n'achète plus et que de ce chef les recettes douanières fléchissent, que l'Espagne a perdu deux de ces meilleurs clients, Cuba et le groupe des Philippines, ce qui restreint la production industrielle de plusieurs centaines de millions et par répercussion la rentrée de certains impôts.

Les *valeurs cuprifères* ont réactionné et le *Trust*

américain semble moins sûr de lui. Les dernières statistiques accusent une augmentation de stock qu'il était à prévoir. Les hauts prix ont permis à certaines mines abandonnées de revenir jouer leur rôle dans la production.

Sur les *Fonds brésiliens* il y a toujours une grande activité, et cette activité paraît avoir sa raison d'être dans la confiance qu'a su inspirer M. Campos Salles dans ses actes financiers dès son arrivée au pouvoir. Le mal qui ronge la plupart des États de l'Amérique du Sud, c'est l'excès de la circulation fiduciaire sur la monnaie-or qui seule sert à payer les dettes extérieures, d'où un change élevé, qui, s'il favorise les producteurs-exportateurs, grève lourdement les finances de l'État et par contre-coup toute la masse des contribuables. M. Campos Salles a résolu d'atténuer cette situation et de mettre un frein à l'agiotage effréné sur l'or. Il est à désirer qu'il réussisse entièrement; ce sera un bien pour les porteurs européens si nombreux partout. Cependant il est à craindre que le Président de la République ne puisse pas tout à fait réaliser ses promesses. La suspension triennale du paiement en or des dettes fédérales a eu comme conséquence la création d'un fonds payable en or et garanti sur les recettes douanières provenant de l'importation seulement, les recettes douanières sur l'exportation ayant été laissées aux États ou provinces ayant une autonomie administrative et financière. Or, le Brésil est protectionniste à outrance et l'effet de cette protection a été de faire sortir de terre toutes sortes de fabriques. Il en est résulté une réduction importante dans les importations et aussi dans la perception des droits de douane. C'est un facteur qu'on a un peu négligé et dont il est bon de tenir compte si on veut bien juger la situation financière du Brésil et la valeur des *Fonds brésiliens*,

La *Rente Italienne* 5 % se maintient ferme aux environs de 96.45, avec légère plus-value sur les cours de la dernière quinzaine de mai.

L'affaire de Chine s'arrange au mieux des intérêts vrais de l'Italie. M. Visconti-Venosta appartient à la vieille école et n'est pas travaillé par la mégalomanie qui a tant fait de tort aux finances italiennes. Le change de Milan sur Paris est de 7.05 %.

Le 5 % *portugais* a presque perdu un demi-point, nonobstant les racontars sur l'affaire de Delagoa-Bay. On a eu beau chauffer la question à grand ren-

fort d'arguments, on n'a pas réussi à faire monter le thermomètre au-dessus de zéro. Elle sera bonne à reprendre si les chaleurs caniculaires persistent; il suffira de profiter de l'affaissement cérébral de la petite corbeille.

Le groupe *Ottoman* est en meilleure posture; les croissants C et les décroissants D ont regagné la perte que lui avaient fait subir les réalisations de la dernière huitaine de mai; l'obligation 5 % 1896 a aussi un peu progressé. Il n'y a que la *Banque ottomane* qui soit restée faible, avec tendance pourtant à une reprise prochaine.

Le *Métropolitain de Paris*, en dépit de nos avis, a progressé follement; la hausse n'a pas été moindre de 80 francs environ d'une quinzaine à l'autre. Les cours oscillent en ce moment entre 545 et 559 avec faiblesse marquée. Ces cours sont irraisonnés, car malgré l'intensité probable du trafic, on n'arrivera pas à créer des voyageurs pour distribuer des dividendes. Après avoir monté audacieusement, il faudra descendre à la vitesse des rapides.

COMPTANT

Notre 3 % a reculé ainsi que notre 2 1/2 %.

Les divers emplois que trouve l'épargne dans les affaires industrielles et coloniales provoquent des réalisations qui font facilement de la baisse puisqu'il n'y a pas de contre-partie sérieuse.

On trouve de plus en plus maigres les revenus d'État et on les délaisse quand ils n'offrent plus de perspective de hausse.

Les *Établissements de crédit* se maintiennent assez bien; quelques uns voient leurs titres gagner du terrain à cause des émissions pour lesquelles ils ont ouvert leurs guichets. On cote l'Auxiliaire de la Bourse à 120 fr. et la part de fondateur à 138.50; la Banque de Bruxelles à 830 fr., en réaction sensible sur le cours de la précédente quinzaine. La Banque Nationale rétrograde à 2802.50; la Société Générale voit le cours de ses actions monter à 3,785 fr. et celles des parts de réserve 2,260 fr.; la Compagnie nationale financière est en reprise à 112 et 115 fr. pour les actions de capital et 190 fr. pour celles de dividende, ce qui confirme nos appréciations sur cette excellente valeur. L'Outre-mer voit ses actions de dividende à 332.50.

Le groupe des Chemins de fer est au calme plat. Quelques valeurs ont été l'objet de réalisations importantes dans un but d'arbitrage. L'action de capital du Congo fait 1,720 fr. et la part de fondateur maintient le cours de la dernière quinzaine de 5,725 fr.; la privilégiée Central Sud américain est à 265 fr. avec une avance de 14 fr. sur le cours précédent; les « Bruxelles-Lille-Calais » reculent à 595 fr.

Au contraire des « Chemins de fer », les Tramways ont un marché très actif; presque tous leurs titres

marchent de l'avant. C'est une industrie prospère et les modifications qu'on y apporte actuellement justifient la faveur dont elle est l'objet. Les ordinaires Bruxellois valent 170 fr., les dividendes 385 fr et les privilégiées 480.50. Les Tramways Électriques en Hongrie font: les privilégiées 107 à 109 et les ordinaires 58.50. Les « Tramways réunis » ont été très recherchés et ils ont vu leurs cours progresser de 427.50 à 432.50 pour les privilégiées et de 440 à 447.50 pour les ordinaires.

Les « Valeurs Sidérurgiques » conservent la plus-value acquise depuis la cessation de la grève; mais la tendance est au calme plat. Angleur est coté 545 fr.; Cockerill 2.465 fr. après avoir coté 2.475, et Espérance-Longdos, 825 fr. les privilégiées et 550 fr. les ordinaires.

Les « Charbonnages » ont un marché régulier et font bonne figure. On cote Amercœur 1.360; Anderlues 780; Bonne fin 700; Carabinier 520; Gouffre 730; Grande Machine 1,575 Levant du Flénu 3,375; Sacré Madame 3,660; les Réunis de Charleroi 475.

La faiblesse a été générale sur les Zincs. L'Asturienne a coté 6,640 fr.; l'Austro-Belge 570 à 582.50; la Nébida 2,600 et la Nouvelle Montagne 825 fr.

Les actions des *Industries verrières* manquent d'activité.

Aux « divers », je note les cours suivants: Usines Delin 151; Belge-Roumaine-capital 155 et 10^e part fond. 75; Katanga (ord.) 880, (priv.) 1,275; Lomani (ord.) 2,150 et les Magasins généraux 1,900 et 2,000.

Les valeurs coloniales ont repris le dessus. On étudie en ce moment la création d'une très importante affaire coloniale appelée à un très grand avenir. Jusqu'à présent dans toutes les colonies africaines on s'est contenté de récolter les produits endémiques sans se préoccuper du lendemain. C'est une grave erreur et on fera bien de prêter une grande attention à cette question vitale pour les contrées exploitées et aussi pour la pacification. Dans l'affaire à laquelle nous faisons allusion on ne se contentera pas de ramasser les produits naturels; on appliquera sur cette immense concession, qui se trouve située sur les côtes de la grande île africaine, une méthode qui devra être copiée partout. En temps opportun, nous en reparlerons.

INTERIM.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

TOLERIES D'ANVERS

Constituée par acte passé par devant le notaire Ectors, le 26 avril 1899, et publié aux annexes du *Moniteur Belge*, les 14, 15 et 16 mai 1899, sous le n° 2368. Capital social: 1,750,000 francs, représenté par 17,500 actions privilégiées de 100 francs et

17,500 actions ordinaires sans désignation de valeur. Siège social : 138, rue Royale, à Bruxelles.

Conseil d'administration : M.M. Vekemans, Paul, notaire, à Anvers; Melchior, Pierre, industriel, à Lille; Lepère, Armand, administrateur du Chemin de fer d'Ecloo-Bruges; Simon, Paul, industriel, à Péruwelz; Joveneau, Arthur, industriel, à Tournai; Vandeveldé, Alexandre, industriel, à Couillet; Dubreucq, Emile, administrateur-délégué des Acieries d'Anvers, à Bruxelles; Hutt, Aimé, agent de change, à Bruxelles.

Vente par émission publique : 1^o de 6.000 actions privilégiées de 100 francs. Prix d'émission : 125 fr., payables : à la souscription 50 francs, à la répartition 75 francs; 2^o de 1.500 obligations 4 1/2 p. c. Prix d'émission : 480 francs net, payables : à la souscription, 80 francs, à la répartition, 400 francs.

Ces obligations, de 500 francs nominal, rapportent

fr. 22.50 d'intérêt, payable les 1^{er} mai et 1^{er} novembre de chaque année par coupon de fr. 11.25, et la première fois le 1^{er} novembre 1899.

La souscription sera ouverte les mardi 6 et mercredi 7 juin prochain à Bruxelles : à la Compagnie nationale financière, 138, rue Royale; à Tournai; et à Péruwelz, chez M. F. Decooman, agent de change, ainsi que chez tous les banquiers et agents de change du pays.

On souscrit dès à présent par correspondance.

L'admission à la Cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée. Si le nombre de titres souscrits dépasse celui des titres mis en émission, il y aura lieu à répartition.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, prière de m'écrire au bureau de *la Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE



Un volume 21 × 14 de 400 pages, traitant du choix et de l'usage rationnels des aliments.

Ce volume, outre ces intéressants chapitres, renferme 700 recettes pour la préparation des végétaux. Il est complété par de judicieuses règles d'hygiène.

fr. 2.50 dans toutes les librairies



La Planète Mars

ESSAI DE TÉLESCOPIE IDÉALE

Une planète plus vieille que la Terre, tourne dans l'espace; et plus trempée que la Terre, ruisselle, indéfiniment, à travers la nuit silencieuse des astres.

Il faut avoir levé les yeux vers le ciel, sur les choses visibles, et au delà des choses visibles, vers les astres perdus, et les avoir tenus ouverts longtemps, pour sentir combien ces choses du ciel, sont inexprimables avec nos paroles. Nos paroles, n'ont jamais que la mesure de ce qu'elles mesurent, et aucune d'elles ne passe la dimension de la Terre.

Les histoires du ciel fabuleux, il faudrait savoir les conter aux hommes, comme on conte aux enfants, les histoires, fabuleuses pour eux, des hommes.

La phrase prestigieuse, s'élève comme un panache, et flotte avec un luxe vain.

La phrase énorme, ne dépasse pas la mesure de la terre.

La phrase scientifique, est un squelette.

La phrase émotionnelle, se bornerait au cri; ou mieux encore, au silence.

Alors, est-ce un désir insensé, vouloir exprimer avec des mots, des choses qu'on sait inexprimables, avec des mots ?

Pas entièrement insensé : l'esprit a ses intrépidités, comme le corps, et rien ne se fait en une fois : un peu d'abord ; puis davantage ; ensuite beaucoup ; et ça y est ! dans la même vie... ou dans mille ans.

Voyez :

Sur notre planète, la Terre, quand la modeste cellule, montée du fond des eaux, s'étendit en mousse informe et gluante, au soleil, envahissant la claire et pure surface des étangs et des lacs, cela valait-il la peine ? cette cellule !

Quel esprit eut pu croire à l'avenir de cette mousse immobile et informe, sur un monde désert !

Mais, ce qui naît, progresse : un peu, d'abord : et la cellule s'étendit sur les eaux...

Puis, davantage : et c'étaient déjà les flores et les faunes...

Ensuite, beaucoup : et c'étaient les flores et les faunes qui se diversifiaient à l'infini...

Et ça y est ! c'était l'homme !

Et nous sommes là, des millions aujourd'hui, des millions de témoins de cette vie merveilleuse, prêts à dire que vraiment cela valait la peine que cette cellule montât du fond des eaux.

Et c'est ainsi de tout le labeur de chaque heure, qui est peu de chose : mais le labeur du temps est énorme.

A regarder l'étendue des cieux, je finirai, peut-être, par connaître des mots plus vastes que je ne sais aujourd'hui.

Et j'apprendrai à figurer les prodigieux délais, entre lesquels naît et meurt un monde.

La planète Mars, née plus anciennement que la Terre, du feu du soleil, est morte.

Elle promène par le vaste ciel, les plaines nues de ses continents, et ses océans, dont les vagues gonflées se courbent et s'étalent en larges marées sur le sable des grèves, deux fois chaque jour. Elles arrivent régulières, frangées d'écume, s'épancher en nappes ruisselantes, qui envahissent les continents, indéfiniment unis, comme des plaines ; elles inondent le cours des ruisseaux, des rivières, des fleuves, qui débordent sur le sable jaune : c'est l'inondation sur le désert.

Tout est usé ; la mort lente a tout nivelé sur cette planète ; l'eau patiente des vagues achève de faire glisser les plaines au fond des océans.

Quand la marée se retire, l'eau glisse en nappes longues et rapides, qui ont l'air de furtives voleuses, emportant inlassablement le sable des rivages dans le lit des eaux.

Ce lit des eaux, a tout volé à la planète, avec la patience invincible des éléments.

Au temps où Mars était jeune comme la Terre, sans doute elle fut riante comme elle. Elle eut ses prairies et ses forêts, où s'élançaient les vies agiles des animaux heureux. Elle eut ses vallées mystérieuses, à l'ombre des monts éclatants.

Les formes élégantes de la vie, jouèrent dans les halliers.

Qui pourrait penser, les uns après les autres, les instants de ce temps !

Il y a longtemps, comme d'ici jusqu'à l'éternité !

Comptez donc :

Ce qu'il faut de temps, à la brise, pour user le roc le long duquel elle passe, légère et fraîche, en chantant ; et la brise a usé des montagnes de rocs ! et la poudre des montagnes, est au fond des eaux. Et la goutte de pluie aussi, a usé les montagnes, et à petits torrents l'eau a raviné les montagnes et elles ont coulé, peu à peu, au fond des eaux. Et la scintillante gelée aussi, a effrité le sol et la roche des montagnes, et la poussière des montagnes a volé le long de leurs propres flancs, jusqu'au fond des eaux.

A mesure qu'ainsi, lentement, toutes les montagnes y entraînent, l'eau des mers se haussait, plus expansive et plus mobile, voyageant à grandes nappes étincelantes, avec le flux et le reflux, d'un hémisphère à l'autre, si indéfiniment, que la vague léchante eut à la fin usé le monde, aujourd'hui, pareil dans sa mort, au sable uni des grèves, qui font le tour sans fin de la planète.

Y a-t-il des ruines de cité ? n'y a-t-il, des créatures mortes, que les os, enfouis dans la poudre des continents trempés, où les mers déferlent ?

Sans doute, sur cet organisme d'une planète plus petite, la vie, se développant avec une mesure proportionnelle, ne put atteindre à la puissance humaine, et les éléments qui régnèrent en maître sur la planète pour l'ordonner, y règnent seuls en maîtres, pour la détruire.

C'est l'eau qui règne, avec sa caresse ensevelisseuse et sa voix tonnante.

Elle roule en flots pesants vers les côtes et mord le sable avec fracas, en écumant.

La vague s'avance, sans trêve, comme la mâchoire de quelque monstre qui renâclerait en avalant le sol.

Chaque vague s'écroule comme une muraille dont le poids enfonce les rivages, tout le long des continents.

C'est une lutte à la mort.

Chaque vague qui s'étale sur la grève, glisse à la mer avec un peu de sable volé. La mer joyeuse, se hausse chaque fois d'autant, recule ses dunes et mord plus loin.

Chaque vague qui rencontre le roc d'un ilot ou d'une falaise, les frappe avec autant de constance qu'aux premiers jours de ce monde!

Ils arrivent de là-bas, les flots, se précipitent contre le roc dont la solidité les disperse en écume. Et les vents éternels, qui travaillent avec la mer, crachent l'écume sur le visage impassible des rocs, depuis toujours les mêmes visages, plus vieillis, plus rongés, qui tiennent bon depuis le début de la planète.

Depuis l'éternité, les vieilles falaises voient accourir la mer, à chaque marée. Sur les plages plates de cet astre mangé, la mer, quand elle monte, commence à l'horizon par une bande d'écume où scintille le soleil, et puis elle propage sa rumeur dans le silence; elle vient à nappes formidables, comme une cataracte qui sortirait du bout du monde; et à mi-chemin de sa course la rumeur des eaux commence à sonner contre les falaises, le sol bourdonne et tremble; c'est l'heure du nouvel assaut.

Mais elles sortent de la lutte, les vieilles falaises qui défendent encore le sol, un peu usées, un peu rongées, par l'assaut des lames et des écumes, trempées jusqu'à la crête.

En séchant au soleil, elles regardent fuir la mer, les antiques roches, comme elle est venue, à grandes nappes vers l'horizon, en laissant sur le sable, des galets et des algues; et elles semblent d'invincibles gardiennes, victorieuses, dans la lumière de l'astre.

Mais la mer reviendra tant de fois, et tant de fois, et tant de fois! les frapper du choc bondissant de ses eaux et leur cracher son écume au visage, tant de fois! elle reviendra, l'eau, qui ne connaît ni usure ni durée, éternellement! tant qu'ils feront les vainqueurs, d'un seul pouce au dessus du niveau lisse des mers.

Nul ne les défendra, sur cette planète trop petite, où l'homme ingénieux n'est pas né.

Nul ne défendra les continents envahis.

L'eau berceuse et violente, règne à jamais seule et l'astre s'endormira plus encore, sous les flots éternels.

Tout roc s'use, toute plaine s'ensevelit, tout point de ce monde sera la pleine mer; en attendant, ses falaises et ses rivages ruissellent, sans fin, dans le silence des espaces; les vagues tonnent contre les rocs, les vents heurtent les vagues sonores, c'est une grande rumeur de cataclysme éternel dans l'infini des cieux.

C'est un monde en ruines, indéfiniment plat et terne, démantelé.

Du côté des mers, l'écume, et la vague, et la vague, et les flots et la ligne courbe des eaux, au bout du monde.

Du côté des continents, la plage, et la dune, et des varechs noirs comme le ciel, roulés par le vent, et au revers de la dune le grain de sable, et le

sable, la lande, la plaine, et le désert de sable, jusqu'au bout des continents, où le sable roule et roule sans arrêt, dans le vent, tout autour de la planète ensevelie dans la mort.

Et le bruit léger du sable, qui glisse, monte seul des plaines, en sifflant.

Le sable se traîne le long du sol, comme des fumées; il part, le long des mers dans le vent fort, et file, et file en longs écheveaux jaunes, qui se dévident indéfiniment, sur le rouet sans fin de la tournante planète.

C'est l'image de la mort; le sable, sans une piste, sans une feuille, sans un débris, mille fois plus tragique que s'il était blanc d'ossements; le sable nu, le sable pur, jaune comme une écorce d'orange au soleil, où les pas du vent sont seul marqués, de longues trainées tournoyantes, la trace du tourbillon qui s'est abattu là, un moment, puis est reparti, mystérieusement, par les airs.

L'eau des fleuves serpente à travers les plaines claires, au soleil; ils se déroulent en longs rubans, noirs de la teinte du ciel perpétuellement nocturne, et les étoiles se reflètent dans les eaux.

Comme la lune claire qui vogue au centre d'une éternelle nuit étoilée, la planète brillamment éclairée, comme la Terre, n'a pas, comme la Terre, le rayonnement autour d'elle, d'un doux azur lumineux, où des nues blanches et légères s'étendent dans les hauteurs de la clarté.

Quand les océans dansent à petits flots, sous le soleil du milieu du jour, les paillettes dansantes des eaux, s'élèvent et retombent comme des bavures d'or sur un miroir, où glisserait toute la nuit des astres.

Le disque du soleil, qui brille alors d'une horrible rougeur sur le ciel noir, projette ses rayons sur le sable orange des plaines, où le vent, qui vit seul dans l'espace, agite le sable, là, et plus loin, et toujours le sable orange, uni jusqu'au bout des plaines qui tournent à l'horizon, sous le ciel noir.

Et depuis des milliers d'ans, la course des eaux marines vers les rivages, est devenue vaine, sur ce monde stérile, éteint à la joie de vivre; et les vents tournoient sans rien semer sur les plaines, dévidant l'éternel écheveau des sables jaunes.

Quand la lumière décroissante de chaque jour amène le crépuscule, le crépuscule n'endort aucun bruit sur un monde où ne règnent que les éléments; c'est toujours la mer qui mugit et détruit les dernières falaises; c'est le sable qui siffle dans le vent. La lumière croissante de chaque matin, n'éveille aucun bruit nouveau, aucune joie qui se sache, sur ce monde perdu; c'est la mer qui mugit toujours, en détruisant ses falaises, et dans le vent, ce qui siffle, c'est toujours le sable, et toujours le sable, qui glisse et qui roule, et le grain de sable emporté qui fait des mille et des mille fois le tour du monde!

Une nuit éternellement sans lune, — avec deux lunes, trop minuscules, comme des étoiles, — scintille dans le ciel de la planète.

Elle ne connaît les vertigineuses splendeurs de l'azur lumineux, du couchant, ni de l'aurore.

Le matin, des rayons, sans dissiper les ombres constellées éternellement, où vogue la planète, se glissent par dessous la nuit, sur le sable et sur les eaux...

Et c'est le jour : ce qui reste de la vie.

RAY NYST.

Celles qu'épouseront nos fils (*)

Devant des auditoires très divers composés de mères ou de celles qui le seront un jour, m'adressant surtout à celles à qui incombe la lourde responsabilité de l'éducation des enfants et de l'orientation de leurs idées, de leurs goûts, de leurs principes, j'ai parlé maintes fois de la femme, de son rôle dans la société et dans la famille, de sa situation vis-à-vis de l'homme et j'ai dit comment j'envisageais cette complexe et troublante question du féminisme.

Je me suis adressé dans ces nombreuses conférences parfois à des femmes apôtres ferventes des revendications égalitaires ; j'ai rencontré des émancipées convaincues, l'ai rencontré plus souvent des jeunes femmes ou

(*) Nos lecteurs n'ont pas oublié les articles très documentés sur le Féminisme que la comtesse de Villermont écrit, l'an dernier, pour la *Revue Mauve*. Une loi, dont on annonce la discussion prochaine au Parlement, sur le salaire de la femme, ravive l'actualité de cette question féministe à propos de laquelle il a été tant divagué, et qui est si étroitement liée à toute organisation sociale. Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que l'intéressante étude de la comtesse de Villermont paraîtra prochainement en brochure chez l'éditeur Georges Balat, précédé d'une préface due à la plume si autorisée de M. Lejeune, ministre d'État.

Nous pensons que sur cette question complexe il est bon d'élargir le débat. C'est pourquoi aujourd'hui nous donnons très volontiers la parole à M. Paul André en laissant à notre spirituel collaborateur la responsabilité des réflexions que, sous une forme agréablement humoristique, il soumet aux lecteurs de la revue.

des jeunes filles que ces graves soucis n'avaient jamais agitées ou ne les avaient préoccupées que bien superficiellement ; je me suis aussi trouvé en présence d'autres, fidèles inébranlablement aux traditions de jadis, vouées aux séculaires habitudes de respect, d'admiration, de vénération galante qu'elles se sont toujours complues à estimer d'indiscutables droits et des prérogatives éternelles de leur sexe.

N'ai-je pas paru trop suranné, trop ridicule, trop « poète » aux yeux des premières aveuglés par un positivisme décevant — mais au demeurant très sincèrement convaincu ? Ai-je pu détourner d'une voie que j'aperçois périlleuse et toute défoncée d'ornières d'erreurs et de déceptions quelques-unes des autres, indécises encore, tentées par un idéal qu'on fait miroiter à leurs regards, lasses aussi des préjugés qu'on leur montre vieillots, et injustes ? Ai-je enfin recueilli des dernières des sourires de grâce remerciante et des gestes d'encouragement ? Toutes ces choses sont probables.

Quant à la majeure partie masculine de mes auditoires, elle fut évidemment toujours, — comme moi-même d'ailleurs, et je n'en disconviens pas — trop personnellement poussée à s'unir à moi et par le fond même et par l'objet du litige pour qu'il me faille prendre fierté quelconque de son appui plus fermes en tirer conséquence pour ou contre une cause qui mérite de bation ou arguments, et plus impartiaux.

Aussi bien du reste n'ai-je eu jamais la prétention de résoudre une question pour laquelle on a introduit bien d'autres et d'aussi graves raisons que celles que j'ai considérées et que l'on a traitées surtout avec une compétence « technique » qu'il est bien loin de moi de vouloir arborer. Ce n'est ni un sociologue, ni un *leader* de l'un ou de l'autre parti, ce n'est pas non plus un intéressé ni un circonvenu qui est entré en lice. C'est tout au plus un jeune homme qui envisage la question des revendications féministes et surtout de leurs *conséquences* si on pousse à l'excès l'éducation nouvelle des jeunes filles prônée et déjà pratiquée par plusieurs, sous un point de vue essentiellement pratique, — mais pratique dans le sens mondain, familial, affectueux aussi de l'idée.

Si l'on a pu me faire en m'entendant le reproche de jongler adroitement avec des paradoxes d'une trop gracieuse fantaisie, j'ai cru pouvoir répondre que mes paradoxes l'emportaient en tout cas par leur bonne humeur et toutes leurs promesses de vies égayées et aimantes sur les utopies des féministes à outrance qui ne me laissent prévoir qu'un noir avenir positif, terre-à-terre, dangereux même par les craintes de lutte et d'antagonisme qu'il suggère là où moi je ne voudrais qu'un idéal de tendresse et de souriante soumission.

Aussi en livrant à l'impression ces quelques pages, je crois préciser plus catégoriquement encore que par la parole mon intention de lutter

contre des tendances que tant de nous et que bien des femmes elles-mêmes, avons en grand mépris, de m'efforcer de montrer un péril qui menace.

Ce péril cependant ne semble pas vouloir s'attaquer à nous autres, hommes, et mettre en danger ce que nous nous sommes accoutumés à considérer comme des droits et des prérogations de notre sexe. Ce ne sont pas non plus des velléités d'égoïsme qui me dictent mes protestations; mais, j'estime et j'ai la conviction que les femmes elles-mêmes pour la plupart, sont d'accord unanime pour revendiquer tant de beaux et radieux privilèges que la moderne campagne d'un *Féminisme* mal entendu cherche à leur enlever ou à leur changer contre d'autres, horriblement rébarbatifs et hors de propos.

* * *

L'expression *Féminisme* fut, je crois, employée par Fourier qui, dans sa *Théorie des quatre mouvements*, posa comme principe de la rénovation sociale l'égalité des sexes. Et pour quelqu'un qui considère avec peu de sympathie ce mouvement de révolte sourdant autour de nous, il est frappé par ce rapprochement des deux questions sociale et féministe. Ibsen a accolé les deux noms : la femme et l'ouvrier, assimilant l'un à l'autre leurs sorts de réprouvés. Même on a semblé promettre à l'avenir du peignard un plus prochain bonheur encore qu'à celui de la femme.

« Peut-être, a écrit Pierre Lawroff l'éminent polémiste révolutionnaire russe, chef du parti socialiste, peut-être les questions sociales les plus ardues, celles qui soulèvent à l'heure qu'il est le plus de haines et risquent d'amener les catastrophes les plus terribles, seront depuis longtemps des choses du passé, tandis que la question féministe, dans son essence et dans son ensemble, soulèvera encore des doutes et des débats. » C'est-à-dire que contre une société qu'ils estiment basée sur l'exploitation, des ouvriers se révoltent et luttent et que de même alors les femmes, dominées selon elles et non moins exploitées par l'homme, revendiquent leur affranchissement.

C'est une des plus ardentes apôtres du féminisme : M^{me} Marya Chéliça qui a proclamé haineusement que *toutes*, Mesdames, vous n'étiez *toutes* que de pauvres êtres inférieurs terrorisés par la brutalité masculine. Messieurs, je vous prends à témoins, je vous supplie de faire un scrupuleux retour de conscience et de chercher si, même au fond le plus obscur, dans le coin le plus ténébreux de vos cœurs, vous découvrez ces atrocités, ces idées d'horreur et de brutalité qu'on nous prête aussi féroce. Et il ne faut pas être fat pour avouer de plus que, ma foi..., on ne nous a pas toujours dit cela!...

Enfin, n'importe. Une idée domine. Une idée d'*affranchissement* de la femme.

Qu'est-ce à dire? Il n'y a, je pense, affranchissement que là où il y a esclavage. La femme est donc une esclave. Mais si l'on admet telle que l'entendent les soi-disant philosophes féministes la *servitude* de la femme, l'homme de son côté est-il *libre* au sens intégral et suprême qu'ils attachent à ce mot? Les obligations de morale, de respect, de religion, de société, de politique, de classe même pour aller plus loin, ne nous sont-elles pas dévolues, impérieuses aussi bien qu'à nos sœurs? Et si de Boudha à Platon, du Christ au doux poète persan Bab on a lutté pour l'affranchissement complet de l'être humain, — être humain, c'est à dire femme aussi bien qu'homme, — si des victoires ont été remportées sans nombre et glorieuses, est-ce pour que des apôtres fourvoyés et dans l'erreur ou pour que des énergumènes aujourd'hui en arrivent à crier bien haut à l'iniquité, à l'esclavage? Ce serait accorder trop d'égoïsme ou trop d'impuissance — rien en dehors de ce dilemme — aux efforts de tant de savants, de penseurs qui, depuis des siècles, œuvrent avec gloire pour l'honneur de l'humanité et le bonheur de notre race.

Oui, je sais bien, on m'objectera Hugo et sa phrase que les féministes ont inscrite comme une prophétie resplendissante en tête de leur Evangile nouveau : « Le XVIII^e siècle a proclamé les droits de l'homme; le XIX^e proclamera les droits de la femme. » Mais d'abord, nous sommes au seuil du XX^e et le siècle qui finit a mis la prophétie en défaut puisqu'à part les bruyantes, trop bruyantes criailles des prêtres de la doctrine neuve, qu'ils soient chauves, à fortes moustaches, ou qu'ils portent lunettes, chignons aux allures de bataille, mines revêches et poitrines maigres, aucun droit, aucune réforme essentielle n'est venue encore changer la face du monde en révolutionnant l'état social et politique de la femme. Et Proudhon a déclaré d'autre part que « l'influence féminine a été en 1848 une de pertes de la République. » Vous n'attendez pas que je vous rappelle ici combien d'autres fois elle fut néfaste à la Royauté, à l'Empire, à l'État, à la Religion, comme elle l'a été à la République.

L'erreur profonde, complète, c'est de réclamer l'égalité pour la femme et pour l'homme, c'est-à-dire ce que M. Léopold Lacour appelle l'*humanisme intégral*; l'erreur, c'est de revendiquer la même instruction, les mêmes besognes, les mêmes privilèges pour l'un et pour l'autre. C'est oublier là les plus élémentaires lois physiologiques; c'est perdre de vue le principe même de la création, de l'organisation; la certaine disparité des sexes, de par leurs seules constitutions intellectuelle autant que physique. Si l'homme est sensible, personne ne niera que la femme est sensible comme lui; mais sa sensibilité n'a ni le même caractère ni la même intensité. Si l'homme est actif, la femme est active comme lui; mais son activité n'a pas le même objet et ne pourrait surtout l'avoir; appelée comme l'homme à tenir une

place et à jouer un rôle dans la société, la femme a un autre rôle et une autre place; intelligente comme lui, ses facultés intellectuelles se rangent dans un autre ordre que les siennes.

Et ceux qui réclament mêmes droits politiques, mêmes obligations sociales, mêmes études scientifiques, mêmes soucis d'art pour la femme et pour l'homme s'acharnent je ne dirai pas à une utopie, car il n'y a utopie que là où il y a solution, aboutissement enviables, ce qui certes n'est pas le cas, mais à une hérésie périlleuse pour l'harmonie et le bonheur et l'avenir de nous tous!

* * *

J'ai tenu à dire les mots qui précèdent pour bien montrer que je n'entends pas nier à la femme des ressources de sensibilité, d'intelligence, de personnalité, ni me poser avec orgueil champion infatué de l'anthropocentrisme, chose aussi laide que le mot qui la désigne. Non, je ne dis pas que l'homme est le centre du monde, que la femme n'est que son humble satellite, qu'elle n'a été créée que pour sa joie, son utilité ou son plaisir. La femme est une autre étoile si l'homme en est une; les attractions de l'un sont indépendantes des attractions de l'autre; aussi diverses peut-être, aussi fortes et nombreuses mais sans le moindre rapport...

Et si l'homme a ses devoirs, ses droits ici-bas, la femme a les siens. C'est d'oublier quels ils sont et de confondre ce qui ne peut se rapprocher qui amena l'erreur de cet apostolat fourvoyé du féminisme mal entendu.

La femme est vouée à la vie d'intérieur; au charme pour lequel la désignent sa grâce et sa beauté, sa douceur naturelles; à la tendresse des maternités, ce plus fier apanage de son sexe; à la consolante et souveraine noblesse des œuvres de charité, cette sorte de maternité morale tout aussi belle que la maternité physique; à la pratique délicate enfin des arts gracieux, de l'élégance, et des menues frivolités. Et lorsque j'envisage cet ensemble de triomphants prestiges que personne parmi les hommes, — pauvres êtres gauches, un peu brutaux, laids et sans trop de cœur, — que personne n'oserait songer jamais à vouloir partager avec vous, nos sœurs admirées, je me demande quels esprits égarés peuvent avoir conçu cet étrange et impossible espoir de vous initier à nos besognes grossières, à nos soucis matériels, à nos idées vulgaires. Je n'en comprends que mieux toute la distance qui sépare une *Femme* d'une *Féministe!*...

« La plus noble mission de la femme est d'être messagère de l'Espérance » a dit Miss Maud Gonne, cette ardente et valeureuse apôtre de l'indépendance de la pauvre Irlande, sa patrie, une des plus ferventes batailleuses aussi de la légion féministe. La bonté intarissable, l'infinie et consolante

tendresse, le secret des mots de réconfort et de calme, qui, mieux que la femme, en a l'innée révélation? L'homme certes n'a pas le cœur irrésistiblement dur, insensible; l'infortune peut l'émouvoir; la misère l'intéresse; mais pourquoi n'est-il pas aussi bien que la femme apte à apaiser des douleurs ou atténuer des souffrances? Sa brusquerie naturelle, la hâte de tout ce qu'il fait, son émotion moins apparente et communicative le désignent mal pour les visites de charité, les assistances, les interventions discrètes, les consolations pacifiques. Donnez à la femme même fébrilité de vivre, mêmes soucis accaparants, mêmes préoccupations d'économie, d'études, de politique qu'à l'homme et qui réservera tous ses loisirs aux pauvres, aux déshérités, qui consacrera comme il fut fait par de nobles femmes généreuses en ces dernières années son temps, ses efforts et sa patience aux petits mendiants, aux dévoyées, aux infirmes, à toutes les œuvres qui se liguent dans une vaillante et triomphante croisade contre l'alcoolisme, la débauche, le paupérisme, la vivisection et la guerre? Je ne sais si, livré à soi seul, l'homme n'aurait pas fini par accepter des fléaux qu'il trouvait trop tenaces ou fatals pour pouvoir être battus en brèche. La patiente et persévérante miséricorde de quelques Femmes acharnées malgré tous les revers à gravir les sentiers escarpés de la Bonté et de l'Idéal a fait en grande partie déjà ce qui n'aurait pu être fait sans elles. La femme est trop étrangère aux défauts de l'homme : l'égoïsme, l'ambition, l'intérêt, tous ces ennemis de la vraie charité efficace et sincère pour qu'on cherche par les revendications féministes à les lui faire partager, ce qui ne manquerait pas le jour où, par sa similitude avec l'homme, elle deviendrait son égale en mauvaises comme en bonnes choses -- s'il en est de bonnes!...

D'autre part, semblable à l'homme, voyez-vous encore la femme reine de son petit royaume d'intimité?

Et n'est-ce pourtant point, quoiqu'on en dise et l'on en prêche, le sort de la femme que cette vie d'intérieur, de calme et d'ordre? C'est au point de vue de l'instruction et de l'éducation de la femme que furent émises les premières erreurs, tentés les premiers efforts. On ne se contenta plus d'apprendre aux jeunes filles à être des croyantes, on en voulut faire des raisonneuses; on ne se borna pas à leur enseigner le savoir élémentaire dont seul elles étaient destinées à avoir besoin, on rêva pour elles des grades académiques, des succès de thèses, de barre, de tribune, que sais-je? Pour quelques exceptions qui triomphèrent, l'épidémie des doctresses, des professeuses, des avocates, des ingénieuses, des pharmaciennes fut déchaînée. On hésita avec regret devant les notaires; ce fut un deuil que les soldates et les officières fussent momentanément irréalisables.

On a souvent parlé de la femme d'Amérique, on a souvent pris en

témoignage ses façons de liberté, d'indépendance; on a beaucoup revendiqué chez les féministes le grand nombre de lettrées, de savantes, d'oratrices que l'on rencontre sur les terres du Nouveau-Monde. Eh! bien, c'est une femme qui connaît l'Américaine, l'apprécie à sa valeur et a beaucoup écrit sur elle que je prends ici à partie pour lui faire dire le bien ou le mal qu'elle pense de sa sœur Yankee orientée vers telles idées novatrices. Et je trouve que Mistress Bentzon sait nous parler avec une bien fine ironie des « petits phalanstères comme il en existe à New-York, formés exclusivement de jeunes filles du monde qu'enlèvent à leur milieu naturel de prétendues obsessions philanthropiques et des aspirations très vagues vers une plus haute féminité, le tout étayé par certains rêves creux d'entreprises personnelles et par la curiosité de vivre en garçons. »

Et même ces Américaines énigmatiques, peut-on savoir jamais la valeur de leur sincérité? Est-ce jeu de rire ou conviction sérieuse, ces essais de masculinisation? M^{me} Bentzon elle-même se le demande. Elle rappelle, pour justifier ses doutes, une anecdote qui montre tout l'incommensurable de nos voisines d'outre-mer sur le chapitre de l'hypocrisie.

Une italienne de passage à Chicago avait été invitée dans une maison où sévissent avec une même ferveur la tempérance et le féminisme le plus outré.

— Que buvez-vous, lui demande la maîtresse de maison : thé, café ou cacao ?

L'étrangère répond avec franchise quelle a l'habitude du vin.

— A merveille, vous permettrez seulement qu'on vous le verse dans une théière pour ne choquer personne...

C'est, je gage, dans cette même maison qu'on épluche les comptes-rendus de tous les Congrès féministes, mais que l'on rêve néanmoins de partis bien cossus pour les filles. On prône l'union libre, on méprise très haut la maternité et l'on met des annonces matrimoniales dans tous les quotidiens.

Combien tout cela eut révolté par exemple Napoléon, lui qui, fondant l'établissement d'Ecouen traçait un programme d'éducation pour les demoiselles qui y devaient venir passer leurs années de jeunesse. « Je voudrais, disait-il, qu'une jeune fille sortant d'Ecouen pour se trouver à la tête d'un petit ménage sût travailler à ses robes, raccommoier les vêtements de son mari, faire la layette de ses enfants, procurer des douceurs à sa petite famille au moyen de la partie d'office d'un ménage de province, soigner son mari et ses enfants lorsqu'ils sont malades et savoir à cet égard, parce qu'on le lui aurait inculqué de bonne heure, ce que les malades ont appris par l'habitude. »

Le foyer, c'est la femme qui doit l'animer, l'égayer, l'orner. L'homme

auprès d'elle, revenant des labeurs et des soucis, doit trouver le repos et la joie. Dans la vie, l'homme a la tâche ardue, il est celui qui combat, qui travaille; la femme règne et console.

Restreignant le point de vue à un sentiment de beauté seulement, nous affirmerons que la femme ne peut être qu'un objet de mystérieuse et profonde admiration. Manou l'Indien l'avait écrit : « Il ne faut pas frapper une femme, même avec une fleur. Partout où la femme est honorée, les divinités sont satisfaites. » C'est, somme toute, notre amour même de la femme, notre amour de son charme souverain, sa supériorité sur nous que rien ni personne jamais ne pourront nier ou lui enlever qui font que nous nous insurgons contre cette éducation utilitaire qui doit exiler l'Eve future de son délicieux empire de tendresse et de douceur un peu ingénue, de bonté naïve. J'ai parlé d'esclavage tout à l'heure. Eh bien! oui, j'admets qu'il y a servitude, esclavage, mais de la part de l'homme. Esclave de la suprême magie de la grâce et de la beauté, oui!

Je vois bien un homme, implorant et humble aux pieds d'une femme pour demander, pour supplier, *faible*, lui, le *fort* pourtant, dit-on; — je ne m'imagine pas une femme prosternée autrement — et encore! — que pour se faire pardonner!... Et d'ailleurs ne pardonnons-nous pas toujours?...

Si je voulais discuter au surplus et non point seulement constater, je montrerais l'erreur à côté du principe nouveau. Je demanderais aux hallucinés de cette égalité outrée des sexes et outrageante s'ils se figurent donc avec M^{me} Maria Deraisme par exemple, qu'il suffit de donner à la femme les droits politiques pour l'affranchir des humbles soins de la maison; s'il suffit de lui décerner grades et diplômes pour lui épargner les tracasseries d'un ménage à conduire?

Auguste Bebel, en formulant le programme qu'il assigne à la femme de l'avenir condamne, je crois, par cela même toute possibilité de son application. Car je ne m'imagine pas qu'aucune des plus ferventes zélatrices des idées féministes soit disposée à souscrire à une vie dont les fonctions seraient réglées comme suit : « Employée le matin comme ouvrière à quelque travail pratique, elle donnera, l'heure d'après, ses soins à l'éducation, à l'instruction de la jeunesse; pendant une troisième partie de la journée, elle s'exercera à un art, à une science quelconques pour remplir enfin, dans une dernière période du jour, quelque fonction administrative. »

Qu'on inscrive donc cet horaire d'une journée de la femme de demain en tête d'une pétition soumise à vous et à toutes vos sœurs, Mesdames, et je crois que la question féministe sera du coup catégoriquement résolue.

(A suivre.)

PAUL ANDRÉ.

La Couvée

COMÉDIE EN 3 ACTES DE M. FRITZ LUTENS

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre royal du Parc (direction P. Alhaiza),
le 24 mars 1898.

Acte II

Chez les Riancourt. — La scène représente un spacieux vestibule. Au fond, au milieu du panneau, un escalier de sept ou huit marches, mène à une baie clôturée par une grande portière. Deux ou trois portes d'appartement, symétriquement disposées à droite et à gauche. Celle de gauche, 3^e plan, reste ouverte pendant tout l'acte. La scène est meublée très sommairement, en manière de petit salon improvisé. Au centre, une borne.

Au lever du rideau, Auguste, le domestique, achève de ranger les sièges autour d'une table, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTE, SEVERINI

Severini, qui est entré par la porte de gauche, 3^e plan (porte du palier).

Hola, valet!

Auguste, surpris.

Plait-il?

Severini

Je dis : « Hola, valet ! » Cela vous déplaît ?

Auguste, toujours ahuri.

Pardon, mais... D'abord, à qui ai-je l'honneur ?

Severini

Je suis Severini, le coiffeur...

Auguste

Ah ! Ah ! le coiffeur... pour la Revue de ce soir ?

Severini

Oui.

Auguste

Dans ce cas, je retire « l'honneur » ! Et je vous apprends, par la même occasion, que je m'appelle Auguste...

Severini

Eh bien, valet Auguste, veuillez dire à ces dames que je suis à leurs ordres.

(Il prend une chaise, qu'il déplace pour s'asseoir.)

Auguste

J'y vais, coiffeur, j'y vais!... (revenant) Seulement, faites-moi le plaisir de ne pas déranger ces chaises! (avec gravité). Vous êtes ici dans le foyer des artistes!...

Severini

C'est bon ! Dépêchez-vous, je suis pressé ! (Auguste va frapper à la porte de droite, 1^{er} plan.)

Voix de Suzette

Qu'est-ce donc ?

Auguste, ouvrant la porte

Madame, c'est le perruquier !

Voix de Suzette

Enfin, ce n'est pas malheureux !

(Elle paraît.)

SCÈNE II

LES MÊMES, SUZETTE, en déshabillé élégant.

Severini, s'inclinant.

Madame !

Suzette

Ah ! vous voilà, Monsieur ! On vous attend avec impatience ! Ces dames, ces messieurs ont grand besoin de vos services !

Avez-vous apporté votre nécessaire ?

Severini, montrant une grande valise.

Voici ! Où Madame désire-t-elle que j'opère ?

Suzette, indiquant la première porte à gauche.

Entrez dans cette chambre, d'abord ! Vous y trouverez MM. de Haultpré et de Saint-Arbelles qui vous donneront tous les détails

qui peuvent intéresser votre collaboration. Vous savez que nous attendons de vous des merveilles?

Severini

Madame sait que l'on peut toujours compter sur moi!

(Il s'incline et entre à gauche, après avoir frappé.)

SCÈNE III

AUGUSTE, SUZETTE

Suzette

Sommes-nous prêts, Auguste?

Auguste

Madame peut être tranquille! Je viens d'aller épousseter la scène!

Suzette

Vous veillerez aux accessoires, n'est-ce pas? Vous aurez soin, aussi, d'avoir là haut un plateau avec quelques verres, ... du champagne, des sandwich...

Auguste

Je me suis permis d'y songer déjà!

Suzette

Très bien, cela! Vous veillerez encore à ce qu'aucun des invités ne pénètre dans les coulisses...

Auguste

Bien Madame!... Mais ici?

Suzette

Ça, c'est le foyer, c'est différent. Vous laisserez entrer.

Auguste

Tout le monde?

Suzette

Mais oui! Tous ceux qui se présenteront.

Auguste

C'est que je me permettrai, respectueusement, de faire observer à Madame, qu'à l'Opéra il y a un registre...

Suzette, riant.

Vous avez raison Auguste! Mais nous n'avons pas eu le temps d'en faire un!

Auguste, navré.

Alors, puisque Madame le désire, je laisserai entrer tout le monde!

(Il se remet à ranger.)

SCÈNE IV

SUZETTE, JEANNE, AUGUSTE

Jeanne, entrant par la porte de droite, 2^e plan, en très capiteux travestissement.

Je t'annonce que notre public commence à arriver. On entend par les fenêtres des claquements de portières.

Suzette

Oh! nous avons le temps! Mais laisse-moi te regarder!... Tu es superbe, ma chère, tu vas avoir un vrai succès. (A Auguste) Allez dire à M. de Haultpré qu'il arrive déjà du monde. (Revenant à Jeanne.) Si ton mari te voyait ainsi!

(Auguste est sorti par la porte du palier.)

Jeanne

Il serait furieux, hein?

Suzette

J'ai plutôt lieu de croire qu'il serait très amoureux!

Jeanne

Amoureux? Mais il l'est déjà!

Suzette

Et tu prétends qu'il te trompe?

(Elle s'assied sur la borne.)

Jeanne

C'est même pour cela que je le prétends!

Suzette

J'avoue ne pas comprendre!

(Elle s'assied à côté de Jeanne.)

Jeanne

C'est que tu ignores certains détails...

Suzette, alléchée.

Des détails!... tu m'intéresses! Donne-les moi, ces détails!

Jeanne

Curieuse! (Elle se rapproche encore de Suzette.) Eh bien, Lucien ne m'a trompé que par... par exaspération!

Suzette

Par exaspération? Serait-ce à dire que tu lui tiens la dragée haute!

Jeanne

Hélas! Il le faut bien! Puisque la persuasion ne suffit pas.

Suzette

C'est donc bien grave, ce que tu veux obtenir de lui ?

Jeanne

Mais non ! C'est tout ce qu'il y a de plus simple ! Seulement, Lucien est entêté, il a juré de ne pas céder...

Suzette

Je t'entends venir ! Il s'agit encore de sa fameuse usine !

Jeanne

Oui, ma chère, de cette usine de malheur, qu'il ne veut pas remettre, qu'il entend continuer à diriger lui-même, ce qui me force à habiter, hiver comme été, à une heure de voiture de toute civilisation. N'est-ce pas horrible, à mon âge !

Suzette

Pourtant, avec de bons chevaux !

Jeanne

Les nôtres sont excellents et nous avons même une gare de chemin de fer à deux pas ! Mais c'est l'ennui de n'être chez soi nulle part !

Suzette

Prends un appartement en ville ! Vos moyens vous permettent bien ça !

Jeanne

Lucien me l'a déjà offert, mais j'ai refusé ! Je veux *tout* ou *rien* ! Il m'avait tant promis, avant notre mariage...

Suzette

Il t'avait promis, dis-tu ?

Jeanne

De mettre ses affaires en société anonyme, comme tous les gens comme il faut. Sinon, tu comprends bien que je ne l'aurais pas épousé !

Voyons, franchement, suis-je faite pour être la femme d'un industriel ?

Suzette

Tu sais bien qu'à notre époque, ça n'a plus d'importance !

Jeanne

Crois-tu !!! — Mon mari, d'ailleurs, pensait comme moi, pendant nos fiançailles ! Il

parlait même de se faire nommer baron ! Baron du Bois... de quelque chose, ça sonnait très bien, ma foi ! Seulement, depuis lors il s'est ravisé ! Il veut me condamner à rester éternellement « la belle chocolatière », comme disent les petits journaux !!! J'en ai assez ! Et je me suis bien promis de ne plus être sa femme que de nom, jusqu'au jour où il m'auras rendu la considération des personnes de notre monde.

Suzette

Mais cette considération, tu l'as toute entière, ma chère Jeanne !

Jeanne

En apparence, oui ! mais en réalité, non ! personne ne me prend au sérieux !

Suzette

Allons donc !

Jeanne

Personne te dis-je ! Et la preuve...

Suzette

La preuve ?

Jeanne

C'est que jamais, un véritable homme du monde ne s'est avisé de me faire sérieusement la cour !

Suzette

Comment ! Pas le moindre petit flirt ?

Jeanne, dédaigneuse.

Si, des industriels, des artistes, des députés, un ministre...

Suzette

Peste ! un ministre !

Jeanne

Un tas de parvenus ! Mais ce n'est pas ça qui vous pose une femme !

Suzette

Fi, la petite ambitieuse !

Jeanne

Note bien que je n'ai pas le moindre désir de faire des frasques, non ! Je suis une honnête femme, en somme, et malgré les torts que peut avoir mon mari, je suis bien résolue...

Suzette, d'un air entendu.

Tu as bien raison, va !

Jeanne

Seulement, je voudrais au moins pouvoir dire « non » à quelqu'un qui en vaille la peine, quelqu'un de vraiment classé. Il y a pour une femme de mon âge, de mon rang, de mon « chic », quelque chose de si vexant dans l'abandon où l'on me laisse, que c'est vraiment à donner envie de se jeter... à la tête du premier venu!

Suzette

Eh bien, ma chère, commence par ton mari, ce sera plus simple.

Jeanne, après avoir hésité.

Non... décidément, non! j'aurais l'air d'abdiquer!

Suzette

Tu l'aimes pourtant!

Jeanne

Crois-tu?

Suzette

Dame! Il est très bien. M. Dubois!

Jeanne

C'est d'autant plus enrageant!

Suzette, fâchée.

Tiens, tu ne mérites pas ton bonheur!

SCÈNE V

LES MÈMES, ST-ARBELLES,
PUIS SEVERINI

St-Arbelles, paraissant à gauche, premier plan.
Il est en peignoir, une serviette nouée autour du cou, avec une grande barbe blanche, mais sans perruque. Il a l'air très ému.

Pardon, Mesdames, pardon, vous n'avez pas vu Haultpré?

Suzette

Je le croyais encore chez vous!

St-Arbelles

Non! Il est sorti pour aller recevoir vos invités! Ne pourriez-vous le faire appeler? Il faut absolument que je le voie!

Suzette

C'est donc grave?

(Elle va sonner au fond.)

Jeanne, à St-Arbelles.

Mon Dieu! que vous êtes drôle ainsi!

St-Arbelles

Ce n'est pas fini! La perruque manque encore! C'est justement à ce sujet que je veux consulter Haultpré.

Jeanne

Au sujet de votre perruque?

St-Arbelles

Oui! Figurez-vous que cet animal de Severini veut absolument me mettre une perruque bouclée.

Suzette

Eh bien?

St-Arbelles

Mais Jupiter ne boucle pas, Madame! Jupiter a de longs cheveux ondulés à peine, et rejetés en arrière, ainsi!

(Il fait le geste.)

Suzette

Bah! Personne ne le sait!

St-Arbelles

Je le sais, moi! Je veux être un Jupiter correct, un Jupiter impeccable.

Severini, paraissant à la porte ouverte, la perruque à la main.

Si Monsieur veut bien me permettre d'achever mon œuvre!

Suzette

Allons, St-Arbelles, laissez-vous achever! Je suis convaincue que vous serez très bien!

St-Arbelles

Croyez-vous?

Jeanne

Mais oui, très bien, je vous assure!

St-Arbelles

C'est égal pour un artiste, c'est dur. (Il fait deux pas, se retourne, veut parler et aperçoit seulement alors la toilette de Jeanne.) Oh! mais pardonnez-moi; je n'avais pas remarqué votre costume!... Saperlipopette... Parole d'honneur... tout à fait troublante...

(Il a tourné autour d'elle pour l'admirer.)

Jeanne, riant.

Allons! Du calme... ou j'ôte tout!

St-Arbelles

Vraiment, chère Madame, je n'aurais pas osé vous en demander tant!

Suzette

Fi donc, St-Arbelles! Respectez vos cheveux blancs!

St-Arbelles

Dame : Jupiter! Le cœur est toujours jeune! C'est dans l'esprit du personnage.

Severini, s'impatientant.

Quand Monsieur voudra...

St-Arbelles

C'est bon, j'arrive!... (A Jeanne.) Vous savez!... Le cœur est jeune, toujours, toujours jeune!

Severini

Monsieur!

(St-Arbelles rentre.)

Suzette, à Jeanne en désignant St-Arbelles.

Hé mais! le voilà! Ton homme du monde!

Jeanne, dédaigneuse.

Un homme du monde? lui? Il fait des vers! (Répondant au salut de Haultpré, qui vient d'entrer.) Bonjour Monsieur de Haultpré!

SCÈNE VI

LES MÊMES, HAULTPRÉ

Haultpré, à Jeanne.

Je viens de saluer Madame votre mère! Elle est en bas, dans le petit salon vert, et serait, m'a-t-elle dit, très heureuse de vous voir.

Jeanne

Mère? J'y vais! Viens-tu Suzette?

Suzette

Excuse-moi! Il faut encore que je m'habille!

Jeanne

C'est juste! Eh bien, je ne fais que monter et descendre; et je viens t'aider, si tu veux, à t'habiller.

Suzette

Oui, c'est cela! A tantôt! (A Haultpré qui fait mine de suivre Jeanne.) Non, reste!

SCÈNE VII

SUZETTE, HAULTPRÉ

Haultpré, s'asseyant sur la borne.

Qu'y a-t-il donc?

Suzette, à voix contenue.

Presque rien! Je désire seulement te défendre, pour la dernière fois, d'enjoler la petite Micheline.

Haultpré

J'ai donc envie de l'enjoler?

Suzette

Effrontément! Tu as poussé l'audace jusqu'à la faire inviter ce soir, malgré moi!

Haultpré

Je voulais vous épargner une sottise.

Suzette

Comme tu es bon!

Haultpré

Bref, il m'est interdit d'adresser la parole à la petite Brunier?

Suzette

Oui!

Haultpré

Parce que?

Suzette

Parce que je ne veux pas que tu lui parles! Cette raison doit te suffire!

Haultpré

Pourtant, si elle ne me suffisait pas?

Suzette, se contenant,

Si elle ne suffisait pas?... Ah! prend garde, Raoul, tu ne sais pas de quoi je suis capable!

Haultpré, froidement.

Tu es capable de tout, je le sais! Mais pardieu, cette fois tu ne m'arrêteras pas, je te le jure!

Suzette, confondue.

Quoi, tu oserais!

Haultpré, froidement.

Vous savez que nous commençons dans un quart d'heure?

Suzette

On attendra, voilà tout! Mais je t'aurai dit ce que je pense, ce que je veux! Je t'aurai rappelé que tu n'as pas le droit de me désolé-

béir. Après tout ce que j'ai fait pour toi, après ce que tu m'as promis...

Haultpré

Ah! Si vous croyez aux serments, maintenant! (Il revient s'asseoir à la borne.) Et d'abord il n'est pas question de cela! Ce que je ne puis admettre, c'est que vous vous opposiez à ce mariage possible, qui réparerait d'un coup tout le mal que vous m'avez fait autrefois!

Suzette, *à voix contenue.*

Mais c'est parce que je t'aime, Raoul, parce que je t'aime plus que jamais.

Haultpré, *brûtalement.*

Hé! Je sais bien que tu m'aimes! Seulement...

Suzette

Seulement?

Haultpré

Seulement, tu ne penses qu'à toi! Tu oublies que moi aussi, jadis, je me suis sacrifié pour ton bonheur, pour ton repos, pour ta fortune...

Suzette, *douloureusement, se levant.*

Oh!

Haultpré, *débout.*

Est-ce que j'ai protesté quand tu as épousé Riancourt? Est-ce que j'ai tenté de me mettre en travers de ta vie? N'ai-je pas su comprendre qu'il fallait que cela fût, quand même et malgré tout. (S'approchant d'elle.) Malgré les droits que j'avais sur toi, et quand il m'aurait suffi d'un seul mot pour briser tes rêves d'ambition, et chasser cet homme qui venait te voler à moi!

Suzette

Il fallait le faire, puisque tu m'aimais! L'amour excuse tout!

Haultpré

Tu dis cela maintenant, parce que ton tour est venu de souffrir et d'abdiquer!

Suzette

Je te dis cela parce que cela est, parce que je le sens ainsi, parce que tout mon être se révolte à la pensée de la chose atroce que tu médites et que j'empêcherai!

Haultpré

Allons donc, tu n'oseras pas!

Suzette

J'oserai tout! Comme j'ai tout osé, depuis un an, pour te reprendre, pour te sauver et t'imposer à ce monde qui t'a reçu, grâce à moi. Mais tu oublies donc que tu ne serais rien, sans ma volonté, que tu me dois tout! En te servant contre moi des armes que je t'ai mises en main, tu commettrais une lâcheté abominable et une trahison inique!

Haultpré

Ma parole, je crois que vous êtes sincère!

Suzette

Tu dis!!!

Haultpré

Ainsi donc, vous m'avez autrefois, brisé, ruiné, trahi! Vous m'avez, en plein bonheur, délaissé pour en épouser un autre, sans plus vous inquiéter de moi que si je ne vous avais jamais rien été!

Vous saviez pourtant que cet abandon brusque allait me jeter dans la vie comme une barque à la dérive, que vous me laissiez solitaire et désemparé, contre la douleur, la haine, le dégoût et tous les écueils de l'existence.

Car vous ne pouviez prévoir, alors, qu'une vague quelconque me rejetterait enfin sur votre route, en cette nuit de carnaval dernier, où nous nous sommes retrouvés par hasard, vous presque grise et moi presque fou!

Et parce qu'il vous plut, cette fois, de me reprendre, par je ne sais quel vague caprice de chair et de vice...

Suzette

Raoul!...

Haultpré

... vous avez l'audace d'invoquer cette folie pour essayer de me lier à vous? Jamais!!!

Suzette

Mais malheureux ingrat, tu as eu dix fois plus, cent fois plus qu'un coup de folie! Je t'ai donné toute ma vie, toute ma volonté, toute mon ambition. J'ai fait de toi une force

et une puissance, et tu n'as qu'à te rappeler où tu en étais, lorsque je t'ai repris...

Haultpré

Ah! Je m'en souviens, allez! Et ce sont ces souvenirs là qui me donnent aujourd'hui le courage de vous résister, et qui me donneront celui de vous briser, s'il le faut! Mais vous m'épargnez cet extrémité pénible.

Suzette

N'y comptez pas!

Haultpré, brutalement.

Et puis en voilà assez! Habillez-vous, on vous attend!

(Il fait quelques pas vers le fond.)

Suzette, dans un mouvement de décision brusque.

Un dernier mot!

Haultpré

Encore?

Suzette

Si pourtant je consentais... oh, je ne m'engage à rien, c'est une simple hypothèse! Pourtant, si je consentais, moi, à te la donner!

Haultpré

Me la donner?

Suzette, douloureusement.

Oui, Micheline!

Haultpré

Merci!... vos services coûtent trop cher! Et ces affaires-là je les fais moi-même!

(Il remonte.)

Suzette, anéantie.

Oh!

FRITZ LUTENS

(A suivre).

Suite d'un Carnaval

XI

Les jours se traînaient pleins de mélancolie au Palais Frasini. Toute la joie du mois de juin s'était déjà évanouie, le bon vieux prince si heureux du triomphe du Pape dans les jours glorieux du Concile, voyait maintenant avec douleur les nuages menaçants qui montaient vers Rome, et de jour en jour, ses illusions les plus tenaces s'évanouissaient devant la perspective d'un nouvel envahissement des États Pontificaux. Vittoria, souffrante de par ses jeunes espérances de maternité s'affligeait de voir si peu son mari. Toutes les après-midi, à l'heure où les zouaves avaient fini leur service elle allait l'attendre à la porte de la caserne et vraiment c'était étrange de voir ce soldat monter en maître dans le magnifique équipage armorié aux chevaux piaffant où il souriait à l'élégante et très belle femme qui était sienne. Vittoria eût volontiers supporté les ennuis de cette situation qu'elle savait passagère n'eût été la crainte qui lui serrait le cœur; la crainte de voir son André obligé de se battre, et sans cesse elle se figurait la bataille meurtrière et les soldats qui tombent foudroyés pour ne plus jamais se relever. Alors elle s'insurgeait contre le sort qui lui volait tant d'heures de la vie de son mari. Elle trouvait trop rapides, le peu d'instants qu'il pouvait lui donner chaque jour et ne s'en consolait pas. La grande chaleur l'accablait et la rendait malade. Les médecins auraient voulu qu'elle aille à la campagne, mais l'idée de s'éloigner

d'André en ce moment, de retourner seule à Castel Frasini lui semblait chose terrible et elle se raidissait contre elle-même, cachait ses souffrances et ses langueurs avec une énergie touchante pour qu'on n'insiste plus sur son départ qu'elle craignait. Juillet et Août passèrent en douloureuses préoccupations. André s'affligeait comme français et comme soldat des malheurs de sa patrie et se préoccupait de l'état de Vittoria dont le moral s'affectait plus qu'il ne l'eût supposé. On s'étonnait dans l'entourage de la jeune femme, de cette prostration d'âme si peu en rapport avec l'énergie qu'on lui connaissait jusqu'ici.

On était enfin arrivé en septembre, Vittoria se levait tôt pour jouir de la fraîcheur matinale, se reposant ensuite pour faire une grande sieste. Elle aimait aller déjeuner près de la fontaine de Diane au fond du jardin. Elle déjeûnait seule, la comtesse Mastretti ne paraissant guère avant onze heures dans la circulation et le prince allant faire une promenade hygiénique avant la grande chaleur. Aussi fut-elle surprise de voir arriver son père tout pâle, un journal à la main.

Il cria de loin à sa fille :

— Les français ont subi un désastre épouvantable à Sedan, Napoléon est prisonnier ! La jeune femme eût un frisson d'angoisse.

— Les malheureux ! Comme André va être navré, fit-elle, pensant tout d'abord à l'aimé.

— Les conséquences seront terribles, continua le prince. Pour nous c'est l'envahissement de Rome !

— Oh ! père ! le croyez-vous ? cria Vittoria effrayée.

— Tu verras ma pauvre enfant, je suis, chaque jour les événements et les opinions. Notre voisin est trop gourmand pour ne pas se jeter sur le gâteau que le chien de garde ne peut plus défendre !

— Mais c'est la guerre alors ? La guerre tout de suite !

— Sans doute ? Il va se hâter, le voleur, de peur que d'autres gendarmes ne se montrent.

Vittoria pensa s'évanouir. Un effort violent de sa volonté la raidit contre l'émotion. Elle retomba sur le fauteuil d'où elle s'était levée à la vue de son père et cacha son visage dans ses mains.

Le prince, tout à ses préoccupations cherchait fiévreusement dans le journal les dépêches funestes qu'il voulait lire à sa fille et les commentait, sans s'apercevoir que celle-ci ne l'écoutait pas. Dans la personne endolorie, bouleversée de la pauvre femme une seule pensée surgissait pour son André qu'elle voyait déjà couché sur la terre dure qui buvait son sang, et mourant seul, loin d'elle, peut-être dans d'atroces douleurs. Tout ce que l'extrême sensibilité de son cœur aimant pouvait souffrir, elle le souffrit en cet instant.

Elle se sentait lasse et affaissée. Trop d'événements poignants s'étaient succédés pour elle depuis quelques mois ; ils rompaient trop violemment l'équilibre de sa vie si calme jusque là. Ce calme qui se reflétait dans toute sa personne à ce point qu'on la croyait une femme de marbre, avait soudain disparu et de la statue surgissait un être de passion et de sensibilité trop ardentes pour le corps mal préparé à tant d'émotions.

Quand son père, ayant fini sa lecture, repliant en hâte les journaux qu'il fourra dans sa poche, partit en annonçant qu'il courait au Vatican pour en connaître les impressions, M^{me} de Rocmart, les deux mains crispées aux bras du fauteuil le regarda partir, l'œil obscurci et, incapable de lutter davantage, s'évanouit.

Un domestique qui venait rechercher la desserte du déjeuner trouva la jeune femme encore inerte. Il appela. On transporta Vittoria dans sa chambre et quand le médecin arriva, elle avait repris ses sens mais, brisée de l'attaque trop violente de ses nerfs, elle ne pouvait plus cacher l'état misérable de toute sa personne.

Quand André arriva de la caserne, étonné de n'avoir pas vu sa femme venir le chercher, il la trouva très pâle, au lit et de mine si défaite qu'il voulût être rassuré par le médecin. Mais celui-ci ne le rassura guère.

Madame de Rocmart, à cause de son état intéressant, souffrait de la chaleur et du mauvais air de Rome. Tout était à craindre si elle s'obstinait à y demeurer. Il fallait obtenir d'elle qu'elle voulut bien quitter la ville pour reprendre des forces au bon air de la campagne.

André en parla à son beau père et à la comtesse Mastretti. Le prince Frasini, depuis que les bruits de guerre s'accroissaient, désirait voir sa fille loin de Rome, craignant pour elle les émotions d'un siège.

— Personne, au Vatican, ne se fait d'illusion, dit-il. Rome va être assiégée. Elle sera prise, et tout l'imprévu consiste dans le plus ou moins de durée de cette campagne, . .

Certes, il était bien douloureux à André de se séparer de sa femme et cependant, chose étrange, il éprouvait comme un soulagement à voir les événements se presser, se précipiter enfin vers cette guerre qu'il appelait maintenant de tous ses vœux. Comme Vittoria il pensait à la balle meurtrière, mais cette balle, épouvante de la femme aimante, devenait la délivrance attendue et souhaitée pour lui. Le poids énorme de crainte, de remords qui empoisonnait sa vie était plus cruel que la mortelle blessure.

— Nous nous battons enfin ! dit-il avec un air si heureux que le prince Frasini le regarda étonné.

— Il me tarde de me mesurer avec ces abominables chemises rouges !

Le prince saisit la main de son gendre avec élan :

— Ah ! si je n'étais pas si vieux, comme je me battrais aussi !

Il fallait obtenir de Vittoria ce départ pour la campagne. Ce fut une longue lutte. La pauvre se désespérait à la pensée de quitter son mari au moment où peut-être il aurait le plus besoin d'elle.

— Si tu étais blessé, disait-elle, je pourrai tout de suite venir te soigner.

— Et tu crois que ton père te laisserait partir au risque de compromettre une existence dont tu réponds devant Dieu ? répliqua André.

Enfin la raison l'emporta. Le médecin revenu le soir même ayant déclaré qu'il ne voulait pas assumer sur lui la responsabilité des suites que l'obstination de M^{me} de Rocmart pouvait entraîner.

C'était le seul moyen d'obtenir de Vittoria le dur sacrifice de s'éloigner de Rome. Elle avait l'âme trop haute pour hésiter devant son devoir. Mais elle se refusa à aller à Castel Frasini.

— J'y ai été trop heureuse, dit-elle. Ce serait une trop cruelle ironie d'y rentrer seule. Je me croirais déjà veuve !

On décida que la jeune femme partirait pour Vilanta, la terre des Sertori, en Lombardie. Edith venait d'y rentrer, retour d'Amérique et à plusieurs reprises avait écrit à Vittoria pour l'inviter à venir chez elle. Le duc trouvait qu'en ce moment l'éloignement convenait mieux à sa prudence. Il verrait ensuite ce qu'il y aurait à faire. Le duc perdait beaucoup depuis quelque temps aux yeux de son vieux cousin Frasini qui trouvait que l'aristocratie romaine devait mettre son point d'honneur dans la fidélité au Pape-Roi.

M^{me} de Rocmart n'obtint qu'un délai d'un jour pour préparer son départ.

Malgré les protestations de la comtesse Mastretti qui craignait qu'elle ne se fatiguât, elle voulût ranger et classer ses affaires comme si elle ne devait jamais revenir. La bonne dame se désolait. Elle aimait sincèrement sa nièce et voyait un tas de sombres présages surgir de tous côtés, qui mettait en transes son esprit superstitieux d'italienne.

— Voyez-vous, Madame, lui disait mystérieusement Orfila qui gardait sur le cœur la profanation de son musée, voyez-vous, on ne doit pas mettre pour un carnaval, les reliques des ancêtres, depuis que Mademoiselle a mis la robe de cette empoisonnée, j'ai toujours dit que le malheur entrerait au palais.

— Empoisonnée? avait demandé la comtesse épouvantée.

— Oui, comtesse, j'ai voulu absolument savoir à qui avait appartenu cette belle robe et j'ai bien feuilleté de bouquins pour cela! J'ai maintenant la conviction qu'elle était la robe de noce de Fatima Frasini qu'on retrouva morte dans son lit, le lendemain d'une fête où, dit-on, César Borgia s'était montré très aimable pour elle...

Et ainsi M^{me} Mastretti et Orfila recueillait comme un collier de perles noires, tous les augures sinistres qui prédisaient le malheur pour Vittoria.

Le soir, quand André arriva enfin, se hâtant pour passer la dernière soirée auprès de sa femme, il la trouva assise dans sa chambre ayant, devant elle sur une chaise, la robe du bal costumé.

Orfila, avec une figure consternée se tenait debout derrière la chaise.

— Figures-toi, dit Vittoria à son mari, que je voulais mettre cette robe pour t'attendre, afin que tu me voies encore telle que tu me vis pour la première fois et Orfila vient presque de se jeter à mes pieds pour me supplier de ne pas exécuter ce projet. Il prétend que cette robe est ensorcelée.

— Elle a toujours servi à me jeter un charme dit André en embrassant sa femme. Orfila, j'avais pourtant grande envie de faire faire le portrait de Madame de Rocmart telle qu'elle était au bal costumé de sa cousine Sertori.

— Monsieur peut faire ce qu'il veut, soupira Orfila, qui se tût après ce soupir croyant plus prudent de ne pas dire sa pensée.

— Pourras-tu jamais le faire faire, ce portrait? dit Vittoria, qui sait où nous serons après la tempête? Elle sentait une grande tristesse en tout elle-même. L'avenir lui paraissait si sombre.

— Emportez tout cela Orfila, fit-elle après un instant et ne vous tourmentez pas, on ne fera jamais mon portrait en Juliette et on ne profanera plus la belle robe.

Orfila reprit la toilette et disparût après avoir salué. Il était triste, le brave homme. Il aimait beaucoup Vittoria qu'il avait vue enfant, et dont la bonté était si sincère et il en voulait à cet étranger d'avoir apporté ce qu'il appelait du trouble dans la maison.

Le lendemain matin, il sembla à Vittoria que l'aube arrivait plus vite. Tout en dehors du palais, disait la joie de vivre. Le soleil radieux de septembre inondait les rues, les bouquetières couraient après les passants le rire aux lèvres, les préparatifs de la fête de l'après-midi, donnait un surcroît d'animation gaie aux rues de Rome. Pie IX devait inaugurer l'Acqua Marcia en grande solennité et quand le lourd carrosse des Frasini traversa la place où l'on préparait les estrades et les mats enrubannés, la tristesse des deux époux enlacés dans une muette et douloureuse étreinte devint plus lourde encore à ce contraste d'aveugle ronie.

Sur le quai se pressait une foule affairée, car la persistance des bruits de guerre occasionnait beaucoup de départs.

Traslin qui se trouvait là, aida M^{me} de Rocmart à descendre de voiture. Il voulait, le brave garçon, saluer une dernière fois la femme de son ami, et non sans peine avait obtenu un congé de deux heures pour courir à la gare où il attendit le jeune ménage.

Vittoria lui serra la main en silence. Elle était pâle à faire pitié et André la porta presque dans le compartiment réservé pour elle. On ne fit pas grande attention aux adieux

émus d'André et de sa femme, la foule était trop grande, une foule italienne, agitée et bruyante. La jeune femme debout à la portière du compartiment regardait avec une tendresse infinie ce zouave tant aimé, avec lequel elle faisait un si étrange ménage et André gardait dans ses mains la main tremblante de sa femme.

Traslin avait passé son bras sous le bras de son ami, il parlait du prompt retour, de l'absence rapide avec un air dégagé et souriant qui cachait sa pensée réelle. Lui aussi était ému à l'approche des événements. Lui aussi brûlait d'envie de se battre, mais sans autre motif que celui de montrer qu'il savait porter haut et ferme ses principes et ses convictions.

Puis le train s'ébranla, s'accéléra, et bientôt les deux amis ne distinguèrent plus qu'un panache léger de fumée qui se perdait dans la buée matinale de l'horizon.

André serra nerveusement le bras de Traslin.

— Tu n'as jamais pensé à la sensation qu'on devait éprouver en mourant? demanda-t-il à son ami.

— Mais non, je ne suis pas un rêveur, tu le sais.

— Il me semble que ce sera celle que j'éprouve en ce moment. Toute la vie qui disparaît comme ce train qui s'éloigne en courant, emportant tout ce qui m'est cher pour me laisser seul avec ma conscience.

— Quand on n'a rien à se reprocher?

— N'a-t-on rien à se reprocher? Peut-être un jour tu comprendras mieux ce que j'éprouve, mais en ce moment, c'est un brisement complet dans mon âme, comme si une porte venait de se clore me laissant dans une noire prison, me séparant à jamais du monde radieux, du bonheur et de l'amour.

Henri voulût plaisanter son ami sur ses tirades pathétiques, mais il n'y parvint pas, il pensait tout autant qu'André à cette guerre imminente où ils avaient un rôle d'autant plus important à jouer qu'ils étaient moins nombreux.

Ils rentrèrent directement à la caserne. André ne pouvait se décider à retourner tout de suite au palais Frasini si tôt après le départ de sa femme, puis l'activité régnait très fiévreuse à l'armée et on ne lui avait permis que par faveur exceptionnelle de sortir à cette heure matinale. Sitôt qu'il fut rentré dans la ruche militaire, il fut repris par l'ordre du jour et, repassant dans son esprit les événements des derniers mois, il se demandait si vraiment il n'avait pas rêvé un rêve étrange et magnifique. L'anneau d'or qui encerclait son doigt lui disait seul, maintenant, qu'il avait vécu tout cela.

Et pendant que Rocmart refaisait avec ses compagnons d'armes les exercices journaliers qui devaient les tenir en haleine pour la bataille, Vittoria atteignait Vilanta et tombait en pleurant dans les bras d'Edith accourue à sa rencontre, cette dernière sincèrement heureuse de posséder sa cousine. Depuis son retour combien de fois n'avait-elle pas écrit à la jeune femme pour la supplier de venir respirer un air plus vivifiant auprès d'elle.

Vittoria, étendue sur une chaise longue, heureuse d'échapper enfin à la poussière et à la chaleur du voyage, revoyait avec un mélancolique plaisir la blanche villa toute entourée de ses grands cyprès, dominant un peu la plaine lombarde enguirlandée de pampres.

À son esprit meurtri par la douleur morale et la fatigue physique, ce grand calme était bienfaisant. La nature, ici, n'offrait pas les beautés tragiques de Castel Frasini. Elle était paisible, luxuriante, riche et sereine. Les drames y semblaient impossibles, seules on eût volontiers placé dans le parc de Vilanta ces pastorales virgiliennes où des bergers aux jambes nues jouent du chalumeau pour faire danser les jeunes déesses couronnées de fleurs.

Edith qui n'avait pas l'imagination esthétique de sa cousine s'empressait autour d'elle,

lui offrant des rafraîchissements, lui cherchant la meilleure place de la terrasse, tout en bavardant joyeusement.

— Tu verras que tu te plairas ici, disait la petite duchesse. Nous passerons très bien nos journées. J'ai une voiture très douce, nous irons voir quelques agréables voisins, nous ferons de jolies promenades. Il y en a beaucoup à faire ici. Puis nous jouerons au croquet, au bezigue, j'ai aussi tout un paquet de nouveaux romans, et cela nous reposera des visites, quand tu auras assez des visiteurs, car ils vont tous venir pour te voir, n'en doute pas!...

Et malgré elle Vittoria se laissait aller à l'entraînante gaîté de cette petite femme qui portait le bonheur avec elle; un allègement se faisait en elle-même et le souvenir d'André devenait moins poignant. Ses pressentiments sombres s'assoupissaient...

Quand Madame de Rocmart reparût, à l'heure du dîner, avec une robe fraîche, une coiffure savamment refaite par l'habile Talia sa femme de chambre, elle avait une mine tellement meilleure qu'Edith en battit des mains, toute joyeuse.

— Cecchino va être ébloui. Tu est charmante, à la bonne heure. Je vais l'appeler car tu ne l'as pas encore vu. Elle courût vers la chambre de son mari et revint aussitôt.

Je croyais qu'il était rentré, mais sa chambre est vide. Il est parti à cheval vers trois heures, il m'avait bien promis de rentrer exactement.

— Et cela ne t'inquiètes pas? demanda Vittoria.

— Oh! non! je le connais, quand il s'amuse il oublie volontiers l'heure et je suis sûre qu'il est chez les Pietroli qui sont très gais et qu'il aime beaucoup;... Elle s'interrompit pour écouter. « J'entends son cheval dans la cour, c'est lui. » Et la petite duchesse sortit en courant à la rencontre de son mari.

Dans le vestibule Cecchino Sertori accrochait son chapeau au porte manteau et jetait sa cravache et ses gants sur une table. Son air préoccupé arrêta Edith dans son élan.

— Comme tu as l'air renfrogné, dit-elle en appuyant ses deux mains sur les épaules de son mari. On dirait que tu es de mauvaise humeur?

— Je ne suis pas de mauvaise humeur mais je suis préoccupé dit le duc en se dirigeant vers sa chambre.

— Qu'y a-t-il! dis-moi cela, dit Edith en suivant son mari moitié curieuse, moitié inquiète.

Le duc continua son chemin et ce ne fut qu'après avoir refermé la porte de son appartement qu'il se tourna vers sa femme en disant :

— Je viens de voir Cardona.

— Où? Comment?

— Chez les Pietroli. Il s'est arrêté chez eux en passant car il était à la tête de ses troupes...

— Comment? Est-ce qu'il y a des manœuvres?

— Mais non, il partait pour aller attaquer les États Pontificaux!

— Ah! mon Dieu! cria Edith en joignant les mains. Mais la guerre n'est pas déclarée? Aujourd'hui même il y avait fête à Rome?

— Aujourd'hui même Ponza de San Martino devait voir Pie IX pour négocié avec lui. Est-ce que tu crois que cela les gêne, ces Piémontais. Pendant qu'on négocie, il font avancer les troupes car ils savent bien que les négociations n'aboutiront pas. Pie IX n'abandonnera jamais son royaume.

— Oh! les canailles, fit la duchesse en serrant les poings... ils ne passeront pas par ici n'est-ce pas?

— Heureusement non, qu'aurait dit la pauvre cousine en les voyant. Je te recommande

de ne rien lui dire de tout ceci. Il sera bien temps de lui apprendre les mauvaises nouvelles... Allons, ajouta-t-il en voyant Edith immobile plongée dans des pensées graves, laisse-moi m'habiller, le diner sera froid ou biscuit.

Edith quitta son mari pour retourner vers Vittoria, mais elle avait perdu son bel entrain et son insouciance et ce fut à grand peine qu'elle pût se composer un visage indifférent pour rentrer au salon.

Cecchino la stupéfia par la liberté d'esprit avec laquelle il vint saluer M^{me} de Rocmart, et mena l'entretien pendant le diner. Décidément son mari était un grand diplomate et le bon petit cœur de la duchesse en fut plutôt navré. Elle ne pouvait détacher sa pensée de cet inique envahissement de Rome, de ces coups de canons qui allaient tuer tant de braves gens, de la douleur de Vittoria quand elle saurait que les Piémontais traversaient la frontière romaine et plus d'une fois un coup d'œil sévère de son mari dut la ramener à la situation.

— Comme il a de l'aplomb, pensait-elle en s'efforçant de reprendre part à la conversation.

Vittoria, heureusement ne paraissait pas remarquer le trouble de sa cousine, elle répondait plutôt gaiement à Cecchino et ce fut avec une disposition d'esprit très calme qu'elle rentra dans sa chambre, à la fin de la soirée, conduite par Edith qui venait s'assurer s'il ne lui manquait rien.

— Crois tu que tu te pliras à Vilanta ? lui demanda-t-elle en souriant.

— J'y serais parfaitement heureuse si André s'y trouvait aussi, répondit la jeune femme, mais c'est douloureux, pour un jeune ménage comme le nôtre d'être séparé.

— Oui, tu parles comme une personne encore toute engluée de lune de miel, fit Edith avec un geste d'indifférence. Tu verras comme tu deviendras vite raisonnable. Crois-tu que j'ai été si malheureuse pendant les deux mois passés en Amérique loin de Cecchino ?

— Non. car tu savais bien qu'il n'allait pas se battre, et puis, tu n'as pas mon caractère et tu n'as pas du tout, au point de vue du mariage, les mêmes idées que moi. Je vois dans le mariage une union qui doit tendre à s'affermir de jour en jour au point que deux âmes n'en fasse plus qu'une, qu'elle se soudent si bien l'une à l'autre qu'elles en deviennent inséparables, qu'elle ne puissent se passer l'une de l'autre.

— Ça, c'est le rêve général. Puis l'expérience arrive et la soudure se décolle.

— Elle se décolle quand l'esprit du monde est le gouvernail du ménage. Le plaisir, la vanité, la gloriole deviennent les buts uniques autour desquels pivote la vie et ce sont des dissolvants perfides et certains qui font disparaître l'union comme le feu réduit le bois le plus dur en cendres. Il faudrait d'abord savoir en quoi un ménage met le bonheur de sa vie. André et moi nous sommes indifférents au monde, peu amateurs des plaisirs-excessifs et qu'on ne trouve que dans les réunions nombreuses. En revanche nous cherchons à pénétrer nos âmes toujours davantage afin que l'amour, même dans la vieillesse, demeure entre nous dans son expression la plus forte et la plus élevée...

— C'est admirable, mais ce n'est plus de l'époque, cet amour là, dit Édith en riant. Crois-tu vraiment qu'un homme de nos jours, puisse te suivre à ces hauteurs ? André est un homme charmant, un bon caractère, un esprit élevé, mais c'est un homme, tu lui trouveras un jour des petites imperfections, des petites faiblesses et tu tomberas comme Icare en te cassant tes pattes morales.

— Je ne suis pas si extravagante, dit Vittoria vivement. André a ses petits défauts, j'en connais quelques-uns, j'en découvrirai peut-être encore d'autres, mais cela m'est égal. Je sais que ce n'est pas un saint. J'ai mes défauts aussi et nous supporterons ces petites choses, l'un l'autre sans peine. Ce qui me ferait tomber de mon sommet c'est un manque de confiance, une trahison... cela je ne le pardonnerais jamais.

— Panvre chérie dit Edith en embrassant la jeune femme, puisses-tu ne jamais dégringoler de ton Mont Blanc. Il ne faut pas voir toujours l'humanité par ses beaux côtés, et encore moins la traiter comme chose idéale. Quand j'ai épousé Cecchino, moi aussi je faisais de beaux rêves, je voyais en lui quelque paladin moyennageux au-dessus de tous les hommes que je connaissais... J'ai dû fortement déchanter, et en fin de compte nous faisons toujours très bon ménage.

— Mais un ménage, comment dirai-je. dit Vittoria en réfléchissant, mais un ménage de convention, non une union véritable...

— Si nous sommes heureux? fit Edith.

— Mais je ne le serais pas, répondit Vittoria.

— Bonsoir, ma mie dit la duchesse en se penchant vers Vittoria, faut-il t'envoyer ta femme de chambre?

— Non, je lui ai dit de ne pas m'attendre. J'aime à rêvasser en me déshabillant et je déteste d'avoir à répondre à des questions bêtes sur ma robe ou mes pantoufles...

— Singulière petite femme, dit la duchesse en embrassant Madame de Rocmart, je te laisse; repose-toi et si tu as besoin de quelque chose, sonnes sans te gêner même au milieu de la nuit...

Edith disparût en jetant à sa cousine un dernier baiser et Vittoria restée seule alla s'appuyer un instant à la grande porte-fenêtre qui faisait s'ouvrir sa chambre sur le jardin.

Un beau clair de lune dessinait nettement sur le gazon les contours des ifs et les chênes verts paraissaient comme de fantastiques parasols noirs. En face, les arbres s'épauillaient formant clairière et derrière ce rideau de velours noir, le lac, au bout de la pelouse paraissait une traînée d'argent. On entendait le bruit de la petite rivière qui, passant à côté de la villa, allait se déverser dans le lac et des parterres s'élevait un parfum très doux, haleine délicate des roses, des héliotropes et des pétunias.

Un calme profond, absolu régnait aux alentours. Le vol des chauve-souris troublait seul le silence de leur rythme léger.

Vittoria resta un instant immobile, offrant son front fatigué à la brise si fraîche et si odorante. Elle pensait à André dont elle était si loin et qui, sans doute, s'attristait en songeant à elle au milieu de l'étouffante atmosphère de la caserne.

Elle sortit, fit quelques pas le long des parterres puis ramassa un brin de réséda. Elle rentra, s'assit à sa table et écrivit sur une feuille de papier :

« Je ne puis pas m'endormir sans t'envoyer mon baiser du soir. Mon pauvre ami, que je suis loin de toi et si près cependant par le cœur! Adieu, je suis lasse, js t'écrirai demain, mais je veux que tu saches que ta femme a pensé à toi. »

Elle mit la petite fleur dans la feuille pliée et glissa le tout dans une enveloppe puis, après avoir écrit l'adresse elle ferma la fenêtre et commença à se déshabiller, calmée, presque souriante.

Ah! si elle avait su qu'à quelques kilomètres de là les bataillons des bersagliers passaient, se hâtant à la fraîcheur nocturne, pour atteindre plus vite Rome!

(A suivre.)

MAVIL.

Un Quadrille idéal

Ramuntcho PIERRE LOTI.
De toute son Ame RENÉ BAZIN.

Il m'a plu de relire ces deux livres dont les auteurs sont en route, l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Académie : pays des rêves, temple de la gloire. C'était à la campagne, ces jours derniers, en Poitou. J'allais m'asseoir au sommet d'une colline rien moins que pyrénéenne, ou de préférence au bord d'un ruisseau jaseur, qui à force de bavarder avec les rivières petites et grandes n'a plus de force pour en conter à la Loire quand il tombe enfin dans ses bras caressants. Sous bois le coucou chantait : les faucheurs au milieu des prairies mi-coupées battaient leurs faux... Que vous soyiez en peine de votre temps — le pire des ennemis — que la musique des syllabes vous charme à l'égal de celle des sons, que mieux pour vous, l'âme humaine vous attire, relisez tranquillement ces deux romans. Vous en aurez certes fini trop vite avec ces créatures si prenantes, sorties toutes vertueuses ou toutes mauvaises du cerveau de nos maîtres : Gracieuse et Henriette, Ramuntcho et le grand Etienne, Antoine ou la pauvre Marie.

Sur la petite place, à Saint-Jean-de-Luz, derrière la maison où logea Louis XIV, on danse le Fandango, au son des tambours basques et des clarinettes de cuivre. Henriette Madiot et le grand Etienne Loutrel y seraient dépaysés, à l'égal de Gracieuse et de Ramuntcho, transportés tout à coup dans la grande prairie de Mauves, sous le ciel gris-bleu de Nantes. Et pourtant, ces deux couples d'amoureux exquis, on ne sait où situer le parterre fleuri où l'on aimerait à les faire se rencontrer, la plage mollement courbée où marqueraient leurs pas décidés, le parvis de marbre où se dérouleraient leurs gestes cadencés, où s'immobiliseraient, à nos yeux ravis, leurs nobles attitudes, expression fidèle de leur beauté morale, et, tout cela, au rythme harmonieux des phrases, accompagnées qu'elles soient du murmure du vent du Sud-Ouest, ou du bruissement des flots de la Loire.

Deux filles, jolies, tendrement aimées, et qui s'en vont religieuses ; du vent, de l'eau qui soulève et baigne leur modeste aventure, voilà ces deux livres, doux au cœur, faciles à l'esprit, nourris d'énergies séductrices artistement distribuées au travers des pages, sous la forme enchanteresse des éléments de la nature, étroitement mêlée à l'action par voie descriptive.

Ce n'est plus le décor pompeux, monté par les mains aristocratiques d'un Châteaubriand, encore moins, la photographie implacable où l'œil découvre les rides et l'ordure, c'est une aquarelle, gamme de nuances, gerbe de détails cueillis d'une main sûre, c'est, inséparable d'un personnage, une couleur, un geste, une ombre, le vent dans les cheveux de Gracieuse, ou bien l'eau de la Loire, grise à de certains moments, comme la robe d'Henriette.

Ah ! la nature ! plus que jamais nous lui empruntons le joyeux mouvement de la vie, et nos livres, comme nous. Mais pour cet emprunt, pas d'efforts violents et désordonnés, qui détournent, des personnages, notre attention : bien au contraire, tirons des effets justes, d'une sélection raisonnée d'impressions, qui nous pénètrent lentement, et que l'écrivain distillera, sans secousses, en vivifiante rosée, au fur et à mesure de son œuvre.

En lisant *De toute son Ame* vous ferez connaissance avec une famille de pêcheurs, les

Loutrel, qui vivent leur vie de la Loire : le livre de M. René Bazin tire, lui aussi, toute sa vie de la Loire si merveilleusement décrite.

Elle coule d'un bout à l'autre du récit, elle l'enveloppe de « ses moires jaunes ». Elle est calme, on la voit à peine filer, ou bien elle se hérissé d'écume « au rebours du vent remonté de la mer, qui cherche les moulins et les voiles ». Ici, elle s'étend comme un lac, « baignant les îles ceinturées de fins peupliers, qui lui font comme un rivage fermé » : à l'occident, elle s'épand en de telles largeurs, qu'on croirait l'océan tout proche. Vienne l'inondation, elle aura des surprises perfides, comme l'âme d'Antoine Madiot, l'ouvrier rancunier et jaloux ; ses colères s'apaisent vite, heureusement, comme celles du grand Etienne. Enfin, la profondeur de ses eaux, les richesses qu'elle transporte, la persistance réglée de son cours vers la pleine mer, tout cela n'est-ce pas l'image de l'âme d'Henriette, abîme de générosité, distribuant le meilleur de soi-même, emportée d'un mouvement irrésistible vers le gouffre de l'amour passionné des pauvres souffrants.

La Loire, et son bruissement perpétuel à la pointe des îles, le long des quais de Nantes, à travers les coques des navires, c'est la base continue qui soutient l'édifice sonore élevé par le musicien de mots qu'est M. René Bazin : tout comme dans *Ramuntcho*, sous la plume harmonieuse de Pierre Loti, les reliefs du pays basque s'accusent nettement, et le mouvement de la vie redouble, quand vient à souffler le vent du Sud « ce magicien du pays basque. »

Sur ses ailes nous arrivent le cri des courlis, le son du tambourin et de la guitare apportant « les gaietés chaudes, et un peu arabes d'au-delà les proches frontières », le bourdonnement des abeilles et des mouches, l'odeur forte des pins, et des grands cyprès du cimetière d'Etchezar, la fraîcheur ombreuses des petites routes pyrénéennes, le grincement des longs chariots attelés de bœufs, tous les bruits, jusqu'au clac ! de la balle de la partie de pèume, le jeu national où excelle Ramuntcho, et, dès le début du livre aussi, la chanson de Ramuntcho « une de ces plaintives chansons du vieux temps, qu'il traîne de sa voix naïve, » tandis qu'il remonte « d'un pas lesté et silencieux » vers la petite maison de sa mère « la hautaine Franchita. »

Sur ces ailes du vent nous arrive aussi en fausset lugubre le long cri basque « *l'irrintzina* » cri de fête, cri d'appel et de joie, dont l'émission étudiée d'avance, figurait au programme des fêtes célébrées à Saint-Jean-de-Luz, au mois d'avril 1897, par la Société d'Ethnographie populaire.

Sur les ailes du vent « dissipateur des nuages » est porté l'esprit des vieux âges, l'esprit des ancêtres qui anime Ramuntcho, l'attire vers « les au-delà » le ramène vers « les choses autres » l'entraîne vers les « ailleurs » ou le maintient immobile au centre de sa spirale, occupé à faire « ces mêmes choses séculaires répétées un nombre incalculable de fois, dont l'ensemble constitue une race. »

Vent du Sud, puissant magicien, beau fleuve, ô Loire, reine des eaux françaises, c'est par vous que la nature enveloppe ce double drame d'amour tendre et ardent, audacieux et réservé, joué à deux cents lieues de distance par nos deux couples d'amoureux ; c'est de vous qu'ils reçoivent le joyeux mouvement de la vie, c'est à travers vos ondes impalpables ou fluides que nous entrevoyons leur plastique beauté !

Voici Ramuntcho. Quelle figure attachante, avec « ses yeux gris très doux ». Il naquit du caprice d'un viveur raffiné pour une basquaise pure race, la Franchita, fière, sobre de paroles, toujours vêtue de noir, et qui trépassa, usée par la réprobation de son village, un beau matin, et sans grande dévotion, après le retour de son fils.

A ce mélange de sangs différents, Ramuntcho doit sa nature complexe, mais attirante

et combien, pour qui a fréquenté avec ses pareils, les garçons basques de là-bas, pêcheurs, guides, apprentis de la contrebande, francs et hardis, forts de l'idée sainte de la patrie limitée à leur pays lumineux, et les lèvres si dédaigneuses quand ils parlent des « étrangers », tous ceux-là que poussent vers leurs rivages et leurs monts, la mode ou le désœuvrement.

Ramuntcho va à la messe, son curé lui prête de bons livres, mais la foi solide lui manque. Ça tient beaucoup moins au doute, à lui légué par son père inconnu et blasé, qu'au défaut de sérieux dans sa vie : jouer à la paume, faire la contrebande, s'énervier avec Gracieuse, sa petite amie, voilà tout l'homme.

N'empêche pas qu'il est accessible aux sentiments les plus nobles, témoin ce soir de juin — un des enchantements du livre — où le son de la cloche d'Etcheza couvre la voix d'en-bas, qui lui souffle, avec les charnelles amours, la désertion et le déshonneur. Revenu au pays, vide de Gracieuse, son temps militaire achevé, la même vieille cloche l'appellera en vain à l'église... le garçonnet basque est mort : seul le joli animal félin, sauvage, survit.

Plus carré d'épaules, plus ferme de volonté, plus calme d'existence, plus respectueux de l'aimée, tel nous apparaît l'autre amoureux du quadrille idéal, le grand Etienne Loutrel, qui manœuvre adroitement son bateau plat chargé de légumes, les vend honnêtement, ambitionne d'exploiter la pêcherie paternelle, et d'installer — folie du cœur — au foyer de la cabane en planches, Henriette Madiot, habituée à fouler les tapis d'un salon de modes, Henriette, qui façonne à longs jours, avec des fleurs, des rubans et de la dentelle, ces fragiles abris pour idées couleur de rose, appelés chapeaux de femme.

Aussi quelle déception ! Encouragé par la vaillante mère Loutrel, il a mis « sa belle veste noire à boutons de corne », il marche vers Henriette pour apprendre d'elle sa destinée. C'est un dimanche. Il la trouve sur l'esplanade Sainte-Anne, au milieu de ses pauvres « des vieux, des femmes, des enfants ». Elle les lui nomme tous. Voilà mes frères, mes sœurs, mes parents, mes amants, pourrait-elle dire au cours de cette présentation, durant qu'Etienne, « hautain, cherche son rival » voilà pourquoi je ne serai jamais votre femme. Puis, ils s'asseyent sur les plus hautes marches de l'escalier qui descend vers la Loire étalée à leurs pieds... c'est le point culminant du récit. L'âme d'Henriette resplendit des beautés du sacrifice volontaire : l'âme d'Etienne, moins éclairée, souffre sourdement. Il se met « à rire de colère et de chagrin ». Qu'ils sont beaux, « le cœur meurtri par l'amour », au sommet de ces degrés de pierre, qui les rapprochent du ciel, et, qu'insignifiants apparaissent, très loin, Gracieuse et Ramuntcho, occupés en cachette aux longs baisers, sur le banc, devant la maison de Dolorès !

Chez les deux amoureux évincés par la même cause d'ordre surnaturel — vocation religieuse de leurs désirées — la résolution prise sera la même : ils fuiront, parce qu'ils ne veulent pas souffrir où ils ont aimé. Ils ont des muscles puissants, mais des âmes enfantines. Ils ne plient pas, ils rompent sous le vent de la douleur, ils veulent désormais beau coup d'espace entre eux, et elles : voilà pourquoi, Ramuntcho gagnera les Amériques, lesté d'un peu d'or, et de l'espoir incertain de revenir un jour dormir, dans le petit cimetière d'Etchezar, près de sa mère la Basquaise : voilà pourquoi, le grand Etienne partira un matin de printemps, sur son sloop l'*Henriette*, pour « courir l'aventure de la mer ».

Relisez ce chapitre, où celui « qui n'avait pas été aimé » gagne le large. « Le mât craquait de plaisir sous l'effort de la voile, comme sous le poids retrouvé de ses feuilles d'autrefois. On entendait son cri de jeunesse et de défi... Pour lui, il tenait le gouvernail, tête nue le corps serré dans son tricot de marin, et, ayant quitté toutes choses, pour ne point faillir il ne se détournait pas, et regardait en avant. »

Une pareille manière de décrire et d'analyser, vous saisit et vous garde tout entier : c'est

la vérité, choisie, et mise en place : M. René Bazin n'outré rien, c'est de l'habileté, mais plus encore, du goût, et du plus fin. Tout ce qu'il y a de bon dans le cœur de l'homme, se lève à la lecture d'un tel livre, on ressent l'intraduisible joie que suscitent les belles choses. Il me semblait au fil de ces pages, descendre une fleur d'harmonie, avec des douceurs infinies dans les yeux...

Très curieuses à noter, la façon différente dont nos auteurs traitent le final identique de la phase amoureuse, chez les deux aimées, car, voici venir les deux figures féminines du quadrille idéal, Gracieuse, et Henriette, si jolies, et qui seront religieuses. Mais quels impérieux motifs les auront amenées, par des voies douloureuses, l'une au petit couvent d'Amezqueta, l'autre chez les Servantes des Pauvres ?

Les deux amateurs, au vrai sens, de psychologie, ont touché avec des mains également respectueuses la vase fragile où repose un trésor, mais, l'œil du chrétien en a pénétré les parois, il a vu jusqu'au fond.

Vous savez bien que Ramuntcho, retour du régiment ne trouve plus Gracieuse. Ça le révolte, cette entrée forcée au couvent, il l'enlèvera de là, aidé d'Arrocka, le frère, un amour de contrebandier « avec une moustache de chat. » L'expédition est machinée. Une robe et une mantille sont cachées au fond de la voiture : il entrera dans la maison des nonnes, et rien que de regarder Gracieuse ! Mais pas du tout, et le tableau est exquis.

Figurez-vous un petit parloir blanchi à la chaux, orné d'une Vierge en plâtre accrochée au mur, une petite table dressée, sur laquelle finissent par manger les deux fiers ravisseurs. Bien tombée leur jactance : et Gracieuse est là qui les sert, et cause doucement, la bonne supérieure aussi. Et le souper fini, il s'en vont, reconduits par la vieille religieuse, sans avoir rien cassé dans l'humble couvent, reconduits dans la nuit tiède par Gracieuse elle-même, sans l'avoir touchée. Elle demeurera, pour toujours, sœur Marie-Angélique, dans son vêtement noir, où son corps est caché.

Eh quoi ? pas même « sa petite main froide » à son Ramuntcho, quand c'est l'adieu éternel ? Non. Elle a regardé son ancien ami « comme d'infiniment loin. » Cinq syllabes sont tombées ! La paix du cloître, « les hérédités religieuses » n'ont eu que faire pour empêcher le rapt... elle l'a regardé, comme d'infiniment loin. Le pauvre ! comme on dit là-bas, son cœur pouvait-il choir plus durement ! On s'excite, au choc de paroles mauvaises, mais on retombe brisé, devant l'infranchissable barrière du regard : « Tu n'entreras plus dans mon âme. »

Quel besoin cette petite avait-elle de se faire religieuse ? Aucun. Sa mère, Dolorès, est une vilaine femme orgueilleuse, qui ne veut pas lui voir épouser un batard. Fortes de son autorité maternelle, encore si respectée chez les Basques, elle a, de concert avec la bonne mère, séquestrée sa fille. Qu'on l'a dénonce au procureur de la République à Bayonne, le vieil Stchona semble tout indiqué, et Gracieuse épousera Ramuntch. Avouez que ce serait dommage, et d'un feuilleton... Voilà l'unique pression qui s'est exercée sur « la petite aux cheveux d'or. » Voilà comment « les portes lumineuses de la vie, ont été fermées devant elle. »

Pas d'autre explication pour calmer les inquiétudes du romancier, et des lecteurs.

Avant, ou après les parties de paume auxquelles elle assiste, la veste de Ramuntcho sur les genoux, Gracieuse a bien fait quelquefois, la procession, portant la bannière « toute de blanc vêtue » : elle a « révassé beaucoup de la Vierge, » et non moins bavardé avec les bonnes sœurs. Il lui est venu aussi, « de longues et étranges méditations » : elle a eu « des rêves mystiques de petite fille » inspirés par le culte, puis, après les rêves, des idées :

« Elle entrevoyait cette paix et le suprême renoncement que donne la certitude d'une

vie céleste ne devant jamais finir ; elle concevait d'une façon plus haute que jadis, la mélancolique joie d'abandonner tout, pour n'être qu'une partie impersonnelle de ces nonnes blanches, ou bleues, ou noires, qui, des innombrables couvents de la terre fait monter vers le ciel une immense et perpétuelle intercession pour les péchés du monde... » et, le soir venu, elle retombait à la réalité sur les lèvres de Ramuntcho.

C'est gentil assurément, mais un peu faible pour déterminer la vocation religieuse, et, parmi les carmélites, vouées à de telles austérités, ou bien, les sœurs de Saint-Joseph, par exemple, qui, faute de chemins tracés, font des lieues à genoux, dans les brousses du Congo, je voudrais bien connaître celles, que la joie d'être une partie impersonnelle de nonnes blanches ou bleues, a conduites là.

Il appartenait à M. René Bazin, de nous faire admirer chez Henriette Madiot, les sévères beautés du renoncement volontaire, ce que Louis Veuillot appelait une fois : le vol de l'âme.

Cette Henriette, elles sont rares, je le crains, les ouvrières comme elle, et qui tiennent leur journal. Sur ce cahier « relié en toile, » elle consigne, mieux que des rêveries, ses pensées : dé lions cette gerbe parfumée.

Riche de bonté compatissante, elle ne peut voir tomber les autres sans souffrir : elle s'accuse de n'avoir qu'un désir vague du bien. Ses camarades d'atelier l'ont toutes comme conseil, elle, qui sent sa faiblesse, et combien son cœur a besoin d'affection. Rentrée chez le vieil oncle Éloi, après la scène si pénible avec Marie Schwarz, son amie, devenue la maîtresse de son frère Antoine, elle tombe à genoux : « Mon Dieu ! que je ne succombe pas à mon tour ! »

Cette humble défiance de soi, n'est-elle pas la vraie humilité ? Rien d'étonnant que se greffe dessus, le désir du renoncement personnel, le moi égoïste immolé à l'amélioration d'autrui. Bientôt, elle éprouvera le sentiment délicieux de la prière pour tous, pour les inconnus, coudoyés dans la rue, pour qui l'on dit à Dieu : « Non, pas à moi, mais donnez donc à ceux-là ! »

L'appel à la vie parfaite devenant plus distinct, Henriette y répondra « poussée par ce que les autres pensent d'elle ». La considération dont elle est entourée à l'atelier, et dans son quartier, lui est une excitation à faire plus et mieux, en même temps qu'une sauvegarde, contre les entreprenants, jeunes ou vieux. Elle est si désirable, avec son irréprochable maintien : qui ne le lui a dit, du jour où elle eût « l'âge d'être insultée ».

Le grand Etienne, avait décidément les mains trop calleuses, pour détacher la voilette de tulle nouée sur ce fin visage, ... peut-être, qu'un ouvrier des villes, liseur de journaux, beau parleur, et ferré sur la question sociale ? ... mais non, une seconde fois, comme à Etchezar, c'eût été dommage.

Le même soir, où le pêcheur de la Loire, met le cap sur la haute mer, et s'enfonce au large, Henriette se rend chez le vieux prêtre qui la guide. Elle reçoit de lui cette observation si juste : « la peine des autres entre mieux dans les cœurs atteints. » Elle sent alors qu'elle aimera « les souffrants de la terre, d'un amour de fiançailles et de mariage, fait pour la durée, capable de porter les hontes, les dédains, les ingratitude... »

Qu'elle aille maintenant sonner chez les Servantes des Pauvres, elle y échange sa robe grise, et son chapeau ombragé de deux ailes, contre l'humble bure, et la cornette, mais son cœur, est depuis longtemps celui d'une vraie religieuse. Auparavant, elle passera près du lit de Marie Schwarz mourante, et parce qu'elle a souffert, à cause de son frère Antoine. Elle lui annonce son changement de vie, et, Marie repentante et pardonnée, obéissant à une influence surnaturelle, lui trace sur le front, le signe de la croix.

C'est simple, et beau à tirer les larmes.

Et c'en est fini, de ces quatre figures idéales, de ces deux couples d'amour, couronnés de passion et de sacrifice qu'il m'a semblé possible de grouper sous le même portique.

Les deux livres très différents qui les racontent, s'achèvent par une évocation de la croix.

Pierre Loti la dresse comme sur une tombe où sommeille à jamais brisée, mais anesthésiée par de blanches vapeurs, Gracieuse, vouée à des intervalles de réveils pour une vie impersonnelle fait de labeurs quotidiens communs à « une réunion de créatures presque neutres qui ont tout abdiqué. »

M. René Bazin attache la croix comme à la flèche d'un berceau où s'agitent les espérances, quand il marque du signe sacré le front d'Henriette, ce front virginal derrière lequel réside et agit l'héroïque vouloir, qui s'exerçant par le sacrifice incessant décuplera les forces vives de l'âme chez la religieuse et l'amènera à goûter pleinement : « combien la vie est belle quand elle n'est point à soi. »

GUY JOUANNEAUX.

Les Expositions

MADAME HENRIETTE CALAIS

Je me souvenais du nom de M^{me} Henriette Calais, qui me fut révélée pour la première fois, il y a quelques années, au Salon d'Art idéaliste, organisé par Jean Delville, à la maison de la Toison d'or. Il y avait : Les Ames solitaires, criant leur angoisse et versant des larmes de sang, dans un décor morne de chemins tournant ça et là dans la campagne en des circuits sans aboutissements. Il y avait : La Fontaine d'amour, autour de laquelle une foule de jeunes femmes en voiles de gaze, venaient s'asseoir, causer; causer sans doute des reflets d'amour qui passaient dans l'eau de la fontaine. Il y avait encore : Vers la lumière, un homme et une femme, très belle, en tunique transparente et flottante, s'en allant vers la liberté et vers les espérances.

Je me souvenais que Madame Henriette Calais peint un type de femme généralement très beau, avec un respect de la norme, servi par une habileté et une rare finesse de dessin, Un type de femmes, qui sans être sveltes absolument, sont élancées avec somptuosité; toujours des traits pensifs, des cous bien attachés à de belles épaules, où la lumière s'étale, soit dans le dos, soit sur la gorge, avec un bonheur soyeux et subtil.

Toutes ces raisons étant suffisantes pour avoir retenu le nom de M^{me} Henriette Calais, je suis entré voir, au Cercle artistique, son actuelle exposition, dont les toiles capitales sont : Les Heures.

Grande joie! dès la porte de la salle! Sur les murs, les toiles, dès la première vue, sont la lumière d'une âme à la vision claire, comme une fenêtre ouverte sur de l'avril.

Des femmes qui dansent, en robes claires, sur des paysages de lumière, aux lointains diaphanes, qui dansent de leurs corps heureux et souples, en soulevant des couronnes de fleurs.

Des femmes qui, leurs belles épaules dans la clarté, cueillent des fleurs, dansent avec

des gerbes de fleurs; se penchent au bord des eaux, écartant des iris fleuris; pendant que d'autres, aux poses légères, dansent dans la verdure épanouie, avec une sérénité de corolles balancées dans la brise.

Même celles qui ne dansent pas, ont la légèreté d'être qui danseraient, elles ont toutes un ondulent voluptueux dans le geste, quelque chose de particulièrement caressant et attentif, quand elles touchent, pour soulever ou écarter des tiges de fleurs.

Car elles ne font rien d'autre que vivre et s'agiter avec des fleurs, heureuses pensivement et gravement comme le paysage épanoui et frais; légères et diaphanes comme la lumière vibrante des lointains roses.

Certainement, c'est un genre de peinture auquel on pourrait trouver beaucoup à redire : que le métier, que ceci, que cela; que l'inspiration; à rendre compte des toiles de M^{me} Calais, selon les méthodes de la critique courante, il semble qu'il n'y aurait qu'à passer une éponge tant soit peu humide, pour tout effacer, y compris le talent.

Mais si M^{me} Henriette Calais n'est guère une main, c'est une âme richement douée de perceptions exceptionnellement fines. Une vision vers la joie!

N'est-ce pas bien rare, une âme non pas gaie, mais heureuse; une âme claire qui met de la lumière à profusion sur tout ce qu'elle touche; et qui est assez haute et clémentine pour être sans rancune envers les tares de la terre, et capable d'en exalter seulement la joie. Où sont elles, les âmes, qui sans être folles ou sottes de rire, savent être sereinement joyeuses. Où sont elles, ces âmes, surtout dans l'art?

Où sont les âmes de printemps, de parfum et de lumière?

Il y en a peu, mettons vite M^{me} Henriette Calais parmi elles, avec reconnaissance.

Savoir peindre, quand on est grande, avec la candeur qu'aurait dans l'âme un enfant merveilleux; je dirais, regarder le printemps sans arrière pensée; et pourtant, savoir imprégner ces corps de femmes, dans la lumière, de toute la somptuosité calme qu'apporte le tendre et bel amour qui s'épanouit.

C'est de l'art clair, embaumé et qui danse.

RAY NYST.

Feuilleton Théâtral

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — *Le Roi s'amuse*, drame en cinq actes de Victor Hugo.

THÉÂTRE MOLIERE. — *Giroflé-Girofla*, opérette en trois actes de Lecoq.

M. Émile Raymond auquel la direction d'été de l'Alhambra a confié le rôle de Triboulet de *Roi s'amuse* n'est pas tout à fait un inconnu pour les Bruxellois.

Indépendamment d'une apparition récente sur le même théâtre, M. Raymond collabora activement, il y a quelques années, à une tentative louable, qui malheureusement n'eut

pas de lendemain, et dont l'unique séance est demeurée célèbre. Cela s'appelait, je pense, le « Théâtre Littéraire » et c'était M. Maurice Chomé, alors frais émoulu des théâtres parisiens, qui en avait été l'initiateur.

Le spectacle se composait de deux pièces intéressantes à des titres divers. La première était *l'Étoile*, de Richepin, un acte de drame noir, presque un cauchemar de folie et d'horreur.

La seconde, qui avait trois actes, s'appelait *le Roi Gonzague*, et c'était, en même temps

qu'une pièce vraiment enfantine comme exécution dramatique, une œuvre tout à fait remarquable comme conception et même comme écriture. J'y ai souvent repensé depuis, ce qui fait qu'elle est demeurée très fraîche en mon souvenir et que le nom de M. Raymond m'a frappé tout de suite. Pourtant, j'ai très mauvaise mémoire, et je fais depuis huit jours des efforts surhumains pour me rappeler le nom de l'auteur de ce *Roi Gonzague*. C'était presque un vieillard déjà, et d'une inexpérience candide en fait de choses scéniques. Je l'entrevis à l'une des répétitions où Chomé, qui faisait beaucoup de propagande pour son entreprise, m'avait amené un jour. C'est ainsi que je connus Raymond à l'œuvre. Il était extraordinaire comme metteur en scène, d'une patience nerveuse vraiment indomptable, et avec ça, veillant à tout, ne laissant passer aucune phrase, réglant les entrées d'ensemble tout en marquant une réplique ou en soulignant un trait. Notez qu'il jouait en outre le rôle principal, celui de Gonzague, — un imaginaire général de Napoléon devenu roi dans une principauté italienne, détesté par sa femme, l'héritière dépossédée du trône, trompé par elle, tandis qu'il est allé guerroyer en Russie, et qu'il reconquiert par son admirable tenue dans l'adversité, mais trop tard, hélas, car Waterloo le réclame. Telle était la pièce, qui était, chose remarquable, antérieure à *Madame Sans-Gêne*, et par conséquent, marquerait en quelque sorte la première manifestation d'une restauration qui a eu tant de récidives.

Mais ce fut un four noir, d'abord parce que la pièce était mauvaise, comme telle; ensuite parce que Raymond qui avait été superbe aux répétitions, fut abominable à la représentation. Le pauvre garçon, brisé par cinq jours et cinq nuits de répétitions, aphone, par dessus le marché, à force de crier et de tempêter à l'avant-scène, avait eu l'idée saugrenue, pour se remonter, pour galvaniser ses cordes vocales, d'absorber, au moment d'entrer en scène, une dose démesurée d'alcool. Ça ne l'enivra pas, ça l'assoma. Ce que fut le pauvre *Roi Gonzague*

ainsi joué, rien ne pourra jamais en donner une idée. Ce qui est merveilleux, c'est que Raymond alla non seulement jusqu'au bout du rôle, mais qu'il réussit même à se faire applaudir dans sa grande scène du troisième acte. La pure folie qu'il avait commise ne l'empêchait pas de révéler grand artiste.

Je ne sais ce qu'il a fait depuis, car on trouve rarement son nom sur l'affiche des théâtres parisiens. C'est une de ces injustices coutumières, et dont il n'y a plus lieu de s'embarrasser. D'ailleurs, Raymond a pour Paris un défaut qui contrebalance toutes ses très sérieuses qualités. Il manque de distinction, de cette distinction conventionnelle et artificielle du monsieur qui porte le pourpoint et le collant comme nous aimons qu'on le porte, — et non comme le portaient probablement ceux qui vivaient en ce temps là. Mais Triboulet n'a pas l'occasion d'être ou non distingué, et ce seul reproche-là ne pourrait pas être fait à M. Raymond, auquel on serait bien forcé de reconnaître qu'il est parfait dans le rôle, qu'il apporte une variété ane ampleur et une expression remarquables.

Le reste de l'interprétation est d'une moyenne très suffisante, et le public a chaleureusement applaudi ces cinq actes de poésie pittoresque et enflammée sur lesquels, décidément, l'âge ne mord guère.

* * *

La campagne estivale d'opérettes est devenue classique au théâtre Molière, tout le monde y trouve son compte, public, directeur et artistes. Le premier n'est pas trop sévère, le second, — M. Monroy — paraît animé du meilleur zèle, et parmi les artistes, il en est plusieurs d'excellents, — ou tout au moins à qui *Giroflé-Girofla* porte bonheur. Il y avait assez longtemps que cette opérette n'avait plus été jouée ici, — serait-ce décidément depuis l'ancien théâtre de la Bourse? Cela lui donne pour beaucoup de gens l'attrait de la nouveauté. Ixelles l'a bien prouvé samedi soir, malgré la chaleur.

FRITZ LUTENS

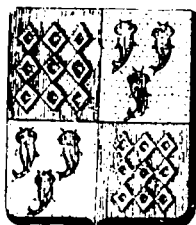
Tablettes Héraldiques

Vendredi 19 mai dernier, ont eu lieu en l'église de Saint-Augustin, à Paris, les obsèques de M. Ithier-Geoffroy de Rohan-Chabot, élève à l'École militaire de Saint-Cyr, enlevé à l'âge de 21 ans, par une affection pulmonaire.

Il était fils de Guy-Antoine-Armand de Rohan-Chabot, comte de Chabot et de la comtesse, née Terray de Morel-Vindé. Il était le neveu du marquis de Villeneuve-Bargemon, du comte Thibaut de Rohan-Chabot et du marquis de Marcillac et le cousin germain du duc de Rohan.

Qui ne connaît les illustrations de la maison de Chabot et l'heureuse aventure romanesque qui fit épouser en 1645, à un cadet de cette maison, l'héritière de la maison de Rohan, issue des ducs de Bretagne; union inespérée qui faisait Henri de Chabot, duc de Rohan, prince de Léon et de Soubise, le plus riche seigneur de France, et lui donnait le droit de prétendre à la couronne de Navarre!

Mais Henry de Chabot, par sa naissance, était digne d'une si grande alliance. Sa maison était une des plus anciennes du Poitou. Sa filiation suivie la fait remonter à Guillaume Chabot, vivant en 1040. Ce seigneur était appelé, fils de Pierre, qui lui-même, d'après des titres de 1008, 1018, 1020 et 1030, était le troisième enfant de Guillaume IV duc d'Aquitaine. La maison de Chabot avait contracté, à diverses époques, des alliances directes avec les maisons royales ou souveraines de Navarre, de Bourbon, d'Angleterre, de Lorraine, etc; elle avait fourni, dans la personne de Mélusine Chabot, une femme à Geoffroy de Lusignan, roi de Jérusalem. Elle était en possession du titre de cousins du roy, pour tous ses membres, depuis plusieurs siècles. C'étaient certes là des titres qui pesèrent dans la balance, lors du mariage d'Henry de Chabot,



ROHAN-CHABOT

en 1645 avec sa cousine, Marguerite de Rohan, fille de Henri, duc de Rohan, dernier rejeton de la branche de Gié. Un seul enfant mâle était issu de ce mariage et c'est de lui que descendent tous les Rohan-Chabot d'aujourd'hui.

Les princes de Rohan-Guéméné, ducs de Montbazou, aujourd'hui fixés en Autriche ont pour auteurs communs, avec Marguerite de Rohan, les ducs de Bretagne. Mais à part l'alliance susdite, ces deux familles sont aujourd'hui absolument distinctes.

La maison de Chabot a porté et porte encore les titres de barons et comtes de Jarnac, marquis de Mirebeau, comtes de Charny, de Buzançois et de Charroux, comtes de Newblanc et pairs d'Angleterre, marquis de Sainte-Aulaye et de Monlieu, princes de Léon et de Soubise, ducs de Frontenay, comtes de Porrhoët, ducs de Rohan, pairs de France, etc. Son chef était Président né et héréditaire de la noblesse et des États de Bretagne. Elle a produit des chevaliers croisés, deux évêques de Limoges, des chambellans, des premiers gentilhommes de la Chambre, un grand écuyer et un grand Amiral de France, un ambassadeur, un général en chef des armées de France, un ministre, des conseillers d'État, des gouverneurs de provinces, des sénéchaux héréditaires du duché de Bourgogne, des lieutenants généraux et maréchaux de camp des armées du roy, des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit et de la Jarretière, etc. Elle a eu l'honneur de donner son nom à six régiments.

Alliances : Outre les maisons souveraines que nous avons citées plus haut, on trouve les alliances avec la maison de Laval, Montmorency, la Marck, Rochechouart, la Rochefoucauld, Melun, Aumont, Saulx-Tavannes, Maillé, Durfort, Harcourt, la Châtre, Fernan-Nunez, Châtillon, Howard, Beauvau, Castellane, Gontaut, Montesquiou, etc.

Armes : Écartelé aux 1 et 4 de gueules à 9 mâcles d'or qui est de Rohan; aux 2 et 3 d'or à 3 chabots de gueules qui est Chabot.

Le baron de Cambray s'est éteint doucement le 27 mai dernier, à l'âge de quatre-vingt ans, en son hôtel du boulevard de la Tour-Maubourg, à Paris.

Cette mort met en deuil plusieurs grandes familles de l'aristocratie française. Le vénérable baron de Cambray y occupait une place très en vue et il laisse le souvenir d'une existence toute de droiture et de loyauté.

Charles-Anatole, baron Lambert de Cambray était le fils de Charles-Eugène baron Lambert de Cambray, cheval-léger de la garde du roi, officier aux hussards de la garde, et de Camille Bonardi de Saint-Sulpice, fille du comte de Saint-Sulpice, général de division et chambellan de l'Empereur. Il avait épousé en premières noces, en 1846, Jeanne-Denise Lesage d'Haute-roche, comtesse d'Hulst et de Denise de Gri-moard-Beauvoir du Roure, et en secondes noces Clémence de Maillé de la Tour-Landry, fille



CAMBRAY

de Cambray.

Le défunt appartenait à une ancienne famille qu'on croit originaire du Pays de Liège et qui s'établit ensuite dans la Beauce et l'Orléanais.

Les premiers degrés, publiés par Saint-Allais, lui donnent pour auteur Jean Lambert, écuyer, seigneur d'Espey, chevalier liégeois, entré au service du roi Jean en 1355. De Jeanne de Paris, il eut un fils, Jean, dont l'arrière petit-fils fut François Lambert, premier du nom, écuyer, avocat au Parlement de Paris, reçu conseiller-secrétaire du roi en 1581 et qui mourut au camp de Gonesse en 1589. Son fils François Lambert, écuyer, conseiller du roi, auditeur en sa Chambre des Comptes, fut seigneur de Cambray, par l'acquisition qu'il fit de cette terre en 1575.

Cette famille s'est extrêmement distinguée, dans les premières charges de la magistrature. Plusieurs de ses membres ont servi avec distinction dans les armées.

On trouve parmi eux : des conseillers du roi,

des auditeurs en la Chambre des Comptes, des trésoriers généraux des Gabelles, des trésoriers de France, des contrôleurs des finances, un président au Présidial de Blois, des maîtres des eaux et forêts d'Orléans, charge qui paraît être devenue héréditaire dans cette famille, un gouverneur de Blois, des capitaines de cavalerie, et d'autres officiers des armées du roi.

La famille Lambert de Cambray a été maintenue dans sa noblesse en 1663 et 1667. Elle a pris des alliances avec les familles suivantes : de Paris, Desbordes, Durant, Bouette, Lelièvre, Vivien, d'Avaleau, d'Orléans, de Troys, Lhuillier, de Montagu, de Villedanné, Doucet de Mougy, Brachet, du Cloux, Gaudard de la Verdine, de Croismare, Egrot de Sepuy, etc.

Armes : D'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux étoiles, et en pointe d'un lion du même.

Le 3 juin dernier on a célébré en l'église Saint-Boniface, à Bruxelles, le mariage du baron René d'Huart avec M^{lle} la vicomtesse Emma de Spoelbergh.

Le jeune marié est le fils du baron Edouard d'Huart et de la baronne, née Frésart, et le petit-fils de feu Edouard-Dominique-Marie-Joseph, baron d'Huart d'Onthaine, membre des États-provinciaux du Grand Duché de Luxembourg, commissaire d'arrondissement, membre du Congrès national de 1830, gouverneur de la province de Namur, ministre des finances, puis d'État, Grand officier de l'ordre de Léopold.

Il appartient à une ancienne famille luxembourgeoise dont la filiation remonte à Nicolas Huart, vivant en 1484, époux de Marguerite de Waha, fille de Jean, seigneur de Melreux. Ses descendants se sont divisés en plusieurs branches, dont les trois principales sont : celle de Bétange, celle de Villemont, Onthaine et Longloville, et la branche dite Liégeoise, éteinte.

Cette belle famille a produit des personnages considérables parmi lesquels il faut citer : un président du conseil provincial du Luxembourg, des députés à la Diète de l'Empire, un secrétaire d'État de l'Empire, un maître des requêtes au grand conseil de Malines, des attachés d'ambassade, un membre du congrès national, un ministre d'État, un sénateur, des capitaines des gardes wallonnes, des colonels de France et d'Espagne, un lieutenant général des armées du roi d'Espagne, des capitaines et lieutenants de

la garde du roi de France et quantité d'autres officiers au service des Pays-Bas et de Belgique.

Un fait digne d'être signalé et tout à l'honneur des membres de cette famille est le suivant : Charles-Gaspard d'Huart, seigneur d'Autel, perdit le même jour *huit de ses fils*, tués à la bataille d'Almanza, le 25^e d'avril 1707, tous les



D'HUART

huit servant à la fois dans les armées espagnoles. C'est là un souvenir bien glorieux pour la maison d'Huart !

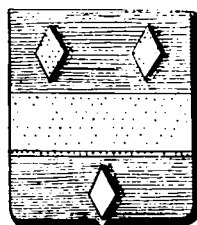
Celle-ci s'est vue honorée du titre de chevalier du Saint-Empire en 1613, et de celui de baron en 1709. Plusieurs de ses membres ont porté le titre de comte

de Teutwert.

Alliances : Waha, Brenner de Nalbach, de Neufforge, de Cymont, d'Argenteau, de Mailly, le Clément de Saint-Marc, de Foes, de Martini, de Villers, du Blaisel, de Jaubert, de Dampont, de Saint-Maurice, de Serre, Bonny de la Vergue, de Béthune, d'Anethan, de Mathelin, de Bonhome, de Montpellier, Malou, Nothomb, etc. Armes : D'argent à une branche de houx de sinople, fruitée de gueules issante d'un brasier ardent, d'or.

La jeune mariée est fille du vicomte et de la vicomtesse Alfred de Spoelbergh.

Elle appartient à une ancienne famille originaire du Brabant qui a pour auteur connu Walter van Spoelbergh chevalier, fils de Sébastien, aussi chevalier, et époux de Catherine van Rode, vivant tous deux en 1366. Ses descendants furent faits chevaliers du St-Empire en 1626, et vicomtes par diplôme du roi Guillaume I^{er}. Ils ont produit des échevins et des



SPOELBERG

bourgmestres des villes de Bruxelles et de Louvain, des membres de l'ordre équestre du Brabant, des chanoines, un conseiller à la Cour impériale, des chevaliers de l'ordre du Christ et de Malte, etc.

Alliances : van Rode, van Redingen, van Velpe, van Hoegaerden, Grimaldi, de Dilbeek, le Comte, Caïmo, de Vroey, de la Bawette, Plunkett, d'Olmen, de Brouhoven de Bergeyck,

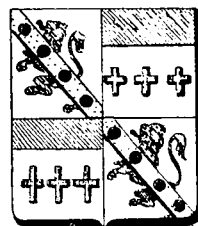
de Troostenberg, de Dieudonné, de Ryckmann, de Vinck des deux Orp, etc.

Armes : d'azur à la fasce d'or, accompagnée de 3 losanges du même.

Le mariage du baron Armand del Marmol d'Ensival avec M^{lle} Jeanne de Pitteurs-Hiegaerts, a été célébré, ces jours-ci, au château de Pont d'Oye, près Habay-la Neuve.

Pour del Marmol, voyez la notice qui a paru dans le numéro du 25 août 1898.

Pitteurs est une ancienne famille originaire de la Flandre orientale dont la filiation sur preuves a été établie depuis André Pitteurs, bourgmestre de Gammerages, dont le fils Josse, seigneur de la Cour de Braekel mourut en 1647. Cette famille s'est divisée en trois branches principales qui ont fourni un grand nombre de magistrats municipaux de Saint-Trond, des membres des États généraux et de l'ordre Équestre, un président des États de la province du Luxembourg, un conseiller du Prince Evêque de Liège, etc.



PITTEURS

Lambert-Trudon-Antoine, baron de Pitteurs de Budingen a été créé baron par le roi Guillaume I^{er} en 1821.

Alliance : de Roovere, van Duynen, Strauven, de Kénor, de Waha, de Velpen, de Woot, d'Everlange, de Cartier, de Gaiffier, Colen, d'Astier, de Baré, de Paul, d'Arschot, etc.

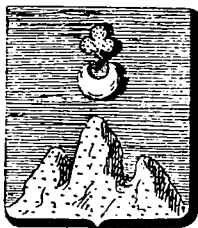
Armes : Ecartelé aux 1 et 4 d'argent au lion de sinople armé et lampassé de gueules; à la bande d'or, chargé de 4 besans de sable, brochant sur le tout, qui est de Pitteurs; aux 2 et 3 d'argent à 3 croisettes de gueules rangées en fasce, au chef de sinople qui est de Hiégaerts.

Le 2 Juin dernier on a célébré en l'église de Méry-sur-Oise, au milieu d'un grand concours de monde, les obsèques de M^{me} la comtesse de Ségur-Lamoignon, née Beiset, mère du vicomte de Ségur-Lamoignon, de la marquise de Moy et de la vicomtesse Amelot.

Reiset est une famille originaire de Lorraine établie ensuite en Bourgogne et en Alsace. Robert Reiset, Écuyer, vivait en 1394. Henri de Reiset, seigneur de Saint-Loup, vint se fixer en Alsace vers 1474, à la suite d'une mission que

lui avait confiée dans ce pays le duc de Bourgogne.

Cette famille a fait ses preuves de noblesse en 1778 et a fourni un lieutenant, des maréchaux de France, des mousquetaires du roy, un receveur général des finances, un lieutenant général des armées du roy, des chevaliers de Saint Louis, etc. Elle était représentée au commencement de ce siècle par Marie-Antoine vicomte de Reiset, lieutenant général, grand officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre de



REISET

Saint-Louis, mort en 1836. Son nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile.

Armes : d'azur à un croissant d'argent, surmonté d'un trèfle d'or et soutenu d'une colline de 3 coupeaux du même.

Le nom de Ségur est célèbre. Il a appartenu à plusieurs familles du Limousin, dont une seule s'est perpétuée de nos jours.

Elle était représentée à la fin du siècle dernier par Philippe Henri marquis de Ségur, maréchal de France et ministre de la guerre de Louis XVI. Son fils Louis-Philippe comte de Ségur fut maréchal de camp, ambassadeur à Berlin, comte de l'Empire en 1806, sénateur en 1813, pair de France en 1814. De son union avec M^{lle} d'Aguesseau, petite fille du chancelier et sœur du dernier marquis de ce nom. Il laissa deux fils et une fille mariée au baron de Ville-neuve.

Le comte Octave, l'aîné de ses fils, chef d'escadron de la Garde royale est mort en 1818, laissant de M^{lle} d'Aguesseau, sa cousine germaine, unique héritière de son nom, trois fils, Eugène, comte de Ségur, pair de France, marié à Sophie Rostopchine, dont une nombreuse postérité; Adolphe, vicomte de Ségur-Lamoignon, marié à M^{lle} de Lamoignon et Raymond, comte de Ségur-d'Aguesseau, ancien officier

dans l'armée d'Espagne, ancien préfet, marié à une princesse Lubomirska.

Le comte Philippe de Ségur, frère puîné d'Octave, fut maréchal de camp et a écrit l'histoire de la campagne de Moscou. Aujourd'hui cette grande famille compte encore de nombreux représentants et a contracté des alliances avec les familles Hély d'Oissel, Grefühle, Casimir Périer, d'Arguelles, etc.

Armes : écartelé aux 1 et 4 de gueules au lion d'or, aux 2 et 3 d'argent plein.

Un lecteur des Tablettes me pose la question suivante : le fils a-t-il le droit au titre qu'a mérité son père?

Sans vouloir passer pour un docteur en science héraldique ou nobiliaire, il me semble qu'il n'y a qu'une réponse à faire à cette question. C'est de se conformer aux termes des lettres patentes qui accordent ce titre. Si le titre est personnel, il va de soi que le fils du titulaire n'y a aucun droit. Si au contraire le titre est transmissible de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, le fils aîné héritera du titre à la mort de son père. Il arrive quelquefois que les lettres royales accordent au fils aîné le droit de porter le même titre que celui de son père, durant la vie de celui-ci, et en Belgique, il est fréquent de voir le souverain étendre la faveur d'un titre à tous les descendants du titulaire. Dans ce cas tous les enfants d'un comte sont comtes et comtesses. Au reste en Belgique ces questions sont réglées d'une façon très précises et qui laisse peu de prise à la fantaisie. Malgré cela les usurpations de titres ne sont pas rares. Mais nul n'en est dupe.



SÉGUR

Marquis DE BOINVILLE.

Sport

HIPPISME

Le Grand Prix de Paris qui, cette année, a été très tumultueux à cause des manifestations politiques qui s'y sont produites, a été gagné par *Perth* le grand favori, appartenant à M. Cailliant; Velasquez à M. de Gheest, un sportman belge était second et Alhambra III se classait troisième. Les recettes d'entrées et des paris se sont ressenties de l'état de surexcitation des esprits; les entrées ne sont élevées qu'à 241.060 francs, en diminution de 100.000 francs sur celles de 1898. Au mutuel la différence s'accroît: les recettes de 1899 sont inférieures en totalité à un million 300.000 francs à celles de 1898; pour le Grand Prix seul, les mises se sont élevées à 1.442.000 francs, alors qu'en 1899 elles s'élevaient à 1.739.000 francs.

* * *

Les hippodromes de Groenendael, de Boitsfort ne tarderont pas à fermer leurs portes: voici, en effet, sonnée l'heure des départs en masse à la campagne; le monde élégant s'installe dans les châteaux et villas. En juillet se donne le meeting de Gand, dans les plaines de Saint-Denis-Westons: ces journées hippiques sont le rendez-vous de toute l'aristocratie de Gand et de tous les hobereaux des environs. Spa et Ostende attireront ensuite la foule, et l'élément cosmopolite par les allocations brillantes offertes aux concurrents.

* * *

Michaël, un coureur cycliste de toute première force, presque invincible qu'on avait dénommé à juste titre « le petit prodige » a abandonné la carrière de coureur professionnel pour apprendre le métier de jockey. Ses débuts qui viennent d'avoir lieu à New-York n'ont pas été brillants et les partisans acharnés du jeune gallois qui avaient ponté sur sa monte ont subi une déconvenue profonde. Jenimy Michaël n'est arrivé que onzième sur un lot de quinze partants. Cependant l'impression qu'il a produite a été bonne et ses partisans espèrent qu'il se repêchera.

AUTOMOBILISME

Une véritable campagne automobilophobe sévit en ce moment dans les colonnes des journaux bruxellois: quelques uns impriment de ces bêtises qu'il serait grotesque de relever si elles ne trouvaient point créance dans l'âme des gens naïfs. C'est ainsi que l'un d'eux insère une lettre d'un campagnard se plaignant des automobiles qui *existent* et font du 95 kilomètres à l'heure: or, Charron le vainqueur de Paris-Bordeaux, a fait, en course, alors que la route est

déblayée par le soin des autorités, 48 kilomètres à l'heure, cela donne une idée des exagérations auxquelles on se livre. Pour mettre fin à ces racontars l'automobile club vient de déléguer M. Ph. de Burlet, un de ses membres, à la presse, chargé de répondre à ces allégations ridicules et mensongères.

Le Comité de l'Automobile Club de Belgique vient d'adresser à l'édilité communale bruxelloise une pétition réclamant la levée de l'interdit qui pèse sur l'avenue du panorama au bois de la Cambre; cette mesure n'étant justifiée par aucun accident. Demande a été faite également pour obtenir l'autorisation d'établir un hémicycle, servant de remise-garage aux autos, en face de la laiterie du bois de la Cambre.

* * *

Une bonne nouvelle pour les chauffeurs belges qui passent la douane à Hastière se rendant à Givet. Sous peu ils ne devront plus faire le détour considérable par la Maison Blanche pour entrer à Givet; la route du Bac du Prince vient d'être reprise par l'État, et le comité de l'A. C. B. par l'intermédiaire de deux de ses membres a réclamé au Gouvernement la mise en état et le cylindrage du macadam de cette section. Le parcours se trouvera raccourci d'au moins cinq kilomètres.

* * *

La clôture des engagements pour les épreuves Bruxelles-Spa se fera le 24 juin; rappelons que la course des motocycles du 4 juillet est ouverte à tout motocycliste moyennant acquit d'un droit d'entrée de 20 francs réduit à 10 francs pour les membres de l'Automobile club de Belgique.

* * *

Le Conseil communal d'Anvers discutera en sa prochaine séance les termes d'un projet de règlement sur la circulation des automobiles et des motocycles.

Tout véhicule à moteur devra porter une plaque numérotée avec un chiffre très voyant; cette plaque sera délivrée par l'administration communale. A la chute du jour les autos et motocycles porteront sur le devant une lanterne garnie de verres blancs transparent, sur ces verres se détachera en chiffres rouges ou noir le numéro de la plaque.

Les automobiles devront être munis d'un appareil avertisseur; l'allure est réglée, et la vitesse ne pourra dépasser celle d'un cheval au petit trot et selon les cas celle des piétons. Les autos doivent s'écarter pour les piétons, les voitures d'enfants ou d'infirmités.

Ces deux derniers points sont tout simplement ahurissants!

La participation automobile au Longchamps Fleuri a été très maigre, l'*Automobile Club de Belgique* avait décidé de s'abstenir officiellement, en présence des attaques inopportunes dont certains journaux se sont montrés prodigues. Le premier prix réservé aux voitures a été décerné à la Maison Plassard, de Paris, camion de livraison fleuri au couleurs françaises le premier prix des motocycles à M. Lathouders.

CYCLISME

Un temps paradisiaque, le joli temps bleu idome aux beaux jours de fêtes, du soleil à profusion, des fleurs, des toilettes claires, des équipages fleuris avec goût, des bicyclettes enrubannées et ornées avec un charme exquis et des teuf-teuf tout enguirlandé, voici de quoi faire le succès d'un Longchamps Fleuri.

Grâce à la participation de nombreux clubs et cyclistes individuels le défilé à été à la fois suggestif et imposant. Voici les résultats des concours auxquels participaient les cyclistes et les automobiles.

Automobiles et motocycles — 1^{er} prix, à M. Plassard; 2^e prix à M. Castor; médaille en vermeil à M. Lathouders; médaille en argent, à M. Vanderspeck et à MM. Guillon et Cie.

Attelages d'enfants. — 1^{er} prix, Rinbaut; 2^e prix, Defosse et Hannart; 3^e prix, Pouls et Vanwaesen

Vélocipédistes, clubs. — Prix d'honneur, Union cycliste Louvaniste; 1^{er} prix, le Progrès, section cycliste, et Bruxelles-Vélo; 2^e prix, Pédale d'Ixelles et le Central Cycliste Bruxelois; 3^e prix, Snel-Club et Joyeux Cyclistes de Saint-Josse-ten-Neode.

Vélocipédiste, machines à sièges multiples, dames et enfants. — Prix d'honneur, tandem Demarais-Clayck; 1^{er} prix, Janssens; 2^e prix, Guillot, quadruplette Lavigne et tandem Craps Enfants; 1^{er} prix, Jeanne Vitwaek; 2^e prix, Vandriesche, Ceuppens et Willems. Dames: 1^{er} prix, M^{me} Baigot; 2^e prix, M^{mes} Vander Haegen et Yvonne.

Vélocipédistes isolés. — Prix d'honneur, M. Denis; 1^{er} prix, MM. Rostani et Janssens; 2^e prix, MM. Stukens, Demarais, Paigot, Floriber et Franken.

* *

Houben, le coureur bruxellois qui eut jadis son heure de célébrité a renoncé aux succès sportifs. Le champion bruxellois se lance dans l'industrie vélocipédique.

* *

Le Vélodrome de la Cambre, à coup sur le plus bel établissement sportif de la capitale disparaîtra incessamment.

La vente du matériel a eu lieu il y a quelques jours. Le tout a été adjugé pour 8,000 francs.

Des 125,000 francs qu'avait coûté le Vélodrome, 8,000 seulement de rentrer, c'est coquet (?)

* *

Les associations touristes ont tenu ces jours derniers à Londres un grand congrès.

D'importantes questions y ont été discutées, toutes ayant trait aux facilités douanières.

* *

Les réunions de courses n'ont pas été nombreuses

depuis ces derniers temps. La piste bruxelloise n'en donne pas, Anvers et Liège sont dans le même cas.

Au moment où ces lignes paraîtront l'intérêt se trouvera porté à Paris où à lieu la plus grande manifestation sportive de l'année, le Grand Prix de Paris.

ATHLÉTISME

Les championnats athlétiques ont eu lieu dimanche dernier dans le Hall du Parc du cinquantenaire. Ces diverses épreuves qui suscitaient le plus vif intérêt avaient attiré une affluence considérable. Voici les résultats :

100 mètres plat. — 1^{re} série : 1. König, 2. Chibert, 3. Vanderregen; 2^e série : 1. Henri, 2. Kerrels, 3. Sommers.

Finale : 1. König, 2. Vanderregen, 3. Henri.

Traction à la corde — 1^{re} série : Le Sporting bat l'Olympia; 2^e série : le Racing bat l'Union St-Gilloise.

Finale : Le Sporting bat le Racing.

110 mètres haies. — 1. Kahn, 2. l'Kint de Roodebeke, 3. Nazy.

Lancement du poids. — 1. Prier de Saône, 10^m32, 2. Witich, 9^m72, 3. Lombart, 8^m8.

Saut en longueur. — 1. Hautekeet, 5^m81, 2. Van Doren, 5^m50, 3. Henri, 5^m19.

Saut en hauteur. — 1. Van Doren, 1^m55, 2. de Backer, 1^m50, 3. Nazy, 1^m40.

1/4 de mille scratch — 1. König, 2. Dubois, 3. Kahn, 1,609 mètres scratch. — 1. Reith, 2. Pelgrims, 3. Van Blaren.

LUTTE

Un grand concours de lutte est en voie d'organisation à Ostende

Ces luttes seraient quelque peu la réminiscence des fameuses luttes romaines.

YACHTING

Le comité du *Yacht Club* d'Anvers vient d'être composé comme suit : président d'honneur, M. A. de Bary; président, M. le baron Gaston de Vinck; vice-présidents, MM. A. Linden et H. Nysens; secrétaire, M. A. Brunel, secrétaire-adjoint A. Grisar; trésorier, M. Reiss; directeur des fêtes, R. Osterieth; directeur du matériel, A. Waterkein; commissaires, MM. Buschots, Caroly, Debenham, R. Gevers, Cruysen, L. Vandertaelen.

Cent vingt-cinq yachts, dont le tonnage varie de 1 à 1.025 tonneaux, battent actuellement pavillon du *Yacht Club*.

* *

Les 17, 18, 19, 20 et 21 juillet se disputeront à Ostende les régates internationales à la voile, organisées par la société littéraire sous le haut patronage de S. M. Léopold II.

Lundi 17, aura lieu une course handicap de Douvres à Ostende; une malle-poste belge y transportera la veille les invités et suivra les concurrents.

Le 18 juillet, régates pour centerboard-boats, cutters et schooners et bateaux à fond plat. Les régates se courront sous le règlement hollandais-belge (1898).

ROWING

En attendant les régates nouvelles organisées à

l'occasion de la Kermesse de Bruxelles, dans le courant de juillet prochain, régates qui présentent toujours un grand intérêt par leur internationalisme, nos équipiers se rendent en province ou à l'étranger.

* * *

A Liège s'est couru, il y a une huitaine, un match à huit entre l'*Union nautique* de Liège et le *Cercle des Régates*. La victoire est revenue aux rameurs liégeois.

Le cercle vainqueur organise une grande réunion internationale le 9 juillet prochain, sur la Meuse, au quai de la Batte; les inscriptions seront closes le 29 juin à minuit.

Huit épreuves seront disputées, dont une réservée à huit rameurs juniors en pointe.

Outre une forte somme allouée pour indemniser les sociétés participantes, des prix consistant en insignes en vermeil, argent et bronze, des objets d'art offerts par S. M. le Roi et M. Montefiore, sénateur, seront à disputer par les concurrents.

* * *

Dimanche 2 juillet, se disputeront à Calais, au bassin Carnot de grandes régates internationales :

espérons que les couleurs belges y seront bien défendues comme l'an dernier.

* * *

Le Comité des Régates, composé des délégués des cercles d'aviron bruxellois élabore un projet de fête vénitienne dont on dit grand bien.

* * *

M. P. M. Olin vient d'envoyer sa démission de président du comité des Régates étant dans l'obligation de s'absenter pendant la période d'organisation des régates. M. Adolphe Wafelaer a été délégué par le comité en son remplacement.

JUMELLES DE THÉÂTRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité : **JUMELLES A MANCHE**, de luxe et ordinaires. Prix sans concurrence.

La maison **BRAND** a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Graphophones** ainsi qu'un choix immense de **Cylindres enregistrés** et **blancs**. (Musiques, Orchestres, Chant, Monologues, etc. etc.).

Manufacture Générale d'Ameublements

12 & 14, **RUE ST-JEAN**, BRUXELLES

INSTALLATION

SALLES A MANGER

EN CHÊNE, NOYER & ACAJOU

MEUBLES MIGNONS

POUR SALONS, FUMOIRS & BUREAUX

CHAMBRES A COUCHER

PRIX MODÉRÉS

Causerie Financière

Marché de Bruxelles

16 juin 1899.

TERME

Le marché a offert, cette quinzaine, cette particularité d'être à la fois indécis et mouvementé.

La spéculation et l'épargne ont cru devoir se tenir sur une réserve qui a eu le don de réduire les affaires à leur plus simple expression; toutefois cette réserve n'a pas été un obstacle aux mouvements dont sont l'objet plusieurs valeurs depuis quelques temps parmi lesquelles il faut citer l'*Extérieure* et le *Rio Tinto*.

Les différentes places de l'Europe n'accusent aucun changement d'allure, mais, s'il faut compter une grande pénurie de transaction, il faut faire attention à l'abondance des capitaux qui entraînera sûrement les cours, à un moment donné, et portera les cours des valeurs indiscutables à des hauteurs inconnues.

L'*Extérieure* d'Espagne finit à 65.75 et continue son allure désordonnée.

A Madrid, on est convaincu que le ministre des finances renouvellera les obligations du trésor qui représentent le montant de la dette flottante espagnole et la majeure partie des pagarès et opérations de crédit qui représentent les avances de la banque d'Espagne. On croit aussi, qu'au dernier moment, M. de Villaverde reconnaîtra le bien fondé des représentations des ambassadeurs au sujet de la dette extérieure.

Quant à la dette intérieure, elle n'échappera pas à la dette intérieure, elle n'échappera pas à l'impôt qui va frapper tous les coupons et qui s'élèvera au bas mot à 20 %. L'*extérieure* non estampillée restée entre les mains des porteurs espagnols sera traitée de même parce que le gouvernement espère décider les possesseurs à les convertir en 4 % intérieure en vertu de la loi qui leur offre une bonification *ad hoc* de 10 %.

L'Italien est à 96.15. Le budget ne sera pas approuvé en temps voulu. Pour les quatre premiers mois de l'exercice, les recettes douanières sont en moins-value sur celles de 1898, de plus de 3 millions.

Les Rentes brésiliennes sont bien tenues. Le gouvernement de Rio vient de faire publier les conditions de l'adjudication d'affermage des chemins de fer Sud de Pernambuco et de San Francisco, dans l'État de Bahia, d'une longueur totale de 645 kilo-

mètres et ayant donné un dîment brut de 2452 contos en 1897.

Les Fonds ottomans sont lourds sur les incidents albanais.

Le *Rio Tinto* clôture à 1,176. toujours très mouvementé, Le cuivre qui, selon mes renseignements particuliers, n'est pas à dépasser le cours de 80 livres sterling et qui ne pourra peut-être pas s'y maintenir ne peut plus servir de facteur à une hausse nouvelle et une réaction est à prévoir sur cette valeur, qui n'est poussée que par la spéculation.

Le Métropolitain de Paris trouve encore quelques acheteurs. Je souhaite qu'ils n'éprouvent pas une grosse désillusion.

COMPTANT

Le marché du comptant est plus actif que celui du terme. Les échanges, surtout en charbonnages, sont très nombreux et les cours sont en hausse sensible.

Les Banques sont très recherchées et je suis heureux de constater une progression raisonnée sur les C^e nationale financière qui s'avancent à 120 francs (act. cap.) et à 200 (divid.) Ce mouvement est pleinement justifié par les résultats obtenus et il est encore temps de profiter des cours actuels pour mettre de ces titres en portefeuille, lesquels sont appelés à une importante plus-value.

Les Valeurs congolaises sont très fermes.

Chemin de fer du Congo (ord.) 1,710, (parts de fond.) 5,760; Katanga (ord.) 830, (priv.) 1,185; Compagnie du Congo 2,600; Lomani 2,070; Produits du Congo 651.

Excellente allure des Tramways Bruxellois (div.) 380; Economiques 455; Mutuelle de Tramways 182.50; Réunis 460 et Union des Tramways 80.

Les valeurs Sidérurgiques sont plutôt faibles.

Angleur 517.50; Cocquerill 2,425; Espérance Longdoz 540; Marcinelle et Couillet 630; Sarrebruck 123.50 et Toula 527.50.

Les Charbonnages sont recherchés par l'épargne. Amercœur 1,360; Prockhorow 650; Marchienne 865; Pafience et Beaujonc réunis 3.300; Sacré-Madame 3,600 et Trieu-Raison 470.

Le reste de la cote ne présente aucun intérêt, sauf les « Belge Romaine » qui continuent leur mouvement de reprise et sur lesquelles je crois qu'il n'y a pas à gagner en hausse.

Produits chimiques de Haeren lez-Vilvorde.

Cette affaire est excellente et l'avenir le démontrera à brève échéance.

Les personnalités qui sont à la tête de cette société sont d'ailleurs de la première compétence et ceux qui les auront soutenus dans cette fondation n'auront pas à le regretter.

Nous reviendrons prochainement sur ce sujet avec des détails précis et nous exposerons ici l'ensemble des raisons qui dès maintenant, assure la vitalité de cette affaire.

Nous en dirons autant des actions Hauts fourneaux de Bielaia. Cette société au capital de dix millions divisé en 40,000 actions de 250 francs, a le droit d'établir des usines métallurgiques sur le domaine houiller des charbonnages du même nom et de s'approvisionner gratuitement de minerai de fer et de tous les matériaux de construction dont la propriété est abondamment fournie. En plus, de par un traité passé avec la société charbonnière elle est assurée de recevoir son combustible au prix du marché, sans aucun frais de transport.

Posséder la faculté de construire sans bourse déliée avoir la certitude de ne pas manquer de minerai et d'être approvisionnée de combustible régulièrement et économiquement, c'est plus qu'il n'en faut pour assurer de gros bénéfices en première année d'exercice.

Les capitalistes l'ont bien compris; aussi se sont-ils empressés de souscrire à l'émission du 14 juin.

L'excellente situation du marché sidérurgique attire l'attention sur quelques valeurs émises récemment et qui avec le temps récompenseront largement les actionnaires du début.

Parmi celles qui nous paraissent être dans ce cas nous citerons les actions Hauts fourneaux de Malaga société anonyme au capital de 3,500,000 francs divisé en 35,000 actions de 100 francs chacune. Son but social est commun à toutes les entreprises similaires d'entre elles. Il ne s'agit pas en effet de créer une affaire de toutes pièces mais bien d'exploiter une firme dont la réputation est excellente en Espagne. Munis d'un capital en rapport avec l'extension constante des affaires indiscutable, les Hauts fourneaux du Malaga rentrent dans la catégorie des valeurs de placement et d'avenir.

La Société Belgo-Russe pour la fabrication des glaces présente au public 6,500 actions hypothécaires à 4 1/2 % au prix de fr. 487.50. C'est un emplacement bien garanti et pour ainsi dire sanctionné par le gouvernement russe. La Commission officielle chargée d'apprécier l'importance immobilière des usines a évalué celles-ci à 4,620,000 francs,

sans tenir compte de l'installation des machines, de l'outillage et de la valeur des approvisionnements.

Ceux qui recherchent la tranquillité, la sécurité, accompagnées d'un bon revenu trouveront dans la prise de ces titres un excellent emploi de leurs disponibilités.

A. VANETTE.

P. S. - Pour tous les renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, Boulevard Anspach, Bruxelles.

Vente par souscription publique de 20,000 actions de capital de 100 francs du Trust Métallurgique belge-français (société anonyme), constituée par acte passé le 18 avril 1899, devant M^e Van Halteren, notaire à Bruxelles, et publié au *Moniteur belge*, les 12/13 mai.

Capital : 5,000,000 de francs, représenté par 50,000 actions de capital de 100 francs chacune et 50,000 actions de dividende sans désignation de valeur, et dont le nombre ne pourra jamais être augmenté.

Siège social : 24, rue de la Chancellerie, Bruxelles,

Conseil d'administration et collège des commissaires : Président : M. Arthur du Roy de Blicquy, ingénieur honoraire des ponts et chaussées, président de la *Métallurgique*, à Bruxelles; administrateurs : MM. Jules Carlier, ancien député, à Mons; Eugène Heirman, consul général de la République de l'Equateur, à Bruxelles; Louis Urban, lieutenant-général d'artillerie, en retraite, à Bruxelles; Commissaires : M.M. le chevalier Em. de Borman, propriétaire, à Bruxelles; le baron Joseph Kervyn de Lettenhoven, propriétaire à Bruxelles; le comte Léopold de Robiano, propriétaire, à Bruxelles.

La Société la *Métallurgique* met en vente par souscription publique, 20,000 actions au capital de 100 francs. Prix : 110 francs, payables 30 francs à la souscription et 80 francs à la répartition, le 29 juin.

La souscription sera ouverte les 20 et 21 juin 1899, de 10 heures du matin à 3 heures de relevée.

A Bruxelles : à la Caisse Commerciale de Bruxelles, rue Royale, 58; à la Caisse Générale de Reports et de Dépôts, Marché-au-Bois, 14;

à Charleroi : à la Caisse Commerciale de Bruxelles, Quai de Brabant, 16.

Les statuts sont à la disposition des souscripteurs aux guichets des établissements ci-dessus.

On souscrit dès à présent par correspondance.

Si les demandes dépassent le chiffre des titres offerts en souscription, il y aura lieu à répartition.

L'admission à la Cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

LA
REVUE
MAUVE

BRUXELLES

Georges Balat

Éditeur



Teintures, Apprêts, Nettoyages
EN TOUS GENRES
Médaille de 1^{re} classe
C. MALFAIT
DIPLOMÉ
18, rue du Berger, Ixelles-Bruxelles
Spécialité pour étoffes anciennes
Teintures, Nettoyage et Détachage à domicile sur
ameublements, Spécialité de Noir et Crêpe pour
deuil en 24 heures.

FOURRURES
PELZ & HALBACH
27, rue de Malines, Bruxelles
TÉLÉPHONE 372
SPÉCIALITÉ :
VÊTEMENTS LOUTRE ET PERSIANER
COLLETS
Zibeline, Loutre et Persianer
GRAND CHOIX DE PELISSES D'HOMMES

MANUFACTURE DE TAPIS
EN TOUS GENRES
H. DUMORTIER
82, RUE NEUVE, BRUXELLES
TÉLÉPHONE 1821
Spécialité de Tapis des Flandres
ET DE TAPIS ARTISTIQUES
TISSUS POUR MEUBLES ET TENTURES
Linoleum
MEUBLES DE FANTAISIES

CORSET PRINCESSE
DÉPOSÉ
et surtout le plus élégant, le plus facile,
le plus hygiénique
DE TOUS LES CORSETS
MAISON FRÉDÉRIC
Corsetier Médaille et Diplômé
61, BOULEVARD DU NORD, 61
SPÉCIALITÉ DE CORSETS ET JUPONS RICHES

CHAUSSURES ANGLAISES ET DE LUXE
DIPLOME D'HONNEUR
AVEC FÉLICITATIONS DU JURY
Bruxelles 1897
E. DELOYER
7, rue du Trône
(PRÈS DU BOULEVARD) BRUXELLES
SPÉCIALITÉ :
Souliers fantaisie pour Soirées

CHARLES GELDERS
CANDIDAT-NOTAIRE
89, RUE ROYALE, 89, BRUXELLES
TÉLÉPHONE 3208
Bureaux de 9 à 12 h. et de 2 1/2 à 5 h.
CONSULTATIONS GRATUITES
Vente et Achat d'Immeubles
PLACEMENTS HYPOTHÉCAIRES DE 3.75 A 4 P. C.
GÉRANCE D'IMMEUBLES
RECETTES DE LOYERS ET FERMAGES
à taux réduits
N. B. — Toutes les recettes qui me sont confiées sont
cautionnées au gré du propriétaire, innovation dont l'importance n'échappera à personne.



Les Noirs (*)

Vieilles déjà de dix ans, ces notes que je retrouve, n'ont point perdu toute actualité. Ce ne sera qu'au prochain pontificat que l'évolution de la société s'accroîtra; ce ne sera que par une nouvelle génération que sera démontrée l'impossibilité pour le chef de l'église, italien, entouré d'une cour italienne, de résider en Italie et de rester catholique-universel. Ou la Cour pontificale se transformera radicalement, cessera d'être purement romaine, s'élargira à l'Europe d'abord puis au monde; ou dans cet entourage, devenu de plus en plus savoyard, de moins en moins orthodoxe, le souverain pontife s'enlisera. Le problème est posé et dans les mêmes termes qu'il y a dix ans. Seulement quelques noms d'êtres disparus auraient dû être enlevés; je n'y ai point touché, respectant ici les dates, prétendant seulement fixer un état des esprits, comme, sur une plaque très sensible, les amateurs surprennent l'image instantanée des choses.

Juin 1899.

F. M.

Autour du Pape, gravitait jadis en dehors du monde ecclésiastique, une société laïque, dont l'aristocratie n'était point entre les moindres de l'Europe. Cette aristocratie concourait avec le Souverain Pontife au gouvernement des États de l'Église, non qu'elle occupât les charges d'administration intérieure ou extérieure, légations ou nonciatures, qu'elle eût part aux congrégations ou qu'elle fût chargée de ministères — le cas du comte Rossi

(*) Nous publions aujourd'hui la première partie d'une très intéressante étude de M. Frédéric Masson sur la société romaine, sur l'avenir de la papauté, sur l'atmosphère où vit le chef de l'église. Dans ces notes, vieilles de quelques années, — et pourtant actuelles, — que l'auteur a bien voulu coordonner pour la *Revue Mauve*, nos lecteurs reconnaîtront la manière si pressante du rare historien à qui nous devons les belles pages sur Napoléon, dont tous nous avons admiré la documentation, la sagacité, la puissance évocatrice, et, ce qui n'est point négligeable, la très personnelle écriture. Il n'est pas besoin de dire que nous laissons à notre éminent collaborateur la responsabilité de ses appréciations sur les personnages nommés dans cette étude. N. D. L. D.

d'ailleurs Carrarais de naissance, Genevois d'adoption, Français de naturalisation, semble unique; — mais pour chacune des familles qui la composaient, elle avait en quelque sorte droit à un chapeau. L'immensité de ses possessions, soumises à un régime presque féodal encore, les fondations — hospices, églises, collèges, chapelles — dont elle avait assumé l'entretien héréditaire, lui assuraient une clientèle qui, poussée par elle à la prélature, entrant ensuite au Sacré-Collège, lui rendait plus tard en bons offices ce qu'elle avait reçu en bienfaits.

La prélature d'ailleurs lui appartenait de droit, puisque pour y être admis, il fallait, suivant une bulle d'Alexandre VII justifier d'un revenu annuel et assuré de 1,500 écus (8,035 fr.) provenant d'ordinaire d'une sorte de majorat institué pour les membres de la famille qui embrassaient la carrière cléricale.

En dehors des charges honorifiques dont elle ne négligeait point les émoluments, cette aristocratie trouvait peu à s'occuper. L'instruction qu'elle recevait était à peu près nulle. Son goût pour les arts, s'il était traditionnel, était médiocrement éclairé. Élevée dans la contemplation de chefs-d'œuvre dont plusieurs sont apocryphes, et dont beaucoup seraient discutables, mais dont un radotage séculaire impose l'admiration, elle avait appris, à promener les amateurs, un certain jargon qui était pour étonner les naïfs, mais en fait, les arts lui étaient aussi indifférents que les lettres ou les sciences. L'administration, les légations — sauf des cas tout à fait exceptionnels, la légation de Tolentine, par exemple, — lui étaient fermées. Nulle vie parlementaire où l'on pût déployer ses facultés. Dans l'armée, sauf quelques charges palatines héréditaires, personne n'entrait. On donnait ses cadets pour les Gardes Nobles — service d'antichambre — mais on trouvait la société trop mêlée ailleurs. Après Castelfilardo, après Mentana, quand la noblesse française et belge offrait par milliers ses fils pour la défense du Saint-Siège, la noblesse romaine où les jeunes hommes abondaient, vigoureux, alertes, entraînée à tous les sports, a fourni à Pie IX un zouave pontifical. Ce n'est point qu'elle fût lâche et ce n'est pas non plus qu'elle prît parti contre la Papauté, mais cela n'entrait pas dans ses habitudes et de tels métiers n'étaient pas faits pour elle.

Si riche fût-elle d'extérieur, par ses terres sans fin, ses palais, ses villas, ses galeries, cette noblesse était le plus ordinairement à court d'argent liquide. Peu préparée par son éducation à administrer des possessions dont l'exploitation eût exigé des capitaux considérables, elle ne pouvait, pour en mettre une partie en valeur, en aliéner une autre partie, puisque tout en était indéfiniment substitué. Elle devait donc affermer ses terres et, sur elle, les *Marchands de Campagne* prélevaient des bénéfices d'où sortent nombre de fortunes romaines d'aujourd'hui. Les obligations qu'elle contractait à

chaque génération, celles qui étaient attachées aux propriétés même dont elle héritait, restreignaient si bien ses revenus qu'elle en était à attendre quelque bonne chance qui la remit sur pied, lui permit de continuer son train, de payer quand il faudrait quelque fête vraiment princière à un souverain de passage. Fort peu large en son particulier où la table était des plus médiocres, et des moins hospitalières, elle ne résistait point à être magnifique en des occasions. Ses antichambres étaient peuplées de laquais indolents, oisifs et peu payés, mais qui multipliaient à l'aise et qu'elle n'eût point songé à chasser. Ses palais perdaient parfois quelque corniche qui s'écroulait dans la rue, mais dans ces villes naissaient, grandissaient, vivaient, mouraient à ses dépens des foules anonymes, venues là on ne sait pourquoi et dont les générations, chaque année plus amples, attendaient d'elle une sportule qui n'était jamais refusée. Ses jardins demeuraient incultes et dans les casinos abandonnés l'eau filtrait, mais les portes en étaient grandes ouvertes au public et à des jours, elle y offrait des jeux au peuple romain. Dans ses galeries, les rideaux de velours de Gênes pendaient en haillons, mais ses tableaux qu'on ne pouvait décrocher du mur étaient à tous comme en un musée royal. Jamais un mendiant ne s'adressait à elle sans recevoir une aumône ; à ses baptêmes et à ses mariages, elle invitait la ville comme à des fêtes familiales et ses *facciate* à l'occasion, transformant ses palais en décors étranges, étaient comme pour faire participer la rue à ses joies et à ses honneurs. Du passé très lointain, cela était demeuré et cette vie si singulière qu'on ne saurait la comparer à nulle autre en Europe, était ainsi réglée moins par la loi d'institution des majorats que par la tradition plus forte que la loi, par un usage qui semblait trente fois séculaire et rattachait à travers les temps les princes de la Rome papale aux Patriciens de la Rome antique.

Toute fortune venait, à cette aristocratie, des Papes et du Saint-Siège. Quelques familles s'accrochaient à des légendes comme les Muti qui se disaient descendre de Mutius Scarvola, les Santa Croce qui prenaient pour ancêtre Valerius Publicola ou les Massimo qui remontaient à Fabius Maximus. D'autres revendiquaient une origine féodale comme les Orsini, les Colonna et les Caetani ; mais Boniface VIII n'avait pas nui aux Caetani, ni Martin V aux Celonna, ni Nicolas III ou Benoît XIII aux Orsini. Quant aux autres, à peine existaient-ils qu'il y eût un Pape de leur nom : les Altieri c'est Clément X qui les fit princes ; les Boncompagni, Grégoire XIII, les Borghèse, Paul V, les Chigi, Alexandre VII, les Corsini, Clément XII, les Rospigliosi, Clément IX, les Odescalchi, Innocent XI ; et dans ces familles, comme dans celles qui se disent antiques ou féodales, sont venues se fondre par mariages successifs d'autres familles Papales, si bien que les Boncompagni par exemple ont enté sur ce qu'ils tenaient de Grégoire XIII,

ce que les Ludovisi avait reçu de Grégoire XV, ce que les Ottoboni avaient reçu d'Alexandre VIII; que les Borghèse ont uni à leur patrimoine comme à leur nom, ceux des Aldobrandini et des Salviati; que les Chigi sont en en même temps Albani; que les Colonna sont Sciarra et Barberini, et les Doria, Pamphili et Landi. Des siècles durant, ces familles se sont versées de l'une dans l'autre, accumulant en celle qui subsistait des titres en tel nombre qu'on n'en rencontrerait de pareilles énumérations qu'en Espagne, des possessions égales aux titres et des obligations égales aux possessions.

A chaque pontificat, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, une famille nouvelle venait se joindre aux familles Papales déjà existantes, puis, suivant les fortunes de la race, poussait des souches sur qui des mariages greffaient des noms et des majorats plus anciens, ou bien si elle tombait en quenouille, entraît elle-même dans l'une de ces maisons et se confondait avec elle.

Ganganelli — Clément XIV — fut, il semble, un des premiers à ne point élever ses neveux et, si Pie VI grandit et enrichit démesurément son neveu Onesti, à qui il imposa son nom de Braschi, la famille qu'il fonda, ruinée par la Révolution, ne sut point, malgré son duché de Nemi et sa Grandesse d'Espagne, se faire complètement agréer et s'équiparer aux autres. Depuis, la tradition s'est perdue; on trouve trace ni de Chiaramonti, dont était Pie XII, ni des Della Genga dont était Léon XII, ni des Castiglioni dont était Pie VIII, ni des Capellari dont était Grégoire XVI. Les neveu de Pie IX ont reçu un héritage montant à peine à 600,000 fr.; 250,000 francs à la comtesse Bellegarde de Saint Lary fille unique de Louis de Mastai et de la princesse del Drago, 245,000 francs aux quatre enfants d'Hercule Mastai, 100,000 francs à l'héritière de Virgignie Mastai. Il n'y a point à parler de Léon XIII qui a, dit-on, donné à peine 100,000 francs de dot à son neveu Camille Pecci.

Donc, depuis un siècle, la Papauté ne rapporte plus rien aux familles romaines, ne lui prépare plus des alliances. Elle a restreint nécessairement depuis 1870 les charges honorifiques. Elle ne déploie plus que rarement ces pompes grandioses qui permettaient l'exhibition des riches costumes.

Elle ne flatte plus l'intérêt ni la vanité : les hommes fussent encore demeurés fidèles si les femmes l'étaient restées, si près d'eux, ils avaient rencontré simplement des femmes de même race, de même éducation, de même vie que leurs aïeules. Ces aïeules avaient peut-être des amants — cela regardait leurs maris — mais elles n'ignoraient pas ce qu'une maison romaine se devait à elle-même et devait au Pape. Si elles étaient sottes et peu instruites, du moins savaient-elles de quel sang elle venaient et à quel sang elles étaient alliées. De même, les grandes dames françaises, anglaises, allemandes, polonaises d'origine, alliées à des Romains : sans doute ce n'était déjà plus tout à fait de même, mais avec des différences qui tenaient

au tempérament, aux préjugés, aux formules sociales, c'étaient encore des aristocrates : si le sentiment romain était moins vif, les sens mobilière était moins aussi développé, et le goût, si l'on peut dire de la Fidélité, l'attrait du sacrifice bien autrement profonds. Un temps vint où on ne se soucia plus d'apparier des familles, mais de pêcher des dots, on ne s'inquiéta plus des quartiers, mais des écus. On s'allia à des étrangères que rien n'avait préparée à une vie hautaine et recueillie, toute emplie du culte des ancêtres et de la religion au Souverain. Ce n'était point pour s'enfermer en face de telles vieilleries que ces étrangères avaient passé les Océans et, sous prétexte de chasse aux renard, avaient pris à Rome un titre accompagné d'un mari. Elles avaient apporté leur argent ; on devait leur fournir du plaisir et même des honneurs — honneurs de cour bien entendu. On ne pouvait les payer au Vatican, on les paya au Quirinal. A la vérité on n'y trouva pas au début les agréments qu'on rêvait d'y rencontrer. Les grandes charges étaient occupées toutes par les Piémontais, gens de naissance médiocre, mais qui avaient su plaire aux maîtres et se rendre nécessaires. Chez le roi, d'ailleurs, l'élément civil comptait peu ; le premier aide de camp avait le pas sur le ministre de la maison et les trois dignitaires. Point de chambellans, mais des maîtres des cérémonies. Il ne se trouva guère qu'une place pour un Romain ou un Romain pour cette place ; ce fut le prince de Vicovaro, lequel est Cenci-Bologneti en son nom et a épousé Miss Lorillard de New-York. Après les maîtres des cérémonies, il y a les écuyers, mais ils sont trois, y compris le grand écuyer ; et pour le grand veneur, il est tout seul. Restaient les places des dames du Palais. On en donna une, dès l'arrivée à Rome, à Miss Bootle-Wilbraham qui a épousé Don Onorato Caetani, alors qualifié prince de Teano, à présent comte de Fondi, duc de Sermoneta, duc de San Marco, marquis de Cisterna et baron Romain, mais il paraît qu'elle ne sut point se plier au service et on lui demanda sa démission.

Ce premier essai avait médiocrement réussi et n'était pas pour encourager. Mais à l'avènement du roi Humbert on créa en dehors des places de dames du Palais dont il y a si grande quantité que, en chaque préfecture, où la reine se transporte, elle est assurée d'en emplir les salons, six charges de dames de Cour et ces charges-là trouvèrent preneuses ; il y eut la princesse Pallavicini dont le mari, un Rospigliosi, chef de la branche cadette, avait à se plaindre, paraît-il, du successeur de Clément IX. La princesse est née Boncompagni Lodovisi et si son mari fit jadis quelques gracieusetés aux révolutionnaires, elle a conservé pour son usage une hauteur et une morgue qui n'ont rien de démocratique. Il y eut ensuite la duchesse Sforza Cesarini. Les Sforza Cesarini ne tenaient des Papes que onze mille hectares de terres dans l'Agro Romano et la duchesse, née Colonna, était fille du

chef de la branche aînée, du prince assistant au Saint-Siège, du grand Connétable héréditaire du royaume de Naples. Les Sforza-Césarini n'étaient point satisfaits du Saint-Siège. La femme de l'aîné fût donc dame de Cour et pour la femme du cadet qui est née Santa-Croce et porte le titre de comtesse de Santa-Fiora elle se contenta d'une place de dame du Palais. Avec le temps on en trouva d'autres; la duchesse de Rignano, née Doria, qui était séparée de son mari après un procès fort bruyant et dont la fille a épousé un Colonna; on fit place à Miss Spencer princesse de Vicovaro dont le mari avait accepté d'être maître des cérémonies du Roi, après avoir, pour se marier, reçu de Pie IX ce titre de prince.

Il y eut Miss Hickson-Eield, princesse de Triggiano Brancaccio. Il y eut la Princesse de Venosa « Boncompagni, née mariscotti », la marquise Lavaggi, née Marescalchi, fille d'un ancien diplomate français, petite fille du Marescalchi qui fut ministre des Relations extérieures du Royaume sous Napoléon I^{er}. Étrangères ou romaines, c'étaient non pas les plus grandes dames, mais les plus remuantes, les plus admirées, les plus entourées de jeunesse. Elles tenaient à tout, s'occupaient de tout, se plaisaient à tout, donnaient des bals, organisaient des chasses à courre, montaient des fêtes de charité, aménageaient des champs de courses, préparaient des tirs nationaux. La chasse amena des prosélytes, car le Roi fut fait président honoraire de la société de chasse au renard, et du coup quiconque chassa, se trouva rallié; ainsi le duc Grazioli-Lante, le marquis Pizzardi, le prince Chigi, le prince de Sonnino, le prince Jean Borghèse, le duc d'Avigliano, les Rossi-Scotti, les Ruspoli et tout ce qui est assez anglais pour manier un cheval. Les courses appartinrent de droit à la maison de Savoie. Le Roi aime les courses pour les chevaux; la Reine pour y montrer ses toilettes et y récolter des applaudissements. Aux courses, ils furent chez eux : Marcantonio Colonna duc de Marino, l'héritier des Colonna, a échangé son titre héréditaire de prince Assistant au Saint Siège, contre celui de gentilhomme de Cour de Sa Majesté la Reine et celui de président de la société des courses de Capannelle. On y court sous le drapeau de Savoie, flottant à la tribune royale. De même à Tor di Quinto, où la Société des Courses du Latium fondée par les princes Borghèse, le prince Torlonia, le marquis de Roccagiovine, le prince Potenzioni, le prince d'Ottaiano, le prince Sciarra, a mis au jeu cette année le grand prix de Rome, un prix de cent mille francs, et organise des military.

Le bal surtout fut un appât, avec l'espérance des dots américaines, le rêve des redorages des blasons, ou moins légitimement avec l'agrément de flirts qui ne sont pas sans espoir, tout bonnement avec le plaisir de la danse, des lumières, d'un buffet bien garni, avec ce besoin qu'éprouvent la plupart des gens du monde d'être d'une fête, où qu'elle se donne, pourvu qu'ils en

soient, ce besoin qui sert à pallier tant de capitulations de conscience. Et de même, pour qui voulait recevoir, comment se passer des reines de beauté, de celles-là qui assureraient le succès d'un cotillon, qui feraient venir de Paris les plus fraîches toilettes et sortiraient les plus beaux diamants. Et la parenté, et la familiarité ancienne servait de prétexte ou de justification. Peu à peu, fidèles au Vatican, demeurèrent seuls quelques vieux, quelques chefs de famille, quelques patriarches. Des deux princes assistants au trône, l'un, le prince Orsini, est tout à l'Italie; l'autre, le prince Colonna serait sans doute fidèle, s'il venait au Vatican, mais il n'y vient point. Tous ses fils sont dans le mouvement. Le prince d'Avella est officier de cavalerie et officier d'ordonnance honoraire du duc d'Aoste; sa fille c'est la duchesse Sforza-Cesarini. Son cousin, des Colonna Stigliano est sénateur. Les Barberini Colonna sont éteints dans les mâles, mais la fille est mariée à un Corsini, le marquis de Lajatico, officier d'ordonnance du Roi. Tous les Corsini sont dans la maison royale à Florence. Le prince Ruspoli est demeuré maître du Sacré Hospice et premier camérier secret de cape et d'épée; mais ses fils chassent et le renard les mènera, tout rusant, droit au Quirinal; son oncle don Augusto est tout rallié, député au parlement et père de trois officiers italiens; même chose pour tous ceux dont les noms figurent encore dans la Gerarchia Cattolica, sauf les Altieri où le fils suit le père, le père capitaine commandant les gardes nobles, le fils lieutenant-colonel à la suite de la Garde Palatine, sauf les Patrizi, porte-étendard héréditaires de la Sainte Église, mais le fils a épousé une Altieri et c'est là, avec le prince Massimo les marquis Lavaggi, Sachetti et Creszenz le petit clan des fidèles. Partout ailleurs le blanc domine ou sinon le blanc, un gris très clair.

Ce n'est pas qu'on ait de l'enthousiasme et qu'au devant des marches du trône de Humbert 1^{er}, la noblesse romaine soit plus disposée à se sacrifier qu'elle n'a fait le 20 septembre au devant du Saint-Siège, mais c'est si gênant de se souvenir et cela complique tellement la vie! Pour se faire une existence agréable, aller partout, pour prendre du plaisir là où il s'en trouve, à quoi bon se forger des devoirs et se créer des obligations. Au fait, s'il plaît quelque jour de paraître au Vatican en sortant du Quirinal, on n'y est pas moins bien reçu et sans que la visite engage en rien le pêcheur, il y joie au Ciel comme s'il était repentant. Qui se porte tout d'un côté est l'exception. Il est bien plus simple de garder ce qu'on tient du Pape et d'y joindre ce que fournit le Roi. Le Pape n'est point exigeant; il se contente de menues politesses, et plaçant parmi les présents royaux les dons des princes romains ouvertement ralliés à la maison de Savoie, il témoigne ainsi combien il est flatté que les Grands Nobles aient des égards. Cela paraît lui suffire. Pecci est Pecci, tant pis pour les Occidentaux, s'il ne comprennent point qu'entre Italiens on s'entend toujours.

Le Roi, — ou du moins le gouvernement italien, — a plus d'exigences. On n'a point admis que le syndic de Rome fit des politesses au Pape. Les ministres d'origine inférieure, d'éducation médiocre, du moment qu'ils ont la force, deviennent nécessairement cassants. Ils veulent qu'on soit tout à eux; ils y arriveront, non pas comme la Cour, en donnant des livrées ou en offrant des plaisirs, mais en proposant d'autres attrait. Il y a d'abord la spéculation, qui rapproche bien des distances et égalise bien des situations. Les fidei-commis ayant été abolis par la loi italienne, quantité de romains et non des moindres, se sont rués aux entreprises; vendant leurs villages, brocantant leurs palais, perçant des rues, bâtissant des maisons, préparant des boulevards, ils ont besoin, la plupart, du gouvernement pour les aider, les renseigner sur les projets, leur tendre la main. Des affaires de terrains, la plupart sont passés à des entreprises industrielles mises en actions, sur lesquelles le jeu est arrivé à des proportions inouïes. C'a été la ruine pour beaucoup; ceux qui veulent sauver quelques débris de leur fortune, sont contraints aux ententes, aux concordats, aux compromissions et le ministère y tient son rôle.

Il y a la vie politique, la députation, le journalisme. Les Romains y sont neufs et cela les attire. Par originalité on en voit qui, princes de vieille race, s'amuse à la République; d'autres, pour avoir connu des anglaises, se plaisent à un parlementarisme britannique et dissertent sur ce régime avec des arguments que Montesquieu connaissait. Ceux qui sont députés parlent peu à Monte Citorio; ceux qui sont sénateurs parlent moins encore au Palais Madame, mais il leur plaît d'avoir ce titre et de s'imaginer qu'ils pourraient, comme d'autres, tenir un ministère ou présider un groupe. En attendant, ils se familiarisent, fréquentent les ministères, se mêlent aux gens de presse, demandent, reçoivent, sont affiliés à la Camorra qui gouverne, et partagent avec elle les agréments du pouvoir.

Enfin, il y a le service militaire, et ici c'est l'aimant qui a le plus puissamment agi sur toute la jeunesse. Aux yeux de celle que les plaisirs mondains n'auraient pu conquérir, on a fait briller l'éclair irrésistible de l'acier. L'Italie aurait fait la guerre depuis 1870, il n'y aurait plus un noir dans les hommes en âge de porter l'épée. C'est avec du sang, non celui qu'on répand, mais celui qu'on donne qu'on fait un ciment aux nationalités. Boudier, cela se peut, tant que se rallier ne mène qu'à des honneurs d'antichambre et des domesticités pompeuses, mais quelle âme généreuse consent à désertir le devoir militaire quand il y a péril. Le péril peut venir et c'en est assez pour engager à prendre l'uniforme, et la jeunesse, ainsi amenée à l'armée, au dévouement envers les chefs qui sont, heureusement pour l'Italie des princes soldats. Ailleurs, l'armée est comme anonyme, uniquement dévouée à la Patrie : ici elle est d'abord au Roi, non par prétoriarisme, mais parce que la

hiérarchie le veut. Quiconque aura passé sous le drapeau — et bientôt ce sera tout le monde — verra ce drapeau d'abord et celui qui le porte. On n'en peut servir deux : avoir dans sa garde-robe deux uniformes avec les casques, les bottes, les jugulaires et les convictions appropriées. Qui sert le Roi ne servira pas le Pape. Et à ceux qui suivront leur carrière, y auront pris goût, accompliront ainsi en honnêtes gens ce qui leur aura d'abord été un devoir imposé, qui peut fermer sa porte?

(A suivre.)

FRÉDÉRIC MASSON.

Celles qu'épouseront nos fils

(Suite.)

Il est un autre point auquel ne songent guère ceux et celles qui combattent pour le soi-disant affranchissement de tout un sexe opprimé. Dans l'instruction laborieuse, l'éducation masculine qu'on rêve de donner à la femme réserve-t-on la place qui leur revient à tous ces arts gracieux et délicats que la nature lui a mis d'instinct aux doigts? Il est de délicieuses frivolités, d'aimables fragilités que la femme seule peut ressentir et rendre. Qu'on la laisse donc à ses besognes charmantes que des aptitudes uniques lui permettent à elle seule; qu'on ne fasse pas de nos jeunes filles de fausses « femmes-artistes » comme on en a voulu faire de fausses femmes de science ou de fausses économistes. Se virilisant au moral, la femme veut se viriliser au physique et la coquetterie, ce trésor, n'est plus qu'un vain mot très suranné d'une chose très ridicule. Pourtant n'y a-t-il pas là une délicieuse esthétique de sa propre beauté pour la femme, son véritable art à elle, comme la soie est à la chenille ou la dentelle à l'agile et fine araignée?... Pourquoi ne voudrait-on plus que la femme soit cet exquis chef-d'œuvre d'élégance et de spirituelle fantaisie, cette harmonie et cette musique de gestes et d'aspects réalisés par l'art de la toilette? Le chiffon sur soi, le bibelot autour de soi, le rien qui sourit, enjolive et fait plaire... où tous ces agréments aimables et charmeurs? On pourra rayer du dictionnaire l'expression *Fille d'Eve*; et bien d'autres, d'ailleurs, hélas!

Il en est qui méprisent et abandonnent déjà jusqu'à l'aspect extérieur particulier de leur sexe dû à l'ornement du vêtement. C'est John Grand-

Carteret qui, publiant une étude sur la *Femme en culotte*, se moque avec esprit et humour de ce travestissement insensé dont on cherche à vouloir implanter l'usage pour « élever l'hermaphroditisme du costume à la hauteur d'une institution. »

Car, dans ces détails ridicules, et qui font rire, toujours s'affirme bien la même préoccupation. Ce n'est pas une femme *autre* que l'on veut créer. Ce ne sont pas d'autres règles, d'autres droits, d'autres devoirs que ceux qui la conduisent actuellement que l'on demande. Mais c'est la femme *pareille* à l'homme; ce sont d'égales ou, mieux même, des obligations, des privilèges semblables aux siens que l'on réclame. On ne cherche pas à lui trouver un *autre* costume que celui actuel mais un costume *pareil* à celui de l'homme. Ce n'est pas de la femme « émancipée » que nous menacent les féministes; c'est de la femme « hommifiée » — perspective bien plus redoutable!

Je le répète, tout cela ne peut que provoquer le rire. L'égalité pour tous! « Deux jambes de chair dans deux jambes de drap! Oui, mais si pantalonnée, la femme se trouve être ainsi un homme sans... ce qui constitue l'homme, elle se trahira aussi, bien souvent, par ses richesses proéminentes qui, presque toujours, manquent à l'homme.

» Donc, ce ne sera encore qu'une égalité imparfaite, pour les seules déshéritées de la nature, pour les fumerons et les jambes de bois... »

L'une, cependant, farceuse sinistre, m'objecte : mais réjouissez-vous, mari bienheureux; les factures du couturier connaîtront des totaux d'une indigence qui vous comblera d'aise et d'économies... Et, vais-je lui répondant amèrement, le lendemain on me présente le compte fantastique de tout l'attirail du laboratoire; les traités de toutes les sciences, les manuels de tous les métiers, les abrégés de toutes les philosophies — autant de postes sur la note du libraire. Non, arrêtez : j'aimais mieux les soies, les dentelles, les bijoux... qu'on me demandait câlinement, même s'il se glissait une petite faute de français dans les phrases qu'on me murmurait à l'oreille pour vaincre et convaincre mes feintes résistances...

* * *

J'ai réclamé pour la femme le droit à ces seuls privilèges hormis tous autres : la vocation aux œuvres de charité miséricordieuse; la préparation à une vie d'intérieur familiale; le souci seulement des arts gracieux et coquets. Il me reste à revendiquer l'honneur de son plus radieux apanage : celui de la maternité.

Brahmanes, Sémites, Hellènes, Romaines, Chrétiennes, Mahométanes, toutes les civilisations, toutes les religions se sont accordées pour placer la femme entre deux alternatives et c'est Proudhon qui a formulé le dilemme

en ordonnant à la femme de rester « courtisane ou ménagère ». De nos jours, pour cela, on crie à la honte, à la tyrannie!

Qu'est-ce à dire? Être ménagère ce n'est donc pas un suffisant titre d'honneur et de fierté? Il faut plus ou autre chose aux âmes de ce temps?

Être ménagère, reine adulée de son intérieur heureux, fée bien aimée qu'on chérit, qu'on respecte, mère enfin, mère adorée de quelques bambins, un monde...

Être mère, être celle de qui naissent de souriantes images de soi-même en qui on se voit revivre; être celle qui sentira le premier frisson de vie animer l'enfantelet qui est son sang, son cœur!

Elle veut être notre pareille, la femme, notre égale? Eh! bien, pour l'instant, je dirai qu'elle n'est pas la pareille de l'homme, qu'elle n'est pas son égale non plus. Et ce serait de sa part une preuve de grande humilité que de prétendre à l'être, car dès le commencement de ce monde, elle lui fut supérieure, étant mère.

Me voici plus féministe que les féministes. Leurs revendications n'ont jamais réclamé autant de soumission de notre part!

Lors d'un congrès féministe, M^{me} Hilda Sachs a poussé d'une voix de rageuse colère ces mots, ces blasphèmes : « Depuis que je suis en France, j'entends toujours les femmes se vanter d'être mères, fatiguer tout le monde par l'exhibition de leurs enfants. Moi, j'ai des enfants, mais je ne m'en vante pas. C'est une fonction naturelle qui n'est pas autrement flatteuse. Peut-être êtes-vous trop hantées par l'image de la Madone, portant comme un ostensor son fils entre ses bras. Moi, je préfère la Vénus de Milo; je la trouve plus belle, plus « adorable »... quoiqu'elle n'ait pas de bras du tout »

Ne sentez-vous pas quelle horreur il se trouve dans ces paroles? Moi, elles me révoltent, elles m'indignent.

Me voici prêt à supposer pour un instant que jusqu'ici rien ni personne ne m'a indisposé encore à l'égard des féministes. Leurs revendications m'ont laissé indifférent. Et voilà qu'un beau jour j'entends une femme, une mère dire à des femmes, à des mères, à des jeunes filles qui le seront peut-être, ces imprécations effrayantes. J'entends qu'on les approuve et qu'on les applaudit. Eh! bien, moi, dès lors, je me prends à envisager comme un épouvantable péril les tentatives de ces fourvoyées et je considère ces femmes comme des malfaisantes ou des égarées; je m'éloigne avec dégoût de leurs doctrines qui s'échafaudent sur la négation du sentiment maternel, de l'amour de la mère pour ses enfants. M^{me} Pauline Thys a dit brutalement que l'homme est le seul animal qui méprise sa femelle; je lui riposte, après avoir entendu sa consœur : M^{me} Hilda Sachs voudrait-elle nous persuader que la femme est le seul animal qui renie ses petits?

Oui, je sais, on m'objectera que, hommes, nous parlons à grande aise

de la maternité et des enfants. Malgré tout, dans la grande fabrique de l'humanité, nous sommes le moteur tranquille et toujours uniformément calme et nos compagnes sont les outils qui s'éreintent, qui œuvrent avec lassitude et peines, les meules lassées et inconscientes qui broient les germes pour le pain futur de l'espèce...

Vous en parlez en désinvoltés indifférents de la maternité, nous crie-t-on... — Permettez, objecta certain jour l'un de nous, railleur, que la persistance des récriminations agaçait, permettez... — Hé quoi? Vous allez peut-être dire que vous prenez quelque peine, quelque danger dans tout le lot de souffrances dont nous avons la seule triste part? — Pourtant, Madame... — Non, mille fois non. Vous êtes à la joie, non à la peine, comme toujours. Vous êtes notre maître, notre obsesseur, notre tyran une fois de plus... Car enfin, avouez-le, que faites-vous cependant, vous autres, hommes?... — Mais, chère Madame, faites-en donc autant!...

La maternité m'oblige à parler du mariage. Aussi bien c'était là que je voulais voir à l'œuvre les apôtres du Féminisme et de l'émancipation de l'Eve future.

Les armées des revendications féministes sont de plus en plus fougueusement en campagne. Nous pouvons épingleur sur la carte du Tendre les progrès, les détours de leurs cohortes. Elles n'auront de bien que toutes les citadelles anciennes du traditionnel Respect, de l'Amour et de la Galanterie ne soient battues en brèche. Chaque jour sur cette antique carte du Tendre dont les délicieuses frivolités avaient du bon, tant de bon, ce sont des remaniements, des transformations. Billets-Doux est la proie des flammes, Petits-Soins se rend à merci et Chers-Baisers est passé au fil de l'épée.

Mais par contre en tout endroit on veut planter avec des acclamations de triomphe l'étendard de l'égalité des sexes, l'étendard de l'union libre triomphantes.

Pourquoi l'union libre? pourquoi supprimer ainsi brusquement quelques articles importants du Code civil que l'on estime surannés et gênants? Les prêtres de la doctrine nouvelle donnent à cela un tas de raisons. Je n'en veux retenir qu'une, essentielle, et pour cela même qu'elle s'est tournée en arme contre l'union libre elle-même et les résultats qu'elle promet.

Supprimez les chaînes du mariage et vous détruisez par ce fait, entre tant d'autres choses, une des plaies les plus contaminantes de ces temps, nous a-t-on crié sur tous les tons : voix de féministes mâles ou voix de dame libertaire très laide derrière ses lunettes, ou de doctoresse rébarbative à conférences et à brochures; supprimez les chaînes du mariage et vous faites disparaître l'adultère.

Oui, je veux bien; à moins que l'on n'en arrive à un vaste adultère général. On l'appellerait union libre. Moi, j'aime autant : je ne vois rien de changé au mal au point de vue moral et rien n'y changerait, je crois. J'en trouve une preuve dans ceci que les résultats acquis jusqu'ici par la campagne féministe ne le sont que dans la polémique et la publicité, la presse, le livre un peu, le théâtre peut-être. François Coppée qui a, parfois, su exprimer quelques bonnes idées, a montré à ce sujet, que nul chemin n'avait été fait encore dans la bonne voie :

« Au début, ce prêchi-prêcha féministe m'avait donné un fol espoir. Je faisais ce rêve qu'il nous débarrasserait, au moins momentanément, de la pièce ou du roman à adultère; car, n'est-ce pas, nous en avons par-dessus les oreilles, du fade, de l'insipide, de l'ennuyeux, du monotone adultère. C'est vraiment une chose terrible, quand on loue un fauteuil d'orchestre — même avec une petite réduction, en prenant son billet chez le marchand de vins — ou quand on achète un volume à 3 fr. 50 — mettons 2 fr. 75 avec la remise du libraire — de savoir que, dès la scène première ou dès la page un, il va être fatalement question d'une duchesse, d'une baronne ou, plus rarement, d'une simple bourgeoise, qui prend un amant ou qui en change.

» Donc, je m'étais dit que ce fameux féminisme allait peut-être un peu varier la conversation. Oh! je ne me montais pas la tête. J'étais bien sûr que l'on continuerait à nous donner des livres et des comédies à thèse, mais je voulais croire qu'on nous y servirait des thèses un peu moins fatiguées, qu'on essaierait de nous y prouver, par exemple, que les hommes sont faits pour donner le biberon aux enfants nouveau-nés, tout en ravaudant des chaussettes et en surveillant le veau à la casserole, tandis que les femmes, au contraire, sont créées et mises au monde pour aller pêcher la morue dans les eaux d'Islande, pour enlever à la baïonnette des batteries vomissant la mitraille ou, tout au moins, pour ajouter une grâce coquette au jeu, déjà si charmant, des institutions parlementaires. Sans doute, il n'y aurait eu là rien de bien original; mais cela nous aurait tout de même un peu reposés du sempiternel adultère.

» Hélas! mon espérance était chimérique. Le féminisme nous a bien dotés de comédies et de romans, mais ils sont toujours à base d'adultère. Ici, la femme trompe son mari; là, le mari trompe sa femme; ailleurs, ils se trompent tous les deux, parfois l'un après l'autre, d'autres fois simultanément; mais nous ne pouvons sortir de là.

» Mon dieu, je suis résigné et je ne souhaite pas un tyran qui défende, sous les peines les plus cruelles, l'introduction de l'adultère dans la littérature. Pour quelques-uns de mes confrères, je ne l'oublie pas, c'est l'unique source de revenus; c'est le pain et le tabac, quoi! Avec une loi pareille, on

serait arrêté, à chaque coin de rue, par un auteur dramatique sur le pavé ou par un romancier sans ouvrage qui vous emprunterait cent sous. Néanmoins, convenez que ce pâté d'anguilles est, à la longue, bien nauséabond ».

- Tout cela est plaisanterie peut-être dans la forme ; mais au fond que de vérité ! Voyez alors après cela quel résultat pourrait donner l'union libre dans la société si, même dans la fiction du roman, la convention de la scène, on n'est pas parvenu à idéaliser et à embellir les effets qu'on attend d'elle.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau qu'a grandiosément brossé Paul Adam de la société, telle que son esprit aux vastes et lumineuses conceptions a pu l'entrevoir dans les temps qui viennent, pour s'initier aux désolants résultats de cette organisation, de cette socialisation épouvantables ! Ce romancier philosophe, prodigieusement érudit et bâtisseur de tout un monde nouveau, a imaginé que des Fourieristes, des compagnons de Cabet, exilés de France, ont fondé dans une île ignorée du Pacifique une civilisation conforme aux modernes théories les plus paradoxales sur la société que l'on prône. Et un voyageur égaré dans ce pays d'Utopie écrit à son ami les *Lettres de Malaisie* que Paul Adam vient de publier.

Vous ne pouvez rêver l'impressionnante et tumultueuse nouveauté de toutes ces conceptions. Rien ne pourrait être d'un plus décevant étonnement et d'une hardiesse de prévision plus déconcertante. L'électricité laboure les champs, fait fonctionner les manufactures ; le ciel est sillonné de nefs dirigeables, d'escadres aériennes ; les restaurants, les usines sont agencés en une automatique perfection ; les maisons, les palais sont construits de faïences polychromées, de céramiques, de verres et d'armatures d'acier délicates ; l'armée est utilisée pour cultiver le sol de la patrie, semer, labourer, récolter, élever les troupeaux, exploiter les trésors des mines, produire dans les ateliers, construire les édifices, partager et distribuer entre tous les citoyens les richesses du pays ; toutes les femmes de 20 à 45 ans doivent le service social à l'Etat et le seul héritage légal est celui de la mère à ses petits ; l'imputation de la paternité est décrétée illusoire, le nom de la mère étant acquis aux enfants qui, à peine sevrés, sont propriété nationale à l'exclusion de toute intrusion des parents dans leur éducation ou leur tendresse ; les troupes sédentaires et les services auxiliaires de l'armée sont constitués par des régiments de femmes, et les soirs de campements nous assistons à la fraternisation des armes : l'infanterie en masse vient rendre visite aux artilleries de siège ; les hussards apportent leurs hommages à l'Intendance. Je n'insiste pas d'ailleurs sur les détails précis des précautions chirurgicales imposées par les lois pour tous ces effectifs d'amazones dont aucune éventualité maternelle ne doit mettre en péril l'exactitude au service militaire...

Et enfin, dans ce pays splendide d'ordre et d'altruisme, triomphe l'union libre!

Paul Adam nous mène auprès de ces femmes qui ne sont reconnues des hommes que par les « intonations de leur voix, leur costume ne les différenciant pas, non plus que leurs cheveux coupés en rond jusqu'aux oreilles et rabattus sur le front comme ceux des pages au xiv^e siècle. » Tout le monde s'habille en cycliste et une légère variante désigne peut-être à l'œil exercé le sexe de la personne qu'il aperçoit; c'est, d'après le mot de l'auteur « que les femmes mettent plus de sucre dans leur tasse à thé; que les hommes crachent dans leurs mouchoirs avec plus de bruit. »

Oh! splendeurs et beautés et délices de ces contrées uniques dont on voudrait nous proposer le modèle. Je n'ose citer l'exposé, d'une crudité bestiale et repoussante, de ce qu'est l'œuvre maternelle chez ces gens d'une répugnante matérialité absolument animale.

Diane et Vénus, ce sont les noms des deux villes où sont groupées soit les jeunes filles dans des Palais *ad hoc*, soit des mères pour les cérémonies de la reproduction, tout comme la ville de Vulcain, la ville de Mars concentrent les usines, les armées.

Dans les villes de Diane et de Vénus on parque à certains jours les femmes et les rencontres s'y font au petit bonheur du hasard qui amène par là les hommes du pays.

Mais les rustres de nos campagnes connaissent aussi la coutume de mener leurs chèvres au berger lorsqu'ils veulent de la descendance pour peupler leurs étables!...

Le héros du roman, un Européen égaré dans cette Malaisie effrayante, interroge une mère, une femme de là-bas :

— Mais le goût des choses passionnelles ne séduit-il pas vos âmes?

— Le goût de ce passe-temps a perdu de son prestige. Ici une femme ne se refuse pas plus à un homme que chez vous elle ne refuse de rendre un salut. C'est une politesse que nous octroyons bien gracieusement et sans y attacher d'autre importance...

Un jour il prononce le mot d'Idéal et ses compagnes sourient avec dédain et pitié...

Mais rien que ce tableau que le jeune Maître nous trace de la société dans laquelle auraient été bouleversées toutes les lois de la famille, doit suffire à nous édifier, à nous faire prendre en horreur ces rêves insensés. On nous a montré déjà quelques résultats de cette funeste campagne en faveur de la liberté des attachements passagers; nous pouvons nous rendre compte de ce que serait ce vaste socialisme d'État qui taxerait de « propriété nationale » les enfants nés de ces mariages d'un jour. Il n'y aurait plus que

des adoptés auxquels on fournirait administrativement l'instruction, le boire, le manger, l'éducation, les soins. Une coopération humanitaire générale assurerait l'avenir de tous les jeunes gens, soit. Mais elle leur laisserait, par contre, ignorer pour jamais l'affection, la tendresse, les sentiments de douceur et d'attachement, c'est-à-dire ce qui est le fondement du cœur, de l'âme des êtres, ce qui est leur plus radieux patrimoine d'humanité, l'essence enfin de la personnalité d'une race et la seule espérance en sa dignité et son avenir.

Voilà la sécheresse, aridité trop positive qu'on nous laisse entrevoir. Elles sont les plus imprudentes et définitives condamnations que risquent les propagandistes de cette mauvaise cause.

On a beaucoup épilogué ces temps derniers sur certaine prétendue « banqueroute de la science ». On voudrait lancer une semblable « banqueroute de l'hyménée ». Mais les justes noces sont solides, j'en ai la foi. Et si ceux de ma génération ont pu, un instant, entrevoir la douloureuse aurore qui semblait vouloir teinter d'une grise lueur de platitude et de positivisme bestial le début d'un siècle qui vient à nous, nos fils par bonheur, je crois, connaîtront un plein jour lumineux et splendide dont rien ne sera terni par des brouillards dont nous autres nous aurons pu avoir la frayeur.

Qu'on ne craigne! Les Jardins des Plantes de l'an 2000 n'exhiberont pas à titre d'animaux rares et à peu près disparus les derniers couples de gens mariés, entourés de leurs petits et désignés par cette étiquette, que leur a, ironiquement, décernée un écrivain français : « Époux d'Europe. (*Conjux Europensis.*) Nés à la ménagerie »

* * *

Je citais tout à l'heure quelques mots de Napoléon. C'est une des gloires, petite peut-être entre toutes les siennes si grandes, de ce génie encore sans égal, qu'on peut l'invoquer et le consulter à propos de toute question, d'intellectualité, de science, d'art et de sociologie. C'est une phrase de lui, une admirable pensée que je prends encore pour affirmer mon opinion actuelle : « On perfectionnera tout, à dit Napoléon, excepté le bonheur. » Eh! bien, les utopistes de l'heure présente, n'est-ce pas au bonheur qu'ils s'attaquent aveuglément? La famille et l'amour durable de toute une vie, n'est-ce pas le bonheur même, et saper dans leurs bases ces triomphantes gloires de l'humanité, séculaires comme le monde, n'est-ce pas insensément braver le destin et l'éternel ordre des choses eux-mêmes?

Certes oui, c'est d'une âme égale que je considère l'avenir. Celles qu'épouseront nos fils seront dignes de leurs mères, elles seront encore les reines adulées et les gracieuses fées que l'on chérira. Toutes grâce et beauté et bonté, encore que sexe « faible » elles resteront les plus fortes,

faisant de nos fils, comme on a fait de nous, les dociles admirateurs et les servants soumis de leurs caprices charmants, de leurs douces volontés... Elles ne seront pas plus esclave que leurs mères ne l'ont été, leurs mères — ces souveraines! Depuis que le monde est monde et qu'Eve a eu raison du premier homme, cette Eve ne s'est-elle pas retrouvée partout, ne s'est-elle pas imposée en tout, maîtresse et dominatrice? Despotisme d'ailleurs qui nous est doux et cher — oh! je me hâte de l'affirmer.

Bien avant l'immuable « cherchez la femme », un homme d'État anglais a dit : « Dans toutes les affaires d'État il y a une femme; vous ne la trouverez peut-être pas du premier coup, mais cherchez bien, vous finirez par la découvrir. ». Et quand Napoléon envoya l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, en ambassade à Varsovie, il mit de sa propre main au-dessous de sa lettre au nouvel ambassadeur : « Surtout, soignez les femmes ».

Celles qu'épouseront nos fils seront des mères et des épouses à la radieuse tendresse et les besognes de matériel besoin, les querelles politiques, les abstractions de la philosophie, l'aridité de la science ne les détourneront pas de leur ennoblissant et doux aspostolat de charme, d'affection et de douceur.

Toute femme, même si elle n'est pas belle, est embellie par l'amour; si elle est faible, elle acquiert de la force; si même elle est une pécheresse, elle se purifie et se relève.

Oh! ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a des insurgées ou des rénovatrices. Le mot « bas bleu » a des siècles d'âge et Molière, l'immortel satyriste et le penseur avisé, nous a légué, parmi tant d'enseignements, l'histoire des féministes de son temps, des féministes d'une autre orientation, mais d'un égal ridicule.

Nous en rencontrons, hélas! parfois encore dans les rares salons où les *Femmes savantes* de notre époque daignent égarer leur méprisante supériorité, nous en coudoyons dans les auditoires d'université, aux pieds des rayons de nos bibliothèques. Et l'homme qui les aperçoit s'effraie, le poète se lamente.

Avez-vous entendu M. Valère Gille pleurer Lisette ou Mimi Pinson du temps jadis? C'est d'une délicieuse ironie très édifiante sous son air de badinage qui plaisante :

Déjà le ciel nacré s'argente,
 La forêt chante;
 Partout les fleurs ouvrent leurs yeux :
 Dans le ravin, dans la prairie
 C'est la féerie
 D'un clair matin prestigieux.

Dans les bois, les vallons, les gorges,
Les rouges-gorges
Gazouillent en chœur, par milliers.
Les leucanthèmes dans les herbes
Dressent leur gerbes :
C'est la fête des écoliers !

Et nous, fous d'amour et d'eau claire,
Chantons lanlaire !
Déjà le petit dieu malin
T'invite aujourd'hui, chère amante.
Viens, mets ta mante
Et ton bonnet. Près du moulin

Je sais une épaisse feuillée
Ensoleillée.
Assis dans le gazon soyeux
Nous ferons rougir les cerises ;
Les folles brises
Emporteront nos cris joyeux.

C'est un coin caché dans les charmes
Et plein de charmes ;
L'on n'y voit point, l'air fatigué,
Des anglaises au bord des routes
Faire des croutes.
Moi, j'aime mieux ma Mie, ô gué !

Hélas ! hélas ! pauvre chimère !
L'étude amère,
Sous la garde d'un charlatan,
Retient à son cours de chimie
Ma tendre amie.
Mais où donc est l'Eros d'antan ?

Où donc es-tu, fière amoureuse,
Franche et rieuse,
Qui, libre et les regards ardents,
Loin d'apprendre la botanique
Faisait la nique,
Croquant la pomme à belles dents ?

Pleure à jamais, François Coppée,
Cette équipée ;
Rosalinde a mis des bas bleu ;
En chapeau pointu d'astrologue
Elle épilogue
Sur certains tissus vasculoux.

brochures, leurs ligues; hier elles installaient le *Ladie's Club* de la rue Duperré à Paris; demain elles voudront *leurs* cafés, *leurs* restaurants, *leurs* églises peut-être. Après-demain nous aurons le clergé de femmes et puisque les prêtres et les évêques portent la robe, les curés, les prélats de l'avenir, choisis dans le beau sexe porteront la redingote ou le complet.

Oui, faisons comme Valère Gille : mettons tout cela en chanson. C'est par la satire, c'est par le ridicule qu'il faut dans sa base saper un mal contaminant. D'ailleurs, je crois que la victoire sera aisée. A la cause que je viens de prêcher, presque tout le monde n'est-il pas dans l'intimité de sa conviction à peu près converti?

Qui ne préfère aux femmes qui plaident, aux femmes qui votent et même aux femmes qui tuent dont parlait Dumas, les femmes qui aiment? Et les femmes, malgré tout, en fin de compte, ne sacrifieront-elles pas toujours l'amour de la politique à la politique de l'amour? Je vous fais juges, Mesdames!

PAUL ANDRÉ.

En souvenir d'Etienne Marcel

Sous le prétexte de retenir pendant une semaine encore les étrangers et gens du monde qui sont sensés partir le lendemain du Grand Prix de Longchamps, le Conseil municipal parisien avait eu l'idée d'organiser des fêtes dites de la Semaine de Paris. Le clou final de ces fêtes était une promenade de trois chars décoratifs avec orchestre et un défilé de figurants costumés représentant les corporations au temps d'Etienne Marcel.

Il faut que les conseillers municipaux parisiens se fassent une étrange idée des goûts des gens du monde et des riches étrangers pour supposer que la curiosité de voir ce défilé imité de ceux que l'on voit à l'Opéra ou dans les féeries du Châtelet, avec les décors en plus, était de nature à les retenir quelques jours, s'ils avaient eu l'intention de partir.

Quant à la population parisienne qui n'a plus aucune tradition, à laquelle on a représenté les corporations d'autrefois comme de détestables institutions de l'ancien régime, elle ne pouvait voir dans ce défilé qu'une mascarade théâtrale pareille à celle du Bœuf gras de jadis, avec ses Indiens de la Villette et ses mousquetaires de Belleville.

Un figurant de profession représentait Etienne Marcel. Mais les gens du monde et les riches étrangers se préoccupent assez peu de ce prévôt des marchands d'autrefois et le peuple de Paris s'en soucie aussi peu qu'eux, ne sachant guère ce qu'était ce personnage de qui le Conseil municipal a honoré la mémoire en lui élevant une statue équestre placée sur l'un des côtés de l'hôtel de ville et en donnant son nom à l'une des grandes rues du centre de la capitale.

Sur les lobes et les méninges
 Ou les grands singes;
 Sans faiblir, elle vient à bout
 De Darwin et de l'œuvre entière
 De Brunetière
 Ou de Comte... à dormir debout.

Mimi Pinson, célibataire
 Au front austère,
 Bien mieux que Potvin sait le grec
 Mais ne souffre plus qu'on l'embrasse.
 Elle est de glace;
 Nous, nous déjeunons au pain sec.

Quelle triste métamorphose !
 Quand on lui pose
 La question de cabinet,
 Elle t'envoie — ô l'incivile ! —
 Diner en ville
 En tête à tête avec Ohnet.

Espérant forcer la consigne
 Comme le cygne,
 Si tu voulais, un beau matin,
 Braver l'honnêteté, rebelle,
 Et toujours belle,
 Léda répondrait en latin...

... Poète, ici tu n'as que faire.
 Ninon préfère
 Des docteurs chauves ou tout blancs
 Qui disent en termes suaves,
 Des choses graves,
 Espérant qu'ils seront troublants.

Cessez chansons, rondes légères ;
 Adieu bergères
 Qui dansiez au sommet du mont !
 Nous n'irons plus cueillir, Lisette,
 La violette !

.
 Oh ! le gâtisme de Gamond !

Eh ! bien, je crois que Valère Gille a trouvé l'arme la plus sûre contre l'envahissante et néfaste gangrène de la propagande féministe.

Ces dames ont leur journal aujourd'hui : la *Fronde*; elles ont leur *Théâtre féministe*; depuis pas mal de temps elles ont leurs congrès, leurs

Pour le peuple de Paris d'autrefois qui avait conservé les traditions de sa cité, qui en apprenait et en savait l'histoire enseignée par les pierres et les pavés, par les maisons dont les murs évoquaient tant de souvenirs et que la pioche des démolisseurs a abattues pour faire le Paris nouveau, hôtellerie des riches étrangers, Etienne Marcel était un vil ambitieux, traître à la patrie et à la cité qui allait la nuit livrer la ville aux Anglais et leur en ouvrir les portes quand il fut tué d'un coup de hache par un patriote zélé et vigilant nommé Maillard. Telle est la réputation qui fut faite pendant cinq cents ans au prévôt des marchands Etienne Marcel. Si le peuple de Paris qui ne lit plus que les journaux et qui ne se préoccupe que de l'affaire Dreyfus, lisait encore les livres classiques d'histoire, c'est là ce qu'il saurait sur le compte d'Etienne Marcel; et il se demanderait sans doute, avec quelque raison, pourquoi on lui a élevé une statue, pourquoi on a donné son nom à une rue et pourquoi le Conseil municipal le fait promener triomphalement, représenté par un figurant de théâtre, à travers la ville.

La vérité est qu'Etienne Marcel est un calomnié de l'histoire. Alors que depuis cinq cents ans il passait pour un traître, surpris au moment de sa trahison et justement immolé, un historien érudit M. Perrens, entreprit de réhabiliter sa mémoire en publiant la vérité sur le personnage et sur la révolution de 1355 dont il fut le héros et qui eût été plus grande peut-être, en tous cas plus salutaire que celle de 1789, si les circonstances avaient permis son accomplissement. Mais Etienne Marcel et M. Perrens eurent du malheur. Le livre de ce dernier ne fut lu que par quelques érudits, et l'opinion générale sur le caractère et le rôle du prévôt des marchands resta ce que l'avait faite Anquetil après tant d'autres et telle que l'a exprimée tout récemment encore, au théâtre, Deroulède, dans son drame historique, *Duguesclin*.

Le livre de M. Perrens avait été édité, avec quelques autres de même valeur, par Poulet-Malassis dont l'intelligence n'avait pas été récompensée par le succès. Son malheur fit la fortune littéraire du panégyriste d'Etienne Marcel. En effet, cet éditeur ayant dû faire faillite, des éditions presque entières furent vendues à un extrême rabais, à quinze ou vingt sous, notamment sous les galeries de l'Odéon qui est le lieu de rendez-vous des étudiants. C'était l'époque où se produisait, sous l'Empire, le mouvement littéraire et libéral des Ecoles qui se manifesta par des publications dont l'une, la dernière et la plus importante, la *Rive gauche*, interdite à Paris, fut continuée à Bruxelles par ses rédacteurs qui s'y étaient réfugiés.

Le livre de Perrens mis ainsi tout à coup, par cette vente au rabais, aux mains de la jeunesse des écoles, de futurs lettrés, professeurs, journalistes, détermina un courant d'opinion dans le public qui s'occupe encore des questions historiques. De nouvelles études dont les éléments étaient puisés aux archives parisiennes, confirmèrent les assertions et les vues de M. Perrens que Ménorval a résumées dans son ouvrage, *Paris*, le plus complet qu'on ait écrit sur la cité parisienne. Quand après 1870, des étudiants de l'Empire, devenus hommes politiques, entrèrent au Conseil municipal, ils voulurent non seulement réhabiliter la mémoire d'Étienne Marcel, mais encore l'honorer. Ainsi se créa dans le Conseil municipal la tradition favorable au héros de la révolution de 1355, que le peuple ignore presque complètement. Quant aux conseillers municipaux actuels, ils honorent Etienne Marcel, de confiance, par tradition, comme on l'a honni pendant cinq siècles, car, parmi les 80 membres du Conseil municipal, il n'en est peut-être pas quatre qui aient lu le livre de Perrens et qui sachent au juste ce que fut la révolution de 1355 et quel rôle y joua Etienne Marcel.

Il serait trop long de résumer ici, même si sommairement que ce soit, l'histoire de cette révolution et de son héros. Ce qu'il en faut dire, c'est qu'Étienne Marcel ne fut pas un traître, qu'il ne songea pas à livrer Paris aux Anglais, pas même à Charles de Navarre qui

fut en effet un moment son allié, mais qui était devenu celui du dauphin Charles contre les Parisiens ; qu'il fut tué non pas une nuit, mais en plein jour, le matin du 31 juillet 1358, dans un combat livré à la porte Saint-Antoine à des conspirateurs royalistes, alors qu'il allait s'assurer si cette porte n'était pas livrée aux troupes royales venant de Charenton, et celui qui le tua d'un coup de hache, quand il fut tombé de cheval, n'était pas Maillard, occupé en ce moment à ameuter les gens des Halles et à voler l'argenterie du trésorier du roi de Navarre.

C'est une très curieuse figure que celle d'Etienne Marcel : c'est celle d'un bourgeois révolutionnaire du moyen-âge. M. Perrens n'a pu que faire connaître son rôle public dans les trois ans qu'il fut mêlé aux événements politiques de son temps ; mais il n'a pu malheureusement en retracer la physionomie morale qui demeure confuse, parce que, si le caractère et la capacité se manifestent par des faits, par des actes, la physionomie morale ne se révèle que par les idées ou les opinions exprimées, les confidences recueillies, les sentiments traduits par la parole ou l'écriture. Dans l'histoire, rendue enfin véridique, on voit agir Etienne Marcel : on sait ce qu'il fait, on ne sait pas ce qu'il pense. Et il serait bien intéressant de connaître l'âme d'un bourgeois du xiv^e siècle.

La bourgeoisie alors était beaucoup plus puissante qu'on ne le croit communément. Elle occupait des offices et emplois civils importants. Etienne Marcel, marchand drapier, était apparenté par son second mariage à une famille de la noblesse et d'autre part avec Jean Boixevillain, maître des monnaies, une sorte de surintendant. Prévôt des marchands, élu par les échevins de la ville de Paris, il avait été élu comme membre du Tiers-État aux États-Généraux qu'il avait fallu convoquer après la désastreuse bataille de Poitiers où le roi Jean avait été fait prisonnier par les Anglais. Ces États-Généraux avaient nommé une commission exécutive de vingt huit membres ; Etienne Marcel était l'un d'eux et il avait pris assez d'ascendant sur ses collègues pour en devenir en quelque sorte le président et pour exercer avec Robert Lecoq, évêque de Laon, une autorité ressemblant fort à la dictature. Dictature d'ailleurs approuvée par ses collègues comme par le peuple. Mais dans les conditions faites au gouvernement par l'occupation anglaise, son pouvoir ne s'étendait guère en réalité au-delà de Paris qu'il s'empessa de fortifier et d'armer, afin de le défendre contre les Anglais dont les bandes dévastaient les environs.

Il fallait trouver des ressources pour lever des troupes et délivrer le territoire de l'ennemi. Dans ces circonstances difficiles, il paraît avoir été à la hauteur de sa tâche, agissant avec les qualités d'homme pratique, habitué à la gestion des entreprises commerciales. Mais il avait à lutter contre les grands seigneurs, conseillers du dauphin, jeune homme de seize ans qui avait fui le champ de bataille, alors que son frère Louis, plus jeune, n'avait pas quitté son père et s'était fait prendre avec lui. Etienne Marcel exigea la retraite de ces conseillers ; mais tandis que le dauphin lui interdisait, inutilement d'ailleurs, à lui et à ses collègues, de se mêler du gouvernement, il n'osa pas déposséder ce jeune prince du pouvoir en faisant prononcer sa déchéance. Y pensa-t-il ? On peut en douter. Il avait, comme les hommes de 1789, le respect traditionnel, en quelque sorte superstitieux, de la monarchie, quelles que fussent ses fautes. Dans sa lutte avec le jeune prince qui la représentait, il ne voulait ni l'abattre ni même la vaincre. Il ne voulait que sauver le pays et en sauvegarder les intérêts et les droits. Dans ce duel, où il s'interdisait à lui-même de toucher son adversaire, il devait être fatalement vaincu.

Le dauphin Charles s'étant institué régent du royaume, s'échappa une nuit de Paris, avec deux bateliers qui remontèrent le cours de la Seine, et il alla à Melun organiser une armée, non pour marcher contre les Anglais, mais pour assiéger Paris. Il accomplit avec plus de bonheur ce que tenta quatre siècles plus tard Louis XVI, qui, s'il n'avait été à Varennes,

aurait fait ce que put faire le dauphin Charles. Et la révolution de 1789 sans cette arrestation de Varennes, aurait pu avoir le sort de la révolution de 1355.

Si Etienne Marcel avait eu l'audace de faire prononcer par les États-Généraux la déchéance de la monarchie et d'imiter l'exemple que venaient de lui donner Guillaume Tell et ses compagnons en Helvétie, que de malheurs il eût épargnés à la France dont la destinée aurait été toute différente de ce qu'elle a été. Le pouvait-il? C'est ce qu'on ne peut savoir. Mais quand on considère que, dans la journée du 22 février 1358, où furent massacrés les deux maréchaux, Etienne Marcel crut devoir couvrir le dauphin de son chaperon, il semble que le peuple avait assez peu le respect de l'autorité royale.

Le dauphin Charles, qui devint Charles V, ne garda guère de reconnaissance pour celui qui l'avait sauvé de la fureur populaire. Il le faisait assassiner quelques mois plus tard par des traîtres tels que des Essarts, et il se vengea de la peur qu'il avait eue par une répression sanglante et féroce qui n'étouffa pourtant pas complètement l'esprit révolutionnaire, puisqu'on le vit se manifester sous le règne suivant.

Combien peu de ceux qui assistèrent au défilé de figurants organisé par le Conseil municipal de Paris se doutaient de cette tragique histoire qui mérite mieux qu'une cavalcade de carnaval.

PIERRE DENIS.

La Couvée

COMÉDIE EN 3 ACTES DE M. FRITZ LUTENS

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre royal du Parc (direction P. Alhaiza), le 24 mars 1898.

Acte II

(Suite)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ST-ARBELLES

St-Arbelles, *sortant. Il est en Jupiter.*

Voilà! Ça y est! Comment, chère Madame, vous n'êtes pas encore prête?...

Suzette, *dans un grand effort.*

Pardonnez-moi... des ordres... du monde à recevoir! (A part.) Oh! sourire maintenant! Et cette mascarade!...

(Elle s'assied machinalement.)

St-Arbelles, *inquiet.*

Mais dépêchez-vous donc!... Vous n'êtes pas malade, au moins?

Suzette, *souriant en se relevant.*

Moi?... mais non... pas du tout!

Haultpré, *froidement, du fond.*

Nous commencerons dans dix minutes, Madame.

Suzette, *de même.*

Je serai prête (A St-Arbelles.) Oh! vous verrez! Superbe, ... superbe!

(Elle sort du 1^{er} plan, droite.)

St-Arbelles

Je n'en doute pas!

SCÈNE IX

ST-ARBELLES, HAULTPRÉ, PUIS
JEANNE ET MICHELINÉ

St-Arbelles

Elle a un drôle d'air, la belle Suzette, trouvez pas?

Haultpré

Mais non! un peu de « trac », tout au plus...

St-Arbelles

Ah! le trac! Ce n'est pas ça qui me manque! Voyons, Haultpré, vous qui êtes un ami, suis-je réellement digne ainsi?

(Il prend une pose.)

Haultpré

Vous êtes olympien, tout simplement!

St-Arbelles

C'est que, voyez-vous, je me fait de Jupiter une idée tellement haute, que j'ai peur, en vérité!... (Voyant rentrer Jeanne.) Ah! Ah! voilà notre jolie M^{me} Dubois! (Micheline entre aussi.) Mademoiselle!

(Il va la saluer.)

Jeanne, à Haultpré.

Suzette?

Haultpré

Dans sa chambre, elle s'habille!

Jeanne

Je vais l'aider!

(Elle entre dans la chambre de Suzette.)

Micheline, reconnaissant enfin St-Arbelles.

Comment c'est vous, sous cette toison blanche? Vous avez l'air d'un grand caniche!

St-Arbelles, décontenancé.

Et voilà! Faites donc de l'art!

Micheline, à Haultpré.

Vous n'en êtes pas, marquis, de la petite fête?

Haultpré

Moi? Je suis régisseur!

Micheline

Je croyais vous trouver pour le moins en dieu Mars, avec un casque d'or et de grandes bottes de fer blanc.

Haultpré, riant

Non!

St-Arbelles

Quel dommage, Mademoiselle, que vous n'ayez pu faire Eros! Le nôtre est en carton-pierre, et manque absolument de charme! Vous auriez été un amour d'amour!

Haultpré

Oui! nous n'avons pas eu le flair!

Micheline

Moi, Cupidon? D'abord, j'aurais totalement manqué de conviction!

St-Arbelles

On aurait essayé de vous en donner!

Micheline

C'eût été difficile!

Haultpré, très appuyé.

Tant que ça?

Micheline, à lui.

Oh! si vous vous en étiez mêlés... tous!

St-Arbelles, à part, sentant qu'il gêne.

Hum!... J'ai bien envie d'aller faire un petit tour!

Micheline, soupirant.

Seulement, voilà : Maman n'aurait pas voulu!

Haultpré

Et pourquoi donc n'aurait-elle pas voulu!

Micheline

A cause du costume! elle qui n'autorise même pas la culotte à bicyclette!

(St-Arbelles est sorti discrètement.)

Haultpré

Mais nous aurions modifié les scènes! Nous aurions fait n'importe quoi, du Pompadour par exemple! (Appuyé.) Vous feriez une adorable petite marquise, j'en suis sûr!

Micheline, riant.

Moi aussi, j'en suis sûre!

Haultpré, brusquement, après une courte hésitation.

Mademoiselle!

Micheline

Monsieur?... Allons bon! Voilà les vieux!

SCÈNE X

LES MÊMES, FRIBOURG,
BERTINOIS, puis SUZETTE, JEANNE,
St-ARBELLES, ESTHER BRANDT

Bertinois

Eh bien, Monsieur de Haultpré! Vous ne commencez donc pas?

Haultpré

Je suis prêt, moi!

St-Arbelles, rentrant.

Moi aussi, je suis prêt.

Haultpré

Ce sont ces dames qui se font attendre !

Esther, entrant. Elle est en chrysanthème.

Si c'est moi que vous attendez, marquis, je suis à vos ordres.

Bertinois

Comment, c'est vous, le chrysanthème ? On n'aurait pu mieux choisir, n'est-ce pas Fribourg ?

Fribourg

En effet.

Esther

C'est M. de Haultpré qui a dessiné le costume...

Haultpré

Avec votre collaboration ! — Vous êtes exquise, Mademoiselle !

Esther, à Haultpré.

Eh bien, vrai ! Vous avez mis du temps à vous en apercevoir !

(Elle passe à gauche.)

St-Arbelles, qui l'a suivie.

Sincèrement, Mademoiselle, vous êtes ravissante ! La vraie femme du rôle ! On dirait que mes vers ont été écrits tout exprès pour vous !

Esther

Quels vers ?

St-Arbelles

Mais ceux que je dois vous adresser, tout à l'heure !...

(Il récite.)

Aux mirifiques étalages
Des fleuristes de la fashion,
Aux boutonnières, aux corsages
Des dames qui donnent le ton,
La mode, — maîtresse suprême, —
Semble affirmer la royauté
De l'exotique chrysanthème.
C'est la fleur d'actualité.

Il a des gestes anémiques
Et des gracilités d'enfant ;
Et ses pétales excentriques
N'ont jamais le teint triomphant !
C'est le symbole de l'époque !
Et la mode en nous l'imposant
N'a pas fait un choix trop baroque :
Elle a suivi le mouvement !

Chrysanthèmes, nos fantaisies,
Nos vœux, nos amours, nos plaisirs,
Nos maldives jalousies,
Et nos anémiques désirs !
C'est d'une telle mignardise,
D'une telle gracilité,
Que le premier souffle de bise
Effeuille leur vitalité !

Il est donc juste qu'ici même,
Nous saluions ta royauté,
Et que nous chantions, chrysanthème,
Ta grâce et ta fragilité !
Car nous vivons les mêmes vies,
Et tu souffres de notre mal,
Toi, qui pour nous personnifies,
Tout le snobisme... végétal !

Esther

Charmant ! mais c'est charmant ! — Enfin, voilà notre belle commère.

(Suzette entre avec Jeanne. Elle porte un costume éblouissant.)

Bertinois, l'apercevant.

Bravo ! bravo !

Haultpré

Puis-je commencer, Madame ?

Suzette

Certainement !

(Elle remonte et reçoit les félicitations de Bertinois et de Fribourg.)

Haultpré

Eh bien, Mesdames, Messieurs ! En scène, en scène ! (A St-Arbelles qui cause avec Micheline.) Rendez-moi donc le service, mon cher St-Arbelles, d'aller prévenir ceux qui s'habillent à l'étage inférieur.

St-Arbelles

Très volontiers, mon cher ! j'y vais !
(Il remonte vivement. Mouvement général de sortie vers le fond. Haultpré et Micheline demeurent seuls aux premiers plans.)

Haultpré, à brûle pourpoint.

Mademoiselle !... Plus j'y songe et plus il me semble que ce rôle de marquise dont vous parliez tout à l'heure...

Micheline

Eh bien ?

Haultpré, vivement.

Que ce rôle de marquise vous irait tout à fait bien...

Micheline, *blagueuse.*

Vous êtes bien bon !

(Ici, Suzette, Jeanne et Esther disparaissent. Fribourg et Bertinois redescendent.)

Haultpré

Venez-vous ?

Micheline, *en remontant.*

Mais c'est défendu !

Haultpré

Allons donc ! Avec moi !

(Il entraîne gentiment la jeune fille vers l'escalier, fait un signe à Auguste qui garde l'entrée des coulisses, close par le rideau rouge. Le domestique s'écarte et laisse passer Micheline.)

Bertinois, *qui est redescendu avec Fribourg.*

Ah ! Ah ! Le petit manège continue ?

Fribourg

Que voulez-vous que j'y fasse ? Prévenir la mère ?

Bertinois

Pauvre femme !

SCÈNE XI

LES MÈMES, DUBOIS

Dubois, *au seuil.*

Est-ce qu'on peut entrer ?

Bertinois

Mais certainement, mon cher Dubois ! C'est votre femme que vous cherchez ?

Dubois

Oui ! Je voudrais la rencontrer comme par hasard ! Et de préférence en tête-à-tête ! Car après ce qui s'est passé ce matin...

Fribourg

Tiens, mais au fait, c'est juste ! Il y a du grabuge dans votre ménage !

Dubois

Ah ! mon ami !

Fribourg

Comment diable avez-vous pu, vous, un garçon sérieux, rangé...

Dubois

Jeanne vous a donc raconté... ?

Fribourg

Elle nous a raconté que vous étiez un misérable ! Mais nous avons hésité à la croire !

Dubois

Vous êtes gentils !

Fribourg

Et c'est encore le chocolat qui a fait des siennes !

Dubois

Toujours le chocolat, oui ! Je ne peux pourtant pas, pour lui faire plaisir, me mettre à faire de la choucroute.

Fribourg

Ce qu'elle veut, c'est que vous faisiez tout simplement la noce...

Bertinois

... Avec elle, naturellement.

Fribourg

Ou même sans elle ! Elle n'y regarde pas de si près.

Dubois

Mais, je ne suis pas un homme à faire la noce, moi ! D'abord ça m'ennuie, la fête, surtout quand le cœur n'y est pas. Et pour tout dire, j'ai d'autres aspirations, d'autres ambitions.

Fribourg, *souriant.*

Des ambitions, vous ?

Dubois, *simplement.*

Ma foi oui ! Ainsi, je me suis avisé souvent que nous négligeons beaucoup trop, dans nos grandes usines modernes, une espèce de tâche sociale, de patronnat moral, qu'il nous serait pourtant bien facile de remplir... La preuve, c'est qu'il y en a d'autres qui y ont pensé !

Aussi, je me sens très énervé, très mécontent, moi, fils et petit-fils de bourgeois puissants, de grands industriels, en voyant par exemple l'influence croissante que le comte de Chantray et sa sœur la Duchesse, prennent sur les masses ouvrières de la contrée ! Il y a là pour nous une leçon très humiliante !

Bertinois

Bravo, Dubois ! Voilà des sentiments qui vous honorent !

Dubois

Laissez donc, il n'y a pas grand mérite : Ce que je voudrais prouver, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'être un noble volontaire-

ment exilé dans l'industrie, pour travailler honnêtement au bien-être moral et matériel de l'ouvrier! Ce que fait Chantray, je puis le faire, moi. Seulement il faut pour ça que je reste le maître, le seul maître, . . . et que je résiste à ma femme, que j'aime et qui me trouve grotesque.

Fribourg

Comment avez-vous appris qu'elle était ici ce soir?

Dubois

Ma belle-mère m'a télégraphié tantôt.

Bertinois

Brave femme! Elle pousse la candeur jusqu'à vouloir être une belle-mère excellente!

Fribourg

Dame, avec les enfants qu'elle a, c'est bien le moins qu'elle se rabatte sur ses gendres!

SCENE XII

LES MÊMES, LA DUCHESSE

La Duchesse, *entrant.*

Ah! Monsieur Fribourg! je suis bien aise de vous trouver! Bonjour Messieurs.

Fribourg

En quoi pourrais-je vous être agréable, Duchesse!

La Duchesse

M^{me} Brunier désire vous voir le plus tôt possible.

Fribourg

Diable! Si M^{me} Brunier me réclame avec tant d'insistance, c'est qu'il s'agit encore de quelqu'escapade nouvelle. . .

La Duchesse

Hélas.

Bertinois, *à Fribourg.*

On ne vous appelle donc que pour réparer les accrocs?

Fribourg

Moi? Mais je ne suis plus un tuteur, parole d'honneur! Je suis le père Fouettard! (A la Duchesse.) Au moins, Duchesse, puis-je savoir pour lequel ou laquelle de mes pupilles on me demande?

La Duchesse

M^{me} Brunier veut vous montrer une dépêche qu'elle vient de recevoir. . . une dépêche de M. Pierre.

Fribourg

Et cette dépêche?

La Duchesse

Cette dépêche annonce, laconiquement, que le lieutenant vient d'être consigné aux arrêts de rigueur. . . en attendant pis. . .

Dubois

Fichtre!

La Duchesse

Or, il menace de violer ses arrêts, si sa mère ne vient pas le voir immédiatement.

Bertinois

Comme chantage, c'est tout à fait filial!

Dubois

Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il ferait comme il le dit!

La Duchesse

Croyez-vous?

Fribourg

Hélas!

Dubois

Et connaît-on le motif de cette punition!

La Duchesse

La dépêche est muette sur ce point.

Fribourg, *soucieux*

Pourtant, il serait bon de savoir tout de suite. . .

Bertinois

Essayez de téléphoner!

Fribourg

Où ça?

Bertinois

Au mess, pardi! Il doit encore y avoir là du monde à cette heure-ci! Vous demandez l'un ou l'autre des amis de M. Pierre.

Dubois

Votre idée est excellente, M. Bertinois, et je vous en remercie! Savez-vous où se trouve le téléphone?

Bertinois

Venez, je vais vous montrer ça! (A la Duchesse, en sortant.) Dans cinq minutes, Duchesse, nous aurons notre renseignement.

(Ils sortent, fond à gauche.)

La Duchesse, à Fribourg.

Il est charmant, ce Bertinois!

Fribourg, approuvant.

Comme tous les vrais sceptiques. Ils n'ont même plus de plaisir à être désagréables!

La Duchesse, écoutant, fond à droite.

N'est-ce pas la voix de M^{me} Brunier?

(Elle remonte.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, M^{me} BRUNIER,
JACQUES, puis DUBOIS et BERTINOIS

La Duchesse

Entrez ici, Madame, j'ai trouvé M. Fribourg.

M^{me} Brunier, entrant.

La Duchesse vous a-t-elle dit?

Fribourg

Oui, oui, nous savons déjà. Dubois est au téléphone pour avoir des renseignements complémentaires.

Jacques

Il va bien, le frère! C'est ça qui vous rehausse une famille!

Fribourg

Tu sais, mon ami, sur ce chapitre là...

Jacques

Eh bien, quoi! je fais des dettes?... Mais je les paie...

Fribourg

Tais-toi, tu dis des bêtises! (AM^{me}Brunier.) Avez-vous la dépêche?...

M^{me} Brunier

La voici! (A la Duchesse.) Encore, s'il me demandait simplement de venir le voir... Ce sont de ces choses qu'une mère ne refuse jamais, quand elle peut... Mais cette menace: « Si tu viens pas, c'est moi qui viendrai. » C'est terrible... Cela m'a fendu le cœur!

Fribourg

Oui, il n'y va pas de main-morte.

La Duchesse

Voyons, Madame, voyons, ne vous torturez pas ainsi... songez qu'en écrivant cette dépêche votre fils était peut être très troublé,

très affecté. Il n'aura pas eu l'intention, sans doute...

Jacques

C'est égal, les arrêts de rigueur ne s'administrent pas pour des prunes.

Fribourg, voyant rentrer Dubois et Bertinois.

Eh bien?

La Duchesse

On vous a répondu?

Dubois

Oui, on nous a répondu! — Seulement...

M^{me} Brunier

Mais parlez donc, je vous en supplie!

Dubois

C'est qu'à vous parler franc, les nouvelles sont loin d'être rassurantes! Au lieu d'aller prendre à six heures son service de semaine, Pierre s'est attardé, paraît-il, à des affaires... particulières...

Jacques, à part.

Oui, sa brouille avec Madelon!

Dubois

Manquement de service consigné au rapport du capitaine adjudant-major, et constaté d'ailleurs par le colonel lui-même avec lequel Pierre s'est rencontré nez-à-nez au moment où il rentrait chez lui, en bourgeois. Mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'il paraît que c'est la troisième fois que la chose se présente...

M^{me} Brunier

Enfin, bref, qu'est-ce qu'on peut lui faire?

Dubois

Je n'en sais trop rien!... Et vous?...

Bertinois

Oh! je n'entends rien aux règlements militaires! Ils sont d'ailleurs rédigés en un de ces français!

M^{me} Brunier, à Fribourg.

Le cas vous paraît grave?

Fribourg

Oh! pour ça!

M^{me} Brunier

Il n'en faut pas plus plus pour que je parte sans perdre un instant.

Fribourg

Vous n'y pensez pas! — Nous allons télé-

graphier à Pierre que nous serons chez lui demain, de très bonne heure.

Jacques

Tu ne vas pas te mettre à voyager la nuit, en voiture et...

Dubois

Pour Dieu, Jacques, laisse faire ta mère! C'est une femme, tu sais! Une vraie femme du bon temps. Le malheur, c'est qu'aucun de vous ne lui ressemble!

Jacques

C'est gentil pour ma sœur, ce que tu dis là!

M^{me} Brunier

Je veux partir! Je passerais une nuit blanche, si je restais ici! Je n'aurais pas une seconde de repos! On ne sait jamais ce qu'il peut passer de folie en ces cervelles de jeunes gens! — Je ne serai bien que près de lui! (A Fribourg.) Allons, à demain! (A Jacques.) A demain, petit.

La Duchesse

Oui, je viendrai vous voir de bonne heure!

(Elle remonte avec M^{me} Brunier et Fribourg qui bientôt sortent; alors elle redescend.)

Bertinois

C'est gai, les enfants!

Dubois

Oui! Quand je songe que je pourrais!... Mais saperlotte, nous oublions Micheline.

Jacques

Sois tranquille, je me charge d'elle!

Dubois

Merci, j'aime mieux encore la confier à ma femme.

La Duchesse

Ce sera plus prudent!

(Elle lui tend la main.)

Bertinois

Vous nous quittez déjà?

La Duchesse

Oui, je suis un peu lasse, ... très chagrine, aussi. J'aime mieux m'en aller!... Bonsoir Monsieur Dubois!

Dubois

Bonsoir, Madame la Duchesse, bonsoir et

merci. Vous êtes toujours pour nous une véritable amie!

Jacques

Voulez-vous, Duchesse, me permettre de vous reconduire?

La Duchesse

Mais certainement, certainement! Bonsoir Messieurs!

(Elle sort avec Jacques.)

Bertinois, à Dubois.

Et maintenant, mon cher Dubois, nous allons enfin pouvoir nous occuper de vous!

L'entr'acte approche, M^{me} Dubois va revenir, et plus que jamais, il faut qu'il y ait entre vous une réconciliation immédiate et complète.

Dubois

Je ne demande pas mieux. Avez-vous un moyen d'en finir tout de suite?

Bertinois

Peut-être.

Dubois

Et c'est?

Bertinois

C'est bête comme chou, mais c'est simple et très pratique. Vous voyez cette porte?

Dubois

Oui, et bien?

Bertinois

C'est celle de la chambre où M^{me} Dubois va venir se dépouiller de son costume... Entrez-là, cachez-vous y bien, et ne paraissez qu'au bon moment. Le reste ira tout seul!

Dubois

Je commence à comprendre!

(On applaudit au fond, derrière le rideau.)

Bertinois

Ce n'est pas malheureux! Allez donc. (Il le pousse vers la porte, qu'il lui ferme au nez. En sortant.) Voilà que je recolle les ménages maintenant; cela me change!

SCÈNE XIV

JEANNE, MICHELINE

JEANNE, en soulevant la portière pour descendre l'escalier.

Non, pas maintenant, je n'ai pas le temps.

(Elle descend les marches.)

Micheline, sur l'escalier.

Rien qu'un mot, un seul...

Jeanne, se retournant.

Dis vite, alors!

Micheline, qui descend aussi.

Si le marquis de Haultpré demande ma main...

Jeanne

C'est donc sérieux?

Micheline

Ce sera sérieux quand je le voudrai! Seulement, il y a maman!

Jeanne

Ne t'inquiète pas de maman, je m'en charge!

Micheline

Et s'il le fallait, tu me prendrais chez toi?

Jeanne

Mais certainement, ma chérie, certainement!

Micheline

Merci, à tantôt!

Jeanne

A tantôt! Et bonne chance!

(Elle entre chez elle.)

SCÈNE XV

MICHELINE, HAULTPRÉ

Micheline, se retournant, aperçoit Haultpré sur l'escalier.

Vous ici, marquis, qu'y a-t-il donc?

Haultpré, avec une exaspération jouée, en descendant vers elle.

Il y a... il y a, que depuis une heure que nous sommes là derrière, je ne suis pas encore parvenu à vous adresser la parole.

Micheline, railleuse un peu.

Parce que?

Haultpré

Sans doute parce qu'on vous avait bien recommandé de ne pas vous isoler avec moi!

Micheline

Ah! vous croyez que...

Haultpré

J'en suis même tout à fait convaincu.

Micheline, gaiement.

Eh bien! Vous n'avez pas tort! On voulait que je vous misse en quarantaine!

Haultpré, riant.

Charmant!... Mais, s'il en est ainsi, Mademoiselle Micheline, comment se fait-il que vous consentiez tout de même...

(Il complète sa pensée par un geste.)

Micheline, très simplement.

Parce que vous me plaisez, cher Monsieur!

Haultpré, audacieusement, mais sans force.

A quel titre?

Micheline, après un petit silence, très calme.

Dites-donc, marquis, vous n'espérez pas, je suppose, que c'est moi qui vais vous faire la petite déclaration d'usage?

Haultpré, après un moment de très courte stupéfaction, reprenant immédiatement le dessus.

Ah! tenez, vous êtes adorable, et je vous jure que...

Micheline, lui mettant la main sur la bouche, gentiment.

Chut!... Chut!... pas de bêtises, voulez-vous? Et profitons de cette occasion pour nous expliquer clairement, complètement et le plus rapidement possible.

Haultpré, avec une admiration surprise.

Eh bien! vrai, sans vous flater, ce que vous faites en ce moment n'est pas ordinaire!

Micheline, avec une pointe d'ironie.

Je vous dispense des « tendres aveux » que vous vous apprétiez à roucouler...

Haultpré

Mademoiselle...

Micheline, tout à fait sérieuse.

Faisons preuve, tous deux, d'une entière franchise, d'une complète sincérité, à défaut de l'amour que nous ne pourrions avoir l'un pour l'autre, puisque voilà quelques jours à peine que je vous ai parlé pour la première fois, et que vous-même, d'autre part...

Haultpré

De grâce, Mademoiselle...

Micheline

Oh! Je n'insiste pas! Je tenais simplement à vous prouver que je suis bien documentée, que je n'agis pas à la légère, que vous pouvez être franc et me parler sans réticences. Est-ce promis?

Haultpré

C'est juré!

Micheline

A la bonne heure!

(Elle lui serre cordialement la main. On entend dans la chambre de Jeanne un grand et joyeux éclat de rire.)

Haultpré

Qu'est-ce donc?

Micheline

Rien... c'est ma sœur Jeanne... une alliée!...

Haultpré

Une alliée? Ah! tant mieux, car si quelque malveillant caché derrière l'une de ces portes avait entendu le début de cette conversation, je suis certain qu'il en eut été abasourdi!

Haultpré

Eh bien! il aurait eu tort!

Car vous avez, en cette circonstance, tenu le seul langage qui convenait. Et je ne saurais vous dire assez combien j'admire cette façon de procéder.

Micheline

Vrai?

Haultpré

Vrai de vrai! Car en somme, la situation est bien simple. J'ai eu la chance de rencontrer dans mes allées et venues mondaines une jeune fille élégante, jolie, très riche, tout à fait délicate d'esprit et d'intelligence, et qui rêve d'être marquise ou quelque chose d'approchant. C'est bien cela, n'est-ce pas?

Micheline

Continuez, continuez!

Haultpré

De mon côté, je serais charmé de la satisfaire, et d'installer à mon foyer plutôt sommaire, cet amour de petite femme agaçante et riieuse, qui pousse la délicatesse jusqu'à apporter avec elle de quoi capotonner somptueusement le pauvre nid que je lui offre.

Micheline

C'est justice!

Haultpré

Evidemment! Chacun de nous, à part soi, s'est dit que la réunion de nos avantages et de

nos qualités ferait incontestablement de nous une association très noble, très riche, très chic, très moderne. Et la sincérité de vos déclarations et des miennes, ne laisse place, dans ce contrat de bonne foi, à aucun malentendu. Chacun de nous sait où il va et comment il y va! N'est-ce pas, Micheline?

Micheline

Oui! Et vous avez raison de parler ainsi! Nous serons de gentils camarades de plaisir. Nous nous amuserons le plus possible et le mieux possible. Car, grâce à moi nous serons riches, et grâce à vous, riches avec chic.

Si maintenant, par surcroît, vous vous mettiez en tête de m'aimer pour de vrai et de vous faire aimer de moi, je ne sais vraiment pas ce que nous pourrions rêver encore. Mais je ne vous en demande pas tant, et l'amour, d'ailleurs, me paraît une chose bien grave pour des gens de notre monde et de notre époque! Nous nous en passerons, s'il le faut, et je vous promet d'être heureuse, et de devenir, Monsieur mon époux, la plus ravissante des marquises contemporaines!

Haultpré

A condition qu'on vous y autorise!

Micheline

Ah! ce sera dur! Je puis vous assurer que maman dira non! Et comme Fribourg sera là pour la soutenir...

Haultpré

Pourtant, en s'y prenant bien...

Micheline

Non, c'est inutile, son siège est fait! Et je ne vois qu'un seul moyen de la faire changer d'avis!

Haultpré

Et c'est?

Micheline

C'est de lui forcer la main!

Haultpré

Vous ne voudriez pourtant pas que je vous enlève?

Micheline

C'est bien vieux jeu!

Haultpré

Pourtant, s'il le fallait absolument?

Micheline

Ah! S'il le fallait!

Haultpré

Vous consentiriez?

Micheline

Sans hésiter!

Haultpré

Eh bien, Mademoiselle, il le faut!

Micheline

Ah!

Haultpré

Il le faut pour moi d'abord, pour vous ensuite. Cette entrevue est la dernière qu'on nous permettra.

Micheline

Ainsi donc, dès ce soir?

Haultpré

Dès ce soir, oui!

Micheline

Soit! Mais où me conduiriez-vous?

Haultpré

Rassurez-vous, Mademoiselle! Je m'arrangerai de façon à ce qu'on ne puisse jamais rien reprocher à la marquise de Haultpré!

Micheline, réellement hésitante

C'est égal, le cœur me bat un peu, tout de même...

(En ce moment la draperie du fond se soulève et l'on voit apparaître Suzette qui du haut de l'escalier observe Haultpré et Micheline, le visage crispé.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES. SUZETTE, au fond.

Haultpré

Vraiment? Allons du courage, ...marquise...

Suzette, descendant vivement.

Quelle audace!

Haultpré, se retournant.

Vous! ... encore vous!

Suzette

Vous mériteriez que je vous chasse... tous les deux!

Micheline

Madame!!!

Haultpré, prenant violemment le bras de Micheline pour la ramener derrière lui.

Vous ne nous chasserez pas, Madame!

Vous ne ferez pas de bruit, vous n'appellerez personne! (En la faisant lentement reculer sous son regard.) Je vous défend même de dire que vous nous avez vus!

Suzette, faiblement.

Sinon...?

Haultpré

Sinon, tout le monde devinera pourquoi vous nous aurez arrêtés, et que votre vertueuse indignation n'est qu'une abominable vengeance. Venez. Micheline!

Suzette, tressautant.

Non! pas encore... pas encore! (A Micheline.) Écoutez-moi, Micheline... Je vous ai parlé durement... j'ai eu tort... je le regrette... Mais il faut aussi que je vous dise que cet homme-là, si méchant... si cruel... que je ne vis que par lui... pour lui... Vous allez me prendre tout mon bonheur... je ne vous ai pourtant rien fait, et vous ne l'aimez pas, vous!

Micheline

Vous non plus! Vous ne pensez qu'à votre bonheur! Vous ne songez pas au sien! Adieu, Madame!

Haultpré

Oui, partons!

Suzette, dans un grand effort.

Eh bien, soit! Partez! Ni scandale, ni poursuite! Je me tairai!

Seulement, petite, dites-vous bien que c'est entre nous la guerre, une guerre sourde, éternelle, sans merci! Vous m'avez volé mon amant! Je vous prendrai votre mari!

Micheline

Je me défendrai!

(Elle sort à droite.)

Haultpré, ironique, à Suzette.

Merci! Sans vous, jamais je n'aurais réussi!
(Il suit la sortie Micheline.)

RIDEAU

FRITZ LUTENS

(A suivre.)

Suite d'un Carnaval

XII

L'aurore du 20 septembre se levait sur Rome; une aurore rose et fraîche qui éclairait, inconsciente et sereine, ces préparatifs du combat où allait succomber la Rome pontificale.

Dans la villa Pamphili un jour gris commençait à dessiner les arbres dans une brume humide et les soldats qui s'étaient endormis sur l'herbe se levaient et secouaient leurs membres raidis. Les ordres se donnaient, rapides, à demi voix. On se préparait à repousser l'attaque qu'on prévoyait imminente. Assis sur un banc André et Traslin mangeaient à la hâte un crouton de pain. Ils étaient fatigués et tristes car il est dur de combattre en sachant d'avance qu'on sera vaincu. La bonne humeur joviale de Traslin sombrait dans la lassitude, non cependant son énergie. André et lui ne s'étaient pas quitté depuis ces jours de combats. Au moment du danger les vraies amitiés se ressèrent et peut-être que jamais les deux zouaves ne s'étaient sentis plus profondément unis qu'en ce moment.

André se taisait et regardait à terre, plongé dans une vague et confuse méditation. Henry levait les yeux aux ciel et regardait les petits nuages roses qui s'en allaient en festons, reliés l'un à l'autre comme des fioritures de robe de bal et ce ciel joli et riant le rendait pensif.

— Quel beau lever de soleil dit-il enfin et quelle chose étrange de se voir plein de force, plein de santé, de jeunesse et de penser qu'on ne verra plus peut-être le soir!

— Oh! pourquoi? On dit que le Pape va faire arrêter le combat tout de suite.

— Pas assez pour qu'on n'aie pas quelques morts ou blessés et pourquoi ne serais-je pas du nombre? Ne sommes-nous pas ici aux premiers postes?

— Et c'est cela qui vous enrage! la mort ou les blessures de ceux qui tomberont ne serviront à rien. Si je doit être tué, je veux au moins que ma mort soit chèrement payée.

— Nous ne pouvons que suivre les ordres. Mais je te réponds que tant que le drapeau blanc ne flottera pas je taperai ferme...

— Au moins ne fais pas d'imprudence dit Traslin. Tu as femme et bientôt enfant. Tu es utile et nécessaire, moi je ne laisserai aucun regret.

— Et me comptes-tu pour rien! demanda André affectueusement.

Il se serrèrent la main dans une étreinte émue.

— Mon vieux copain, dit Henry, oui, tu me regretteras, je le crois. Tu as toujours été un bon et fidèle compagnon et je te rendais bien ton affection. Il est doux de se dire que notre amitié est de celles qui sont rares parce qu'elle sont absolument dénuées de tout calcul.

— On dit avec raison que l'amitié est éternelle et je le crois. La notre est d'étoffe surhumaine.

— Il n'y a pas à dire, le danger rend sentimental dit Henry en souriant. Et je ne sais pas moi-même quelle mouche me pique, mais j'ai tout plein d'idées noires.

— La bataille va chasser cela, tu verras, dit André en se levant.

— C'est égal, je suis heureux de t'avoir près de moi, si je tombe tu me mettras de côté

afin de n'avoir pas tout un régiment qui me passe sur le ventre de façon à me rendre méconnaissable...

On donnait le signal de se mettre en rang. On posta la petite troupe au milieu des ifs taillés d'où elle devait empêcher l'ennemi d'approcher des rempart. Un silence profond régnait.

André pensait à Vittoria. Combien elle était affolée de le savoir en campagne. Il avait là, dans la poche de poitrine de son veston quelques lettres venues par toutes espèces de voies, jusqu'à lui et qui disaient en termes poignants la douleur de la jeune femme.

Comme elle regrettait d'avoir eu la faiblesse de céder en quittant Rome. Au moins elle eût été tout près de lui, elle aurait su, car, rien n'est plus affreux que l'ignorance et l'incertitude. C'est un supplice sans cesse renouvelé et sans remède.

André, repassait ces lignes si tendres et s'effrayait de cette surexcitation. Pour faire parvenir des nouvelles à Vilanta, combien difficile cette correspondance à travers une armée ennemie ! Pendant qu'il attendait l'arme au bras, le signal de tirer, il repassait ces derniers mois de sa vie et ils lui paraissaient comme un beau rêve qui se terminerait par un sombre réveil. Un grand apaisement se faisait en son âme. Au moment de la lutte suprême les angoisses se taisaient ; les craintes d'avenir indéfini que son imagination se forgeait disparaissaient pour faire place à l'énergie de l'action, à la réalité d'une lutte corporelle et il ne voulait pas affaiblir cette énergie en présumant de ce que l'avenir pourrait lui réserver. Un sentiment de foi profonde de chrétienne résignation le saisit tout entier et comme Traslin il pensa à la mort possible sans frayeur et sans faiblesse.

Henry qui était près de lui le poussa du coude en ce moment et lui montra, au travers des arbres la masse de l'armée Piémontaise qui s'avavançait comme une vague formidable accouru au rivage.

Au même instant le canon retentit suivi de la fusillade. L'attaque de Rome commençait...

Elle fût rapide, cette défaite que la magnanimité du Pape préféra subir plutôt que d'exposer ses soldats. Dès huit heures du matin le drapeau parlementaire était arboré, et les soldats pontificaux, le désespoir dans l'âme cessaient le feu qui, malgré leur petit nombre, faisait reculer l'ennemi.

Les deux amis se rapprochèrent. Ils ne pouvaient plus tirer et cependant les assaillants tiraient encore.

Accolés à un mur, près de la brèche faite par le canon à la Porta Pia, ils voyaient maintenant le flot des ennemis se précipiter dans la ville avec d'autant plus de rage qu'ils avaient davantage reculé sous le feu roulant des pontificaux.

Ils entraient en désordre avec de grands cris et passaient devant le groupe des zouaves immobiles en leur jetant de grossières injures.

Henry s'énervait. Son caractère impétueux surexcité par l'ardeur de combat, par la colère de l'inaction s'exaltait et ne pouvait empêcher des gestes d'impatience, serrait nerveusement son fusil et quand il voyait qu'on mettait l'un ou l'autre de ses camarades en joue il disait à haute voix :

— Assassins !

André lui serrait le bras, l'adjurant de rester calme de ne pas faire d'imprudence inutile.

— A quoi sert de les provoquer, dit-il, tu leur donneras une excuse de tirer sur nous.

— Non ! pauvre ami, dit Henry les larmes aux yeux, c'est plus fort que moi, de les voir entrer ainsi comme des voleurs que n'arrêtent plus les gendarmes, cela m'exaspère ! Et la sueur coulait à grosses gouttes sur son front tout noir de poudre. Il l'essuya du revers de sa manche et sourit à André.

— Je suis beau ainsi, n'est-ce pas ? Quand on pense que voila huit jours que je ne me lavé, moi qui ne pouvait vivre sans un tub...

André sourit aussi, distraitement. Il était triste de n'être pas tombé, de se voir encore plein de vie. Maintenant que la paix était faite, il reprenait ses soucis d'avenir.

En ce moment il se fit une ruée de bersagliers qui entraient par la porte, la baïonnette en avant comme s'ils avaient eu à combattre quelqu'un.

On arracha à André son fusil et on le jeta par terre. Un zouave belge qui se trouvait à côté des deux amis poussa une exclamation indignée, on lui mit un révolver sur le front mais, vigoureusement, il rejeta l'arme dont le coup partit et alla frapper la muraille. La balle rebondit et tomba.

— Pas même un homme à bout portant ! ricana Henry furieux, ne se contenant plus. Il avait encore son fusil. On voulu le lui arracher, mais il résista.

— Henry ! lui cria André effrayé.

Mais il était déjà trop tard, un officier, d'un coup de revolver, avait troué la poitrine de son ami.

Traslin ouvrit les bras, tournoya sur lui-même et chancelant se jeta contre l'épaule d'André. Rocmart le reçut contre son cœur. D'un effort vigoureux, décuplé par l'émotion, il parvint à porter le mourant à quelques pas plus loin à l'abri d'un tournant de mur, en dehors du courant des vainqueurs.

Les mains de Traslin s'étaient crispées à son cou et sa joue humide d'une sueur froide s'appuyait contre sa joue. Doucement il détacha ces pauvres mains qui l'étreignaient dans ce geste instinctif du mourant qui cherche un refuge contre la dernière lutte auprès de ceux qu'il aime et il déposa par terre ce corps d'où la vie partait rapidement. Un ou deux spasmes encore, quelques parole qui semblaient une prière, André guida la main déjà inerte en un dernier signe de croix et le regard voilé d'Henry le chercha comme pour le remercier, puis s'éteignit. Il était mort.

Rocmart agenouillé pleurait à chaudes larmes. Cette mort si foudroyante, en ce moment l'annéantissait. Ne perdait-il pas ici son unique ami ? L'ami de toute sa jeunesse, le seul qui, fidèlement, lui avait toujours gardé la même affection. Et depuis qu'ils s'étaient retrouvés aux zouaves, l'amitié se faisait fraternelle. Traslin avait été le confident de tous les jours. Il l'avait aidé avec un désintéressement touchant à son mariage. Il avait partagé sa joie et ses craintes comme s'ils eussent été joie et craintes personnelles, et depuis les hostilités déclarées, André se rappelait combien il se montrait plus confiant, plus tendre, comme si un pressentiment lui étreignait le cœur. Et ce matin même, il prévoyait sa fin. Il n'avait pas attendu le coucher du soleil qu'il voyait se lever avec appréhension. Pourquoi, hélas, cette balle pour Henry plutôt que pour lui ?

Et il restait agenouillé devant Traslin immobile oubliant presque le bruit des canons qui passaient en faisant trembler la terre, des cris, des jurons des vainqueurs auxquels se mêlait les chants de victoires de bandes d'hommes déguenillés, lie populaire qui accourait fraterniser avec les Piémontais, espérant tout de suite profiter de la bonne prise.

Il resta longtemps ainsi, exposé au soleil dont il sentait à peine la morsure et lorsqu'on vint chercher enfin le cadavre il voulut qu'on le porta au Palais Frasini. La, du moins, il aurait tous les honneurs que méritaient sa mort de martyr.

Et il avait bien pensé. L'idée de rendre un dernier hommage à un des héroïques défenseurs de Rome sortit le vieux prince Frasini de la torpeur désolée où le plongeait la prise de la ville. Il se mit à organiser une chapelle ardente, il voulut que le corps de Traslin fut déposé dans la plus belle chambre du palais, et André l'aida de son mieux. Il passa le reste

de la journée près du corps de son ami et quand enfin l'heure où il devait se rendre à la caserne sonna, ce fut un déchirement pour Rocmart. Le vieux prince l'accompagna jusqu'à la porte du palais et André éprouva à quitter ce vieillard désolé, un surcroît de peine. Quand rentrerait-il dans cette demeure patricienne? Il ne savait. Y rentrerait-il même? Reverrait-il encore ces murs qui lui parlaient si vivement de Vittoria?

Les zouaves, croyait-il, allaient être renvoyés dans leur patrie respective, il ne pourrait donc, d'ici à quelque temps, espérer revenir en Italie. Et sa femme? Que ferait-elle? Comment l'empêcher de venir le rejoindre à Rocmart?

Préoccupé de ces pensées douloureuses, il quitta le palais. La ville était encore en complète effervescence. Des bandes avimées parcouraient les rues en hurlant des injures contre le Pape et les catholiques; des garibaldiens s'y mêlaient et devant cette tourbe les honnêtes gens fuyaient. On pillait des magasins ou des maisons, les troupes parcouraient encore la cité à la recherche de ses logements, et la perturbation régnait partout.

(A suivre.)

MAVIL.

Tablettes Héraldiques

Le 28 mai dernier est décédé à Bruxelles, le comte Gérard-Alexis de Marnix de Sainte-Aldegonde, à l'âge de 48 ans.

Il y a un peu plus d'un an que le défunt épousait à Bruxelles, M^{lle} de Theux de Montjardin, qu'il laisse veuve aujourd'hui et mère d'un jeune enfant, Philippe, qui sera un jour le chef de nom et d'armes de l'illustre maison de Marnix. (Pour la notice et les armes, voir le numéro du 10 février 1898.)

Le 21 juin dernier, on a célébré à Deurne, près Anvers, le mariage de M. Charles de Barchifontaine, avec M^{lle} Marie della Faille de Leverghem.

Le jeune marié est le troisième fils de M. Ernest de Paul de Barchifontaine et de M^{me}, née baronne de Pitteurs de Budingén. Il est le petit-fils de Charles-Alexandre de Paul de Barchifontaine, ancien membre de la Chambre des Représentants, et président du conseil provincial qui obtint reconnaissance de noblesse en 1818. Celui-ci avait pour trisaïeul, Julien de Paul, célèbre ingénieur qui, sous Louis XIV fut chargé

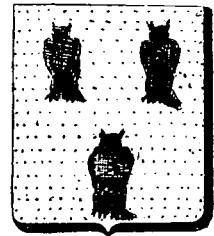
de grands travaux d'art au port de Dunkerque et exécuta le creusement du canal de Mardycke à la mer. L'empereur François I^{er} lui conféra à cette occasion des lettres de noblesse.

Cette ancienne famille s'est alliée aux de Cesves, du Pont d'Ahérée, de Cartier d'Yves, du Bois, de Pitteurs, de Rasquin, de Pasquet d'Acocz, etc.

Armes : d'or à 3 chouettes de sable.

M^{lle} della Faille est la fille de M. della Faille de Leverghem et de M^{me} née Moïs, et la petite fille de feu M. Alphonse della Faille, conseiller provincial, membre de la Chambre des Représentants, député permanent et bourgmestre de Boisschot. Elle est la sœur de de M. Gaston della Faille de Leverghem, notre sympathique collaborateur, le poète si délicat et si apprécié des lecteurs de la *Revue Mauve*.

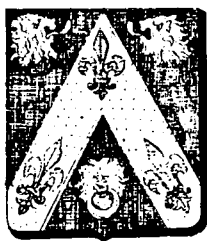
Elle appartient à l'une des premières familles



BARCHIFONTAINE

du pays d'Anvers, où ses nombreux membres jouissent de la considération la plus distinguée.

Cette très ancienne famille est originaire d'Italie où elle portait le nom de « Della Faglia ». Elle est venue se fixer dans nos contrées au xvi^e siècle. On la connaît authentiquement depuis Jean della Faglia, écuyer, chef de la cavalerie d'Alexandre VI, conseiller laïc du pape Paul III, époux de Louise Balde, fille du duc d'Urbin. Ce personnage considérable eut un fils, Jean-Baptiste, l'un des quarante premiers nobles de la ville de Castro, qui de son mariage avec Louise de Capua eut deux fils, Pierre et Jean-Baptiste qui tous deux vinrent se fixer aux Pays-Bas. Pierre della Faille épousa Vincente de Caluwaert et c'est de ce mariage que sont descendues toutes les branches et les rameaux divers de la famille della Faille. Parmi



DELLA FAILLE

ces branches, il faut citer celle des seigneurs d'Assenede, comtes della Faille en 1768, celle des seigneurs et barons de Nevele, celle des seigneurs de Lewerghem, celle des seigneurs de Waerloos et celle des seigneurs d'Huysse, barons d'Huysse en 1736. On peut citer encore les seigneurs de Trelst et les barons d'Estainpuits. Ces deux dernières branches sont éteintes ainsi que celle d'Assenede citée plus haut.

Cette puissante et nombreuse famille a produit quantité de personnages considérables et célèbres qu'il serait trop long de citer tous ici. Dans la branche de Leverghem, on trouve des secrétaires du roi d'Espagne, des conseillers, majors, trésoriers et bourgmestres de la ville d'Anvers, un grand aumônier de la même ville, un membre du corps équestre de la province d'Anvers, un savant mathématicien jésuite précepteur de Don Juan d'Autriche, etc.

Elle s'est alliée aux familles suivantes : de Grammaye, van de Wouwere, de Labistrate, Stier, Lunden, van de Werwe, de Witte, de Man d'Attenrode, Bosschaert, van Havre, de Gilman, Cogels, Geelhand, Moïls, de Turck, Martineau des Chesnez, etc.

Armes : De sable au chevron d'or, chargé de 3 fleurs de lis d'azur, accompagné en chef de deux têtes de lion d'or arrachées, lampassées de

gueules, affrontées et en pointe d'une tête de lion léopardé aussi d'or, mordillant un anneau du même.

Le comte Pierre des Monstiers-Mérinville est décédé à Paris, le 17 juin dernier. Il était membre du Jockey-Club et fort répandu dans la haute société parisienne où il était très aimé.

Fils du feu marquis des Monstiers-Mérinville et de la marquise, née de la Tour du Pin de la Charce, le comte des Monstiers-Mérinville qui était resté célibataire était le frère du marquis des Monstiers-Mérinville et du comte Henry des Monstiers-Mérinville. Il appartenait à une ancienne maison originaire de Savoie où était située la terre des Monstiers. Elle a fourni des chevaliers croisés. Vers le milieu du seizième siècle elle avait pour chef de nom et d'armes Eusèbe des Monstiers, gentilhomme de la chambre du roy, capitaine de 50 hommes d'armes des ordonnances, qui épousa en 1564, Françoise de Reilhac, vicomtesse de Mérinville, terre dont leur fils Jean releva le nom et le titre et qu'il transmit à ses descendants. On trouve parmi les ascendants du défunt de nombreux officiers supérieurs et généraux parmi lesquels on doit citer François des Monstiers, comte de Mérinville, gouverneur de Narbonne, chevalier des ordres du roy et un autre François, comte de Mérinville, son arrière petit-fils, mestre de camp de cavalerie. A la même famille appartenait monseigneur des Monstiers de Mérinville, ancien évêque de Chambéry.

Alliances : Reilhac, Mortema, la Jugie, Larcher, Pageze, Aajorant, Terray, la Tour du Pin, Barentin, Brettes, Maussabré, Talhouët-Roy, Vogüé, Labriffe, Vassinac d'Inécourt, etc.

Armes : écartelé aux 1 et 4 d'azur à 2 lions d'or, passant l'un sur l'autre; aux 2 et 3 d'or à 3 fasces de gueules.

Le 17 juin dernier ont été célébrées, à Paris, en l'église Saint-Pierre du Gros Caillou, les obsèques du comte Charles de Cossé-Brissac, membre du cercle agricole et l'un des hommes les plus sympathiques du grand monde parisien. Il était le frère du comte Louis de Brissac.



DE MONSTIER

prince de Rebeck et de M^{me} la duchesse de Lorges et le beau frère du R. P. des Cars et du comte Charles d'Anthenaise. De son mariage avec M^{lle} Jeanne de Pérusse des Cars, il laisse deux fils et une fille. Il était fils de Henri-Charles-Anne-Marie Timoléon, comte de Cossé-Brissac, prince de Rebeck, grand d'Espagne de 1^{re} classe et de la princesse, née Mathéa de Vaux de Robiac et le petit fils de Charles-Marcel-Louis, marquis de Cossé-Brissac et de la marquise, née Antoinette du Cluzel, veuve en 1830 du comte Frédéric de Mérode, le grand patriote belge. Le marquis de Cossé-Brissac était le neveu du feu duc de Brissac, pair de France, grand père du duc actuel.

La maison de Cossé-Brissac est l'une des plus illustres et des plus anciennes du royaume de France. Elle a marqué son nom à chaque page de l'histoire de ce beau et grand pays, et il faudrait des volumes pour écrire ou enregistrer les hauts faits de ses membres et énumérer leurs charges, leurs alliances, les honneurs dont ils furent revêtus.

La légende n'a pas manqué de donner aux Cossé une origine fabuleuse. Point n'est besoin pourtant de les faire descendre ni de Cocceius Nerva, ni des Cossu de Naples ! Cette maison a pris son nom de la Seigneurie de Cossé en Anjou, et figure dès le milieu du XII^e siècle dans les titres et les chartes de cette province. Fiacre de Cossé était « premier homme de logement » de Philippe Auguste en 1180. C'était l'une des plus hautes charges de l'époque. Roland de Cossé mourut en Palestine où il avait accompagné saint Louis. Son nom et ses armes figurent au musée de Versailles.

La filiation des seigneurs de Cossé, malgré l'ancienneté incontestable de cette maison, n'a pu être établie sur preuves que depuis Thibaut de Cossé, gouverneur en 1499 du château et Comté de Beaufort-en-Vallée, pour Jeanne de Laval, veuve de René d'Anjou, roi de Jérusalem et de Sicile. René, son fils, acheta la terre de Brissac et fut père de Charles de Cossé, surnommé le Beau Brissac, maréchal de France, l'un des plus grands guerriers de l'époque et l'homme qu'on peut regarder comme le fondateur de la discipline dans les armées françaises. C'est en sa faveur que fut érigée en comté, sa terre de Brissac, en 1560. Artus de Cossé, comte de Secondigny, son frère, et Charles II, comte puis duc de Brissac, son fils, reçurent aussi,

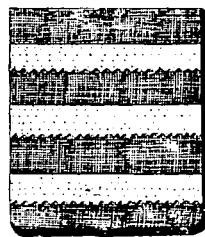
l'un et l'autre, le bâton de maréchal de France. C'est en faveur du dernier que fut créée, en 1611, la duché-pairie de Brissac. Les descendants ont formé plusieurs branches :

1^o Celle des seigneurs de Gonor, ducs de Brissac, éteinte en 1698;

2^o Celle des comtes de Cossé et de Château-giron, devenue ducal par succession de la précédente. Les derniers rejetons furent Jean-Paul-Timoléon de Cossé, duc de Brissac, maréchal de France, mort en 1782. Louis-Hercule Timolion, duc de Brissac son fils, lieutenant général des armées du roy et digne héritier des nobles sentiments de ses ancêtres, mérita par son dévouement à la royauté l'honneur funeste d'être une des premières victimes des fureurs révolutionnaires. Il fut massacré au château de Versailles, le 9 septembre 1792. Sa fille unique épousa le duc de Mortemart.

3^o La branche des comtes et marquis de Cossé-Brissac, aujourd'hui ducal et la seule existante.

Elle eut pour auteur René Hugues Timoléon, comte de Cossé-Brissac, lieutenant-général des armées du roy en 1748, oncle du duc de Brissac, massacré à Versailles. Il laissa deux fils qui ont formé chacun un rameau. Hyacinthe-Hugues



DE LOSSÉ-BRISSAC

Timoléon, l'ainé, duc de Cossé par brevet de 1784, lieutenant-général des armées du roy, membre du Sénat et chambellan honoraire de l'Impératrice mère, mourut en 1813. Il avait épousé : 1^o en 1771, Marie-Louise de Wignacourt, 2^o en 1784, Françoise-Dorothee d'Orléans, comtesse de Rothelin. Du premier lit est né le duc de Brissac, pair de France en 1814, arrière grand-père du duc actuel. François-Arthus-Hyacinthe Timoléon, comte de Cossé, maréchal de camp fut l'auteur du rameau puiné auquel appartenait le défunt.

La maison de Cossé a donné quatre maréchaux de France, six chevaliers des ordres du roy, un grand-maitre de l'artillerie, deux colonels généraux de l'infanterie et plusieurs généraux et gouverneurs de province.

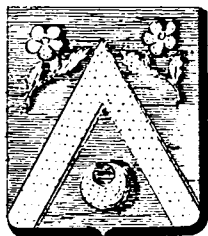
De nos jours elle a pris alliance avec les maisons de Malide, de Brue-Signy, le Lièvre de la Grange, de Pleumartin, de Bonneval, du Cluzel, d'Espinay-Saint-Luc, de Montmorency,

de Schilde, de Marcieu, de Bruc de Malestroit, de Noircarmes, de Ligne, etc

Armes : de sable, à 3 fasces d'or, denchées en leur partie inférieure.

Le 27 juin dernier, devant une assistance nombreuse et très élégante, M. l'abbé Gardey, curé de Ste-Clotilde, à Paris, a béni le mariage du comte Rouillé d'Orfeuil avec M^{lle} Anne de Goulaine.

Le comte Rouillé d'Orfeuil appartient à une famille extrêmement bien alliée et qui a fourni des personnages célèbres. Elle est originaire de Touraine et a pour auteur connu, Pierre Rouillé, directeur général des postes, à Tours, conseiller du roy. Il ne faut point confondre cette famille avec celle des comtes de Meslay et marquis de



ROUILLÉ

Coudray, dont le nom est aussi Rouillé mais qui porte d'autres armes. Pierre Rouillé eut un fils, Louis, secrétaire du roy Louis XIII, fermier général des postes de Touraine, dont la postérité se divise en plusieurs branches; 1^o celle des comtes de Fontaine Guérin qui a produit un ministre des affaires étrangères et de la marine de 1749 à 1757, dont la fille unique épousa le duc d'Harcourt.

2^o La branche des comtes Rouillé d'Orfeuil qui a produit un intendant de Champagne, prévôt et maître des cérémonies de l'ordre de Saint-Louis, c'est à cette dernière branche qu'appartient le jeune marié. Enfin 3^o la branche des seigneurs d'Orgemont, comtes de Rouillé, établie en Belgique et qui s'est séparée des deux autres dès la première génération; elle a fourni des directeurs généraux des postes d'Anjou, des conseillers du roy, un brigadier des armées du roy, un membre du Congrès national de Belgique, etc

La branche d'Orfeuil s'est alliée aux familles et maisons suivantes : Ballan, Orcéan. le Rebour, Daquin, le Poulitier, de Brosse, de Castellan, de Beichamel, Pallu, d'Harcourt, de Momigny, etc.

Rouillé porte : d'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux roses tigées et feuillées du même et en pointe d'un croissant du même.

M^{lle} de Goulaine est fille du comte Geoffroy

de Goulaine et de la comtesse, née de Perrien. Elle appartient à une ancienne race chevaleresque, originaire de la Bretagne alliée aux plus anciennes maisons du royaume et même à celle des anciens ducs souverains de cette province.

Jean de Goulaine, capitaine de Nantes en 1158, fut nommé iuteur de Geoffroy, comte de Bretagne et d'Anjou par Henri, roi d'Angleterre. Mathieu, son fils, fut ambassadeur près du Pape et prépara la paix entre les rois de France et d'Angleterre.

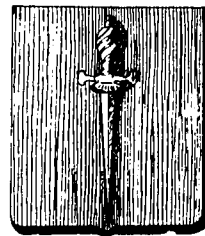


DE GOULAINE

Les chroniqueurs et généalogistes attribuent à ce fait, les armoiries qu'ont toujours porté les Goulaine, qui sont : mi-parti de France et d'Angleterre et qui leur auraient été concédées en récompense par ces souverains à Mathieu de Goulaine.

La filiation de la maison de Goulaine est établie depuis Jean, capitaine de Nantes, dont il est parlé ci-dessus. Sa descendance a formé plusieurs branches dont les rejetons ont suivi constamment la carrière des armes. Geoffroy de Goulaine était avec Saint-Louis à la première croisade.

La seigneurie de Goulaine, qui ne comptait pas moins de dix-sept paroisses, fut érigée en marquisat en 1621, par le roy Louis XIII en faveur de Gabriel de Goulaine, chef du nom et des armes, dont la branche s'éteignit dans la personne de son fils. La seconde branche, celle des seigneurs de Landouinière, releva le titre de marquis. Elle était représentée au commencement du siècle par le marquis de Goulaine, gentilhomme de la chambre du roy Charles X. Son petit fils, le marquis de Goulaine



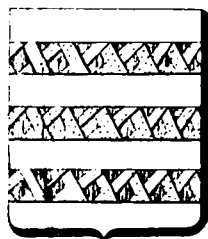
DE LANTIVY

actuel a épousé M^{lle} de Béthune-Sully.

Le comte Geoffroy de Goulaine, père de la jeune mariée avait épousé en premières noces, M^{lle} la baronne Marie Osy de Zegwaart, fille du baron Osy de Zegwaart, chambellan du roy de Hollande et de la baronne née de Vrintz de Treuenfeld, et se trouvait ainsi apparenté à plusieurs familles de l'aristocratie belge.

Le même jour, à Paris, a été béni en la chapelle de l'Assomption et dans la plus stricte intimité le mariage du comte de Lantivy de Trédion avec M^{lle} de Riancourt.

Le marié est fils du comte de Lantivy de Trédion, ancien officier d'état-major et de la comtesse, née de Richemont



DE RIANCOURT

de Richardson. Il appartient à une ancienne famille originaire de Bretagne qui porte : de gueules à une épée d'argent la pointe en bas.

M^{lle} de Riancourt est fille du comte Hugues de Riancourt et de la comtesse née d'Assas, fille du marquis de ce nom. Elle appartient à une maison que tous les historiens de Picardie regardent comme une des plus considérables de la province.

Guy de Riancourt accompagna Guillaume de Normandie, à la conquête de l'Angleterre. Son fils Richard perdit son manoir de Burton, dans une partie de dés qu'il fit avec le roi Henri 1^{er}.

Armand de Riancourt était chevalier en 1106,

Garnier de Riancourt en 1139 et Robert en 1197. La Morlière, généalogiste et historien distingué, fait remonter la filiation des Riancourt à Thomas seigneur de Riancourt, chevalier, dont il est question dans plusieurs actes de 1223 et 1249. Cette maison a fourni plusieurs branches dont deux seulement sont représentées de nos jours. François-Marie-Ferdinand comte de Riancourt, page du roi en la petite écurie, capitaine de cavalerie, qui fit ses preuves pour monter dans les carrosses du roi, représentait la première, au commencement de ce siècle.

L'autre, celle des comtes d'Andechy, avait pour chef Augustin-René, comte de Riancourt, lieutenant général, lieutenant des gardes du corps du roi. Une autre branche éteinte a porté le titre de marquis d'Orival. Elle a produit des gentilhommes de la Chambre, des officiers généraux, etc.

Alliances : Amiens, Bournel, Lameth, Montmorency, Audenfort, Vêrac, Ailly, Caix, Caulières, Diancourt, Rouault de Gamaches, Hulanstein, Flahault, etc.

Armes : d'argent à 3 fasces de gueules, fretées d'or.

Marquis DE BOINVILLE.

Modes

Si nous parlions actualités, c'est-à-dire costumes de voyage ? C'est le moment ou jamais et il n'y a pas une femme, en ce moment, je crois, qui ne rêve à l'instant où elle sautera, affairée, dans le compartiment qui l'emmènera loin de la rue trop chaude et déserte qu'elle voit tous les jours. Il y a deux sortes de voyageuses, également blamables : celles qui veulent faire de l'effet, qui par des toilettes voyantes et trop ornées se figurent qu'elle se font prendre pour des grandes dames et celles qui croient que pour voyager on n'est jamais assez mal mise. Comme toujours il faut un juste milieu. La vraie

distinction consiste pour la toilette de voyage, dans un vêtement simple, bien fait et sans fanfreluches incommodes. Le moins possible de volants, de garnitures qui s'accrochent, se tirent, se chiffonnent, des étoffes souples, qui résistent à la pluie, ne se crispent pas à l'humidité et toujours nous conseillons le costume en drap léger, serge, covercoat lainage anglais., etc ; jupe simple, pas trop longue, bien soutenue du bas, corsage de soie, de satinette ou de batiste et boléro ou petit paletot pareil à la jupe, voilà la toilette de voyage idéale.

Pas de garnitures, des piqures, un peu, très

peu de galons ou de soutaches, rien de plus. Cependant il est une variété de voyageuses pour lesquelles on admet un peu plus de coquetterie, c'est la jeune femme en voyage de noces. J'ai vu chez M^{me} Lequesne, 49, rue du Luxembourg, une charmante toilette préparée en vue d'un voyage de noces qui m'a paru tout à fait réussie. Elle est de mohoir bleu vif. La jupe s'ouvre d'un côté sur une sous jupe de taffetas du même bleu ornée d'un volant. Cette ouverture est refermée par un rang de jolis boutons d'acier qui, chacun, terminent un motif de passementerie en laine bleue mêlée d'un fil d'acier.

Petit paletot très court en mohoir bleu, dont la basque est découpée en festons et bordée de deux rangs de la même passementerie bleu et acier formant, à chaque feston un petit trèfle. Les revers du paletot, très grands, en soie bleue, sont recouvert d'une dentelle de fil d'acier très originale et se terminent par une rangée, de chaque côté, de boutons d'acier. Pas de col. Avec cela une chemisette de foulard rouge à fins plis avec col rabattu pareil et cravate pareille, à pas en lozanges bordés d'une dentelle fil d'acier. Ceinture de soie bleue avec immense bande d'acier. Avec ce costume, la future jeune femme avait une grande pélerine de tartan gris à envens à carreaux bleus et rouge dont le capuchon de forme arrondie était doublé de soie rouge.

Une autre jeune femme dont j'ai admiré la taille élégante, l'autre jour, avait un costume gris fer assez pâle, en drap. Jupe unie ornée seulement de piqûres, boléro en drap pareil à

manches piquées depuis le coude jusqu'à l'épaule à pans longs par devant et très courts par derrière. Ce boléro avait des revers directs en velours pervenche avec dépassant de soie blanche formant double revers. Ce revers devenait un triple col. En haut et de ce col partait un col pélerine en mousseline beurre, finement brodée, garnie d'entre-deux et bordée d'un double volant de dentelles de mousseline beurre. Chemisette de linon beurre à entre-deux se croisant et formant carreaux, ceinture et col de soie pervenche.

Avec ce costume rien de plus joli que le chapeau noir, pratique et solide. M^{me} Balat, 47, rue de la Commune, en achevait un dernièrement, tout à fait délicieux. C'était un chapeau de paille noire avec un grand nœud alsacien de taffetas noir à double coques de gaze, une torsade de gaze et de taffetas entourait la passe. Un autre chapeau forme marin, garni de gaze beige et de larges coques de rubans beige avec une touffe de pavots bleus également destiné à une voyageuse. Pour les jeunes filles et les jeunes femmes le chapeau marin de grosse paille garni d'un ruban à plat, d'une boucle et d'un couteau est toujours le plus pratique. On fait aussi des formes tyroliennes à grands bords, en paille jaune ou brune, qui vont mieux que le marin à certaines physionomies. J'indique, aux lectrices à se regarder dans leur glace et à choisir ensuite !

OPALE.

Sport

AUTOMOBILISME

Le meeting automobile de Spa organisé par l'automobile club de Belgique est peu favorisé par le temps : depuis le jour du départ la pluie n'a cessé de tomber en la cité des Bobelins. Les résultats de la course Bruxelles-Namur-Spa, ont donné de superbes résultats comme vitesse moyenne : M. de Knyff a fait

une moyenne de 44 kilomètres à l'heure, effectuant les 179 kilomètres en 3 h. 52 m. 48 sec. M. Pinson en 5 h. 25 m. 39 secondes.

M. P. de Crawez s'est classé premier de la seconde catégorie en 7 h. 39 m. 55 sec. ; 2^e Grégoire, en 7 h. 54 m. 24 sec. ; 3^e M^{me} Labrousse, en 8 h. 30 m. 29 sec. Hautvast a remporté le prix de la 3^e catégorie en 10 h. 38 m. 45 sec.

L'épreuve des motocycles a été littéralement noyée sous des averses diluviennes, sur 12 partants trois ont effectués le parcours à une allure moyenne de 40 kilomètres à l'heure. Marcellin est sorti vainqueur de cette épreuve.

L'épreuve de vitesse courue sous une véritable trombe d'eau a été remportée par R. de Knyff battant son adversaire Charron de 53 minutes. M. Pinson se classait troisième. Malgré des routes détrempées, la moyenne de vitesse à l'heure s'est encore élevée à 40 kilomètres.

ROWING

En sa dernière séance le comité de la fédération belge des sociétés d'aviron a décidé de proposer au Congrès international d'Ostende le maintien de la suppression des prix en espèces pour les pays affiliés à la fédération internationale des sociétés d'aviron. La date des championnats de Belgique est fixée au

6 août. Pour pouvoir composer des équipes mixtes susceptibles de prendre part aux championnats européens, les inscriptions à ces championnats ne seront clôturées que trois jours après les championnats de Belgique.

JUMELLES DE THÉÂTRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 97, (coin rue Saint-Jean.)

Spécialité: **JUMELLES A MANCHE**, de luxe et ordinaires. Prix sans concurrence.

La maison **BRAND** a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Graphophones** ainsi qu'un **choix immense** de **Cylindres enregistrés** et **blancs** (Musiques, Orchestres, Chant, Monologues, etc. etc.).

Manufacture Générale d'Ameublements

12 & 14, **RUE ST-JEAN**, BRUXELLES

INSTALLATION

SALLES A MANGER

EN CHÊNE, NOYER & ACAJOU

MEUBLES MIGNONS

POUR SALONS, FUMOIRS & BUREAUX

CHAMBRES A COUCHER

PRIX MODÉRÉS

Causerie Financière

Marché de Bruxelles

TERME

Les mouvements qui se sont produits à peu près dans tous les compartiments du marché pendant la dernière quinzaine, indiquent une situation générale très tendue.

Le mois de juin n'a pas été favorable aux acheteurs, il semble que le mois dans lequel nous entrons ne doive pas être sensiblement meilleur. Certes on peut escompter le remploi prochain des coupons de juillet, mais il convient de ne pas perdre de vue que la politique sera plutôt active pendant les semaines qui vont suivre, ce qui n'est pas fait pour rendre à la place le calme dont elle a besoin.

On a, ces jours derniers, non sans brutalité, procédé à l'exécution de gros acheteurs qui présentaient un crédit insuffisant. Les intermédiaires ont perdu confiance tout à coup et liquidé des clients à qui ils avaient laissé contracter, depuis plusieurs mois, de trop lourds engagements. Cette opération d'assainissement terminée, il y a eu une petite reprise et l'ensemble de la cote est meilleur.

Le record des variations appartient à l'*Extérieure d'Espagne* qui finit à 59,12 ex-coupon.

Le Gouvernement espagnol vient d'affirmer une seconde fois que les porteurs français seront écoutés comme ils le demandent à bon droit. L'*Extérieure* estampillée ne sera soumise à aucun impôt tant qu'une modification de la convention passée à Londres avec le *Concil of foreign bondholders* n'aura pas été consentie. Jusque là le coupon sera payé intégralement et sans réserve.

D'autre part, on mande de Madrid :

L'opinion en province se raidit tellement contre les nouveaux impôts et réclame si unanimement des réductions de dépenses militaires et navales surtout, que le Gouvernement devra céder à la pression des oppositions et même de la Commission du budget s'il ne veut prolonger de beaucoup la scission et retarder d'une façon fâcheuse l'application de ceux de ses plans qu'on laissera passer. Les conflits augmentent en province et la presse souligne déjà que ce n'est pas un bon augure pour la réorganisation des finances que d'avoir à se servir de l'état de siège pour dominer les contribuables que les partis avancés sur excitent.

L'*Italien* cote 93.65 ex-coupon; la bourse ne semble pas s'inquiéter des tumultes parlementaires qui viennent d'avoir lieu à Rome.

Le *Saragosse* est à 218 fr.

Le *Nord d'Espagne*, 180; le change à Barcelone est en amélioration à 22,70, après 22,90.

La *Rente brésilienne* 4 % est en reprise à 63 13/16; le change à Rio a monté de 1/16 pence à 8 1/8 après 8 1/16 pence.

Le 3 % *Portugais* est ferme à 25 5/8, ex-coupon; le change à Lisbonne s'améliore.

Les *fonds turcs* sont calmes; Turc C 26.65 et Turc D 22.95.

La *Banque ottomane* se tient à 558.50, ex-coupon de 12.50.

Les *Lots turcs* valent 126.

Le *Rio-Tinto* est en reprise et clôture à 1158 Le marché de cuivre continue à préoccuper les bourses d'Europe; on se demande de quelle façon se liquidera le *Trust américain*. Le tout est de savoir si le stock accumulé disparaîtra par le seul effet des demandes de la consommation où s'il ne deviendra pas nécessaire à un moment donné de cesser d'acheter le métal offert et de procéder à une réalisation

En attendant, les mines américaines sont très fermes à New-York, où le Boston et l'Anaconda ont monté respectivement de 10 et 2 1/8 dollars. Le cuivre est en nouvelle hausse et vaut liv, st. 77 1/8, tant au comptant qu'à terme.

Le *Métropolitain* se traîne à 476.

COMPTANT

Le marché du comptant conserve une excellente allure, les transactions ont une bonne activité et les cours sont, en général très bien tenus.

Les *Banques* sont calmes et les acheteurs ne sont en majorité que du côté des *Capital national financier* à 122,50 et des *Dividendes* à 210.

Les *Valeurs congolaises* ont repris leur animation et sont recherchées.

Chemin de fer du Congo (ord.) 1710, part fond.) 5700; Katanga (ord.) 800, (priv.) 1200; Compagnie du Congo 2550; Lomami (ord.) 2020, (priv.) 1175 et Produits du Congo 655.

Les *Tramways* sont très fermes: dividende bruxellois 367 56; dividende Mutuelle de Tramways 300; Privilégiée Russe-Française 207 et Turin 435.

Les *Charbonnages* sont demandés et il semble qu'un mouvement de hausse se prépare sur l'ensemble.

Amercœur 1360; Carabinier 513; Grande Machine 1475; Courcelles-Nord 1550; Ham-s-Sambre 297; Houillères-Unies 210; Kessales 882; Levant du Flénu

3200 et 3300; Produits du Flénu 4200, 4250 et 4300 et Trien-Kaisan 600, 595 et 605

Les *Titres Sidérurgiques* sont très actifs :

Les Aciéries d'Anvers sont bien soutenues (cap.) 150 et (ord.) 96; Aumetz-la-Paix 720; Chaume 220; Cockerill 2400, 2420 et 2410; Ekaterinoslaw 165, 162, 167 et 175; Marcinelle et Couillet 605; Nicolaïeff 1140, 1160 et 1165; Sarrebruck 12320 et Toulou 525.

Reprise accentuée des *Zincs* :

Asturienne 620 et 6300; Nebida 2210 et Vieille-Montagne 780.

Peu d'affaires en *Industries verrières*. Glaces de Roux 325; Industrie verrière en Russie (priv.) 135, (ord.) 95 et Verreries du Donetz (cap.) 354.

Rien de saillant au *Diverses*.

Dans ma précédente causerie une erreur m'a fait dire :

« Le reste de la cote ne présente aucun intérêt, sauf les Belge-Roumaine qui continuent leur mouvement de reprise et sur lesquelles je crois qu'il n'y a pas à gagner en hausse. »

C'est « *beaucoup à gagner en hausse* » qu'il faut lire.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous les renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach, Bruxelles.

Vente par souscription publique de neuf mille actions de capital de 250 francs, entièrement libérées, au porteur, faisant partie des 24,000 actions de capital de la *Société anonyme des Forges et Aciéries néerlandaises*, à Terneuzen (Hollande). (Namlooze maatschappij der Nederlandsche Smederijen en Staalwerken te Terneuzen.) Constituée par acte passé devant M^e Albert Poelaert, notaire à Bruxelles, le 2 mai 1899 et publié au *Moniteur belge*, annexes du 21 mai 1899.

Siège social : Bruxelles.

Conseil d'administration : MM. Alfred Piérart, maître de Forges, industriel, à La Croyère, président et administrateur-délégué; Fernand Michel, avocat, à Mons; Edmond Parmentier, industriel, à Bruxelles; Oscar Pineur, ingénieur, à Bruxelles; Léon Tertweil, administrateur-délégué de la société anonyme des clouteries et tréfileries des Flandres, à Gand; Nestor Wilmart, directeur du chemin de fer de Gand à Terneuzen, à Gand.

Les actions de capital ont droit sur les bénéficiés :

1^o A un premier dividende de 5 p. c. sur le montant appelé et versé, après prélèvement des charges sociales, des amortissements et de la réserve légale;

2^o A un second dividende, à répartir entre elles par parts égales, de 50 p. c. de l'excédent du bénéfice après prélèvement des allocations statutaires. (Voir art. 42 des statuts.)

Ces actions de 250 francs nominal sont émises au prix de 325 francs, payables : en souscrivant, fr. 25 ; à la répartition, le 19 juillet, fr. 300, ensemble fr. 325, contre délivrance du titre définitif, avec les coupons nos 1 et suivants attachés.

Le paiement des coupons s'effectuera à la Banque de Bruxelles, rue Royale, 56.

Dans le cas où les demandes dépasseraient le nombre de titres mis en souscription, elles seront soumises à répartition, sans délivrance de fractions.

A défaut du paiement, les souscripteurs sont passibles d'un intérêt de retard au taux de 5 p. c. l'an et leurs titres pourront être vendus, sans mise en demeure, un mois après la répartition, pour le compte et aux risques et périls des retardataires.

Les statuts de la société sont à la disposition des souscripteurs aux banques ci-après désignées.

La souscription sera ouverte le mercredi 12 juillet 1899, de 10 à 4 heures.

En Belgique : à Bruxelles : à la Banque de Bruxelles, rue Royale, 56 ; à Gand : à la Banque de Flandre ; à Anvers : à la Banque Centrale Anversoise, chez MM. Paul Mayer et C^{ie} ; à Charleroi : à la Banque de Charleroi ; à Bruges : chez MM. J. Vanderhofstadt et C^{ie} ; à Huy : chez MM. G. de Lhoneux et C^{ie} ; à Tournai : chez MM. J. Houtart et C^{ie}.

En Hollande : à La Haye : chez MM. Furnée et C^{ie} ; à Rotterdam : à la Rotterdamsche Bank.

L'admission à la cote officielle de la Bourse sera demandée.

Le Crédit Lyonnais

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 200 MILLIONS

AGENCES DE BRUXELLES :

72, rue Royale, et 27, boulevard Anspach

Le Crédit Lyonnais paie à présentation tous les *coupons belges et étrangers* au porteur et au nominatif dont le montant est officiellement connu, il achète et vend les *monnaies et billets étrangers*.

Le Crédit Lyonnais reçoit tout les titres en dépôt et encaisse d'office les coupons. Il en porte le montant au crédit d'un compte ouvert au nom du déposant et productif d'intérêt.

Il reçoit et garde l'argenterie, les bijoux, papiers précieux, etc., et loue des coffres-forts.

72, RUE ROYALE

LA

GÉNÉRALE COOPÉRATIVE

Société Coopérative

D'ASSURANCES SUR LA VIE

A PRIMES NATURELLES

Siège social : 2, rue du Borgval, Bruxelles
(Coin du boulevard Anspach)

Président du Conseil d'Administration :
M. V. D'HONDT, avocat, professeur à l'Université de Gand,
officier de l'Ordre de Léopold, à Gand.

Administrateur-Délégué :
M. le Vicomte Le Sergeant d'HENDÉCOURT, à Bruxelles

La Générale Coopérative est une entreprise à forfait de gérance de la Mutualité d'assurances sur la vie.

Moyennant quatre francs par mille francs de capital, assuré elle s'engage à faire face à tous les frais d'administration.

Les fonds versés par les assurés restent en conséquence leur propriété exclusive et les bénéfices à en provenir leur appartiennent *en totalité*.

Assurances en cas de décès, 30 à 40 p. c. moins chères qu'aux autres sociétés.

Assurances dotales (dotation d'enfant).

Assurances en cas de vie (pour la vieillesse).

Rentes viagères.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Administrateur-Gérant, M. Léon Schindeler.

Avis Important

La Direction de la *Revue Mauve*, toujours soucieuse des intérêts de ses abonnés, a l'honneur de les informer, que par suite d'une entente avec la Compagnie d'assurance « *La Séquanaise* », fonds de garantie : un million sept cent mille francs, siège social, à Besançon (France), elle remettra à tout abonné *nouveau* une police d'assurance de *vingt francs* garantissant ainsi sûrement le remboursement intégral du montant de son abonnement.

Pour renseignements s'adresser à M. C. Danicet, bureau de la *Revue Mauve*.



SERVICE D'INFORMATION

LISANT TOUS LES JOURNAUX & REVUES BELGES

Fournissant Coupures sur tous Sujets et Personnalités

DIRECTION :

RUE POTAGÈRE, 57, BRUXELLES

Pouvoir recueillir dans les journaux du monde entier ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper. Savoir surtout ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la Presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?

Le *Courrier de la Presse*, fondé il y a une vingtaine d'années, répond dans une large mesure à ce besoin de la vie moderne.

Cette précieuse organisation lit 6,000 journaux. N'est-ce pas énorme?... Et ce n'est pas suffisant.

Ce n'est pas suffisant parce que, établi à Paris, le *Courrier de la Presse* ne peut suivre régulièrement qu'une petite partie des journaux belges, sombrés dans l'énorme quantité de feuilles françaises et étrangères.

Or, pour les hommes politiques, les écrivains, les artistes belges, n'est-il pas extrêmement précieux de suivre surtout les journaux belges ?

Il y a donc là une lacune que l'éditeur de la *Revue Mauve* s'est efforcé à combler en fondant à Bruxelles le **Service d'information**.

Le **Service d'information** dépouillera 600 journaux exclusivement belges et enverra les coupures sur un nom ou un sujet, à quiconque en fera la demande.

Le **Service d'information** fonctionnera régulièrement dès le 1^{er} août.

TARIF :

20 centimes par coupure envoyée.

TARIF RÉDUIT :

avec paiement d'avance,	}	15 francs par 100 coupures.
sans période de temps limité		70 francs par 500 coupures.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.